



3 1761 11973148 7



Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119731487>

1
27
55



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Energy, the Environment and Natural Resources

Chair:

The Honourable TOMMY BANKS

Thursday, February 1, 2007
Thursday, February 8, 2007

Issue No. 11

Seventeenth and eighteenth meetings on:

Review of the Canadian Environmental
Protection Act (1999, c. 33) pursuant to
section 343(1) of the said act

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Énergie, de l'environnement et des ressources naturelles

Président :

L'honorable TOMMY BANKS

Le jeudi 1^{er} février 2007
Le jeudi 8 février 2007

Fascicule n° 11

Dix-septième et dix-huitième réunions concernant :

L'examen de la Loi canadienne sur la protection de
l'environnement (1999, chap. 33)
conformément à l'article 343(1) de ladite loi

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON ENERGY, THE ENVIRONMENT
AND NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Adams	* LeBreton, P.C.
Angus	(or Comeau)
Carney, P.C.	Milne
* Hervieux-Payette, P.C.	Sibbeston
(or Tardif)	Spivak
Kenny	Tardif
Lavigne	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Carney, P.C. substituted for that of the Honourable Senator Nancy Ruth (*December 18, 2006*).

The name of the Honourable Senator Banks substituted for that of the Honourable Senator Grafstein (*January 29, 2007*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Banks (*January 31, 2007*).

The name of the Honourable Senator Banks substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*January 31, 2007*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Kenny (*January 31, 2007*).

The name of the Honourable Senator Kenny substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*February 1, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT
ET DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane

et

Les honorables sénateurs :

Adams	* LeBreton, C.P.
Angus	(ou Comeau)
Carney, C.P.	Milne
* Hervieux-Payette, C.P.	Sibbeston
(ou Tardif)	Spivak
Kenny	Tardif
Lavigne	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Carney, C.P. est substitué à celui de l'honorable sénateur Nancy Ruth (*le 18 décembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Grafstein (*le 29 janvier 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 31 janvier 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 31 janvier 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Kenny (*le 31 janvier 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Kenny est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 1^{er} février 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, February 1, 2007
(24)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:37 a.m., in room 257, East Block, the Deputy Chair, the Honourable Ethel Cochrane, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Cochrane, Milne, Peterson, Sibbeston and Spivak (7).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Lynne Myers and Kristen Douglas.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said Act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:*Environment Canada:*

John Arseneau, Director General, Science and Risk Assessment;

Derek M. Muir, Chief, Atmospheric Contaminant Impacts.

Health Canada:

Steve Clarkson, Associate Director General, Safe Environments Programme;

Myriam Hill, Section Head, New Chemical Substances 1, New Substances Assessment and Control Bureau Product Safety Programme, Health and Consumer Safety Branch.

The Deputy Chair made a opening statement.

Mr. Arseneau made a presentation and, with Mr. Muir, Mr. Clarkson and Ms. Hill, answered questions.

The Deputy Chair made a closing statement.

At 10:27 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 1^{er} février 2007
(24)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 37, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Ethel Cochrane (*vice-présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Cochrane, Milne, Peterson, Sibbeston et Spivak (7).

Également présentes : De la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement : Lynne Myers et Kristen Douglas.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33) conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Environnement Canada :*

John Arseneau, directeur général, Science et évaluation des risques;

Derek M. Muir, chef, Impacts des contaminants atmosphériques.

Santé Canada :

Steve Clarkson, directeur général associé, Programme de la sécurité des milieux;

Myriam Hill, chef de section, Nouvelles substances chimiques 1, Bureau de l'évaluation et contrôle des substances nouvelles, Programme de la sécurité des produits, Direction générale de la santé environnementale et de la sécurité des consommateurs.

La vice-présidente fait une déclaration.

M. Arseneau fait un exposé et répond ensuite aux questions avec M. Muir, M. Clarkson et Mme Hill.

La vice-présidente fait une autre déclaration.

À 10 h 27, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, February 8, 2007

(25)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:41 a.m., in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Cochrane, Milne and Sibbeston (4).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Lynne Myers and Kristen Douglas.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESS:

University of Toronto:

Scott Mabury, Professor of Environmental Chemistry and Chair, Department of Chemistry.

The Chair made an opening statement.

Mr. Mabury made a presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 10:13 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

OTTAWA, le jeudi 8 février 2007

(25)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 41, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Cochrane, Milne et Sibbeston (4).

Également présentes : Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement : Lynne Myers et Kristen Douglas.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33) conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

Université de Toronto :

Scott Mabury, professeur de chimie de l'environnement et président du département de chimie.

Le président fait une déclaration.

M. Mabury fait une déclaration puis répond aux questions.

Le président fait une déclaration.

À 10 h 13, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, February 1, 2007

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:37 a.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Ethel Cochrane (*Deputy Chairman*) in the chair.

[English]

The Deputy Chairman: Good morning everyone. Today we begin the second part of our study of CEPA, which deals with perfluorocarbons, PFCs.

John Arseneau, Director General, Science and Risk Assessment, Environment Canada: Thank you very much. I will begin by briefly introducing myself and my colleagues.

I am the Director General of Science and Risk Assessment at Environment Canada. Both the New Substances Program and the Existing Substances Assessment Program come within my area of responsibility.

To my right is Dr. Derek Muir, one of Canada's foremost researchers in the area of perfluorinated chemicals. He has been doing extensive work on Arctic contamination, persistent organic pollutants for many years.

To my left is Dr. Steve Clarkson who is with Health Canada and is responsible for the area of Existing Substances Assessments and Management.

Ms. Myriam Hill is with Health Canada and she is a risk assessor in the New Substances Program within that department.

We have tried to provide as much scope as possible in terms of engagement and involvement in this particular issue.

I believe a presentation was emailed to members and perhaps I can take people briefly through that presentation.

Perfluorinated substances have become common in our daily lives. These substances are used in industrial, commercial and consumer applications. Production started in the 1940s with minor applications in the industrial area, and grew rapidly in the years after the Second World War into different types of products.

Perfluorinated substances are used in industrial processes to produce other chemicals such as fluoropolymers and fluorotelomers, which have specific uses in the products we buy today. These substances have a lot of commercial applications. They are used in stain and water repellents for materials such as paper, fabric, leather and carpets. They are used as sizing agents to resist the spreading and penetration of liquids for packaging and paper products, and also as

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 1^{er} février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 37, pour l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, ch. 33), conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Ethel Cochrane (*vice-présidente*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La vice-présidente : Bonjour à tous. Nous entamons aujourd'hui la deuxième partie de notre étude de la LCPE, qui porte sur les hydrocarbures perfluorés ou CPF.

John Arseneau, directeur général, Sciences et évaluation des risques, Environnement Canada : Merci beaucoup. Je vais commencer par nous présenter rapidement, mes collègues et moi.

Je suis directeur général, Sciences et évaluation des risques à Environnement Canada. Le Programme des substances nouvelles et le Programme d'évaluation des substances existantes relèvent de mon secteur de responsabilité.

À ma droite se trouve M. Derek Muir, l'un des chercheurs les plus en vue du domaine des substances perfluorées au Canada. Il effectue depuis de nombreuses années des travaux de recherche importants sur la contamination dans l'Arctique et sur les polluants organiques persistants.

À ma gauche se trouve M. Steve Clarkson, de Santé Canada, qui est responsable du Secteur de l'évaluation et de la gestion des substances existantes.

Mme Myriam Hill est responsable de l'évaluation des risques dans le cadre du Programme des substances nouvelles à Santé Canada.

Nous avons essayé de donner le plus de portée possible à notre engagement et à notre participation, en ce qui concerne l'enjeu qui nous occupe aujourd'hui.

Je pense qu'on a fait parvenir un document par courriel aux membres du comité, et je peux peut-être le parcourir rapidement avec vous.

Les substances perfluorées sont maintenant courantes dans la vie de tous les jours. Elles entrent dans la composition de produits industriels, commerciaux et de consommation. La production de ces substances a commencé dans les années 1940, avec quelques applications mineures dans le secteur industriel, puis elle a explosé pendant l'après-guerre, et on a commencé à les utiliser pour élaborer différents types de produits.

On utilise les substances perfluorées dans des procédés industriels pour la fabrication d'autres substances chimiques, telles que les fluoropolymères ou les substances à base de télomères fluorés, qui ont une utilité précise pour l'élaboration des produits qu'on trouve aujourd'hui sur le marché. Les substances perfluorées entrent dans la composition de nombreux produits commerciaux. On les trouve dans des produits antitaches et hydrofuges pour les papiers, les textiles, le

levelling agents to provide an even surface for things such as polishes, floor waxes, et cetera. These materials have an interesting and unique chemistry that is widely applicable for many different types of commercial products.

We think that the release of fluorinated substances to the environment comes from two routes. The first is that they are often left as residuals in the products that we buy and use, and these residuals escape over time and are transformed in the environment into perfluorinated compounds such as perfluorinated carboxylic acids, PFCAs, and perfluorooctane sulfonate, PFOS. We also believe that some polymers degrade over time and release additional perfluorinated alkyl sulfonate compounds, PFAs. That is how these substances emerge into the environment as both acids and sulphonates.

This issue began to grow only in the late 1990s. Prior to this, we did not have reliable test methods to show their presence in the environment. It was only around 1999 and 2000 that we started to see these particular compounds showing up in places where they should not have been. In essence, they were in animals in the High Arctic. Part of this story is about how research has been able to identify an emerging issue for us and the actions that we take as a result.

We also found that these materials are subject to long-range transport. We started to look for them in unique places such as the Arctic, but we also looked for them in homes and in humans. On slide 5, you will see that perfluorinated compounds are now ubiquitous in the human population. There are trace amounts in everyone. We also find them in wildlife in remote areas. The widespread nature of these compounds causes concern and is the reason why the public and the government are calling for action.

We have also been able to use tissues from wildlife tissue banks collected over several decades to go back in time and trace how the concentrations have grown over the past 30 or 40 years. Canada has that unique capacity because we have these banks of tissue samples that were collected in previous decades. Other jurisdictions do not have that particular capacity so they could not do comparisons. Derek Muir can address any questions with respect to how that research emerged.

This area is new and emerging. Science is catching up with an issue and governments are running to catch up as well. Our level of knowledge on perfluorinated substances is uneven. We have a

cuir et les tapis. On les utilise pour l'élaboration de solutions de collage pour éviter l'étalement ou la pénétration des liquides, à appliquer aux emballages et produits de papier, ainsi que d'agents égalisants pour assurer une surface uniforme à l'application de produits comme les polis, les cires à plancher, et cetera. Il s'agit de produits dont les caractéristiques chimiques intéressantes et uniques les rendent utiles pour l'élaboration de nombreux types de produits commerciaux.

Nous pensons que le rejet des substances fluorées dans l'environnement se fait de deux manières différentes. Premièrement, les produits que nous achetons et utilisons contiennent souvent des résidus que le produit finit par libérer, et qui se transforment dans l'environnement en composés perfluorés. Les acides perfluorocarboxyliques ou APFC, et le sulfonate de perfluorooctane ou SPFO. Nous croyons aussi que certains polymères se décomposent avec le temps et libèrent d'autres composés de sulfonates d'alkyle perfluorés ou SAP. C'est ainsi que ces substances se retrouvent dans l'environnement sous forme d'acides et de sulfonates.

L'enjeu n'a commencé à prendre de l'importance qu'à la fin des années 1990. Auparavant, nous ne disposions pas de méthodes d'essai fiables pour démontrer la présence des substances en question dans l'environnement. Ce n'est que vers 1999 ou 2000 que nous avons commencé à constater la présence de ces composés dans des endroits où ils n'auraient pas dû se trouver. Essentiellement, on les a retrouvés dans l'organisme d'animaux du Grand Nord. Une partie de l'affaire tient à la manière dont la recherche a soulevé un enjeu dont nous devons nous occuper, ainsi qu'aux mesures que nous prenons en ce sens.

Nous avons aussi découvert que les substances en question sont susceptibles d'être transportées sur de grandes distances. Nous avons commencé à essayer de détecter leur présence dans des endroits uniques comme l'Arctique, mais aussi dans les maisons et chez les humains. À la diapo 5, vous pouvez voir que les composés perfluorés sont maintenant présents dans l'ensemble de la population humaine. On en trouve dans l'organisme de tout un chacun en quantités infimes. Nous en trouvons aussi dans l'organisme d'animaux sauvages de régions éloignées. Le fait que ces composés se retrouvent partout est une source de préoccupation, et c'est la raison pour laquelle la population et le gouvernement demandent qu'on prenne des mesures.

Nous avons aussi été en mesure d'utiliser des échantillons provenant de banques de tissus d'animaux sauvages constituées sur une période de plusieurs dizaines d'années pour retourner dans le temps et retracer l'augmentation de la concentration des substances en question au cours des 30 à 40 dernières années. Le Canada a cette capacité unique parce que nous disposons de ces banques d'échantillons de tissus que nous avons constituées au cours des dernières décennies. Les autres pays n'ont pas cette capacité particulière, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas effectuer de comparaisons. Derek Muir peut répondre à toute question concernant la façon dont ces travaux de recherche ont vu le jour.

Il s'agit d'un domaine nouveau et émergent. La science tente de se rattraper sur la question, tout comme les gouvernements. Notre connaissance des substances perfluorées est inégale. Nous

lot of information on certain substances like PFOA and PFOS. These chemicals were the most widely used of these classes, for which there has been a significant amount of testing and toxicological information. For others, we are still at the information gathering stage. For many, we even have difficulty clearly identifying what they are and how to describe them in a chemical way that will allow us to analyze and test them adequately.

We also found through our toxicological research that chemicals such as PFOA and PFOS have some adverse effects in lab animals. That finding has caused us to pose questions of what exactly are the mechanisms for the adverse effects: Why is that happening and how is it happening? There is still a lot to understand in this particular area, including toxicology, the relative contribution from different sources and how humans are exposed.

Part 5 of CEPA is about controlling toxic substances. It provides us with tools to gather information to inform risk assessment and management. It allows us to assess new substances that enter the marketplace and those that are already in commerce. It also allows us to implement risk management measures to protect the health and environment of Canadians.

Much of this work starts with the new substances provisions of the act. The objective there is to take a preventive stance — in essence, not to allow new problems to emerge. These provisions are our first line of action.

With new chemicals, we do both a health assessment and an environmental assessment on each new substance as it is introduced into Canada in specific volumes. Based on those tests, we have the authority to take actions to severely restrict, prohibit or apply conditions with respect to the use of those chemicals. On page 8, we show how early action consulted the research, used the new chemical provisions and then moved into an examination of products that already existed in the marketplace.

In 1999, two new substances containing PFOS were assessed under the new substance provisions of CEPA. The conclusion of those assessments led to the imposition of restrictions on those chemicals. We took that action in light of recently emerging science at the time that indicated the presence of these chemicals much more widely than we had expected.

What was the reaction to that finding? In the year 2000, the 3M Company, which was the major manufacturer of PFOS, agreed with the U.S. Environmental Protection Agency to phase out PFOS and its precursors voluntarily from the market.

disposons de beaucoup d'informations sur certaines substances comme l'APFO et le SPFO. Il s'agit des substances les plus couramment utilisées des catégories en question, pour lesquelles on a effectué beaucoup d'essais et sur lesquelles on dispose des renseignements substantiels sur le plan de la toxicologie. Pour d'autres substances, nous n'en sommes qu'à l'étape de la collecte de renseignements. Pour de nombreuses substances, nous avons même de la difficulté à déterminer clairement ce qu'elles sont et à les décrire, sur le plan chimique, de manière à nous permettre d'effectuer des analyses et des essais adéquats.

Nos travaux de recherche en toxicologie ont révélé que les substances chimiques comme l'APFO et le SPFO ont des effets négatifs sur certains animaux de laboratoire. Cette constatation nous pousse à nous poser la question de savoir quels sont exactement les mécanismes de ses effets négatifs : pourquoi se produisent-ils, et comment? Il reste beaucoup de choses à comprendre dans ce domaine particulier, notamment la toxicologie des substances en question, la contribution relative des différentes sources et la manière dont les êtres humains y sont exposés.

La partie 5 de la de la LCPE porte sur le contrôle des substances toxiques. Elle nous fournit des outils pour la collecte de renseignements servant à l'évaluation et à la gestion des risques. Elle nous permet d'évaluer les substances nouvelles et celles qui sont déjà sur le marché. Elle nous permet d'adopter des mesures de gestion des risques visant à protéger la santé et l'environnement des Canadiens.

Le gros du travail a pour origine les dispositions de la loi relative aux substances nouvelles. L'objectif est d'adopter une démarche de prévention — essentiellement, il s'agit de prévenir les problèmes. Les dispositions en question constituent notre premier champ d'activités.

Nous effectuons une évaluation des effets de toute substance nouvelle sur la santé et sur l'environnement avant que des volumes précis de cette substance entrent sur le marché canadien. À partir de ces évaluations, nous avons le pouvoir de prendre des mesures concernant ces substances, soit en limitant grandement leur utilisation, soit en la prohibant soit en y appliquant des conditions. À la page 8, vous pouvez voir comment nous avons pris des mesures précoces en consultant les chercheurs, en utilisant les dispositions relatives aux nouvelles substances, puis en procédant à un examen des produits déjà sur le marché.

En 1999, on a évalué deux nouvelles substances contenant du SPFO en vertu des dispositions relatives aux substances nouvelles de la LCPE. Les conclusions de l'évaluation ont mené à l'imposition de restrictions concernant l'utilisation de ces substances. Nous avons pris cette mesure à la lumière des travaux de recherche récents à l'époque, selon lesquels la présence de ces substances était beaucoup plus répandue que nous l'avions prévu.

Quelle a été la réaction à cette constatation? En 2000, l'entreprise 3M, qui était alors le plus important producteur de SPFO, a accepté, à la demande de l'Environmental Protection Agency des États-Unis, d'éliminer volontairement du marché le SPFO et ses précurseurs.

We issued surveys to gather information under provisions of CEPA to understand better the use of those chemicals that already pre-existed. We had already prohibited the new ones proposed to come in. Now we needed to go back and examine the ones already on the market. Based on information we secured from companies, we launched a process to do a thorough risk assessment of perfluorooctane sulfonate, PFOS, in the Canadian context. Recently, we issued a final conclusion with respect to that assessment and proposed regulations.

We also worked internationally. With the long-range transport of these compounds and their attachment to consumer products that are widely traded, international action will be a highly important part of solving the problem. We launched work through the Organisation for Economic Co-operation and Development Chemicals Program and we working within the Stockholm Convention on Persistent Organic Pollutants, POPs, to develop international arrangements on limiting the use of these chemicals.

Slide 10 shows that PFOS and its pre-cursors already on the Canadian market were assessed under the appropriate sections of CEPA. The draft risk assessments were released in 2004 and the final risk assessments were released in 2006. The conclusions were that, from the human health side, based on conservative safety margins, the current exposures that Canadians face do not constitute an immediate danger to human health. However, from the environmental side, we found that these compounds could have immediate or long-term harmful effects on the environment because of the tremendous persistence of these chemicals and the way in which they bioaccumulate in wildlife. We decided that actions should be taken that will prevent the increased risk exposure for humans as well.

The bottom line is that we believe we have caught this particular issue in time. If we can regulate these substances adequately to reduce concentrations in the environment, the consequential effect will be to reduce exposures for humans. We have not hit a critical human health issue yet according to the assessment from Health Canada.

After the assessment was released, risk management measures were proposed. There is a proposal to regulate these substances by way of a prohibition for most of their uses. That prohibition will proceed according to normal regulatory process, including consultations with the public to help in their design. We have strict timelines for putting those regulations in place that were established under CEPA. Within the next year or so, we will see finalized regulations with respect to PFOS. There will

Nous avons effectué des enquêtes pour obtenir des renseignements en vertu des dispositions de la LCPE, afin de mieux comprendre comment on utilisait ces substances chimiques qui existaient déjà. Nous avions déjà, à l'époque, prohibé les nouvelles substances dont on proposait l'entrée sur le marché. Nous devons ensuite revenir en arrière et examiner celles qui étaient déjà commercialisées. À la lumière des renseignements que nous avons obtenus des entreprises, nous avons lancé un processus d'évaluation complète des risques liés à l'utilisation du sulfanate de perfluorooctane, ou SPFO, dans le contexte canadien. Nous avons récemment publié notre conclusion finale à cette évaluation, ainsi qu'un projet de règlement.

Nous avons aussi effectué des travaux à l'échelle internationale. Des mesures prises à cette échelle formeront une partie très importante de la solution, puisque les composés en question sont susceptibles d'être transportés sur de longues distances et qu'ils entrent dans la composition de produits de consommation que les pays s'échangent couramment. Nous avons lancé les travaux dans le cadre du Programme sur les produits chimiques de l'Organisation de coopération et de développement économiques, et, à l'heure actuelle, nous travaillons à l'élaboration d'accords internationaux limitant l'utilisation des POP, dans le cadre de la Convention de Stockholm sur les polluants organiques persistants.

À la diapo 10, vous pouvez voir que le SPFO et ses précurseurs déjà sur le marché canadien ont fait l'objet d'une évaluation en vertu des articles concernés de la LCPE. On a publié la version préliminaire des évaluations en 2004, et la version finale en 2006. Les conclusions sont les suivantes : du point de vue de la santé humaine, l'évaluation, fondée sur des marges de sécurité conservatrices, montre que les niveaux d'exposition actuels ne constituent pas un danger immédiat pour la santé humaine au Canada. Cependant, du point de vue de l'environnement, nous avons constaté que les composés en question peuvent avoir, immédiatement ou à long terme, un effet nocif sur l'environnement en raison de leur extrême persistance et de la bioaccumulation chez les animaux sauvages. Nous avons décidé qu'il fallait aussi prendre des mesures pour prévenir l'accroissement du risque d'exposition chez les humains.

Ainsi, nous croyons que nous nous sommes occupés de la question à temps. Si nous parvenons à réglementer l'utilisation des substances de façon adéquate, afin d'en réduire la concentration dans l'environnement, les humains y seront logiquement moins exposés. Selon l'évaluation réalisée par Santé Canada, il ne s'agit pas encore d'une crise pour la santé humaine.

À la suite de la publication de l'évaluation, on a proposé des mesures de gestion de risque. On a proposé de réglementer l'utilisation des substances en question en prohibant la plupart des utilisations. Cette prohibition suivra le processus réglementaire habituel, et il y aura notamment des consultations publiques qui contribueront à l'élaboration des mesures. La LCPE prévoit des échéances rigoureuses pour la mise en place du Règlement. D'ici la fin de l'année qui vient environ, nous

be some exceptions for the use of PFOS in certain areas, such as firefighting foams, which will have a phase-out period while we transit to new products.

New polyfluorinated substances continue to be developed. They are continuously coming on the market and they continue to be assessed and managed through our new substances program. An example of this management was in 2004 when four new substances were assessed under the program. The conclusion was that they would be sources of bioaccumulative, persistent and inherently toxic long-chain PFCAs. That means they would be chemicals of high concern for us. Section 84 of CEPA allows us to put temporary prohibitions on these products, which will last for a two-year period. The prohibitions are followed up with a proposal to regulate those substances within that two-year time period to prolong the prohibition of those substances coming to the market. That prohibition happened in June 2006 when the government issued an action plan with respect to PFCAs plus proposed regulations with respect to these four substances.

That left us with a question of what to do with similar kinds of substances that were already on the domestic substances list and in commerce in Canada. We have engaged in research and information-gathering on similar kinds of chemicals to develop a more comprehensive plan. The kinds of actions we take under the new substances program are of a stop-gap nature. They are preventative and lead us to do other work for similar kinds of chemicals.

At page 13 of the presentation, we move to a different branch of this chemical family — perfluorinated carboxylic acids, PFCAs, or the acid form of perfluorinated substances. The most commonly known form is perfluorooctanoic acid, PFOA, which is the eight-carbon-chain length of this acid. In June 2006, Environment Canada published in the *Canada Gazette* an action plan to address these kinds of chemicals. We have an assessment under development for PFOA and soon, we will have a state-of-the-science report with respect to these chemicals. They are under very strong scrutiny in Europe and through the United States' Environmental Protection Agency, which is taking the international lead on much of the human health toxicology with respect to PFOA. Environment Canada is participating with them in generating results.

The key outstanding questions are reflected at slide 14. We still need to know more about the toxicology of PFCAs, in particular the PFCAs that are not of the eight-carbon-chain-length variety like PFOA and PFOS, which have been more highly tested the others.

We need to know more about the relative contribution of a variety of sources for the kinds of PFCAs that we see in the environment today. We also need to know more about the human

parachèverons le règlement sur le SPFO. Le règlement prévoira certaines exceptions, et il permettra l'utilisation du SPFO dans certains produits, comme les mousses extinctrices, qu'on éliminera progressivement pour les remplacer par de nouveaux produits.

Nous continuons d'évaluer de nouvelles substances perfluorées. De nouvelles substances entrent continuellement sur le marché, et nous continuons de les évaluer et de les gérer dans le cadre du programme des substances nouvelles. Nous avons effectué ce genre de gestion en 2004, par exemple, lorsque nous avons évalué quatre nouvelles substances dans le cadre du programme. Les conclusions ont été qu'elles seraient des sources d'APFC à longue chaîne, bioaccumulables, persistantes et intrinsèquement toxiques. Cela signifie qu'il s'agirait de substances chimiques très préoccupantes à nos yeux. L'article 84 de la LCPE nous permet d'imposer des interdictions temporaires d'utiliser ces produits, d'une durée de deux ans. Les interdictions sont suivies d'un projet de réglementation des substances en question au cours de cette période de deux ans en vue de prolonger l'interdiction de ces substances sur le marché. Cela s'est produit en juin 2006, lorsque le gouvernement a publié un plan d'action relatif aux APFC un projet de réglementation de ces quatre substances.

Par conséquent, nous nous sommes demandé ce qu'il fallait faire dans le cas des substances du même genre qui faisaient déjà partie de la liste intérieure des substances et qu'on trouvait déjà sur le marché canadien. Nous avons lancé des travaux de recherche et commencé à recueillir des renseignements sur des produits chimiques semblables en vue d'élaborer un plan plus exhaustif. Le genre de mesures que nous prenons dans le cadre du programme des substances nouvelles sont de nature provisoire. Ce sont des mesures préventives et elles nous poussent à effectuer d'autres travaux au sujet de produits chimiques semblables.

À la diapo 13, nous abordons un autre membre de la famille chimique en question — les acides perfluorocarboxyliques, ou APFC, soit les substances perfluorées sous forme d'acides. La forme la plus courante est l'acide perfluorooctanoïque, ou APFO, qui est l'acide dont la chaîne comporte huit atomes de carbone. En juin 2006, Environnement Canada a publié dans la *Gazette du Canada* un plan d'action concernant ce genre de produits chimiques. Nous sommes en train d'évaluer l'APFO, et nous publierons bientôt un rapport à la fine pointe de la science au sujet de ces produits chimiques. On les surveille de près en Europe et aux États-Unis, par l'intermédiaire de l'Environmental Protection Agency, qui joue le rôle de chef de file, à l'échelle internationale, au chapitre des études sur la santé humaine et l'APFO en toxicologie. Environnement Canada collabore avec l'EPA en lui fournissant des résultats.

Les principales questions qui demeurent en suspens figurent à la diapo 14. Nous devons en apprendre davantage au sujet de la toxicologie des APFC, en particulier ceux dont la chaîne ne comporte pas huit atomes de carbone comme les APFC et le SPFO, qui ont fait l'objet de plus d'essais que les autres.

Nous devons en apprendre davantage sur la contribution relative de différentes sources du genre d'APFC que nous retrouvons aujourd'hui dans l'environnement. Nous devons

health exposure pathways. We are undertaking a great deal of international research and cooperation in this respect. A large international effort has come through the OECD to identify all the various members of the PFCA family of chemicals. Toxicological research is happening in several countries. As well, Environment Canada is participating in research on the following: the concentrations and trends in Canadian water; indoor air and ambient air; urban centres; and wildlife, in particular in the Arctic. Canadian research is truly on the leading edge with respect to understanding what is happening in the long-range transport issue. We are also looking at developing a common regulatory approach internationally so that the problem can be resolved on an international basis.

At slide 16 we can look at the actions taken by other jurisdictions. PFOS has been most actively assessed by the international community. Assessments have been conducted by the European Union, the United Kingdom and Sweden at the OECD. All of us have identified concerns over persistence and bioaccumulation. Risk management actions that are either currently in place or are emerging are listed on this slide.

The European Union has issued a directive on restricting the marketing and use of PFOS. The U.K. is proposing to restrict supply and use of PFOS and substances that degrade into PFOS. Sweden has proposed a national ban and nominated PFOS for inclusion in the Stockholm Convention on Persistent Organic Pollutants. Australia is taking steps to phase out PFOS.

The situation in the United States is unique. Once 3M agreed to phase out of the business voluntarily and before anyone else stepped in to take up the business, the government imposed a provision through their new chemicals program to prevent re-entry of that chemical into their market.

For other PFCAs, many large assessments are underway. The United States Environmental Protection Agency, US EPA, is probably the foremost in terms of looking at PFOA, especially from a human health perspective. The OECD also has assessments underway under their chemicals program, and Germany is the lead country to complete the ecological risk assessment with respect to PFOA. The European Union has a large research effort called Perfluorinated Organic Chemicals in the European Environment, PERFORCE, which is trying to understand better the chemistry and the release of these particular substances.

également en apprendre davantage sur la manière dont les êtres humains sont exposés à ces substances. Nous entreprenons beaucoup, à l'échelle internationale, de travaux de recherche et de coopération à cet égard. L'OCDE a canalisé un important effort international d'identification des différents membres de la famille des APFC. Des travaux de recherche en toxicologie sont en cours dans plusieurs pays. Environnement Canada participe également à des travaux de recherche dans les domaines suivants : les concentrations et les tendances des substances dans l'eau au Canada; l'air à l'intérieur des bâtiments et l'air ambiant; les centres urbains; ainsi que les animaux sauvages, en particulier dans l'Arctique. Les travaux de recherche effectués au Canada sont véritablement à la fine pointe en ce qui concerne la compréhension des enjeux relatifs au transport sur de longues distances. Nous cherchons également à élaborer une démarche réglementaire commune à l'échelle internationale, de façon à pouvoir résoudre les problèmes à cette échelle.

À la diapo 16, vous pouvez voir les mesures que prennent d'autres pays. C'est le SPFO qui a fait l'objet du plus grand nombre d'évaluations à l'échelle internationale. L'union européenne, le Royaume-Uni et la Suède ont effectué des évaluations par l'intermédiaire de l'OCDE. Nous avons tous soulevé des préoccupations concernant la persistance et la bioaccumulation. Vous pouvez voir dans cette diapo la liste des mesures de gestion des risques qui sont soit déjà en place, soit en voie d'être appliquées.

L'Union européenne a émis une directive en vue de limiter la commercialisation et l'utilisation du SPFO. Le Royaume-Uni a proposé de restreindre l'approvisionnement et l'utilisation du SPFO et des substances qui libèrent du SPFO en se décomposant. La Suède a proposé d'interdire le SPFO à l'échelle nationale et d'inclure cette substance à la Convention de Stockholm sur les polluants organiques persistants. L'Australie a enclenché un processus d'élimination des produits contenant du SPFO.

La situation qui a cours aux États-Unis est unique. Une fois que 3M a accepté d'éliminer progressivement et volontairement la substance, et avant qu'une autre entreprise ne reprenne la production de SPFO, le gouvernement a adopté une disposition dans le cadre de son programme sur les nouveaux produits chimiques pour prévenir le retour de cette substance sur le marché américain.

En ce qui concerne les autres APFC, il y a de nombreuses évaluations à grande échelle en cours. L'Environmental Protection Agency des États-Unis est probablement à l'avant-garde de l'étude de l'APFO, spécialement du point de vue de la santé humaine. L'OCDE est aussi en train de réaliser des évaluations dans le cadre de son programme sur les produits chimiques, et l'Allemagne dirige l'évaluation des risques écologiques de l'APFO. L'Union européenne a un important programme de recherche intitulé Perfluorinated Organic Chemicals in the European Environment, PERFORCE, dont l'objectif est d'essayer de mieux comprendre les propriétés chimiques des substances en question, ainsi que leur rejet dans l'environnement.

By way of risk management actions, the U.S. has recently introduced a stewardship program challenging manufacturers in this area to come up with, over time, alternative chemicals or chemicals that have a much lower hazard profile. Canada has also adopted the same principles and has included those principles as part of the action plan in Canada.

The OECD has held many science workshops and discussions leading to common approaches with respect to research needs, assessment and future risk management.

In summary, with this particular case we see a combination of how many provisions within CEPA can work together. Much of this emerged from basic research that is provided for in the act. The strong links between the science research community and the risk assessment and management community are extremely important to understanding the way that this particular issue evolved.

The new substances program has had the ability to take the quickest action on newly introduced chemicals, but the issue of those chemicals already in the marketplace remains. Connections between the new chemicals program and the existing substances program are extremely important to reinforce: How those assessments interact and how we can use the information-gathering provisions in the act to address the larger problems, as opposed to only one specific chemical at a time.

I think what we have learned from this is reflected in the chemicals management plan that was announced in December. We are taking steps now on classes of chemicals like this one to level the playing field with the approaches we use with new chemicals and existing chemicals. We are trying to become more expeditious in the way we address an entire class of compounds that exhibit certain hazard potential, and address them in a systematic way as opposed to piecemeal, one particular chemical at a time.

That is our presentation. A lot of background scientific information is attached to the deck that you may have questions about. We also have some scientific posters for the senators that have been released at a variety of symposia, workshops and conferences. They outline the dimensions of the issue as we saw it at the time and the actions we took.

We have three posters that we will circulate. The first one is a Health Canada poster describing the human health risk assessment under the new substances program. The second is the basis for Canada's decisions to prohibit the four fluorotelomers that were prohibited in 2004. The poster also describes the action plan that Canada announced subsequent to that prohibition. Finally, a poster provides an overview of the assessments of PFOS and PFOA and maps of the path forward with respect to the other similar types of chemicals in the class.

À titre de mesures de gestion des risques, les États-Unis ont récemment mis sur pied un programme de gérance qui vise à pousser les fabricants du domaine à élaborer, avec le temps, des produits chimiques de rechange ou des substances présentant beaucoup moins de risque. Le Canada a aussi adopté les mêmes principes, et il les a intégrés au plan d'action canadien.

L'OCDE a organisé de nombreux ateliers et débats scientifiques qui ont donné lieu à des démarches communes en ce qui concerne les besoins de recherche, l'évaluation et la gestion des risques éventuels.

En somme, nous avons vu comment la combinaison de nombreuses dispositions de la LCPE peut fonctionner. Une bonne partie de ce que nous savons vient de la recherche fondamentale prévue par la loi. Il est extrêmement important de connaître les liens solides qui existent entre la communauté de la recherche scientifique et celle de l'évaluation et de la gestion des risques pour comprendre l'évolution de l'enjeu qui nous occupe aujourd'hui.

Le programme des substances nouvelles nous a permis de prendre des mesures le plus rapidement possible en ce qui concerne les nouvelles substances chimiques, mais la question des produits qui existent déjà sur le marché demeure en suspens. Il est extrêmement important de renforcer les liens entre le programme des substances nouvelles et celui des substances existantes : la manière dont ces évaluations interagissent et dont nous pouvons utiliser les dispositions de la loi qui permettent la collecte de renseignements pour régler des problèmes d'ordre plus général, plutôt que de nous occuper d'une substance à la fois.

Je crois que le plan de gestion des produits chimiques dont on a fait l'annonce en décembre témoigne de ce que nous avons appris. À l'heure actuelle, nous prenons des mesures au sujet de catégories de produits chimiques comme celles-ci de façon à uniformiser nos démarches en ce qui concerne les substances nouvelles et les substances existantes. Nous tentons de nous occuper plus rapidement de toute une catégorie de composés présentant un danger donné, et de nous en occuper de façon systématique, plutôt que ponctuelle, un produit chimique à la fois.

Voilà qui termine notre exposé. Nous avons joint aux diapos une quantité importante de renseignements scientifiques de base pour répondre à vos questions. Nous avons aussi apporté des affiches scientifiques à l'intention des sénateurs, affiches que nous avons diffusées à l'occasion de toutes sortes de symposiums, ateliers et conférences. Elles présentent les différents aspects de la question tels que nous les avons envisagés à l'époque et les mesures que nous avons prises.

Nous allons faire circuler trois affiches. La première est celle de Santé Canada qui décrit l'évaluation des risques pour la santé humaine dans le cadre du programme des substances nouvelles. La deuxième présente les raisons qui ont motivé la décision du gouvernement du Canada de prohiber quatre fluorotélomères en 2004. Elle décrit aussi le plan d'action annoncé par le gouvernement du Canada à la suite de l'interdiction. Enfin, l'autre affiche présente un aperçu des évaluations du SPFO et de l'APFO, et elle trace la voie à suivre pour la gestion des produits chimiques semblables qui appartiennent à la même catégorie.

The Deputy Chairman: Will you leave the posters with us, Mr. Arseneau?

Mr. Arseneau: Yes.

The Deputy Chairman: Thank you very much. That was informative and is food for thought: where you have been and where you are headed. I am glad you are involved with the international side of it as well. It gives us a little consolation.

Before we begin questions, I want to ask the first one, if senators do not mind.

With respect to the term PFCs, how many chemicals or compounds fit into this category? Are all these substances mostly used commercially now?

Mr. Arseneau: That question points out how large the gaps are in our knowledge right now.

We still find new similar chemicals that tend to be formed in the environment. When you question how many chemicals this class actually represents, the number is in the many dozens, but we do not have a precise number on exactly how many.

In 2005 we completed a comprehensive survey of the use of PFCAs in Canada. We received information back that indicated many similar forms of these chemicals are in use in Canada. However, that is by no means all of them. We have been able to identify several that are not in commerce but were on our domestic substances list that I think we can take good preventive action on quickly.

In terms of the ones in use, the major ones tend to be the eight-chain-length ones, which are the PFOS and the PFOA. Those substances are used as building blocks for a variety of other compounds. They sometimes degrade into alcohols or other forms.

I will turn to Mr. Muir to explain the chemistry and what goes on there because, frankly, he is more knowledgeable about that than me.

Senator Milne: Perhaps Mr. Muir can start off by telling us exactly what the abbreviations PFOS and PFOA stand for.

Derek M. Muir, Chief, Atmospheric Contaminant Impacts, Environment Canada: When chemists use the word "perfluorated," they use that term because they mean the carbon chain, which is from a hydrocarbon back source originally, and is completely fluorinated. Normally, hydrocarbons such as gasoline and octane that you are familiar with have hydrogen on the carbon. In this case, the fluorine entirely replaces the hydrogen. As a result, the molecule is unique. Fluorine is a chemical that, if you replace hydrogen with fluorine, the chemical becomes volatile.

La vice-présidente : Allez-vous nous laisser les affiches, monsieur Arseneau?

M. Arseneau : Oui.

La vice-présidente : Merci beaucoup. Votre exposé a été informatif et nous a fourni matière à réflexion : ce que vous avez fait et ce que vous prévoyez faire. Je suis heureuse d'apprendre que vous vous chargez aussi du volet international. Cela nous réconforte un peu.

Avant de passer à la période de questions, je veux poser la première, si les sénateurs n'y voient pas d'inconvénient.

En ce qui concerne le terme CPF, combien de produits ou de composés chimiques entrent dans cette catégorie? Utilisez-vous toutes les substances en question surtout à des fins commerciales à l'heure actuelle?

M. Arseneau : La question met en lumière l'ampleur des lacunes dans nos connaissances à l'heure actuelle.

Nous découvrons encore de nouveaux produits chimiques semblables qui tendent à se former dans l'environnement. Lorsque vous me demandez combien de produits chimiques entrent dans cette catégorie, je peux vous dire qu'il y en a plusieurs dizaines, mais nous ne savons pas exactement combien.

En 2005, nous avons effectué une enquête globale concernant l'utilisation des APFC au Canada. D'après les renseignements que nous avons obtenus, on utilise de nombreuses formes apparentées de ces substances chimiques au Canada. Cependant, il ne s'agit en aucun cas de tous les produits chimiques de la catégorie. Nous avons été en mesure d'en repérer plusieurs qui ne sont pas commercialisés, mais qui font partie de notre liste intérieure des substances et pour lesquelles je crois que nous pouvons prendre rapidement des mesures préventives efficaces.

En ce qui concerne celles qu'on utilise à l'heure actuelle, les principales tendent à être celles dont la chaîne comporte huit atomes de carbone, c'est-à-dire le SPFO et l'APFO. Ces substances entrent dans divers autres composés. Il arrive parfois qu'elles se décomposent et deviennent des alcools ou d'autres substances chimiques.

Je vais maintenant demander à M. Muir d'expliquer les aspects chimiques de la question, parce que, honnêtement, il en sait plus que moi.

Le sénateur Milne : Peut-être M. Muir peut-il commencer par nous dire exactement ce que signifient les sigles SPFO et APFO.

Derek M. Muir, chef, Impacts des contaminants atmosphériques, Environnement Canada : Lorsque les chimistes utilisent l'expression « perfluoré », c'est pour parler de la chaîne carbonée, qui a pour source un hydrocarbure, et qui est complètement fluoré. Normalement, les hydrocarbures comme l'essence et l'octane que vous connaissez présentent des atomes d'hydrogène liés aux atomes de carbone. Dans le cas des substances perfluorées, le fluor remplace entièrement l'hydrogène. La molécule est donc unique. Le fluor est un élément chimique qui, lorsqu'il remplace l'hydrogène, rend le composé volatil.

They say that fluorine gives things wings, and the chemical produced is almost undegradable. In the case of PFOS, there is the eight-carbon chain plus a sulfonic acid, a group that is a strong acid. The end of that chain can bond onto the end of the carbon chain. In the 1940s, researchers discovered that this chemical had unique properties because it had both this incredibly stable chain end and this acid end, so the chemical is a bit like a soap or a surfactant, with the ability to stay at the surface. All these unique properties of the chemicals make them valuable.

Senator Milne: PFOS stands for perfluorinated oxygen?

Mr. Muir: PFOS is perfluorooctane sulphonate. PFOA is perfluorooctanoic acid. In the case of PFOA, there is no sulphur involved. If the compound had only hydrogen on it, it would be a natural product, actually a fatty acid, but they replaced all the hydrogen with fluorine to produce a unique chemical that is extremely stable, a little different from PFOS but with essentially similar properties.

The Deputy Chairman: Can you continue with the other question I asked? How many PFCs are used commercially?

Mr. Muir: I do not know the answer to that. As Mr. Arseneau said, I do not think we have that information. I am sure somebody in new substances or existing substances knows exactly, but the problem is that there are polymers, which are actually the substances involved, so there are only a few starting materials. Most of the substances have eight chain lengths; some have nine and ten. Six to ten is the major range. They are the simple compounds that we measure in the environment. Then there is another class, which are alcohols, because to bond the chemicals onto a polymer, they cannot use the acid. They must use an alcohol. This is Chemistry 101.

You have the acid group, and you have the alcohol group, and all with the same chain length, in the six to ten range. Then you have the actual products that are bonded to polymers. Polymers typically, such as polyethylene and so on, have a carbon backbone, and these fluorines must be bonded to it. It was discovered a long time ago that this bonding can be done to create unique products. You see them when you buy windshield washer fluid, for example, with that is called Teflon. It is not Teflon, but a polymer that includes these eight and ten carbon-chain things bonded to a backbone, which gives the product a unique, streak-free effect on windshields.

I am trying to answer your question by saying that there are a series of products, alcohols and acids, and then the polymer part is the confidential-business-information side of it. Companies can

On dit que le fluor donne des ailes, et que la substance chimique produite ne peut pratiquement plus se décomposer. Dans le cas du SPFO, la molécule comporte une chaîne de huit atomes de carbone à laquelle s'ajoute un acide sulfonique, un groupe qui est un acide fort. Il peut se créer un lien entre le bout de cette chaîne et le bout de la chaîne carbonée. Dans les années 1940, les chercheurs ont découvert que ce produit chimique avait des propriétés uniques, parce qu'il comporte à la fois cette partie formée d'une chaîne incroyablement stable et cette partie acide, ce qui fait que le produit est un peu comme un savon ou un agent de surface, doté de la capacité de demeurer à la surface. Toutes ces propriétés uniques des substances chimiques leur confèrent leur valeur.

Le sénateur Milne : Le SPFO est de l'oxygène perfluoré?

M. Muir : Il s'agit plutôt de sulfonate perfluorooctane. APFO signifie acide perfluorooctanoïque. Il n'y a pas de soufre dans l'APFO. S'il y avait de l'hydrogène dans le composé, il s'agirait d'un produit naturel — d'un acide gras, en fait —, mais on remplace tout l'hydrogène par du fluor pour produire un produit chimique unique et extrêmement stable, un peu différent du SPFO, mais avec des propriétés essentiellement semblables.

La vice-présidente : Pouvez-vous continuer en répondant à l'autre question que j'ai posée? Combien de CPF utilise-t-on dans le commerce?

M. Muir : Je ne connais pas la réponse à cette question. Comme M. Arseneau l'a dit, je ne pense pas que nous disposions de cette information. Je suis sûr qu'il y a quelqu'un au sein du programme des substances nouvelles ou du programme des substances existantes qui connaît le chiffre exact, mais, le problème, c'est qu'il y a des polymères, qui sont en fait les substances dont il s'agit, ce qui fait qu'il n'y a que quelques produits de départ. La chaîne de la plupart des substances comporte huit atomes; certaines en ont neuf ou dix. Pour la majorité des substances, cela varie entre six et dix atomes. Il s'agit de composés simples dont nous pouvons mesurer la concentration dans l'environnement. Puis il y a une autre catégorie, celle des alcools, parce que pour lier les produits chimiques à un polymère, on ne peut utiliser l'acide. Il faut utiliser un alcool. Bienvenue au cours Chimie 101.

Il y a le groupe des acides, puis le groupe des alcools, et la longueur de la chaîne est toujours la même, entre six et dix atomes. Puis il y a les produits en tant que tels, qui sont liés à des polymères. En règle générale, les polymères, comme le polyéthylène et ainsi de suite, ont une base de carbone, à laquelle il faut lier des atomes de fluor. On a découvert il y a longtemps qu'il est possible de créer ces liens pour élaborer des produits uniques. Vous en voyez lorsque vous achetez du liquide lave-glace, par exemple, dans lequel il y a ce qu'on appelle du téflon. Il s'agit non pas de téflon, mais d'un polymère qui comporte ces chaînes de huit et de dix atomes de carbone liées à une base, ce qui donne au produit la caractéristique unique de ne pas laisser de trace sur le pare-brise.

J'essaie de répondre à votre question en disant qu'il existe une série de produits, d'alcools et d'acides, et que l'aspect qui concerne les polymères fait partie des renseignements

add only a few or many of these perfluoro chemicals with slightly different properties. Many companies are involved, so it is difficult to track down exactly how many compounds are involved.

Mr. Arseneau: If I remember the numbers correctly, on our domestic substances list, when we did our surveys, we identified about 185 compounds that were in this class. The OECD recently conducted a large survey of OECD countries to ask about the use of the entire class or compounds and they came out with a number. I think around 215 compounds were surveyed. In the most recent meeting of the chemicals committee, Australia, who was leading on that particular effort, reported that in addition to the 215 that were surveyed, they had recently identified about another 40 or so that should be added. In other words, we did not even have the capacity to test for this class of chemicals less than ten years ago, so we still find more and more of the subtly changed chemicals that are in use or perhaps that have been generated through the degradation of a product. Roughly, we are now looking at that number in this class now.

The Deputy Chairman: I am interested in the firefighting foam you mentioned. As we know, the lifespan of a firefighter is short. When do you think we can do something on that foam?

Mr. Arseneau: I believe the intention is to allow existing stock to be used but to replace it with new foams that do not have the same characteristics. This kind of product will be more of a phase-out as opposed to an action to require them to be removed and immediately replaced.

The Deputy Chairman: Is that rather soon?

Mr. Arseneau: Yes, it will be rather soon.

Senator Spivak: Thank you very much for your most interesting presentation. Will you refresh my memory before I ask my specific question? There is no reverse onus under this act. In other words, there is no obligation on companies to prove that their products are safe before they bring them on the market. Is that correct? What is their obligation?

Mr. Arseneau: The obligation is different in the way that the programs work with respect to new chemicals and existing ones.

Under the new substances program, we require the companies to provide us with data when they intend to bring a new chemical into use. We assess that data and come to a conclusion with respect to it. There is an onus on the companies to provide data that we assess. That data allows us to be more nimble, shall we say, with respect to new chemicals.

commerciaux confidentiels. Les fabricants peuvent ajouter à leurs produits quelques-unes ou de nombreuses substances perfluorées dont les propriétés sont légèrement différentes. Beaucoup de fabricants s'en servent, ce qui fait qu'il est difficile de savoir exactement combien il y a de composés.

M. Arseneau : Si mes souvenirs sont exacts, dans notre liste intérieure des substances, lorsque nous avons réalisé nos enquêtes, nous avons relevé environ 185 composés appartenant à la catégorie en question. L'OCDE a récemment effectué une vaste enquête auprès des pays membres de l'organisation afin d'obtenir des renseignements sur l'utilisation de tous les composés ou produits de la catégorie, et elle est arrivée à un chiffre. Je pense que l'enquête a porté sur environ 215 composés. Au cours de la dernière réunion du comité sur les substances chimiques, l'Australie, qui dirigeait l'initiative en question, a déclaré qu'en plus des 215 substances ayant fait l'objet de l'enquête, on avait récemment repéré encore une quarantaine d'autres substances qu'il fallait ajouter à la liste. En d'autres termes, il y a moins de dix ans, nous ne disposions même pas de la capacité de mettre à l'essai les produits chimiques de la catégorie en question, ce qui fait que nous découvrons toujours davantage de produits légèrement modifiés en usage ou qui sont le fruit de la décomposition d'un autre produit. C'est donc environ le chiffre pour la catégorie en question à l'heure actuelle.

La vice-présidente : Je m'intéresse à la mousse extinctrice dont vous avez parlé. Comme vous le savez, l'espérance de vie des pompiers est limitée. À votre avis, quand allons-nous pouvoir prendre des mesures au sujet de cette mousse?

M. Arseneau : Je pense que l'intention est de permettre l'utilisation du stock actuel, mais de le remplacer par de nouvelles mousses qui n'ont pas les mêmes caractéristiques. Il s'agira d'éliminer progressivement ce produit, plutôt que de prendre une mesure d'élimination et de remplacement immédiat.

La vice-présidente : Est-ce que cela va se faire bientôt?

M. Arseneau : Oui, bientôt.

Le sénateur Spivak : Merci beaucoup de votre exposé, qui a été très intéressant. Pouvez-vous me rafraîchir la mémoire avant que je ne pose une question précise? La LCPE ne prévoit pas l'inversion du fardeau de la preuve. En d'autres termes, les fabricants ne sont pas obligés de prouver que leurs produits sont sécuritaires avant de les mettre sur le marché. Est-ce exact? Quelles sont leurs obligations?

M. Arseneau : Les obligations sont différentes dans le cadre du programme selon qu'il s'agit de substances nouvelles ou de substances existantes.

Dans le cadre du programme des substances nouvelles, nous exigeons des fabricants qu'ils nous fournissent des données sur les nouveaux produits qu'ils ont l'intention d'utiliser. Nous évaluons ces données puis nous tirons des conclusions à ce chapitre. Les fabricants ont la responsabilité de nous fournir les données aux fins d'évaluation. Ces données nous permettent d'être plus avertis, si je puis dire, en ce qui concerne les nouvelles substances chimiques.

With existing chemicals, in essence, because they were already on the market and were grandfathered, generally the government has assumed the responsibility of trying to find the problems. We are shifting that onus now. Our new approach with high-priority substances is to say, "Here is what we know. We think we have a problem. Prove to us that we do not have a problem if you want to keep using this chemical."

Senator Spivak: That is not the same thing. For example, take Premarin. It is not a pesticide. Think of all the stuff that is out there where companies either repress this information or never had to prove that it was safe. During the discussions when this act was first put forward, the idea of reverse onus was put forward but not approved. That is fine. I understand what you are doing, but it is still not the reverse onus.

I will ask several questions all at once. How many new chemicals are introduced each year? How much staff do you have to look at them? Are any of these polyfluorinated substances in the bottles that bottled water is held in? How many of those persistent organic pollutants, POPs, have been banned here in Canada?

On page ten, I was surprised to read that PFOS and its precursors are not a danger to human health but they are a problem in the environment. How can they be a problem in the environment with the water we drink and the air we breathe, and cumulatively not a problem for human health? I have a ton of questions, but those will do for now.

Mr. Arseneau: Thank you very much for those questions. We also have a ton of questions like that.

With respect to your earlier question about reverse onus, I remind the committee about section 70 of the act, which requires companies, if they are in possession of information, to bring it forward, and that has happened from time to time.

With respect to new chemicals, we receive notifications on average on about 700 to 900 new substances each year. Within the two programs at Health Canada and Environment Canada we probably have a combined staff of about 75 to 100 that deal with the notification process information and also assessors to review this information. Staff also do their work under strict scheduled time lines. The most time that we have is usually about 90 days to review the information and come to a conclusion with respect to risk, and to impose a particular requirement or condition to mitigate any risks involved.

En ce qui concerne les substances existantes, essentiellement, parce qu'elles étaient déjà sur le marché et qu'on continue de permettre leur utilisation pour cette raison, le gouvernement a accepté en général d'accepter la responsabilité d'essayer de repérer les problèmes. Nous sommes en train de renverser le fardeau de la preuve dans ce cas. Notre nouvelle approche, en ce qui concerne les substances d'importance prioritaire, c'est de dire : « Voici ce que nous savons. Nous pensons qu'il y a un problème. Prouvez-nous qu'il n'y a pas de problème si vous voulez continuer d'utiliser le produit chimique. »

Le sénateur Spivak : Ce n'est pas la même chose. Prenez Premarin, par exemple. Il ne s'agit pas d'un pesticide. Pensez à tous ces produits qui sont sur le marché et au sujet desquels les fabricants soit gardent secrets les renseignements soit n'ont jamais eu à prouver qu'ils étaient sécuritaires. Au cours des débats qui ont entouré l'adoption du projet de loi qui est devenu la LCPE, on a proposé l'idée de l'inversion du fardeau de la preuve, mais cette idée n'a pas été retenue. Cela ne pose pas de problème. Je comprends ce que vous faites, mais il ne s'agit pas tout à fait de l'inversion du fardeau de la preuve.

Je vais vous poser plusieurs questions d'un coup. Combien de nouveaux produits chimiques entrent sur le marché chaque année? De combien d'employés disposez-vous pour les examiner? Y a-t-il des substances perfluorées dans les bouteilles dans lesquelles on vend de l'eau? Combien y a-t-il de polluants organiques persistants, ou POP, qui sont bannis au Canada?

À la page dix, j'ai été surprise de lire que le SPFO et ses précurseurs ne constituent pas un danger pour la santé humaine, mais qu'ils posent un problème lorsqu'ils se retrouvent dans l'environnement. Comment est-ce possible que ces substances constituent un problème dans l'environnement, dans l'eau que nous buvons et dans l'air que nous respirons, sans toutefois devenir un problème, au bout du compte, pour la santé humaine? J'ai des tonnes de questions, mais cela suffit pour l'instant.

M. Arseneau : Merci beaucoup de ces questions. Nous avons aussi des tonnes de questions comme celles-là.

En ce qui concerne votre première question, celle qui concerne l'inversion du fardeau de la preuve, je veux rappeler aux membres du comité que l'article 70 de la loi exige des fabricants qui sont en possession de renseignements qu'ils nous en fassent part, comme cela s'est produit de temps à autre.

En ce qui concerne les nouveaux produits chimiques, on nous avise en moyenne d'environ 700 à 900 nouvelles substances chaque année. Au sein des deux programmes, à Santé Canada et à Environnement Canada, il y a probablement au total environ de 75 à 100 employés qui s'occupent des renseignements relatifs au processus d'avis, ainsi que des évaluateurs qui passent en revue ces renseignements. Ils effectuent par ailleurs leur travail dans des délais rigoureux. Nous disposons en général d'environ 90 jours au maximum pour examiner les renseignements et tirer une conclusion en ce qui concerne les risques, ainsi que pour imposer une exigence ou une condition particulière afin d'atténuer les risques.

The program is dynamic and we have had to develop new tools as a result. We make extensive use of predictive models and computational toxicology to understand how a new chemical may behave based on similar chemicals of that class. We combine that information with test information that companies are required to bring forward. We have developed advanced models and tools that help us do this kind of assessment. New chemicals tend to be dealt with this way in most advanced jurisdictions.

With respect to whether these perfluorinated chemicals are in bottled water et cetera, these chemicals are often used in plastics-type applications, but I will turn the question over to Health Canada, which does more of the product safety aspect.

Steve Clarkson, Associate Director General, Safe Environments Programme, Health Canada: Usually the bottled water you buy in stores is packaged in the same plastic that is used for soft drinks, commonly referred to as polyethylene terephthalate, and the plastic recycling symbol with either the letters PET or more appropriately PETE indicating they are not perfluorinated substances at all.

Senator Spivak: What about POPs?

Mr. Muir: They are not on the POPs dirty dozen list — presently 12 chemicals internationally — but they are on a list that is proceeding through assessment to be added and it is proposed by Sweden. The dossiers on this substance are still under review.

Senator Spivak: My question was: How many are banned now; how many years ago did this happen; and how many in Canada are banned?

Mr. Muir: Do you mean PFOS-related chemicals?

Senator Spivak: Persistent organic pollutants.

Mr. Muir: All the chemicals on the POPs list were banned in Canada a long time ago or phased out. Not all are commercial chemicals. Some are like dioxins that are produced by burning and so on.

Senator Spivak: So they are gone?

Mr. Muir: They are listed or gone, yes.

Mr. Clarkson: In essence, there are three categories of POPs. There are those that were manufactured and sold as products. Many chemicals in the dirty dozen are pesticides. Canada has ceased allowing their use by deregistering them. One category includes only dicloro-diphenyl-trichloroethane, DDT. This

Le programme est dynamique, ce qui fait que nous élaborons de nouveaux outils. Nous utilisons beaucoup les modèles de prévision et la toxicologie computationnelle pour comprendre la manière dont une nouvelle substance chimique peut réagir à partir des propriétés de substances chimiques apparentées de la même catégorie. Nous combinons ces renseignements avec les renseignements relatifs aux essais que les fabricants doivent nous fournir. Nous avons élaboré des modèles et des outils avancés qui nous aident à effectuer ce genre d'évaluation. On s'occupe généralement des nouvelles substances chimiques de cette façon dans la plupart des pays industrialisés.

En ce qui concerne le fait que des substances perfluorées se retrouvent dans l'eau embouteillée, entre autres, on utilise souvent ces substances pour élaborer des produits de plastique, mais je vais demander à Santé Canada de répondre à la question, puisque ce ministère s'occupe davantage de l'aspect sécurité des produits.

Steve Clarkson, directeur général associé, Programme de la sécurité des milieux, Santé Canada : L'eau qu'on peut acheter dans les magasins est généralement embouteillée dans des contenants composés du même plastique que celui qu'on utilise pour les boissons gazeuses, qu'on appelle couramment le polyéthylène téréphthalate, et le symbole de recyclage du plastique accompagné des lettres PET, ou, ce qui est davantage approprié, les lettres PETE, indique qu'il ne s'agit pas du tout de substances perfluorées.

Le sénateur Spivak : Qu'en est-il des POP?

M. Muir : Les substances en question ne se trouvent pas dans la liste des 12 POP les plus honnis — il s'agit de 12 produits chimiques à l'échelle internationale — mais elles font partie de substances qu'on évalue pour déterminer s'il faut les ajouter à la liste, liste proposée par la Suède. Les dossiers concernant la substance en question sont encore à l'étape de l'examen.

Le sénateur Spivak : Ma question était la suivante : combien y a-t-il de substances bannies à l'heure actuelle, depuis combien d'années sont-elles bannies et combien de substances sont bannies au Canada?

M. Muir : Parlez-vous des produits chimiques apparentés au SPFO?

Le sénateur Spivak : Je parle des polluants organiques persistants.

M. Muir : Toutes les substances de la liste des POP ont été bannies au Canada il y a longtemps, ou encore on a procédé à leur élimination progressive. Il ne s'agit pas seulement de produits chimiques utilisés dans le commerce. Il y a aussi des substances comme les dioxines qui sont le produit de la combustion et ainsi de suite.

Le sénateur Spivak : Elles n'existent donc plus?

M. Muir : Elles font partie de la liste ou n'existent plus, oui.

M. Clarkson : Essentiellement, il existe trois catégories de POP. Il y a ceux qu'on a fabriqués et vendus sous forme de produits. Bon nombre de produits chimiques de la liste des 12 substances les plus honnis sont des pesticides. Le Canada a cessé d'autoriser leur utilisation en ne les

substance is used in limited areas of the world and is still an effective treatment for malaria. The World Health Organization, WHO, came out with a position on DDT use in September or August of last year.

And then there are the categories of dioxins and furans, which are not intended to be produced but are by-products of processes. These substances are identified and controlled, or requirements exist on those substances to limit their production.

In Canada, we have strict rules regarding production of dioxins and furans. We do not allow DDT and most of the others are pesticides that are not allowed. I think PCBs are on the list and we have been phasing them out. We do not allow PCB manufacturing in Canada any more and new regulations are coming out on PCBs now.

Senator Spivak: I have one last question Madam Chairman. It is not to be answered. I wonder if you could respond in writing. I want to know exactly what further measures and differences are contained in this proposed clean air act that are not in CEPA, and can you respond in writing because I am sure that is a big question.

The Deputy Chairman: If you send a letter to the clerk of the committee, she will distribute the answer.

Senator Angus: Thank you very much, especially you Mr. Arseneau and Dr. Muir. I think the information you provided is more than Chemistry 101; it is more like Chemistry 404 plus and therefore I will not attempt to show my ignorance in that area.

First, I think we should be interested in two basic things in the context of our study and that is your statement that, based on all the research and everything that has been done both here and elsewhere, there is no immediate risk or danger to human health. I think that was your evidence. I hope you can confirm I understood that correctly because obviously that is number one. I notice that my good friend from Winnipeg may take issue with that. In any event, it surprised me to hear you say it and I was pleased.

You also indicated a lot of activity that you and your colleagues have undertaken within the context of CEPA, which we are reviewing and which PFOS and PFOA are part of. I gather that CEPA, as drafted, and the framework in which you operate are adequate to enable you to do your work on this subject and therefore you are not recommending amendments or changes to us. That is what came across to me, a guy who actually got as far as Chemistry 101 but no further, then moved to the social sciences. Those two preliminary things are of direct interest to this study. Then, I want to pursue one other avenue.

homologuant plus. L'une des catégories ne comporte que le dichlorodiphényltrichloroéthane, ou DDT. On utilise cette substance dans certaines régions limitées du monde, et il s'agit encore d'un traitement efficace contre la malaria. L'Organisation mondiale de la santé, l'OMS, a fait état de sa position concernant l'utilisation du DDT en septembre ou en août de l'an dernier.

Et ensuite la catégorie des dioxines et des furanes, qu'on ne cherche pas à fabriquer, mais qui sont des sous-produits de processus de fabrication. On connaît et on contrôle ces substances, ou encore il existe des exigences limitant la production de ces substances.

Au Canada, nous disposons de règles strictes concernant la production de dioxines et de furanes. Nous ne permettons pas l'utilisation du DDT, et la plupart des autres sont des pesticides interdits. Je crois que les BPC font partie de la liste, et qu'on les a progressivement éliminés. Nous ne permettons plus la fabrication de BPC au Canada, et on publie de nouveaux règlements concernant les BPC à l'heure actuelle.

Le sénateur Spivak : J'ai une dernière question, madame la présidente. Je ne veux pas de réponse tout de suite. Je me demandais si vous pouviez répondre par écrit. J'aimerais savoir exactement quelles sont les nouvelles mesures et les différences qui caractérisent la loi sur l'assainissement de l'heure proposée, par rapport à la LCPE, et je demandais si vous pouviez répondre par écrit, parce que je suis sûre qu'il s'agit d'une question importante.

La vice-présidente : Si vous faites parvenir une lettre à la greffière du comité, elle distribuera la réponse.

Le sénateur Angus : Merci beaucoup, et merci surtout à M. Arseneau et à M. Muir. Je pense que les renseignements que vous nous avez fournis dépassent le contenu du cours Chimie 101; il s'agit plutôt de Chimie 404 et même davantage, et je vais donc tenter de ne pas faire étalage de mon ignorance.

Tout d'abord, je pense que nous devrions nous intéresser à deux éléments fondamentaux dans le contexte de notre étude, soit ce que vous avez dit concernant le fait que, à la lumière de toutes les recherches et de tout ce qui s'est fait ici et ailleurs, il n'y a pas de risque ou de danger immédiat pour la santé humaine. Je pense que c'est ce que vous avez dit. J'espère que vous pouvez confirmer que j'ai bien compris, parce que c'est évidemment la première chose à envisager. Je remarque que mon bon ami de Winnipeg est susceptible de contester cela. De toute façon, ce que vous m'avez dit m'a surpris et m'a fait plaisir.

Vous avez aussi mentionné de nombreuses activités que vos collègues et vous avez entreprises dans le contexte de la LCPE, qui fait l'objet de notre étude et dont font partie le SPFO et l'APFO. D'après ce que j'ai compris, la LCPE, telle qu'elle a été rédigée, et le cadre dans lequel vous effectuez vos activités sont adéquats et vous permettent de faire votre travail relativement au sujet qui nous occupe, et vous ne nous recommandez donc pas d'amender ou de modifier la loi. C'est ce que j'ai cru comprendre, moi, un gars qui s'est rendu jusqu'au cours Chimie 101, mais pas plus loin, puis qui s'est tourné vers les sciences sociales. Ces deux éléments préliminaires sont d'un intérêt immédiat dans le cadre de la présente étude. Je veux par la suite aborder un autre sujet.

Mr. Arseneau: Health Canada came to the conclusion, with respect to PFOS, that although there was evidence of PFOS in the human population, it had not yet reached a level or concentration that would have an adverse effect. However, studies have shown adverse effects from PFOS in animals that would obviously be comparable to, or would lead to a conclusion that there could be, adverse impacts over time on humans. The assessment concluded that we had not reached those levels yet and that the actions proposed would prevent us from reaching those particular levels.

I will pass the question to Myriam Hill who, from the new substances point of view, has also identified potential risks to human health from a variety of compounds along these lines.

Myriam Hill, Section Head, New Chemical Substances 1, New Substances Assessment and Control Bureau Product Safety Programme, Health and Consumer Safety Branch, Health Canada: From our new substances perspective, given that we are a preventative and pre-market program, our role is more conservative in a way than the role of the existing substances. Based on the information we had on the hazards of some of these perfluorinated compounds, we felt that it would be prudent not to allow these substances into the market. Too many questions are still to be answered. The mode of action has not been established. The way people are exposed to these substances is a question. The fact that the substances were in consumer products, where everyone would have access to them and would be exposed to them, led us to the conclusion that they should not be allowed in the market.

As Mr. Arseneau explained, we do not have a handle on the mode of action and the routes of exposure. However, our preventative conclusion was that we should not allow these substances into the market. By doing so, we alerted companies that perhaps they should not continue to produce these substances. Now, as a program, we have received notifications of different chemistry, new products that do not have some of those properties. We are following them closely and requiring toxicological testing on these substances to see whether they are preferable to the ones that were carbon-8-and-higher chains.

Mr. Arseneau: Perhaps I can address the second part of that question with respect to CEPA. Is it adequate? We seem to be able to work within the framework of the current act: in broad brush, it seems to work.

This example indicated to us, though, that we need to be much smoother and adapt more quickly to deal with certain types of risks and substances from both a new substance and an existing substance point of view. I think the different provisions and styles of operating within the act will converge

M. Arseneau : Santé Canada a conclu, en ce qui concerne le SPFO, que même s'il y a des preuves de la présence du SPFO au sein de la population humaine, la concentration de la substance n'a pas atteint le niveau nécessaire pour qu'il y ait des effets négatifs. Cependant, des études ont révélé des effets négatifs du SPFO chez des animaux, ce qui permet évidemment la comparaison avec les êtres humains, ou qui peut mener à la conclusion selon laquelle il pourrait y avoir des effets négatifs à long terme chez les humains. Les évaluations ont permis de conclure que nous n'avions pas encore atteint le niveau en question, et que les mesures proposées feront que nous ne les atteindrons pas.

Je vais renvoyer la question à Myriam Hill, qui, du point de vue des substances nouvelles, a aussi déterminé les risques éventuels pour la santé humaine que présentent divers composés du genre de ceux dont il est question aujourd'hui.

Myriam Hill, chef de section, Nouvelles substances chimiques 1, Bureau de l'évaluation et contrôle des substances nouvelles, Programme de la sécurité des produits, Direction générale de la santé environnementale et de la sécurité des consommateurs, Santé Canada : Du point de vue des substances nouvelles, puisque notre programme en est un de prévention et qui précède la mise en marché, notre rôle est plus conservateur, dans un sens, que le rôle du programme des substances existantes. À la lumière des renseignements dont nous disposons en ce qui concerne les dangers que présentent certains des composés perfluorés en question, nous avons pensé qu'il serait prudent de ne pas autoriser leur entrée sur le marché. Il y a encore trop de questions sans réponse. On n'a pas établi le mode d'action. La façon dont les gens sont exposés aux substances en question demeure inconnue. Le fait que ces substances entrent dans la composition de produits de consommation, auxquels tout le monde a accès et est exposé, nous a poussés à conclure qu'il fallait les interdire.

Comme M. Arseneau l'a expliqué, nous ne connaissons pas le mode d'action ni la façon dont les gens sont exposés. Cependant, notre conclusion préventive a été qu'il ne fallait pas permettre l'entrée de ces substances sur le marché. De cette façon, nous avons averti les fabricants du fait qu'ils ne devraient peut-être pas continuer de produire ces substances. Aujourd'hui, dans le cadre du programme, nous avons reçu des avis faisant état de propriétés chimiques différentes, concernant de nouveaux produits qui n'ont pas les propriétés en question. Nous suivons de près ces produits et nous exigeons des essais toxicologiques de ces substances pour déterminer si elles sont préférables à celles dont la chaîne carbonique comporte huit atomes et plus.

M. Arseneau : Peut-être puis-je répondre à la deuxième partie de la question, celle qui porte sur la LCPE. Est-ce approprié? Il semble que nous sommes en mesure de travailler dans le cadre de la loi actuelle : bref, il semble que cela fonctionne.

Cet exemple nous a cependant indiqué que nous devons être beaucoup plus souples et nous adapter beaucoup plus rapidement pour être en mesure de gérer certains types de risques et de substances tant du point de vue des substances nouvelles que des substances existantes. Je pense que les différentes dispositions et

somewhat over time. We can do that in the way we operate our program, do our science and perform our job, but it was not done that way in the past.

We are breaking new ground to do that. We do not believe that anything in the act prevents us from doing that.

Senator Angus: We are getting to the heart of my question. If our chairman, Senator Banks, were here, he might use this phrase: Do you have a wish list of things to make it easier for you to do your job? That is where we can be of help to you in our report.

Mr. Arseneau: The department and the minister would probably release a proposed wish list. I believe a review, which has been shared with the committee, has been undertaken also over the past year to address certain areas of the act that could warrant improvement. Those areas were based on not only departmental perceptions, but perceptions from stakeholders as well.

Mr. Clarkson: A paper was done by the departments to identify issues regarding the various stakeholder issues, such as should the Minister of Health have more authority to gather information; and should there be a clearer statement regarding the collecting of information on body burdens and information on surveillance for human exposure to chemicals. I believe that was probably presented to this committee when Assistant Deputy Minister Cécile Clérout and the others were here at the start of their hearings some time ago.

Senator Angus: The paper dealt with the issue in a more general sense. I was trying to focus on PFCs specifically. If there is nothing specific you want to mention, that is fine.

You made reference to the 3M Company voluntarily agreeing to do some things that you described, which highlighted that — regarding the PFCs — we are dealing with the manmade chemicals that are the problem. We are talking about substances that are made by man for commercial reasons. I cannot believe that the 3M Company is the only one in the game.

I know 3M Company is a massive U.S. public company in the chemical business, but what about Dow Chemical and all these other companies? We could go on and on, as Senator Spivak knows. What is the big deal about 3M? The company has obviously volunteered to give some of their competitors a leg up perhaps. I am sure their motives were much more honourable than that, but you see where I am going here. You are not suggesting that 3M is the only company that makes these potentially dangerous chemicals, are you?

Mr. Arseneau: No, 3M was the major producer of PFOS at the time. Other manufacturers were making other things such as PFOA. Worldwide, a handful of large companies are the major

les différents styles de gestion, dans le contexte de la loi, vont converger d'une certaine manière avec le temps. Nous pouvons faire cela quant à la manière dont nous exécutons notre programme, effectuons nos travaux de recherche scientifiques et nos tâches, mais ce n'est pas comme ça qu'on a fonctionné dans le passé.

Nous innovons en ce sens. Nous ne croyons pas qu'il y ait quoi que ce soit dans la loi qui nous empêche de le faire.

Le sénateur Angus : Nous arrivons au cœur de ma question. Si notre président, le sénateur Banks, était ici, il dirait peut-être : y a-t-il une liste de choses que vous souhaiteriez obtenir pour faciliter votre travail? C'est là que nous pouvons vous être utiles dans le cadre de notre rapport.

M. Arseneau : Le ministère et le ministre publieraient probablement une proposition de liste de souhaits. Je crois qu'on a entrepris un examen l'année dernière, dont on a fait part au comité, en vue de signaler certaines parties de la loi qu'il serait possible d'améliorer. On a repéré ces parties en fonction des perceptions non seulement du ministère, mais aussi des intervenants.

M. Clarkson : Les ministères ont rédigé un document présentant les différents enjeux soulevés par les intervenants, ayant trait, par exemple, au fait que le ministre de la Santé puisse se voir doter d'un pouvoir accru au chapitre de la collecte d'information et à la formulation d'un énoncé plus clair en ce qui concerne la collecte de renseignements relatifs à la charge corporelle et à la surveillance de l'exposition des êtres humains aux produits chimiques. Je crois qu'on a probablement présenté ce document au comité lorsque la sous-ministre adjointe Cécile Clérout et d'autres ont témoigné devant le comité au début des audiences, il y a de cela un certain temps.

Le sénateur Angus : Le document abordait la question de façon plus générale. Je voulais parler des CPF en particulier. Si vous ne souhaitez rien dire de précis, ce n'est pas grave.

Vous avez dit que l'entreprise 3M avait volontairement accepté de faire les choses que vous avez décrites, ce qui met en lumière le fait que, en ce qui concerne les CPF, nous avons affaire à des produits chimiques anthropiques qui posent problème. Nous parlons de substances produites à des fins commerciales. Je n'arrive pas à croire que 3M soit la seule entreprise concernée.

Je sais que 3M est une importante entreprise publique américaine du secteur des produits chimiques, mais qu'en est-il de Dow Chemical et de tous ces autres fabricants? Nous pourrions continuer longtemps comme ça, comme le sénateur Spivak le sait. Pourquoi tout ce bruit autour de 3M? L'entreprise s'est évidemment portée volontaire pour donner un coup de main à ses concurrents, peut-être. Je suis sûr que les motifs de l'entreprise étaient beaucoup plus honorables que ce que je décris, mais vous voyez où je veux en venir. Vous n'êtes pas en train de dire que 3M est la seule entreprise à fabriquer ces produits chimiques qui peuvent être dangereux, n'est-ce pas?

M. Arseneau : Non, 3M était le principal fabricant de SPFO à l'époque. D'autres fabricants élaboraient des produits comme l'APFO. À l'échelle mondiale, quelques grandes entreprises

producers of perfluorinated compounds. Those companies were the ones that the challenges of both the USEPA and Canada were addressed to with respect to modifying the chemistry, doing more research and cleaning up product — transiting especially out of the long-chain components of this kind of chemistry.

The 3M Company took a proactive stance at the time, and worked well with governments to move itself out of the PFOS business. Other companies are doing a good job of coming up with alternative chemistry and the new substances notifications are coming to us. However, the market is big and commercially important, and the response has been uneven. Some companies have been more proactive than others, and some have been more reactive and defensive.

Senator Angus: I understand PFOS is used for various industrial businesses. These products are developed for use in the building trades and so forth. Again, listening to your evidence, it seemed to me that one could walk into any Home Depot or big hardware store and buy cans of these substances. For your average layperson, who would know that there is a sleeping danger right there on the shelves? Coming down to the human contact level, are you there and are there big signs saying “hazardous materials,” et cetera?

Mr. Arseneau: We try to do it through a variety of approaches. Obviously, labelling hazardous materials and giving good direction on how they should be used and disposed of safely is an important part.

Another important part is what we try to do with respect to some of these classes of chemicals, and that is to stop them from being introduced into the product in the first place. We work at it in both ways.

Some kinds of materials and products are hazardous by their very nature because that is what they do. We try to give preference over time to the less hazardous products and take a preventive approach for some of the particularly harmful, persistent or bioaccumulative ones and restrict their introduction into the products. That effort must be international as well as domestic.

Senator Angus: I can see that the challenge is massive because we have gotten so far along in this.

Senator Milne: Thank you for this information. It has been fascinating, if disturbing. On page 10 of your presentation, you conclude that under section 64 of CEPA, PFOS and its precursors does not constitute a danger to human life or health; and that it meets the criterion set out in section 64(a) but may have an immediate or long-term harmful effect on the environment or its biological diversity. Some of these substances are bioaccumulative in animals, which are part of the environment, and we eat animals. We do not really know. When I hear of a substance that is bioaccumulative, my immediate reaction is that the substance

étaient les principaux producteurs de composés perfluorés. C'est à ces entreprises que l'EPA des États-Unis et le Canada ont demandé de modifier les propriétés chimiques des substances, d'effectuer davantage de recherches et de rendre les produits propres — et surtout d'éliminer les composantes de longue chaîne possédant le genre de propriétés chimiques dont il est question.

L'entreprise 3M a adopté une attitude proactive à l'époque, et elle a bien collaboré avec les gouvernements pour mettre fin à ses activités de fabrication du SPFO. D'autres entreprises font du bon travail et élaborent des produits de rechange, et nous recevons leurs avis concernant de nouvelles substances. Cependant, il s'agit d'un gros marché, important sur le plan commercial, et la réaction a été inégale. Certaines entreprises ont été davantage proactives que les autres, et d'autres ont été plus réfractaires et sur la défensive.

Le sénateur Angus : Le SPFO entre donc dans la composition de différents produits industriels. On élabore ces produits en vue de leur utilisation dans le domaine de la construction, et ainsi de suite. Encore une fois, d'après ce que vous avez dit dans votre témoignage, j'ai eu l'impression qu'il était possible de se procurer les substances en question dans un Home Depot ou n'importe quelle grande quincaillerie. Chez les gens ordinaires, qui sait que les produits qui sont sur les tablettes recèlent un danger caché? À l'échelle des gens, assurez-vous une présence, et y a-t-il de grandes affiches sur lesquelles on peut lire « matières dangereuses », des choses du genre?

M. Arseneau : Nous essayons d'adopter toutes sortes de démarches. Évidemment, l'étiquetage des matières dangereuses et des directives claires concernant la façon dont il faut utiliser et jeter les produits de façon sécuritaire est une partie importante de ces démarches.

Une autre partie importante tient à ce que nous essayons de faire en ce qui concerne certaines catégories de substances chimiques, c'est-à-dire empêcher qu'on les utilise pour élaborer certains produits dès le départ. Nous empruntons les deux voies.

Certains types de matières et de produits sont dangereux en soi de par la façon dont ils agissent. Nous tentons de favoriser à long terme les substances les moins dangereuses et d'adopter une démarche de prévention en ce qui concerne certaines des substances les plus dommageables, persistantes ou bioaccumulables, ainsi que de restreindre leur utilisation dans l'élaboration de produits. Il faut faire cet effort à l'échelle internationale comme au pays.

Le sénateur Angus : Je comprends que le défi est énorme, parce que nous sommes déjà rendus très loin dans le domaine.

Le sénateur Milne : Merci du renseignement. Ce que vous avez dit est fascinant, quoique troublant. À la diapo 10, vous concluez que, dans le cadre de l'article 64 de la LCPE, le SPFO et ses précurseurs ne constituent pas un danger pour la santé ou pour la vie humaine, et que cette substance répond aux critères définis à l'alinéa 64a), mais qu'elle peut avoir un effet négatif immédiat ou à long terme sur l'environnement ou sur la biodiversité. Certaines des substances en question sont bioaccumulables chez les animaux, qui font partie de l'environnement, et nous mangeons les animaux. Nous ne savons pas vraiment ce qui se passe.

should be banned. I find it disturbing when you say that the POP list has not increased because it is obvious that some of these long-chain polymers are persistent, and we do not know what they will do to us or our grandchildren.

Have any studies been done about the accumulation of any of these substances in humans in the North of Canada or humans in the South of Canada? Are the accumulations different in those areas?

Mr. Arseneau: You are right that we need to take a strong view on chemicals that are persistent, bioaccumulative and inherently toxic, which are the ones that we have identified as highest priority. The Chemicals Management Plan that we are implementing currently has identified several hundred highly bioaccumulative and highly persistent chemicals that we will take action on quickly over the next couple of years.

Senator Milne: Are these the proposed regulations that you are developing?

Mr. Arseneau: Yes, absolutely. They are the subject of our highly focused concern. This class of chemicals bioaccumulates in a different way than what we had seen before. Going back to the question from Senator Angus about changes in the act, CEPA requires us to take action with respect to bioaccumulation, which is defined in the regulations. This matter is not a legislative one as we can shift it in the regulations. We have found that this particular class of chemicals bioaccumulates but not in the same way that PCBs bioaccumulate. For that reason, we were taken off guard a bit with our regulatory approach and so we are in the process of preparing an adaptation to that approach.

The POPs list is an internationally negotiated and agreed to list of substances. The Stockholm Convention on Persistent Organic Pollutants came into force only a short while ago, and it started with that list of 12 substances. However, an active science panel is reviewing proposals for five new additions to that list, including PFOS. Canada is strongly represented on that panel and has provided information, oversight and decision-making. We are actively engaged but the process is longer.

With respect to the levels of these materials showing up in wildlife and in humans and the comparisons between North and South, I ask Mr. Muir to respond.

Mr. Muir: The information in this regard is interesting. My colleagues at Health Canada have found that the amounts in people's blood are the same in the North and the South. Perhaps that news is good and the levels are relatively low, being in parts per billion. This finding was a surprise because of the traditional

Lorsque j'entends parler d'une substance bioaccumulable, ma réaction immédiate est de penser qu'on devrait bannir cette substance. Je suis troublée lorsque vous dites qu'on n'a pas ajouté de substances à la liste des POP, parce qu'il est évident que certains de ces polymères à longue chaîne dont nous avons parlé sont persistants, et que nous ne connaissons pas l'effet qu'ils vont avoir sur nous ou sur nos petits-enfants.

A-t-on réalisé des études au sujet de l'accumulation de l'une ou l'autre des substances en question dans l'organisme des habitants du nord et du sud du Canada? L'accumulation dans l'organisme des humains est-elle différente entre les deux régions?

M. Arseneau : Vous avez raison lorsque vous dites que nous devons adopter un point de vue déterminé en ce qui concerne les produits chimiques persistants, bioaccumulables et intrinsèquement toxiques, ceux auxquels nous avons accordé la plus haute priorité. Dans le cadre du plan de gestion des produits chimiques que nous sommes en train d'appliquer, nous avons repéré plusieurs centaines de produits chimiques hautement bioaccumulables et persistants pour lesquels nous allons rapidement prendre des mesures au cours des deux ou trois années qui viennent.

Le sénateur Milne : S'agit-il du projet de règlement que vous êtes en train d'élaborer?

M. Arseneau : Oui, exactement. Nous y accordons beaucoup d'attention. Cette catégorie de substances chimiques en question s'accumule d'une manière différente de ce que nous avons observé auparavant. Pour en revenir à la question du sénateur Angus, au sujet des modifications de la loi, la LCPE exige que nous prenions des mesures en ce qui concerne la bioaccumulation, que le règlement définit. Il ne s'agit pas d'une question d'ordre législatif, puisque nous pouvons la régler dans le cadre du règlement. Nous avons découvert que cette catégorie particulière de substances chimiques s'accumule, mais pas de la même façon que les BPC. C'est ce qui fait que nous avons été un peu pris au dépourvu dans le cadre de notre démarche réglementaire, et que nous sommes en train d'adapter cette démarche.

La liste des POP fait l'objet de négociations et d'un consensus à l'échelle internationale. La Convention de Stockholm sur les polluants organiques persistants n'est entrée en vigueur qu'il y a peu de temps, et elle comportait au départ 12 substances. Cependant, un groupe d'experts scientifiques actif étudie cinq nouvelles propositions d'ajouts à cette liste, notamment le SPFO. Le Canada est bien représenté au sein de ce groupe, et il a fourni des renseignements, assuré une surveillance et participé au processus décisionnel. Nous sommes activement engagés, mais le processus est plus long.

En ce qui concerne la concentration des substances en question dans l'organisme des animaux sauvages et des humains, ainsi que les comparaisons entre le Nord et le Sud, je vais demander à M. Muir de répondre à la question.

M. Muir : Les renseignements à ce sujet sont intéressants. Mes collègues de Santé Canada ont découvert que les quantités dans le sang des gens sont les mêmes dans le Nord que dans le Sud. C'est peut-être une bonne nouvelle, et les concentrations sont relativement faibles, de l'ordre de quelques parties par milliard.

consumption of wildlife in the Arctic that has led to much higher levels of PCBs in people in the North. However, it is not the case for perfluorinated. The tentative conclusion is that the exposure is not through the consumption of traditional foods. The speculation is that the levels are the same because everyone is exposed at a similar rate through consumer products in the home, such as popcorn bags, for example. Such items create a low-level exposure for everyone.

Wildlife in the Arctic have much higher levels than people — up to 1,000 times higher. Wildlife have a different rate of exposure, and polar bears have some of the highest levels in the world of any animal because of the unique way in which these chemicals bioaccumulate. The chemicals are sticky and stay in the livers of polar bears where high concentrations develop.

Senator Milne: I am off liver.

Mr. Muir: People do not eat polar bear liver because it is not good for them.

Senator Milne: These proposed regulations are being developed.

Mr. Arseneau: Yes.

Senator Milne: What is the timeframe?

Mr. Arseneau: The proposed regulations for PFOS were released last summer. The regulations will be concluded within two years of that release, which is the mandate under CEPA. We are trying to conclude in advance of that. I expect that within the next calendar year, we will finalize regulations with respect to PFOS.

Senator Milne: That is good. What about firefighting foams that will be phased out over an extended period of time?

Mr. Arseneau: The extended period for the phase-out means that as the foams are used up, they are replaced with material that does not contain PFOS.

Senator Milne: Are such materials available?

Mr. Arseneau: Yes: In essence, most of the chemistry is going to shorter chains, as opposed to eight-carbon long chains, because they are not as bioaccumulative.

Senator Milne: Dr. Hill, 90 days seems to be an arbitrary length of time for studying and releasing your results. Where did this timeframe come from?

Ms. Hill: It is mandated under CEPA.

Senator Milne: Do you think that is enough time?

Ms. Hill: It does present a challenge at times.

On a été surpris par cette conclusion, puisque la consommation de gibier, traditionnelle dans l'Arctique, a donné lieu à des concentrations de BPC beaucoup plus élevées chez les habitants du Nord. Ce n'est cependant pas le cas pour les substances perfluorées. L'hypothèse est que l'exposition ne vient pas de la consommation de nourriture traditionnelle. On pense que les concentrations sont les mêmes parce que tout le monde est exposé de la même façon aux produits de consommation qu'on retrouve dans les foyers, comme les sacs de pop-corn. Ce genre de produit est à l'origine d'une exposition faible chez tout un chacun.

Les animaux sauvages de l'Arctique présentent des concentrations beaucoup plus élevées que les gens — jusqu'à 1 000 fois plus élevés. Ils font face à un taux d'exposition différent, et les ours polaires présentent les concentrations les plus élevées de tous les animaux du monde, en raison de la façon unique dont les substances chimiques en question s'accumulent. Elles sont collantes, et elles restent dans le foie des ours polaires où les concentrations atteignent des niveaux élevés.

Le sénateur Milne : Je ne mange plus de foie.

M. Muir : Les gens ne mangent pas le foie des ours polaires, parce que ce n'est pas bon pour eux.

Le sénateur Milne : On élabore actuellement un projet de règlement.

M. Arseneau : Oui.

Le sénateur Milne : Quelles sont les échéances?

M. Arseneau : On a publié le projet de règlement sur le SPFO l'an dernier. La LCPE prévoit que l'on parachève le règlement dans un délai de deux ans après publication du projet de règlement. Nous essayons de conclure nos travaux avant cette échéance. Je m'attends à ce que nous mettions la dernière main au règlement sur le SPFO au cours de l'année qui vient.

Le sénateur Milne : C'est bien. Qu'en est-il des mousses extinctrices qu'on éliminera progressivement, sur une période prolongée?

M. Arseneau : Cette période prolongée signifie qu'on remplacera les mousses en question, au fur et à mesure qu'on les utilise, par des matières qui ne contiennent pas de SPFO.

Le sénateur Milne : Ces matières existent-elles à l'heure actuelle?

M. Arseneau : Oui : essentiellement, on converge vers les molécules à chaînes plus courtes, pour remplacer les molécules dont la chaîne carbonique comporte huit atomes, parce que les molécules à chaînes plus courtes ne s'accumulent pas autant.

Le sénateur Milne : Madame Hill, il semble que le délai de 90 jours pour l'étude et la publication de vos résultats est arbitraire. D'où vient ce délai?

Mme Hill : C'est la LCPE qui le prévoit.

Le sénateur Milne : Pensez-vous qu'il s'agit d'un délai suffisamment long?

Mme Hill : Cela pose problème parfois.

Mr. Arseneau: It allows us to be more protective in a way. The tendency among the assessors and the management in the New Chemical Substances program is to use the tools available under CEPA to head off potential problems.

Senator Milne: You err on the side of caution.

Mr. Arseneau: Yes, it is precautionary.

Senator Milne: Should this committee recommend anything about CEPA that would help you to do your job more easily, other than providing more people?

Mr. Arseneau: I have talked about generating a smoother flow between new chemicals and existing chemicals. One challenge we face in making that transition or convergence of approaches is often the fact that confidentiality of information on a newly notified chemical frequently hampers us in our efforts to get the science out quickly. We go through a long process of cleaning confidential business information out of some of the science reports. More clarity around that issue would help. It involves the administrative rules more than anything else but such clarity would allow us to get the science out more rapidly and effectively that can have a greater influence on the existing substances.

Senator Milne: I have one question about my Teflon frying pan. When considering a compound such as Teflon, whether used as directed, should anything be done about informing the public? Has it been suggested that the producer or the seller of the product inform the public about the proper use and eventual disposal of these products? Disposal is a big question as well.

Mr. Clarkson: My wife recently purchased a small frying pan, and she chose a non-stick pan. Because of my interests, I looked at the product, and there were directions on how to use it. There was no mention of a concern with PFOA, which is used as a processing aid to make that product in many places. There were directions on how to use it and cautions about being careful not to overheat the pan, but nothing about waste disposal.

I must turn to my colleagues in Environment Canada to know whether we have a concern about perfluorinated substances in consumer products in terms of disposal.

Mr. Arseneau: In large measure, we have not addressed disposal so much with respect to pans, but we have looked at the way the materials have been used in other bulk items such as carpets, furniture, et cetera, where much more of this chemical goes than into the pans.

M. Arseneau : D'une certaine manière, cela nous permet d'être plus prudents. La tendance, chez les évaluateurs et les gestionnaires du programme des substances chimiques nouvelles, c'est d'utiliser les outils disponibles dans le cadre de la LCPE pour anticiper les problèmes.

Le sénateur Milne : Vous péchez par excès de prudence.

M. Arseneau : Oui, nous prenons des précautions.

Le sénateur Milne : Y a-t-il quoi que ce soit que le comité devrait recommander pour vous faciliter la tâche, mis à part le fait de vous offrir plus d'employés?

M. Arseneau : J'ai parlé d'assurer une transition plus fluide entre les substances nouvelles et les substances existantes. L'un des problèmes auxquels nous faisons face par rapport à cette transition ou à la convergence des démarches, c'est souvent le fait que la confidentialité des renseignements sur un produit chimique qui vient de faire l'objet d'un avis nuit aux efforts que nous déployons pour publier rapidement l'information scientifique. Nous devons passer par un long processus pour supprimer tout renseignement commercial confidentiel figurant dans certains rapports scientifiques. Des éclaircissements à ce sujet nous aideraient. Il s'agit davantage des règles administratives de quoi que ce soit que d'autre, mais si tout est clair, nous pourrions publier de façon plus rapide et plus efficace les renseignements scientifiques qui peuvent avoir une incidence importante sur l'utilisation des substances existantes.

Le sénateur Milne : J'ai une question au sujet de ma poêle à frire en téflon. Au sujet d'un composé comme le téflon et de l'utilisation appropriée du produit, devrait-on faire quelque chose pour informer la population? A-t-on suggéré que le fabricant ou l'entreprise qui vend le produit devrait informer la population au sujet de l'utilisation appropriée des produits en question et de la façon de s'en débarrasser après usage? La question de la mise au rebut est aussi une question essentielle.

M. Clarkson : Ma femme a récemment fait l'achat d'une petite poêle à frire, et elle a choisi une poêle antiadhésive. Parce que la question m'intéresse, j'ai examiné le produit, j'ai constaté qu'elle était accompagnée de directives d'utilisation. Les directives ne disaient rien au sujet de l'APFO, qui est un additif qu'on utilise souvent au cours de l'élaboration de ce produit. Il y avait des directives concernant l'utilisation de la poêle, et des avertissements concernant le fait de ne pas la faire chauffer trop, mais rien au sujet de la mise au rebut.

Je dois m'en remettre à mes collègues d'Environnement Canada pour savoir si nous devons nous inquiéter de la façon de jeter les produits de consommation qui contiennent des substances perfluorées.

M. Arseneau : Dans une large mesure, nous ne nous sommes pas penchés sur la question de la mise au rebut des poêles à frire autant que de l'utilisation dans d'autres articles de consommation courante, comme les tapis, les meubles et cetera, qui contiennent des quantités beaucoup plus importantes de ces substances chimiques que les poêles.

Other things such as paper plates and other kinds of paper products often have these chemicals on them as well because they stop grease or water from penetrating. These kinds of uses can enter waste streams and give us a bit more pause to reflect on than pots and pans.

Mr. Clarkson: If I may add to that comment, as Mr. Arseneau pointed out earlier, this particular type of substance is relatively international in nature. No one makes PFOA in Canada, but they may import it or have imported it in the past for use in making perhaps a non-stick coating or something of that nature.

Because of its international nature, we are dependent on what happens elsewhere. In the United States, the US EPA engaged in a program with DuPont and five or six other manufacturers of PFOA in terms of implementing new processes and seeking alternatives. Part of the new processes were to minimize residuals of PFOA in the products being manufactured as a way of cutting down on potential exposures to the environment and to people through the environment.

In the case of PFOS after 3M made its announcement, there was a lot of migration away from the product almost immediately. Efforts are ongoing, as Mr. Arseneau has stated, to encourage industry: Look for other things, because we are concerned about this. We are looking and will continue to look. If they move to alternatives sooner, that is better.

We are being precautionary to an extent. We do not have solid evidence or a reason to be absolutely concerned regarding human health. You mentioned earlier that slide 10 states we did an assessment on PFOS, which was relatively thorough. The margins of exposure that were found using blood concentrations suggested that we are nowhere near the levels required to cause the effects that have been observed in animal studies.

I want to underline that my colleagues in Environment Canada are concerned about every species of animal up the chain. I am only concerned about humans. Environment Canada must protect a much wider variety of species out there than I do, but I assure you that we make every effort to protect us.

Senator Milne: Maybe I am monopolizing our time, but how does this chemical bioaccumulate? It must get into these animals somehow. Is it from eating grass? Is it coming from vegetative-eating animals up the food chain? We as humans consume meat.

Mr. Muir: That is right. The roots are the same as you have heard about for other chemicals, and we have already banned chemicals such as PCBs.

D'autres objets comme les assiettes de papier et d'autres produits de papier contiennent souvent les substances chimiques en question à la surface, parce que celles-ci empêchent les corps gras ou l'eau de pénétrer. Les substances utilisées de cette façon peuvent se retrouver dans les eaux usées, ce qui doit nous faire réfléchir encore plus que les casseroles et les poêles.

M. Clarkson : Si je peux ajouter quelque chose, comme M. Arseneau l'a mentionné plus tôt, l'utilisation de ce type précis de substances est de nature relativement internationale. Personne ne fabrique d'APFO au Canada, mais on peut en importer ou on en a peut-être importé dans le passé pour l'utiliser dans la fabrication, par exemple, d'un revêtement antiadhésif ou d'autres choses du genre.

En raison de ce caractère international, nous n'avons d'autres choix que de tenir compte de ce qui se passe ailleurs. Aux États-Unis, l'EPA a lancé un programme en collaboration avec DuPont et cinq ou six autres fabricants d'APFO, pour mettre en œuvre de nouveaux processus et chercher des produits de rechange. Une partie des nouveaux processus a pour objectif de réduire au minimum les résidus d'APFO dans les produits fabriqués, de façon à réduire l'exposition potentielle de l'environnement, et des gens par l'intermédiaire de celui-ci.

Dans le cas du SPFO, après que 3M a fait son annonce, on a commencé à abandonner l'utilisation de ce produit presque immédiatement. Comme M. Arseneau l'a mentionné, les efforts se poursuivent pour encourager l'industrie : cherchez d'autres choses, parce que cette substance nous préoccupe. Nous cherchons, et nous allons continuer de chercher. Plus tôt les entreprises adoptent des produits de rechange, mieux c'est.

Nous sommes prudents, mais notre prudence a des limites. Nous n'avons pas de preuves solides ou de raisons d'être tout à fait inquiets au sujet de la santé humaine. Vous avez mentionné plus tôt que la diapo 10 indique que nous avons effectué une évaluation du SPFO, relativement approfondie. Les taux d'exposition que nous avons découverts à partir des concentrations dans le sang indiquent que nous sommes loin de l'exposition nécessaire pour engendrer les effets observés dans le cadre d'études sur les animaux.

Je veux insister sur le fait que mes collègues d'Environnement Canada se préoccupent de toutes les espèces d'animaux de la chaîne. Je ne me préoccupe que des humains. Environnement Canada doit protéger beaucoup plus d'espèces que moi, mais je vous assure que nous faisons tout ce que nous pouvons pour protéger la population humaine.

Le sénateur Milne : Je monopolise peut-être notre temps, mais comment le SPFO s'accumule-t-il dans les organismes vivants? Il faut bien qu'il entre dans l'organisme des animaux d'une manière ou d'une autre. Est-ce que c'est quand les animaux broutent? Est-ce que le produit chimique remonte la chaîne alimentaire à partir des herbivores? Nous, les humains, mangeons de la viande.

M. Muir : C'est exact. Les sources sont les mêmes que celles dont vous avez entendu parler au sujet des autres substances chimiques, et nous avons déjà banni des produits chimiques comme les BPC.

The reason for it, ultimately, is because these chemicals are not metabolized. They are stable. What goes in sort of stays in and is slowly released but not as fast as they might be consumed. They are going in through the diet, mostly.

There are special characteristics to these chemicals in which mammals handle them differently. The chemicals tend to recycle in the animal. You may have heard of PCBs residing in fat. They are not in our fat but more in our blood and liver. They tend to recycle because they are not released. They are mimicking things like bile acids, which are part of our normal digestive process, and going back into the animal. They are tending to stick.

If a polar bear consumes a seal, there are two levels in the food chain there of mammals that have both accumulated a lot of it. Humans, on the other hand, tend to eat a more diverse diet. We do not consume much animal meat that is high on the food chain. Yes, we consume meat, but from a grazing animal, not from fish or the like. We tend to be lower on the food chain than a polar bear or a seal most of the time.

Senator Spivak: I have a supplemental question. Since this is our chance to help you, through amendments, would it be helpful to you if manufacturers took on more responsibility for proving their products are safe? I would go for reverse onus, but I am not sure it will fly. Surely, that is the route to go when you have 700 substances and 70 people to assess them in 90 days.

One more thing: Have any of you read *Cradle to Cradle* by William McDonough? I rest my case.

Mr. Arseneau: It is a good point that we are in the midst of a legislative review, and I am sure proposals will emerge from the government on the kinds of amendments that would make our job more effective.

However, in a sense, we have moved our overall chemical work beyond just CEPA. We have introduced a Chemicals Management Plan that tries to link what we do in CEPA with what we do in pesticides and the Hazardous Products Act. The plan tries to link with a variety of pieces of legislation that, when brought together, create a much more comprehensive and powerful approach with respect to chemicals management. We may not necessarily have to do it all within CEPA if we use these other tools as well.

Ce qui explique l'accumulation, au bout du compte, c'est que les organismes ne métabolisent pas les produits chimiques en question. Il s'agit de produits stables. Ce qui entre dans les organismes y demeure en quelque sorte, et en ressort lentement, pas aussi rapidement que les substances sont ingérées. Les substances entrent dans les organismes surtout par la nourriture.

Ces substances chimiques présentent des caractéristiques particulières qui font que les mammifères les absorbent différemment. Elles tendent à être recyclées dans l'organisme des animaux. Vous avez peut-être entendu parler du fait que les BPC se logent dans les graisses. Les substances en question se trouvent non pas dans nos graisses, mais davantage dans notre sang et notre foie. Elles tendent à être recyclées, parce qu'elles ne sont pas évacuées. Elles agissent comme les acides biliaires, qui sont un élément de notre processus de digestion normal, et elles reviennent dans l'organisme de l'animal. Elles ont tendance à coller.

Si un ours polaire mange un phoque, il s'agit de deux maillons de la chaîne alimentaire où des mammifères ont accumulé beaucoup de la substance en question. Les humains ont cependant tendance à avoir un régime alimentaire plus diversifié. Nous ne consommons pas beaucoup de viande provenant d'animaux situés à un maillon élevé de la chaîne alimentaire. Oui, nous consommons de la viande, mais de la viande d'animaux qui paissent, et non des poissons et autres animaux du genre. Nous avons tendance à nous situer à un maillon inférieur de la chaîne alimentaire, par rapport à l'ours polaire ou au phoque.

Le sénateur Spivak : J'ai une question complémentaire. Puisque nous avons l'occasion de vous aider, par l'intermédiaire d'amendements de la loi, vous serait-il utile que les fabricants assument une plus grande part de la responsabilité lorsqu'il s'agit de prouver que leurs produits sont sécuritaires? Je serais en faveur de l'inversion du fardeau de la preuve, mais je ne suis pas sûre que cela va passer. Il s'agit assurément de la voie à emprunter lorsqu'il y a 700 substances et 70 personnes pour les évaluer en 90 jours.

Une dernière chose : Avez-vous lu *Cradle to Cradle*, de William McDonough? J'ai terminé mon plaidoyer.

M. Arseneau : Vous soulevez un bon point en disant que nous sommes en plein examen de la législation, et je suis sûr que le gouvernement va formuler des propositions sur le genre d'amendements qui rendraient notre travail plus efficace.

Cependant, dans un sens, nous avons déplacé notre travail global sur les substances chimiques au-delà de la LCPE. Nous avons adopté un plan de gestion des produits chimiques qui tente de faire le point entre ce que nous faisons dans le cadre de la LCPE et ce que nous faisons au sujet des pesticides dans le cadre de la Loi sur les produits dangereux. Le plan vise à établir des liens entre les différentes lois qui, lorsqu'on les applique ensemble, donnent lieu à une démarche beaucoup plus complète et puissante quant à la gestion des produits chimiques. Nous ne devons pas nécessairement tout faire dans le cadre de la LCPE si nous utilisons ces autres outils aussi.

In terms of the responsibilities of the manufacturers of these chemicals for their safe use, in essence, we have started to pose that challenge. We are going out now with profiles of what we know about chemicals that are of concern to us and that came through our categorization process.

We are at a new stage because of the work we did in categorization. That work equips us with information now to pose exactly that question or challenge. We are preparing the science and putting it out there and saying, "Show us how you can use this chemical in a safe way, because if you cannot, we have to take action."

Senator Spivak: I want to emphasize that it is not only the government who can make amendments.

Senator Peterson: Most of the issues have been dealt with. I ask you, though, if you have a sense of how industry is doing in finding alternative substances to make these products that are used every day. I am not sure about the size and the level. Have the substances been banned, or are you waiting? Do you have a collaborative approach with industry, or is the relationship difficult? It seems that you need to work together to work in everyone's best interest.

Mr. Arseneau: Results have been mixed, let us say. This area of concern is newly but rapidly emerging. It has provoked a flurry of new research and inquiry. Only in the last few years, since we imposed the prohibition on four new fluorotelomer chemicals back in 2004, has industry started to pay attention to some aspects of this issue. We see encouraging signs now where some companies come forward and inform us of new products that they want to bring onto the market that have changed the chemistry and use a shorter chain-length. We see notifications of a changed chemistry, but that change takes a bit of time. Companies have actually responded unevenly, and I will leave it at that.

Senator Peterson: As you approach a ban on a substance, do you advise industry that the ban is coming down the pike? If so, how much advance notice is provided?

Mr. Arseneau: Absolutely: Under the New Substances Program, we provide the notifier with our conclusions as soon as we reach them. There is quite a bit of exchange with respect to scientific information, possible management approaches and all those kinds of things.

Following on the government actions in 2004, we go to international meetings, to conferences, to a wide variety of venues, including meetings with individual companies, to outline our concerns to induce them to do more research on the

En ce qui concerne la responsabilité des fabricants concernant l'utilisation sécuritaire des produits chimiques qu'ils élaborent, essentiellement, nous avons commencé à leur demander de l'assumer. Nous les abandonnons maintenant avec en main les profils décrivant ce que nous savons au sujet des produits chimiques qui nous préoccupent, et qui sont le fruit de notre processus de catégorisation.

Nous avons franchi une nouvelle étape en raison du travail de catégorisation que nous avons fait. Ce travail nous a fourni les renseignements dont nous avons besoin pour poser précisément la question de la responsabilité ou pour demander aux entreprises d'assumer cette responsabilité. Nous rédigeons les documents scientifiques, et nous les présentons aux fabricants en leur disant : « Montrez-nous comment vous pouvez utiliser tel ou tel produit chimique de façon sécuritaire, sans quoi nous allons prendre des mesures. »

Le sénateur Spivak : Je tiens à souligner le fait que le gouvernement fédéral n'est pas le seul à pouvoir amender des lois.

Le sénateur Peterson : On a abordé la plupart des questions. Ce que je veux vous demander, cependant, c'est si vous avez une idée de la manière dont l'industrie se débrouille pour élaborer des substances de rechange pour les produits de tous les jours. Je ne suis pas sûr de connaître l'ampleur et la profondeur de la question. Avez-vous banni les substances, ou attendez-vous? Travaillez-vous avec l'industrie en collaboration, ou la relation est-elle difficile? Il semble dans l'intérêt de tous de travailler ensemble.

M. Arseneau : Disons que les résultats sont variés. Il s'agit d'un domaine d'activité nouveau, mais en croissance rapide. Les travaux de recherche et d'enquête s'y sont multipliés. Ce n'est qu'au cours des quelques dernières années, depuis que nous avons prohibé quatre nouveaux fluorotélomères, en 2004, que l'industrie a commencé à accorder de l'attention à certains aspects de la question. Nous voyons des indices positifs à l'heure actuelle, certaines entreprises nous faisant part des nouveaux produits qu'elles veulent mettre sur le marché, pour lesquels elles utilisent des substances dont les propriétés chimiques ne sont pas les mêmes et dont la chaîne est plus courte. Nous recevons les avis concernant des substances dont les propriétés chimiques sont modifiées, mais le changement prend un peu de temps. En fait, les fabricants ont réagi de diverses façons, et je vais m'arrêter là-dessus.

Le sénateur Peterson : Lorsque vous êtes sur le point de bannir une substance, prévenez-vous l'industrie? Le cas échéant, combien de temps d'avance?

M. Arseneau : Certainement : dans le cadre du Programme des substances nouvelles, nous faisons part de nos conclusions au fabricant qui nous a fait parvenir un avis aussitôt que nous les tirons. Il y a beaucoup d'échanges concernant les renseignements scientifiques, les démarches de gestion possibles et toutes les choses du genre.

Pour faire suite aux mesures prises par le gouvernement en 2004, nous participons à des réunions internationales, à des conférences, à toutes sortes d'événements, notamment des réunions avec des fabricants, afin de faire part de nos

type of products that they put on the market, and also to try to develop greener chemistry around some of these particular classes of products.

Yes, we give early information or notice to the notifiers. We work hard to get the science out to the more general public as soon as possible and to continue pressing for improvements in the way that this particular chemistry is used. The process is long and slow.

Senator Sibbeston: I am interested in the effects of pollutants on the North. We think we live in a pristine area, but invariably there is pollution in the North. I am always interested to know the extent of pollution there. In this case, there seems to be some contamination from the polyfluorinated substances. Do you have scientists that go up north and check polar bears and people every summer? While you are talking about the rise in this chemical in polar bears, do you also test caribou? There are probably more caribou and these animals are more widely eaten throughout the North.

Mr. Muir: First, I do not go after the polar bear. It is an interesting topic, though I will not go too far into it. A collection program of samples is associated with the hunting of bears, because each community receives a quota, and that program has enabled wildlife scientists with both the Nunavut Renewable Resources department and also the Canadian Wildlife Service and Environment Canada to obtain samples over the years. Not only are samples collected annually, more or less, but a tissue bank here in Ottawa has tissues going back to the late 1960s. Some key scientists, such as Ian Stirling, started work in the 1970s and put the samples in the tissue bank, which allows us to do what we did in that graph. In general, Environment Canada, and also Fisheries and Oceans Canada to some extent with whales, have a program to look at contaminants in the North. It is coordinated by the Northern Contaminants Program run by Indian and Northern Affairs Canada. The program is ongoing. Environment Canada's main role as scientists is measuring things and collecting air samples, so I am looking at that side of it.

We have done less work on the caribou, but recently Health Canada scientists looked at caribou amongst other foods that people were eating in the communities. They took food off the dinner plate. They found low levels of these fluorinated chemicals in the caribou. They were very low. However, when they calculated exposure, people eat a lot of caribou, so it turned out that caribou was the main route in the food. I am not implying the exposure is huge at all because, as I said before, we think the exposure route is from indoor consumer products or something

préoccupations et de les inciter à effectuer davantage de recherches sur le type de produits qu'ils mettent en marché, et aussi pour essayer de faire en sorte que les processus chimiques qui entourent l'élaboration de ces catégories particulières de produits deviennent plus écologiques.

Oui, nous fournissons des renseignements ou donnons un avis très tôt aux fabricants qui nous font parvenir un avis concernant une substance chimique. Nous travaillons dur pour diffuser les renseignements scientifiques auprès de la population le plus tôt possible, et pour continuer d'exiger des améliorations quant à la manière dont on utilise les substances chimiques en question. Le processus est long et lent.

Le sénateur Sibbeston : Je m'intéresse aux effets des polluants dans le Nord. Nous pensons que nous vivons dans une région vierge, mais il y a toujours de la pollution dans le Nord. Je m'intéresse toujours à l'ampleur de la pollution là-bas. Dans le cas qui nous occupe, il semble y avoir une certaine contamination liée aux substances perfluorées. Est-ce que des scientifiques de votre organisation se rendent dans le Nord pour étudier la situation des ours polaires et des habitants de la région chaque été? Vous parlez de l'augmentation de la concentration de la substance en question dans l'organisme des ours polaires, mais effectuez-vous des essais sur les caribous? Il y a probablement davantage de caribous, et la consommation de caribous est plus répandue dans le Nord.

M. Muir : Premièrement, je ne m'occupe pas des ours polaires. C'est un sujet intéressant, mais je ne vais pas l'approfondir beaucoup. Il y a un programme de collecte d'échantillons associé à la chasse à l'ours, parce que chaque collectivité a un quota, et ce programme a permis aux chercheurs spécialistes de la faune du ministère des Ressources renouvelables du Nunavut, du Service canadien de la faune et d'Environnement Canada d'obtenir des échantillons au fil des ans. Non seulement on recueille des échantillons chaque année, à peu près, mais il y a, ici, à Ottawa, une banque de tissus dans laquelle certains échantillons remontent à la fin des années 1960. Certains chercheurs importants, comme Ian Stirling, ont commencé les travaux dans les années 1970, et ils ont placé les échantillons dans la banque de tissus, ce qui nous permet de réaliser des figures comme celle que nous avons présentée tout à l'heure. En général, Environnement Canada, comme Pêches et Océans Canada, dans une certaine mesure, en ce qui concerne les baleines, dispose d'un programme d'examen des contaminants dans le Nord. Celui-ci est coordonné par le Programme de lutte contre les contaminants dans le Nord, dirigé par Affaires indiennes et du Nord Canada. Le programme se poursuit. Le rôle principal d'Environnement Canada consiste à mesurer certaines choses et à recueillir des échantillons d'air, et c'est de cet aspect que je parle.

Nous avons effectué moins de travaux au sujet du caribou, mais, récemment, les chercheurs de Santé Canada ont étudié le caribou, entre autres aliments que les gens des collectivités mangent. Ils ont recueilli des échantillons de nourriture dans les assiettes. Ils ont découvert de faibles concentrations des substances fluorées dans le caribou. Il s'agit de concentrations très faibles. Cependant, les gens mangent beaucoup de caribous, ce qui fait que lorsque les chercheurs ont calculé le taux d'exposition, ils ont conclu que le caribou était la principale

like that, not from caribou. That was the actual conclusion of the study. It is not a peer reviewed study, but it is a study that was reported only last fall. We are concluding that, yes, if you look at the wildlife, the caribou have low levels, but if you multiply the low levels times consumption, people are getting the perfluorinated in their diet through caribou.

Senator Sibbeston: On page two, you talk about the polyfluorinated substances used in industrial, commercial and consumer applications. These substances are found in rugs. I could not help but think that rugs are in every house in the whole country. When a new rug is put down, there is a stench or smell. Is that the contamination? Is that where the substances are used, either to make the rug more stain resistant, more durable and so forth? Through rugs, the chemicals are brought into every home throughout our country. Is that the stuff we smell from a new rug, and through time, it becomes less? You do not smell the rug in this room but, in a new house, you would have the smell and stench of rug.

Mr. Muir: I can try to answer that. I do not think we know all the components of that odour, but I would say it is not the fluorinated chemical that you smell, because other glues and so on are found in the rug as well which come off as soon as the rug is unrolled and sitting there. There is a certain off-gassing of things from rugs. That is the process by which some of these fluorinated residuals, as we call them, in the carpet, in the coating to make it stain resistant, come off as gases. I do not think you can smell them, because they are probably odourless. The process is the same, though, where a certain small percentage comes out, less than one per cent probably, of that coating making it stain resistant.

Senator Sibbeston: You say it appears in the blood and liver. What is the worst effect that one can have from the substance? Do you know?

Ms. Hill: We do not know the relevance in humans of the results of studies on experimental animals.

If you ask me what effects have been seen in experimental animals I can answer that question. Recent studies show some developmental effects and some systemic effects, but we do not know the mode of action. One of these substances was categorized in the United States as a possible human carcinogen. However it is still being debated.

source alimentaire d'exposition. Je ne veux absolument pas dire que l'exposition est énorme, parce que, comme je l'ai déjà dit, nous pensons que les gens sont exposés aux substances en question par l'intermédiaire des produits de consommation et autres choses du genre, et non pas du caribou. Voilà la véritable conclusion de l'étude. Il s'agit non pas d'une étude soumise à un comité de lecture, mais d'une étude qui n'a été publiée que l'automne dernier. Nous concluons que, oui, si l'on envisage les animaux sauvages, les caribous présentent de faibles concentrations des substances en question, mais que si l'on multiplie ces faibles concentrations par les quantités de viande consommée, des substances perfluorées entrent dans l'organisme des gens qui mangent du caribou.

Le sénateur Sibbeston : À la page deux, vous parlez des substances perfluorées qu'on utilise pour élaborer des produits industriels, commerciaux et de consommation. On trouve ces substances dans les tapis. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'il y a des tapis dans toutes les maisons du pays. Lorsqu'on pose un nouveau tapis, une odeur s'en dégage. Est-ce que c'est l'odeur du contaminant? Est-ce qu'on utilise les substances en question pour faire en sorte que le tapis résiste mieux aux taches, soit plus durable et ainsi de suite? Parce qu'il y en a dans les tapis, les produits chimiques se retrouvent dans toutes nos maisons. Est-ce qu'il s'agit du produit que nous sentons dans les nouveaux tapis, et dont l'odeur s'affaiblit avec le temps? On ne sent pas l'odeur du tapis qui se trouve ici, mais dans une nouvelle maison, on la sentirait.

M. Muir : Je peux essayer de répondre à votre question. Je ne pense pas que nous connaissions toutes les composantes de l'odeur, mais je dirais que ce ne sont pas les substances fluorées que vous sentez, parce que d'autres colles et d'autres produits se retrouvent aussi dans les tapis, dont on sent l'odeur aussitôt qu'un tapis est déroulé et laissé en place. Les éléments qui forment le tapis dégagent des gaz. Il s'agit du processus au cours duquel certains des résidus fluorés, comme nous les appelons, qui se trouvent dans le tapis, dans le revêtement qui rend le tapis résistant aux taches, s'échappent sous forme de gaz. Je ne pense pas que vous puissiez les sentir, parce qu'ils n'ont probablement pas d'odeur. Le processus est cependant le même, et un certain pourcentage de la substance est libéré, probablement moins de 1 p. 100 du revêtement antitache du tapis.

Le sénateur Sibbeston : Vous dites qu'on en trouve dans le sang et dans le foie. Quel est le pire effet de la substance sur l'être humain? Le savez-vous?

Mme Hill : Nous ne connaissons pas la mesure dans laquelle les résultats des études sur des animaux d'expérience sont applicables aux humains.

Si vous me demandez quels effets on a constaté chez les animaux d'expérience, je peux vous répondre. Des études récentes révèlent certains effets sur le développement et certains effets systémiques, mais nous ne connaissons pas le mode d'action. Aux États-Unis, on a classé l'une des substances en question dans la catégorie des substances qui peuvent être cancérogènes chez l'humain. Cependant, on en débat toujours.

Some effects deal with metabolism and transport of lipids and that may have some relevance to humans. We have seen some effects in worker studies that have lowered cholesterol as opposed to what is seen in some animals. The mode of action of these chemicals is not well categorized so we cannot tell you what the relevance is.

Senator Adams: My question concerns polar bear livers. Some Inuit up North in Nunavut still eat polar bear meat. It is typical to cook it; the meat is not like any other mammal. There are many layers between the meat. We usually change the water three or four times because there is so much fat.

We mostly eat caribou, but we are more concerned about the age of the polar bear. Do you think the liver in a polar bear is more toxic the older it gets? I think people in Nunavut need to know more about the polar bear. Years ago we would never touch the liver in a polar bear. Then, we discovered that the dogs, which usually ate the stomachs and livers, were very strong.

We do not eat the livers. We eat the liver of seals, but we never eat caribou liver either. Now more people are changing. People can buy liver in the store and they find that caribou liver is better than beef liver. My question is about the polar bear studies. I think you are monitoring a big area in Nunavut and most of the studies I have seen are about polar bears and their ages, especially around Churchill, Manitoba. The monitoring was there in 1960s. Polar bears usually only eat seals, but they will eat whales too that have been dead for two or three months. Is the polar bear liver more affected than other mammals?

Mr. Muir: Of course we are aware that people do not eat polar bear liver, but then it makes it easy for us to get samples. A lot of people do not like to give up their seal liver we discovered. We included a map where we show the amounts of the chemical in the livers of polar bears, because you asked if the amount was the same across Nunavut. It is not. We tend to see higher amounts in polar bears in Hudson Bay. We think that is because the chemical is delivered to a remote place like Hudson Bay through the atmosphere. We think the chemical mostly goes into the atmosphere and then into the food chain through melting snow and ice and into the seals. The polar bears in Hudson Bay are closer to urban society and the South, which delivers chemicals, so we think that is the reason why we see higher amounts there: plus, the circulation of the bay is a bit different from the larger Ocean.

Certains effets ont trait au métabolisme et au transport des graisses, ce qui peut s'appliquer dans une certaine mesure aux humains. Nous avons constaté certains effets, dans le cadre d'études sur des travailleurs, qui tenaient à la diminution du taux de cholestérol, contrairement à ce qu'on constate chez certains animaux. Le mode d'action des substances en question n'est pas bien catégorisé, ce qui fait que je ne peux vous dire dans quelle mesure les résultats s'appliquent aux humains.

Le sénateur Adams : J'ai une question au sujet du foie des ours polaires. Il y a encore des Inuits au Nunavut qui mangent de l'ours polaire. On a l'habitude de faire cuire la viande; mais pas comme celle des autres mammifères. Il y a plusieurs couches de graisse entre les muscles. Nous changeons habituellement l'eau de trois à quatre fois tellement il y a de graisse.

Nous mangeons surtout du caribou, mais nous nous préoccupons davantage de l'âge de l'ours polaire. Pensez-vous que le foie d'un ours polaire est de plus en plus toxique à mesure que l'ours vieillit? Je pense que les gens du Nunavut doivent en savoir davantage au sujet de l'ours polaire. Auparavant, nous ne touchions jamais au foie de l'ours polaire. Puis nous avons découvert que les chiens, qui, habituellement, mangent l'estomac et le foie, sont très forts.

Nous ne mangeons pas le foie. Nous mangeons le foie des phoques, mais jamais celui du caribou. À l'heure actuelle, de plus en plus de gens modifient leurs habitudes. Ils peuvent acheter du foie à l'épicerie, et ils trouvent le foie de caribou meilleur que le foie de bœuf. La question concerne les études qui portent sur l'ours polaire. Je pense que vous surveillez une grande région au Nunavut, et la plupart des études que j'ai vues portent sur les ours polaires et leur âge, surtout autour de Churchill, au Manitoba. C'est là qu'on a effectué une surveillance dans les années 1960. Les ours polaires ne mangent habituellement que du phoque, mais il arrive parfois qu'ils mangent des baleines mortes depuis deux ou trois mois. Le foie des ours polaires est-il davantage touché que celui des autres mammifères?

M. Muir : Évidemment, nous savons que les gens ne mangent pas le foie des ours polaires, ce qui fait qu'il est plus facile pour nous d'obtenir des échantillons. Nous avons découvert que beaucoup de gens n'ont pas envie de céder le foie des phoques qu'ils chassent. Nous vous avons fourni une carte dans laquelle nous avons indiqué les quantités de produits chimiques dans le foie des ours polaires, parce que vous nous aviez demandé si ces quantités étaient les mêmes partout au Nunavut. Ce n'est pas le cas. Nous avons constaté que les quantités avaient tendance à être plus élevées chez les ours de la baie d'Hudson. Nous pensons que c'est parce que la substance chimique est transportée jusqu'à un endroit éloigné comme la baie d'Hudson dans l'atmosphère. Nous pensons que le produit chimique se retrouve en majeure partie dans l'atmosphère, puis dans la chaîne alimentaire par l'intermédiaire de la neige et de la glace qui fond, pour aboutir dans l'organisme des phoques. Les ours polaires de la baie d'Hudson sont moins éloignés des milieux urbains et du sud, là où les substances chimiques sont produites, et c'est la raison pour laquelle nous croyons que les quantités sont plus élevées dans cette région. De plus, les courants sont un peu différents dans la baie, par rapport à l'océan.

I do not think we have analyzed polar bear muscle — I am looking around the room to see if anyone is nodding from Health Canada — but it could be done easily. The focus has been on the main foods that people eat. Caribou, char and seal meat are at the top of the list. Polar bear is further down so I do not think it has been looked at yet. We should look at it because it will have higher amounts than some other animals; we are sure of that.

Senator Adams: You did not mention if the age of a polar bear makes a difference.

Mr. Muir: There is a small age effect. In other words, the older animals have higher amounts than the younger animals, but the effect is not huge; it may be two-fold or something. The older animals have been eating longer and this stuff is retained in the body so levels tend to be higher. We do not see a sharp effect as we do for mercury. We do not see that with PFOS.

Senator Adams: Has there been any chance to test for chemicals if the meat is not cooked? In the old days we did not always have a stove and used to eat some of the meat raw because there was no way to cook it. We ate frozen char, seal meat and caribou. Is there a difference between cooking it and eating it raw?

Mr. Muir: That is a good question and I do not have an answer, but I can look it up afterwards to see if anyone has looked at the difference in these fluorinated chemicals between cooked and uncooked meat. I do not think that question has been answered for perfluorinated chemicals, but other chemicals, such as PCBs, are lower in the cooked food because of cooking out some of the fat. However, some people like to eat the broth so they eat less meat, but the broth is where the chemical goes. It is tricky to assess whether people receive lower amounts through cooked foods when we think of how foods can be traditionally cooked.

The Deputy Chairman: Does Canada have a sufficiently rigorous bio-monitoring program to determine what PFC levels are in the blood of Canadians? Maybe we should add PFC to CEPA.

Mr. Clarkson: Nothing specifically mentions bio-monitoring or surveillance of humans in CEPA. However, in section 55 or another section, there is the ability for the minister to collect information on the impacts of chemicals and other substances on humans, which, if interpreted broadly, can refer to monitoring or surveillance. We have an arrangement with Statistics Canada to begin a pilot later in February to test the procedures for a Canadian Human Measures Survey. This

Je ne pense pas que nous avons analysé les muscles des ours polaires — j'essaie de voir si quelqu'un de Santé Canada hoche la tête — mais nous pourrions facilement le faire. Nous nous sommes concentrés sur les principaux aliments des gens. La chair du caribou, de l'omble chevalier et du phoque figure dans le haut de la liste. L'ours polaire est un peu plus bas dans la liste, et c'est pourquoi je pense que nous ne l'avons pas encore étudié. Nous devrions le faire, parce que les quantités de substances chimiques seront encore une fois plus élevées que chez les autres animaux; nous en sommes convaincus.

Le sénateur Adams : Vous n'avez pas précisé si l'âge de l'ours polaire a une incidence.

M. Muir : Il y a un léger effet lié à l'âge. En d'autres termes, on trouve des quantités de substances chimiques plus importantes chez les animaux qui sont vieux que chez les jeunes, mais l'effet n'est pas énorme; la quantité de substances chimiques est peut-être doublée, ou quelque chose du genre. Les animaux les plus vieux ont mangé pendant plus longtemps, et les substances en question restent dans l'organisme, ce qui fait que les quantités ont tendance à être plus élevées. L'effet n'est pas aussi frappant que dans le cas du mercure. On ne constate pas le même effet dans le cas du SPFO.

Le sénateur Adams : A-t-on eu l'occasion d'effectuer des essais chimiques sur de la viande crue? Autrefois, nous n'avions pas toujours de cuisinière, et nous avions l'habitude de manger une partie de la viande crue, parce que nous ne disposions d'aucune manière de la faire cuire. Nous mangions de l'omble chevalier congelé, de la viande de phoque et du caribou. Y a-t-il une différence entre faire cuire la viande et la manger crue?

M. Muir : C'est une bonne question, pour laquelle je ne connais pas la réponse, mais je peux essayer de la trouver après la réunion, et essayer de voir si quelqu'un s'est penché sur la différence entre la viande cuite et la viande crue en ce qui concerne les substances fluorées. Je ne pense pas qu'on a répondu à cette question en ce qui concerne les substances perfluorées, mais pour d'autres produits chimiques, comme les BPC, la quantité est plus faible dans la viande cuite, parce que la cuisson fait fondre une partie du gras. Cependant, certaines personnes aiment boire le jus de cuisson et mangent moins de viande, mais c'est dans le jus de cuisson que les substances chimiques se retrouvent. Il est difficile d'évaluer si les gens sont exposés à des quantités plus faibles lorsqu'ils ingèrent des aliments cuits, si l'on pense aux différentes manières traditionnelles d'apprêter la nourriture.

La vice-présidente : Le Canada dispose-t-il d'un programme de biosurveillance suffisamment rigoureux pour déterminer les taux de CFP dans le sang des Canadiens? Peut-être devrions-nous inclure les CFP dans la LCPE.

M. Clarkson : La LCPE ne prévoit rien de précis au sujet de la biosurveillance ou de la surveillance des populations humaines. Cependant, l'article 55, je pense, confère au ministre la capacité de recueillir des renseignements sur les répercussions des produits chimiques et d'autres substances sur les humains, qui, si on l'interprète dans son sens large, peut avoir trait à la surveillance. Nous avons conclu une entente avec Statistique Canada au sujet d'un projet pilote que nous allons lancer en février pour mettre à

survey will cover a number of analytes in blood and urine, and measure other physical characteristics. Included in the analytes will be PFOS and PFOA, along with some metals and other organic chemicals.

That survey starts this year through the Chemicals Management Plan that the government announced. We anticipate that we will be able to make the survey a regular event — perhaps not annually, but every three or four years. I do not know the actual time but that plan is within the department.

The Deputy Chairman: How about testing children?

Mr. Clarkson: The age group for the Canadian human measures survey is from the ages of six to 75, I believe. We have also initiated an effort to obtain data on children less than six. There are ethical issues on how to design experiments and so on, but we realize the information in that area can be important and we are making efforts to obtain data in that area. Ms. Hill, do you have anything to add?

Ms. Hill: We are starting collaboration research with some universities. We will look at pregnant women and the effects of the levels of perfluorinated substances in their blood, and then, when the babies are born, in their cord blood. Together with that, we will look at the levels in the house. We have an exhaustive questionnaire where we ask about people's habits — what they have in their houses — carpets, textiles, et cetera — and what kind of houses they have. We will measure the perfluorinated substances in the air, in the dust and in the lint of the dryers to see if we can tease out the exposure pathways for humans.

Senator Adams: We will translate these things for Nunavut. Some of the names of these chemicals will be difficult to translate into the Inuit language. Is there some way to make them easier to understand, perhaps give more pictures or visual images to make it easier to translate?

Mr. Arseneau: That is a good point because, frankly, I cannot pronounce half the chemical names myself; it is pretty tough.

Mr. Muir: Maybe I can answer that because we face this challenge every year working with our Northern Health program. When we obtain samples, we first consult with the communities and translating is a real issue. The only word we have come up with that makes a lot of sense to people is to use the word "contaminant." Sometimes we talk about the stain repellents or something like that, as well. It is difficult

l'essai des procédures en vue de la réalisation d'une enquête sur les caractéristiques physiques des Canadiens. Cette enquête portera sur un certain nombre de substances à analyser dans le sang et dans l'urine, et elle visera à mesurer d'autres caractéristiques physiques. Parmi les substances à analyser, il y aura le SPFO et l'APFO, ainsi que certains métaux et d'autres composés organiques.

L'enquête commence cette année dans le cadre du plan de gestion des produits chimiques que le gouvernement a annoncé. Nous prévoyons pouvoir faire de l'enquête un événement récurrent — peut-être pas annuel, mais qui aura lieu tous les trois ou quatre ans. Je ne connais pas le calendrier exact, mais le ministère a déjà son plan.

La vice-présidente : Allez-vous effectuer des essais sur les enfants?

M. Clarkson : Le groupe d'âge visé par l'enquête sur les caractéristiques physiques des Canadiens va de six à 75 ans, je pense. Nous avons aussi déployé un effort pour obtenir des données sur les enfants de moins de six ans. La conception des expériences, et ainsi de suite, soulève des questions éthiques, mais nous savons que les renseignements qui ont trait au domaine peuvent être importants, et nous déployons des efforts pour obtenir des données. Madame Hill, voulez-vous ajouter quelque chose?

Mme Hill : Nous avons lancé des travaux de recherche en collaboration avec certaines universités. Nous allons étudier les femmes enceintes et les effets des concentrations de substances perfluorées dans leur sang, puis, après l'accouchement, dans le sang ombilical. Parallèlement, nous allons étudier la présence des substances en question dans les maisons. Nous disposons d'un questionnaire exhaustif dans lequel nous posons aux gens des questions concernant leurs habitudes — les objets qu'ils ont à la maison — des tapis, des tissus, et cetera — et le genre de maisons qu'ils possèdent. Nous allons mesurer la quantité de substances perfluorées dans l'air, dans la poussière et dans la charpie qui se trouve dans les sècheuses pour voir si nous pouvons cerner les voies d'exposition chez les humains.

Le sénateur Adams : Nous allons traduire tout cela à l'intention des habitants du Nunavut. Certains des noms de produits chimiques seront difficiles à traduire dans la langue inuite. Y a-t-il des façons de rendre les choses plus faciles à comprendre, peut-être en offrant davantage d'images pour faciliter la traduction?

M. Arseneau : C'est un bon point, parce que, sincèrement, je n'arrive pas moi-même à prononcer la moitié des noms; c'est assez difficile.

M. Muir : Je peux peut-être répondre à la question, parce que nous faisons face à ce défi chaque année dans le cadre de notre programme relatif à la santé dans le Nord. Lorsque nous recueillons des échantillons, nous consultons d'abord les collectivités, et la traduction est un problème réel. Le seul mot que nous avons trouvé et qui dit quelque chose aux gens est le mot « contaminant ». Nous parlons parfois aussi des antitaches et des

to communicate about a lot of these chemical issues, and particularly this one.

The Deputy Chairman: It is difficult for us as well. I have one more request, Mr. Arseneau. Our staff has prepared several questions and a lot of them are important. If I give you the questions, can you respond to them?

Mr. Arseneau: Certainly.

The Deputy Chairman: Okay, I will give them to you and you can send the answers to our clerk, please.

We appreciate your coming. You have been informative and I think you have eased a lot of our minds because we know things are being done.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, February 8, 2007

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:41 a.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning. I call the meeting to order.

We will proceed with this meeting and the taking of evidence from our guest pursuant to rule 89, which provides that the chair is authorized to hold meetings and to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present provided that a representative of the government and a representative of the opposition are present.

Mr. Mabury, thank you very much for being here; we are not scientists. We are concerned with the effects of science and hope that you will help us to understand some of those effects in our study of the Canadian Environmental Protection Act.

Seated next to me is Senator Ethel Cochrane from Newfoundland and Labrador, who is the deputy chair of the committee and the representative of the government on the committee.

Please proceed, Mr. Mabury. I hope that you will be prepared to take questions from us after your presentation.

Scott Mabury, Professor of Environmental Chemistry and Chair, Department of Chemistry, University of Toronto: Thank you for the invitation. I appreciate the opportunity to speak on this topic, and I am honoured that you felt that my presence was worthwhile.

produits du genre. Il est difficile de parler de bon nombre d'enjeux du domaine de la chimie, et surtout de celui qui nous occupe aujourd'hui.

La vice-présidente : C'est difficile pour nous aussi. J'ai une dernière chose à vous demander, monsieur Arseneau. Notre personnel a préparé plusieurs questions, et une bonne partie de ces questions sont importantes. Si je vous les donne, pouvez-vous y répondre?

M. Arseneau : Certainement.

La vice-présidente : D'accord, je vais vous les donner, et vous pouvez faire parvenir les réponses à notre greffière, s'il vous plaît.

Merci d'être venus. Vous nous avez renseignés, et je pense que vous nous avez libérés d'un poids, parce que nous savons que des choses se font.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 8 février 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 41, pour l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, ch. 33) conformément au paragraphe 343(1) de ladite Loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour. La séance est ouverte.

Nous allons tenir la réunion et entendre le témoignage de notre invité conformément à l'article 89 du Règlement, qui prévoit que le président est autorisé à tenir des réunions pour entendre des témoignages et en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

Monsieur Mabury, merci beaucoup d'être ici; nous ne sommes pas des scientifiques. Nous nous préoccupons des effets de la recherche scientifique, et nous espérons que vous allez nous aider à comprendre certains de ces effets dans le cadre de notre étude de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement.

Le sénateur Ethel Cochrane, de Terre-Neuve-et-Labrador, est assise à côté de moi; elle est vice-présidente du comité et elle représente le gouvernement au sein de celui-ci.

Veuillez commencer, monsieur Mabury. J'espère que vous êtes prêt à répondre aux questions que nous vous poserons après votre exposé.

Scott Mabury, professeur de chimie de l'environnement et président du département de chimie, Université de Toronto : Merci de votre invitation. Je suis heureux d'avoir l'occasion d'aborder le sujet en question, et je suis honoré que vous ayez pensé que ma présence ici serait utile.

The topic today is CEPA. I was specifically invited to talk about perfluorinated chemical pollutants vis-à-vis CEPA. I am a researcher with a large group at the University of Toronto in the department of chemistry, working primarily with graduate students. We are trying to learn why the Arctic and humans are so contaminated with perfluorinated chemicals. There are specific perfluorinated chemicals called PFOS, also known as Scotchgard, and PFOA, and they are the two most widely recognized within the press and the larger community. They are also the ones with the highest concentrations in humans. Everyone in this room has these chemicals in their blood at reasonably high concentrations relative to some other chemical pollutants that are also in our blood. The question of why they are there and how they got there is important. Without knowing those things, it is difficult to address the problem.

My presentation today — which consists of slides — will cover the problem. I will guide the committee through my handout.

The problem is significant concentrations of PFOS, PFOA and PFCAs in polar bears and humans. Those acronyms describe their chemical structure. They are in your blood and there are particularly high concentrations in the Arctic.

There are two theories. On the next slide are two ideas about how the Arctic got so contaminated. When I say the Arctic is contaminated, the concentrations in polar bears of these chemicals that were only discovered a half a decade ago are in the order of, and many times exceed, the concentrations of the other chemical pollutants that have been so infamous: DDT, polychlorinated biphenyls, all these other industrial compounds that we have been studying for decades that have been banned and not used for decades, at least in North America. More recently, the perfluorinated compounds were discovered in these animals and their concentrations often exceed any of these other pollutants — which was a bit of a surprise. The real surprise is the fact that PFOS and PFCAs, their chemical personality — and I often talk in personalities of chemicals. The personality is driven by the atoms in the molecule and how you put them together. Just as this building has a function and a personality, so would an igloo. You build it out of different materials, and it would function differently. Chemicals are that way as well. It is surprising because these chemicals will not fly — in other words, they could not have gotten to the Arctic as they are through the atmosphere. Given that polar bears do not wear Teflonized coats, do not have carpets in their homes and do not have Teflon frying pans, how in the world did these critters get contaminated? There are two ideas.

Le sujet que nous abordons aujourd'hui est la LCPE. On m'a invité pour parler tout particulièrement des polluants chimiques perfluorés en rapport avec la LCPE. Je suis chercheur, membre d'un vaste groupe du département de chimie de l'Université de Toronto, et je travaille surtout avec des étudiants diplômés. Nous essayons de comprendre ce qui explique une si importante contamination de l'Arctique et des humains par les substances perfluorées. Il y a deux produits chimiques perfluorés spécifiques, qui sont le SPFO, qu'on appelle aussi Scotchgard, et l'APFO, qui sont les deux substances les plus connues de la presse et des gens en général. Il s'agit aussi des produits chimiques perfluorés dont la concentration est la plus élevée chez les humains. Toutes les personnes qui sont dans cette salle en ont dans le sang, à des concentrations relativement élevées par rapport à d'autres polluants chimiques. La question de savoir pourquoi ils se trouvent dans le sang de tout un chacun et comment ils s'y sont retrouvés est importante. Sans le savoir, il est difficile de régler le problème.

Mon exposé d'aujourd'hui — qui consiste en une série de diapos — va nous permettre de faire le tour du problème. Je vais guider le comité dans la consultation des documents que j'ai distribués.

Le problème tient à d'importantes concentrations de SPFO, d'APFO et d'APFC chez les ours polaires et chez les humains. Ces sigles décrivent la structure chimique des substances en question. Ces substances se trouvent dans votre sang, et les concentrations sont particulièrement élevées dans l'Arctique.

Il y a deux théories. À la diapo suivante, vous allez voir qu'on a formulé deux idées au sujet de la manière dont une contamination si importante s'est produite dans l'Arctique. Lorsque je dis que l'Arctique est contaminé, c'est que les concentrations des substances en question chez les ours polaires qu'on a constatées il y a seulement cinq ans sont du même ordre que les concentrations, qu'elles dépassent de beaucoup, d'autres polluants chimiques d'aussi mauvaise réputation : le DDT, les biphenyles polychlorés, et tous les autres composés industriels que nous étudions depuis des dizaines d'années et qui ont été bannis et n'ont pas été utilisés depuis des dizaines d'années, du moins en Amérique du Nord. Récemment, on a découvert les composés perfluorés chez les ours polaires, et leurs concentrations dépassent souvent celles de ces autres polluants — ce qui a un peu causé une surprise. La vraie surprise, c'est la personnalité chimique du SPFO et de l'APFO — je parle souvent de la personnalité des produits chimiques. Cette personnalité découle des atomes de la molécule et de la manière de les mettre ensemble. L'édifice dans lequel nous nous trouvons a une fonction et une personnalité, et on pourrait dire la même chose d'un igloo. On construit un igloo avec des matériaux différents, et sa fonction est différente. C'est la même chose pour les produits chimiques. C'est surprenant, parce que les produits chimiques en question ne volent pas — en d'autres mots il est impossible qu'ils aboutissent dans l'Arctique dans l'état dans lequel on les retrouve dans l'atmosphère. Vu que les ours polaires ne portent pas de manteau en téflon, qu'ils n'ont pas de tapis dans leur maison ni de poêle à frire en téflon, comment se peut-il que ces bêtes soient contaminées? Il y a deux idées.

First, the industry, in the making of these fluorinated compounds, released these materials themselves directly into the environment, in and around industrialized portions of the world. There is a plant in West Virginia that was releasing 60,000 pounds of PFOA into the Ohio River every year, up until about 2000. Those are very large quantities. One idea is that the materials went down the Ohio River, down the Mississippi, into the Gulf of Mexico, up the Atlantic and made it to the Arctic. That is one idea.

The idea that we have been investigating — and scientists posit hypotheses; we must have a question to test, because that is the scientific method. Our theory is that the source is an indirect one, fluorinated precursors — and “precursor” will be an important word today — because it is the precursors that are actually used to make the materials that go on to carpets, fabrics and paper products. We believe it is those precursors that can fly because their chemical personality is such that they are very volatile and evaporate easily. I am sure we can measure them at reasonably high concentrations in this room’s air. Researchers have measured indoor air environments and we find these things. We have measured these outside all across North America in the atmosphere. They are there. We have hypothesized that they act as the travel agents for getting the basic structural unit to the Arctic and then in the atmosphere they degrade into the acids that we then measure in seals and polar bears. They move up the food chain.

Hence, there are two very different hypotheses. One is a legacy problem, meaning four or five years ago industry said that it cannot put 60,000 pounds of PFOA annually into the Ohio River, that it will simply stop and divert that. The other idea is not a legacy problem, it is ongoing. It is endemic to the use and design of the materials. Therefore, testing, interrogating these two high hypotheses are appropriate because it will be a very different set of actions towards solving the problem of contamination of the Arctic, and ultimately contamination of humans, because we need to know mechanistically and practically how that contamination occurs, otherwise we cannot solve the problem.

At the bottom of the second page of my handout, the precursors are the compounds on the left-hand side, and they look differently. Whether or not you are a chemist, those houses do not look the same. The left-hand side of the molecule is the fluorinated portion, all those Fs in blue, is what imparts the properties we want. That fluorinated chain, because it looks like a piece of rebar, is very stable. If you coat the surface of this carpet here with it, we could dump water or wine on the carpet, throw grease onto it, but none of those materials would

Selon la première, l’industrie, au cours du processus de fabrication de ces composés fluorés, a rejeté ces matières directement dans l’environnement, dans les parties industrialisées du monde. Une usine de Virginie occidentale rejetait 60 000 livres d’APFO dans les eaux de l’Ohio chaque année, jusqu’à l’an 2000 environ. Il s’agit d’une quantité très importante. L’une des hypothèses qu’on a formulées, c’est que les matières en question ont suivi le cours de l’Ohio, jusqu’au Mississippi, qu’elles ont atteint le golfe du Mexique, puis l’Atlantique et, finalement l’Arctique. C’est une première idée.

L’idée sur laquelle nous nous penchons — les scientifiques font des hypothèses; nous devons avoir une question à mettre à l’épreuve, parce que c’est ça, la méthode scientifique. Notre théorie est que la source est une source indirecte, et qu’il s’agit de précurseurs fluorés — le mot « précurseur » va être important aujourd’hui — parce que ce sont les précurseurs qu’on utilise en fait pour élaborer les matières qui entrent dans la composition des tapis, des tissus et des produits de papier. Nous croyons que ce sont ces précurseurs qui peuvent voyager dans l’air, parce que leur personnalité chimique les rend très volatils et fait qu’ils s’évaporent facilement. Je suis convaincu que nous pourrions mesurer une concentration relativement élevée des substances en question dans l’air de la pièce où nous nous trouvons. Les chercheurs ont établi des mesures à l’intérieur de bâtiments, et nous trouvons les substances en question. Dehors, nous les avons mesurées partout dans l’atmosphère de l’Amérique du Nord. Elles sont là. Nous avons formulé l’hypothèse selon laquelle elles agissent comme agents de voyage transportant jusqu’en Arctique les éléments de base puis, dans l’atmosphère, se dégradent pour former la structure des acides que nous détectons dans l’organisme des phoques et des ours polaires. Les substances en question remontent la chaîne alimentaire.

Il y a donc deux hypothèses très différentes. La première concerne un problème du passé, c’est-à-dire que, il y a quatre ou cinq ans, l’industrie a dit qu’elle ne pouvait rejeter 60 000 livres d’APFO par année dans l’Ohio, et qu’elle allait simplement cesser de le faire et se débarrasser de la substance autrement. L’autre hypothèse concerne non pas un problème du passé, mais bien un problème actuel. Elle a trait à l’utilisation et à la conception des produits chimiques. Par conséquent, il convient de mettre à l’épreuve et d’interroger ces deux grandes hypothèses, parce qu’elles donneront lieu à des ensembles de mesures très différents pour régler le problème de la contamination de l’Arctique, et au bout du compte, la contamination des humains, et parce que nous avons besoin de savoir comment la contamination s’articule et se produit en pratique, sans quoi nous ne pourrions résoudre le problème.

Dans le bas de la deuxième page du document que j’ai distribué, vous pouvez voir, à gauche, que les précurseurs sont des composés qui ont un aspect différent. Qu’on soit chimiste ou non, ces maisons ne se ressemblent pas. Le côté gauche de la molécule constitue la partie fluorée — tous ces F bleus — et c’est ce qui donne à la molécule les propriétés que nous recherchons. Cette chaîne fluorée, parce qu’elle ressemble à une barre, est très stable. Si nous enduisions la surface de la moquette de cette substance, nous pourrions renverser de l’eau ou du vin dessus, ou encore de

get into the carpet because they are repelled by those blue fluorines. Those blue fluorines repel water and oils. We refer to that as hydrophobic — it does not like water; and it is also lipid-phobic — it does not like lipids.

They are wonderful materials with respect to keeping fabrics, carpets and ultimately paper products functioning well. Popcorn bags, for example, have coatings on the inside so that when popcorn is cooked in the microwave the grease does not go through the bag. It is that fluorinated tail that causes that repelling. It is a property we like. It is a multibillion-dollar industry in the context of consumer products. The polymers themselves that are put onto fabrics are worth a few billion dollars. I have understood that the products themselves are in the tens of billions. This is a major consumer market internationally.

There are ideas that these volatile precursors escape from carpets, fabrics and from manufacturing locations and get away. If you turn to figure 3 at the bottom, there are many ways we can incorporate — the blue at the top, fluorinated alcohols for fluorinated surfaces, all these blues are what cause these surface properties. We can incorporate them across the bottom into surfactants. Surfactants are nothing more than a special name for soaps. Surfactants are what we use on the inside of those popcorn bags on paper products. They are widely used.

In the picture on number 4, fluoroalcohol-based coatings are heavily used in consumer products. I am signifying that these are millions of kilograms per year, at least the top ones, the telomer-based compounds. POSF-based production ended in 2000-2001, but it was millions of kilograms at the time. Different manufacturers use different processes. That is driven by patent protection of intellectual property, depending on the kind of process a company has.

In this picture, I show my carpet on the bottom, an individual carpet fiber, and we have coated that fiber. There is a question of whether residual materials, basically leftover starting material, are escaping. The alcohol is a precursor to the right. That is what escapes into the air. Or do these materials degrade in place? This is a significant scientific question. EPA in the United States mandated one of the major manufacturers to spend \$5 million to answer that question. Do these compounds degrade in place in their process? It is a question we are also trying to answer. The bulk of these materials is still found in the polymers themselves. They will eventually end up in landfills or sewage treatment plants. It is a question of whether that very large amount of reservoir material will ultimately release these compounds into the environment.

la graisse; aucune de ces matières ne pénétrerait le tapis, parce que ces fluors bleus les repoussent. Ces fluors bleus repoussent l'eau et les corps gras. Nous disons qu'ils sont hydrophobes — ils n'aiment pas l'eau — et lipophobes — ils n'aiment pas les gras.

Il s'agit de matières aux propriétés extraordinaires lorsqu'il s'agit de permettre aux tissus, aux tapis et même aux produits de papier de continuer de bien remplir leurs fonctions. Les sacs de pop-corn, par exemple, ont un revêtement intérieur qui empêche le corps gras de traverser le sac lorsqu'on met le pop-corn dans le micro-ondes. C'est cette extrémité fluorée qui fait que la molécule repousse certaines substances. Il s'agit d'une propriété que nous aimons. Elle est liée à une industrie de plusieurs milliards de dollars en produits de consommation. À eux seuls, les polymères qu'on ajoute aux tissus coûtent quelques milliards de dollars. J'ai appris que les produits eux-mêmes se chiffrent dans les dizaines de milliards. Il s'agit d'un marché de consommation très important à l'échelle internationale.

Il y a des hypothèses selon lesquelles les précurseurs volatils en question s'échappent des tapis, des tissus et des usines où ils sont fabriqués et ils se dispersent dans l'environnement. Si vous jetez un coup d'œil au bas de la figure 3, vous pouvez voir qu'il y a de nombreuses manières d'incorporer — le bleu dans le haut; des alcools fluorés pour des surfaces fluorées, tous ces bleus sont ce qui donne à la molécule des propriétés de surface. Nous pouvons les intégrer, dans le bas, à des agents de surface. Un « agent de surface » n'est ni plus ni moins qu'un nom spécial pour les savons. C'est ce que nous utilisons pour le revêtement intérieur des sacs de pop-corn, des produits de papier. Leur utilisation est très courante.

À la diapo 4, vous pouvez voir que les enduits à base d'alcool fluoré entrent dans la composition de nombreux produits de consommation. J'indique dans cette diapo que la production est de l'ordre de millions de kilogrammes par année, à tout le moins ceux du haut, les composés à base de télomère. On a mis fin à la production de composés à base de SPFO en 2000-2001, mais elle était de l'ordre de millions de kilogrammes à l'époque. Les différents fabricants utilisent différents processus. Cela est attribuable à la protection de la propriété intellectuelle par des brevets, en fonction du type de processus auquel a recours un fabricant.

Dans cette figure, j'ai mis mon tapis dans le bas, puis l'une des fibres de celui-ci, et cette fibre enduite. On peut se poser la question de savoir si des matières résiduelles, en gros, des produits de départ qui restent dans le tapis, s'échappent. L'alcool est un précurseur à droite. C'est la substance qui s'échappe dans l'air. Ou bien est-ce que ces matières se décomposent sur place? Il s'agit d'une question importante sur le plan scientifique. Aux États-Unis, l'EPA a demandé à l'un des principaux fabricants de dépenser cinq millions de dollars pour y répondre. Ces composés se décomposent-ils sur place au cours du processus? C'est une question à laquelle nous essayons de répondre nous aussi. La majeure partie de ces matières restent dans les polymères eux-mêmes. Ils finissent par aboutir dans une décharge ou une station d'épuration des eaux d'égout. La question est de savoir si ce très grand réservoir de matières va finir par libérer les composés en question dans l'environnement.

We have looked at the residual question at the top and measured residual alcohols, precursors brought along in the process. No chemical synthesis is 100 per cent efficient. My best chemist at the University of Toronto Chemistry Department cannot get a 100 per cent yield on a reaction, no matter how good they are and no matter how good the reaction is. There will always be impurities, starting material left in that reaction. In industrial materials and in consumer products — Motomaster windshield washer fluid, for example — we have measured these residuals. We have measured them on a few per cent by weight basis. A few per cent does not sound like a lot, but if you take 2 per cent times 12 million kilograms, you will get a quarter of million kilograms released annually.

We have measured these compounds all across North America. If you calculate how much would have to be released annually to maintain those concentrations, it is on the order of a quarter of a million kilograms a year. We believe residuals are very important. These impurities — starting materials — that are brought along that serve no function in the material used by the consumer may be a significant or potentially even the most significant source of these compounds to the environment. We will talk later about what to do about the problem, but certainly a cleaner final consumer product would be part of that.

I will not read the hypothesis on the next page. I am showing out what the hypothesis is about these indirect routes. Also at the bottom, we must interrogate hypotheses. It is true that you cannot prove a theory, that you can only disprove it. One of the things a good scientist will do would be to try to disprove his or her own theory. Someone once said that it only takes one ugly fact to kill a beautiful theory. We can obtain more evidence that is consistent with a theory, but ultimately proving a theory is problematic. Therefore, we have interrogated what we call the PAART theory, the precursor alcohol atmospheric reaction and transport, because the atmosphere is important. We have been interrogating it. We have published in the order of 40 peer-reviewed papers looking to see whether the evidence supports that theory about why the Arctic is contaminated.

I will run through some of that evidence. On the next page, the one headed "AtmoChem: greatly simplified. . . we have learned:" we have learned that these alcohols will live in the atmosphere for about 20 days. It does not sound like a lot, but that is a long time. Mother Nature is exceptionally good at cleaning the atmosphere. She has a detergent called hydroxyl radical, which reacts very quickly with most of the compounds we release into the atmosphere. Mother Nature is actually a much more profligate polluter than we are. Natural emissions represent 10 times the amount of organic compounds that humans release

Nous avons examiné la question des résidus dans le haut et mesuré les alcools résiduels, ces précurseurs qu'on fait intervenir dans le processus. La synthèse chimique n'est jamais efficace à 100 p. 100. Mon meilleur chimiste du département de chimie de l'Université de Toronto ne peut faire réagir un produit à 100 p. 100, peu importe à quel point il est excellent et à quel point la réaction est une bonne réaction. Il y aura toujours des impuretés, une partie du produit de départ qui ne réagit pas. Nous avons mesuré ces résidus dans des matières industrielles et dans des produits de consommation — le liquide lave-glace Motomaster, par exemple. Nos mesures sont de l'ordre de quelques points de pourcentage par unité de poids. Quelques points de pourcentage ne semblent pas représenter une grande quantité, mais en multipliant 2 p. 100 par 12 millions de kilogrammes, on obtient 250 000 kilogrammes libérés chaque année.

Nous avons détecté les composés en question partout en Amérique du Nord. Lorsqu'on calcule la quantité des substances qu'il faut libérer dans l'environnement chaque année pour maintenir ces concentrations, on obtient un résultat de l'ordre de 250 000 kilogrammes par année. Nous croyons que les résidus sont très importants. Les impuretés dont j'ai parlé — les produits de départ — qu'on fait intervenir dans le processus et qui n'ont aucune fonction dans le produit que les consommateurs utilisent peuvent être une source importante, ou même la source la plus importante, de ces composés dans l'environnement. Nous allons revenir plus tard sur ce qu'il faut faire pour régler le problème, mais il est certain qu'un produit de consommation final plus propre fait partie de la solution.

Je ne vais pas lire l'hypothèse qui figure à la page suivante. Dans cette diapo, j'explique l'hypothèse concernant les voies indirectes. Vous pouvez aussi voir, dans le bas, que nous devons mettre à l'épreuve les hypothèses. Il est vrai qu'on ne peut prouver une théorie, et qu'on ne peut que l'infirmer. L'une des choses que les bons chercheurs font, c'est d'essayer d'infirmer leur propre théorie. Quelqu'un a dit un jour qu'il suffit d'un seul fait affreux pour démolir une belle théorie. Il est possible d'obtenir des preuves à l'appui d'une théorie, mais, au bout du compte, prouver une théorie demeure un problème. Par conséquent, nous avons mis à l'épreuve la théorie que nous appelons PAART, la théorie du transport et de la réaction dans l'atmosphère des alcools précurseurs, parce que l'atmosphère joue un rôle important. Nous avons mis cette théorie à l'épreuve. Nous avons publié quelque chose comme 40 articles soumis à des comités de lecture dans lesquels nous tentons de déterminer s'il y a des preuves à l'appui de la théorie qui expliquent pourquoi l'Arctique est contaminé.

Je vais décrire une partie de ce que nous avons découvert. À la diapo suivante, celle qui s'intitule « Chimie de l'atmosphère : très simplifiée [...] », vous pouvez constater que nous avons appris que les alcools en question ont une durée de vie d'environ 20 jours dans l'atmosphère. Ça ne semble pas beaucoup, mais, en fait, c'est long. Dame Nature fait un travail exceptionnel lorsqu'il s'agit de nettoyer l'atmosphère. Elle dispose d'un détergent appelé radical hydroxyle, qui réagit très rapidement avec la plupart des composés que nous rejetons dans l'atmosphère. Dans les faits, Dame Nature est une pollueuse beaucoup plus grande que nous.

every year. Yet, other than the fact that it is cold this morning and there is snow in the air, visibility is actually quite good outside buildings. That is because the atmosphere is very good at cleansing itself.

Twenty days is actually a long time. Most organic compounds degrade in the atmosphere minutes to hours to at most a few days. Gasoline components, for example, degrade on the order of hours most of the time. The important point about 20 days is that these compounds can travel great distances. We have calculated at least 8,000 kilometres before this molecule would be degraded.

The good-news story is that 90 per cent of the time Mother Nature takes these industrial compounds that have great consumer uses and degrades them all the way down to their inorganic, natural constituents of fluoride and ion and carbon dioxide. That is a good thing. Mother Nature is very good at taking what we throw at her, even though she has never seen it before, and processing it back to the elemental constituents that are indistinguishable before we touch them.

What is problematic is that about 10 per cent of the time, which is the bottom action, in a relatively novel discovery that my research group has done, about 1 per cent to 10 per cent of these end up as the perfluorinated carboxylic acids. These are important because they are extremely persistent; no one has seen them degrade under any relevant environmental conditions at any rate. I have been quoted as saying they redefine persistence. Rachel Carson, in *Silent Spring*, wrote about chlorinated pesticides because they were so persistent. Persistence in DDT is measured in decades. Persistence here — I cannot give you a number because no one has seen it degrade under any relevant conditions. However, when I say it redefines persistence, I am talking many orders of magnitude longer than decades.

If you combine that with delivery to remote regions, it is combined with a sufficiently large molecule — that is, more than seven carbons with fluorine, and that will be important later on — these things will bioaccumulate. If they are less than seven, they tend not to bioaccumulate; if they are more than seven they tend to bioaccumulate. It is not accidental that the one that is in your blood at the highest concentrations has seven carbons with fluorine. They are of toxicological interest, at least at high concentrations.

Therefore, we have this idea that the atmosphere delivers these things to remote regions and then degrades them and inputs into the Arctic these final degradation products that then move up the

Les émissions naturelles sont 10 fois plus importantes que la quantité de composés organiques que les humains rejettent chaque année. Quoi qu'il en soit, mis à part le fait qu'il fait froid ce matin et qu'il neige, la visibilité est assez bonne à l'extérieur. C'est parce que l'atmosphère se nettoie très bien.

Vingt jours, en fait, c'est long. La plupart des composés organiques se décomposent dans l'atmosphère en quelques heures, ou, tout au plus, en quelques jours. La décomposition des composants de l'essence, par exemple, se compte la plupart du temps en heures. Le fait important, en ce qui concerne cette période de 20 jours, c'est que les composés en question peuvent franchir de grandes distances. Nous avons calculé que la molécule peut parcourir au moins 8 000 kilomètres avant de se décomposer.

La bonne nouvelle est que, 90 p. 100 du temps, Dame Nature prend ces composés industriels d'une utilité remarquable pour les consommateurs et les décompose entièrement, jusqu'à ce qu'il ne reste que des éléments inorganiques, les constituants naturels qui sont le fluor, les ions et le dioxyde de carbone. C'est une bonne chose. Dame Nature est très efficace pour recevoir ce que nous lui envoyons, même des choses qu'elle n'a jamais vues auparavant, et pour les ramener aux constituants élémentaires qui sont indistincts avant que nous y touchions.

Ce qui pose problème, ce sont les 10 p. 100 du temps qui restent, la réaction que vous voyez dans le bas de la diapo, qui est une découverte relativement nouvelle de mon groupe de recherche, et selon laquelle de 1 à 10 p. 100 des composés en question sont transformés en acides perfluorocarboxyliques. Il s'agit de composés très importants, parce qu'ils sont extrêmement persistants; personne ne les a jamais vus se décomposer dans quelque condition naturelle que ce soit. J'ai déjà dit qu'ils redéfinissent la persistance. Dans *Silent Spring*, Rachel Carson parle des pesticides chlorés, en raison du fait qu'ils sont si persistants. La persistance du DDT se mesure en dizaines d'années. Dans le cas qui nous occupe, la persistance — je ne peux vous donner de chiffres, parce que personne n'a vu les substances en question se décomposer dans quelque condition naturelle que ce soit. Cependant, parce que je dis qu'elles redéfinissent la persistance, je parle d'une durée de vie beaucoup plus longue que des dizaines d'années.

Si on ajoute à cela le fait que la substance est transportée vers des régions éloignées; elle se combine à une molécule suffisamment grosse — c'est-à-dire qui comporte plus de sept atomes de carbone et des atomes de fluor, ce qui va être important tout à l'heure — ces substances sont bioaccumulables. Lorsqu'il y a moins de sept atomes, la molécule a tendance à ne pas être bioaccumulable; lorsqu'il y en a plus de sept, elle tend à l'être. Ce n'est pas un hasard si l'une des molécules dont la concentration est la plus élevée dans votre sang est composée de sept atomes de carbone, avec des atomes de fluor. Ce sont des molécules qui présentent un intérêt sur le plan de la toxicologie, du moins lorsque la concentration en est élevée.

Ainsi, il y a l'hypothèse selon laquelle l'atmosphère transporte les substances en question vers des régions éloignées, puis les décompose et transporte dans l'Arctique les produits finaux de la

food chain. How do we interrogate this? We measure these alcohols in the air, as I mentioned before. We have measured them all over North America. Five or six years after we first measured them, other people are now measuring them and publishing. That is the other thing that has to happen in moving science forward — results must be replicated by other independent groups. It is heartening that that is being done.

However, in this interrogation, we modeled how much could be delivered to the Arctic. We say it is about 400 kilograms per year into the Canadian Arctic of these compounds. In order to measure, I sent Cora Young, a grad student — and the next picture is of her on the Devon Ice Cap in April. It is a rather chilly place to be. It took them a week to dig a pit about seven metres into that ice cap because it is like chipping through solid ice, of course. We wanted to be able to drive our sample apparatus into the side of that wall because we could then sample the deposition from 1999, 2000 and 2001. Not only did we want to measure how much comes in every year from the atmosphere — and the reason we are in the middle of the Devon Island is that so we could measure what was coming in by the atmosphere — but we also wanted to know if those concentrations were changing over time. I will get to that again in a minute, but there have been drastic changes in industrial production of some of these compounds.

The problems were that, in doing this, these concentrations are very low. They are a real challenge. Most modern camping gear, because of functionality, contains fluorinated materials. We could not have any of them anywhere near this sample site because they would contaminate the samples and there would be a systemic bias to being able to measure what is actually coming in through the atmosphere.

My student had to call up her uncles and go into the attics of various families and find sleeping bags and Arctic gear or cold-weather gear that was pre-fluorinated coatings. As she reported, they do not quite work as well. She did not stay quite as warm as she needed to, nor as dry as she needed to, but at least in terms of the tests we did on our blanks we were able to get samples without contaminating them.

The next slide is a data slide. I show it in part so that you see we were able to measure back to 1996. We could measure year by year the flux, which is a fancy term for how much is delivered per square centimetre in mass per year. The top four panels are going up, but the bottom panel, PFOS, goes up in the 1990s and then goes down rapidly after 1998, 1999.

décomposition, qui remontent ensuite la chaîne alimentaire. Comment peut-on mettre cette hypothèse à l'épreuve? Comme je l'ai dit plus tôt, nous mesurons les alcools présents dans l'air. Nous les avons détectés partout en Amérique du Nord. Cinq ou six ans après que nous en avons mesuré la concentration, d'autres chercheurs font de même et publient leurs résultats. C'est l'autre chose qui doit se passer pour faire avancer la recherche — un autre groupe, indépendant du premier, doit obtenir les mêmes résultats. C'est encourageant de voir que cela se fait.

Cependant, pour mettre notre hypothèse à l'épreuve, nous avons établi un modèle définissant la quantité de substances en question qui pouvaient être transportées jusque dans l'Arctique. Nous pensons qu'il s'agit d'environ 400 kilogrammes par année dans le Grand Nord canadien. Pour effectuer les mesures, j'ai envoyé Cora Young, une étudiante diplômée — sur la photo de la page suivante, c'est elle qu'on voit sur la calotte glacière de Devon, en avril. Il fait plutôt froid là-bas. Il leur a fallu une semaine pour creuser un trou d'environ sept mètres de profondeur dans la calotte glacière, parce que c'est comme casser de la glace dure, évidemment. Nous voulions faire entrer notre appareil d'échantillonnage dans la paroi de ce trou, pour obtenir des échantillons des dépôts des années 1999, 2000 et 2001. Nous voulions non seulement mesurer la quantité des substances en question qui se déposent chaque année à partir de l'atmosphère — et la raison pour laquelle nous nous sommes rendus jusqu'au milieu de l'île Devon, c'est que nous voulions mesurer ce qui vient de l'atmosphère — mais aussi savoir si les concentrations varient avec le temps. Je vais y revenir dans quelques instants, mais il y a eu des changements draconiens dans la production industrielle de certains des composés en question.

Le problème, en ce qui concerne les mesures que nous avons effectuées, c'est que les concentrations sont très faibles. Cela pose un défi réel. La plupart des articles de camping contiennent des matières fluorées, pour des raisons fonctionnelles. Nous ne pouvions donc pas en apporter trop près du lieu d'échantillonnage, parce que nous aurions contaminé les échantillons, et cela aurait introduit une erreur systémique dans la mesure de la quantité de substances provenant de l'atmosphère.

Mon étudiante a dû appeler ses oncles et visiter le grenier de plusieurs familles pour trouver des sacs de couchage et de l'équipement adapté aux conditions de l'Arctique ou au temps froid datant d'avant les enduits fluorés. Comme elle l'a dit, cet équipement n'était pas aussi bon. Il ne la gardait pas toujours au chaud ou au sec comme elle l'aurait souhaité, mais, au moins, en ce qui concerne les essais, nous avons obtenu les échantillons qui nous manquaient sans les contaminer.

La diapo suivante présente des données. Je l'ai mise en partie pour que vous puissiez voir que nous avons effectué des mesures rétrospectives jusqu'à 1996. Nous avons pu mesurer le flux annuel, ce qui est un grand mot pour dire la masse de substances par centimètre carré par année. Dans les quatre diagrammes du haut, on peut voir que le flux augmente, mais dans celui du bas, celui qui porte sur le SPFO, on voit que le flux augmente dans les années 1990, puis qu'il diminue rapidement après 1998 ou 1999.

On the bottom right-hand side, we measured in three locations in over two years between 114 and 586 kilograms per year as calculated for the whole Arctic. The model prediction is 400.

This is an example of positing a hypothesis, modelling everything you know about the environment and then making a measurement. Anyone involved in the debate about climate change and global warming has been debating how good the models are. Of course, the models will actually be tested when you are able to go through time and test how predictive and how accurate those models were. We did a reasonable job. It means we understand most of what is going on in the atmosphere and that if we make the right assumptions they will come close to what is actually measured. We took heart from that. That research is currently being evaluated for publication.

Is contamination changing with time? On the next page, you have a picture of a seal, a map of northern Canada with a red dot at Resolute, concentrations on the Y axis and different chemicals along the X axis. The blue is doubling time. PFNA — “N” is for 9 nonanoic acid, that is nine carbons. The first four increase from 1972 to 1993 to 2000 to 2004. They may have gone down between 2004 and 2005. We do not make much of that change because it is only a one-year observation.

I point out PFOS, that is Scotchgard, on the right-hand side. It had a doubling time of seven years — that is, every seven years it doubled, from 1972 to 1993 to 2000. Then something dramatic happened. Between 2000 and 2004, there was a reduction and between 2004 and 2005 there was a reduction.

We published at that point because we have a separate location, Arviat at Hudson Bay, that showed a very similar trend with respect to PFOS. We saw a two-year reduction. The evidence suggests that it is real. We took samples in the spring of 2006. We will be analyzing those sometime in the next month, to see if the reductions continue. We felt that the evidence is consistent that the reduction is real.

Why is that important? Over 2000 and 2001, 3M, the primary if not the sole major producer internationally, ceased production. In fact, over the course of 2000, they had reduced on the order of 90 per cent.

It is truly phenomenal that there could be an industrial change in the year 2000 — the first publication of contamination in the Arctic was in 2000 — and that by 2004, we see a reduction, an

Dans le bas à droite de la diapo, vous pouvez voir que nous avons mesuré, à trois endroits et sur une période de deux ans, entre 114 et 586 kilogrammes par année pour l'ensemble de l'Arctique. La prédiction du modèle était de 400 kilogrammes par année.

C'est un exemple de la démarche qui consiste à poser une hypothèse, à intégrer à un modèle tout ce qu'on sait au sujet du milieu, puis à effectuer une mesure. Tous ceux qui participent au débat concernant les changements climatiques et le réchauffement de la planète discutent de la qualité des modèles. Bien entendu, on mettra ces modèles à l'épreuve avec le temps, et on pourra vérifier dans quelle mesure ils sont précis et permettent de faire des prédictions. Nous avons fait un assez bon travail. Cela signifie que nous comprenons la majeure partie de ce qui se produit dans l'atmosphère, et que, si nous formulons les bonnes hypothèses, celles-ci se rapprocheront de ce qu'on peut réellement mesurer dans l'environnement. Cela nous a encouragés. Les travaux de recherche sont en cours d'évaluation, en vue de la publication des résultats.

Le degré de contamination évolue-t-il avec le temps? À la diapo suivante, vous pouvez voir une photographie d'un phoque, une carte du nord du Canada, avec un point rouge là où se trouve Resolute, les concentrations en ordonnée et les différents produits chimiques en abscisse. Ce qui est en bleu, c'est le temps nécessaire pour que les concentrations doublent. APFN — « N » signifie qu'il s'agit d'un acide nonanoïque, qui comporte neuf atomes de carbone. Les quatre premiers augmentent de 1972 à 1993, à 2000, à 2004. Il se peut que leurs concentrations aient diminué entre 2004 et 2005. Nous ne tirons pas vraiment de conclusions de ce changement, puisqu'il s'agit d'une observation sur une seule année.

J'ai mis le SPFO, c'est-à-dire le Scotchgard, à droite. La concentration de ce produit double en sept ans — c'est-à-dire qu'elle a doublé tous les sept ans, de 1972 à 1993, à 2000. Puis un changement spectaculaire s'est produit. Entre 2000 et 2004, la concentration a diminué, comme entre 2004 et 2005.

C'est à ce moment que nous avons publié nos résultats, parce que nous avons constaté une tendance très similaire en ce qui concerne le SPFO dans un endroit différent, à Arviat, dans la Baie d'Hudson. Nous avons constaté une diminution de la concentration étalée sur deux ans. Les données laissent croire qu'il s'agit d'une diminution réelle. Nous avons recueilli des échantillons au cours du printemps 2006. Nous allons les analyser au cours du mois prochain, pour voir si la diminution se poursuit. Nous pensons que les données indiquent uniformément qu'il s'agit d'une diminution réelle.

Quelle est l'importance de ce phénomène? En 2000 et 2001, 3M, le principal fabricant de SPFO à l'échelle internationale, sinon le seul, a mis fin à la production. En fait, pendant l'année 2000, la production a diminué d'environ 90 p. 100.

C'est absolument phénoménal qu'un changement industriel ait pu se produire en 2000 — la première publication concernant la contamination de l'Arctique a paru en 2000 — et que,

actual change, a positive impact in the environment. I view that as an incredibly good-news story. DDT and PCBs, which were first noted by Rachel Carson in the early 1960s and banned in 1972 — you may read in the paper now and then that there seem to be lower concentrations in the sediment in Ontario or lower concentration in meat eaters among the human population; however, we are still quite contaminated.

The summary of testing for indirect route, the PAART theory, I simply take all of the experiments and measurements we have done that directly test the theory. We have found the precursors in the atmosphere. Are they sufficiently long-lived to be transported long distances? Yes. Does atmospheric transformation, in other words, does Mother Nature degrade these compounds into these pollutants that we are interested in? Yes. Do we understand the mechanism? Yes. Does the model output suggest significant production? Yes. Are they in rainwater? I have not shown you the data, but we published a paper finding these acids in rainwater and, more important, finding the intermediates. We do not go from one chemical directly to the other. There are a lot of intermediates that we have found. Again, it does not prove the connection, but it is strongly indicative and supportive of a connection.

Just as humans have different fingerprints, depending on who the manufacturer was, we can often tell who made these chemicals because the isomeric signature will be different. That is also consistent. Are the actual measured delivery flux values in the Arctic consistent with the model? Yes. What are the temporal trends in these biota? They are also consistent. At the bottom, I say all published experimental evidence is consistent with this precursor theory being the major source of Arctic contamination.

There is an alternative theory, that the legacy gross contamination by industry of the environment with these compounds directly into the pipe, which was going on until at least 1999, is the source. There have been two papers published that in a model suggested that that is important. As I said before, it leaves the plant in West Virginia, goes down the Ohio River, down the Mississippi River to the Gulf of Mexico, up the Atlantic coast, to the Arctic, and then moves up the food chain. The problem is that there have been no measurements to support that theory. Many of the things I show on the top of this slide, evidence for PAART, are actually directly

en 2004, nous constatons une diminution, un changement réel, des répercussions positives dans l'environnement. À mon avis, il s'agit d'une nouvelle incroyablement bonne. Le DDT et les PCB, dont Rachel Carson a été la première à parler à la fin des années 1960, et qui ont été bannis en 1972 — de temps à autre, on peut lire dans les journaux que les concentrations dans le sédiment en Ontario semblent diminuer, ou encore la concentration chez les humains qui mangent de la viande; cependant, nous sommes encore très contaminés.

Le résumé de la mise à l'épreuve de l'hypothèse concernant la voie indirecte, la théorie PAART — je ne fais que prendre toutes les expériences et les mesures que nous avons réalisées et qui mettent directement la théorie à l'épreuve. Nous avons constaté la présence des précurseurs dans l'atmosphère. Leur durée de vie est-elle suffisante pour qu'ils soient transportés sur de longues distances? Oui. Les transformations atmosphériques, en d'autres termes, Dame Nature, décomposent-elles ces composés avec pour résultat les polluants qui nous intéressent? Oui. Comprendons-nous le mécanisme? Oui. Est-ce que le modèle laisse croire qu'il pourrait y avoir une production importante? Oui. Retrouve-t-on les polluants en question dans l'eau de pluie? Je ne vous ai pas présenté les données, mais nous avons publié un article dans lequel nous expliquons que nous avons retrouvé ces acides dans l'eau de pluie, et, ce qui est encore plus important, que nous y avons retrouvé les intermédiaires. Il ne s'agit pas de la transformation directe d'un produit chimique en un autre. Nous avons découvert beaucoup d'intermédiaires. Encore une fois, cela ne prouve pas qu'il y a un lien, mais il s'agit d'un indice important de l'existence d'un lien.

Tout comme les humains ont des empreintes uniques, nous pouvons souvent déterminer quel fabricant a élaboré tel ou tel produit chimique, parce que la signature isomérique varie en fonction du fabricant. Il s'agit là aussi d'un élément cohérent. Est-ce que les flux mesurés dans l'Arctique sont conformes au modèle? Oui. Quelles sont les tendances temporelles dans ces biotes? Elles sont aussi conformes. Dans le bas de la diapo, j'ai écrit que toutes les données expérimentales publiées sont compatibles avec la théorie qui fait des précurseurs la principale source de contamination de l'Arctique.

Il y a une autre théorie, selon laquelle la contamination importante de l'environnement qu'engendrait l'industrie en rejetant les composés en question directement dans les égouts, ce qui s'est produit jusqu'en 1999 au moins, constitue la source de la contamination. On a publié deux articles portant sur un modèle qui semble indiquer qu'il s'agit d'une source importante. Comme je l'ai dit plus tôt, les produits chimiques ont pour origine une usine de la Virginie occidentale, ils descendent l'Ohio, puis le Mississippi, pour aboutir dans le golfe du Mexique, remonter la côte atlantique, pour finir dans l'Arctique, où ils remontent la chaîne alimentaire. Le problème est qu'aucune mesure n'est venue appuyer cette théorie. Bon nombre des éléments que j'ai mis dans le haut de la diapo, des éléments de preuve de la PAART, entrent en contradiction directe avec l'idée d'une source directe.

Let us turn to a more pertinent question. What about us? I have a picture of the local skating mecca. What I show at the bottom is published data — author, the year, and the location — for these compounds measured in human blood.

The first compound PFOA and the last compound PFOS have been measured in every human blood sample ever tested anywhere in the world, I understand. Concentrations in remote regions of South America are very low. Concentrations in the industrialized world are largely similar, but it is endemic and it is consistent across basically the industrialized world.

Senator Milne: I am curious as to whether the numbers are parts per million.

Mr. Mabury: I am sorry. They are parts per billion.

They are there. How did they get there? The next picture spells out the possibilities. Again, we have an indirect route and we have a direct route. The right-hand side is the direct route. Really, this is ingestion of food and water. PFOA, perfluorooctanoic acid, is used to make the world's Teflon; it is required as a processing aid. The West Virginia plant was a Teflon plant. The PFOA is what was released out of the end of the pipe. We could get PFOA from food and water, and I am sure we do. You have the direct route.

You also have an indirect route, meaning we are exposed to something that will be degraded or metabolized into PFOA. I show that right in the middle. These precursor alcohols — the OH means alcohol — in fact, the right-hand side of that molecule looks just like ethanol except we put a fluorinated tail on it. We will metabolize those alcohols into the acids if we are exposed to the alcohols. How can we become exposed to the alcohols? At the bottom, fluorinated polymers, or residual alcohols, escape from those carpets. Dr. Tom Harner, with the Meteorological Service of Canada, has measured these inside Ottawa homes, I think on the order of a few hundred Ottawa homes, and I do not believe the data is published yet, but he has measured very high concentrations of these alcohols in pretty much every home he has tested. Some homes are higher than others. It varies by a couple of orders of magnitude, hundreds of times, but every home has some. If you are breathing inside that home, you will be exposed to that alcohol and you are going to metabolize those alcohols into these compounds that we measure in blood.

There is another source, one we have been looking at, fluorinated surfactants or food packaging. These are phosphates. As I said, you place these phosphates with the fluorinated tail onto pizza boxes, fast food wrappers and popcorn bags. It is quite extensive. FDA assumed three things. FDA assumed they would not move into the food, that they would stay on the paper. They assumed if it did move into the food, it would not be bioavailable — that is, that it would not enter

Passons à une question plus pertinente. Qu'en est-il de nous? J'ai mis dans la diapo une photo de la Mecque locale du patin. Ce que je montre dans le bas, ce sont des données publiées — l'auteur, l'année et le lieu — concernant les composés dont on a mesuré les concentrations dans le sang humain.

D'après ce que je sais, on a détecté le premier composé, l'APFO, et le dernier composé, le SPFO, dans tous les échantillons de sang recueillis aux fins d'essais dans le monde. Dans les régions éloignées de l'Amérique du Sud, les concentrations sont très faibles. Les concentrations dans le monde industrialisé sont très semblables, mais elles sont uniformes, en gros, dans l'ensemble des pays industrialisés, et propres à ceux-ci.

Le sénateur Milne : Je suis curieuse de savoir s'il s'agit de parties par million.

M. Mabury : Je m'excuse. Il s'agit de parties par milliard.

Les substances sont là. Comment ont-elles abouti là? L'image de la diapo suivante montre les possibilités. Encore une fois, il y a une voie indirecte et une voie directe. À droite se trouve la voie directe. En fait, il s'agit de l'ingestion de nourriture et d'eau. L'APFO, ou acide perfluorooctanoïque est utilisé pour faire tout le téflon qu'on trouve dans le monde; il s'agit d'un additif nécessaire. L'usine de Virginie occidentale était une usine de fabrication de téflon. Ce qui sortait au bout du tuyau, c'était de l'APFO. On peut être contaminé à l'APFO à partir de la nourriture et de l'eau, et je suis persuadé que c'est le cas. Il s'agit d'une voie directe.

Il y a aussi une voie indirecte, ce qui signifie que nous sommes exposés à une substance qui est décomposée ou métabolisée en APFO. C'est ce que je montre au milieu de la diapo. Ces alcools précurseurs — le symbole OH signifie alcool — en fait, le côté droit de cette molécule est tout à fait semblable à de l'éthanol, mais avec une extrémité fluorée. Lorsque nous sommes exposés aux alcools, nous les métabolisons en acides. Comment sommes-nous exposés aux alcools? Dans le bas de la diapo, vous pouvez voir que les polymères fluorés, ou alcools résiduels, s'échappent des tapis dont nous avons parlé. M. Tom Harner, du Service météorologique du Canada, a mesuré la concentration de ces substances dans des maisons d'Ottawa, quelque chose comme quelques centaines de maisons, et je ne crois pas que les données sont déjà publiées, mais il a mesuré de très fortes concentrations de ces alcools dans presque toutes les maisons. Les concentrations sont plus élevées dans certaines maisons que dans les autres. La variation est de quelques ordres de grandeur, de quelques centaines de fois, mais il y en a dans toutes les maisons. En respirant l'air de ces maisons, on est exposé à l'alcool, et on le métabolise en ces composés que nous retrouvons dans le sang.

Il y a une autre source, une source que nous avons envisagée : les agents de surface fluorés ou les emballages alimentaires. Il s'agit de phosphates. Comme je l'ai déjà dit, on utilise ces phosphates avec une extrémité fluorée pour fabriquer les boîtes à pizza, les emballages des repas-minute et les sacs de pop-corn. L'utilisation en est très répandue. La FDA a présumé trois choses. Elle a présumé que ces produits chimiques n'allaient pas se retrouver dans la nourriture; qu'ils allaient demeurer à la surface

the bloodstream, it would simply go straight through. The third assumption was, if it was bioavailable, it would not actually metabolize and release the alcohol; it would be persistent and stay in there.

They are wrong on all three counts. An FDA scientist published a paper showing these surfactants actually do move out of popcorn bags into a food simulant.

Senator Cochrane: Is there a difference when they are heated or not heated?

Mr. Mabury: Yes. The heat and activity of cooking helps facilitate that movement. Frankly, extensive investigation or testing of how and how much and how you can modulate that has not been done yet. It is only a does-it-happen-or-not level of understanding.

We have done some experiments. We have synthesized those surfactants and dosed some rats with them. We have a paper in review now that basically shows that the surfactants used on popcorn bags are converted to FTOHs, which are in turn converted. You are exposed to the phosphates. You metabolically convert them to the fluoroalcohols. The fluoroalcohols are metabolized, just like you metabolize ethanol to acid aldehyde and then acetic acid. You metabolize these fluoroalcohols to some intermediates, some of which are very reactive. I put a big box around that and a star on reactive intermediates because that could be problematic.

Finally, PFOA: Our evidence suggests that some of the PFOA in human blood comes from this route — that is, a metabolic route. We make them. There are some references down at the bottom. We think this is important because the intermediates are potentially toxic.

To draw this to a close, what have we learned? There is substantial evidence for significant indirect pathways. What is the practical difference? The practical difference is that the indirect pathway is not a legacy problem, but it is ongoing.

Reactive metabolites of FTOHs are a different ball game. The world scientific community, because of all the interest around perfluorinated pollutants in human blood, has been testing in a significant effort to find out if PFOA is toxic, the ultimate degradation products. Are they toxic, and how toxic are they? We know little about the longer chain versions. We were the first group to discover these in the Arctic. They go up to 15 carbons with fluorine on them. The seven-carbon fluorinated PFOA is the most popular one, and you will read about it in the press all the time, but the longer chains are there as well. People who did not

du papier. Elle a aussi présumé que si les produits chimiques se retrouvaient dans la nourriture, ils ne deviendraient pas biodisponibles — c'est-à-dire qu'ils n'entreraient pas dans la circulation sanguine; ils seraient tout simplement évacués. Enfin, elle a présumé que, si les produits chimiques devenaient biodisponibles, ils ne seraient pas métabolisés et ne libéreraient pas l'alcool; ils seraient plutôt persistants et demeureraient dans le sang.

La FDA avait tort dans les trois cas. Un chercheur de l'agence a publié un article dans lequel il démontrait que ces agents de surface passent bel et bien des sacs de pop-corn à une substance simulant de la nourriture.

Le sénateur Cochrane : Est-ce que les faire chauffer fait une différence?

M. Mabury : Oui. La chaleur et la cuisson facilitent le déplacement. Pour être honnête, on n'a pas encore procédé à une enquête ou à des essais exhaustifs quant à la manière dont les substances en question contaminent la nourriture, la quantité de ces substances qui passent dans la nourriture et la manière dont on peut faire varier cette quantité. On n'en est qu'à l'étape de savoir si cela se produit ou non.

Nous avons effectué certaines expériences. Nous avons synthétisé les agents de surface en question, puis nous en avons administré une certaine dose à des rats. Dans un article qui est devant un comité de lecture à l'heure actuelle, nous démontrons en gros que les agents de surface qu'on trouve dans les sacs de pop-corn sont transformés en alcools fluorés, qui sont transformés à leur tour. Vous êtes exposé aux phosphates. Vous les métabolisez en alcools fluorés. Les alcools fluorés sont métabolisés, comme l'éthanol, qui devient de l'acide-aldéhyde et ensuite de l'acide acétique. Vous métabolisez ces alcools fluorés en produits intermédiaires, dont certains sont très réactifs. Dans la diapo, j'ai encadré les intermédiaires réactifs et j'ai mis une étoile à côté, parce qu'ils peuvent causer des problèmes.

Il y a enfin l'APFO. Nos données laissent croire qu'une partie de l'APFO qu'on trouve dans le sang humain emprunte cette voie — c'est-à-dire la voie métabolique. C'est nous qui le fabriquons. Il a des références dans le bas de la diapo. Nous pensons qu'il s'agit d'une chose importante, parce que les intermédiaires peuvent être toxiques.

Pour conclure, qu'avons-nous appris? Il y a des éléments de preuve importants à l'appui de l'hypothèse de la voie indirecte. Quelle est la différence, en pratique? La différence, c'est que la voie indirecte n'est pas un problème du passé, c'est un problème actuel.

Les métabolites réactifs des alcools fluorés constituent un tout autre enjeu. La communauté scientifique internationale, en raison de tous les intérêts liés aux polluants perfluorés dans le sang humain, a effectué des essais, dans le cadre d'un effort important visant à déterminer si l'APFO est toxique, le produit final de la décomposition. Le produit est-il toxique, et dans quelle mesure? Nous ne savons pas grand-chose au sujet des versions à longue chaîne. Nous avons été le premier groupe à les découvrir dans l'Arctique. Les plus grosses molécules ont 15 atomes de carbone avec des atomes de fluor. L'APFO fluoré, qui compte sept atomes

observe them did not look for them. That does not mean they were not there. We know relatively little about their toxicity. In my view, that is not nearly as important as the fact that if they are made within us, it is the intermediates that are of toxicological interest to a much greater extent.

The Chairman: Would you expand on that? You highlighted the importance or significance or possible significance of the reactive aspect of this. I gather that is what you mean. We are synthesizing these components and making bad stuff.

Mr. Mabury: I think we are making things that any toxicologist would look at and say, "Wow, that would be interesting to study," because it has the chemical personality of being highly reactive. It has the same structure as many chemicals we know to be highly toxic, that we know to be cancer causing, for example, and that we know are problematic. No one has studied those. We are studying them. A scientist wants to work on problems that are hard, that have significance and that will be important. I am not the slightest bit interested in working on the toxicity of the final degradation product because I do not find it interesting. I am very interested in looking at investigating those reactive intermediates because, from my way of thinking, it is a more important problem. It is certainly intellectually a more interesting problem. We think it is more important.

Solving the problems requires different actions. There are at least three possibilities, and it is useful to go through these.

I have a picture here. The blue ones are the ones that are bound down, are stuck on the carpet. The red ones, as you can see, have no tether. They are not stuck, so remove them. If you go to the next slide, they are not there.

If residuals are a significant proportion — and I said before if it is a few per cent, a few per cent represents a quarter of a million kilograms per year. If a quarter of a million kilograms per year is the major burden in the atmosphere, then it suggests that, if you remove residuals, you will change the air concentrations and ultimately solve problems. We think that is important. We do not know if it is the only source and, in fact, I doubt it, but we do think it is significant.

What to do? Number 2? Shorten the perfluoro chains. Six or less carbons will result ultimately in PFCAs that are not expected to bioaccumulate. If you shorten them enough, even if they get away, even if they get transferred to the Arctic and they will be degraded into the acids, they will go into the Arctic at hundreds of kilograms per year, but they will stay in the water.

The Chairman: Will they still be effective?

de carbone, est le plus populaire, et on en entend parler tout le temps dans la presse, mais les molécules à chaîne plus longue existent aussi. Les gens qui ne les ont pas observées ne les ont pas cherchées. Cela ne signifie pas qu'elles n'existaient pas. Nous savons relativement peu de choses au sujet de leur toxicité. À mon avis, cela n'est pas aussi important que le fait que, si c'est notre organisme qui les fabrique, ce seront les intermédiaires qui présentent le plus grand intérêt sur le plan toxicologique.

Le président : Pouvez-vous nous en dire davantage là-dessus? Vous avez mis l'accent sur l'importance ou sur l'importance éventuelle de ce caractère réactif. Je pense comprendre que c'est ce que vous voulez dire. Nous synthétisons ces composants pour en faire une substance nuisible.

M. Mabury : Je pense que nous fabriquons des choses dont n'importe quel toxicologue dirait « Wow, voilà quelque chose qu'il serait intéressant d'étudier », à cause de ce trait de personnalité chimique qui consiste à être très réactif. La molécule a la même structure que bon nombre de produits chimiques dont nous savons qu'ils sont hautement toxiques, qu'ils sont cancérogènes, par exemple, et dont nous savons qu'ils posent problème. Personne ne les a étudiés. Nous les étudions. Les chercheurs veulent travailler à des problèmes difficiles, qui sont significatifs et qui vont être importants. Travailler sur la toxicité du produit final de la décomposition ne m'intéresse absolument pas, parce que je ne trouve pas le problème intéressant. Ce qui m'intéresse beaucoup, c'est de creuser la question des intermédiaires réactifs, parce que, de mon point de vue, il s'agit d'un problème plus important. C'est certainement un problème plus intéressant sur le plan intellectuel. Nous pensons qu'il est plus important.

Résoudre différents problèmes exige différentes mesures. Il y a au moins trois possibilités, et cela vaut la peine de les énumérer.

Voyez l'image que j'ai ici. Les molécules bleues sont celles qui sont liées, collées au tapis. Les rouges, comme vous pouvez le voir, n'ont pas de lien. Elles ne sont pas collées, alors elles s'en vont. À la diapo suivante, elles ne sont plus là.

S'il y a des résidus en proportions significatives — et, comme je l'ai dit déjà, s'il s'agit de quelques points de pourcentage, il ne faut pas oublier que cela représente 250 000 kilogrammes par année. Si 250 000 kilogrammes par année constituent la charge principale dans l'atmosphère, cela laisse croire que, si l'on enlève les résidus, on modifie les concentrations dans l'air, et, au bout du compte, on résout les problèmes. Nous pensons qu'il s'agit d'une chose importante. Nous ne savons pas s'il s'agit de la seule source, et, en fait, j'en doute, mais nous pensons qu'il s'agit d'une source importante.

Que faire? Le numéro 2? Raccourcir les chaînes perfluorées. Six atomes de carbone ou moins donnent comme résultat final des APFC dont on ne s'attend pas qu'ils soient bioaccumulables. Si on raccourcit suffisamment la chaîne, même si les molécules s'échappent, même si elles sont transportées jusque dans l'Arctique et décomposées en acides, des centaines de kilogrammes de ces molécules vont aboutir dans l'Arctique chaque année, mais elles vont demeurer dans l'eau.

Le président : Seront-elles toujours efficaces?

Mr. Mabury: Certainly some industries say no, and others say yes. 3M has put their reputation on the line in the structure at the bottom. I suggest 3M is not a risk-taking company to take Scotchgard, a popular and well-known trademark, and start marketing a chemical that will not work. Their new Scotchgard only has four carbons with fluorine on it. Why? Because the ultimate degradation product, perfluoro butane sulfonic acids, PFBS, will not bioaccumulate. You can put it in the water and put fish in the water, and you will not measure PFBS in the fish. If you put PFOS, eight carbons, in the water and let a fish swim in it, you will measure high concentrations in the fish.

You cannot have toxicity without exposure. That is what they are banking on. They will still be making a degradation product that will not degrade under any environmental conditions we know, and so will be around for a long time, but if you do not have exposure, you cannot have toxicity.

We as a society have said that the CFC replacements, the fluorinated HFC-134a that we use in our refrigerators and air conditioners, is a huge plus over the ozone-depleting chemicals that came before. The fact is that that chemical comes back in rain as trifluoro acetic acid in significant quantities. Trifluoro acetic acid does not degrade under any known environmental conditions. It will be out there for 100,000 years. Does it matter? We, as a scientific society and regulating society, say no, it does not matter, because it sits in the water and nothing ever happens. Probably the same will be here.

Does it work? 3M thinks it will work, and I have heard of and been asked to do contract research, which I tend to not do, on those shorter analogs. Will they also do all these things? All I have to do is look at the structure and say, yes, they will still make the acids, but we have already published two papers saying less than seven carbons will not bioaccumulate. It is scientifically and intellectually not interesting for me to do. If they do work, then they are better, in my view, from an environmental contamination problem because the degradation products will not bioaccumulate.

What to do? Use stable linkage chemistry. If it turns out that the polymers themselves, the reservoirs, slowly degrade in sewage-treatment plants, in the sediment of Lake Ontario or in waste landfills, that is a problem because it is a long-term emission of low levels of these compounds. We do not know that yet, but if it is shown that that degradation does occur, and we have preliminary evidence that it does, then how you take your fluorinated material and bind it to the surface will matter. Different companies have different processes. An organic chemist will know that an ether is not the same as an ester is not the same

M. Mabury : Assurément, certains fabricants disent que non, d'autres disent que oui. 3M a parié sa réputation sur la structure qui figure en bas de la diapo. À mon avis, 3M n'est pas une entreprise suffisamment téméraire pour prendre Scotchgard, une marque populaire connue, et commencer à mettre en marché un produit chimique qui ne fonctionne pas. Le nouveau Scotchgard ne comporte que quatre atomes de carbone avec des atomes de fluor. Pourquoi? Parce que le produit final de la décomposition, les acides sulfoniques de perfluorobutane ou SPFB, ne sont pas bioaccumulables. On peut en mettre dans l'eau où il y a des poissons, et on n'en détectera pas dans le poisson. Par contre, si on y met du SPFO, qui possède huit carbones, on mesurera des concentrations élevées dans le poisson.

Il n'y a pas de toxicité sans exposition. C'est ce sur quoi le fabricant compte. Il va continuer d'élaborer un produit de la décomposition qui ne se décomposera dans aucune condition naturelle que nous connaissons, et qui aura donc une longue durée de vie, mais, sans exposition, il n'y a pas de toxicité.

Notre société considère que le produit de remplacement du CFC, le HFC-134a fluoré, que nous utilisons dans les réfrigérateurs et les systèmes d'air climatisé, est énormément avantageux par rapport aux produits chimiques qui détruisaient la couche d'ozone auparavant. Le fait est que ce produit chimique se retrouve dans la pluie en quantités importantes, sous forme d'acide trifluoroacétique. L'acide trifluoroacétique ne se décompose dans aucune condition naturelle connue. Il va rester dans le milieu pour 100 000 ans. Est-ce grave? Notre société, par l'intermédiaire des chercheurs et des décideurs, dit que non, ce n'est pas grave, parce que la substance reste dans l'eau, et il ne se produit jamais rien. C'est probablement ce qui va se passer dans le cas qui nous occupe.

Est-ce que le produit fonctionne? 3M pense qu'il va fonctionner, et j'ai entendu parler de travaux de recherche sous contrat au sujet de ces produits analogues mais à chaîne plus courte, et on m'a demandé d'en faire, ce que je tends à refuser. Les substances vont-elles se comporter de la même manière? Je n'ai qu'à regarder la structure, et je peux dire que oui, elles vont encore se transformer en acides, mais nous avons déjà publié deux articles dans lesquels nous disions que les molécules dont la chaîne comporte moins de sept atomes de carbone ne sont pas bioaccumulables. Il ne s'agit pas de travaux intéressants pour moi, ni sur le plan scientifique ni sur plan intellectuel. Si les produits fonctionnent, alors ce sont, à mon avis, les meilleurs produits, du point de vue du problème de contamination de l'environnement, parce que les produits de la décomposition ne sont pas bioaccumulables.

Que faire? Utiliser des produits chimiques dont les liens sont stables. S'il s'avère que les polymères eux-mêmes, les réservoirs, se décomposent lentement dans les stations de traitement des eaux d'égout, dans le sédiment du lac Ontario ou dans les décharges, alors il y aura un problème, parce qu'il s'agit d'émissions à long terme de faibles quantités de ces composés. Nous ne savons pas encore si c'est le cas, mais si l'on démontre que cette décomposition a lieu — et les premières données que nous avons recueillies semblent l'indiquer — alors la façon dont on crée les liens entre la matière fluorée et la surface aura de l'importance.

as a urethane. They are different. The strength of that handshake is very different. The one on the far right-hand side is firm. If you shake that person's hand, you will be shaking it again consistently between now and the next 10 years. With the one in the middle, the ester, if you throw a little hot water on it, it will break. That will be a more sophisticated approach.

The take-home message is that we largely understand the chemical pollution problem. We are debating, and debate is good. In fact, the only way science moves forward is really through vigorous debate. However, we largely understand this problem. We are not arguing about how; we are arguing and debating about how much and the relative importance of different processes. We understand a lot. There are obvious steps to maybe not entirely solving it but certainly making it a lot better.

PFOS itself appears to be declining in remote environments three years after industry acted. That is a fabulously good-news story. I have the data on the next page. Chemists should be good enough chemical architects to design materials that provide desirable properties without adverse pollution problems. As a chair of chemistry at the University of Toronto, I know that in my soul, and I believe it to be true. I certainly believe it should be the goal.

Can we see progress? Here is the data that I find most interesting. If you look at the right-hand side, the seals in Resolute again, PFOS — that is, Scotchgard — peaked in 2000, and it dropped in 2004 and 2005. The year 2000 was the peak year for production by 3M of these materials. By the end of 2002, it was done. By 2001, we had a reduction of 80 to 85 per cent.

Is there a connection? We believe the data suggests and is consistent with a connection between that production in the phase-out and what we see in a remote environment in a very short time period. Of the two hypotheses, the indirect route and the direct route, only the indirect route can explain that response, because it has a fast response aspect in it. The alcohols escape and take 10 days to fly to the Arctic. They degrade on their way and go into the superficial part of the Arctic where the food chain is most active, and they move up the food chain.

We were surprised at how fast we saw a reduction. If that is true, we do not understand as much about the Arctic biology as we thought, so there is probably good science to be done there as well. However, it is suggestive of a connection. If there is a connection, it says that either industrial action or regulatory

Les différents fabricants utilisent différents processus. Les spécialistes de la chimie organique connaissent la différence entre un éther, un ester et un uréthane. Il s'agit de substances différentes. La force dans la poignée de main n'est pas la même. Celle de la molécule qui figure à droite dans la diapo est ferme. Si vous serrez sa main, vous allez la serrer encore et encore pendant les dix prochaines années. En ce qui concerne la molécule du milieu, l'ester, si vous mettez un peu d'eau chaude dessus, elle se décompose. Voilà une approche un peu plus complexe.

Le message à retenir, c'est que nous comprenons dans une grande mesure le problème de pollution chimique. Nous sommes en train d'en débattre, ce qui est une bonne chose. En fait, la science ne progresse que grâce à un débat vigoureux. Cependant, nous comprenons assez bien le problème. La question n'est plus de savoir comment; les arguments et le débat portent sur la quantité et l'importance relative des différents processus. Nous comprenons beaucoup de choses. Il y a des étapes évidentes à franchir qui ne permettront peut-être pas de régler tout le problème, mais qui vont certainement améliorer la situation de beaucoup.

Il semble que le SPFO lui-même disparaît des milieux éloignés, trois ans seulement après que l'industrie a pris des mesures. Il s'agit d'une excellente nouvelle. Je présente les données à la diapo suivante. Les chimistes devraient être des architectes des structures chimiques suffisamment habiles pour être en mesure d'élaborer des matières qui leur permettent d'obtenir les propriétés souhaitables sans causer de problèmes de pollution. À titre de président du département de chimie de l'Université de Toronto, c'est ma conviction intime, et je pense que c'est une chose qui est vraie. Je crois assurément que cela devrait être le but recherché.

Entrevoyons-nous des progrès? Voici les données que je trouve les plus intéressantes. Si vous jetez un coup d'œil sur la partie droite de la diapo — les phoques de Resolute encore une fois — le SPFO — c'est-à-dire le Scotchgard — a atteint un point culminant en 2000, puis il a chuté en 2004 et en 2005. L'année 2000 a été celle où 3M a produit le plus de ces matières. À la fin de 2002, tout était fini. En 2001, la production a diminué de 80 à 85 p. 100.

Y a-t-il un lien? Nous croyons que les données indiquent uniformément un lien entre la diminution de la production et ce que nous avons constaté dans un milieu éloigné sur une très courte période. Des deux hypothèses, celle de la voie indirecte et celle de la voie directe, seule la première peut expliquer cette réaction, en raison de la rapidité avec laquelle elle s'est produite. Les alcools s'échappent et prennent dix jours pour se déplacer jusque dans l'Arctique. Ils se décomposent en route, et ils aboutissent dans les couches superficielles de l'Arctique, où les activités d'alimentation sont les plus intenses, puis ils remontent la chaîne alimentaire.

La vitesse à laquelle s'est produite la diminution que nous avons constatée nous a surpris. Si cela est vrai, nous ne comprenons pas aussi bien la biologie de l'Arctique que nous l'avions pensé, alors il y a probablement d'intéressants travaux de recherche à faire là-dessus aussi. Cependant, il semble y avoir un

action has the ability to quickly influence chemical pollution. The good-news story about that is that, although the public is tired of this subject and will read over stories about another chemical pollutant that we will be reading about for decades, I believe this one has potential because of industry, scientists and regulators responding with actions that we would like to see.

Finally, who does the actual work? I do lots of talking; they do all the work. Graduate students, post-doctorates, the ones in blue, are the ones with the data I talked about. As to funding, NSERC has been our major funder. We have had some industry funding as well. Our collaborators include Derek Muir and Brian Scott from Environment Canada, academics from Guelph, and industrial scientists. We do all our atmospheric work at the Ford Motor Company and it has been a very nice collaboration.

I would be happy to take questions.

The Chairman: The mark of a great teacher, which you are, is that you can make lay people and neophytes, as we are, understand what you are talking about, and I think we actually sort of get it. I thank you very much for that.

Mr. Mabury: I will take that, "sort of get." Thank you.

The Chairman: We have been joined by Senator Sibbeston, who represents the Northwest Territories and therefore has a particular interest in the Arctic aspect of what you are talking about, and by Senator Milne, who was attending a caucus meeting of the environment committee.

Does the timeline during which these things last argue against the direct route in that they would go away too fast for the direct route to happen?

Mr. Mabury: Yes.

The Chairman: You said that there was stuff in here that serves no real function in the consumer products it is in. Why is it there?

Mr. Mabury: That is because of synthesis. When you make the polymers to put on the carpet, it is not a 100 per cent efficient reaction. Some in industry did not believe that they had unreacted starting material in their products until we measured and said that there was. I would guess that it costs money to take it out. It would certainly cost me money to purify a product. We purify things when we have to and do not purify things when we do not have to when we are doing our own chemistry.

Prior to when this unreactive starting material was recently identified as a potential significant source of emissions in the environment, no one paid any attention to it. It is now recognized.

lien. Si c'est le cas, cela signifie que les mesures des fabricants ou des décideurs peuvent avoir rapidement une incidence sur la pollution chimique. La bonne nouvelle à ce sujet est que, même si la population ne s'y intéresse plus et préfère lire des articles sur un autre polluant chimique dont nous entendrons parler pendant des décennies, je crois que celui-ci a du potentiel, parce que l'industrie, les chercheurs et les décideurs peuvent prendre les mesures que nous aimerions qu'ils prennent.

Enfin, qui effectue le travail, dans les faits? Je parle beaucoup; ce sont les gens suivants qui font tout le travail : des étudiants diplômés, des étudiants postdoctoraux; les noms en bleu sont les noms des personnes qui ont les données dont j'ai parlé. En ce qui concerne le financement, le CRSNG a été notre principal bailleur de fonds. Nous avons aussi reçu des fonds de l'industrie. Parmi nos collaborateurs, il y a Derek Muir et Brian Scott d'Environnement Canada, des universitaires de Guelph et des chercheurs du milieu industriel. Nous effectuons tous nos travaux sur l'atmosphère chez Ford, et ça a été une collaboration très intéressante.

Je serai heureux de répondre aux questions.

Le président : La marque d'un grand professeur, ce que vous êtes, c'est qu'il arrive à faire comprendre ce qu'il dit à des gens ordinaires et à des néophytes comme nous, et je pense que nous comprenons à peu près. Merci beaucoup.

M. Mabury : J'aime bien ce « à peu près ». Merci.

Le président : Le sénateur Sibbeston s'est joint à nous, et il représente les Territoires du Nord-Ouest, ce qui fait qu'il a un intérêt particulier pour l'aspect arctique de ce dont vous avez parlé, et le sénateur Milne s'est aussi jointe à nous, après avoir participé à une réunion préliminaire du comité de l'environnement.

Est-ce que la durée de vie des substances en question est un argument contre l'hypothèse de la voie directe, en ce qu'elles disparaissent trop rapidement pour que la voie directe puisse être concernée?

M. Mabury : Oui.

Le président : Vous avez dit qu'il y a dans les produits de consommation des substances qui n'ont aucune fonction réelle. Dans ce cas, pourquoi se trouvent-elles dans ces produits?

M. Mabury : C'est attribuable à la synthèse. Lorsqu'on fabrique les polymères qui entrent dans la composition du tapis, la réaction n'est pas efficace à 100 p. 100. Certains fabricants ne croyaient pas que leurs produits comportaient des produits de départ n'ayant pas réagi, jusqu'à ce que nous effectuions des mesures et leur disions que c'était le cas. J'imagine que d'enlever ces résidus coûte quelque chose. Il faudrait assurément que je débourse de l'argent pour purifier un produit. Nous purifions les produits lorsque nous avons à le faire, et nous ne le faisons pas lorsque nous n'avons pas à le faire, c'est-à-dire lorsque nous élaborons nos propres produits.

Avant qu'on détermine que ces produits de départ n'ayant pas réagi pouvaient être une source importante d'émissions dans l'environnement, personne n'y faisait attention. C'est maintenant

In the agreement between EPA and the major manufacturers of fluorotelomer, they have agreed to remove, by 2010, 90 per cent of these residuals from materials and, by 2015, essentially all residual precursors from the materials. We are moving in the right direction.

A major company announced on their website the day before yesterday that they have done most of that already. Clearly it was possible. Clearly it was simply an engineering problem and an effort problem.

The Chairman: So the material that is there that does not serve a function is incidental?

Mr. Mabury: Yes. It is left over, if you will.

The Chairman: Have the companies that have done these good things done so out of the goodness of their hearts or out of coercion, or a combination of the above?

Mr. Mabury: I can talk more knowledgeably about 3M, because the public record is clear. There was an invention by John Fenn in about 1987 for which he won the Nobel Prize a couple of years ago. It is called electrospray and is a measurement technique. You could not buy an instrument that utilized electrospray until about 1992. By 1993-94, the chairman of 3M said that they thought PFOS was out of the environment, because this new instrument allowed them to measure it for the first time. They did not know how it got there or what it meant, but they were going to study the problem.

3M spent a lot of money and engaged the best scientists in the world throughout the 1990s to figure out whether it was really out there. They did not learn how it got there until we figured it out.

However, by May 16, 2000, they knew that everywhere in the world that a sample was taken there was Scotchgard — PFOS. They knew that in every human blood sample they tested anywhere in the world they would find PFOS. They also had some toxicological evidence that suggested it may be problematic, at least at high doses.

That is what it took for them to say, “We are done. As of May 16, 2000, we are not going to make it anymore.” It was a half-billion-dollar-a-year market for them, in Canadian dollars.

EPA knew little about that prior to about a year before that announcement. Most regulators had no idea that these compounds were in the environment, mostly because we did not have the measurement tools to be able to detect them. It was a bit of a surprise. I do not think it should have been a surprise, but it was.

une chose reconnue. Dans le cadre d’une entente intervenue entre l’EPA et les principaux fabricants de fluorotélomères, ces derniers ont accepté de supprimer, d’ici 2010, 90 p. 100 des matières résiduelles, et, d’ici 2015, essentiellement tous les précurseurs résiduels dans les matières qu’ils produisent. Nous sommes dans la bonne direction.

Un important fabricant a annoncé dans son site Web avant-hier qu’il avait presque déjà réalisé cela. C’était donc clairement possible de le faire. Il est clair qu’il ne s’agissait simplement que d’un problème d’ingénierie et de volonté.

Le président : Les matières inutiles qui se trouvent dans les produits ne s’y trouvent donc que par accident?

M. Mabury : Oui. C’est comme des restes, si vous voulez.

Le président : Est-ce que les mesures louables prises par les fabricants en question sont le fruit de leur bonté ou de la coercition, ou d’une combinaison des deux?

M. Mabury : 3M est la compagnie sur laquelle je peux m’étendre le plus puisque le dossier public à son sujet est clair. Vers 1987, John Fenn a réalisé une invention pour laquelle il a remporté le Prix Nobel il y a quelques années. Il s’agit de l’électronébulisation, qui est une technique de mesure. Il était impossible d’acheter un outil qui utilisait l’électronébulisation avant 1992. En 1993-1994, le président de 3M a affirmé qu’il y avait, selon les responsables de l’entreprise, du SPFO dans l’environnement parce que ce nouvel outil leur avait permis de le mesurer pour la première fois. Ils ne savaient pas comment cette substance s’était libérée dans l’environnement ni ce que seraient les conséquences, mais ils allaient étudier le problème.

Dans les années 1990, 3M a dépensé beaucoup d’argent et a embauché les meilleurs scientifiques du monde afin de déterminer s’il y avait vraiment du SPFO dans l’environnement. Ils n’ont pas appris comment la substance s’y était retrouvée jusqu’à ce que nous le déterminions.

Cependant, le 16 mai 2000, ils savaient qu’ils trouveraient du Scotchgard — le SPFO — dans tous les échantillons prélevés d’un coin à l’autre de la planète. Ils savaient qu’il y aurait du SPFO dans tous les échantillons de sang humain prélevés, quelle que soit la région du monde où le prélèvement serait effectué. Ils avaient également des éléments de preuve toxicologiques qui montraient que la substance pourrait poser un problème, tout au moins à des doses élevées.

C’est ce qui leur a fait dire : « Ça y est, à partir du 16 mai 2000, nous ne produirons plus de Scotchgard ». Il s’agissait pour eux d’un marché d’un demi-milliard de dollars canadiens par année.

L’EPA ne savait que très peu de choses à ce sujet un an avant que cette annonce ait été faite. La plupart des organismes de réglementation ne savaient pas du tout que ces composés étaient présents dans l’environnement, surtout parce que nous n’avions pas les outils de mesure nécessaires à leur détection. Ça a été, en quelque sorte, une surprise. Cela n’aurait pas dû les surprendre, mais ça a été le cas.

I give 3M a lot of credit for being proactive. Perhaps they could have gone a bit sooner, but let us be realistic, they are making a lot of money. At the end of the day, it is very different than what the flame retardant industry has done, for example, which is a much different business model.

The telomer manufacturers have been active since 2001-02 in the context of study. The regulators of the world woke up. I mean that positively in that they had information that they needed to work on — Environment Canada, the Europeans, EPA, et cetera. They have been much more attentive, so there has been much more regulatory influence. Industry is not doing anything now that regulators have not thought about and are not already encouraging. It is harder to parse out what is goodwill initiative and what is simply seeing the regulatory landscape. It is harder for me to answer that question. As I understand it, 3M was operating in a vacuum for most of the time with little regulatory input.

The Chairman: In any event, they did the right thing, which others frequently do not. I hope they get a medal.

On the same topic, when the factory that used to dump 58,000 pounds of this stopped doing so, did they go out of business? Was it the end for them?

Mr. Mabury: No, not at all. They simply stopped. They found a way to not release it.

The Chairman: An example of what you said is that chemists can, given the challenge, find a way to make this work without putting the bad things in.

Mr. Mabury: I believe so.

Senator Cochrane: I will continue on with the 3M company. There must be other companies looking at ways and means of trying to eliminate Teflon and these other substances. Is that so?

Mr. Mabury: The major manufacturers are under agreement with EPA now to reduce the residuals and reduce the release of these chemicals. Two days ago, DuPont announced on its website that it has essentially achieved what it had to do only by 2010.

The whole landscape of manufacturers has changed dramatically. Everyone is looking for alternatives. They are looking to clean up their own act. That is all good.

There is an effort amongst some industry groups to say that what they are doing now does not matter. We are not debating the mechanisms any longer; we are debating how much. A few companies argue that it is a legacy problem, that the contamination of the Arctic actually occurred back in the 1990s and that it is not happening any more. That is the

Je félicite la compagnie 3M d'avoir été proactive. Elle aurait peut-être pu agir plus rapidement, mais soyons réaliste, elle faisait beaucoup d'argent. Tout compte fait, l'approche adoptée par 3M est très différente de celle adoptée par l'industrie des produits ignifuges, par exemple, qui applique un modèle de gestion très différent.

Depuis 2001-2002, les fabricants de télomères sont actifs dans le domaine des études scientifiques. Les organismes de réglementation du monde se sont réveillés. Je dis cela de manière positive, car ils ont obtenu l'information dont ils avaient besoin pour travailler — Environnement Canada, les Européens, l'EPA, et cetera. Ils sont beaucoup plus attentifs, et l'influence de la réglementation est beaucoup plus grande. L'industrie n'adopte actuellement pas de mesures que les organismes de réglementation n'ont pas étudiées et n'encouragent pas déjà. Il est difficile de distinguer ce qui relève d'une initiative de bonne volonté de ce qui découle simplement d'un respect de la réglementation. Il est difficile pour moi de répondre à cette question. Selon ma compréhension de la chose, 3M a longtemps exécuté ses activités en vase clos et ne recevait que très peu de commentaires en ce qui concerne la réglementation.

Le président : De toute manière, ils ont fait ce qu'il convenait de faire, ce qui n'est pas toujours le cas pour les autres. J'espère qu'ils seront récompensés.

Dans le même ordre d'idées, quand l'usine qui libérait 58 000 livres de cette substance dans l'environnement a arrêté de le faire, a-t-elle fait faillite? S'agissait-il de la fin pour elle?

M. Mabury : Pas du tout. Les responsables de l'usine ont tout simplement arrêté. Ils ont trouvé une façon de ne pas libérer la substance.

Le président : Un exemple de ce que vous avez dit est que les chimistes peuvent, pour relever le défi, trouver une façon de poursuivre la production sans inclure les substances nocives.

M. Mabury : Je crois que c'est possible.

Le sénateur Cochrane : Je vais poursuivre la discussion sur la compagnie 3M. Il doit y avoir d'autres entreprises qui cherchent des manières et des moyens d'éliminer le Téflon et ces autres substances. Est-ce que j'ai raison?

M. Mabury : Les grands fabricants sont actuellement en train de conclure des accords avec l'EPA en vue de réduire les résidus et de limiter la quantité de ces substances chimiques qui sont rejetées. Il y a deux jours, la compagnie DuPont a annoncé sur son site web qu'elle a déjà accompli ce qu'elle ne devait réaliser qu'en 2010.

Le milieu des fabricants a énormément changé. Tout le monde cherche des solutions de rechange. Toutes les entreprises veulent améliorer leur façon de faire. C'est une bonne chose.

Certains groupes d'industries se mobilisent pour affirmer que ce qu'ils font actuellement n'a pas d'importance. Nous ne débattons plus des mécanismes; nous débattons des quantités. Quelques entreprises maintiennent qu'il s'agit d'un problème hérité, que la contamination de l'Arctique s'est faite dans les années 1990 et que cela ne se passe plus. C'est là la différence entre

difference between a legacy direct route and the indirect route that continues. That is just a delaying tactic in some ways. These are the companies that are trying to find solutions. To remain competitive in this market, you must be nimble. I have seen dramatic changes. With regard to residuals, there are companies that said that there are no residuals in their materials. My response is that they did not look, because they are there. We are not 100 per cent efficient. No chemist is.

For example, 3M in its public submissions to EPA in 1999-2000, when these issues began to come out, admitted that they have 1 per cent to 3 per cent by-product — these original incidental materials — in their materials. Some of the other manufacturers said that they have 0 per cent. That was not true. Everybody now realizes that. It is the case that all the companies are pulling in the right direction in that regard.

Senator Cochrane: When do you think this started? You say you have seen dramatic change. How long has it been since you have seen this change?

Mr. Mabury: 2004 was the first field data in which we observed a change in a sample in a remote region, in seals. It was not necessarily something we expected. If we had hypothesized, we would have thought it would take a decade or so before starting to go over the hump. We were surprised at how fast it happened.

We have a paper, which I am reviewing while I am here, measuring air samples in Toronto of these precursors since 2002. We also measured them in 2001. We measured higher concentrations in 2001 than in 2002. We thought it was pretty fast. When 3M stopped making the stuff, less of the alcohols, which are very volatile, are getting away. That does not say they are not still being released. It started up high, it dropped, and stabilized at a relatively low level. These compounds are still in use. Just because 3M stopped making them did not mean everyone tore up their carpets.

We find that the ones on paper products dropped faster because, of course, those products have a smaller lifetime in the marketplace than do carpets and fabric. It is an explanation for the observation, but it is hard to prove that connection.

Senator Cochrane: I am pleased to hear you say the PFOAs already appear to be declining in remote environments three years after industry acted.

In your view, is the federal government using CEPA 1999 effectively to begin addressing the many PFCs on the domestic substances list and in use today in our country?

une voie directe héritée et la voie indirecte qui se poursuit. Il s'agit en quelque sorte d'une stratégie de temporisation. Ce sont ces entreprises qui tentent de trouver des solutions. Pour demeurer compétitif sur le marché, il faut être rapide. J'ai vu des changements remarquables. En ce qui concerne les résidus, il y a des entreprises qui affirment que leurs matériaux n'en contiennent pas. Je leur répondrais qu'elles n'ont pas cherché parce qu'il y a toujours des résidus. Nous ne sommes pas efficaces à 100 p. 100. Aucun chimiste ne l'est.

Par exemple, dans son exposé public à l'intention de l'EPA en 1999-2000, à l'époque où ces problèmes ont été mis en lumière, 3M a avoué que ses matériaux contenaient de 1 à 3 p. 100 de sous-produits — ces matières initiales découlant de la fabrication. Certains autres fabricants ont déclaré un taux de 0 p. 100. Ce n'était pas vrai. Tout le monde le sait maintenant. Toutes les entreprises font maintenant un pas dans la bonne direction à cet égard.

Le sénateur Cochrane : Quand pensez-vous que cela a commencé? Vous avez dit que vous avez remarqué des changements importants. Quand avez-vous remarqué ces changements?

M. Mabury : En 2004, nous avons recueilli les premières données sur le terrain qui nous ont permis d'observer un changement dans les échantillons prélevés chez les phoques d'une région éloignée. Nous ne nous attendions pas nécessairement à ça. Si nous avions formulé une hypothèse, nous aurions présumé qu'une décennie passerait avant que des changements importants soient remarqués. Nous avons été surpris par la rapidité de ces changements.

Nous avons un document, que je parcours à l'instant, et qui fait état de la mesure de ces précurseurs dans des échantillons d'air prélevés à Toronto depuis 2002. Nous les avons également mesurés en 2001. Leur concentration était plus élevée en 2001 qu'en 2002. Nous avons trouvé ce changement passablement rapide. Quand 3M a cessé de produire la substance, on a remarqué qu'une moins grande quantité d'alcools, qui sont très volatils, s'échappaient. Cela ne veut pas dire que ces alcools ne sont plus rejetés dans l'air. Leur concentration était élevée, puis, elle a diminué, pour enfin se stabiliser à un niveau plutôt bas. On utilise pourtant toujours ces composés. Si 3M a cessé de les produire, les gens n'ont pas tous commencé à déchirer leurs tapis.

Nous avons constaté que la concentration des composés utilisés dans les produits de papier a chuté plus rapidement parce que ces produits ont une durée de vie moins longue sur le marché que les tapis et les tissus. Cela pourrait expliquer ce qu'on a observé, mais il est difficile de prouver le lien.

Le sénateur Cochrane : Je suis heureuse d'apprendre que les APFO semblent déjà être moins présents dans les régions éloignées trois ans après que l'industrie a agi.

Selon vous, le gouvernement fédéral se sert-il de la LCPE de 1999 de manière efficace pour éliminer les CPF qui sont sur la Liste intérieure des substances et qui sont utilisés de nos jours dans notre pays?

Mr. Mabury: Yes. I am not an expert on CEPA or regulatory matters. I am a scientist, but here is what I know. EPA is one of the world's regulators. I have been to EPA several times and have been asked to give a talk and provide feedback. I read what they are doing. I have been to the OECD and talked to the Europeans. None of them is able to move as quickly and as nimbly as Environment Canada. CEPA has allowed them to recognize the problem and to incorporate the latest research into it. They tell me they are more constrained in what they can do. They are still focused on PFOA, despite the fact that in your blood PFOA is 8 carbon acid; there is 9, 11, 12 and 13 there. They are not able to address those, apparently. I think it is more toxicologically interesting, because we know little about those higher chains. They have not been able to move quickly on the precursor idea.

Environment Canada in the context of one of their major actions was to preclude the importation of four fluorinated polymers. The evidence suggests there is a link between these fluorinated polymers and either residuals or degradation of the polymers themselves, releasing alcohols that as precursors degrade into the acids that contaminate remote environments. It is the only explanation in my mind that will explain the long chain acids in polar bears.

Humans are heavily contaminated with 8 carbon. Polar bears and seals are most contaminated with the much-longer 11, 12 and 13 chain acids. We can draw a consistent connection between fluorinated polymers and those long chain acids. It is not definitive, because as I said before you cannot prove it, but the evidence is consistent with that connection. The fact that they can move on that suggests a nimbleness and an ability to act very quickly in the public's interest. The public interest, as defined by, from my view, a contaminated environment and contaminated humans clearly is connected to these fluorinated materials.

Is it a legacy problem or ongoing problem? They have been acting prudently in that regard. From what I understand about CEPA, from my vantage point, they have been able to act appropriately. I put an emphasis on that.

Senator Milne: This has taken me back to my days in the chemistry laboratory at the University of Guelph. That was a long time ago.

I find it very difficult to think that if a chemist can make these long chain molecules, alcohols, they could not immediately test for them. How do they know they had them if they could not test for them?

Mr. Mabury: Certainly, there is one way of testing in a laboratory when you have a gallon of this stuff. I should point out that we measure tens to hundreds of picograms in a metre cubed of air. You go from grams to milligrams to micrograms to nanograms to picograms. Each one of those is ten to the third. It

M. Mabury : Oui. Je ne suis pas spécialiste de la LCPE ni des questions de réglementation. Je suis un scientifique, mais voici ce que je sais. L'EPA est l'un des organismes de réglementation de la planète. Je me suis présenté à l'EPA à plusieurs reprises, et on m'a demandé de présenter un exposé et de fournir mes commentaires. Je lis des documents sur les activités de l'EPA. Je suis allé à l'OCDE et j'ai parlé aux responsables européens. Aucun d'entre eux n'est en mesure d'agir aussi rapidement qu'Environnement Canada. La LCPE leur a permis de reconnaître le problème et d'incorporer les dernières recherches. Ils me disent qu'ils sont davantage limités relativement à ce qu'ils peuvent accomplir. Ils mettent encore l'accent sur l'APFO malgré le fait que la chaîne carbonée de l'APFO dans le sang humain est composée de huit atomes; il existe de chaînes carbonées de 9, 11 12 et 13 atomes. Apparemment, ils ne sont pas en mesure de les étudier. Du point de vue toxicologique, je crois que des études de ce genre seraient plus intéressantes, car nous connaissons peu de choses sur ces chaînes plus longues. Ils n'ont pas pu agir rapidement en ce qui concerne la notion des précurseurs.

Dans le cadre de l'une de ses mesures les plus importantes, Environnement Canada devait interdire l'importation de quatre polymères fluorés. Tout porte à croire qu'il y a un lien entre ces polymères fluorés et les résidus ou la décomposition des polymères eux-mêmes, ce qui donnerait lieu au rejet d'alcools, qui, en tant que précurseurs, se décomposent et deviennent des acides qui contaminent les milieux éloignés. C'est, à mon avis, la seule explication des acides à longue chaîne chez les ours polaires.

Le sang des humains est très contaminé par des chaînes carbonées composées de huit atomes. Les ours polaires et les phoques sont les animaux les plus contaminés par des chaînes carbonées composées de 11, 12 et 13 atomes. Nous pouvons établir un lien solide entre les polymères fluorés et ces acides à longue chaîne. Il ne s'agit pas d'un lien définitif, car, comme je l'ai déjà dit, on ne peut pas le prouver, mais la preuve semble indiquer ce lien. On est en mesure de faire quelque chose, et cela montre une rapidité et une capacité d'agir très rapidement dans l'intérêt du public. L'intérêt public est, selon moi, lié à la contamination de l'environnement, et la contamination des humains est clairement liée à ces matières fluorées.

S'agit-il d'un problème hérité ou d'un problème continu? Le ministère agit prudemment à cet égard. Selon ma compréhension de la LCPE, on a été en mesure d'agir de manière appropriée. J'insiste sur ce point.

Le sénateur Milne : Cela me rappelle les heures que j'ai passées dans le laboratoire de chimie, à l'Université de Guelph. Ça fait très longtemps.

Il est difficile pour moi de comprendre comment des chimistes ont pu fabriquer ces molécules à longue chaîne, ces alcools, et ne pas immédiatement les analyser. Comment savaient-ils qu'ils les avaient s'ils ne pouvaient pas les analyser?

M. Mabury : Il y a bien sûr une façon de les analyser en laboratoire quand on dispose d'un gallon de la substance. Il est important de souligner que nous décelons des dizaines ou des centaines de picogrammes de ces substances dans un mètre cube d'air. Il y a d'abord les grammes, puis, les milligrammes, les

would be three cubic metres of air. There would be 300 picograms in there. That is a really low thing. It took us a good six months to figure out how to do it at those low levels, how to capture them, because they are so volatile.

In the normal air sampling that goes on by Environment Canada and EPA, there are huge efforts in taking air samples every 12 days all around the Great Lakes. Those samplers would not have captured these compounds. They are so volatile they go right through.

Intellectually, this has been intriguing because these are huge molecules, yet have small personalities. One would think that because they are very large they must have vapour pressures along the lines of some of the PCBs so if we look for them here we should see them. However, they did not find them there because they are so volatile they went right through the sampler. They were never trapped.

We had to develop a trapping method and analytical methods. Think of a gas chromatograph in the Olympics, testing for illicit, performance-enhancing drugs. A gas chromatograph is one of those things. We put these molecules through the gas chromatograph and never saw anything come out the other end. We thought they must be stuck inside the machines so we kept raising the temperatures. We raised it some more. It turns out that even at the starting temperature they were going through so fast they were being missed. It was a systematic bias. For some of the chemicals we measure, we must cool down the gas chromatograph to minus 40 Celsius to start. No one has done that before for chemicals that weigh such as these. People who deal with big molecules do not expect them to be so volatile; people who deal with small molecules never expect something so big to be in the same mixture. We have learned a lot.

In 1968, a dental professor in Rochester was interested in fluoridation of water. He wondered if there were any organofluorine compounds — that is, F minus connected to a carbon compound — in humans, and he started testing human blood. He did it in a gross fashion. He took the blood, measured fluoride, and then burned it at 3,200 degrees Fahrenheit, and then measured the fluoride again. He said that the difference must be organically bound fluorine. In every human blood sample he tested, he said there was organofluorine. It turns out there was not a connection to fluorinated water at all; that reaction does not occur.

In the late 1960s, in a publication of the best journal of time, nature and science, he said humans that humans have organofluorines in their blood. The lack of technology did not allow us to measure that until the early 1990s, simply because we

microgrammes, les nanogrammes et, enfin, les picogrammes. Chaque picogramme équivaut à un millième de milliardième de gramme. Il y aurait 300 picogrammes dans trois mètres cubes d'air. C'est vraiment très peu. Ça nous a pris au moins six mois pour trouver une manière de mesurer ces composés à des niveaux aussi bas et les piéger parce qu'ils sont très volatils.

Dans le cadre de la procédure normale d'échantillonnage de l'air d'Environnement Canada et de l'EPA, on déploie des efforts considérables pour prélever des échantillons d'air tous les 12 jours tout autour des Grands Lacs. Les échantillonneurs qu'ils utilisent n'auraient pas piégé ces composés. Ils sont si volatils qu'ils passent au travers.

Intellectuellement, ces molécules sont très intéressantes parce qu'elles sont immenses, mais ont une toute petite personnalité. Les scientifiques croyaient que la pression de vapeur de ces molécules, qui étaient très grosses, serait semblable à celle des BPC et que, s'ils les cherchaient, ils les trouveraient. Cependant, ils ne les ont pas trouvées parce qu'elles sont si volatils qu'elles passaient à travers l'échantillonneur. Elles n'étaient pas jamais piégées.

Nous avons dû élaborer une méthode de piégeage et des méthodes d'analyse. Pensez au chromatographe en phase gazeux qui est utilisé aux Jeux Olympiques pour détecter les substances illicites améliorant la performance. Le chromatographe en phase gazeuse est l'un de ces outils. On a mis les molécules dans le chromatographe en phase gazeuse, et rien n'est sorti à l'autre bout. On croyait que les molécules devaient être prises à l'intérieur des machines, alors on a continué à élever la température. On l'a élevée encore plus. On a fini par comprendre que, même à la température de départ, les molécules traversaient l'outil si rapidement qu'elles n'étaient pas détectées. Il s'agissait d'un biais systématique. Pour mesurer certaines substances chimiques, nous devons refroidir le chromatographe en phase gazeuse pour qu'il atteigne une température de -40 °C. Personne n'avait encore fait cela pour des substances chimiques qui pèsent autant. Les gens qui étudient les grosses molécules ne s'attendent pas à ce qu'elles soient si volatiles; ceux qui étudient les petites molécules ne s'attendent jamais à ce que quelque chose d'aussi gros fasse partie du même mélange. Nous en avons appris beaucoup.

En 1968, un professeur en dentisterie à Rochester s'est intéressé à la fluoruration de l'eau. Il s'est demandé s'il y avait des composés de fluorure organique — c'est-à-dire moins F lié à un composé carboné — chez les humains, et il a commencé à analyser le sang humain. Il l'a fait de manière grossière. Il prélevait le sang, mesurait le fluorure et le brûlait à une température de 3 200 °F, puis, mesurait de nouveau le fluorure. Il a affirmé que la différence devait être le fluor organiquement lié. Dans tous les échantillons de sang humain qu'il a analysés, il a affirmé qu'il y avait du fluorure organique. On sait maintenant qu'il n'y a pas du tout de lien avec l'eau fluorée; cette réaction n'a pas lieu.

À la fin des années 1960, dans l'une des meilleures revues sur le temps, la nature et la science, il a affirmé que le sang des humains contenait des fluorures organiques. Le manque de technologie nous a empêchés de mesurer cela jusqu'au début

were not smart enough to be able to analyze, with precision and accuracy, the identity of those molecules. We were not smart enough early enough.

Senator Milne: How easy would it be for industry to follow 3M's example or to start by removing the residuals? Is that an expensive process or an easy process?

Mr. Mabury: The record indicates that all the world's manufacturers of these materials agreed to remove about 90 or 95 per cent by 2010. I do not believe they would have agreed unless they could do it. The fact that DuPont announced two days ago, on their website, that they have essentially done it already tells me that it was certainly doable. I do not know that their products cost any more than they did before removing the residuals. I am not privy to the costing of industrial mediums like that, but it does not seem to have any negative impact on their ability to continue to produce materials. The evidence suggests that it was not as hard as it was suggested it would be.

Senator Milne: DuPont is already following 3M?

Mr. Mabury: That is a different thing, because 3M ceased production of an eight-carbon compound and about four years ago brought out a four-carbon compound. In their announcement two days ago, DuPont said, "We have done what we were to do by 2010 already." They have removed the vast majority of residual by-products of unintended materials in there. Reading between the lines, it seems they have alternatives so that they no longer will be in the long-chain business. I am trying to read between the lines. It would have been inconceivable to me that the largest company in the world, certainly the company with the longest experience with fluorinated compounds in general, did not already have an active alternative research market.

Bruce Smart, one of the smartest people at DuPont, was quoted in *Chemical & Engineering News*, *C&EN*, a trade magazine, saying that alternatives were possible, and that was three years ago. I took that as an indication that they are clearly working on alternatives.

DuPont is a company that ultimately did the most to solve the ozone depletion problem by coming out with alternatives that allowed us to replace freons. Up to that point, industry was saying that it would be difficult. One day, however, it was no longer difficult. That is industrial news.

Senator Milne: On sheer speculation, do you suspect these long-chain alcohols may be responsible for what they now call the 21st century disease, where people cannot go out of their house because they are allergic to everything around them? That is, the house must be made of wood and all natural materials, and so on.

des années 1990 parce que nous n'avions tout simplement pas les connaissances nécessaires pour analyser, avec précision et exactitude, la nature de ces molécules. Nous n'avons pas acquis les connaissances nécessaires assez tôt.

Le sénateur Milne : Dans quelle mesure l'industrie serait-elle en mesure de suivre l'exemple de 3M ou de commencer à éliminer les résidus? S'agit-il d'un processus dispendieux ou d'un processus facile?

M. Mabury : Selon le dossier, les fabricants de ces matières à l'échelle de toute la planète ont accepté de les réduire de 90 à 95 p. 100 d'ici 2010. Je ne crois pas qu'ils auraient accepté si c'était impossible. Il y a deux jours, les représentants de DuPont ont annoncé, sur le site Web, qu'ils ont déjà atteint cet objectif, ce qui prouve que c'était faisable. À ce que je sache, leurs produits ne coûtent maintenant pas plus cher parce qu'on en a retiré les résidus. Je ne connais pas grand-chose à l'établissement des coûts dans le milieu industriel, mais le processus ne semble pas avoir eu d'effets négatifs sur leur capacité de continuer à produire des matériaux. Tout semble indiquer que l'objectif n'était pas aussi difficile à atteindre qu'on le croyait.

Le sénateur Milne : DuPont suit déjà l'exemple de 3M?

M. Mabury : Ils n'ont pas accompli les mêmes choses. 3M a cessé de produire un composé à huit atomes de carbone et, il y a environ quatre ans, il a commencé à produire un composé à quatre atomes. Dans leur annonce, il y a deux jours, les représentants de DuPont ont affirmé : « Nous avons déjà accompli ce que nous ne devions réaliser qu'en 2010. » Ils ont retiré la grande majorité des sous-produits résiduels non voulus de leurs matériaux. Cela voudrait dire qu'ils ont trouvé des solutions de rechange et qu'ils ne produiront plus de molécules à longue chaîne. J'essaie d'interpréter leurs déclarations. Je ne pourrais pas concevoir que l'entreprise la plus importante au monde, ou celle qui a le plus d'expérience dans la production de composés fluorés en général, n'avait pas déjà effectué des recherches sur un marché de rechange.

Il y a trois ans, l'un des représentants les plus intelligents de DuPont, Bruce Smart, a affirmé, dans la revue professionnelle *Chemical & Engineering News*, *C&EN*, qu'il y avait des solutions de rechange. J'ai compris que l'entreprise travaillait pour trouver des solutions de rechange.

DuPont est l'entreprise qui a le plus œuvré pour régler le problème de la réduction de l'ozone en trouvant des solutions de rechange aux chlorofluorocarbures. Avant cela, l'industrie affirmait que ce serait difficile. Cependant, un jour, ce n'était plus difficile. Il s'agit de nouvelles industrielles.

Le sénateur Milne : Hypothétiquement, croyez-vous que ces alcools à longue chaîne peuvent être responsables de ce qu'on appelle la maladie du XXI^e siècle, qui empêche les gens de sortir de chez eux parce qu'ils sont allergiques à tout ce qui les entoure? C'est-à-dire que la maison doit être fabriquée uniquement de bois et de matériaux naturels.

Mr. Mabury: I have no idea. I doubt seriously that these are connected to those. Although the concentrations are substantial, they pale in comparison to exposure to other things. I do not know what to make of that.

Senator Milne: I find what you said about CEPA to be encouraging and that some of these companies in the United States, namely DuPont and 3M, in spite of the fact that the EPA is lagging on this, are voluntarily doing this sort of thing. That is very encouraging.

Mr. Mabury: I was suggesting EPA is not as nimble and free to follow all the research and evidence as Environment Canada is. They have still been doing good things. They took the approach that there are individuals within EPA that believe these residuals are important; we need to address those. It was a voluntary action, so it does not require regulatory sorts of things.

There is much litigation in and around that West Virginia plant, for example, because a lot of people in that area have a lot of PFOA in their blood — higher than anywhere else. This is the United States we are talking about, so there is a lot of litigation underlying all of that. I cannot remotely parse what all that means. I think there are positive indications all around.

Senator Milne: We are now looking at CEPA and what we can do to make it more effective. You say it is working well in this area. Do you have any suggestions to give them even more flexibility and nimbleness?

Mr. Mabury: There is nothing obvious. I have not parsed the act itself, but Canada is getting a lot of good press. Looking at all the thousands of chemicals and prioritizing what needs to be studied and regulated is a huge plus. Europe and the United States are trying to do that. Europe is a far more bureaucratic entity than Canada; they are way behind in prioritizing what chemicals to look at.

When I go to meetings, people say Canada is way ahead of the game on these things. In my view, regulators in Canada have the tools they need to do the job they do. The challenge comes more with some of our technologies that are not as up to speed as they could have been. It took really clever people to discover a method to detect these compounds with the confidence we need to have.

Some of them are just endemic problems that we must overcome. Nothing comes to mind to change the act that would give regulators extra powers. In my view, they seem to have the tools they need to get a good job done.

M. Mabury : Je n'en sais rien. Je doute beaucoup que ces deux phénomènes soient liés. Si les niveaux de concentration de ces alcools sont considérables, ils ne sont pas du tout comparables à notre exposition à d'autres substances. Je ne sais pas quoi vous dire.

Le sénateur Milne : Je trouve que ce que vous avez dit au sujet de la LCPE est encourageant, tout comme le fait que certaines entreprises américaines, dont DuPont et 3M, prennent volontairement ce genre de mesures malgré le fait que l'EPA prenne du retard. C'est vraiment très encourageant.

M. Mabury : J'ai laissé entendre que l'EPA n'agissait pas aussi rapidement qu'Environnement Canada ni aussi libre en ce qui concerne la recherche et les données probantes. L'EPA réalise tout de même des choses importantes. Il y a des membres de l'EPA qui croient que ces résidus sont importants, et il faut adopter une approche pour régler ce problème. Il s'agissait d'une mesure volontaire, qui n'exigeait pas de règlement.

Par exemple, il y a de nombreux litiges concernant une usine de la Virginie occidentale parce que bon nombre de personnes dans la région ont un taux élevé d'APFO dans le sang — plus élevé que partout ailleurs. On parle des États-Unis. Il y a donc de nombreux litiges concernant ce problème. Je ne peux pas du tout analyser la situation. Je crois qu'il se passe des choses positives un peu partout.

Le sénateur Milne : Nous examinons la LCPE et ce que nous pouvons faire pour la rendre plus efficace. Vous dites qu'elle a des effets positifs dans ce domaine. Avez-vous des suggestions pour accorder encore plus de souplesse aux intervenants et leur permettre d'agir plus rapidement?

M. Mabury : Il n'y a pas de solutions évidentes. Je n'ai pas étudié la LCPE en elle-même, mais le Canada a bonne réputation. Nous analysons les milliers de substances chimiques et établissons des priorités relativement à celles qui doivent être étudiées et réglementées, ce qui est très avantageux. L'Europe et les États-Unis tentent également de faire la même chose. L'Europe est une entité beaucoup plus bureaucratique que le Canada; elle a pris beaucoup de retard en ce qui concerne l'établissement des priorités relativement aux substances chimiques devant faire l'objet d'une analyse.

Quand j'assiste à des réunions, j'entends beaucoup dire que le Canada a pris beaucoup d'avance par rapport à ces mesures. À mon avis, les organismes de réglementation au Canada ont les outils dont ils ont besoin pour accomplir leur travail. Le défi auquel nous faisons face est davantage lié à notre technologie, qui n'est pas aussi avancée qu'elle pourrait l'être. Ce sont des gens très savants qui ont découvert la méthode nécessaire pour détecter les composés de manière sûre.

Certains des problèmes auxquels nous faisons face sont simplement endémiques. Je n'arrive pas à penser à une modification de la LCPE qui donnerait plus de pouvoir aux organismes de réglementation. Selon moi, ils ont les outils dont ils ont besoin pour faire du bon travail.

I am realistic about how fast government entities move on things and my view is they move quite nimbly.

Senator Sibbeston: I take it you do studies just out of scientific interest. That is, there is nothing compelling you to do that. Is the federal government doing similar studies in the North?

Mr. Mabury: All of my northern work has been funded by Canada through the various funding agencies that get us up North. Each trip up to the North costs approximately \$30,000. My operating grant is \$42,000; you cannot do it on that. They have all been in collaboration with Environment Canada scientists, one of whom was here last week. He is a co-supervisor with most of the students I send up there. We are interested in the Arctic by a scientifically driven interest.

The cold condensation hypothesis on why the Arctic is so contaminated with chemicals is that vapour pressure varies with temperature. In the chemistry lab, if you want to get solvent off and concentrate a chemical, you would put it in a round-bottom flask, with lots of solvent, and you would pull a vacuum on it and heat it up in a hot water bath. You would not want it released into the room so you would trap it in a cold trap on the side. The globe works in the same way. Temperate regions are very warm, so chemicals there have higher vapour pressures that escape into the atmosphere. The Arctic is very cold and chemicals do not want to be in the lower vapour pressure so they condense. Thus, in the Arctic, the Inuit have a higher contamination of DDT in their adipose tissue than we in the South have. It is scientifically interesting because these chemicals tend to partition there, preferentially. The fact that the perfluorinated acids are in such a high concentration and that, in my view, they could not have gotten there by themselves as the final product, makes it an interesting scientific problem. We have a theory and we must test it. Therefore, we go to the Arctic to make the measurements that we have predicted because the only truly good science that can result is when you have predictable and testable theories. You have to be able to make a prediction so that you can test it to know whether it is valid.

There is a practical element to this as well. It is inappropriate for modern industrial society to contaminate remote parts of the globe that derive little or no benefit from those materials — and the Arctic fits that philosophical judgement perfectly. I live and work in Canada and the Canadian Arctic is becoming contaminated so it makes sense for us to do some work there.

Je suis réaliste en ce qui concerne la vitesse à laquelle les entités gouvernementales peuvent agir et, à mon avis, elles agissent rapidement.

Le sénateur Sibbeston : Je suppose que vous réalisez vos études par intérêt scientifique. C'est-à-dire que rien ne vous pousse à mener de telles études. Le gouvernement fédéral mène-t-il des études semblables dans le Nord?

M. Mabury : Tous les travaux que j'ai accomplis dans le Nord ont été financés par le Canada par l'entremise de divers organismes subventionnaires. Chaque voyage dans le Nord coûte environ 30 000 \$. Ma subvention d'exploitation est de 42 000 \$; ce n'est pas suffisant. Toutes les études ont été menées en collaboration avec des scientifiques d'Environnement Canada, dont l'un était ici la semaine dernière. Il cosupervise la plupart des étudiants que j'envoie dans le Nord. L'Arctique nous intéresse d'un point de vue scientifique.

Selon l'hypothèse de la condensation froide, qui tente d'expliquer pourquoi l'Arctique est aussi contaminé qu'il l'est par des substances chimiques, la pression de vapeur varie selon la température. Dans un laboratoire de chimie, si vous voulez retirer un solvant et concentrer une substance chimique, vous la mettez dans un ballon à fond rond avec beaucoup de solvant, vous la passez sous-vide et la chauffez dans un bain d'eau chaude. Vous ne voudrez pas qu'elle soit libérée dans la salle. Vous la piègeriez donc dans un piège froid sur le côté. Le globe terrestre fonctionne de la même manière. Les régions tempérées sont très chaudes. La pression de vapeur des substances chimiques qui s'y trouve est donc plus élevée, et les substances s'échappent dans l'atmosphère. L'Arctique est une région très froide, et les substances chimiques qui s'y trouvent, ne voulant pas subir une pression de vapeur peu élevée, se condensent. Ainsi, le tissu adipeux des Inuits dans l'Arctique est davantage contaminé par le DDT que ne l'est le nôtre dans le Sud. C'est intéressant d'un point de vue scientifique parce que ces substances chimiques ont tendance à se segmenter dans ces régions, de préférence. Le fait que les acides perfluorés y sont très concentrés et qu'ils n'auraient pas pu, selon moi, se retrouver là par eux-mêmes en tant que produit final, pose un problème scientifique intéressant. Nous avons une théorie, que nous devons mettre à l'essai. Nous allons donc dans l'Arctique pour prendre des mesures et mettre nos prévisions à l'essai parce que les théories prévisibles et vérifiables sont nécessaires à la science. Vous devez être en mesure de formuler des hypothèses pour les vérifier et déterminer si elles sont valides.

Il y a également un aspect pratique à cela. Il n'est pas approprié pour une société industrielle moderne de contaminer des parties isolées du globe qui ne tirent que peu d'avantages, voire aucun, de ces produits — et l'Arctique est tout à fait conforme à ce jugement philosophique. Je vis et je travaille au Canada, et l'Arctique canadien est de plus en plus contaminé. Il est donc logique que j'effectue des travaux là-bas.

Senator Sibbeston: In the North, studies have been completed on various contaminants such as mercury. In studying the perfluorinated chemical pollutants, are you discovering that there are more of them in the Arctic and the people there than there are in the South?

Mr. Mabury: Certainly, there are more perfluorinated pollutants in northern mammals, such as polar bears and seals, than there are in similar animals in more southern areas. According to the Health Canada data that I have seen, humans in the North do not seem to be any more contaminated than they are in the South. However, the compounds are still up there and some of them seem to be on the order of the similar kind of contamination that we have here. That makes me wonder how that can be possible in the context of exposures. I would not have expected an equivalency kind of contamination in humans but, I understand, it is roughly the same.

Senator Sibbeston: As the North develops and materials, in particular rugs, and various foods from the South become more readily available, I suspect that the same kinds of pollution that we have in the South would become more apparent. While the sources of some pollutants are air and water, perhaps other contaminants come from those other materials.

Mr. Mabury: You have captured perfectly what the evidence suggests and what I believe — that is, that humans are contaminated differently than polar bears are contaminated and the source of that is our consumer goods. The personality of these chemicals is such that, in the polar bear and in the seal, they do not reside in the fat and muscle. Rather, those chemicals reside in the blood, liver, spleen and other blood-rich areas, and humans eat very few of those elements. The contamination for animals lies in the fact that they eat many blood-rich portions, where humans tend to eat more of the uncontaminated portions of the animals. The source of much of the contamination is exactly as you have described it — our consumer materials. If they are consumer materials, then they are precursors, which means we have to make them in our bodies and, therefore, we have to go through the reactive intermediates that are on the pathway to the final material. That is why we are scientifically interested in that process and that pathway.

Senator Cochrane: Based on mere curiosity and because I am not a scientist, I need to ask about these slides. You are putting pipes into the ice in order to collect evidence from various years. Does the pipe go down lower to go back in years?

Mr. Mabury: We dug down 6.8 meters, which took us back to 1996. We cleaned off the side wall of the hole, drove down the stainless steel pipe, which has very low contamination potential, into the side of the hole, retrieved an ice sample and put the sample into bags and bottles that we knew were clean.

Le sénateur Sibbeston : Dans le Nord, on a mené des études sur divers contaminants, comme le mercure. Dans vos études sur les polluants chimiques perfluorés, avez-vous découvert qu'il y a davantage de ces polluants dans l'Arctique et chez les habitants de cette région que dans le Sud?

M. Mabury : Certainement. Il y a plus de polluants perfluorés chez les mammifères du Nord, comme les ours polaires et les phoques, que chez des animaux semblables dans des régions plus au sud. Selon les données de Santé Canada que j'ai vues, les humains dans le Nord ne semblent pas être plus contaminés que ceux dans le Sud. Cependant, ces composés sont tout de même présents dans le Nord, et certains d'entre eux ressemblent à la contamination que nous subissons ici. Je me demande comment cela est possible dans le contexte de l'exposition. Je n'aurais pas prévu une contamination équivalente chez les humains des deux régions, mais, il semble qu'elle soit plus ou moins la même.

Le sénateur Sibbeston : À mesure que le Nord se développe et que des matériaux, en particulier des tapis, et divers aliments du Sud deviennent de plus en plus disponibles, je soupçonne que la région sera touchée par les mêmes types de pollution que celle que nous avons ici. Si les sources de certains polluants sont l'air et l'eau, les matériaux dont j'ai parlé contiennent peut-être d'autres contaminants.

M. Mabury : Vous avez tout à fait compris ce que la preuve démontre et ce que je crois — c'est-à-dire que les humains sont contaminés différemment des ours polaires en raison de leurs biens de consommation. La nature de ces substances chimiques est telle que, dans les ours polaires et les phoques, elles ne se logent pas dans la graisse et les muscles. Elles se logent plutôt dans le sang, le foie, la rate et d'autres organes riches en sang, et les humains mangent très rarement ces éléments. Les animaux sont contaminés parce qu'ils mangent de nombreuses portions riches en sang, tandis que les humains ont tendance à manger davantage les parties non contaminées des animaux. Une bonne part de notre contamination se fait donc exactement comme vous l'avez décrite — par l'entremise de nos biens de consommation. S'ils sont des biens de consommation. Ils sont également des précurseurs, ce qui veut dire que nous fabriquons les contaminants dans notre corps. Nous devons donc passer par les intermédiaires réactifs qui mènent à la voie vers la matière finale. C'est pourquoi nous nous intéressons scientifiquement à ce processus et à cette voie.

Le sénateur Cochrane : Comme je suis curieuse et que je ne suis pas un scientifique, je dois vous poser quelques questions sur vos diapositives. Vous insérez des tuyaux dans la glace afin de recueillir des éléments de preuve datant de diverses années. Le tuyau est-il enfoncé plus creux selon le nombre d'années?

M. Mabury : Nous avons enfoncé le tuyau à 6,8 mètres, ce qui nous a fourni des éléments de preuve datant de 1996. Nous avons nettoyé les parois du trou, inséré le tuyau en acier inoxydable, qui est un matériau au potentiel de contamination très peu élevé, avons prélevé un échantillon de glace et placé l'échantillon dans des sacs et des bouteilles que nous savions propres.

I should have a picture of the wall after the core-sample taking so that you could see the many holes all the way down, year by year by year. That allowed us to isolate 1998 ice and deposition. We bring that sample back to the lab, melt the ice, take the water, extract the compounds that we are looking at and, on a half-million-dollar instrument, we detect these compounds.

Senator Cochrane: That is fascinating.

Mr. Mabury: The fact that today we can measure that in picograms per litre, pg/l, of water is amazing because we could not have done that five years ago.

Senator Cochrane: It is only recently that we have been able to measure these substances. How much longer will it be before the toxicology studies tell us whether the amounts found in humans is dangerous for our health?

Mr. Mabury: I do not know.

Senator Cochrane: But, you know so much, Mr. Mabury.

Mr. Mabury: I cannot predict success in toxicology studies because it is simply too difficult. I can say that 3M was being a smart company when, on May 16, 2000, it said that the chemical is everywhere, that it does not degrade; some studies on rats and monkeys were making the company uncomfortable, and they were quitting. A company does not quit a product line of that magnitude without severe risk benefit to its bottom line.

My view is that whether current concentrations of long-chain acids in human blood will be shown to be significant in compromising human health is beside the point. Nobody wants these things in their blood in those kinds of concentrations and, in my view, they should not have to be there.

I do not know if toxicology will drive that ultimately. Studies are being done, but, ultimately, it will be driven by a cost-benefit analysis and companies determining that they cannot have their material showing up in humans. We will never know with enough certainty because it is not like global warming.

Senator Milne: I have another clarification because I missed the first part of your presentation. I am looking at your bar chart that shows the flux in how much is delivered to the Arctic. Is that measured in nanograms, ng, per square metre?

Mr. Mabury: Yes. People can visualize square centimetres and the flux at the bottom right-hand side indicates how much we did in the Canadian Arctic per year. Essentially, 500 kilograms per year is not a great deal, but it seems enough to cause contamination.

Je devrais avoir une photo de la paroi du trou après le prélèvement de la carotte pour que vous puissiez voir les nombreuses strates qui se forment, année après année. Ce processus nous a permis d'isoler de la glace et des dépôts de 1998. Nous avons rapporté l'échantillon au laboratoire, fait fondre la glace, pris l'eau, extrait les composés à examiner et, grâce à un outil d'un demi-million de dollars, détecté ces composés.

Le sénateur Cochrane : C'est fascinant.

M. Mabury : Le fait que nous puissions maintenant mesurer ces composés en picogrammes par litre, pg/l, d'eau est incroyable parce que nous n'aurions pas pu le faire il y a cinq ans.

Le sénateur Cochrane : Nous ne pouvons mesurer ces substances que depuis très récemment. Combien de temps devrons-nous attendre pour que des études de toxicologie nous révèlent si les montants trouvés chez les humains sont dangereux pour notre santé?

M. Mabury : Je ne sais pas.

Le sénateur Cochrane : Mais vous savez tellement de choses, monsieur Mabury.

M. Mabury : Je ne peux pas formuler de prévisions relativement aux études de toxicologie. C'est simplement trop difficile. Je peux toutefois affirmer que les représentants de 3M ont fait preuve d'intelligence quand, le 16 mai 2000, ils ont déclaré que la substance chimique était partout et qu'elle ne se dégradait pas; des études menées sur des rats et des singes les rendraient mal à l'aise, et ils ont décidé de mettre fin à leur production. Une entreprise n'élimine pas une gamme de produits d'une telle importance sans risquer de graves conséquences pour son bénéfice net.

Selon moi, il importe peu de savoir si les concentrations actuelles des acides à longue chaîne dans le sang humain sont dangereuses pour la santé. Personne ne veut de telles concentrations de ces substances dans son sang, et, à mon avis, elles ne devraient pas y être.

Je ne sais pas si c'est sur la toxicologie qu'on finira par s'appuyer. Des études sont menées, mais, au bout du compte, on s'appuiera sur une analyse coûts-avantages, et ce sont les entreprises qui détermineront que ces matières ne peuvent plus se retrouver chez les humains. Nous ne connaissons jamais les effets de ces substances avec certitude, car ce phénomène n'est pas comme celui du réchauffement planétaire.

Le sénateur Milne : J'aimerais que vous m'expliquiez quelque chose parce que j'ai raté la première partie de votre exposé. J'examine votre diagramme à barres, qui montre le flux de ces substances vers l'Arctique. Ce flux est-il mesuré en nanogrammes, ng, par mètre carré?

M. Mabury : Oui. Les gens peuvent facilement visualiser des centimètres carrés, et, dans le coin inférieur droit, le flux de ces substances vers l'Arctique canadien par année est indiqué. À vrai dire, 500 kilogrammes par année n'est pas une quantité considérable, mais c'est suffisant pour causer une contamination.

Senator Milne: It causes bioaccumulation in some species.

Mr. Mabury: Yes. The alternative theory of a direct route, the one I spoke to before, suggests that eventually, if not already, there will be many thousands of kilograms per year making it into the Arctic, which is more than 10 times 500 kilograms. That is a scary thought. I do not know whether that will happen, but it is predicted. That is why some of the temporal studies need to be done.

We have seen PFOS plummet. The models suggest that the direct route will deliver these materials there over the next few decades and that they should rise again. I do not know if that is the case; I hope it is not, but it might be.

Senator Milne: That comes back to Senator Sibbeston's question and the fact that we were told earlier that the levels in humans in the Arctic are really no different than the levels in humans in southern Ontario.

Mr. Mabury: I think they are more similar than dissimilar. I do not think any of that is published yet, but I have seen it in presentations at meetings.

The Chairman: When you dig down 6.8 metres, you can see the strata and it clearly identifies —

Mr. Mabury: Yes. We use a number of ways to figure out what year we are talking about. One, you can see the strata, because the ice is different in the different times of the year when it is deposited; it will look different whether it is cold or warm.

We back that obviously subjective observation up with ion analysis. We can measure the chloride and sulphate ions and those change over the course of a year depending on what kind of deposition it is — summertime versus wintertime. You will get peaks during the summertime and they drop in the winter.

We overlay those to have confidence in placing the years on that particular sample. We rely on Fritz Koerner, one of the deans of glaciologists in Canada; he works for the Geological Survey of Canada. I think he is officially retired now, but you would not know that. He goes up every year and tromps all over the Arctic. He has been a huge help for us and that is who we rely on. He climbs down in the pit and says there is a year, and another one and another one. We test him by doing ion analysis and he is correct.

The Chairman: Glaciologists know wonderful things. I know you are a scientist and not a politician. One of the questions that we are addressing, in a large and general sense, is that we have no doubt the capacity exists within CEPA to do the things that ought to be done; in that regard, should CEPA be more prescriptive?

In other words, when it talks about things which the department "may" do, would it be more efficacious — in terms of removing things that we do not want to have in our blood, or

Le sénateur Milne : Cette quantité cause une bioaccumulation chez certaines espèces.

M. Mabury : Oui. Selon la théorie de la voie directe, celle dont j'ai parlé auparavant, tôt ou tard, si ce n'est pas déjà le cas, des milliers de kilogrammes de ces substances se rendront dans l'Arctique par année, ce qui représente plus de dix fois 500 kilogrammes. C'est une théorie qui fait peur. Je ne sais pas si c'est vraiment ce qui va se passer, mais c'est ce que l'on prévoit. C'est la raison pour laquelle on doit mener des études temporelles.

Nous avons vu les niveaux de SPFO chuter. Les modèles donnent à penser que la voie directe fera en sorte que ces matières feront leur chemin vers le Nord au cours des prochaines décennies, et que leur niveau remontera. Je ne sais pas si c'est vraiment le cas; j'espère que non, mais c'est une possibilité.

Le sénateur Milne : Cela nous ramène à la question du sénateur Sibbeston et au fait que vous nous avez dit plus tôt que les niveaux de concentration chez les humains dans l'Arctique sont semblables à ceux chez les humains dans le sud de l'Ontario.

M. Mabury : Je crois qu'ils sont plus semblables que différents. Je pense que ces constatations ne sont pas encore publiées, mais j'en ai pris connaissance dans le cadre d'exposés présentés à des réunions.

Le président : Quand vous creusez à 6,8 mètres de profondeur, vous pouvez voir les strates, et elles montrent clairement...

M. Mabury : Oui. Nous utilisons un certain nombre de méthodes pour déterminer de quelle année il est question. Premièrement, on peut voir les strates parce que la glace varie selon le temps de l'année où elle s'est formée; son aspect variera selon la température.

Nous appuyons cette observation évidemment subjective par une analyse d'ions. Nous pouvons mesurer les ions fluorures et sulfates, et ils évoluent au cours d'une année selon le type de dépôt — estival ou hivernal. Il y aura plus d'ions dans les dépôts estivaux que dans les dépôts hivernaux.

Nous les alignons afin de nous assurer d'associer la bonne année à un échantillon en particulier. Nous nous fions à Fritz Koerner, l'un des doyens de la glaciologie au Canada; il travaille pour la Commission géologique du Canada. Je crois qu'il a officiellement pris sa retraite, mais ça ne se voit pas. Toutes les années, il se promène d'un bout à l'autre de l'Arctique. Il nous aide énormément, et nous comptons sur lui. Il descend dans le trou et nous montre les strates correspondant à chaque année. Nous le mettons à l'essai en effectuant des analyses d'ions, et il a toujours raison.

Le président : Les glaciologues en savent beaucoup. Je sais que vous êtes un scientifique et non un politicien. J'aimerais aborder l'une des questions qui nous préoccupent de manière générale. Nous n'avons aucun doute que la LCPE fournit la capacité nécessaire pour faire ce qui doit être fait; à cet égard, devrait-elle être plus normative?

Autrement dit, dans les cas où elle aborde les mesures que le ministère « pourrait » prendre, serait-il plus efficace — si l'objectif est d'éliminer les substances dont nous ne voulons pas

in the air and water — to say that there are triggers in the event of which the government “shall” do something? That is an oversimplified explanation, but this is apropos the question you were asked earlier by Senator Milne about the present state of CEPA.

One of the reasons that we ask that question is that, despite all we know, the list of chemicals that have been flat-out banned under CEPA consists of exactly one out of the 27,000 that have been identified on the priority list that you are talking about. Some part of that surely derives from the fact of wait until we know what the truth is, until we have better evidence and until we are able to test the theories. Our concern is that some of it might also come out of other impediments to action.

Do you have an opinion in that respect?

Mr. Mabury: People have been suggesting I have opinions about lots of things, so yes, I probably have an opinion.

Responding to the word “prescriptive,” I think it would be ill-advised to be prescriptive around targeting certain chemicals, because you cannot anticipate problems you do not know about now. It is like trying to prescribe to Canadian scientists that they should work on a certain problem. That has never proven to be a wise decision. Scientists are best left to follow what they believe in their own creative minds and ambitions are the most important problems. No government, no politician can anticipate better than the people on the ground what is important to work on.

The Chairman: That is one view.

Mr. Mabury: Correct. John Polanyi is in my department, so I get a certain view on that.

From the perspective of being prescriptive in the context of what kinds of properties or presence of chemicals are in humans, for example, I think the public does not have the time or willingness to parse, “Well, it is there, but it is not a problem.” How do you know it is not a problem? I do not think the public wants these chemicals in their blood at certain concentrations. The problem is you have to define “concentration.” I do not care how low it is, some chemist someplace can measure it down to a molecule.

The Chairman: We get better at it.

Mr. Mabury: Yes. Single molecule detection is possible now in very constrained, specific kinds of situations. That are many tens of tens lower than what we are measuring now. We do not want to say it is not detectible, because that is purely a charge to chemists to move the detection limits.

However, I do think the public wants a more proactive stance. We do not want these things in our blood or our bodies — this is me talking, Scott Mabury, a citizen. I think the public does not

dans notre sang, dans l’air et dans l’eau — d’affirmer qu’il y a des événements déclencheurs en réaction auxquels le gouvernement « fera » quelque chose? Je me suis expliqué de manière exagérément simple, mais mon idée est liée à la question que le sénateur Milne vous a posée au sujet de la LCPE actuelle.

Nous posons en partie cette question parce que, malgré tout ce que nous savons, la liste de substances chimiques qui ont été bannies en vertu de la LCPE ne contient qu’une des 27 000 substances qui figurent dans la liste de priorités dont vous avez parlé. Cette lacune doit s’expliquer en partie par une volonté d’attendre que la vérité soit connue, qu’on établisse de meilleures preuves et que l’on mette les théories à l’essai. Nous sommes inquiets, car nous croyons que la lacune découle peut-être également d’autres obstacles à l’action.

Avez-vous une opinion à ce sujet?

M. Mabury : On a laissé entendre que j’ai une opinion sur beaucoup de choses, alors j’ai probablement une opinion là-dessus.

En ce qui concerne le terme « normatif », je crois qu’il serait inapproprié d’établir des normes pour cibler certaines substances chimiques parce qu’on ne peut pas prévoir les problèmes dont on ne sait rien. Ce serait comme tenter d’obliger les scientifiques canadiens à se pencher sur un problème en particulier. Cela ne s’est jamais révélé être une bonne décision. Il est mieux de les laisser étudier ce qui les préoccupe d’un point de vue créatif, et leurs ambitions sont ce qui importe le plus. Aucun gouvernement ni aucun politicien ne peut cerner les problèmes importants aussi bien que les gens qui travaillent sur le terrain.

Le président : C’est une façon de voir les choses.

M. Mabury : C’est vrai. John Polanyi fait partie de mon département. Je connais donc un autre point de vue.

En ce qui concerne la volonté d’être normatif relativement aux types de propriétés ou à la présence de substances chimiques chez les humains, par exemple, je ne crois pas que le public ait le temps ou la volonté de se dire : « Eh bien, cette substance est présente, mais ce n’est pas un problème. » Comment pouvons-nous savoir qu’elle ne pose pas problème? Je ne crois pas que le public veuille certaines concentrations de ces substances chimiques dans son sang. Le problème est donc de définir ces « concentrations ». Pour moi, il importe peu que la concentration soit peu élevée, car il y a des chimistes qui peuvent mesurer les substances jusqu’à la molécule près.

Le président : Nous sommes de plus en plus capables de le faire.

M. Mabury : Oui. La détection de molécules simples est maintenant possible dans certaines situations très particulières. Il existe toutefois des quantités qui sont des dizaines de fois moins élevées que celles que nous pouvons actuellement mesurer. Nous ne voulons pas dire que ces quantités ne sont pas détectables, car cela reviendrait à mettre les chimistes au défi de modifier les seuils de détection.

Cependant, selon moi, le public veut que le gouvernement adopte une position plus proactive. Nous ne voulons pas de ces substances dans notre sang ni dans notre corps — c’est mon

want substantial concentrations in their bodies, so you have to define “substantial.” You cannot say “detectable,” because it is just a challenge to move the detection limits lower.

Basically, if it is in commerce, you will probably find it in everyone’s bodies someplace if you want to look hard enough. Does it mean anything? No. That is the problem. Where does the literally meaningless move into the “Well, we do not know”? Somewhere in there is a level that I think would serve the public and would not overly constrain industry.

Not just talking about industry, in the natural products world, there are more natural products in your body than there probably are industrial compounds; it just depends on what we choose to look for. We tend to look for industrial compounds because that is what gets press and publications.

As I said before, Mother Nature puts out about 10 times as many organic compounds in the atmosphere as humans do; it is almost exactly 10 times. We cannot lose sight of that.

Senator Milne: Humans have survived, though, and increased in number.

Mr. Mabury: I am wishy-washy on that response, but I do think that there should be some sort of triggers. A look at all the hundreds of thousands of chemicals, winding them down on certain properties — a certain amount of persistence, bioaccumulation potential and somewhere the potential for toxicity — is a prudent course of action, because it is not the specific chemical but the personality of the chemical that drives those properties. It is the properties and triggers on those properties — the lifetime, for example — that will trigger regulatory interest. I think that is appropriate.

The Chairman: I have two final questions. As regards the possibility of toxicity and the extent of the toxicity, do you agree that the precautionary principle is a wise one to apply? For decades, and presently, that has been the policy of the government as regards most things.

Second, CEPA sees, or at least contemplates, a resolution of some of the problems that it addresses in the phrase “virtual elimination.” However, as you have just discussed, what was virtual elimination 10 years ago is not what it is today, simply because we can detect smaller and smaller concentrations. Therefore, it is a moving target. Could you talk about those two things?

Mr. Mabury: I will deal with the second part first. You will have to grapple with defining that term. The current concentrations of PFOA in your blood would not have been measurable 10 years. Therefore, they would have been virtually eliminated. Now they are driving substantial litigation and regulatory interest worldwide because of our ability to detect them. Certainly, we recognize they are there now. You have to

opinion personnelle en tant que citoyen. Je crois que les gens ne veulent pas de concentrations considérables de ces substances dans leur corps. On doit donc définir le terme « considérable ». On ne peut pas se servir du terme « détectable » parce que cela ne constituerait à inciter les gens à faire baisser les seuils de détection.

En somme, si une substance est commercialisée, vous la trouverez probablement dans le corps de tout le monde si vous cherchez bien. Cela veut-il dire quelque chose? Non. Quelle est la limite entre une quantité qui est sans intérêt et l’attitude qui consiste à dire : « Eh bien, nous ne savons pas »? Je crois qu’il y a une juste mesure dans laquelle on pourrait servir le public sans limiter indûment l’industrie.

Mettons l’industrie de côté un instant. Il y a plus de substances naturelles que de composés industriels dans le corps humain; tout dépend de ce que nous décidons de chercher. Nous avons tendance à chercher des composés industriels parce que c’est ce genre de recherches qui attirent l’attention et sont publiées.

Comme je l’ai mentionné, Dame Nature libère environ dix fois plus de composés organiques dans l’atmosphère que ne le font les humains — presque exactement dix fois. Il ne faut pas l’oublier.

Le sénateur Milne : Les humains ont toutefois survécu, et leur nombre a augmenté.

M. Mabury : Ma réponse n’était pas claire, mais je crois qu’il devrait y avoir des éléments déclencheurs. Il s’agit d’une ligne de conduite prudente que d’examiner les centaines de milliers de substances chimiques, ainsi que leurs propriétés — un certain niveau de persistance, le potentiel de bioaccumulation et le potentiel de toxicité — parce que ce ne sont pas les substances chimiques particulières, mais la personnalité de ces substances, qui détermine ces propriétés. Ce sont les propriétés et leurs déclencheurs — la durée de vie, par exemple — qui sont d’un intérêt pour la réglementation. Je pense que cette façon de faire est appropriée.

Le président : J’ai deux questions pour finir. En ce qui concerne le potentiel de toxicité et la portée de cette toxicité, croyez-vous qu’il est sage d’adopter le principe de précaution? Les politiques du gouvernement dans de nombreux domaines sont fondées sur ce principe depuis des décennies.

Ensuite, dans le cadre de la LCPE, la « quasi-élimination » est considérée comme une solution à certains problèmes. Cependant, comme vous l’avez mentionné, la quasi-élimination n’est pas aujourd’hui ce qu’elle était il y a dix ans simplement parce que nous pouvons détecter des concentrations de substances de moins en moins importantes. Il s’agit donc d’une cible mobile. Pouvez-vous aborder ces deux questions?

M. Mabury : J’aborderai tout d’abord la deuxième question. Il sera difficile de définir le terme « quasi-élimination ». Les concentrations d’APFO qui se trouvent dans votre sang n’auraient pas été mesurables il y a dix ans. On aurait donc cru que la substance était, pour ainsi dire, éliminée. De nos jours, bien des litiges et des règlements importants à l’échelle de la planète tiennent au fait que nous sommes en mesure de détecter ces

grapple with what does that actually mean in a quantitative manner.

Of course, the precautionary principle is an appropriate, commonsensical approach. It only disturbs me when it is used to almost celebrate ignorance about things. I do not know that there is any problem left about which you could say we know nothing about. That is simply ignorance on the part of the speaker in the context that they do not know the literature. In the vast expanse of human inquiry, scientific or otherwise, curiosity driven or otherwise, I believe people have been looking at most problems and can say lots of intelligent things about them. It is when I hear an oversimplification of what that means I am reminded we actually do know a lot.

I hope the 165 kids coming out of my third-year environmental chemistry class have the expertise to be able to say intelligent things about any chemical structure I put in front of them. They can tell you roughly how long a chemical will last in the environment and in what sphere — whether it will be in the atmosphere, the lithosphere, the hydrosphere or the biosphere. I expect them to be able to make reasonable, accurate predictions about whether the chemical will be toxic or not, and that is without ever having seen the structure or know whether it is even real. Therefore, in the context of the precautionary principle of an intelligent assessment of that, I am very supportive of it.

The Chairman: Mr. Mabury, I know my colleagues will agree with me, you have been among the most interesting and clear in your explanation of witnesses we have had on this or any other subject, and I compliment you on your ability to make even me understand some of those things.

Mr. Mabury: Thank you.

The Chairman: I expect that we may stumble across a question or two about which we might want to write you later.

Mr. Mabury: I think Ms. Hogan knows how to find me.

The Chairman: Ms. Hogan is very good at finding people.

The committee adjourned.

substances. Nous reconnaissons bien sûr qu'elles sont présentes. Il faut toutefois déterminer ce que leur présence veut dire d'un point de vue quantitatif.

Le principe de précaution est bien sûr une approche appropriée et logique. Il me dérange seulement quand il est utilisé pour pratiquement célébrer l'ignorance. Je ne sais pas s'il existe toujours un problème au sujet duquel nous ne savons rien. Cette attitude reflète simplement l'ignorance d'une personne qui n'est pas renseignée. Dans le cadre des nombreuses études, scientifiques ou autres, suscitées par la curiosité ou par d'autres facteurs, je crois qu'il existe peu de problèmes sur lesquels on ne s'est pas penché et au sujet desquels on ne peut pas s'exprimer de manière intelligente. Quand on simplifie les choses de manière exagérée, ça me rappelle que nous connaissons effectivement beaucoup de choses.

J'espère que les 165 étudiants qui terminent mon cours de chimie environnementale de troisième année ont l'expertise nécessaire pour s'exprimer de manière intelligente sur n'importe quelle composition chimique que je leur soumetts. Ils peuvent vous dire environ combien de temps une substance chimique durera dans l'environnement, et dans quelle sphère — qu'il s'agisse de l'atmosphère, de la lithosphère, de l'hydrosphère ou de la biosphère. Je m'attends à ce qu'ils puissent formuler des hypothèses raisonnables et exactes sur la toxicité de la substance sans jamais avoir vu sa structure et même sans savoir si la substance existe véritablement. Je suis donc fortement en faveur d'un principe de précaution dans le contexte d'une évaluation intelligente.

Le président : Monsieur Mabury, mes collègues seront sûrement d'accord avec moi. Vos explications sur le sujet ont été parmi les plus claires et les plus intéressantes que nous avons eu la chance d'entendre. Je vous félicite de votre capacité de jeter de la lumière sur le sujet et de me permettre même à moi de comprendre.

M. Mabury : Merci.

Le président : Je crois que nous voudrions peut-être vous poser une question ou deux par écrit plus tard.

M. Mabury : Je crois que Mme Hogan sait comment me joindre.

Le président : Mme Hogan sait joindre beaucoup de gens.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Thursday, February 1, 2007

Environment Canada:

John Arseneau, Director General, Science and Risk Assessment;
Derek M. Muir, Chief, Atmospheric Contaminant Impacts.

Health Canada:

Steve Clarkson, Associate Director General, Safe Environments Programme;
Myriam Hill, Section Head, New Chemical Substances 1, New Substances Assessment and Control Bureau Product Safety Programme, Health and Consumer Safety Branch.

Thursday, February 8, 2007

University of Toronto:

Scott Mabury, Professor of Environmental Chemistry and Chair, Department of Chemistry.

TÉMOINS

Le jeudi 1^{er} février 2007

Environnement Canada:

John Arseneau, directeur général, Sciences et évaluation des risques;
Derek M. Muir, chef, Impacts des contaminants atmosphériques.

Santé Canada:

Steve Clarkson, directeur général associé, Programme de la sécurité des milieux;
Myriam Hill, chef de section, Nouvelles substances chimiques 1, Bureau de l'évaluation et contrôle des substances nouvelles, Programme de la sécurité des produits, Direction générale de la santé environnementale et de la sécurité des consommateurs.

Le jeudi 8 février 2007

Université de Toronto:

Scott Mabury, professeur de chimie de l'environnement et président du département de chimie.



AI
27
55



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Energy, the Environment and Natural Resources

Chair:
The Honourable TOMMY BANKS

Thursday, December 7, 2006
Thursday, December 14, 2006

Issue No. 10

Third meeting on:
Emerging issues related to the mandate
of the committee

and

Second meeting on:
Bill S-205, An Act to amend the Food and Drugs Act
(clean drinking water)

APPEARING:
The Honourable Rona Ambrose, P.C., M.P.,
Minister of the Environment

INCLUDING:
THE THIRD REPORT OF THE COMMITTEE
(Budget on Special Study 2006-07)

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Énergie, de l'environnement et des ressources naturelles

Président :
L'honorable TOMMY BANKS

Le jeudi 7 décembre 2006
Le jeudi 14 décembre 2006

Fascicule n° 10

Troisième réunion concernant :
De nouvelles questions concernant
le mandat du comité

et

Deuxième réunion concernant :
Le projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les aliments
et drogues (eau potable saine)

COMPARAÎT :
L'honorable Rona Ambrose, C.P., députée,
ministre de l'Environnement

Y COMPRIS :
LE TROISIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Budget sur l'étude spéciale 2006-2007)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON ENERGY, THE ENVIRONMENT
AND NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Adams	* LeBreton, P.C.
Angus	(or Comeau)
Grafstein	Milne
* Hays	Nancy Ruth
(or Fraser)	Sibbeston
Kenny	Spivak
Lavigne	Tardif

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Nancy Ruth substituted for that of the Honourable Senator Carney, P.C. (*December 7, 2006*).

The name of the Honourable Senator Grafstein substituted for that of the Honourable Senator Banks (*December 13, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT
ET DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane

et

Les honorables sénateurs :

Adams	* LeBreton, C.P.
Angus	(ou Comeau)
Grafstein	Milne
* Hays	Nancy Ruth
(ou Fraser)	Sibbeston
Kenny	Spivak
Lavigne	Tardif

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Nancy Ruth est substitué à celui de l'honorable sénateur Carney, C.P. (*le 7 décembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Grafstein est substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 13 décembre 2006*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, December 7, 2006
(22)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day, in room 2, Victoria Building, at 8:05 a.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Cochrane, Milne, Sibbeston, Spivak and Tardif (8).

Other senator present: The Honourable Senator Mitchell (1).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Lynne Myers.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its study on emerging issues related to its mandate. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

APPEARING:

The Honourable Rona Ambrose, P.C., M.P., Minister of the Environment.

WITNESSES:***Environment Canada:***

James Riordan, Executive Director, National Office of Pollution Prevention;

France Jacovella, Director, Chemicals Sector Division;

Gord Owen, Director General, Clean Air Directorate.

The Chair made an opening statement.

The Honourable Rona Ambrose made a presentation.

The Honourable Rona Ambrose and Mr. Owen answered questions.

The Honourable Senator Angus raised a point of order relating to the speaking order.

CHAIR'S RULING

I do not find there is a point of order because the senator is asking a question that he has asked on the floor of the Senate.

The Chair made a closing statement.

At 9:35 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 7 décembre 2006
(22)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 5, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Cochrane, Milne, Sibbeston, Spivak et Tardif (8).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Mitchell (1).

Également présente : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Lynne Myers.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude de nouvelles questions concernant son mandat. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

COMPARAÎT :

L'honorable Rona Ambrose, C.P., députée, ministre de l'Environnement.

TÉMOINS :***Environnement Canada :***

James Riordan, directeur exécutif, Bureau national de la prévention de la pollution;

France Jacovella, directrice, Division du secteur des produits chimiques;

Gord Owen, directeur général, Direction générale de l'air pur.

Le président fait une déclaration d'ouverture.

L'honorable Rona Ambrose fait un exposé.

L'honorable Rona Ambrose et M. Owen répondent aux questions.

L'honorable sénateur Angus fait un rappel au Règlement concernant l'ordre des interventions.

DÉCISION DE LA PRÉSIDENTE

J'estime qu'il n'y a pas matière à un recours au Règlement, car le sénateur pose une question qu'il a déjà posée au Sénat.

Le président fait une déclaration finale.

À 9 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, December 14, 2006
(23)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day, in room 9, Victoria Building, at 8:05 a.m., the Deputy Chair, the Honourable Ethel Cochrane, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Cochrane, Grafstein, Milne and Spivak (6).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Lynne Myers and Sam Banks.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 31, 2006, the committee continued its examination of Bill S-205, An Act to amend the Food and Drugs Act (clean drinking water). (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 9.*)

WITNESSES:

Health Canada:

John Cooper, Director, Water, Air and Climate Change Bureau, Healthy Environments and Consumer Safety Branch.

Justice Canada:

Elin O'Shea, Counsel, Constitutional and Administrative Law Section.

The Deputy Chair made an opening statement.

Mr. Cooper made a presentation.

Mr. Cooper and Ms. O'Shea answered questions.

The Deputy Chair made a closing statement.

At 9:56 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

OTTAWA, le jeudi 14 décembre 2006
(23)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 5, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Ethel Cochrane (*vice-présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Cochrane, Grafstein, Milne et Spivak (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Lynne Myers et Sam Banks.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 31 octobre 2006, le comité poursuit son étude du projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les aliments et drogues (eau potable saine). (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 9 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Santé Canada :

John Cooper, directeur, Bureau de l'eau, de l'air et des changements climatiques, Direction générale de la santé environnementale et de la sécurité des consommateurs.

Justice Canada :

Elin O'Shea, avocate, Section du droit administratif et constitutionnel.

La vice-présidente fait une déclaration d'ouverture.

M. Cooper fait un exposé.

M. Cooper et Mme O'Shea répondent aux questions.

La vice-présidente fait une déclaration finale.

À 9 h 56, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, December 7, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources has the honour to present its

THIRD REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, to examine and report on emerging issues related to its mandate, respectfully requests that it be empowered to travel outside Canada for the purpose of its study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le président,

TOMMY BANKS

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 7 décembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles a l'honneur de présenter son

TROISIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le mercredi 26 avril 2006 à étudier, afin d'en faire rapport, sur de nouvelles questions concernant son mandat, demande respectueusement qu'il soit autorisé à voyager à l'extérieur du Canada aux fins de son étude.

Conformément au chapitre 3:06, section 2(1)c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration, ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT AND
NATURAL RESOURCES**

SPECIAL STUDY

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2007**

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday,
April 26, 2006:

The Honourable Senator Banks moved, seconded by the Honourable Senator Ferretti Barth:

That the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources be authorized to examine and report on emerging issues related to its mandate:

- (a) The current state and future direction of production, distribution, consumption, trade, security and sustainability of Canada's energy resources;
- (b) Environmental challenges facing Canada including responses to global climate change, air pollution, biodiversity and ecological integrity;
- (c) Sustainable development and management of renewable and non-renewable natural resources including water, minerals, soils, flora and fauna; and
- (d) Canada's international treaty obligations affecting energy, the environment and natural resources and their influence on Canada's economic and social development.

That the papers and evidence received and taken during the First Session of the Thirty-eight Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee report to the Senate from time to time, no later than June 30, 2007, and that the Committee retain until September 1, 2007, all powers necessary to publicize its findings.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT ET
DES RESSOURCES NATURELLES**

ÉTUDE SPÉCIALE

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2007**

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 26 avril 2006 :

L'honorable sénateur Banks propose, appuyé par l'honorable sénateur Ferretti Barth,

Que le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles soit autorisé à étudier et à faire rapport sur de nouvelles questions concernant son mandat :

- a) la situation actuelle et l'orientation future des ressources énergétiques du Canada sur les plans de la production, de la distribution, de la consommation, du commerce, de la sécurité et de la durabilité;
- b) des défis environnementaux du Canada, y compris ses décisions concernant le changement climatique mondial, la pollution atmosphérique, la biodiversité et l'intégrité écologique;
- c) la gestion et l'exploitation durables des ressources naturelles renouvelables et non renouvelables dont l'eau, les minéraux, les sols, la flore et la faune;
- d) les obligations du Canada issues de traités internationaux touchant l'énergie, l'environnement et les ressources naturelles, et leur incidence sur le développement économique et social du Canada, et

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus durant la première session de la trente-huitième législature soient déférés au Comité;

Que le Comité fasse périodiquement rapport au Sénat, au plus tard le 30 juin 2007, et qu'il conserve jusqu'au 1^{er} septembre 2007 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 0
Transportation and Communications	20,070
All Other Expenditures	<u>2,000</u>
TOTAL	\$ 22,070

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	0 \$
Transports et communications	20 070
Autres dépenses	<u>2 000</u>
TOTAL	22 070 \$

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources on Thursday, November 23, 2006.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles le jeudi 23 novembre 2006.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date The Honourable Tommy Banks
Chair, Standing Senate Committee on
Energy, the Environment and Natural
Resources

Date L'honorable Tommy Banks
Président du Comité sénatorial permanent
de l'énergie, de l'environnement et des
ressources naturelles

Date The Honourable George J. Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets and Administration

Date L'honorable George J. Furey
Président du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

**STANDING COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT AND NATURAL RESOURCES**

SPECIAL STUDY

**EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2007**

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

1. Travel expenses (0201)

A. Travel for Fact-Finding to London, England

Participation: 2 Senators

Air transportation:

2 x \$ 6,600 (business class) \$ 13,200

Ground transportation:

12 taxis x \$ 80 x 2 participants 1,920

Per diem and incidentals:

5 days at \$ 175/day x 2 participants 1,750

Hotel accommodations:

4 nights at \$ 400/night x 2 participants 3,200

Total — London, England \$ 20,070

Total — Transport and communications \$ 20,070

ALL OTHER EXPENDITURES

1. Miscellaneous contingencies (0799) \$ 2,000

Total — All other expenditures \$ 2,000

GRAND TOTAL \$ 22,070

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director of Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT ET DES RESSOURCES NATURELLES**

ÉTUDE SPÉCIALE

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2007**

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

1. Frais de déplacement (0201)

A. Voyage pour mission d'information (Londres, Angleterre)

Participation : 2 sénateurs

Transport aérien :

2 x 6 600 \$ (classe affaires) 13 200 \$

Transport au sol :

12 taxis x 80 \$ x 2 participants 1 920

Per diem et imprévus :

5 jours à 175 \$/ jours x 2 participants 1 750

Hébergement à l'hotel :

4 jours à 400 \$/ jours x 2 participants 3 200

Total — Londre, Angleterre 20 070 \$

Total — Transport et communications **20 070 \$**

AUTRES DÉPENSES

1. Divers (0799) 2 000 \$

Total — Autres dépenses 2 000 \$

GRAND TOTAL **22 070 \$**

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice des Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, December 7, 2006

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2007 for the purpose of its Special Study on emerging issues related to its mandate, as authorized by the Senate on Wednesday, April 26, 2006. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$	0
Transportation and Communications		20,070
Other Expenditures		<u>2,000</u>
Total	\$	22,070

(includes funds for a fact-finding)

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 7 décembre 2006

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2007 aux fins de leur étude spéciale sur de nouvelles questions concernant son mandat, tel qu'autorisé par le Sénat le mercredi 26 avril 2006. Ledit budget se lit comme suit :

Services professionnels et autres	0 \$
Transports et communications	20 070
Autres dépenses	<u>2 000</u>
Total	22 070 \$

(y compris des fonds pour une mission d'étude)

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, December 7, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:05 a.m. to examine and report on emerging issues related to its mandate.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: It is my pleasure to welcome you and viewers to the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources. Today we have the pleasure of having before us the Minister of the Environment, the Honourable Rona Ambrose, who I am happy to say, is the member of Parliament for a constituency which is immediately contiguous to the city of Edmonton, where I live.

Accompanying the minister is Mr. James Riordan, Executive Director of the National Office for Pollution Prevention; Ms. France Jacovella, Director of the Chemicals Sector Division; and Mr. Gord Owen, Director General of the Clean Air Directorate.

My name is Senator Banks, I am from Alberta, and I am chair of this committee. I would like to introduce the members of the committee. To my immediate right is Senator Cochrane, from Newfoundland and Labrador, who is the deputy chair of our committee. To my far left is Senator Adams, from the territory of Nunavut. Next to Senator Adams is Senator Tardif, who represents Alberta. On my far right is Senator Sibbeston, who is the senator from the Northwest Territories. To Senator Sibbeston's left is Senator Angus, who represents the province of Quebec.

Hon. Rona Ambrose, P.C., M.P., Minister of the Environment: I want to begin with my apologies for not making it here sooner. I know you have been doing a lot of good work on the CEPA review and I am thrilled to talk about the importance of the review and about our government's environmental agenda.

I have been following the work that you have been doing on CEPA, by way of your three case studies, and I know that the topics you selected include air pollution, mercury, and perfluorinated chemicals. Although I know you are no longer studying air pollution, I will include air pollution and greenhouse gases in my comments because of course they are serious environmental health issues.

I would like to outline some of our actions on these issues. In particular, I would like to describe, in some detail, the actions that the government is taking and is proposing to take as part of an integrated regulatory and legislative approach to both air pollution and greenhouse gases.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 7 décembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 8 h 5 pour étudier de nouvelles questions concernant son mandat et en faire rapport.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : C'est avec plaisir que je vous souhaite la bienvenue, à vous et aux téléspectateurs qui suivent les travaux du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles. Aujourd'hui, nous avons le plaisir d'accueillir la ministre de l'Environnement, l'honorable Rona Ambrose, qui, je suis heureux de le dire, est députée d'une circonscription située tout juste à la frontière de la ville d'Edmonton, là où j'habite.

La ministre est accompagnée de M. James Riordan, directeur exécutif du Bureau national de la prévention de la pollution, de Mme France Jacovella, directrice de la Division du secteur des produits chimiques, et de M. Gord Owen, directeur général à la Direction générale de l'air pur.

Je m'appelle Tommy Banks, je suis sénateur originaire de l'Alberta et je suis président du comité qui se réunit aujourd'hui. J'aimerais présenter les membres du comité. Tout juste à ma droite, vous voyez le sénateur Cochrane, de Terre-Neuve-et-Labrador, vice-présidente de notre comité. À mon extrême gauche, vous apercevez le sénateur Adams, du territoire du Nunavut. À côté de lui, il y a le sénateur Tardif, qui représente l'Alberta. À mon extrême droite, vous voyez le sénateur Sibbeston, qui provient des Territoires du Nord-Ouest. À la gauche du sénateur Sibbeston, il y a le sénateur Angus, qui représente la province de Québec.

L'honorable Rona Ambrose, C.P., députée, ministre de l'Environnement : Je tiens d'abord à m'excuser de ne pouvoir m'être présentée plus tôt. Je sais que vous avez abattu beaucoup de bon travail avec l'examen de la LCPE et je suis ravie de pouvoir parler de l'importance de cet examen et de notre plan d'action en matière environnementale au gouvernement.

J'ai suivi vos travaux sur la LCPE, par la voie des trois études de cas préparées, et je sais que vous avez choisi, parmi vos sujets, la pollution de l'air, le mercure et les produits chimiques perfluorés. Je sais que vous n'êtes plus à étudier la pollution de l'air, mais je ferai une place à la pollution de l'air et au gaz à effet de serre parmi mes observations, car il s'agit, bien entendu, de graves problèmes du point de vue de l'hygiène de l'environnement.

J'aimerais exposer certaines des mesures que nous avons adoptées en rapport avec ces problèmes. En particulier, j'aimerais décrire, avec quelques détails, les mesures que le gouvernement prend et propose dans le cadre d'une approche intégrée de réglementation et de législation pour faire face aux problèmes que constituent la pollution de l'air aussi bien que la présence des gaz à effet de serre.

I invite you to consider how your work on the CEPA review could contribute to stronger regulatory action to reduce air pollution, to protect the health of Canadians, and to reduce greenhouse gases.

Let me start with air pollution and greenhouse gas emissions. In October, our government introduced Canada's proposed clean air act, which amends three existing pieces of legislation: The Canadian Environmental Protection Act; the Energy Efficiency Act; and the Motor Vehicle Fuel Consumption Standards Act. Canada's proposed clean air act provides enhanced authorities to regulate and research, in a coordinated and comprehensive manner, emissions of both pollutants and greenhouse gases.

I will highlight five examples of the impacts of amendments to CEPA. I want you to consider these when you are thinking about the work you are doing on the CEPA review process.

For the first time, the ministers of the environment and health will be required by law to establish national air quality objectives and to monitor and report annually on their attainment. This is a very significant requirement that we believe will ensure that governments consistently attach a priority to improving air quality. Canada's clean air act will ensure that Canadians can hold their governments to account by making tangible progress on air pollution.

We will also be able to, through amendments to CEPA, set indoor air quality objectives and codes of practice, as well as to research indoor air for radon, the leading cause of lung cancer among non-smokers.

Amendments to CEPA will also enable us to fully utilize market-trading mechanisms in a North American context so industry can meet regulatory standards and we will be able to set the most competitive market possible. It will also expand our ability to regulate air pollution emissions from products. These are all enhanced authorities that we would be able to do through amendments to CEPA, so I urge you to think of that when you are considering the CEPA review process.

Our government is also committed with the provinces and territories to put in place a 5 per cent renewable fuel requirement by 2010. Again, you should know that this target is more stringent than the requirement in the United States and is on par with our European partners. Amendments to CEPA that we are making through Canada's proposed clean air act will enable us to regulate fuel blending to enforce a national standard on renewable fuel content in the most efficient and effective way possible. For the purposes of your CEPA review process, you should know that, at

Je vous invite à envisager en quoi votre examen de la LCPE peut servir à raffermir la réglementation conçue pour réduire la pollution atmosphérique, protéger la santé des Canadiens et réduire les émissions de gaz à effet de serre.

Permettez-moi d'aborder en premier lieu la question de la pollution de l'air et de l'émission des gaz à effet de serre. En octobre, notre gouvernement a déposé son projet de loi sur la qualité de l'air au Canada, qui modifie trois lois existantes : la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, la Loi sur l'efficacité énergétique et la Loi sur les normes de consommation de carburant des véhicules automobiles. Le projet de loi canadienne sur la qualité de l'air donne aux autorités des moyens accrus pour réglementer et recenser, d'une manière concertée et complète, les émissions de substances polluantes et de gaz à effet de serre.

Je vais insister sur cinq exemples de répercussions des modifications de la LCPE. Je veux que vous y songiez en réfléchissant au travail que vous faites dans le cadre du processus d'examen de la LCPE.

Pour la première fois, les ministres de l'Environnement et de la Santé seront tenus légalement d'établir des objectifs nationaux en matière de qualité de l'air, d'assurer le suivi de la question et de révéler annuellement dans quelle mesure les objectifs en question sont atteints. C'est une exigence très importante qui, à notre avis, permettra de s'assurer que les gouvernements accordent toujours la priorité à l'amélioration de la qualité de l'air. Grâce au projet de loi canadienne sur la qualité de l'air, les Canadiens pourront exiger de leurs gouvernements qu'ils rendent compte des progrès concrets réalisés quant à la réduction de la pollution de l'air.

Par l'entremise des modifications visant la LCPE, nous serons également en mesure de fixer des objectifs relatifs à la qualité de l'air dans les bâtiments avec les modifications des codes de pratique qui s'ensuivent, ainsi que de relever les traces de radon à l'intérieur des bâtiments, cause première du cancer du poumon chez les non-fumeurs.

Les modifications de la LCPE nous permettront d'utiliser pleinement les mécanismes d'échange propres au marché, dans un complexe nord-américain, de manière que l'industrie puisse répondre aux normes réglementaires; et nous pourrions établir le marché le plus concurrentiel possible. Cela élargira également notre capacité de réglementer les émissions de substances polluantes provenant des produits. Ce sont tous là des pouvoirs accrus passant par les modifications envisagées de la LCPE; je vous invite donc vivement à vous y attacher en réfléchissant au processus d'examen de la LCPE.

Aux côtés des provinces et des territoires, notre gouvernement s'est engagé à exiger que, d'ici 2010, le carburant renferme obligatoirement du carburant renouvelable dans une proportion de 5 p. 100. Encore une fois, vous devriez savoir qu'il s'agit d'un objectif qui est plus rigoureux que celui des États-Unis et qui concorde avec celui de nos partenaires européens. Les modifications que nous apportons à la LPCE par l'entremise du projet de loi canadienne sur la qualité de l'air nous permettront de réglementer le mélange de carburant, de manière à faire respecter

this time, CEPA does not contain those powers. Both Canada's proposed clean air act and the CEPA review process are obviously important for that reason.

With amendments to the Energy Efficiency Act, we will be able to introduce new energy efficiency requirements and labelling for 20 new consumer products, such as washing machines, dishwashers and electronic products, such as televisions and DVD players. Amendments to the Motor Vehicle Fuel Consumption Standards Act will enable us to set enforceable fuel efficiency standards in the auto sector. You are probably familiar with this act, which, I believe, was introduced by the government of former Prime Minister Pierre Trudeau but not brought into force. The proposed clean air act would bring the MVFCSA into force and allow us to set fuel efficiency standards.

Past governments relied on voluntary measures and we believe that those days are over. From now on, all major industry sectors, including the auto sector, should have mandatory requirements, which we will enforce. Our plan puts the health of Canadians and the health of our environment first. We already have some strong legislative authorities to protect the health of Canadians from air pollution. We are using our current authorities under CEPA, as it exists, and we are not waiting for amendments to start our regulatory action. The notice of intent was published in the *Canada Gazette* on October 21, 2006. It describes a number of new regulations that we will put in place over the next 12 months and in the subsequent years under our current powers. We are working on the development of these regulations right now.

In the coming weeks and months, we will introduce air pollution regulations covering big equipment used in construction, mining, forestry and agriculture; outboard motors; snowmobiles and ATVs; heavy trucks, buses and forklifts; consumer products, such as paints, cosmetics and cleaning products; and new regulations to reduce pollution from the rail, shipping and aviation industries. We will be the first federal government to introduce mandatory regulations on all major industry sectors across Canada to reduce both air pollution and greenhouse gases.

The notice of intent sets out an ambitious timeline for the completion of this unprecedented and far-reaching regulatory agenda on air pollutants and greenhouse gases. We are committed to establishing short-, medium-, and long-term reduction targets for air pollutants and greenhouse gases. We have begun the

avec le plus d'efficience et d'efficacité possible une norme nationale touchant le contenu des carburants renouvelables. Aux fins de votre examen de la LPCE, vous devriez savoir que, en ce moment, la LCPE ne renferme pas les pouvoirs en question. Le projet de loi sur la qualité de l'air et le processus d'examen de la LCPE sont tous deux importants pour cette raison, cela est évident.

Grâce aux modifications visant la Loi sur l'efficacité énergétique, nous allons pouvoir proposer d'appliquer à 20 nouveaux produits de consommation des exigences nouvelles en la matière, notamment pour ce qui touche l'étiquetage : laveuses, lave-vaisselles et produits électroniques, par exemple les téléviseurs et les lecteurs DVD. Les modifications de la Loi sur les normes de consommation de carburant des véhicules automobiles nous permettent d'imposer au secteur de l'automobile des normes touchant la consommation de carburant. Vous connaissez probablement la loi en question, qui, je crois, a été déposée par le gouvernement de l'ex-premier-ministre Pierre Trudeau, mais qui n'est jamais entrée en vigueur. Le projet de loi sur la qualité de l'air, s'il est adopté, aurait pour effet de faire entrer en vigueur la Loi sur les normes de consommation de carburant des véhicules automobiles et nous permettrait de mettre en place les normes de rendement énergétique.

Par le passé, les gouvernements se sont fiés à des mesures volontaires, et nous croyons que cette époque est révolue. Dorénavant, tous les grands secteurs de l'industrie, y compris le secteur de l'automobile, devront vivre avec des normes obligatoires, que nous ferons respecter. Notre plan met la santé des Canadiens et l'hygiène de l'environnement au premier rang. Nous disposons déjà de pouvoirs législatifs solides pour protéger la santé des Canadiens contre la pollution de l'air. Nous utilisons les pouvoirs que nous confère la LCPE, sous sa forme actuelle, sans attendre de modifications pour entamer notre action réglementaire. L'avis d'intention a été publié dans la *Gazette du Canada* le 21 octobre 2006. Il y est question de plusieurs nouvelles règles que nous allons mettre en place au cours des 12 prochains mois, et au cours des années subséquentes, en appliquant les pouvoirs dont nous disposons déjà. Nous travaillons d'ores et déjà à l'élaboration de cette réglementation.

Durant les semaines et les mois à venir, nous allons présenter des règles en matière de pollution de l'air touchant le gros matériel utilisé en construction, en exploitation minière, en exploitation forestière et en agriculture; les moteurs hors bord; les motoneiges et les VTT; les camions lourds, les autobus et les chariots-élévateurs à fourche; les produits de consommation comme les peintures, articles de beauté et produits de nettoyage; sans oublier de nouvelles règles visant à réduire la pollution des industries du transport ferroviaire, maritime et aérien. Le nôtre sera le premier gouvernement fédéral à proposer d'appliquer une réglementation obligatoire à tous les secteurs de l'industrie du Canada, en vue de réduire la pollution de l'air et les gaz à effet de serre.

L'avis d'intention expose un ambitieux calendrier pour la réalisation de ce programme réglementaire sans précédent et à vaste portée, conçu pour réduire les polluants atmosphériques et les gaz à effet de serre. Nous nous sommes engagés à établir des cibles de réduction des polluants atmosphériques et des gaz à effet

process of consulting with Canadian industry and other levels of government on the overall regulatory approach and short-term targets that will come into effect in the 2010-15 period. The government will reach a decision on those issues by spring 2007. For air pollutants, we will equal or exceed emission targets in effect in the United States or in effect in other environmental performance-leading countries.

Regarding the impact of Bill C-30, the proposed clean air act, on reducing greenhouse gases, in particular, the October 21 notice of intent was crystal clear. We will regulate reductions in air pollution and greenhouse gases. By spring 2007 the government will announce sector-by-sector regulations that will come into force starting in 2010. For greenhouse gases, the government has adopted an emissions intensity improvement approach that will yield a better outcome for the Canadian environment than under the plan of the previous government that was proposed on July 16, 2005.

For the medium term, which is 2020-25, the government will implement intensity targets that are ambitious enough to lead to absolute reductions and emissions and, thus, support the establishment of a fixed cap on emissions for the medium term. As you know, the government has committed to achieving an absolute reduction in greenhouse gas emissions of between 45 per cent to 65 per cent from 2003 levels by the year 2050. The government has asked the National Round Table on the Environment and the Economy for advice on a specific target to be selected and scenarios for how the target could be achieved.

In terms of emission reductions, the long-term target means that based on Canada's greenhouse gas emissions projected to be in 2050 in a business-as-usual scenario, the 65 per cent reduction target would reduce our emissions by 1435 megatons. That is a reduction of almost twice our current total greenhouse gas emissions. A 65 per cent reduction from our 1990 emissions level would require reductions of 1485 megatons from business-as-usual scenarios. For comparison sake, some, particularly the NDP, have called for a long-term target reduction of 80 per cent. This would reduce emissions by only 1575 megatons, which is about 10 per cent more than the emission reductions we would realize under a 65 per cent target.

In its June 21, 2006 report entitled, *Advice on a Long-term Strategy on Energy and Climate Change*, the National Round Table on the Environment and the Economy provided a possible scenario on how a 65 per cent reduction from 2003 emission levels might be achieved. The key elements of the scenario include increasing energy efficiency, carbon capture and storage, coal generation, and increased use of renewable energy. As well, you might have seen the recent *Stern Review on the Economics of Climate Change*, which stresses the vital importance of coherent policy on greenhouse gas reductions to provide long-term policy

de serre à court, à moyen et à long termes. Nous avons commencé à consulter l'industrie canadienne et d'autres ordres de gouvernement à propos de l'approche globale de réglementation et des objectifs à court terme qui doivent entrer en vigueur pendant la période de 2010-2015. Le gouvernement en arrivera à une décision en rapport avec ces questions d'ici le printemps 2007. Dans le cas des polluants atmosphériques, nous allons évaluer ou dépasser les objectifs appliqués aux États-Unis ou dans d'autres pays figurant parmi les meneurs sur le plan environnemental.

Quant à l'impact du projet de loi C-30, le projet de loi sur la qualité de l'air, sur la réduction des gaz à effet de serre en particulier, l'avis d'intention du 21 octobre est parfaitement limpide. Nous allons fixer par règlement les réductions de polluants atmosphériques et de gaz à effet de serre. D'ici le printemps 2007, le gouvernement annoncera les règles sectorielles devant entrer en vigueur à partir de 2010. Dans le cas des gaz à effet de serre, le gouvernement a adopté une approche fondée sur la notion d'intensité des émissions. Du point de vue de l'environnement au Canada, cette approche aboutira à un meilleur résultat que le plan proposé par le gouvernement précédant le 16 juillet 2005.

À moyen terme, c'est-à-dire pour la période 2020-2025, le gouvernement instaurera des objectifs d'intensité suffisamment ambitieux pour mener à des réductions absolues, et, de ce fait, à fixer une limite aux émissions à moyen terme. Comme vous le savez, le gouvernement s'est engagé à réaliser une réduction absolue des émissions de gaz à effet de serre qui se situe entre 45 et 65 p. 100, par rapport aux niveaux de 2003, d'ici l'an 2050. Le gouvernement a demandé à la Table ronde nationale sur l'environnement et l'économie de le conseiller quant à l'objectif précis à fixer et aux méthodes possibles pour y arriver.

Pour ce qui est de la réduction des émissions, selon l'objectif à long terme qui est fixé, compte tenu des prévisions relatives aux émissions de gaz à effet de serre en 2050, suivant un scénario où les choses se déroulent normalement, l'objectif de réduction de 65 p. 100 se traduirait par une réduction d'émissions de l'ordre de 1 435 mégatonnes. C'est presque le double de nos émissions actuelles de gaz à effet de serre. Une réduction de 65 p. 100 par rapport au niveau de 1990 supposerait des réductions de l'ordre de 1 485 mégatonnes, toujours selon un scénario où les choses se déroulent normalement. Pour comparer, disons que certaines personnes, dont les gens au NPD, ont préconisé plutôt une réduction à long terme de l'ordre de 80 p. 100. Cela aurait pour effet de réduire les émissions de seulement 1 575 mégatonnes, soit environ 10 p. 100 de plus que le résultat obtenu si l'objectif réalisé était celui qui correspond à 65 p. 100.

Dans un rapport en date du 21 juin 2006 intitulé *Conseils sur une stratégie à long terme sur l'énergie et les changements climatiques*, la Table ronde nationale sur l'environnement et l'économie propose un scénario possible pour la réalisation de la réduction de 65 p. 100 des émissions, par rapport aux niveaux de 2003. Parmi les éléments clés du scénario en question, il faut compter l'accroissement de l'efficacité énergétique, le piégeage et le stockage du carbone, la production d'énergie au charbon et le recours accru aux formes d'énergie renouvelable. De même, vous avez peut-être pris connaissance de la récente étude de Stern sur

certainty for industry. We have asked the NRTEE to provide us with ongoing advice on the precise long-term target, on the role of technology and on the realities of capital investment cycles.

All of this is addition to what we have already accomplished. Our government has already invested \$1.3 billion in public transit and public infrastructure. This funding will assist in the building of the infrastructure necessary to deal with increased ridership. Beginning in July, the government provided a transit-rider tax credit. This means that transit riders who buy monthly passes will receive almost two free months of transit per year. These actions — the transit-rider tax credit, transit infrastructure, and the 5 per cent renewable content I spoke to previously — all have tangible results that Canadians can see. They will promote increased public transit usage, which will help to reduce congestion in urban areas and to reduce air pollution and greenhouse gas emissions. These actions will be equivalent to taking 1.5 million cars off the road year after year.

Our government put some urgency on the need to pass the proposed clean air act. Canadians must feel that they can trust their government to put in place real measures that will reduce smog and result in healthier Canadians who will suffer less from asthma, chronic bronchitis and lung cancer. We believe that our health has suffered long enough and that our environment has suffered long enough. We need the proposed clean air act to make progress.

I am pleased that you have selected mercury as a case study. It is recognized as a highly toxic pollutant that can cause serious human health and ecological effects. This is why the government has proposed that mercury be included as an air pollutant under the proposed clean air act. The government is serious about further reducing the risks to Canadians posed by mercury and is taking action on a range of fronts. Domestic emissions today are about 7 tonnes per year. The largest remaining sources include electricity generation, base-metal smelting, waste incineration, the steel sector and the cement industry. All of these sectors are subject to the October notice of intent that I spoke to earlier.

les aspects économiques des changements climatiques, qui fait voir l'importance capitale d'une politique cohérente de réduction des gaz à effet de serre, pour que l'industrie puisse bénéficier d'un contexte certain à long terme en ce qui concerne les mesures des pouvoirs publics. Nous avons demandé à la Table ronde nationale de nous conseiller en permanence sur l'objectif à long terme précis qu'il faut viser, sur le rôle des techniques à employer et sur les réalités qui composent les cycles d'investissement du capital.

Tout cela s'ajoute à ce que nous avons déjà accompli. Notre gouvernement a déjà investi 1,3 milliard de dollars dans l'infrastructure publique, notamment les transports en commun. Le financement en question aidera à mettre sur pied l'infrastructure nécessaire pour accueillir un plus grand nombre de voyageurs. À compter de juillet, le gouvernement offrira un crédit d'impôt pour le transport en commun. Autrement dit, ceux qui achètent les cartes mensuelles des sociétés de transport en commun recevront l'équivalent de presque deux mois de transport gratuit par année. Les mesures en question — le crédit d'impôt pour le transport en commun, l'infrastructure de transport et l'obligation d'intégrer au carburant un contenu renouvelable de 5 p. 100 dont je parlais auparavant — produisent toutes des résultats concrets que les Canadiens peuvent voir. Elles serviront à favoriser le recours au transport en commun, ce qui permettra de réduire la congestion de la circulation dans les zones urbaines et de faire diminuer la pollution atmosphérique et les émissions de gaz à effet de serre. Ce sera comme si 1,5 million de voitures de moins circulaient sur les routes d'une année à l'autre.

Notre gouvernement a quelque peu insisté pour que le projet de loi sur la qualité de l'air soit adopté d'urgence. Les Canadiens doivent sentir qu'ils peuvent compter sur leur gouvernement pour mettre en place des mesures qui feront baisser les concentrations de smog et permettront aux Canadiens d'avoir une meilleure santé, c'est-à-dire de souffrir moins d'asthme, de bronchite chronique et de cancer du poumon. Nous croyons que cela fait assez longtemps que notre santé en subit les contrecoups, que notre environnement en subit les contrecoups. Il nous faut adopter un projet de loi sur la qualité de l'air pour faire des progrès à cet égard.

Je suis heureuse de constater que vous avez fait du mercure le sujet d'une étude de cas particulière. Il s'agit d'un polluant très toxique qui peut avoir de graves effets sur la santé humaine et sur l'environnement. C'est pourquoi le gouvernement propose que le mercure figure comme un polluant atmosphérique sous le régime de la loi sur la qualité de l'air qui est proposé. Le gouvernement prend au sérieux la tâche qui consiste à réduire les risques que pose le mercure pour les Canadiens; il adopte des mesures sur plusieurs fronts de ce point de vue. Aujourd'hui, les émissions au Canada même représentent quelque sept tonnes par année. Parmi les plus grandes sources de contamination au mercure qui demeurent, citons la production de l'électricité, la fusion des métaux usuels, l'incinération des déchets, la production d'acier et la production de ciment. Tous les secteurs en cause sont visés par l'avis d'intention d'octobre dont j'ai parlé plus tôt.

My government has already begun to take other actions. Along with my provincial and territorial counterparts on the Canadian Council of Ministers of the Environment, we endorsed, on October 11, 2006, Canada-wide standards for mercury emissions from coal-fired electric power generation plants. These standards address reductions from existing and best-available technology for new plants. Under the Canada-wide standard, the federal government has committed to continuing to pursue further reductions in the global pool of mercury, with support from the provinces and territories.

Canada's international work includes bilateral initiatives with the United States and China, regional work with North America, international work with Europe and with Arctic countries, and globally through the United Nations Environment Programme's Global Mercury Project. While most facilities in Canada are currently meeting emissions targets under a Canada-wide standard for this sector, one facility is still exceeding that standard — the Hudson's Bay Mining and Smelting Company facility in Flin Flon, Manitoba.

A pollution prevention planning notice for the sector under the CEPA, 1999 was published in the spring. It includes stringent atmospheric mercury targets for the facility in Manitoba. I will be publishing a proposed pollution prevention planning notice this Saturday in the *Canada Gazette*, using my authorities under CEPA, which will reduce mercury releases from switches in scrapped cars before they are recycled. This action will prevent up to 10 tonnes of mercury from being released into the environment over the next decade.

I will also be releasing a strategy in the coming weeks outlining plans to manage mercury contained in products. The risk-management objective of this strategy will be to reduce mercury releases to the environment from new and end-of-life consumer products to the lowest possible level. Implementation of a product strategy will also prevent Canada from becoming a dumping ground, as other countries are taking action to limit mercury in products.

I also appreciate the significance of studying the very large class of fluorochemicals. Canadians are increasingly concerned about their exposure to toxic substances, including the low-dose chemicals in their food and water. Our government has already taken significant steps to protect the health of Canadians by taking action on three groups of this very large class of compounds: PFCAs and their precursors; PFOA, which is one specific PFCA; and PFOs, its salts and precursors, which represent about 50 industrial chemicals. I will not try to overwhelm you with the details of this very complex and broad

Mon gouvernement a déjà commencé adopter d'autres mesures encore. Mes homologues provinciaux et territoriaux du Conseil canadien des ministres de l'Environnement et moi avons, le 11 octobre 2006, adopté des normes pancanadiennes touchant les émissions de mercure provenant de centrales d'énergie au charbon. Les réductions ainsi envisagées reposent sur le recours aux meilleures techniques disponibles dans le cas des nouvelles centrales. Avec la norme pancanadienne, le gouvernement fédéral s'est engagé à continuer à réduire le bassin global de mercure avec le concours des provinces et des territoires.

Parmi les actions canadiennes d'envergure internationale, citons les initiatives bilatérales entreprises avec les États-Unis et la Chine, les projets régionaux qui se déroulent en Amérique du Nord, les ententes internationales conclues avec l'Europe et les pays dont le territoire touche à l'Arctique et, sur le plan strictement mondial, le projet de réduction du mercure du Programme des Nations Unies pour l'environnement. Si la plupart des installations au Canada même satisfont actuellement aux normes d'émissions pancanadiennes pour le secteur, il y en a une qui dépasse la norme fixée — c'est l'installation de la Hudson's Bay Mining and Smelting Company, à Flin Flon, au Manitoba.

Nous avons publié au printemps un avis relatif au plan de prévention de la pollution à l'intention du secteur sous le régime de la LCPE de 1999. Le plan en question comporte notamment de rigoureux objectifs en matière d'émission de mercure dans l'atmosphère, pour l'installation du Manitoba. Dans l'édition de samedi prochain de la *Gazette du Canada*, je vais publier un projet d'avis relatif au plan de prévention de la pollution, en me servant des pouvoirs que confère la LCPE, pour réduire les émissions de mercure provenant des commutateurs de véhicules automobiles mis au rebut, avant qu'ils soient recyclés. Cela empêchera que 10 tonnes de mercure soient rejetées dans l'environnement au cours des 10 prochaines années.

Durant les quelques semaines à venir, je vais aussi lancer une stratégie exposant les plans prévus pour la gestion du mercure qui se trouve dans divers produits. L'objectif de la stratégie en question, qui repose sur la gestion des risques, consistera à réduire au maximum le rejet dans l'environnement du mercure provenant de produits nouveaux ou en fin de cycle. L'instauration d'une nouvelle stratégie relative aux produits empêchera également que le Canada devienne à cet égard un dépotoir pour les autres pays, car d'autres ont adopté les mesures en vue de limiter le mercure qui se trouve dans les produits.

Je comprends aussi qu'il importe d'étudier la catégorie très vaste des composés fluorés. De plus en plus, les Canadiens s'inquiètent d'être exposés à des substances toxiques, y compris les produits chimiques qui peuvent se retrouver en faible concentration dans les aliments et dans l'eau. Notre gouvernement a déjà adopté les mesures importantes en vue de protéger la santé des Canadiens en concevant des mesures visant justement les trois groupes dans lesquels se divise cette catégorie très vaste de composés : les APFC et leurs précurseurs; l'APFO, qui est un APFC en particulier; et le SPFO, ses sels et ses

class of compounds, which are collectively referred to as PFAs, perfluorinated alkyl compounds.

Let me give you an overview of how CEPA has enabled the government to take action on PFAs, which are widely used in industrial processes and commercial products such as water and grease repellents for fabrics, carpets and tiles. Some of them are also used in non-stick cookware and breathable, all-weather clothing.

Early in 2006, assessments of these four PFAs were updated to account for new science, which led to the government's proposal in June of this year to add these four substances to the list of toxic substances in Schedule 1 of CEPA. At the same time, proposed regulations under CEPA were published to keep these four new sources of PFCAs out of the Canadian marketplace. The proposed regulations are a first step toward a more comprehensive plan to manage PFCAs.

In June, Canada became the first country in the world to publish an action plan addressing PFCAs that will, among other actions, prevent other similar new substances from coming into Canada, seek action from industry to reduce the presence of PFCAs in products and take other scientific and global action to reduce these specific types of PFCAs.

In July, the government proposed that PFOs, its salts and its precursors, also be added to the list of toxic substances of Schedule 1 of CEPA. The risk management strategy was published in July for public consultation. It outlines the government's intention to prohibit the import, manufacture, sale and use of these industrial chemicals through regulations under CEPA. Work is progressing on these regulations. A risk assessment of PFOA is also under way to determine if it poses a risk to Canadians or the environment.

This is a very challenging set of substances. Not all of the substances in this class are dangerous, but the ones on which we have taken action have characteristics that cause us concern. They generally persist in the environment for a very long time and some bioaccumulate in living organisms. They also may move up the food chain and become more concentrated. Laboratory tests have shown that some cause cancer in rats and adverse affects on the immune system in mice. Current concentrations in the environment right now are low, but the actions the government is taking will ensure concentrations do not increase in humans to levels that would cause harm.

précurseurs, qui représentent environ 50 produits chimiques industriels. Je n'essaierai pas de vous enterrer sous les précisions relatives à cette catégorie très complexe et très vaste de composés, qui, ensemble, sont qualifiés de composés perfluoroalkylés.

Permettez-moi de vous donner un aperçu de la façon dont la LCPE a permis au gouvernement d'agir à l'égard des composés perfluoroalkylés, qui servent largement à des procédés industriels et à la fabrication de produits commerciaux, par exemple, les agents répulsifs d'eau et de graisse destinés aux tissus, moquettes et tuiles. Dans certains cas, ils entrent aussi dans la composition d'ustensiles de cuisine non adhésifs, de vêtements imperrespirants, conçus pour toutes les saisons.

Au début de 2006, les évaluations faites des quatre substances perfluoroalkylées en question ont été mises à jour compte tenu des nouvelles données scientifiques, ce qui a conduit à la proposition formulée en juin par le gouvernement, soit d'ajouter les quatre substances à la liste des substances toxiques figurant à l'annexe 1 de la LCPE. En même temps, les dispositions réglementaires proposées sous le régime de la LCPE ont été publiées, pour que les quatre nouvelles sources d'APFC n'aboutissent pas sur le marché canadien. Les dispositions réglementaires proposées représentent la première étape d'un plan global de gestion des APFC.

En juin, le Canada est devenu le premier pays dans le monde à publier un plan d'action portant sur les APFC, qui, entre autres mesures, empêchera que des substances nouvelles du même genre entrent au Canada, pressentira l'industrie pour que celle-ci réduise l'utilisation des APFC dans les produits et comportera d'autres mesures scientifiques et « globales » visant à réduire ce genre d'APFC.

En juillet, le gouvernement a proposé que le SPFO, ses sels et ses précurseurs soient ajoutés aussi à la liste des substances toxiques figurant à l'annexe 1 de la LCPE. La stratégie de gestion des risques a été publiée en juillet, de manière à pouvoir être consultée par le public. Elle fait voir que le gouvernement entend interdire l'importation, la fabrication, la vente et l'utilisation des produits chimiques industriels en question, par l'entremise de la réglementation associée à la LCPE. Les travaux à cet égard progressent. Une évaluation des risques de l'APFO est également en cours : il s'agit de déterminer si la substance pose un risque pour les Canadiens ou pour l'environnement.

Cet ensemble de substances pose une série de difficultés très réelles. Ce ne sont pas toutes les substances de la catégorie en question qui sont dangereuses, mais celles à l'égard desquelles nous avons pris des mesures comportent des caractéristiques qui nous inquiètent. De façon générale, elles persistent dans l'environnement pendant très longtemps et, dans certains cas, elles s'accumulent dans les organismes vivants eux-mêmes. Elles peuvent aussi « monter » dans la chaîne alimentaire et devenir plus concentrées. D'après les épreuves en laboratoire, certaines d'entre elles sont à l'origine de cancer chez les rats et d'effets néfastes sur le système immunitaire des souris. À l'heure actuelle, les concentrations dans l'environnement sont faibles, mais le gouvernement agit pour s'assurer qu'elles n'atteignent pas chez les humains un niveau qui causerait du tort.

In conclusion, the government has begun to demonstrate to Canadians that we take the protection of their health very seriously. We are making progress in improving the environment in which Canadians live, work and play, and we will continue to show progress to Canadians in tangible ways that they can see.

Before I open up to questions, I would like to thank each of you for being here today, and for the hard work that the committee is doing on the CEPA review. The act is a very important piece of legislation for all Canadians.

I trust that I have given you a good sense of the significant improvements that the proposed clean air act will make to CEPA and other key legislation, so that we can get on with implementing the regulations that our government has planned, which are so important to protecting the health of Canadians and the environment.

Thank you once again for inviting me, Mr. Chairman. I welcome your questions and the opportunity to join you in a discussion on these important matters.

Senator Cochrane: You have certainly given us a lot of food for thought and I am sure Canadians were awaiting all these details that you have just given us. We appreciate your coming, as well. We know how busy you are in your portfolio.

I will begin by saying that the previous governments seem to have been big on talking about and spending on the environment but short on implementation.

What would you say to Canadians who are watching this at home and wondering how Canada's new government's plan is any different from previous governments' plans?

Ms. Ambrose: Thank you for the question. I would say that the challenges facing the environment file are huge challenges for Canada. They are huge challenges for our government and for the governments that came before us. However, the difference is that we are at a place in time where everyone, including all parties in the House, believes that it is time to move forward.

Frankly, I think that industry has been able to set its own standards. The previous governments used voluntary approaches. When you think about voluntary approaches, you are allowing industries to set their own standards and I do not think that is acceptable. I do not think Canadians believe it is acceptable anymore.

I think we are at a place where public consciousness is on our side. We have the public support to move forward, to push industry to a regulatory framework, and I think that is what we have to do.

Pour conclure, je dirais que le gouvernement a commencé à montrer aux Canadiens que nous prenons très au sérieux la question de protéger leur santé. Nous progressons dans la défense de l'environnement dans lequel les Canadiens vivent, travaillent et jouent, et nous allons continuer à bien faire voir aux Canadiens que nous progressons, d'une façon concrète.

Avant d'ouvrir le champ aux questions, je tiens à remercier chacun d'entre vous d'être là aujourd'hui, ainsi que des efforts que déploie le comité dans le cadre de l'examen de la LCPE. C'est un texte de loi très important pour tous les Canadiens.

J'ose croire que je vous ai bien fait voir les améliorations notables que le projet de loi sur la qualité de l'air apporte à la LCPE et à d'autres textes de loi d'importance, de sorte que nous puissions aller de l'avant et mettre en place la réglementation que notre gouvernement envisage, qui est si importante quand il s'agit de protéger la santé des Canadiens et celle de l'environnement.

Encore une fois, merci de m'avoir invitée, monsieur le président. Je suis disposée à répondre à vos questions et à engager avec vous une discussion sur les dossiers importants dont il s'agit.

Le sénateur Cochrane : Vous avez certainement bien alimenté notre réflexion, et je suis sûr que les Canadiens attendent de connaître toutes les précisions que vous venez de nous donner. Nous sommes reconnaissants de votre présence aussi. Nous savons à quel point votre fonction comporte un horaire chargé.

Je vais d'abord dire que les gouvernements précédents étaient très portés sur les belles paroles et les dépenses en matière d'environnement, mais déficients du côté de la mise en œuvre.

Que diriez-vous aux Canadiens qui sont assis à la maison et qui regardent notre audience, et qui se demandent en quoi ce nouveau plan du gouvernement du Canada se distingue de quelque façon que ce soit des plans des gouvernements précédents?

Mme Ambrose : Merci de poser la question. Je dirais que les défis que comporte le dossier de l'environnement représentent d'énormes défis pour le Canada. Ce sont d'énormes défis pour notre gouvernement, et ils l'ont été aussi pour les gouvernements qui nous ont précédés. Cependant, la distinction qu'il faut faire, c'est que nous en sommes rendus à un moment où tous, et cela comprend tous les partis qui se trouvent à la Chambre, croient qu'il est indiqué d'aller de l'avant.

Honnêtement, je crois que l'industrie s'est révélée incapable de fixer ses propres normes. Les gouvernements précédents ont employé des approches volontaires. Là où l'approche est volontaire, il est permis à l'industrie de fixer ses propres normes, et cela ne me paraît pas acceptable. Je crois que les Canadiens n'y voient plus une pratique acceptable.

Je crois que nous arrivons à un moment où la conscience du public nous est favorable. Le public est en faveur de l'idée que nous allions de l'avant, que nous imposions un cadre réglementaire à l'industrie, et c'est ce que nous devons faire à mon avis.

I encourage all of you, and all parties in the House, to take advantage of this opportunity to work with the government and work with the public to move forward, to abandon the voluntary agreements we had in the past and move to strict regulations. Otherwise, we cannot have the enforcement mechanisms we need to ensure industries reduce their pollution and take the action we need them to take on toxic chemicals to protect the health of our children. It is our government's strong belief that targeted, effective, strong regulation is the way to go.

Senator Cochrane: Some witnesses who have appeared before this committee through the course of our review of CEPA have suggested that there is no need for a clean air act; rather, CEPA provides government with all the tools it needs. Could you comment on that specifically? Also, perhaps you could give us a sense of why you chose to go the route of bringing in new legislation, instead of working with the existing CEPA framework and improving upon it, if necessary.

Ms. Ambrose: The proposed clean air act amends three different pieces of legislation. I referred to all three of them. One, in particular, is the piece of legislation that Mr. Trudeau brought in years ago, but which was never brought into force. That is a perfect example of past governments relying on voluntary approaches. They allowed the auto sector to set its own standard of emissions' reductions for fuel efficiency. We are saying we need to bring this act into force so that we have regulations for the auto sector and we set mandatory fuel efficiency requirements for the auto sector.

Like any other sector, it should be regulated to ensure that we can tell Canadians year to year that we can report on their emissions reductions. If they do not meet their emission reductions, they would face penalties, like any other sector.

In terms of CEPA, I know you are undergoing a CEPA review right now, which is why I highlighted all the things that the proposed clean air act does to amend and strengthen CEPA. However, there are things that CEPA could do better, like looking at ways that we can address greenhouse gases and air pollution in an integrated way — both from a regulatory side and a research component side.

It also, for the first time, will require us to set national air quality objectives. It will also require, in a very prescriptive way, the Minister of the Environment and the Minister of Health to report to Parliament on an annual basis about our progress under the programs and regulations we set in place. There are a number

Je vous encourage tous — et de même tous les partis qui se trouvent à la Chambre — à profiter de l'occasion offerte de travailler avec le gouvernement et de travailler avec le public pour aller de l'avant, pour abandonner les ententes volontaires que nous appliquions dans le passé et pour adopter une réglementation sévère. Autrement, nous ne pouvons disposer des mécanismes d'exécution qu'il nous faut pour nous assurer que les industries réduisent leur pollution et adoptent les mesures qui nous paraissent nécessaires en rapport avec les produits chimiques toxiques, en vue de protéger la santé de nos enfants. Notre gouvernement est convaincu que le chemin à emprunter est celui d'une réglementation ciblée, efficace et rigoureuse.

Le sénateur Cochrane : Certains des témoins qui sont venus comparaître devant nous dans le cadre de notre examen de la LCPE ont laissé entendre qu'une loi sur la qualité de l'air n'est pas nécessaire; ils affirment plutôt que la LCPE donne au gouvernement tous les moyens nécessaires pour agir en ce sens. Pourriez-vous commenter cette question en particulier? De même, pourriez-vous nous dire un peu pourquoi vous avez choisi d'adopter de nouvelles lois, plutôt que de travailler dans les limites du cadre existant, celui de la LCPE, et de l'améliorer au besoin.

Mme Ambrose : Le projet de loi sur la qualité de l'air vient modifier trois textes de loi différents. Je les ai mentionnés tous les trois. Il y en a un en particulier qui est le projet de loi que M. Trudeau a proposé il y a des années de cela, mais qui n'est jamais entré en vigueur. C'est l'exemple parfait : les gouvernements passés comptaient sur des approches volontaires. Ils ont permis au secteur de l'automobile de fixer ses propres normes en matière de réduction des émissions, dans le dossier du rendement du combustible. Quant à nous, nous disons qu'il faut adopter cette loi pour réglementer le secteur de l'automobile et établir à son intention des normes obligatoires en matière de rendement énergétique.

Comme c'est le cas pour tout autre secteur, il faut le réglementer pour être sûr de pouvoir dire aux Canadiens, d'une année à l'autre, que nous sommes en mesure de constater les réductions d'émissions réellement apportées. S'ils ne répondent pas aux critères fixés à cet égard, ils font face à des sanctions, comme c'est le cas pour tout autre secteur.

Quant à la LCPE, je sais que vous êtes en train de l'examiner en ce moment, et c'est pourquoi j'ai insisté sur toutes les manières dont le projet de loi sur la qualité de l'air vient modifier et renforcer la LCPE. Cependant, à certains égards, la LCPE demeure perfectible; par exemple, on peut envisager des façons de s'attaquer aux gaz à effet de serre et à la pollution atmosphérique d'une manière intégrée — c'est-à-dire en combinant la réglementation et la recherche.

De même, pour la première fois, cette loi nous astreindra à des objectifs nationaux du point de vue de la qualité de l'air. D'une manière très prescriptive, également, elle obligera le ministre de l'Environnement et le ministre de la Santé à rendre compte annuellement au Parlement des progrès réalisés sous l'effet des

of prescriptive elements to the proposed clean air act that enhance CEPA.

I talked about the biofuels agenda. We need to have a national biofuels strategy in this country; we are falling behind. We look at what the United States is doing to invest in bioenergy, biotechnology and biofuels. Canada cannot move ahead with the regulation to blend fuels in an effective and efficient manner under we amend CEPA; and the proposed clean air act does that.

There are a number of ways that the proposed clean air act amends CEPA and makes it stronger on a trading mechanism. Years ago, when CEPA came in, no one recognized the importance of a trading system for air pollutants and greenhouse gases. There are rudimentary elements of CEPA that would allow for a potentially a trading system, but not an effective and efficient one that we need today to ensure the best possible trading system in a North American context.

There are a number of ways that the proposed clean air act strengthens CEPA and speaks to the modern age and the kind of enforceability we need, the kind of flexibility we need for an environmental agenda in 2006. That is why the proposed clean air act is necessary. It also amends the Energy Efficiency Act. We need strengthened powers for labelling requirements and new products to ensure they are more energy efficient in reducing emissions. Right now, we have, for example, no means to regulate a wood stove. We can regulate the emissions from a wood stove, but we cannot regulate the actual consumer product. This proposed clean air act allows us to do that.

It is very important that we can regulate indoor air quality. Right now, we cannot do that. As you know, that is a huge problem for the health of Canadians. That is another way that the proposed clean air act enhances our current powers.

The Chairman: Minister, since the Motor Vehicle Fuel Consumption Standards Act already exists and has for some time, but has not been brought into force, why not simply bring it into force?

Ms. Ambrose: Bill C-30 will bring it into force. We are also making amendments to it to make it more modern and that we can use it in the most efficient way for 2006. We know we need this when working on regulations with the auto sector. This is something the auto sector wants to see as well.

programmes et de la réglementation en place. Le projet de loi sur la qualité de l'air comporte un certain nombre d'éléments prescriptifs qui viennent améliorer la LCPE.

J'ai parlé du dossier des biocarburants. Je crois qu'il nous faut une stratégie nationale en la matière au pays; nous commençons à accuser un retard. Nous voyons ce que font les États-Unis pour investir dans la bioénergie, la biotechnologie et les biocombustibles. Le Canada ne peut adopter la réglementation voulue pour le mélange des carburants d'une façon qui soit efficace et efficiente à moins de modifier la LCPE; or, le projet de loi sur la qualité de l'air fait justement cela.

C'est de plusieurs façons que le projet de loi sur la qualité de l'air modifie la LCPE, qu'il la rend forte à l'égard d'un mécanisme d'échange. Il y a des années de cela, à l'époque de l'adoption de la LCPE, personne ne reconnaissait l'importance d'un système d'échange pour les polluants atmosphériques et les gaz à effet de serre. Il y a dans la LCPE des éléments rudimentaires qui autorisent peut-être un système d'échange, mais ce n'est pas la formule efficace et efficiente qu'il nous faut aujourd'hui pour nous assurer d'avoir les échanges les meilleurs possibles dans un contexte nord-américain.

C'est de plusieurs façons que le projet de loi sur la qualité de l'air vient renforcer la LCPE et nous amène à la façon moderne de le faire et à la force exécutoire qu'il nous faut, la marge de manœuvre qu'il faut imprimer à un plan d'action environnemental en 2006. Voilà pourquoi la Loi sur la qualité de l'air qui est proposée est nécessaire. Elle a aussi pour effet de modifier la Loi sur l'efficacité énergétique. Il nous faut des pouvoirs accrus pour régir l'étiquetage et les nouveaux produits, afin de nous assurer qu'ils présentent un meilleur rendement énergétique, quand il s'agit de réduire les émissions. En ce moment, par exemple, nous ne disposons d'aucun moyen de réglementer un poêle à bois. Nous pouvons bien réglementer les émissions provenant d'un poêle à bois, mais nous ne pouvons réglementer le produit de consommation lui-même. La loi qui est proposée nous permet de le faire.

Il est très important que nous puissions réglementer la qualité de l'air à l'intérieur des bâtiments. À ce moment, nous ne pouvons le faire. Comme vous le savez, c'est un problème énorme du point de vue de la santé des Canadiens. Voilà une autre façon dont le projet de loi sur la qualité de l'air améliore nos pouvoirs.

Le président : Madame la ministre, comme la Loi sur les normes de consommation de carburant des véhicules automobiles existe déjà, c'est le cas depuis un certain temps, mais elle n'a pas été mise en vigueur. Pourquoi ne pas simplement la mettre en vigueur?

Mme Ambrose : Le projet de loi C-30 aura pour effet de la faire entrer en vigueur. De même, nous modifions la loi en question pour qu'elle soit plus moderne et pour que nous puissions l'utiliser de la façon la plus efficiente possible en 2006. Nous savons qu'il nous faut cela pour bien établir la réglementation touchant le secteur de l'automobile. C'est une mesure que souhaite également le secteur de l'automobile.

The Chairman: So the proposed legislation amends some aspects of the Motor Vehicle Fuel Consumption Standards Act.

Ms. Ambrose: Yes, it does.

Senator Spivak: Thank you for coming, minister. I am very pleased to hear you speak of mandatory regulations rather than a voluntary approach because we know that has failed.

I am sure you are aware that very eminent people, such as James Hansen of NASA, are talking about only ten years before we might have a runaway effect. In a general way, my question is: How do you view the urgency of what you are doing?

In a more specific way, however, I want to ask you about regulations. Here is British Columbia, about to build three coal-fired plants, and it does not appear that it will be using the most effective technology, which is liquidation. Then there is Ontario, with all those coal-fired plants, which it cannot get rid of immediately because it would not have any power. Here is an opportunity for the federal government to say: You have to use the latest technology so that you do not continue to put greenhouse gas emissions into the air. And, we may only have 10 years.

With respect to the automotive industry, I do not know whether, if I were in your shoes, I would wait until 2010. Are you going to ask that we at least meet California standards?

There are people in the United States who have said the energy efficiency of cars could be absolutely maximized if they were built with carbon instead of steel.

Ms. Ambrose: Thank you for your questions. Everything you say encapsulates the feeling a lot of Canadians have right now; there is a sense of urgency and concern. What do they do when new coal-fired plants open up nearby and pollution reduction technologies are not in place? People are worried. We understand that and we are concerned too, which is why we are working with industry across this country to talk about things like best available technology and to ensure we put in place regulations. Sectors are taking into consideration their capital stock turnovers, making sure that we take into consideration the timing of their investments, their investment cycles, so they can make those decisions quickly and with consideration so that they are investing in best-available technologies. By all means, this is a conversation we have with industry about this being part of our regulations.

When you say 2010, you have to remember that is when they have to comply with the regulations. The regulations come into force in 2010. Believe me, industry is nervous. Industry knows we are in the middle of talks with them right now about these mandatory new regulations and in the enforcement provisions

Le président : Le projet de loi modifie donc certains aspects de la Loi sur les normes de consommation de carburant des véhicules automobiles.

Mme Ambrose : Oui, c'est le cas.

Le sénateur Spivak : Merci d'être venue, madame la ministre. Je suis très heureuse de vous entendre parler de règlements obligatoires, plutôt que d'une approche volontaire, car nous savons que cette dernière s'est révélée un échec.

Je suis sûre que vous le savez, il y a des personnalités tout à fait éminentes, par exemple James Hansen de la NASA, qui affirment que, dans à peine dix ans, les choses vont commencer à se précipiter. De manière générale, ma question est la suivante : quel sentiment d'urgence attribuez-vous à ce que vous faites?

Plus particulièrement, toutefois, je veux vous poser des questions sur la réglementation. Voici que la Colombie-Britannique est sur le point de construire trois centrales au charbon, et il ne semble pas qu'elle recourt au procédé technique le plus efficace qu'il soit, soit la liquéfaction. Puis, il y a l'Ontario, avec toutes les centrales au charbon qu'elle utilise, et dont elle ne peut pas se débarrasser immédiatement, sinon elle serait à court d'énergie. Voici l'occasion pour le gouvernement fédéral de dire : vous devez utiliser la plus récente technologie, pour ne pas continuer à rejeter dans l'air des gaz à effet de serre. Puis, il ne reste peut-être que dix ans.

Quant à l'industrie de l'automobile, si j'étais à votre place, je ne sais pas si j'attendrais jusqu'en 2010. Allez-vous demander que, tout au moins, nous respections des normes égales à celles de la Californie?

Il y a aux États-Unis des gens qui affirment que le rendement énergétique des voitures pourrait être maximisé dans l'absolu si elles étaient fabriquées avec de la fibre de carbone plutôt que de l'acier.

Mme Ambrose : Merci de vos questions. Tout ce que vous dites résume bien ce que ressentent bon nombre de Canadiens en ce moment; il y a un sentiment d'urgence et de préoccupation. Que font-ils lorsque de nouvelles centrales au charbon entrent en service près de chez eux et que les procédés de réduction de pollution disponibles ne sont pas appliqués? Les gens s'inquiètent. Nous comprenons ce fait et nous sommes inquiets nous aussi, et c'est pourquoi nous travaillons avec l'industrie partout au pays pour parler des meilleurs procédés techniques disponibles et pour nous assurer d'avoir en place la bonne réglementation. Les secteurs prennent en considération leurs rotations du stock de capital, pour nous assurer que nous prenons en considération le moment où ils choisissent d'investir, leurs cycles d'investissement, pour qu'ils puissent prendre rapidement et posément les décisions voulues, afin d'investir dans les meilleures technologies possibles. Il va sans dire que nous discutons avec l'industrie du fait que cela doit faire partie de notre réglementation.

En parlant de 2010, vous devez vous rappeler que c'est le moment où il faudra se conformer à la réglementation. La réglementation entre en vigueur en 2010. Croyez-moi, l'industrie est nerveuse. L'industrie sait que nous sommes en discussion avec elle en ce moment à propos des nouvelles règles obligatoires et des

around them. I have to tell you that industry wants certainty and regulations. The people who run the industries have grandchildren and children, neighbours, and they want to reduce pollution; they want to reduce greenhouse gases. They are a willing partner.

Of course, there is always that tension. The government wants to push them farther than they might like to be pushed, but it is the responsibility of government to ensure we address the health of Canadians.

It is a huge undertaking to regulate every industry sector across this country. The past government never had any intention of regulating air pollutants at the federal level, so we are looking at benchmarking a number of air pollutants for every single sector and facility across this country. There is intensive work going on at Environment Canada and Natural Resources Canada with the provinces and industry sectors across this country right now. We want to ensure that we get this right and we are not crippling our industry, but are giving them opportunities to invest in technology that hopefully we can promote across this country. Canada has a wealth of technology that we can share amongst one another, amongst provinces and also export to the rest of the world.

I am hopeful and optimistic that we are at a crossroads in our history where we have the support of the public, we have the government that wants to act on the environment, that has made this a priority and we have Canadians on our side. We have the public on our side to help us push industry in the right direction.

Senator Spivak: I could not agree with you more. If we are to save the planet, it will be industries that do it. It is not the old tree-hugger philosophy anymore, unfortunately; I wish it were.

I wonder if you could answer my question directly. Are the regulations for the auto industry going to be as stiff as those in California? Will the federal government insist that British Columbia and Ontario and anyone else who is building coal-fired plants use the best technology, even if it is more expensive?

An investment up front pays dividends down the back. We know what it costs us to deal with the impact of the coal-fired gases. Will the government do these two things? Is that your plan?

Ms. Ambrose: I would love that to be my plan, but I will be frank with you. When talking to industry about facilities, we are looking at existing facilities that could be highly polluting and new ones coming on line. We have to take into consideration that if we shut down, people would not have power. We have to figure out ways to help them to reduce pollution in their existing

dispositions d'exécution à cet égard. Je dois vous dire que l'industrie souhaite bénéficier de certitude et d'une réglementation. Les gens qui sont à la tête des industries ont des petits-enfants et des enfants, des voisins aussi, et ils souhaitent réduire la pollution; ils souhaitent réduire les gaz à effet de serre. Ce sont des partenaires volontaires.

Bien entendu, il y a toujours une certaine tension à cet égard. Le gouvernement souhaite pousser l'industrie plus loin qu'elle voudrait peut-être être poussée, mais il appartient au gouvernement de s'assurer que nous protégeons la santé des Canadiens.

Réglementer tous les secteurs industriels du Canada représente une tâche énorme. Le gouvernement précédent n'a jamais eu l'intention de réglementer les polluants atmosphériques à l'échelle fédérale, de sorte que nous sommes à envisager les normes à adopter en rapport avec plusieurs polluants atmosphériques pour chacun des secteurs et chacune des installations qui se trouvent au pays. En ce moment même, il y a des travaux intensifs à Environnement Canada et Ressources naturelles Canada, de concert avec les provinces et les secteurs de l'industrie. Nous voulons être sûrs d'en arriver à la bonne décision et de ne pas handicaper notre industrie, mais, en même temps, il faut que l'industrie ait l'occasion d'investir dans des procédés techniques dont, espérons-le, nous pourrions faire la promotion partout au pays. Le Canada possède un trésor de procédés techniques que nous pouvons diffuser entre nous, entre les provinces, et également exporter dans le reste du monde.

C'est avec espoir et optimisme que je vois la situation : je crois que nous sommes à un carrefour de notre histoire, un moment où nous avons l'appui du public, un gouvernement qui souhaite agir dans le dossier de l'environnement, qui en a fait une priorité et qui bénéficie de l'appui des Canadiens. Nous avons le public de notre côté, pour nous aider à pousser l'industrie dans la bonne direction.

Le sénateur Spivak : J'abonde dans votre sens. Si nous parvenons à sauver la planète, ce sont les industries qui nous permettront d'y arriver. Nous avons dépassé le vieux rêve écologique, malheureusement; cela me désole.

Je me demande si vous pourriez répondre à ma question directement. La réglementation à l'intention de l'industrie de l'automobile va-t-elle être aussi sévère qu'elle l'est en Californie? Le gouvernement fédéral insistera-t-il pour que la Colombie-Britannique et l'Ontario, et quiconque construit une centrale au charbon, recoure aux meilleurs procédés techniques possibles, même si c'est plus coûteux?

L'investissement en amont rapporte en aval. Nous savons ce qu'il nous en coûte pour composer avec l'impact des émanations des centrales au charbon. Le gouvernement fera-t-il ces deux choses? Est-ce bien votre plan?

Mme Ambrose : J'aimerais bien que ce soit le cas, mais je serai honnête avec vous. À parler avec les représentants de l'industrie à propos des installations visées, nous voyons qu'il y a des installations établies qui peuvent polluer énormément et de nouvelles installations qui arrivent. Il faut prendre en considération le fait que, si nous faisons fermer les installations,

facilities through regulation and to ensure that when they are opening new facilities, they are using the best available technology.

The other thing to consider is the integration of air pollution and greenhouse gases. Depending on the kind of technology that industry chooses, the way in which they interact makes a difference because they can have perverse effects on one another. You need to look at that as well. We are discussing those effects with industry. There needs to be a balance of efforts to ensure that we are not having a negative impact and creating more air pollution by reducing greenhouse gases, or vice versa, in respect of the kind of technology we impose on industry. These discussions are ongoing so that we have a balance of efforts to ensure that we address the health of Canadians by reducing air pollution, especially mercury in coal-fired plants, which is a huge concern to Canadians, and by reducing greenhouse gases.

Senator Spivak: With respect, minister, I appreciate your efforts, but technology is available for coal-fired plants that would greatly reduce greenhouse gas emissions. It does not look as though either of those provinces will go that route, in part because of money, yet Ontario will invest the same amount of money in nuclear plants that will not come on line for 10 years. In the meantime, Ontario could invest that money in fixing up its coal-fired plants. This is not rocket science but basic common sense. It takes a strong government to say what must be done.

Ms. Ambrose: We have every intention of doing that. Our hope is that the provinces will cooperate. Obviously, regulation is the way to do it so that government can enforce the legislation. We have to take a collaborative approach with the provinces on this issue. It is a huge undertaking for all of us. Regulations need to be achievable and enforceable. We have to work with the provinces. This is about energy security and about ensuring that Ontarians have electricity for their homes. Premier McGuinty is fully aware of the challenges that he has in Ontario just as the other premiers across Canada are aware of the challenges in their respective provinces. The federal government has said with no uncertain terms it is moving ahead with regulations on all air pollutants and greenhouse gases. The government will enforce the regulations, and the provinces and industry are expected to work with the government.

les gens n'auront plus d'électricité. Nous devons trouver des façons de les aider à réduire la pollution qui provient de leurs installations existantes, par la voie de la réglementation, et de nous assurer que, là où ils construisent de nouvelles installations, ils recourent aux meilleurs procédés techniques possibles.

L'autre élément dont il faut tenir compte, c'est l'intégration des polluants atmosphériques et des gaz à effet de serre. Suivant le procédé technique que choisit l'industrie, le mode d'interaction peut varier, car les substances ont des effets délétères les uns sur les autres. Il faut regarder cet aspect de la question aussi. Nous discutons des effets en question avec les représentants de l'industrie. Il nous faut équilibrer les efforts déployés, nous assurer que la réduction des gaz à effet de serre ne produit pas d'effets délétères ou encore un accroissement de la pollution atmosphérique, ou inversement, en ce qui concerne le genre de procédé technique que nous imposons à l'industrie. Nous sommes donc en discussion de manière à pouvoir équilibrer les efforts déployés, pour protéger la santé des Canadiens en réduisant la pollution atmosphérique, surtout les émanations de mercure dans les centrales au charbon, qui préoccupent énormément les Canadiens, et en réduisant les émissions de gaz à effet de serre.

Le sénateur Spivak : Avec tout le respect que je vous dois, madame la ministre, je suis consciente des efforts que vous faites, mais il existe des procédés techniques qui, dans le cas des centrales au charbon, réduiraient grandement les émissions de gaz à effet de serre. Il semble que ni l'une ni l'autre des provinces en question soit en voie d'adopter un tel procédé, en partie pour des raisons d'argent, et néanmoins, l'Ontario investira la même somme d'argent dans des centrales nucléaires qui n'entreront pas en service avant dix ans. Dans l'intervalle, l'Ontario pourrait investir la somme en question pour réaménager ses centrales au charbon. Ce n'est pas de l'astrophysique; c'est le gros bon sens. Il faut que le gouvernement soit fort pour dire ce qui doit être fait.

Mme Ambrose : Nous avons tout à fait l'intention de le faire. Notre espoir, c'est que les provinces coopèrent. Évidemment, la réglementation est la voie tout indiquée; le gouvernement peut ainsi faire respecter la loi qu'il adopte. Nous devons adopter une approche de collaboration avec les provinces à cet égard. C'est un projet énorme pour chacun d'entre nous. La réglementation doit renvoyer à des résultats qu'il est possible de réaliser et à des règles qu'il est possible de faire respecter. Nous devons travailler de concert avec les provinces. Il est question de la sécurité de l'approvisionnement énergétique et du fait de s'assurer que les Ontariens ont de l'électricité à la maison. Le premier ministre McGuinty est tout à fait conscient des défis qu'il doit relever en Ontario, tout comme les autres premiers ministres des provinces au Canada sont conscients des défis qu'ils doivent relever dans leurs provinces respectives. Le gouvernement fédéral a affirmé sans aucune équivoque qu'il va de l'avant avec sa réglementation en matière de polluants atmosphériques et de gaz à effet de serre. Le gouvernement fera respecter sa réglementation, et il est attendu que les provinces et l'industrie collaborent avec le gouvernement.

Senator Spivak: In other words, the government might be able to tell Mr. Campbell or Mr. McGuinty or any other premier that they cannot use certain technology because the regulations suggest that another technology must be used and it might give them some money to help put that in place.

The Chairman: I am not sure that was a question but it could be a useful suggestion.

Senator Angus: Good morning, minister and officials; we are delighted that you have come to the committee. I congratulate you on getting a grasp, in such a short period of time, of this highly complicated issue. We appreciate the fact that one has to get up to speed and, as you have said, it is a broad and complicated undertaking in all its aspects.

Your excellent introductory speech and your answer to the questions of Senator Cochrane and Senator Spivak indicated that government is trying to introduce an entirely new approach to the environmental concerns. If I may paraphrase, it is moving from a self-regulatory kind of environment to a more stringent rules-based system. Experience has shown that is needed now. As well, your message to Canadians is that a cooperative approach to the issues must be taken by the three levels of government, ministries, industry, policing authorities, and the various political interests. If we are all fighting with each other, we will never get anywhere. It is important that Canadians understand the issues and the possible solutions and, to that end, this committee is being webcast.

You stated how urgent this is and this committee agrees. First, Bill C-30 is the proposed legislation on clean air — this government's approach to environmental issues. I believe that the bill has been referred to a legislative committee of the House, which leads me to think that on the face of it, it is off the front burner and on the back burner.

Could you explain to us and to other Canadians the process of this proposed legislation and what exactly is happening with Bill C-30?

Ms. Ambrose: I would begin by saying that it would be a shame to lose this opportunity to make these kinds of important amendments to the Canadian Environmental Protection Act and to two other pieces of legislation through this proposed clean air act. I have said repeatedly that the opposition members love to criticize Bill C-30 but none of them has mentioned which clause they have a problem with. I am glad that the proposed legislation has been referred to committee.

I know this is a highly emotional and political issue but I have asked the opposition parties to work with the government on this bill. Important amendments to our current powers are proposed

Le sénateur Spivak : Autrement dit, le gouvernement pourra peut-être dire à M. Campbell ou à M. McGuinty, ou à n'importe quel autre premier ministre, qu'il ne saurait recourir à tel procédé technique, car, en raison de la réglementation, une autre technique doit être employée, et le gouvernement fédéral donnera peut-être une somme d'argent pour aider à mettre cette technique en place.

Le président : Je ne sais pas si c'était là une question, mais ce pourrait être une suggestion utile.

Le sénateur Angus : Bonjour, madame la ministre, messieurs et mesdames les fonctionnaires; nous sommes ravis de vous accueillir au comité. Je vous félicite d'avoir réussi à saisir une situation hautement complexe en si peu de temps. Nous comprenons qu'il faut se mettre à jour et, comme vous l'avez dit, il s'agit d'une entreprise vaste et compliquée sous tous ses aspects.

Votre excellent discours d'introduction et votre réponse aux questions du sénateur Cochrane et du sénateur Spivak ont fait voir que le gouvernement essaie d'appliquer une approche tout à fait nouvelle au dossier de l'environnement. Si vous me permettez de paraphraser, je dirais que nous passons d'un contexte d'autoréglementation à un système fondé sur des règles plus sévères. L'expérience a servi à démontrer que cela s'impose maintenant. De même, votre message aux Canadiens, c'est qu'il faut une approche de collaboration des trois ordres de gouvernement, des ministères, de l'industrie, des autorités chargées de l'exécution de la loi et des divers intérêts politiques. Si nous sommes toujours en guerre les uns contre les autres, rien n'aboutira jamais. Il importe que les Canadiens comprennent les questions en jeu et les solutions possibles et, à cette fin, les travaux de notre comité sont diffusés sur le web.

Vous avez affirmé à quel point la situation est urgente, et notre comité est d'accord. D'abord, le projet de loi C-30 est le projet de loi sur la qualité de l'air — l'approche qu'adopte le gouvernement en place face au dossier de l'environnement. Je crois que le projet de loi a été renvoyé au comité législatif de la Chambre, ce qui me porte à croire que, selon les apparences, le cheval de bataille est passé du galop au trot.

Pouvez-vous nous expliquer, à nous et aux autres Canadiens, la démarche qui a marqué l'avènement de ce projet de loi et ce qu'il advient au juste du projet de loi C-30?

Mme Ambrose : D'abord, je dirais qu'il serait dommage de perdre l'occasion qui nous est ainsi offerte d'apporter toutes sortes de modifications importantes à la Loi canadienne sur la protection de l'environnement et à deux autres textes de loi par l'entremise du projet de loi sur la qualité de l'air. Je l'ai dit maintes fois : les membres de l'opposition adorent critiquer le projet de loi C-30, mais il n'y en a pas qui ait mentionné l'article particulier qui lui pose des difficultés. Je suis heureuse de savoir que le projet de loi a été renvoyé au comité.

Je sais qu'il s'agit d'une question extrêmement émotive et politique, mais j'ai demandé aux partis de l'opposition de travailler avec le gouvernement à ce projet de loi. D'importantes

in this bill that are significant for government's ability to move forward on both air pollution and greenhouse gases; and I have named and outlined some of those for the committee.

This is a great opportunity for the House of Commons to show Canadians that we can work together on the environment. We are open to amendments, which we have said repeatedly. Clearly, I want certain parts of this proposed legislation protected, in particular clauses on indoor air and biofuels. We need to push forward on these key aspects.

The bill contains stringent methods for research and regulation of greenhouse gases and air pollution in a much more effective and integrated way. We have learned from the past that addressing one issue and not the other is not the answer. We have to integrate the two as we move forward and regulate industry. Otherwise, they can have perverse effects on one another.

Yes, we need cooperation from the opposition parties; and yes, we need cooperation from the provinces and territories. There is good leadership across the country. I have received calls from premiers and provincial ministers of the environment who say that they want to work together on the environment issue. However, we also need cooperation from Canadians.

The consumer side of this issue is huge and industry alone will not be able to solve the problem. Canadians have to make choices in their homes to turn off the lights more, use less water, buy more fuel-efficient vehicles, and to take public transit. We need Canadians to cooperate with government. As an individual citizen, I am trying to make small and big changes in my life, such as buying a more fuel-efficient car, using energy-efficient light bulbs, and other things in my home that my husband and I can try to do to make a difference. We need every single Canadian to do this. Government alone cannot do this. I hear this from my colleagues and from industry. Industry says that it will accept tough regulations and do its part but consumers must do their part too. How is government engaging consumers? We have outreach programs but even the One-Tonne Challenge had little effect on getting Canadians out there.

Every parliamentarian — everyone who is a part of government, including the opposition — needs to reach out in their respective communities and talk to Canadians about doing their part. This has to be a collaborative effort by the public and by government and opposition parties.

modifications de nos pouvoirs actuels y sont proposées. Il en va de la capacité du gouvernement d'aller de l'avant pour lutter contre la pollution atmosphérique et les émissions de gaz à effet de serre; et j'ai nommé et exposé certains des pouvoirs en question au profit du comité.

C'est une grande occasion pour la Chambre des communes de montrer aux Canadiens que nous pouvons travailler ensemble au dossier de l'environnement. Nous sommes ouverts aux modifications, nous l'avons dit maintes fois. Bien entendu, je tiens à ce que certaines parties du projet de loi soient protégées, particulièrement les articles portant sur la qualité de l'air dans les bâtiments et les biocombustibles. Nous devons faire avancer ces aspects clés de la question.

Le projet de loi propose des méthodes rigoureuses de relevé et de réglementation des gaz à effet de serre et de la pollution atmosphérique. Ce serait beaucoup plus efficace et nettement mieux intégré. Nous avons appris des erreurs commises par le passé : on ne saurait s'attaquer à une question en oubliant l'autre. Nous devons intégrer les deux solutions en allant de l'avant et en réglementant l'activité de l'industrie. Sinon, un aspect peut avoir un effet délétère sur un autre.

Oui, nous avons besoin de la coopération des partis d'opposition; et, oui, nous avons besoin de la coopération des provinces et des territoires. Partout au pays, il y a à cet égard un bon leadership. J'ai reçu des appels des premiers ministres et des ministres de l'Environnement des provinces, qui déclarent vouloir collaborer au dossier de l'environnement. Cependant, nous devons aussi avoir la coopération des Canadiens.

L'aspect consommation de la question a une énorme portée, et, à elle seule, l'industrie ne pourra résoudre le problème. Les Canadiens doivent faire des choix à domicile, soit de fermer les lumières davantage, d'utiliser moins d'eau, d'acheter des véhicules dont le rendement énergétique est meilleur et d'emprunter les transports en commun. Nous avons besoin de la coopération des Canadiens avec le gouvernement. À titre de citoyenne individuelle, j'essaie de faire des changements dans ma vie — des petits et des grands — par exemple acheter une voiture dont le rendement énergétique est plus grand, utiliser des ampoules électriques moins énergivores et adopter d'autres mesures à la maison, mesures que nous pouvons appliquer, mon mari et moi, pour essayer de changer les choses. Il faut que chaque Canadien fasse cela. Le gouvernement ne peut y arriver à lui seul. J'entends cela de mes collègues et de l'industrie. Les représentants de l'industrie affirment qu'ils accepteront une réglementation sévère et qu'ils feront leur part, mais que les consommateurs doivent aussi faire leur part. Comment s'y prend le gouvernement pour mobiliser les consommateurs à cet égard? Nous avons des programmes de communication, mais même le défi d'une tonne a eu peu d'effets sur les Canadiens.

Chaque parlementaire — tous les membres du gouvernement, et puis les membres de l'opposition — doit s'adresser aux gens dans sa collectivité et parler aux Canadiens de l'idée pour chacun de faire sa part. Ce doit être un effort de collaboration du public et du gouvernement et des partis de l'opposition.

Senator Angus: Minister Ambrose, that is interesting. So that we understand this so-called legislative committee process, your bill was introduced but it did not seem to receive wide acclaim. I do not think this nice message that you are giving us today, which sounds like it makes a lot of sense, was getting out there. What can we look forward to? Is the committee sitting? Is it holding hearings on the bill? How does it work? We would love to have the bill before this committee and we would get it through for you in no time.

Ms. Ambrose: The legislative committee is made up of members from all parties. They will be able to address the proposed legislation and bring amendments to the bill forward for consideration. Like any other committee, it will move the bill through the committee process and back into the House and then to the Senate. I am sure it will be before you at some point.

It is very important to us to get this piece of legislation through, so we are obviously willing to cooperate with the other parties in a collaborative manner. I cannot emphasize enough the importance of moving ahead with this piece of legislation because of issues like the health of Canadians — addressing air pollutants, but also the issues around biofuels, ensuring we can have a biofuels industry in this country.

Indoor air quality is extremely important for the health of Canadians — 1,900 Canadians a year die from this issue. This is air pollution that a lot of people do not understand and do not think about or talk about because it is indoor air pollution. This is something that is crucial to move ahead with to ensure we make these important amendments to our current powers, and give the government all the power we need to move forward.

Senator Angus: Are you getting the cooperation you were hoping for from our opposition parties in Parliament to make this process happen?

Ms. Ambrose: So far, yes, we are, particularly from the NDP. The NDP has been very collaborative. They have put forward a private member's bill with some interesting ideas that we could collaborate on. We are not very far off from them in terms of where they are at on certain issues. Again, there are things in our legislation that we would like to protect; and there are things that they would like to also see happen. We are there to cooperate and collaborate with all the opposition parties.

Senator Angus: You mentioned market mechanisms, which is a term that obviously interests us. It conjures up the concept of trading these greenhouse emission credits. At this committee, we have a very pejorative impression of these things, especially when we are dealing with a wealthy country like Canada. One wonders

Le sénateur Angus : Madame Ambrose, voilà qui est intéressant. Pour que nous saisissons bien la démarche de ce comité législatif, disons que votre projet de loi a été déposé, mais qu'il n'a pas été accueilli par des tonnerres d'applaudissements. Je ne crois pas que le beau message que vous êtes venue nous livrer aujourd'hui, qui semble être très logique, se rende aux destinataires. Que pouvons-nous attendre de l'avenir? Le comité siège-t-il? Tient-il des audiences sur le projet de loi? Comment cela fonctionne-t-il? Nous serions ravis d'avoir le projet de loi à l'étude au sein de notre comité; nous l'adopterions pour vous en deux temps trois mouvements.

Mme Ambrose : Les membres du comité législatif proviennent de tous les partis. Ils sauront étudier le projet de loi et y apporter les modifications voulues pour qu'il continue de cheminer. À l'exemple de tout autre comité, le comité législatif fera avancer le projet de loi dans la filière; le texte reviendra à la Chambre, puis retournera au Sénat. Je suis certaine que vous l'aurez devant les yeux à un moment donné.

Il est très important pour nous de faire adopter ce projet de loi; il est donc entendu que nous sommes prêts à coopérer avec les autres partis, dans un souci de collaboration. Je ne saurais trop insister sur l'importance de faire cheminer ce projet de loi en raison de questions comme la santé des Canadiens — lutter contre les polluants atmosphériques, mais aussi régler les questions concernant les biocombustibles, pour s'assurer d'avoir une industrie des biocombustibles au pays.

La qualité de l'air à l'intérieur des bâtiments est extrêmement importante du point de vue de la santé des Canadiens — 1 900 Canadiens meurent de problèmes à cet égard tous les ans. C'est une forme de pollution de l'air que, souvent, les gens ne comprennent pas — ils n'y pensent pas ou n'en parlent pas parce que c'est une pollution de l'air à l'intérieur. Il est extrêmement important de régler cette question, pour nous assurer d'apporter aux pouvoirs existants les modifications importantes dont il est question et de donner au gouvernement tout pouvoir voulu pour aller de l'avant.

Le sénateur Angus : Obtenez-vous la coopération que vous espériez de la part des partis de l'opposition au Parlement, pour que cela se fasse?

Mme Ambrose : Jusqu'à maintenant, oui, particulièrement de la part du NPD. Le NPD a très bien collaboré. Il a présenté un projet de loi d'intérêt privé qui comporte certaines idées intéressantes à propos desquelles nous pourrions collaborer. Notre position n'est pas très loin de la sienne en rapport avec certaines questions. Encore une fois, il y a des éléments de notre projet de loi que nous aimerions protéger; il y a d'autres éléments qu'il aimerait voir se concrétiser, de son côté. Nous sommes là pour coopérer et collaborer avec tous les partis de l'opposition.

Le sénateur Angus : Vous avez parlé de mécanismes propres au marché, terme qui, évidemment, nous intéresse. Cela évoque la notion d'échange de crédits d'émissions de gaz à effet de serre. À notre comité, nous nous en faisons une idée très négative, surtout là où il est question d'un pays riche comme le Canada. On se

what is involved. I am not sure that is what you meant by market mechanisms, because you glossed over it in your comments. Could you elaborate on that?

Ms. Ambrose: There is a difference between buying credits internationally, which is something our government has long opposed. We are building a regulatory framework that will ensure Canadian investment stays here at home. That is where we want to see industry investing — in Canada. However, market mechanisms can be very efficient and effective in reducing overall greenhouse gases and air pollutants. The United States, for instance, in its electricity sector, has a very effective cap-and-trade system for NO_xs and SO_xs. It has been very effective in reducing air pollution at a very low cost to industry. The acid rain agreement is another example of that kind of mechanism.

Those are some examples of how market mechanisms can work. We are looking at a trading system. We would like to see a trading system emerge in Canada that would have linkages to other trading systems, and that is one of the things we are discussing.

We have a national round table next week with a number of stakeholders from across the country, and also people from Europe. Mr. Stern is sending someone from the U.K.; the European Union is sending some representatives, if they are able to attend. We have people from the international community and from across the provinces to come and discuss what a trading system could look like, ensuring it is effective and efficient and that it actually leads to real reductions and not purchase of hot-air credits. It is all in the design of how the market system would work.

Senator Angus: Chairman, I know others are interested in questioning the minister. I hope you will have a second round. I would like to stop here. It is very exciting. As you can see, this government is really doing something about the environment.

Senator Adams: My question may be a little difficult. Where we live in the Arctic, the pollution coming up from the south is affecting our food, especially mercury pollution.

In the beginning, CEPA worked with the ministers at that time — Allan Rock and David Anderson — to make sure that there would be more testing of country food for mercury or any type of pollutants that would affect the bodies of the people in the community. We studied the effects of mercury in our committee. We found out, especially in the area of Nunavut, that 68 per cent of the people had unacceptably high levels of mercury in their bodies. In Canada, as a whole, it was only 7 per cent or 8 per cent.

demande ce que cela suppose. Je ne sais pas si c'est ce que vous entendiez par mécanismes propres au marché, car c'est un sujet que vous avez à peine effleuré. Pourriez-vous nous donner des précisions là-dessus?

Mme Ambrose : Il y a une différence entre le fait d'acheter des crédits sur la scène internationale, ce à quoi notre gouvernement s'oppose depuis longtemps... nous sommes à concevoir un cadre réglementaire qui permettra de s'assurer que les investissements canadiens demeurent ici au Canada. C'est là que nous voulons que l'industrie investisse : au Canada. Cependant, les mécanismes d'échange sur le marché peuvent se révéler très efficaces et très efficaces pour réduire globalement les émissions de gaz à effet de serre et les polluants atmosphériques. Aux États-Unis, par exemple, dans le secteur de l'électricité, on applique un système dit de « limites et échanges » très efficace aux émissions d'oxydes d'azote et de soufre. Cela s'est révélé très efficace pour réduire la pollution atmosphérique à un très faible coût du point de vue de l'industrie. L'accord sur les pluies acides est un autre exemple de ce genre de mécanisme.

Ce sont là des exemples du mode de fonctionnement de mécanismes du marché. Nous envisageons un système d'échange. Nous aimerions voir naître au Canada un système d'échange qui serait lié à d'autres systèmes d'échange, et c'est l'une des questions dont nous discutons.

Nous allons participer la semaine prochaine à une table ronde nationale qui fera appel à plusieurs intervenants de tout le Canada, et aussi à des gens venus d'Europe. M. Stern déléguera quelqu'un du Royaume-Uni; l'Union européenne déléguera des représentants, s'ils peuvent se rendre. Il y a des gens de la communauté internationale et de toutes les provinces qui viendront discuter de ce à quoi pourrait ressembler un système d'échange, pour que nous puissions nous assurer que ce soit efficace et efficace, et que cela mène à de véritables réductions et non pas à l'achat de crédits plus ou moins valables. C'est la conception du système de marché qui compte.

Le sénateur Angus : Monsieur le président, je sais que d'autres personnes aimeraient poser des questions à la ministre. J'espère qu'il y aura un deuxième tour de table. Je voudrais m'arrêter ici. C'est très exaltant. Comme vous pouvez le voir, le gouvernement agit vraiment à propos de l'environnement.

Le sénateur Adams : Ma question est peut-être un peu difficile. Là où nous habitons, dans l'Arctique, la pollution provenant du Sud a des effets sur notre alimentation, surtout la pollution au mercure.

Pour commencer, les responsables de la LCPE ont travaillé avec les ministres à l'époque — Allan Rock et David Anderson — pour veiller à tester davantage les aliments traditionnels pour y déceler des traces de mercure ou de toute substance polluante pouvant avoir un effet sur l'organisme des gens au sein de la communauté. Nous avons étudié les effets du mercure au sein de notre comité. Nous avons découvert que, surtout dans la région du Nunavut, 68 p. 100 des gens avaient des concentrations de mercure atteignant un niveau inacceptable. Au Canada, globalement, ce n'est que de 7 ou 8 p. 100.

Those of us who live in the area know about the movements of the mammals that live in the water, what areas they use as their birthing grounds every year. For example, in Hudson Bay, the belugas gather around the Churchill area. Every summer, the whales move to warmer water. Like any animals, such as geese, they follow regular migration patterns. Whales go to the warmer water to give birth to their young. They come from the Beaufort Sea to the Mackenzie Delta. I know the department used to tag the fish to find out where they spawn each year. That is what the Department of Fisheries and Oceans does for freshwater fish.

Now, with the new technology, I think DFO also monitors some of the humpback whales around the Baffin Island area. Last summer, they took skin samples from the whales to check for pollutants.

It is the same thing with our food. We have about four or five big herds of caribou in Canada. There is a big herd in the Keewatin area and Labrador has a herd too. Mostly, in the community, we do not bother with those big herds. We just hunt in the local area where the caribou come in.

I think it would be better to tell the local people the results of government testing on our food and our environment. Sometimes scientists come up there and half the time we do not know what they are doing. Even up there, sometimes they do not tell us what they have found for a year or more.

We had a meeting with the DFO last August near the shore of the Beaufort Sea; people came from Nunavut, the Mackenzie Delta and all over. We are really concerned about the pollution there. The community would like to work with the government to help monitor what is happening. If I hunt caribou, I can take a little bottle or something and I can take a sample of the blood to send to a lab or something like that. We could help with the sampling of the whales and seals also. We could remove a piece of the liver or whatever would be the best part to test for mercury.

Mercury is coming in the ground and the water and everything. If 68 per cent of us are showing the effects of mercury in our blood, we need to find out where it is coming from — whether from Canada or somewhere else.

Officials from the department have told us that among the signers, we are the biggest losers. We may be losing in Canada, but what about the other countries? That is a long question but perhaps someone can answer it.

Ms. Ambrose: The mercury content in the water in the Northern communities is a major concern. It is a concern because it is ending up in breast milk and ending up in children. It is causing many developmental problems for children in Northern communities. In terms of getting into the fish, I understand that has led to a lot of advisories against fishing.

Ceux parmi nous qui vivent dans la région connaissent les mouvements des mammifères des eaux, les zones qui leur servent à mettre bas tous les ans. Par exemple, dans la baie d'Hudson, les bélugas se rassemblent dans le coin de Churchill. Tous les étés, les baleines gagnent des eaux relativement plus chaudes. À l'instar de tout autre animal, par exemple l'oie, ils obéissent à des schèmes de migration réguliers. Les baleines se rendent dans des eaux moins froides pour mettre bas. Elles quittent la mer de Beaufort pour se rendre dans le delta du Mackenzie. Je sais que le ministère a déjà étiqueté les poissons pour connaître les zones de frai tous les ans. C'est ce que fait le ministère des Pêches et des Océans dans le cas des poissons d'eau douce.

Maintenant, nouvelle technologie oblige, je crois que le MPO surveille aussi certaines des baleines à bosse qui se trouvent autour de l'île de Baffin. L'été dernier, ils ont prélevé des échantillons de peau des baleines, pour essayer d'y détecter des polluants.

La même chose s'applique à notre nourriture. Nous avons quatre ou cinq grands troupeaux de caribous au Canada. Il y a un grand troupeau dans la région de Keewatin, et il y en a un au Labrador aussi. Essentiellement, au sein de la communauté, nous ne nous soucions pas de ces grands troupeaux. Nous nous contentons de chasser localement, là où le caribou vient.

Je crois qu'il vaudrait mieux dire aux gens de l'endroit quels sont les résultats des tests du gouvernement en ce qui concerne nos aliments et notre environnement. Parfois, des scientifiques viennent y faire un tour, et la moitié du temps, nous ne savons pas ce qu'ils font. Même là-haut, parfois, ils attendent un an ou plus avant de nous dire ce qu'ils ont trouvé.

Nous avons rencontré le MPO en août dernier, près de la rive de la mer de Beaufort; les gens sont venus du Nunavut, du delta du Mackenzie, de partout. Nous nous soucions vraiment de la pollution dans le Nord. La communauté aimerait travailler de concert avec le gouvernement pour surveiller la situation. Si je chasse le caribou, je peux avoir sur moi une petite bouteille dans laquelle je mettrais un échantillon de sang pour l'envoyer à un laboratoire. Nous pourrions aider à prélever les échantillons des baleines et des phoques aussi. Nous pourrions prendre un morceau du foie ou de je ne sais quel organe pour faire faire des tests pour le mercure.

Il y a du mercure qui se retrouve dans le sol et dans l'eau et partout. Si 68 p. 100 d'entre nous font voir les effets du mercure dans notre sang, nous devons savoir d'où cela vient — que ce soit du Canada ou d'ailleurs.

Les responsables du ministère nous ont dit que, parmi les signataires, nous sommes les grands perdants. Nous perdons peut-être au Canada, mais qu'en est-il des autres pays? La question est longue, mais peut-être que quelqu'un pourrait y répondre.

Mme Ambrose : Les concentrations de mercure dans l'eau des communautés du Nord est une préoccupation majeure. C'est une préoccupation parce que le mercure finit par se retrouver dans le lait maternel et chez les enfants. Cela est à l'origine de nombreux problèmes de développement chez les enfants des communautés du Nord. Pour ce qui est du cas des poissons, je crois savoir que cela a mené à bien des mises en garde contre la pêche.

Mr. Owen was telling me that much of the mercury in the North comes from South Asia. That leads us to the importance of working with our international partners, because it is the same on the greenhouse gas issue.

Canada can do everything to push our industry, but we are only one player. We must set an example at home by indicating that we are willing to make emission reductions at home. We must push our international partners in the right direction and work with them collaboratively.

Gord Owen, Director General, Clean Air Directorate, Environment Canada: A large volume of mercury comes to Canada from the south. By “the south” I mean China, India and other places. Because the degree to which their economies depend upon coal — coal which contains minute amounts of mercury — we see that as a concern for us. It is a problem in Canada’s North as the mercury, travelling on the trade winds and the winds around, hits the cold air and drops. There is much more evidence of mercury in the North, as you have described.

For that reason, we have undertaken, through several international processes like the United Nations, to try to make progress with other countries such as China and India. We are trying to transfer technologies, processes and information so that China, India, and other countries can reduce the amount of mercury coming out of their coal plants.

Senator Adams: Especially now, it is very typical with what is causing climate change. You have new bills that involve climate change. Many people are concerned about some of the mammals, especially polar bears. I have been home about a month and I have talked to some people in the North. This year, they have many polar bears coming into their communities. Every community is now affected. It was not like that before. Early in the fall, they go to the mainland looking for food — anything left over from the caribou. This is something in the land. I do not know how we will do it. That is not your department; another department is responsible. You are talking about clean air, and so on.

In 1999, CPAC said that five departments would have to work together; that is, Health Canada, the Department of Transport, the Coast Guard, Fisheries and Oceans, and the department responsible for the clean air act. In order to test a piece of property or land anywhere in the North, you had to go through those five departments. That is frustrating to people in the North. If you are a construction person, where will you start? I do not know by how much you will reduce the climate change. We talk about Arctic sovereignty, but I do not know what will happen if this continues. Maybe some of the departments know what is going on in other countries; I do not know.

M. Owen me disait qu’une bonne part du mercure qui se trouve dans le Nord provient d’Asie du Sud. D’où l’importance de travailler de concert avec nos partenaires internationaux, car c’est comme pour la question des gaz à effet de serre.

Le Canada peut bien faire son possible pour mettre de la pression sur son industrie, mais il n’est qu’un joueur parmi d’autres. Nous devons montrer l’exemple chez nous en indiquant que nous sommes prêts à y réduire les émissions. Nous devons faire pression sur nos partenaires internationaux, dans le bon sens, et collaborer avec eux.

Gord Owen, directeur général, Direction générale de l’air pur, Environnement Canada : Une grande quantité de mercure qui arrive au Canada vient du Sud. Par « Sud », j’entends la Chine, l’Inde et d’autres endroits. Étant donné le degré auquel leurs économies dépendent du charbon — le charbon contient des traces infimes de mercure —, nous voyons qu’il y a là pour nous une préoccupation. C’est un problème dans le nord du Canada, car le mercure, transporté par les alizés et les vents tout autour, frappe l’air froid et tombe. La présence de mercure est beaucoup plus évidente dans le Nord, comme vous l’avez dit.

Pour cette raison-là, en recourant à plusieurs démarches internationales, par exemple en nous adressant aux Nations Unies, nous avons tenté de faire des percées auprès d’autres pays comme la Chine et l’Inde. Nous essayons de transférer des technologies, des procédés et des informations, pour que la Chine, l’Inde et d’autres pays puissent réduire la quantité de mercure qui provient de leurs centrales au charbon.

Le sénateur Adams : Surtout qu’en ce moment, c’est très habituel, étant donné ce qui cause les changements climatiques. Il y a de nouveaux projets de loi qui portent sur les changements climatiques. Bon nombre de gens se soucient de certains des mammifères, surtout les ours polaires. Je suis à la maison depuis un mois environ, et j’ai parlé à des gens du Nord. Cette année, ils ont vu de nombreux ours polaires venir dans leurs collectivités. Chaque collectivité est maintenant touchée. Ce n’était pas comme cela auparavant. Au début de l’automne, les ours gagnent le continent à la recherche de nourriture — tout ce qui a été laissé par les caribous. C’est quelque chose. Je ne sais pas comment nous allons faire. Ce n’est pas votre ministère; c’est un autre ministère qui est responsable. Vous parlez de la qualité de l’air et ainsi de suite.

En 1999, il a été dit à la chaîne parlementaire que cinq ministères devaient travailler ensemble à ce dossier, soit Santé Canada, le ministère des Transports, la Garde côtière, Pêches et Océans, et le ministère responsable de la Loi sur la qualité de l’air. Pour tester un bien ou un terrain dans le Nord, vous devez passer par les cinq ministères en question. C’est frustrant pour les gens du Nord. Si vous travaillez en construction, où commencer? Je ne sais pas dans quelle mesure vous allez réduire les changements climatiques. Nous parlons de souveraineté de l’Arctique, mais je ne sais pas ce qui va se produire si cela se poursuit. Peut-être que certains des ministères savent ce qui se passe dans d’autres pays; je ne sais pas.

Ms. Ambrose: When we took over government one concern as a result of the environment commissioner's report was this notion that you are talking about where there are several departments involved, but not one department is in the lead. This led to a lot of difficulties identifying who is responsible for what. There was not a cohesive or comprehensive approach to the climate change file.

I was pleased to see that the Prime Minister put Environment Canada in the lead. He also tasked us to work with the other departments to create an accountability framework and to create an overall policy framework for the Government of Canada approach instead of each department having its own. There is now a cohesive element and that is very important. We accepted all the recommendations from the environment commissioner. That was one of them. I think the environment department should be on the lead on this issue. We should then work with CIDA, Foreign Affairs, Industry Canada, and Natural Resources in particular.

It has been nice to see the commitment from other cabinet ministers. When we have done consultations with CEOs, one-on-one, face-to-face, I had the support of Minister Flaherty, Minister Bernier, Minister Cannon and Minister Lunn. All of them are engaged on the environment file. We created a new cabinet committee just for the environment to deal with this to ensure that all the departments involved in the file are focused and moving ahead, supporting one another.

We needed leadership on the file. We are at a juncture in Canada where we need to focus efforts to address this because it is an urgent matter. Canada has fallen behind on the international stage, in particular where we are at on our commitments under Kyoto. Frankly, we did not do a lot leading up to today. We have more work to do to show our international partners that we are cleaning up our own backyard and putting in place a strong domestic agenda to address greenhouse gases. As a result, we will be able to return Canada to its rightful place as an environmental leader on the international stage. I do not think we have been there since Brian Mulroney was Prime Minister.

Senator Sibbeston: Welcome, minister. I will follow up on what Senator Adams stated with regard to the North.

We love the North, love the country, love how pristine it is and love the fact there are only a few of us that live in the North. With global warming that we have seen the North, we say, "I hope it does not get too warm." We do not want people from the south to come to the North. We want to keep it to ourselves.

Mme Ambrose : Au moment où nous sommes arrivés au pouvoir, une des préoccupations entretenues à propos du rapport du commissaire à l'environnement, c'était cette idée dont vous parliez : que plusieurs ministères entrent en jeu, mais qu'il n'y en a pas un qui soit le premier responsable. Cela a mené à de nombreuses difficultés, pour déterminer qui est responsable de quoi. Ce n'était pas une approche cohérente ou complète du dossier des changements climatiques.

J'ai été heureuse d'apprendre que le premier ministre a nommé le ministère de l'Environnement du Canada responsable du dossier. Il nous a aussi demandé de travailler avec les autres ministères à la création d'un cadre de responsabilisation et à la création d'un cadre stratégique global sur lequel fonder l'approche du gouvernement du Canada; cela, plutôt que ce soit chacun des ministères qui ait sa propre façon de faire. Il y a maintenant un élément de cohérence, ce qui est très important. Nous avons accepté toutes les recommandations du commissaire à l'environnement. C'était l'une d'entre elles. Je crois que le ministère de l'Environnement devrait être le premier responsable de ce dossier. Nous devrions alors travailler de concert avec l'ACDI, avec les Affaires étrangères, avec Industrie Canada et avec Ressources naturelles en particulier.

Je me réjouis de l'engagement d'autres ministres à cet égard. Lorsque nous avons consulté des présidents-directeurs généraux, personnellement, directement, j'avais l'appui du ministre Flaherty, du ministre Bernier, du ministre Cannon et du ministre Lunn. Tous se sont engagés dans le dossier de l'environnement. Nous avons créé un nouveau comité du Cabinet qui s'occupe de la seule question de l'environnement, pour nous assurer que tous les ministères participants se concentrent bien sur la tâche en question et vont de l'avant, en s'appuyant mutuellement.

Il fallait du leadership. Nous en sommes à un carrefour au Canada : il faut cibler les efforts, car la question est devenue urgente. Le Canada finit par accuser un retard sur les autres pays, surtout en ce qui concerne nos engagements sous le régime du protocole de Kyoto. Honnêtement, nous n'avons pas fait grand-chose à ce jour. Nous devons travailler davantage pour montrer à nos partenaires internationaux que nous faisons le ménage chez nous et que nous mettons en place un solide plan national de lutte aux gaz à effet de serre. De ce fait, nous allons pouvoir faire en sorte que le Canada gagne à nouveau la place qui lui revient à titre de chef de file en matière environnementale sur la scène mondiale. Je crois que cela n'a pas été le cas depuis que Brian Mulroney était premier ministre.

Le sénateur Sibbeston : Bienvenue, madame la ministre. Je vais donner suite à ce que le sénateur Adams a affirmé en ce qui concerne le Nord.

Nous aimons le Nord, nous aimons le pays, nous aimons que ce soit une nature pure et nous aimons le fait que nous sommes peu nombreux à y habiter. Avec le réchauffement climatique qui nous marque dans le Nord, nous disons : « Il est à espérer que ça ne se réchauffera pas trop. » Nous ne voulons pas que des gens du Sud viennent habiter dans le Nord. Nous voulons garder ça pour nous.

We have noticed the effects of global warming. The winters are less severe. There are just enough signs to make you believe that, yes, there is a slow, gradual change. The North is feeling the effect of global warming.

Since coming on this committee, I have come to realize the extent to which there is pollution in the North. We think it is a pristine land up there. There is no industrial development nearby, so it should be pristine and pure. However, we learn that there are a lot of pollutants that come to the North by the winds from Asia, and some from Ontario, the industrial heartland of our country. Senator Adams alluded to the fact that 70 per cent of the women who eat traditional foods in the Arctic have higher levels of pollutants in their bodies. That is of great concern to us.

Scientists in the Beaufort Sea found higher-than-usual levels of mercury in whales. It is believed that some pollution occurs naturally with the melting of the ice cap and thawing of the permafrost that release mercury. The Mackenzie River flows into the Beaufort Sea and it is deemed that the oil sands in Alberta could be the cause of some pollution that ends up in the Western Arctic via this route. Something needs to be done.

Ms. Ambrose, you are the Minister of the Environment. Northern people look to the federal government to do something about it to keep the North pure, pristine and free of pollutants. I urge you to do all you can and to go to foreign countries, such as Asia, which is polluting the North with mercury.

As well, if indeed pollutants from the Alberta oil sands are entering the North, you should do something about it. One report stated that contaminated moose were found in Northern Alberta. Is this a sign of further pollution? I do not know. Would you please do something? Can you assure northerners that you will do the best that you can for them?

Ms. Ambrose: When I was in the Northwest Territories recently, I met with some of the chiefs who told me about the issues that you are describing and how it is affecting the migratory patterns of the caribou that they traditionally hunt for food. There is no doubt that these environmental issues are having an impact in the North. Mercury is a huge problem because of the issue, with most of it coming from South Asia. The problem with mercury is that it does not break down. It sticks around and that is why we have taken a number of actions on mercury and are targeting that pollutant specifically because of its detrimental effects on the health of all Canadians.

On the matter of other countries, I have raised this several times in the context of greenhouse gases and air pollution. It is difficult when Canada is taking a number of aggressive actions while countries like China are opening up coal-fired plants on a monthly basis that will cause more mercury to drift into Canada.

Nous avons remarqué les effets du réchauffement planétaire. Les hivers sont moins rigoureux. Il y a tout juste assez de signes pour vous faire croire que, oui, il y a un changement lent, graduel. Le Nord ressent les effets du réchauffement planétaire.

Depuis que je siège au comité, j'en suis venu à mesurer la portée de la pollution dans le Nord. Nous croyons que la nature y est pure. Il n'y a pas de développement industriel tout près, de sorte qu'elle devrait être pure. Cependant, nous apprenons qu'il y a de nombreux polluants qui se retrouvent dans le Nord, transportés par les vents d'Asie, et, parfois, de l'Ontario, le cœur industriel de notre pays. Le sénateur Adams a fait allusion au fait que 70 p. 100 des femmes qui mangent des aliments traditionnels dans l'Arctique présentent des concentrations relativement plus élevées de substances polluantes dans leur organisme. Cela nous préoccupe grandement.

Dans la mer de Beaufort, des scientifiques ont détecté chez les baleines des concentrations de mercure plus élevées qu'à l'habitude. On croit qu'une certaine pollution survient de façon naturelle avec la fonte de la calotte glaciaire et le dégel du pergélisol, ce qui libère du mercure. Le fleuve Mackenzie se jette dans la mer de Beaufort, et on croit que les sables bitumineux d'Alberta pourraient être à l'origine d'une partie de la pollution qui se trouve dans la région ouest de l'Arctique, par le chemin en question. Il faut faire quelque chose.

Madame Ambrose, vous êtes ministre de l'Environnement. Les gens du Nord comptent sur le fait que le gouvernement fédéral agisse pour que la nature dans le Nord demeure pure et libre de toute pollution. Je vous invite vivement à faire tout ce que vous pouvez en la matière et à vous rendre dans des pays étrangers, par exemple en Asie, source de pollution du Nord avec son mercure.

De même, si, justement, des polluants provenant des sables bitumineux de l'Alberta se retrouvaient dans le Nord, vous devriez pouvoir agir. Un rapport particulier traitait du cas d'originaux contaminés découverts dans le nord de l'Alberta. Est-ce le signe d'une pollution accrue? Je ne sais pas. Auriez-vous l'obligeance d'agir? Pouvez-vous rassurer les gens du Nord et leur dire que vous allez faire de votre mieux en leur nom?

Mme Ambrose : Récemment, dans les Territoires du Nord-Ouest, j'ai rencontré certains chefs, qui m'ont parlé des questions que vous êtes en train de décrire et de la manière dont cela influe sur les schèmes migratoires du caribou que l'on y chasse traditionnellement pour la viande. Il ne fait aucun doute que les problèmes environnementaux en question ont un impact dans le Nord. Le mercure représente un problème énorme de ce fait, la majeure partie provenant d'Asie du Sud. Le problème du mercure, c'est qu'il ne se décompose pas. Il perdure dans l'environnement, et c'est pourquoi nous avons adopté plusieurs mesures à son égard et que nous ciblons des polluants particuliers, en raison des effets néfastes qu'ils ont sur la santé de tous les Canadiens.

À propos des autres pays, j'ai soulevé la question plusieurs fois dans le contexte des gaz à effet de serre et de la pollution atmosphérique. La situation est difficile : au moment où le Canada adopte plusieurs mesures énergiques en la matière, des pays comme la Chine inaugurent tous les mois des centrales au

We have to engage them, pressure them and encourage them to take on targets not only for greenhouse gases within the context of some of the agreements like Kyoto but also as part of the Asia-Pacific partnership. They are showing some progress in looking at new technologies and bio-energy. When they take those kinds of actions, we need to encourage them to do more because their actions affect us directly.

India is another example. Canada suffers the effects of their actions. At the end of the day, as you all know, this is a global issue. We will continue to pressure our international counterparts but we feel very strongly that it is important that Canada get its own house in order. We are working with our international partners through the United Nations and the Kyoto Protocol to ensure that we stay on track to meet our Kyoto obligations. When it comes to the target, we have stated clearly to our international partners and to Canadians that we cannot meet the target of -6 per cent. We need new targets, which the Commissioner of the Environment and Sustainable Development said. Canadians need to understand that it is important for Canada to move forward, to stop the fighting and the debate about the -6 per cent because we have ample evidence from economists, from environmentalists and from people across government departments that this is not feasible.

We need to move forward and we ask all opposition parties to work with us to set these new targets. We are on track with industry in our negotiations to set those targets for January, we hope. Canada can then get on with making reductions in greenhouse gases and air pollutants. Air pollutants are equally important. The federal government has never regulated air pollution in Canada's history. When we talk about mercury, it is important to set tough regulations at the federal level to ensure that we have national standards on the issue.

I would encourage senators to speak to their colleagues in the House; in particular, those members sitting on the legislative committee, to work with the government to get Bill C-30 through and ensure Canadians that we take the issue seriously. We want to see results.

Senator Sibbeston: I have one more question with respect to greenhouse gases. Your target reduction is 45 per cent or more from the 2003 levels to be reached by 2050. The Kyoto Protocol had a base year of 1991. How does your target compare to the Kyoto Protocol with respect to greenhouse gas emissions?

Ms. Ambrose: I believe that I outlined that in my presentation. I will reiterate the impact of the long-term targets that we have set. Importantly, you should recognize that this target was recommended by the National Round Table on the Environment

charbon qui vont dégager de plus grandes quantités de mercure, lesquelles finiront par se retrouver au Canada. Nous devons les engager dans le dossier, faire pression sur eux, les encourager à adopter des cibles non seulement en matière de gaz à effet de serre, dans le contexte d'accords comme celui de Kyoto, mais aussi dans le cadre du partenariat Asie-Pacifique. Ils font voir certains progrès au sens où ils envisagent des procédés nouveaux et notamment des sources de bioénergie. Lorsqu'ils adoptent des mesures de ce genre, nous devons les encourager à en faire plus, étant donné que leurs actions ont une incidence directe sur nous.

L'Inde en est un autre exemple. Le Canada subit les effets des actes posés en Inde. En dernière analyse, comme vous le savez tous, c'est un problème mondial. Nous allons continuer à exercer des pressions sur nos homologues internationaux, mais nous sommes tout à fait convaincus qu'il importe que le Canada fasse le ménage chez lui. Nous collaborons avec nos partenaires internationaux, par l'entremise des Nations Unies et du protocole de Kyoto, à nous assurer de respecter nos obligations sous le régime du protocole de Kyoto. Quant à la cible, nous avons dit clairement à nos partenaires internationaux et aux Canadiens que nous ne pouvons atteindre la cible, soit moins 6 p. 100. Il nous faut de nouvelles cibles, ce que le commissaire à l'Environnement et au Développement durable a fait valoir. Il faut que les Canadiens comprennent qu'il importe pour le Canada d'aller de l'avant, de faire cesser les querelles et le débat sur la cible de -6 p. 100 : les économistes, les environnementalistes et les gens dans tous les ministères nous le font voir clairement, cela n'est pas réalisable.

Nous devons aller de l'avant; nous demandons à tous les partis de l'opposition de travailler avec nous à l'établissement de nouvelles cibles à cet égard. Nous négocions avec l'industrie et sommes en voie de fixer les cibles d'ici janvier, espérons-le. À ce moment-là, le Canada pourra commencer à réduire les émissions de gaz à effet de serre et de polluants atmosphériques. Les polluants atmosphériques sont tout aussi importants. Dans toute l'histoire du Canada, le gouvernement fédéral n'a jamais réglementé la pollution atmosphérique. Dans le cas du mercure, il importe d'établir des règles strictes à l'échelle fédérale, pour nous assurer qu'il y a des normes nationales à cet égard.

J'encouragerais les sénateurs à s'entretenir avec leurs collègues de la Chambre, et en particulier ceux qui siègent au comité législatif, à travailler avec le gouvernement à faire adopter le projet de loi C-30 et à rassurer les Canadiens sur le fait que nous prenons le dossier au sérieux. Nous voulons des résultats.

Le sénateur Sibbeston : J'ai une autre question sur les gaz à effet de serre. Vous vous donnez comme cible une réduction d'au moins 45 p. 100 par rapport aux niveaux de 2003 d'ici 2050. Or, le Protocole de Kyoto utilise l'année 1991 comme année de référence. Comment votre cible se compare-t-elle à celle du Protocole de Kyoto en ce qui concerne les émissions de gaz à effet de serre?

Mme Ambrose : Je crois avoir décrit cet aspect dans mon exposé. Je vais donc revenir sur l'impact des cibles à long terme que nous avons fixées. Il importe de reconnaître que cette cible a été recommandée par la Table ronde nationale sur

and the Economy. The study was commissioned by the former government, which asked the NRTEE to look at what is achievable given Canada's unique circumstances, like our resource base that makes us unique. We have a great many fossil fuels on which we depend, but we would like to move to a renewable energy, for obvious reasons. The NRTEE did an in-depth study and produced a very comprehensive report on what is achievable in Canada based on certain assumptions.

That is the target adopted by this government because we do not believe we should choose an arbitrary target, like the last government did, and then force and impose that target on industry when such a target bears no scientific basis or assessment. The -6 per cent was just that. The current Leader of the Liberal Party, Stéphane Dion, former Minister of the Environment, admitted in an interview with the *National Post* that the target was set because former Prime Minister Chrétien wanted to outdo the Americans. That is not good policy and that is not a scientific assessment; rather, that is pure politics. We have adopted a target that has been widely researched and consulted on by the National Roundtable on the Environment and the Economy. We think that is the way to proceed.

The 65 per cent reduction from 2003 levels would amount to a 1,435-mega-tonne reduction, based on a business-as-usual scenario, with which I am sure you are familiar. A 65 per cent reduction from a 1990 emissions level, which is what you are asking about, would amount to a 1,485-mega-tonne reduction based on a business-as-usual scenario. These projection figures were prepared by my department. In his private members bill, Jack Layton, Leader of the NDP, has asked for an 80 per cent reduction, which would reduce emissions by 1,575 mega-tonnes. I assume that is from 1999 levels because that is what he has asked for in his private members bill.

The department prepared this information and can provide it to the committee. The important thing to recognize is that the target we have adopted was widely consulted on and researched. Members of the NRTEE, which put this together, are leaders from environment and from industry. The target is based on Canada's unique resource base, the urban and rural population distribution, and the geographic uniqueness. We adopted this target because we know it has the scientific backing and will be achievable for Canadian industry.

Senator Tardif: I noticed that with the exception of your reference to mercury, your opening statement is very similar to the one you read in the House of Commons a few months ago. Could you tell us, what has changed in your thinking and in your department since then?

l'environnement et l'économie. L'étude a été commandée par le gouvernement précédent, qui a chargé la TRNEE de déterminer ce qui peut être accompli, vu la situation particulière du Canada, qui dispose d'une base de ressources le mettant dans une situation particulière. Nous misons sur d'énormes quantités de combustibles fossiles, mais nous aimerions passer à une source d'énergie renouvelable, pour des raisons évidentes. La TRNEE a mené une étude approfondie et produit un rapport exhaustif sur ce qu'il est possible d'accomplir au Canada, à la lumière de certaines hypothèses.

C'est la cible adoptée par notre gouvernement, parce que nous croyons qu'il ne faut pas choisir une cible de façon arbitraire, comme l'a fait le gouvernement précédent, et ensuite forcer la main à l'industrie et lui imposer une cible qui n'est fondée ni sur une évaluation ni sur des données scientifiques probantes. Et c'est justement le cas de la cible de -6 p. 100. L'actuel chef du Parti libéral, Stéphane Dion, ex-ministre de l'Environnement, a reconnu, à l'occasion d'une entrevue consentie au *National Post*, que la cible avait été fixée parce que l'ex-premier ministre Chrétien voulait surpasser les Américains. C'est ni une politique avisée ni le résultat d'une évaluation scientifique; je dirais, plutôt, que c'est de la politique pure. Nous avons adopté une cible qui a fait l'objet de consultations et de recherches étendues par la Table ronde nationale sur l'environnement et l'économie. Nous croyons que c'est la bonne façon de procéder.

La réduction de 65 p. 100 par rapport aux niveaux de 2003 correspondrait à une réduction de 1 435 mégatonnes, selon un scénario où tout se déroule normalement, scénario que vous connaissez, j'en suis sûre. Une réduction de 65 p. 100 par rapport au niveau des émissions de 1990, puisque c'est de cela que vous vous informez, correspondrait à une réduction de 1 485 mégatonnes, si tout se déroule normalement. Ces prévisions ont été préparées par mon ministère. Dans le projet de loi qu'il a parrainé, Jack Layton, chef du NPD, demande une réduction de 80 p. 100, ce qui réduirait les émissions de 1 575 mégatonnes. Je suppose que la réduction est fondée sur les niveaux de 1999, car c'est ce qu'il a demandé dans son projet de loi d'initiative parlementaire.

Le ministère a préparé cette information et peut la fournir au comité. Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que la cible que nous avons adoptée a fait l'objet de consultations étendues et de recherches. Les membres de la TRNEE, qui ont établi cette cible, sont des chefs de file du domaine de l'environnement et de l'industrie. La cible est fondée sur la base de ressources uniques du Canada, sur la répartition de sa population urbaine et rurale, et sur le caractère particulier de sa géographie. Nous avons adopté cette cible parce que nous savons qu'elle est scientifiquement fondée et qu'il s'agit d'un objectif réalisable pour l'industrie canadienne.

Le sénateur Tardif : J'ai remarqué que vos observations préliminaires sont très similaires à celles que vous avez lues à la Chambre des communes il y a quelques mois, sauf pour vos commentaires sur le mercure. Pourriez-vous nous dire de quelle façon votre vision des choses et votre ministère ont changé depuis?

We know that at the international level, there was much criticism of our present government "missing in action," if you like, in its attempts to meet its Kyoto obligations at the international level.

In your role as chair of the Kyoto committee, can you tell us what progress was made in Nairobi?

Ms. Ambrose: I would be happy to Senator Tardif. It was a productive meeting. Currently the Kyoto Protocol family includes countries responsible for about 30 per cent of the world's emissions of which Canada is one. Contrary to what you might have seen in the media, we had a very productive meeting and Canada played a key role. It was an interesting experience for me to work with other ministers from around the world. I participated in some very small groups and intensive negotiations with key ministers on the four key negotiation areas.

We succeeded in achieving everything that Canada sought going into Nairobi, which, I believe, would help set the scene for a more productive post-2012 engagement for Canada.

I will tell you the key issues we worked on. These are technical for those of you who follow the Kyoto Protocol. There were four main issues: The ad hoc working group for the post-2012 commitments for industrialized countries; the review of the Kyoto protocol; the dialogue on long-term cooperation under the convention; and the review of procedures for voluntary commitments, the non-industrialized countries, the non-annexed countries. On each issue our negotiators were actively and constructively engaged.

All of the positions we took were laid out early in spring on the United Nations website. We have always been transparent about our position within the protocol. I chaired four meetings as the president of COP and learned a great deal. I think we positioned Canada in a way that will lead to our opportunity to participate in the next phase of the Kyoto discussions.

Within the ad hoc working group, there was an extensive work program to inform considerations for commitments in the post-2012 period, which is important to Canada. We know and informed the international community we cannot meet our 2012 -6 per cent target. We had good meetings and negotiations about the work plan moving forward for Canada. That will begin next year.

On the review of the Kyoto Protocol, there was a consensus between all countries, over 160 countries including Canada, on all of these issues. It is very important.

There was an agreement reached to review the Kyoto Protocol in December of 2008. It is important because our government has said repeatedly that it has concerns with the way the protocol is

Nous savons que notre gouvernement actuel a essuyé de nombreuses critiques sur la scène internationale, on lui a reproché de se dérober à ses obligations internationales sous Kyoto.

En votre qualité de présidente du comité de Kyoto, pourriez-vous nous dire quels progrès nous avons fait à Nairobi?

Mme Ambrose : Avec plaisir, sénateur Tardif. Cette rencontre s'est révélée productive. À l'heure actuelle, la grande famille du Protocole de Kyoto regroupe des pays responsables d'environ 30 p. 100 des émissions mondiales, y compris le Canada. Contrairement à ce que vous avez peut-être vu dans les médias, la rencontre s'est révélée très productive, et le Canada a joué un rôle clé. C'était pour moi une expérience très intéressante de travailler avec d'autres ministres de partout dans le monde. J'ai pris part à des travaux entre petits groupes et à des négociations intensives avec des ministres clés à l'égard de quatre domaines de négociation clés.

Nous avons réussi à accomplir tout ce que le Canada cherchait à faire en vue de la conférence de Nairobi, laquelle, selon moi, devrait contribuer à ouvrir la voie à un engagement plus productif de la part du Canada après 2012.

Je vais vous décrire les enjeux clés sur lesquels nous avons travaillé. Il s'agit de questions techniques pour ceux d'entre vous qui suivent le Protocole de Kyoto. Il y a quatre grandes questions : le groupe de travail spécial sur les engagements des pays industrialisés après 2012; l'examen du Protocole de Kyoto; le dialogue sur la coopération à long terme sous le régime de la convention; et l'examen des procédures relatives aux engagements volontaires, aux pays non industrialisés, aux pays non visés par les annexes. Nos négociateurs ont assuré une participation active et constructive à l'égard de chaque enjeu.

Toutes les positions que nous avons adoptées ont été versées, au début du printemps, dans le site web des Nations Unies. Nous avons toujours présenté de façon transparente notre position à l'égard du protocole. J'ai présidé quatre réunions, à titre de présidente de la conférence des parties, et j'ai beaucoup appris. Je crois que nous avons placé le Canada dans une position qui nous donnera l'occasion de participer à la prochaine série de discussions relatives à Kyoto.

Au sein du groupe de travail spécial, on a exécuté un programme de travail étendu en vue d'étayer les engagements pour la période postérieure à 2012, chose importante pour le Canada. Nous savons que nous sommes incapables d'atteindre notre cible de -6 p. 100 d'ici 2012, et nous en avons informé la communauté internationale. Nous avons tenu des rencontres et mené des négociations fructueuses concernant l'établissement d'un plan de travail qui permettra au Canada d'aller de l'avant. Ces travaux commenceront l'an prochain.

Pour ce qui est de l'examen du Protocole de Kyoto, il y a eu consensus parmi tous les pays, plus de 160 pays, y compris le Canada, sur tous ces enjeux. C'est très important.

On s'est entendu pour examiner le Protocole de Kyoto en décembre 2008. C'est important, car notre gouvernement a déclaré à maintes reprises qu'il est préoccupé par la façon dont

operating. Every other country agreed; there are good things and there are things that have not worked. This is the first comprehensive review. It was important to reach that consensus especially when we look at developing a work plan for the next phase. This was important for Canada to secure.

On the issue of procedures for voluntarily taking on commitments, this was very important. It was a negotiation that Canada led.

We supported Russia, who submitted a motion, to encourage or allow some type of a discussion so that countries who would like to become members of Kyoto and take on targets voluntarily would be able to do that. Right now there is no mechanism for that.

We repeatedly have said the countries that are in Kyoto that have targets cannot do this alone. They cannot carry this load alone. They will not solve global warming with only the 34 countries that have targets. We need more countries to take on targets. We need this to be a much more inclusive protocol. We need to expand the debate to all the countries that are part of the United Nations Framework Convention on Climate Change.

All of this was very productive for Canada. It positioned us in a way that allows us to continue to work with our international partners. What we found in Nairobi, through the consensus reached, is that Canada's position is very similar to a lot of our international partners.

There are 15 other countries not on track to meeting their Kyoto commitments in terms of their target. Canada is on track to meet all our obligations under the Kyoto Protocol other than our target. It was productive for us to be able to address that issue with international partners so we can move forward.

We had very productive bilateral meetings with China, India and South Korea. We also met with the European Union, Germany in particular, and Finland. It is productive to be able to explain the regulations we are bringing into force in a short while to all of the countries, including Britain. They are pleased to see that Canada is moving forward with mandatory emissions reductions.

It was a productive meeting for us.

Senator Tardif: Thank you, minister, for that clarification. Like anybody else, we are always very concerned about our international reputation. We did not get gold star awards at the meeting in Nairobi. I think, our international reputation was quite tarnished. People are wondering what Canada's role is and

le protocole fonctionne. Tous les autres pays ont convenu du fait qu'il y a de bonnes choses et des choses qui n'ont pas donné le résultat escompté. Il s'agit du premier examen complet. Il était d'autant plus important d'établir ce consensus que nous envisagions l'élaboration d'un plan de travail pour la prochaine phase. Le Canada attachait énormément d'importance à un tel consensus.

En ce qui concerne les procédures relatives aux engagements volontaires, c'était très important. C'est une négociation qui a été dirigée par le Canada.

Nous avons appuyé une motion de la Russie visant à encourager ou à autoriser la tenue d'une sorte de discussion qui permettrait à des pays souhaitant adhérer au protocole et adopter volontairement des cibles de le faire. Il n'y a actuellement aucun mécanisme permettant de faire cela.

Nous avons déclaré à maintes reprises que les parties au protocole qui ont des cibles ne peuvent y arriver seules. Elles ne peuvent assumer ce fardeau sans aide. On ne va pas régler le problème du réchauffement de la planète si seulement 34 pays établissent des cibles. Il faut que d'autres pays fassent de même. Nous devons faire en sorte que ce protocole soit plus englobant. Nous devons étendre le débat à tous les pays signataires de la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques.

Dans l'ensemble, cette démarche s'est révélée très productive pour le Canada. Elle nous a mis dans une position qui nous permettra de continuer de travailler avec nos partenaires internationaux. Le consensus auquel nous sommes arrivés à Nairobi nous a permis de conclure que la position du Canada est très similaire à celle d'un grand nombre de ses partenaires internationaux.

Il y a 15 autres pays qui accusent un retard pour ce qui est de remplir leurs engagements pris dans le cadre du protocole. Le Canada est en voie de remplir toutes les obligations que lui confère le Protocole de Kyoto, sauf la cible relative aux émissions. La démarche visant à régler cette question avec des partenaires internationaux afin que nous puissions aller de l'avant s'est révélée productive.

Nous avons tenu des rencontres bilatérales très productives avec la Chine, l'Inde et la Corée du Sud. Nous avons également rencontré des pays de l'Union européenne, l'Allemagne en particulier, et la Finlande. Il est productif de pouvoir expliquer à tous les pays, y compris à la Grande-Bretagne, la réglementation que nous allons mettre en vigueur sous peu. Ils sont heureux de voir que le Canada va de l'avant au chapitre de la réduction obligatoire des émissions.

La réunion s'est révélée productive pour nous.

Le sénateur Tardif : Merci madame la ministre, de nous avoir fourni ces précisions. Comme tout le monde, nous nous préoccupons toujours beaucoup de notre réputation internationale. Or, nous n'avons impressionné personne à l'occasion de la rencontre tenue à Nairobi. Je crois plutôt que

where we are in consideration to Kyoto. I am glad you mentioned the word "Kyoto" it seems to be a word that is no longer being used. I think that is confusing to the general public.

You say we are not meeting our targets but that other obligations will be met. That needs to be clarified. We appreciate your comments today.

You mentioned that the 2050 target you have identified is based on research and not on an arbitrarily set target. I wonder how relevant that is, if we are close to the point of no return.

Ms. Ambrose: How important is science?

Senator Tardif: How important is a target set for 2050, which is so far down the road? It is so far away. We have a very short period of time in which to act.

Ms. Ambrose: Which is why we are setting short-term targets which will come into effect within four years. We are setting targets for the 2010 period within a month. January is around the corner. These are intensive negotiations. This will be the first time Canada moves to regulate all industry sectors across the country for greenhouse gases and air pollutants. Intensive work is going on in our department and the Department of Natural Resources. It has to happen; it is urgent.

As Dr. Stern's report indicated, one of the big discussion items in Nairobi was the issue about long-term targets. He encouraged all countries in Nairobi to think about a 2050 target. He said it is a long-term project. We have to have long-term targets in place. If you think about the kind of capital stock turnover time that most industry works on, a lot of it is 20-25 years. We have to put in place, not just short-term targets for 2010 or 2012; industry needs to know where we are going in 2050 and further.

It is key to making sure this is not just about short-term gain. It has to be a long-term project for Canada. We need to look beyond where we are today. That includes also setting a long-term target for mid-century.

There are some countries that moved in that direction. Canada is ahead of the game. We should have a target for 2050. It is crucial that we have one. It is also crucial that it is well researched and that it takes into consideration Canada's unique context, especially our resource base, so it is achievable.

Industry wants to see the numbers, science, and assessments that have been made. We have that backing with this kind of a report and the support from the national roundtable.

notre réputation internationale a été passablement ternie. Les gens se demandent quel est le rôle du Canada, et quelle est notre position à l'égard de Kyoto. Je suis heureuse que vous ayez mentionné le mot « Kyoto » car c'est un mot qu'on n'utilise plus. Je crois que c'est une source de confusion pour le grand public.

Vous dites que nous n'atteignons pas nos cibles, mais que nos autres obligations seront respectées. Nous avons besoin de précisions à cet égard. Nous vous remercions de nous faire part de vos commentaires aujourd'hui.

Vous avez mentionné que la cible pour 2050 que vous avez adoptée est fondée non pas sur des considérations arbitraires, mais bien sur des résultats de recherche. Je me demande à quel point cela est pertinent, si nous sommes près du point de non-retour.

Mme Ambrose : Vous vous demandez à quel point les données scientifiques sont importantes?

Le sénateur Tardif : À quel point une cible pour 2050, à une date si éloignée, est importante. C'est si loin. Nous ne disposons que de très peu de temps pour agir.

Mme Ambrose : Et c'est pourquoi nous fixons des cibles à court terme qui entreront en vigueur au cours des quatre prochaines années. Nous allons fixer des cibles pour 2010 d'ici un mois. Le mois de janvier arrive à grands pas. Il s'agira de négociations intensives. Ce sera la première fois que le Canada prend des mesures pour réglementer à l'échelle nationale tous ces secteurs industriels au chapitre des gaz à effet de serre et des polluants atmosphériques. Notre ministère et le ministère des Ressources naturelles remuent ciel et terre pour que cela se produise. Il faut que cela se produise, c'est urgent.

Comme l'a signalé M. Stern dans son rapport, l'un des grands enjeux à Nairobi concernait l'établissement de cibles à long terme. Il a encouragé tous les pays à Nairobi à songer à une cible pour 2050. Il a dit que c'est un projet à long terme. Nous devons établir des cibles à long terme. Dans nombre de cas, le cycle de vie des immobilisations de la plupart des industries est de 20 à 25 ans. Nous ne pouvons nous contenter d'établir des cibles à court terme pour 2010 ou 2012; l'industrie a besoin de savoir quelle est notre orientation pour 2050 et par la suite.

Il est crucial de faire cela afin de veiller à ce que les gains ne se fassent pas seulement à court terme. Il faut que le projet du Canada soit à long terme. Nous devons voir au-delà de la situation actuelle. Cela comprend également l'établissement d'une cible à long terme, pour 2050.

Il y a des pays qui ont adopté une telle orientation. Le Canada est un chef de file à cet égard. Nous devrions avoir une cible pour 2050. Il est crucial pour nous d'en avoir une. Il est également crucial de veiller à ce que cette cible soit bien étayée et à ce qu'elle soit adaptée à la situation particulière du Canada, en ce qui concerne surtout notre base de ressources, afin que la cible soit réaliste.

L'industrie veut prendre connaissance des chiffres, des études et des évaluations qu'on a produits. Nous misons sur l'appui d'un tel rapport et de la table ronde nationale.

Senator Tardif: I would agree you need short-term and long-term targets. We have to look at that.

Senator Mitchell: I believe this is the issue of our generation of the 21st century. I believe you have one of the most important responsibilities ever accorded a cabinet minister. You have an unbelievable opportunity to do something significant in the world.

I feel deeply that this government, under your stewardship in this portfolio, has failed to grab this issue and create the kind of leadership within Canada and internationally that it could. To be more specific, you cancelled — arbitrarily, I would argue, the climate change programs that had been implemented by a previous government. Your argument was, and it has been repeated by the Leader of the Government in the Senate, that these programs are inefficient.

On May 31 of this year, I submitted a written question asking for the documentation — the studies, the backup — that would defend your position. I have not received any information, any documentation or any kind of defence.

Senator Angus: On a point of order, please, chairman. We have been waiting for quite a few months for the minister to come here. The people who attend every meeting of this committee, who are valid members of this committee and who are prepared and have followed our study, have a lot of questions to ask the minister. Now you have allowed a senator to come in here who has never been at one committee meeting — and as I understand from the clerk, is not a member of the committee.

You are telling us we have five minutes left. Yet you are letting him ask the minister questions and he is asking them in an aggressive and political way. That is why I am making my point of order. If you are cutting off valid members of the committee, with questions that are right on the topic of what we are studying, and allow this senator to come in here in this way, I protest. I urge you to cut him off and let the members of the committee ask questions.

The Chairman: I do not agree that there is a point of order. I have cut myself off, as well.

Senator Angus: This is completely out of order.

The Chairman: I do not think it is.

Senator Mitchell: Senator Angus has appeared at committees that I sit on regularly —

The Chairman: Excuse me, I have the floor. I do not find there is a point of order because the senator is asking a question that he has asked on the floor of the Senate. It is the last question. We undertook to the minister that she would be gone from here by 9:30 a.m. and we are past that time now. This is the last question.

Le sénateur Tardif : Je conviens du fait qu'il faut établir des cibles à court et à long termes. Nous devons envisager une telle chose.

Le sénateur Mitchell : Je crois que c'est le principal enjeu de notre génération du XXI^e siècle. Je crois qu'on vous a investi de l'une des plus grandes responsabilités jamais confiées à un ministre. Vous avez une occasion incroyable de faire quelque chose d'important pour le monde.

Je crois fermement qu'à l'égard de ce dossier dont vous êtes responsable, le gouvernement n'a pas réussi à prendre cet enjeu en main et à exercer, tant au Canada qu'à l'échelle internationale, le genre de leadership qu'il aurait pu exercer. Plus précisément, vous avez annulé — de façon arbitraire, selon moi — les programmes relatifs aux changements climatiques mis sur pied par un gouvernement antérieur. Vous aviez fait valoir que ces programmes n'étaient pas efficaces, argument repris par le leader du gouvernement au Sénat.

Le 31 mai dernier, j'ai soumis une question écrite visant à prendre connaissance de la documentation — les études, les recherches — sur laquelle repose votre position. Je n'ai reçu ni information ni documentation ni aucune sorte de justification.

Le sénateur Angus : J'invoque le Règlement, monsieur le président. Nous attendions que la ministre nous rende visite depuis plusieurs mois. Les gens qui prennent part à toutes les réunions de notre comité, qui sont des membres en règle du comité, qui sont prêts et qui ont suivi notre étude, ont de nombreuses questions à poser à la ministre. Maintenant, vous accordez la parole à un sénateur qui vient ici, sans avoir jamais assisté à une réunion du comité — et je crois savoir, d'après ce que dit le greffier, qu'il n'est même pas membre du comité.

Vous nous dites qu'il ne reste que cinq minutes. Pourtant, vous le laissez poser des questions à la ministre, et il l'interroge de façon agressive et partisane. C'est pour cette raison que j'invoque le Règlement. Si vous écarterez des membres en règle du comité, dont les questions sont directement reliées au sujet que nous examinons, pour permettre à ce sénateur de s'adresser de cette façon à la ministre, je proteste. Je vous demande instamment de l'écarter et de céder la parole aux membres du comité qui veulent poser des questions.

Le président : Je ne crois pas que cela soit contraire au Règlement. Je me suis également exclu du débat.

Le sénateur Angus : C'est tout à fait contraire au Règlement.

Le président : Je ne suis pas d'accord avec vous.

Le sénateur Mitchell : Le sénateur Angus a pris part aux rencontres de comités au sein desquels je siège régulièrement...

Le président : Excusez-moi, mais j'ai la parole. Je ne crois pas qu'il soit contraire au Règlement pour un sénateur de poser une question qu'il a soulevée au Sénat. C'est la dernière question. Nous avions promis à la ministre qu'elle pourrait nous quitter au plus tard à 9 h 30, et cette heure est déjà passée. C'est la dernière question.

Senator Mitchell: Thank you. The first part of my last question is: Why am I not getting any response to my written question? Second, how is it that in the absence of that, the only documentation I have is a response to an access to information request, which is a memorandum to the Minister of Natural Resources, who oversees many of these programs?

It says:

All NRCan programs were assessed to be on track to meet or surpass their objectives. The energy conservation and renewable programs were found to be effective in stimulating emissions reductions. They will contribute over 20 megatonnes in reduction by 2010, mainly at a cost of less than \$10 per tonne, which is extremely cost-effective.

This is your own government documentation; yet you continue to take the position that these programs have been inefficient. Could you please argue, or give the documentation that would prove that they are inefficient? In the absence of that, we can only conclude that your information is wrong and you have made a critical decision to cancel these programs based on incorrect information. They have been efficient.

Could you also make an effort to get me any documentation you might have in answer to my written question on the Order Paper?

The Chairman: Minister, I will presume that is not an answer that you can give at the moment; and that you have heard the question and that you will undertake, to the extent possible, to answer Senator Mitchell's question.

Ms. Ambrose: I will be happy to try and answer his question. I would encourage you to read the environment commissioner's report, who stated there was no clear leadership or comprehensive policy on climate change under the previous government. It is a serious concern. There was no one in the lead. There were programs scattered across departments.

You should also know there has never been a comprehensive audit or review done of the climate change programs across government, ever.

Senator Mitchell: How would you know they are inefficient if there has never been a comprehensive review done? You have just answered my question.

Ms. Ambrose: I would be happy to give you many examples.

The Chairman: We are not going to have a debate here. The senator has asked a question. It is not reasonable to ask that the answer be given right now. Order, Senator Mitchell.

Ms. Ambrose: There was never one done. We did a comprehensive review —

Le sénateur Mitchell : Merci. La première partie de ma dernière question est la suivante : pourquoi n'ai-je reçu aucune réponse à ma question écrite? Deuxièmement, en l'absence d'une telle documentation, pourquoi est-ce que la seule documentation que j'ai obtenue, grâce à une demande d'accès à l'information, est un document d'information destiné au ministre des Ressources naturelles, responsable d'un grand nombre de ces programmes?

On peut y lire ce qui suit :

Tous les programmes de RNCan ont été considérés comme satisfaisant les objectifs ou même les surpassant. L'économie d'énergie et les programmes renouvelables ont été jugés efficaces pour stimuler la réduction des émissions et permettront des réductions de plus de 20 mégatonnes d'ici 2010, en grande partie à un coût inférieur à 10 \$ la tonne, ce qui est très rentable.

Ce document a été produit par votre gouvernement, et vous continuez de dire que ces programmes sont inefficients. Pourriez-vous nous expliquer en quoi ils sont inefficients, ou produire la documentation qui le prouverait? En l'absence d'une telle documentation, nous ne pouvons que conclure que votre information est erronée et que vous avez pris une décision cruciale d'annuler ces programmes à la lumière de renseignements erronés. Ces programmes étaient efficaces.

Pourriez-vous également faire un effort et me fournir tout document susceptible de répondre à ma question écrite qui a figuré au *Feuilleton*?

Le président : Madame la ministre, je présume que vous n'êtes pas en mesure de répondre à cette question pour l'instant, que vous prenez acte de cette question et que vous tenterez, dans la mesure du possible, de répondre à la question du sénateur Mitchell.

Mme Ambrose : Je serai heureuse de tenter de répondre à sa question. Je vous encourage à lire le rapport du commissaire à l'environnement, selon lequel le gouvernement précédent n'a ni exercé un leadership clair ni adopté une politique étendue relative aux changements climatiques. C'est une grave préoccupation. Personne n'a pris le dossier en main. Il s'agissait de programmes dispersés ça et là parmi les ministères.

Vous devriez également savoir qu'on n'a jamais effectué une vérification ou un examen exhaustif à l'égard des programmes relatifs aux changements climatiques à l'échelle du gouvernement. On n'a jamais fait cela.

Le sénateur Mitchell : Comment pouvez-vous dire qu'ils sont inefficients si on n'a jamais effectué un examen exhaustif? Vous venez de répondre à ma question.

Mme Ambrose : Je serais heureuse de vous fournir de nombreux exemples.

Le président : Nous n'allons pas tenir un débat ici aujourd'hui. Le sénateur a posé une question. Il n'est pas raisonnable de s'attendre à ce qu'une réponse soit fournie sur-le-champ. Silence, sénateur Mitchell.

Mme Ambrose : On n'a jamais fait cela. Nous avons effectué un examen complet...

The Chairman: Minister, I am sorry to interrupt you, but —

Ms. Ambrose: — an internal review by the PCO of all of these programs. They were given a standard and a status on whether or not they were effective. Any ineffective programs or inefficient programs were cancelled. This is why we cannot make progress on the environment, because the Liberals want to continue to politicize the issue instead of moving forward.

The Chairman: The question has been asked and the question will be answered at the pleasure of the minister, I am sure, if she is able, in writing either to the clerk of the committee or directly to Senator Mitchell. That was not the answer to the question.

Thank you, minister, for appearing before us. Thank you, ladies and gentlemen, for being with us.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, December 14, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources, to which was referred Bill S-205, to amend the Food and Drugs Act (clean drinking water), met this day at 8:05 a.m. to give consideration to the bill.

Senator Ethel Cochrane (*Deputy Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Deputy Chairman: Good morning. It is my privilege to welcome you today.

This morning we will be examining Bill S-205, which seeks to amend the Food and Drugs Act by adding clean drinking water as an objective, so that the federal agency already mandated to regulate drinking water in bottles, ice cubes and soft drinks would regulate community drinking water as well.

Appearing before us this morning are John Cooper, from Health Canada, and Elin O'Shea, from Justice Canada.

My name is Ethel Cochrane. I am a senator from Newfoundland and Labrador. I am the chair this morning because Senator Banks is away. I want to introduce members of the committee. We have Senator Milne from Ontario, Senator Adams from Nunavut, the sponsor for our bill, Senator Grafstein from Ontario and Senator Spivak from Manitoba.

John Cooper, Director, Water, Air and Climate Change Bureau, Healthy Environments and Consumer Safety Branch, Health Canada: I would like to thank the committee for inviting Health Canada to attend today. It is important that we have this opportunity. I am here to try to answer your questions as best as I can and to be as frank and straightforward as possible.

Le président : Madame la ministre, je m'excuse de vous interrompre, mais...

Mme Ambrose : ... un examen interne par le BCP de tous ces programmes. On les a évalués en fonction d'une norme, et on a déterminé s'ils étaient efficaces ou non. Tous les programmes considérés comme inefficaces ou non rentables ont été annulés. C'est pour cette raison que nous n'arrivons pas à faire des progrès au chapitre de l'environnement, car les libéraux ne cessent de vouloir politiser la question au lieu d'essayer d'aller de l'avant.

Le président : La question a été posée, et je suis certain que la ministre fera parvenir une réponse écrite au greffier du comité ou directement au sénateur Mitchell lorsqu'elle en aura l'occasion. Ce n'était pas la réponse à la question.

Merci, madame la ministre, d'avoir témoigné devant notre comité. Merci, mesdames et messieurs, d'être ici aujourd'hui.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 14 décembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles, auquel a été renvoyé le projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les aliments et drogues (eau potable saine), se réunit aujourd'hui à 8 h 5 pour examiner le projet de loi.

Le sénateur Ethel Cochrane (*vice-présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La vice-présidente : Bonjour. C'est pour moi un honneur de vous accueillir aujourd'hui.

Ce matin, nous examinerons le projet de loi S-205, visant à modifier la Loi sur les aliments et drogues afin que l'agence fédérale déjà chargée de réglementer l'eau potable embouteillée, les cubes de glace et les boissons gazeuses puisse réglementer également l'eau potable des réseaux de distribution d'eau.

Nous recevons aujourd'hui M. John Cooper, de Santé Canada, et Elin O'Shea, de Justice Canada.

Je m'appelle Ethel Cochrane. Je suis un sénateur de Terre-Neuve-et-Labrador. Je préside ce matin parce que le sénateur Banks a dû s'absenter. Permettez-moi de vous présenter les membres du comité. Voici le sénateur Milne, de l'Ontario, le sénateur Adams, du Nunavut, puis le parrain de notre projet de loi, le sénateur Grafstein, de l'Ontario, et enfin le sénateur Spivak, du Manitoba.

John Cooper, directeur, Bureau de l'eau, de l'air et des changements climatiques, Direction générale de la santé environnementale et de la sécurité des consommateurs, Santé Canada : Je remercie le comité d'avoir invité Santé Canada à comparaître aujourd'hui. Il est important que nous ayons cette occasion. Je suis là pour tenter de répondre à vos questions de mon mieux et de façon aussi franche et directe que possible.

We consider our current efforts to protect drinking water to be the best approach; however, we do recognize and acknowledge that we face significant challenges in providing safe drinking water to all Canadians. To be clear, it is not a perfect situation.

Like Senator Grafstein, the government believes that safe drinking water should not be limited to the enforcement of guidelines and standards, but also needs to include the protection of our sources of drinking water from pollution. That is very important. The recent situation in the Greater Vancouver Regional District clearly brings the safety of drinking water to the fore and warrants a good discussion and analysis of the facts.

The question before us is to determine whether the quality of water is best protected through the creation of a new federal regulatory regime, as proposed in Bill S-205, or by strengthening and supporting the current collaborative approach in which provinces and territories exercise primary responsibility for drinking water.

Historically, collaboration, in respect of federal, provincial and territorial traditional roles, and the practical approach of ensuring action is taken by those best positioned to deliver, have been the mainstay of Canada's efforts to provide safe drinking water.

The federal government has a distinct role in drinking water safety, which includes science and research and the development of guidelines to be used by provinces and territories as a basis for establishing their own regulatory requirements.

Provinces are responsible for establishing licensing and regulatory regimes and for enforcing drinking water standards based on these guidelines. The guidelines are developed collaboratively with provincial and territorial representatives and they are adopted and applied in all jurisdictions, through a regulatory or a permitting regime. Municipalities, in turn, manage the infrastructure to deliver drinking water. This approach ensures national consistency and recognizes the regional and local priorities that can best be addressed at the provincial and territorial level. It is a model that serves us well, where responsibilities are clear and duplication is avoided.

Bill S-205 proposes that drinking water be regulated federally through the application of national water quality requirements and federal inspection and enforcement of drinking water operations.

In considering the future of Bill S-205, it is important to note the following points. Every province and territory has established drinking water quality requirements, a regulatory regime, that protects human health. Every province and territory has in place systems to assess, authorize, inspect, and enforce

Nous estimons que les efforts que nous faisons actuellement pour protéger l'eau potable est la meilleure façon de procéder; cependant, nous reconnaissons que la fourniture d'une eau potable saine aux Canadiens et Canadiennes nous pose des défis. En clair, la situation n'est pas parfaite.

Comme le sénateur Grafstein, le gouvernement reconnaît que la salubrité de l'eau potable ne relève pas seulement de la mise en œuvre de lignes directrices et de normes, mais qu'elle comprend également la protection de nos sources d'eau potable contre la pollution. C'est très important. La situation récente dans le district régional de Vancouver attire clairement notre attention sur l'importance de la sûreté de l'eau potable et mérite une bonne discussion et une analyse des faits.

La question qui nous concerne est de déterminer si la qualité de l'eau potable serait mieux protégée en établissant un nouveau régime fédéral de réglementation, tel que proposé dans le projet de loi S-205, ou en améliorant et en appuyant l'approche de collaboration actuelle selon laquelle la responsabilité principale de l'eau potable revient aux provinces et aux territoires.

D'un point de vue historique, la collaboration, le respect des rôles traditionnels des paliers de compétence fédéral, provinciaux et territoriaux, et l'approche pratique consistant à s'assurer que ceux qui sont les plus aptes à agir sont ceux qui sont responsables de le faire, sont à la base des efforts du Canada en matière de protection de l'eau potable.

Le gouvernement fédéral joue un rôle unique en ce qui concerne la salubrité de l'eau potable, notamment en ce qui a trait à la science et la recherche, et à l'élaboration de lignes directrices qui sont ensuite utilisées par les provinces comme base pour établir leurs propres exigences réglementaires.

Les provinces ont la responsabilité d'établir des régimes réglementaires et d'attribution de permis opérationnels et de mettre en œuvre des normes basées sur ces lignes directrices, pour la qualité de l'eau potable. Les lignes directrices sont élaborées en collaboration avec les représentants des gouvernements provinciaux et territoriaux et elles sont adoptées et appliquées dans toutes les provinces et territoires, par l'intermédiaire d'un régime réglementaire ou d'un régime d'attribution de permis. Les municipalités, quant à elles, gèrent l'infrastructure qui sert à acheminer l'eau potable. Cette approche assure une cohérence nationale, tout en permettant aux instances provinciales et territoriales de tenir compte des priorités régionales et locales. C'est une approche qui nous aide, selon laquelle les responsabilités sont clairement définies et les doublons sont évités.

Le projet de loi S-205 propose une réglementation fédérale pour l'eau potable, qui inclurait l'application d'exigences nationales pour la qualité de l'eau, l'inspection des installations d'eau potable par le gouvernement fédéral et l'application des dispositions législatives et réglementaires.

En ce qui concerne l'avenir du projet de loi S-205, il est important de prendre note des points suivants. Chaque province et territoire a établi des exigences pour la qualité de l'eau potable, donc un régime réglementaire, qui protège la santé humaine. Chaque province et territoire a établi des systèmes pour évaluer,

drinking water operations and systems. Every province and territory is directly informed of the adverse water quality test results and has procedures to respond. Essentially, Bill S-205 would duplicate these efforts of provinces and territories to manage drinking water effectively.

We are not in the same situation as five to six years ago after Walkerton. Significant progress has been made and that needs to be factored into the discussions I hope we will have today.

This same bill was first introduced in 2001, largely in response to the tragedy of Walkerton and Justice O'Connor's subsequent findings and recommendations. In his report on the Walkerton inquiry, Justice O'Connor provided valuable recommendations on all aspects of drinking water and source water protection, which is key, including government oversight and responsibilities. It is important to note that Justice O'Connor specifically recommended that the provincial government continue to be the government responsible for setting legally binding drinking water quality standards.

Over the past five years, all orders of government have recognized the importance of the findings from the Walkerton and North Battleford inquiries and have taken action to ensure that such incidents do not occur in the future. They have put in place comprehensive safeguards that Bill S-205 would merely duplicate. This supports maintaining the existing federal-provincial-territorial collaborative approach that respects historical roles and takes into account local and regional priorities and capacity. Since 2001, all provincial governments have strengthened their legislative regulatory or policy regimes to protect drinking water.

These actions by federal, provincial and territorial governments have not been limited to drinking water quality standards, which alone cannot ensure the safety of drinking water, as we know. All governments nationally and internationally are adopting the multi-barrier or source-to-tap approaches. This global approach focuses as a first step on source water protection, and the importance of source protection is in Bill S-205.

The federal, provincial and territorial governments are adopting watershed-based approaches to prevent pollution of source waters — a key recommendation of the Walkerton inquiry. Land use decisions and policies are being made with a view to ensuring the protection of our lakes, rivers and aquifers, which serve as sources of drinking water. It is important to note that while we are undertaking actions to protect sources of drinking

water, we are also ensuring the protection of drinking water treatment and distribution networks. Every province and territory is directly informed of negative test results and has procedures to respond to these situations. The project of law would essentially be a simple doubling of efforts of provinces and territories to manage drinking water effectively.

We are not in the same situation as five to six years ago after Walkerton. Significant progress has been made and that needs to be factored into the discussions I hope we will have today.

This same bill was first introduced in 2001, largely in response to the tragedy of Walkerton and Justice O'Connor's subsequent findings and recommendations. In his report on the Walkerton inquiry, Justice O'Connor provided valuable recommendations on all aspects of drinking water and source water protection, which is key, including government oversight and responsibilities. It is important to note that Justice O'Connor specifically recommended that the provincial government continue to be the government responsible for setting legally binding drinking water quality standards.

Over the past five years, all orders of government have recognized the importance of the findings from the Walkerton and North Battleford inquiries and have taken action to ensure that such incidents do not occur in the future. They have put in place comprehensive safeguards that Bill S-205 would merely duplicate. This supports maintaining the existing federal-provincial-territorial collaborative approach that respects historical roles and takes into account local and regional priorities and capacity. Since 2001, all provincial governments have strengthened their legislative regulatory or policy regimes to protect drinking water.

These actions by federal, provincial and territorial governments have not been limited to drinking water quality standards, which alone cannot ensure the safety of drinking water, as we know. All governments nationally and internationally are adopting the multi-barrier or source-to-tap approaches. This global approach focuses as a first step on source water protection, and the importance of source protection is in Bill S-205.

The federal, provincial and territorial governments are adopting watershed-based approaches to prevent pollution of source waters — a key recommendation of the Walkerton inquiry. Land use decisions and policies are being made with a view to ensuring the protection of our lakes, rivers and aquifers, which serve as sources of drinking water. It is important to note that while we are undertaking actions to protect sources of drinking

water, we are not there yet. Much more needs to be done because a great deal of pollution occurs of these primary sources of drinking water.

An important distinction needs to be made between what the provinces and territories are doing and what Bill S-205 proposes. Health Canada's view is that decisions on watershed and source water protection should not be taken centrally in Ottawa. Those decisions need to be made locally by the communities and stakeholders and overseen and supported by the provincial and territorial governments. Authorities in the area of the watershed are best equipped to understand the balance between environmental, economic and health priorities and to make decisions that ensure the well-being of residents, taking a population-based approach to protect their health.

Of course, the multi-barrier, source-to-tap approach means more than source water protection. Other key components include effective treatment, maintenance of water quality in the distribution system, including regular testing, operator training, infrastructure renewal, and a scientifically-based set of guidelines used as enforcement standards for the protection of drinking water from environmental and other contaminants. It is a complex system but with multiple barriers, if one barrier fails, there is another barrier to ensure the safety of drinking water. It is quite a costly process to ensure that the full set of barriers is in place. These significant undertakings will serve to protect the health of Canadians from unsafe drinking water.

Without downplaying the importance of safe drinking water and the significance of the events at Walkerton, it needs to be understood that outbreaks of illness caused by contaminated drinking water are rare in Canada. A real-time alert system was established two years ago and is operated by the Public Health Agency of Canada, which collects information on outbreaks or incidents of enteric illness across the country. In that two-year period, there have been no outbreaks or instances of enteric illness linked to drinking water contamination.

That paints a fairly rosy picture of our drinking water but I would suggest that it does not likely capture the individual events of enteric or gastrointestinal illness that are not reported, so those incidents are not picked up by the system. Clearly, the burden of illness related to drinking water is not significant. However, we still need to do more, to pay attention and to work to ensure the safety of drinking water in the future, because there are many challenges.

As members of the committee are aware, we still face boil-water advisories in all parts of this country. Most notably was the advisory applying to the Greater Vancouver Regional District that affected between one and two million people over a period of

d'approvisionnement en eau potable. Il est important de signaler que si nous prenons des mesures pour protéger les sources d'eau potable, nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. Il reste beaucoup à faire, car un pourcentage important de la pollution est lié à ces sources principales d'eau potable.

Une distinction importante doit être établie entre ce que font les provinces et les territoires et ce que propose le projet de loi S-205. Santé Canada est d'avis que les décisions sur la protection des bassins versants et des sources d'eau ne devraient pas être prises à l'échelle nationale à Ottawa. Elles doivent être prises plutôt à l'échelle locale par les communautés et les intervenants, avec la supervision et l'appui des gouvernements provinciaux et territoriaux. Les autorités sur place sont plus en mesure de comprendre l'équilibre entre les priorités sur les plans de l'environnement, de l'économie et de la santé et, par conséquent, de prendre les décisions qui contribueront à assurer le bien-être des résidents, à savoir l'adoption d'une approche axée sur la population pour assurer la protection de sa santé.

Évidemment, l'approche à barrières multiples ou de la source au robinet ne comprend pas seulement la protection des sources d'eau. D'autres composantes clés comprennent le traitement efficace de l'eau et le maintien de sa qualité dans le système de distribution, grâce notamment à l'analyse régulière de l'eau, à la formation des opérateurs, au renouvellement de l'infrastructure ainsi qu'à la série de lignes directrices scientifiques qui servent de normes exécutoires pour protéger l'eau potable des contaminants environnementaux et autres. C'est un système complexe mais, grâce à de nombreuses barrières, si une barrière échoue, il y en a une autre pour assurer la sûreté de l'eau. C'est un processus coûteux pour s'assurer que la série complète de barrières soit en place. Ces étapes importantes continueront de protéger la santé des Canadiens et des Canadiennes contre l'eau potable insalubre.

Sans minimiser l'importance de la salubrité de l'eau potable et celle des événements de Walkerton, il faut aussi comprendre que les écloisions de maladies causées par de l'eau contaminée sont extrêmement rares au Canada. Un système d'alerte en temps réel, qui recueille de l'information sur les écloisions ou incidents entériques au Canada a été mis en place il y a deux ans; il est administré par l'Agence de santé publique du Canada. Au cours de cette période de deux ans, aucune écloision ou aucun cas de maladie entérique lié à la contamination de l'eau potable n'a été enregistré.

C'est un tableau assez optimiste de la situation en ce qui concerne notre eau potable, mais il ne tient probablement pas compte des quelques cas de maladies entériques ou gastro-intestinales qui ne sont pas déclarés et qui ne sont par conséquent pas relevés par le système. Il est clair que le nombre de cas de maladies liées à l'eau potable n'est pas considérable. Cependant, il est essentiel de faire davantage, de faire attention et de s'efforcer d'assurer la sûreté de l'eau potable à l'avenir, car il existe de nombreux défis.

Comme les membres du comité le savent probablement, on émet toujours des avis d'ébullition de l'eau dans toutes les régions du pays. Le cas le plus connu fut l'avis émis dans le district régional de Vancouver, qui a affecté de un à deux millions de

two weeks. That is serious and unfortunate but could not have been avoided by the provisions of Bill S-205. A new treatment plant that includes filtration was already being developed and will come on line in 2009. It does show that provincial and municipal governments are taking the safety of drinking water much more seriously now than perhaps they did prior to Walkerton. They are making the right decisions to safeguard our drinking water supplies.

It is important to understand boil-water advisories because we have many of them across the country. Senator Grafstein and Senator Adams and others have pointed out this issue in Newfoundland and Labrador and elsewhere in the North across the country. We could have as many as 1,500 boil-water advisories across the country at any one time. These boil-water advisories generally have a negative connotation, and well they should have because it indicates a problem with our drinking water. However, we have to look at it in terms of what they do — they are a preventative measure in that they advise people that the drinking water potentially is unsafe and contains a contaminant either because of a treatment problem or an operator problem. Advisories are put in place to protect the health of Canadians and are a useful tool, but we should not have as many as we do.

It is also important to note that for the most part these advisories are in small communities of fewer than 5,000 people, where there is a range of different concerns to be aware of. Small communities of varying populations require different solutions and options. Generally, it is in small communities of 5,000 people or fewer, including First Nations communities, that 99 per cent of the boil-water advisories occur.

One of the most critical initiatives in which Health Canada is involved is the development of a national alert and communications system for boil-water advisories and drinking-water advisories. The real-time alert system that we are building with the Public Health Agency of Canada will ensure that enteric illnesses, chemical spills or leaks, and outbreaks of water-borne illness are picked up instantly and reported to public health officers so that immediate action can be taken in response. A national alert and communication system will provide us with a much better understanding of the issues surrounding the safety of drinking water across the country and the scope and magnitude of boil-water advisories. Boil-water advisories can be put in place for many reasons. If we know those reasons, then we will be able to target our actions collaboratively with the provinces and territories to adjust these issues. I admit that it is no easy challenge.

There has been much discussion about the safe-water challenges faced in small communities, whether in the North, on First Nations reserves or in other rural and remote communities. Health Canada is focusing its action now on trying to bring solutions and best management practices. Senator Grafstein

personnes pendant deux semaines. C'est un incident sérieux et malheureux, mais qui n'aurait pas pu être évité si les dispositions du projet de loi S-205 avaient été en vigueur. Une nouvelle usine de traitement était déjà en cours d'élaboration et entrera en fonction en 2009. Ceci démontre que les gouvernements provinciaux et les administrations municipales attribuent beaucoup plus d'importance à la salubrité de l'eau potable maintenant qu'ils ne le faisaient avant la tragédie de Walkerton. Ils prennent les décisions nécessaires pour protéger la sûreté des approvisionnements en eau potable.

Il est important de comprendre les avis d'ébullition de l'eau, car il y en a beaucoup à l'échelle nationale. Le sénateur Grafstein et le sénateur Adams ainsi que d'autres personnes ont signalé le problème à Terre-Neuve-et-Labrador et dans d'autres régions du Nord. Il est possible que 1 500 avis d'ébullition de l'eau soient en vigueur à un moment donné. Ces avis ont généralement une connotation négative et c'est bien ainsi, car ils signalent un problème de contamination de l'eau potable. Nous devons toutefois les examiner en termes de leur efficacité — ce sont des mesures préventives puisqu'elles avertissent les gens que l'eau potable pourrait être insalubre et contenir un contaminant en raison d'un problème de traitement ou d'un problème lié à l'opérateur. Les avis d'ébullition de l'eau sont émis pour protéger la santé des Canadiens et sont un outil efficace, mais ils ne devraient pas être aussi nombreux.

Il est en outre important de signaler que la majorité de ces avis sont émis dans de petites communautés de moins de 5 000 habitants concernant lesquelles il convient d'être au courant d'une série de préoccupations différentes. Les petites communautés dont le nombre d'habitants est différent, ont besoin de solutions et d'options différentes. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des avis d'ébullition de l'eau concernent de petites communautés de 5 000 habitants ou moins, notamment des collectivités des Premières nations.

Une des initiatives essentielles à laquelle Santé Canada participe est l'élaboration d'un système national d'alerte et de communication pour les avis d'ébullition de l'eau potable. Le système d'alerte en temps réel que nous mettons en place avec l'Agence de santé publique du Canada permettra de détecter instantanément les maladies entériques, les déversements ou les fuites de produits chimiques et les éclosions de maladies d'origine hydrique et de les signaler aux agents de santé publique pour pouvoir intervenir immédiatement. Un système national d'alerte et de communication nous permettra de mieux comprendre les questions liées à la salubrité de l'eau potable à travers le pays et la portée des avis d'ébullition de l'eau. Ces avis peuvent être émis pour de nombreuses raisons. Si nous connaissons celles-ci, nous serons en mesure de cibler nos interventions avec la collaboration des provinces et des territoires pour régler ces problèmes. Je reconnais que c'est un défi difficile à relever.

On a tenu de longues discussions sur les difficultés concernant la salubrité de l'eau potable dans de nombreuses localités, que ce soit dans le Nord, dans des réserves des Premières nations ou dans d'autres communautés rurales et isolées. Santé Canada s'applique actuellement à apporter des solutions et à faire adopter des

mentioned two weeks ago the options that may be available in Finland, Norway and other countries for dealing with the safety of drinking water in small northern communities.

We have formed a consortium of regulators — provincial, territorial and federal — with academia and with the industry, which is very important to bring to the table. In order to determine the best solutions, the best management practices to bring to small communities, those people need to be engaged. We are working with them to develop best management practices that we can apply to small systems, in collaboration with the communities.

We are also working with the World Health Organization on a network to ensure the safety of drinking water and small community water supplies. Their focus tends to be on the developing world but, equally, developed countries we face instances and issues of unsafe drinking water. We are working nationally and internationally on this issue. We think it is important to focus resources to address problems, rather than just bringing regulations to the table.

As you know, Minister Prentice tabled the report from the expert panel on regulatory regimes and options for managing drinking water on First Nations' lands. The government is committed to dealing expeditiously with this issue of serious concern to all Canadians.

My point today is twofold. First, the challenges of the past are being addressed — maybe not as fast as we would like them to be, but we have to recognize the initiatives, actions and efforts deployed since Walkerton to ensure the safety of drinking water. Second, new and emerging challenges that we face are best served by the current collaborative approach. We depend on the provinces and territories to give us the information we can use to identify where the problems are, who has been exposed to what, and what is getting into the source water. It is a very effective system.

Within the system, federal, provincial, territorial and Aboriginal partners have acted — and continue to act — without raising issues of constitutional authority, and without incurring the significant costs of an increased federal role in inspection and enforcement that would overlay existing provincial and territorial regimes.

Bill S-205 raises questions on how it could be put into practice. It would bring federal oversight to watershed management and land use decisions that could impact source water quality when provinces and territories are already active in this area. The application of Bill S-205 would cause significant disruption to a collaborative system that has shown itself to be effective and responsive. Bill S-205 would lead to duplication. More

pratiques de gestion exemplaires. Le sénateur Grafstein a mentionné il y a deux semaines les options en matière de salubrité de l'eau potable dans les petites collectivités du Nord que l'on pourrait trouver en Finlande, en Norvège et dans d'autres pays.

Nous avons formé un consortium d'organismes de réglementation — provinciaux, territoriaux et fédéraux — avec le milieu universitaire et l'industrie, qu'il est très important de faire participer. C'est très important pour déterminer quelles sont les meilleures solutions, les pratiques de gestion exemplaires à faire adopter par ces petites collectivités. Nous collaborons avec ces partenaires pour élaborer des pratiques de gestion exemplaires applicables à de petits réseaux, en collaboration avec les collectivités concernées.

Nous collaborons en outre avec l'Organisation mondiale de la santé pour l'établissement d'un réseau ayant pour objet d'assurer la salubrité de l'eau potable et des approvisionnements d'eau des petites collectivités. Cette organisation a tendance à s'intéresser plus particulièrement aux pays en développement mais dans les pays développés, il existe également certains cas et certains problèmes de salubrité de l'eau potable. Nous collaborons à l'échelle nationale et internationale dans ce domaine. Nous estimons qu'il est important de cibler des ressources pour résoudre ces problèmes et de ne pas se contenter d'adopter des règlements.

Comme vous le savez, le ministre Prentice a déposé le rapport du groupe d'experts sur les régimes réglementaires et les options en matière de gestion de l'eau potable sur les terres des Premières nations. Le gouvernement est déterminé à régler rapidement ces questions qui suscitent de graves préoccupations pour tous les Canadiens.

Je voulais soulever deux points importants aujourd'hui. D'abord, les défis du passé sont en voie d'être résolus — peut-être pas aussi rapidement que nous l'aurions souhaité —, mais nous devons reconnaître les initiatives, les actions et les efforts qui ont été déployés depuis Walkerton pour assurer la salubrité de l'eau potable. Ensuite, l'approche de collaboration actuelle est la meilleure façon d'aborder les nouveaux défis. Nous devons compter sur les provinces et les territoires pour nous donner l'information que nous pouvons utiliser pour localiser les problèmes, savoir qui y a été exposé et identifier les contaminants. C'est un système très efficace.

Selon cette approche, les partenaires fédéraux, provinciaux, territoriaux et autochtones ont agi — et continuent d'agir — sans soulever de questions d'autorité constitutionnelle et sans s'exposer aux coûts importants associés à un rôle fédéral accru en termes d'inspection et de mise en application, et qui doublerait les régimes provinciaux et territoriaux existants.

Il reste la question de la mise en application du projet de loi S-205. Il permettrait au gouvernement fédéral de surveiller les décisions relatives à la gestion des bassins versants et à l'utilisation des terres qui pourraient avoir des conséquences sur la qualité des sources d'eau, alors que les provinces et les territoires sont déjà actifs dans ce domaine. La mise en œuvre du projet de loi S-205 serait un dédoublement qui perturberait

importantly, it would put at risk the cooperative and collaborative approach where roles are based on those best positioned to act.

The Deputy Chairman: I had suggested that Senator Grafstein begin, but he has informed me he would rather wait until later, which is fine.

Senator Grafstein: It is traditional for standing committee members to proceed first. I do not want to change the convention. The convention is that additional members follow other members. That is the practice we follow in our committee. I would just defer to the convention and ask others who are interested to proceed.

Senator Milne: I would suggest that when somebody comes in with a private members bill, they normally defend it before us.

Senator Grafstein: I am in the hands of the committee. I am ready to go.

Senator Angus: I should say, Senator Milne, that Senator Grafstein did come before us last week and gave a very eloquent defence of his bill. We also are prepared now to put him on the metal even further. He promised on national TV to buy me a dinner with a nice bottle of wine.

Senator Milne: Not a clean bottle of water?

Senator Grafstein: All under \$100.

The Deputy Chairman: Mr. Cooper, now you know what our committee is like exactly.

I must tell you that Senator Angus has joined us. When I gave the introductions, he was not here. He is from Montreal and is a member of this committee.

I will begin questioning with Senator Spivak.

Senator Spivak: You say, on page 3, that land use decisions and policies are being made with a view to ensuring the protections of rivers, lakes and aquifers, which serve as sources of drinking water. Where is the documentation for that? In my opinion, and in the opinion of many others, logging practices and all sorts of other practices threaten water sources. Certainly, within provincial boundaries, there is not enough oversight or ability to really check that out.

In fact, in my own province of Manitoba, a huge area in a pristine area was given over to logging with almost no recommendations or oversight as to what could go on there. Therefore, I am wondering what evidence you have for that statement.

sérieusement le système coopératif actuel qui est efficace et s'adapte aux besoins. Le projet de loi S-205 créerait un dédoublement et compromettrait l'approche actuelle, laquelle est basée sur la coopération et la collaboration et où les responsabilités sont attribuées à ceux qui sont les mieux placés pour agir.

La vice-présidente : J'avais suggéré que le sénateur Grafstein parle le premier, mais il m'a dit qu'il préférerait attendre, ce qui est parfait.

Le sénateur Grafstein : La tradition veut que les membres du comité permanent prennent la parole les premiers. Je ne veux pas modifier cette convention. La convention veut que les membres supplémentaires parlent après d'autres membres. C'est la pratique que nous adoptons. Je voudrais déroger à la convention et demander à mes collègues qui voudraient intervenir de prendre la parole.

Le sénateur Milne : J'estime que lorsque quelqu'un présente un projet de loi d'initiative parlementaire, il doit normalement le défendre.

Le sénateur Grafstein : Je m'en remets au comité. Je suis prêt à prendre la parole.

Le sénateur Angus : Sénateur Milne, le sénateur Grafstein a déjà défendu son projet de loi avec beaucoup d'éloquence la semaine dernière. Nous sommes également prêts à le mettre sur la sellette à nouveau. Il a promis à la télévision nationale de me payer un repas avec une bonne bouteille de vin.

Le sénateur Milne : Pas une bouteille d'eau salubre?

Le sénateur Grafstein : Le prix total ne doit pas dépasser 100 \$.

La vice-présidente : Monsieur Cooper, vous savez maintenant exactement à quel type de comité vous avez affaire.

Je signale que le sénateur Angus est arrivé. Il n'était pas là quand j'ai fait les présentations. Il vient de Montréal et est membre du comité.

Je donne la parole au sénateur Spivak.

Le sénateur Spivak : À la page 4, vous signalez que les décisions et les politiques concernant l'utilisation des terres sont établies en fonction de la protection des rivières, des lacs et des réservoirs aquifères qui constituent des sources d'approvisionnement en eau potable. En raison des frontières provinciales, on n'a toutefois certainement pas assez de contrôle ou de pouvoir pour vérifier cela de près.

En fait, dans ma province, à savoir au Manitoba, on a autorisé l'exploitation forestière sur un territoire d'une très grande superficie situé dans une zone vierge, en ne faisant pratiquement aucune recommandation et en n'imposant pratiquement aucun contrôle. Par conséquent, je me demande quelle preuve vous avez que ce que vous dites là est vrai.

Mr. Cooper: You are quite right that there are many ongoing practices that threaten the quality of our water in aquifers, lakes and rivers. The evidence I would put forward is that source water protection is now clearly recognized as one of the most important barriers to ensuring the safety of drinking water.

For example, Alberta has come out with its Water for Life strategy, in which it deals with source water protection. The provincial government plans to establish watershed management committees for its major watershed so that decisions on land use can be taken collectively and with all the stakeholders involved.

Quebec has also come out with a policy to set up watershed management councils. Ontario has legislation to put in place watershed protection plans across the province. Within the next five to seven years, they are all required to have watershed protection plans.

This is not a new idea but it is a relatively reasoned one. It is a very complicated approach to protecting drinking water, if you consider all the potential land uses — development, forest practices, farming — and the diverse stakeholders within a watershed. For example, the Saskatchewan River goes across the Prairies and everyone contributes their own part to potential pollution.

Senator Spivak: Lake Winnipeg.

Mr. Cooper: That is another good example. The watersheds are large. The impacts are diverse and many. Protecting the watersheds will not be easy. The approach generally is to set up community-based watershed councils so that decisions are made locally, but also to support those decisions by regulations, whether they are federal — like the Canadian Environmental Protection Act, which deals with municipal waste water and pollution, and the Fisheries Act — or individual provincial regulations. One of the greatest challenges all governments across Canada face is source water protection. Any land use potentially can contribute to contaminating the source water.

Senator Spivak: You recognize that development decisions are taken many times — have been and will continue to be — that do not take that into account. Coal bed methane in Alberta could threaten the entire water system but they are going ahead with it. It seems like there is a schizophrenic approach.

What are the legal teeth to constrain development where development threatens the water sources? Frankly, I do not think the present regime is very strong.

M. Cooper : Vous avez tout à fait raison. De nombreuses pratiques actuelles menacent la qualité de nos eaux dans les réservoirs aquifères, les lacs et les rivières. La preuve que je donnerais est que la protection de la source d'eau est considérée maintenant comme une des barrières les plus importantes pour assurer la salubrité de l'eau potable.

L'Alberta, par exemple, a mis en place sa stratégie intitulée Water for Life qui porte sur la protection des sources d'approvisionnement en eau. Le gouvernement provincial compte établir des comités de gestion des bassins versants pour les principaux bassins versants de la province afin que les décisions concernant l'utilisation des terres soient prises collectivement, et avec la participation de tous les intervenants.

Le Québec a mis en œuvre une politique d'établissement de conseils de gestion des bassins versants. L'Ontario a adopté des dispositions législatives concernant la mise en place de plans de protection des bassins versants dans toute la province. Toutes les provinces doivent avoir mis en place des plans de protection des bassins versants d'ici cinq à sept ans.

Ce n'est pas une idée nouvelle, mais elle est relativement réfléchie. C'est une approche très complexe en matière de protection de l'eau potable, compte tenu de tous les types d'utilisation possibles des terres — la mise en valeur, les pratiques forestières, l'agriculture — et du nombre d'intervenants différents dans un bassin versant. Par exemple, la rivière Saskatchewan traverse les Prairies et tous les riverains contribuent à la pollution éventuelle.

Le sénateur Spivak : Le lac Winnipeg.

M. Cooper : C'est un autre bon exemple. Les bassins versants sont vastes. Les incidences sont variées et nombreuses. La protection des bassins versants ne sera pas facile. L'approche consiste généralement à établir des conseils locaux de protection des bassins versants pour que les décisions soient prises à l'échelle locale, mais aussi pour appuyer ces décisions par des règlements fédéraux — comme les dispositions de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement concernant les eaux usées municipales et la pollution et celles de la Loi sur les pêches — ou provinciaux. Un des plus grands défis auquel sont confrontés tous les gouvernements du Canada est la protection des sources d'approvisionnement en eau. Tout type d'utilisation des terres peut contribuer à la contamination des sources d'eau.

Le sénateur Spivak : Vous reconnaissez qu'on prend souvent des décisions d'aménagement des terres qui ne tiennent pas compte de ce facteur; il en a toujours été ainsi et cela continuera. Le méthane des bancs de houille en Alberta pourrait menacer tout le réseau hydrographique, mais on va de l'avant avec ce projet. On dirait qu'on adopte une approche schizophrène.

Quelles sont les dispositions législatives qui ont assez de mordant pour enrayer le développement lorsqu'il menace les sources d'approvisionnement en eau? En toute franchise, je ne pense pas que le régime actuel soit très robuste.

I know it is necessary to have local people on the ground — they know their watersheds. However, having strong federal laws that can be used to take offenders to court is more effective than this idea that development proceeds on the one hand while we are trying to protect water sources on the other hand.

Mr. Cooper: That is a very good point. We do have some federal levers, as do provinces: namely, the Canadian Environmental Protection Act and the Fisheries Act.

Senator Spivak: In my province, more observed in the breach than in the observance.

Mr. Cooper: There are also the Canadian Environmental Assessment Act and the provincial environmental assessment acts, where all those considerations of the impacts on sources and quality of drinking water are expected to be included. We are engaged in many environmental assessments of development projects across the country with respect to safe drinking water and we conduct studies to look at the potential risks associated with those projects.

That is not to say that governments do not make decisions that are contrary to protecting lakes, rivers and aquifers. I think we do have a way to go still in that area. Source water protection is a great challenge. I do not think one sweeping law can actually protect it, considering all the input from long-range transport of airborne pollutants or mercury or contaminants being deposited in the Great Lakes. There are so many sources of pollution of our waterways.

Senator Spivak: Yes, into the Great Lakes — raw sewage.

Mr. Cooper: Yes.

Senator Angus: First, Mr. Cooper, I could not help but get the sense that you are not in favour of this bill.

Mr. Cooper: That is correct.

Senator Angus: I think the reasons you gave were fairly cogent. Without being overly general, it is your view that the bill would duplicate the regime that is already in place. Is that correct?

Mr. Cooper: That is one of the key points. The other is that we believe the system is currently working quite well. Unlike bottled water, drinking water is local in nature. The diversity of drinking water across the country is significant. We do not have the same drinking water anywhere across the country. For the various elements that are in drinking water and the potential pollution, we have very different treatment systems that must be applied in different situations. It is a cost-capacity issue. There are tremendous challenges. We can adjust to the challenges

Je sais qu'il est nécessaire d'avoir des personnes de la région sur le terrain, car elles connaissent les bassins versants locaux. Cependant, il est plus efficace de mettre en œuvre des lois fédérales permettant d'intenter des poursuites contre les contrevenants que de laisser l'aménagement se poursuivre tout en tentant de protéger les sources d'eau.

M. Cooper : C'est une excellente remarque. Nous avons des leviers fédéraux à notre disposition, comme la Loi canadienne sur la protection de l'environnement et la Loi sur les pêches, et les provinces aussi.

Le sénateur Spivak : Dans ma province, on enfreint davantage ces lois qu'on ne les observe.

M. Cooper : Il y a aussi la Loi canadienne sur l'évaluation environnementale et les lois provinciales équivalentes, dans lesquelles on s'attend à ce que les impacts sur les sources et la qualité de l'eau potable soient pris en considération. On procède actuellement à de nombreuses évaluations environnementales de projets d'aménagement, à l'échelle nationale, axées sur la salubrité de l'eau potable et nous faisons des études pour examiner les risques potentiels associés à ces projets.

Les gouvernements ne prennent pas pour autant des décisions qui vont à l'encontre de la protection des lacs, des rivières et des réservoirs aquifères. Je pense que nous avons une possibilité d'aller plus loin dans ce domaine. La protection des sources d'approvisionnement en eau pose un défi d'envergure. Je ne pense pas qu'il soit possible d'assurer cette protection par le biais d'une seule loi qui englobe tout, compte tenu des nombreux facteurs qui interviennent, depuis le transport à distance des polluants atmosphériques jusqu'au dépôt de mercure ou d'autres contaminants dans les Grands Lacs. Les sources de pollution de nos cours d'eau sont très nombreuses.

Le sénateur Spivak : Oui, les eaux d'égout brutes qui se déversent dans les Grands Lacs.

M. Cooper : Oui.

Le sénateur Angus : Monsieur Cooper, je ne peux pas m'empêcher de penser que vous n'êtes pas en faveur de ce projet de loi.

M. Cooper : C'est exact.

Le sénateur Angus : Les raisons que vous avez données sont relativement convaincantes. Sans vouloir trop généraliser, pensez-vous que le projet de loi constituerait un dédoublement du régime déjà en vigueur? Est-ce bien cela?

M. Cooper : C'est un des facteurs principaux. L'autre est que nous trouvons le système actuel très efficace. Contrairement à l'eau embouteillée, l'eau potable est locale de nature. La diversité de l'eau potable à l'échelle nationale est très grande. Nous n'avons pas la même eau potable partout. Pour les différents éléments qui se trouvent dans l'eau potable et la pollution potentielle, nous avons des systèmes de traitement très différents qui doivent être appliqués dans des situations différentes. C'est une question de coût et de capacité. Des défis énormes se posent. Nous pouvons

associated with drinking water much more effectively if we do it collaboratively with provinces, territories and municipalities.

Senator Angus: Are there any constitutional or jurisdictional reasons that you feel justified rejecting this legislation, or would you concede, as Senator Grafstein asserts, that it is within the federal powers to have a law like this?

Elin O'Shea, Counsel, Constitutional and Administrative Law Section, Justice Canada: Although arguments can be made to the contrary, in my view, it is likely that Parliament does have authority from division of powers respective to enact a bill pursuant to the criminal law power.

Senator Angus: As Senator Grafstein says, that is important.

Did either of you have an occasion to read the transcript of Senator Grafstein's testimony, in particular the recent one?

Mr. Cooper: I was actually here.

Senator Angus: You were here in the room?

Mr. Cooper: Yes.

Senator Angus: Senator Grafstein is a frugal man — as we all are trying to be in this day and age when there are so many demands on the public purse. He would not want to duplicate.

I found one of the points he made to be quite persuasive. A number of years have gone by and he has been quite diligent. I do not want to say nagging, but he has been on this case in a very aggressive way, because he believes there is a gap. Furthermore, some measure of federal oversight is needed, with a view to bringing together the regimes, as diverse as they may be. He starts from the premise that the feds are in the game already with respect to their mandate for the Aboriginal communities and the native supplies of water. I believe that is one of the arguments.

You have already referred to bottled water. Other than the natural-flow sources, you are already in the field, are you not?

Mr. Cooper: That is correct.

Senator Angus: Are you able to put a number on the additional cost for the infrastructure that would be required? Have you costed out what would be involved to complete what Senator Grafstein is trying to accomplish with this bill?

Mr. Cooper: We have not costed it out, although we could in general provide some of our concerns. Senator Grafstein indicated at the hearing last week that it was a matter of oversight and spot-checking. If we regulated drinking water under the Food and Drugs Act, there would be associated

nous adapter aux défis associés à l'eau potable de façon beaucoup plus efficace si nous collaborons avec les provinces, les territoires et les municipalités.

Le sénateur Angus : Est-ce que d'après vous, certains motifs d'ordre constitutionnel ou juridictionnel justifieraient le rejet de ce projet de loi ou reconnaissez-vous, comme l'affirme le sénateur Grafstein, que l'adoption d'une loi comme celle-ci serait conforme aux pouvoirs du gouvernement fédéral?

Elin O'Shea, avocate, Section du droit administratif et constitutionnel, Justice Canada : Bien qu'on puisse invoquer des arguments qui vont à l'encontre de cette proposition, le Parlement a probablement, en vertu du partage des pouvoirs et de son pouvoir en matière de droit pénal, le pouvoir de promulguer une loi de ce type.

Le sénateur Angus : Comme l'a signalé le sénateur Grafstein, c'est important.

Avez-vous eu l'occasion de lire la transcription du témoignage du sénateur Grafstein, surtout du plus récent?

M. Cooper : J'étais ici.

Le sénateur Angus : Vous étiez dans la pièce?

M. Cooper : Oui.

Le sénateur Angus : Le sénateur Grafstein est un homme économe; nous nous appliquons d'ailleurs tous à l'être ces temps-ci, car les pressions sur le trésor public sont nombreuses. Nous ne voudrions pas faire du dédoublement.

J'ai trouvé un de ses arguments très convaincants. Quelques années se sont écoulées et il a travaillé assidûment. Je ne veux pas employer le terme « harceler », mais il s'est occupé de cette affaire de façon très assidue, car il estime qu'il y a une lacune dans ce domaine. En outre, une certaine surveillance fédérale est essentielle, dans le but d'harmoniser les régimes malgré les différences. Il se base sur la prémisse que le gouvernement fédéral est déjà de la partie en raison de son mandat en matière d'approvisionnement en eau des collectivités autochtones. Je pense que c'est un de ses arguments.

Vous avez fait référence à l'eau embouteillée. Les sources d'approvisionnement naturelles mises à part, vous intervenez déjà dans le domaine. Est-ce bien cela?

M. Cooper : C'est exact.

Le sénateur Angus : Êtes-vous en mesure de mettre un chiffre sur le coût supplémentaire de l'infrastructure qui serait nécessaire? Avez-vous calculé ce qu'il en coûterait pour réaliser ce que le sénateur Grafstein tente d'accomplir par le biais de ce projet de loi?

M. Cooper : Nous n'en avons pas calculé le coût, mais nous pourrions faire état de certaines de nos préoccupations générales. Le sénateur Grafstein a signalé au cours des audiences de la semaine dernière que c'était une question de surveillance et de vérifications ponctuelles. Si nous réglementions l'eau potable aux

responsibilities for accountability, transparency, and demonstrating that we are actually doing an effective job.

The management and regulation of food and the regulation of drinking water are completely different areas. The regulation of drinking water deals with different treatment, different parameters, and different concerns. The variety of different water-quality issues and treatment types across the country are such that the expertise needed to enforce or to monitor compliance under a Food and Drugs Act for water would be significant. There is that responsibility. If you take responsibility for drinking water, you cannot simply check occasionally to see if it is working. You have a legislative responsibility to do more than that.

Concerning the infrastructure costs, there have been estimates that replacing Canada's water treatment plants or upgrading them and their distribution systems would cost in the range of \$40 billion to \$80 billion over the next 20 years. That is a significant amount of money. Montreal is a prime candidate in terms of distribution system.

Senator Grafstein mentioned that while we do regulate food, we do not provide money to Kellogg's or other manufacturers to upgrade their factories. I would like to point out that drinking water is not the same as a business that produces a product for sale internationally or nationally. These products go through a distribution system; they are labelled, stored, and dispersed widely. Drinking water on the other hand is local. Any costs associated with drinking water are generally associated with its delivery and treatment. In other words, consumers pay for the services, but water is not a profit-based industry. The approaches to water and food are different.

If the federal government were to take on an oversight role, it might have significant responsibilities for ensuring that the infrastructure is up to speed.

Senator Angus: That is the overriding goal, is it?

Mr. Cooper: Yes. The federal government should be engaged in infrastructure support; I am not saying it should not. Presently, we have a collaborative three-way split where we work infrastructure programs. We have not costed it out, but we think the costs would be significant, particularly in the areas of enforcement and compliance.

Senator Angus: If there are big costs involved, that would seem to persuade me that your oversight is necessary, but we will come back to that.

termes de la Loi sur les aliments et drogues, cela nous imposerait des responsabilités supplémentaires liées à la reddition de comptes, à la transparence et à la démonstration de l'efficacité de notre travail.

La gestion et la réglementation des aliments et la réglementation de l'eau potable sont des domaines totalement différents. La réglementation de l'eau potable est associée à un traitement, à des paramètres et à des préoccupations différents. La diversité des questions liées à la qualité de l'eau et des types de traitements d'une région à l'autre du pays est telle que des compétences considérables seraient essentielles pour mettre la loi en application ou pour contrôler la conformité à la Loi sur les aliments et drogues. Il y a donc cette responsabilité. Si l'on prend la responsabilité en ce qui concerne l'eau potable, on ne peut pas se contenter de faire des vérifications occasionnelles pour voir si tout va bien. On a, en vertu de la loi, la responsabilité de faire un contrôle plus rigoureux.

En ce qui concerne les coûts d'infrastructure, d'après certaines estimations, le remplacement ou la mise à niveau des stations de traitement de l'eau du Canada et des réseaux de distribution coûterait de 40 à 80 milliards de dollars au cours des 20 prochaines années. C'est une somme considérable. Montréal est une candidate de choix en ce qui concerne le réseau de distribution.

Le sénateur Grafstein a mentionné que, alors que nous réglementons les aliments, nous ne donnons pas de subventions à Kellogg's ou à d'autres fabricants pour moderniser leurs usines. Je signale que le cas de l'eau potable n'est pas le même que celui d'une entreprise qui fabrique des produits pour les vendre sur les marchés internationaux ou sur le marché national. Ces produits passent par des réseaux de distribution, ils sont étiquetés, entreposés et distribués à une très grande échelle. L'eau potable, par contre, est locale. Tous les coûts associés à l'eau potable sont généralement associés à sa livraison et à son traitement. En d'autres termes, les consommateurs paient pour les services, mais l'eau n'est pas un secteur d'activité axé sur le profit. Les approches en ce qui concerne l'eau et en ce qui concerne les produits alimentaires sont différentes.

Si le gouvernement fédéral voulait assumer un rôle de surveillance, il serait peut-être en grande partie responsable de veiller à ce que l'infrastructure soit à niveau.

Le sénateur Angus : C'est l'objectif suprême, n'est-ce pas?

M. Cooper : Oui. Le gouvernement fédéral devrait participer au soutien de l'infrastructure; je ne dis pas qu'il ne devrait pas le faire. Actuellement, les responsabilités sont partagées en trois lorsqu'il s'agit de programmes d'infrastructure. Nous n'avons pas fait le calcul des coûts, mais nous estimons qu'ils seraient considérables, surtout dans le domaine de l'application de la loi et dans celui de la conformité.

Le sénateur Angus : Si des coûts élevés y sont associés, cela me convaincrerait du fait que votre surveillance est nécessaire, mais nous y reviendrons plus tard.

I want to congratulate you. Your paper was excellent, and when you spoke you added as you went along in a very helpful way.

What I got out of your paper was that, in a perfect world, everything would be fine and we would not need our colleague's private bill. He has asserted, and I think quite wisely, that our quest for perfection has the counterproductive or dilatory effect of driving out the good. We are not living in a perfect world. The situation is different in each provincial jurisdiction, but we were told that in some areas the infrastructure is reaching a point where it needs to be renewed, upgraded or replaced.

Senator Spivak: Winnipeg.

Senator Angus: We heard of Manitoba. We just heard a reference to Montreal, in the province of Quebec. I find myself on the fence. Your explanation is a very good one. You have stressed the improvements since Walkerton, but Walkerton did happen. The recent situation in British Columbia did happen, despite the best-laid plans of mice and men.

I am persuaded by both of you, but what might carry the day for the good senator is that a little ounce of prevention is sometimes worth a pound of cure. You would be looking over the shoulders of the regional people who have the real authority; you would have the hammer and not have to invest the money unless there was a flagrant falling behind in terms of delivering safe water, and then under this bill you would have the power to move in and get them on the stick.

That really is not a question, but I would invite either of you to comment. That is my dilemma now. I learned about this bill six months ago. I am influenced by my colleague Senator Spivak, who is not unknown to bring private bills to fill lacunae where they exist. I have been persuaded that this is not a frivolous exercise. We have been doing a study in this committee on water generally in Canada, east and west. We have been struck by the regional disparities. I would appreciate your elaborating what harm would be done by bringing in this bill.

Mr. Cooper: I would like to reinforce the fact that we all agree that this is not a frivolous exercise. Senator Grafstein has drawn attention to the importance of drinking water. Senator Banks has been an active member on the Pollution Probe policy circuit regarding a water policy. It is important to continue to draw attention to water.

You mentioned the oversight role, the hammer and looking over shoulders. Perhaps this is not the best analogy, but I would rather walk hand in hand with the provinces and territories than look over their shoulders, because we do have a very collaborative system. We depend on them to provide information on what is in the drinking water and where the problems are. We work together on an ongoing basis; we meet twice a year face-to-face for three days.

Je vous félicite. Vos notes étaient excellentes et vous avez ajouté de l'information très utile en faisant votre exposé.

Ce qui se dégage de votre document, c'est que dans un monde où tout serait parfait, le projet de loi d'initiative parlementaire de notre collègue ne serait pas nécessaire. Ce dernier a fait valoir, en faisant preuve d'une grande sagesse, que notre recherche de la perfection a la conséquence improductive ou dilatoire d'écarter des approches intéressantes. Nous ne vivons pas dans un monde parfait. La situation est différente dans chaque province, mais nous avons appris que dans certaines régions, l'infrastructure nécessitait des travaux de rénovation ou de modernisation, ou qu'elle devait être remplacée.

Le sénateur Spivak : À Winnipeg.

Le sénateur Angus : Nous avons entendu parler du Manitoba. Nous venons d'entendre parler de Montréal, dans la province du Québec. J'hésite. Votre explication est très pertinente. Vous avez mis l'accent sur les améliorations qui ont été apportées depuis la tragédie de Walkerton, mais il reste que celle-ci a bien eu lieu. La situation récente en Colombie-Britannique est une réalité, malgré les plans les mieux calculés des souris et des hommes.

Vous m'avez convaincu l'un et l'autre, mais l'argument qui pourrait l'emporter pour le bon sénateur, c'est que mieux vaut prévenir que guérir. Vous surveilleriez les responsables locaux qui ont en fait le pouvoir; vous auriez le contrôle et ne devriez pas investir les fonds, sauf en cas de graves lacunes dans la livraison d'eau salubre; par conséquent, en vertu des dispositions de ce projet de loi, vous auriez le pouvoir d'intervenir et de les mettre au pas.

Ce n'est pas une question, en fait, mais je vous invite à faire des commentaires. C'est actuellement mon dilemme. J'ai entendu parler de ce projet de loi il y a six mois. Je suis influencé par ma collègue, le sénateur Spivak qui présente parfois des projets de loi d'initiative parlementaire pour combler certaines lacunes. J'ai été persuadé que ce n'est pas un exercice futile. Nous avons fait une étude sur l'eau au Canada, de l'Est à l'Ouest. Nous avons été étonnés par les différences régionales. J'apprécierais que vous expliquiez quelles seraient les conséquences néfastes de ce projet de loi.

M. Cooper : J'insiste sur le fait que nous reconnaissons tous que ce n'est pas un exercice futile. Le sénateur Grafstein a attiré l'attention sur l'importance de l'eau potable. Le sénateur Banks est un membre actif du circuit des politiques de Pollution Probe en ce qui concerne une politique relative à l'eau. Il est important de continuer à attirer l'attention sur l'eau.

Vous avez évoqué le rôle de surveillant, le marteau et le fait de regarder par-dessus l'épaule. Ce n'est peut-être pas la meilleure comparaison, mais je préférerais marcher main dans la main avec les provinces et les territoires que de les surveiller, car nous avons un système qui est très axé sur la collaboration. Nous devons compter sur eux pour obtenir de l'information sur ce que contient l'eau et sur la nature des problèmes qui se posent. Nous collaborons constamment; nous nous réunissons pour trois jours deux fois par an.

Senator Angus: Do you do that with all the provinces?

Mr. Cooper: We do that with all the provinces and territories. We go through the priorities in terms of guidelines that need to be developed and updated. By consensus, everyone supports those and goes back and implements them.

You can always have another system to do oversight, and you can always say that having checks and balances is a good thing. I would suggest, though, that if it is a matter of putting resources somewhere, we know that there are significant challenges where we can work together to find solutions where it is not a regulatory matter. If there is an exceedance of a chemical contaminant, we want to look at the associated risks. We do not necessarily want to shut the water down if it is a marginal risk based on exposure over a lifetime.

We work with provinces because they are hands-on. They have the expertise related to their treatment systems and they manage locally many systems.

Ours has been a model of collaboration. In the last 10 years or so, the U.S. and the U.K. have had as many instances of water-borne outbreaks and deaths, such as in Milwaukee in 1993 with 400,000 people ill from cryptosporidium. As Senator Grafstein has pointed out, they have a federal oversight system.

It is not the regulatory regime or the backup regulatory regime that will protect people; it is the actions that we decide collectively within Canada that need to be addressed, whether it is the fact that we have to use tanker trucks in the North to provide communities in Nunavut and elsewhere in the territories with water, or the fact that source water is being impacted. We should focus our attention on source water protection, dealing with the small communities. I am not talking about discussions at conferences; I am talking about taking the best management practices to the communities and testing them out, and getting the industry to focus on the Canadian market, instead of on the international market, and bring some solutions.

You can have the backstops, but there is a certain amount of resources available. There is excellent federal-provincial-territorial collaboration. We are not there yet in terms of ensuring safety of drinking water for all Canadians, but it is certainly the objective of all governments and a priority of all citizens to ensure that their drinking water is safe. We feel we are on the right course in identifying and addressing problems rather than always coming back to establishing another regulatory regime, which would in fact duplicate the current regime.

Senator Angus: Are there effective national standards in place already under the regime that you do administer?

Le sénateur Angus : Faites-vous cela avec toutes les provinces?

M. Cooper : Nous le faisons avec toutes les provinces et territoires. Nous passons en revue les priorités pour élaborer les lignes directrices qui sont nécessaires et mettre les autres à jour. D'un commun accord, les participants appuient celles-ci et rentrent dans leur province ou territoire où ils les mettent en application.

On peut toujours instaurer un autre système pour la surveillance et on peut toujours dire qu'il est utile d'avoir certains contrepoids. Cependant, s'il s'agit d'investir des ressources à un endroit, nous savons que nous pouvons examiner ensemble des difficultés considérables pour trouver des solutions qui ne soient pas de nature réglementaire. Quand la quantité de contaminants chimiques est excessive, il faut examiner les risques corrélatifs. Il ne faut pas nécessairement couper l'eau si l'exposition pendant toute une vie ne représente qu'un risque marginal.

Nous collaborons avec les provinces, car elles ont une expérience directe. Elles ont les compétences associées à leurs systèmes de traitement et gèrent de nombreux systèmes à l'échelle locale.

Notre modèle est axé sur la collaboration. Au cours des dix dernières années, le nombre de cas d'éclosion de maladies d'origine hydrique et de décès causés par l'eau a été aussi élevé aux États-Unis et au Royaume-Uni que chez nous. À Milwaukee, par exemple, 400 000 personnes ont été atteintes de cryptosporidie en 1993. Comme l'a signalé le sénateur Grafstein, ces pays ont pourtant établi un système fédéral de surveillance.

Le régime réglementaire ou le régime réglementaire de secours ne protégeront pas la population; c'est au niveau des interventions au sujet desquelles nous prenons des décisions collectives au Canada qu'il faut agir, qu'il s'agisse du fait que nous devons utiliser des camions-citernes dans le Nord pour approvisionner les collectivités du Nunavut et les autres collectivités des territoires en eau ou de certains impacts sur les sources d'approvisionnement en eau. Il faudrait que nous concentrions notre attention sur la protection des sources d'approvisionnement en eau, dans les petites collectivités. Je ne préconise pas des discussions dans le cadre de conférences; ce que je suggère, c'est de mettre à l'essai les pratiques de gestion exemplaires dans les collectivités et d'amener l'industrie à axer ses efforts sur le marché canadien plutôt que sur le marché international et à apporter des solutions.

On peut mettre en place les renforts, mais les ressources sont limitées. La collaboration fédérale-provinciale-territoriale est excellente. Nous n'avons pas encore réussi à garantir la salubrité de l'eau potable pour tous les Canadiens, mais c'est l'objectif de tous les gouvernements et une priorité de tous les citoyens de s'assurer que leur eau potable est salubre. Nous pensons être sur la bonne voie en détectant et réglant les problèmes au lieu d'établir un régime réglementaire de plus qui serait en fait un dédoublement du régime actuel.

Le sénateur Angus : Est-ce que des normes nationales efficaces sont déjà en place sous le régime que vous administrez?

Mr. Cooper: Yes. It has been mentioned before that the guidelines for Canadian drinking water quality are voluntary, but the federal-provincial-territorial committee has a senior committee of health and environment that formally adopts the guidelines. Those guidelines are taken back to the provinces and put into legislation or regulation as binding, enforceable standards for drinking water in seven provinces. The other provinces and territories use site-specific permits and licences for water treatment plants. Where they apply those same guidelines as standards, they are required to meet them. The guidelines are developed nationally. They are enforced provincially and territorially.

Senator Angus: As appropriate.

Mr. Cooper: Certainly.

Senator Angus: I understand.

Mr. Cooper: In the U.S., where they have maximum contaminant levels, it is not always appropriate. If they have 80 chemical contaminants, they have to measure for 80 chemical contaminants, even if they do not have those particular contaminants in their source drinking water. Here they figure out what is in the source water and they apply those standards to their drinking water so we can keep the costs of monitoring down.

Senator Angus: If Minister Clement were to call you Monday morning and say, "Mr. Cooper, here is a new bill; I want you to ensure that we implement it properly," I understand you to be saying that that would have a negative effect on what you are already doing and would interfere with your current good work.

Mr. Cooper: Yes. The federation is a wonderful thing, but only when it works well. I admit that prior to Walkerton it did not work that well. Walkerton was a wake-up call. North Battleford was another one. Vancouver has served to wake us up even further.

Senator Angus: I live in North Hatley in Magog, and for both Lake Massawippi and Lake Memphremagog, we are having to boil the water because there is blue-green algae. There are deeper and more profound causes that are related to matters that Senator Spivak and I are particularly interested in, and there are other kinds of environmental abuse that have created this algae. Most residents in the city of Sherbrooke get their water from those lakes and in the winter the residents around the lakes take their water right out of the lakes. We have been told not to do that this winter, so we will have a lot of dry mouths.

Mr. Cooper: I understand the concern, and it is unacceptable. This issue is best addressed locally because these are land-use decisions, whether with respect to spreading fertilizers or waste water affluent. Various factors come together to cause those bacteria.

M. Cooper : Oui. On a déjà signalé que les lignes directrices en ce qui concerne la qualité de l'eau potable canadienne sont volontaires, mais le comité fédéral-provincial-territorial a établi un comité principal de la santé et de l'environnement qui adopte officiellement les lignes directrices. Ces lignes directrices sont communiquées aux provinces; elles ont d'ailleurs été intégrées à des dispositions législatives ou réglementaires et sont devenues des normes exécutoires dans sept provinces. Les autres provinces et territoires ont recours à des permis et des licences ponctuels en ce qui concerne les stations de traitement de l'eau. Dans les provinces où l'on applique les mêmes lignes directrices à titre de normes, celles-ci doivent être respectées. Les lignes directrices sont élaborées à l'échelle nationale. Elles sont mises en application à l'échelle provinciale et territoriale.

Le sénateur Angus : Comme il convient.

M. Cooper : Bien sûr.

Le sénateur Angus : Je comprends.

M. Cooper : Ce n'est pas toujours approprié aux États-Unis, où des niveaux maximum de contaminants ont été établis. S'il y a 80 contaminants chimiques, les Américains doivent faire des mesures pour ces 80 contaminants, même si on ne les retrouve pas particulièrement dans leur source d'approvisionnement en eau potable. Au Canada, on se base sur la source d'approvisionnement et on applique les normes à l'eau potable pour pouvoir maintenir les coûts de surveillance à un niveau raisonnable.

Le sénateur Angus : Si le ministre Clement vous appelait lundi matin pour vous présenter un nouveau projet de loi en disant qu'il veut que vous vous assuriez qu'il soit mis en œuvre de façon appropriée, vous lui répondriez que cela aurait un effet négatif sur ce que vous faites déjà et sur le bon travail que vous faites actuellement.

M. Cooper : Oui. La Confédération est extraordinaire, mais seulement lorsqu'elle fonctionne bien. Je reconnais qu'avant Walkerton, ça ne fonctionnait pas bien. Walkerton a été un réveil. North Battleford en a été un autre. L'incident de Vancouver nous a ouvert les yeux davantage.

Le sénateur Angus : J'habite dans North Hatley, à Magog, et nous devons faire bouillir l'eau du lac Massawippi et celle du lac Memphremagog à cause des algues bleues. Des causes encore plus profondes sont liées à des questions auxquelles le sénateur Spivak et moi-même sommes particulièrement intéressés; ce sont d'autres types de dégradation de l'environnement qui ont causé la propagation de ces algues. La plupart des habitants de la ville de Sherbrooke tirent leur eau de ces lacs; en hiver, les personnes qui habitent en bordure des lacs tirent directement leur eau de ces lacs. On nous a déconseillé de le faire cet hiver et, par conséquent, beaucoup de gens manqueront d'eau.

M. Cooper : Je comprends ces préoccupations; c'est effectivement une situation inacceptable. Il est préférable que le problème soit réglé à l'échelle locale en raison des décisions concernant l'utilisation des terres, en ce qui concerne l'épandage d'engrais ou les eaux usées. Ces bactéries sont le résultat de la conjugaison de plusieurs facteurs.

Senator Angus: These issues are complex. We do not want to mess the matter up. If this bill makes sense, as Senator Grafstein asserts, that you can accommodate, I will probably end up voting for it, but at the moment, I am on the fence. I appreciate your evidence. I will consider it and listen carefully.

Senator Milne: Mr. Cooper, you say that the current regime is working well, but did you say that 1,500 towns are presently under a boil-water order?

Mr. Cooper: Last year about this time, we did a survey with the provinces and territories to assess how many boil-water advisories were in place; I believe we found 1,765 boil-water advisories in seven provinces. Many of those are seasonal campgrounds or small situations; all of them are essentially small communities. Certainly, to us, that is unacceptable, and that is why we trying not only to collect information on boil-water advisories and why they are occurring and have a real-time system to track and monitor, but we are also trying to solve some of the problems. We do not want to see those advisories continue.

Senator Milne: That is precisely my point. Obviously, the system is not working; if you have 1,700 advisories in seven provinces, probably the average is about 2,000 advisories right now, all the time, across Canada.

Mr. Cooper: It could be that high, yes.

Senator Milne: Therefore, the system is not working. Has anything been done at the federal level to ensure that the provinces are enforcing Justice O'Connor's recommendations?

Mr. Cooper: As I said, we work with the provinces and territories in looking at all the recommendations, so we can share information between jurisdictions on best management practices.

I would point out that regulating does not solve the problem of boil-water advisories. Boil-water advisories are a protective measure put in place because a problem has been detected. Many small communities can just chlorinate to disinfect their drinking water. If there is a high turbidity in the water, then they may have to put introduce a boil-water advisory.

The system with operators is a significant challenge. If you have a town of 100 or 200 people, the operators tends to have many jobs. They are not dedicated to that particular responsibility. We are not going to solve the problem just by regulating. We need to bring solutions. Fining or throwing people in jail because they have an exceedance or a boil-water advisory will not solve the problem of a resource need for infrastructure, for the right treatment and for the right training and certification

Le sénateur Angus : Ces questions sont complexes. Nous ne voulons pas tout gâcher. Si ce projet de loi est raisonnable, comme le prétend le sénateur Grafstein, et que vous pouvez vous y adapter, je voterai probablement finalement en sa faveur mais, pour l'instant, j'hésite encore. J'apprécie votre témoignage. Je l'examinerai et l'écouterai attentivement.

Le sénateur Milne : Monsieur Cooper, d'après vous, le régime actuel est efficace, mais avez-vous bien dit que 1 500 villes sont actuellement visées par une ordonnance d'ébullition de l'eau?

M. Cooper : L'année dernière, à peu près à la même période que celle-ci, nous avons fait une enquête auprès des provinces et des territoires pour évaluer le nombre d'avis d'ébullition de l'eau qui étaient en vigueur. Je pense que nous en avons relevé 1 765 dans sept provinces. La plupart de ces avis concernaient des terrains de camping saisonniers ou des cas de petite envergure; dans tous les cas, il s'agissait de petites collectivités. Bien sûr, nous trouvons cela inacceptable, et c'est pourquoi nous nous appliquons non seulement à recueillir de l'information sur les avis d'ébullition de l'eau potable — et la raison pour laquelle ils sont émis est qu'on a mis en place un système en temps réel et un contrôle —, mais nous nous efforçons en outre de résoudre certains des problèmes. Nous ne voulons pas que ces avis persistent.

Le sénateur Milne : C'est précisément là que je voulais en venir. De toute évidence, le système n'est pas efficace; si on a relevé 1 700 avis dans sept provinces, la moyenne actuelle est probablement d'environ 2 000 avis pour l'ensemble du Canada.

M. Cooper : Oui, le nombre pourrait être aussi élevé.

Le sénateur Milne : Donc, le système n'est pas efficace. A-t-on pris des initiatives au niveau fédéral pour s'assurer que les provinces mettent en œuvre les recommandations du juge O'Connor?

M. Cooper : Comme je l'ai signalé, nous examinons toutes les recommandations avec la collaboration des provinces et des territoires pour pouvoir communiquer l'information concernant les pratiques de gestion exemplaires entre les différents paliers de gouvernement.

Je signale que la réglementation ne résoudra pas le problème des avis d'ébullition de l'eau. Ceux-ci sont des mesures de protection mises en place parce qu'un problème a été détecté. De nombreuses petites collectivités peuvent se contenter de chlorer leur eau potable pour la désinfecter. Si le degré de turbidité de l'eau est élevé, elles peuvent être amenées à émettre un avis d'ébullition.

Le système faisant intervenir des opérateurs pose un défi d'envergure. Lorsqu'il s'agit d'une ville de 100 ou 200 habitants, les opérateurs ont généralement plusieurs tâches différentes. Ils ne se consacrent pas entièrement à cette responsabilité. On ne résoudra pas le problème uniquement par la réglementation. Il est essentiel d'apporter des solutions. Ce n'est pas en imposant une amende à certaines personnes ni en les jetant en prison parce que les niveaux limites sont dépassés ou en émettant un avis

of operators. Now all provinces require certification of operators. One territory and one province are in the process of moving towards requiring certification of operators.

There are so many issues involved. For example, there is also a question of distribution systems. Ottawa has a sophisticated treatment system at Britannia and Lemieux Island, which goes through flocculation, coagulation and sedimentation. We cannot apply the same large scale municipal treatment to small communities.

Senator Milne: I am well aware of that. I am particularly concerned about small communities. I am concerned about our Aboriginal reserves. How many of our Aboriginal reserves are now on a boil-water order?

Mr. Cooper: I do not have those statistics. I believe I heard 75, but that may have been at the last committee hearing. Someone mentioned 91, so the number might have gone up.

Clearly Mr. Prentice, the Minister of Indian Affairs and Northern Development, has made it a priority to address that issue. The expert panel review has been tabled, and one of its preconditions is that one can bring in a regulatory regime. The panel has various options. However, it said that unless the resource, capacity and training issues are addressed, the regulations will do no good. Both have to be adjusted at the same time.

Senator Milne: That is it precisely. The resource issue is a real problem. You mentioned aquifers. Most of the smaller communities and Aboriginal reserves draw their water from aquifers, and the aquifers in Canada have not been completely mapped. We do not know where they are, and we do not know what the routes are. We have heard evidence before this committee to tell us that. Again, it is a federal problem, in that money has been withdrawn from the agricultural services that were mapping the aquifers.

It is definitely a matter of resources, but I feel that we have a federal responsibility first to map the aquifers and second to make certain that the drinking water on our Aboriginal reserves is potable. I am concerned when I hear you talking about walking hand in hand with the provinces. That is good and has been doing probably a good job until now, but it is not a good enough job.

Mr. Cooper: I would agree with you. It is not a good enough job. I certainly agree that we need better information on our groundwater resources as almost 30 per cent of Canadians depend on groundwater for their potable water supplies. It is a key resource. We are concerned about its availability and quality, and we need to spend more time on resources to better understand it. I would not be here unless I thought we needed to do more to

d'ébullition de l'eau qu'on réglerait le problème du besoin de ressources pour aménager l'infrastructure nécessaire et pour traiter l'eau de façon appropriée, ainsi que pour donner aux opérateurs la formation et l'accréditation qui sont nécessaires. Actuellement, toutes les provinces exigent que les opérateurs soient accrédités. Ce processus est actuellement en cours dans un territoire et une province.

Le nombre de facteurs qui interviennent est très élevé. Par exemple, un problème de réseau de distribution se pose également. Ottawa a mis en place un système de traitement élaboré à Britannia et à l'île Lemieux, basé sur la floculation, la coagulation et la sédimentation. On ne peut pas appliquer le même système de traitement aux petites municipalités.

Le sénateur Milne : J'en suis très consciente. Je suis particulièrement préoccupée au sujet des petites collectivités. Je suis préoccupée au sujet des réserves autochtones. Combien de réserves autochtones font actuellement l'objet d'un avis d'ébullition de l'eau?

M. Cooper : Je n'ai pas ces chiffres. J'ai entendu parler de 75, mais c'était peut-être aux dernières audiences du comité. Quelqu'un a mentionné 91 et, par conséquent, le nombre a peut-être augmenté.

Monsieur Prentice, le ministre des Affaires indiennes et du Nord, a fait de la résolution de ce problème une priorité bien claire. Le rapport d'examen du groupe d'experts a été déposé et une des conditions préalables est qu'on puisse mettre en place un régime réglementaire. Le groupe a proposé diverses options. Cependant, il a précisé que les règlements ne serviront à rien si les problèmes de ressources, de capacité et de formation ne sont pas réglés. Les deux facteurs doivent être combinés.

Le sénateur Milne : C'est précisément cela. La question des ressources pose un réel problème. Vous avez mentionné les réservoirs aquifères. La plupart des petites collectivités des réserves autochtones tirent leur eau de réservoirs aquifères dont on n'a pas encore fait un relevé complet au Canada. Nous ne savons pas où ils se trouvent et nous ne connaissons pas leur tracé. Nous avons entendu des témoignages à ce sujet. Ce problème est dû au gouvernement fédéral car il a diminué les crédits des services agricoles qui faisaient le relevé des réservoirs aquifères.

C'est donc indéniablement une question de ressources, mais j'estime que le gouvernement fédéral a d'abord la responsabilité de faire un relevé des réservoirs aquifères, puis de s'assurer que l'eau de consommation de nos réserves autochtones est potable. Cela m'inquiète quand je vous entends parler de marcher main dans la main avec les provinces. C'est bien et cette approche a probablement fait l'affaire jusqu'à présent, mais ce n'est plus suffisant.

M. Cooper : Je suis d'accord avec ce que vous dites. Ce n'est plus suffisant. Nous avons effectivement besoin d'informations plus précises sur nos ressources en eau souterraine, car c'est la source d'approvisionnement en eau potable de près de 30 p. 100 des Canadiens. C'est une ressource clé. Nous sommes préoccupés au sujet de sa disponibilité et de sa qualité; il est donc nécessaire de consacrer davantage de temps et de ressources à une étude plus

protect drinking water. It is a key concern. Federally, we are concerned about the quality of drinking water. The First Nations reserves need to be addressed as a priority. We believe that our collaborative approach is effective in moving forward — not that we have achieved everything we need to achieve, but it is the best way to move forward to protect our drinking water.

Senator Milne: You are telling me that the hand-in-hand approach that you have been using is probably as effective as it can be given the resources you have right now.

Mr. Cooper: Yes, but more resources would always help, whether federal or provincial, to address drinking water issues. We need to focus on the small systems and the ones under boil-water advisories. However, that does not speak to the need for a regulatory regime, because all countries, including the U.S. and in Europe, are facing the same issues and same challenges. This situation is not unique to Canada.

Senator Milne: How many of our reserves, for which the feds have a direct responsibility, are constantly on a boil-water advisory?

Mr. Cooper: You would have to get that information from Indian and Northern Affairs Canada, or I could get it for you.

Senator Milne: Could you get that for us, please?

Mr. Cooper: Certainly. Those reserves are identified as the highest risk and where action has been taken.

Senator Milne: We hope that is the case.

Mr. Cooper: We are all concerned and want to see improvement. A lot of money has been spent since 2003 and before, and we need to rectify that situation.

Senator Adams: There was a water problem in Rankin Inlet in Nunavut last year. Somehow bacteria got into their waterline system. If it happened once, it will happen again. People do not trust tap water anymore.

In Nunavut and the territories, Public Works and Government Services Canada looks after maintenance of the water system. The municipality provides us a water bill every month. Living in the Arctic, we figure we live with the best water in the world. Nowadays, everything is operated by a system, from the water delivery to the reservoir. However, we have a problem now.

approfondie de cette ressource. Je ne serais pas ici si je n'estimais pas qu'il est nécessaire de faire davantage d'efforts pour protéger l'eau potable. C'est une préoccupation de tout premier plan. Le gouvernement fédéral se préoccupe de la qualité de l'eau potable. Il est essentiel d'accorder la priorité aux réserves des Premières nations. Nous estimons que notre approche fondée sur la collaboration est efficace pour réaliser des progrès; nous n'avons pas atteint tous les objectifs essentiels, mais c'est la meilleure approche pour protéger notre eau potable.

Le sénateur Milne : Vous estimez que l'approche qui consiste à travailler main dans la main que vous avez adoptée est probablement la plus efficace compte tenu des ressources dont vous disposez actuellement.

M. Cooper : Oui, mais des ressources supplémentaires aideraient malgré tout, que ce soit à l'échelon fédéral ou à l'échelon provincial, à résoudre les problèmes liés à l'eau potable. Il est impératif que nous portions surtout notre attention sur les petits réseaux et sur ceux qui font l'objet d'avis d'ébullition de l'eau. Ce n'est toutefois pas une preuve de la nécessité d'établir un régime réglementaire car tous les pays, y compris les États-Unis et les pays européens, sont confrontés à des problèmes et à des difficultés semblables. Cette situation n'est pas propre au Canada.

Le sénateur Milne : Combien de réserves autochtones relevant directement de la responsabilité du gouvernement fédéral font constamment l'objet d'un avis d'ébullition de l'eau?

M. Cooper : Il faudrait que vous demandiez cette information au ministère des Affaires indiennes et du Nord ou je pourrais peut-être l'obtenir pour vous.

Le sénateur Milne : Pourriez-vous l'obtenir pour nous?

M. Cooper : Bien sûr. Ces réserves sont considérées comme étant les plus à risque et ce sont celles dans lesquelles des mesures ont été prises.

Le sénateur Milne : Nous l'espérons.

M. Cooper : Nous sommes tous préoccupés par la situation et voulons qu'elle s'améliore. Des sommes considérables ont été dépensées depuis 2003 et avant cela. Il est essentiel de redresser la situation.

Le sénateur Adams : Un problème d'eau potable s'est posé à Rankin Inlet, au Nunavut, l'année dernière. Des bactéries se sont introduites on ne sait trop comment dans le réseau de distribution d'eau. Cela s'est produit une fois et cela se produira à nouveau.

Au Nunavut et dans les territoires, c'est Travaux publics et Services gouvernementaux Canada qui s'occupe de l'entretien du système de distribution d'eau. La municipalité nous envoie une facture d'eau tous les mois. Étant donné que nous sommes dans l'Arctique, nous pensions avoir la meilleure qualité d'eau au monde. De nos jours, tout est basé sur un réseau qui assure la livraison de l'eau à partir du réservoir. Un problème se pose toutefois actuellement.

I was saying to the committee that especially because there are elders present in every community up North, we do not want to have drinking water come from water delivery or to have a water and sewer system in place in the community, especially since we do not trust the water anymore. There is too much chlorine.

In Nunavut, there are 26 communities hooked into the same water and sewer system. Rankin Inlet, Iqaluit and Resolute Bay have separate water and sewer systems.

My friend lives 10 kilometres from Rankin Inlet. Every two or three days, they go out and check his net. They will bring a water tank along in order to bring back drinking water to make fresh tea. If you try to make tea or coffee with the water from the water system, it comes out black. The only way I can clear my tea is to put lemon in it. That will clear it up a little.

At Rankin Inlet, we have fish in the lake that is two kilometres from where we live. The skin of the fish is discoloured because the chlorinated water from the system goes back into the lake. The fishes' skin is clear now because there is so much water going into the lake. That is the kind of system in place.

Oftentimes we find the fish in the rivers, and sometimes they make it all the way to the lake. Sometimes they get stuck in the pond and then it freezes over. Therefore, many Arctic char have died because of a lack of oxygen in those ponds.

We have a reservoir that delivers water for people to drink in the community during the winter. Sometimes that reservoir accumulates 5 or 6 feet of ice on the top. We are talking about drinking water advisories when that happens.

We have a water advisory board. If anything like that happens, people end up going to the nursing station in either hospital — we now have a hospital in Rankin Inlet. I do not know how often the water coming from the tap is tested. The only time people must visit the nursing station in the hospital is if they have diarrhea or are vomiting.

The only thing I know about the people testing the water in the community is that they issue advisories that have nothing to do with the community itself. However, the people you are talking about may be different from Indian Affairs.

We have water board surface rights. One needs a water licence to go through the mining process as a result of the water that may drain out in the future. That is all we have. We have the water board and surface rights for mining and oil and gas up in Nunavut and the territories.

J'expliquais au comité qu'en raison surtout de la présence d'anciens dans toutes les collectivités du Nord, nous ne voulons pas que l'eau potable vienne d'un réseau de distribution d'eau ni qu'on installe un réseau d'eau et d'égouts dans la collectivité, d'autant plus que nous n'avons plus confiance dans l'eau. Elle contient trop de chlore.

Au Nunavut, 26 collectivités sont raccordées au même système d'eau et d'égouts. Rankin Inlet, Iqaluit et Resolute Bay ont des réseaux d'eau et d'égouts différents.

J'ai un ami qui habite à une dizaine de kilomètres de Rankin Inlet. Tous les deux ou trois jours, il va vérifier son filet. Il emporte avec lui un bidon pour ramener de l'eau potable pour faire du thé. Quand on essaie de faire du thé ou du café avec l'eau du réseau de distribution, il est noir. La seule méthode que j'ai trouvée pour éclaircir mon thé, c'est d'y ajouter du citron. Ça l'éclaircit un peu.

À Rankin Inlet, il y a du poisson dans le lac situé à dix kilomètres de chez nous. La peau du poisson est décolorée parce que l'eau chlorée du réseau est rejetée dans le lac. La peau du poisson s'est éclaircie parce que de trop grandes quantités d'eau sont rejetées dans le lac. Voilà le type de réseau qui a été mis en place.

Nous avons souvent constaté que les poissons qui se trouvent dans les rivières remontent jusqu'au lac. Ils se retrouvent parfois captifs dans une mare dont la surface gèle. De nombreux ombles de l'Arctique ont ainsi péri à cause du manque d'oxygène dans ces mares.

Il y a un réservoir qui fournit l'eau potable aux habitants de la collectivité en hiver. Parfois, une couche de cinq à six pieds de glace s'accumule à la surface de ce réservoir. Nous envisageons alors d'émettre des avis d'ébullition de l'eau.

Nous avons un conseil consultatif sur l'eau. Quand un incident semblable se produit, les gens vont au poste de soins infirmiers d'un des deux hôpitaux, car il y en a maintenant un à Rankin Inlet. J'ignore à quelle fréquence l'eau du robinet est analysée. Les seules occasions où les habitants doivent se rendre au poste de soins infirmiers de l'hôpital sont lorsqu'ils ont la diarrhée ou vomissent.

Tout ce que je sais au sujet des personnes qui analysent l'eau de la collectivité, c'est qu'elles émettent des avis qui ne concernent pas du tout la collectivité. Les personnes auxquelles vous faites référence sont peut-être d'autres personnes que des fonctionnaires du ministère des Affaires indiennes.

Chez nous, le conseil responsable de l'eau a des droits de surface. Il faut obtenir un permis d'exploitation hydraulique pour pouvoir faire de l'exploitation minière, à cause des risques de pénuries d'eau. C'est tout ce que nous avons. Nous avons le conseil responsable de l'eau et les droits de surface pour l'exploitation minière, pétrolière et gazière au Nunavut et dans les Territoires du Nord-Ouest.

Do the drinking water advisories come from the health department? Do medical doctors or scientists determine the best water to drink? I would like to find out more about that.

Mr. Cooper: Are you asking who issues the boil-water advisories?

Senator Adams: Yes.

Mr. Cooper: Generally the medical officer of health, the chief health officer, issues advisories because it is a health issue.

The boil-water advisories are issued when there is a detection of E. coli or a potential fecal contamination of drinking water that could cause enteric illness.

The warning is issued locally. Usually there is a regional officer of health as well as a local one, depending on the size of the community. That is the basis for issuing the advisory.

Senator Adams: When you mention population, you start off with figures of 5,000 or 10,000. Where I come from, some communities have fewer than 200 people. Are the advisories issued by population?

Mr. Cooper: No. If contamination of drinking water is detected through microbiological contaminants, no matter the size of the community, a boil-water advisory will be issued because it is very risky.

Clearly, it is unacceptable not to better adjust the small community situation in Canada. Other countries around the world are facing the same issue. It is obvious that we need to do more in that respect.

In areas where there is permafrost, we have significant challenges. There are fewer options in terms of ensuring there is a supply of drinking water during the winter. Unless we focus our efforts on trying to address those issues, regulations by themselves will not sort that problem out.

Not only communities in the North but many other communities may be under a boil-water advisory for one or two years because they have not invested in treatment or in an operator who is trained to alleviate the problem.

Given the costs incurred by a community while being under a boil-water advisory, or by Vancouver's being under a boil-water advisory for two weeks, for example, I am sure many millions of dollars are lost.

I do not want to simplify to say it is a matter of culture, but people must respect the value of water. It is not just a matter of being able to regulate it. If you are a small community with a population of 3,000 or 4,000 or 5,000 or 200, if you can recognize that drinking water is safe, that is part of the solution. Paying the value for the provision of water is important.

Les avis d'ébullition de l'eau sont-ils émis par le ministère de la Santé? Est-ce que ce sont des médecins ou des scientifiques qui déterminent le type d'eau qui convient le mieux pour la consommation humaine? J'aimerais avoir davantage d'information à ce sujet.

M. Cooper : Demandez-vous qui émet les avis d'ébullition de l'eau?

Le sénateur Adams : Oui.

M. Cooper : D'une façon générale, c'est le médecin hygiéniste ou le médecin hygiéniste en chef qui émet les avis, car c'est une question qui concerne la santé.

Les avis d'ébullition de l'eau sont émis quand on détecte la présence de E. coli ou une contamination fécale potentielle de l'eau potable, susceptible de causer une maladie entérique.

L'avertissement est donné à l'échelle locale. Il y a généralement un agent régional et un agent local des services de santé, selon la taille de la collectivité. C'est à ce niveau que sont émis les avis.

Le sénateur Adams : À propos de population, vous citez des chiffres de 5 000 ou 10 000 habitants. Dans ma région, certaines collectivités comptent moins de 200 personnes. Les avis sont-ils émis par la population?

M. Cooper : Non. Si l'on détecte la présence de contaminants microbiologiques dans l'eau potable, quelle que soit la taille de la collectivité, un avis d'ébullition de l'eau est émis en raison des risques élevés.

Il est absolument inadmissible de ne pas mieux s'adapter à la situation des petites collectivités. D'autres pays sont confrontés au même problème. Il est clair que nous devons faire davantage d'efforts dans ce domaine.

Nous sommes confrontés à des difficultés particulières dans les régions où les habitations sont construites sur le pergélisol. On a moins d'options en ce qui concerne l'approvisionnement en eau potable au cours de l'hiver. Si nous ne concentrons pas nos efforts sur la résolution de ces problèmes, ce ne sont pas des règlements qui nous aideront.

Non seulement des collectivités du Nord, mais aussi de nombreuses autres collectivités, font parfois l'objet d'un avis d'ébullition de l'eau pendant un an ou deux parce qu'elles n'ont pas investi dans le traitement de l'eau ou dans le salaire d'un opérateur ayant reçu une formation adéquate dans ce domaine.

Étant donné les coûts qu'un avis d'ébullition de l'eau entraîne pour une collectivité ou les coûts que cela entraîne pour une ville comme Vancouver d'être touchée par un avis d'ébullition pendant deux semaines, je suis sûr que les pertes s'élèvent à plusieurs millions de dollars.

Je ne cherche pas à simplifier le problème au point de dire que c'est une question de culture, mais il faut respecter la valeur de l'eau. Il ne s'agit pas simplement d'être capable de la réglementer. Dans le cas d'une petite collectivité de 3 000 à 5 000 habitants, voire de 200 habitants, si l'on peut reconnaître que l'eau potable est salubre, c'est déjà une partie de la solution. Il est important de payer la valeur de la fourniture de l'eau.

For small communities, that is a big challenge. That is where we must find better solutions.

Senator Adams: Regarding what happened in Walkerton, Indian and Northern Affairs Canada has a department to look after the reservoirs and everything on the reserves. However, we are not living on reserve up in Nunavut. Is it different? We do not have anything to do with Indian and Northern Affairs Canada. Do they have engineers in that department who are responsible for the water system in the reserve area?

Mr. Cooper: Indian and Northern Affairs Canada works with the Department of Public Works and Government Services. With the bands, Indian and Northern Affairs manages the design, construction and maintenance of the water treatment systems on reserves. They work with other departments, certainly with Health Canada and others.

Senator Milne: With perhaps 200 people, a small community like Rankin Inlet in Nunavut, where they are living on permafrost and have tailing ponds that may be draining into their community water supply and reservoir, who is responsible for testing that water and ensuring that there are no contaminants?

There is ice on top and underneath during the winter. Who is in the small community to test and determine whether there is bacterial and perhaps chemical contamination in the water?

Mr. Cooper: The Ministry of Health or Ministry of Environment in the territories would be responsible for ensuring the testing and looking at the potential contamination from mining ponds, tailing ponds and so on.

I admit this is something we need to do a better job at collectively.

Senator Adams: How many companies are producing bottled water in Canada?

Mr. Cooper: I would say the same number that produces beer. It seems to be a growing industry.

I believe the latest statistics indicated that Canada actually imports more foreign bottled water than it produces or exports itself. There are many companies; certainly the larger ones tend to be foreign.

I am not an expert on bottled water.

Senator Adams: In Rankin Inlet, bottled water costs as much as a bottle of coke, and these companies are making money. We must boil water because we do not trust any pond close to our area. We must go two or three miles out to get water.

C'est un défi de taille pour les petites collectivités. C'est pourquoi il est impératif de trouver des solutions plus intéressantes.

Le sénateur Adams : Compte tenu de ce qui s'est passé à Walkerton, Affaires indiennes et du Nord Canada a un service qui est responsable des réservoirs et de toutes les installations situées dans les réserves. Nous ne vivons toutefois pas dans des réserves au Nunavut. La situation est-elle différente? Nous n'avons aucun lien avec Affaires indiennes et du Nord Canada. Y a-t-il dans ce ministère des ingénieurs qui sont responsables du réseau de distribution d'eau dans les réserves?

M. Cooper : Affaires indiennes et du Nord Canada collabore avec le ministère des Travaux publics et des Services gouvernementaux. Avec les bandes, Affaires indiennes et du Nord Canada gère la conception, la construction et l'entretien des systèmes de traitement de l'eau dans les réserves. Ils collaborent avec d'autres ministères, comme Santé Canada et quelques autres.

Le sénateur Milne : Dans une petite collectivité d'environ 200 habitants, comme Rankin Inlet, au Nunavut, où l'on vit sur le pergélisol et où des écoulements des bassins de décantation peuvent contaminer le système d'approvisionnement en eau et le réservoir de la collectivité, qui est responsable des analyses de l'eau et qui est chargé de s'assurer qu'elle ne contienne pas de contaminants?

La surface gèle l'hiver. Qui, dans les petites collectivités, est chargé de faire les analyses et de déterminer si l'eau n'est pas contaminée par des bactéries, voire par des produits chimiques?

M. Cooper : C'est le ministère de la Santé ou le ministère de l'Environnement des territoires qui est chargé de faire faire les analyses et de vérifier si l'eau n'est pas contaminée par les bassins miniers et les bassins de décantation.

Je reconnais qu'il est essentiel de faire des efforts collectifs pour améliorer l'efficacité du système.

Le sénateur Adams : Combien d'entreprises productrices d'eau embouteillée y a-t-il au Canada?

M. Cooper : À peu près autant que de brasseries. Il semblerait que ce soit un secteur en pleine croissance.

Je pense que, d'après les chiffres les plus récents, le Canada importe de plus grandes quantités d'eau embouteillée en provenance de l'étranger qu'il n'en produit ou n'en exporte. Il existe de nombreuses entreprises dans ce secteur, et les plus grandes sont généralement étrangères.

Je ne suis pas expert en matière d'eau embouteillée.

Le sénateur Adams : À Rankin Inlet, l'eau embouteillée coûte autant qu'une bouteille de coca et ces entreprises font des profits. Nous devons faire bouillir l'eau parce que nous n'avons pas confiance dans les réservoirs de notre région. Nous devons parcourir des distances de deux ou trois milles pour aller chercher de l'eau.

The companies that are making money producing bottled water are not paying for the water. Those profitable companies start lobbying the government not to pass the bill because it will affect their company. That is why I asked how many people are producing bottled water between Canada and other countries.

Mr. Cooper: We are proponents of drinking tap water as opposed to buying bottled water. Bottled water is not a solution. It must be used at certain times, certainly.

Senator Spivak: You already have guidelines. If you had national standards and also worked collaboratively, I do not know why there is the big contradiction there.

Obviously the federal government has responsibility for science and research, and it should be directing that activity that towards water sources.

If bulk water is part of the Food and Drugs Act, will that have any impact on the NAFTA situation?

Mr. Cooper: This committee may remember that the International Boundary Waters Treaty Act was amended three or four years ago by Foreign Affairs and International Trade Canada and Environment Canada, which prohibited the bulk removal of water from the Great Lakes basin and several other international basins.

Because you are prohibiting the bulk removal of water from one watershed to another, you are putting a prohibition in place before something could potentially become a good. Therefore it is not subject to NAFTA.

It is based on the protection of the watershed and the water in the watershed.

Senator Spivak: You already have bottled water, which is taken from water sources, right?

Mr. Cooper: That is correct.

Senator Spivak: Then it is a good.

Mr. Cooper: That is correct.

Senator Spivak: If water becomes a commodity under the Food and Drugs Act, will that be enough to protect it?

Ms. O'Shea: I am sorry, I have no expertise on NAFTA.

Senator Spivak: That is fine.

Mr. Cooper: It is a good question and should be looked into. That water is not sold for profit as a product. It is really the delivery, the service and the treatment you are paying for, and not the actual water as a product. It would need to be looked at in the context of NAFTA.

Senator Grafstein: Mr. Cooper, thank you for your very candid information; this has been very helpful. I want to thank Ms. O'Shea as well, because it has been a five-year quest.

Les entreprises qui font des profits en vendant de l'eau embouteillée ne paient pas leur eau. Ces entreprises rentables font maintenant du lobbying auprès du gouvernement pour que celui-ci ne leur refile pas la facture, sous prétexte que cela aurait une incidence néfaste pour elles. C'est pourquoi j'ai demandé quel était le nombre d'entreprises productrices d'eau embouteillée au Canada et à l'étranger.

M. Cooper : Nous préconisons de boire de l'eau du robinet plutôt que d'acheter de l'eau embouteillée. L'eau embouteillée n'est pas une solution, même s'il est nécessaire d'y avoir recours de temps à autre.

Le sénateur Spivak : Vous avez déjà établi des lignes directrices. Je ne vois pas pourquoi ce serait si contradictoire que cela d'établir des normes nationales et de collaborer.

La science et la recherche relèvent, naturellement, du gouvernement fédéral, et il devrait orienter ces activités sur les sources d'approvisionnement en eau.

Si l'eau libre est sous le régime de la Loi sur les aliments et drogues, cela aura-t-il une incidence sur l'ALENA?

M. Cooper : Le comité se souvient peut-être que la Loi du Traité des eaux limitrophes internationales avait été modifiée il y a trois ou quatre ans par le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international et par Environnement Canada, dans le but d'interdire le prélèvement d'eau à grande échelle dans le bassin des Grands Lacs et dans plusieurs autres bassins internationaux.

Étant donné que vous interdisez le prélèvement d'eau à grande échelle d'un bassin hydrographique à un autre, vous émettez une interdiction avant que cela ne puisse devenir un produit. Par conséquent, cette eau n'est pas sous le régime de l'ALENA.

Cette interdiction a pour but de protéger le bassin et l'eau qu'il contient.

Le sénateur Spivak : Il y a déjà de l'eau embouteillée, qui est prélevée sur des sources d'eau. Est-ce bien cela?

M. Cooper : Oui.

Le sénateur Spivak : C'est donc un produit.

M. Cooper : C'est exact.

Le sénateur Spivak : Si l'eau devient un produit au sens de la Loi sur les aliments et drogues, cela sera-t-il suffisant pour la protéger?

Mme O'Shea : Je regrette, mais je ne suis pas une experte en ce qui concerne l'ALENA.

Le sénateur Spivak : C'est bien.

M. Cooper : C'est une question intéressante, et il faudrait l'examiner. Cette eau n'est pas vendue comme un produit dans un but lucratif. Vous payez en réalité pour la livraison, le service et le traitement et pas pour l'eau comme telle. Il faudrait examiner la question dans le contexte de l'ALENA.

Le sénateur Grafstein : Monsieur Cooper, merci pour les informations que vous avez données en toute franchise; elles ont été très utiles. Je remercie également Mme O'Shea, car c'est une

Finally we have on the record something that I thought was clear-cut. The federal government does have the power to exercise jurisdiction with respect to this bill. I thank you for that.

I have had three problems to overcome in this bill. I want to address each one.

First, the constitutional power has been addressed. I want to thank you for that. It has taken five years for me to be able to get that short statement on the record.

Second is the cost. I want to deal with that today.

Third, I want to deal with the collaborative issue that Mr. Cooper talked about. Then I want to talk about the federal power.

I would like to start with an anecdote. It is related to the competition between your department and the Department of Fisheries and Oceans. The fisheries department confronted the same problem you confronted: they tried to work collaboratively with the province to make sure that fish could swim in unpolluted water and could live.

They came to the conclusion that they had to exercise the federal power in order to make sure as best they could that freshwater fish were free of pollution. Because Senator Adams lives, eats and survives on the land to a great measure, he understands this issue better than most.

Harry Truman used to say that the federal power sometimes can be a positive force to compel the provinces to do the job they were supposed to do under the Constitution which they failed to do.

I understand the collaborative nature. I compliment you on how well you have been working with the provinces. However, as Senator Milne has said, it is not satisfactory.

What will we do when confronted with a national tragedy or scandal? Let me tell you about another conflict and I will get into my questions.

You have given us sketchy costs here. The question of costs is my second barrier. You have given us the costs of \$40 billion over 20 years. Was it estimated at \$40 billion?

Mr. Cooper: A range of \$40 billion to \$80 billion.

Senator Grafstein: Let us use the higher figure of \$80 billion over a 40-year period. That is \$2 billion a year. To what extent is your department responsible for public health in this country? What is its annual budget?

Mr. Cooper: To be perfectly honest, I am not sure.

recherche qui dure depuis cinq ans. Nous avons enfin de l'information précise au compte rendu. Le gouvernement fédéral a le pouvoir d'exercer sa compétence en ce qui concerne ce projet de loi. Je vous en remercie.

J'ai eu trois problèmes à surmonter dans le contexte de ce projet de loi. Je voudrais les exposer l'un après l'autre.

Premièrement, il a fallu tenir compte du pouvoir constitutionnel. Je vous remercie pour cette information. Il m'a fallu cinq ans pour pouvoir faire consigner ce court énoncé au compte rendu.

Deuxièmement, il y a la question du coût. Je voudrais en discuter aujourd'hui.

Troisièmement, je voudrais examiner la question de la collaboration à laquelle M. Cooper a fait référence. Je voudrais ensuite faire des commentaires sur le pouvoir fédéral.

Je voudrais d'abord raconter une anecdote. Elle concerne la concurrence entre votre ministère et le ministère des Pêches et des Océans. Le ministère des Pêches a été confronté au même problème que vous; il a essayé de collaborer avec la province pour s'assurer que le poisson puisse nager dans des eaux non polluées et survivre.

Ce ministère en est arrivé à la conclusion qu'il devait exercer le pouvoir fédéral pour s'assurer dans toute la mesure du possible que le poisson d'eau douce soit exempt de pollution. Étant donné que le sénateur Adams vit sur la terre et se nourrit de ce qu'elle lui donne, il comprend cette question mieux que la plupart des personnes.

Harry Truman avait coutume de dire que le pouvoir fédéral peut parfois être une force constructive pour obliger les provinces à faire le travail qu'elles avaient la responsabilité de faire en vertu de la Constitution, mais qu'elles n'ont pas fait.

Je comprends la question de la collaboration. Je vous félicite pour votre collaboration avec les provinces. Cependant, comme l'a signalé le sénateur Milne, les résultats ne sont pas satisfaisants.

Que ferons-nous lorsque éclatera une tragédie nationale ou un scandale national? Je voudrais faire quelques observations sur un autre conflit, puis je poserai mes questions.

Vous avez donné de l'information peu détaillée sur les coûts. La question des coûts est ma deuxième difficulté. Vous avez mentionné des coûts d'une quarantaine de milliards de dollars sur une période de 20 ans. Les coûts ont-ils été évalués à 40 milliards de dollars?

M. Cooper : Ils devraient osciller entre 40 et 80 milliards de dollars.

Le sénateur Grafstein : Utilisons le chiffre le plus élevé de 80 milliards de dollars, sur une période de 40 ans, ce qui fait deux milliards de dollars par an. Dans quelles proportions votre ministère est-il responsable de la santé publique dans notre pays? Quel est son budget annuel?

M. Cooper : Pour être tout à fait honnête avec vous, je n'en suis pas sûr.

Senator Grafstein: Do you accept that it is in the billions of dollars?

Mr. Cooper: Yes.

Senator Grafstein: The federal government is responsible for funding public health. Therefore, the taxpayer has to pay for the public health of each individual. Has your department done an analysis of the cost to the public health system for people who have suffered from bad drinking water? Do you keep track of that?

We are looking at costs. This is a zero-sum game. We have to look at the cost of enforcement. As the chairman and others have said, an ounce of prevention is worth a pound of cure.

I have not been able to total the costs in five years of trying. What is the total cost on an annual basis to the taxpayer for people drinking bad drinking water? What is the cost over a longer period, because in some instances, in Walkerton for example, people will suffer for a lifetime. You have raised cost as an issue, and it is a fair question, but let us deal with all the costs.

Mr. Cooper: We are trying to get a good handle on the burden of illness caused by bad drinking water. In many cases of enteric illness or gastrointestinal illness, the source is unknown. It could be from food, person-to-person contact, drinking water or other things. As I said, the public health agency has managed over the last two years a real-time alert system that monitors enteric illnesses. Instances of enteric illness have to be reported into the system. We had issues, for example, with some lettuce and other food products coming from the United States.

In the last two years the agency has monitored 168 cases, outbreaks or incidences of enteric illness, none of which has been linked to a drinking water source. That is not to say that drinking water, on occasion, does not make people sick, but the preponderance of evidence is that it is not drinking water that gives people the enteric illness. It is more likely to be food, person-to-person contact, travel and that sort of thing.

Senator Spivak: Hospitals make people sick.

Mr. Cooper: Yes.

This is a very important question and our federal-provincial-territorial committee is focused on a population health-based approach to determine what is making people sick. We are focusing our attention on adjusting those issues. However, I cannot give you a number for the costs.

Senator Grafstein: Would the department or any arm of it have done estimates of this cost?

Le sénateur Grafstein : Reconnaissez-vous que ce budget se chiffre à plusieurs milliards de dollars?

M. Cooper : Oui.

Le sénateur Grafstein : Le gouvernement fédéral est responsable du financement de la santé publique. Par conséquent, le contribuable doit payer pour la santé de chaque individu. Votre ministère a-t-il fait une analyse du coût que représentent pour le système de santé publique les personnes qui ont été malades après avoir consommé de l'eau insalubre? Faites-vous un suivi de la situation?

Nous examinons les coûts. C'est une situation gagnant-perdant. Il faut examiner le coût de l'application de la loi et des règlements. Comme l'ont signalé le président et d'autres personnes, mieux vaut prévenir que guérir.

Je n'ai pas pu établir le total des coûts malgré les efforts que j'ai faits pendant cinq ans. Quel est le coût total annuel pour le contribuable des conséquences de la consommation d'eau insalubre? Quel est le coût sur une période plus longue car, dans certains cas — à Walkerton, par exemple —, les personnes atteintes auront des séquelles toute leur vie. Vous avez signalé que les coûts posaient un problème, et c'est exact, mais dans ce cas, il faut examiner tous les types de coûts.

M. Cooper : Nous tentons d'avoir une notion assez précise du fardeau que représentent les maladies causées par de l'eau potable insalubre. Dans de nombreux cas de maladies entériques ou gastro-intestinales, la source est inconnue. La maladie peut être causée par la consommation de certains aliments, par des contacts individuels, par l'eau potable ou elle peut être due à d'autres facteurs. Comme je l'ai signalé, l'Agence de santé publique a géré au cours des deux dernières années un système d'alerte en temps réel qui assure une surveillance des maladies entériques. Des cas de maladies entériques ont été enregistrés par le système. Certains problèmes ont été causés par exemple par des laitues et d'autres produits alimentaires en provenance des États-Unis.

Au cours des deux dernières années, cette agence a fait un suivi de 168 cas ou éclosions de maladies entériques dont aucun n'a été rattaché à une source d'eau potable. Ça ne signifie pas que l'eau potable n'est pas occasionnellement la cause de maladies, mais la plupart des données disponibles indiquent que ce n'est pas l'eau potable qui est la cause des maladies entériques. Il est davantage probable qu'elles soient causées par des aliments, par des contacts individuels, par des voyages et d'autres facteurs semblables.

Le sénateur Spivak : Les hôpitaux rendent malade.

M. Cooper : Oui.

C'est une question très importante, et notre comité fédéral-provincial-territorial axe ses efforts sur une approche fondée sur la santé de la population pour déterminer ce qui rend les gens malades. Nous concentrons notre attention sur l'ajustement de ces questions. Je ne peux toutefois pas citer un chiffre en ce qui concerne les coûts.

Le sénateur Grafstein : Le ministère, ou un de ses services, a-t-il fait une estimation de ces coûts?

I struggled with this issue several years ago when I started this rather lengthy quest. The only thing I could do was call upon Professor Schindler. He and I did some estimates on the back of an envelope. You have heard my evidence with respect to that, and you may have heard Professor Schindler's evidence some years ago, although he may not have given it here. He presented at a conference we held in an Aboriginal community in the North three years ago.

His estimate was, at a minimum, between \$1 billion and \$2 billion a year. He based that estimate on a number of outbreaks. There was an outbreak in Vancouver, as a result of which 17,000 people were sick and went to hospital. I will return to the Vancouver case, which is not yet finished.

We did some logarithms. We assumed that the Ministry of Health did not want to get at those numbers because, if they appeared, the Minister of Health would be obliged to deal with this issue on a federal basis.

You might reconsider this question. I should have put you on notice about this. There are people in your department who do estimates based on very sophisticated models. I will give you some information based on what you told us this morning, upon which you might start this mathematical model.

The information is out of your own testimony. You have said that there are between 1,500 and 1,780 boil-water advisories. Although these are rough numbers, you said that those 1,500 advisories were for communities of 5,000 people. Without adding to that Aboriginal communities, which are clearly and unassailably worse, that is 750,000 people who have suffered from a boil water advisory. There has to be some way to determine how much it would cost the public health system if those people were sick.

I am not asking you to respond to that now.

Mr. Cooper: I would like to.

Senator Grafstein: Please go ahead.

Mr. Cooper: These are estimates. First, Health Canada is always looking for data on health care costs. That is a driver in determining where to put the money to ensure good spending of taxpayers' dollars to protect public health.

We have much better data on hospitalizations related to smog, asthma and things of that nature. Drinking water is a much more confusing issue. We do not have data indicating how many people are getting sick. It is not reported. Most people, when they have an incident of gastrointestinal illness, do not go to a doctor or to the hospital. Those illnesses are tremendously underreported.

With regard to boil-water advisories you put two statistics together. I said there are between 1,500 and 2,000 boil water advisories in place at any one time. These are generally very small

Je me débats depuis plusieurs années, depuis que j'ai entamé cette longue recherche. Tout ce que j'ai pu faire, c'est demander de l'aide au professeur Schindler. Nous avons fait des estimations au verso d'une enveloppe. Vous avez entendu mon témoignage à ce sujet et vous avez peut-être entendu celui du professeur Schindler il y a quelques années, bien qu'il n'ait peut-être pas témoigné devant votre comité. Il a fait un exposé à une conférence que nous avons tenue dans une communauté autochtone du Nord il y a trois ans.

D'après ses estimations, le coût minimum oscillerait entre un et deux milliards de dollars par an. Il s'est basé sur plusieurs éclosons. Il y a eu une éclosion à Vancouver, à la suite de laquelle 17 000 personnes sont tombées malades et sont allées à l'hôpital. Je reparlerai de l'affaire de Vancouver, qui n'est pas encore terminée.

Nous avons fait quelques calculs. Nous avons présumé que le ministère de la Santé ne voulait pas établir ces chiffres, parce que, si c'était connu, le ministre fédéral de la Santé serait obligé de se charger de cette affaire.

Vous pourriez réexaminer la question. J'aurais dû vous en aviser. Certains employés de votre ministère font des estimations fondées sur des modèles très élaborés. Je vous donnerai des informations basées sur les renseignements que vous nous avez donnés ce matin, à partir desquels on peut utiliser ce modèle mathématique.

L'information nécessaire se trouve dans votre témoignage. Vous avez fait état de 1 500 à 1 780 avis d'ébullition de l'eau. Bien qu'il s'agisse de chiffres approximatifs, vous avez précisé que ces avis concernaient des collectivités de 5 000 habitants. Sans y ajouter les collectivités autochtones qui se trouvent indéniablement dans une situation encore plus déplorable, 750 000 personnes ont été touchées par un avis d'ébullition de l'eau. Il doit bien y avoir moyen de calculer combien cela coûterait au système de santé publique si ces personnes tombaient malades.

Je ne vous demande pas de répondre immédiatement.

M. Cooper : J'aimerais le faire.

Le sénateur Grafstein : Allez-y, dans ce cas.

M. Cooper : Ce sont des chiffres estimatifs. Premièrement, Santé Canada cherche toujours des données sur les coûts des soins de santé. C'est un facteur qui permet de déterminer dans quels domaines il faut investir l'argent des contribuables pour faire des dépenses judicieuses pour la protection de la santé publique.

Nous avons des données beaucoup plus précises sur les hospitalisations liées au smog, à l'asthme et à d'autres facteurs semblables. L'eau potable est une question beaucoup plus déroutante. Nous n'avons pas de données indiquant le nombre de personnes qui tombent malades. Les cas ne sont pas déclarés. La plupart des personnes ne vont pas voir le médecin ou ne vont pas à l'hôpital quand elles ont une maladie gastro-intestinale. Un très faible pourcentage seulement de ces maladies sont déclarées.

En ce qui concerne les avis d'ébullition de l'eau, vous combinez deux chiffres. J'ai dit qu'il y avait entre 1 500 et 2 000 avis d'ébullition de l'eau en vigueur à un moment donné. Ces avis

communities. Then I talked about small drinking water systems. That refers to any population under 5,000, those being the areas we need to target.

Boil-water advisories for small drinking water systems tend to be at the lower range of the under-5,000 population level. They are usually campgrounds and very small communities of a 100 to 200 people, although they are sometimes larger. We have examples of communities of 1,000 to 1,500 under boil-water advisories.

The idea that 750,000 people are impacted is an exaggeration. I do not believe I could come back to you with data on this from Health Canada experts.

As I said, we have a real-time alert system that monitors this as well as possible, and over the two years it has been in place we have not found any incidence related to drinking water.

In 2000, we did an epidemiological study on the turbidity of Vancouver drinking water, the source and the reservoirs, and the impacts on enteric illness, and we found a definite link.

In addition to that link there would be certain hospitalizations or doctor visits. It was a one-time study. As a result of that study, the City of Vancouver decided to put in a filtration plant, which will be up in two years.

We do individual studies, but we do not monitor everyone's drinking water in terms of how many people are getting sick, because there are too many other factors.

There were no reported incidences of enteric illness associated with Kashechewan, although there was scabies, which is spread by mites and hand-to-hand contact. That does not necessarily mean there were none, but we had no confirmed reports. However, it is important.

The boil-water advisory was put in place to protect them, and it worked. However, that is not acceptable. We need to address boil-water advisories.

The numbers you are asking for are not available. Even the United States, which has more money, cannot give us statistics. They can give us instances where there has been an outbreak and hospitalizations and deaths. It is same with the European Union. We work with these people all the time to try to get data to understand better the health impacts because it helps us if we understand what is happening.

I am sorry; we do not have the information. We wish we did. It is not that easy to get.

concernent généralement de petites collectivités. J'ai ensuite fait des commentaires au sujet des petits réseaux de distribution d'eau potable. J'ai alors mentionné que les collectivités de moins de 5 000 habitants étaient celles qui devaient être ciblées.

Les avis d'ébullition de l'eau en ce qui concerne les petits réseaux de distribution d'eau potable ont tendance à concerner des collectivités dont la population se situe dans la fourchette inférieure de cette catégorie. Il s'agit généralement de terrains de camping ou de très petites collectivités de 100 à 200 habitants, quoiqu'elles soient parfois de plus grande importance. Nous avons émis des avis d'ébullition visant quelques collectivités de 1 000 à 1 500 habitants.

C'est une exagération de dire que 750 000 personnes sont touchées. Je ne pense pas pouvoir obtenir pour vous des données à ce sujet auprès des experts de Santé Canada.

Comme je l'ai mentionné, nous avons mis en place un système d'alerte en temps réel qui fait un suivi aussi précis que possible de la situation, mais nous n'avons encore relevé aucun cas lié à l'eau potable depuis deux ans.

En 2000, nous avons fait une étude épidémiologique sur la turbidité de l'eau potable de Vancouver, sur la source d'approvisionnement et sur les réservoirs, ainsi que sur les incidences sur le plan des maladies entériques; nous avons établi un lien clair.

Outre ce lien, il y aurait certaines hospitalisations ou visites au médecin. Il s'agissait d'une étude ponctuelle. À la suite de cette étude, la Ville de Vancouver a pris la décision d'installer une station de filtration qui sera opérationnelle dans deux ans.

Nous faisons des études individuelles, mais nous ne contrôlons pas l'eau potable partout pour savoir combien de personnes tombent malades, car un trop grand nombre de facteurs interviennent.

Aucun cas de maladie entérique associé à Kashechewan n'a été déclaré, quoiqu'on ait relevé la présence de gales, qui se sont propagées par des acariens et par des contacts par les mains. Ça ne veut pas forcément dire qu'il n'y a pas eu de maladie, mais aucun cas n'a été confirmé. C'est toutefois important.

Les avis d'ébullition de l'eau ont été émis par mesure de protection et ce système a été efficace. Ce n'est toutefois pas acceptable. Il est impératif de régler la question des avis d'ébullition.

Les chiffres que vous demandez ne sont pas disponibles. Bien qu'ils aient davantage d'argent, les États-Unis ne peuvent pas fournir ce type de chiffres non plus. Ils peuvent indiquer des cas d'éclosion, d'hospitalisation et de décès. La situation est semblable dans l'Union européenne. Nous collaborons constamment avec ces pays pour tenter d'obtenir des données afin de mieux connaître les impacts sur la santé, car cela nous aide de comprendre ce qui se passe.

Je regrette, mais nous n'avons pas l'information que vous demandez. Nous aimerions l'avoir. Ce n'est pas facile d'obtenir cette information.

Senator Grafstein: Let me help you. I would ask you to ask your sister department, Indian and Northern Affairs Canada. Now, what is the evidence we have there? We have clear evidence from the government in the last four or five weeks that 500 communities had bad drinking water. My own number based on my own anecdotal research was somewhere between 150 and 200, and that was in collaboration with Senator Watt and Senator Adams and others. I am trying to collect anecdotal information and I am frustrated, but my files keep getting bigger.

Check with Indian and Northern Affairs Canada; see what their health costs are, and see how that works here. This bill is meant to apply an equality test to every Canadian, whether an Aboriginal, someone living in a small community or someone living in Toronto or Vancouver.

Let me help you some more. We have had situations now in Walkerton, North Battleford, Moncton, Charlottetown, and now Vancouver. You might reflect on this and search with the ministries, and I am sure that you will come up with a number. I think with all due respect to the committee, the committee should search. If the department cannot do this, we should go to public health officers. As I understand it, there are two types of health; there is public health that is responsible for the public health questions, and then there is health as it applies to people who actually get sick in the system. I do not want to confuse the two, but I understand there are two regimes that overlap. Let us deal with Vancouver, and let us deal with the questions of cost and of collaboration.

The Department of Health advised the health officials of the Greater Vancouver Regional District, in 1997, that there was a problem with turbidity in their water. The local officials chose to ignore that. The provincial authorities chose to ignore that. The department went further than that. They issued a report in the year 2000, and that report in effect said turbidity in the water has a chemical effect that deteriorates the ability of chlorine or other chemicals to cleanse the water so that it is healthy.

The problem for the Department of Health, your department, is that you issue another advisory and your advisory, from another arm of your department, is that in order to be a healthy Canadian you have to drink eight glasses of water a day. We have heard that Senator Adams has problems drinking eight glasses of water of day in his community. If he did, I do not think he would be showing up to the Senate very often.

Senator Angus: His hair would be black again, though.

Senator Grafstein: His teeth might not be with him.

Having said all that, here is Vancouver. The department issues a report in the year 2000. That report is ignored. The local authorities require another outbreak before they finally — it

Le sénateur Grafstein : Laissez-moi vous aider. Je voudrais que vous posiez la question au ministère qui a une vocation analogue à celle du vôtre, à savoir à Affaires indiennes et du Nord Canada. Or, quelles sont les données que possède ce ministère? Au cours des quatre ou cinq dernières semaines, le gouvernement a indiqué clairement que 500 collectivités avaient de l'eau potable de mauvaise qualité. D'après le calcul que j'ai fait en me basant sur une recherche anecdotique, le nombre est de 150 à 200, et j'ai fait cette recherche avec la collaboration du sénateur Watt, du sénateur Adams et d'autres personnes. Je m'applique à recueillir de l'information anecdotique, et c'est frustrant, mais mes dossiers ne cessent de gonfler.

Vérifiez auprès d'Affaires indiennes et du Nord Canada; vérifiez quels sont les coûts de santé du ministère et comment cela fonctionne. Ce projet de loi a pour objet d'appliquer un critère d'égalité à tous les Canadiens, qu'ils soient Autochtones, qu'ils habitent dans une petite collectivité ou qu'ils vivent à Toronto ou à Vancouver.

Je vais vous aider encore. Nous avons eu des accidents à Walkerton, à North Battleford, à Moncton, à Charlottetown, et nous en avons maintenant à Vancouver. Vous pourriez y réfléchir et vous renseigner auprès des ministères; je suis sûr que vous pourrez établir un nombre. Malgré tout le respect que je dois au comité, j'estime qu'il devrait faire une recherche. Si le ministère en est incapable, nous devrions nous renseigner auprès des spécialistes de la santé publique. Je pense qu'il existe deux types de santé; la santé publique et la santé applicable aux malades. Je ne veux pas confondre les deux, mais je pense qu'il existe deux régimes qui se chevauchent. Il faut régler le problème de Vancouver, celui des coûts et celui de la collaboration.

Le ministère de la Santé avait annoncé aux autorités de la santé du district régional de Vancouver en 1997 que leur eau posait un problème de turbidité. Les autorités locales avaient décidé de ne pas en tenir compte. Les autorités provinciales avaient décidé de ne pas en tenir compte non plus. Le ministère avait même fait davantage que cela. Il avait publié un rapport en 2000 indiquant que la turbidité de l'eau avait un effet chimique qui réduisait la capacité du chlore et d'autres produits chimiques d'épurer l'eau pour qu'elle soit salubre.

Le problème du ministère de la Santé, c'est-à-dire de votre ministère, est qu'il émet un autre avis et que cet avis, qui émane d'un autre de ses services, est que, pour être en bonne santé, il faut boire huit verres d'eau par jour. Le sénateur Adams a expliqué qu'il aurait des problèmes s'il buvait huit verres d'eau par jour dans sa collectivité. S'il le faisait, je ne pense pas qu'il se présenterait très souvent au Sénat.

Le sénateur Angus : Ses cheveux redeviendraient noirs, cependant.

Le sénateur Grafstein : Il aurait peut-être perdu ses dents.

Revenons à la situation à Vancouver. Le ministère a donc publié un rapport en l'an 2000. On n'a pas tenu compte de ce rapport. Il faut attendre une autre éclosion pour que les autorités

remains to be seen how far into the future — come to the conclusion that they agree with the Department of Health that turbidity is a problem. That did not happen in the year 2000.

Sometime after the year 2000, the provincial authorities or the local authorities decided to invest in a plant. However, it was not as you said, Mr. Cooper. That is not my evidence. That is based on a delayed question that I received in the Senate from your department just a few days ago. It is on the record. It is on the Hansard. I asked that question of the Leader of the Government in the Senate. I read the answer to it and it was a turbid answer.

Senator Angus: You mean you actually got an answer?

Senator Grafstein: I actually got an answer, but it was turbid, like the water.

My response is: Examine that report. Look at the time frame. When you come to this committee and say the collaboration is working, I have a sense that it is not. Others do not quite share that sense as fully as I do, because I have been at this a long time. I would ask you to examine that, and if the Department of Health cannot do this work let us hear what the United States does.

I understand the complexity of the problem, Mr. Cooper. I am not diminishing the complexity of the problem. I will leave this for a moment and turn to a couple of other issues.

Senator Angus: Could I also make an observation? From what I have been hearing, Mr. Cooper is bending over backwards to give us full answers and to cooperate with us all in finding the right way forward. I have great respect for my colleague, the sponsor of this bill, but sometimes, I think he would agree, he rambles regarding what we are asking the witness to research. One part of the request was to phone colleagues in the Indian and Northern Affairs Canada and to check with others. I think we have to be reasonable as a committee in what we ask this witness to do or we will lose our own credibility.

No criticism, but I think Senator Grafstein would agree I am making a good point.

Senator Grafstein: There are two ways of going about it. He can go back to the department and then come back and say he does not have an answer. We would then ask the Department of Indian Affairs to come forward and give us their costs. We then ask outside witnesses to see if they can come up with a formula. I am not being unfair to Mr. Cooper. I understand his problem. He has only what he has. He can only present what he has. I have a sense — and I will give further examples of this — that there are costs available. They are anecdotal, they are not systemic, but our problem is that we want to coagulate all those costs to deal with the issues he has raised quite properly about the cost to the taxpayer if we embark on this regulatory regime. I am just trying at least to adduce evidence to suggest that we should not just look at the costs of the regulatory regime; we should look at the costs to the system of not having a fail-safe check.

locales — encore faut-il savoir dans combien de temps — en concluent que le ministère de la Santé avait raison et que la turbidité pose un problème. Ce ne fut pas le cas en 2000.

Un certain temps après l'an 2000, les autorités provinciales ou locales ont décidé d'investir dans une station. Cependant, les choses ne se sont pas passées comme vous l'avez décrit, monsieur Cooper. Ce n'est pas de moi que cela vient. Je me base sur une question différée à laquelle votre ministère a envoyé une réponse il y a quelques jours seulement. Elle est au compte rendu. Elle est au Hansard. J'avais posé cette question au leader du gouvernement au Sénat. J'ai eu la réponse et elle est trouble.

Le sénateur Angus : Voulez-vous dire que vous avez obtenu une réponse?

Le sénateur Grafstein : J'ai obtenu une réponse, mais elle est aussi trouble que l'eau.

La réponse que j'ai reçue est qu'il faut examiner le rapport et vérifier les délais prévus. Vous affirmez que la collaboration donne de bons résultats, mais j'ai l'impression que ce n'est pas le cas. Certains de mes collègues ne le ressentent peut-être pas aussi fort, car je m'intéresse à la question depuis des années. J'aimerais que vous examiniez cela et que si le ministère de la Santé ne peut pas faire ce travail, qu'on se renseigne sur ce que font les États-Unis.

Je comprends la complexité du problème, monsieur Cooper. Je ne la minimise pas. J'abandonne le sujet quelques instants pour passer à deux autres questions.

Le sénateur Angus : Pourrais-je faire une observation? D'après les réponses que j'ai entendues, M. Cooper fait l'impossible pour donner des réponses complètes et pour collaborer avec nous pour trouver la bonne solution. J'éprouve un grand respect pour mon collègue, le parrain de ce projet de loi, mais je pense qu'il doit reconnaître qu'il exagère parfois en ce qui concerne les questions sur lesquelles nous demandons au témoin de se renseigner. Il a notamment demandé au témoin de téléphoner à ses collègues d'Affaires indiennes et du Nord Canada et de se renseigner auprès d'autres personnes. Je pense que le comité doit être raisonnable dans ses demandes, sinon nous perdrons notre crédibilité.

Ce n'est pas une critique, mais je pense que le sénateur Grafstein reconnaîtra que c'est une remarque pertinente.

Le sénateur Grafstein : Il y a deux façons de procéder. Le témoin peut retourner au ministère, revenir et signaler qu'il n'a pas de réponse. Nous demanderions alors à des représentants du ministère des Affaires indiennes de venir témoigner pour nous donner de l'information sur ses coûts. Nous nous adresserions alors à des témoins de l'extérieur pour voir s'ils ont une formule à proposer. Je ne suis pas injuste à l'égard de M. Cooper. Je comprends son problème. Il n'a que ce qu'il a. Il ne peut parler que de ce qu'il a. J'ai toutefois l'impression — et je citerai d'autres exemples qui renforcent cette impression — que certains renseignements sur les coûts sont disponibles. Ils sont anecdotiques et pas systémiques, mais la difficulté est due au fait que nous voulons avoir une vue d'ensemble de tous les coûts pour pouvoir répondre aux questions qu'il s'est posées quant au coût de mise en place de ce régime réglementaire pour les

Mr. Cooper: As I said before, it is very important for us to understand the health impacts, the health costs related to drinking water and chemical contaminants, anything. That is what drives what we do. Public health certainly drives it, but we need to understand the costs. This information, as I said, is not available.

Regarding figuring out the health care costs of the 500 communities you report under boil-water advisories, you need to understand that those communities boil their water and hence are not officially supposed to be getting enteric illnesses so they would not necessarily be incurring health care costs. Are they incurring other costs? Certainly, they are incurring significant costs. Under a boil-water advisory is a very bad situation to be in, but I am not sure you could tie health care costs directly to situation. If you are boiling water, you are not drinking unsafe water.

On the issue of Vancouver, I apologize if I misled the committee. My understanding was that the study that was conducted by Health Canada was used in making the determination subsequently to build the filtration system at Capilano. The study done to try to identify the risks and it was used as part of the decision-making process, which took a few years. I am sorry, I was not aware that it actually did take that time.

Senator Grafstein: Time is important.

Senator Spivak: I have a question concerning costs. I wanted to make a small statement.

I do not think we should spend a lot of time worrying about the costs because, first, the costs are sketchy and, second, we should not care. Why should we not care? Because it is question of government choice; it is not a question of whether it costs too much. For example, for \$2 billion a year, the government could just decide not to give us an extra point off the GST.

My only question is whether this is the right remedy. That is all. We have a report from Mr. Stern in London saying what the costs might be if we do not go ahead with climate change, but the problem is the choice of governments, not the costs.

When governments want to do something, they do not care about the costs and they spend billions of our money. Let us not go down that path of discussion. I think it is counterproductive.

The Deputy Chairman: You have expressed your opinion. Thank you, senator.

contribuables. Je tente seulement de démontrer qu'il ne faut pas examiner uniquement le coût du régime réglementaire, mais qu'il faut également tenir compte du coût de l'absence de contrôle anti-éche.

M. Cooper : Comme je l'ai mentionné, il est très important que nous connaissions les impacts sur la santé, les coûts sanitaires liés à l'eau potable et aux contaminants chimiques et tous les autres facteurs. C'est ce qui motive nos initiatives. La santé publique est primordiale, mais il est essentiel que nous connaissions les coûts. Comme je l'ai signalé, cette information n'est pas disponible.

En ce qui concerne le calcul des coûts liés aux services de santé dispensés aux 500 collectivités qui sont visées par des avis d'ébullition de l'eau, il est essentiel de comprendre que ces collectivités font bouillir leur eau et qu'officiellement elles ne devraient pas contracter de maladies entériques; par conséquent, elles n'encourraient pas forcément des coûts liés aux soins de santé. Ont-elles d'autres coûts? Bien sûr, elles ont des coûts considérables. C'est très mauvais d'être visé par un avis d'ébullition de l'eau, mais je ne suis pas sûr qu'on puisse établir un lien direct entre les coûts liés aux soins de santé et la situation. Quand vous faites bouillir l'eau, vous ne buvez pas de l'eau insalubre.

En ce qui concerne Vancouver, je m'excuse si j'ai induit le comité en erreur. Je pensais que l'étude qui avait été faite par Santé Canada avait été utilisée pour prendre la décision de construire la station de filtration à Capilano. L'étude a été faite pour essayer d'identifier les risques et elle a été utilisée dans le cadre du processus décisionnel qui a duré quelques années. Je m'excuse, mais je ne savais pas que ça avait duré aussi longtemps.

Le sénateur Grafstein : Le temps est un facteur important.

Le sénateur Spivak : Je voudrais poser une question relative aux coûts. Je voulais plutôt faire un bref commentaire.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de passer du temps à se tracasser au sujet des coûts car, premièrement, les coûts sont peu détaillés et, deuxièmement, cela ne devrait pas nous préoccuper. Pourquoi? Parce que c'est une question de choix pour le gouvernement. On n'a pas à se demander si les coûts sont trop élevés. Par exemple, pour récupérer 2 milliards de dollars par an, le gouvernement pourrait décider de ne pas appliquer la réduction supplémentaire de 1 p. 100 de la TPS.

La seule question que je me pose, c'est s'il s'agit de la solution appropriée, un point c'est tout. Nous avons un rapport de M. Stern, de Londres, indiquant quels pourraient être les coûts du changement climatique si nous ne faisons rien, mais la source du problème, ce sont les choix du gouvernement et pas les coûts.

Lorsque les gouvernements veulent prendre certaines mesures, ils ne se préoccupent pas des coûts et dépensent des milliards de dollars de l'argent des contribuables. Il ne faut pas se lancer dans ce type de discussion. C'est improductif.

La vice-présidente : Vous avez exprimé votre opinion. Merci, sénateur.

Senator Angus: We should point out that elections for senators have not started yet.

Senator Grafstein: Obviously, I appreciate what Senator Spivak has said. The reason I do this is because the issue of costs has been another barrier placed before me in terms of convincing my colleagues in the Senate that this is an appropriate prophylactic for our public health.

Senator Spivak: I understand why you are doing it.

Senator Grafstein: Let me deal with the third area and then I will resign. Again, I do not mean to be critical of Mr. Cooper. I am critical of the system.

I want to deal with the issue of collaboration. I have tried to give an example of how collaboration was not working in Vancouver without what I consider to be public pressure. As soon as that report was issued, the local authorities should have moved and they did not. That was my concern. The collaborative efforts there did not work as effectively as we would all have liked.

Having said that, I want to deal with the other question you mentioned regarding collaboration, Mr. Cooper. You said that one problem, which I understand, is the regional differences and the various sources of water that impose different regulatory guidelines. You said that some people get their water sources in some regions in one way and in other regions in other ways; therefore, the guideline has to be sensitive to regional differences. Am I correct about your evidence on that?

Mr. Cooper: No. The guidelines are standard. There is one set and they are applied. What I said is that the quality of source water will vary from the Prairies to Atlantic Canada to the North and will require different treatment systems based on what is getting into the water. Water that comes out of the tap will have different levels of things, but below the guideline values. There is that diversity in terms of quality. It is not one uniform type of water to which everyone has access.

Senator Grafstein: Then I understand that. As that applies to the Aboriginal communities, boiled water does not even do the trick, because there are some systemic chemicals in the water and boiling water will not remove those chemicals. Do you agree with that?

Mr. Cooper: Absolutely.

Senator Grafstein: Again, this is based on the information I received from Senator Adams and others, and direct information we have received over time. I am not a scientist, but my understanding is that in certain Aboriginal communities, they could have all the boil-water advisories they want, but it still would not remove the systemic chemicals in the system.

Le sénateur Angus : Il convient de signaler que les élections des sénateurs n'ont pas encore commencé.

Le sénateur Grafstein : J'apprécie, naturellement, les commentaires du sénateur Spivak. Si je les apprécie, c'est parce que la question des coûts a été un obstacle supplémentaire que j'ai à surmonter pour convaincre mes collègues du Sénat que c'est une médecine appropriée pour notre santé publique.

Le sénateur Spivak : Je comprends pourquoi vous le faites.

Le sénateur Grafstein : Permettez-moi d'aborder le troisième problème, puis je me résignerai. Je répète que je ne critique pas M. Cooper. C'est le système que je critique.

Je voudrais faire des commentaires sur la question de la collaboration. J'ai essayé de démontrer au moyen d'un exemple que la collaboration n'avait pas été efficace à Vancouver sans des pressions publiques. Dès que le rapport est paru, les autorités locales auraient dû agir et elles ne l'ont pas fait. C'est ce qui me préoccupe. Les efforts de collaboration n'ont pas été aussi efficaces que nous l'aurions tous souhaité dans ce cas-là.

Je voudrais toutefois faire un commentaire sur l'autre facteur auquel vous avez fait référence en ce qui concerne la collaboration, monsieur Cooper. Vous avez dit qu'un des problèmes qui se posent, et je le comprends, est lié aux différences régionales et à la diversité des sources d'eau qui nécessitent l'adoption de lignes directrices réglementaires différentes. Vous avez signalé que les sources d'approvisionnement en eau diffèrent d'une région à l'autre; par conséquent, il est essentiel que les lignes directrices soient adaptées à ces différences régionales. Est-ce bien ce que vous avez dit à ce sujet dans votre témoignage?

M. Cooper : Non. Les lignes directrices sont normalisées. Il n'existe qu'une série de lignes directrices et elles sont appliquées partout. Ce que j'ai signalé, c'est que la qualité de la source d'approvisionnement en eau varie des Prairies au Canada Atlantique et jusqu'au Nord, et que, par conséquent, il est nécessaire d'adopter des systèmes de traitement différents selon la nature des éléments qui s'introduisent dans l'eau. L'eau qui sort du robinet contient des niveaux différents de divers éléments, mais des niveaux inférieurs à ceux indiqués dans les lignes directrices. La qualité varie donc en raison de ces différences. Tous les Canadiens n'ont pas accès à une eau de qualité uniforme.

Le sénateur Grafstein : Je comprends cela. En ce qui concerne les collectivités autochtones, l'eau bouillie ne fait même pas l'affaire car elle contient des produits chimiques systémiques que l'ébullition ne fait pas disparaître. Est-ce bien cela?

M. Cooper : C'est bien cela.

Le sénateur Grafstein : Je me base sur l'information que m'ont fournie le sénateur Adams et d'autres personnes, et sur les renseignements que nous avons recueillis avec le temps. Je ne suis pas un scientifique, mais je pense qu'on aurait pu lancer tous les avis d'ébullition de l'eau que l'on voulait pour certaines collectivités autochtones, cela n'aurait pas pu supprimer les produits chimiques systémiques.

Mr. Cooper: That is correct.

Senator Grafstein: The toxic chemicals.

Mr. Cooper: Yes. When you have a chemical contaminant, maybe a carcinogen, you need to treat the water in a more effective way. If it is an immediate concern, you have to stop the distribution of water. You cannot boil water to get rid of chemical contaminants.

First Nations drinking water is the one area that is not regulated in Canada. That is why what the government is proposing to do is the right thing, which is to sort this one out. They have also said you cannot just do it by regulation. You have to bring in the necessary infrastructure, training, certification and source-water protection; you have to look at the full picture.

Senator Grafstein: This is a passing point. There is a companion piece to this proposed legislation that I introduced this year, which is watershed bill. I am delighted that the province of Ontario has now introduced a parallel piece of legislation. It does not solve the problem, but if it takes the federal power to goad the various provinces to move forward, that accomplishes a purpose as well. That bill is on the Order Paper and I hope that, with the consent of my colleagues, we can bring it to this committee. Then we can look at the watershed question separate and distinct from the regulatory downstream that we are talking about today. I was urged to do that by others, to say you should come up with a total solution and that is the answer.

I will conclude with this. I want to talk about the American experience. Again, I have examined the problems as they apply to Aboriginals in Sweden, Norway, Denmark and other countries. Frankly, it would be very useful for this committee to be aware of the work that other countries have done to purify the water for their Aboriginal communities in the far North. They are ahead of us in many of those countries.

As you will know, Mr. Cooper, the Americans had the same problem we did. They had a collaborative system in place; each state had their own regulatory regime. The federal health department tried to exert its powers. Congress came to a conclusion back in 1974, and they passed and implemented an act that contained what I thought was very salutary provision, and that was the ability for any American at any time to punch up their telephone code in a system and find out the weekly water advisory in their community.

Has the department considered doing that? You are almost there.

Mr. Cooper: Can I answer both your points? The first one was about Denmark, Finland, Norway and Sweden.

Senator Grafstein: I should say some are ahead — not all.

M. Cooper : C'est exact.

Le sénateur Grafstein : Les produits chimiques toxiques.

M. Cooper : Oui. Lorsqu'on est en présence d'un contaminant chimique, qui peut être cancérigène, il est essentiel de faire un traitement plus efficace de l'eau. Si c'est une source de préoccupation dans l'immédiat, il faut arrêter la distribution de l'eau. On ne peut pas tenter de se débarrasser des contaminants chimiques en faisant bouillir l'eau.

L'eau potable des Premières nations est le domaine qui n'est pas réglementé au Canada. C'est pourquoi le gouvernement propose de faire ce qu'il faut, c'est-à-dire de régler le problème. Il estime qu'on ne peut pas le faire uniquement par le biais de la réglementation. Il faut établir l'infrastructure nécessaire, donner la formation nécessaire, établir un système d'accréditation et protéger les sources d'approvisionnement en eau; il est essentiel d'avoir une vue d'ensemble.

Le sénateur Grafstein : À ce propos, je signale un document d'accompagnement du projet de loi que j'ai présenté cette année, à savoir un projet de loi sur les bassins versants. Je suis enchanté que la province de l'Ontario ait adopté des dispositions législatives parallèles. Cela ne résout pas le problème, mais s'il faut user du pouvoir fédéral pour pousser les diverses provinces à agir, ça permet d'atteindre un objectif. Ce projet de loi est au *Feuilleton* et j'espère que, avec le consentement de mes collègues, nous pourrons le faire renvoyer à ce comité. Nous pourrions alors examiner la question des bassins versants en dehors du contexte de l'aspect réglementaire dont nous discutons aujourd'hui. Ce sont des collègues qui m'ont incité à procéder ainsi et à recommander une solution totale, et c'est cela la réponse.

Pour conclure, je voudrais faire des commentaires au sujet de l'expérience américaine. J'ai examiné les problèmes en ce qui concerne les Autochtones en Suède, en Norvège, au Danemark et dans d'autres pays. Je dois dire qu'il serait très utile que ce comité soit au courant des travaux qui ont été faits dans d'autres pays pour purifier l'eau de leurs collectivités autochtones visant dans le Grand Nord. La plupart de ces pays sont en avance sur nous dans ce domaine.

Comme vous le savez probablement, monsieur Cooper, les Américains sont confrontés au même problème que nous. Ils ont mis en place un système fondé sur la collaboration; chaque État a son régime réglementaire. Le ministère fédéral de la Santé a tenté d'exercer ses pouvoirs. Le Congrès a tiré une conclusion en 1974 et il a adopté et mis en œuvre une loi contenant ce que je considère comme une disposition très salutaire, à savoir la possibilité pour tout citoyen américain de communiquer avec un système qui lui permet, en entrant son indicatif régional, de connaître les avis hebdomadaires concernant l'eau de sa localité.

Le ministère a-t-il envisagé une telle possibilité? Il ne manque plus grand-chose.

M. Cooper : Puis-je répondre à vos deux commentaires? Le premier concerne le Danemark, la Finlande, la Norvège et la Suède.

Le sénateur Grafstein : J'ai signalé que certains pays étaient en avance sur nous, pas tous.

Mr. Cooper: Some are ahead. We do work with other countries because we do want to understand what they are doing that may be beneficial to Canada. However, we need to make the distinction that Finland, Sweden and only very few parts of Norway have any permafrost. It is not the same situation. They do not have that issue so their solutions will not apply here. That said, we do look to the international community to try to solve these issues.

In the U.S., the Safe Drinking Water Act of 1974 is one approach that seems to work well. They had the same issues we do. You are quite right; they have set up a number of very useful systems, including watershed-based information as well as the quality of drinking water based on local information. I would say that all provinces and territories do make information on the quality of drinking water locally available upon request. There are several that are moving it into electronic systems.

Unfortunately, Canada lags a bit behind, but we are moving in that direction. Public accountability and reporting were key recommendations coming out of the Walkerton inquiry and also the North Battleford inquiry. Canadians expect and deserve to know the quality of their drinking water.

Regular reporting to ministries of the quality of drinking water is done on an annual, a semi-annual and a monthly basis. However, reporting to the public is recognized as a priority. Right now, the majority of reports are by request, but we are moving to an easier system where people could punch in and get the quality of drinking water — much as we are trying to get the information on boil-water advisories and trying to become part of the electronic highway, so to speak. It is certainly a good practice and a direction we need to take.

Senator Grafstein: We have neglected Newfoundland, one of my favourite provinces.

Senator Angus: Do you mean Newfoundland and Labrador?

Senator Grafstein: Newfoundland and Labrador. Thank you for the correction, Senator Angus. As always, my astute colleague corrects me properly.

Can you give us the situation with respect to boil-water advisories in that province as of the last year — just that province alone?

Mr. Cooper: There are anywhere from 250 to 300 boil-water advisories in place. We deal with the Newfoundland government quite often on these issues and also with Transport Canada and Infrastructure Canada. They have a rural infrastructure fund to try to help the small communities because most of the boil-water advisories are in the outports where people are moving away; they are very small towns that are disappearing. The decision to invest money in treatment options is difficult. There are boil-water advisories in so many places and quite often it is a matter of an

M. Cooper : Certains sont en avance sur nous. Nous collaborons avec d'autres pays car nous voulons connaître les mesures qu'ils ont prises et qui pourraient être avantageuses pour le Canada. Cependant, il est essentiel de faire une distinction, car il n'y a du pergélisol qu'en Finlande, en Suède et dans très peu de régions de la Norvège. La situation n'est pas identique à la nôtre. Ces pays ne sont pas confrontés à ce problème et, par conséquent, leurs solutions ne sont pas applicables ici. Nous examinons cependant les mesures qui ont été prises dans la communauté internationale pour tenter de régler ces problèmes.

Aux États-Unis, le Safe Drinking Water Act de 1974 est une approche apparemment efficace. Les problèmes y sont les mêmes que chez nous. Vous avez raison; les Américains ont établi plusieurs systèmes très utiles, notamment un système d'information sur le bassin versant ainsi qu'un système d'information local sur la qualité de l'eau potable. Toutes les provinces et territoires donnent sur demande de l'information sur la qualité de l'eau potable à l'échelle locale. Plusieurs provinces intègrent cette information à des systèmes électroniques.

Le Canada est malheureusement en retard, mais nous allons dans cette direction. La reddition de comptes à la population et les rapports étaient des recommandations clés faites dans le rapport d'enquête sur Walkerton et également dans celui sur North Battleford. Les Canadiens s'attendent à être au courant de la qualité de leur eau potable et ils y ont droit.

Des rapports réguliers, annuels, semestriels et mensuels, sur la qualité de l'eau potable sont présentés aux ministères provinciaux. Cependant, des rapports publics sont considérés comme une priorité. Actuellement, la plupart des rapports sont donnés sur demande, mais nous mettons en place un système plus facile qui permettrait aux gens de former un numéro pour obtenir de l'information sur la qualité de l'eau potable — un peu comme nous essayons d'intégrer l'information concernant les avis d'ébullition de l'eau à l'autoroute de l'électronique. C'est une bonne pratique et un objectif que nous voulons atteindre.

Le sénateur Grafstein : Nous avons négligé Terre-Neuve, une de mes provinces favorites.

Le sénateur Angus : Voulez-vous dire Terre-Neuve-et-Labrador?

Le sénateur Grafstein : Terre-Neuve-et-Labrador. Merci pour la correction, sénateur Angus. Comme toujours, mon avisé collègue me corrige.

Pouvez-vous parler des avis d'ébullition de l'eau qui ont été faits émis en ce qui concerne cette province au cours de l'année dernière — juste pour cette province?

M. Cooper : Entre 250 et 300 avis d'ébullition de l'eau sont en vigueur. Nous traitons souvent de ces questions avec le gouvernement de Terre-Neuve, ainsi qu'avec Transports Canada et avec Infrastructure Canada. Ils ont mis en place un fonds sur l'infrastructure rurale pour aider les petites collectivités, car la plupart des avis d'ébullition de l'eau concernent les petites localités isolées qui sont désertées par la population; il s'agit de très petites villes qui sont en voie de disparition. La décision d'investir dans des options de traitement est difficile à prendre. On

operator not being full time or of a technical problem, such as filtration or the chlorinator not working. There are issues. From the beginning, we see the small system as the fundamental issue that needs to be addressed in Canada.

Senator Grafstein: Do you have the boil-water advisory statistics in Quebec from last year?

Mr. Cooper: I am sorry. Offhand, I really do not know.

Senator Grafstein: Could you provide that to the committee?

Mr. Cooper: Yes.

Senator Angus: Let us have one sheet with each province with the number.

The Deputy Chairman: Yes, all of the provinces. Could you do that?

Senator Spivak: What is the reason for the boil-water advisories in these small communities? Is it because their groundwater has been contaminated? I know there are problems with operators and chlorine not being there, but if the water was pure, you would not need them.

Mr. Cooper: If you are talking about groundwater and it is a confined aquifer that is protected, then there should be no problem. There would not be a boil-water advisory. Most of these situations are where there is some influence of surface water getting into the groundwater or contamination of the aquifer. If there is contamination by chemicals, there will not be a boil-water advisory. They will have to use point of entry, point of use devices to eliminate the contaminants. There is a diversity of reasons that cause a decrease in the quality of drinking water and that is what we have to focus on. I do not think regulations are necessarily the best approach.

The Deputy Chairman: We have to conclude, because some of our members have other committees.

Mr. Cooper, you have been extremely helpful and I want to thank you because you have covered a lot of territory. You have been very cooperative. Ms. O'Shea, I am sorry you did not have the opportunity to speak more, but Mr. Cooper had so much information for our colleagues.

The committee adjourned.

émet des avis d'ébullition pour de très nombreuses localités et le problème est souvent lié au fait qu'il n'existe pas d'opérateur à plein temps ou à un problème technique, comme une panne de système de filtration ou de chlorateur. Certains problèmes se posent. On considère le petit système comme le problème fondamental qu'il faut résoudre au Canada.

Le sénateur Grafstein : Avez-vous des chiffres concernant les avis d'ébullition de l'eau au Québec pour l'année dernière?

M. Cooper : Je m'excuse. Je ne peux pas citer des chiffres à brûle-pourpoint.

Le sénateur Grafstein : Pourriez-vous les communiquer au comité?

M. Cooper : Oui.

Le sénateur Angus : Il faudrait une feuille par province, avec le nombre d'avis.

La vice-présidente : Oui, pour toutes les provinces. Pourriez-vous faire cela?

Le sénateur Spivak : Pour quelle raison émet-on des avis d'ébullition de l'eau dans ces petites collectivités? Est-ce parce que la nappe d'eau souterraine a été contaminée? Je sais que des problèmes de pénurie d'opérateurs et d'absence de chlore se posent, mais si l'eau était pure, ils ne seraient pas nécessaires.

M. Cooper : S'il s'agit de la nappe d'eau souterraine et d'un réservoir aquifère protégé, aucun problème ne devrait se poser. Il n'y aurait pas d'avis d'ébullition de l'eau. La plupart de ces situations surviennent quand de l'eau de surface contamine la nappe souterraine ou contamine le réservoir aquifère. En cas de contamination par des produits chimiques, on n'émet pas un avis d'ébullition. On a recours à des dispositions qui permettent de supprimer les contaminants au point d'entrée et au point d'utilisation. Différentes causes peuvent entraîner une baisse de la qualité de l'eau potable, et c'est sur ce facteur que nous devons porter toute notre attention. Je ne pense pas que les règlements soient forcément l'approche la plus efficace.

La vice-présidente : Il faut que nous terminions car certains de nos membres doivent assister à d'autres séances de comité.

Monsieur Cooper, vous nous avez beaucoup aidés et je vous remercie, car vous avez donné beaucoup d'informations. Vous avez été très coopératif. Madame O'Shea, je regrette que vous n'ayez pas eu l'occasion de faire davantage de commentaires, mais M. Cooper avait beaucoup de renseignements à donner à mes collègues.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING:

Thursday, December 7, 2006

The Honourable Rona Ambrose, P.C., M.P., Minister of the Environment.

WITNESSES:

Thursday, December 7, 2006

Environment Canada:

James Riordan, Executive Director, National Office of Pollution Prevention;

France Jacovella, Director, Chemicals Sector Division;

Gord Owen, Director General, Clean Air Directorate.

Thursday, December 14, 2006

Health Canada:

John Cooper, Director, Water, Air and Climate Change Bureau, Healthy Environments and Consumer Safety Branch.

Justice Canada:

Elin O'Shea, Counsel, Constitutional and Administrative Law Section.

COMPARAÎT :

Le jeudi 7 décembre 2006

L'honorable Rona Ambrose, C.P., députée, ministre de l'Environnement.

TÉMOINS :

Le jeudi 7 décembre 2006

Environnement Canada :

James Riordan, directeur exécutif, Bureau national de la prévention de la pollution;

France Jacovella, directrice, Division du secteur des produits chimiques;

Gord Owen, directeur général, Direction générale de l'air pur.

Le jeudi 14 décembre 2006

Santé Canada :

John Cooper, directeur, Bureau de l'eau, de l'air et des changements climatiques, Direction générale de la santé environnementale et de la sécurité des consommateurs.

Justice Canada :

Elin O'Shea, avocate, Section du droit administratif et constitutionnel.



A1
C27
55



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Energy, the Environment and Natural Resources

Énergie, de l'environnement et des ressources naturelles

Chair:

The Honourable TOMMY BANKS

Président :

L'honorable TOMMY BANKS

Thursday, November 9, 2006
Thursday, November 23, 2006
Tuesday, November 28, 2006

Le jeudi 9 novembre 2006
Le jeudi 23 novembre 2006
Le mardi 28 novembre 2006

Issue No. 9

Fascicule n° 9

First meeting on:

Bill S-205, An Act to amend the Food
and Drugs Act (clean drinking water)

and

Fifteenth and sixteenth meetings on:

Review of the Canadian Environmental
Protection Act (1999, c. 33) pursuant
to Section 343(1) of the said act

Première réunion concernant :

Le projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur
les aliments et drogues (eau potable saine)

et

Quinzième et seizième réunions concernant :

L'examen de la Loi canadienne sur la protection de
l'environnement (1999, chap. 33) conformément
à l'article 343(1) de ladite Loi

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT
AND NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Adams	* LeBreton, P.C.
Angus	(or Comeau)
Carney, P.C.	Milne
* Hays	Sibbeston
(or Fraser)	Spivak
Kenny	Tardif
Lavigne	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Mitchell substituted for that of the Honourable Senator Adams (*November 6, 2006*).

The name of the Honourable Senator Mercer substituted for that of the Honourable Senator Kenny (*November 6, 2006*).

The name of the Honourable Senator Adams substituted for that of the Honourable Senator Mitchell (*November 8, 2006*).

The name of the Honourable Senator Kenny substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*November 8, 2006*).

Substitution pending for the Honourable Senator Fox, P.C. (*November 8, 2006*).

The name of the Honourable Senator Spivak was added (*November 28, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT
ET DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane
et

Les honorables sénateurs :

Adams	* LeBreton, C.P.
Angus	(ou Comeau)
Carney, C.P.	Milne
* Hays	Sibbeston
(ou Fraser)	Spivak
Kenny	Tardif
Lavigne	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Mitchell est substitué à celui de l'honorable sénateur Adams (*le 6 novembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Mercer est substitué à celui de l'honorable sénateur Kenny (*le 6 novembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Adams est substitué à celui de l'honorable sénateur Mitchell (*le 8 novembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Kenny est substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 8 novembre 2006*).

Remplacement à venir pour l'honorable sénateur Fox, C.P. (*le 8 novembre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Spivak a été ajouté (*le 28 novembre 2006*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, October 31, 2006:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Grafstein, seconded by the Honourable Senator Callbeck, for the second reading of Bill S-205, An Act to amend the Food and Drugs Act (clean drinking water).

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

The Honourable Senator Grafstein moved, seconded by the Honourable Senator Callbeck, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources.

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 31 octobre 2006 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Grafstein, appuyée par l'honorable sénateur Callbeck, tendant à la deuxième lecture du projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les aliments et drogues (eau potable saine).

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu la deuxième fois.

L'honorable sénateur Grafstein propose, appuyé par l'honorable sénateur Callbeck, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, November 9, 2006
(19)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day, in room 9, Victoria Building, at 8:12 a.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Banks, Milne, Sibbeston and Tardif (5).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Lynne Myers and Kristen Douglas.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to Section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see Proceedings of the Committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Canadian Public Health Association:

Timothy Lambert, Volunteer.

Canadian Strategy for Cancer Control:

David Bennett, Member of the National Environmental and Occupational Exposures Committee.

Canadian Association of Physicians for the Environment:

Dr. Victoria Lee, Board Member.

The Chair made an opening statement.

Ms. Lee, Mr. Lambert and Mr. Bennett each made a presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 10:15 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, November 23, 2006
(20)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day, in room 2, Victoria Building, at 8:42 a.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Carney, P.C., Cochrane, Milne, Sibbeston and Tardif (8).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 9 novembre 2006
(19)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 12, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Banks, Milne, Sibbeston et Tardif (5).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Lynne Myers et Kristen Douglas.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Association canadienne de santé publique :

Timothy Lambert, bénévole.

Stratégie canadienne de lutte contre le cancer :

David Bennett, membre du Comité national sur les expositions environnementales et professionnelles.

Association canadienne des médecins pour l'environnement :

Dre Victoria Lee, membre de la Commission.

Le président fait une déclaration d'ouverture.

Mme Lee ainsi que MM. Lambert et Bennett font chacun une déclaration puis répondent aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 10 h 15, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 23 novembre 2006
(20)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 42, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Carney, C.P., Cochrane, Milne, Sibbeston et Tardif (8).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier and Kristen Douglas.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to Section 343(1) of the said Act. (*For complete text of Order of Reference, see Proceedings of the Committee, Issue No. 2.*)

WITNESS:

As an individual:

Linda F. Duncan.

The Chair made an opening statement.

Ms. Duncan made a presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 10:12 a.m., the committee suspended.

At 10:14 a.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded in camera for the consideration of a draft agenda.

A discussion of issues related to the mandate of the committee took place.

The Honourable Senator Angus moved that the committee not examine smog as part of their study on the Canadian Environmental Protection Act.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Cochrane moved that the draft work plan for the committee be adopted.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 10:20 a.m., the committee resumed in public.

The Honourable Senator Angus moved that the following special study budget application be approved for submission to the Standing Senate Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

Summary of expenditures:

Professional and Other Services:	—
Transportation and Communications:	20,070
All Other Expenditures:	2,000
Total:	\$ 22,070

The question being put on the motion, it was adopted.

At 10:24 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Aussi présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier et Kristen Douglas.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

À titre personnel :

Linda F. Duncan.

Le président fait une déclaration liminaire.

Mme Duncan fait une déclaration puis répond aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 10 h 12, la séance est interrompue.

À 10 h 14, conformément à l'alinéa 92(2)(e) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour examiner une ébauche de programme.

Une discussion sur les questions relatives au mandat du comité s'ensuit.

L'honorable sénateur Angus propose que le comité n'examine pas la question du smog dans le cadre de son étude sur la Loi canadienne de protection de l'environnement.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Cochrane propose que l'ébauche de plan de travail du comité soit adoptée.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 10 h 20, la séance publique reprend.

L'honorable sénateur Angus propose que le budget suivant, relatif à l'étude spéciale, soit approuvé et présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Résumé des dépenses

Services professionnels et autres	—
Transports et communications :	20 070 \$
Autres dépenses :	2 000 \$
Total :	22 070 \$

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 10 h 24, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Tuesday, November 28, 2006
(21)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day, in room 2, Victoria Building, at 5:26 p.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Cochrane, Sibbeston and Tardif (6).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks and Lynne Myers.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 31, 2006, the committee began its examination of Bill S-205, to amend the Food and Drugs Act (clean drinking water). (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 9.*)

WITNESS:

The Honourable Senator Jeremiah Grafstein, sponsor of the bill.

The Chair made an opening statement.

The Honourable Senator Grafstein made a presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 7:13 p.m., the committee suspended.

At 7:15 p.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded in camera for the consideration of a draft agenda.

At 7:28 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

OTTAWA, le mardi 28 novembre 2006
(21)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 17 h 26, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Cochrane, Sibbeston et Tardif (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks et Lynne Myers.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 31 mai 2006, le comité entreprend son examen du projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les aliments et drogues (eau potable saine). (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 9 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

L'honorable sénateur Jeremiah Grafstein, parrain du projet de loi.

Le président fait une déclaration liminaire.

L'honorable sénateur Grafstein fait une déclaration puis répond aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 19 h 13, la séance est interrompue.

À 19 h 15, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour examiner une ébauche de programme.

À 19 h 28, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, November 9, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:12 a.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

The Chairman: I call the meeting to order. It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on Energy, Environment and Natural Resources. Over the last few months, the committee has held a number of scoping meetings on the Canadian Environmental Protection Act, 1999 before deciding how best to proceed with the review mandated in the act.

The committee has decided to examine the act by analyzing three case studies to determine how well the act is protecting Canadian citizens from the detrimental health effects known to result from the exposure to substances. The first case study focuses on mercury.

Appearing before us this morning as part of a panel is Dr. David Bennett, who is a member of the National Environmental and Occupational Exposures Committee of the Canadian Strategy for Cancer Control; Dr. Victoria Lee, who is a board member of the Canadian Association of Physicians for the Environment; and Dr. Timothy Lambert, who is a volunteer for the Canadian Public Health Association.

Before we begin, I would like to briefly introduce the members of our committee who are present.

To my immediate right is Senator Angus. He is from Montreal. He is a lawyer with an extensive record of community involvement and is currently senior partner for the Montreal office of Stikeman Elliott. He is also deputy chair of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce.

To my far left is Senator Tardif, who has long been recognized as one of Canada's foremost advocates and defenders of minority, linguistic and cultural rights and for her considerable contribution to secondary and post-secondary education. Appointed to the Senate in 2005, when she hit the ground running, she is currently a member of the Standing Senate Committee on Official Languages and Standing Committee on Rules, Procedures and the Rights of Parliament.

Senator Milne is from Ontario and is deputy chair of the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs. In the past, she has taken an interest in the legalization of hemp as an industrial crop and has opposed the use of bovine growth hormones used to stimulate milk production. More recently, Senator Milne has taken an interest in the release of the post-1901

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 9 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 8 h 12 pour examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33) conformément à l'article 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

Le président : La séance est ouverte. J'ai le plaisir de vous accueillir au Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles. Au cours des derniers mois, le comité a tenu un certain nombre de réunions d'établissement de la portée des incidences relativement à la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999) avant de choisir la meilleure procédure pour l'examiner.

Le comité a décidé d'examiner cette loi en analysant trois études de cas afin d'établir dans quelle mesure la LCPE protège les Canadiens contre les effets nocifs attribués à l'exposition aux substances toxiques. La première étude de cas porte sur le mercure.

Le groupe de témoins qui comparaissent devant nous ce matin est composé du Dr David Bennett, qui est membre du Comité national sur les expositions environnementales et professionnelles de la Stratégie canadienne de lutte contre le cancer, du Dre Victoria Lee, membre du conseil de l'Association canadienne des médecins pour l'environnement et de M. Timothy Lambert, qui travaille comme bénévole pour l'Association canadienne de santé publique.

Avant de commencer, je voudrais vous présenter rapidement les membres de notre comité qui sont présents aujourd'hui.

À ma droite immédiate se trouve le sénateur Angus. Il vient de Montréal. C'est un avocat qui a été très actif au niveau communautaire et qui est actuellement associé principal du cabinet Stikeman Elliott, à Montréal. Il est aussi le vice-président du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce.

À mon extrême gauche se trouve le sénateur Tardif qui est reconnue depuis longtemps comme l'une des principales championnes des droits linguistiques et culturels des minorités au Canada. Elle est aussi connue pour son importante contribution dans le domaine de l'éducation secondaire et postsecondaire. Elle a été nommée au Sénat en 2005 et est actuellement membre du Comité sénatorial permanent des langues officielles et du Comité permanent du Règlement, de la procédure et des droits du Parlement.

Le sénateur Milne vient de l'Ontario et elle est la vice-présidente du Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles. Par le passé, elle s'est intéressée à la légalisation du chanvre comme culture industrielle et elle s'est opposée à l'utilisation des hormones de croissance bovine pour stimuler la production laitière. Plus récemment, le sénateur Milne

census records and genetically modified foods, which are not directly related.

I am presuming you would like to speak to us for a few minutes. I suggest you do so in consecutive order, and then we will ask you questions.

Dr. Victoria Lee, Board Member, Canadian Association of Physicians for the Environment: Honourable senators, thank you for the opportunity to speak with you today. I am a physician and a board member of the Canadian Association of Physicians for the Environment. CAPE is the national voice of physicians for the environment and health. We believe that health should be considered a state of physical, mental, social and ecological well-being. The Canadian Environmental Protection Act, CEPA, 1999 is the primary authority for the assessment and management of environmental contaminants and therefore directs policy decisions in Canada. Unfortunately, CEPA has fallen short of carrying out its mandate to protect health, well-being and the environment of all Canadians from pollution and toxic substances, particularly with respect to children. We continue to be exposed daily to persistent and toxic substances that build up in our bodies and consequently cause health problems.

Mercury is one of these toxic substances. Mercury endangers our health because it cannot be removed once it has been released into the environment. It is, in fact, rapidly taken up by micro-organisms and tends to bioaccumulate and biomagnify in animals. It is well-established that methyl mercury and mercury vapour passes through the placenta into a pregnant women's uterus and even moderate levels of mercury in the uterus leads to detrimental effects on memory, attention and language skills.

The 1999-00 blood testing program in the United States found that approximately 8 per cent of women of child-bearing age had blood mercury levels above the Environmental Protection Agency's estimated safe level. The testing concluded that 375,000 children born in the U.S. each year are at risk of neurodevelopmental problems related to their mothers' mercury level. Recent studies have found that increased levels of mercury and the associated loss of IQ cause diminished economic productivity, and this persists over the lifetime of these children. In the United States, the lost productivity associated with methyl mercury toxicity is estimated at \$8.7 billion in annual terms. In Canada, 79 per cent of women from Nunavik and 68 per cent of those from the Baffin regions have blood levels above the EPA standards.

CEPA's history of inaction on mercury needs to be changed. Environment Canada has stated that it does not matter whether we use CEPA to deal with mercury emissions; however, it does matter. We are here to talk about what in CEPA prevents its effective use.

s'est intéressée à la publication des dossiers du recensement postérieurs à 1901 et aux aliments génétiquement modifiés, ce qui n'est pas directement relié.

Je suppose que vous désirez nous parler pendant quelques minutes. Je vous suggère de le faire à tour de rôle, après quoi nous vous poserons des questions.

Dre Victoria Lee, membre du conseil, Association canadienne des médecins pour l'environnement : Honorables sénateurs, je vous remercie de cette occasion de parler avec vous aujourd'hui. Je suis médecin et membre du conseil de l'Association canadienne des médecins pour l'environnement. Notre association est l'organe national des médecins pour l'environnement et la santé. Nous croyons que la santé devrait être considérée comme un état de bien-être physique, mental, social et écologique. La Loi canadienne sur la protection de l'environnement, de 1999, est le principal instrument qui confère le pouvoir d'évaluer et de gérer les contaminants de l'environnement et qui dirige donc les décisions politiques au Canada. Malheureusement, la LCPE ne s'est pas vraiment acquittée de sa mission qui consiste à protéger la santé, le bien-être et l'environnement de tous les Canadiens contre la production et les substances toxiques, surtout dans le cas des enfants. Nous continuons d'être exposés quotidiennement à des substances persistantes et toxiques qui s'accumulent dans notre organisme et nous causent des problèmes de santé.

Le mercure est une de ces substances toxiques. Le mercure menace notre santé, car il n'est pas possible de l'éliminer une fois qu'il a été libéré dans l'environnement. En fait, il est rapidement absorbé par des micro-organismes et il a tendance à se bioaccumuler et à se bio-intensifier chez l'animal. Il est bien établi que le méthyle mercure et les vapeurs de mercure traversent le placenta dans l'utérus des femmes enceintes et que même des niveaux modérés de mercure dans l'utérus ont des effets néfastes sur la mémoire, l'attention et l'habileté d'expression verbale.

Le programme de tests sanguins qui a eu lieu aux États-Unis en 1999-2000 a révélé qu'environ 8 p. 100 des femmes en âge de procréer avaient un taux de mercure sanguin supérieur au niveau considéré sûr par l'Environmental Protection Agency. Ces tests ont permis de conclure que 375 000 enfants nés chaque année aux États-Unis risquent de souffrir de troubles neurologiques à cause du taux de mercure présent dans l'organisme de leur mère. Selon des études récentes, l'augmentation des taux de mercure et la baisse du QI qui y est associée entraînent une diminution de la productivité économique, et cela pendant toute la vie de ces enfants. Aux États-Unis, la perte de productivité associée à la toxicité du méthyle mercure est évaluée à 8,7 milliards de dollars par année. Au Canada, 79 p. 100 des femmes du Nunavik et 68 p. 100 de celles de la région de Baffin ont des taux de mercure sanguins supérieurs aux normes de l'EPA.

Il faut mettre un terme à l'inaction dont on a fait preuve à l'égard du mercure dans le cadre de la LCPE. Environnement Canada a déclaré que peu importe si nous utilisons la LCPE pour lutter contre les émissions de mercure alors qu'en réalité il s'agit d'une considération importante. Nous sommes ici pour parler des dispositions de la LCPE qui empêchent de l'utiliser efficacement.

There has been little positive action on mercury in Canada. The reductions have generally been the result of other regulations. We continue to contaminate the environment and our bodies with mercury, and CEPA does little to prevent that. Even industry representatives that have testified before you have stated that CEPA has no impact with respect to mercury.

Environment Canada wants you to believe that CEPA is meeting its objectives. If CEPA is protecting the health of Canadians, I ask you: Why have no substances been listed for virtual elimination? Why do consumer products continue to release toxic substances? Why does air pollution continue to harm our health?

Hazardous substances like mercury remain widespread in medical and consumer products despite their listing as toxic by CEPA. For instance, companies are still allowed to sell mercury thermometers when perfectly good alternatives are available. The U.S. poison control system found in 2001 that 20,000 people reported being exposed to mercury by broken thermometers. Over 1,700 people required treatment and some 20 per cent of these cases resulted in adverse health reactions and one death. The situation is not dissimilar in Canada.

CEPA needs to be more effective in eliminating toxic substances in products. The act needs to be strengthened so that harmful substances such as mercury are removed from products that are imported and manufactured here in Canada.

Many groups have come before you to explain the gaps in CEPA. We are here today, as physicians who are front-line health care workers to reinforce the message that CEPA needs to be fixed.

The inadequacies of the CEPA are clearest in our pollution hot spots, which are vulnerable geographic regions such as the North, the Atlantic provinces, the Great Lakes and the St. Lawrence basin. These are all areas with high mercury levels and other toxic pollution, and an effective national environmental act would obligate us to clean these areas up and, in doing so, protect the people and environment.

Let us consider the Great Lakes region in detail. The Great Lakes region is an extraordinary natural endowment, holding 18 per cent of the world's surface freshwater. The Great Lakes are also vital to many North American fish and wildlife species; their wealth of natural resources has long made the region a heartland of economic strength.

In 1991-95, the Government of Canada and the United States developed the Great Lakes Binational Toxics Strategy to restore the degraded areas and to achieve zero discharge of designated persistent and biocumulative toxic substances. The two countries agreed that the discharge of any and all persistent toxic substances be virtually eliminated. Mercury was listed as a Level 1 substance

Peu de mesures positives ont été prises contre le mercure au Canada. Les réductions ont généralement résulté d'autres règlements. Nous continuons à contaminer l'environnement et notre organisme avec le mercure et la LCPE ne fait pas grand-chose pour l'empêcher. Même les représentants de l'industrie qui ont témoigné devant vous ont déclaré que la LCPE n'avait aucun effet sur le mercure.

Environnement Canada veut vous faire croire que la LCPE atteint ses objectifs. Si la LCPE protège la santé des Canadiens, je vous demande alors pourquoi aucune substance n'est inscrite dans la Liste de quasi-élimination? Pourquoi les produits de consommation continuent-ils de libérer des substances toxiques? Pourquoi la pollution atmosphérique continue-t-elle de miner notre santé?

Les substances dangereuses comme le mercure restent très répandues dans les produits médicaux et les produits de consommation même si elles figurent dans la liste des substances toxiques de la LCPE. Par exemple, les entreprises sont encore autorisées à vendre des thermomètres au mercure alors qu'il existe d'autres dispositifs tout à fait satisfaisants. Le système de contrôle des poisons des États-Unis a constaté, en 2001, que 20 000 personnes avaient été exposées au mercure par des thermomètres cassés. Plus de 1 700 personnes ont eu besoin d'un traitement et 20 p. 100 d'entre elles ont eu des réactions néfastes, dont un décès. La situation est similaire au Canada.

La LCPE doit être plus efficace pour éliminer la présence de substances toxiques dans les produits. Il faut renforcer la loi afin que les substances dangereuses comme le mercure soient éliminées des produits qui sont importés ou fabriqués ici, au Canada.

De nombreux groupes sont venus vous expliquer les lacunes de la LCPE. Nous sommes ici aujourd'hui, en tant que médecins qui travaillent en première ligne, pour bien faire comprendre que la LCPE doit être améliorée.

Les faiblesses de la LCPE sont particulièrement évidentes dans nos régions particulièrement touchées par la pollution, qui sont les régions géographiques vulnérables comme le Nord, les provinces de l'Atlantique, les Grands Lacs et le bassin du Saint-Laurent. Toutes ces régions présentent un taux élevé de mercure et d'autres polluants toxiques et une loi environnementale nationale efficace nous obligerait à les nettoyer et, ce faisant, à protéger la population et l'environnement.

Examinons en détail la région des Grands Lacs. Cette région est une ressource naturelle extraordinaire qui contient 18 p. 100 des eaux douces de surface de la planète. Les Grands Lacs ont aussi une importance vitale pour un grand nombre d'espèces de poissons et d'autres espèces fauniques d'Amérique du Nord. Cette région doit depuis longtemps sa vigueur économique à la richesse de ses ressources naturelles.

En 1991-1995, les gouvernements du Canada et des États-Unis ont mis au point la Stratégie binationale sur les produits toxiques dans les Grands Lacs pour restaurer les zones contaminées et éliminer totalement les émissions de certaines substances toxiques rémanentes et biocumulatives. Les deux pays ont accepté d'éliminer pratiquement toutes les substances toxiques

to be virtually eliminated under this agreement, and Canada committed to a 90 per cent reduction in the release of mercury by the year 2000.

Due to the lack of national coordination on mercury control, atmospheric deposition has not declined in this region. In fact, a study done in 2004 showed that 100 per cent of blood mercury levels tested in those that eat fish in that region had levels that were above detectable.

CEPA should be responsible and accountable for cleaning up the Great Lakes basin to protect the livelihood of the 33 million people that live in this area. Canada must live up to its international commitments.

We strongly recommend that the virtual elimination sections of CEPA be developed so that we can fully protect ourselves from the worst of toxic substances, including mercury.

In closing, the ecological, human-health and economic threats of the continual release of mercury are significant and clear. The stakes of inaction are too high to be comforted by the gains and co-benefits of non-CEPA regulations. We urge the members of the Senate to take the necessary steps today to protect our children from breathing tainted air and pregnant women from consuming contaminated foods. We urge you to seize the opportunity to protect the health of Canadians by strengthening CEPA in the following ways: eliminating toxic substances from our products; developing a meaningful virtual elimination section in CEPA; and, by protecting vulnerable and valuable geographic areas such as the Great Lakes and living up to our international agreements.

Timothy Lambert, Volunteer, Canadian Public Health Association: Thank you for having me here today, Mr. Chairman. I am here representing the Canadian Public Health Association. For the last eight or nine years as a volunteer with the Canadian Public Health Association, I have been involved in several of the Canada-wide standard processes for benzene, particulate matter, ozone, mercury and with consultation on the domestic substances list, the recent releases on behalf of CPHA.

In addition, as part of my Ph.D. in studying public health, I have evaluated the history of how public health is being conducted in Canada and the ethical background for the control and management of substances and the protection of public health.

The CPHA sees CEPA as a key piece of legislation with respect to protecting public health and recognizing that the environment is a determinant of health. Therefore, the health of the environment is impacting the health of Canadians; likewise, human activities are impacting both the health of the environment

rémanentes. Le mercure a été désigné comme la première substance à éliminer en vertu de cet accord et le Canada s'est engagé à réduire de 90 p. 100 les émissions de mercure d'ici l'an 2000.

En raison de l'absence de coordination nationale pour le contrôle du mercure, les dépôts atmosphériques de cette substance n'ont pas diminué dans la région. En fait, une étude réalisée en 2004 a révélé que la totalité des personnes qui mangent du poisson dans cette région avaient un taux de mercure sanguin supérieur au niveau décelable.

La LCPE devrait assurer le nettoyage du bassin des Grands Lacs afin de protéger le gagne-pain des 33 millions d'habitants de cette région. Le Canada doit respecter ses engagements internationaux.

Nous recommandons énergiquement d'élargir les dispositions de la LCPE concernant la quasi-élimination afin que nous puissions nous protéger entièrement contre les pires substances toxiques, y compris le mercure.

Pour terminer, l'émission continue de mercure pose des risques importants et évidents pour l'écologie, la santé humaine et l'économie. Les conséquences de l'inaction sont beaucoup trop coûteuses pour être compensées par les avantages de la réglementation extérieure à la LCPE. Nous exhortons les membres du Sénat à prendre les mesures nécessaires, aujourd'hui même, pour protéger nos enfants contre la pollution atmosphérique et les femmes enceintes contre la consommation d'aliments contaminés. Nous vous exhortons à saisir l'occasion de protéger la santé des Canadiens en renforçant la LCPE de la façon suivante : en éliminant les substances toxiques de nos produits; en rendant plus efficaces les dispositions de la LCPE concernant la quasi-élimination des substances dangereuses et en protégeant les régions géographiques vulnérables et précieuses comme celle des Grands Lacs, de même qu'en respectant nos accords internationaux.

Timothy Lambert, bénévole, Association canadienne de santé publique : Je vous remercie de m'avoir invité à venir ici aujourd'hui, monsieur le président. Je représente l'Association canadienne de santé publique. Depuis huit ou neuf ans que je travaille comme bénévole pour l'Association, j'ai participé à plusieurs processus de normalisation pancanadiens pour le benzène, les particules, l'ozone, le mercure ainsi qu'aux consultations sur la liste intérieure des substances et aux communiqués récemment publiés au nom de l'Association.

De plus, dans le cadre de mon doctorat sur la santé publique, j'ai évalué l'historique de la santé publique au Canada et le contexte éthique du contrôle et de la gestion des substances et de la protection de la santé publique.

L'ACSP considère la LCPE comme une loi essentielle pour protéger la santé publique et reconnaît l'environnement comme un déterminant de la santé. Par conséquent, la santé de l'environnement se répercute sur la santé des Canadiens; de la même façon, les activités humaines se répercutent à la fois sur la

and the health of Canadians. From that perspective, we have brought forward a number of recommendations to CEPA in that regard.

First and foremost, the CPHA urges that the committee look closely at the declaration of the primary purpose of CEPA. At this time, it is limited to sustainable development, in particular, pollution prevention, and in that regard, the act sets out a precedent to deal with future releases and is not dealing with the impacts from previous human activities.

Mercury provides a good example of why that is a limitation because most of the deposition taking place now is a result of past human activities. The environment is contaminated, and mercury, more than any other contaminant is responsible for a number of fish advisories across Canada. Yet, that is all from previous activities, and therefore, CEPA, as it is declared now, is not addressing that issue.

The second broad area which the Canadian Public Health Association would like the committee to focus on is the meaning of the precautionary principle and its definition. If you look closely at the definition in CEPA, it does not involve public health. We find even though CEPA is talking about the environment as a determinant of health and the interconnection between the environment and human health, the precautionary principle does not specifically reference public health.

We have provided the committee with some wording in our recommendation for the members to consider recommending as a change. We would suggest that you consider the precautionary principle as,

Where there are threats of serious or irreversible damage, to public health or the environment, precautionary measures should be taken to mitigate the harm; lack of full scientific certainty should not be used as a reason for postponing cost-effective measures to mitigate environmental degradation and the protection of public health; as a tool of sustainable development, processes, products, and substances must be shown not to cause serious or irreversible damage to human health and the environment.

The next broad area, which the Canadian Public Health Association recommends the committee consider for inclusion in CEPA, is the concept of environmental justice. At this time, that concept is completely absent in CEPA and is a fundamental development that has taken place in public health and environmental theory and philosophy. It is being recognized in other countries in the world, and we think Canada needs to become involved and embrace that concept.

Mercury is a good example for bringing out the meaning of environmental justice because we have an inequity in exposure to mercury and the health effects experienced by it. Mercury is depositing in Canada's North, and this area now is experiencing an inequity in respect to human health and impacts on the environment because of that local deposition in the North of the atmospheric processes. When we are thinking about national standards and guidelines, we need to recognize that we have these

santé de l'environnement et sur la santé des Canadiens. C'est dans cet esprit que nous avons formulé un certain nombre de recommandations concernant la LCPE.

D'abord et avant tout, l'ACSP exhorte le comité à examiner attentivement la déclaration de l'objectif principal de la LCPE. Pour le moment, cet objectif se limite au développement durable et plus particulièrement à la prévention de la pollution. Ce faisant, la loi établit un précédent pour le traitement des émissions futures, sans se pencher sur les effets des activités humaines antérieures.

Le mercure est un bon exemple montrant pourquoi c'est une limitation étant donné que la plupart des dépôts actuels de cette substance sont le résultat d'activités humaines antérieures. L'environnement est contaminé et, plus que tout autre contaminant, le mercure est responsable d'un certain nombre d'avis aux consommateurs de poisson de pêche sportive qui ont été émis un peu partout au Canada. Pourtant, tout cela résulte d'activités antérieures et, telle qu'elle est formulée actuellement, la LCPE n'aborde pas ce problème.

La deuxième grande question sur laquelle l'Association canadienne de santé publique aimerait que le comité porte son attention est la signification et la définition du principe de prudence. Si vous examinez attentivement la définition donnée dans la LCPE, elle ne mentionne pas la santé publique. Même si la loi parle de l'environnement comme d'un déterminant de la santé et du lien entre l'environnement et la santé humaine, le principe de prudence ne mentionne pas expressément la santé publique.

Nous avons fourni au comité le libellé de la recommandation que nous lui demandons d'examiner. Nous vous suggérons de définir le principe de prudence de la façon suivante :

En cas de risques de dommages graves ou irréversibles à l'environnement, l'absence de certitude scientifique absolue ne doit pas servir de prétexte pour remettre à plus tard l'adoption de mesures effectives visant à prévenir la dégradation de l'environnement et à protéger la santé humaine. En vue de favoriser le développement durable, il doit être démontré que les procédés, produits et substances n'exposent pas la santé humaine ou l'environnement à des dommages graves ou irréversibles.

L'autre grand concept général que l'Association canadienne de la santé publique recommande au comité d'inclure dans la LCPE est le respect de la justice environnementale. Pour le moment, ce concept est entièrement absent de la LCPE alors qu'il occupe maintenant une place fondamentale dans la théorie et la philosophie de la santé publique et de l'environnement. C'est un concept reconnu dans les autres pays et nous croyons que le Canada doit l'adopter à son tour.

Le mercure est un bon exemple permettant de comprendre le concept de justice environnementale étant donné l'iniquité sur le plan de l'exposition au mercure et de ses effets sur la santé. Le mercure se dépose dans le nord du pays et c'est une région qui est maintenant victime d'une iniquité sur le plan de la santé humaine et des conséquences environnementales du fait que les phénomènes atmosphériques déposent cette substance dans le Nord. Lorsque nous pensons aux normes et lignes directrices

unique situations where the risks are increased compared to the national average. Similarly, with respect to local communities around some of these large point sources of mercury, for example, in Alberta, where there are several power plants around Wabamun Lake, mercury deposits locally as well as part of the global pool. That part of mercury is not discussed that much, so you have a local community that may have increased human health risks and environmental risks because of that local deposition, which occurs around smelters.

In the U.S., there are many studies showing this local deposition close to such places, yet we have not developed that information in Canada to be able to fully articulate to Canadians that that is happening.

We have brought forward some recommendation of environmental justice and some wording in section 2, and we suggest that as part of the administrative duty of the Government of Canada in CEPA, it respects environmental justice in setting national standards and environmental and public health decision making. Respecting environmental justice means ensuring that identifiable groups, local communities, low socio-economic status groups and vulnerable ecosystems do not face increased health risks simply because of these characteristics.

Senator Milne: Excuse me, Mr. Lambert, I do not want to interrupt the flow but you are talking about specific recommendations and I have three papers from you but I cannot find the recommendations.

Mr. Lambert: I have provided one document that has specific recommendations and addresses our proposed changes to CEPA. I have provided two attachments of papers, which I have published in this area, one deals more with a kind of general framework for ethics of public health and environmental health. It outlines the precautionary principle and environmental justice broadly with respect to mercury. I called it "Attachment A" and it is named "Broadly Ethical Perspectives."

Senators should have three handouts. One is called "Ethical Perspectives for Public Environmental Health." In that paper, we lay out the rationale for the need to consider environmental justice with respect to mercury and the notion that in the North we have these problems, with respect to that being particularly impacted. When we are involved in international treaties, we need legislation to guide us in discussions with people in the United States or China, where there will be a massive expansion of coal-fired power plants and a large increase in the mercury that will be deposited in Canada as a result of those activities, as an example how to consider environmental justice.

The next broad area where we have proposed recommendations is with respect to information gathering. Dr. Lee pointed out that data in the United States shows that we have a significant number of women who are facing health

nationales, nous devons reconnaître cette situation particulière qui entraîne une augmentation des risques par rapport à la moyenne nationale. Également, en ce qui concerne les collectivités locales situées au voisinage de sources importantes de mercure, par exemple en Alberta, où il y a plusieurs centrales électriques autour du lac Wabamun, le mercure se dépose localement en plus d'augmenter la pollution mondiale. On ne parle pas beaucoup de ce mercure et nous avons donc une collectivité locale dont les risques sanitaires et environnementaux sont accrus en raison des dépôts qui se produisent dans le voisinage des fonderies.

Aux États-Unis, de nombreuses études révèlent des dépôts locaux à proximité de ce genre d'endroits. Pourtant, nous n'avons pas cherché à recueillir cette information au Canada de façon à pouvoir bien faire comprendre aux Canadiens ce qui se passe.

Nous avons formulé des recommandations concernant la justice environnementale qui se rapportent à l'article 2. Nous suggérons que, dans le cadre de sa mission, le gouvernement fédéral doit respecter le principe de la justice environnementale lors de l'établissement de normes nationales et lors de la prise de décisions en matière de santé publique et de salubrité de l'environnement, le respect de la justice environnementale devant être entendu comme assurant aux groupes identifiables, aux collectivités locales, aux personnes défavorisées sur le plan socioéconomique, et aux écosystèmes vulnérables qu'ils ne sont pas exposés en matière de santé à des risques plus importants du fait de ces caractéristiques.

Le sénateur Milne : Excusez-moi, monsieur Lambert, je ne veux pas vous interrompre, mais vous parlez de recommandations précises. J'ai vos trois documents sous les yeux, mais je ne peux pas y trouver ces recommandations.

M. Lambert : J'ai fourni un document qui contient des recommandations précises et les changements que nous proposons d'apporter à la LCPE. J'ai fourni deux séries de documents que j'ai publiés dans ce domaine, dont l'un est davantage un cadre d'éthique général pour la santé publique et la santé environnementale. Ce document décrit dans les grandes lignes le principe de prudence et le concept de justice environnementale en ce qui concerne le mercure. C'est la pièce A qui s'intitule « Broadly Ethical Perspectives ».

Les sénateurs devraient avoir reçu trois documents. L'un d'eux s'intitule « Ethical Perspectives for Public Environmental Health ». Dans ce document, nous faisons valoir la nécessité de tenir compte de la justice environnementale en ce qui concerne le mercure et l'existence de ces problèmes dans le Nord qui est particulièrement touché. Lorsque nous négocions des traités internationaux, nous avons besoin d'une législation pour guider nos discussions avec les États-Unis ou la Chine où il va y avoir une expansion massive des centrales au charbon et une forte augmentation du mercure qui sera déposé au Canada suite à ces activités. C'est là un exemple de la nécessité de tenir compte de la justice environnementale.

Un autre domaine dans lequel nous avons proposé des recommandations est celui de la collecte des renseignements. Dre Lee a souligné qu'aux États-Unis les données révèlent qu'un nombre important de femmes sont exposées à des risques en

risks with respect to mercury because of their body burden. We cannot actually turn to a similar database in Canada to reference to Canadians what is going on in Canada. This is a shortcoming of CEPA because CEPA should have that information. In reference to information gathering we recommend,

A national human health-monitoring program of toxic chemicals shall be established, and that the information gathered on human exposure shall be made public.

In keeping with the previous theme, we also recommend that in developing any monitoring needs respecting environmental justice, "the national monitoring program shall specifically include populations where there could be greater exposures than the national average." It was shown in 1997, in research in Canada that we have outlying regions with indigenous populations in the North, even in Quebec, where the body burden of mercury is greater than the national average. There is physical evidence to support the need for these recommendations that we are providing to the committee.

We recommend, "The Minister shall collect and consider information and scientific assessments of other jurisdictions." We have a great deal of knowledge about toxic chemicals and the body burden, as developed in the U.S. and Europe, and we should take advantage of the resources that other people have poured in and have, as a specific recommendation in CEPA, that we collect and use this information to improve our decision-making.

The next broad area that we are interested in is virtual elimination. The Canada-wide standards do not specifically bring us to virtual elimination. In this respect, we are looking for a clause on continuous improvement. We put into the legislation in Alberta with the Mercury Emissions From Coal-fired Power Plants Regulation, a five-year review to look at continuous improvement. We are suggesting that should be included in CEPA as well and carried out nationally with respect to these plans.

We have some broad recommendations with respect to regulations and the shortcoming in the current regulations to meet our information needs as the primary area that we have identified in looking at CEPA. On the limitation with the regulations and whether there is a specific gain to pollution prevention, we are recommending that we consider remedial and restorative actions as part of those regulations.

The last broad area that we have for recommendations is consultation, which CEPA recommends in a number of areas. We are suggesting, based on our experience in the Canada-wide standards, that CEPA needs a clear and precise public consultation process to ensure that diversity is heard and that consensus be developed or, at minimum, that a range of acceptable solutions be explicated.

Certainly, we would be able to take any questions and provide any other information that the committee needs.

raison de leur charge corporelle de mercure. Nous n'avons pas de base de données similaire au Canada pour savoir ce qui se passe chez nous. La LCPE présente des lacunes à cet égard, car elle devrait fournir ces renseignements. En ce qui concerne la collecte de renseignements, nous recommandons :

Un programme national de surveillance des produits chimiques toxiques en matière de santé humaine doit être mis en place et les renseignements recueillis concernant les risques pour le public doivent être rendus publics.

Conformément au thème précédent, pour respecter la justice environnementale, nous recommandons que « le programme national de surveillance doit comprendre spécifiquement les populations des zones qui pourraient être davantage exposées à ces risques que la moyenne nationale ». Les recherches réalisées au Canada en 1997 ont démontré que nous avons dans le Nord, même au Québec, des populations indigènes dont la charge corporelle de mercure est supérieure à la moyenne nationale. Il y a des preuves physiques qui confirment la nécessité des recommandations que nous adressons au comité.

Nous recommandons : « Les ministres doivent recueillir et prendre en compte les informations et les évaluations scientifiques provenant d'autres instances. » Les États-Unis et l'Europe ont accumulé beaucoup de connaissances sur les substances chimiques toxiques et la charge corporelle et il faudrait donc profiter des ressources que possèdent les autres en précisant dans la LCPE que nous devons recueillir et utiliser ces renseignements pour améliorer nos prises de décisions.

La troisième grande question qui nous intéresse est la quasi-élimination. Les normes pancanadiennes ne nous conduisent pas vraiment à la quasi-élimination. À cet égard, nous souhaitons une disposition d'amélioration permanente. Dans la législation de l'Alberta réglementant les émissions de mercure des centrales alimentées au charbon, nous avons inclus un examen quinquennal afin d'assurer une amélioration permanente. Nous suggérons d'inclure également cette disposition dans la LCPE et de l'appliquer à l'échelle nationale pour ces centrales.

Nous formulons des recommandations générales concernant la réglementation pour combler les lacunes des règlements actuels qui ne répondent pas aux besoins d'information qui représentent le principal problème que nous avons constaté en examinant la LCPE. En ce qui concerne les limitations des règlements et leur contribution à la prévention de la pollution, nous recommandons d'inclure dans la réglementation des mesures d'atténuation et de rétablissement.

Le dernier thème sur lequel portent nos recommandations est la consultation publique que la LCPE recommande dans un certain nombre de domaines. Compte tenu de notre expérience des normes pancanadiennes, nous recommandons que la LCPE prévoie un processus de consultation publique clair et précis afin que les avis divers soient entendus et qu'un consensus soit favorisé, ou du moins que la gamme de solutions acceptables soit expliquée.

Nous sommes certainement prêts à répondre à vos questions et à fournir au comité tout renseignement complémentaire dont il aura besoin.

David Bennett, Member of the National Environmental and Occupational Exposures Committee, Canadian Strategy for Cancer Control: I would like to thank the Senate committee for addressing the important issue of Canada's flagship environmental statute and for inviting the NCOEE to testify. The NCOEE is the National Committee on Environmental and Occupational Exposures of the Canadian Strategy for Cancer Control. I am the retired National Director of Health, Safety and Environment at the Canadian Labour Congress, and I represent the CLC on the national committee.

I would first like to make a firm distinction between the prevention of pollution and the control of pollutants, once they have reached the end of the waste pipe. The CEPA 1999 is explicitly a statute that centrally concerns pollution prevention, which it defines as,

The use of processes, practices, materials, products, substances or energy that avoid or minimize the creation of pollutants and waste and reduce the overall risk to the environment or human health.

Pollution prevention means the elimination or minimization of the toxic inputs into industrial processes and their use within these processes. This results in the avoidance of the creation of pollutants in the first place, while control methods can only mitigate the effects of pollutants once created.

This rigid distinction between prevention and control comes into play in the case of mercury and its compounds, which are a particular concern of the Senate Energy Committee. Prevention methods can easily be implemented in the case of metallic mercury: You simply ban it, phase it out, or impose use restrictions, for instance in the areas of dental materials, medical equipment and switching gear, such as thermostats. With mercury compounds in industrial processes, the problem is more complex but the prevention program — phasing out of mercury compounds and interim use restrictions.

Where the mercury compounds are embedded in the industrial feedstock, such as coal-fired power plants, incinerators and smelters, the prevention agenda is extremely difficult, to the point of impossibility. You can only prevent the creation of mercury pollution by reducing the scale of operations. Even the pollution prevention technique of increasing the ratio of product to waste cannot prevent mercury emissions. Once they are embedded in the feedstock, it is impossible to avoid the creation of mercury pollutants.

Here we stumble, inadvertently perhaps, on one of the flaws of the pollution prevention provisions under CEPA 1999. In the Notice Requiring the Preparation and Implementation of Pollution Prevention Plans for Base Metal Smelters and

David Bennett, membre du Comité national sur les expositions environnementales et professionnelles, Stratégie canadienne de lutte contre le cancer : J'aimerais d'abord remercier le comité sénatorial de se pencher sur cette importante loi, la pierre angulaire de la législation environnementale du Canada, et d'avoir invité le CNEPE à témoigner. Le CNEPE est le Comité national sur les expositions environnementales et professionnelles de la Stratégie canadienne de lutte contre le cancer. Je viens de terminer mon mandat à titre de directeur de la santé, de la sécurité et de l'environnement au Congrès canadien du travail et je représente le CTC au comité national.

En premier lieu, je voudrais faire une distinction entre la prévention de la pollution et le contrôle des substances polluantes au moment de leur rejet au bout de la conduite d'évacuation. La LCPE de 1999 est, de toute évidence, une loi axée sur la prévention de la pollution qu'elle définit comme

L'utilisation de procédés, pratiques, matériaux, produits, substances ou formes d'énergie qui, d'une part, empêchent ou réduisent au minimum la production de polluants ou de déchets, et d'autre part, réduisent les risques d'atteinte à l'environnement ou à la santé humaine.

Par prévention de la pollution, on entend donc l'élimination ou la minimisation des apports toxiques dans les procédés industriels et de leur utilisation dans ces procédés. Cela permet d'éviter la création de polluants, tandis que les mesures de contrôle permettent seulement d'atténuer les effets des polluants créés.

Cette distinction rigide entre la prévention et le contrôle entre en jeu dans le cas du mercure et de ses composés, des substances qui préoccupent particulièrement le comité sénatorial. Il est facile de mettre en place des mesures de prévention dans le cas du mercure métallique : vous pouvez carrément l'interdire, ordonner son retrait progressif ou en restreindre l'utilisation, par exemple, dans la fabrication de produits dentaires, d'équipement médical et de certains interrupteurs comme les thermostats. Le problème se complique lorsque les composés de mercure sont présents dans les procédés industriels, mais il est néanmoins possible de mettre en place un programme de prévention comme pour le mercure métallique : retrait progressif des composés de mercure et imposition de restrictions provisoires relativement à leur utilisation.

Cependant, lorsque les composés de mercure sont présents dans les charges d'alimentation des industries, notamment des centrales électriques au charbon, des incinérateurs et des fonderies, le programme de prévention devient extrêmement difficile, voire impossible, à exécuter. La seule façon de prévenir la pollution par le mercure consiste à réduire les activités. Même la technique de prévention de la pollution consistant à augmenter le rapport production-déchets ne peut empêcher le rejet d'émissions de mercure. Dès que les composés de mercure sont présents dans la charge d'alimentation, il devient impossible de prévenir la création de polluants de mercure.

C'est ici que nous nous heurtons, par inadvertance peut-être, à l'une des lacunes des dispositions sur la prévention de la pollution de la LCPE de 1999. Dans l'Avis requérant l'élaboration et l'exécution d'un plan de prévention de pollution à l'égard de

Refineries and Zinc Plants 2004, we see that control methods are allowed in defiance of CEPA's own definition of "pollution prevention." As far as mercury is concerned, this is inevitable, but it sets a bad precedent for pollution prevention plans generally: once control is allowed, companies will pursue the traditional emission control solutions at the expense of the newer and more effective methods of pollution prevention.

On carcinogens, the NCOEE stance is to recommend that all substances listed as Groups 1 and 2A of the World Health Organization International Agency for Research on Cancer be placed on CEPA Schedule 1 to regulate and eliminate or restrict their use.

IARC Group 1 comprises substances, processes and energy sources that are carcinogenic to humans while Group 2A comprises substances, processes and energy sources which are probably carcinogenic to humans. They are thus extremely poisonous sources of cancer. There is no threshold or safe limit of exposure for any of them, nor can they be effectively managed by traditional emission control methods. The only way of calculating minimal risk is by the highly tendentious method of quantitative risk assessment. A truly precautionary approach would be to ban them or phase them out, the chief method of primary pollution prevention. This is the reason for arguing that IARC Groups 1 and 2A should go on CEPA Schedule 1.

A second position, which is common to the national committee and the Canadian Labour Congress, is to require pollution prevention planning for all toxic substances with special strict planning provisions aimed at elimination for IARC Groups 1 and 2A. Incidentally, mercury and compounds are in IARC Class 3, unclassifiable as to human carcinogenicity. The way this is to be done is through CEPA Part IX, which applies to federal undertakings in both public and private sectors. For workplaces under provincial jurisdiction, there should be equivalent regulations which meet the federal standard under Part IX.

Why this restriction in CEPA to the federal sector rather than a national standard in CEPA for pollution prevention planning? The problem is that the federal government does not have effective jurisdiction inside most Canadian workplaces. Pollution prevention planning is notoriously something that happens within workplaces, not at the public end of the waste pipe, hence the tortuous and ineffectual provisions in the CEPA 1999 pollution prevention planning notices designed to avoid federal inspectors from entering workplaces under provincial jurisdiction in order to ensure that the terms of the notice are being adhered to. There

substances toxiques émises par les fonderies et raffineries de métaux communs et les usines de traitement du zinc (2004), nous constatons que des mesures de contrôle sont autorisées au mépris de la définition de la prévention de la pollution énoncée dans la loi même. Dans la mesure où le mercure est visé, cela est inévitable, il s'agit là d'un très mauvais précédent pour les plans de prévention de pollution en général : dès que les mesures de contrôle seront autorisées, les entreprises chercheront à appliquer des solutions traditionnelles de contrôle des émissions aux dépens des méthodes nouvelles et plus efficaces de prévention de la pollution.

En ce qui concerne les substances cancérigènes, le CNEPE recommande que toutes les substances inscrites dans les groupes 1 et 2A du Centre international de recherche sur le cancer de l'Organisation mondiale de la santé soient également inscrites à l'Annexe 1 de la LCPE dans le but de réglementer, d'interdire ou de restreindre leur utilisation.

Le groupe 1 du CIRC comprend des substances, des procédés et des sources d'énergie cancérigènes pour les humains, tandis que le groupe 2A comprend des substances, des procédés et des sources énergétiques qui sont probablement cancérigènes pour les humains. Il s'agit donc de sources très dangereuses de cancer. Il n'existe pas de seuil ou de limite sûre d'exposition à aucune de ces substances et il est impossible de les gérer au moyen des méthodes traditionnelles de contrôle des émissions. La seule façon de calculer le risque minimal est de recourir à une méthode hautement partielle d'évaluation quantitative du risque. Une véritable approche de précaution serait donc d'interdire ces substances ou d'ordonner leur retrait progressif, ce qui constitue la principale méthode de prévention de la pollution. Voilà pourquoi nous demandons que les substances des groupes 1 et 2A du CIRC soient inscrites à l'Annexe 1 de la LCPE.

En deuxième lieu, nous soutenons, et c'est une opinion partagée par le Comité national et le Congrès du travail du Canada, qu'il faudrait exiger l'établissement de plans de prévention de la pollution à l'égard de toutes les substances toxiques et la formulation de dispositions spéciales et rigoureuses visant l'élimination des substances classées par le CIRC dans les groupes 1 et 2A. Je signale en passant que le CIRC a classé le mercure et ses composés dans le groupe 3 des substances non classifiables quant à leur cancérigénité pour les humains. Cela pourrait se faire au moyen de la partie IX de la LCPE qui s'applique aux entreprises fédérales des secteurs public et privé. En ce qui concerne les lieux de travail de compétence provinciale, il devrait y avoir un règlement équivalent conforme à la norme fédérale établie à la partie IX.

Pourquoi a-t-on restreint cette partie de la LCPE au seul secteur fédéral, au lieu d'imposer un standard national visant l'établissement de plans de prévention de la pollution? Le problème, c'est que le gouvernement fédéral n'a pas compétence à l'intérieur de la plupart des lieux de travail au Canada. La planification de la prévention de la pollution est quelque chose qui se passe, comme tout le monde le sait, sur les lieux de travail et non pas là où les substances sont rejetées dans l'air. C'est ce qui explique les dispositions complexes et inefficaces des Avis de plan de prévention de la pollution prévus à la LCPE de 1999 dont le

have been only four such notices since 2003, an absurdly low number when we consider that CEPA 1999 is an act respecting pollution prevention.

The CLC, incidentally, presented a critique of the pollution prevention requirements and why they should be so feeble in its submission to the House of Commons Standing Committee on Environment and Development on CEPA, Bill C-32, in May 1999. This whole issue will, I hope, be a matter of discussion for the committee, but I hope that I have convinced the committee that the pollution prevention planning provisions of CEPA 1999 are entirely inadequate. The solution means a different approach to a national standard through Part IX of CEPA 1999 instead of the current pretence that the statute is really about pollution prevention.

As for the national committee position on carcinogens in CEPA Schedule 1, we are very far from seeing this take place. A concern of equal importance is that once a substance is on Schedule 1, this is no guarantee that anything of any consequence will happen. For IARC carcinogens, the position is clear: They have to be eliminated or phased out so that they cannot poison workers, communities or the environment, all of which is respectfully submitted on behalf of the National Committee of the Canadian Strategy for Cancer Control.

Senator Angus: Doctors, thank you very much. I have to say, and I whispered to the chairman, that you have given us a real basis for a wonderful report that this committee could issue. I say that without hesitation that your preparation is tremendous. I am a trained lawyer, and you have obviously followed the old rules of not only outlining the problem but you have taken some pains to give us your suggested solutions. That is really what this is about, and it is very helpful to us. I am sure you agree, chair.

The Chairman: I do.

Senator Angus: I would be willing to sit here all day to discuss these issues with you, if you had all day.

Dr. Lee: you outlined a specific geographical area. Your statement or your narrative about the binational strategy and that meeting that took place in the late 1990s intrigued me.

Dr. Lee: It was in 1995, I believe.

Senator Angus: Canada participated in that initiative with our friends to the south, and would it be federal Canada?

Dr. Lee: From reading the documents, it seems like the local governments and provincial and federal governments were involved. When they speak about agreements there and challenges, they speak in terms that Canada has made the commitment to reduce mercury levels by 90 per cent by 2000.

but est d'empêcher les inspecteurs fédéraux de pénétrer sur les lieux de travail de compétence provinciale pour vérifier si l'Avis est respecté. Quatre avis seulement ont été émis depuis 2003, un nombre tout à fait absurde, d'autant plus que la LCPE est une loi visant à prévenir la pollution.

Je signale en passant que, dans le mémoire qu'il a présenté au Comité permanent de l'environnement et du développement durable de la Chambre des communes, au sujet de la LCPE, le projet de loi C-32, en mai 1999, le CTC commentait les exigences en matière de prévention de la pollution et expliquait pourquoi elles sont peu efficaces. J'espère que votre comité se penchera sur cette question. J'espère surtout avoir convaincu les membres du comité que les dispositions relatives aux plans de prévention de la pollution de la LCPE de 1999 sont tout à fait inadéquates. La solution exige l'adoption d'une nouvelle approche prévoyant l'établissement d'un standard national par le biais de la partie IX de la LCPE de 1999, au lieu de continuer de prétendre, comme c'est actuellement le cas, que la loi vise vraiment la prévention de la pollution.

Quant à la demande du Comité national d'inscrire les substances cancérigènes à l'Annexe 1 de la LCPE, il nous faudra attendre encore longtemps. Nous sommes également inquiets de voir que même lorsqu'une substance est inscrite à l'Annexe 1, rien ne nous garantit que quelque chose de grave ne se produira pas. En ce qui concerne les substances cancérigènes désignées par le CIRC, notre position est claire : elles doivent être éliminées ou retirées progressivement afin d'éviter l'empoisonnement de travailleurs, de collectivités ou de l'environnement. Ce mémoire vous est respectueusement soumis au nom du Comité national de la Stratégie canadienne de lutte contre le cancer.

Le sénateur Angus : Docteurs, merci beaucoup. Comme je l'ai dit à voix basse au président, vous nous avez fourni matière à établir un merveilleux rapport. Je dirais sans hésiter que vous vous êtes extrêmement bien préparés. Je suis avocat de formation et vous avez, de toute évidence, procédé dans les formes en exposant le problème et en vous donnant la peine de nous proposer des solutions. C'est ce que vous avez fait et cela nous est très utile. Vous êtes certainement d'accord, monsieur le président.

Le président : En effet.

Le sénateur Angus : Je serais bien prêt à discuter de ces questions avec vous toute la journée, si vous en aviez le temps.

Docteure Lee, vous avez parlé d'une région géographique précise. Votre déclaration ou votre exposé au sujet de la stratégie binationale et de la réunion qui a eu lieu à la fin des années 90 m'ont intrigué.

Dre Lee : Je crois que c'était en 1995.

Le sénateur Angus : Le Canada a participé à cette initiative avec nos voisins du Sud et s'agissait-il du gouvernement fédéral?

Dre Lee : D'après les documents que j'ai lus, il semble que les gouvernements locaux, provinciaux et fédéral y aient participé. Pour ce qui est des accords et des défis dont il est fait mention, le Canada s'est engagé à réduire les niveaux de mercure de 90 p. 100 avant l'an 2000. Ce sont des ententes fédérales et il est question

There are federal agreements, and then they talk about Ontario making strides in mercury deposition and things like that. It seems like different levels of government were involved.

Senator Angus: The mental picture I am deriving from your comments is that we have maybe a municipal group from Windsor or Toronto, and then maybe some provincial groups, and then the federal government. You conclude by saying the lack of a national coordination is your guess as to why nothing concrete came out of this.

Dr. Lee: From the documents I read from February 2006, from the report from the binational agreement and commitment, it is written that Ontario has made certain strides toward eliminating mercury. However, it has not made a big difference as far as deposition of mercury or rate of deposition of mercury is concerned. In the document, they state that it could be due to lack of available national strategies. They also look at the U.S. not having a national strategy or the current strategy or policy that is under question is in the legal courts, and they outline that Canada does not have a national policy in mercury.

Senator Angus: This is clearly, as you have all suggested a major flaw in our framework legislation.

Dr. Lee: Yes.

Senator Angus: What came through clearly from all your comments, Mr. Bennett in particular, is that one of our impediments is our federation or our set-up in the areas of concurrent jurisdiction or exclusive jurisdiction, and that is a challenge for any federal legislator. I envisaged these situations in a plant where the workers are organized and these notices go out, and yet there is an inability for the federal inspectors to go into these workplaces and actually monitor. Your suggestion of a national monitoring program makes a lot of sense. I am wondering can we go further. I suppose one of your recommendations is as to how we get around the constitutional issues, is it? I am addressing this to all of you.

Mr. Lambert: Certainly, a national monitoring program could be facilitated through Health Canada or maybe the Public Health Agency of Canada. There is a broad recommendation at the beginning that it may play a good role in doing that, and they have a new structure, which allows for that type of thing to take place.

Senator Angus: One thing that has become obvious to us in this study is that not only are there constitutional issues as amongst the provinces, the municipalities, and the federal government, but within the federal government as well. We find these — I do not like to call them “turf wars,” “inter-jurisdictional blockages” between the Department of Health and the Department of the Environment and EnerCan, and so on. These are big issues. It is 2006. I would have hoped, as I know you do, that we could have found a way to get around that problem.

également des progrès réalisés par l'Ontario sur le plan des dépôts de mercure et ce genre de choses. Il semble que différents niveaux de gouvernement y aient participé.

Le sénateur Angus : D'après ce que vous avez dit, j'ai l'impression qu'il y a peut-être un groupe municipal de Windsor ou de Toronto et ensuite quelques groupes provinciaux et après, le gouvernement fédéral. Vous concluez en disant que l'absence de coordination nationale explique sans doute pourquoi cela n'a rien donné de concret.

Dre Lee : D'après les documents de février 2006 que j'ai lus, d'après le rapport sur l'accord et l'engagement binational, l'Ontario a fait des progrès sur le plan de l'élimination du mercure. Cependant, les choses n'ont pas beaucoup changé en ce qui concerne les dépôts de mercure ou le rythme auquel le mercure se dépose. Dans le document en question, on dit que c'est peut-être attribuable à l'absence de stratégie nationale. On fait également valoir que les États-Unis n'ont pas de stratégie nationale ou que la stratégie ou la politique actuelle sont contestées devant les tribunaux. On souligne également que le Canada n'a pas de politique nationale à l'égard du mercure.

Le sénateur Angus : Comme vous l'avez tous laissé entendre, il s'agit là d'un défaut majeur de notre législation cadre.

Dre Lee : Oui.

Le sénateur Angus : Ce qui ressort clairement de toutes vos observations, surtout de celles de M. Bennett, c'est qu'un de nos obstacles est notre fédération ou le fait que nous ayons des champs de compétence concurrents ou exclusifs, ce qui pose un problème pour tout législateur fédéral. Il pourrait arriver que les travailleurs d'une usine signalent un problème, mais que les inspecteurs fédéraux ne puissent pas se rendre sur place pour surveiller la situation. Le programme de surveillance national que vous suggérez est tout à fait logique. Je me demande si nous pouvons aller plus loin. Je suppose qu'une de vos recommandations consiste à trouver un moyen de contourner les obstacles constitutionnels, n'est-ce pas? C'est à vous tous que j'adresse cette question.

M. Lambert : Un programme national de surveillance pourrait certainement être facilité par Santé Canada, ou peut-être l'Agence de santé publique du Canada. Nous faisons, au début, une recommandation générale qui pourrait peut-être jouer un rôle à cet égard et, s'il y a une nouvelle structure, cela permettra de faire ce genre de choses.

Le sénateur Angus : Au cours de cette étude, nous avons constaté, non seulement, qu'il y a des problèmes constitutionnels entre les provinces, les municipalités et le gouvernement fédéral, mais également au sein du gouvernement fédéral. Nous constatons ce que j'appellerais, non pas des « guerres de territoire », mais des « obstacles intergouvernementaux » entre le ministère de la Santé, le ministère de l'Environnement, EnerCan et ainsi de suite. Ce sont de sérieux problèmes. Nous sommes en 2006. J'aurais espéré, comme vous j'en suis sûr, que nous puissions trouver un moyen de les résoudre.

I know my colleagues want to question you as well. Let me ask you one other general question. I would appreciate your comments. You can appreciate that people from the federal government are monitoring our hearings, or at least I hope they are.

You are so specific when referring to statistics, 79 per cent of women in Nunavik and 68 per cent of the women in the Baffin region with these blood levels. That is a result of certain data that you have gathered yourselves. It is very impressive.

Have you brought the arguments listed in these various documents to the attention of the Department of Health, Environment Canada or any federal body? That is to say, prior to bringing this information to this Senate committee.

Mr. Lambert: I was involved in the Canada-wide mercury standards. Certainly, this is the type of argument we have been bringing forward. That is why I also provided the two publications to show the committee that they are on the public record. We are trying to push these things forward.

The problem, in my experience, is while we have extremely qualified people in Environment Canada and Health Canada, they become limited by what they can do according to the legislation and the needed changes will not come from them. We find ourselves in a chicken-and-egg situation. They may sympathize and agree with the arguments, but they are limited by the legislation. A good example is the precautionary principle. They will say they want public health in the precautionary principle, but it is not there and they cannot actually submit it to a committee on mercury and redefine the precautionary principle for the Canada-wide standards.

If we create the legislative change, I think it will free them to take advantage of their obvious skills and the government would function better as a result.

Senator Angus: I suppose the good news is that the statute, even though it is its ancillary laws and regulations are cumbersome, provides for a review. That is what we are doing here and that type of exercise is designed to identify these problems so the law can be changed. We can recommend that change.

The word "bipartisan" is becoming more in vogue these past few days following the elections in the U.S. This committee, I hope and believe, is an earnest example of a bipartisan committee. We are not driven by partisanship; we are here to try to create a better environment, as you are. In that spirit, we are not trying to put blame on any predecessor governments. We have heard evidence about all the millions of dollars that have been spent. We had the Commissioner of the Environment come here and mention a big specific number, and it created no real concrete result in terms of these kinds of problems.

Je sais que mes collègues veulent aussi vous poser des questions. Permettez-moi de vous poser une autre question générale. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. Vous pouvez comprendre que des gens du gouvernement fédéral suivent nos audiences, ou du moins je l'espère.

Vous êtes très précis lorsque vous citez des statistiques indiquant que 79 p. 100 des femmes du Nunavik et 68 p. 100 des femmes de la région de Baffin ont ces taux de mercure sanguin. C'est le résultat de certaines données que vous avez recueillies vous-mêmes. C'est très impressionnant.

Avez-vous porté les arguments mentionnés dans ces différents documents à l'attention du ministère de la Santé, d'Environnement Canada ou d'un autre organisme fédéral? Je veux dire, avant de communiquer ces renseignements à notre comité sénatorial.

M. Lambert : J'ai participé à l'élaboration des normes pancanadiennes sur le mercure. Il s'agit certainement du genre d'argument que nous avons avancé. Voilà pourquoi j'ai également soumis au comité deux publications pour lui montrer que nous en avons parlé publiquement. Nous essayons de promouvoir ces idées.

D'après ce que j'ai constaté, même s'il y a des gens extrêmement compétents à Environnement Canada et Santé Canada, ils sont limités par ce que la loi leur permet de faire et ils ne proposeront donc pas les changements nécessaires. C'est comme l'oeuf et la poule. Ils sont peut-être d'accord avec nos arguments, mais ils sont limités par la loi. Le principe de prudence est en est un bon exemple. Ils diront qu'ils veulent que la santé publique soit incluse dans le principe de prudence, mais elle n'y figure pas et ils ne peuvent pas soumettre la question à un comité sur le mercure pour qu'il redéfinisse le principe de prudence dans le contexte des normes pancanadiennes.

Si nous modifions la loi, je pense que cela leur permettra de se prévaloir de leurs compétences, ce qui permettra au gouvernement de mieux fonctionner.

Le sénateur Angus : Je suppose que la bonne nouvelle est que la loi prévoit un réexamen, même si ces lois et règlements accessoires sont encombrants. C'est ce que nous faisons ici et cet examen vise à mettre en lumière ce genre de problème afin que l'on puisse modifier la loi. Nous pouvons recommander ce changement.

Le mot « bipartisan » est davantage à la mode depuis quelques jours suite aux élections aux États-Unis. J'espère, et je crois, que notre comité est un excellent exemple de comité bipartisan. Nous ne sommes pas animés d'un esprit de parti. Nous sommes ici pour essayer d'améliorer l'environnement, tout comme vous. Dans cet esprit, nous n'essayons pas de rejeter la faute sur les gouvernements précédents. Nous avons entendu des témoignages au sujet des millions de dollars qui ont été dépensés. La Commissaire à l'environnement est venue ici et a cité un gros chiffre, mais cela n'a donné aucun résultat concret pour résoudre ce genre de problèmes.

Do you know why that is? Apart from the constitutional issues or the last answer you provided about the law not allowing you to deal with the precautionary principle — sounds more like the Peter Principle to me — why do you think these flaws exist?

You listed them clearly, Mr. Lambert, in your paper. There are six issues raised on these subjects. I was particularly intrigued by the environmental justice concept, which seems to be prevalent in all of our other modern trading nations, but we do not seem to have it. I know that is a general question, but could each of you comment?

Mr. Bennett: I think your question is: Why is the precautionary principle not used and not considered more in environmental health issues?

Senator Angus: That is a good way of narrowing down my rambling, but it goes on beyond the principle.

Some of the other lacunae you have highlighted in each of your testimonies are there as a result of something, and I was wondering what those something's are. You have focused on the precautionary principle, so I would like to hear what you have to say.

Mr. Bennett: I think we have the answer, and the answer came from a federal government project involving Health Canada. The project was concerned with the institutionalization of the precautionary principle in Canadian practice and Canadian law and statute law and regulations.

The story is a particularly egregious example of the way that the government operated. In the end, the precautionary principle was subsumed under the Canadian government's existing policy of risk management. Risk management had three components: risk assessment, risk communication and the third one escapes me now.

Senator Angus: Is it the control or management of that risk emanating from the first two points?

Mr. Bennett: This was the global concept of risk management. Instead of saying we have the precautionary principle as a challenge to the risk management procedure, then the government decided — and it appears on government websites — that the precautionary principle would be subsumed under risk management when the whole purpose of the precautionary principle was to override notions of risk assessment and risk management.

The result is that you get the concept of risk management. The precautionary principle then becomes one small qualification in the way that risk management operates. In some Canadian statutes, with a particularly involving resource development in the Canadian North, the precautionary principle is put in there directly without any qualification over risk management. However, whenever dealing in national or Ottawa-based issues over environmental protection and environmental health, the government cannot do anything significant regarding the

Savez-vous pourquoi? À part les questions constitutionnelles ou la dernière réponse que vous avez donnée quant au fait que la loi ne permet pas d'appliquer le principe de prudence, j'ai l'impression que c'est davantage comme le principe de Peter : pourquoi pensez-vous que ces défauts existent?

Vous les avez clairement énoncés dans votre document, monsieur Lambert. Vous soulevez six questions à ce sujet. J'ai trouvé particulièrement intéressant le concept de justice environnementale qui semble avoir cours dans tous les autres pays commerçants modernes, mais que nous ne semblons pas avoir adopté. Je sais que c'est une question générale, mais chacun de vous pourrait-il dire ce qu'il en pense?

M. Bennett : Je pense que votre question est la suivante : Pourquoi le principe de prudence n'est-il pas utilisé et appliqué davantage dans le domaine de la santé environnementale?

Le sénateur Angus : C'est une bonne façon de canaliser mon long discours, mais cela va au-delà de ce principe.

Certaines des autres lacunes que vous avez soulignées dans chacun de vos exposés sont le résultat de certaines choses et je me demandais quelles étaient ces choses. Comme vous avez insisté sur le principe de prudence, j'aimerais entendre ce que vous avez à dire.

M. Bennett : Je pense que nous avons la solution et qu'elle provient d'un projet du gouvernement fédéral auquel Santé Canada a participé. Ce projet visait à institutionnaliser le principe de prudence dans les pratiques, les lois et les règlements canadiens.

C'est là un très bon exemple de la façon dont le gouvernement opérait. En fin de compte, le principe de prudence a été intégré dans la politique de gestion des risques du gouvernement canadien. La gestion des risques comportait trois éléments : l'évaluation des risques, la communication des risques, et je ne me souviens plus du troisième.

Le sénateur Angus : Est-ce le contrôle ou la gestion du risque résultant des deux premiers points?

M. Bennett : C'était le concept global de la gestion des risques. Au lieu de présenter le principe de prudence par opposition à la procédure de gestion des risques, le gouvernement a décidé, comme on peut le voir dans ses sites Web, que le principe de prudence serait intégré dans la gestion des risques si son objectif l'emportait sur la notion d'évaluation et de gestion des risques.

Cela donne pour résultat le concept de la gestion des risques. Le principe de prudence devient alors une petite particularité de la façon dont on assure la gestion des risques. Dans certaines lois canadiennes qui touchent particulièrement le développement des ressources dans le Nord, le principe de prudence intervient directement sans référence à la gestion des risques. Néanmoins, pour ce qui est d'intervenir au niveau national ou à partir d'Ottawa pour la protection de l'environnement et la santé environnementale, le gouvernement ne peut pas faire grand-chose

precautionary principle because it has tied its own hands by this slight of hand way of incorporating the precautionary principle under its existing policy of risk management.

Senator Angus: Was that, in effect, save me from myself I know not what I do? Was that something done consciously?

Mr. Bennett: Yes.

Senator Angus: You stated "slight of hand."

Mr. Bennett: I suppose this is a political contention and I will admit that.

What happened was that the government came up with a draft policy, which was the idea of subsuming the precautionary principle under risk management. It came out with that and had a very genuine form of consultation over the future of this document, but then the consultation process was stopped and the policy was adopted as per the original draft.

When you ask whether there was a real consideration of alternatives, I am afraid the answer is no. The government did not want to budge over its very conservative and reactive policy of risk management.

Senator Angus: Thank you, that is very helpful.

The Chairman: You just stated a few minutes ago that the indication of precautionary principle having been subsumed by other considerations is on a website. On which website can we find that information?

Mr. Bennett: You can find it on the Health Canada website.

The Chairman: Thank you. We will have a look.

Senator Angus: Would you like, Mr. Lambert or Dr. Lee, to comment on my general question of "why?"

Mr. Lambert: I probably could not necessarily address that in a specific manner of providing any evidence, but I think the CEPA five-year review allows us to look at these things and reflect on where we are going. The whole notion of the precautionary principle and environmental justice are ideas that are developing, as we understand what is happening with the environment and human health. I do not think there are things we necessarily could have predicted 25 years ago. As we come to understand how things happen and how things evolved, we certainly need to change and develop our policies.

The precautionary principle first came out with Rio de Janeiro in 1992 with respect to sustainable development, and that infiltrated CEPA around that time. Certainly, they had not taken a step back to focus on sustainable development and where to go from there, and it is all about the future. We have tended to drop what we were doing about what is happening now, so we can see those gaps in CEPA where that has taken place. Therefore, there was a shift, and we are bringing forward the completion of that introduction of modern ideas into CEPA. I would not think

au sujet du principe de prudence étant donné qu'il s'est lié les mains à cause de cette manœuvre perceptuelle qui intègre le principe de prudence dans sa politique de gestion des risques.

Le sénateur Angus : Cela revient-il à dire : pardonnez-moi mes erreurs parce que je ne sais pas ce que je fais? L'a-t-on fait sciemment?

M. Bennett : Oui.

Le sénateur Angus : Vous avez parlé de « manœuvre perceptuelle ».

M. Bennett : C'est sans doute une opinion politique et je le reconnais.

En fait, le gouvernement a présenté une ébauche de politique qui consistait à intégrer le principe de précaution dans la gestion des risques. Il a ensuite tenu des consultations au sujet de l'avenir de ce document, puis le processus de consultation a été interrompu et la politique a été adoptée conformément au projet initial.

Quant à savoir si l'on a vraiment tenu compte des autres solutions, j'ai bien peur que non. Le gouvernement n'a pas voulu s'éloigner de sa politique très conservatrice et réactionnaire de gestion des risques.

Le sénateur Angus : Merci, cela nous éclaire beaucoup.

Le président : Vous venez de dire que le principe de prudence avait été intégré dans d'autres considérations dans un site Web. Dans quel site Web pouvons-nous trouver ces renseignements?

M. Bennett : Vous pouvez les trouver dans le site Web de Santé Canada.

Le président : Merci. Nous allons y jeter un coup d'oeil.

Le sénateur Angus : Monsieur Lambert ou docteur Lee, voudriez-vous répondre à ma question générale qui était « pourquoi »?

M. Lambert : Je ne pourrais probablement pas vous fournir de preuves, mais je pense que l'examen quinquennal de la LCPE nous permet d'examiner ce genre de choses et de voir où nous allons. Les concepts mêmes de principe de prudence et de justice environnementale sont en train de se développer au fur et à mesure que nous comprenons ce qui se passe sur le plan de l'environnement et de la santé humaine. Ce ne sont pas des choses que nous aurions pu nécessairement prédire il y a 25 ans. Au fur et à mesure que nous comprenons ce qui se passe et comment les choses évoluent, nous devons certainement changer et améliorer nos politiques.

Le principe de prudence a été évoqué pour la première fois à Rio de Janeiro, en 1992, dans le contexte du développement durable et il s'est infiltré dans la LCPE à peu près à ce moment-là. On ne s'était certainement pas donné la peine de s'intéresser au développement durable et de voir où aller à partir de là, et toute la loi porte donc sur l'avenir. Nous avons eu tendance à laisser de côté les mesures à prendre pour faire face aux problèmes existants et c'est pourquoi il y a ces lacunes dans la LCPE. Par conséquent, il y a eu un changement d'attitude et nous proposons de compléter

it is deliberate; it is similar to the concept of risk itself, duly brought out back in the 1920s, namely, that risk is all about creating these problems for ourselves through our own good intentions.

Mercury is a great example with electricity. No one wants to turn off the electricity because we will all freeze to death, but, at the same time, we are coming to understand a negative adverse consequence that causes us to say that we need to change the way we create electricity. It will take time, but certainly these new technologies we introduce will bring in new risks that we will understand, and that is why we are trying be based on justice in Canada. As we recognize the inequality that comes from these decisions, we need to fix them. Environmental justice is emerging with scientific technology because 25 years ago we did not have the data to know how the people in the north are being impacted, in particular, from this deposition of mercury. Recognizing that science, we can bring our ethical and legal tools to adjust CEPA accordingly and move forward that way.

It is a developmental process taking place right now, and if we latch on, then we will develop our ideas accordingly and move forward. Canada can be a leader in bringing these concepts forward to the rest of the world.

Senator Angus: That is a positive outlook. I am happy to hear that, too. It is just that we have fallen so far behind and you have pointed out in many ways why. I am wondering what caused a nation as advanced and developed as Canada to get so far out of step.

Dr. Lee: I would like to point to the lack of coordinated efforts from national directives like CEPA. CEPA is the authoritative act under which local and provincial governments can work. When there is no direction on something like mercury levels from CEPA, it is difficult for local and provincial governments to enforce or regulate effectively and coordinate their efforts.

When you were looking at specific numbers of 69 per cent of populations in certain areas, these are very small populations that we are looking at. In the United States, for example, they have national data on biomonitoring, on mercury levels and other toxic substances. CAPE is a trying to work with other health organizations to gather national biomonitoring type of data that would be important. However, it is difficult to carry out and have meaningful results without having national coordination.

Senator Tardif: I want to add as well my congratulations for having prepared such a well-researched presentation. I look forward to reading the articles that you have given to us, Mr. Lambert. I notice you are from the University of Calgary.

Mr. Lambert: Yes, by day, I work for the Calgary health region as the manager of environment health risk assessment, and on this I am also a professor at the University of Calgary

l'introduction de ces idées modernes dans la LCPE. Je ne pense pas que c'était délibéré. C'est comme pour le concept de risque proprement dit, qui a été introduit dans les années 20 lorsqu'on a fait valoir que le risque consiste à créer des problèmes malgré nos bonnes intentions.

Le mercure en est un bon exemple, de même que l'électricité. Personne ne veut fermer l'électricité parce que nous mourrions tous de froid, mais en même temps, nous comprenons ses conséquences négatives, ce qui nous amène à dire que nous devons changer la façon dont nous produisons de l'électricité. Cela prendra du temps, mais les nouvelles technologies que nous adoptons vont certainement apporter des nouveaux risques que nous comprendrons et c'est pourquoi nous essayons de nous fonder sur la justice. Comme nous reconnaissons l'injustice qui résulte de ces décisions, nous devons y remédier. La justice environnementale accompagne la technologie scientifique, car il y a 25 ans, nous n'avions pas les données voulues pour savoir quelles étaient les conséquences de ces dépôts de mercure sur la population du Nord, en particulier. Grâce à ces connaissances scientifiques, nous pouvons nous servir d'instruments éthiques et juridiques pour ajuster la LCPE en conséquence et nous orienter dans cette direction.

C'est un processus de développement qui se produit actuellement et si nous y souscrivons, nous développerons nos idées en conséquence. Le Canada peut jouer un rôle de premier plan en présentant ces concepts au reste du monde.

Le sénateur Angus : C'est un point de vue positif. Je me réjouis également de l'entendre. Nous avons pris tellement de retard et vous avez expliqué pourquoi à bien des égards. Je me demande ce qui a conduit un pays aussi avancé et développé que le Canada à accuser un tel retard.

Dre Lee : Je voudrais souligner le manque de coordination des directives nationales comme la LCPE. La LCPE est l'instrument qui permet aux gouvernements locaux et provinciaux de travailler. Lorsque la LCPE ne donne pas de directives concernant les niveaux de mercure, par exemple, il est difficile aux gouvernements locaux et provinciaux de faire appliquer une réglementation efficace et de coordonner leurs efforts.

Si vous prenez le chiffre de 69 p. 100 de la population dans certaines régions, il s'agit de populations très limitées. Aux États-Unis, par exemple, il y a des données nationales sur la biosurveillance, sur les niveaux de mercure et d'autres substances toxiques. Notre association essaie de travailler avec d'autres organisations de la santé pour réunir des données nationales de biosurveillance qui seraient importantes. Il est toutefois difficile d'obtenir des résultats significatifs sans une coordination nationale.

Le sénateur Tardif : Je voudrais également vous féliciter pour avoir préparé des mémoires aussi bien documentés. J'ai hâte de lire les articles que vous nous avez distribués, monsieur Lambert. Je remarque que vous venez de l'Université de Calgary.

M. Lambert : Oui, dans la journée, je travaille comme directeur de l'évaluation des risques de santé environnementale pour la région sanitaire de Calgary et je suis aussi professeur à

where the Sydney tar ponds have been a key area of my research for the last few years and I also work in public health ethics. Those are my two areas.

Senator Tardif: I look forward to reading your papers.

I noticed that in today's presentations there was no specific mention of protecting the child, and yet in one of the documents that I had previously been given, you indicated that we need to do much more to protect the child and that CEPA does not have specific provisions for the protection of children and other vulnerable populations. You did mention the Aboriginal population and the people that are vulnerable in the North, the Atlantic and Great Lakes area.

However, I was wondering how one should change the language. Could the language be changed in CEPA to address the protection of the child?

Mr. Lambert: On page 13 of my submission, I recommended that when we do our assessment of chemicals and we determine the quantities we say we will release that we develop child-specific uncertainty factors, and that is recognition. I brought a document with me from 1997, called *What on Earth: A National Symposium on Environmental Contaminants and Implications for Child Health*.

Out of that type of research from 10 years ago in Canada, we have recommended following the U.S. EPA. They have adopted, in their risk assessment processes, the development of child-specific uncertainty factors to address this because children are not just little adults, and they are completely different. Mercury impacts the brain. If you look at young children, when they are developing, sometimes their body mass to their brain is one to one, whereas as we grow older, that ratio brain mass to body mass gets smaller and smaller, so you can see mercury especially impacts the brain there.

We saw that coming forward by specifically addressing it in the way we do risk assessment, so we have couched it within the broad recommendation of considering child-specific uncertainty factors. I could go on at length on the child, but if that answers your question, I will stop there.

The Chairman: Mr. Lambert, you referred to page 13 of a document. Which document is that?

Mr. Lambert: It is the submission of the recommendations, and it is under the concept of Virtual Elimination.

Dr. Lee: If I may add to that, there is a document that was handed out, A New and Improved CEPA, and on page 5 of 9, under number 1, Consideration of Vulnerable Populations when Categorizing Substances, we have detailed recommendations on how CEPA may improve upon categorization and statements under Vulnerable Populations, Provisions Similar to found in Revised Pest Control.

Senator Tardif: Yes, thank you. That is where I picked it up. You did not mention it today.

l'Université de Calgary où les sables bitumineux de Sydney ont été au centre de mes recherches de ces dernières années. Je m'intéresse également à l'éthique en santé publique. Ce sont mes deux domaines de recherche.

Le sénateur Tardif : J'ai hâte de lire vos documents.

J'ai remarqué que les exposés d'aujourd'hui ne faisaient pas expressément mention de la protection des enfants. Pourtant, dans un des documents qui m'ont été remis, vous dites que nous devons faire beaucoup plus pour protéger les enfants et que la LCPE n'a pas de dispositions précises concernant la protection des enfants et des autres populations vulnérables. Vous avez mentionné la population autochtone et les populations vulnérables du Nord, de l'Atlantique et de la région des Grands Lacs.

Je me demande toutefois comment le libellé devrait être modifié. Serait-il possible de modifier le libellé de la LCPE pour y inclure la protection des enfants?

M. Lambert : À la page 13 de mon mémoire, j'ai recommandé que lorsque nous évaluons des substances chimiques et que nous déterminons les quantités que nous allons libérer, nous établissions des facteurs d'incertitude spécifiques aux enfants. J'ai apporté avec moi un document de 1997 intitulé *What on Earth : A National Symposium on Environmental Contaminants and Implications for Child Health*.

À partir de ces recherches qui ont été réalisées il y a 10 ans au Canada, nous avons recommandé de suivre l'EPA. Dans leur processus d'évaluation des risques, les Américains ont adopté des facteurs d'incertitude spécifiques aux enfants étant donné que ces derniers ne sont pas des petits adultes, mais des êtres complètement différents. Le mercure a des effets sur le cerveau. À un certain stade de développement, la masse corporelle de l'enfant équivaut à la masse de son cerveau et ce rapport diminue au fur et à mesure nous vieillissons, ce qui veut dire que le mercure a un effet particulier sur le cerveau de l'enfant.

Nous avons constaté qu'il fallait en tenir compte dans la façon dont nous procédons à l'évaluation des risques et c'est pourquoi nous avons recommandé de tenir compte de facteurs d'incertitude spécifiques aux enfants. Je pourrais vous parler longuement des enfants, mais si cela répond à votre question, je m'arrêterai là.

Le président : Monsieur Lambert, vous avez mentionné la page 13 d'un document. De quel document s'agit-il?

M. Lambert : C'est le document contenant nos recommandations dans la partie intitulée Quasi-élimination.

Dre Lee : Si vous le permettez, j'ajouterais que nous vous avons distribué un document intitulé « Une nouvelle LCPE améliorée » et qu'à la page 7, au paragraphe 1, sous le titre « Catégorisation des substances en tenant compte des populations vulnérables », nous recommandons d'améliorer la LCPE en y incluant des dispositions semblables à celles prévues dans la version révisée de la Loi sur les produits antiparasitaires pour la protection des populations vulnérables.

Le sénateur Tardif : Oui, merci. C'est là que je l'ai trouvé. Vous n'en avez pas parlé aujourd'hui.

Mr. Bennett: Could I respond by trying to sketch out the relationship between research, which includes research on the health effects on children of mercury compounds, and pollution prevention planning.

Could I also say that with respect to the Canadian government's concepts of risk management, the third missing factor that is to be considered is risk reduction. Therefore, it goes to risk management, and the three components are risk reduction, risk communication and risk assessment.

I do not want to say that the whole effort of trying to determine health effects on specific populations is wasted. It is not wasted. It is utterly necessary to some forms of effective national action on reducing the effects of pollutants on the Canadian population.

What I am saying, though, is that when we enter this area of pollution prevention and the pollution prevention planning requirements that flow from it, we are not concerned with investigating ranges of health effects, calculating risk and taking pollution prevention action as a result of our calculations, research, investigations. We do not do that in pollution prevention planning. Rather, we take the whole universe of toxic chemicals in a workplace, which does include mercury and its compounds, and then institute a whole series of techniques for reducing the input and the use of these toxic compounds or the toxic compounds which lead to toxic pollution. Then you take measures that actually reduce this so that the amount, for example, of mercury compounds emitted into the environment is substantially reduced.

We do not ask if we have a problem or what kind of problem or how big it is or what we will do about it. We do not do that; rather, we simply say that we have an estimate of relative toxicity; this is the universe of chemicals that we are dealing with; this is what we want to do to reduce the use and inputs; and go ahead and do it. Although science is used in pollution prevention planning, it is used in a very different way from the approaches that you suggested should be applied to national legislation on pollution reduction, pollution control and even pollution prevention.

It is not to say that the research is wasted. The trouble is that the more we demand research and calculation in the area of pollution prevention, the less effective pollution prevention planning becomes. You can see tangible examples of this from leading American states such as Massachusetts, New Jersey and Oregon, where they simply put the program into place, have some strict scientific and technical criteria for saying what companies, employers and businesses have to do, and they go ahead and do it. It comes down to, with pollution prevention planning, not messing about; just do it. It demonstrably works. It has worked in selected American states and we can do it in Canada as well. We then ask: Why are we not doing it properly?

M Bennett : Pourrais-je vous répondre en essayant d'établir le lien entre la recherche, ce qui comprend la recherche sur les effets des composés de mercure sur la santé des enfants, et la planification de la prévention de la pollution.

Pourrais-je dire aussi qu'en ce qui concerne le concept de gestion des risques du gouvernement canadien, le troisième élément manquant à considérer est la réduction des risques. Par conséquent, cela nous ramène à la gestion des risques dont les trois composantes sont la réduction des risques, la communication des risques et l'évaluation des risques.

Je ne veux pas dire que tous les efforts déployés pour essayer de déterminer les effets sur la santé de certaines populations sont vains. Il n'en est rien. Il est absolument nécessaire de prendre des mesures nationales efficaces pour réduire les effets des polluants sur la population canadienne.

Ce que je veux dire c'est que lorsque nous parlons de la prévention de la pollution et des exigences qui en découlent sur le plan de la planification, il ne s'agit pas d'examiner l'ampleur des effets sur la santé, de calculer les risques et de prendre des mesures de prévention de la pollution suite à nos calculs, à nos recherches et à nos enquêtes. Ce n'est pas ce que nous faisons lorsque nous planifions la prévention de la pollution. Il s'agit plutôt de considérer la totalité des substances chimiques présentes dans un milieu de travail, ce qui comprend le mercure et ses composés, et d'utiliser ensuite toute une série de techniques pour réduire l'utilisation de ces substances toxiques ou des composés toxiques qui entraînent une pollution toxique. Vous prenez alors des mesures de réduction afin que la quantité de composés de mercure émis dans l'environnement, par exemple, soit nettement réduite.

Nous ne demandons pas si nous avons un problème ou de quel genre de problème il s'agit, quel est son ampleur ou ce que nous allons faire pour y remédier. Ce n'est pas ce que nous faisons. Nous disons simplement que nous avons une estimation de la toxicité relative. Il s'agit des substances chimiques dont nous nous occupons. Ce sont les substances dont nous voulons réduire l'utilisation et l'apport et c'est ce que nous faisons. Nous utilisons la science pour planifier la prévention de la pollution, mais d'une façon très différente de celle que vous proposez d'appliquer à la législation nationale sur la réduction de la pollution, le contrôle de la pollution et même la prévention de la pollution.

Cela ne veut pas dire que les recherches ne servent à rien. Malheureusement, plus nous exigeons de recherches et de calculs dans le domaine de la prévention de la pollution, moins la planification de la prévention de la pollution est efficace. Vous avez des exemples concrets dans les principaux États américains comme le Massachusetts, le New Jersey et l'Oregon qui ont mis ce programme en place, qui ont des critères scientifiques et techniques très rigoureux pour dire ce que les entreprises et les employeurs doivent faire. Pour ce qui est de la planification de la prévention de la pollution, il s'agit simplement d'agir. Cela donne des résultats concrets. Cela a fonctionné dans certains États américains et nous pouvons en faire autant au Canada. Nous nous demandons alors pourquoi nous ne le faisons pas comme il faut.

Senator Tardif: For clarification on your comments, is this because the precautionary principle does not include the public health dimension?

Mr. Bennett: No, not quite, senator.

Senator Tardif: You are saying that research is used in such a way where it identifies the toxicity.

Mr. Bennett: I do not think that is the case. However, a number of areas come close to it. First, whatever CEPA does, it has to be a national statute and it has to cover all forms of social and economic activity in all sectors across the country. This is the idea behind Canada-wide national standards for environmental protection generally. When it comes to pollution prevention planning, the NOCEE says, you cannot do it that way for various complex but clear reasons. Concentrate on the federal sector; use the provisions in the federal sector as a standard for the provinces. You get your national standard through complementary action of federal and provincial action. It is because we have this mindset about a national standard or a national statute, that the practitioners and the policy-makers are unable to see that you cannot do pollution prevention planning in the way that it is currently being done. If you do, it will be very small and very feeble.

Second, is that an entire architecture has been created inside CEPA that says, you can only do things about toxic chemicals once you have declared a substance to be CEPA toxic. If you look at the way that pollution prevention planning actually works, you do not categorize substances as toxic and go through a time-consuming, drawn-out expensive procedure to decide whether a certain substance is toxic. Rather, you take a list of toxic substances and say, right, if your workplace uses one or more of these substances, then you have to do pollution prevention planning and you have to address all toxic substances in the workplace, not just the ones declared to be CEPA toxic. The whole national mindset about CEPA has stopped people from thinking seriously about how pollution prevention planning can work and should work.

Senator Tardif: Thank you for that explanation. I will switch to consumer products that have mercury, such as children's toys, cosmetics, thermometers, electrical appliances, light bulbs, et cetera.

Mr. Lambert: Costume jewellery is a key one for children.

Senator Tardif: Would you suggest that we should ban all consumer products containing mercury rather than try to control and manage them after they are in place?

Mr. Lambert: Certainly, yes for children's toys and costume jewellery, which are two catastrophic examples. Another example is lead in costume jewellery. The problem is that children put such items in their mouths and suck on them. We have voluntary agreements to try to address this issue. A woman in Calgary

Le sénateur Tardif : Est-ce parce que le principe de prudence n'inclut pas la dimension de la santé publique?

M. Bennett : Non, pas tout à fait, sénateur.

Le sénateur Tardif : Vous dites que la recherche est utilisée pour mettre en lumière la toxicité.

M. Bennett : Je ne pense pas que ce soit le cas. Cependant, ça l'est presque dans un certain nombre de domaines. Tout d'abord, la LCPE doit être une loi nationale couvrant toutes les formes d'activité sociale et économique dans tous les secteurs du pays. Tel est le principe sur lequel reposent les normes nationales pour la protection de l'environnement. Pour ce qui est de la planification de la prévention de la pollution, nous disons que vous ne pouvez pas procéder ainsi pour diverses raisons complexes mais claires. Concentrez-vous sur le secteur fédéral; utilisez les dispositions en vigueur dans le secteur fédéral comme norme pour les provinces. Vous obtenez vos normes nationales grâce à des mesures complémentaires de la part du gouvernement fédéral et des provinces. C'est parce que nous avons cette conception des normes nationales ou d'une législation nationale que les praticiens et les décideurs politiques sont incapables de voir qu'on ne peut pas planifier la prévention de la pollution comme on le fait actuellement. Si vous le faites, ce sera à très petite échelle et très faible.

Deuxièmement, c'est parce qu'on a créé, dans le cadre de la LCPE, toute une architecture disant que vous pouvez agir à l'égard des substances chimiques toxiques uniquement après avoir déclaré une substance toxique en vertu de la LCPE. Si vous examinez la façon dont on planifie la prévention de la pollution, vous ne désignez pas des substances comme étant toxiques et vous n'entamez pas une procédure longue et coûteuse pour décider qu'une substance est toxique. Vous prenez plutôt une liste des substances toxiques et vous dites que votre milieu de travail en utilise une ou plusieurs, que vous devez donc planifier la prévention de la pollution pour tenir compte de toutes les substances toxiques présentes dans votre milieu de travail et pas seulement de celles que la LCPE déclare toxiques. La façon dont on conçoit la LCPE à l'échelle du pays a empêché les gens de réfléchir sérieusement aux moyens de planifier efficacement la prévention de la pollution.

Le sénateur Tardif : Merci pour cette explication. Je vais passer aux produits de consommation qui contiennent du mercure tels que les jouets pour enfants, les cosmétiques, les thermomètres, les appareils électriques, les ampoules électriques, et cetera.

M. Lambert : Les bijoux de fantaisie sont un produit important en ce qui concerne les enfants.

Le sénateur Tardif : Suggérez-vous d'interdire tous les produits de consommation contenant du mercure au lieu d'essayer de les contrôler et de les gérer une fois qu'ils sont sur le marché?

M. Lambert : Certainement pour ce qui est des jouets pour enfants et des bijoux de fantaisie qui sont deux exemples catastrophiques. Un autre exemple est le plomb présent dans les bijoux de fantaisie. Le problème est que les enfants mettent ces objets dans leur bouche et les sucent. Nous avons des accords

camped outside the store that sold the costume jewellery that caused her daughter to develop holes in her head. We have guidelines in place but the fact is that the borders are leaky and these goods come into Canada. We might have guidelines in place that ban mercury or lead in costume products but consumers can go to any of these fairs and see people selling all of these trinkets. It is all shiny and glittery so all the children want to buy something. Yet, there is no monitoring program to ensure that the goods are safe, to know where the goods are manufactured or how they are brought into Canada. There needs to be a way to address that gap.

Perhaps if we have regulations and specific laws that address this issue, it would improve. The situation is not unlike waiting for the evidence — until the fifth or sixth child dies — to prove that a stop sign is needed. We have made positive moves, such as removing mercury from running shoes that flicker. It was the mercury that caused them to do that. It is another example of costume jewellery. We are moving in that direction but, certainly, we need specific regulations and we need to work with our international partners to ensure that they are monitoring activities in their own jurisdictions. As well, many children are probably making a lot of this costume jewellery from supplies available in the stores.

Senator Tardif: I will go through my costume jewellery when I get home and put it in the garbage.

Senator Milne: I will follow through on costume jewellery because this affects women and children, in particular when children put it in their mouths and suck on it. I am assuming that mercury is used in some white metal compounds that pieces of glass are set into. Is this what you mean when you say “costume jewellery?”

Mr. Lambert: Yes, and we have been trying to address the issue for a long time. An example is the girl that died in Minnesota about a year and a half ago from lead in costume jewellery. We have everything in place to try to supposedly deal with this kind of problem but whether it is working, we do not have the information and the data to know. It feeds a little into what we are recommending for information gathering for CEPA. What we have taking place is measuring the emissions from a stack but there is no real monitoring program to ensure that things that we think we are doing is taking place.

Senator Milne: I am asking you to be specific because we are live on air right now, and this will be seen by people across Canada. I am asking you to be specific to try to get some of this information out there. This woman is camping in front of a store in Calgary because her child has holes in her head.

volontaires pour essayer de remédier à ce problème. Une femme de Calgary a campé devant le magasin qui a vendu le bijou de fantaisie à cause duquel sa fille a eu des trous dans la tête. Nous avons des lignes directrices en place, mais le fait est que les frontières sont poreuses et que ces marchandises arrivent au Canada. Nous avons des directives qui interdisent le mercure ou le plomb dans les bijoux de fantaisie, mais les consommateurs peuvent rencontrer des gens qui vendent tous ces articles dans n'importe quelle foire. Comme ils sont brillants et scintillants, tous les enfants veulent les acheter. Pourtant, il n'y a pas de programme de surveillance pour assurer l'innocuité de ces produits, pour savoir où ils sont fabriqués et comment ils sont importés au Canada. Il nous faut un moyen de combler cette lacune.

Si nous avons des règlements et des lois précises à cet égard, cela améliorerait peut-être la situation. C'est comme lorsqu'on attend un cinquième ou sixième décès d'enfant pour le comprendre qu'il faut installer un panneau d'arrêt. Nous avons pris des mesures positives, notamment en supprimant le mercure des chaussures qui scintillent lorsque vous marchez. C'est le mercure qui causait cette réaction. Les bijoux de fantaisie sont un autre exemple. Nous nous orientons dans cette direction, mais nous avons certainement besoin de règlements précis et nous devons travailler avec nos partenaires internationaux pour qu'ils surveillent le marché dans leur propre pays. D'autre part, un grand nombre d'enfants font sans doute une utilisation importante des fournitures vendues dans les magasins pour créer des bijoux de fantaisie.

Le sénateur Tardif : Je vais examiner mes bijoux de fantaisie quand je rentrerai chez moi et je vais les mettre à la poubelle.

Le sénateur Milne : Je vais poursuivre sur le sujet des bijoux de fantaisie, car cela touche les femmes et les enfants, surtout quand les enfants les mettent dans leur bouche et les sucent. Je suppose que le mercure est utilisé dans certains composés de métal blanc dans lesquels on insère des morceaux de verre. C'est ce que vous voulez dire quand vous parlez de « bijoux de fantaisie »?

M. Lambert : Oui, et cela fait longtemps que j'essaie de m'attaquer à ce problème. La jeune fille qui est morte au Minnesota, il y a environ un an et demi, à cause de la présence de plomb dans des bijoux de fantaisie en est un bon exemple. Nous avons toutes les dispositions en place pour nous attaquer à ce genre de problèmes, mais nous n'avons pas les renseignements et les données nous permettant de savoir si cela fonctionne. Cela se rapporte un peu à ce que nous recommandons en ce qui concerne la collecte de renseignements pour la LCPE. Nous mesurons les émissions qui sortent d'une cheminée d'usine, mais il n'a pas de véritable programme de surveillance pour s'assurer que les mesures que nous croyons prises le sont vraiment.

Le sénateur Milne : Je vous demande d'être précis, car cette séance est télédiffusée et sera vue par les Canadiens de tout le pays. Je vous demande d'essayer de fournir des renseignements précis à ce sujet. Cette femme campe devant un magasin de Calgary parce que sa fillette a des trous dans la tête.

Mr. Lambert: That was in the past. If you search on the Internet, you will find the history of that incident with the woman in Calgary. It is an example of, "Here is what is going on, and we think we are dealing with this." There are certainly agreements in place to try to limit this going on, but I am suggesting that we do not really have the information and the actual testing programs to ensure this is actually taking place. I do not believe anyone is saying that it is okay to have costume jewellery with this stuff in it, but it is a question of how do we know.

Senator Milne: In other words, mothers, if you are out there listening, if you are putting something around your child's neck or on their finger or wrist, make sure it is gold, something inert.

To come back to the question before us, I congratulate you all, because you have been the most specific witnesses that we have had before this committee, and you have come up with specific suggestions.

I do differ a bit from Senator Angus when he said we have fallen so far behind in Canada on mercury emissions and what we are doing about them. In fact, we have not. Mercury emissions are down something like 90 per cent, and I believe someone said 70 per cent, but that is in spite of CEPA, not because of CEPA. What can we do with CEPA to make it more effective? I really do appreciate these specific recommendations.

The Chairman: I think it was down more than 70 per cent. We heard from industry that it was close to 90 per cent, or more. We have seen graphs that purport to show this. If the mercury emissions that we make from industrial sources in Canada have in fact, been reduced by 90 per cent, who cares under what regulation or rubric they were reduced? If they have been reduced, they have been reduced. If it was incidental to CEPA, what difference does that make?

Mr. Lambert: The difference is, with respect, that we are here to review CEPA, and we are looking at CEPA as a tool. If CEPA as a tool is not working because it is not reducing mercury emissions, and if many Canadians are pounding on the doors of industry, saying, "Here is the problem, and you have to get the mercury emissions down," and if you are coming up with agreements between the general public and industry to start doing something, then clearly it is suggesting there is a gap in CEPA.

The Chairman: You are right, and that is the question we asked you to address. However, industry has said that CEPA may not be working, but the fact is that without CEPA and without the applications of CEPA, they have reduced mercury emissions by 90 per cent, so is that not good?

Mr. Lambert: If we look at it from a historical perspective, we have known for a long time that mercury is a problem. I was involved with Canada-wide standards for mercury from coal. We sat around for delay after delay, and it was not until we developed a consensus process in Alberta and essentially sat with industry and reached agreements ourselves. The public put in many

M. Lambert : C'est arrivé il y a un certain temps. Si vous faites une recherche sur Internet, vous trouverez l'histoire au sujet de cette femme de Calgary. C'est un exemple de ce qui se passe en réalité. Il y a certainement des accords qui ont été mis en place pour essayer de limiter ce genre de problème, mais je crois que nous n'avons pas vraiment les renseignements et les programmes de tests voulus pour nous assurer que des mesures sont prises. Personne n'est certainement d'accord pour que ces substances se retrouvent dans les bijoux de fantaisie, mais comment pouvons-nous le savoir?

Le sénateur Milne : Autrement dit, si les mères qui nous écoutent veulent mettre quelque chose autour du cou, du doigt ou du poignet de leur enfant, elles doivent veiller à ce que ce soit de l'or, une substance inerte.

Pour revenir à la question qui nous intéresse, je vous félicite tous, car vous avez été les témoins les plus précis qui aient comparu devant notre comité et vous nous avez fait des suggestions précises.

Je ne suis pas tout à fait d'accord avec le sénateur Angus lorsqu'il dit que nous avons pris énormément de retard, au Canada, en ce qui concerne les émissions de mercure et les mesures à prendre pour y remédier. En fait, ce n'est pas le cas. Les émissions de mercure ont diminué d'environ 90 p. 100. Quelqu'un a parlé, je crois de 70 p. 100, mais c'est malgré la LCPE et non pas grâce à la LCPE. Que pouvons-nous faire pour rendre la LCPE plus efficace? J'apprécie vraiment ces recommandations précises.

Le président : Je pense qu'il y a eu une réduction de plus de 70 p. 100. L'industrie nous a dit que c'était près de 90 p. 100 ou plus. Nous avons vu des graphiques qui le démontrent. Si les émissions de mercure de sources industrielles ont effectivement diminué de 90 p. 100 au Canada, qui se soucie de savoir grâce à quel règlement ou quelle disposition nous avons obtenu ce résultat? Si les émissions ont diminué, elles ont diminué. Si c'est grâce à la LCPE, quelle différence cela fait-il?

M. Lambert : Si vous le permettez, la différence c'est que nous sommes ici pour examiner la LCPE et que nous considérons la LCPE comme un instrument. Si la LCPE est un instrument qui ne fonctionne pas parce qu'il ne réduit pas les émissions de mercure et si de nombreux Canadiens vont frapper à la porte de l'industrie en disant : « Cela pose un problème et vous devez réduire vos émissions de mercure », si des ententes sont conclues entre le public et l'industrie pour commencer à faire quelque chose, cela laisse clairement entendre que la LCPE présente des lacunes.

Le président : Vous avez raison, et c'est la question que nous vous avons demandé d'aborder. Cependant, l'industrie a dit que la LCPE ne fonctionne peut-être pas bien, mais que sans elle et sans son application, elle a réduit les émissions de mercure de 90 p. 100. N'est-ce pas une bonne chose?

M. Lambert : Si nous examinons la question dans une perspective historique, nous savons depuis longtemps que le mercure pose un problème. J'ai participé à l'élaboration des normes pancanadiennes pour le mercure provenant du charbon. Les choses ont été constamment retardées et c'est seulement après être parvenus à un consensus en Alberta et nous être entendus

volunteer hours persuading industry and trying to get them to understand the public health side of the issue. If CEPA was working properly, we could have had these reductions in the 1990s and we would be that much further ahead. As well, we would have development of technology to reduce mercury emissions back in the 1990s, and we could now be exporting that technology to China and India and all these places that have hundreds of coal plants coming on line. We are still fooling around with trying to figure out how to get mercury out of coal emissions. Those coal plants are going in without any mercury control. If CEPA had been effective and we had put in a pollution control strategy on coal plants in the 1990s, or even in the 1980s, right now, we could probably be talking with China and saying, "We will come over there. Here is good environmental legislation we have developed; it has been through the public; we believe it is sound. Here is a set of technology suites that will back up that legislation so you are not in a situation where you have legislation and nothing to enforce it with." We could be a world leader, whereas, we are not in that position now, and the problem is that Canada is actually the one that will be getting the emissions from that mercury. It will go into the global pool and deposit in Canada. CEPA should have played a role a long time ago to do that, and it would have facilitated world change. That is the difference.

The Chairman: Thank you.

Senator Milne: Dr. Lambert, you have talked about all these new coal plants in Alberta.

Mr. Lambert: No, senator, I was speaking of coal plants in China.

Senator Milne: Yes, but how is the gasification of coal project going in Alberta? How mercury-free will that be?

Mr. Lambert: I do not think I can answer that question. I would say it is a challenge for the public to be involved in knowing the various stages of some of these industrial processes. Even for just putting in the activated carbon to reduce mercury, it is a challenge for us to get the data and be participants in how that information and technology is being developed. It is very challenging right now for the public.

Senator Milne: A big fish in Alberta now is how best to use coal and make it as clean as possible, and gasification is one of the processes they were working on. If you can find out any information, it would be interesting.

Mr. Lambert: I have made many good friends in the industry, and if I can find that information, I will bring it forward.

Senator Milne: Thank you.

Senator Angus asked you why; my question is how — how to do some of these things and how to put the teeth into CEPA, which you have suggested. Mr. Bennett has said that we should

nous-mêmes avec l'industrie que les choses ont débloqué. Le public a passé de nombreuses heures à essayer de persuader l'industrie et à l'amener à comprendre les conséquences pour la santé publique. Si la LCPE fonctionnait comme il faut, nous aurions pu obtenir ces réductions dans les années 1990 et nous serions beaucoup plus avancés. Nous aurions également développé la technologie permettant de réduire les émissions de mercure dès les années 1990 et nous pourrions maintenant exporter cette technologie vers la Chine et l'Inde ainsi que tous les pays qui vont construire des centaines de centrales au charbon. Nous essayons toujours de trouver un moyen d'éliminer le mercure des émissions des centrales au charbon. Ces centrales sont construites sans aucun contrôle des émissions de mercure. Si la LCPE avait été efficace et si nous avions mis en place une stratégie de contrôle de la pollution pour les centrales au charbon dans les années 1990 ou même les années 1980, nous serions sans doute en train de dire à la Chine : « Nous allons venir chez vous. Nous avons mis au point une bonne législation environnementale que le public a approuvée et que nous croyons bonne. Voici une série de moyens technologiques qui soutiendront cette législation afin que vous ne vous trouviez pas avec une loi, mais sans rien pour l'appliquer. » Nous pourrions être un chef de file mondial alors que nous ne sommes pas dans cette situation. Malheureusement, c'est le Canada qui va recevoir ces émissions de mercure. Ce mercure va se déposer chez nous. La LCPE aurait dû jouer un rôle depuis longtemps à cet égard et cela aurait facilité les changements à l'échelle mondiale. Voilà la différence.

Le président : Merci.

Le sénateur Milne : Monsieur Lambert, vous avez parlé de toutes les nouvelles centrales au charbon qu'il y a en Alberta.

M. Lambert : Non, sénateur, je parlais des centrales au charbon de Chine.

Le sénateur Milne : Oui, mais qu'en est-il du projet de gazéification du charbon en Alberta? Dans quelle mesure le mercure en sera-t-il absent?

M. Lambert : Je ne pense pas pouvoir répondre à cette question. Je dirais qu'il est difficile pour le public d'être au courant des diverses étapes de certains de ces processus industriels. Rien qu'en ce qui concerne la réduction du mercure grâce à du charbon activé, nous avons de la difficulté à obtenir des données et à savoir comment progresse cette technologie. C'est très difficile à suivre pour le public.

Le sénateur Milne : Un des gros défis actuels pour l'Alberta est de trouver le meilleur moyen d'utiliser le charbon et de le rendre le plus propre possible. La gazéification est l'un des procédés auxquels on travaille actuellement. Si vous pouvez obtenir des renseignements à ce sujet, ce serait intéressant.

M. Lambert : Je me suis fait un bon nombre d'amis dans l'industrie et si je peux obtenir ces renseignements, je vous les communiquerai.

Le sénateur Milne : Merci.

Le sénateur Angus vous a demandé pourquoi. Je vous demande maintenant comment faire certaines des choses que vous avez suggérées et comment rendre la LCPE plus efficace.

just do it and make it law and then the provinces would follow along. There is a very big barrier in between making a federal law and getting provinces to follow along. We all know that and it sounds great, but I have real qualms about it actually happening in many cases.

Mr. Bennett: If we look at the history of Canadian federalism and cooperative federalism, you have a right to be pessimistic. On the other hand, the way that the Canadian Labour Congress has articulated the process is that the federal provisions under CEPA Part IX are only the first stage in a national standard of pollution prevention planning.

Senator Milne: If an inspector went into a plant, as you know, the first people to complain would be the unionized workers.

Mr. Bennett: Our proposal is that we should not pretend that federal inspectors have any business inside workplaces under federal jurisdiction. Then we have our own mechanisms, like the Canadian Council of Ministers of the Environment, to say to the provinces, "This is the federal standard, this is what we regard as the flagship of pollution prevention planning, and we want to enter into discussions with you so that we get similar, not identical, but similar legislation and regulations in the provinces and the territories."

What will we do other than talk about cooperation? What else will we do? The Canadian Labour Congress proposed a scheme of what you could call "environmental taxation," but it is actually permits. If you use a certain range of chemicals, then there is a fee that you have to pay to the federal government. This fee is then used as a source of revenue to help the provinces implement legislation and regulations that come up to the federal standard under Part IX of CEPA.

Presently, that aspect is not anywhere near the top of the political agenda. However, it certainly was on the agenda in CEPA 1999 when the Department of Natural Resources and Environment Canada were looking at the whole question of fees, taxes and charges under CEPA. The aspect they completed was to develop a system that would make it possible to implement emissions trading or a carbon tax under CEPA.

The sort of proposal that the CLC made was considered, but it was rejected because this issue was not a government priority. Also, I think there were some doubts as to whether Environment Canada was the right vehicle for doing something that you might say comes under the jurisdiction of Revenue Canada.

We have worked out quite a convincing proposal for trying to induce the provinces to follow the federal flagship standard, and we have articulated that proposal. We have used American and Danish examples with respect to the way this is completed. It is not simply a question of saying this is what we are doing and telling the federal departments to do the same. It has been articulated more thoroughly than that.

M. Bennett a dit que nous devrions simplement agir et légiférer, après quoi les provinces nous emboîteraient le pas. Il y a tout un chemin à parcourir entre le moment où une loi fédérale est adoptée et celui où les provinces emboîtent le pas. Cela semble une excellente chose, mais j'ai de sérieux doutes que cela se produise dans bien des cas.

M. Bennett : Si nous prenons l'histoire du fédéralisme canadien et du fédéralisme coopératif, vous avez le droit d'être pessimiste. D'un autre côté, selon la façon dont le Congrès du travail du Canada envisage le processus, les dispositions fédérales de la partie IX de la LCPE représentent seulement la première étape d'une norme nationale de planification de la prévention de la pollution.

Le sénateur Milne : Si un inspecteur va dans une usine, comme vous le savez, les premiers à s'en plaindre seront les travailleurs syndiqués.

M. Bennett : Nous ne prétendons pas que les inspecteurs fédéraux doivent intervenir dans les milieux de travail du ressort du gouvernement fédéral. Nous avons nos propres mécanismes, comme le Conseil canadien des ministres de l'environnement, pour dire aux provinces : « Telle est la norme fédérale, telle doit être la pierre angulaire de la planification de la prévention de la pollution et nous voulons discuter avec vous afin qu'il y ait une législation et une réglementation similaire, non pas identique, mais similaire, dans les provinces et dans les territoires. »

Que ferons-nous à part parler de coopération? Que ferons-nous d'autre? Le Congrès du travail du Canada a proposé ce que l'on pourrait appeler une « taxation environnementale », mais il s'agit en fait de permis. Si vous utilisez certaines substances chimiques, vous devez payer des droits au gouvernement fédéral. Ces droits constitueront une source de revenu qui servira à aider les provinces à mettre en oeuvre une législation et une réglementation qui s'aligneront sur la norme fédérale établie en vertu de la partie IX de la LCPE.

À l'heure actuelle, cette question ne fait absolument pas partie des priorités politiques. Néanmoins, elle figurait certainement à l'ordre du jour, en 1999, lorsque le ministère des Ressources naturelles et Environnement Canada se sont penchés sur toute la question des droits, des taxes et des prélèvements se rapportant à la LCPE. Ils ont mis au point un système qui permettrait de mettre en oeuvre un échange d'émissions ou une taxe sur le carbone en vertu de la LCPE.

Une proposition similaire à celle qu'a faite le CTC a été examinée, mais elle a été rejetée parce que ce n'était pas une priorité pour le gouvernement. Je crois que l'on avait aussi certains doutes quant à savoir si Environnement Canada pouvait se charger d'une responsabilité qui relevait peut-être davantage de Revenu Canada.

Nous avons mis au point une proposition assez convaincante pour essayer d'amener les provinces à adopter la norme fédérale et nous avons formulé cette proposition. Nous nous sommes servis des exemples américains et danois pour indiquer comment y donner suite. Il ne suffit pas de dire que c'est ce que nous allons faire et que les ministères fédéraux doivent en faire autant. Nous avons été beaucoup plus précis.

Senator Milne: Dr. Lee, you have spoken of cleaning up the Great Lakes Basin, the Arctic and the Maritime provinces. Sydney is a prime example. How do you propose to complete that clean up?

Dr. Lee: The way we see CEPA changing would be in the following manner: First, to develop a meaningful virtual elimination section to add not just mercury but also other hazardous substances that have already been defined as Level 1 substances. Developing that section in CEPA would be very good for eliminating these substances. Second, we should look at vulnerable geographic areas and accomplish more in those areas. Third, focus on the vulnerable populations we have mentioned, children and pregnant women, who are vulnerable to mercury as well as other hazardous substances. Four, get those hazardous substances, such as mercury, out of our products manufactured here and imported into the country.

Those are some ways in which we would like to see CEPA change.

Senator Milne: I still do not see how changing CEPA can do much about cleaning up the Great Lakes Basin. That free mercury is already there.

Dr. Lee: The virtual elimination part of it is not looking at just the baseline mercury that is there, but also making a drastic reduction on mercury that will be deposited now and in the future.

By having CEPA put mercury on their virtual elimination list, it would definitely enhance what will be released in the future from industry, manufacturing et cetera. Therefore, it will reduce future impacts of mercury.

Senator Milne: Therefore, releases would continue to increase, but it would slow down the angle of the graph?

Dr. Lee: As far as atmospheric mercury is concerned, it is not just Canada that contributes to what is deposited in the Great Lakes. We still contribute significantly to the Great Lakes.

Another thing that has been mentioned is that internationally we want to set an example in order that others can follow suit. This is another area in which we can make a big and meaningful difference.

The Chairman: Mr. Bennett, you talked about elimination of a number of things, including dental amalgam, which is on the list that you specifically mentioned.

We have heard from the Canadian Dental Association. It is their contention, first, that mercury involved in dental amalgam is virtually trapped there and that its emissions in the human body are relatively insignificant. They have put in place for virtually all members of their association means by which when the dental amalgam is removed, when a filling is removed and changed, and

Le sénateur Milne : Docteur Lee, vous avez parlé de nettoyer le bassin de Grands Lacs, l'Arctique et les provinces des Maritimes. Sydney est un excellent exemple. Comment comptez-vous terminer ce nettoyage?

Dre Lee : Voici comment nous envisageons des changements à la LCPE : Premièrement, il faudrait renforcer les dispositions concernant la quasi-élimination afin qu'elles s'appliquent non seulement au mercure, mais aussi aux autres substances dangereuses qui ont déjà été définies comme des substances de niveau 1. Le renforcement de ces dispositions de la LCPE contribuerait largement à l'élimination de ces substances. Deuxièmement, nous devrions examiner les régions géographiques vulnérables et faire plus dans ces régions. Troisièmement, il faudrait mettre l'accent sur les populations vulnérables que nous avons mentionnées, soit les enfants et les femmes enceintes, qui sont vulnérables au mercure, de même qu'aux autres substances dangereuses. Quatrièmement, il s'agit d'éliminer les substances dangereuses comme le mercure des produits qui sont fabriqués au Canada ou qui sont importés dans notre pays.

Ce sont là certains des changements que nous voudrions voir apporter à la LCPE.

Le sénateur Milne : Je ne vois toujours pas comment ces changements à la LCPE contribueraient beaucoup au nettoyage du bassin des Grands Lacs. Le mercure s'y trouve déjà.

Dre Lee : Les dispositions concernant la quasi-élimination ne visent pas seulement le mercure qui se trouve déjà là, mais visent aussi à réduire énormément le mercure qui sera déposé maintenant et à l'avenir.

En inscrivant le mercure dans la liste de quasi-élimination de la LCPE, on réduirait certainement les émissions futures de l'industrie, du secteur de la fabrication, et cetera. Par conséquent, cela réduira l'impact futur du mercure.

Le sénateur Milne : Par conséquent, les émissions continueraient d'augmenter, mais à un rythme moins rapide?

Dre Lee : En ce qui concerne le mercure atmosphérique, ce n'est pas seulement le Canada qui contribue au dépôt de mercure dans les Grands Lacs. Notre contribution est quand même importante.

Une autre chose qui a été mentionnée est que nous voulons donner l'exemple, sur la scène internationale, afin que d'autres pays nous imitent. C'est un autre domaine dans lequel nous pouvons changer largement les choses.

Le président : Monsieur Bennett, vous avez parlé de l'élimination d'un certain nombre de choses, y compris de l'amalgame dentaire, qui figure sur la liste que vous avez mentionnée.

Nous avons entendu le témoignage de l'Association dentaire canadienne. Elle affirme, tout d'abord, que le mercure présent dans l'amalgame dentaire y est pratiquement piégé et qu'il ne se répand pratiquement pas dans l'organisme. L'association a mis en place une procédure, à l'intention de tous ses membres, pour que lorsque l'amalgame dentaire est enlevé, lorsqu'un plombage est

when it goes into the drain when we all spit it out, as we do, there are processes now in place in that drain that remove the mercury, trap it and the means by which it is then dealt with are very carefully controlled. It is properly — one cannot say disposed of because you cannot dispose of mercury, but it is dealt with properly. I am wondering if you agree with me.

I am wondering if you have reason to disagree with or question the contention of the Dental Association that it is okay, and it is the most practical thing for us to use as a component of a dental filling.

They said clearly that gold is a better alternative, but that the practicality of it is that there are many of us who simply cannot afford gold and that dental amalgam containing mercury is okay.

Mr. Bennett: Let us say we have a situation in which mercury amalgam fillings are there in the millions in the population, and when these fillings are removed, one must capture the mercury and ensure it does not escape, pollute the environment and damage human health at the waste end of the process.

The Chairman: That is also true when a person with dental amalgam fillings dies. We have discussed that as well.

Mr. Bennett: If you take this limited scenario, this is the best that we can do. If dentists and the profession are following this procedure, that is all that can be done. The trouble with pollution control methods is that once that pollutant has been created, you cannot do anything more than capture and insulate it from the human environment.

In some cases, you can effectively destroy the pollutant. The example is PCBs. In the case of mercury compounds, you cannot do that. Once all this waste has been taken out, all one can do is put it in a pot and ensure it does not escape. I have no problem with that part of it.

The other part, which is how to stop mercury from getting into people's fillings, that is a question for the legislators to determine as to when the alternatives are less unsafe than mercury, the alternatives being ceramic and gold.

Once we are convinced that there are less unsafe alternatives, you then simply stop the profession from using mercury in fillings. Whether that has been done, I do not know. Mercury fillings are, if they exist at all, only a small part of the contribution to the problem.

The thing to grasp is, again, the distinction between prevention and control methods. The main and most effective method is to stop the mercury from being produced or used in the first place. Control methods, once the stuff is there — and it is a matter of great regret that it is — one simply must make the best of control methods. From what you are saying, Senator Banks, the dental profession is doing that.

The Chairman: We were happy to hear that they are.

You spoke, Mr. Lambert, about the ethical background in all these questions. That is a phrase that I have not heard before.

enlevé et changé et lorsque nous le recrachons, le mercure est récupéré et traité d'une façon rigoureusement contrôlée. Il ne peut pas être rejeté, mais il est traité selon une procédure rigoureuse. Je me demande si vous êtes d'accord avec moi.

Je me demande si vous avez des raisons de contester les affirmations de l'Association dentaire canadienne qui dit que c'est la substance la plus pratique à utiliser pour réparer les dents.

L'Association dit clairement que l'or est une solution préférable, mais qu'un grand nombre de gens n'ont pas les moyens de payer de l'or et que les amalgames dentaires au mercure sont acceptables.

M. Bennett : Disons plutôt que des millions de gens ont de l'amalgame au mercure dans la bouche et que lorsque cet amalgame est enlevé, il faut récupérer le mercure pour s'assurer qu'il ne polluera pas l'environnement et ne causera pas de tort pour la santé humaine après avoir été rejeté.

Le président : C'est également vrai lorsqu'une personne qui a des obturations à l'amalgame dentaire meurt. Nous en avons discuté également.

M. Bennett : Si vous prenons ce scénario limité, c'est le mieux que nous puissions faire. Si les dentistes et les membres de la profession suivent cette procédure, c'est tout ce qu'il est possible de faire. Le problème que posent les méthodes de contrôle de la pollution, c'est qu'une fois que le polluant a été créé, il faut se contenter de le capter et de l'isoler de l'environnement humain.

Dans certains cas, vous pouvez détruire effectivement le polluant. Un bon exemple est celui des PCB. Dans le cas des composés au mercure, vous ne pouvez pas le faire. Une fois que ces déchets ont été extraits, vous pouvez seulement les mettre dans un pot et veiller à ce qu'ils ne s'en échappent pas. Je ne vois pas d'objection à cet égard.

D'autre part, il s'agit de voir comment empêcher le mercure d'entrer dans les obturations dentaires et c'est aux législateurs de déterminer s'il existe des solutions moins dangereuses que le mercure, à savoir la céramique et l'or.

Une fois que vous êtes convaincu qu'il y a des solutions moins dangereuses, il suffit d'empêcher les dentistes d'utiliser le mercure pour faire des obturations. Je ne sais pas si cela a été fait. Si l'on continue de faire des obturations au mercure, cela ne représente qu'une petite partie du problème.

Il s'agit, là encore, de faire la distinction entre la prévention et les méthodes de contrôle. La méthode la plus efficace consiste à interdire la production ou l'utilisation du mercure. Une fois que la substance est là, et elle est malheureusement là, nous pouvons seulement faire le meilleur usage possible des méthodes de contrôle. D'après ce que vous dites, sénateur Banks, c'est ce que font les dentistes.

Le président : Nous nous réjouissons de l'apprendre.

Monsieur Lambert, vous avez parlé du contexte éthique de toutes ces questions. C'est la première fois que j'en entends parler.

I think the members of our committee are probably sick and tired of the amount of paper that we send out. We try to keep everybody up to date on everything, and it is voluminous. I apologize for that.

An article and a report last week by the Harvard School of Public Health referred to neurotoxic substances and their existence in the world, in North America in particular, as a silent pandemic. You have all referred to this to a degree with respect to the difference between the neurotoxic effects of mercury in particular on adults, on the one hand, and on children, on the other, in respect of the development of their mental capacity. We are used to people sometimes being alarmist.

Would you subscribe to the contention that this is, in fact, a silent pandemic and that it is having demonstrable and emergent effects upon the mental capacities and development of our children?

Mr. Lambert: If I am correct, I believe you are referring to the new paper by Philip Landrigan. Dr. Landrigan is very well respected —

The Chairman: The name I recall is Philippe Grandjean.

Mr. Lambert: He is the other author.

The Chairman: It was Harvard.

Mr. Lambert: There were two authors, and I referred to Dr. Landrigan because he has been a key person pushing the neurotoxicity of lead. Lead and mercury have both been identified as two key elements in neurotoxicity.

I think it is important to interpret that we are not talking about things where children are dropping dead. He is talking about, on a population perspective, looking at lead and mercury and the detriment in IQ, and it translates into a tremendous health burden and a cost, not only financially because we are less productive, but also if I am correct as a sort of dimming of our neuro-capacities. It is a subtle type of thing, but it is occurring across a population basis. It is affecting all of these children and cutting across socioeconomic status and IQ, so intelligent people are not as intelligent as they could be. It is a shifting of the actual distribution of the curve. That is why I believe he is referring to it as a pandemic.

In my submission, I have called children the unwitting targets of environmental justice. That is the kind of context in which I am referring to that term. These children have no capacity to make changes so they are not protected. They have no voice. It is a problem. We now know they are particularly vulnerable to neurotoxic substances. For that reason, we have recommended putting neurotoxic substances on the list for virtual elimination, and we should move in that direction.

The Chairman: Just for the interest of us and those who are still watching us on television, when you talked about costume jewellery and things like that, bobbles containing mercury and

Les membres de notre comité en ont sans doute assez d'être submergés sous la paperasse. Nous essayons de tenir tout le monde au courant de tous les dossiers et cela représente une paperasse volumineuse. Je m'en excuse.

Un article et un rapport publiés la semaine dernière par la Harvard School of Public Health parlaient de l'existence des substances neurotoxiques dans le monde, notamment en Amérique du Nord, où elles causeraient une pandémie silencieuse. Vous en avez tous parlé dans une certaine mesure en signalant la différence entre les effets neurotoxiques du mercure sur les adultes d'une part, et sur les enfants d'autre part, pour ce qui est du développement de leurs capacités mentales. Nous avons l'habitude d'entendre parfois des discours alarmistes.

Seriez-vous d'accord pour dire qu'il s'agit effectivement d'une pandémie silencieuse et qu'elle a des effets visibles et émergents sur les capacités mentales et le développement de nos enfants?

M. Lambert : Sauf erreur, je crois que vous parlez du nouveau rapport de Philip Landrigan. Le Dr Landrigan est très respecté...

Le président : Le nom dont je me souviens est Philippe Grandjean.

M. Lambert : C'est l'autre auteur.

Le président : C'était publié par Harvard.

M. Lambert : Il y avait deux auteurs et j'ai mentionné le Dr Landrigan, car c'est surtout lui qui a fait valoir la neurotoxicité du plomb. Le plomb et le mercure sont les deux principales substances reconnues pour leur neurotoxicité.

Je crois important de dire que ce dont nous parlons ne cause pas la mort immédiate des enfants. Le Dr Landrigan examine les effets néfastes du plomb et du mercure sur le QI de la population, les énormes conséquences que cela représente sur le plan de la santé et du coût, non seulement financier étant donné que nous sommes moins productifs, mais aussi, à cause de la réduction de nos capacités intellectuelles. C'est un phénomène subtil, mais qui touche l'ensemble de la population. Cela touche tous les enfants, quel que soit leur statut socioéconomique et leur QI, si bien que les gens intelligents ne sont pas aussi intelligents qu'ils pourraient l'être. Cela change la distribution de la courbe. Voilà pourquoi je crois qu'il parle là de pandémie.

Dans mon mémoire, j'ai dit que les enfants étaient les cibles involontaires de la justice environnementale. C'est dans ce contexte que j'utilise cette expression. Les enfants n'ont pas la possibilité d'apporter des changements et ne sont donc pas protégés. Ils n'ont pas voix au chapitre. Cela pose un problème. Nous savons maintenant qu'ils sont particulièrement vulnérables aux substances neurotoxiques. Pour cette raison, nous avons recommandé d'inscrire les substances neurotoxiques sur la liste de quasi-élimination et nous devrions nous orienter dans cette direction.

Le président : Pour la gouverne des membres du comité et des personnes qui nous regardent à la télévision, lorsque vous parlez de bijoux de fantaisie et d'objets de ce genre qui contiennent du

other neurotoxic substances, is it the manufactured gems or is it the metal part that holds those things together that causes the problem? Parents would like to know that. Is it all of the above, or do we know?

Mr. Lambert: I do not think we know. It is an issue that we have been trying to address for years, and we are struggling with it. Perhaps gains have been made in that area. I raised the issue as an example of where CEPA could be used for information gathering. If we had these types of monitoring programs going on, we would understand these types of questions. It is a gap. How widespread is it? Is it intermittent with the odd batches coming through with the presence of these toxic metals? It may depend on how refined things are. Things are done even before the manufacturer receives the products to make those materials. We do not understand these processes. I raised it from the point of view of trying to address a gap in CEPA.

The Chairman: Dr. Lee, you talked about thermometers. We have heard about them before. If you asked most Canadians where they come into contact with mercury, they would say thermometers. I presume we could reasonably extrapolate that if there are 20,000 deaths in the United States that are attributable to problems deriving from the use of mercury thermometers, then there are probably about 2,000 in Canada. That would be a demographic approximation. Are mercury thermometers outlawed in the United States?

Dr. Lee: I do not have specific information on regulations regarding mercury thermometers in the U.S.

We have information that there is a lot of mercury in different consumer products, as Mr. Lambert has pointed out, and in the energy sector. For example, medical incinerators also use mercury use. A wide variety of consumer and non-consumer products contain mercury. This is a good opportunity, in reviewing CEPA, to try to get mercury out of consumer products, especially, if at all possible.

I would like to respond to the idea of pandemic that you just referred to. I have one of the studies by the author that you mentioned. An epidemic is when a disease occurs at a rate that is much greater than you would expect. A pandemic would be an epidemic on a worldwide basis. If you look at mercury or other pollutants nowadays, it is a global problem. Mercury that is deposited from China or released from Canada does not remain just in the Great Lakes or in Canada; it is shared by the world population and the world's children. The idea from the study is that when they looked at populations in New Zealand and India and different areas, they found similar problems with decreased IQ and language problems and speech problems, which are related to loss of productivity and livelihood. This can be defined as a pandemic because it is occurring at a much greater rate than imaginable even 10 to 20 years ago, and it is a shared global phenomenon.

mercure et d'autres substances neurotoxiques, ces substances se trouvent-elles dans les fausses pierres ou le métal dans lequel elles sont enchâssées? Les parents aimeraient le savoir. Tout cela est-il contaminé ou savons-nous ce qu'il en est?

M. Lambert : Je ne pense pas que nous le savons. C'est un problème sur lequel nous nous penchons depuis des années. Nous avons peut-être fait des progrès dans ce domaine. J'ai mentionné cette question comme exemple dans lequel la LCPE pourrait servir à recueillir des renseignements. Si nous avions ce genre de programmes de surveillance, nous pourrions comprendre ce genre de problèmes. Il y a des lacunes à cet égard. Dans quelle mesure le problème est-il répandu? Est-il intermittent et avons-nous seulement quelques lots de produits dans lesquels ces métaux toxiques sont présents? Cela dépend peut-être du raffinage. Certains procédés sont utilisés avant même que le fabricant ne reçoive la matière première. Nous ne comprenons pas ces procédés. J'en ai parlé parce qu'il faut essayer de combler les lacunes de la LCPE à cet égard.

Le président : Docteur Lee, vous avez parlé des thermomètres. Nous en avons déjà entendu parler. Si vous demandez à la plupart des Canadiens comment ils sont entrés en contact avec le mercure, ils vous répondront que c'est à cause des thermomètres. Nous pourrions sans doute en conclure que s'il y a 20 000 décès aux États-Unis qui sont attribuables à l'utilisation de thermomètres au mercure, il y en a probablement environ 2 000 au Canada. C'est une approximation démographique. Les thermomètres au mercure sont-ils interdits aux États-Unis?

Dre Lee : Je n'ai pas de renseignements précis concernant la réglementation des thermomètres au mercure aux États-Unis.

D'après nos renseignements, d'importantes quantités de mercure sont présentes dans différents produits de consommation, comme l'a souligné M. Lambert, ainsi que dans le secteur énergétique. Par exemple, les incinérateurs médicaux utilisent aussi le mercure. Une grande variété de produits de consommation et d'autres produits contiennent du mercure. L'examen de la LCPE est une bonne occasion d'essayer d'éliminer le mercure, particulièrement des produits de consommation, si c'est possible.

Je voudrais répondre à ce que vous venez de dire au sujet de la pandémie. J'ai une des études de l'auteur que vous avez mentionné. Lorsque l'incidence d'une maladie est nettement plus grande qu'on ne s'y attendrait, il s'agit d'une épidémie. Une pandémie est une épidémie qui se répand à l'échelle mondiale. Si vous prenez le mercure et les autres polluants, il s'agit d'un problème mondial. Les dépôts de mercure qui proviennent de Chine ou du Canada ne polluent pas seulement les Grands Lacs ou le Canada, mais la population mondiale et les enfants du monde entier. Lorsque les auteurs de l'étude ont examiné les populations de la Nouvelle-Zélande, de l'Inde et de différentes régions du monde, ils ont constaté des problèmes similaires sur le plan de la diminution du QI et du langage, ce qui est relié à une baisse de productivité et des capacités de gain. Ce phénomène peut être défini comme une pandémie étant donné que son incidence est beaucoup plus élevée qu'on aurait pu l'imaginer il y a 10 ou 20 ans, et que c'est un phénomène mondial.

Senator Angus: Mr. Chairman, you asked part of the question I was going to explore with Dr. Lee. I will try to complete on the thermometers. I gather your concept of virtual elimination would mean statutory banning. Is that what you mean by virtual elimination?

Dr. Lee: Others on this panel might have a better definition than I do. However, as I understand virtual elimination, there is a baseline of substance that is naturally occurring. For example, for mercury, I believe it is 30 per cent occurring naturally and 70 per cent anthropogenic. By virtual elimination, we are trying to get rid of that anthropogenic or human-induced part.

Senator Angus: That phrase has nothing to do with banning specific consumer products?

Dr. Lee: In order to eliminate anthropogenic production of mercury, we would need regulations and policies in place that would not allow further production of certain products.

The Chairman: Am I correct that what you mean is that it would disallow the conscious use of input of mercury into making something? Is that what you mean by "anthropogenic"?

Dr. Lee: "Anthropogenic" in general terms means human-released mercury, not naturally occurring.

The Chairman: What you are talking about with respect to a ban is saying to manufacturers of electric light switches, light bulbs, thermometers, whatever, that they may not consciously put mercury into this product. Is that right?

Dr. Lee: Yes, when there are alternatives available. For example, if we look at thermometers, there are just as cheap and just as good thermometers available that do not have any mercury inside. Why should we allow mercury in thermometers when there are good alternatives available that consumers can have access to and can purchase without any economic or geographic barriers?

Senator Angus: Some witnesses who talked about thermometers left us with the impression that we are likely not producing mercury-filled thermometers in Canada, but we are still importing many of them. Thus, they still present a potential hazard.

That raises the issue of when they break or are disposed of. Are there guidelines that you can give us as to their disposal? Any number of senators might have two or three of these in their medicine cabinets. How do we get rid of them properly?

Dr. Lee: I would like to echo Mr. Bennett's comments that perhaps in this case we should be more proactive and preventive in our actions and have programs available to exchange mercury thermometers rather than have people waiting for them to break before disposing of them. Having effective programs

Le sénateur Angus : Monsieur le président, vous avez posé une partie de la question que j'allais explorer avec le Dre Lee. Je vais essayer d'en savoir plus au sujet des thermomètres. Je suppose que votre concept de quasi-élimination se traduirait par une interdiction légale. Est-ce bien ce que vous entendez par quasi-élimination?

Dre Lee : Certains d'entre nous auront peut-être une définition meilleure que la mienne. Pour ce qui est de la façon dont je conçois une quasi-élimination, il y a certaines substances qui existent à l'état naturel. Par exemple, pour le mercure, je crois qu'il provient à 30 p. 100 de sources naturelles et à 70 p. 100 de sources anthropogéniques. Une quasi-élimination vise à nous débarrasser de la partie anthropogénique ou créée par l'homme.

Le sénateur Angus : Cela ne signifie pas l'interdiction de certains produits de consommation?

Dre Lee : Pour éliminer la production anthropogénique de mercure, il faudrait des règlements et des politiques interdisant de poursuivre la fabrication de certains produits.

Le président : S'agit-il d'interdire d'utiliser sciemment du mercure pour fabriquer quelque chose? Est-ce bien ce que vous voulez dire par « anthropogénique »?

Dre Lee : L'expression « anthropogénique », au sens général du terme, se rapporte au mercure libéré par l'homme et non pas de façon naturelle.

Le président : Lorsque vous parlez d'une interdiction, il s'agit de dire aux fabricants d'interrupteurs électriques, de lampes électriques, de thermomètres ou peu importe, qu'ils ne doivent pas utiliser sciemment du mercure pour la fabrication de leurs produits. C'est bien cela?

Dre Lee : Oui, lorsqu'il y a des solutions de rechange. Par exemple, si vous prenez les thermomètres, il y a des thermomètres aussi bon marché et aussi efficaces qui ne contiennent aucun mercure. Pourquoi autoriser les thermomètres au mercure alors qu'il y a de bons produits de remplacement que les consommateurs peuvent acheter sans se heurter à des obstacles économiques ou géographiques?

Le sénateur Angus : Certains témoins qui ont parlé des thermomètres ont laissé entendre que nous ne fabriquons probablement pas des thermomètres au mercure au Canada, mais que nous continuons d'en importer un grand nombre. Ils constituent donc toujours un risque potentiel.

Un problème se pose lorsque ces thermomètres sont cassés ou jetés. Avez-vous des lignes directrices à nous proposer à cet égard? Les sénateurs ont peut-être deux ou trois de ces thermomètres dans leur armoire à pharmacie. Comment pouvons-nous nous en débarrasser?

Dre Lee : Comme l'a dit M. Bennett, dans ce cas, nous devrions peut-être être plus proactifs et avoir des programmes pour échanger nos thermomètres au mercure au lieu d'attendre que les gens les cassent pour les jeter. Le comité pourrait recommander la mise en place de programmes

available for people to exchange their old mercury-tainted thermometers for new without-mercury thermometers would be a good recommendation for the committee.

Senator Angus: I would imagine that when people are cleaning out, they just throw the old thermometers in the garbage, which is bad. The alternative would be to have a kind of control centre where there would be a better form of disposal. Do we have such a place to dispose of the thermometers? Does that issue fall within your general recommendations?

Dr. Lee: Are you asking whether there are hazardous waste disposal sites for thermometers?

Senator Angus: Is there some alternative readily available to Canadians for disposing of these kinds of products?

Dr. Lee: No, senator, I am not aware of any.

The Chairman: It depends from city to city; some places have such a facility and some do not.

Senator Angus: My comment about Canada being behind was directed to your comments, not specifically on our mercury emission reductions but rather generally on issues such as the points that you made about the precautionary principle and the other areas where we seem to be lagging. I think all of us on this committee are interested in Canada not lagging behind. Certainly, Senator Milne and I are two senators who want to make Canada number one and not go from number four to number 28, as we have in some areas.

Mr. Bennett: Can I use this as an opportunity to talk a little bit about the virtual elimination process? There is a very long and complicated procedure under CEPA for getting a chemical on the virtual elimination list. There is a major research project called "environmental assessment," and the chemical is assessed to determine whether it meets the technical definition of "toxic" under the CEPA. If it does, then it is declared CEPA toxic. Following that, a number of things can happen. The substance can go on the virtual elimination list; however, the trouble is, as far as I know, that there is only one chemical on the virtual elimination list of CEPA 1999, so we are about seven years behind. Of that chemical, no elimination action has been proposed.

Senator Angus: What is that chemical?

Mr. Bennett: I do not know.

The Chairman: It is not mercury.

Mr. Bennett: It is an extremely poisonous chemical, which is used in very small quantities. It could be hexachlorobenzene, which, I believe, is a greenhouse gas as well. The idea that mercury should be routed through this process and end up on the virtual elimination list is an exercise in circumlocution. If the committee wants action, my advice would be to not go through this process of getting something on the virtual elimination list. For example, you might get into long, drawn-out debates as to whether mercury in dental fillings truly has a health impact on the person with the fillings. My response is who cares? We know that

efficaces permettant aux gens d'échanger leur ancien thermomètre au mercure contre un nouveau thermomètre sans mercure.

Le sénateur Angus : Je suppose que lorsque les gens font le ménage, ils se contentent de jeter leurs vieux thermomètres à la poubelle, ce qui est une mauvaise chose. Une meilleure solution serait de les apporter dans un centre spécialisé. Avons-nous ce genre d'endroits pour nous débarrasser des thermomètres? Cette question entre-t-elle dans vos recommandations générales?

Dre Lee : Me demandez-vous s'il y a des sites d'élimination des déchets dangereux pour les thermomètres?

Le sénateur Angus : Les Canadiens ont-ils des solutions à leur disposition pour se débarrasser de ce genre de produits?

Dre Lee : Non, sénateur, pas à ma connaissance.

Le président : Cela varie d'une ville à l'autre. Certaines villes ont ce genre d'installation, mais d'autres pas.

Le sénateur Angus : Lorsque j'ai dit que le Canada était en retard, c'était à propos de vos observations, non pas sur la réduction de nos émissions de mercure, mais de façon générale en ce qui concerne le principe de prudence et les autres domaines dans lesquels nous semblons être à la traîne. Je pense que tous les membres du comité souhaitent que le Canada ne reste pas à la traîne. Le sénateur Milne et moi-même voulons certainement que le Canada occupe la première place au lieu de tomber du 4^e rang au 28^e rang, comme nous l'avons fait dans certains domaines.

M. Bennett : Pourrais-je profiter de l'occasion pour parler un peu du processus de quasi-élimination? La LCPE prévoit une procédure très longue et très compliquée pour l'inscription d'une substance chimique sur la liste de quasi-élimination. On entreprend un grand projet de recherche baptisé « évaluation environnementale » qui consiste à évaluer la substance chimique en question pour établir si elle répond à la définition technique de « toxique », aux termes de la LCPE. Si c'est le cas, elle est déclarée toxique aux termes de la LCPE. Plusieurs choses peuvent ensuite se produire. La substance peut être inscrite sur la liste de quasi-élimination. Malheureusement, à ma connaissance, une seule substance chimique figure sur la liste de quasi-élimination de la LCPE de 1999, si bien que nous avons environ sept ans de retard. Aucune mesure d'élimination n'a été proposée pour cette substance chimique.

Le sénateur Angus : De quelle substance s'agit-il?

M. Bennett : Je l'ignore.

Le président : Ce n'est pas le mercure.

M. Bennett : C'est un produit chimique extrêmement dangereux qui est utilisé en très petites quantités. Cela pourrait être l'hexachlorobenzène qui est également, je crois, un gaz à effet de serre. L'idée de soumettre le mercure à ce processus pour qu'il se retrouve sur la liste de quasi-élimination ne nous conduira pas bien loin. Si le comité veut des mesures concrètes, je lui conseillerais de ne pas chercher à le faire inscrire sur la liste de quasi-élimination. Par exemple, vous pourriez vous lancer dans de longs débats quant à savoir si le mercure contenu dans l'amalgame dentaire a véritablement un effet sur la santé des

mercury is a poison and we know that it leaches out, so do something about it. Mercury is already on Schedule 1 of the CEPA for the kinds of actions that the committee has discussed in this and previous sessions. We do not need this great architectural procedure to take us to where we want to be. It is on Schedule 1 already; just issue the regulations. What will we do? Look at the applications of mercury; see what progress has been made, and then use regulations in what we call a "technology-forcing fashion" to require companies to do what is already the best practice in the industry. For example, it is only out-of-date plants using out-of-date technology that still use mercury switches in cars. There has been pressure from many sources, including the trade union movement, to get mercury out of switching gear in automobiles, and it has been successful. A regulation would get industry to realize that this can be done and it is being done. It would let industry know that it has a certain time frame in which to convert automobiles, for example, to non-mercury switching gear. Then, the question arises, what to do with the mercury that is already in use? It might be that the CEPA is the vehicle for that answer.

Senator Milne: I have been scanning quickly through the presentation prepared by Ms. Tara Zupancic. I will read one short paragraph in respect of the mercury and lead toxicity:

Toxic emissions are increasingly linked with serious illness including several forms of cancer, reproductive problems, birth defects, low birth weight, intellectual deficits, autism, learning disabilities, and Attention Deficit Hyperactivity Disorder (ADHA). Rapid and disturbing increases in thyroid cancer, non-Hodgkin's lymphoma, testicular cancer, prostate cancer and breast cancer are likely caused, in part, by increases in environmental pollution, including early life exposures.

Canadians should be very aware of that information.

I thank you for your presentation to us today on this subject. I am not asking a question but making a bit of a statement instead. If there is something we can do through the CEPA and perhaps through encouraging stricter regulations, Mr. Bennett, then I think this committee should do so.

The Chairman: That is part of our objective. I am particularly grateful for your having pointed out to us what should have been obvious to us before: We have to look more carefully at the concept of Canada-wide standards, which are all very well and good except the results are not Canada-wide. As you pointed out, some concentrations are not fair or environmentally just. You are right when you say that the precautionary principle was one which the previous government undertook to apply, not just to these questions but to everything. It was a tenet of the government. It would seem that it has been sidetracked, in some respects, except for those acts of Parliament in which it is

gens. À mon avis, peu importe. Nous savons que le mercure est un poison, nous savons qu'il s'échappe graduellement et il faut donc agir. Le mercure est déjà inscrit à l'Annexe 1 de la LCPE pour le genre de mesures dont le comité a discuté aujourd'hui et lors de séances antérieures. Nous n'avons pas besoin de toute cette procédure pour nous amener là où nous voulons aller. Comme cela figure déjà à l'Annexe 1, il suffit d'émettre les règlements. Qu'allons-nous faire? Examinez les applications du mercure; voyez quels sont les progrès qui ont été réalisés et servez-vous ensuite des règlements en faisant appel à la technologie pour obliger les entreprises à adopter les pratiques exemplaires existant déjà dans l'industrie. Par exemple, ce sont seulement les usines désuètes utilisant une technologie périmée qui continuent d'installer des interrupteurs au mercure dans les automobiles. De nombreuses pressions ont été exercées, y compris par le mouvement syndical, pour éliminer le mercure des automobiles, et cela avec succès. Un règlement à cet effet amènerait l'industrie à comprendre qu'il est possible de le faire et que cela se fait déjà. Cela ferait savoir à l'industrie qu'elle dispose d'un certain délai pour installer des interrupteurs sans mercure dans les automobiles, par exemple. La question qui se pose ensuite est celle de savoir ce qu'on doit faire du mercure déjà utilisé? La LCPE pourrait fournir la réponse à cette question.

Le sénateur Milne : J'ai lu rapidement le mémoire préparé par Mme Tara Zupancic. Je vais vous lire un bref paragraphe concernant la toxicité du mercure et du plomb :

Les émissions toxiques sont de plus en plus liées à des maladies graves : plusieurs formes de cancer, problèmes de reproduction, anomalies congénitales, faible poids à la naissance, déficits intellectuels, autisme, troubles d'apprentissage et hyperactivité avec déficit de l'attention. La hausse rapide et inquiétante du nombre de cancers de la thyroïde, de lymphomes non hodgkiniens, de cancers du testicule, de la prostate et du sein sont probablement causés, en partie, par l'augmentation de la pollution de l'environnement, notamment les expositions aux premiers stades de la vie.

Ce sont des choses dont les Canadiens devraient être informés.

Je vous remercie de l'exposé que vous nous avez présenté aujourd'hui sur ce sujet. Je ne vais pas poser de questions, mais plutôt formuler une observation. S'il est quelque chose que nous pouvons faire par l'entremise de la LCPE et peut-être en favorisant une réglementation plus rigoureuse, monsieur Bennett, je pense que notre comité ne devrait pas hésiter.

Le président : Cela fait partie de notre objectif. Je vous suis particulièrement reconnaissant de nous avoir montré ce que nous aurions dû constater avant : nous devons examiner de plus près le concept des normes pancanadiennes qui sont de très bonnes normes, sauf que les résultats ne sont pas pancanadiens. Comme vous l'avez souligné, certaines concentrations ne sont pas réparties équitablement dans l'environnement. Vous avez raison de dire que le principe de prudence est un principe que le gouvernement précédent s'est engagé à appliquer, pas seulement à ces questions, mais de façon générale. C'était un des principes fondamentaux du gouvernement. Il semble qu'il ait été mis de

clearly stated and operative. A part of it has always bothered me and others of us: The words "cost effective" because that is a backdoor through which one can escape.

Cost-effectiveness it is not defined and it is always easy to argue that when something needs to be done because of the general public-good purpose, it is not cost-effective because it will cost money to do that. Cost-effectiveness is a function of the precautionary principle, which essentially says that if you are in doubt, do not do it; or, to be proactive, if there is a doubt about the use of this item, take it away and do not use it until you are reasonably certain that it will not be harmful.

Do any of you have a comment about the question of whether cost-effectiveness is something that can be retained in the precautionary principle if it is ever going to be given real application?

Mr. Lambert: I could probably address that issue for you. First, the way we have defined it, we have separated the administrative duty of taking precautionary measures to mitigate harm from cost-effectiveness; we have inserted a semicolon. I do not want to get too technical on the writing. The way we see it, the administrative duty is to protect the public and the environment and to do no harm.

The Chairman: Let me be very specific. We have had this argument before. The core is "lack of full scientific certainty shall not be used as a reason for postponing cost-effective measures." Do we need that?

Mr. Lambert: It is a question of emphasis. The first aspect of the clause, the way we have provided it, says we will take action and we will do this. The second aspect of the clause places the onus on ensuring that when we take action, we will not renege the first principle by making it subservient to cost-effectiveness. That is the way I look at it.

We have a duty to take action. When we are deciding what to do, we are looking at what is cost effective. It acts as a secondary principle, not negating the need to take action, but figuring out what action to take. If we are to choose between five or six options, let us choose the option that is the most cost-effective and let us not get ourselves bogged down with a question of whether we are taking action or not. That is the first side of how to look at that.

Generally, when people introduce cost-effectiveness, they think about how much it will cost to put in this technology and they forget about the fact that it is actually costing society, millions and billions of dollars in health effects. If it is limited to trying to find out which option to use, A, B, or C, and finding out which is most cost-effective, that is great. By claiming lack of scientific certainty, we are not reintroducing the argument and using cost-effectiveness to negate taking action.

The Chairman: I think we are vehemently agreeing. This committee has in the past very carefully said to the previous government that in all of these respects we must internalize not

côté, à certains égards, sauf dans les lois du Parlement où il est clairement énoncé. Un élément qui m'a toujours ennuyé, de même que d'autres, c'est l'expression « rentabilité », car cela peut être une porte de sortie.

La rentabilité n'est pas définie et il est toujours facile de faire valoir, lorsqu'on doit faire certaines choses dans l'intérêt public, que ce n'est pas rentable parce que cela va coûter de l'argent. La rentabilité est une dimension du principe de prudence qui revient à dire qu'en cas de doute il vaut mieux s'abstenir ou, pour être proactif, si l'utilisation d'un produit suscite des doutes, éliminez-le et ne l'utilisez pas avant d'être raisonnablement certain qu'il n'a pas d'effets néfastes.

L'un d'entre vous a-t-il quelque chose à dire quant à savoir si la rentabilité peut continuer à être associée au principe de prudence si l'on veut que ce principe puisse être vraiment appliqué?

M. Lambert : Je pourrais sans doute répondre à cette question. Premièrement, dans notre définition, nous avons séparé l'application administrative des mesures de prudence visant à atténuer les effets néfastes de la notion de rentabilité; nous les avons séparés par un point virgule. Je n'entrerai pas trop dans les détails concernant le libellé. D'après ce que nous constatons, l'application administrative vise à protéger le public et l'environnement et à éviter les effets néfastes.

Le président : Je vais être très précis. Cet argument nous a déjà été présenté. Le principe essentiel est que « l'absence de certitude scientifique absolue ne doit pas servir de prétexte pour remettre à plus tard l'adoption de mesures effectives ». Avons-nous besoin de cette définition?

M. Lambert : C'est pour insister. Nous commençons par dire que nous allons prendre des mesures. Nous disons ensuite que lorsque nous prenons ces mesures, nous devons faire en sorte de ne pas retrancher le premier principe en le faisant dépendre de la rentabilité. C'est ainsi que je vois les choses.

Nous avons le devoir de prendre des mesures. Lorsque nous décidons de ce qu'il y a lieu de faire, nous voyons quelles sont les mesures rentables. C'est un principe secondaire qui n'enlève rien à la nécessité d'agir, mais qui consiste à voir quelles sont les mesures à prendre. Si nous devons choisir entre cinq ou six options, choisissons l'option la plus rentable au lieu de nous demander s'il y a lieu d'agir ou non. C'est la première chose à considérer.

En général, lorsqu'on parle de rentabilité, on se demande combien une technologie coûtera en oubliant ce que le problème coûte à la société, les millions et les milliards de dollars que cela coûte sur le plan de la santé. Si l'on cherche seulement à établir s'il vaut mieux utiliser l'option A, B ou C et quelle est la plus rentable, c'est très bien. Il ne faut pas tout remettre en question en prétextant l'absence de certitude scientifique absolue et en invoquant la rentabilité pour ne pas agir.

Le président : Je crois que nous sommes tout à fait d'accord. Par le passé, notre comité a pris bien soin de dire au gouvernement précédent que nous devons internaliser et non

externalize les coûts. My worry is that the cost-effective codicil in the precautionary principle is fine and operative and would be effective so long as the true costs are internalized. When costs are not internalized, it is an impediment to the application of something that should be in the public good. I am sorry that I did not ask a question; I made a speech.

Senator Milne: I will make a speech too.

Senator Banks has just reminded me of something on the precautionary principle. I am heading directly from here to Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs. One of the things that the committee usually strenuously objects to is reverse onus in anything. The last phrase of that point is "as a tool of sustainable development, processes, products and substances must be shown not to pose serious or irreversible damage to human health or the environment."

That is very definitely a reverse onus clause that makes whomever is in charge of the process take over the cost of proving that it is not harmful. Many manufacturing companies absolutely do not have the ability to perform that process; they do not have the scientists who can perform those sorts of tests.

Mr. Lambert: I will offer what I think is a great analogy. Let us say you are not feeling well. You go to your doctor and the doctor says, "I will give you this drug. I am not sure if it will kill you or not. That is not my problem. We will see if it kills you or not. We will just give it to you, and if you feel better, then that is great."

Essentially, we are saying the same thing with respect to the environment. Why? I am living in a community and there are facilities around me. Do I have to live there and not know if something will kill me, and it is not the responsibility of the person who is releasing all this pollution to even worry about whether it is killing me? Essentially, that is what it is.

We actually have reverse onus in place already with respect to medicine, seat belts, airbags, et cetera. There is a lot of testing to ensure that an airbag does not deploy and kill the person, which defeats the whole purpose.

These things are actually already there. There is nothing in the concept of reverse onus that says that industry should bear all of the cost. Society could bear some of the cost as well. We can have collaboration on research with universities and the government in trying to figure out how to do things in better ways so that the population is kept free from harm. Once we get that level of comfort with something, then we will introduce it into society. To suggest that one can simply do anything one wants even if it is going to cause harm, and it is up to the individual to prove that he is actually being harmed before putting these things in his body, seems to be counterintuitive.

Senator Milne: I agree, except that many of the sources of this type of environmental pollution are from small- and medium-sized enterprises, which are our largest employers in this country.

pas externaliser les coûts dans tous ces domaines. Ce qui m'inquiète c'est que la dimension rentabilité du principe de prudence ne pose aucun problème à la condition que les coûts réels soient internalisés. Dans le cas contraire, cela empêche de prendre des mesures dans l'intérêt public. Désolé. Ce n'était pas une question, mais plutôt un discours.

Le sénateur Milne : Je vais faire un discours moi aussi.

Le sénateur Banks vient de me rappeler une chose concernant le principe de prudence. En quittant le comité, je vais me rendre directement au Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles. Une des choses auxquelles ce comité s'oppose énergiquement c'est l'inversion du fardeau de la preuve, et cela dans tous les domaines. Dans la dernière phrase vous dites « En vue de favoriser le développement durable, il doit être démontré que les procédés, produits et substances n'exposent pas la santé humaine ou l'environnement à des dommages graves ou irréversibles ».

Il s'agit là d'une inversion du fardeau de la preuve qui oblige les responsables de ces procédés à prouver, à leurs frais, qu'ils ne sont pas dangereux. De nombreux fabricants n'ont absolument pas les moyens de le faire, car ils n'ont pas à leur disposition les chercheurs qui pourraient réaliser ce genre de tests.

M. Lambert : Je vais faire une analogie que je crois tout à fait pertinente. Disons que vous ne vous sentez pas bien. Vous allez chez votre médecin qui vous dit : « Je vais vous donner ce médicament. Je n'ai pas la certitude qu'il ne vous tuera pas. Ce n'est pas mon problème. Nous verrons s'il vous tue ou non. Nous allons simplement vous le prescrire et, si vous vous sentez mieux, nous serons très satisfaits ».

En fait, nous disons la même chose pour l'environnement. Pourquoi? Je vis dans une collectivité et certaines installations se trouvent dans mon voisinage. Dois-je habiter là sans savoir si quelque chose va me tuer ou n'est-ce pas la responsabilité de celui qui libère toute cette pollution de se demander si cela va me tuer? Voilà ce qu'il en est.

L'inversion du fardeau de la preuve existe déjà pour les médicaments, les ceintures de sécurité, les coussins gonflables, et cetera. De nombreux tests sont faits pour s'assurer qu'un coussin gonflable ne va pas se déployer et tuer le passager, ce qui irait à l'encontre de son objectif.

Ce sont des dispositions qui existent déjà. Rien, dans le concept de l'inversion du fardeau de la preuve, ne dit que l'industrie doit en assumer entièrement le coût. La société pourrait également en assumer une partie. Il peut y avoir une collaboration, dans le domaine de la recherche, avec les universités et le gouvernement pour voir comment mieux faire les choses afin de protéger la population. Une fois que nous serons rassurés au sujet d'un produit, nous l'introduirons dans la société. Il n'est pas logique de dire qu'on est libre de faire ce que l'on veut, même si cela cause des torts et que c'est aux gens de prouver que l'absorption de ces substances leur est néfaste.

Le sénateur Milne : Je suis d'accord, sauf qu'un grand nombre des sources de cette pollution environnementale sont des petites et moyennes entreprises qui représentent les principaux employeurs

They are the ones that have the most employees in this country and they are the ones that simply do not have the expertise or the access to the expertise to be able to do this sort of thing.

Mr. Lambert: In CEPA, in clause 2.1(k), it is the administrative duty of the government. It says:

(k) endeavour to act expeditiously and diligently to assess whether existing substances or those new to Canada are toxic or capable of becoming toxic and assess the risk that such substances pose to the environment and human life and health;

It is part of a larger relationship. Generally, the small industries are not introducing brand new processes that may be releasing clouds of pollution that will kill people. They are part of larger associations of industry and they can still be a part of the whole network. It is a change in how we do things.

We talk about collaboration with the government, universities and industry. If everyone is not working together, it will not function. We are not necessarily saying we need to dump all of these costs on small enterprises. We are saying that we have to think about this properly. We need these collaborative relationships to be able to manifest this change.

We are changing the way we do things in society. We have done it with respect to health care. One cannot just give someone a drug which one has not done research on. That has created a tremendous amount of business and provided many jobs for scientists.

It is the same type of thing with respect to environmental chemicals. They will have a huge spin-off in all this new industry on how to do things better, in collaborating with universities and the government to ensure that these new processes that we want introduced are not causing problems.

Senator Milne: You do not have to sell me on this idea. I would have to sell the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs on this idea, and you are not giving me much ammunition.

Mr. Lambert: I would suggest that you go back to the analogy of medicine, where that is exactly what we are doing.

Mr. Bennett: I would like to follow up on Mr. Lambert's contention. If you look at CEPA as a statute, there are very few qualifications over cost-benefit or risk-benefit considerations in the statute. When it comes to regulations under CEPA, there is a requirement for a regulatory impact analysis, but the regulatory impact analysis is not a cost-benefit conception, not a cost-benefit requirement. For example, regulatory activity is not guided by the principle that if it costs too much, we are not going to do it; that is just simply not the case. When you look at experience with pollution prevention planning, there are some interesting case studies done by a non-government organization in New York called INFORM. That organization encouraged literally dozens of cases of pollution prevention activity in a wide variety of industries. In nearly every case, they found that the actions taken were cost effective. That means that the benefit in financial terms

de notre pays. Ce sont elles qui emploient le plus de travailleurs, mais elles n'ont tout simplement pas les moyens ou la possibilité de faire ce genre de choses.

M. Lambert : Au paragraphe 2.1(k) de la LCPE où il est question de la mission du gouvernement, on peut lire ceci :

k) s'efforcer d'agir avec diligence pour déterminer si des substances présentes ou nouvelles au Canada sont toxiques ou susceptibles de le devenir et pour évaluer le risque qu'elles présentent pour l'environnement et la vie et la santé humaines;

Cela fait partie d'une relation plus vaste. En général, les petits fabricants n'adoptent pas des nouveaux procédés qui peuvent libérer des nuages de pollution qui tueront les gens. Ils font partie d'associations de l'industrie plus importantes et ils peuvent faire partie d'un réseau. La façon de faire a changé.

Nous parlons d'une collaboration entre le gouvernement, les universités et l'industrie. Cela ne peut pas marcher si tout le monde ne travaille pas ensemble. Nous ne disons pas qu'il faut nécessairement laisser les petites entreprises assumer tous ces coûts. Nous disons qu'il faut y réfléchir comme il faut. Nous avons besoin d'une collaboration pour pouvoir apporter ces changements.

Nous changeons la façon dont nous faisons les choses dans la société. Nous l'avons fait pour les soins de santé. Nous ne pouvons pas simplement donner à quelqu'un un médicament sur lequel nous n'avons pas fait de recherche. Cela a créé toute une industrie et fournit de nombreux emplois aux chercheurs.

C'est la même chose pour les produits chimiques qui se retrouvent dans l'environnement. Il va y avoir d'énormes retombées dans cette nouvelle industrie si l'on cherche à mieux faire, en collaborant avec les universités et le gouvernement pour s'assurer que les nouveaux procédés que nous voulons adopter ne causent pas de problèmes.

Le sénateur Milne : Vous n'avez pas à me convaincre. C'est le Comité sénatorial des affaires étrangères et constitutionnelles que je voudrais convaincre, mais vous ne me fournissez pas beaucoup de munitions.

M. Lambert : Je vous suggère de prendre l'analogie de la médecine où c'est exactement ce que nous faisons.

M. Bennett : Je voudrais faire suite à ce qu'a dit M. Lambert. Si vous prenez la LCPE en tant que loi, elle contient très peu de considérations de coûts-avantages ou des risques-avantages. Pour ce qui est de la réglementation découlant de la LCPE, une analyse d'impact de la réglementation est prévue, mais ce n'est pas une analyse des coûts-avantages. Par exemple, l'activité de réglementation n'est pas guidée par le principe que si elle coûte trop cher, elle n'aura pas lieu. Si vous regardez ce qui a été fait du côté de la planification de la prévention de la pollution, une organisation non gouvernementale de New York appelée INFORM a fait quelques études de cas intéressantes. Cette organisation a favorisé des dizaines d'activités de prévention de la pollution dans diverses industries. Dans pratiquement tous les cas, elle a constaté que les mesures prises étaient rentables. Cela veut dire que les avantages financiers dépassent toujours les coûts,

always exceeded the cost, but there was lasting environmental benefit as well as an economic benefit of the pollution prevention investment. The only differences were the size of the initial investment and the pay back time in how long it took to recoup the investment.

In the area of pollution prevention, there is not a case for saying that cost-benefit is a consideration; it is simply irrelevant to the exercise. If you do get into cost-benefit cases, you find that there is no case for saying that this is an economic detriment to the industry concerned.

When you look at cost benefit in terms of the precautionary principle, I believe the Senate committee should be looking at the official policy on the precautionary principle that the Canadian government has adopted to see whether any cost-benefit considerations within that policy actually compromise the operation of the precautionary principle. If they do, the government is doubly damned, first, by limiting precautionary questions to the pre-existing framework of risk management, and secondly, by a further qualification over cost-benefit analysis.

The Chairman: Thank you very much. You have been very cost effective in the use of our time. I think I speak for us all when I say we are impressed by the homework you have done and the specificity with which you have answered the questions we put to you; we are very grateful for that. I can also assure you that we are very likely to come back to you with more questions.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, November 23, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:42 a.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

The Chairman: I will call the meeting to order. Good morning. It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources. Over the last few months the committee has held a number of scoping meetings on of the Canadian Environmental Protection Act, 1999. We have decided to examine that sprawling act by taking examples of a couple of items and finding out how the act deals with them.

Today we are concerned with the question of mercury. Appearing before us is Ms. Linda Duncan, an international consultant in environmental law and policy. We had the pleasure of meeting Ms. Duncan when the committee visited Edmonton last year.

My name is Tommy Banks, I am a senator from Alberta and I have the honour of chairing the committee. Before we begin I would like to introduce members of the committee.

mais qu'il y avait également des avantages environnementaux durables ainsi qu'un avantage économique à investir dans la prévention de la pollution. Les seules différences se situaient au niveau de la taille de l'investissement initial et de la durée de la période nécessaire pour récupérer cet investissement.

En ce qui concerne la prévention de la pollution, les coûts-avantages n'ont pas à entrer en considération étant donné que ce n'est tout simplement pas pertinent. Si vous examinez les coûts-avantages, vous constaterez que rien ne permet de dire que c'est au détriment économique de l'industrie en question.

Pour l'examen des coûts-avantages dans le contexte du principe de prudence, je crois que le comité sénatorial devrait tenir compte de la politique officielle que le gouvernement canadien a adoptée à cet égard pour voir si les considérations des coûts-avantages que contient cette politique compromettent l'application du principe de prudence. Si c'est le cas, le gouvernement sera doublement en tort, premièrement pour avoir limité le principe de prudence au cadre existant de la gestion des risques et, deuxièmement, en imposant de nouvelles considérations des coûts et avantages.

Le président : Merci beaucoup. Vous avez utilisé notre temps de façon très rentable. Je crois parler en notre nom à tous en vous disant que nous avons été très impressionnés par votre travail et la précision avec laquelle vous avez répondu à nos questions. Nous vous en sommes très reconnaissants. Je peux également vous assurer que nous aurons probablement de nouvelles questions à vous poser.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 23 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 42, afin d'examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

Le président : Bonjour à tous. Je déclare la séance ouverte. C'est pour moi un plaisir que de vous accueillir à cette séance du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles. Au cours des derniers mois, le comité a tenu un certain nombre de réunions afin de définir la portée de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement de 1999. Nous avons décidé d'examiner cette loi très vaste en prenant quelques exemples précis pour voir comment la mesure législative s'applique.

Aujourd'hui, nous allons parler du mercure. Nous recevons Mme Linda Duncan, qui est consultante internationale en matière de droit et de politiques sur l'environnement. Nous avons déjà eu le plaisir de rencontrer Mme Duncan lorsque notre comité s'est rendu à Edmonton, l'année dernière.

Je m'appelle Tommy Banks, je suis sénateur et je viens de l'Alberta. J'ai également l'honneur de présider ce comité. Avant de commencer, je vais vous présenter mes collègues.

Senator Ethel Cochrane is the deputy chairman of our committee. She is from Newfoundland and Labrador. She holds a master's degree in education from St. Francis Xavier University in Antigonish, Nova Scotia, and she also serves on the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology and on the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans.

Senator Willie Adams is from Nunavut and was appointed to the Senate in 1977. He is an electrician and businessman by trade, and his entrepreneurial ventures have included serving as owner of Kudlik Electric, Kudlik Construction, Polar Cave Investments and the Nanuq Inn at Rankin Inlet. He also serves as a member of the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans as well as on the Standing Senate Committee on Transport and Communications.

Senator David Angus is from Montreal. He is a lawyer with an extensive record of community involvement and is currently a senior partner of the Montreal office of Stikeman Elliott. He is also deputy chairman of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce.

Senator Lorna Milne from Ontario is the deputy chair of the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs. In the past, Senator Milne has taken an interest in the legalization of hemp as an industrial crop and has opposed the use of bovine growth hormones used to stimulate milk production. More recently Senator Milne has taken an interest in the release of the post-1901 census information and genetically modified foods.

Senator Claudette Tardif is from Alberta. She has long been recognized as one of Canada's foremost advocates and defenders of minority, linguistic and cultural rights and for her considerable contribution to both secondary and post-secondary education. She was appointed to the Senate in 2005 and hit the ground running. She is currently a member of the Standing Senate Committee on Official Languages and the Standing Committee on Rules, Procedures, and the Rights of Parliament.

Ms. Duncan, you have floor.

Linda F. Duncan, as an individual: In addition to the brief I sent earlier this week, I also provided additional background materials that I encourage you to take a look at in your deliberations. The first of those is the regulation on Alberta mercury from coal-fired power plants. I am proud to say I played a very big part in getting that enacted. It serves as the perfect model for the federal regulation and I will make a case for that in a few minutes. Unfortunately we both had trouble downloading the document from the Queen's printer site, for which I have chastised them, and so I have brought a hard copy that will be provided to the committee.

Second, I am also delighted that, as a result of the five-year review process we had in Alberta, the Government of Alberta was persuaded to issue what is called the hot spots protocol. You have

Le sénateur Ethel Cochrane est vice-présidente du comité. Elle vient de Terre-Neuve-et-Labrador. Elle est titulaire d'une maîtrise en éducation de l'Université St-François-Xavier, à Antigonish, en Nouvelle-Écosse, et elle siège également au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie ainsi qu'au Comité sénatorial permanent des pêches et des océans.

Le sénateur Willie Adams vient du Nunavut et a été nommé au Sénat en 1977. Il est électricien et homme d'affaires. Il a été notamment propriétaire de Kudlik Electric, Kudlik Construction, Polar Cave Investments et Nanuq Inn, à Rankin Inlet. Il est aussi membre du Comité sénatorial permanent des pêches et des océans ainsi que du Comité sénatorial permanent des transports et des communications.

Le sénateur David Angus nous vient de Montréal. Il est avocat, possède une vaste expérience au sein de la communauté et est actuellement associé principal au cabinet montréalais Stikeman Elliott. Il est aussi vice-président du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce.

Le sénateur Lorna Milne est originaire de l'Ontario et vice-présidente du Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles. Par le passé, le sénateur Milne s'est intéressée à la légalisation du chanvre dans le but d'en faire une culture industrielle, et elle s'est opposée à l'utilisation des hormones de croissance chez les bovins pour stimuler la production laitière. Dernièrement, le sénateur Milne s'est intéressée à la publication des dossiers des recensements menés après 1901 ainsi qu'aux aliments génétiquement modifiés.

Le sénateur Claudette Tardif vient de l'Alberta. Elle est reconnue depuis longtemps comme l'une des principales championnes des droits linguistiques et culturels des minorités au Canada. Elle est aussi connue pour son importante contribution aux domaines de l'éducation secondaire et postsecondaire. Elle siège au Sénat depuis 2005 et s'est adaptée très rapidement. Elle est actuellement membre du Comité sénatorial permanent des langues officielles et du Comité sénatorial permanent du Règlement, de la procédure et des droits du Parlement.

Madame Duncan, vous avez la parole.

Linda F. Duncan, à titre personnel : En plus du mémoire que je vous ai envoyé en début de semaine, je vous ai apporté des documents complémentaires; je vous encourage à en prendre connaissance dans le cadre de vos travaux. Parmi ces documents, il y a le règlement albertain relatif aux émissions de mercure provenant des centrales électriques alimentées au charbon. Je suis fière de vous dire que j'ai joué un rôle très important dans l'adoption de cette mesure. Elle est parfaite pour servir de modèle à l'établissement d'un règlement fédéral, comme je vais vous l'expliquer dans les prochaines minutes. Malheureusement, nous avons eu de la difficulté à télécharger le document du site de l'Imprimeur de la Reine, ce dont je me suis plainte; je vous ai néanmoins apporté une copie papier que je remettrai au comité.

Deuxièmement, j'ai aussi le plaisir de vous informer qu'à la suite de l'examen quinquennal que nous avons effectué en Alberta, le gouvernement de cette province a décidé d'établir ce

been given a copy of that. That protocol is very important. It is based on the fact that coal-fired power production in Alberta is concentrated in one area, the Wabamun Lake area. That is of concern because, due to its nature as a bioaccumulating neurotoxin, mercury can concentrate in one geographic area.

We had a multi-stakeholder committee, involving the federal and provincial governments, industry and the public, and the government agreed to issue this protocol. It says that if four triggers occur then immediate action must be taken to address the situation. One of those triggers is any new, peer-reviewed science that indicates there may be a problem for health or environment. Based on the precautionary principle, the government has to immediately trigger a committee and initiate action. That is another interesting model document to consider for use under the Canadian Environmental Protection Act, CEPA, and in other federal legislation.

I have also provided a copy of a review that the Government of Alberta commissioned from me. It summarizes all of the legislative and regulatory initiatives in the United States and Canada on regulating mercury from coal-fired power plants. It gives a good cursory overview. It is at least a year out of date. The only update would be that there is now even more legislation in the United States. This review also summarizes all of Canada's international obligations and the bilateral and trilateral agreements we have signed to reduce mercury from coal-fired power.

The fourth document, which has just been provided to you today, is a study that my organization, the Wabamun Lake organization, commissioned. I am sure you have heard of Dr. David Schindler, a renowned Canadian scientist. We commissioned some of his associates to expand their work. Dr. Schindler and his associates have been doing work in Alberta and across Canada to see if they can track where heavy metals are coming from and where they are being taken up in the environment, in fisheries and in waterfowl. My organization commissioned them to do intensive work at Wabamun Lake. They did 100-year core samples. This peer-reviewed report, now published in the *Journal of Paleolimnology*, documents that since the start-up of the first coal-fired power plants in Alberta, the mercury levels have been rising in the local environment.

I thought those documents would all be of use to you. A final piece I did not provide to you, because it is quite large, can be reviewed by those of you who want to delve deeper. I and

que l'on appelle le protocole sur les points chauds. Vous en avez reçu une copie. Ce protocole est très important. On y indique essentiellement que la production des centrales électriques alimentées au charbon en Alberta se limite à un secteur, la région du lac Wabamun. Ceci est préoccupant car, étant donné que le mercure est une neurotoxine qui s'accumule dans l'environnement, il peut se concentrer dans une zone géographique donnée.

Nous avons un comité multipartite, auquel siégeaient les représentants des gouvernements fédéral et provincial ainsi que ceux de l'industrie et du grand public; et le gouvernement a accepté d'émettre ce protocole. On y indique qu'en présence de quatre éléments déclencheurs, il faut prendre sans tarder des mesures pour corriger la situation. L'un de ces éléments serait toute nouvelle donnée scientifique fiable indiquant qu'il peut y avoir un risque pour la santé ou l'environnement. En se fondant sur le principe de précaution, le gouvernement doit alors constituer un comité et prendre immédiatement les mesures qui s'imposent. Ceci est un autre document intéressant pouvant servir de modèle dans le cadre de l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, ou LCPE, ou de toute autre loi fédérale pertinente.

Je vous ai également remis un exemplaire de l'examen que m'a demandé de faire le gouvernement de l'Alberta. Le document en question présente un résumé de toutes les mesures législatives et initiatives réglementaires prises aux États-Unis et au Canada en ce qui a trait à la réglementation relative aux émissions de mercure provenant des centrales électriques alimentées au charbon. Il donne une bonne vue d'ensemble de la situation. Toutefois, il n'a pas été mis à jour depuis au moins un an. Le seul élément nouveau est qu'il y a maintenant beaucoup plus de lois en la matière aux États-Unis. Ce document fait aussi état de toutes les obligations internationales du Canada ainsi que des accords bilatéraux et trilatéraux que notre pays a signés pour réduire les émissions de mercure provenant des centrales électriques alimentées au charbon.

Le quatrième document, qu'on vient de vous remettre, vise une étude qu'a commandée l'organisation pour laquelle je travaille, la Wabamun Lake Organization. Je suis sûre que vous avez déjà entendu parler de M. David Schindler, un scientifique canadien de renom. Nous avons demandé à quelques-uns de ses collaborateurs d'approfondir leurs recherches. M. Schindler et son équipe ont réalisé des études en Alberta et ailleurs au Canada pour déterminer quelle est la provenance des métaux lourds et où on les retrouve dans l'environnement, les ressources halieutiques et la nappe phréatique. L'organisation pour laquelle je travaille leur a demandé de faire une étude plus poussée dans la région du lac Wabamun. Ils ont prélevé des carottes dont les données permettent de remonter jusqu'à 100 ans en arrière. Ce document, tout à fait fiable et publié dans le *Journal of Paleolimnology*, indique que depuis la création des premières centrales électriques alimentées au charbon en Alberta, les taux de mercure dans l'environnement local n'ont cessé d'augmenter.

Je pense que tout cela vous sera fort utile. Il y a enfin un dernier document, que je ne vous ai pas apporté car il est très volumineux, mais que je pourrais remettre à tous ceux qui

Dr. Tim Lambert, who I understand appeared before you, participated in a review before a body called the Clean Air Strategic Alliance. I presented before you with that organization when you were in Alberta. The provincial Minister of the Environment asked us to come up with a better way to manage air emissions from the electricity sector in Alberta. That is a code for coal-fired power, because the vast majority of electricity in Alberta is coal-fired. Three years after that review, the end result was that we proposed a whole new framework, which included an emission trading regime for NO_x and SO_x. There is now a regulation in place. I give full credit to Alberta. When they decide to do something they do a good job. Another outcome was a recommendation that there be a regulation for mercury, and that is the regulation that I provided to you today.

This document is also useful, as well as the supplemental reports, which are all available on the Clean Air Strategic Alliance website. Those include modelling of the costing of what it would cost to actually reduce the pollutants. Because we did that thorough work it became clear that it would only cost \$1.20 per megawatt to reduce mercury substantively. We got the government onside and passed the regulation.

That is a background briefing for why regulating mercury is a reasonable activity in Canada.

Why do I care? The single largest source of industrial mercury in Canada is on my lake, Wabamun Lake. I participated in that review, and as a result I have become very concerned about the lack of attention at the federal and provincial levels to reduce this neurotoxin.

As I point out in my brief, Canada is already obligated under international law to take serious action to reduce industrial mercury, including from coal-fired power plants. That report gives you a long list of all the international laws and agreements to which we have signed on. Through the Commission for Environmental Cooperation based in Montreal, where I used to work, Canada, along with the United States and Mexico, also signed an undertaking to move expeditiously on reducing the amount of industrial mercury.

We have pre-existing obligations. In fact, our legal obligation to reduce industrial mercury came into place in December 2003, well before Kyoto. Yet, we are not hearing any intention at the federal level about getting serious about taking action on our international obligations. There we are. We have another example where we have mud in our face. We rush to the table to sign, rush to the table to ratify, and then do nothing.

aimeraient le consulter. Tim Lambert, qui, je crois, a déjà comparu devant votre comité, et moi-même, avons participé à une étude pour le compte d'un organisme appelé Clean Air Strategic Alliance. Lorsque j'ai témoigné devant votre comité en Alberta, je représentais cette organisation. Le ministre provincial de l'Environnement nous a demandé de trouver une meilleure façon de gérer les émissions dans l'atmosphère provenant des centrales électriques en Alberta. Ceci constitue donc un code pour les centrales électriques alimentées au charbon, car la plupart de l'électricité produite en Alberta vient de centrales alimentées au charbon. Trois ans après cette étude, nous avons proposé un tout nouveau cadre incluant un régime d'échange d'émissions pour les oxydes d'azote et les oxydes de soufre. Un règlement est actuellement en vigueur. Je félicite l'Alberta pour cette initiative. Lorsqu'elle décide de faire quelque chose, c'est du bon travail. Nous avons aussi recommandé l'élaboration d'un règlement pour le mercure, et c'est ce règlement que je vous ai apporté aujourd'hui.

Il vous sera également utile, tout comme les rapports connexes, que vous trouverez tous sur le site de la Clean Air Strategic Alliance. Ceux-ci proposent notamment des modèles pour l'établissement des coûts afin de savoir ce qu'il en coûterait pour réduire les contaminants de façon significative. Ce travail minutieux nous a permis de déterminer que réduire sensiblement les émissions de mercure ne coûterait que 1,20 dollar par mégawatt. Le gouvernement nous a appuyés et a adopté le règlement.

Il présente en détail les raisons pour lesquelles il est nécessaire de réglementer les émissions de mercure au Canada.

Pourquoi est-ce que cela me préoccupe? Parce que la seule source de mercure industriel au Canada, et la plus importante, se trouve dans mon lac, le lac Wabamun. En participant à cet examen, je me suis rendu compte que les gouvernements fédéral et provinciaux se souciaient peu de réduire les émissions de cette neurotoxine.

Comme je le précise dans mon mémoire, le Canada doit déjà, en vertu de ses obligations internationales, prendre des mesures draconiennes pour réduire le mercure industriel, y compris les émissions provenant de centrales électriques alimentées au charbon. Dans le rapport, vous trouverez une longue liste de lois et ententes internationales que notre pays a signées. Par l'intermédiaire de la Commission nord-américaine de coopération environnementale, qui est établie à Montréal et où j'ai travaillé, le Canada, les États-Unis et le Mexique ont signé un accord visant à agir rapidement pour réduire les émissions de mercure industriel.

Mais nous avons déjà des obligations. En réalité, notre obligation légale consistant à réduire le mercure industriel existe depuis décembre 2003, soit depuis bien avant le protocole de Kyoto. Pourtant, nous n'avons aucun signe indiquant que le gouvernement fédéral a véritablement l'intention de prendre des mesures pour respecter ses engagements internationaux. Voilà où nous en sommes. Ceci est un autre dossier dans lequel le gouvernement est à blâmer pour son inaction. Nous nous dépêchons de signer des ententes et de les ratifier, mais ensuite, nous ne faisons rien.

The federal government already has a very clear mandate under federal legislation to regulate mercury. That is the very purpose and intent of the Canadian Environmental Protection Act. I know that because I was part of the team way back in the mid-1980s that pressured the federal government to enact a very strong law. We have a strong law. There are very clear powers under that act.

In addition, under that act, the federal government has the power to designate substances it believes cause a serious risk to health and the environment. As far back as 1988, the federal government made the decision to designate mercury. Again, a few years later, they committed to take action through the Canadian Council of Ministers of the Environment, CCME. Still, what has the federal government done? Absolutely nothing.

I will not go into the details of why mercury should be on the top of the list for attention by the federal government. I think others before you have talked about the impact of mercury as a neurotoxin and so forth. I am presuming that is already before you. It is all well documented in the reports I have submitted to you. The health impacts have been well documented. The United States Environmental Protection Agency does not ever move to regulate any substance unless it is well documented. A very thick study completed in the United States clearly documents the relationship between industrial mercury, particularly from coal-fired power plants, and impacts on health. There is also an Ontario study, which I understand some of the Ontario environmental groups have mentioned to you. It is cited in my brief.

It is important to keep in mind that coal-fired power plants are the largest remaining source of industrial mercury in Canada. Therefore, we must closely look at that. From my perspective, that is critical, because I come from a jurisdiction where the provincial government is on record saying that they want to promote massively expanded coal-fired power plants for export to the U.S. If we are even contemplating that or pretending there is such a thing as clean coal, it is incumbent upon the federal government to ensure that that method of generating electricity to put into the international market is as clean as possible. We have done absolutely nothing to accomplish that, except a lot of talk.

In 1998, Environment Canada, through the Canadian Council of Ministers of the Environment, along with the provincial governments, including Alberta, committed to establishing a national mercury reduction target for coal-fired power plants. They promised in 1998 that that standard would come forth in 1999.

Le gouvernement fédéral a déjà un mandat très clair, en vertu de la loi, pour réglementer les émissions de mercure. Tel est l'objet fondamental de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Je le sais parce que je faisais partie de l'équipe qui, dans le milieu des années 1980, avait exercé des pressions sur le gouvernement fédéral pour qu'il adopte une loi très contraignante. C'est d'ailleurs ce que nous avons maintenant, puisque celle-ci confère des pouvoirs très clairs.

Par ailleurs, en vertu de cette loi, le gouvernement fédéral a le pouvoir de désigner dangereuses les substances pouvant présenter, selon lui, un risque sérieux pour la santé et l'environnement. Il a décidé d'ajouter le mercure à la liste en 1988. Puis, quelques années plus tard, il s'est engagé à prendre les dispositions nécessaires devant le Conseil canadien des ministres de l'Environnement. Mais depuis, qu'a fait le gouvernement fédéral? Absolument rien.

Je ne vous donnerai pas en détail les raisons pour lesquelles le gouvernement fédéral devrait placer le mercure en tête de liste des substances dangereuses. Je pense que d'autres témoins ayant comparu devant votre comité ont déjà parlé, entre autres, des effets de la neurotoxine qu'est le mercure. J'imagine donc que vous êtes au courant. Quoi qu'il en soit, c'est bien décrit dans les rapports que je vous ai soumis. Les effets sur la santé ont été bien documentés. L'agence américaine de protection de l'environnement ne prend jamais l'initiative d'émettre des règlements pour quelque substance que ce soit si elle n'a pas d'abord des preuves solides à l'appui. Dans une étude très volumineuse réalisée aux États-Unis, on explique clairement le lien existant entre le mercure industriel, et particulièrement les émissions de mercure provenant des centrales électriques alimentées au charbon, et la santé. L'Ontario a réalisé également une étude, et je crois savoir que certains groupes environnementaux ontariens vous en ont déjà parlé. J'y fais allusion dans mon mémoire.

Il est important de ne pas perdre de vue que les centrales électriques alimentées au charbon sont la plus grande source de mercure industriel au Canada. Par conséquent, nous devons les surveiller de près. De mon point de vue, c'est essentiel, car je viens d'une province où le gouvernement affirme publiquement qu'il veut promouvoir rapidement la création de centrales électriques alimentées au charbon pour exporter l'électricité vers les États-Unis. Si c'est vraiment ce que nous envisageons de faire ou si nous prétendons qu'il peut exister du charbon propre, le gouvernement fédéral doit veiller à ce que la façon de produire l'électricité que l'on vendra ensuite sur les marchés internationaux soit la plus écologique possible. Mais nous n'avons absolument rien fait dans ce sens, à part de beaux discours.

En 1998, Environnement Canada, par l'intermédiaire du Conseil canadien des ministres de l'Environnement, et en collaboration avec les gouvernements provinciaux, y compris celui de l'Alberta, s'est engagé à fixer un objectif national de réduction des émissions de mercure provenant des centrales électriques alimentées au charbon. Il a promis en 1998 qu'il y aurait des normes en 1999.

In 2000, I joined that committee and worked diligently with representatives of the industry, the public, and the federal and provincial governments, to come up with a target. That Canada-wide standard did not come into effect until this August. We had more than a decade of dragging our heels on one of the most serious toxins known to man.

I am very concerned about the dragging of heels because a Canada-wide standard has absolutely no binding effect. It means absolutely nothing. It is a nice statement. That Canada-wide standard is simply a precursor, and somebody must get serious and regulate the substance.

Apart from Alberta, which deserves full kudos for actually regulating, no other jurisdiction in Canada that generates coal-fired power has taken any action to significantly reduce mercury from the environment — not the federal government, not New Brunswick, not Nova Scotia, not Saskatchewan, and not British Columbia, which is now contemplating into getting into the coal-fired power business. That is the very purpose of the federal law. CEPA was set up in a very clear way. Where the federal government felt there was a need to intervene to protect health and environment, they could fill the field and regulate. Any province that promulgates an equivalent regulation can simply claim their regulation can be enforced rather than the federal one.

Our regulatory system under CEPA provides exactly for what I am proposing, which is immediate action to gazette a federal regulation on mercury modeled on the Alberta regulation. To fail to do that creates a perverse subsidy for all the other coal-fire generated power in the country. You have a scenario whereby Alberta facilities will be required to undertake to put in technology to capture the mercury. No other coal-fired power plant in Canada is currently required to do that. To provide a level playing field in the generation of electricity, we need a federal regulation.

It is very clear that the voluntary mechanism has completely failed. None of the companies that generate coal-fired power have voluntarily undertaken to put those gizmos on to reduce the mercury. The only place that is happening is Alberta, and it only started happening in Alberta when we issued the regulation.

I also submit to the Senate that, in failing to prescribe mercury reduction standards, Canada is losing face at the international table and with the United States. Some years back, the federal government, through Environment Canada, filed a submission to the United States Environmental Protection Agency imploring them to issue much stronger standards than has occurred under the Bush regime. How can we possibly go to them and request that they do more when we have done nothing except in Alberta? Simply in setting the bar and showing not only the United States but the rest of the world, which under the United Nations Environment Programme, UNEP, is trying to come out with a

En 2000, je me suis jointe à ce comité et j'ai travaillé de façon diligente avec des représentants de l'industrie, du grand public et des gouvernements fédéral et provinciaux afin de fixer une cible. Cette norme pancanadienne n'a finalement été appliquée qu'en août dernier. Pendant plus de 10 ans, nous avons négligé de nous occuper de l'une des toxines les plus nocives que l'on connaisse.

Ce manque d'initiative me préoccupe grandement car une norme pancanadienne n'a absolument aucune force exécutoire. Elle ne signifie absolument rien. Elle n'est qu'une déclaration d'intentions. Cette norme pancanadienne n'est qu'un premier pas dans la bonne direction, mais quelqu'un doit prendre ses responsabilités afin de réglementer cette substance.

À part l'Alberta, qui mérite toutes nos félicitations pour avoir imposé des règles, aucune autre province au Canada qui produit de l'électricité au moyen de centrales alimentées au charbon n'a pris de mesures pour réduire de manière significative les émissions de mercure dans l'environnement — ni le gouvernement fédéral, ni le Nouveau-Brunswick, ni la Nouvelle-Écosse, ni la Saskatchewan et ni la Colombie-Britannique, qui envisage maintenant de se lancer dans la production d'électricité au moyen de centrales alimentées au charbon. Voilà l'objet fondamental de la loi fédérale. La LCPE est très claire à cet égard. Lorsque le gouvernement du Canada estimait qu'il était nécessaire d'intervenir pour protéger la santé et l'environnement, les provinces pouvaient agir et réglementer. Toute province qui promulgue un règlement équivalent peut simplement réclamer que celui-ci ait préséance sur le règlement fédéral.

En vertu de la LCPE, notre système réglementaire prévoit exactement ce que je propose, c'est-à-dire une intervention immédiate pour publier dans la Gazette un règlement fédéral sur le mercure inspiré du modèle albertain. Ne pas le faire revient à créer une subvention pernicieuse pour toutes les autres centrales au charbon du pays. Dans la situation actuelle, les centrales albertaines devront payer la technologie pour capter les émissions de mercure. Aucune autre centrale électrique alimentée au charbon au Canada n'est obligée de le faire. Pour qu'il y ait des règles du jeu équitables dans la production d'électricité, il faut un règlement fédéral.

Le mécanisme voulant que les mesures soient prises de manière volontaire a complètement échoué. Aucune centrale électrique fonctionnant au charbon n'a volontairement décidé de réduire ses émissions de mercure. La seule province où cela s'est produit, c'est en Alberta, et c'est simplement depuis que nous avons adopté un règlement.

Je tiens également à dire aux sénateurs que le Canada, en n'imposant pas de normes pour réduire les émissions de mercure, perd toute crédibilité face aux États-Unis et au reste de la communauté internationale. Il y a quelques années, le gouvernement fédéral, par l'intermédiaire d'Environnement Canada, avait présenté une demande à l'agence américaine de protection de l'environnement, l'implorant d'émettre des normes beaucoup plus contraignantes que celles en vigueur sous l'administration Bush. Comment est-il possible d'aller demander aux Américains qu'ils fassent plus si nous-mêmes ne faisons rien, sauf en Alberta? Simplement pour fixer des normes et montrer

global treaty to reduce mercury, we need to come to the table with clean hands and we need the federal government to regulate. If our federal government lacks the political will to regulate mercury, what faith can we have that there is any will to regulate any toxin or pollutant under that act?

Now the new federal government has come forward saying we will have even stronger legislation. I point out something that extremely concerns me: this proposed clean air act would actually downgrade the regulation of mercury. The bill that proposes that new legislation would take mercury, a neurotoxin, out of the designation of toxin and designate it as a pollutant. It is downgrading the significance of the substance. It is not on par with NO_x and SO_x, which can be managed in different ways.

We absolutely cannot put mercury into a scenario where it would be a traded emission, particularly in my jurisdiction where you would be trading from one unit to another across the lake. It is completely nonsensical. I implore you, in your recommendations to the government, if they go forward with any of those amendments, strike out mercury. It does not belong in the category of pollutant.

The responsibility falls not only on Rona Ambrose, although she has a huge onus as Minister of the Environment, but under section 55 of CEPA, the Minister of Health also has a mandatory obligation to take action when any information comes to her that a substance may pose risk to life and health. I would make a strong submission that in the case of mercury, it is already well documented. Where is our Minister of Health?

My recommendation to the new federal government is to gazette immediately a regulation. I am saying that because for 30 years I have promoted extensive consultation with affected persons. We have had more than a decade of intensive consultation with the public and industry among the provincial and federal governments. We do not need anymore delays. The federal government can look at the Alberta regulation, which it helped negotiate. Representatives of Environment Canada sat in our five-year review for the new regime for regulating power in Alberta. They know every detail of the proposals that have come forward in Alberta.

I recommend putting together a good committee, looking at the Alberta bill, adding in bituminous and lignite coal. The Alberta bill is based on sub-bituminous coal because that is all we burn as it is next to the plant and is cheap for the companies. Other jurisdictions use lignite, for example, in Saskatchewan, or they use bituminous or blends of bituminous and sub-bituminous. We need a committee to get that regulation

aux États-Unis et au reste de la communauté internationale qui, selon le Programme des Nations Unies pour l'environnement, le PMUE, essaye d'élaborer un traité international afin de réduire les émissions du mercure, nous devons être sans reproche si nous voulons négocier; et il faut que le gouvernement fédéral élabore un règlement. S'il n'a pas la volonté politique de réglementer les émissions de mercure, qu'est-ce qui nous dit qu'il a la volonté d'adopter des règlements pour toute autre toxine ou contaminant en vertu de cette loi?

Et voilà que l'actuel gouvernement fédéral dit qu'il va même durcir la loi. Permettez-moi de faire une observation au sujet de quelque chose qui me préoccupe au plus haut point : en fait, ce projet de loi sur la qualité de l'air aurait pour effet d'affaiblir tout règlement sur le mercure puisqu'on y propose que le mercure, une neurotoxine, ne soit plus désigné comme tel, mais considéré comme un contaminant. Cela ne fera que minimiser la dangerosité de cette substance. On ne peut pas la comparer aux oxydes d'azote ni aux oxydes de soufre, que l'on peut traiter différemment.

Nous ne pouvons absolument pas tolérer que l'on établisse un système de crédits d'émissions pour le mercure, particulièrement dans ma province, où cela reviendrait à échanger des crédits entre les deux rives du lac. Cela n'a absolument aucun sens. Je vous implore de recommander au gouvernement, s'il décide d'adopter de tels amendements, qu'il exclue le mercure. Cette substance ne doit pas entrer dans la catégorie des contaminants.

La responsabilité incombe non seulement à Rona Ambrose, bien qu'elle en ait une énorme en sa qualité de ministre de l'Environnement, mais aussi, aux termes de l'article 55 de la LCPE, au ministre de la Santé, qui a également l'obligation d'agir lorsqu'il est porté à son attention le fait qu'une substance peut présenter des risques pour la santé, et même des risques mortels. J'insiste vigoureusement pour dire que, dans le cas du mercure, l'existence de ces risques est bien étayée. Où est notre ministre de la Santé?

Je recommande au nouveau gouvernement fédéral de publier immédiatement un règlement dans la *Gazette du Canada*. Je dis cela parce que, depuis 30 ans, je préconise des consultations approfondies avec les personnes touchées. Pendant plus d'une décennie, il y a eu des consultations intensives entre le public, le secteur privé et les gouvernements provinciaux et fédéral. Évitions d'autres retards. Le gouvernement fédéral peut étudier le règlement de l'Alberta, à la négociation duquel il a contribué. Des représentants d'Environnement Canada ont participé à notre examen quinquennal du nouveau régime de réglementation de l'énergie en Alberta. Ils connaissent dans les moindres détails les propositions qui ont été avancées en Alberta.

Je recommande de former un bon comité, chargé d'examiner le projet de loi de l'Alberta, en ajoutant la houille bitumineuse et le lignite. Le projet de loi de l'Alberta porte sur le charbon subbitumineux, car c'est tout ce que nous brûlons, étant donné qu'il est situé à proximité de l'usine et qu'il est bon marché pour les entreprises. D'autres provinces utilisent le lignite, comme la Saskatchewan, ou encore consomment de la houille bitumineuse

drafted and gazetted, and that provides under law the opportunity for notice and comment. Let us move forward, regulate and kick-start action by the provinces.

In closing, I wanted to add that I support the PollutionWatch brief. There is a need to amend CEPA to impose more mandatory powers on the federal government to act where there is clear evidence that a toxin may cause serious harm to health or the environment. The United States law that regulates hazardous pollutants clearly imposes a mandatory obligation on the United States Environmental Protection Agency. Where they have clear evidence that a toxin poses a risk to health and the environment, they are obligated in law to take action to regulate that substance. My suggestion is that that should not be discretionary. We are talking about very serious substances here. You can easily put qualifiers in that do not allow the government to move unless there is clear evidence, but there are many models of legislation that we can adopt.

Right now in the legislation, both the Minister of Health and the Minister of Environment are obligated to move towards codes and objectives if they have concern that a toxin poses risk to life and health. I am recommending that we need more than that. We need the obligation to regulate where we have a serious problem.

We are faced with three choices. We either regulate the mercury emissions, or we shut down the plants and phase out coal-fired power, which Alberta is doing. The deal we struck with the generating industry was that if it agreed to shut down its retrograde plants within specified dates that we calculated in a fair formula, then we would require that the industry put the mercury fixes only on the remaining plants.

It is important to know that in Alberta the regulation applies to existing facilities. It is not for new ones. It is quite a different trend. Alberta historically has grandfathered all of its facilities. This law has broken that and said we will not grandfather toxins anymore. All existing facilities by 2009 must be operating mercury controls, and two years after that they have to table proposals to reduce by a further 10 per cent to 20 per cent.

By 2015, we will have 80 per cent to 90 per cent of the mercury being reduced in coal-fired plants in Alberta, or they will not be operating. Hopefully, by then they will go to gasification or better alternatives for electricity. That is the driver.

ou des mélanges de charbon bitumineux et subbitumineux. Nous avons besoin d'un comité qui se chargera de faire rédiger et publier dans la *Gazette du Canada* cette réglementation, ce qui, en vertu de la loi, fournit l'occasion de donner son avis et de formuler des commentaires. Allons de l'avant, adoptons un règlement et incitons les provinces à agir.

En conclusion, je tenais à ajouter que je suis favorable au mémoire de l'organisation PollutionWatch. Il faut modifier la LCPE de manière à obliger davantage le gouvernement à agir dans les cas où des éléments de preuve probants indiquent qu'une toxine peut causer des torts graves à la santé ou à l'environnement. La loi américaine qui réglemente les polluants dangereux impose clairement une obligation à l'Agence de protection de l'environnement des États-Unis. Si elle a des éléments de preuve clairs montrant qu'une toxine pose un risque pour la santé et pour l'environnement, elle a l'obligation, devant la loi, d'agir pour réglementer cette substance. À mon avis, cette intervention ne devrait pas être discrétionnaire. Il s'agit ici de substances qui peuvent avoir des effets très graves. Il est facile d'ajouter des conditions qui empêchent le gouvernement d'agir à moins que des éléments de preuve clairs aient été réunis, mais il existe de nombreux modèles de lois que nous pouvons adopter.

Selon la législation actuelle, tant le ministre de la Santé que le ministre de l'Environnement sont tenus de préconiser des codes et des objectifs s'ils craignent qu'une toxine ne pose un risque pour la vie et la santé. À mon avis, il nous faut aller plus loin que cela. Il nous faut une obligation de réglementer dans les cas où un problème grave se pose.

Trois choix se présentent à nous. Ou bien nous réglementons les émissions de mercure ou nous fermons les usines et cessons progressivement de produire de l'énergie au moyen du charbon, ce que l'Alberta est en train de faire. Nous avons conclu l'entente suivante avec le secteur de la production d'énergie : s'il acceptait de fermer ses centrales dépassées dans les délais prévus et calculés en vertu d'une formule équitable, nous n'obligerions ce secteur d'activité à appliquer les limites de mercure que dans les centrales qui restent.

Il importe de savoir qu'en Alberta, la réglementation s'applique aux installations existantes. Elle ne vise pas les nouvelles. C'est un revirement assez important. Auparavant, l'Alberta accordait des droits acquis à toutes ses installations. Cette loi a brisé la tradition en indiquant que les toxines ne seraient plus ainsi protégées. D'ici 2009, toutes les installations existantes doivent effectuer des contrôles sur le mercure et, deux années plus tard, elles doivent déposer des propositions visant à réduire les taux de mercure dans une proportion supplémentaire de 10 p. 100 à 20 p. 100.

D'ici 2015, les centrales thermiques au charbon en Alberta devront réduire le taux de mercure de 80 p. 100 à 90 p. 100, sinon elles ne seront pas autorisées à fonctionner. On peut espérer que, d'ici là, elles adopteront des procédés de gazéification ou de meilleures solutions de rechange pour la production d'électricité. Voilà l'élément qui donne l'impulsion au processus.

Looking to the United States, I recommend that you obtain a document from a group called NESCAUM, Northeast States for Coordinated Air Use Management. That group is an affiliation of many of the eastern seaboard state governments. They have done incredible research looking at what actions drive greater investment in pollution control or drive CEOs to spend the money to improve their pollution control. They surveyed five pollutant regimes, such as benzene and other substances, looking at what it would take to reduce mercury from coal-firing in the United States. Across the board, it was clear that it was always regulation.

We have surveys in Canada. Dr. Dianne Saxe has done good work. KPMG did a survey in the mid-1990s, and Environment Canada did a review. They found that when you go to CEOs of corporations with a range of measures, the top of which is regulation of a pollutant and the bottom strictly voluntary, across the board, the only time directors of corporations decide to invest money is when there is a regulation. We have the empirical evidence. All that is missing is the political will to act.

I would like to have action now in a federal regulation, and I want a level playing field across Canada. All Canadians have a right to a clean and healthy environment.

The Chairman: The Alberta act to which Ms. Duncan has referred will be distributed. You will all have a copy of it.

I am very proud to be an Albertan today, Ms. Duncan, based on what you have said. Once again, Alberta has shown the way for us all.

Senator Cochrane: Ms. Duncan, what is your view of the effectiveness of guidelines, Canada-wide standards and pollution prevention plans as opposed to regulations in addressing mercury releases? We have heard a lot from companies that have appeared before us, and they are using the Canada-wide standards. I want your views on that.

Ms. Duncan: It is just a lot of talk. You cannot rely on just a lot of talk when you are talking about a neurotoxin. I sat at the Canada-wide standards table, and, in fact, I am still on it. In the last year and a half, we have not been invited to meetings. The public is excluded from those CCME meetings.

I also participated for three intensive years as a volunteer on the review for the Alberta regime and two further years as a volunteer under an Alberta environment committee coming up with the regulations. Until the government signed and sealed that regulation, industry was still lobbying not to have a regulation so that they would not have to do anything. They were still lobbying to downgrade that regulation. That kind of reprehensible

Concernant les États-Unis, je vous recommande de vous procurer un document auprès d'un organisme qui s'appelle NESCAUM, pour Northeast States for Coordinated Air Use Management. Cet organisme réunit de nombreux gouvernements des États du littoral est. Il a fait des recherches incroyables pour établir les mesures qui poussent à faire davantage d'investissements dans la lutte contre la pollution ou qui incitent des PDG à dépenser pour améliorer leur système de lutte contre la pollution. L'organisme a fait un relevé des régimes applicables à cinq polluants, comme le benzène et d'autres substances, en se demandant ce qu'il faudrait faire pour réduire le mercure provenant de la combustion du charbon aux États-Unis. Dans l'ensemble, il est apparu clairement que c'était toujours la réglementation.

Nous avons fait des enquêtes au Canada. Mme Dianne Saxe a fait du bon travail. KPMG a réalisé une étude au milieu des années 1990 et Environnement Canada en a effectué une aussi. Ils ont constaté que lorsqu'on va soumettre à des PDG d'entreprises un éventail de mesures, la plus stricte étant la réglementation d'un polluant et la moins contraignante étant une intervention strictement volontaire, dans tout l'échantillonnage, la seule fois où des administrateurs d'entreprises décident d'investir de l'argent, c'est lorsqu'une réglementation existe. Nous avons les données empiriques à ce sujet. Il ne manque plus que la volonté politique d'agir.

Je voudrais que nous agissions maintenant en adoptant un règlement fédéral, et je tiens à ce que les règles du jeu soient égales pour tous partout au Canada. Tous les Canadiens ont droit à un environnement propre et sain.

Le président : La loi de l'Alberta à laquelle Mme Duncan a fait allusion sera distribuée. Vous en aurez un exemplaire.

Je suis très fier d'être un Albertain aujourd'hui, madame Duncan, d'après ce que vous avez dit. Une fois de plus, l'Alberta montre à tous la voie à suivre.

Le sénateur Cochrane : Madame Duncan, quelle évaluation faites-vous de l'efficacité des lignes directrices, des normes pancanadiennes et des plans de prévention de la pollution, par opposition à des règlements, dans la lutte contre les rejets de mercure dans l'atmosphère? Les entreprises, d'après leurs nombreux porte-parole qui ont comparu devant nous, appliquent les normes pancanadiennes. J'aimerais connaître votre opinion là-dessus.

Mme Duncan : Ce ne sont que de belles paroles. On ne peut s'en remettre uniquement à de belles paroles lorsqu'il s'agit d'une neurotoxine. J'ai siégé à la table de concertation sur les normes pancanadiennes et, en fait, j'en fais toujours partie. Au cours des 18 derniers mois, il n'y a pas eu de réunion. Le public ne peut assister aux réunions du CCME.

J'ai également participé, pendant trois années intensives, à titre bénévole, à l'examen du régime de l'Alberta et, pendant deux autres années, toujours à titre bénévole, aux travaux d'un comité de l'environnement de l'Alberta qui préparait la réglementation. Tant et aussi longtemps que le gouvernement n'a pas adopté et signé ce règlement, les représentants de ce secteur ont continué de faire du lobbying afin qu'il n'y ait pas de règlement, de manière à

behaviour has been evidenced in Canada too long. We need the political will of the government to intervene where there is serious risk to the health of human beings.

It would be nice if the industry came forward to reduce voluntarily the greenhouse gases or voluntarily did not operate facilities that emitted toxins. However, I do not see that voluntary behaviour. That is why we have regulation. Regulation is there to deal with the ones who are reprehensible. Unfortunately, now the entire class of coal-fired power generation, except in Alberta, is reprehensible. We do not see them telling the government, "We need to reduce our mercury right now."

I say enough is enough. It is clear that the only measure they respond to is regulation. A regulation does not have to be repressive. It can give many alternatives. For example, the Alberta regulation says use whatever technology you want, but it must reduce mercury to a certain level. We spent three intensive years looking at the alternative technologies, the ones that were advancing and the ones already being tested, and we reached a medium level.

A regulation can be very fair. Where the technology exists and where we already have a proven risk, I think it is incumbent upon the government to actually impose a binding standard, because that provides a level playing field. That is what says we are going to have a cleaner electricity supply in Canada. We will show the world that we can actually produce electricity in a clean way that does not pollute the environment. The majority of the mercury flowing into the Arctic and contaminating the traditional foods may come from the global pool and not Canadian sources. How do we show other nations such as India and China that they should clean up their act if we are not also doing it? Instead of the federal government actually regulating mercury here, they go off to China and say, "You should use all these technologies." I think we would have much more credibility going to those countries if we said, "Here are all the technologies. We are requiring them in Canada. We have tested a few and they are working. We encourage you to do the same." It sends a totally different message.

The Chairman: It sounded, I think, as though you said "oppose binding standard." You in fact said "impose binding standard."

Ms. Duncan: Yes.

Senator Cochrane: I am sure you have read what the witnesses have said before our committee, knowing your background and what you have told us this morning. What would you say to those companies who have told us that they are reducing the emissions by using the Canada-wide standards?

ce qu'ils n'aient rien à faire. Ils faisaient du lobbying pour affaiblir ce règlement. Nous observons cette sorte de comportement répréhensible au Canada depuis trop longtemps. Il faut que le gouvernement ait la volonté politique d'intervenir lorsqu'il y a un risque grave pour la santé des êtres humains.

Ce serait bien que ce secteur d'activité propose de réduire volontairement les gaz à effet de serre ou essaie de lui-même de ne pas exploiter les installations qui émettent des toxines. Toutefois, je n'observe pas ce comportement volontaire. C'est pour cette raison que nous avons des règlements. Les règlements permettent de lutter contre les comportements qui sont répréhensibles. Malheureusement, tout ce que font les centrales thermiques alimentées au charbon à l'heure actuelle est répréhensible, sauf en Alberta. Aucun de ceux qui les exploitent n'admet qu'il doit réduire ses émissions de mercure dès maintenant.

Ça suffit. Il est clair que la seule mesure à laquelle ces dirigeants réagissent, c'est la réglementation. Un règlement ne doit pas forcément être répressif. Il peut offrir de nombreuses solutions de rechange. Par exemple, le règlement de l'Alberta indique que les entreprises peuvent utiliser toutes les technologies qu'elles veulent, mais qu'elles doivent réduire les émissions de mercure à un certain niveau. Nous avons passé trois années intensives à étudier les technologies de remplacement, celles qui étaient à l'étude et celles qui faisaient déjà l'objet de tests, et nous sommes arrivés à un moyen terme.

Un règlement peut être très équitable. Dans les cas où la technologie existe et où les risques sont démontrés, je crois qu'il incombe au gouvernement de rendre les normes obligatoires, parce que cela assure l'uniformité des règles pour tous. C'est ainsi que nous arriverons à offrir une énergie plus propre au Canada. Nous allons montrer au monde que nous pouvons vraiment produire de l'électricité propre, sans polluer l'environnement. Il se peut que la plus grande partie du mercure qui atteint l'Arctique et qui contamine les ressources alimentaires traditionnelles vienne d'ailleurs dans le monde et non pas de sources canadiennes. Comment pouvons-nous faire comprendre à d'autres pays comme l'Inde et la Chine qu'ils devraient mettre de l'ordre dans leurs affaires si nous ne le faisons pas nous-mêmes? Au lieu de vraiment réglementer le mercure sur le territoire canadien, le gouvernement fédéral va en Chine et dit : « Vous devriez utiliser toutes ces technologies. » Je crois que nous aurions davantage de crédibilité, lorsque nous allons voir les représentants de ces pays, si nous disions : « Voici toutes les technologies. Nous en avons besoin au Canada. Nous en avons mis quelques-unes à l'essai et elles fonctionnent. Nous vous encourageons à faire de même. » Cela envoie un message complètement différent.

Le président : On a eu, je pense, l'impression que vous vous opposiez à des normes obligatoires, mais en fait, c'est le contraire.

Mme Duncan : Oui.

Le sénateur Cochrane : Je suis persuadée que vous avez lu le compte rendu de ce que les témoins ont déclaré devant notre comité, connaissant vos antécédents et ce que vous nous avez dit ce matin. Que diriez-vous à ces entreprises qui nous ont affirmé qu'elles réduisaient les émissions en appliquant les normes pancanadiennes?

Ms. Duncan: I would say it is a bold-faced lie.

The Chairman: Stop beating around the bush.

Ms. Duncan: To the credit of the Saskatchewan power corporation, although they have not said what they will do to reduce mercury from their facilities, they have set about testing some technologies. I must say you also need to chastise the current federal government, because I have just learned that they have yanked the millions of dollars that they committed to cost share the testing of that technology. Industry has just not voluntarily moved to do it.

Canada-wide standards mean nothing. All a Canada-wide standard means is that the federal and province governments, who share a common issue, have sat down and consulted, hopefully, with the affected industry and the public and said, "Okay, this is the goal we have, so we need to ensure we reduce this much in Newfoundland, this much in Yukon," et cetera. We have been working on that for 10 years. However, at the same time, Alberta was not just sitting on its duff; we were working diligently to ensure that the minute that Canada-wide standard was tabled, we had our measure in place. The other jurisdictions have done nothing. Ontario and New Brunswick promised to shut down their coal-fired plants. Now they are saying they cannot do it. They have done nothing even to start discussing regulations. I am sorry, but I have no faith in the Canada-wide standards.

The harmonization accord was invented for one simple purpose — to get rid of the federal government. That is what the Canada-wide standard is. We have a federal law called the Canadian Environmental Protection Act. It gives the federal government the power to intervene and set standards when the provinces do not act. Along comes the harmonization accord, which says the government is best situated. That means anybody but the federal government. In the scenario of mercury and neurotoxin, I would say the federal government is the best situated, because we have to ensure that all Canadians have a clean, healthy environment. We have to ensure that our inland fisheries are not being polluted with mercury. Man's use of fish is another federal power under the Fisheries Act. We need to set the example internationally and not contribute locally to the build-up of this neurotoxin or to the contamination of the Arctic.

The Canada-wide standard might have been a good idea 10 years ago, but 10 years later it shows that it really does not have any effect, except in a jurisdiction where you act to regulate, and then you actually get action.

Senator Cochrane: We certainly got your message. Thank you very much.

Mme Duncan : Je dirais que c'est un mensonge éhonté.

Le président : Cessez de tourner autour du pot.

Mme Duncan : Il faut reconnaître que la Saskatchewan Power Corporation, même si elle n'a pas indiqué ce qu'elle va faire pour réduire les émissions de mercure provenant de ses centrales, a commencé à tester certaines technologies. Je dois dire qu'il faut également critiquer l'actuel gouvernement fédéral, parce que je viens d'apprendre qu'il a subitement retiré les millions de dollars qu'il s'était engagé à verser pour mettre cette technologie à l'essai, à frais partagés. Les entreprises de ce secteur d'activité n'ont tout simplement pas proposé de le faire.

Les normes pancanadiennes ne veulent rien dire. Tout ce qu'elles signifient, c'est que les gouvernements fédéral et provinciaux, aux prises avec le même problème, après avoir consulté, espérons-le, le secteur d'activité touché et la population, se sont fixé un objectif afin de faire en sorte de réduire les émissions de tant à Terre-Neuve, de tant au Yukon, et ainsi de suite. Nous travaillons là-dessus depuis dix ans. Toutefois, pendant tout ce temps, l'Alberta ne s'est pas tourné les pouces; nous avons œuvré avec diligence pour garantir que, dès l'instant où la norme pancanadienne serait déposée, nous aurions notre mesure en place. Les autres gouvernements n'ont rien fait. L'Ontario et le Nouveau-Brunswick ont promis de fermer leurs centrales au charbon. Maintenant, ils disent qu'ils ne peuvent le faire. Ils n'ont rien fait, même pas commencé à discuter de la réglementation. Je suis désolée, mais je ne fais pas confiance aux normes pancanadiennes.

L'accord d'harmonisation a été conclu dans un seul but : se débarrasser du gouvernement fédéral. Voilà ce à quoi servent les normes pancanadiennes. Nous avons une loi fédérale intitulée la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Elle confère au gouvernement fédéral le pouvoir d'intervenir et d'établir des normes lorsque les provinces n'agissent pas. Vient ensuite l'accord d'harmonisation, selon lequel le gouvernement est le mieux placé pour agir. Cela veut dire : n'importe quel gouvernement, sauf le gouvernement fédéral. Dans le cas du mercure et des neurotoxines, je dirais que c'est le gouvernement fédéral qui est le mieux placé pour agir, parce que nous devons veiller à ce que tous les Canadiens bénéficient d'un environnement propre et sain. Nous devons veiller à ce que nos eaux intérieures ne soient pas polluées par le mercure. L'utilisation que l'homme fait du poisson relève également de la compétence fédérale, en vertu de la Loi sur les pêches. Nous devons donner l'exemple sur la scène internationale et non pas contribuer localement à l'accumulation de cette neurotoxine ou à la contamination de l'Arctique.

La norme pancanadienne aurait peut-être été une bonne idée il y a dix ans, mais aujourd'hui, elle donne la preuve de son inefficacité, sauf s'il y a un gouvernement qui agit pour réglementer, et il y a alors des mesures concrètes qui se prennent.

Le sénateur Cochrane : Nous avons très bien compris votre message. Merci beaucoup.

Senator Carney: I am pleased to see you again and also pleased that you have been extremely coherent in your testimony and very clear on a complex subject.

Our excellent Library of Parliament notes say that the recently tabled clean air bill, Bill C-30, includes mercury as an air pollutant but it remains on Schedule 1. You indicated that it has been taken off as a toxin and added to the pollutant category. There is a contradiction there. Is it listed as a toxin on Schedule 1?

The Chairman: It is now. My understanding is that the effect of the bill that is presently before us will remove it from Schedule 1 and put it on the list of pollutants as opposed to the list of neurotoxins, but I would have to double check my reading of the bill to ensure that that is so.

Senator Milne: That is the clean air bill.

The Chairman: Yes.

Senator Milne: It is not before us yet.

Senator Carney: The Library of Parliament's question is whether the dual listing will cause legal uncertainty regarding existing and future regulations governing mercury. I want to clarify: Will it be listed as both a pollutant and a toxin, or just as a pollutant? If so, what is the rationale for that?

Ms. Duncan: If I had my druthers, that entire bill would fall. It poses a serious risk. Whether mercury remains on that schedule or is put on another schedule, if the government chooses to control mercury as a pollutant and not as a toxin, then it is a serious risk because we do not know what the Supreme Court will do. We do not know if it will uphold the power of the federal government to regulate a pollutant as opposed to a toxin. I am sure you have had far more cogent lawyers than I come before you to explain the difference. The Supreme Court upheld the Canadian Environmental Protection Act on quite a narrow margin based very strongly on the criminal law power. The criminal law power arises simply because there is a risk to the human health of Canadians. If it is moved to a pollutant, then that is generally seen as a provincial area. Provinces regulate local works and undertakings in the power plants. The rationale for the federal government's intervening is the overriding concern about the impact on human health. If any part of the proposed new legislation survives — it would not really be a new act but would be part of CEPA — mercury should not be designated a pollutant but remain as a toxin.

Le sénateur Carney : Je suis heureuse de vous revoir et heureuse, aussi, que vous ayez fait preuve de tant de cohérence dans votre témoignage et que vous ayez parlé aussi clairement d'un sujet complexe.

Nos excellentes notes préparées par la Bibliothèque du Parlement indiquent que dans le récent projet de loi sur la qualité de l'air qui a été déposé, le projet de loi C-30, le mercure est classé comme un polluant de l'air, mais il demeure inscrit à l'Annexe 1. Vous avez indiqué qu'on l'a retiré de la liste des toxines et qu'on l'a ajouté à la catégorie des polluants. C'est une contradiction. Est-ce qu'il est classé parmi les toxines inscrites à l'Annexe 1?

Le président : Il l'est maintenant. D'après ce que je crois comprendre, le projet de loi dont nous sommes actuellement saisis aura pour effet de retirer le mercure de l'Annexe 1 et de l'inscrire sur la liste des polluants par opposition à celle des neurotoxines, mais il faudrait que je relise le projet de loi pour en être bien sûr.

Le sénateur Milne : Il s'agit du projet de loi sur la qualité de l'air.

Le président : Oui.

Le sénateur Milne : Nous n'en avons pas encore été saisis.

Le sénateur Carney : Dans sa question, la Bibliothèque du Parlement demande si la double inscription causera une incertitude sur le plan juridique par rapport à la réglementation actuelle et future concernant le mercure. Je tiens à être tout à fait claire : sera-t-il inscrit à la fois comme polluant et comme toxine, ou simplement comme polluant? Si c'est ce dernier cas, comment explique-t-on cela?

Mme Duncan : S'il n'en tenait qu'à moi, c'est tout le projet de loi qui serait rejeté. Il présente un grave risque. Que le mercure soit inscrit ou non dans cette annexe ou dans une autre, si le gouvernement choisit de considérer le mercure comme un polluant et non comme une toxine, cela devient alors un grave risque, parce que nous ne savons pas ce que la Cour suprême va faire. Nous ne savons pas si elle va maintenir le pouvoir du gouvernement fédéral de réglementer un polluant par opposition à une toxine. Je suis persuadée que des avocats beaucoup perspicaces que moi sont venus vous expliquer la différence. La Cour suprême a confirmé la constitutionnalité de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, par une majorité assez courte, en se fondant surtout sur le pouvoir du gouvernement en matière de droit pénal. Ce pouvoir existe tout simplement parce qu'il y a un risque pour la santé des Canadiens. Si on classe le mercure parmi les polluants, on considère généralement qu'il relève de la compétence des provinces. Les provinces réglementent les travaux et activités de nature locale dans les centrales énergétiques. L'intervention du gouvernement fédéral est justifiée avant tout par les conséquences sur la santé humaine. Si des éléments du nouveau projet de loi sont retenus — qui ne formeraient pas vraiment une nouvelle loi, mais feraient partie de la LCPE —, le mercure ne devrait pas être désigné comme un polluant, mais plutôt demeurer dans la catégorie des toxines.

The Chairman: Our excellent researchers have confirmed that I was mistaken and that the present clean air bill, as it is called, which is before the House of Commons, would have the effect of adding mercury to the pollutant list, but it would stay on Schedule 1. That, however, does not obviate the question that Senator Carney has asked.

Senator Carney: I do not know what Schedule 1 is. Is it a list of toxins?

The Chairman: Yes. Ms. Duncan has referred to the Supreme Court's decision, which was a close one, as to the applicability of CEPA. It is important to remember that the decision had very much to do with the question of whether the act was dealing with criminal powers because of the description of toxins and their effect, as opposed to being someplace else. The worry that has been expressed to us by others is that if the toxic factor is removed from CEPA or from any element or substance dealt with under CEPA, then the efficacy and applicability of CEPA as a regulatory measure will be constitutionally at question.

Senator Carney: The answer to the Library of Parliament's question of whether the dual listing would cause legal uncertainty is yes, it would cause legal uncertainty. In terms of reviewing the law, we have to ensure that duality is removed and that mercury is listed as a toxin. That is the simple way of explaining our job.

Ms. Duncan: Senator Carney, CEPA was first enacted in 1984. If the long series of governments in power since then could not find it in their being to regulate a toxin, I do not believe there is any credible chance they will find it in there being to regulate a pollutant. That is why I make the strong case that we need to keep substances like mercury designated as toxins, and we need to have a show of faith that there is some political will to actually use this piece of legislation.

Unfortunately, instead of spending time implementing this legislation and using it to protect the Canadian health and environment, we review it every five years. I have strongly recommended to the committee to change that review to 10 years and, in the interim period, to spend its time and resources on actually implementing the legislation and passing a few regulations.

Senator Carney: The general public does not make a lot of distinction between toxins and pollutants. We are so used to the idea that pollutants are bad. The idea that maybe there is something worse called toxins is an important point to make with the public and, certainly, with the public as represented by me.

You also referred to the international transboundary flow of mercury. We have heard testimony that many of the problems with mercury are beyond our borders. Are there any international best practices that might be employed to address that? What can Canada do, beyond dealing with its own legislation, to deal with the global pool?

Le président : Nos excellents attachés de recherche ont confirmé que je me trompais et que l'actuel projet de loi sur la qualité de l'air, comme il est appelé, qui est devant la Chambre des communes, aurait pour effet d'ajouter le mercure à la liste des polluants, mais il demeurerait inscrit à l'Annexe 1. Toutefois, cela ne répond pas à la question que le sénateur Carney a posée.

Le sénateur Carney : Je ne connais pas l'Annexe 1. Est-ce une liste de toxines?

Le président : Oui. Mme Duncan a fait allusion à la décision de la Cour suprême, qui a été serrée, quant à l'application de la LCPE. Il importe de se souvenir que la décision dépendait beaucoup de la question de savoir si la loi traitait des pouvoirs en matière de droit pénal, en raison de la description des toxines et de leur effet, alors que cette description aurait pu se trouver ailleurs. L'inquiétude que d'autres personnes nous ont formulée, c'est que si le facteur de toxicité est enlevé de la LCPE ou de tout élément ou substance visé par la LCPE, l'efficacité et l'applicabilité de la LCPE comme mesure de réglementation seront mises en doute sur le plan constitutionnel.

Le sénateur Carney : La Bibliothèque du Parlement se demande si la double inscription causerait une incertitude sur le plan juridique : la réponse est oui, cela causerait une incertitude sur le plan juridique. Quand nous réviserons la loi, nous devons veiller à supprimer cette dualité et à ce que le mercure soit inscrit comme une toxine. Voilà un exemple simple du travail qui est le nôtre.

Mme Duncan : Sénateur Carney, la LCPE a été adoptée en 1984. Si la longue série de gouvernements au pouvoir depuis cette date n'a pas trouvé la force de réglementer une toxine, je ne crois pas qu'il y ait une chance crédible qu'il trouve celle de réglementer un polluant. C'est pour cette raison que j'insiste fermement sur la nécessité de garder des substances comme le mercure dans la catégorie des toxines; il nous faut faire un acte de foi et espérer que la volonté politique existe d'utiliser vraiment ce texte de loi.

Malheureusement, au lieu de consacrer du temps à la mise en œuvre de cette loi et de nous en servir pour protéger la santé et l'environnement au Canada, nous la révisons tous les cinq ans. J'ai recommandé vivement au comité de faire passer cette périodicité de l'examen à 10 ans et, dans l'intervalle, que le comité consacre son temps et ses ressources à la mise en œuvre de la loi et à l'adoption de quelques règlements.

Le sénateur Carney : Le grand public ne fait pas une grande distinction entre les toxines et les polluants. Nous sommes tellement habitués à l'idée que les polluants sont mauvais. L'idée qu'il y a peut-être quelque chose de pire appelé toxine est importante et il faut en informer la population et, à n'en pas douter, les membres du public que je représente.

Vous avez également fait allusion au mouvement transfrontalier du mercure. Des témoins nous ont dit que bon nombre de problèmes que pose le mercure trouvent leur origine en dehors de nos frontières. Y a-t-il des pratiques internationales exemplaires que l'on pourrait appliquer pour lutter contre ce problème? Que peut faire le Canada, outre l'adoption et l'application de ses propres lois, pour réduire les apports au bassin mondial de mercure?

Ms. Duncan: I do not recall whether you were here when I went through that, but I mentioned that in its review process and subsequent development of a regulation, the Alberta government did an intensive review of the available technologies. A firm standard was not recommended at that time to the federal government because industry convinced us that the technologies were evolving so quickly that it would be better to wait a year and then impose a standard in a binding fashion.

Senator Carney: I am not talking about technology but about the global pool.

Ms. Duncan: That is precisely what I am saying.

Senator Carney: I am talking about offshore sources of mercury.

Ms. Duncan: The offshore sources are, in many cases, the same as in Canada. There is massive coal-fired power in China and India, which is forming the global pool. It might be worthwhile to get Environment Canada to bring in Luke Trip, who is now with the Commission for Environmental Cooperation. When he was with Environment Canada, he commissioned an interesting piece that shows the flow of the air and where the majority of the mercury comes from and goes across the Arctic. The reason we push for a regulation in Alberta is that there are two ways that mercury will load. A portion of the mercury that is emitted by the plants will go into the global pool, most of which ends up in the Arctic, but a portion of the mercury also deposits or lands locally. It was for the local deposition that we wanted the Alberta regulation.

The same technology reduces the deposition locally and internationally. I am fixated on our requiring that they use the technologies because, unfortunately, if one continues to burn coal, it is the only way to get the mercury out. There are many other alternatives. For example, we could stop burning coal and invest in alternative fuels.

However, we cannot go to the international tables unless we have clean hands. Until we show we are willing to reduce the flow of toxins in the way we generate electricity, we cannot go to China, India or anywhere else and ask them to stop doing it. We have the resources to invest in testing those technologies. We can then take those technologies to other countries.

From my standpoint, that is how you gain credibility at the international table, by showing you are serious about doing it yourself and willing to invest your dollars in testing those technologies. Then you go to other countries to say

Mme Duncan : Je ne me souviens pas si vous étiez présente quand j'ai traité de cette question, mais j'ai mentionné que, dans son processus d'examen et dans l'élaboration subséquente d'un règlement, le gouvernement de l'Alberta a procédé à un examen exhaustif des technologies disponibles. Une norme ferme n'a pas été recommandée à cette époque au gouvernement fédéral, parce que les représentants du secteur nous ont convaincus que les technologies évoluaient si rapidement qu'il vaudrait mieux attendre une année avant d'imposer une norme.

Le sénateur Carney : Je ne parle pas des technologies, mais plutôt du bassin mondial.

Mme Duncan : C'est exactement ce dont je parle.

Le sénateur Carney : Je parle des sources extracôtières de mercure.

Mme Duncan : Souvent, les sources extracôtières sont les mêmes qu'au Canada. On produit énormément d'énergie dans des centrales thermiques au charbon en Chine et en Inde, ce qui forme le bassin mondial. Il pourrait être utile d'obtenir qu'Environnement Canada fasse comparaître Luke Trip, qui travaille maintenant pour la Commission de coopération environnementale. Lorsqu'il était à Environnement Canada, il a commandé une étude intéressante qui nous montre le mouvement de l'air, la provenance de la plus grande partie du mercure et son déplacement dans l'Arctique. La raison pour laquelle nous exerçons des pressions en faveur de l'adoption d'un règlement en Alberta, c'est qu'il existe deux façons par lesquelles le mercure va s'accumuler. Une partie du mercure émis par les centrales va se retrouver dans le bassin mondial, dont la plus grande partie finit sa course dans l'Arctique, mais une partie du mercure se dépose aussi à l'échelle locale. C'est pour lutter contre les dépôts à proximité que nous voulions l'adoption d'un règlement en Alberta.

La même technologie réduit les dépôts aux échelles locale et internationale. Je tiens à ce que nous exigeons l'utilisation des technologies, parce que, malheureusement, la combustion du charbon laisse échapper du mercure. Il existe de nombreuses autres solutions de rechange. Par exemple, nous pourrions cesser de brûler du charbon et investir dans des carburants de remplacement.

Toutefois, nous ne pouvons pas nous présenter aux tables internationales si nous n'avons pas les mains propres. Tant que nous n'aurons pas démontré que nous sommes disposés à réduire le mouvement des toxines résultant de notre production d'électricité, nous ne pouvons pas aller en Chine, en Inde ou dans n'importe quel autre pays et demander à leurs représentants de cesser de brûler du charbon. Nous disposons des ressources nous permettant d'investir dans la mise à l'essai de ces technologies. Nous pouvons ensuite présenter ces technologies à d'autres pays.

À mon avis, c'est ainsi que l'on gagne de la crédibilité sur la scène internationale, en montrant que nous sommes déterminés à apporter des correctifs chez nous et que nous sommes disposés à investir notre argent dans la mise à l'essai de ces technologies.

here is the route to reducing your massive mercury that is contaminating our Arctic.

Senator Carney: I am dying to ask you what you think of the whole clean air bill. Am I out of line in asking what your overall impression is of the clean air bill of Canada's new government, Bill C-30?

Senator Angus: She said she would like to have it defeated.

Senator Carney: That is what intrigued me.

Ms. Duncan: Rather than having it defeated, I support Jack Layton's approach, which is to try to get the parties together. These issues should go beyond partisan tables. I am hoping that at the committee where we will bring together the four parties, they can come up with legislation that will give us the proper timelines to reduce the greenhouse gases.

My interest in talking about that new bill is also about mercury. I am a bit of an anomaly at that table. Pretty well 99 per cent of the people are talking about greenhouse gases. I was shaken awake because the government had decided to designate mercury, a neurotoxin that it still had not regulated, in a lower category as a pollutant, potentially for trading. That is the part I would like to have struck out. I would like amendments beefed up to control greenhouse gases, particularly in the international relations section of that legislation. However, I do not want to elaborate much more than that.

Senator Carney: We look forward to that.

Senator Tardif: You questioned in your presentation whether there is such a thing as clean coal. I was wondering if you were implying that it is impossible to achieve clean coal processes. Second, where are we on spending and research and development for clean energy in Canada?

Ms. Duncan: We are in terrible shape. There was a fantastic article recently in the paper. Apparently, of all the sectors of industry investing in research and development, energy is the worst. Of the energy sector, the electricity sector is the most reprehensible. That gives you the overall picture. An institute based in Ottawa did that study. It was reported in *The Globe and Mail*. I am sorry I did not bring it with me. It is worthwhile taking a look at.

The other signal to me was the decision in the last couple of months by the current federal government to yank federal money supplementing research and development. The Alberta coal-fired industry was pretty peeved that the Saskatchewan industry thought of it first. They went to the federal government to ask for money to supplement the testing of technologies there. That was great. Apparently, the federal government has yanked the monies in their entirety.

Puis, on peut dire aux autres pays que nous avons trouvé un moyen de réduire les quantités énormes de mercure qui contaminent l'Arctique.

Le sénateur Carney : Je meurs d'envie de vous demander ce que vous pensez du projet de loi sur la qualité de l'air. Est-ce que je peux vous demander votre impression générale du projet de loi sur la qualité de l'air présenté par le nouveau gouvernement du Canada, le projet de loi C-30?

Le sénateur Angus : Elle a indiqué qu'elle souhaitait le rejet de ce texte de loi.

Le sénateur Carney : Voilà ce que je n'ai pas bien compris.

Mme Duncan : Je suis plutôt favorable à l'approche de Jack Layton, qui est d'essayer de réunir les partis. Ces questions devraient se situer au-delà de la partisanerie politique. J'espère que le comité, qui regroupe les quatre partis, pourra élaborer un projet de loi assorti des délais voulus pour réduire les gaz à effet de serre.

Mon intérêt pour ce nouveau projet de loi porte également sur le mercure. Je fais un peu exception à la règle. Près de 99 p. 100 des gens parlent des gaz à effet de serre. J'ai été abasourdie de la décision du gouvernement de désigner le mercure, une neurotoxine qu'il n'avait pas encore réglementée, comme appartenant à une catégorie inférieure, celle d'un polluant, éventuellement à des fins d'échanges de droits d'émission. C'est cette partie que je voudrais voir retirée. Je souhaiterais qu'on renforce les mesures afin que nous puissions mieux contrôler les gaz à effet de serre, particulièrement dans l'article du projet de loi qui concerne les relations internationales. Toutefois, je ne veux pas aller beaucoup plus dans les détails.

Le sénateur Carney : Nous avons hâte de l'étudier.

Le sénateur Tardif : Vous avez mis en doute dans votre exposé l'existence du charbon épuré. Vouliez-vous laisser entendre qu'il est impossible de mettre au point des procédés de combustion écologique du charbon? Ensuite, où en sommes-nous en matière de dépenses et de R-D visant à doter le Canada d'une énergie propre?

Mme Duncan : La situation est très mauvaise. Un journal a publié récemment un article fantastique. On y lit que, de tous les secteurs industriels qui investissent en R-D, celui l'énergie se classe au dernier rang. Au sein du secteur énergétique, celui de l'électricité est le plus à blâmer. Cela vous donne le tableau d'ensemble. Cette étude a été réalisée par un institut qui a ses bureaux à Ottawa. *Le Globe and Mail* en a rendu compte. Je suis désolée de ne pas l'avoir avec moi. Il est intéressant d'y jeter un coup d'œil.

Pour moi, l'autre signal est la décision, prise au cours des deux ou trois derniers mois, par le gouvernement fédéral actuel, d'éliminer les crédits fédéraux d'aide à la R-D. Le secteur albertain des centrales alimentées au charbon était passablement irrité que son homologue de la Saskatchewan ait pensé à cette initiative en premier. Il a présenté au gouvernement fédéral une demande d'aide financière complémentaire en vue de la mise à l'essai de technologies. C'était très bien. Apparemment, le gouvernement fédéral a supprimé tous ces crédits.

That same report advised that the federal government had committed \$200 million or \$350 million, something like that, towards the shut down of the Ontario coal-fired plants. Apparently, that money has also been yanked.

Frankly, I think tax dollars should not be spent on research and development. I firmly believe in the polluter pays principle, which Canada has signed on to internationally. I would prefer that those costs are passed to me as a consumer because that provides additional incentive for me to reduce my use of energy that pollutes.

Regardless of that, if we are going to put taxpayer dollars into research and development, I would prefer that it was towards pollution control or finding cleaner sources of electricity and other energy sources. Clearly, based on that study by an Ottawa-based institute, we are failing in our research and development towards cleaner energy.

There is no such thing as clean coal. It is possible with some fixes, either coal washing or blending. Most of Eastern Canada blends coals, which they bring all the way from South America. There is also adding controls onto the stack to reduce the NO_x and SO_x and to sequester the greenhouse gases and so forth. However, coal is an incredibly dirty, archaic form of energy. It is the dirtiest source of energy on the planet.

The Chairman: It is also the cheapest.

Ms. Duncan: The reason it is so cheap is that we do not require it to be clean. We could instead create a level playing field and take away those perverse subsidies. People think of perverse subsidies as "we will give you money," or "we will reduce your taxes," but the worst perverse subsidy is to have weak environmental controls. You allow them to make money on our backsides.

That is why I strongly recommended and pushed for mercury control regulation in Alberta and that is why I am pushing it for the rest of Canada. Let us get coal on par with other, cleaner energy sources. That way, we can drive improvement and have less coal-fired energy.

Why not go the way California has gone? Pacific Gas and Electric Company is now putting \$2 billion into conservation. They do that as a good business practice, because if they put a certain amount of money into conservation, their utility regulator allows them to raise the rate of electricity so the consumer ends up paying the same because they are using less electricity. We need to start using measures like that in Canada. The way to push that, too, is to put coal on a level playing field.

Le même rapport nous informait que le gouvernement fédéral avait engagé 200 millions ou 350 millions de dollars, quelque chose comme cela, en vue de la fermeture des centrales thermiques ontariennes alimentées au charbon. Il semble que ces crédits aient, eux aussi, été supprimés.

Franchement, je pense que l'argent des contribuables ne devrait pas être consacré à des activités de R-D. Je crois fermement au principe du pollueur payeur auquel le Canada a souscrit sur la scène internationale. Je préférerais que ces coûts me soient transmis à moi, le consommateur, parce que cela m'incite de manière supplémentaire à réduire ma consommation d'une énergie polluante.

Indépendamment de cela, si nous devons affecter de l'argent des contribuables à la R-D, je préférerais que ce soit pour la lutte contre la pollution ou la découverte de sources d'électricité et d'énergie plus propres. De toute évidence, d'après cette étude réalisée par un institut ayant son siège social à Ottawa, notre activité de R-D axée sur la mise au point d'une énergie plus propre ne donne pas de bons résultats.

Le charbon épuré, ça n'existe pas. Il est possible d'en obtenir avec certains procédés comme le lavage ou le mélange du charbon. La plus grande partie de l'est du Canada mélange le charbon, qu'elle fait venir d'aussi loin que l'Amérique du Sud. On peut également ajouter des contrôles sur les tas de charbon afin de réduire les oxydes d'azote et de soufre, et d'emprisonner les gaz à effet de serre, et ainsi de suite. Toutefois, le charbon est une forme d'énergie incroyablement sale et archaïque. Il est la source d'énergie la plus sale sur la planète.

Le président : C'est également la moins chère.

Mme Duncan : La raison pour laquelle il est si bon marché, c'est que nous n'exigeons pas qu'il soit épuré. Au lieu de cela, nous pourrions uniformiser les règles du jeu et supprimer ces subventions perverses. Lorsque l'on parle de subventions perverses, les gens pensent à des versements d'argent ou à des baisses d'impôt, mais la subvention la plus perverse consiste à avoir des contrôles environnementaux déficients. Vous permettez aux gens de gagner de l'argent à vos dépens.

Voilà pourquoi j'ai vivement recommandé et préconisé un règlement sur la lutte contre le mercure en Alberta et voilà également pourquoi j'exerce des pressions pour qu'il y ait un règlement semblable dans le reste du Canada. Mettons le charbon sur le même pied que d'autres sources d'énergie plus propres. Ce faisant, nous pouvons apporter des améliorations et nous aurons moins d'énergie produite à l'aide du charbon.

Pourquoi ne pas emboîter le pas à la Californie? La Pacific Gas and Electric Company investit maintenant 2 milliards de dollars dans la conservation. Il s'agit pour cette entreprise d'une saine pratique commerciale car lorsqu'elle investit dans la conservation, l'organisme de réglementation des services publics lui permet d'augmenter ses tarifs de telle sorte que le consommateur en vient à payer le même montant, mais en utilisant moins d'électricité. Il faut que nous commençons à mettre en place des mesures du genre au Canada. Pour ce faire, nous devons notamment nous assurer que le charbon est assujéti aux mêmes règles du jeu.

Many jurisdictions talk about coal gasification. Currently, there is a proposal in Alberta to expand yet another power plant without coal gasification. It is all talk. It is just talk. I want regulations that say, "Sure, you can expand coal-fired, but it has to be equal to coal gasification. If you can come up with another technology, we do not care." That would drive the development of better technology.

Senator Tardif: When people speak about clean coal and the use of clean coal technology, what are they referring to?

Ms. Duncan: There are technologies that can make coal cleaner. You can scrub to reduce the sulphur. You can put on fixes to reduce the nitrous oxide. However, the mechanism we recommended in Alberta to reduce mercury will also reduce all other heavy metals. There are many other bad substances in coal-fired. We dealt only with the top five in Alberta: greenhouse gases, particulates, NO_x, SO_x and mercury. In this report, you will see there is another whole string of substances that we have not even started dealing with. Apparently, polycyclic aromatic hydrocarbons or PAHs are another one, as is hydrogen fluoride. Coal-fired plants emit more than aluminium refining does, yet the latter is regulated. Coal is an incredibly dirty source of power.

"Clean coal" is a moniker people throw out as if to say, "Is this not great? We can have clean coal." You can have cleaner coal, but you can never have clean coal. Plus, we need to keep in mind that we will recover or capture the mercury, but what will we do with it then? The end objective has to be that we need to stop producing mercury. It would be great if we had more and more renewables and less coal, but in the meantime we need to ensure that we are at least not emitting it into the environment.

The Chairman: Is gasification the equivalent of clean coal or only less dirty coal?

Ms. Duncan: It is cleaner, but my understanding is that gasification releases a lot of greenhouse gases. Again, it will reduce some of the pollutants from coal, but you have another problem; there is always a balancing act. The best thing of all is conservation. In other words, the cleanest form of energy is less energy burned.

Senator Tardif: The optimum would be to shut down coal-fired plants.

Ms. Duncan: Absolutely. That should be our goal. In Alberta, that is what we are working toward.

Bien des gouvernements parlent de gazéification du charbon. Il est actuellement proposé en Alberta d'agrandir une autre centrale thermique sans recourir à la gazéification. Ce ne sont que de belles paroles. Je veux que l'on prenne des dispositions réglementaires qui permettraient effectivement d'agrandir les centrales thermiques alimentées au charbon, mais uniquement dans une proportion égale aux efforts de gazéification. On serait également ouvert à toute nouvelle technologie, si cela était proposé. De telles mesures stimuleraient le développement de technologies plus efficaces.

Le sénateur Tardif : Lorsque les gens parlent de charbon épuré et de l'utilisation des technologies qui s'y rattachent, de quoi est-il question exactement?

Mme Duncan : Il existe des technologies pour rendre le charbon moins polluant. Il est possible d'en extraire une partie du soufre. On peut y incorporer des stabilisants pour réduire les émissions d'oxyde nitreux. Cependant, le mécanisme que nous avons recommandé en Alberta pour réduire les émissions de mercure permettrait les mêmes résultats avec tous les autres métaux lourds. Il y a de nombreuses substances nocives dans les centrales alimentées au charbon. En Alberta, nous nous sommes intéressés seulement aux cinq les plus importantes : les gaz à effet de serre, les particules en suspension, l'oxyde nitreux, l'oxyde de soufre et le mercure. Dans ce rapport, vous pourrez constater qu'il existe une autre chaîne complète de substances auxquelles nous n'avons même pas commencé à nous attaquer. Il y aurait notamment les hydrocarbures polyaromatiques ou HAP, ainsi que le fluorure d'hydrogène. Les centrales au charbon émettent davantage de polluants que les alumineries et ce sont pourtant ces dernières qui sont réglementées. Le charbon est une source d'énergie extrêmement polluante.

Les gens ne cessent de nous répéter à quel point il est merveilleux de pouvoir compter sur du charbon épuré. Le charbon épuré est peut-être moins polluant, mais il n'est pas entièrement propre. En outre, il ne faut pas oublier de se demander ce que nous allons faire avec le mercure qui sera récupéré ou capturé. En fin de compte, il faudrait en venir à cesser complètement la production de mercure. Il serait bon de pouvoir utiliser de plus en plus d'énergies renouvelables et de moins en moins de charbon, mais d'ici à ce que cela soit réalisé, nous devons tout au moins nous assurer de ne pas le laisser s'échapper dans l'environnement.

Le président : Est-ce que la gazéification permet d'obtenir du charbon propre ou tout simplement du charbon moins polluant?

Mme Duncan : C'est effectivement moins polluant, mais je crois que le processus de gazéification émet une grande quantité de gaz à effet de serre. On réduira une partie des polluants provenant du charbon, mais on se retrouvera avec un autre problème; c'est toujours une question d'équilibre. La mesure à privilégier est la conservation. Autrement dit, la solution la moins polluante est celle qui utilise le moins d'énergie.

Le sénateur Tardif : Le mieux serait de fermer toutes les centrales alimentées au charbon.

Mme Duncan : Tout à fait. Cela devrait être notre objectif. C'est ce que nous cherchons à réaliser en Alberta.

Historically, those plants were grandfathered. In other words, you built the plant in 1950, you run it for 40 or 60 years, and you do not upgrade it in a major way. It is a real breakthrough for the Alberta table to say, "This is a serious neurotoxin, and you cannot just grandfather these facilities for another 40 years. You have to put the controls on now." Unfortunately, the industry has gotten away with not reducing the particulate, which is a serious problem.

Senator Tardif: You have said that Alberta has become a model. Were there extra costs associated with meeting the standards in this model?

Ms. Duncan: As I mentioned in the report that you can get from the Clean Air Strategic Alliance site, we actually modelled. We had consultants do modelling for the projections for those five emissions. We also modelled the costing of the various technologies. They determined that to employ the technologies that we proposed to reduce both the mercury and the particulate would cost only \$1.20 more per megawatt. There is virtually no cost. That was how we finally convinced the government that it was feasible.

The NESCAUM group I mentioned has also concluded, looking at pollution control over five pollutants, that, over time, across the board, the costs are always far less than are argued by the industry. It has been documented that once industry agreed to put the standards in place and employ the technologies, that triggers more investment in better and more efficient technologies, so the cost of technologies is always going down.

The Chairman: You said that the optimum situation would be the shutting down of coal-fired generating plants, but that is not a practical thing that we can see in any reasonable time, is it? What would we replace them with?

Ms. Duncan: That used to be the case, Senator Banks. The alternatives we have look increasingly more feasible. It used to be argued in my jurisdiction and others that we could never rely on renewables; that was a laughable proposition. Yet other countries are now requiring 20 per cent or 35 per cent renewable. It is fully feasible.

I am not saying shut down the coal-fired plants right now. I am saying that our objective should be to level the playing field, so let us make coal-fired compete with cleaner sources of energy. It is the only way we can trigger the investment. More profoundly, I would like to see a lot more investment in conservation.

Par le passé, ces centrales ont bénéficié de droits acquis. Autrement dit, vous construisez une centrale en 1950, vous l'exploitez pendant 40 ou 60 ans, et vous n'avez pas à y apporter de transformations majeures. On peut parler de véritable percée lorsque la table de concertation albertaine reconnaît qu'il s'agit d'une neurotoxine importante et qu'on ne peut pas laisser simplement ces installations en place pendant encore 40 ans sans imposer des mesures de contrôle. On a malheureusement permis à l'industrie de poursuivre ses activités sans réduire les particules en suspension, ce qui pose un grave problème.

Le sénateur Tardif : Vous avez dit que l'Alberta était devenue un modèle. Est-ce que des coûts additionnels sont associés aux normes à satisfaire dans le cadre de ce modèle?

Mme Duncan : Comme je l'ai indiqué dans le rapport que vous pouvez consulter sur le site de la CASA, nous avons effectivement établi différents modèles. Nous avons fait appel à des experts-conseils qui ont produit des modèles de projection pour ces cinq types d'émissions. Nous avons aussi créé des modèles pour déterminer les coûts des différentes technologies. On a ainsi établi que l'utilisation des technologies que nous proposons pour réduire tant le mercure que les particules en suspension ne coûterait qu'un 1,20 \$ de plus par mégawatt. Il s'agit d'un coût tout à fait négligeable. C'est de cette manière que nous avons pu finalement convaincre le gouvernement que cela était réalisable.

Le groupe NESCAUM dont j'ai parlé tout à l'heure en est également arrivé à la conclusion, d'après l'examen des mesures de contrôle prises à l'égard de cinq polluants au fil des ans et dans l'ensemble du processus, que les coûts sont toujours inférieurs à ce que l'industrie veut nous laisser croire. Il a été établi avec preuves à l'appui qu'une fois qu'une industrie accepte la mise en place de normes et l'utilisation de certaines technologies, de nouveaux investissements sont consentis pour trouver des technologies plus efficaces et plus efficaces encore, ce qui en réduit sans cesse les coûts.

Le président : Vous avez indiqué que la solution à privilégier serait la fermeture de toutes les centrales thermiques alimentées au charbon, mais que cela ne risque pas de se réaliser dans un délai raisonnable. Par quoi remplaceriez-vous ces centrales?

Mme Duncan : C'était effectivement le cas, sénateur Banks. Les solutions de rechange qui s'offrent à nous sont de plus en plus vraisemblables. Il fut une époque où l'on prétendait, dans ma province comme ailleurs, que l'on ne pourrait jamais se fier aux énergies renouvelables; c'était une option plutôt risible. Mais voilà que d'autres pays exigent le recours à des énergies renouvelables dans des proportions allant de 20 p. 100 jusqu'à 35 p. 100. C'est donc tout à fait réalisable.

Je ne demande pas que l'on ferme sur-le-champ les centrales alimentées au charbon. Je dis que nous devrions chercher à établir des règles du jeu équitables de telle sorte que les centrales au charbon soient tenues de soutenir la concurrence de sources d'énergie plus propres. C'est la seule façon pour nous de susciter des investissements. Dans une perspective plus fondamentale, je souhaiterais qu'on investisse davantage dans la conservation.

In the jurisdiction from which I come, the problem is that the government objective is not to provide a secure supply of clean electricity at a reasonable cost to Albertans. That is not the objective. The objective is to enable further profits from expansion of coal-fired for export. The only way to ensure that health is protected is to have a binding standard.

By the way, the Alberta legislation was changed to define security of supply for electricity. Our energy board is actually required to factor in the ability to export, the ability of those coal-fired plants to profit better. In that kind of a policy climate, I have no choice. All that I can push for is stricter standards to ensure that that coal-fired power is cleaner. In the ideal world, we would have policies where the generation of power is in the interest of Canadians and is in the interest of having cleaner sources for future generations. Until that shift, the best tool we have to protect the health of our children is regulation.

The Chairman: Sometimes shifts happen.

Senator Angus: Ms. Duncan, it is great to have you here. I remember with great pleasure your appearance when we were on our trip to the oil sands and stopped in Calgary and Edmonton and how helpful you were to us. Certainly, the documentation you have provided today is germane to what we are trying to do here.

In our briefing notes, it indicates you worked for Environment Canada in a senior position at one time. What was that position, and when?

Ms. Duncan: From 1988 to 1989, I was seconded from the Environmental Law Centre in Alberta, which I founded. I was so outspoken about strong federal environmental laws and their enforcement that Environment Canada approached me about setting up their enforcement system. I believe I was the first chief of enforcement. I was in that position for just one year.

Senator Angus: I see your personality has not changed particularly since then. I think that is a good thing.

In your opening remarks you mentioned the date of 1988 in the context of mercury. I want to ensure I understood what you said. It was along the lines that the federal government made a strong statement about the need to regulate mercury as far back as 1988, but not a thing has been done in the interim. Did I get it more or less right?

Ms. Duncan: We need to keep in mind that the Canadian Environmental Protection Act is not the first federal act. We used to have the Environmental Contaminants Act and

Dans ma province, le problème vient du fait que notre gouvernement n'a pas pour objectif d'assurer une alimentation stable en électricité non polluante à un coût raisonnable aux Albertains. Ce n'est pas le but visé. On cherche plutôt à générer des profits supplémentaires en augmentant la capacité des centrales alimentées au charbon aux fins de l'exportation. L'application d'une norme obligatoire est la seule façon de s'assurer que la santé des citoyens est protégée.

Soit dit en passant, la loi albertaine a été modifiée pour inclure une définition de la sécurité de l'approvisionnement en électricité. Pour déterminer sa capacité d'exportation, notre office de l'énergie doit tenir compte de la possibilité pour les centrales alimentées au charbon de générer davantage de profits. Ce genre de politique ne me laisse guère le choix. Je peux seulement exiger des normes plus strictes pour veiller à ce que la production alimentée au charbon soit moins polluante. Dans un monde idéal, nos politiques viseraient une production d'énergie dans l'intérêt des Canadiens et dans le souci de pouvoir compter sur des sources moins polluantes pour les générations à venir. D'ici à ce que cette transformation s'opère, la réglementation est le meilleur outil à notre disposition pour protéger la santé de nos enfants.

Le président : Il ne faut jamais perdre espoir.

Le sénateur Angus : Madame Duncan, c'est formidable de vous accueillir ici. Je me souviens avec grand plaisir de votre comparution devant notre comité lorsque nous nous sommes arrêtés à Calgary et à Edmonton en route pour notre visite des sables bitumineux et je sais que votre témoignage nous a été d'une grande utilité. Il ne fait aucun doute que la documentation que vous nous avez fournie aujourd'hui est tout à fait pertinente à l'étude que nous menons.

Dans nos notes d'information, il est indiqué que vous avez occupé un poste de direction à Environnement Canada. Quel était ce poste et à quel moment étiez-vous là?

Mme Duncan : De 1988 à 1989, j'étais en détachement de l'Environmental Law Centre en Alberta, un organisme que j'ai fondé. J'ai réclamé avec tant de véhémence l'application de lois fédérales plus rigoureuses qu'Environnement Canada en est venu à m'approcher pour mettre en place son système d'application et d'observation des lois. Je crois avoir été la première responsable de ce système. J'ai occupé ce poste pendant une seule année.

Le sénateur Angus : Je constate que votre personnalité n'a pas vraiment changé. Je crois d'ailleurs que c'est une bonne chose.

Dans votre déclaration préliminaire, vous avez parlé de l'année 1988 dans le dossier du mercure. Je veux m'assurer que je vous ai bien comprise. Vous avez indiqué que, dès 1988, le gouvernement fédéral a affirmé catégoriquement qu'il était nécessaire de réglementer la production de mercure, mais que rien n'avait été fait depuis. Est-ce à peu près ce que vous avez dit?

Mme Duncan : Il ne faut pas oublier que la Loi canadienne sur la protection de l'environnement n'est pas la première loi fédérale à ce sujet. Il y avait auparavant la Loi sur les contaminants de

the Clean Air Act, which were folded into CEPA. Many of us believe that was when we first weakened the law.

The Chairman: For those watching, that is a previous Clean Air Act, not the present bill.

Ms. Duncan: That is correct. We used to have a Clean Air Act that had several international provisions.

It is my understanding that as early as 1988 mercury was designated as a priority substance. As I recall, mercury was already designated as a substance of concern under the Environmental Contaminants Act. When they enacted CEPA in the mid-1980s, that carried forward. There has long been a concern about mercury as a toxin. What has been missing is any action whatsoever.

Senator Angus: I understand that.

Ms. Duncan: Except for chlor-alkaline. There is one regulation on the books to regulate that industry and it substantively reduces mercury. There it is. You have a test case, a regulation, and it substantively reduces mercury. For more than two decades coal-fired power plants having been getting away scot-free with no control of mercury. Coal-fired is the only growing source of industrial mercury.

Senator Angus: I hear you. I have been listening very carefully this morning. As I think you may appreciate, none of us is a scientist. We are interested in completing this review of CEPA and we agree that it is very complicated. It is about 37 different statutes with their regulations. It would be great if we could clean the slate and start fresh, but at the moment that is not happening.

We have heard a lot about mercury in the last six weeks. We are amateurs but we are trying to understand. I for one had thought, until this morning, that the story was not all as bad news as you are suggesting. We had been shown, and not only graphically with scientific data and tabular evidence, that there has been a reduction of mercury pollution in Canada by as much as 90 per cent since 1988. We have been believing that, naively perhaps, over the last six weeks. If one superimposes what you have told us this morning, one wonders where one is.

I understand that coal-fired power plants are a bad thing. It would be great if we could stop them today. I think you said that yourself. That is the main thrust of what you are telling us.

l'environnement et la Loi sur la lutte contre la pollution atmosphérique qui ont été fusionnées au sein de la LCPA. Nous sommes nombreux à croire que c'est à partir de ce moment-là que la loi a commencé à perdre de la vigueur.

Le président : Pour le bénéfice de ceux qui nous regardent, il faut préciser qu'on ne parle pas ici du présent projet de loi sur la qualité de l'air.

Mme Duncan : C'est exact. Nous avons déjà pu compter sur une telle loi qui comportait plusieurs dispositions d'application internationale.

Dès 1988, le mercure aurait été désigné comme substance prioritaire. Si mon souvenir est exact, le mercure était déjà désigné comme tel dans la Loi sur les contaminants de l'environnement. Lorsque la Loi canadienne sur la protection de l'environnement a été mise en application au milieu des années 1980, cette disposition a été maintenue. Ce n'est pas d'hier qu'on s'inquiète des répercussions toxiques du mercure. Le problème c'est qu'aucune action concrète n'a jamais été menée.

Le sénateur Angus : Je comprends.

Mme Duncan : L'exception est le chloralkali. Les dispositions réglementaires s'appliquant à cette industrie ont permis de réduire considérablement la quantité de mercure produite. Voilà ce qu'il nous faut. Vous avez ici un cas type, un règlement qui a permis une diminution substantielle du mercure. Voilà maintenant plus de deux décennies que les centrales thermiques alimentées au charbon s'en tirent impunément sans exercer aucun contrôle sur le mercure. C'est la seule industrie où la production de mercure est en hausse.

Le sénateur Angus : J'en prends bonne note. J'ai écouté très attentivement tout ce qui s'est dit ce matin. Comme vous pouvez sans doute vous en rendre compte, il n'y a pas de scientifiques parmi nous. Nous voulons mener à terme cet examen de la LCPA et nous convenons que c'est un exercice très compliqué. On touche à environ 37 lois différentes avec leur règlement d'application. Ce serait formidable si on pouvait simplement effacer l'ardoise et recommencer à neuf, mais ce n'est pas comme ça que les choses se passent.

Nous avons beaucoup entendu parler du mercure au cours des six dernières semaines. Nous sommes des néophytes, mais nous essayons de comprendre. Jusqu'à ce matin, je croyais pour ma part que la situation n'était pas aussi catastrophique que ce que vous laissez entendre. On nous a démontré, et ce, très clairement avec données scientifiques et tableaux à l'appui, que la pollution par le mercure avait diminué de pas moins de 90 p. 100 au Canada depuis 1988. Voilà six semaines maintenant que nous prêtons foi, peut-être naïvement, à ces constatations. Si on établit le parallèle avec ce que vous nous avez déclaré ce matin, on ne peut qu'être confus.

Je comprends que les centrales thermiques alimentées au charbon sont néfastes. Ce serait très bien si l'on pouvait faire cesser dès maintenant leur exploitation. Je crois d'ailleurs que c'est ce que vous avez vous-même affirmé. C'est autour de cette volonté première que s'articule votre exposé.

Focusing on the last 13 years before the current government, I am the first to say that nothing has been done by the greenest Prime Minister. That is political. We try to be non-partisan. I agree nothing happened in those 13 years. Actually, it did happen. We all must be fair. Would you not agree that tremendous progress has been made?

Ms. Duncan: The thrust of my presentation here is 100 per cent on coal-fired power. Indeed, some sectors moved but, again, they did not move voluntarily, they moved because of the threat of regulation. The chlor-alkali industry did substantially reduce. I am not a scientist, but my recollection is that before the industry changed the process, they were a much larger source of mercury than coal-fired. Once they did change, coal-fired became the biggest source and they continued to emit more mercury.

In other words, coal-fired plants not only remained the largest industrial source of mercury, but they reprehensibly allowed themselves to get larger. They did absolutely nothing to reduce mercury. Sure, they were working on controlling sulphur and nitrous oxide and a bit on particulate, but not much. Nothing was done on mercury. Nothing is still being done to reduce mercury in any jurisdiction, except Alberta.

Senator Angus: That is very encouraging.

Because I like you very much and respect you and your record even more, I want to encourage you to keep up what you are doing. At the same time, I will send you some of the evidence that we have received from other witnesses.

I take it, and I agree with you, that it did not emanate from coal-fired power plants.

You had said, in regard to these plants, that there are three options. You got off on a little tangent. You said the first option would be to regulate them effectively, the way Alberta has started to do, with this new law which you are hoping becomes a model. I am sure that when our report comes out, it will be done the next day.

The second option was to shut down the plants completely. Effective regulation was the first option and the second option was to shut them down completely. What was the third one?

Ms. Duncan: To incent cleaner power. You can use the federal or provincial regulatory power to require substantive reductions. Alberta has shown that can be done without a horrendous cost to industry.

Si l'on pense aux treize années au pouvoir du gouvernement précédent, je suis le premier à affirmer que le premier ministre le plus vert de notre histoire n'a jamais rien fait de concret. C'est une question politique. Nous nous efforçons d'éviter la partisanerie. Je conviens que rien n'a été fait au cours de ces treize années. Mais en réalité, il s'est bel et bien passé quelque chose. Nous devons nous montrer justes et équitables. Ne convenez-vous pas que des progrès énormes ont été réalisés?

Mme Duncan : Mes propos de ce matin portaient essentiellement sur la production d'électricité à partir du charbon. Il y a effectivement eu des progrès dans certaines industries, mais cela ne s'est pas fait de manière volontaire; c'est la menace de la réglementation qui a fait bouger les choses. Il y a notamment eu des réductions considérables dans l'industrie du chloralkali. Je ne suis pas non plus une scientifique, mais je crois me souvenir qu'avant que cette industrie change ses processus, elle constituait une source de mercure plus importante encore que le charbon. Une fois la transformation effectuée, ce sont les centrales alimentées au charbon qui sont devenues la source principale et qui continuent d'émettre le plus de mercure.

Autrement dit, non seulement les centrales au charbon sont-elles demeurées la plus grande source industrielle de mercure, mais elles ont poussé l'affront jusqu'à se permettre un accroissement de leur capacité. Absolument rien n'a été fait pour réduire les émissions de mercure. Il est vrai que l'on s'est employé à contrôler les émissions de soufre et d'oxyde nitreux ainsi que, dans une moindre mesure, de particules en suspension, mais si peu. Aucune action n'a été entreprise en ce qui a trait au mercure. Et, si on fait exception de l'Alberta, aucun gouvernement ne fait encore quoi que ce soit pour contrôler ces émissions.

Le sénateur Angus : Voilà qui est très encourageant.

Comme je vous aime bien et que j'ai un grand respect pour votre travail et votre feuille de route, je veux vous encourager à poursuivre dans la même veine. Par ailleurs, je vais vous transmettre une partie des documents que nous avons reçus d'autres témoins.

Si je comprends bien, et j'en conviens avec vous, cela ne provenait pas des centrales thermiques au charbon.

Vous avez indiqué qu'il existait trois options relativement à ces centrales. Vous avez fait une petite digression à ce sujet. Comme première option, vous avez parlé de l'application d'une réglementation efficace, comme l'Alberta a commencé à le faire dans le cadre de cette nouvelle loi qui, vous l'espérez, deviendra un modèle. Je suis persuadé que dès que notre rapport sera rendu public, la situation changera du jour au lendemain.

Notre deuxième option consistait à fermer complètement les centrales. Nous avions donc comme première option une réglementation efficace et comme deuxième option une fermeture complète. Quelle était la troisième option?

Mme Duncan : Fournir des incitatifs pour l'utilisation d'une énergie moins polluante. On peut se servir du pouvoir de réglementation fédéral ou provincial pour exiger des réductions considérables. L'Alberta a démontré que cela était réalisable sans entraîner des coûts astronomiques pour l'industrie.

I am simply trying to show that one option is to shut down all the plants. Everybody realizes the force of the coal-fired industry lobby. The former CEO of TransAlta will probably become the next premier of Alberta. Do I think coal-fired power plants are will down? Absolutely not.

The Chairman: To be fair, we would like to have our lights turned on and our houses warmed.

Ms. Duncan: I am not coming here to ask that all the coal-fired power plants be shut down. Would I like them to be? Yes. They destroyed my lake. Coal-fired power plants do more than harm the air, they decimate watersheds. Sure, I would love to have them shut down. Did I present that at the Alberta table? No. Do I think plants that are outdated or have retrograde standards should be shut down? Yes, I do, but so do the federal and provincial governments.

It is not unreasonable to shut them down sooner. We have set target dates in Alberta. There are four or five plants in Alberta and they have an option they can choose in the next year or so: they can use pollution controls or they can shut down. The Alberta Government has said that; either they clean up or they shut down.

The third option is to provide good incentives for cleaner power. One incentive is to make cheap coal-fired power compete honestly. Let us make coal be cleaner coal and genuinely compete with other sources of electricity. That is why I say there are three options. There are only two that the federal government can probably do. One is to impose strict standards and the second is to help incent cleaner power.

Senator Angus: You made a point of indicating that there were federal representatives from Environment Canada at the table and they heard and saw that. You said you hoped we would get back to Ottawa right away and get the show on the road.

Who were the people at the table in Alberta and what were their functions?

Ms. Duncan: I am sad to say that three of the lead scientists in that review have all now retired. Part of the concern we have in the federal government is that we are losing all this brain power.

Je veux simplement faire valoir que l'une des options consiste à cesser l'exploitation de toutes les centrales. Tout le monde est toutefois conscient de la force du lobby de l'industrie du charbon. L'ancien PDG de TransAlta deviendra probablement le prochain premier ministre albertain. Est-ce que je crois que les centrales alimentées au charbon vont fermer leurs portes? Absolument pas.

Le président : Mais il faut bien dire que nous aimerions tous pouvoir continuer à allumer nos lampes et à chauffer nos maisons.

Mme Duncan : Je ne suis pas venue ici pour demander que toutes les centrales au charbon soient fermées. C'est bien pourtant ce que je souhaiterais. Ces centrales ont détruit mon lac. Les centrales au charbon ne se contentent pas de polluer l'air, elles endommagent les bassins hydrologiques. Il ne fait aucun doute que je serais très heureuse de les voir toutes cesser leurs activités. Est-ce que j'ai fait valoir cette option à la table albertaine? Non. Est-ce que j'estime que les centrales qui sont désuètes ou qui ont des normes rétrogrades devraient être fermées? C'est ce que je crois, mais les gouvernements fédéral et provinciaux sont du même avis.

Il n'est pas déraisonnable d'envisager une fermeture plus rapide que prévue. Nous nous sommes fixés des dates cibles à cet égard en Alberta. Les quatre ou cinq centrales de la province auront un choix à faire au cours de la prochaine année. Elles pourront mettre en œuvre des mesures de contrôle de la pollution ou cesser carrément leurs opérations. C'est ce que le gouvernement albertain a décrété; ou bien ces centrales font le nécessaire, ou bien elles ferment leurs portes.

La troisième option consiste donc à offrir des incitatifs intéressants pour l'utilisation d'une énergie moins polluante. On peut notamment faire en sorte que le charbon soit tenu de livrer une concurrence plus honnête aux autres sources d'énergie. Obligeons les centrales au charbon à être moins polluantes de telle sorte que les autres sources d'électricité puissent vraiment leur livrer un combat à armes égales. C'est la raison pour laquelle je dis qu'il y a trois options. Il n'y en a en fait seulement deux qui sont envisageables pour le gouvernement fédéral. Il peut imposer des normes plus strictes et offrir des incitatifs pour une énergie moins polluante.

Le sénateur Angus : Vous avez pris la peine de souligner la présence à la table de représentants fédéraux d'Environnement Canada qui ont eu droit à ces argumentations. Vous avez dit espérer les voir rentrer à Ottawa sur-le-champ pour mettre le processus en branle.

Qui étaient ces gens présents à la table de concertation en Alberta et quelles étaient leurs fonctions?

Mme Duncan : À mon grand regret, trois des principaux scientifiques qui ont participé à cet examen ont maintenant pris leur retraite. La perte de ces précieuses ressources est l'un des éléments qui nourrit nos inquiétudes à l'endroit du gouvernement fédéral.

Peter Blackall, a senior official in the western and northern region of Environment Canada, took a lead role. He was there intensively day in and day out for three years.

Senator Angus: He must have been very frustrated if nothing was being done.

Ms. Duncan: He was frustrated until we got somewhere.

Senator Angus: He is federal, right?

Ms. Duncan: Yes. In Alberta, that is how we do business.

Senator Angus: Let us stay on my question. What are the names of these three people?

Ms. Duncan: Other people were in the subgroups. There were breakaway advisory groups doing modeling. They are all listed in the back of the report filed with cabinet. The Alberta cabinet endorsed this document.

Peter Blackall was in touch with Environment Canada throughout that process. They have what is called BATEA, Best Available Technology Economically Achievable. We tried diligently to come up with a BATEA for mercury, but Peter Blackall felt strongly that we could probably reduce mercury even further. Rather than putting in place a weaker federal standard, he agreed instead that we would say it is necessary to reduce to the equivalent of the current technology described in the report.

The government is obligated to hold a review every five years so that we continuously upgrade. The report that the cabinet signs says that we adhere to the principles of keeping clean areas clean and continuous improvement. The objective is for NO_x, SO_x, particulate greenhouse gases and mercury. Not only do we have these standards now, but we also will move to improve them. Every five years, industry will be hauled to this table with the provincial and federal government and the public to ask what technologies are being advanced in Europe and the United States and what the costs are. If you build another plant two years from now you will have stricter standards.

The standards were the rules of the day when the report was signed off two years ago, but the report clearly states that we will have continuous improvement. That was the role the federal government played. It said it would not sign off on a standard that could be stronger if it were worked on for a couple of years. The mindset was that there would be a federal BATEA this year or next year. That is why I say let us get on with it and put the federal standard in place.

Peter Blackhall, un haut fonctionnaire d'Environnement Canada pour la région de l'Ouest et du Nord, a joué un rôle de premier plan. Il a participé activement à l'initiative pendant une période de trois ans.

Le sénateur Angus : Il a dû accumuler une grande frustration si rien n'était fait.

Mme Duncan : Il a été frustré jusqu'à ce que nous en arrivions à un résultat.

Le sénateur Angus : C'est un fonctionnaire fédéral, n'est-ce pas?

Mme Duncan : Oui. En Alberta, c'est comme ça que nous faisons les choses.

Le sénateur Angus : Restons-en à ma question. Quel est le nom de ces trois personnes?

Mme Duncan : Les autres personnes faisaient partie des sous-groupes. Il y avait des petits groupes consultatifs qui s'occupaient de l'établissement des modèles. Vous en trouverez la liste à l'endos du rapport déposé devant le Cabinet. Le Cabinet albertain a d'ailleurs souscrit à ce document.

Peter Blackhall est resté en contact avec Environnement Canada tout au long de ce processus. Le ministère préconise le principe des MTEAR, soit les meilleures techniques existantes d'application rentable. Nous avons tout mis en œuvre afin de dégager les MTEAR pour le mercure, mais Peter Blackhall était persuadé que nous pouvions probablement faire encore mieux. Plutôt que de mettre en place une norme fédérale moins rigoureuse, il a convenu que nous allions indiquer qu'il était nécessaire de procéder à des réductions équivalentes à ce que permet la technologie existante décrite dans le rapport.

Le gouvernement est tenu d'effectuer un examen à tous les cinq ans de telle sorte que les processus soient continuellement mis à niveau. Le rapport approuvé par le Cabinet indique que nous souscrivons aux principes voulant que les zones propres soient gardées intactes et que des améliorations soient apportées sans cesse. Les objectifs établis concernent l'oxyde nitreux, l'oxyde de soufre, les particules en suspension, les gaz à effet de serre et le mercure. Non seulement pouvons-nous compter maintenant sur des normes en la matière, mais nous nous sommes également engagés à les rendre plus rigoureuses. À tous les cinq ans, les gens de l'industrie devront se présenter à cette table avec les représentants des gouvernements provincial et fédéral et de la population pour examiner les technologies mises de l'avant en Europe et aux États-Unis et en déterminer les coûts. Si vous voulez construire une nouvelle centrale dans deux ans, vous devrez respecter des normes plus sévères.

Ces normes étaient en vigueur au moment où ce rapport a été ratifié il y a deux ans, mais il y est clairement indiqué qu'elles pourraient être modifiées en tout temps. C'est là que le gouvernement fédéral est intervenu. Il a indiqué qu'il n'allait pas approuver une norme qui pourrait être rendue plus rigoureuse au bout de quelques années. On prévoyait que des MTEAR seraient définies dès cette année ou l'an prochain. C'est la raison pour laquelle je dis qu'il faut aller de l'avant et mettre en place la norme fédérale.

Senator Milne: You have told us that CEPA can and should work as it stands, but it is lacking the teeth of the regulations.

The Chairman: Are the regulations lacking or is the will to enforce existing regulations lacking?

Ms. Duncan: We are missing both right now. You cannot enforce until you have the regulations. The regulations put the substantive standards in place.

Senator Milne: Canada-wide standards are pretty and nice but ineffective.

Ms. Duncan: There are two ways that the provinces can get involved in enforcing a federal standard under the existing law. The existing law is very good. In the first case, let us assume there is a federal standard. If a province enacts an equivalent standard and there is equal opportunity for the public to demand enforcement, then the province can go ahead and enforce its standard and the federal government will back off. Second, a province can enter into an administrative agreement with the federal government where the province enforces the federal law. Therefore, it is not heavy-handed federal intrusion. It is simply the federal government taking responsibility for the responsibility under that act and setting the tone.

In this case, Alberta set the standard. The federal government dropped the ball, so Alberta did it. They have made it easy for the federal government to say here is what the regulation should be and that is the trigger for the other jurisdictions.

Unfortunately, the Alberta regulation does not trigger other provinces to do anything. They do not have command. The federal government does have the command over the other provincial jurisdictions, however.

Senator Milne: The other half of the equation is that there should be incentives.

Ms. Duncan: Yes, as well as disincentives. The disincentive to expand dirty coal-fired is to put in strong, regulatory standards. The question then becomes whether we want to invest in coal-fired or put in wind or conservation.

On another topic, I found the site for the earlier question about how much was invested. It is in my paper under point 5 on page 10. The National Advisory Panel on Sustainable Energy Science and Technology did that study, which shows that spending on research and development in the energy sector is only 3.8 per cent of revenues. For the electricity sector, it is only 0.36 per cent of revenues.

Le sénateur Milne : Vous nous avez dit que la Loi canadienne sur la protection de l'environnement pourrait et devrait s'appliquer dans sa forme actuelle, mais devrait pouvoir s'appuyer sur une réglementation plus contraignante.

Le président : Est-ce le règlement en vigueur qui est déficient ou est-ce simplement parce qu'on ne l'applique pas correctement?

Mme Duncan : Il y a des lacunes sur les deux plans. Il est impossible d'appliquer des règlements qui n'existent pas. Et ce sont les règlements qui mettent en place les normes de fond.

Le sénateur Milne : C'est bien beau des normes pancanadiennes, mais c'est inefficace.

Mme Duncan : Les provinces peuvent intervenir de deux façons pour mettre en application une norme fédérale en vertu de la loi existante qui est d'ailleurs tout à fait valable. Dans le premier cas, supposons qu'il existe une norme fédérale. Si une province instaure une norme équivalente en offrant à la population tout autant de possibilités d'en exiger l'application, alors la province peut aller de l'avant et appliquer sa propre norme sans que le gouvernement fédéral n'intervienne. Dans le second cas, une province peut conclure une entente administrative avec le gouvernement fédéral en vertu de laquelle elle mettra en application la loi fédérale. Il n'est donc pas question d'ingérence cavalière de la part du gouvernement fédéral. Il s'agit simplement pour le gouvernement fédéral d'assumer les responsabilités que lui confère la loi et d'imprimer une orientation générale.

Dans le cas qui nous intéresse, c'est l'Alberta qui établit la norme. Le gouvernement fédéral a raté le coche, alors l'Alberta a pris l'initiative. Il est maintenant facile pour le gouvernement fédéral de dire quelle forme devrait prendre la réglementation, ce qui devrait inciter les autres gouvernements à passer à l'action.

Malheureusement, l'intervention réglementaire de l'Alberta n'a pas été imitée par les autres provinces. Celles-ci n'ont pas le contrôle de la situation. Pour les autres gouvernements provinciaux, c'est encore une question qui relève du fédéral.

Le sénateur Milne : L'autre partie de la solution réside dans la création d'incitatifs.

Mme Duncan : Oui, et de contre-incitatifs également. Il faut que des normes réglementaires rigoureuses servent de contre-incitation à l'augmentation de la capacité des centrales au charbon polluantes. Il convient alors de se demander si nous voulons investir dans les centrales au charbon ou nous tourner vers l'énergie éolienne ou la conservation.

Par ailleurs, j'ai trouvé la réponse à la question de tout à l'heure concernant l'ampleur des investissements. C'est au point 5 de mon document, à la page 10. Le Groupe consultatif national sur les sciences et les technologies relatives à l'énergie durable a mené cette étude qui révèle que les dépenses en R-D ne représentent que 3,8 p. 100 des recettes du secteur énergétique. Dans le secteur de l'électricité, on parle d'un maigre 0,36 p. 100 des recettes.

Senator Milne: Right now the House of Commons is looking at the new clean air bill. We hope the committee will rewrite it in the House of Commons before it gets up to the Senate. We have no say over that whatsoever, and this present government has not shown itself open to amendments from the Senate.

Have you been invited to appear to testify before that committee?

Ms. Duncan: It is not clear whether they will be open to people testifying. I hope they will. I certainly would like to testify.

Senator Milne: Yes, absolutely. Ensure you get your name on the list if it is at all possible. It is still under negotiation. When and if we ever get it is the question.

Senator Carney: I happen to be a great fan of the regulatory process. It is a process that is not well understood, even by parliamentarians. However, some laws say that the act shall be implemented through regulations. Often, we do not really know what the regulations are, or they are not implemented, which is the case here.

Given the fact it is a good law and that Alberta has acted, why have other provinces or the feds not moved to put in regulations? It is not a hard process. What is lacking in the political will to regulate this area, write the regulations, gazette them and implement them?

Ms. Duncan: I guess it is the same pressures that are brought to bear on the Government of Alberta. Believe me, right to the eleventh hour, even after industry signed off on this report, a consensus agreement that we would regulate mercury, industry was still lobbying cabinet not to do it. I give full credit to the provincial Minister of the Environment and the Cabinet that they stood by that.

There is huge pressure by that industry. The coal-fired industry has an enormous lobby in Canada. The only way to supersede that is in the example Alberta set, and the federal government can set the bar.

Provincial governments are more vulnerable to that kind of lobby in many ways than the federal government. You are seeing the full brunt of it on greenhouse gases. Most of that lobby is usually focused on the provincial government because we generally see provinces as the entity that will regulate the environment.

Senator Carney: Not all provincial governments rely on coal-fired. For example, B.C. does not, as you pointed out.

Le sénateur Milne : La nouvelle loi sur la qualité de l'air est présentement à l'étude à la Chambre des communes. Nous espérons voir le comité de la Chambre réécrire ce projet de loi avant qu'il ne soit soumis au Sénat. Nous n'exerçons toutefois aucun contrôle sur ces questions et le gouvernement en poste n'a pas fait montre d'une grande ouverture à l'égard des amendements proposés par le Sénat.

Avez-vous été invitée à témoigner devant ce comité?

Mme Duncan : Je ne suis pas sûre qu'il soit disposé à inviter des gens à témoigner. J'espère que oui. Il est certain que j'aimerais bien pouvoir le faire.

Le sénateur Milne : Oui, absolument. Assurez-vous d'ajouter votre nom à la liste, si c'est possible. C'est encore en négociation. La question est de savoir quand cela se fera, si toutefois cela se fait.

Le sénateur Carney : Il se trouve que je suis une fervente supporter du processus réglementaire. C'est un processus qui est mal compris, même par les parlementaires. Cependant, certaines lois stipulent que la loi doit être appliquée par le biais de règlements. Souvent, on ne sait pas vraiment ce que sont les règlements, ou ils ne sont pas en vigueur, et c'est le cas ici.

Puisque c'est une bonne loi et que l'Alberta a agi, pourquoi d'autres provinces ou le gouvernement fédéral n'ont-ils pas fait quelque chose pour adopter des règlements? Ce n'est pas un processus difficile. Qu'est-ce qui manque à la volonté politique pour réglementer ce secteur, formuler des règlements, les publier dans la *Gazette du Canada* et les mettre en vigueur?

Mme Duncan : Je suppose que ce sont les mêmes pressions qui sont exercées sur le gouvernement de l'Alberta. Croyez-moi, jusqu'à la dernière heure, même après que l'industrie ait approuvé ce rapport, une entente consensuelle pour réglementer le mercure, l'industrie continuait son lobbying auprès du cabinet pour empêcher que cela se fasse. On doit entièrement au ministre provincial de l'Environnement et au cabinet d'avoir tenu bon.

Cette industrie exerce d'énormes pressions. Le groupe de pression de l'industrie alimentée au charbon est énorme, au Canada. La seule façon de l'emporter sur lui est de suivre l'exemple qu'a donné l'Alberta, et le gouvernement peut fixer les limites.

Les gouvernements provinciaux sont plus vulnérables à ce type de lobbying, à bien des égards, que le gouvernement fédéral. Vous en voyez la pleine mesure avec les gaz à effet de serre. La plupart de ces activités de lobbying sont généralement centrées sur le gouvernement provincial parce qu'on considère généralement les provinces comme l'entité qui réglementera l'environnement.

Le sénateur Carney : Ce ne sont pas tous les gouvernements provinciaux qui se fient sur le charbon. Par exemple, la Colombie-Britannique, comme vous l'avez fait remarquer, ne se fie pas sur lui.

Ms. Duncan: Ontario promised to shut down its plants, and that is why that province did not regulate. Many of us thought we would believe it when we saw it. They have reneged on that, as has New Brunswick, I am advised.

Senator Milne: Then they discovered there was simply too much demand and they could not do it right away.

Ms. Duncan: If a regulation is in place, the industry has a choice: upgrade and keep operating, or shut down.

Senator Carney: Are you saying the reason there are no regulations to enforce this excellent act that meets Canada's international obligations is simply political lobby groups? Environment Canada has not proved to be very pliant to lobby groups in other areas.

Ms. Duncan: With great respect, I beg to differ. I cannot say. I am not the federal government. I am not inside, but I am aware of an extremely strong lobby.

The federal government actually made another attempt through a MERS, a multi-pollutant emission reduction strategy. I participated in that as well. There was such a strong force by industry there against government that they just dropped the whole thing. For the mercury initiative that I was part of, they said it would take forever to reach agreement on multi-emissions. We will just move forward on mercury because it is so serious.

There is a massive lobby. The Canadian Clean Power Coalition is the biggest misnomer I have ever heard. They have been lobbying not to put the standards in place.

Senator Milne: You spoke of a harmonization accord. I have to display my ignorance; I have not heard of this before. What was it and how has it managed to dilute the whole thing?

Ms. Duncan: This is a very important document. I encourage the Senate to take a look at it at some other point in time and actually have hearings on the harmonization accord. The accord was initiated in large part by Alberta for the 100 per cent motive of getting rid of the federal government in Alberta.

The harmonization accord essentially says that the role of the federal government is to sit at the table with the provinces and together we will come up with what are called "Canada-wide standards." That label is a misnomer. They are not standards. A standard means a legally binding standard that can be enforced. What we have are Canada-wide guidelines, a national target, and their purpose is to avoid having the spectre of the federal government under CEPA and other legislation potentially regulate industry in Canada, which they fought for about two decades. Finally, the federal government caved in and signed off on this.

Mme Duncan : L'Ontario a promis de fermer ses usines, et c'est pourquoi la province n'a pas imposé de règlements. Nous étions nombreux à dire que nous le croirions quand nous le verrions. Ils sont revenus sur leur promesse, comme l'a fait le Nouveau-Brunswick, m'a-t-on dit.

Le sénateur Milne : Alors ils ont découvert qu'il y avait tout simplement trop de demande et qu'ils ne pouvaient pas le faire tout de suite.

Mme Duncan : S'il y a un règlement en vigueur, l'industrie a un choix : se mettre à niveau et continuer de fonctionner, ou fermer ses portes.

Le sénateur Carney : Est-ce que vous voulez dire que la raison qui fait qu'il n'y a pas de règlements pour appliquer cette excellente loi qui réalise les obligations internationales du Canada, ce sont les groupes de pression politique? Environnement Canada ne s'est pas montré très souple devant les groupes de pression à d'autres occasions.

Mme Duncan : Avec tout le respect que je vous dois, je ne suis pas d'accord. Je ne peux pas dire. Je ne suis pas le gouvernement fédéral. Je ne suis pas à l'intérieur, mais je suis au courant de l'existence d'un groupe de pression extrêmement vigoureux.

Le gouvernement fédéral a d'ailleurs fait une autre tentative, par le biais d'une stratégie de réduction des émissions de polluants multiples, une SREPM. J'y ai participé aussi. L'industrie a fait là une telle démonstration de force contre le gouvernement qu'il a tout simplement abandonné la partie. Pour l'initiative sur le mercure à laquelle j'ai participé, ils ont dit qu'il faudrait une éternité pour parvenir à s'entendre sur les émissions de polluants multiples. Nous allons seulement aller de l'avant avec le mercure parce que c'est tellement sérieux.

Le lobbying est phénoménal. La Canadian Clean Power Coalition est la plus fausse appellation que j'ai jamais entendue. Elle fait pression depuis longtemps pour qu'aucune norme ne soit imposée.

Le sénateur Milne : Vous avez parlé d'accord d'harmonisation. Je dois admettre mon ignorance; je n'en ai jamais entendu parler. De quoi s'agit-il, et comment est-ce géré pour diluer tout cela?

Mme Duncan : C'est un document très important. J'encourage le Sénat à le lire quand il le pourra, et même à tenir des audiences sur l'accord d'harmonisation. L'accord a été lancé en grande partie par l'Alberta pour le seul motif de se débarrasser du gouvernement fédéral en Alberta.

L'accord d'harmonisation, en gros, dit que le rôle du gouvernement fédéral est de s'asseoir à la table de négociation avec les provinces et, ensemble, nous définiront ce qui est appelé des « normes pancanadiennes ». Cette appellation est mal choisie. Ce ne sont pas des normes. Une norme est juridiquement contraignante et son observation peut être obligée. Ce que nous avons, ce sont des lignes directrices pancanadiennes, un objectif national, et leur objet est d'éviter que le spectre du gouvernement fédéral, en vertu de la LCPE et d'autres lois, puisse réglementer l'industrie au Canada, ce contre quoi elle lutte depuis deux décennies. Enfin, le gouvernement fédéral a fini par céder et signer cet accord.

Senator Milne: The harmonization accord is what has led to our Canada-wide standards, is that correct?

Ms. Duncan: Absolutely; that is the mechanism. There are sidebar agreements on inspections and standard-setting. The standard-setting one comes up with the Canada-wide standards. It actually requires that the public be engaged, but my understanding is that through the Canadian Council of Ministers of the Environment they are now excluding the public. It is basically a deal struck between the deputy ministers. I think it is a mechanism to stymie federal intervention where it is needed.

The standard says that where there is a decision that we need to reduce a pollutant, the best situated government should move. For mercury, I am making the case that the Canadian government is the best situated. Mercury is being emitted across Canada; it is polluting Canadian waters, fisheries and the Arctic, and we have an international law, to which the federal government is accountable. Even if one accepts the harmonization accord, the federal government is the logical one to regulate. I encourage you to look at that.

Senator Adams: Maybe my question is a little different. I was living in Nunavut. Senator Carney was still chairing our committee and we took a trip to French Creek, where there are windmills. If the wind stops, of course, we cannot generate power.

If the Alberta government is trying to reduce the coal-fired plants, does it work both ways? I know you are concerned about the connection of mercury to coal-fired plants; but is the Alberta government looking at windmills and other alternative sources of electricity to reduce its dependence on coal-fired plants?

Ms. Duncan: I am sad to report that the Government of Alberta has just imposed a cap on any further wind power in Alberta. It is scandalous. The wind power industry, which includes TransAlta, is outraged.

You have to understand that in the political realm under which I operate in my province, the only tool available to me now to have cleaner energy is regulation. In this document, we agreed to emission trading in NO_x and SO_x. We wanted to push to say that is fine as long as you do not then allow concentration. The problem with emission trading is that you have to be careful that you do not end up having intensified development in one area while they are reducing in other areas. The government absolutely refused to put a cap on NO_x and SO_x, including in the tar sands, but they have put a cap on wind power.

That is why some people in Alberta love the federal government. People in Alberta who care about health and the environment were known for the last 30 years to turn repeatedly

Le sénateur Milne : L'accord d'harmonisation, c'est ce qui a été à la source de nos normes pancanadiennes, c'est bien cela?

Mme Milne : Absolument, c'est le mécanisme. Il y a des ententes latérales sur les inspections et l'établissement de normes. Celle qui concerne l'établissement de normes est liée aux normes pancanadiennes. Elle exige d'ailleurs la participation du public, mais à ce que j'ai compris, par le biais du Conseil canadien des ministres de l'Environnement, le public est maintenant exclu. C'est en fait un accord conclu entre les sous-ministres. Je pense que c'est un mécanisme pour contrecarrer l'intervention fédérale quand c'est jugé nécessaire.

Selon la norme, lorsque décision est prise qu'il faut réduire un polluant, le gouvernement le mieux placé devrait agir. Pour le mercure, je suis d'avis que c'est le gouvernement canadien qui est le mieux placé. Le mercure est émis partout au Canada; il pollue les eaux canadiennes, les pêches et l'Arctique, et il y a une loi internationale, à laquelle est assujéti le gouvernement fédéral. Même si on accepte l'accord d'harmonisation, le gouvernement fédéral est l'organe qui devrait, logiquement, réglementer. Je vous encourage à examiner cela.

Le sénateur Adams : Peut-être ma question est-elle un peu différente. Je vivais au Nunavut. Le sénateur Carney était encore présidente de notre comité, et nous avons fait un voyage à French Creek, où il y a des éoliennes. Si le vent cesse de souffler, il est évident qu'on ne peut générer d'énergie.

Si le gouvernement de l'Alberta essaie de réduire le nombre de centrales alimentées au charbon, est-ce qu'il faut aussi autre chose? Je sais que vous vous souciez du lien entre le mercure et les centrales alimentées au charbon; mais est-ce que le gouvernement de l'Alberta s'intéresse aux éoliennes et à d'autres sources d'électricité pour réduire sa dépendance sur les centrales alimentées au charbon?

Mme Duncan : Je dois, avec tristesse, vous dire que le gouvernement de l'Alberta vient d'imposer une limite à la production d'électricité par éoliennes en Alberta. C'est scandaleux. L'industrie aérogénératrice, qui comprend TransAlta, est outrée.

Vous devez comprendre que dans le paysage politique où j'évolue, dans ma province, le seul outil à ma disposition maintenant, pour produire une énergie plus propre, c'est la réglementation. Dans ce document, nous avons convenu d'échanges de droits d'émissions d'oxydes d'azote et d'oxydes de soufre. Nous voulions pousser plus loin pour dire que c'est bon tant qu'on ne permet pas la concentration. Le problème, avec les échanges de droits d'émissions, c'est qu'il faut faire attention à ne pas se retrouver à intensifier le développement dans un secteur alors qu'il est restreint dans d'autres secteurs. Le gouvernement a refusé catégoriquement de fixer un plafond aux émissions d'oxydes d'azote et de soufre, y compris pour la production provenant des sables bitumineux, mais il a fixé une limite à l'énergie éolienne.

C'est pourquoi il y a des gens en Alberta qui adorent le gouvernement fédéral. Les Albertains qui se préoccupent de santé et d'environnement étaient connus, depuis 30 ans, pour

to the federal government. We need the federal government to intervene because we have retrograde provincial government policies on environmental and health protection in Alberta.

It would be nice if we could be moving more to wind. The companies in Alberta can invest in wind power anywhere else in Canada now, but they have put a cap on any further wind power in Alberta.

Senator Milne: That means that the City of Calgary, which is now generating wind power to run its light rail transit, cannot expand its LRT. That is absolutely ridiculous.

Senator Cochrane: We need to know why, Ms. Duncan. Why did they do this?

Ms. Duncan: Again, it is the coal-fired lobby. We do not have a department of energy in Alberta; we have a department of fossil fuels. When we asked the former Minister of Energy, Murray Smith, to endorse a number of these provisions, he said to his own staff, "I am not the minister of energy, I am the minister of fossil fuels. I am not in the business of creating renewable energy."

Senator Carney: The Minister of Energy in Alberta is the premier's office.

Ms. Duncan: The argument is reliability. Other jurisdictions have figured that out. I am not a technical person, but I understand that the problem with wind is that when it stops, all of a sudden there is no supply. Coal-fired power plants take a long time to warm up and get going. The rationale for the cap was that they had to have security of supply and the wind poses a risk.

I believe other jurisdictions have solved that problem. For example, we have a transmission line to British Columbia right now. On a dime, we could tie into the hydro power; but the mentality is always "protect the coal-fired" — and we have lots of it.

The Chairman: I have to be rude and arbitrary. I apologize for this but we have a time constraint. I need a very short answer to one final question.

Is CEPA fine the way it is, Ms. Duncan? Does the act need to be amended? Or is it simply and only the case that regulations under it need to be brought into being and enforced? Is the act all right the way it is?

Ms. Duncan: If we are talking specifically about mercury, the act is fine as it is. It is a problem only if the federal government remains discretionary. In other words, right now it is discretionary that the federal government can issue a regulation.

If the federal government does not act expeditiously, I would say amend the act and make it mandatory, like the U.S. does. If there is proof of a harmful pollutant, and it is harming human

constamment faire appel au gouvernement fédéral. Nous avons besoin que le gouvernement fédéral intervienne, parce que nous devons freiner les politiques provinciales sur l'environnement et la protection de la santé en Alberta.

Il serait bien de pouvoir produire plus d'énergie éolienne. Les compagnies de l'Alberta peuvent investir dans l'énergie éolienne n'importe où ailleurs au Canada maintenant, mais en Alberta, c'est maintenant limité.

Le sénateur Milne : Cela signifie que la ville de Calgary, dont le réseau de transport par train léger sur rail est maintenant alimenté par l'énergie éolienne, ne peut pas agrandir son réseau. C'est absolument ridicule.

Le sénateur Cochrane : Nous avons besoin de savoir pourquoi, madame Duncan. Pourquoi ont-ils fait cela?

Mme Duncan : Là encore, c'est l'œuvre du groupe de pression pour la production alimentée au charbon. Nous n'avons pas de ministère de l'Énergie, en Alberta; nous avons un ministère des Combustibles fossiles. Quand nous avons demandé à l'ex-ministre de l'Énergie, Murray Smith, d'appuyer quelques-unes de ces dispositions, il a dit à son propre personnel « Je ne suis pas le ministre de l'Énergie, je suis le ministre des Combustibles fossiles. Mon travail n'est pas de créer de l'énergie renouvelable ».

Le sénateur Carney : Le ministère de l'Énergie de l'Alberta, c'est le Cabinet du premier ministre.

Mme Duncan : L'argument posé, c'est la fiabilité. D'autres compétences ont trouvé une solution. Je ne suis pas très versée en technologie, mais je comprends que le problème avec le vent, c'est que quand il ne souffle plus, soudain, il n'y a plus de production. Les centrales alimentées au charbon prennent beaucoup de temps à se réchauffer et à démarrer. La justification donnée à la limite fixée, c'est qu'il faut avoir l'assurance de la production et que le vent présente un risque.

Je pense que d'autres compétences ont résolu ce problème. Par exemple, nous avons une ligne de transmission vers la Colombie-Britannique en ce moment. Nous pourrions presque instantanément passer à l'énergie hydroélectrique; mais le mot d'ordre, c'est toujours « il faut protéger la production alimentée au charbon » — et nous en avons beaucoup.

Le président : Je dois me montrer grossier et arbitraire. Je m'en excuse, mais nous sommes limités par le temps. J'ai besoin d'une réponse très brève à une dernière question.

Est-ce que la LCPE est bien telle qu'elle est, madame Duncan? Est-ce que la loi devrait être modifiée? Ou est-ce simplement et seulement qu'il faut créer et appliquer des règlements connexes? La loi est-elle bien telle qu'elle est?

Mme Duncan : Si nous parlons précisément du mercure, la loi est bien telle qu'elle est. C'est un problème seulement si le gouvernement fédéral reste discrétionnaire. Autrement dit, actuellement, le gouvernement fédéral peut prendre règlement à sa discrétion.

Si le gouvernement fédéral n'agit pas très rapidement, je dirais modifiez la loi, et faites que ce soit obligatoire, comme aux États-Unis. S'il y a une preuve d'un polluant nocif, et qu'il fait du tort à la

health and the environment, it should be mandatory that there has to be a regulation. The act would not have to say what the regulation is, but it would be mandatory to act.

The Chairman: Can that be done under the act?

Ms. Duncan: No. Right now, that is the only change I would recommend specifically related to this. Because the federal government has failed to use its powers, if the government does not move expeditiously, the Senate should encourage that the act be amended to make it mandatory that Environment Canada and Health Canada take action.

If they show they have political will now, I am not so concerned about it. Looking into the future, I would definitely think about changing that part of the act.

Senator Carney: Ms. Duncan has said on several occasions that her preferred alternative is conservation. My point is that conservation, which has been effective in British Columbia in pushing off further hydro expansion, does have limits. There are finite limits as to how much you can conserve, given the existing technology.

What is your alternative? The margin is when the cost of conserving exceeds the cost of an alternative source of energy and you have to look for other sources. What is your finite limit for conservation and what is your alternative at that point?

Ms. Duncan: We need a mix, and I only have to look to Arnold Schwarzenegger to find an example. California has a privatized energy sector, just like Alberta, and the private corporation there, Pacific Gas and Electric Company, invests multi-millions of dollars in conservation.

It is unfair to say we all share the load. Why should you and I have to pay our money to retrofit our houses, while coal-fired merrily continues on without the proper controls? I say that instead of continually expanding coal-fired, we should have demand-side management. We should expand only if we need the electricity, and we should require those companies to invest in conservation to help us to reduce our energy needs. You need a good mix.

The Chairman: I know we will be after you with more questions, because you have tweaked our imaginations and you have told us important things. Thank you very much for appearing before us.

The committee continued in camera.

The committee resumed in public.

The Chairman: Who made the motion to approve the budget? Will somebody make a motion reaffirming the confirmation of the budget?

Senator Angus: I will.

santé humaine et à l'environnement, il devrait être obligatoire de prendre règlement. Il n'est pas nécessaire que la loi stipule la nature du règlement, mais il serait obligatoire d'agir.

Le président : Est-ce que cette loi peut le permettre?

Mme Duncan : Non. Actuellement, c'est le seul changement que je recommanderais précisément en rapport avec ceci. Comme le gouvernement fédéral a omis d'appliquer ses pouvoirs, s'il n'agit pas très rapidement, le Sénat devrait prôner une modification de la loi pour qu'il soit obligatoire qu'Environnement Canada et Santé Canada agissent.

S'ils font maintenant preuve de volonté politique, je ne m'en inquiéterais pas trop. Pour l'avenir, il est certain que je songerais à modifier cet aspect de la loi.

Le sénateur Carney : Mme Duncan a dit à plusieurs reprises qu'elle favorise la conservation. À mon avis, la conservation, qui est permise, en Colombie-Britannique, qui a réussi à ralentir l'expansion du réseau hydroélectrique, à ses limites. Il y a des limites très nettes à ce qu'on peut conserver, compte tenu de la technologie actuelle.

Quel autre choix avons-nous? La limite, c'est que quand le coût de la conservation dépasse le coût d'une autre source d'énergie et qu'il faut chercher d'autres sources. Quelle limite absolue fixez-vous pour la conservation, et quel autre choix proposez-vous à ce moment-là?

Mme Duncan : Il nous faut une combinaison, et je n'ai qu'à penser à Arnold Schwarzenegger pour trouver un exemple. Le secteur énergétique de la Californie est privatisé, comme en Alberta, et la société privée de là-bas, Pacific Gas and Electric Company, investit des millions de dollars dans la conservation.

Il n'est pas juste que nous devions tous partager le fardeau. Pourquoi devrions-nous, vous et moi, avoir à payer de notre poche pour adapter nos maisons, tandis que les centrales alimentées au charbon continuent sans scrupules, sans mesures de contrôle appropriées? Je dis qu'au lieu d'accroître sans cesse notre dépendance sur le charbon, nous devrions assurer une gestion axée sur la demande. Nous ne devrions développer que si nous avons besoin d'électricité, et nous devrions exiger de ces compagnies qu'elles investissent dans la conservation pour nous aider à réduire nos besoins énergétiques. Il faut une combinaison équilibrée.

Le président : Je sais que nous aurons d'autres questions après votre départ, parce que vous avez chatouillé notre imagination et vous nous avez dit des choses importantes. Merci beaucoup d'être venue.

La séance se poursuit à huis clos.

La séance publique reprend.

Le président : Qui a proposé la motion d'approbation du budget? Est-ce que quelqu'un peut proposer une motion réaffirmant la confirmation du budget?

Le sénateur Angus : Je le propose.

The Chairman: Senator Tardif seconds the approval of the budget application of \$22,070 with respect to two senators from this committee travelling to London with the Commissioner of the Environment and Sustainable Development. Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The motion is carried, and the meeting is adjourned.

The committee adjourned.

Le président : Le sénateur Tardif appuie l'approbation de la demande de budget de 22 070 dollars, pour le voyage de deux sénateurs de ce comité qui accompagneront à Londres le commissaire à l'environnement et au développement durable. Sommes-nous d'accord, honorables sénateurs?

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée, et la séance est levée.

La séance est levée.

OTTAWA, Tuesday, November 28, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and natural Resources, to which was referred Bill S-205, to amend the Food and Drugs Act (clean drinking water), met this day at 5:26 p.m. to give consideration to the bill.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: It is my pleasure to welcome you to the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources. This evening we will examine Bill S-205, to amend the Food and Drugs Act (clean drinking water). This bill seeks to amend the Food and Drugs Act to include water from a community water system, among other places, as a food that is subject to regulation under the act. Appearing before us this evening is Senator Grafstein, who is not only the sponsor but also the author of this bill.

My name is Tommy Banks. I am a senator from Alberta and I am the chair of this committee. Before we begin, I would like to take a moment to introduce the members of this committee.

Senator Ethel Cochrane, from Newfoundland and Labrador, is the deputy chair of this committee. She holds a masters degree in education from St. Francis Xavier University. She also serves on the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology and on the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans.

Senator Willie Adams, from Nunavut, was appointed to the Senate in 1977. He is an electrician and businessman by trade. His entrepreneurial ventures have included serving as the owner of Kudlik Electric Limited, Kudlik Construction Limited, Polar Bear Cave Investments and Nanuq Inn at Rankin Inlet. He also serves as a member of the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans and on the Standing Senate Committee on Transport and Communications.

Senator David Angus is from Montreal. He is a lawyer with an extensive record of community and public involvement, and is currently a senior partner in the Montreal office of the firm of Stikeman Elliott. He is also the deputy chair of the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce.

OTTAWA, le mardi 28 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles, auquel a été renvoyé le projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les aliments et drogues (eau potable saine), se réunit aujourd'hui à 17 h 26 pour étudier le projet de loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : J'ai le plaisir de vous accueillir au Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles. Ce soir, nous allons étudier le projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les aliments et drogues (eau potable saine). Ce projet de loi cherche à modifier la Loi sur les aliments et drogues afin d'ajouter l'eau provenant, notamment, d'un réseau de distribution d'eau à la liste des aliments assujettis au règlement d'application de la loi. Le témoin qui comparaît devant nous ce soir est le sénateur Grafstein, qui est non seulement le parrain, mais aussi l'auteur de ce projet de loi.

Je m'appelle Tommy Banks. Je suis un sénateur de l'Alberta et je préside ce comité. Avant que nous ne commencions, je voudrais prendre un instant pour présenter les membres du comité.

Le sénateur Ethel Cochrane, de Terre-Neuve-et-Labrador, est la vice-présidente du comité. Elle est titulaire d'une maîtrise en éducation de l'Université St. Francis Xavier. Elle siège aussi au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie et au Comité sénatorial permanent des pêches et des océans.

Le sénateur Willie Adams, du Nunavut, a été nommé au Sénat en 1977. Il est électricien et homme d'affaires. Il a, entre autres, été propriétaire de Kudlik Electric Limited, Kudlik Construction Limited, Polar Bear Cave Investments et Nanuq Inn à Rankin Inlet. Il est également membre du Comité sénatorial permanent des pêches et des océans et du Comité sénatorial permanent des transports et des communications.

Le sénateur David Angus est de Montréal. C'est un avocat qui a beaucoup participé à la vie communautaire et publique et qui est actuellement un associé principal du bureau montréalais du cabinet Stikeman Elliott. Il est également le vice-président du Comité sénatorial permanent des banques et du commerce.

Senator Nick Sibbeston is a lawyer, a distinguished member of the Northwest Territories legislative assembly and a former premier of the territory. Senator Sibbeston has dedicated his life to public service, particularly to the needs of Aboriginal people in the North. He is currently the deputy chair of the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples.

Senator Claudette Tardif has been recognized for a long time as one of Canada's foremost advocates and defenders of minority, linguistic and cultural rights, and for her considerable contribution to both secondary and post-secondary education. Appointed to the Senate in 2005 from the province of Alberta, she is currently a member of the Standing Senate Committee on Official Languages and the Standing Committee on Rules, Procedures and the Rights of Parliament.

Appearing before us today is Senator Jerry Grafstein, the author and sponsor of the bill before us, Bill S-205, which has to do with clean drinking water. You have the floor, Senator Grafstein.

The Hon. Senator Jeremiah Grafstein, sponsor of the bill: First, thank you for giving me the distinct privilege and pleasure to talk to this committee. The chairman will recall that this is my second appearance. The last time I appeared before this committee on the same subject matter of this bill, the committee gave it a thorough review and unanimously recommended it to the Senate.

I want to say to you, chairman, and to the committee that the committee is developing a fabulous reputation in Canada for being a staunch defender of one of our most precious resources and that is water, whether it is pure water in our lakes and streams or our drinking water.

I commend you and I want to commend every member of the committee on this excellent report *Water in the West: Under Pressure*, which highlights one aspect of drinking water.

We hear a lot about the charter and we hear a lot about equality. When it comes to drinking water, which is the basic living resource in everyone's daily diet, it is strange that while we clamour for equality of health care and access to health care, we do not provide, in the 21st century in Canada, equal access to clean drinking water across the country.

The most basic resource for human beings is drinking water. Our doctors tell us we must drink eight glasses of water a day and still we do not provide or have available on a daily basis clean drinking water to every family in this country.

Let me give you a brief history of this bill because the bill is not something that I imagined, it is something that grew out of a series of events in my region, the province of Ontario. I became curious about it and began to collect a file which is now voluminous; it now runs three or four feet. I just brought you a short rendition of it. It turns out that clean drinking water is a problem not just in my province but also in every region of the country.

Le sénateur Nick Sibbeston est un avocat, membre éminent de l'Assemblée législative des Territoires du Nord-Ouest et ancien premier ministre du territoire. Le sénateur Sibbeston a consacré sa vie au service public, surtout aux besoins des peuples autochtones du Nord. Il est actuellement le vice-président du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones.

Le sénateur Claudette Tardif est reconnue depuis longtemps comme l'une des principales championnes des droits linguistiques et culturels des minorités au Canada. Elle est aussi connue pour son importante contribution à l'éducation secondaire et postsecondaire. Elle a été nommée au Sénat en 2005 et est actuellement membre du Comité sénatorial permanent des langues officielles et du Comité permanent du Règlement, de la procédure et des droits du Parlement.

Le témoin qui comparaît devant nous aujourd'hui est le sénateur Jerry Grafstein, l'auteur et le parrain du projet de loi dont nous sommes saisis, le projet de loi S-205, qui concerne l'eau potable saine. La parole est à vous, sénateur Grafstein.

L'honorable sénateur Jeremiah Grafstein, parrain du projet de loi : Tout d'abord, je vous remercie de m'accorder le privilège et le plaisir de prendre la parole devant le comité. Comme le président s'en souviendra, c'est ma deuxième comparution. La dernière fois que j'ai comparu devant le comité sur le même sujet, le comité a soumis le projet de loi à un examen approfondi et l'a recommandé unanimement au Sénat.

Monsieur le président, je tiens à vous dire, à vous et aux membres du comité, que votre comité est en train de se tailler une excellente réputation au Canada comme ardent défenseur d'une de nos ressources les plus précieuses, l'eau, que ce soit l'eau pure de nos lacs et de nos rivières ou l'eau que nous buvons.

Je vous félicite, vous et tous les membres du comité, pour l'excellent rapport intitulé *L'eau dans l'Ouest : Une source d'inquiétude*, qui met l'accent sur un des aspects de l'eau potable.

Nous avons beaucoup entendu parler de la Charte et de l'égalité. Lorsqu'il s'agit de l'eau potable, la principale source de vie qui se retrouve dans le régime alimentaire quotidien de chacun, il est curieux que, même si nous réclamons l'égalité sur le plan des soins de santé et de l'accès aux soins, nous n'assurons pas, au Canada, en ce XXI^e siècle, l'égalité d'accès à de l'eau potable saine d'un bout à l'autre du pays.

L'eau potable est ce dont les êtres humains ont le plus besoin. Nos médecins nous disent que nous devons boire huit verres d'eau par jour, mais pourtant, nous ne mettons pas de l'eau potable saine à la disposition de toutes les familles du pays, sur une base quotidienne.

Permettez-moi de retracer brièvement l'historique de ce projet de loi, car ce n'est pas le simple fruit de mon imagination. Cette initiative fait suite à une série d'événements survenus dans ma région, la province de l'Ontario. Ces événements ont suscité ma curiosité et j'ai commencé à constituer un dossier qui est maintenant volumineux et mesure trois ou quatre pieds d'épaisseur. Je vous en ai simplement apporté un bref résumé. Il s'avère que l'eau potable saine pose un problème non seulement dans ma province, mais dans toutes les régions du pays.

Some years ago I started on this lonely quest. This is the history of this bill because back in May of 2000 we received a wake-up call in Walkerton, a small town in Ontario, that had a horrible problem. The people of Walkerton discovered there were contaminants in their drinking water system. It started a huge Canadian debate about drinking water. After the events in Walkerton, similar problems occurred in North Battleford, Saskatchewan and then in Charlottetown, Prince Edward Island. As I started collecting anecdotal information, I discovered there was not a region in the country that could say that it had a clean, pure, consistent and sustainable drinking water system. That information was shocking to me.

We had local advisory reports sprouting up in Quebec, north and south. Just this summer, as an example, swimming pools were closed down in the heart of Montreal because of E. coli. Senator Cochrane is from Newfoundland and Labrador and today in Newfoundland and Labrador, women still boil water in order to provide clean water and sustenance for their families. This is the 21st century.

This is an issue in Manitoba, Alberta, British Columbia, the Aboriginal communities, in every region of the country, and that is why I concluded that this is a national problem and not a regional problem.

Our responsibility as senators is very clear: When an issue emerges from one particular region, we try to remediate it as best we can. We are here to represent our own regions, but when it becomes a national issue, it moves from a regional to a national concern. That is why we have the bill before us.

The question is why is it that this issue scorches the national conscience? If you examine the media, as I have, local water advisories are local issues that emerge in a particular community. It will be a note, perhaps, in a national newspaper, but no one correlates those reports across the country. If you studied all of the reports, you would arrive at three indisputable facts.

Fact number one is that we need clean drinking water every day for every individual in Canada, no matter in which province or territory he or she lives. That is indisputable; there is no question about it.

Here are the indisputable facts that we do not know: We do not know the cost of the lower standard of drinking water to the health system. We do know that the burgeoning costs of health care are almost destroying the federal and provincial budgets. We do not know the sources of some of those outbursts and we certainly do not know the direct costs to our health system, but we have anecdotal information. We also do not know the economic cost of loss of jobs to the economy when people are sick because of bad drinking water.

J'ai commencé cette quête solitaire il y a quelques années. Ce projet de loi a vu le jour parce qu'en mai 2000, une terrible tragédie, qui s'est produite à Walkerton, une petite ville de l'Ontario, nous a réveillés. La population de Walkerton s'est rendu compte qu'il y avait des contaminants dans son réseau de distribution d'eau potable. Cela a été le point de départ d'un grand débat au Canada sur l'eau potable. Après les événements de Walkerton, il y a eu des problèmes similaires à North Battleford, en Saskatchewan et ensuite, à Charlottetown, dans l'Île-du-Prince-Édouard. Lorsque j'ai commencé à recueillir des renseignements anecdotiques, je me suis rendu compte qu'aucune région du pays ne pouvait prétendre avoir un réseau de distribution d'eau potable qui fournit toujours de l'eau propre et pure. Cela a été un choc pour moi.

Les avis concernant la qualité de l'eau se sont multipliés au Québec, dans le nord et dans le sud. Rien que cet été, des piscines ont été fermées au coeur de Montréal à cause de l'E. coli. Le sénateur Cochrane vient de la région de Terre-Neuve-et-Labrador et aujourd'hui, dans cette province, les femmes font toujours bouillir l'eau pour que leur famille puisse consommer de l'eau saine. Nous sommes pourtant au XXI^e siècle.

Le problème se pose au Manitoba, en Alberta, en Colombie-Britannique, dans les communautés autochtones, dans toutes les régions du pays, et c'est pourquoi j'ai conclu qu'il s'agissait d'un problème national et non pas régional.

Notre responsabilité, en tant que sénateurs, est très claire : lorsqu'un problème se pose dans une région, nous essayons d'y remédier de notre mieux. Nous sommes ici pour représenter nos propres régions, mais lorsqu'il s'agit d'un problème national, cela devient une préoccupation nationale. Voilà pourquoi nous sommes saisis de ce projet de loi.

La question est de savoir pourquoi ce problème frappe-t-il la conscience nationale? Si vous examinez les médias, comme je l'ai fait, les avis concernant la qualité de l'eau sont des avis locaux qui s'adressent à une collectivité donnée. Cela fera peut-être l'objet d'une mention dans un journal national, mais personne ne fait le lien entre ces rapports émanant des diverses régions du pays. Si vous étudiez l'ensemble de ces rapports, vous constatez trois faits indiscutables.

Le premier fait est que nous avons besoin d'eau potable saine tous les jours, pour tous les habitants du pays, peu importe dans quelle province ou quel territoire ils résident. C'est indiscutable. Cela ne fait aucun doute.

Voici les faits indiscutables que nous ignorons : nous ne savons pas combien la mauvaise qualité de l'eau potable coûte au système de santé. Nous savons que l'augmentation du coût des soins de santé a des effets désastreux sur les budgets fédéral et provinciaux. Nous ignorons la cause de certaines augmentations et nous ne savons certainement pas quels sont les coûts directs pour notre système de santé, mais nous avons des renseignements anecdotiques. D'autre part, nous ne savons pas à combien se chiffrent les pertes pour l'économie lorsque les travailleurs sont malades à cause de la mauvaise qualité de l'eau potable.

I first introduced this bill as a private members' bill back in February 2002. Second reading was approved, it was referred to the committee, it was referred out of this committee, then it was referred to the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs. It died on the Order Paper, I reintroduced it, it died on the Order Paper again, and here I am for the third or fourth time. The situation has not changed; in fact, in some communities it has become worse because of the expectations that successive Prime Ministers have promised: Do not pass this bill. We will probably hear it again from the current government. Do not pass this bill because, guess what? We have a better plan. We have heard it from previous governments. Yet, when you look at the facts, there is no better plan. We spent \$4 billion trying to fix up the plan and we are no further ahead today than five years ago and people are getting sick.

I bring the situation in Vancouver to your attention. One of our colleagues is a former Mayor of Vancouver, Senator Campbell. When I raised this problem, he said that it was not a problem in his fair city. Yet, — this is November 22, 2006, just a week ago, in *The Globe and Mail* — as a result of some run off, the water was contaminated in the greater Vancouver area.

Here is the interesting history. I quote from *The Globe and Mail*, Wednesday, November 22, page A3. 'We knew that it really wasn't a good idea to drink it when it's turbid,' advisor says. "Turbid" means not clear but coloured in some fashion. The article goes on to quote the water commissioner, "When I came on board in 1997, the medical health officers were essentially saying turbidity was an aesthetic issue, that the sediments were not a risk to the health they just made the water look bad..."

Further, in the article Wendy Stueck, the author says:

But a consultant involved in Greater Vancouver Regional District in water studies in the mid-1990s said it was common knowledge that heavy rains could trigger slides and create high turbidity — and potentially dangerous water.

The consultant went on to say that "Notwithstanding the fact we were not telling people that the water isn't safe, we knew that it really wasn't a good idea to drink water when it's turbid.

Let that sink in for a moment senators: We knew the water was not safe and it was not a good idea to drink turbid water, but nothing was done.

The consultant continues:

Through my conversations with engineering and water-quality staff, I got the conclusion that although the water was probably okay, there was an element rolling

J'ai présenté ce projet de loi d'initiative parlementaire pour la première fois en février 2002. Il a été adopté en deuxième lecture et renvoyé à ce comité, qui l'a ensuite renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles. Le projet de loi est mort au *Feuilleton*, je l'ai présenté de nouveau, il est de nouveau mort au *Feuilleton* et je suis ici pour la troisième ou quatrième fois. La situation n'a pas changé. En fait, dans certaines collectivités, elle s'est aggravée à cause des attentes que les premiers ministres successifs ont suscitées en disant : N'adoptez pas ce projet de loi. Le gouvernement actuel va sans doute nous dire la même chose. N'adoptez pas ce projet de loi parce que, devinez quoi? Nous avons un meilleur plan. C'est ce que nous ont dit les gouvernements précédents. Pourtant, si vous prenez les faits, il n'y a pas de meilleur plan. Nous avons dépensé 4 milliards de dollars pour essayer d'améliorer la situation, mais nous n'en sommes pas plus loin aujourd'hui qu'il y a cinq ans et les gens tombent malades.

J'attire votre attention sur la situation à Vancouver. Un de nos collègues, le sénateur Campbell, est un ancien maire de Vancouver. Lorsque j'ai soulevé la question, il a dit que ce n'était pas un problème dans sa belle ville. Pourtant, le 22 novembre 2006, il y a une semaine, on pouvait lire dans le *Globe and Mail* que les eaux de ruissellement avaient contaminé le réseau de distribution d'eau dans la région métropolitaine de Vancouver.

Voilà l'histoire qui nous intéresse. Je vous cite un extrait du *Globe and Mail* du mercredi 22 novembre, à la page 3. « Nous savions que ce n'est pas une bonne idée de boire de l'eau turbide ». L'eau est dite « turbide » lorsqu'elle a une apparence trouble. L'article cite ensuite le commissaire à la qualité de l'eau : « Lorsque je suis entré en fonction en 1997, les médecins-conseils en santé publique disaient que la turbidité était un problème purement esthétique, que les sédiments ne posaient pas de risque pour la santé, mais qu'ils donnaient seulement une mauvaise apparence à l'eau... ».

Plus loin, dans l'article, l'auteur, Wendy Stueck, dit :

Néanmoins, un consultant qui a participé aux études de l'eau dans le district de la région métropolitaine de Vancouver, au milieu des années 90, a dit que tout le monde savait que les fortes pluies pouvaient entraîner des glissements de terrain et créer une forte turbidité, et peut-être rendre l'eau insalubre.

Le consultant a ajouté que « Même si nous ne disions pas aux gens que l'eau était insalubre, nous savions qu'il valait mieux ne pas la boire lorsqu'elle est trouble ».

Réfléchissez à cela un instant, sénateurs : nous savions que l'eau n'était pas saine et qu'il valait mieux ne pas boire de l'eau trouble, mais rien n'a été fait.

Le consultant poursuit ainsi :

Au cours de mes conversations avec des ingénieurs et des spécialistes de la qualité de l'eau, j'en suis venu à la conclusion que même si l'eau était probablement saine, elle

the dice. People were aware in 1996 that the presence of extreme turbidity would hamper primary disinfection and that was understood.

In 1996, an engineering firm prepared a report for the Greater Vancouver Water District. *The Globe and Mail* found that report and it states, "...high turbidity will compromise [the] ability of chlorine to disinfect the water." The water is neither safe nor sound.

The article went on to say, "...that the biggest concern related to the use of chlorine is that "even at higher doses, will not provide...giardia inactivation during high turbidity events."

Further in the article the author states:

It is now understood that turbidity can make it harder for chlorine to kill micro-organisms, such as giardia and cryptosporidium and therefore can pose a health risk.

For the GVRD, a turning point came in 2000 after a Health Canada study found a link between muddy drinking water and gastrointestinal illnesses in the Lower Mainland.

I will make a copy of that newspaper article available to all members.

I asked for that report and subsequent reports but I have been unable to get them. Why so? Why is this information not available to the public in those communities? To my mind, it is unfair and unaccountable. This government stands for accountability, we respect that; it stands for responsible government; we respect that. However, it is unaccountable and unforgivable that people should live in a modern age and have health reports not made available to them so that they can choose to do something else to help save the health of their families and their children.

I can give you case after case. I have put these cases on the record and they can be found in Hansard. The speeches are all available to you but let me tell you what this bill does. Bill S-205 is not complicated in that it simply adds clean drinking water to the Food and Drugs Act. The FDA is recognized from coast to coast to coast. This proposed legislation would see the agency pass mandatory regulatory oversight and penalties in the event that standards of good health are not maintained. Rather than the provinces following a voluntary guideline, a mandatory guideline would be in place. That guideline would bring to bear the agency's criminal powers.

Some members of the government have suggested that this is unconstitutional, but that is not so because we have a clear-cut understanding of the legislative regulatory and policy framework for water in Canada. The outstanding jurist, the Honourable Dennis R. O'Connor is the author of the report entitled *Report of*

présentait un risque. Les gens savaient, en 1996, que la présence d'une turbidité extrême compromettait la désinfection primaire de l'eau et c'est une chose que l'on savait.

En 1996, un cabinet d'ingénieurs a préparé un rapport pour le Greater Vancouver Water District. Le *Globe and Mail* a trouvé ce rapport qui dit que : « ... une forte turbidité compromet la capacité du chlore de désinfecter l'eau. » L'eau n'est ni saine ni salubre.

On peut lire ensuite dans cet article : « ... la principale inquiétude concernant l'utilisation du chlore est que même à plus fortes doses, il ne suffit pas à inactiver le gardia pendant les période de forte turbidité ».

Plus loin, dans l'article, l'auteur déclare :

On comprend maintenant que la turbidité compromet la capacité du chlore de tuer les micro-organismes comme le gardia et le cryptosporidium, ce qui peut poser un risque sanitaire.

Le GVRD a pris un tournant décisif en 2000, lorsqu'une étude de Santé Canada a fait le lien entre la turbidité de l'eau potable et des maladies gastro-intestinales observées dans le sud de la province.

Je vais mettre un exemplaire de cet article de journal à la disposition de tous les membres du comité.

J'ai demandé ce rapport et les rapports ultérieurs, mais je n'ai pas pu les obtenir. Pourquoi? Pourquoi ces renseignements ne sont-ils pas mis à la disposition des citoyens de ces communautés? Je trouve que c'est injuste et irresponsable. Le gouvernement est pour la responsabilisation et c'est une chose que nous respectons. Il est pour un gouvernement responsable et c'est une chose que nous respectons. Néanmoins, il est irresponsable et il est impardonnable qu'à notre époque les citoyens ne puissent pas avoir accès aux rapports sanitaires afin de pouvoir prendre les moyens voulus pour protéger la santé de leurs familles et de leurs enfants.

Je peux vous citer un grand nombre de cas. Je les ai déjà mentionnés et vous pouvez les trouver dans le harsard. Tous ces discours sont à votre disposition, mais laissez-moi vous dire ce que fait ce projet de loi. Le projet de loi S-205 n'est pas compliqué en ce sens qu'il ajoute simplement l'eau potable saine dans la Loi sur les aliments et drogues. Cette loi fait autorité d'un bout à l'autre du pays. Ce projet de loi permettra d'imposer une surveillance et des pénalités si les normes sanitaires ne sont pas respectées. Au lieu que les provinces suivent des lignes directrices facultatives, il y aurait des lignes directrices obligatoires. L'Agence exercerait ses pouvoirs en matière pénale conformément à ces lignes directrices.

Certains membres du gouvernement ont dit que c'était anticonstitutionnel, mais ce n'est pas le cas étant donné que nous comprenons parfaitement le cadre législatif de la réglementation et de la politique à l'égard de l'eau au Canada. Le juriste éminent, l'honorable Dennis R. O'Connor, est l'auteur

the Walkerton Inquiry, The Events of May 2000 and Related Issues. A similar opinion was reached in Saskatchewan when that province had its water problem.

I offer the committee this excerpt from Part I of Mr. O'Connor's report:

There provincial jurisdiction over water is not, however, exclusive. The Constitution Act, 1867, grants the federal government powers to regulate various aspects of water resource management.

Mr. O'Connor makes it clear that it can use the criminal power. In Quebec, neither the criminal power nor the food and drug power has ever been challenged so Quebecers cannot say that somehow, they are different from the other provinces and will take care of their own problems; and they have not done this.

Senator Angus is a great expert on this but I cannot recall when the federal criminal or the federal food and drug power was ever challenged in the Province of Quebec. We cannot use Quebec as an excuse for a lack of federal exercise of its jurisdiction.

Mr. O'Connor also states on page 445,

The federal government has also regulated water pollution for the "peace, order and good government" of Canada, and to protect the health and safety of Canadians. It has used its criminal law power to support regulations concerning the release of toxic substances into the water. In addition, under section 36 of the Constitution Act, 1982, specifically provides that both the federal and provincial governments are committed "to providing essential public services of reasonable quality to all Canadians."

There is a curious and humorous provision of Mr. Justice O'Connor's analysis of the law. He states that under the Fisheries Act, we have an obligation to ensure that the fish swim in clean and unpolluted waters. Think about it senators. We have a clear-cut federal regulation and regulatory power not challenged by the Province of Quebec or anyone else to ensure that our fish swim in unpolluted waters. We have regulations on the fish but we do not have regulations to safeguard our drinking water.

There is another anomaly. For Aboriginal communities, the federal government cannot in any way, shape or form, say that it does not have direct jurisdiction. We have evidence of the federal government in *Debates of the Senate*, June 20, 2006. Before I read it, I want to commend Senator Adams and Senator Watt. When I started my journey some five and a half years ago, Senator Adams and Senator Watt encouraged me to ask people considering this bill to do so from an Aboriginal perspective. We went forward and we followed the question. As a matter of fact, we had a forum two summers ago and I discovered things that I could not believe would occur in the 21st century Canada. A woman in Grassy

d'un rapport intitulé *Rapport de la Commission d'enquête sur Walkerton : les événements de mai 2000 et les questions connexes*. On est parvenu aux mêmes conclusions en Saskatchewan lorsqu'il y a eu des problèmes concernant l'eau dans la province.

J'offre au comité cet extrait de la partie I du rapport de M. O'Connor :

Or, la compétence provinciale à l'égard de l'eau n'est pas exclusive. La Loi constitutionnelle de 1867 confère au gouvernement fédéral des pouvoirs qui lui permettent de réglementer divers aspects de la gestion des ressources hydriques.

M. O'Connor précise bien qu'il peut se servir de ses pouvoirs en matière pénale. Au Québec, ni les pouvoirs en matière pénale ni les pouvoirs en matière d'aliments et drogues n'ont jamais été contestés, si bien que les Québécois ne peuvent pas dire qu'ils sont différents des citoyens des autres provinces et qu'ils s'occuperont eux-mêmes de leurs problèmes. D'ailleurs ils ne l'ont pas fait.

Le sénateur Angus est un grand expert de ces questions, mais je ne me souviens pas que les pouvoirs du gouvernement fédéral en matière pénale ou à l'égard des aliments et drogues aient jamais été contestés au Québec. Vous ne pouvez pas invoquer le Québec pour justifier le fait que le gouvernement fédéral n'a pas exercé ses compétences en la matière.

M. O'Connor déclare aussi, à la page 445,

Le gouvernement fédéral a également réglementé la pollution de l'eau pour la « paix, l'ordre et le bon gouvernement » du Canada et pour protéger la santé et la sécurité des Canadiens. Il s'est servi de ses pouvoirs en matière de droit pénal pour appuyer la réglementation concernant le rejet de substances toxiques dans l'eau. De plus, en vertu de l'article 36 de la Loi constitutionnelle de 1982, les gouvernements fédéral et provinciaux doivent « fournir à tous les Canadiens, à un niveau de qualité acceptable, les services publics essentiels ».

L'analyse que M. le juge O'Connor a faite de la loi contient une note plutôt curieuse et humoristique. Il déclare qu'en vertu de la Loi sur les pêches, nous avons l'obligation de veiller à ce que le poisson nage dans des eaux propres et non polluées. Pensez-y, sénateurs. Nous avons une réglementation fédérale claire et nette et un pouvoir de réglementation que le Québec ou personne d'autre n'a contesté pour faire en sorte que notre poisson nage dans des eaux non polluées. Nous avons une réglementation pour le poisson, mais nous n'avons pas de réglementation pour protéger notre eau potable.

Il y a une autre anomalie. En ce qui concerne les communautés autochtones, le gouvernement fédéral ne peut absolument pas dire qu'elles ne font pas directement partie de son champ de compétence. Nous avons le témoignage à cet effet que le gouvernement fédéral a donné dans les *Débats du Sénat*, du 20 juin 2006. Avant de le lire, je voudrais féliciter le sénateur Adams et le sénateur Watt. Lorsque je me suis lancé dans cette aventure, il y a cinq ans et demi, le sénateur Adams et le sénateur Watt m'ont encouragé à demander aux personnes qui examinent ce projet de loi de le faire en se plaçant du point de vue des Autochtones. C'est ce que nous avons fait. Il y a deux ans, nous

Narrows, an Aboriginal community, came to us and gave evidence. She said that if she wanted to have a healthy baby, she would have to leave her reservation for three years to cleanse her womb and rid her body of the toxic waters that could infect her body and result in a deformed child.

Think about it. If a woman wants to have a healthy body in that Aboriginal community, she has to leave the community for three years to cleanse her womb so as to not give birth to a deformed child. Amazing. Is that just a local problem? No, it is not. I quote the *Debates of the Senate* on June 20, 2006. A staunch representative of the government, when asked about another bill that will measure watersheds — a companion piece to this bill but not essential to it, said:

Almost 500 drinking water systems are at risk, despite the fact that nearly \$2 billion has been spent on improvements in Canada's First Nations communities.

I repeat: 500 drinking water systems. I thought that the number would be between 150 and 200. That is what Senator Adams and Senator Watt told me when I looked at it. Senator Janis Johnson speaking to Bill S-208 said that in Hansard on June 20, 2006. That is government evidence. I will read it again:

Almost 500 drinking water systems are at risk, despite the fact that nearly \$2 billion has been spent on improvements in Canada's First Nations communities.

It is a scandal, but calling it a "scandal" understates the problem. What has changed since the crisis in Walkerton? Not a heck of a lot. We have had problems in Vancouver, in Saskatchewan, in Alberta and in Newfoundland and Labrador. I love Newfoundland and Labrador. When I talk about Newfoundland and Labrador I think of some of the proponents to this bill who are from Newfoundland and Labrador. Today in Newfoundland and Labrador, a number of families in a number of villages throughout the province are boiling their water to provide clean water for their families.

Let us take one more step, Mr. Chairman, and I will not belabour the point. What has happened? What else does the government tell us, as best we can find out? It tells us that the Canadian Food Inspection Agency is responsible for enforcement of standards. We discovered from the Auditor General when she appeared before the Energy Committee that those volunteer guidelines are about 10 years out of date. Not only do we have a voluntary guideline but also we have a guideline that is not maintained on a regular basis. If it were maintained, it would still be out of date. That was the evidence heard before the Energy Committee by the Auditor General; that is not my evidence.

avons eu une tribune au cours de l'été et j'ai alors découvert des choses que je ne croyais pas possibles au Canada, au XXI^e siècle. Une femme de Grassy Narrows, une communauté autochtone, est venue témoigner. Elle a dit que si elle voulait avoir un bébé en bonne santé, il faudrait qu'elle quitte sa réserve pendant trois ans pour nettoyer son utérus et débarrasser son corps des eaux toxiques qui pourraient le contaminer et malformer son enfant.

Pensez-y. Si une femme de cette communauté autochtone veut avoir un corps sain, elle doit quitter sa communauté pendant trois ans pour nettoyer son utérus afin de ne pas donner naissance à un enfant malformé. C'est sidérant. Est-ce seulement un problème local? Il n'en est rien. Je vais vous citer les *Débats du Sénat* du 20 juin 2006. Lorsqu'on l'a interrogé au sujet d'un autre projet de loi qui va mesurer la ligne de partage des eaux, qui complète ce projet de loi, mais qui ne lui est pas essentiel, un fidèle représentant du gouvernement a déclaré :

Dans les communautés des Premières nations du Canada, pratiquement 500 systèmes d'adduction d'eau potable sont en péril en dépit du fait que pratiquement 2 milliards de dollars ont été dépensés pour leur amélioration.

Je le répète : 500 systèmes d'adduction d'eau potable. Je pensais que le chiffre se situerait entre 150 et 200. C'est ce que le sénateur Adams et le sénateur Watt m'ont dit lorsque j'ai examiné la question. C'est ce que le sénateur Janis Johnson a déclaré, dans le harsard du 20 juin 2006, à propos du projet de loi S-208. Ce sont les paroles du gouvernement. Je vais les lire une nouvelle fois :

Dans les communautés des Premières nations du Canada, pratiquement 500 systèmes d'adduction d'eau potable sont en péril en dépit du fait que pratiquement 2 milliards de dollars ont été dépensés pour leur amélioration.

C'est un scandale, mais le mot « scandale » n'est pas suffisamment fort. Qu'est-ce qui a changé depuis la crise de Walkerton? Pas grand-chose. Nous avons eu des problèmes à Vancouver, en Saskatchewan, en Alberta ainsi qu'à Terre-Neuve-et-Labrador. J'aime beaucoup Terre-Neuve-et-Labrador. Lorsque je parle de cette province, je pense à certains des promoteurs de ce projet de loi qui en sont originaires. Il y a à l'heure actuelle, dans plusieurs villages de Terre-Neuve-et-Labrador, un certain nombre de familles qui font bouillir leur eau pour pouvoir boire une eau saine.

Allons un peu plus loin, monsieur le président, et je ne m'attarderai pas sur cette question. Que s'est-il passé? Qu'est-ce que le gouvernement nous dit d'autre, d'après ce que nous pouvons établir? Il nous dit que l'Agence canadienne d'inspection des aliments est chargée de faire appliquer les normes. Lorsque la vérificatrice générale a comparu devant le comité de l'énergie, nous avons découvert que ces lignes directrices facultatives ont à peu près 10 années de retard. Non seulement elles sont facultatives, mais elles ne sont pas mises à jour régulièrement. Même si elles étaient mises à jour, elles seraient quand même désuètes. C'est ce que la vérificatrice générale a déclaré au comité de l'énergie. Ce n'est pas moi qui le dit.

The federal government has announced yet again another strategy — I believe it to be the second or third strategy since the tabling of this bill — to save and sanitize the drinking water of the communities. We have heard Minister Prentice make that comment. I applaud him for it, as I applauded Mr. Martin's government when it said it and Mr. Chrétien's government when they said it, et cetera. However, nothing has happened. I talked to my colleagues Senator Adams and Senator Watt and they tell me that very little has happened.

Statistics Canada has said that in the years 1999-00, more than 2,100 of 100,000 children reported cases of a giardiasis — a stomach ailment arising out of bad drinking water. In 2002, Manitoba passed the Drinking Water Act. Since then, concentrations of carcinogenics have been found in the Winnipeg water system. "Carcinogenic" means the cause of cancer. In rural New Brunswick and Quebec last summer, some communities had boil water advisories every week. You have to dig out the incident stories because they are not coagulated in any one place.

We hate the Americans because they are so imperialistic but, guess what? We might not like them overseas but let us look at what they provide in their domestic economy. The U.S. is experiencing the same kinds of problems as Canada because of jurisdictional splits between state and federal governments. In 1972, it got to such a point with numerous outbreaks that the U.S. government passed the Clean Water Act.

It allows what my bill would do, which, very simply, is allow federal oversight, giving responsibility to the federal government not to build the water systems, but to provide federal oversight, to act as a safety valve when officials do not do the job they are supposed to do.

Harry Truman once said his job as President of the United States was to make sure that people did the job they were supposed to do. I will give you one startling example of how oversight could have prevented health outbreaks. In 1972, they did that. Now in the United States, you can punch up your zone on the federal website. If you live in area code 905 or 613, you can find out what the water advisory is that day or that week, so the public can know what the water condition is in their particular zone. That is not difficult or costly to do, but it would put the points of pressure where they should be — as the responsibility of public officials.

In conclusion, I will return to the startling report by Mr. Justice Dennis O'Connor. On page 7 of that report, he says:

It rained heavily in Walkerton from May 8 to May 12: 134 mm of rain fell during these five days. The heaviest rainfall occurred on Friday, May 12, when 70 mm fell.

Le gouvernement fédéral a pourtant annoncé une nouvelle stratégie — je crois que c'est la deuxième ou la troisième depuis le dépôt de ce projet de loi — pour sauver et assainir l'eau potable. C'est ce qu'a dit le ministre, M. Prentice. Je l'en félicite, tout comme j'ai félicité le gouvernement de M. Martin lorsqu'il a dit la même chose, de même que le gouvernement de M. Chrétien, et cetera. Néanmoins, il ne s'est rien passé. J'ai parlé à mes collègues, le sénateur Adams et le sénateur Watt, et ils m'ont dit qu'il y avait eu très peu de progrès.

Selon Statistique Canada, en 1990-2000, des cas de giardiase, des troubles stomacaux causés par de l'eau potable contaminée, ont été déclarés chez plus de 2 100 enfants sur 100 000. En 2002, le Manitoba a adopté sa loi sur l'eau potable. Depuis, des concentrations de carcinogène ont été trouvées dans le réseau de distribution de Winnipeg. « Carcinogène » signifie qui cause le cancer. Dans les régions rurales du Nouveau-Brunswick et du Québec, l'été dernier, certaines municipalités ont émis des avis recommandant de faire bouillir l'eau, semaine après semaine. Il faut fouiller un peu pour trouver la trace de tous ces incidents, car ils ne sont pas regroupés au même endroit.

Nous détestons les Américains à cause de leur impérialisme, mais même si nous n'aimons pas ce qu'ils font à l'étranger, voyons ce qu'ils font dans leur économie nationale. Les États-Unis ont le même genre de problèmes que le Canada à cause du partage des compétences entre les États et le gouvernement fédéral. En 1972, il y a eu tellement de problèmes que le gouvernement des États-Unis a adopté la Clean Water Act.

Cette loi permet de faire la même chose que mon projet de loi. Il s'agit tout simplement de permettre une supervision fédérale, de confier au gouvernement fédéral la responsabilité non pas de construire les réseaux de distribution de l'eau, mais de les superviser, de jouer le rôle de soupape de sûreté lorsque les autorités ne font pas leur travail.

Harry Truman a dit un jour qu'en tant que président des États-Unis, il avait pour rôle de veiller à ce que les gens fassent le travail qu'ils étaient censés faire. Je vais vous donner un exemple frappant montrant qu'une supervision aurait pu nous éviter des crises sanitaires. C'est ce que les États-Unis ont fait en 1972. Les Américains peuvent maintenant consulter le site Web du gouvernement fédéral pour savoir ce qui se passe dans leur région. Si votre code régional est le 905 ou le 613, vous pouvez savoir quels sont les avis concernant la qualité de l'eau pour la journée ou pour la semaine. Cela permet aux citoyens de savoir quelle est la qualité de l'eau dans leur région. Ce n'est pas difficile ou coûteux à faire, mais cela situe les responsabilités où elles doivent être, c'est-à-dire au niveau des autorités publiques.

Pour conclure, je vais revenir au rapport sidérant de M. le juge Dennis O'Connor. À la page 7 de ce rapport, il déclare :

Du 8 au 12 mai, Walkerton a connu de fortes précipitations : 134 mm de pluie sont tombés durant ces cinq jours. La plus abondante chute de pluie (70 mm) est survenue le vendredi 12 mai.

During the period from May 9 to May 15, Well 5 was the primary source pumping water into the distribution system. Well 6 cycled on and off periodically, and Well 7 was not in operation.

On Saturday, May 13, Frank Koebel performed the routine daily check of the operating wells. The purpose of the daily checks was to record data on pumping rate flows and chlorine usage, and, most importantly, to measure the chlorine residuals in the treated water. However, for more than 20 years, it had been the practice of PUC employees not to measure the chlorine residuals on most days and to make fictitious entries for residuals in the daily operating sheets. Stan Koebel often participated in this practice.

It was a practice not to follow the practice. As a result, we had a horrible outbreak; millions of dollars were spent in economic dislocation; untold hundreds of thousands, even millions of dollars were spent on health. The result was, as it says in the report:

Had Mr. Koebel measured the chlorine residual, he would almost certainly have learned that there was no residual — a result that should have alerted him to the problem so that he could take the proper steps to protect the system and the community.

I am not asking to misplace, displace, or dislocate the Province of Ontario, the Province of Quebec or the federal Aboriginal or First Nations administration. All we are saying is provide a spot check and a mandatory guideline so that people from coast to coast to coast can be satisfied that their federal government believes in the three words, peace, order and good government.

Senator Cochrane: I understand that this bill, or a version of it, was previously sent to our colleagues in the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs. Can you tell us how the Legal Committee dealt with the bill? Were there any objections or concerns about the bill at that time? What is your assessment of the response that it received in that committee?

Senator Grafstein: The evidence of that committee is clear-cut. It is available to you. I will not go back through that committee report. To my mind, that was just a delaying tactic by the government that did not want to deal with the bill at that time.

I am prepared to rely on the opinion, which is available in the public record, of Mr. Justice O'Connor.

Senator Cochrane: Could you give me the date of that meeting?

Senator Grafstein: The date of this report.

Senator Cochrane: No, the meeting that was held with the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs.

Senator Grafstein: I do not have it.

Entre le 9 et le 15 mai, le puits 5 a été la principale source de l'eau pompée dans le réseau de distribution. Pendant cette période, le puits 6 a alimenté le réseau de façon périodique, tandis que le puits 7 n'était pas en service.

Le samedi 13 mai, Frank Koebel a, comme tous les jours, effectué la vérification des puits en service. Le but des vérifications quotidiennes était de consigner les données sur les débits de pompage et l'utilisation de chlore, mais, avant tout, de mesurer le chlore résiduel présent dans l'eau traitée. Toutefois, depuis plus de 20 ans, les employés de la CSP avaient pris une habitude : la plupart du temps, ils ne mesuraient pas le chlore résiduel et consignaient des données fictives à ce sujet sur les feuilles de fonctionnement quotidiennes. Stan Koebel a souvent suivi cette pratique.

Cette pratique consistait à ne pas suivre la procédure. Cela a eu pour résultat de causer une terrible tragédie, des perturbations économiques qui ont coûté des millions de dollars, sans oublier les centaines de milliers et même les millions de dollars qui ont été dépensés pour la santé. Le résultat est que, comme le dit le rapport :

Si M. Koebel avait procédé à la mesure, il aurait quasi certainement remarqué le manque de chlore résiduel — ce qui aurait dû éveiller ses soupçons et le pousser à prendre les mesures indiquées pour protéger le réseau et la collectivité.

Je ne demande pas de retirer tout cela des mains de la province de l'Ontario, de la province du Québec ou de l'administration fédérale des Autochtones ou des Premières nations. Tout ce que nous demandons c'est qu'on fasse des vérifications au hasard et qu'on applique des lignes directrices obligatoires pour que la population de tout le pays puisse être convaincue que son gouvernement fédéral croit dans la signification de ces trois mots : paix, ordre et bon gouvernement.

Le sénateur Cochrane : Je crois que ce projet de loi, ou sa version précédente, a déjà été renvoyé à nos collègues du Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles. Pouvez-vous nous dire ce que le comité en question a fait de ce projet de loi? A-t-on émis des objections ou des préoccupations à ce moment-là? Que pensez-vous de l'accueil que ce comité a réservé au projet de loi?

Le sénateur Grafstein : Les délibérations de ce comité sont très éloquentes. Vous pouvez les lire. Je ne reviendrai pas sur le rapport de ce comité. À mon avis, le gouvernement s'est simplement contenté d'une tactique dilatoire parce qu'il ne voulait pas donner suite à cette mesure à ce moment-là.

Je suis prêt à me fier à l'opinion du juge O'Connor, qui est un document public.

Le sénateur Cochrane : Pourriez-vous m'indiquer la date de cette réunion?

Le sénateur Grafstein : La date de ce rapport?

Le sénateur Cochrane : Non, de la réunion du Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles.

Le sénateur Grafstein : Je ne l'ai pas.

Senator Angus: On a point of order, Mr. Chairman, is this witness refusing to answer Senator Cochrane's question? It was a very clear question. Why do you not answer it, senator?

Senator Grafstein: I do not recall exactly what the committee said. I will get the committee report and I will make it available to you.

I have looked at opinions since and before and the opinions are clear-cut. The federal power for food and drugs has never been questioned. Let me tell you what is regulated under the Food and Drugs Act.

The federal government regulates water on planes, boats, water in parks, bottled water, soft drinks and ice, but it does not regulate drinking water. There is absolutely no rationale or logic that would allow someone to say that if you can regulate bottled water and water in planes and boats, you cannot regulate community drinking water.

The Chairman: With respect, Senator Grafstein, let me ask you two questions with respect to Senator Cochrane's question.

Did the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs actually issue a report on the bill?

Senator Grafstein: I do not believe they did, but I would have to check that and make it available to the committee.

The Chairman: If I recall correctly, my recollection is that they did not. I think they did not report and that is where it fell off the Order Paper.

Senator Grafstein: It died on the Order Paper. I think you are correct. I do not think they came to a conclusion on the report, but I made the same arguments there as I did to this committee.

The Chairman: With respect to the report of the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs, would you undertake for us to find out if there was such a report?

Senator Grafstein: I will and I will do that next week.

Senator Angus: Or tonight.

Senator Grafstein: I will try to do it tonight.

Senator Angus: You might ask Mr. Dion what he thinks about it and why he did not do anything.

Senator Cochrane: It is important that we have this. If Senator Milne was here, she might have been chair of that committee at the time and she might have been able to report to us as to what was said and done and so on. That is where I am coming from. I was not on that committee so I am not sure.

You appeared before us before and we have new members on our committee now. I would like you to tell the whole committee the legal and constitutional objections to your proposal when it was before us then.

Le sénateur Angus : J'invoque le Règlement, monsieur le président. Ce témoin refuse-t-il de répondre à la question du sénateur Cochrane? C'était une question très claire. Pourquoi n'y répondez-vous pas, sénateur?

Le sénateur Grafstein : Je ne me souviens pas exactement de ce qu'a dit le comité. Je vais obtenir son rapport et je vous le transmettrai.

J'ai examiné les opinions qui ont été formulées avant et après, et elles sont très claires. Le pouvoir du gouvernement fédéral à l'égard des aliments et drogues n'a jamais été contesté. Permettez-moi de vous dire ce qui est réglementé en vertu de la Loi sur les aliments et drogues.

Le gouvernement fédéral réglemente l'eau dans les avions, les bateaux, l'eau dans les parcs, l'eau embouteillée, les boissons gazeuses et la glace, mais il ne réglemente pas l'eau potable. Il n'est ni rationnel ni logique de dire qu'on ne peut pas réglementer l'eau potable alors qu'on peut réglementer l'eau embouteillée et l'eau dans les avions et les bateaux.

Le président : Si vous le permettez, sénateur Grafstein, permettez-moi de vous poser deux questions concernant la question du sénateur Cochrane.

Le Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles a-t-il émis un rapport au sujet du projet de loi?

Le sénateur Grafstein : Je ne crois pas qu'il l'ait fait, mais il faut que je vérifie et je dirai ce qu'il en est au comité.

Le président : Si je me souviens bien, il n'a pas publié de rapport. Je pense qu'il n'a pas produit de rapport et que le projet de loi est alors mort au *Feuilleton*.

Le sénateur Grafstein : Il est mort au *Feuilleton*. Je pense que vous avez raison. Je ne crois pas que le comité ait tiré des conclusions, mais je lui ai présenté les mêmes arguments que devant votre comité.

Le président : En ce qui concerne le rapport du Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles, pourriez-vous vérifier si ce rapport existe?

Le sénateur Grafstein : Je vais le faire la semaine prochaine.

Le sénateur Angus : Ou ce soir.

Le sénateur Grafstein : Je vais essayer de le faire ce soir.

Le sénateur Angus : Vous pourriez demander à M. Dion ce qu'il en pense et pourquoi il n'a rien fait.

Le sénateur Cochrane : Il est important que nous ayons ce document. Si le sénateur Milne était là, il se peut qu'elle ait présidé ce comité à l'époque et qu'elle puisse nous informer de ce qui a été dit, de ce qui a été fait, et cetera. Voilà ce que j'en pense. Comme je ne siégeais pas à ce comité, je ne suis pas certaine de ce qui s'est passé.

Vous avez déjà comparu devant nous et nous avons maintenant des nouveaux membres au sein de notre comité. Je voudrais que vous nous disiez quelles étaient les objections juridiques et constitutionnelles que votre proposition a suscitées lorsque vous nous l'avez présentée la première fois.

Senator Grafstein: There was some concern raised — as I recall, and it will be in your transcript — by some officials, but the committee concluded that there were no constitutional objections to this bill. That was the committee's report. The committee was unanimous in its report and all members agreed. They found that the bill should go forward to the committee without amendment or change. That presupposes, to my mind, that they were satisfied constitutionally that this did not present a problem.

Senator Angus: You do not know the history of this committee.

Senator Grafstein: I am only taking it because it does not matter if it is your committee and my committee, Senator Angus. If we report on a bill, we have, in effect, agreed that the bill does not have a constitutional problem.

Senator Angus: There are exceptions to that at this committee.

Senator Grafstein: That is a precondition to any bill.

Senator Cochrane: Was it not reported that clean drinking water was the responsibility of the provinces?

Senator Grafstein: No, that was not the report of this committee. This was the subsequent view after the report came in. This was the view of some members, namely, that it had a problem to it; but, to my mind, it was a question of opinion.

We have, senator, a clear-cut opinion from Mr. Justice O'Connor about it. It is stated here. I have given you the quotes and the pages and that can be made available to all the members of the committee.

Senator Cochrane: Since then, have you had any discussions with the departmental officials?

Senator Grafstein: No.

Senator Cochrane: You have not had anything.

Senator Grafstein: No.

Senator Cochrane: You left the report when you were at this committee before and now you are coming back to us with the same bill; am I right?

Senator Grafstein: The bill died on the Order Paper after this committee unanimously approved it without amendment. I then reintroduced it after it died on the Order Paper and since that time, I reiterated all the arguments and tried to update my files as best I could. It was passed on second reading. You will recall that in second reading there were some questions raised by Senator Keon, and he was satisfied that the bill should go forward to the committee. The Senate approved it without division, unanimously, in second reading. I assumed that if there were any objections, I would have heard about them in second reading. I think I met all the objections in the Senate on second reading and I have heard nothing from the officials since.

Senator Cochrane: I still want you to remember that we have new members on the committee.

Le sénateur Grafstein : Si je me souviens bien, et cela figure dans la transcription de vos délibérations, certains fonctionnaires ont soulevé des objections, mais le comité a conclu que ce projet de loi ne soulevait pas d'objections constitutionnelles. Tel a été le rapport du comité. Le comité a produit un rapport unanime et tous ses membres étaient d'accord. Ils ont estimé que le projet de loi devait être renvoyé sans amendement ou changement. J'en conclus qu'ils ne voyaient pas de problème sur le plan constitutionnel.

Le sénateur Angus : Vous ne connaissez pas l'histoire de ce comité.

Le sénateur Grafstein : Je dis cela seulement parce que peu importe que ce soit votre comité ou mon comité, sénateur Angus. Si nous faisons rapport d'un projet de loi, c'est parce que nous considérons qu'il ne soulève pas de problème constitutionnel.

Le sénateur Angus : Il y a des exceptions à cette règle dans notre comité.

Le sénateur Grafstein : C'est une condition préalable pour tout projet de loi.

Le sénateur Cochrane : Ne disait-on pas dans le rapport que l'eau potable saine était sous la responsabilité des provinces?

Le sénateur Grafstein : Non, cela ne figurait pas dans le rapport du comité. Cet avis a été émis par la suite. C'était l'opinion de certains membres qui voyaient des objections à cet égard, mais selon moi, c'était une simple question d'opinion.

Sénateur, nous avons l'opinion claire et nette du juge O'Connor à ce sujet. Elle est énoncée ici. Je vous ai cité des extraits du rapport en indiquant la page, et tous les membres du comité peuvent avoir accès à ce document.

Le sénateur Cochrane : Avez-vous eu, depuis, des discussions avec les fonctionnaires du ministère?

Le sénateur Grafstein : Non.

Le sénateur Cochrane : Aucune?

Le sénateur Grafstein : Non.

Le sénateur Cochrane : Les choses ne sont pas allées plus loin après votre dernière comparution devant notre comité et maintenant, vous revenez nous voir avec le même projet de loi, n'est-ce pas?

Le sénateur Grafstein : Le projet de loi est mort au *Feuilleton* après que le comité l'a approuvé à l'unanimité, sans amendement. Je l'ai ensuite déposé de nouveau et depuis, j'ai réitéré tous mes arguments et j'ai essayé de mettre mes dossiers à jour de mon mieux. Le projet de loi a été adopté en deuxième lecture. Comme vous vous en souviendrez, en deuxième lecture, le sénateur Keon a soulevé certaines questions et il a été convaincu que le projet de loi devait être renvoyé au comité. Le Sénat l'a approuvé à l'unanimité en deuxième lecture. J'ai supposé que s'il suscitait des objections, elles seraient soulevées en deuxième lecture. Je pense avoir répondu à toutes les objections émises au Sénat en deuxième lecture et je n'ai eu aucune nouvelle des fonctionnaires depuis lors.

Le sénateur Cochrane : Je veux quand même vous rappeler que nous avons de nouveaux membres à notre comité.

Senator Grafstein: I understand that we have new members.

Senator Cochrane: Could you be as explicit as possible for our new members.

Senator Grafstein: I appreciate that. That is why I took a bit more time to review the history of this matter, so that new members could be caught up to speed.

Senator Angus: Welcome, Senator Grafstein. You are making quite a career of going to the committees these days. I saw you on TV at the House of Commons committee on some bill the other day, dealing with terrorism, Bill C-25.

Senator Grafstein: Yes senator, I was there on behalf of your committee, sir, and my committee, the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce.

Senator Angus: It is a wonderful thing you are doing with these private member's bills. I know how much work it is, and I think you are doing it out of a spirit of — well, I can only say — public interest, as opposed to any private interest or any partisan interest, and I commend you for that.

However, I have not had the pleasure, up to now — and I know how thorough you are — of knowing the full details of this bill and the background of it. I do know how thorough you are and what a photographic memory you have, so my guard immediately went up when you could not quite remember what the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs said about the bill. It is the first time I ever heard you acknowledge that you did not remember something.

Senator Grafstein: The short answer is that they did not do anything and therefore there was nothing for me to remember.

Senator Angus: If that is true, that is fine. That is not what you said.

Senator Grafstein: If they said something I am sure I would have remembered. Senator Banks reminded me and maybe I had a senior moment.

Senator Angus: As well as being trained in many things, you are also learned in the law. That gives me comfort, because you respect the law, you are an officer of the court, and you would not try to sneak something through the parliamentary system that you did not feel pass muster. I say that in all seriousness. I am informed that to try to address very legitimate, very serious constitutional issues in having the federal government regulate drinking water, you have had to craft a framework, if I can use that expression, to get it within the federal jurisdiction and to have water declared to be a food so it comes under the auspices of the Food and Drugs Act. I know I am oversimplifying, but is that how you are getting around this.

Senator Grafstein: I am not trying to get around it. If you want to really understand why I came to the Food and Drugs Act, you and I, senator, respect the taxpayer's dollar. The last thing you and I would want to do in any private member's bill is to increase the cost to the taxpayer of something that would set up a new

Le sénateur Grafstein : Je sais que nous avons de nouveaux membres.

Le sénateur Cochrane : Pourriez-vous être le plus explicite possible pour nos nouveaux membres.

Le sénateur Grafstein : J'en suis conscient. Voilà pourquoi j'ai pris un peu plus de temps pour retracer l'historique de ce projet de loi, afin de mettre les nouveaux membres au courant.

Le sénateur Angus : Bienvenue à vous, sénateur Grafstein. On vous voit souvent devant les comités, ces jours-ci. Je vous ai vu à la télévision l'autre jour, à un comité de la Chambre des communes qui étudiait un projet de loi sur le terrorisme, le projet de loi C-25.

Le sénateur Grafstein : Oui, sénateur, j'étais là au nom de votre comité et de mon comité, le Comité sénatorial permanent des banques et du commerce.

Le sénateur Angus : Vous accomplissez un merveilleux travail avec ces projets de loi d'initiative parlementaire. Je sais combien de travail cela représente et que vous le faites dans l'intérêt public plutôt que pour défendre un intérêt privé quelconque ou un intérêt partisan, et je vous en félicite.

Toutefois, je n'ai pas eu le plaisir jusqu'ici — et je sais combien vous êtes méticuleux — de prendre connaissance de tous les détails de ce projet de loi et du contexte. Sachant combien vous avez le sens du détail et connaissant votre mémoire photographique, je m'étonne que vous ne puissiez pas vous souvenir de ce que le Comité sénatorial permanent des affaires juridiques et constitutionnelles a dit à propos de ce projet de loi. C'est la première fois que je vous entends avouer ne pas vous souvenir de quelque chose.

Le sénateur Grafstein : La réponse à cela est que le comité n'a rien fait et qu'il n'y avait donc rien dont je puisse me souvenir.

Le sénateur Angus : Si c'est vrai, très bien. Ce n'est pas ce que vous avez dit.

Le sénateur Grafstein : Si le comité avait dit quelque chose, je suis certain que je m'en souviendrais. Le sénateur Banks m'a rafraîchi la mémoire et c'est peut-être un effet de mon grand âge.

Le sénateur Angus : De votre expertise dans de nombreux domaines, vous êtes également un expert des questions juridiques. Cela me rassure, car vous respectez la loi, vous êtes un juriste et vous n'iriez pas essayer de glisser dans le système parlementaire quelque chose qui ne peut pas passer. Je le dis très sérieusement. On m'a dit que pour essayer de résoudre les problèmes constitutionnels très légitimes qui peuvent se poser si le gouvernement fédéral réglemente l'eau potable, vous avez dû vous arranger, si je puis dire, pour déclarer l'eau comme un aliment afin qu'elle relève de la Loi sur les aliments et drogues. Je sais que je simplifie les choses à l'excès, mais c'est ainsi que vous avez contourné le problème.

Le sénateur Grafstein : Je n'essaie pas de le contourner. Si vous voulez vraiment comprendre pourquoi j'ai eu recours à la Loi sur les aliments et drogues, vous et moi, sénateur, respectons l'argent des contribuables. Je ne voudrais surtout pas qu'un projet de loi d'initiative parlementaire augmente le fardeau des contribuables

agency, a new set of responsibilities. When I came across this problem again at the urgings of Senator Watt and Senator Adams, I said: What is the most cost effective way of remediating this problem? The obvious answer was to look at the Food and Drugs Act. In effect, the first question I had to ask was whether water is a food. Perhaps you will recall, but Senator Morin, a former senator, said it was not a food.

Senator Angus: Then you muscled him.

Senator Grafstein: No, I found it astounding for a doctor of such great repute to say that. He was a senator. I then immediately consulted with doctors in Toronto and I consulted with Dr. Keon. Every doctor told me the same thing: Water is clearly a food. Why is it? It is a food because it contains nutrients and in other words, the test of whether something is a food or not, is whether it contains nutrients that help the human body.

With all due respect to Senator Morin, after he resigned from the Senate, he said to me — I hope I am not quoting him out of context — one of the things I regret in the Senate was opposing your bill. It could have helped public health.

Senator Angus: I have read your comments, and I listened to your speech at second reading.

Senator Grafstein: Senator Angus, I was not trying to be cute or tricky on this, but, frankly, if you look at the federal agencies and you have a problem that has not been dealt with, how do you fit it within the federal structure that is constitutionally appropriate and cost effective. It was a natural fit. Privately, I have been told by others, experts, that this was a very neat solution to a very complex problem. It did not entail setting up a whole new regulatory regime. The regime was already there, and it does exactly the same thing. It establishes already, under its regime, a federal-provincial relationship, a voluntary guideline, and the guideline is the test. So it is already there. It is taking it and instead of making it voluntary, making it mandatory.

Senator Angus: I agree with you. On the face it, giving this Parliament jurisdiction to address the matter, you may have well have found a good way.

However, it does not deal with the other issue of cost effectiveness. You have stressed that issue. I believe you agree with the proposition that the provinces have jurisdiction to regulate and to ensure safe drinking water. I believe you also agree that each province has a regime of one sort or another in place.

Senator Grafstein: I agree.

Senator Angus: Perhaps, at the time that you first brought in this bill, Nunavut was not up and running as it is today.

Senator Grafstein: There was a regime there, too.

Senator Angus: There was.

Senator Grafstein: Of course.

en créant une nouvelle agence, une nouvelle série de responsabilités. Lorsque je me suis penché sur ce problème, à la demande du sénateur Watt et du sénateur Adams, je me suis demandé quelle était la façon la plus rentable d'y remédier. La réponse évidente était de regarder du côté de la Loi sur les aliments et drogues. En fait, la première question que je me suis posée était celle de savoir si l'eau est un aliment. Comme vous vous en souviendrez peut-être, le sénateur Morin, un ancien sénateur, a dit que ce n'était pas un aliment.

Le sénateur Angus : Vous l'avez fait taire.

Le sénateur Grafstein : Non, j'ai trouvé très étonnant qu'un médecin jouissant d'une telle réputation puisse dire cela. C'était un sénateur. J'ai alors consulté immédiatement des médecins de Toronto ainsi que le Dr Keon. Tous les médecins m'ont dit la même chose. L'eau est certainement un aliment. Pourquoi? C'est un aliment parce qu'il contient des éléments nutritifs et c'est la présence d'éléments nutritifs bénéfiques pour le corps humain qui constitue le critère déterminant.

Avec tout le respect que je dois au sénateur Morin, lorsqu'il a démissionné du Sénat, il m'a dit — et j'espère ne pas le citer hors contexte — qu'un de ses regrets était de s'être opposé à mon projet de loi. Il aurait pu être bénéfique pour la santé publique.

Le sénateur Angus : J'ai lu vos observations et j'ai écouté votre discours en deuxième lecture.

Le sénateur Grafstein : Sénateur Angus, je n'ai pas essayé de finasser, mais lorsque vous avez un problème qui n'a pas été résolu, il s'agit de voir comment l'insérer dans la structure fédérale d'une façon constitutionnelle et rentable. C'était l'endroit qui convenait parfaitement. D'autres personnes, des experts, m'ont dit en privé que c'était une excellente solution pour résoudre un problème très complexe. Cela n'oblige pas à constituer un tout nouveau régime de réglementation. Le régime est déjà là et fait exactement la même chose. Il était déjà une relation fédérale-provinciale, des lignes directrices facultatives et c'est là le critère. C'est donc déjà là. Mais au lieu que ce soit facultatif, cela devient obligatoire.

Le sénateur Angus : Je suis d'accord avec vous. À première vue, en conférant au Parlement la compétence voulue en la matière, vous avez peut-être trouvé une bonne solution.

Néanmoins, cela ne règle pas l'autre question, celle de la rentabilité. Vous l'avez mentionnée. Vous reconnaissez, je crois, que les provinces sont compétentes pour réglementer l'eau et assurer un approvisionnement en eau potable saine. Vous reconnaissez aussi, je crois, que chaque province a déjà un régime sous une forme ou sous une autre.

Le sénateur Grafstein : Je le reconnais.

Le sénateur Angus : Lorsque vous avez présenté ce projet de loi pour la première fois, le Nunavut n'était pas encore le territoire qu'il est aujourd'hui.

Le sénateur Grafstein : Il y avait déjà un régime là-bas.

Le sénateur Angus : Il y avait un.

Le sénateur Grafstein : Bien entendu.

Senator Angus: I have to ask you first off, are you doing this because you feel the provinces are not doing a good job?

Senator Grafstein: I am doing it because the evidence is overwhelming that the provinces are not fulfilling their mandate under the Constitution, which is to provide healthy drinking water to each of their citizens; that is clear.

Senator Angus: You and I have laboured here for many years on issues where, in a bipartisan way, we have been dismayed by the lack of action, by the successive governments, be they Conservative or Liberal governments, in not doing anything. You have given us quite, I think, succinctly in your opening comments, commentaries that the governments, federally successively, have failed also. Why do you think that is?

Senator Grafstein: Let me give you some thoughts about this, because I have been perplexed by this question. I have been practiced enough in the Senate, I have been here for 22 years, to know why governments do or do not do things, and one of the first rationales that I was given, which I think is a synthetic rational, is if we do this we in effect take responsibility for it. Therefore, if we do a regulatory oversight, as you proposed, that is what you say is going to happen, but in practice what will happen will be the demands on the federal government to, in effect, take over and fund. That is the argument.

Senator Angus: That question begs the question.

Senator Grafstein: Let me give you the other side of the coin. The federal government does know the answer to this question. When I was asked that question, my response was to look at it from a taxpayer's standpoint. What is the cost to the public with respect to health costs, economic losses and community health from bad drinking water?

Dr. David Schindler, you will recall, worked with me to develop a logarithm to figure out how we would do this because the federal government does not keep track of this information. Is that because the government does not want to take responsibility or fulfil its public mandate? When the constitutional question is raised Senator Angus, you have to understand that government has ultimate responsibility for public health in this country.

Under the Health Act, the Minister of Health is responsible for public health. If the minister knows something and does not remediate against it, he might have personal responsibility. Maybe there is plausible deniability and maybe government wants to keep this issue at the provincial level. Meanwhile, we know that it is a factual problem and an economic problem, and that it is impinging on our health costs. Again, Dr. Schindler provided me with an estimate of between \$2 billion and \$4 billion per year in direct costs. What about indirect costs? We are talking about billions of dollars wasted because the various levels of government are not taking their responsibilities seriously.

Le sénateur Angus : Je dois d'abord vous demander si vous le faites parce que vous pensez que les provinces ne font pas bien leur travail?

Le sénateur Grafstein : Je le fais parce que nous avons largement la preuve que les provinces ne s'acquittent pas du mandat que leur confère la Constitution, qui est de fournir une eau potable saine à chacun de leurs citoyens. C'est évident.

Le sénateur Angus : Nous nous sommes penchés ici, vous et moi, pendant des années, de façon bipartisane, sur des dossiers pour lesquels nous étions sidérés par l'inaction des gouvernements successifs, qu'ils soient conservateurs ou libéraux. Dans votre déclaration préliminaire, vous nous avez laissé entendre, je crois, de façon assez succincte, que les gouvernements qui se sont succédés, sur la scène fédérale, ont également échoué. Quelle en est la raison, selon vous?

Le sénateur Grafstein : Permettez-moi de vous faire part de quelques réflexions à ce sujet, car c'est une question qui me laisse perplexe. J'ai suffisamment l'expérience du Sénat, où je siège depuis 22 ans, pour savoir pourquoi les gouvernements font ou ne font pas certaines choses et une des principales raisons qu'on m'a données, raison qui est, je pense, une simple rationalisation, et que cela reviendrait à en assumer la responsabilité. Par conséquent, si nous exerçons une surveillance dans le cadre d'une réglementation, cette surveillance aura bien lieu, mais le gouvernement fédéral se verra forcé d'assumer cette responsabilité et de la financer. Voilà l'argument invoqué.

Le sénateur Angus : On peut effectivement se poser la question.

Le sénateur Grafstein : Permettez-moi de vous exposer l'autre aspect du problème. Le gouvernement fédéral connaît la réponse à cette question. Lorsque la question m'a été posée, j'ai répondu qu'il fallait voir cela du point de vue du contribuable. Qu'est-ce que cela coûte au public sur le plan de la santé, des pertes économiques et des conséquences de l'insalubrité de l'eau potable sur la santé publique?

Comme vous vous en souviendrez, David Schindler a travaillé avec moi à l'élaboration d'un logarithme pour évaluer cet impact étant donné que le gouvernement fédéral ne recueille pas ces données. Est-ce parce que le gouvernement ne veut pas assumer cette responsabilité ou s'acquitter de son mandat? Lorsque la question constitutionnelle est soulevée, sénateur Angus, comprenez bien que le gouvernement assume la responsabilité ultime de la santé publique au Canada.

En vertu de la Loi sur la santé, le ministre de la Santé est responsable de la santé publique. Si le ministre est informé d'un problème, mais ne fait rien pour y remédier, il pourrait avoir à en assumer personnellement la responsabilité. Peut-être peut-on renier cette responsabilité de façon plausible et il se peut que le gouvernement préfère que cette question reste entre les mains des provinces. Nous savons toutefois que telle est la situation et qu'elle pose un problème économique en augmentant nos coûts de santé. Le Dr Schindler m'a fourni une estimation des coûts directs annuels qui se chiffrent entre 2 et 4 milliards de dollars. Qu'en est-il des coûts indirects? Des milliards de dollars sont gaspillés parce que les différents niveaux de gouvernement ne prennent pas leurs responsabilités au sérieux.

Yes, I can argue that the government might raise expectations about infrastructure costs. I have looked at the City of Toronto from a city standpoint. We have excellent drinking water in Toronto. We draw our water from Lake Ontario and we have had very few water problems, but we are fortunate being on the Great Lakes system. Now, we are looking at the infrastructure problems. I was deeply involved in the mayoralty campaign and somewhere between \$500 million and \$1 billion is necessary to remediate and modernize the drinking water system in Toronto. There are concerns that it is too old and falling behind.

If someone were to do the costs right across the country, it would be in the billions of dollars. Let us assume it is in the billions of dollars, sooner or later it will catch up to us. My mother taught me that an ounce of prevention is worth a pound of cure. If we can prevent future problems, we will be saving health costs and economic costs down the line. That has to be factored in. When the government responded to me and said it would take responsibility, I said that it already has responsibility but it has not added it up, and that is irresponsible.

Senator Angus: I understand that is your point, and I am trying to pursue it further. I grant you there appears to be a way to get some foundation in federal jurisdiction to do something. You know how difficult it is. You and I are involved in a debate in another area in regulating security transactions in this province, and we think there should be one common regulator under federal jurisdiction but it does not happen for reasons well known to all of us. In like fashion, there are other areas under provincial jurisdiction, although there are concurrent elements. One of these is very germane to this committee. Currently, we are engaging in two things that are germane to your bill. First, we have been doing a study on water generally in this country.

Senator Grafstein: By the way, that work has been outstanding.

Senator Angus: We have been quite dismayed, frankly, by the lack of action by all jurisdictions and how primitive, in effect, we are in terms of having proper mapping of the aquifers in this country, the proper sources and the protection of sensitive lands that used to be proper aquifers now being allowed to dry up. Perhaps climate change is leading to droughts in the West and the recession of the glaciers, et cetera. We are very up-to-date on this, having heard from Dr. Schindler before the committee, as well as other experts on water. However, we keep getting the push-back in terms of costs. Let me put it another way: I do not favour duplication where it is not necessary.

In my province of Quebec, for example, the provincial government adopted in June 2001 the regulation respecting the quality of drinking water, establishing standards and controls that are amongst the most rigorous in North America. This new regulation positions Quebec amongst world leaders in water management.

Effectivement, le gouvernement pourrait susciter des attentes au sujet des coûts d'infrastructure. J'ai examiné le problème du point de vue de la ville de Toronto. Nous avons une excellente eau potable à Toronto. Nous puisons notre eau dans le lac Ontario et nous avons eu très peu de problèmes d'eau, mais nous avons la chance d'être sur le réseau des Grands Lacs. Nous avons maintenant des problèmes d'infrastructure. J'ai participé de près à la campagne pour l'élection à la mairie et je sais qu'il faudrait dépenser entre 500 millions de dollars et un milliard de dollars pour réparer et moderniser le réseau de distribution d'eau potable à Toronto. On pense qu'il est trop ancien et désuet.

Si quelqu'un calculait les coûts pour l'ensemble du pays, ils se chiffreraient en milliards de dollars. Supposons que ce soit plusieurs milliards de dollars. Cela nous rattrapera tôt ou tard. Ma mère m'a enseigné qu'il valait mieux prévenir que guérir. Si nous pouvons prévenir les problèmes futurs, nous économiserons sur les coûts de santé et les coûts économiques. Il faut en tenir compte. Lorsque le gouvernement m'a répondu que cela reviendrait à assumer cette responsabilité, j'ai dit qu'il avait déjà cette responsabilité, mais qu'il ne l'avait pas assumée, ce qui est irresponsable.

Le sénateur Angus : Je comprends votre position et je cherche seulement à l'approfondir. Je reconnais qu'il peut paraître justifié que le gouvernement fédéral intervienne. Vous savez combien c'est difficile. Nous avons participé, vous et moi, à un débat sur un autre sujet soit la réglementation des opérations garanties dans la province et nous pensons qu'il faudrait un organisme de réglementation fédéral, mais cela n'est pas possible pour des raisons que nous connaissons tous. Il y a également d'autres domaines qui sont de la compétence des provinces bien qu'il y ait des éléments concurrents. L'un d'entre eux est bien connu du comité. Nous sommes en train d'étudier deux dossiers qui sont en rapport avec votre projet de loi. Premièrement, nous avons fait une étude de l'eau en général.

Le sénateur Grafstein : Je dois dire, en passant, que c'est un travail exceptionnel.

Le sénateur Angus : Nous avons été assez sidérés, je l'avoue, par l'inertie de tous les pouvoirs publics et de voir à quel point nous sommes peu avancés sur le plan de la cartographie des aquifères du pays, des sources et de la protection des terres vulnérables, qui étaient des aquifères et qu'on laisse maintenant sécher. Les changements climatiques vont peut-être causer des sécheresses dans l'Ouest, le retrait des glaciers, et cetera. Nous sommes très au courant du problème étant donné que nous avons entendu le témoignage de David Schindler et d'autres experts au sujet de l'eau. Toutefois, on nous incite constamment à mettre la pédale douce pour une question de coûts. En fait, je vous dirais simplement que je ne suis pas pour le dédoublement lorsque c'est inutile.

Dans ma province, le Québec, par exemple, le gouvernement provincial a adopté, en juin 2001, le règlement concernant la qualité de l'eau potable qui établit des normes et des contrôles qui sont parmi les plus rigoureux d'Amérique du Nord. Cette nouvelle réglementation fait du Québec un des chefs de file mondiaux de la gestion de l'eau.

I am not a Québécois but I am a Quebecer, and there is a big difference. I am a member of one of the other founding nations. I also find our drinking water very good in Quebec. I would have a problem because we need funds from the federal government and elsewhere for health care, which is more pressing than our water system, which is already working well.

The Chairman: Is that in Montreal?

Senator Angus: In Quebec, generally, but I would argue that in every province there are greater needs for health care. The incidents to date are fairly isolated.

In your province, Senator Grafstein, the Ontario government has also enacted the Nutrient Management Act, the Safe Drinking Act, 2002, and the Sustainable Water and Sewage Systems Act, 2002, to provide the authority to act on many of the recommendations set out in Part 1 and Part 2 of the *Report of the Walkerton Inquiry: The Events of May 2000 and Related Issues*.

I could continue to outline and delineate what is being done in other provinces. It is simply a natural part of our frugality, which was elaborated on by Senator Banks in the Senate today when you were not there. We tend to be frugal by nature and protective of the common wheel. Why would we want to duplicate all of this good work? That is my problem for you. We will be inviting department officials to appear before the committee. Let us hear from them why this might be not the best way to spend our federal dollars.

Senator Grafstein: Let me deal with it in three parts. I want to separate the Aboriginal communities from the rest of it only for the sake of argument, because I do not believe that any Canadian, whether Aboriginal, Québécois, Quebecer, Franco-Ontarian, or other, should be dealt with in any way other than equally. I believe in equality and so do you.

Senator Angus: I do.

Senator Grafstein: Having said that, we already know, based on the evidence provided by your government and by your spokesperson in the Senate, that there are drinking water systems at risk in the Aboriginal communities as of June 2006. You can say that all the mechanisms and promises are in place but this is your evidence of your government in the Senate on June 20, 2006.

Senator Angus: It does not mean that the feds should intervene and pass this act.

Senator Grafstein: Let me make the argument.

Senator Angus: I put a question mark. I started by saying no expert.

Senator Grafstein: We have one disputed fact that despite five years and \$4 billion of money invested, the situation is no better today than it was five years ago. That is pretty cogent evidence. Let us deal with Quebec. I do not have quarrel with your position but for you to substantiate your position, how many water advisories did we receive this summer? Were they coagulated in

Je ne suis pas Québécois, mais je suis un citoyen du Québec, ce qui n'est pas la même chose. Je fais partie de l'un des autres peuples fondateurs. Je constate également que l'eau potable que nous buvons au Québec est excellente. Je verrais là des objections parce que nous avons besoin de l'argent du gouvernement fédéral pour les soins de santé, qui constituent un besoin plus pressant que l'eau étant donné que notre réseau fonctionne déjà bien.

Le président : Est-ce à Montréal?

Le sénateur Angus : Au Québec en général, mais je dirais que, dans chaque province, les besoins sur le plan des soins de santé sont plus grands. Les incidents survenus jusqu'ici sont assez isolés.

Dans votre province, sénateur Grafstein, le gouvernement ontarien a également adopté la Loi sur la gestion des éléments nutritifs, la Loi de 2002 sur la salubrité de l'eau potable, et la Loi de 2002 sur la durabilité des réseaux d'eau et d'égouts pour pouvoir donner suite à un bon nombre de recommandations figurant dans la partie 1 et la partie 3 du *Rapport de la Commission d'enquête sur Walkerton : les événements de mai 2000 et les questions connexes*.

Je pourrais continuer à vous décrire ce qui a été fait dans les autres provinces. Cela fait tout simplement partie de notre frugalité dont le sénateur Banks a parlé aujourd'hui au Sénat lorsque vous n'étiez pas là. Nous avons tendance à faire preuve de frugalité et à protéger nos intérêts communs. Pourquoi dédoubler tout ce bon travail? Voilà le problème que je vois. Nous allons inviter les fonctionnaires du ministère à comparaître devant le comité. C'est à eux de nous dire pourquoi ce n'est peut-être pas la meilleure façon de dépenser l'argent du gouvernement fédéral.

Le sénateur Grafstein : Je diviserai ma réponse en trois parties. Je tiens à séparer les communautés autochtones du reste, simplement aux fins de la discussion, car je crois que tous les Canadiens, qu'ils soient Autochtones, Québécois, citoyens du Québec, Franco-Ontariens ou autres doivent être traités également. Je crois dans l'égalité, tout comme vous.

Le sénateur Angus : J'y crois.

Le sénateur Grafstein : Cela dit, nous savons déjà, d'après ce que votre gouvernement et votre porte-parole au Sénat nous ont dit, qu'en juin 2006, il y avait des réseaux de distribution d'eau potable qui présentaient des risques dans les communautés autochtones. Vous pouvez répondre que tous les mécanismes sont en place, mais c'est ce que votre porte-parole a déclaré au Sénat le 20 juin 2006.

Le sénateur Angus : Cela ne veut pas dire que le gouvernement fédéral devrait intervenir et adopter cette loi.

Le sénateur Grafstein : Laissez-moi présenter mes arguments.

Le sénateur Angus : J'ai mis un point d'interrogation. J'ai commencé par dire que je ne suis pas un expert.

Le sénateur Grafstein : Le fait est que malgré les 4 milliards de dollars qui ont été investis depuis cinq ans, la situation n'est pas meilleure qu'elle ne l'était il y a cinq ans. C'est plutôt probant. Parlons du Québec. Je ne conteste pas votre opinion, mais pour confirmer vos dires, combien d'avis y a-t-il eu cet été concernant la qualité de l'eau? Ont-ils été regroupés au même endroit afin

one place so that you could add and subtract them and figure out the impact on the communities in Quebec? Nowhere could I find that evidence. I know that from time to time there were a number of water advisories this past summer, despite the fact that you have one of the best water systems in the world, the bill was passed in 2002 and there are no excuses. It is the same in my province and in Vancouver two weeks ago.

Senator Angus: One of those advisories was on the lake where I live. The problem was with the blue-green algae. As we speak, the committee is conducting a study on the Canadian Environmental Protection Act and the 37 other acts that make up the framework of environment protection.

It is a natural part of my Scottish heritage; I do not like to be penny-wise and pound foolish.

Senator Grafstein: My Jewish heritage is exactly the same; I am very frugal, and you know I am frugal when it comes to the taxpayers' dollars. You and I share that common bond.

I think it is important to be sceptical. The one thing we learn as senators, in a chamber of sober second thought, is to be sceptical. When the government says something or officials say something, they may be right, and I will give them the benefit of the doubt; but I want to hear what they have to say and I want to hear the evidence before us.

Here we had this evidence, and it was not my evidence. I read *The Globe and Mail* article last week in Vancouver, where it said that despite everything, despite the amendments and the laws, thousands of people were sick because of that mishap.

If, in fact, we would have had a federal oversight and someone would have kicked the tires, there would have been at least a 50/50 chance on a cost-effective basis that we might have saved lots of money. Oversight is not ultimate responsibility; it is oversight. To my mind, the American system is working very well; it is working cogently and effectively. If you think they do not believe in states rights, they do, just as we believe in federal and provincial rights and responsibilities. However, when it came to an overwhelming issue, where the system was broken down, then the federal government has a responsibility; that is my argument.

If you can satisfy this committee, Senator Angus, and me that there is cogent evidence to say that things are working lickety-split right across the country, throw the bill out — I would be the first one to rip it up — but I do not believe that the system is working. I certainly do not believe it based on the evidence I received from this government in June concerning the Aboriginal communities. It is a scandal.

Senator Angus: Whatever it is, it is certainly of concern. We are all collectively concerned about the quality of not only our water, but also our air.

qu'on puisse les additionner et se rendre compte de leur impact sur les collectivités du Québec? Je n'ai pu trouver ces données nulle part. Je sais qu'il y a eu, de temps à autre, un certain nombre d'avis concernant l'eau l'été dernier, même si vous avez l'un des meilleurs réseaux de distribution au monde, que le projet de loi a été adopté en 2002 et qu'il n'y a pas d'excuse. La situation a été la même dans ma province, et à Vancouver, il y a deux semaines.

Le sénateur Angus : Un de ces avis portait sur le lac où j'habite. Le problème était dû à l'algue bleue. En ce moment même, le comité étudie la Loi canadienne sur la protection environnementale et les 37 autres lois qui constituent le cadre législatif de la protection de l'environnement.

C'est le propre de mon ascendance écossaise. Je n'aime pas qu'on dilapide de l'argent pendant qu'on fait des économies de bouts de chandelles.

Le sénateur Grafstein : Mon ascendance juive est exactement la même. Je suis très économe et, comme vous le savez, je le suis surtout lorsqu'il s'agit de l'argent des contribuables. Nous sommes très semblables sur ce plan.

Je crois important d'être sceptique. En tant que sénateurs qui siégeons dans une Chambre de seconde réflexion, nous apprenons à être sceptiques. Lorsque le gouvernement ou les fonctionnaires disent quelque chose, ils ont peut-être raison et je leur accorde le bénéfice du doute. Mais je veux entendre ce qu'ils ont à dire et je veux savoir quels sont les faits.

Les faits sont là et ce n'est pas moi qui le dit. J'ai lu, dans un article du *Globe and Mail*, la semaine dernière, à Vancouver, que malgré tout cela, malgré les modifications et les lois, des milliers de gens ont été malades à cause de ce problème.

Si nous avions eu une supervision fédérale et si quelqu'un avait tiré le signal d'alarme, il y a au moins 50 p. 100 de chance que nous aurions pu économiser beaucoup d'argent. Exercer une surveillance, ce n'est pas assumer la responsabilité ultime. J'estime que le système américain fonctionne très bien. Il fonctionne de façon uniforme et efficace. Si vous pensez que les Américains ne croient pas dans les droits des États, ils y croient, tout comme nous croyons dans les droits et responsabilités du gouvernement fédéral et des provinces. Néanmoins, lorsqu'il s'agit d'un problème très grave, lorsque le réseau est défaillant, le gouvernement fédéral a des responsabilités à assumer. Voilà mon argument.

Sénateur Angus, si vous pouvez convaincre le comité et moi-même que tout marche comme sur des roulettes d'un bout à l'autre du pays, je serais le premier à déchirer ce projet de loi, mais je ne crois pas que le système fonctionne. En tout cas, je ne le crois pas après ce que le gouvernement a déclaré, en juin, au sujet des communautés autochtones. C'est scandaleux.

Le sénateur Angus : De toute façon, c'est certainement une question préoccupante. Nous nous inquiétons tous de la qualité non seulement l'eau, mais aussi de l'air.

Senator Grafstein: Bear with me a moment. Well, senator, if we already have an administration in place and a minister promising to do this, why would you want to have another oversight by another agency?

Senator Angus: Are you reading my mail? That is my next question.

Senator Grafstein: Of course, and I will answer it.

Senator Angus: Are you spying on us again?

Senator Grafstein: No, I know you have a brilliant logical mind and I try to follow you sometimes. I was trained by Jesuits too. At the end of the day, what is the responsibility? The responsibility is to take a look at an agency of government and that is why we have an Auditor General.

What has the Auditor General said to this committee? Ladies and gentlemen, says the Auditor General, the voluntary guidelines that are supposed to be in place are years out of date and called it a scandal. That was last year in this committee.

My point is that somehow you need checks and balances. This would be a very cost-effective check and balance on making sure that federal mandated employees — ministers — do the job they are appointed to do. In my province, we fixed it up, but it is not satisfactory to my mind. Certainly, it was not in Vancouver this summer. We have glaring evidence that says the contrary to what you have suggested.

Senator Angus: Mr. Chairman, I would like to conclude my time here with a comment on Senator Grafstein's reference to Justice O'Connor's so-called learned opinion. It is not a reasoned opinion; you have just taken a bald statement. Whereas there are legal opinions, as you well know, I believe, saying that there are issues.

If we have the Grafstein bill go through this process and become statute that is good; however, I do not want it to be ultra vires or subject to attack — and that is Senator Cochrane's point. There are reasoned opinions out there. I am not saying they are right; but I mean to find out, and so does Senator Cochrane, during our hearing on this bill. The O'Connor report does not go far enough, in my opinion.

Senator Grafstein: Can I just give a factual analysis? I have studied the Constitution since I have been here; I was taught by one of the greatest constitutional professors and judges in the country, the late Bora Laskin. I respect the Constitution, I believe in it, and I believe a job of the Senate is to make sure that bills are constitutional. However, there is also a factual base; there is a practice and there is a base. There is absolutely nothing in the Food and Drugs Act that would prevent us constitutionally from adding water to it, which is already regulated by that act. Water is water is water. What is the difference if the water comes out of a tap or a bottle?

Senator Angus: Senator, there is a big difference.

Le sénateur Grafstein : Attendez un instant. Sénateur, si nous avons déjà une administration en place et un ministre qui promet d'agir, pourquoi vouloir confier la surveillance à une autre agence?

Le sénateur Angus : Lisez-vous mon courrier? C'est ma prochaine question.

Le sénateur Grafstein : Bien sûr, et je vais y répondre.

Le sénateur Angus : Vous nous espionnez de nouveau?

Le sénateur Grafstein : Non, je sais que vous avez un esprit logique et brillant et j'essaie parfois de vous suivre. J'ai été formé, moi aussi, par les Jésuites. En fin de compte, de quelle responsabilité s'agit-il? Il s'agit de se pencher sur une agence du gouvernement et voilà pourquoi nous avons une vérificatrice générale.

Qu'est-ce que la vérificatrice générale a dit au comité? Mesdames et messieurs, dit la vérificatrice générale, les lignes directrices facultatives qui sont censées être en place sont périmées et c'est un vrai scandale. C'est ce qu'elle a déclaré l'année dernière au comité.

Là où je veux en venir, c'est qu'il faut parfois des freins et des contrepoids. Ce serait là un moyen très efficace de s'assurer que les employés mandatés par le gouvernement fédéral, le ministre, fassent leur travail. Dans ma province, nous avons réglé le problème, mais pas à ma satisfaction. Il n'était certainement pas réglé de façon satisfaisante à Vancouver, cet été. Nous avons des preuves flagrantes du contraire.

Le sénateur Angus : Monsieur le président, je voudrais conclure sur la mention que le sénateur Grafstein a faite des conclusions dites éclairées du juge O'Connor. Ce n'est pas une opinion raisonnée, mais une simple déclaration. Par contre, comme vous le savez fort bien, selon certains avis juridiques, cela soulève des problèmes.

Si nous adoptons le projet de loi Grafstein et qu'il obtient force de loi, très bien. Toutefois, je ne voudrais pas qu'il soit déclaré inconstitutionnel ou qu'il fasse l'objet d'attaques, comme l'a dit le sénateur Cochrane. Des opinions raisonnées ont été émises à ce sujet. Je ne dis pas qu'elles soient justes, mais j'ai l'intention de m'en assurer, ainsi que le sénateur Cochrane, au cours de nos audiences sur ce projet de loi. J'estime que le rapport O'Connor ne va pas suffisamment loin.

Le sénateur Grafstein : Pourrais-je simplement vous donner une analyse des faits? J'ai étudié la Constitution depuis que je suis ici. J'ai eu pour professeur l'un des plus grands constitutionnalistes et juges du pays, le regretté Bora Laskin. Je respecte la Constitution, j'y crois et je pense que le Sénat a pour rôle de veiller à ce que les projets de loi soient constitutionnels. Néanmoins, il faut aussi tenir compte des faits. Il y a la pratique et il y a les faits. Il n'y a absolument rien dans la Loi sur les aliments et drogues qui nous empêche, du point de vue constitutionnel, d'y ajouter l'eau, qui est déjà réglementée par cette loi. L'eau est toujours de l'eau. Quelle différence cela fait-il si elle sort du robinet plutôt que d'une bouteille?

Le sénateur Angus : Sénateur, il y a une grosse différence.

Senator Cochrane: Senator Grafstein, I have the *Guidelines for Canadian Drinking Water Quality* of March 2006. I am just wondering, have you read the guidelines? Senator, if you have read the guidelines what is your view of them.

Senator Grafstein: What is your question?

Senator Cochrane: The question is have you read them. I would like to get your opinion on them. These are guidelines from March 2006.

Senator Grafstein: When you are asking my opinion, are you asking my scientific opinion, or my legal opinion or my senatorial opinion?

Senator Angus: First, have you have read them or not?

Senator Grafstein: I know they are there, and I must say that I would not quarrel with the guidelines. However, I would have to then check with the Auditor General to see whether or not the Auditor General believes that her report, which criticized those guidelines, has been answered in that report. Surely, this is something the committee could do.

Senator Cochrane: These guidelines are from March 2006.

Senator Grafstein: I realize that. I heard the date. We have also had evidence before this committee last year, or whenever, that those guidelines were out of date. If they have brought them up to date since, I think it would be a good thing to ask the Auditor General to opine as to whether or not they are up to date. The Auditor General came to this committee and said that the guidelines are out of date and they have been woefully out of date for years. If they have brought them up to date, I would think the best way to deal with that is to go to the experts and ask that question. I could not, from an expert's standpoint, opine on that issue.

Senator Cochrane: You cannot tell me whether they are effective or not.

Senator Grafstein: No.

The Chairman: There is a second question with respect to guidelines, as we all know. Let us assume that the guidelines are perfect, and that if they were followed, everything would be perfect. The question is, are they followed?

Senator Grafstein: We are back to my basic argument. By the way, I will try to read them and get some expert opinion on them. I am interested.

Senator Angus: We will have them translated in Toronto.

The Chairman: I have read them and they are pretty good.

Senator Grafstein: They taste good, do they?

The Chairman: Meanwhile, everything has not been fixed. Before we go to Senator Sibbeston, I have a question with respect to the question Senator Angus asked about the means by which you have devised to make water controllable, if that is the word, under the act by adding the words "water from a community water system for human consumption." Before that, in the same

Le sénateur Cochrane : Sénateur Grafstein, j'ai ici les *Recommandations pour la qualité de l'eau potable au Canada*, de mars 2006. Je me demande si vous les avez lues? Si vous les avez lues, sénateur, qu'en pensez-vous?

Le sénateur Grafstein : Quelle est votre question?

Le sénateur Cochrane : Je veux savoir si vous les avez lues. Je voudrais savoir ce que vous en pensez. Ce sont les recommandations de mars 2006.

Le sénateur Grafstein : Quand vous me demandez mon opinion, s'agit-il de mon opinion scientifique, de mon opinion juridique ou de mon opinion sénatoriale?

Le sénateur Angus : Pour commencer, les avez-vous lues oui ou non?

Le sénateur Grafstein : Je sais qu'elles sont là et je dois dire que je ne conteste pas ces recommandations. Il faudrait toutefois que je vérifie auprès de la vérificatrice générale pour voir si elle croit ou non que son rapport, qui critiquait les lignes directrices, a obtenu une réponse. C'est certainement quelque chose que le comité pourrait faire.

Le sénateur Cochrane : Ces recommandations datent de mars 2006.

Le sénateur Grafstein : Je le sais. J'ai entendu la date. Nous avons également entendu dire, devant le comité, l'année dernière, je crois, que les lignes directrices étaient périmées. Si elles ont été mises à jour depuis, il serait souhaitable de demander à la vérificatrice générale si elle considère ou non qu'elles sont à jour. La vérificatrice générale a déclaré, lors de sa comparution devant le comité, que les lignes directrices étaient périmées depuis des années. Si elles ont été mises à jour, je crois que la meilleure solution est de poser la question aux experts. Je ne peux pas émettre d'opinion à ce sujet.

Le sénateur Cochrane : Vous ne pouvez pas me dire si ces recommandations sont efficaces ou non.

Le sénateur Grafstein : Non.

Le président : Il y a une deuxième question à se poser à ce sujet, comme nous le savons tous. Supposons que les recommandations soient parfaites et que, si elles sont suivies, tout ira pour le mieux. La question à se poser est : sont-elles suivies?

Le sénateur Grafstein : Cela nous ramène à mon argument de base. Quoi qu'il en soit, je vais essayer de les lire et d'obtenir l'opinion d'experts à ce sujet. Cela m'intéresse.

Le sénateur Angus : Nous en aurons la traduction à Toronto.

Le président : Je vais les lire et elles sont assez bonnes.

Le sénateur Grafstein : Elles sont alléchantes, n'est-ce pas?

Le président : En attendant, tout n'a pas été encore réglé. Avant de passer au sénateur Sibbeston, j'ai une question concernant la question que le sénateur Angus a posée au sujet des moyens que vous avez trouvés pour renforcer le contrôle sur l'eau, si je puis dire, en ajoutant les mots « l'eau provenant d'un réseau de distribution d'eau qui est destinée à la consommation

act as it exists, it says, "Food includes any article manufactured, sold or represented for use as food or drink for human beings." Therefore, things that we drink are already recognized in the act as being food. By way of being clear, is orange juice covered under federal regulation?

Senator Grafstein: Yes.

The Chairman: No matter where in Canada it is produced or bottled or distributed?

Senator Grafstein: Yes.

The Chairman: Is Coca-Cola and Gatorade?

Senator Grafstein: Yes.

The Chairman: Is Evian water and Perrier water?

Senator Grafstein: Yes.

The Chairman: Water that comes out of the end of my tap is not covered.

Senator Angus: The difference is between a natural resource and something that has had human intervention by putting it in a bottle and adding something.

The Chairman: Or cleaning something.

Senator Grafstein: That is not totally correct because the federal government does have direct responsibility for water that comes out of a tap in any national park, or out of a tap in any airplane or boat or any facility that is under federal jurisdiction. It already has responsibility for regulating water in areas of pure federal jurisdiction, hence the Aboriginal communities.

The Chairman: I apologize for interjecting.

Senator Sibbeston: Senator Grafstein, I do find you persuasive, and the evidence and facts that you relate are compelling that something ought to be done. Obviously, the federal government must be concerned and aware of its involvement. If it were to support your bill, might it think that the provincial governments would see that support as an intrusion into their jurisdiction.

Do you think it may make a difference that there is a change in government and that this new government may see all of your efforts and all your logical arguments differently and respond positively to your initiative?

Senator Grafstein: I do in this sense: Again, Senator Angus and I are both partisans, we are on the committee, but you put it very well. When it comes to the question of the national interest we are not partisan, we try to do our very best. I was delighted to hear that Minister Prentice took it upon himself as one of his first priorities to resuscitate or to reinvest in the water treatment in the Aboriginal communities. I took that as a plus.

humaine ». Le libellé qui précède, dans la même loi, est le suivant : « aliment » Notamment tout article fabriqué, distribué, vendu ou présenté comme pouvant servir de nourriture ou de boisson à l'être humain ». Par conséquent, ce que nous buvons est déjà reconnu dans la loi comme un aliment. Pour que ce soit bien clair, est-ce que le jus d'orange est couvert par la réglementation fédérale?

Le sénateur Grafstein : Oui.

Le président : Peu importe l'endroit du pays où il est produit, embouteillé ou distribué?

Le sénateur Grafstein : Oui.

Le président : La Coca-Cola et le Gatorade aussi?

Le sénateur Grafstein : Oui.

Le président : L'eau d'Evian et l'eau Perrier?

Le sénateur Grafstein : Oui.

Le président : Cela ne s'applique pas à l'eau qui sort de mon robinet.

Le sénateur Angus : On fait la distinction entre une ressource naturelle et une ressource qui a été mise en bouteille et à laquelle une intervention humaine a ajouté quelque chose.

Le président : Ou qui a été purifiée.

Le sénateur Grafstein : Ce n'est pas tout à fait exact, car le gouvernement fédéral assume directement la responsabilité de l'eau qui sort des robinets dans un parc national ou encore dans un avion, un bateau ou toute installation relevant du gouvernement fédéral. Ce dernier assume déjà la responsabilité de réguler l'eau dans ses champs de compétence, et par conséquent, dans les communautés autochtones.

Le président : Excusez-moi pour cette interruption.

Le sénateur Sibbeston : Sénateur Grafstein, je vous trouve convaincant et il me paraît évident, à en juger par les faits que vous relatez, qu'il faut faire quelque chose. Il est certain que le gouvernement fédéral doit se soucier des conséquences de son intervention. Il craint peut-être que s'il appuie votre projet de loi, les gouvernements provinciaux verront là une intrusion dans leur champ de compétence.

Pensez-vous que le changement de gouvernement va peut-être modifier la situation, que le nouveau gouvernement verra d'un autre oeil tous vos efforts et tous vos arguments logiques et qu'il répondra de façon positive à votre initiative?

Le sénateur Grafstein : Oui, dans un certain sens. Encore une fois, le sénateur Angus et moi avons tous les deux l'esprit de parti. Nous faisons partie du comité, mais vous avez bien résumé la situation. Lorsqu'il s'agit de l'intérêt national, nous ne sommes plus partisans, nous essayons de faire de notre mieux. J'ai été ravi d'apprendre que le ministre Prentice a eu, comme première priorité, de réinvestir dans le traitement des eaux dans les collectivités autochtones. J'ai vu là quelque chose de positif.

The problem, Senator Sibbeston, is that I have heard it before; I have heard it twice before and I end up knowing there is little change. I have talked to Senator Adams and Senator Watt and they have told me there is very little change.

To be fair to the government — I want to be fair in terms of the evidence — we have Senator Johnson's statement about the 500 drinking water systems at risk in the Aboriginal communities. It is hard to dig out this information; it is not readily available and therefore, you must rely on spokespersons from the various communities. Earlier, Chief Phil Fontaine said that at least 100 reservations had bad drinking water and were on regular boil-water advisories. That was two years ago.

I am not suggesting that Senator Johnson's evidence is overwhelming because I tried to indicate that there is on the one hand Chief Fontaine's statement of 100 reservations. Based on my own research, which is all anecdotal, I came to the conclusion that there were about 150 reservations that were badly in need of water plants.

On a cost-benefit basis, Senator Sibbeston, here is one of the ironies of life: We send drinking water systems — and I have spent a bit of time looking at them — to Darfur, Iraq and Afghanistan, but we do not send drinking water systems fast enough or complete enough to the Aboriginal communities in Canada. Is there something strange about that?

Senator Sibbeston: I already know that with respect to the Aboriginal water situation, without question, it is federal jurisdiction; Constitution Act, 1867, section 91.24. I am aware that the federal government is responsible for water on Indian reserves; there is no question about that.

Your initiative relates to all of Canada, namely that the federal government have some responsibility for water. In making this amendment, you feel it will force the federal government to be more involved than it has been to date. You refer to the United States as an example of federal involvement in water situations since 1972. Has that changed the dynamics in terms of federal-state relations? Has it made a difference with the federal government having to spend a lot more money?

Senator Grafstein: I cannot give you the exact numbers, but when I went down to the U.S. I talked to officials about that because there are the same problems down there. There was tremendous reaction, both at the federal level and at the state level against this measure. The states did not like it because that meant they had to spend more money. The federal government, or advocates for the federal government, said they did not like it because it would mean they would have to spend more money. It was a push-shove situation in the United States. The result of the situation in the U.S. was that the officials were forced to do the jobs they are supposed to do. That was the cost-effective aspect of the federal involvement in water quality; they use an Internet site. Using a simple, uncomplicated Internet system people can look at

Le problème, sénateur Sibbeston, est que j'ai déjà entendu ces promesses. Je les ai déjà entendues à deux reprises et il n'y a pas eu beaucoup de changements. J'ai parlé au sénateur Adams et au sénateur Watt qui m'ont dit qu'il y avait eu très peu de changements.

Pour être juste envers le gouvernement, mais les faits sont là, le sénateur Johnson a déclaré qu'il y avait 500 réseaux de distribution d'eau potable qui étaient en péril dans les collectivités autochtones. Il est difficile d'obtenir des renseignements. Ils ne sont pas facilement accessibles et il faut donc se fier aux porte-parole des différentes communautés. Le chef Phil Fontaine a dit qu'au moins 100 réserves avaient eu des avis concernant la qualité de l'eau et que leurs habitants devaient faire régulièrement bouillir l'eau. C'était il y a deux ans.

Je ne dis pas que le témoignage du sénateur Johnson l'emporte sur tout le reste car, comme je vous l'ai dit, le chef Fontaine a parlé de 100 réserves. D'après mes propres recherches, qui sont entièrement anecdotiques, je crois qu'il y a environ 150 réserves qui ont grandement besoin d'usines d'épuration.

Sur le plan coûts-avantages, sénateur Sibbeston, une des ironies de la vie c'est que nous envoyons des systèmes d'alimentation en eau potable — et j'ai passé pas mal de temps à les étudier — au Darfour, en Iraq et en Afghanistan, mais nous n'envoyons pas ces systèmes de façon suffisamment rapide ou suffisamment complète aux collectivités autochtones du Canada. N'est-ce pas curieux?

Le sénateur Sibbeston : Je sais déjà qu'en ce qui concerne l'eau dans les communautés autochtones, cela entre sans aucun doute dans le champ de compétence fédérale en vertu de l'article 91.24 de l'Acte constitutionnel de 1867. Je sais que le gouvernement fédéral est responsable de l'eau dans les réserves indiennes; cela ne fait aucun doute.

Votre initiative vise l'ensemble du Canada, et dit que le gouvernement fédéral a certaines responsabilités à l'égard de l'eau. Pensez-vous que cet amendement forcera le gouvernement fédéral à intervenir davantage qu'il ne l'a fait jusqu'ici? Vous citez les États-Unis comme exemple d'intervention fédérale dans le domaine de l'eau depuis 1972. Cela a-t-il modifié la dynamique des relations entre le gouvernement fédéral et les États? Cela a-t-il obligé le gouvernement fédéral à dépenser beaucoup plus d'argent?

Le sénateur Grafstein : Je ne peux pas vous citer les chiffres exacts, mais lorsque je suis allé aux États-Unis, j'en ai parlé aux autorités parce qu'il y a les mêmes problèmes là-bas. Il y a eu énormément de réactions, tant au niveau fédéral qu'au niveau des États, contre cette mesure. Les États n'en voulaient pas parce que cela voulait dire qu'ils allaient devoir dépenser plus d'argent. Le gouvernement fédéral, ou ses défenseurs, ont dit que cela ne leur plaisait pas, parce qu'il faudrait dépenser plus d'argent. Tout le monde s'est renvoyé la balle. En fin de compte, les autorités américaines ont été forcées de faire le travail qu'elles étaient censées faire. Voilà l'aspect rentable de l'intervention fédérale dans la qualité de l'eau; les Américains se servent d'un site Internet. Grâce à un système Internet simple et pas compliqué, les

their region and the most recent water advisory; Americans can just punch a button and find out the state of the water in the region they are visiting or living in.

We could have the same system and the system itself ensures that pressure remains on the officials that are in charge of monitoring the water quality. There is a coercive effect of the public knowing and having the availability of that information. It does not cost a lot of money to do that. We have modern technology and we are more connected in Canada than they are in the United States. There are cost-effective ways of ensuring that officials do not do what this guy Koebel did, which was just ignore his responsibilities.

That is all I am asking. I do not want the big, heavy toe of the federal government on the neck of the provinces. I want to establish a standard of equality across the country. If you are in the Aboriginal community, I cannot comprehend why a child in the Aboriginal community should be treated differently from a child in Toronto when it comes to drinking water. What is the argument against that? That is our Constitution.

The more I read about this, the more upset I become because it is so clear to me and it is so cost effective that we can do this. The Americans did this after a big hustle and bustle, but they had in mind a simple thing — the health of every American, whether in an Aboriginal community, whether First Nations, Navaho Nations or so on.

I am finding it difficult to understand why we have not been able to do this already. We have the elements in place. There is no new money here, no big money. It is just reorganizing us in an envelope fashion to make the whole thing cogent and make the public aware. The only thing that stopped this event was public awareness and an inquiry for millions of dollars. The public has a right to know about their health system.

Senator Sibbeston: I certainly support the initiative of Senator Grafstein and laud him for the initiative, energy, and effort he is putting into this important issue. You are the only person as it were now that is involved in this with your private member's bill and I suppose I could see you having knocked on government doors for quite a few years.

My question is will the new government help you. Will some Minister of Health or some Minister of the Environment in this new government be a bit more open to your initiative than the past governments have been? Do you see any light at the end of the tunnel?

Senator Grafstein: The good news is that I heard Minister Prentice on that initiative. That was similar to the initiative my Liberal government made. That is all to the good; I do not quarrel with that. The problem is I do not really see it changing the attitude about this in the Ottawa bureaucracy. The Auditor General's report was a devastating report. You heard the report; you got it. It was a devastating report. We have to respond to that report. I do not see any evidence that we have responded to the report.

gens peuvent voir quels ont été les avis les plus récents émis sur la qualité de l'eau dans leur région. Les Américains n'ont qu'à pousser sur un bouton pour connaître l'état de l'eau dans la région qu'ils visitent ou dans laquelle ils résident.

Nous pourrions avoir le même système et, en soi, ce système exerce des pressions sur les responsables de la surveillance de la qualité de l'eau. Le fait que le public soit au courant et puisse obtenir ces renseignements a un effet coercitif. Cela ne coûte pas très cher. Nous avons une technologie moderne et nous sommes davantage branchés sur Internet au Canada que ce n'est le cas aux États-Unis. Il existe des moyens rentables de s'assurer que les autorités ne négligeront pas leurs responsabilités, comme l'a fait Koebel.

C'est tout ce que je demande. Je ne veux pas que le gouvernement fédéral impose sa volonté aux provinces. Je veux établir une norme d'égalité d'un bout à l'autre du pays. Si vous vivez dans une communauté autochtone, je ne peux pas comprendre pourquoi un enfant autochtone devrait être traité différemment qu'un enfant de Toronto lorsqu'il s'agit de l'eau potable. Quel argument pourrait s'y opposer? C'est ce que dit notre Constitution.

Plus je lis à ce sujet, plus cela me révolte, car il est évident à mes yeux que nous pouvons le faire et que c'est rentable. Les Américains l'ont fait après beaucoup de tergiversations, mais ils ont agi tout simplement au nom de la santé de chaque citoyen, qu'il vive dans une communauté autochtone, une communauté des Premières nations, dans les nations Navaho ou ailleurs.

J'ai du mal à comprendre pourquoi nous n'avons pas pu déjà le faire. Tous les éléments sont en place. Cela n'exige pas de fonds supplémentaires importants. Il s'agit seulement de réorganiser nos enveloppes budgétaires pour rendre le tout cohérent et informer le public. La seule chose qui a arrêté cette tragédie c'est que le public a été sensibilisé et qu'il y a eu une enquête de plusieurs millions de dollars. Le public a le droit d'être informé sur le système de santé.

Le sénateur Sibbeston : J'appuie certainement cette mesure et j'applaudis le sénateur Grafstein pour l'initiative, l'énergie et les efforts qu'il consacre à ce dossier important. Vous êtes le seul à vous en être occupé avec votre projet de loi d'initiative parlementaire et je suppose que vous avez frappé à la porte du gouvernement pendant quelques années.

Je voudrais savoir si le nouveau gouvernement va vous aider. Le ministre de la Santé ou le ministre de l'Environnement de ce nouveau gouvernement va-t-il se montrer un peu plus ouvert à votre initiative que ne l'ont fait les gouvernements antérieurs? Voyez-vous la lumière au bout du tunnel?

Le sénateur Grafstein : La bonne nouvelle c'est que j'ai entendu le ministre, M. Prentice, parler de cette initiative. Elle est similaire à celle que mon gouvernement libéral a prise. C'est très bien et je n'y vois pas d'objection. Malheureusement, je ne pense pas vraiment que cela va changer l'attitude de la bureaucratie d'Ottawa. Le rapport de la vérificatrice générale était accablant. Vous avez entendu ce rapport; vous l'avez reçu. C'était un rapport accablant. Nous devons y répondre. Je n'ai rien vu qui réponde à ce rapport.

Maybe, Senator Cochrane, this new guideline is an answer to that, it might be up-to-date, but just publishing it does not make it so. The question is: What do you do with it once it is published? Is it being enforced? All I want to do — the bill is very simple — is to take that regulatory guideline and make it enforceable so federal officials can spot check across the country. If they spot check bells will ring and whistles will sing. If a provincial official is culpable of an offence under the Food and Drugs Act that is big news. Use the power of the state in a cogent and cost-effective fashion and it will help every Canadian. The law has a purpose.

The Chairman: There is much federal environmental legislation in areas of shared jurisdiction with the provinces, which is seldom, if ever used. It is a kind of safety net or a hammer that says — not in this bill but in other cases — if the other order of government with which this jurisdiction is shared fails to act then the federal government may act. However, that is not the case with this bill.

Senator Grafstein: I agree with you it is not the case in this bill.

The Chairman: That is not what would happen with this bill.

Senator Grafstein: That is not the case in the Food and Drugs Act. The federation made it clear that it wanted food to fall under a national standard. Therefore, nobody, to my mind, unless someone can give me some evidence to the contrary, has ever questioned the federal exercise of its power with the Food and Drugs Act. The heart of it is to ensure that food was safe in every community across the nation.

The Chairman: The question comes down to whether water is food.

Senator Grafstein: It is.

The Chairman: That is the question.

Senator Grafstein: The question has been satisfied, quite frankly, by Senator Keon. You can call any doctor in this country and ask him that question; I am satisfied. I have talked to dozens of doctors, and when they heard what had happened in the Senate, that food was not water, they laughed. We became a bit of a laughing stock.

The Chairman: Maybe they should have looked at it before we did.

Senator Grafstein: To be fair to Senator Morin — he is not here — but he did say to me that he thought it was wrong for him to do that, and he would not have done so had he thought about it. I can tell you what happened. He was compelled because of party politics to do what he did and that was a wrong thing to do. Sometimes you have to stand above party politics.

Il se peut, sénateur Cochrane, que ces nouvelles recommandations constituent une réponse, qu'elles aient été mises à jour, mais il ne suffit pas pour cela de les publier. Qu'en faites-vous une fois qu'elles sont publiées? Sont-elles appliquées? Tout ce que je veux faire — et le projet de loi est très simple — c'est rendre ces recommandations applicables afin que les autorités fédérales puissent faire des vérifications au hasard un peu partout dans le pays. Si elles font ces vérifications au hasard, le signal d'alarme va se mettre à sonner un peu partout. Si les autorités d'une province se rendent coupables d'une infraction en vertu de la Loi sur les aliments et drogues, les médias en parleront. Servez-vous des pouvoirs de l'État de façon cohérente et efficace et vous rendrez service à tous les Canadiens. La loi a un but.

Le président : Il y a de nombreuses lois fédérales touchant l'environnement qui s'appliquent à des domaines dont la compétence est partagée avec les provinces et qui sont rarement utilisées. C'est une sorte de filet de sécurité qui signale, non pas dans ce projet de loi mais ailleurs, que si l'autre niveau de gouvernement qui partage ce champ de compétence n'agit pas, le gouvernement fédéral pourrait le faire. Ce n'est toutefois pas le cas de ce projet de loi.

Le sénateur Grafstein : Je suis d'accord avec vous pour dire que ce n'est pas le cas de ce projet de loi.

Le président : Ce n'est pas ce que ferait ce projet de loi.

Le sénateur Grafstein : Ce n'est pas ce que fait la Loi sur les aliments et drogues. La fédération a bien précisé qu'elle voulait que les aliments soient soumis à des normes nationales. Par conséquent, à moins que vous ne me prouviez le contraire, personne ne s'est jamais opposé à ce que le gouvernement fédéral exerce ses pouvoirs dans le cadre de la Loi sur les aliments et drogues. C'est avant tout pour assurer la sécurité des aliments dans toutes les villes du pays.

Le président : Cela nous ramène à la question de savoir si l'eau est un aliment.

Le sénateur Grafstein : C'en est un.

Le président : C'est là la question.

Le sénateur Grafstein : Le sénateur Keon a répondu à cette question de façon satisfaisante. Vous pouvez appeler n'importe quel médecin du pays pour lui poser la question. J'ai parlé à des dizaines de médecins, et quand je leur ai dit ce qui s'était passé au Sénat où l'on a affirmé que l'eau n'était pas un aliment, cela les a fait rire. Nous avons fait rire de nous.

Le président : Peut-être que les médecins auraient dû se pencher sur la question avant nous.

Le sénateur Grafstein : Par souci de justice envers le sénateur Morin — vu qu'il n'est pas là — il m'a dit qu'il avait eu tort et qu'il ne se serait pas prononcé de cette façon s'il avait réfléchi à la question. Je peux vous dire ce qui s'est passé. Il s'est senti forcé par la politique partisane, ce qui n'est pas une bonne chose. Il faut parfois savoir rester au-dessus de la politique partisane.

Senator Adams: We heard from Senator Angus that Quebec had a good water law. I think the health department regulates everything in medicine. Is that true? Does the government regulate and approve any kind of medicine?

Senator Grafstein: Absolutely.

Senator Adams: Water should be no different.

Senator Grafstein: That is my view. If we do it for medicine, we should certainly do it for water.

Senator Adams: I live in a community where I see the water system, but not every community where I live has a water and sewer system. You have water delivery by truck. There are only three communities where we have a water and sewer system: Rankin Inlet, Iqaluit and Resolute Bay. All other communities have to pump out water.

Senator Grafstein: Is that bottled water?

Senator Adams: No.

Senator Adams: You have a big 2,000 gallon tank and water is delivered to every house. Every house has a pressure system. You have a septic tank, and you must pump it out every week, depending on how big the family is. If you have a 200- or 300-gallon tank in the house, you have a 500-gallon sewage system underneath the building.

All of our communities and municipalities have more control over the delivery of water. We do not have technicians for testing water every so many weeks. Last June in Rankin Inlet, we had contaminated water, and everyone, about 2,500 people, at Rankin Inlet could not drink water from the tap.

Senator Grafstein: That was when and for how long.

Senator Adams: That was for two months.

Senator Grafstein: That is current information.

Senator Adams: Even now, they are saying that you should not drink the tap water. I hear some of the people saying, "I hope someone picks up my tank and goes up to the river two miles out of Rankin Inlet to give me fresh water. I want nice water to make tea. No chlorinated water in the house." They prefer freshwater.

Contaminated water was found in Rankin Inlet last summer. We used to have a lake close to the community, but we cannot use it anymore. In case a fire starts, we need that water. We have about a 50,000-gallon holding tank in case a fire starts. That holding tank has not been tested for many years.

Senator Grafstein: What is the population?

Senator Adams: It is about 2,800 people. I asked the secretary manager in the municipality who controls everything that happens in the community, such as the garbage pick up and

Le sénateur Adams : Le sénateur Angus nous a dit que le Québec avait une bonne réglementation au sujet de l'eau. Je pense que le ministère de la Santé réglemente tous les médicaments, n'est-ce pas? Est-ce que le gouvernement réglemente et approuve tous les types de médicaments?

Le sénateur Grafstein : Absolument.

Le sénateur Adams : Ce devrait être la même chose pour l'eau.

Le sénateur Grafstein : C'est mon opinion. Si nous le faisons pour les médicaments, nous devrions certainement le faire pour l'eau.

Le sénateur Adams : Je vis dans une communauté où il y a un réseau d'eau et d'égouts, mais il n'y en a pas dans toutes les communautés de ma région. L'eau y est livrée par camion. Il y a seulement trois communautés où nous avons un réseau d'eau et d'égouts : Rankin Inlet, Iqaluit et Resolute Bay. Toutes les autres communautés doivent pomper l'eau.

Le sénateur Grafstein : Est-ce de l'eau en bouteille?

Le sénateur Adams : Non.

Le sénateur Adams : Vous avez un gros réservoir de 2 000 gallons qui livre de l'eau dans chaque maison. Chaque maison a un système sous pression. Vous avez un réservoir pour les eaux usées que vous devez faire vider chaque semaine, selon que votre famille est plus ou moins nombreuse. Si vous avez un réservoir de 200 ou 300 gallons dans la maison, vous avez un réservoir d'eaux usées de 500 gallons sous le bâtiment.

Toutes nos communautés et municipalités contrôlent la livraison de l'eau. Nous n'avons pas de techniciens qui viennent tester l'eau régulièrement. En juin dernier, à Rankin Inlet, nous avons eu de l'eau contaminée et les 2 500 habitants n'ont pas pu boire l'eau du robinet.

Le sénateur Grafstein : C'était quand et pendant combien de temps?

Le sénateur Adams : C'était pendant deux mois.

Le sénateur Grafstein : Voilà des données récentes.

Le sénateur Adams : Même maintenant, il est déconseillé de boire l'eau du robinet. J'entends des gens dire : « J'espère que quelqu'un va venir chercher mon réservoir et ira le remplir en amont de la rivière, à deux milles de Rankin Inlet, pour que j'aie de l'eau fraîche. Je voudrais de la bonne eau pour faire du thé. Je ne veux pas d'eau chlorée chez moi ». Les gens préfèrent l'eau fraîche.

On s'est rendu compte que l'eau était contaminée, à Rankin Inlet, l'été dernier. Nous avons un lac à côté, mais nous ne pouvons plus l'utiliser. En cas d'incendie, nous avons besoin de cette eau. Nous avons un réservoir d'environ 50 000 gallons pour éteindre les incendies. Ce réservoir n'a pas été testé depuis de nombreuses années.

Le sénateur Grafstein : Quel est le nombre d'habitants?

Le sénateur Adams : Environ 2 800. J'ai posé la question au secrétaire gestionnaire de la municipalité qui s'occupe de tout, y compris la cueillette des ordures et le réseau d'eau et d'égouts. Ce

water and sewer system. That tank is closed in like a four to five gallon drum. Some of the fire trucks started to use a hydrant and that overflowed the tank for the fire hydrant. It became contaminated and got into the drinking water. That is what happened in Rankin Inlet last year.

I see that the provinces have better regulation, but we need some way, such as the Canadian Food Inspection Agency, to do the same. The government should regulate anything done by the municipality. We should have more guidelines to ensure that this does not happen in the future. That is what you are trying to do right now in the bill, not forcing the government to do it but to allow for that oversight.

Senator Grafstein: I think you have it, Senator Adams.

Senator Adams: After Walkerton, we had some people from the Department of Indian Affairs come to us at committee one time, and they said you have a good system. They said we will look after the community to ensure that your water is not contaminated. They told us that here in the committee about two months ago. I heard there were about 33 reserves here in Ontario that had to boil their water.

Senator Grafstein: That was in the summer.

Senator Adams: In doing your research, did you find out that Department of Indian Affairs and Northern Development has a department to ensure that people in Nunavut have a department to ensure that we have clean water?

Senator Grafstein: The bottom line is that Indian Affairs has direct responsibility. There is not a constitutional issue, and there has not been a massive change since I started this process. You live in an Aboriginal community. I do not know, Senator Sibbeston, if you do as well. I do not know if you have noticed a marked change or not. All I do is I look at summertime boil-water advisories, and they are no less than they were five years ago, right across the country.

If the department of health has evidence to say that the problem is being solved, that is up to them. The onus is now on the Health Canada and the Department of Indian Affairs and Northern Development to come forward to say, "We are doing a good job," and then give us affirmation that they are making progress. I just do not see it. I am being honest.

The other thing Senator Angus raised was the question of water as a whole. It is not just the drinking water that is bad in the country, but we have the second largest resource of fresh drinking water in the world, and now that is heavily polluted. Senator Angus knows that I am working with Canada-U.S. Inter-Parliamentary Committee and our American counterparts. There has been a magnificent bill in the United States passed called the Great Lakes Environmental Restoration Act, which is to make the Great Lakes a target for investment by the American government to clean up the Great Lakes. Here is what has happened in the Great Lakes. There is nothing new about this

réservoir est fermé comme un baril de quatre à cinq gallons. Certains camions d'incendie ont commencé à se servir d'une bouche d'incendie, mais l'eau a été refoulée dans le réservoir. Le réservoir a été contaminé et c'est allé dans l'eau potable. Voilà ce qui s'est passé à Rankin Inlet l'année dernière.

Je vois que les provinces ont une meilleure réglementation, mais il faut que nous trouvions un moyen, comme l'Agence canadienne d'inspection des aliments, pour réglementer l'eau. Le gouvernement devrait réglementer tout ce que fait la municipalité. Il faudrait que nous ayons davantage de lignes directrices pour que cela ne se reproduise pas. C'est ce que vous essayez de faire avec ce projet de loi. Il ne s'agit pas de forcer le gouvernement à le faire, mais de lui permettre d'exercer une surveillance.

Le sénateur Grafstein : Je pense que vous avez compris, sénateur Adams.

Le sénateur Adams : Après Walkerton, des fonctionnaires du ministère des Affaires indiennes ont comparu devant le comité pour dire que leur réseau était satisfaisant. Ils ont dit qu'ils veilleraient à ce que l'eau de la communauté ne soit pas contaminée. C'est ce qu'ils nous ont déclaré ici, il y a deux mois environ. J'ai entendu dire qu'il y avait à peu près 33 réserves en Ontario qui ont dû faire bouillir leur eau.

Le sénateur Grafstein : C'était cet été.

Le sénateur Adams : Quand vous avez fait vos recherches, avez-vous établi si le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien a un service chargé de veiller à ce que la population du Nunavut ait de l'eau saine?

Le sénateur Grafstein : En fait, le ministère des Affaires indiennes assume directement cette responsabilité. Cela ne soulève pas de question constitutionnelle et il n'y a pas eu énormément de changement depuis que j'ai commencé ce processus. Vous vivez dans une communauté autochtone. Je ne sais pas si c'est également votre cas, sénateur Sibbeston. Je ne sais pas si vous avez remarqué un net changement ou non. Je me fie seulement aux avis qui ont été émis pendant l'été pour demander aux gens de faire bouillir l'eau et il n'y en a pas eu moins qu'il y a cinq ans, et cela partout au pays.

Si le ministère de la Santé a la preuve que le problème a été réglé, c'est à lui de le démontrer. C'est à Santé Canada et au ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien qu'il revient de venir nous dire qu'ils font un bon travail et qu'ils réalisent des progrès. J'avoue honnêtement que je ne constate pas ces progrès.

Le sénateur Angus a également soulevé la question de l'eau en général. Ce n'est pas seulement l'eau potable qui est mauvaise au Canada. Nos ressources en eau douce se classent au deuxième rang mondial, mais elles sont maintenant fortement polluées. Le sénateur Angus sait que je travaille avec le Comité interparlementaire Canada-États-Unis et nos homologues américains. Les États-Unis ont adopté un magnifique projet de loi sur le rétablissement environnemental des Grands Lacs, qui vise à amener le gouvernement américain à investir dans le nettoyage des Grands Lacs. Voici ce qui s'est passé dans les Grands Lacs. Il n'y a là rien de nouveau. C'est de l'eau douce.

either; it is fresh water. We passed this bill a decade ago. There were 36 hot spots along the Great Lakes which were polluted, 22 on the American side and 14 on our side. Only two spots have been cleaned up in the last 10 years. That is the bad news.

The good news is that with this new Democratic legislature in Congress, one of the leading Democrats is a proponent of this bill. The Bush Administration passed the bill, and now the question is will the funding come in to clean it up, as it did for the Everglades? Our Banking Committee and the Canada-U.S. Inter-Parliamentary Committee will be working hard with our American colleagues to try to convince them to fund that bill, which will benefit all of us.

That will also help us on the clean drinking water problem because many of the cities along the Great Lakes, in my region, get their drinking water from the Great Lakes. It is a huge problem there too.

This is not a simple problem. I have decided, having looked at this and having spent a lot of time with the larger and the smaller question, is that you have to make incremental starts. If you look at the big picture, it never happens. It happens inch by inch. My mother says, "A stitch in time saves nine," and I still believe in my mother's theories.

There is a larger question and a smaller question, but we must start somewhere. This, to my mind, would place pressure where it should be placed, on the provinces, to do the job that they are mandated to do under the Constitution.

Senator Adams: In some places, at the beginning, when the government came into the North, at that time it was all we had. Hudson's Bay at that time was a small community. There was nothing but the lake for the drinking water. In the old days, the people just got pails of water and brought it home. Today, in the some of the communities, they must build a water reserve.

Senator Grafstein: A clean reserve?

Senator Adams: They had to build a lake for people to have drinking water in the community and they have to pump that water.

Senator Grafstein: Where is that?

Senator Adams: It used to be called Eskimo Point. Now we call it Arviat. Nancy Karetak-Lindell, the MP, lives there. They have to pump the water in the summertime. About two miles out of the community, they built a reserve so that the community has water in the wintertime. That is how some of those communities operate. Some of the lakes are 200 or 300 feet deep. Some of the communities have to build a reserve so that they have water in the summertime. They have to get the water from the water reserve in the wintertime and pump it from the lakes in the summer. That is what is happening now.

Nous avons adopté ce projet de loi il y a 10 ans. Il y avait 36 endroits, le long des Grands Lacs, qui étaient pollués, 22 du côté américain et 14 de notre côté. Seulement deux d'entre eux ont été nettoyés au cours des 10 dernières années. Voilà pour ce qui est des mauvaises nouvelles.

Pour ce qui est des bonnes nouvelles, avec la nouvelle majorité démocrate au Congrès, un des principaux représentants démocrates a proposé ce projet de loi. L'Administration Bush l'a adopté et il s'agit maintenant de voir si le financement sera débloqué pour procéder au nettoyage, comme on l'a fait pour les Everglades. Notre comité des banques et le Comité interparlementaire Canada-États-Unis vont travailler fort avec nos collègues américains pour essayer de convaincre les États-Unis de financer ce projet de loi, dans notre intérêt à tous.

Cela va aussi nous aider à résoudre le problème de l'eau potable, car un grand nombre de villes situées le long des Grands Lacs, dans ma région, tirent leur eau potable des Grands Lacs. Il y a aussi un énorme problème de ce côté-là.

Le problème n'est pas simple. Après avoir examiné la situation et consacré beaucoup de temps au problème dans sa dimension générale et plus limitée, j'ai décidé qu'il fallait s'y attaquer de façon graduelle. Si vous cherchez à tout régler d'un coup, vous n'y arriverez jamais. Il faut procéder étape par étape. Comme le disait ma mère « mieux vaut prévenir que guérir » et je crois toujours dans les théories de ma mère.

Le problème se situe à deux niveaux, mais nous devons commencer quelque part. J'estime que cette mesure exercerait des pressions là où il faut sur les provinces, pour qu'elles fassent le travail que la Constitution les a chargées de faire.

Le sénateur Adams : À certains endroits, au début, lorsque le gouvernement est arrivé dans le Nord, c'est tout ce que nous avions. Hudson Bay était alors une petite communauté. Nous avions seulement le lac comme source d'eau potable. Dans l'ancien temps, les gens allaient simplement chercher l'eau et la ramenaient à la maison. Aujourd'hui, dans certaines communautés, il faut construire un réservoir d'eau.

Le sénateur Grafstein : Un réservoir propre?

Le sénateur Adams : Il a fallu creuser un lac pour fournir de l'eau potable à la communauté et il faut pomper cette eau.

Le sénateur Grafstein : Où est-ce?

Le sénateur Adams : Cet endroit s'appelait avant Eskimo Point. Nous l'appelons maintenant Arviat. Nancy Karetak-Lindell, la députée, habite là. Pendant l'été, il faut pomper l'eau. À environ deux milles de la communauté, on a construit un réservoir pour que la communauté ait de l'eau pendant l'hiver. C'est ainsi que les choses se passent dans certaines de ces communautés. Certains lacs ont 200 ou 300 pieds de profondeur. Certaines communautés ont dû construire un réservoir pour avoir de l'eau pendant l'été. Pendant l'hiver, elles doivent puiser leur eau dans ce réservoir et elles doivent la pomper dans les lacs pendant l'été. C'est ce qui se passe maintenant.

Senator Grafstein: Perhaps I might leave you with this thought: There is a magazine called the *Canadian Magazine for Responsible Business, Corporate Knights with Waterlution*. It is about water. The title of the 2006 issue, volume 5.2, is "The 2006 Water and Pollution Issue." It is an interesting issue. Again, it is the irony, Senator Cochrane, of living in Canada.

In this article is a chart entitled Water at Risk, which sets out the Canadian companies that are deeply involved in helping those populations lacking a sustainable water supply overseas. It has a long list of Canadian companies, all of which are listed on the Toronto Stock Exchange. It includes Lavalin, EnCana, Barrick Gold Corporation, Alcan, Stantec, First Quantum and Golden Star. It lists all of the companies that are involved in water in these areas based on their industrial work or whatever they are doing. It talks about Afghanistan and Chad.

Here is a list, which I find amazing, of Canadian companies investing overseas in countries, 20 per cent of which do not have any water at all. They are trying to solve the problems overseas based on their investment policies. Yet somehow, for some reason, we are not doing it here in Canada. Is that not ironic?

I will leave this with the committee, because it is another one of these amazingly funny charts. It states:

Listed below are water-intensive companies from the S&P/TSX composite as of June 2006 that operate in countries with severe water shortages.

Think about that.

The Chairman: We are getting there.

Senator Grafstein: I will leave that with the committee, because I find it to be another great irony.

Senator Sibbeston: This is also interesting and ironic. The North is a land of snow and ice. When you see the North, it is all white. The biggest technical problem in the North is getting fresh water into homes, because for nine or ten months of the year the Arctic is frozen. It is all snow and ice, but to get water into the homes is a real technical problem. I have been in government in the Northwest Territories and have been minister responsible for providing water, and it is a big technical problem.

In the North, it is impossible to have water and sewer systems in the ground. None of the systems available to the people in the South is applicable to the North. You cannot have water and sewers in the ground. Only three communities have utilidor systems. Any system has to be over the ground, heated, and closed, and water and sewage has to be hauled in and out. It is very costly and technically very difficult. Therein lays the problem.

Thus far, the best that they have been able to do, where there are no nearby lakes, they spend millions of dollars excavating and creating a reservoir into which, in the summer, they pump water.

Le sénateur Grafstein : Je pourrais peut-être vous fournir matière à réflexion : il y a un périodique intitulé *Canadian Magazine for Responsible Business, Corporate Knights with Waterlution*. C'est au sujet de l'eau. Le numéro de 2006, volume 5.2 porte sur le problème de l'eau et de la pollution. C'est un numéro intéressant. Encore une fois, sénateur Cochrane, c'est toute l'ironie de la situation au Canada.

Dans cet article, il y a un graphique sur l'eau à risque qui indique quelles sont les entreprises canadiennes qui cherchent à aider les populations des autres pays à s'assurer d'un approvisionnement durable en eau. Il y a là une longue liste d'entreprises canadiennes qui sont toutes cotées à la Bourse de Toronto. Cela comprend Lavalin, EnCana, Barrick Gold Corporation, Alcan, Stantec, First Quantum et Golden Star. Il y a toute une liste d'entreprises qui s'occupent de fournir de l'eau dans ces pays dans le cadre de leurs activités industrielles ou autres. Il y est question de l'Afghanistan et du Tchad.

Voilà une liste, que je trouve étonnante, d'entreprises canadiennes qui investissent dans des pays d'outre-mer dont 20 p. 100 n'ont pas d'eau du tout. Elles essaient de résoudre les problèmes outre-mer grâce à leurs politiques d'investissement. Pourtant, pour une raison que j'ignore, nous ne le faisons pas ici au Canada. N'est-ce pas ironique?

Je vais laisser le comité réfléchir à cela, car il y a un autre de ces graphiques vraiment étonnant. On peut lire :

Voici la liste des entreprises faisant partie de l'indice S&P/TSX, en juin 2006, qui fournissent de l'eau dans les pays confrontés à de graves pénuries d'eau.

Réfléchissez à cela.

Le président : C'est ce que nous faisons.

Le sénateur Grafstein : Je vais laisser le comité y réfléchir, car c'est toute l'ironie de la situation.

Le sénateur Sibbeston : Il y a autre chose d'intéressant et d'ironique. Le Nord est une terre de neige et de glace. Si vous regardez le Nord, tout est blanc. Le plus gros problème technique que l'on connaît dans le Nord c'est pour apporter de l'eau fraîche dans les maisons, car pendant neuf ou dix mois de l'année, l'Arctique est gelé. Vous avez de la neige et de la glace partout, mais il est vraiment difficile d'amener l'eau dans les maisons. J'ai fait partie du gouvernement des Territoires du Nord-Ouest comme ministre responsable de fournir de l'eau et cela pose un sérieux problème sur le plan technique.

Dans le Nord, il est impossible d'enfouir les réseaux d'eau et d'égouts dans le sol. Aucun des systèmes à la disposition des habitants du Sud ne peut s'appliquer au Nord. Vous ne pouvez pas enfouir dans le sol des tuyaux d'eau et d'égouts. Seulement trois communautés ont des utilidors. Tous les réseaux doivent être installés sur le sol, chauffés et fermés et il faut transporter l'eau et les eaux usées. C'est très coûteux et cela pose beaucoup de difficultés techniques. C'est donc un problème.

Le mieux qu'on ait réussi à faire jusqu'ici, lorsqu'il n'y a pas de lacs à proximité, c'est de dépenser des millions de dollars pour creuser et créer un réservoir dans lequel on pompe de

In the wintertime, by going beneath the ice and taking the water by truck to each individual house, that is the way that water is supplied to people in the North. It is very expensive. I can see that it would be easy to contaminate the water. They put an enormous amount of chlorine into it.

When I get home, I go down to the bank to get water, or else I get some crystal snow so I can have good, clear tea water. I think everybody in the North does that. In Simpson, we get water delivery, but the water that is considered good enough is highly chlorinated. I do not know what kills you first: the chlorine or the bacteria. That is a problem we have in our part of the country.

Senator Grafstein: I have two comments. First, I do not think that we have done a good job in Canada of taking a look at best practices when it comes to water in Aboriginal communities in the North.

I have talked to colleagues from Norway and Sweden. I am in Europe four times a year and I speak to them regularly, and they have solved their problem. I have not had the time to look at it, but one of the things the committee might do is to invite ambassadors from Norway, Finland and Sweden to come as a panel and tell us what they have done with their northern communities and why it is that they have solved their problems there and we have not.

They have the same standard of living and the same tax regime as we do. They are unitary governments; they are not confederated governments, so they do not have the constitutional barriers. It would be interesting to look at their best practices.

In Europe, the good news is that there is competition for clean water. At one time, whenever one went to France, one would never drink water in France; one would drink bottled water. That is how we got Evian and bottled water. It is curious that people used to come to Canada and could drink water right from the tap and feel free to do so. Now we have an industry in Canada that is in the billions of dollars and we import rainwater from Fiji. It has become a multi-billion dollar business. It is weird that we have the largest freshwater drinking source in the world and we are importing fresh water from Fiji.

Tonight, when Senator Angus and I go out for dinner, we will decide whether we buy a bottle of wine or a bottle of fancy water, and the fancy water will cost more than Canadian wine. There is something strange about this country.

The Chairman: That depends on the quality of the wine.

Senator Grafstein: Yes it does.

The Chairman: You said this would not cost any money. I am sorry, there is no such thing as a regulatory regime that will not cost any money. The question is: Is it worth the money it would cost to create the regulation?

l'eau en été. Pendant l'hiver, on va chercher l'eau sous la glace et on la livre par camion dans chaque maison. C'est ainsi que l'approvisionnement en eau est assuré dans le Nord. C'est très coûteux. L'eau peut être facilement contaminée. On y ajoute une quantité énorme de chlore.

Quand je rentre chez moi, je vais sur la rive pour chercher de l'eau, ou encore je prends de la neige bien propre afin d'avoir une bonne eau claire pour le thé. Je pense que tout le monde en fait autant dans le Nord. À Simpson, on nous livre de l'eau, mais elle est fortement chlorée. Je ne sais pas ce qui risque de vous tuer en premier, si c'est le chlore ou les bactéries. Cela nous pose un problème dans notre région du pays.

Le sénateur Grafstein : J'aurais deux choses à dire. Premièrement, je ne pense pas qu'au Canada, nous nous soyons suffisamment tournés vers les pratiques exemplaires pour l'approvisionnement en eau des communautés autochtones du Nord.

J'en ai parlé à mes collègues de Norvège et de Suède. Je vais en Europe quatre fois par année et je les rencontre régulièrement. Ils ont réglé leur problème. Je n'ai pas eu le temps d'étudier la question, mais le comité pourrait inviter les ambassadeurs de Norvège, de Finlande et de Suède à venir nous dire ce qu'ils ont fait dans leurs communautés septentrionales et comment il se fait qu'ils ont réglé leurs problèmes là-bas, mais pas nous nous.

Ils ont le même niveau de vie et le même régime fiscal que nous. Ils ont des gouvernements unitaires. Ce ne sont pas des gouvernements confédérés, si bien qu'ils n'ont pas d'obstacles constitutionnels. Il serait intéressant de jeter un coup d'oeil sur leurs pratiques exemplaires.

En Europe, l'approvisionnement en eau fait l'objet d'une concurrence, ce qui est une bonne chose. À une certaine époque, lorsqu'on allait en France, on ne buvait jamais l'eau du robinet, mais seulement de l'eau en bouteille. C'est ainsi que nous avons eu l'eau d'Evian et les autres eaux embouteillées. Curieusement, les gens qui venaient au Canada n'hésitaient pas à boire l'eau du robinet. Nous avons maintenant au Canada une industrie de plusieurs milliards de dollars et nous importons de l'eau de pluie de Fidji. C'est devenu une entreprise de plusieurs milliards de dollars. Il est pour le moins curieux que nous ayons la source d'eau potable la plus importante au monde, mais que nous importions de l'eau de Fidji.

Ce soir, lorsque le sénateur Angus et moi irons dîner, nous déciderons d'acheter une bouteille de vin ou une bouteille d'eau minérale de luxe et cette eau de luxe coûtera plus cher que le vin canadien. C'est une particularité bizarre de notre pays.

Le président : Cela dépend de la qualité du vin.

Le sénateur Grafstein : Oui, en effet.

Le président : Vous avez dit que cette mesure ne coûterait pas un sou. Je suis désolé, mais il n'y a aucun régime de réglementation qui ne coûte pas un sou. La question est donc de savoir si le coût de cette réglementation en vaut la peine?

You expressed a concern or a fear or someone else had, if this were to happen, quite over and above the money that would be spent on the cost of regulation — of inspectors, inspections and the regime required to accomplish it — that the federal government would be asked in some cases to come in and take over the provision. That is not necessary.

With respect to the federal government regulation under the Food and Drugs Act, we do not subsidize the manufacturer of corn flakes. We regulate Sweet Marie chocolate bars, what goes into them and their healthfulness, and there are penalties under this act if they are not regulated. We do not subsidize the making of those chocolate bars. We regulate the manufacture and distribution of ginger ale, but we do not subsidize ginger ale.

That concern expressed to you about the federal government having to come in and spend money creating water as opposed to regulating water, where would that occur?

Senator Grafstein: I believe it was trying to divert me from the problem that they did not want to end up with a federal-provincial dispute. They did not want some provinces saying if you want to help, you must write a cheque. Frankly, that was not a proper analysis of the problem.

I make this one single prediction. If, in fact, this committee chose to accept the principle of a mandatory guideline —

The Chairman: That is an oxymoron. There are regulations or guidelines.

Senator Grafstein: I am saying that the guideline would be made mandatory into a regulation. That alone would immediately tighten up the provincial oversight. Just the announcement would immediately put every provincial official on notice that he or she has a dual responsibility. There is the responsibility under the provincial act as well as the federal hammer that will arise from time to time to tap you on the back of the head.

The Chairman: Is that because there would then be a consequence of failure to measure up?

Senator Grafstein: Yes, under the Food and Drugs Act. I am not changing the regulations under the Food and Drugs Act. I am saying, just the passage of that law alone as mandatory law, enforces the provinces to move more swiftly to concur.

Remember, the guideline is not a federal guideline alone. Under the regime, it is based on a federal-provincial cooperation to establish a guideline that both sides believe is satisfactory. We already do that. The question is changing it from a guideline to a mandatory standard.

The Chairman: Regulation.

Vous avez émis la crainte, à moins que ce ne soit quelqu'un d'autre, qu'en plus de l'argent à dépenser pour mettre la réglementation en place, pour les inspecteurs, les inspections et le régime nécessaire, on puisse, dans certains cas, demander au gouvernement fédéral d'intervenir et d'assumer cette responsabilité. Ce n'est pas nécessaire.

Pour ce qui est de la réglementation fédérale que prévoit la Loi sur les aliments et drogues, nous ne subventionnons pas le fabricant de flocons de maïs. Nous réglementons les tablettes de chocolat Sweet Marie, les ingrédients qui servent à les fabriquer et leur salubrité, et si la réglementation n'est pas respectée, la loi prévoit des sanctions. Nous ne subventionnons pas la fabrication de ces tablettes de chocolat. Nous réglementons la fabrication et la distribution de la bière de gingembre, mais nous ne subventionnons pas cette boisson.

Dans quelles circonstances le gouvernement fédéral devrait-il intervenir et dépenser de l'argent pour assurer l'approvisionnement en eau plutôt que pour réglementer l'eau, comme on vous en a émis la crainte?

Le sénateur Grafstein : Je crois qu'on essayait de détourner mon attention du fait qu'on ne voulait pas se retrouver avec un conflit fédéral-provincial. On ne voulait pas que certaines provinces disent au gouvernement fédéral que s'il veut apporter son aide, il doit leur faire un chèque. En fait, ce n'était pas une bonne analyse du problème.

Je ferais une prédiction. Si le comité décide d'accepter le principe des lignes directrices obligatoires...

Le président : C'est une oxymore. Ou bien ce sont des règlements ou bien ce sont des lignes directrices.

Le sénateur Grafstein : Je dis que les lignes directrices deviendraient obligatoires sous la forme d'un règlement. Cela suffirait à resserrer immédiatement le contrôle exercé par les provinces. Cette simple annonce ferait comprendre immédiatement aux autorités provinciales qu'elles ont une double responsabilité. Elles ont des responsabilités en vertu de la législation provinciale, de même qu'en vertu de la législation fédérale qui interviendrait de temps en temps pour les rappeler à l'ordre.

Le président : Parce qu'elles ne se seraient pas acquittées de leur mission?

Le sénateur Grafstein : Oui, en vertu de la Loi sur les aliments et drogues. Je ne change pas le règlement d'application de la Loi sur les aliments et drogues. Je dis simplement que si l'adoption de cette loi rend cela obligatoire, les provinces vont s'empresse de la respecter.

N'oubliez pas que les lignes directrices ne sont pas purement fédérales. On se fonde sur la coopération entre le gouvernement fédéral et les provinces pour établir des lignes directrices que les deux parties jugent satisfaisantes. Nous le faisons déjà. Il s'agit seulement de transformer de simples lignes directrices en normes obligatoires.

Le président : Un règlement.

Senator Grafstein: Yes, a regulation or standard. The announcement of that alone would immediately tighten up regulatory oversight, both within the federal regime amongst the Aboriginal communities, the administrations responsible for that and the provinces. That is what happened in the United States.

I am not looking at a regime that is costly. The add-on is placing this on a website that the federal government could fund that must be updated by the provinces. To my mind, that would be a very simple and cost-effective measure, a few million bucks. I can tell you that would immediately cause improvement.

There are options available here. We do live in a knowledge economy. We are connected. These are not costly measures. I misspoke when I said it would not cost something. I am saying it would be a simple insurance premium against the health costs in the billions. We know it is in the billions. I am not talking about billions of dollars; I am talking about much less than that. I am not talking about the gun registry.

Senator Angus: I will focus just on one point. I know, as I said earlier, how thorough you are.

You alluded to discussions you have had with the past two federal administrations to the effect, as I understood your comments, "Senator Grafstein, please hold back, we are doing something as a government."

Did you explore with them as to whether there was a plan, as far as you were able to determine, to deal with the constitutional question in the same way you are dealing with it?

Senator Grafstein: Again, they were not precise discussions. They were general, and I am giving you my impression of those discussions. Essentially, my sense was that they would make a fresh commitment to the Aboriginal communities to invest more money directly to solve this particular problem.

Senator Angus: That is a clear area of federal jurisdiction.

Senator Grafstein: There is no question about that.

Senator Angus: They would not have had a national oversight.

Senator Grafstein: No. They said they will address that problem. My argument was equality, and it should apply to both. They said the provinces are doing this, we should be doing that and that is our responsibility. My response was that it did not happen provincially. Then there is the question of equality. I cannot get it through my head that we have a Constitution that says that each Canadian is supposed to be treated equally, and the Aboriginal community is not being treated equally.

Senator Angus: However, that is a different issue.

Senator Grafstein: No, it is not.

Le sénateur Grafstein : Oui, un règlement ou une norme. Il suffira de l'annoncer pour resserrer immédiatement la surveillance de la réglementation, dans le champ de compétence fédéral, dans les communautés autochtones ainsi que dans les administrations qui assument cette responsabilité et les provinces. C'est ce qui s'est passé aux États-Unis.

Je ne cherche pas la mise en place d'un régime coûteux. Les dépenses supplémentaires seraient pour créer un site Web que le gouvernement fédéral financerait et qui devrait être mis à jour par les provinces. Ce serait, selon moi, une mesure très simple et rentable qui ne coûterait que quelques millions de dollars. Je peux vous dire que cela entraînerait immédiatement des améliorations.

Nous avons différentes options. Nous vivons dans une économie du savoir. Nous sommes branchés. Ce ne sont pas des mesures coûteuses. Je me suis mal exprimé quand j'ai dit que cela ne coûterait pas un sou. Je veux dire que ce serait une simple prime d'assurance contre des coûts de santé se chiffrant en milliards de dollars. Nous savons qu'ils se chiffrent à plusieurs milliards de dollars. Je ne parle pas ici de dépenser des milliards, mais beaucoup moins. Je ne parle pas du registre des armes à feu.

Le sénateur Angus : J'insisterais simplement sur un détail. Comme je l'ai dit tout à l'heure, je sais à quel point vous êtes méticuleux.

Vous avez mentionné les discussions que vous avez eues avec les deux anciens gouvernements fédéraux qui vous ont dit, si j'ai bien compris : « Sénateur Grafstein, s'il vous plaît, ne vous en mêlez pas, car notre gouvernement est en train de faire quelque chose ».

Avez-vous vérifié s'il y avait un plan, dans la mesure où vous avez pu l'établir, pour résoudre le problème constitutionnel comme vous le proposez?

Le sénateur Grafstein : Encore une fois, il ne s'agissait pas de discussions précises. Elles étaient seulement générales et je vous dis ce que j'en pense. J'ai eu l'impression que le gouvernement voulait s'engager, envers les communautés autochtones, à investir davantage d'argent, directement, pour résoudre ce problème.

Le sénateur Angus : Il s'agit clairement d'un domaine de la compétence du gouvernement fédéral.

Le sénateur Grafstein : Cela ne fait aucun doute.

Le sénateur Angus : Cela n'aurait pas été soumis à une surveillance au niveau national.

Le sénateur Grafstein : Non. Le gouvernement a dit qu'il réglerait ce problème. L'argument que j'ai invoqué est celui de l'égalité. Cela devrait s'appliquer aux deux niveaux. On m'a dit que les provinces faisaient telle chose, que le fédéral devrait faire telle autre chose, car c'était sa responsabilité. J'ai répondu à cela que rien n'était fait au niveau provincial. Cela soulève la question de l'égalité. Je ne peux pas comprendre qu'avec une Constitution disant que chaque Canadien doit être traité également, la communauté autochtone n'obtienne pas un traitement égal.

Le sénateur Angus : C'est toutefois une autre question.

Le sénateur Grafstein : Non.

Senator Angus: That is the nature of our federation.

Senator Grafstein: It is not the nature of our federation. To my mind, it is something that was there before the Charter. The federal government had responsibility to treat the Aboriginal communities on an equal basis. It was not supposed to be separate.

Senator Angus: It is a trust.

Senator Grafstein: It was a stewardship. We have heard the words. That is what the Supreme Court of Canada said. I listened to those words. They are important.

Having said that, not only had they let down the Aboriginal communities, but we have also let down the other communities because we pay the shot. The taxpayer pays the shot for health costs. It is the biggest issue in every budget, and it is ripping provincial budgets apart.

Senator Angus: These are all interesting issues.

Senator Grafstein: This is in response to your question.

Senator Angus: It is stimulating to try to level the playing field, but we are talking about water and healthy community water systems.

The present government, for example, as I understand it, to the extent any of us know anything these days about their plans, is indicating that their approach to environmental matters, if I may use that expression, is to approach the individual Canadian and determine how they are directly affected health-wise by environmental factors such as unclean air or unclean water.

Have you had discussions with officials? Have you had any pressures with this current government? This is piggybacking a bit on Senator Sibbeston's question.

Senator Grafstein: No.

Senator Angus: Your answer is no?

Senator Grafstein: The answer is no. Quite frankly, the silence has been awesome.

Senator Angus: That is neither here nor there. I do not think you have any personal way of suggesting to us that the federal government has nothing in the pipeline right now.

Senator Grafstein: I can only suggest this to you, and I say this openly. I have a number of other private initiatives before the Senate. I must say, on these other initiatives, I have heard from the government directly through ministerial representatives as to their views of my various pieces of private member activities. On this one I have heard absolutely nothing.

Senator Angus: That should be encouraging to you.

Senator Grafstein: It is encouraging.

Senator Angus: We will be consulting with those people. If they determine it is fine, we are off and running and it will become the Grafstein Law.

Le sénateur Angus : Telle est la nature de notre fédération.

Le sénateur Grafstein : Telle n'est pas la nature de notre fédération. Selon moi, cela existait déjà avant la Charte. Le gouvernement fédéral avait la responsabilité de traiter les communautés autochtones sur un pied d'égalité. Il n'était pas censé les traiter différemment.

Le sénateur Angus : C'est une relation de fiduciaire.

Le sénateur Grafstein : C'est une fonction d'intendance. Nous avons entendu cette expression. C'est ce qu'a dit la Cour suprême du Canada. J'ai écouté ses paroles. Elles sont importantes.

Cela dit, non seulement le gouvernement a laissé tomber les communautés autochtones, mais il a aussi laissé tomber les autres communautés parce que nous payons la facture. Le contribuable paie la facture des soins de santé. C'est le poste budgétaire le plus important et cela a des conséquences sont désastreuses pour les budgets provinciaux.

Le sénateur Angus : Ce sont des questions intéressantes.

Le sénateur Grafstein : C'est la réponse à votre question.

Le sénateur Angus : Il est stimulant d'essayer d'assurer l'égalité, mais nous parlons de l'eau et de la salubrité des réseaux d'eau potable.

Le gouvernement actuel, par exemple, dans la mesure où nous savons quelles sont ses intentions, dit que sa politique à l'égard de l'environnement consiste à déterminer si la santé des Canadiens est directement touchée par les facteurs environnementaux comme la pollution atmosphérique ou la pollution de l'eau.

En avez-vous discuté avec les fonctionnaires? Avez-vous exercé des pressions sur le gouvernement actuel? Cela fait plus ou moins suite à la question du sénateur Sibbeston.

Le sénateur Grafstein : Non.

Le sénateur Angus : Votre réponse est non?

Le sénateur Grafstein : Ma réponse est non. En fait, il y a eu un silence extraordinaire à ce sujet.

Le sénateur Angus : Cela ne veut rien dire. Je ne pense pas que vous puissiez dire que le gouvernement fédéral n'a rien en préparation.

Le sénateur Grafstein : Je peux seulement vous dire une chose, et cela ouvertement. J'ai un certain nombre d'autres mesures d'initiative parlementaire devant le Sénat. Le gouvernement m'a fait savoir directement, par l'entremise des représentants ministériels, ce qu'il pensait de ces diverses initiatives. Par contre, il est resté tout à fait silencieux au sujet de celle-ci.

Le sénateur Angus : Cela devrait vous encourager.

Le sénateur Grafstein : C'est encourageant.

Le sénateur Angus : Nous allons consulter ces personnes. Si elles estiment que c'est acceptable, nous nous empresserons de donner suite et cette mesure deviendra la Loi Grafstein.

Senator Grafstein: I know Senator Banks and Senator Cochrane will afford me this privilege, but I cannot attend all your hearings on this bill.

Senator Angus: We are here.

Senator Grafstein: I cannot because I have other responsibilities that are not as important, but important nonetheless.

I will undertake to read the transcripts very carefully and at the end have an opportunity to respond if I feel that the evidence is not fair. If that is your wish — and you are not compelled to agree to that, but I am prepared to do that — I will undertake to read the transcripts.

If necessary, if I seek additional information that I think is incorrect, I will try to bring it back to this committee. I think the committee is seized of this matter. I know Senator Banks and Senator Cochrane are fair-minded people. We want to get at the facts.

I started out by saying clearly that the information that I am presenting to you is anecdotal. I do not have a research staff. It is me and my secretary and my friends in the Senate who help me from time to time, and outsiders who write to me. I will undertake to read the transcripts carefully. Perhaps you will allow me an opportunity right at the end before you opine to perhaps come back and respond. I may not see the need to respond if you feel you are satisfied with the evidence, but if you have some serious questions, I will do that. This is an important bill. I have spent close to six years on this bill, and I am not doing it for my own sake because my city and region is covered off by this. The city of Toronto has clean drinking water, but I do not think it is fair that the city of Toronto should have clean drinking water when my friend Senator Adams' community does not.

Senator Angus: You will read those guidelines, as Senator Cochrane asked, and get back to us if you have any special comments.

Senator Grafstein: I will. Remember, I am not an expert on those guidelines.

The Chairman: As you have seen from Vancouver, it is not necessarily the case that we can rest assured that big cities have good water treatment systems, because sometimes they have systems that are not up to unforeseen events.

Senator Grafstein: Let me give you some cities. Winnipeg had a problem. Vancouver has a recurring problem. Moncton had a serious problem. There is not a city of any size in Canada that in the last 10 years has not had a problem.

The Chairman: We are not only talking about rural and Aboriginal systems.

Senator Grafstein: No.

Le sénateur Grafstein : Je sais que le sénateur Banks et le sénateur Cochrane m'accorderont ce privilège, mais je ne peux pas assister à toutes vos audiences sur ce projet de loi.

Le sénateur Angus : Nous sommes là.

Le sénateur Grafstein : Je ne le peux pas, car j'ai d'autres responsabilités qui ne sont pas aussi importantes, mais qui ont quand même leur importance.

Je vais lire très attentivement la transcription de vos délibérations et j'y répondrai à la fin si j'estime que certaines déclarations sont inexactes. Si tel est votre désir — et rien ne vous oblige à accepter, mais je suis prêt à le faire — je vais lire la transcription de vos délibérations.

Si j'obtiens des renseignements supplémentaires sur des choses que j'estime inexactes, j'essaierai de les communiquer au comité. Je pense que le comité est maintenant saisi de ce dossier. Je sais que le sénateur Banks et le sénateur Cochrane sont des gens raisonnables. Nous voulons aller au fond des choses.

J'ai commencé par vous dire clairement que les renseignements que je vous ai présentés sont anecdotiques. Je n'ai pas de personnel de recherche. J'ai recueilli ces renseignements avec l'aide de ma secrétaire, de mes amis au Sénat qui m'aident de temps en temps, et de gens de l'extérieur qui m'écrivent. Je m'engage à lire attentivement la transcription de vos délibérations. Vous me permettrez peut-être, à la fin, avant que vous ne preniez une décision, de revenir pour répondre à ce qu'on dira. Je ne jugerai peut-être pas nécessaire de répondre si vous êtes satisfaits des témoignages, mais si vous avez de sérieux doutes, je le ferai. C'est un projet de loi important. J'y ai consacré près de six années et je ne le fais pas dans mon propre intérêt, uniquement pour protéger ma ville et ma région. La ville de Toronto a de l'eau potable saine, mais je ne pense pas normal qu'alors que nous avons une bonne eau potable à Toronto, il n'y ait pas dans la communauté de mon ami, le sénateur Adams.

Le sénateur Angus : Vous lirez ces recommandations, comme l'a demandé le sénateur Cochrane, et vous reviendrez nous voir si vous avez des observations particulières à formuler.

Le sénateur Grafstein : Je vais le faire. Ne l'oubliez pas, je ne suis pas un expert de ces recommandations.

Le président : Comme vous l'avez vu à Vancouver, nous n'avons pas la garantie que les grandes villes ont de bons systèmes d'épuration de l'eau, car ces systèmes sont parfois vulnérables face à des événements imprévus.

Le sénateur Grafstein : Permettez-moi de vous citer quelques exemples. Il y a eu un problème à Winnipeg. Ce n'est pas la première fois que le problème se présente à Vancouver. Il y a eu un problème grave à Moncton. Aucune ville du pays, quelle que soit sa taille, n'a échappé à ce problème au cours des 10 dernières années.

Le président : Nous ne parlons pas seulement des réseaux de distribution ruraux et autochtones.

Le sénateur Grafstein : Non.

The Chairman: In the same sense that we have an obligation to provide clean water, if that is found to be the case, we also have an obligation to ensure that the consequences of not delivering it properly are the same in X as they are in Y and Z.

Senator Grafstein: I agree.

The Chairman: I think we are finished our questions for the moment, Senator Grafstein. We will ensure that you receive transcripts of all our deliberations in respect of this bill, and we may ask you to appear before us again. We will go in camera for two minutes for the purpose of determining who our next witnesses will be on this bill.

Senator Grafstein: As I have undertaken to do, I will read the transcript, but I think that the departments have a deep statutory responsibility. The Minister of Health has a statutory responsibility for the public health of the nation. That is clear. I have always asked the question, is there liability that goes beyond the statutory responsibility? That is a moot question, as you know, Senator Angus. I would hope that the committee would call on Health Canada, the Canadian Food Inspection Agency and the Department of Indian Affairs. Call them to account. Again, I would ask you get outside evidence to test the veracity of their conclusions. Then I will read the transcripts and help this committee come to a fair and open-minded decision.

The Chairman: We will always do that, senator.

Senator Grafstein: I appreciate that.

Senator Angus: I would like to thank you, Senator Grafstein, and also to commend you for this initiative.

Senator Grafstein: Thank you. I appreciate that.

The Chairman: The meeting is adjourned pending our going into camera for a few minutes, senators. Senator Grafstein, thank you very much.

The committee continued in camera.

Le président : Tout comme nous avons l'obligation de fournir de l'eau saine, si c'est effectivement le cas, nous avons aussi l'obligation de veiller à ce que les conséquences des insuffisances du système soient les mêmes partout.

Le sénateur Grafstein : Je suis d'accord.

Le président : Je pense que nous en avons terminé avec nos questions pour le moment, sénateur Grafstein. Nous veillerons à ce que vous receviez la transcription de toutes nos délibérations concernant ce projet de loi et nous pourrions vous demander de comparaître de nouveau. Nous allons nous réunir à huis clos pendant deux minutes pour déterminer qui seront nos prochains témoins au sujet de ce projet de loi.

Le sénateur Grafstein : Comme je m'y suis engagé, je vais lire la transcription de vos délibérations, mais je pense que le ministère a d'importantes responsabilités vis-à-vis de la loi. Le ministre de la Santé est responsable de la santé publique de la nation. C'est clair. J'ai toujours demandé s'il y avait des responsabilités qui allaient au-delà des responsabilités que confère la loi. C'est un sujet de controverse, comme vous le savez, sénateur Angus. J'espère que le comité demandera à Santé Canada, à l'Agence canadienne d'inspection des aliments et au ministère des Affaires indiennes de comparaître. Exigez qu'ils vous rendent des comptes. Je vous demanderais, encore une fois, d'obtenir des témoignages de l'extérieur pour tester la véracité de leurs conclusions. Je lirai la transcription de vos délibérations pour aider le comité à prendre une décision équitable, avec l'esprit ouvert.

Le président : C'est ce que nous faisons toujours, sénateur.

Le sénateur Grafstein : Je le sais.

Le sénateur Angus : Sénateur Grafstein, je voudrais vous remercier et également vous féliciter pour cette initiative.

Le sénateur Grafstein : Merci. Je l'apprécie.

Le président : Nous levons la séance en attendant de nous réunir à huis clos pendant quelques minutes, sénateurs. Sénateur Grafstein, merci beaucoup.

La séance se poursuit à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Thursday, November 9, 2006

Canadian Public Health Association:

Timothy Lambert, Volunteer.

Canadian Strategy for Cancer Control:

David Bennett, Member of the National Environmental and
Occupational Exposures Committee.

Canadian Association of Physicians for the Environment:

Victoria Lee, Board Member.

Thursday, November 23, 2006

As an individual:

Linda F. Duncan.

Tuesday, November 28, 2006

The Honourable Senator Jeremiah Grafstein, sponsor of the bill.

TÉMOINS

Le jeudi 9 novembre 2006

Association canadienne de santé publique :

Timothy Lambert, bénévole.

Stratégie canadienne de lutte contre le cancer :

David Bennett, membre du Comité national sur les expositions
environnementales et professionnelles.

Association canadienne des médecins pour l'environnement :

Victoria Lee, membre du conseil.

Le jeudi 23 novembre 2006

À titre personnel :

Linda F. Duncan.

Le mardi 28 novembre 2006

L'honorable sénateur Jeremiah Grafstein, parrain du projet de loi.



27
55



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

**Energy, the
Environment and
Natural Resources**

**Énergie, de
l'environnement et des
ressources naturelles**

Chair:

The Honourable TOMMY BANKS

Président :

L'honorable TOMMY BANKS

Tuesday, October 31, 2006
Thursday, November 2, 2006

Le mardi 31 octobre 2006
Le jeudi 2 novembre 2006

Issue No. 8

Fascicule n° 8

Thirteenth and fourteenth meetings on:

Review of the Canadian Environmental
Protection Act (1999, c. 33) pursuant
to Section 343(1) of the said act

Treizième et quatorzième réunions concernant :

L'examen de la Loi canadienne sur la protection de
l'environnement (1999, chap. 33) conformément
à l'article 343(1) de ladite loi

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT
AND NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Adams	Lavigne
Angus	* LeBreton, P.C.
Carney, P.C.	(or Comeau)
Fox, P.C.	Milne
* Hays	Sibbeston
(or Fraser)	Tardif
Kenny	

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT
ET DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane

et

Les honorables sénateurs :

Adams	Lavigne
Angus	* LeBreton, C.P.
Carney, C.P.	(ou Comeau)
Fox, C.P.	Milne
* Hays	Sibbeston
(ou Fraser)	Tardif
Kenny	

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, October 31, 2006
(17)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day, in room 9, Victoria Building, at 5:20 p.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Banks, Cochrane, Kenny, Milne, Sibbeston and Tardif (7).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks and Lynne Myers.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Sierra Legal Defence Fund:

Hugh Wilkins, Staff Lawyer.

Pollution Watch:

Dr. Kapil Khatter, Director of Health and Environment.

The Chair made an opening statement.

Mr. Wilkins and Dr. Khatter each made a presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 7:15 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, November 2, 2006
(18)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day, in room 9, Victoria Building, at 8:37 a.m., the Deputy Chair, the Honourable Ethel Cochrane, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Carney, P.C., Cochrane, Milne, Sibbeston and Tardif (6).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Frédéric Beauregard-Tellier, Lynne Myers and Kristen Douglas.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 31 octobre 2006
(17)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 17 h 20, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Banks, Cochrane, Kenny, Milne, Sibbeston et Tardif (7).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks et Lynne Myers.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son étude de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément à l'article 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Sierra Legal Defence Fund :

Hugh Wilkins, avocat-conseil à l'interne.

Pollution Watch :

Dr Kapil Khatter, directeur de la santé et de l'environnement.

Le président fait une déclaration d'ouverture.

M. Wilkins et le Dr Khatter font chacun une présentation puis répondent aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 19 h 15, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 2 novembre 2006
(18)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 37, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Ethel Cochrane (*vice-présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Carney, C.P., Cochrane, Milne, Sibbeston et Tardif (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Frédéric Beauregard-Tellier, Lynne Myers et Kristen Douglas.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Environment Canada:

James Riordan, Executive Director, National Office of Pollution Prevention.

Health Canada:

Steve Clarkson, Director, Risk Impact Assessment Bureau.

The Chair made an opening statement.

Mr. Riordan made a statement.

Mr. Riordan and Mr. Clarkson answered questions.

The Deputy Chair made a closing statement.

At 9:40 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément à l'article 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Environnement Canada :

James Riordan, directeur exécutif, Bureau national de la prévention de la pollution.

Santé Canada :

Steve Clarkson, directeur, Bureau d'évaluation de risque et d'impact.

La vice-présidente fait une déclaration d'ouverture.

M. Riordan fait une déclaration.

MM. Riordan et Clarkson répondent aux questions.

La vice-présidente fait une déclaration finale.

À 9 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, October 31, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 5:20 p.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, over the last few months our committee has held a number of scoping meetings on the Canadian Environmental Protection Act (1999), CEPA, before deciding on how best to proceed with a statutory review of that act.

The committee has decided to examine this large act by analyzing three case studies to help determine how well the act is protecting Canadian citizens from the detrimental health effects known to result from exposure to substances. The first case study will focus on mercury.

Appearing before us this evening as part of a panel is Mr. Hugh Wilkins and Dr. Kapil Khatter, who has been with us before. We are delighted to welcome you back, doctor.

Hugh Wilkins, Staff Lawyer, Sierra Legal Defence Fund: Mr. Chairman, I will begin with a brief review of the some of the issues that we believe are important and that should be considered by this committee with respect to the CEPA review regarding mercury.

Mercury emissions in Canada cause severe health, economic and environmental damage to Canadians. A number of studies have shown the effects of mercury, in particular on children. The U.S. National Academy of Sciences states that the risks of mercury include an increase in the number of children who have to struggle to keep up in school. The United States Environmental Protection Agency, EPA, states that children who are exposed to mercury prenatally are at an increased risk of poor performance on neurobehavioural tests. The International Joint Commission states that there is strong evidence that pregnant women who eat certain sport fish may have babies that are delayed in neurological development.

In 1978, the Canadian government made the commitment under the Great Lakes Water Quality Agreement to virtually eliminate inputs into the lakes of persistent toxic substances, including mercury.

Other jurisdictions on the continent have taken strong action on mercury: Connecticut has recently passed regulations that require a 90 per cent reduction in mercury emissions from coal-fired power plants by 2008; Massachusetts has

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 31 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 17 h 20 pour examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, ch. 33) conformément à l'article 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Mesdames et messieurs les sénateurs, au cours des derniers mois, notre comité a tenu, à l'égard de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement de 1999, la LCPE, un certain nombre de réunions visant à circonscrire notre examen de cette loi et à déterminer la meilleure façon de procéder.

Le comité a décidé d'examiner cette imposante loi en analysant trois études de cas pour déterminer à quel point la loi protège les citoyens canadiens contre les effets néfastes connus de l'exposition à certaines substances sur la santé. La première étude de cas concerne le mercure.

Ce soir, nous accueillons comme témoins M. Hugh Wilkins et le Dr Kapil Khatter, qui a déjà témoigné devant nous. Nous sommes heureux de vous revoir, docteur.

Hugh Wilkins, avocat-conseil à l'interne, Sierra Legal Defence Fund : Monsieur le président, je commencerai par un bref survol des enjeux qui, selon nous, sont importants et qui devraient être envisagés par votre comité dans le cadre de son examen de la question du mercure dans le contexte de la LCPE.

Les émissions de mercure au Canada ont de graves répercussions sur la santé des Canadiens ainsi que sur l'économie et l'environnement. Un certain nombre d'études mettent en relief les effets du mercure, en particulier sur les enfants. La National Academy of Sciences américaine affirme que l'un des risques liés au mercure consiste en une augmentation du nombre d'enfants qui ont du mal à suivre à l'école. L'Environmental Protection Agency américaine, ou EPA, avance que les enfants exposés au mercure avant leur naissance courent un risque accru de faire mauvaise figure à l'occasion des preuves sur le comportement neurologique. La Commission mixte internationale déclare que, selon de nombreuses études, les bébés de femmes qui ont consommé certains poissons de sport pendant la grossesse sont susceptibles d'accuser un retard au chapitre du développement neurologique.

En 1978, le gouvernement canadien s'est engagé, dans le cadre de l'Accord sur la qualité de l'eau dans les Grands Lacs, à assurer la quasi-élimination de déversements de substances toxiques persistantes, y compris le mercure, dans les lacs.

D'autres administrations sur le continent ont pris des mesures musclées à l'égard du mercure : le Connecticut a récemment pris un règlement selon lequel les centrales thermiques alimentées au charbon doivent réduire leurs émissions de mercure de 90 p. 100

regulations requiring mercury reductions by 85 per cent by 2008 and 95 per cent by 2012.

However, in Canada, we have no comprehensive binding regulations to substantially reduce mercury emissions and their effects, apart from the regulation of chlor-alkali releases, which, at this point, applies to only one facility in the country.

The problem arises not so much from deficiencies in CEPA, but from deficient political will to take action. We have a commitment under the Great Lakes Water Quality Agreement to virtually eliminate mercury deposits, and we have the tools under CEPA to virtually eliminate human-caused emissions of mercury. However, we have not used these tools.

In reviewing CEPA, consideration must be given to ways to strengthen mechanisms within CEPA that buttress the political will to take the regulatory action needed to virtually eliminate human-caused mercury in Canada. Specifically, attention should be given to strengthening CEPA's tools that encourage public participation in the regulatory decision-making process, expand the scope of regulatory options and promote the enforcement of regulations once they have been passed.

The two CEPA tools that have primarily been used in the past to control mercury pollution are pollution prevention plans — P2 plans — and Canada-wide standards, CWS. Pollution prevention plans are non-binding, unenforceable codes of conduct that are designed to encourage polluters to take action on reducing their emissions to the environment.

The present government has proudly made claims of taking strong action on mercury emissions through its P2 planning initiative on mercury emissions from base metal smelters. It is true that this is the first time the federal government has taken action in this regard; but this action is certainly not a strong or meaningful means of tackling the issue. The non-binding unenforceable P2 plan on base metal smelters focuses only on one emitter, the Hudson Bay Mining and Smelting facility in Flin Flon, Manitoba. The company is required to draft a pollution prevention plan and report on its implementation; but there are no mechanisms for ensuring that the company meets its targets or takes effective action.

Certainly, this smelter is one that should be targeted as it is one of the largest emitters of mercury on the continent. However, a more serious effort is needed than through a non-binding, unenforceable code of conduct to effectively address the significant health, economic and environmental costs of mercury emissions across the country.

The other method, that is presently being used, of controlling mercury emissions in Canada has been through another non-binding, unenforceable mechanism, the Canadian Council of Ministers of the Environment's Canada-wide standards.

d'ici 2008; le Massachusetts a pris un règlement exigeant une réduction des émissions de mercure de 85 p. 100 d'ici 2008 et de 95 p. 100 d'ici 2012.

Toutefois, au Canada, nous ne sommes dotés d'aucun règlement ayant force exécutoire visant à réduire de façon importante les émissions de mercure et leurs effets, outre la réglementation relative aux émissions des fabriques de chlore, laquelle ne s'applique plus qu'à un seul établissement au pays.

Le problème ne tient pas tant aux lacunes de la LCPE qu'à l'absence de volonté politique à l'égard de la prise de mesures. Nous nous sommes engagés, dans le cadre de l'Accord sur la qualité de l'eau dans les Grands Lacs, à assurer la quasi-élimination des émissions de mercure, et la LCPE nous procure les outils dont nous avons besoin pour assurer la quasi-élimination des émissions de mercure causées par l'humain. Mais nous n'avons pas utilisé ces outils.

Dans le cadre de l'examen de la LCPE, on doit envisager des façons de renforcer les mécanismes de la LCPE qui soutiennent la volonté politique de prendre les mesures réglementaires nécessaires pour assurer la quasi-élimination des émissions de mercure d'origine humaine au Canada. Plus précisément, on devrait chercher à renforcer les outils de la LCPE qui encouragent le public à prendre part au processus décisionnel touchant la réglementation, étendent la portée des options réglementaires et favorisent l'application des règles adoptées.

Les deux principaux outils de la LCPE utilisés dans le passé pour contrôler la pollution au mercure sont les plans de prévention de la pollution — ou plans P2 — et les standards pancanadiens, ou SP. Le plan de prévention de la pollution est un code de conduite qui n'a pas force exécutoire et qui vise à encourager les pollueurs à prendre des mesures pour réduire leurs émissions dans l'environnement.

Le gouvernement actuel se targue d'avoir pris des mesures musclées à l'égard des émissions de mercure dans le cadre de son initiative de planification P2 relative aux émissions de mercure des fonderies de métaux de base. Bien qu'il s'agisse effectivement d'une première intervention du gouvernement fédéral à cet égard, on ne saurait qualifier cette intervention de musclée ou d'importante. Le plan P2 relatif aux fonderies de métaux de base, qui n'a pas force exécutoire, ne vise qu'un seul émetteur, soit la Compagnie minière et métallurgique de la Baie d'Hudson, à Flin Flon, au Manitoba. L'entreprise est tenue d'élaborer un plan de prévention de la pollution et de rendre compte de sa mise en œuvre, mais aucun mécanisme ne permet de veiller à ce que l'entreprise atteigne ses cibles ou prenne des mesures efficaces.

Il est certainement indiqué de s'attaquer à cette fonderie, car c'est l'un des premiers émetteurs de mercure en importance sur le continent. Toutefois, il faut bien plus qu'un code de conduite n'ayant pas force exécutoire pour contrer efficacement les répercussions des émissions de mercure sur la santé, sur l'économie et sur l'environnement, partout au pays.

L'autre méthode qu'on utilise actuellement pour contrôler les émissions de mercure au Canada, c'est-à-dire les standards pancanadiens mis au point par le Conseil canadien des ministres de l'Environnement, est un autre mécanisme qui n'a pas force

Canada-wide standards have been agreed for mercury emissions from base metal smelters and waste incineration, mercury-containing lamps, dental amalgam waste and, most recently, coal-fired electric powered generation plants.

Each province has a responsibility for implementing these standards and, as such, the degree to which they are binding or enforceable depends on the jurisdiction. However, in terms of mercury, all the Canada-wide standards are voluntary. As such, emitters of mercury are encouraged to make determined efforts at achieving the standards while no enforcement tools exist.

In fact, before the Canada-wide standards on mercury emissions from coal-fired power plants was adopted, Ontario's Minister of the Environment said that Ontario would not be able to meet its commitment.

Like pollution prevention plans, the fact that the Canada-wide standards are not binding or enforceable has meant that once they have come into effect, they have had minimal impacts. The Canada-wide standards are, in essence, voluntary objectives with little means for follow-up or accountability.

However, there are tools under CEPA which can be effective and can produce results. Mercury is listed as a toxic substance under Schedule 1 of CEPA, which means it can be regulated under the act. Section 93 of CEPA allows the government to make regulations with respect to a toxic substance on a wide variety of issues, including: the quantity or concentration of the substance that may be released into the environment; the places or areas where the substance may be released; the quantity of the substance that may be manufactured, processed, used, offered for sale or sold in Canada; and the quantity or concentration of the substance that may be contained in any product that is manufactured, imported, exported, offered for sale or sold in Canada.

Despite these tools, only one regulation on mercury has been enacted by the federal government. As I noted earlier, that is the regulation on chlor-alkali. Again, there is only one facility in Canada that must be regulated in this regard.

CEPA also contains provisions on the virtual elimination of certain toxic substances. Under section 77(4) of CEPA, substances that have the following attributes may be proposed for virtual elimination: the substance must be persistent and bioaccumulative; the presence of the substance in the environment must result primarily from human activity; the substance must not be a naturally occurring radionuclide or a naturally occurring inorganic substance.

Mercury has each of these attributes and should be listed on the virtual elimination list. The reason it has not been listed is, reportedly, that mercury is a naturally occurring substance and,

exécutoire. On a convenu de standards pancanadiens relatifs aux émissions provenant des fonderies et des incinérateurs, aux lampes contenant du mercure, aux résidus d'amalgames dentaires ou, plus récemment, aux centrales thermiques alimentées au charbon.

Chaque province est responsable de la mise en œuvre de ces normes, de sorte que le degré d'exécution peut varier d'une province à une autre. Toutefois, en ce qui concerne le mercure, tous les standards pancanadiens sont facultatifs. Par conséquent, on encourage les émetteurs de mercure à déployer des efforts soutenus pour respecter les normes, même s'il n'existe aucun outil d'exécution.

De fait, avant que les standards pancanadiens relatifs aux émissions de mercure de centrales thermiques alimentées au charbon ne soient adoptés, le ministre de l'Environnement de l'Ontario déclarait que sa province n'arriverait pas à remplir ses engagements.

Du fait que, tout comme les plans de prévention de la pollution, les standards pancanadiens soient non exécutoires, leur entrée en vigueur a une incidence minime. Les standards pancanadiens sont essentiellement des objectifs auxquels on adhère de façon volontaire, et à l'égard desquels les mesures de contrôle ou de responsabilisation sont limitées.

Toutefois, la LCPE prévoit certains outils qui peuvent être efficaces et qui peuvent produire des résultats. Le mercure est inscrit à titre de substance toxique à l'annexe 1 de la LCPE, ce qui veut dire qu'on peut le réglementer en vertu de la loi. L'article 93 de la LCPE permet au gouvernement de prendre des règlements à l'égard d'un large éventail d'enjeux touchant une substance toxique donnée, y compris : la quantité ou la concentration de la substance qui peut être rejetée dans l'environnement; les endroits ou les zones où la substance peut être rejetée; la quantité de la substance qui peut être fabriquée, traitée, utilisée, offerte en vente ou vendue au Canada; et la quantité ou la concentration de la substance que peut contenir tout produit fabriqué, importé, mis en vente ou vendu au Canada ou destiné à l'exportation.

Malgré l'existence de ces outils, le gouvernement fédéral n'a pris qu'un seul règlement à l'égard du mercure. Comme je l'ai déjà mentionné, il s'agit du règlement relatif aux fabriques de chlore. Encore une fois, il n'y a qu'un seul établissement au Canada visé par cette réglementation.

La LCPE s'assortit également de dispositions relatives à la quasi-élimination de certaines substances toxiques. En vertu du paragraphe 77(4) de la LCPE, les substances qui satisfont aux critères suivants peuvent faire l'objet d'une proposition de quasi-élimination : la substance doit être persistante et bioaccumulable; la présence de la substance dans l'environnement doit découler principalement de l'activité humaine; et la substance ne doit pas être une substance inorganique d'origine naturelle ou un radionucléide d'origine naturelle.

Le mercure satisfait à tous ces critères et devrait être ajouté à la liste de quasi-élimination. On dit que le mercure n'a pas été inscrit à cette liste parce qu'il s'agit d'une substance d'origine naturelle,

therefore, does not qualify under the second criteria: the presence of the substance in the environment results primarily from human activity.

However, Environment Canada itself states that half of the mercury in the environment is from human activities. The idea of waiting until more mercury accumulates in our environment before taking action seems counterproductive.

Following the lead of other jurisdictions, including Sweden, there is a need to regulate mercury, so that human-caused sources of mercury are eliminated. Presently, no substances whatsoever have been placed on the virtual elimination list under CEPA. It is time that mercury became the first. However, again, it is a question of political will.

On October 19 of this year, the federal government published its notice of intent to regulate several air pollutants, including mercury. This initiative potentially reflects some political will to take regulatory action on toxic substances. However, the notice provides no specifics regarding regulations focusing on mercury, and the proposed time frames for bringing regulations into force on this and other air pollutants are very long.

On October 19, the federal government introduced a bill to amend CEPA and to create Canada's clean air act. In this bill, mercury is designated as an air pollutant. Although, no proposal to correspondingly delete mercury from CEPA's Schedule 1 has yet been made, such an initiative could diminish the government's ability to effectively regulate this substance.

Former Supreme Court of Canada Justice Gerard La Forest has stressed that the government should not alter the existing provisions on mercury under CEPA. He states:

The task of devising new environmental provisions, which would provide the tools for the protection of the environment equivalent to those provided by CEPA, is fraught with danger.

Arguments have been raised that designating mercury as an air pollutant may raise issues of constitutional law about whether the federal government has the jurisdiction to enact legislation on air pollutants. The Constitution does not delineate federal authority to pass laws regarding the environment as the environment was not a pressing issue at the time of Confederation.

Past Supreme Court of Canada decisions have found that the federal government has the power to enact legislation on toxic substances. However, again, there has not been any judicial comment on whether the federal government has the authority to pass legislation on air pollutants, as defined by the new bill. To

de sorte qu'il ne satisfait pas au deuxième critère, selon lequel la présence de la substance dans l'environnement est due principalement à l'activité humaine.

Toutefois, Environnement Canada déclare que la moitié du mercure dans l'environnement découle de l'activité humaine. Je crois qu'il serait fâcheux d'attendre qu'il s'accumule encore davantage de mercure dans notre environnement avant qu'on prenne des mesures.

Il faut suivre l'exemple d'autres pays, comme la Suède, et réglementer le mercure afin qu'on puisse éliminer les sources de mercure liées à l'activité humaine. À l'heure actuelle, pas même une substance n'a été inscrite sur la liste de quasi-élimination prévue dans la LCPE. Le temps est venu de faire en sorte que le mercure soit la première substance inscrite. Mais, encore une fois, c'est une question de volonté politique.

Le 19 octobre de cette année, le gouvernement fédéral publiait son avis d'intention de réglementer plusieurs polluants atmosphériques, y compris le mercure. Cette initiative dénote peut-être une certaine volonté politique de prendre des mesures réglementaires à l'égard des substances toxiques. Toutefois, l'avis ne fournit aucun détail concernant la réglementation relative au mercure, et les délais proposés pour la mise en vigueur de la réglementation relative à ce polluant atmosphérique et à d'autres sont très longs.

Le 19 octobre, le gouvernement fédéral déposait un projet de loi visant à modifier la LCPE et à créer une Loi canadienne sur la qualité de l'air. Dans ce projet de loi, le mercure est désigné à titre de polluant atmosphérique. Bien qu'aucune proposition visant à supprimer le mercure de l'annexe 1 de la LCPE ne soit mise de l'avant pour l'instant, une telle initiative pourrait miner la capacité du gouvernement de réglementer cette substance de façon efficace.

L'ex-juge de la Cour suprême du Canada, Gerard La Forest, a insisté sur le fait que le gouvernement ne devrait pas modifier les dispositions actuelles de la LCPE relatives au mercure. Il a déclaré ce qui suit :

La tâche qui consiste à élaborer de nouvelles dispositions environnementales prévoyant la création d'outils de protection de l'environnement équivalant à ceux que prévoit la LCPE n'est pas sans danger.

Certains ont fait valoir que la désignation du mercure à titre de polluant atmosphérique pourrait occasionner tout un débat constitutionnel sur la compétence du gouvernement fédéral en matière de législation relative aux polluants de l'air. La Constitution n'habilite pas le gouvernement fédéral à promulguer des lois relatives à l'environnement, car l'environnement n'était pas un enjeu important à l'époque de la Confédération.

Des arrêts antérieurs de la Cour suprême du Canada montrent que le gouvernement fédéral a le pouvoir d'adopter une loi relative aux substances toxiques. Mais, encore une fois, aucun tribunal n'a été appelé à déterminer si le gouvernement fédéral est habilité à promulguer une loi sur les polluants atmosphériques,

subject the environmental laws on mercury to such a challenge by designating it as an air pollutant is unnecessary and potentially problematic.

Our submission is that the key to improving CEPA is to generate political will — to provide the mechanisms in CEPA to encourage political will to effectively put forward regulations that will make a difference. There are two main problems with CEPA that must be addressed in order to strengthen the political will to enact effective regulations and diminish the health, economic and environmental harm that mercury emissions cause.

First, CEPA's provisions on public participation and transparency must be strengthened. Mechanisms must be put in place that permit citizens to petition the government to enact regulations, pollution prevention plans and equivalency agreements under the act, and to be engaged in consultations on their drafting. Mechanisms must also be created that allow the public to monitor activities in the pollution prevention planning and Canada-wide standards processes and enforcement of regulations.

Second, the scope of the regulations that can be passed to regulate mercury should be expanded, providing greater flexibility in regulatory approaches. These approaches must aim to eliminate mercury emissions from all human-induced sources.

Regulatory actions should include the ability of the ministers to provide incentives for the use of substitutes for mercury in products, renewable energy and conservation and for the internalization of environmental and health costs and the costs of production. If regulatory action can take new or innovative binding approaches to regulating mercury, the political will to take such actions may increase.

Incentives for enforcement of pollution prevention plans, Canada-wide standards and regulations must also be strengthened under CEPA. Provisions should be included that encourage citizens to participate in enforcing the act. Monitoring and review mechanisms regarding the implementation of Canada-wide standards, pollution prevention plans and regulations should be created that encourage public involvement, transparency, and social and corporate responsibility and accountability.

Barriers preventing citizens from engaging in pollution production actions under Part X of CEPA should be examined and removed. The threshold hurdles to such actions, and to the right to bring a damages claim, must be lowered.

telle que définie dans le nouveau projet de loi. Il serait inutile et peut-être problématique de soumettre les lois environnementales régissant le mercure à une telle épreuve en désignant cette substance à titre de polluant atmosphérique.

Nous estimons que l'amélioration de la LCPE passe par la volonté politique. Autrement dit, il faut enchâsser dans la LCPE les mécanismes nécessaires pour stimuler la volonté politique d'agir de façon dynamique et de mettre de l'avant une réglementation qui va changer les choses. Il y a à l'égard de la LCPE deux grands problèmes qu'il nous faudra régler afin de renforcer la volonté politique de prendre des règlements efficaces et d'atténuer les répercussions des émissions de mercure sur la santé, sur l'économie et sur l'environnement.

Premièrement, les dispositions de la LCPE relatives à la participation publique et à la transparence doivent être renforcées. Il faut mettre sur pied des mécanismes permettant aux citoyens de présenter une requête invitant le gouvernement à prendre des règlements et à prescrire des plans de prévention de la pollution et des accords d'équivalence sous le régime de la loi, et de prendre part aux consultations relatives à l'élaboration de ces instruments. Il faut également créer des mécanismes qui permettent au public de suivre les activités s'inscrivant dans les processus de planification de la prévention de la pollution et d'élaboration de standards pancanadiens ainsi que d'application des règles.

Deuxièmement, on devrait étendre la portée de la réglementation qu'on peut établir à l'égard du mercure afin d'accroître la souplesse des démarches réglementaires. Ces démarches doivent viser à éliminer toute émission de mercure issue de l'activité humaine.

Les mesures de réglementation devraient habiliter les ministres à offrir des incitatifs liés à l'utilisation de substituts du mercure dans des produits, à la consommation et à la conservation d'énergie renouvelable et à l'intégration des coûts de production et des coûts liés à l'environnement et à la santé. Si les mesures de réglementation proposent des méthodes de réglementation nouvelles ou innovatrices et exécutoires à l'égard du mercure, la volonté politique de recourir à de telles méthodes peut s'accroître.

La fourniture d'incitatifs liés à l'exécution de plans de prévention de la pollution, des standards pancanadiens et des règles doit également être renforcée sous le régime de la LCPE. On devrait prendre des dispositions qui encouragent les citoyens à participer à l'exécution de la loi. On devrait créer des mécanismes de contrôle et d'examen de la mise en œuvre des standards pancanadiens, des plans de prévention de la pollution et des règles, de façon à encourager la participation du public, la transparence et la responsabilisation de la société et des entreprises.

Il faut déterminer ce qui empêche les citoyens de prendre des mesures de prévention de la pollution en vertu de la partie 10 de la LCPE, et éliminer ces obstacles. Il faudrait réduire les seuils à partir desquels on peut prendre de telles mesures et tenter une action en dommages-intérêts.

Another suggestion is that fine-splitting provisions, based on the Fisheries Act regulations, should be included in CEPA. Guidelines regarding the Attorney General's entitlement to stay and take over private prosecutions of regulatory offences should be set forth, which provide incentives for citizens to bring forward private prosecutions. The courts should also be empowered to order the recovery of costs incurred in the investigation and prosecution of offences under the act, in relation to private prosecutions.

To conclude, given the lack of political will to take action under CEPA on mercury, the act has not met its objectives of preventing mercury pollution and protecting the environment and human health from its harmful effects. Significant changes to mercury are not needed; however, consideration should be given to strengthening the act, which will increase the political will to take decisive regulatory action on mercury.

A focus on encouraging public participation in the regulatory decision-making process, expanding the scope of binding regulatory actions and promoting the enforcement of regulations once they have been passed are important means to generate the political will and awareness needed to reduce mercury emissions and the harmful effects they have on our health, economy and environment.

Dr. Kapil Khatter, Director of Health and Environment, Pollution Watch: I am a family doctor, and I am with Pollution Watch. Pollution Watch is a project of two environmental groups: Environmental Defence and the Canadian Environmental Law Association.

I have been following the CEPA review closely and am very interested in how the act can be improved to deal with toxic substances like mercury. My presentation will differ from the brief that should be in front of you — I have slightly different information.

Mercury is a serious problem in our environment. For all that we have done to reduce emissions, our emissions are still magnitudes higher than we can afford them to be.

Mercury is exquisitely toxic. When we talk about toxic exposure to mercury, we talk in micrograms. The Canadian acceptable intake level for a 10-kilogram child is five micrograms of mercury, yet we are still emitting mercury in the tonnes — a tonne being a trillion times more than the little microgram that can cause harm.

We should not be acting satisfied that we have done enough. In fact, when we speak of what we have done on mercury through the CEPA, the answer is next to nothing. It is not CEPA action on mercury that has taken us from being horrible, in terms of our mercury emissions, to just bad. Most of the mercury reduction

On suggère aussi que soient enchâssées dans la LCPE des dispositions relatives au partage d'amendes analogues à celles qu'on trouve dans le Règlement de la Loi sur les pêches. On devrait mettre de l'avant des lignes directrices concernant le droit du procureur général de suspendre et de prendre en charge des poursuites intentées au privé à l'égard de violations du règlement, ce qui inciterait les citoyens à engager des poursuites au privé. Les tribunaux devraient aussi être habilités à ordonner, dans le cas de poursuites au privé, le recouvrement des coûts engagés aux fins de l'enquête et des poursuites judiciaires relatives à des infractions à la loi.

En somme, vu l'absence de volonté politique de prendre en vertu de la LCPE des mesures relatives au mercure, les objectifs de la loi relativement à la prévention de la pollution au mercure et à la protection de l'environnement et de la santé humaine contre ses effets néfastes n'ont pas été réalisés. Il n'est pas nécessaire d'apporter des changements importants à l'égard du mercure; on devrait plutôt envisager de renforcer la loi, de façon à accroître la volonté politique de prendre des mesures réglementaires décisives à l'égard du mercure.

La prise de mesures ciblées pour encourager la participation du public au processus décisionnel réglementaire, l'élargissement de la portée des mesures réglementaires exécutoires et la promotion de l'exécution des règles adoptées sont autant de mesures importantes pour générer la sensibilisation et la volonté politiques nécessaires pour réduire les émissions de mercure et leurs effets néfastes sur notre santé, sur l'économie et sur l'environnement.

Dr Kapil Khatter, directeur de la santé et de l'environnement, Pollution Watch : Je suis médecin de famille, et je représente Pollution Watch. Pollution Watch est un projet lancé par deux groupes environnementaux : Environmental Defence et l'Association canadienne du droit de l'environnement.

Je suis l'examen de la LCPE de près, et je m'intéresse énormément aux façons d'améliorer la loi pour qu'on puisse prendre des mesures à l'égard de substances toxiques comme le mercure. Mon exposé sera différent du mémoire que vous devriez avoir en main : les renseignements que j'ai à vous fournir sont légèrement différents.

Le mercure est un grave problème dans notre environnement. Malgré tout ce que nous avons fait pour réduire les émissions, nos émissions sont toujours d'une ampleur supérieure à ce que nous pouvons nous permettre.

Le mercure est extrêmement toxique. Lorsqu'on parle d'exposition toxique au mercure, il n'est question que de microgrammes. Au Canada, la dose de mercure acceptable pour un enfant de 10 kilogrammes est de cinq microgrammes, mais nous émettons toujours des tonnes et des tonnes de mercure, et une tonne, c'est un billion de fois plus que le tout petit microgramme qui peut à lui seul faire du mal.

Nous ne devrions pas croire que nous en avons fait assez. De fait, si on se penche sur ce qui a été fait en vertu de la LCPE à l'égard du mercure, on constatera qu'à peu près rien n'a été fait. Ce n'est pas grâce à la LCPE que nous sommes passés d'épouvantables à médiocres, pour ce qui est des émissions de

that has happened has been a co-benefit of upgrades meant to reduce other emissions, like sulphur dioxides to prevent acid rain. Much of the rest of it has come through regulations from other countries. The United States legislated restrictions on mercury in paint and in batteries, and Canadians have since benefited from this.

Where has this gotten us so far? Of the over 2,000 fish consumption advisories in Canada each year, more than 97 per cent of them are for mercury. In 30 per cent of Ontario lakes, even the small fish are above the safe limit. The larger the fish, the more likely that it will be above the limit.

Our particular mercury hot spots are the Arctic and Atlantic Canada. Commercial fish in parts of the Arctic are consistently above Health Canada guidelines; 16 per cent of people living in northern Aboriginal communities have over 100 micrograms per litre of mercury in their blood. That is, they have five times the level that Health Canada says is the beginning of increasing risk from mercury.

Wildlife studies in Atlantic Canada have shown that loons and other wildlife have the highest levels of mercury in North America. Atlantic Canada is not polluted with mercury because of Asian factories. This is locally emitted mercury in the Maritimes, and from the Great Lakes and other lakes in North America.

We cannot afford to shrug our shoulders and blame the problem on Asia. We are part of the problem. Nearly 40 per cent of mercury pollution in North America begins in North America. Yes, we do need international agreements to protect Canadians from global mercury sources; but we can only demand of others what we have done ourselves.

Instead, we continue to permit the use and release of large amounts of mercury. We use over five tonnes of mercury for filling teeth; 10 tonnes go into consumer products each year; and air emissions from reporting facilities over the last five years have hovered around the five-tonne level.

How does CEPA need to be improved so we can better deal with the mercury problem? First, it needs to be used to deal with toxic substances like mercury when they are in consumer and medical products. There is no rational reason why Health Canada should continue to license the sale of mercury thermometers when there are perfectly good and affordable alternatives. A broken thermometer flushed down the sink or thrown in the garbage is, by itself, enough mercury to cause harm.

mercure. La majeure partie de la réduction des émissions de mercure est une conséquence indirecte de mises à niveau visant à réduire les émissions d'autres substances, comme l'anhydride sulfureux, pour prévenir les pluies acides. Une part importante du reste des réductions découle de la réglementation prise par d'autres pays. Les États-Unis ont établi des contraintes légales à l'égard de l'utilisation du mercure dans la peinture et dans les piles, et les Canadiens tirent avantage de cela.

Où cela nous a-t-il menés? Plus de 97 p. 100 des quelque 2 000 avis sur la consommation du poisson émis au Canada à chaque année concernent le mercure. Dans 30 p. 100 des lacs de l'Ontario, même les petits poissons vont au-delà du seuil acceptable. Plus le poisson est gros, plus il est probable que sa teneur en mercure soit supérieure à la limite acceptable.

Les régions arctique et atlantique du Canada sont des points particulièrement chauds en ce qui concerne la contamination au mercure. Le poisson de certaines zones arctiques destinées au commerce affiche toujours une teneur en mercure supérieure aux lignes directrices de Santé Canada; 16 p. 100 des gens qui vivent dans les collectivités autochtones du Nord ont plus de 100 microgrammes de mercure par litre de sang. Autrement dit, leur niveau de mercure est cinq fois plus élevé que le niveau où, selon Santé Canada, il y a un risque accru.

Des études sur la faune du Canada atlantique montrent que les huards et d'autres animaux sauvages affichent le niveau de mercure le plus élevé en Amérique du Nord. La pollution au mercure du Canada atlantique ne provient pas des usines asiatiques. Il s'agit de mercure émis localement dans les Maritimes, dans les Grands Lacs et dans d'autres lacs d'Amérique du Nord.

Nous ne pouvons pas nous permettre de hausser les épaules et de blâmer l'Asie. Nous faisons partie du problème. Près de 40 p. 100 de la pollution au mercure en Amérique du Nord commence en Amérique du Nord. Certes, nous devons conclure des accords internationaux en vue de protéger les Canadiens contre les sources mondiales de mercure, mais nous ne pouvons exiger des autres ce que nous exigeons de nous-mêmes.

Or, nous continuons de permettre l'utilisation et l'émission de grandes quantités de mercure. Nous utilisons plus de cinq tonnes de mercure pour l'obturation dentaire; dix tonnes de mercure se retrouvent dans des produits de consommation chaque année; et les émissions atmosphériques des établissements tenus de produire une déclaration se situent autour de cinq tonnes depuis cinq ans.

Comment peut-on améliorer la LCPE afin que nous puissions nous attaquer plus efficacement au problème du mercure? Premièrement, il faut y recourir pour éliminer les substances toxiques, comme le mercure, qui se retrouvent dans des produits de consommation et des produits médicaux. Rien ne justifie le fait que Santé Canada continue d'autoriser la vente de thermomètres au mercure lorsqu'il y a des solutions de rechange tout à fait acceptables et abordables. Un thermomètre brisé qu'on jette aux ordures ou qu'on vide dans l'évier contient suffisamment de mercure pour causer des dommages.

Second, virtual elimination in the act needs to be fixed. Virtual elimination has not been used yet since CEPA 1999 was put in place, and only one substance has been proposed.

We should be working toward the elimination of the human sources of mercury, given that mercury is toxic, is persistent in the environment and accumulates in our bodies. The definition of virtual elimination in CEPA, however, excludes mercury because it is a naturally occurring substance. This should not be keeping us from virtually eliminating the human contribution of mercury to the environment.

Finally, the Great Lakes-St. Lawrence Basin, as it is for many other pollutants, is one of our major sources of mercury — and one of the major sources of mercury pollution in Atlantic Canada — due to the amount of industry and the size of the population.

We feel that CEPA should recognize such hot spots and include special measures to deal with our worst sources of pollution. Thank you.

Senator Cochrane: Last week, two doctors appeared before our committee from the Canadian Dental Association. With regard to your last comment about thermometers, you say some have been dumped down into the sink and disposed of in that manner. We were told that does not happen.

There is a specific way of disposing of such items, and it is combined with several other substances. After that, they are put through scrubbers, and no toxic substances are released. Do you want to comment on that?

Dr. Khatter: When I mentioned thermometers, I was referring to the private sale to citizens in Canada. Given there are digital thermometers that are just as accurate and affordable, there is no reason to sell thermometers containing toxic substances.

Senator Milne: Are you talking about mercury or amalgam in the thermometers?

Dr. Khatter: I was talking about thermometers. Do you want to talk about it in terms of amalgam?

Senator Cochrane: This is with respect to mercury in thermometers. You stated that everything is flushed down the kitchen sink or the bathroom sink, and then it appears in our soil and in our waters. Was that not what you were referring to?

The Chairman: I believe Dr. Khatter is saying that if and when we flush a mercury thermometer down the sink or put it in the garbage, it then gets into the environment.

Senator Cochrane: However, that is not done anymore.

Dr. Khatter: I would hope health care institutions and dental offices take care of any mercury spill properly and deal with it as a hazardous product.

Deuxièmement, il faut remanier les dispositions de la loi relative à la quasi-élimination. On ne s'est pas prévalu de la quasi-élimination depuis la promulgation de la LCPE de 1999, et une seule substance a été proposée à cette fin.

Nous devrions nous affairer à éliminer les sources humaines de mercure, car le mercure est toxique, il est persistant dans l'environnement, et il s'accumule dans notre corps. Malheureusement, la définition établie dans la LCPE aux fins de la quasi-élimination exclut le mercure parce qu'il s'agit d'une substance d'origine naturelle. Cela ne devrait pas nous empêcher de procéder à la quasi-élimination des émissions de mercure découlant de l'activité humaine.

Enfin, le bassin des Grands Lacs et du Saint-Laurent, comme c'est le cas pour de nombreux autres polluants, est l'une de nos principales sources de mercure — et l'une des principales sources de pollution au mercure dans le Canada atlantique — en raison de l'ampleur du développement industriel et de la densité de population.

Nous estimons que la LCPE devrait reconnaître ces points chauds et prévoir des mesures spéciales visant à éliminer nos pires sources de pollution. Merci.

Le sénateur Cochrane : La semaine dernière, deux médecins ont témoigné devant notre comité au nom de l'Association dentaire canadienne. Concernant votre dernier commentaire au sujet des thermomètres, vous dites qu'il y en a qui ont été vidés dans l'évier et jetés de cette façon. On nous a dit qu'une telle chose n'arrive pas.

Il y a une façon particulière d'éliminer ces articles, et on les combine avec plusieurs autres substances. Après cela, on les place dans des épurateurs, et aucune substance toxique n'est rejetée. Avez-vous quelque chose à ajouter à cet égard?

Dr Khatter : Quand j'ai mentionné les thermomètres, je parlais de la vente privée aux citoyens du Canada. Puisqu'il existe des thermomètres numériques tout aussi précis et abordables, il n'y a aucune raison de vendre des thermomètres qui contiennent des substances toxiques.

Le sénateur Milne : Parlez-vous de la présence de mercure ou d'amalgame dans les thermomètres?

Dr Khatter : Je parlais de thermomètres. Voulez-vous qu'on aborde la question des amalgames?

Le sénateur Cochrane : Il est question du mercure dans les thermomètres. Vous avez dit qu'on jette le mercure dans l'évier de la cuisine ou de la salle de bain, et qu'il se retrouve dans notre sol et dans notre eau. N'est-ce pas ce que vous vouliez dire?

Le président : Je crois que le Dr Khatter dit que si nous jetons le mercure d'un thermomètre dans l'évier ou si nous jetons le thermomètre aux ordures, alors le mercure se retrouve dans l'environnement.

Le sénateur Cochrane : Mais on ne fait plus cela.

Dr Khatter : J'ose espérer que les établissements de santé et les cabinets dentaires prennent toutes les mesures nécessaires à l'égard du mercure, et le traitent comme un produit dangereux.

I was referring to when the average Canadian has a mercury thermometer in their house, they accidentally break it in the sink while washing it and it is flushed down the drain. There is no reason to continually use those thermometers in our homes. That is risky. The exposure to inhalation, as well as what ends up in the environment, is not safe.

Senator Cochrane: Are you happy with the dental associations' thermometer disposal methods?

Dr. Khatter: I have not followed them very closely. We are doing a better job in terms of what we call end-of-pipe control, where there is filtering and there are processes to reduce the amount of mercury that dentists are putting into the waste stream.

My understanding is the regulations do not cover all dentists. There are independent dentists who do not follow the same rules. I am not absolutely sure about that.

Senator Cochrane: They were talking about the fillings for teeth and the mercury contained in them.

Dr. Khatter: There has been a lot of progress made. One of the arguments is, if there are alternatives for mercury fillings, instead of taking an end-of-pipe approach where we try to reduce the amount of pollution occurring through dentistry, we should not be using mercury fillings at all.

Other countries like Sweden and countries in Europe have moved toward banning mercury fillings, partially for health reasons and partially for environmental reasons. I feel we can do better than simply trying to reduce the pollution that happens. We still end up with five tonnes.

Because mercury is an element, it is conserved. It does not disappear. Even if we capture the mercury and keep it from going down the sink, it still needs to be land-filled in a hazardous waste dump or put somewhere else.

Senator Cochrane: You mentioned mercury appearing in the wildlife of Atlantic Canada. Where did you say this was coming from?

Dr. Khatter: Because prevailing winds in North America tend to run west to east, Atlantic Canada is most at risk of receiving anything west of them. Environment Canada believes part of the pollution in Atlantic Canada is local, but the other parts come from the Great Lakes basin, from northeastern United States and from all other places in North America west of Atlantic Canada.

Senator Cochrane: Are you aware of any review or summary that has been completed recognizing which provinces have adopted the various mercury Canada-wide standards? How well are the provinces doing in implementing regulations for the reduction of this mercury release?

Mon commentaire concerne plutôt le Canadien moyen qui brise accidentellement un thermomètre au mercure en le nettoyant dans l'évier. Il n'y a aucune raison de continuer d'utiliser ces thermomètres à la maison. C'est risqué. La possibilité d'inhalation et la présence de cette substance dans l'environnement sont dangereuses.

Le sénateur Cochrane : Êtes-vous satisfait des méthodes d'élimination des thermomètres préconisées par l'association dentaire?

Dr Khatter : Je n'ai pas suivi cela de très près. Nous avons réalisé des progrès au chapitre de ce que nous appelons le contrôle au point de rejet où l'on prévoit un filtrage et l'on applique des méthodes pour réduire la quantité de mercure rejetée par les dentistes.

Je crois savoir que la réglementation ne vise pas tous les dentistes. Il y a des dentistes indépendants qui ne suivent pas les mêmes règles. Je ne suis pas absolument certain de cela.

Le sénateur Cochrane : Ils parlaient du contenu en mercure dans les amalgames.

Dr Khatter : On a fait beaucoup de progrès. Certains font valoir que, s'il y a des solutions de rechange à l'amalgame, au lieu d'assurer un contrôle au point de rejet en vue de tenter de réduire la pollution occasionnée par la dentisterie, nous ne devrions tout simplement pas utiliser d'amalgame aux fins de l'obturation.

D'autres pays, comme la Suède et d'autres pays d'Europe, ont pris des mesures en vue d'interdire l'utilisation d'amalgame, en partie pour des raisons de santé et en partie pour des raisons environnementales. Je crois que nous pouvons faire mieux que tout simplement tenter de réduire la pollution. Nous finissons tout de même avec cinq tonnes.

Parce que le mercure est un élément, il se conserve. Il ne disparaît pas. Même si nous captions le mercure et nous l'empêchons de couler dans l'évier, il faut tout de même l'enfouir dans un lieu d'élimination de déchets dangereux ou le mettre ailleurs.

Le sénateur Cochrane : Vous avez mentionné la présence de mercure dans la faune du Canada atlantique. D'où avez-vous dit que provient ce mercure?

Dr Khatter : Puisque les vents dominants en Amérique du Nord soufflent généralement d'ouest en est, le Canada atlantique est le plus à risque de recevoir tout ce qui vient de l'ouest. Environnement Canada attribue une partie de la pollution du Canada atlantique à des sources locales, mais le reste vient du bassin des Grands Lacs, du nord-est des États-Unis et de toutes les autres régions nord-américaines situées à l'ouest du Canada atlantique.

Le sénateur Cochrane : Êtes-vous au courant d'un examen ou d'un bilan permettant de déterminer quelles provinces ont adopté les divers standards pancanadiens relatifs au mercure? Les provinces font-elles bonne figure au chapitre de la mise en œuvre de la réglementation relative à la réduction des émissions de mercure?

Mr. Wilkins: With respect to the Canada-wide standards on mercury, all of the provinces have used voluntary approaches for regulating mercury. We do not have any standards that can be enforced by the government.

A good example is Ontario. When the commitment was made to reduce mercury emissions, they were planning on phasing out coal-fired power plants. They have since abandoned the decision to accomplish that by a targeted date. As a consequence, they are unable to get even close to the level of reductions they had planned to attain.

Without strict regulatory requirements throughout the provinces, we will not make the type of progress that we could if we had mandatory regulations on mercury emissions.

Dr. Khatter: I wish to follow up on that. Canada-wide standards are an example of how we in Canada are abdicating the responsibility we have under CEPA to deal with the problem concretely.

A lot of Canadians are confused by the fact that we often think of ourselves as being better at managing environmental problems than the United States, yet the United States tends to use their legislation to regulate substances; for instance, mercury in paints and in batteries.

Our voluntary agreement and the slowness of the process under CEPA means we are way behind. The only reason some of these benefits have occurred is a result of countries like the U.S. moving ahead of us.

Senator Cochrane: What can we do about the mercury that goes up to the Arctic from other countries? Are we working on the international front to reduce mercury releases?

Mr. Wilkins: There has been talk on the international level about having a global mercury convention, which the European Union and a number of developing country states are actively promoting.

Canada has taken a different position. My understanding is that Canada wants to work toward a voluntary approach for regulating mercury on the international level. They are looking at partnerships and such.

Internationally, there is some movement toward a convention, but it is at a very early stage.

Canada, on the international scene, could provide a model for other countries. China, a case that people often refer to, has reached such a degree of economic expansion, and the demand for energy in that country is so high, there are a huge number of coal-fired plants being built there.

If Canada could act as a model for how mercury emission reductions can be accomplished, other countries like China, Brazil and India would have a standard to follow or on which to set their sights.

M. Wilkins : En ce qui concerne les standards pancanadiens relatifs au mercure, toutes les provinces ont pris des mesures volontaires en vue de réglementer le mercure. Nous ne disposons d'aucune norme susceptible d'être exécutée par le gouvernement.

L'Ontario est un bon exemple de cela. À l'époque où on s'engageait à réduire les émissions de mercure, cette province prévoyait éliminer graduellement les centrales thermiques alimentées au charbon. On a depuis renoncé à faire cela d'ici une date cible. Par conséquent, l'Ontario est incapable même de s'approcher du niveau de réduction qu'il comptait atteindre.

En l'absence d'exigences réglementaires rigoureuses dans toutes les provinces, nous ne pourrions réaliser autant de progrès que si nous pouvions miser sur une réglementation obligatoire relative aux émissions de mercure.

Dr Khatter : J'aimerais ajouter quelque chose à cet égard. Les standards pancanadiens sont un exemple patent de la façon dont le Canada se dérobe à la responsabilité que lui confère la LCPE de prendre des mesures concrètes pour régler le problème.

Bien souvent, nous nous croyons supérieurs aux Américains pour ce qui est de gérer les problèmes environnementaux; or, de nombreux Canadiens sont déçus d'apprendre que les États-Unis ont tendance à recourir à des instruments législatifs pour réglementer les substances, comme le mercure dans la peinture et les piles.

Grâce à notre utilisation d'ententes volontaires et à la lenteur du processus prévu dans la LCPE, nous accusons un retard important. Si nous avons tiré un quelconque avantage, c'est uniquement grâce à l'initiative de pays comme les États-Unis qui ont réagi avant nous.

Le sénateur Cochrane : Que pouvons-nous faire au sujet du mercure qui part d'autres pays et monte jusqu'à l'Arctique. Est-ce que nous travaillons à la réduction des émissions de mercure à l'échelle internationale?

M. Wilkins : On parle actuellement, sur la scène internationale, de créer une convention mondiale sur le mercure, et l'Union européenne et un certain nombre de pays en développement en font activement la promotion.

Le Canada a adopté une position différente. Je crois savoir que le Canada privilégie l'adoption d'une démarche volontaire aux fins de la réglementation du mercure à l'échelle internationale. On cherche à établir des partenariats, et ce genre de choses.

Il y a un certain mouvement international à l'égard de la création d'une convention, mais tout cela est très préliminaire.

Le Canada, sur la scène internationale, pourrait servir d'exemple pour d'autres pays. La Chine, exemple souvent soulevé, connaît une telle expansion économique, est confrontée à une demande d'énergie si élevée, qu'on y bâtit d'innombrables centrales thermiques alimentées au charbon.

Si le Canada montrait l'exemple au chapitre de la réduction des émissions de mercure, d'autres pays, comme la Chine, le Brésil et l'Inde, auraient un modèle à suivre, ou un objectif à atteindre.

Already, a good proportion — about 47 per cent — of the mercury we receive comes from Asia. If we can set the standard high, other countries will follow and the harmful effects in Canada will be reduced.

Senator Cochrane: Have you seen any improvements recently in China and such places?

Mr. Wilkins: I have not monitored the situation in China personally, but I understand they are experiencing explosive economic growth. To accommodate the need for energy, there is a huge expansion in coal-fired plants being built. As a result of that, without strong regulations in China, we will feel the impacts of that growth.

Senator Cochrane: Have you seen any of these regulations imposed recently?

Mr. Wilkins: Not that I am aware of. It is something I can follow up on with you, if you wish.

Senator Milne: I do not understand, Mr. Wilkins, precisely what you mean by “set the standards high.” Mercury is mercury. What kind of standards are you talking about?

Mr. Wilkins: I am referring to standards for mercury emissions. If Canada is able to set regulations under CEPA that require coal-fired plants, for example, to emit only a certain small amount of mercury, countries like China would be able to look at Canada, see that it is indeed possible, that the international standard is at the Canadian level, and then they will follow suit. They will also, in turn, install scrubbers into their coal-fired plants and reduce the amount of mercury they emit. Thus, the impact from their emissions will be lessened in Canada.

Senator Milne: That would seem to be a pie-in-the-sky not a mercury-in-the-sky scenario. I doubt that China would pay much attention to what Canada is doing in this area.

Mr. Wilkins: If I may respond, Canada, in the past, has tried hard to have stronger emission standards than the U.S. It is difficult for Canada to simply tell other countries that they should have stronger standards when ours are weak. If we want other countries to have strong standards, we have to have strong standards.

The Chairman: Mr. Wilkins, there are 155 coal-fired generating stations on the books in the United States. Some are being built and some are in the planning stages. Do you have information indicating that they are equipped with scrubbers to reduce mercury emissions at the high level you are talking about? Are we tilting against a windmill? With those 155 new plants, the extent of coal-burning in the United States will fill the air with mercury. It is not hard to imagine why Canadians would ask why we should bother to do anything about it here, because it will be obviated by the Americans.

Déjà, une bonne proportion — environ 47 p. 100 — du mercure que nous recevons vient de l'Asie. Si nous adoptons des normes rigoureuses, d'autres pays emboîteront le pas, et les effets néfastes au Canada seront réduits.

Le sénateur Cochrane : Avez-vous constaté des améliorations dans des pays comme la Chine récemment?

M. Wilkins : Je n'ai pas suivi la situation en Chine, mais je crois savoir que ce pays connaît une croissance économique explosive. En vue de composer avec la demande d'énergie, les centrales thermiques au charbon se multiplient. Par conséquent, vu l'absence de règles rigoureuses en Chine, nous subissons les contre-coups de cette croissance.

Le sénateur Cochrane : A-t-on récemment imposé de telles règles quelque part?

M. Wilkins : Pas à ma connaissance. Je peux m'informer et assurer un suivi auprès de vous, si vous voulez.

Le sénateur Milne : Je ne comprends pas, monsieur Wilkins, ce que vous entendez par « adopter des normes rigoureuses ». Le mercure, c'est le mercure. De quel type de normes voulez-vous parler?

M. Wilkins : Je parle de normes relatives aux émissions de mercure. Si le Canada était en mesure, en vertu de la LCPE, de prendre un règlement selon lequel les centrales thermiques au charbon, par exemple, ne peuvent émettre qu'une certaine quantité modeste de mercure, des pays comme la Chine verraient ce qui se fait au Canada, constateraient que de telles réductions sont possibles et que la norme internationale correspond à celle du Canada, et ils emboîteraient le pas. Ils installeraient à leur tour des épurateurs dans leurs centrales alimentées au charbon et réduiraient leurs émissions de mercure. Ainsi, l'impact de leurs émissions sur le Canada sera réduit.

Le sénateur Milne : J'ai bien l'impression que ce sont des paroles en l'air, pour ne pas dire du mercure dans l'air. Je doute fort que la Chine se préoccupe de ce que fait le Canada à cet égard.

M. Wilkins : Si vous me permettez de répondre : par le passé, le Canada a travaillé dur pour se doter de normes plus rigoureuses que celles des États-Unis à l'égard des émissions. Il est difficile pour le Canada de simplement dire à d'autres pays qu'ils devraient se doter de normes plus rigoureuses lorsque les siennes sont faibles. Si nous voulons que les autres pays établissent des normes rigoureuses, nous devons faire de même.

Le président : Monsieur Wilkins, il y a officiellement 155 centrales au charbon aux États-Unis. Certaines sont en cours de construction, et d'autres sont prévues. Disposez-vous d'informations montrant que ces établissements sont dotés d'épurateurs permettant d'obtenir une réduction des émissions de mercure de l'ordre dont vous avez parlé? Le combat est-il perdu d'avance? Avec ces 155 nouvelles centrales, la consommation de charbon à grande échelle aux États-Unis va remplir l'air de mercure. On pourrait aisément comprendre que les Canadiens se demandent à quoi bon prendre des mesures ici, car nos efforts seront rendus inutiles par les Américains.

Mr. Wilkins: Massachusetts and Connecticut have put forward regulations that will require reductions in mercury emissions by 90 per cent to 95 per cent. Other states have high emission standards as well. I understand that under the former Clinton administration, there was an initiative to significantly reduce mercury emissions, but that has been put on hold recently. There is significant awareness in the United States of the problem. On many pollution issues, the United States has done a much better job than we have done, I am afraid to say.

Senator Adams: Mr. Wilkins, you mentioned in your brief that there should be something in the Fisheries Act with respect to mercury. Could you explain a bit about mercury in fish and what we could do vis-à-vis the Fisheries Act to reduce those mercury amounts?

Mr. Wilkins: One way to encourage private prosecutions under CEPA, so that the public can ensure the regulations are enforced, is to use fine-splitting. In the regulations under the Fisheries Act, there is a provision such that an individual, who goes forward with a private prosecution under the Fisheries Act and is successful, is entitled to split the fines. They will receive half the fines awarded and the government will receive the other half. This fine-splitting encourages the public to enforce the Fisheries Act, but could inspire the public to enforce CEPA as well and to actively engage in the issues.

The Chairman: Would it not also involve encouraging the ecological equivalent of ambulance chasers?

Mr. Wilkins: In a sense, you could interpret it that way but people who go forward with private prosecutions under CEPA would do it seriously. The record under the Fisheries Act has not shown that kind of activity happening. It can be termed in that way, but it is not that way in reality.

Senator Kenny: I have a supplementary on the same topic, if I may. How high are the fines?

Mr. Wilkins: I do not have the figures for fines under the Fisheries Act, but I could obtain that information for the committee.

Senator Kenny: Are the amounts trivial?

Mr. Wilkins: No.

Senator Kenny: What consequences would there be for someone who pursued a prosecution but it was found that the charge was baseless?

M. Wilkins : Le Massachusetts et le Connecticut ont mis de l'avant des règlements qui exigent des réductions des émissions de mercure de l'ordre de 90 à 95 p. 100. D'autres États appliquent également des normes rigoureuses à l'égard des émissions. Je crois savoir qu'il y a eu, sous le gouvernement Clinton, une initiative visant à réduire de façon considérable les émissions de mercure, mais cette initiative a été mise sur la glace récemment. Aux États-Unis, on est très sensibilisé à ce problème. Cela me peine de le dire, mais les États-Unis font bien meilleure figure que nous à l'égard d'un grand nombre d'enjeux liés à la pollution.

Le sénateur Adams : Monsieur Wilkins, vous mentionnez dans votre mémoire qu'on devrait enchâsser des dispositions relatives au mercure dans la Loi sur les pêches. Pourriez-vous nous expliquer un peu ce qui se passe à l'égard du mercure dans les poissons et ce que nous pourrions faire par l'entremise de la Loi sur les pêches pour réduire ces quantités de mercure?

M. Wilkins : L'une des façons d'encourager les poursuites au privé en vertu de la LCPE, afin que le public puisse veiller à ce que la réglementation soit respectée, consiste à recourir au partage des amendes. Dans le Règlement de la Loi sur les pêches, il y a une disposition selon laquelle une personne qui intente des poursuites au privé en vertu de la Loi sur les pêches et qui obtient gain de cause a droit à sa part des amendes qui seront versées. Elle recevra la moitié des amendes versées par la partie fautive, et le gouvernement recevra l'autre moitié. Ce partage des amendes encourage le public à surveiller l'exécution de la Loi sur les pêches, et un tel mécanisme pourrait également inspirer le public à assurer l'exécution de la LCPE et à s'intéresser activement aux enjeux.

Le président : Est-ce que cela ne va pas encourager certains opportunistes à tirer profit des lois relatives à l'environnement?

M. Wilkins : D'une certaine façon, on pourrait présenter la situation sous cet angle, mais les gens qui engagent au privé des poursuites en vertu de la LCPE prennent la chose au sérieux. Les antécédents de poursuites en vertu de la Loi sur les pêches ne permettent pas de conclure que de telles choses se produisent. On pourrait présenter la situation de cette façon, mais cela ne reflète d'aucune façon la réalité.

Le sénateur Kenny : J'ai une question supplémentaire sur le même sujet, si vous permettez. À combien se chiffrent les amendes?

M. Wilkins : J'ignore le montant des amendes prévues dans la Loi sur les pêches, mais je pourrais obtenir ces renseignements pour les membres du comité.

Le sénateur Kenny : S'agit-il de sommes négligeables?

M. Wilkins : Non.

Le sénateur Kenny : Qu'arrive-t-il à la personne qui engage des poursuites lorsque le tribunal conclut que les accusations portées sont non fondées?

Mr. Wilkins: For an environmental prosecution under CEPA, there are numerous mechanisms that allow the courts to stay proceedings that are frivolous or vexatious. These kinds of prosecutions would never get to the stage of being deemed groundless.

Senator Kenny: How much effort goes into someone who is defending themselves from a charge before the charges are stayed? Who compensates them for that exercise?

Mr. Wilkins: The problem arises from lack of resources on the part of the federal government to enforce the regulations under the legislation. There are not enough enforcement officers, so there are not many prosecutions under the Fisheries Act.

Senator Kenny: Mr. Wilkins, I am with you on that. We once added them up, and it worked out to one and one-quarter prosecutions per province. The committee was not impressed with the determination of the government to make this act a reality. Having said that, you are recommending, to the committee, that we have bounty hunters with a view to claiming half the fine. At some time, with significant fines, someone will declare the profit centre for exploitation, which leads me to consider the poor person on the other end of it. We do not know until they go through the process, of course, but they will find that when they are charged, it is a very expensive deal for which to mount a defence.

You can say that they should take comfort because the courts will protect them and will stay the charges, but many steps in the process take place before that can happen. A prudent person would engage a lawyer or lawyers, who would engage the experts, and a great deal of time would be spent simply because they requested an appearance in a court of law. The consequences would be so great that they would not want to risk arriving unprepared. The judge might well throw it out; but, in the interim, they have incurred lost time and lost money. However, the person prosecuting does not have any consequences to face if they are ambulance chasing.

Mr. Wilkins: That is the wrong term for it.

Senator Kenny: They are doing it because they are trying to make money. It is a pejorative term and I should not have used it.

Mr. Wilkins: I do not feel there is much money to be made. There are few incentives for public interest litigants to go forward. If an award under the Fisheries Act is \$100,000, then the individual will make \$50,000. Will that cover the legal fees that the private interest person has to face to bring the prosecution? It probably would not, so I do not believe there is money to be made. It is an incentive to cover costs for bringing private prosecutions.

M. Wilkins : Dans le cas de poursuites en vertu de la LCPE, les tribunaux disposent de nombreux mécanismes leur permettant de suspendre les procédures futiles et vexatoires. Ce genre de poursuites ne se rendraient jamais jusqu'à l'étape où on conclut qu'elles sont non fondées.

Le sénateur Kenny : Quelle est l'ampleur de l'effort que doit déployer une personne qui prépare sa défense à l'égard d'accusations qui finissent par être annulées? Qui va l'indemniser à l'égard de cet exercice?

M. Wilkins : Le problème procède du manque de ressources du gouvernement fédéral pour appliquer le règlement de la loi. Il n'y a pas suffisamment d'agents affectés à l'exécution, de sorte que peu de poursuites sont engagées en vertu de la Loi sur les pêches.

Le sénateur Kenny : Monsieur Wilkins, je suis d'accord avec vous sur cette question. Nous avons fait le calcul un jour, et nous sommes arrivés à une poursuite et quart par province. Le comité n'était pas impressionné par la détermination du gouvernement d'assurer l'exécution de cette loi. Cela dit, vous recommandez au comité de recourir à des chasseurs de prime qui réclameront la moitié des amendes. À un moment donné, avec des amendes considérables, quelqu'un va finir par qualifier cela d'exploitation, ce qui m'incite à tenir compte des pauvres personnes qui feront les frais du processus. Nous ne le saurons que lorsqu'elles subiront le processus, bien sûr, et elles apprendront qu'il est très coûteux de préparer sa défense contre de telles accusations.

Vous pouvez les rassurer en disant que les tribunaux vont les protéger et surseoir aux accusations, mais de nombreuses étapes du processus doivent avoir lieu avant que cela ne se produise. Une personne prudente retiendrait les services d'un avocat ou d'avocats, qui, à leur tour, feraient appel à des experts, et on consacrerait énormément de temps simplement parce qu'elle a été citée à comparaître devant un tribunal. Les conséquences possibles sont si graves qu'elle ne voudrait pas prendre le risque de se présenter devant le tribunal sans se préparer. Il est bien possible que le juge annule les poursuites, mais, en attendant, l'accusé a perdu du temps et de l'argent. Quant à la personne qui porte les accusations, elle ne subit aucune conséquence fâcheuse s'il s'avère qu'elle a engagé des poursuites à des fins opportunistes.

M. Wilkins : Ce n'est pas la bonne façon de décrire la situation.

Le sénateur Kenny : Ils le font parce qu'ils tentent de faire de l'argent. C'est un terme péjoratif, et je n'aurais pas dû l'utiliser.

M. Wilkins : Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'argent à faire. Il y a quelques incitatifs pour encourager les protecteurs de l'intérêt public à engager des poursuites. Si on impose, en vertu de la Loi sur les pêches, une amende de 100 000 \$, alors cette personne empochera 50 000 \$. Est-ce que cela va couvrir les frais juridiques engagés par cette partie du secteur privé pour engager les poursuites? Probablement pas, alors je ne crois pas qu'il y a de l'argent à faire. Il s'agit d'un incitatif visant à couvrir les coûts de poursuites privées.

Senator Kenny: You were recommending this course of action to the committee just now. The Chairman and I raise the point that some people, perhaps not the majority, bring frivolous and vexatious actions because they deem it sport.

You talked about a fine of \$100,000 shared by the government and the prosecuting individual if successful. I would say that \$50,000 is pretty fair incentive for someone who does frivolous things to take a shot at it, especially given that there are no consequences of any concern.

Mr. Wilkins: There are consequences. If a person brings a frivolous claim, they will still incur significant legal fees to bring the claim forward. If they do not win, they will not receive any compensation and they might face cost consequences from the court. There are significant disincentives for ambulance chasers. We need public interest for litigation to go forward because without some incentive, there will be no prosecutions of these offences. The general public should not have to do it themselves and not have a way to recoup their losses from legal fees. It is not a money-making enterprise, but it is incentive for public-interest litigants to move forward without having to face significant legal fees.

Senator Adams: I have a question that is especially about the fishery and dragging the bottom of the sea. Sometimes the bottom of the sea contains mercury. In Nunavut, we are concerned; we do not want to repeat what happened in the East with cod. We are living in the high Arctic with different water temperatures. The draggers come up to fish in Nunavut; the vessels are huge, catching fish and perhaps disturbing mercury at the same time. We do not want to see dragging; we want gillnetting and hook fishing in Nunavut.

Seventy-nine per cent of the Arctic population have some level of mercury. Maybe it has something to do with the food we eat. A couple of weeks ago, people were here from the automotive companies and other departments and organizations. I asked them where most of the mercury is coming from; the ground, meat, et cetera. A number of years ago, when Sheila Copps was still the Minister of the Environment, she went up to Broughton Island. They were surprised to find high levels of mercury in breast-feeding women, who ate the meat and blubber of whales. I want to find out why 79 per cent of our population have mercury in their systems when we only have 9 per cent of the Canadian population in the Arctic. When we live up there without any big factories why do we have higher mercury levels?

Dr. Khatter: It has been talked about here that there is both global transport and northern transport of mercury from the south, the Great Lakes region. Mercury production outside the

Le sénateur Kenny : Vous venez tout juste de recommander cette démarche aux membres du comité. Le président et moi-même faisons valoir que certaines personnes, peut-être pas la majorité, lancent des procédures futiles et vexatoires parce qu'elles veulent se donner un défi à relever.

Vous avez parlé du partage d'une amende de 100 000 \$ par le gouvernement et le poursuivant, si ce dernier obtient gain de cause. Je dirais qu'une somme de 50 000 \$ constitue un incitatif plutôt intéressant pour une personne qui fait des choses futiles au cas où cela fonctionnerait, d'autant plus qu'il n'y a aucune conséquence fâcheuse en cas de refus de la demande.

M. Wilkins : Il y a des conséquences. Si une personne engage une procédure futile, elle devra tout de même assumer des frais juridiques considérables pour amorcer le processus. Si elle ne gagne pas, elle ne sera pas indemnisée, et pourrait se faire imposer des sanctions pécuniaires par le tribunal. De nombreux facteurs contribuent à dissuader les opportunistes. Nous devons inciter les protecteurs de l'intérêt public à engager des poursuites, car si nous n'offrons pas un quelconque incitatif, il n'y aura pas de poursuites à l'égard de ces infractions. Le grand public ne devrait pas avoir à le faire lui-même, sans qu'on lui procure un moyen de couvrir ses frais juridiques. Il s'agit non pas d'un mécanisme lucratif, mais bien d'un incitatif ayant pour but d'encourager les protecteurs de l'intérêt public à engager des poursuites sans avoir à encourir des frais juridiques considérables.

Le sénateur Adams : J'ai une question qui porte tout particulièrement sur les pêches et le chalutage au fond de la mer. Il y a parfois du mercure sur le sol marin. Au Nunavut, cela nous préoccupe; nous ne voulons pas répéter l'erreur commise dans l'est à l'égard de la morue. Nous vivons dans l'Extrême arctique, où la température de l'eau est différente. Les chalutiers montent au Nunavut pour pêcher; les navires de pêche sont énormes, ils attrapent du poisson et agitent peut-être en même temps le mercure qui se trouve au fond. Nous ne voulons pas voir de chalutiers au Nunavut : nous ne voulons que des fileyeurs et des ligneurs.

On dit que 79 p. 100 des membres de la population de l'Arctique affichent un certain niveau de mercure dans leur sang. Cela a peut-être quelque chose à voir avec ce que nous mangeons. Il y a quelques semaines, nous avons entendu le témoignage de représentants de sociétés de l'industrie automobile et d'autres ministères et organismes. Je leur ai demandé d'où vient la majeure partie du mercure — du sol, de la viande ou autre. Il y a un certain nombre d'années, Sheila Copps, alors ministre de l'Environnement, s'était rendue à Broughton Island. On s'est étonné de trouver un niveau élevé de mercure dans le sang de femmes qui allaitaient et qui se nourrissent de viande et de gras de baleine. J'aimerais bien savoir pourquoi 79 p. 100 de notre population dans l'Arctique a du mercure dans le sang, quand nous ne constituons que 9 p. 100 de la population canadienne. Nous vivons là-bas, dans un endroit où il n'y a pas de grosses usines, alors pourquoi notre niveau de mercure est-il si élevé?

Dr Khatter : On a parlé ici du fait que le Nord reçoit du mercure d'autres pays du monde et du sud du pays, de la région des Grands Lacs. Le mercure produit ailleurs que dans l'Arctique

Arctic ends up being deposited there because of the temperatures. The primary sources through food are still seafood and fish, but because of the diet of country food or wild game, it is also a source. Health Canada's research on northern contamination is finding contamination that they are worried about. Scientists are looking at the question of whether breast-feeding and eating country food in the North is still okay. We are trying to balance out the cultural and nutritional importance versus the danger of the mercury.

It is important, but very sad that we have to ask those questions instead of backing up and asking why are we polluting fish and country food in the first place.

Senator Adams: Mostly, it comes from the factories and other industries and not so much from the ground. Is it because we are living in colder weather that it is easier to deposit up North, coming through the water?

Dr. Khatter: Outside of hydroelectric reservoirs, mercury is increasing in some of the lakes because of the dam. The majority of it is atmospheric, so it is through the air and then it deposits because of the temperature change. It is airborne, where 40 per cent of that is within North America going north, and just over half is coming from other parts of the world.

Senator Adams: What percentage of mercury would be needed in the body before it was fatal?

Dr. Khatter: What we consider to be a safe level, in terms of an intake, is quite low. In the United States, the blood level they have determined to be the safe blood level is under 6 micrograms; so a very small amount. In my brief, you will see that in the United States where the Arctic population is very small, the Environmental Protection Agency has concluded that 375,000 children are at risk for problems due to mercury because of the number of women that are above that safe limit.

We have not done that kind of research in Canada. The discussion around biomonitoring in Canada is about that research in the Arctic, in Atlantic Canada and elsewhere. We anticipate that the number of mothers and children at risk in Canada, as a percentage of the population, would be higher than in the United States.

The Chairman: I wish to introduce you to Senator Tardif who has been long recognized as one of Canada's foremost advocates and defenders of minority linguistic and cultural rights and for her considerable contribution to secondary and post-secondary education. She was appointed to the Senate in 2005 and is a member of the Standing Senate Committee on Official Languages and the Standing Senate Committee on Rules, Procedures and the Rights of Parliament.

finir par se déposer là-bas en raison de la température. Les principales sources alimentaires de mercure sont toujours les fruits de mer et le poisson, mais puisque cette population se nourrit d'aliments traditionnels ou de gibier, c'est également une source. Les recherches de Santé Canada sur la contamination dans le Nord font état d'un degré de contamination inquiétant. Des chercheurs tentent de déterminer si l'allaitement et la consommation d'aliments traditionnels dans le Nord est encore acceptable. Nous tentons d'établir l'équilibre entre l'importance culturelle et nutritionnelle et le danger que pose le mercure.

Bien que ces questions soient importantes, il est très regrettable de devoir poser ces questions au lieu de retourner à la case départ et de nous demander pourquoi nous contaminons les poissons et les aliments traditionnels.

Le sénateur Adams : Le mercure provient non pas tant du sol, mais surtout des usines et d'autres industries. Est-ce parce que nous vivons dans un climat plus froid que le mercure se dépose plus facilement dans le Nord, dans l'eau?

Dr Khatter : À l'extérieur des réservoirs hydroélectriques, le taux de mercure s'accroît dans certains lacs, en raison des barrages. La majorité de cette contamination est de nature atmosphérique, de sorte que le mercure se déplace dans l'air et se dépose en raison du changement de température. Il se déplace dans l'air, et 40 p. 100 de la substance provient du territoire nord-américain et se déplace vers le nord, et un peu plus de la moitié provient d'autres pays du monde.

Le sénateur Adams : Combien de mercure faudrait-il avoir dans l'organisme pour que ce soit fatal?

Dr Khatter : Le taux que nous considérons comme sécuritaire, au chapitre de la consommation, est plutôt bas. Aux États-Unis, on a déterminé que le niveau sécuritaire de mercure dans le sang est inférieur à 6 microgrammes, alors c'est une très petite quantité. Vous pourrez lire dans mon mémoire qu'aux États-Unis, où la population arctique est très modeste, l'Environmental Protection Agency a conclu que 375 000 enfants courent le risque d'éprouver des problèmes de santé liés au mercure en raison du nombre de femmes dont le taux de mercure dans le sang est supérieur au seuil sécuritaire.

Nous n'avons pas effectué ce genre de recherche au Canada. Le débat entourant la biosurveillance au Canada concerne la tenue de telles recherches dans l'Arctique, dans le Canada atlantique et ailleurs. Nous nous attendons à ce que le nombre de mères et d'enfants à risque au Canada, par rapport à la population totale, soit plus élevé qu'aux États-Unis.

Le président : Je tiens à vous présenter le sénateur Tardif, depuis longtemps reconnue pour le rôle de premier plan qu'elle a joué au chapitre de la promotion et de la défense des droits linguistiques et culturels des minorités au Canada, et pour sa contribution considérable dans le domaine de l'éducation secondaire et postsecondaire. Elle a été nommée au Sénat en 2005, et elle siège au sein des Comités sénatoriaux permanents des langues officielles et du Règlement, de la procédure et des droits du Parlement.

Senator Tardif: We have spoken about mercury in thermometers and I wonder how you feel about other mercury-containing products and whether they are adequately regulated under CEPA under the Hazardous Products Act?

Dr. Khatter: Nothing has been done under CEPA in terms of mercury in products to date. The only action taken under the Hazardous Products Act has been dealing with surface coatings for children's toys so children are protected from direct contact. By and large most of the mercury is out of fungicides and paints. That is not due to Canadian regulations; it is primarily due to regulations in the U.S. and elsewhere.

I understand from the presentation by Environment Canada, they are saying their upcoming mercury strategy is likely to address the question of mercury in consumer products, and we look forward to that. We have been looking for an approach that comes out of CEPA rather than out of the Hazardous Products Act. CEPA is substance based, and the Hazardous Products Act is product based. We say get mercury out of products broadly.

There may be exceptions where mercury needs to be in a product because there is no alternative, and we need to have the lowest level of mercury possible. Instead of going through the Hazardous Products Act process where each and every product that needs to have mercury needs a regulation, let us have a rule about mercury in consumer products and make exceptions where needed.

The Chairman: Do we know of any products that use mercury for which there is not a substitute?

Mr. Wilkins: I understand there are substitutes for most products, however energy efficient light bulbs are one for which a substitute has not been found. These are a recent innovation; but, hopefully, there will be substitutes for that as well.

Dr. Khatter: One of the largest numbers of products with mercury is various measuring items, so it would be a question of whether there are digital alternatives to those. One aspect is that often an alternative exists, is affordable and available; the other is if there is no alternative. Sometimes we need regulations with a phase-in time period in order to push the innovation toward making other changes. That is what we see when other jurisdictions, such as Europe and the U.S., bring in regulations that Canada is often too afraid to bring in.

Senator Tardif: Would your recommendation be to ban all products containing mercury, rather than trying to manage the disposal of products that contain mercury?

Mr. Khatter: My organization would support the idea that as long as there are cost-effective alternatives, there is no reason to be co-marketing the same product with mercury in it. There is a

Le sénateur Tardif : Nous avons parlé du mercure dans les thermomètres, et je me demande ce que vous pensez d'autres produits contenant du mercure : selon vous, sont-ils convenablement réglementés sous le régime de la LCPE et de la Loi sur les produits dangereux?

Dr Khatter : Pour l'instant, aucune mesure n'a été prise en vertu de la LCPE à l'égard des produits contenant du mercure. La seule mesure prise en vertu de la Loi sur les produits dangereux concerne l'application d'un enduit sur les jouets visant à protéger les enfants contre un contact direct. De façon générale, la majeure partie du mercure provient des fongicides et de la peinture. Cela découle non pas de la réglementation canadienne, mais bien surtout de la réglementation des États-Unis et d'ailleurs.

Je crois comprendre, à la lumière de l'exposé présenté par Environnement Canada, que sa nouvelle stratégie relative au mercure va probablement s'attaquer à la question du mercure dans les produits de consommation, et nous attendons cela avec impatience. Nous faisons appel à une démarche qui miserait non pas sur la Loi sur les produits dangereux, mais bien sur la LCPE. La LCPE s'intéresse aux substances, alors que la Loi sur les produits dangereux s'attache aux produits. Ce que nous voulons, c'est que le mercure soit éliminé de l'ensemble des produits.

Il peut y avoir des exceptions où un produit donné doit contenir du mercure, car il n'y a aucune solution de rechange, et nous devons veiller à ce que ces produits contiennent le moins de mercure possible. Au lieu de lancer un processus en vertu de la Loi sur les produits dangereux selon lequel chaque produit devant contenir du mercure doit faire l'objet d'un règlement, adoptons une règle relative au mercure dans les produits de consommation, et établissons des exceptions au besoin.

Le président : À votre connaissance, y a-t-il des produits contenant du mercure à l'égard desquels il n'y a aucun substitut?

M. Wilkins : Je crois savoir qu'il y a des substituts pour la plupart des produits, mais ce n'est pas le cas des ampoules éconergétiques. Toutefois, il s'agit d'une innovation récente, et on espère que des solutions de rechange seront découvertes pour cela aussi.

Dr Khatter : L'une des principales catégories de produits contenant du mercure regroupe divers instruments de mesure, alors il s'agirait de déterminer s'il y a des solutions de rechange numériques. D'un côté, il existe souvent une solution de rechange abordable et disponible; de l'autre, il n'y a pas de solution de rechange. Il faut parfois prendre un règlement assorti d'un délai de mise en œuvre graduelle pour promouvoir l'innovation et favoriser des changements supplémentaires. C'est ce qui se produit lorsque d'autres administrations, comme l'Europe et les États-Unis, adoptent des règlements que le Canada, bien souvent, a trop peur d'établir.

Le sénateur Tardif : Recommandez-vous l'interdiction totale des produits contenant du mercure plutôt que la prise de mesures pour gérer l'élimination de produits qui contiennent du mercure?

Dr Khatter : Mon organisme adhère à l'idée selon laquelle il n'y a pas lieu de mettre sur le marché des produits contenant du mercure s'il y a des solutions de rechange rentables. Dans le cas

trade-off with energy efficient lighting. We understand why, at this point, we still may want to switch to fluorescent lighting, even though it has a small amount of mercury. Mercury thermometers are a perfect example of a product we are trying to get off the market, where Health Canada does not want to say it cannot be used or sold.

Senator Tardif: I understand, with the recently tabled clean air bill, that mercury will stay in Schedule 1, but will also be included as an air pollutant. Will this be better for regulating mercury?

Mr. Wilkins: I do not feel the clean air bill makes much of a difference. My understanding is that the new provisions essentially take the existing provisions in CEPA and redefine substances currently on the toxic list as air pollutants. There are no new mechanisms under the clean air bill that do not already exist in CEPA. It will not give the government additional tools for addressing mercury. However, the intent to regulate, which came along with the clean air bill on October 19, is an indication of political will to regulate. That is a great change and a good indication from the government that we will be moving forward on strong regulatory action on toxic substances, including mercury.

Just to follow up on a previous question regarding the elimination of mercury in Canada; it is a goal that some countries have. Sweden is aiming to become mercury-free by 2007. This goal can be achieved and some countries are aiming to achieve it.

Senator Tardif: You have mentioned in your brief the need for more flexibility in regulations. How do you see that occurring?

Mr. Wilkins: Under the present CEPA, section 93, there is a fairly extensive list of ways in which regulations on toxic substances can be made. However, we believe that the scope of the regulations could be expanded to include incentives for substituting mercury-containing products for non-mercury-containing products. It could provide incentives for conservation of energy, for example, so that coal-fired plants are not needed. It could include the requirements for the internalization of externality, so that when the price of energy from a coal-fired plant is given, it includes the health and environmental costs of generating power from coal.

Senator Tardif: Essentially, you are saying that voluntary has not been effective in controlling mercury; we need to go to regulatory, but make it more flexible.

Mr. Wilkins: Clearly, I believe it should be regulatory. There should be strict requirements with goals for reducing mercury emissions to a level that virtually eliminates mercury. Regulatory measures are the way to do it. Canada-wide standards and the

des ampoules éconergétiques, il y a un avantage. Nous comprenons que les gens veulent tout de même passer à l'éclairage fluorescent, même s'il contient une petite quantité de mercure. Le thermomètre au mercure est un parfait exemple de produit que nous tentons d'éliminer du marché, et Santé Canada ne veut pas interdire l'utilisation ou la vente de ces thermomètres.

Le sénateur Tardif : Je crois savoir que le projet de loi sur la qualité de l'air qui a été déposé récemment prévoit que le mercure demeurera à l'annexe 1, mais qu'il sera également considéré comme un polluant atmosphérique. Est-ce que cela va faciliter la réglementation du mercure?

M. Wilkins : Je ne crois pas que le projet de loi sur la qualité de l'air va changer grand-chose. Je crois comprendre que les nouvelles dispositions reprennent essentiellement les dispositions existantes de la LCPE et qualifient les substances actuellement inscrites sur la liste des substances toxiques de polluants atmosphériques. Le projet de loi sur la qualité de l'air ne prévoit aucun nouveau mécanisme qui n'existe pas déjà dans la LCPE. Il ne procurera au gouvernement aucun outil supplémentaire au chapitre de la réglementation du mercure. Cependant, l'avis d'intention de réglementer, déposé en même temps que le projet de loi sur la qualité de l'air, le 19 octobre, témoigne d'une volonté politique de réglementer. C'est un grand changement qui laisse présager que le gouvernement ira de l'avant et prendra des mesures réglementaires musclées à l'égard des substances toxiques, y compris le mercure.

Concernant la question antérieure sur l'élimination du mercure au Canada, je tiens à dire que c'est un but que se sont donné certains pays. La Suède veut éliminer le mercure d'ici 2007. C'est un but qui peut être atteint, et certains pays prennent des mesures pour y parvenir.

Le sénateur Tardif : Dans votre mémoire, vous faites appel à une plus grande souplesse au chapitre de la réglementation. Quelle forme prendrait cette souplesse?

M. Wilkins : L'article 93 de la LCPE actuelle dresse une liste plutôt étendue de façons de prendre des règlements relatifs aux substances toxiques. Toutefois, nous croyons que la portée de la réglementation pourrait être étendue afin qu'on puisse offrir des incitatifs au remplacement de produits contenant du mercure par des produits sans mercure. On pourrait offrir des incitatifs en faveur de la conservation d'énergie, par exemple, afin qu'il ne soit pas nécessaire d'exploiter des centrales au charbon. On pourrait établir des exigences relatives à l'internalisation de facteurs externes, de façon à ce que le coût de l'énergie produite au moyen d'une centrale alimentée au charbon tienne compte des coûts en matière de santé et d'environnement qui découlent de la production d'énergie à partir du charbon.

Le sénateur Tardif : Essentiellement, vous dites que la démarche volontaire n'a pas permis de contrôler efficacement le mercure; nous devons passer à une démarche réglementaire, mais la rendre plus souple.

M. Wilkins : Je crois que la démarche devrait manifestement être de nature réglementaire. On devrait fixer des exigences strictes assorties de cibles de réduction des émissions de mercure favorisant la quasi-élimination du mercure. Le succès

pollution prevention plans that we have used in the past have not given the results necessary. We are still seeing the environmental, health and economic consequences of having mercury emissions at the level they are now.

The Chairman: Just to finish on that, we saw, from other witnesses in a previous meeting about this exact same subject, graphs that showed us that the reduction of industrial output of mercury in this country has been over 90 per cent. I am looking at the graph here of mercury management in Canada, the mercury emissions trend from 1970 to 2003. I do not know if you can see that graph, but when you say that there has not been much effect on the basis of the present voluntary regime, if that graph is partly true, those two things seem to be mutually exclusive. One of them is wrong. Is this right, or is it right to say that the present measures that have been voluntary have failed to significantly reduce mercury? Someone is really wrong here. Who is it?

Dr. Khatter: We are both right. The reduction has happened. However, we are not at a point where we can say we are not polluting the environment with too much mercury or that we are not risking health problems. We are arguing, and the evidence shows, that the reductions on this graph have nothing to do with the Canadian Environmental Protection Act and nothing to do with the voluntary agreements we have put together in Canada around mercury. The reductions you see from the 1970s were around the shutting of chlor-alkali plants and the regulations that happened then, long before CEPA. The further reductions into the 1990s were for sulphur dioxides and nitrogen dioxides for acid rain, and as a co-benefit the mercury came down, but not because we did something specific around mercury.

Part of what is calculated in this graph is the reduction in emissions from paints and batteries. That happened because the U.S. created regulations so that companies following the regulations in the U.S. took it out of the Canadian market. The Canada-wide standards and the voluntary agreements have had nothing to do with it, and we have done nothing under CEPA.

The Chairman: Putting aside whose fault it is or where the credit lies, is it true that there have been very significant — 85 or 90 per cent — reductions in industrial level mercury emissions in Canada since the 1970s?

Dr. Khatter: There have been significant reductions, but we are not out of the woods yet. The question is, if we do not take action now, will those reductions continue? We have been riding on other people's coattails so far.

passer par l'adoption de mesures réglementaires. Les standards pancanadiens et les plans de prévention de la pollution que nous avons utilisés dans le passé n'ont pas donné les résultats escomptés. Au niveau où sont les émissions de mercure à l'heure actuelle, nous subissons toujours les répercussions au chapitre de l'environnement, de la santé et de l'économie.

Le président : Pour terminer sur cette question, nous avons vu, dans le cadre de témoignages présentés à l'occasion d'une autre réunion sur le même sujet, des diagrammes nous montrant que la réduction des émissions industrielles de mercure au pays est supérieure à 90 p. 100. J'ai sous les yeux un diagramme illustrant la gestion du mercure au Canada, la tendance en matière d'émissions de mercure de 1970 à 2003. J'ignore si vous pouvez voir le diagramme, mais quand vous dites que le régime volontaire actuel n'a pas donné grand-chose, si ce diagramme est vrai, ne serait-ce partiellement, il semble que cela soit contradictoire. Quelqu'un a tort. Le diagramme reflète-t-il la réalité, ou a-t-on raison de dire que les mesures volontaires actuelles n'ont pas permis de réduire de façon considérable les émissions de mercure? Quelqu'un est vraiment dans l'erreur. Alors, qui est-ce?

Dr. Khatter : Nous avons tous deux raison. Il y a effectivement eu réduction des émissions. Cependant, nous n'en sommes pas au point où nous pouvons affirmer que nous ne polluons pas l'environnement avec trop de mercure ou que nous ne risquons pas des problèmes de santé. Nous faisons valoir, preuve à l'appui, que les réductions indiquées sur ce diagramme n'ont rien à voir avec la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, ni avec les accords volontaires relatifs au mercure que nous avons conclus au Canada. Les réductions que vous voyez, à partir des années 1970, découlent de la fermeture de fabriques de chlore et de règlements pris à cette époque, bien avant la LCPE. Les réductions supplémentaires qui ont marqué les années 1990 découlent d'efforts pour réduire les émissions d'anhydride sulfureux et de dioxyde d'azote, substances responsables des pluies acides; cela a occasionné une réduction parallèle des émissions de mercure, mais ce n'est pas imputable à des mesures propres au mercure.

Une partie de ce qui est calculé dans ce graphique tient à la réduction des émissions découlant de la peinture et des piles. Cela s'est produit parce que les États-Unis ont établi une réglementation, de sorte que les sociétés qui se plient à la réglementation américaine ont appliqué la même norme sur le marché canadien. Les standards pancanadiens et les accords volontaires n'ont rien à voir avec cette réduction, et nous n'avons pris aucune mesure en vertu de la LCPE.

Le président : Cessons pour un instant de chercher des coupables ou d'attribuer du mérite; a-t-on vraiment réalisé des réductions très importantes — de l'ordre de 85 ou de 90 p. 100 — des émissions industrielles de mercure au Canada depuis les années 1970?

Dr. Khatter : Il y a eu d'importantes réductions, mais on n'est pas sorti de l'auberge. La question qui s'impose à l'esprit est la suivante : si nous ne prenons pas immédiatement des mesures, est-ce que ces réductions vont continuer? Jusqu'à maintenant, nous avons profité des efforts des autres.

Senator Cochrane: Why were those chlor-alkali plants shut down?

Mr. Wilkins: My understanding is that in Canada they were not as competitive as in other countries; part of the reason is economic. With respect to CEPA, these reductions were prior to CEPA coming into force. Again, as my colleague states, it is not because of CEPA that these reductions happened, but because of other events and market conditions.

Senator Milne: If Canadian industry stopped emitting mercury today, how long would it take the mercury that has accumulated in country foods and in the fish in the oceans and lakes to dissipate, or would it ever?

Dr. Khatter: I am not sure how closely it has been calculated. I have heard the levels of mercury in the Great Lakes have gone down somewhat. For the goal of virtual elimination, of getting to a background level of mercury, it would take 100 years of not putting mercury into the Great Lakes. That is a ballpark estimate.

Senator Milne: You said that CEPA should be used to significantly reduce mercury use, Dr. Khatter, that emissions and transfers, special measures are needed. Health Canada needs to start through CEPA, but CEPA has so far been completely ineffective. What should be done to make it effective? What should these special measures be and how should CEPA be used to significantly reduce mercury use?

Dr. Khatter: There are three aspects. One is that, within CEPA, the powers are there to act on consumer products. There is a clause that makes that a little more fuzzy. We have been told that Health Canada is saying that thermometers are not the jurisdiction of the environment people, but rather the jurisdiction of the medical devices people. Therefore, no one is using CEPA. The act needs to be clarified so that we are absolutely clear that when something is CEPA toxic, and has been for decades, there is the power within CEPA to deal with it — be it in consumer products, medical products, pharmaceuticals or whatever.

Another aspect we have discussed is that there is a section on virtual elimination within CEPA, but it excludes substances like mercury — despite how toxic it is and despite the fact that it is persistent and bio-accumulative. We know that virtual elimination is not working and needs to be fixed. There is a broad consensus on that.

CEPA talks, in its preamble, of having an ecosystem approach. We feel CEPA needs to have teeth to go with that, in terms of how it deals with vulnerable ecosystems such as the Great Lakes-St. Lawrence Basin and the North. The Great Lakes-St. Lawrence Basin is particularly important because of the large amount of industry there. Forty-five per cent of toxic air

Le sénateur Cochrane : Pourquoi ces fabriques de chlore ont-elles fermé leurs portes?

M. Wilkins : Je crois savoir que les usines canadiennes n'étaient pas aussi concurrentielles que celles d'autres pays; cela tient partiellement à des motifs économiques. En ce qui concerne la LCPE, ces réductions sont antérieures à l'entrée en vigueur de la LCPE. Encore une fois, comme l'a déclaré mon collègue, ces réductions sont imputables non pas à la LCPE, mais bien à d'autres événements et à l'évolution du marché.

Le sénateur Milne : Si l'industrie canadienne cessait dès aujourd'hui d'émettre du mercure, combien de temps faudrait-il attendre avant que le mercure qui s'est accumulé dans les aliments traditionnels et dans le poisson des océans et des lacs se dissipe? Est-ce qu'il se dissipera un jour?

Dr Khatter : Je ne sais pas si on a effectué des calculs exacts. J'ai entendu dire que le niveau de mercure dans les Grands Lacs a baissé un peu. Pour ce qui est du but de la quasi-élimination, de ramener le mercure à un niveau naturel, il faudrait 100 ans à ne pas mettre de mercure dans les Grands Lacs. Ce n'est qu'une estimation grossière.

Le sénateur Milne : Docteur Khatter, vous dites qu'on devrait miser sur la LCPE en vue de réduire de façon considérable l'utilisation de mercure, qu'il faut prendre des mesures spéciales à l'égard des émissions et des transferts. Santé Canada doit commencer à prendre des mesures en vertu de la LCPE, mais, jusqu'à maintenant, la loi s'est révélée complètement inefficace. Que devrait-on faire pour la rendre efficace? Quelle forme devraient prendre ces mesures spéciales? Comment devrait-on utiliser la LCPE pour réduire considérablement l'utilisation de mercure?

Dr Khatter : Il y a trois aspects. Premièrement, la LCPE confère déjà des pouvoirs à l'égard des produits de consommation. Il y a une disposition qui rend cet aspect un peu plus confus. On nous a dit que Santé Canada estime que les thermomètres relèvent non pas des responsables de l'environnement, mais bien plutôt des responsables des dispositifs médicaux. Par conséquent, personne n'invoque la LCPE. Il faut clarifier la loi afin de prévoir très clairement qu'on peut prendre des mesures à l'égard d'une substance qui est toxique au sens où l'entend la LCPE — dans des produits de consommation, des produits médicaux, des produits pharmaceutiques ou autres choses — et qu'il l'est depuis des décennies.

Un autre aspect dont nous avons déjà parlé concerne la disposition de la LCPE relative à la quasi-élimination, qui exclut des substances comme le mercure — si toxique soit-il, malgré le fait qu'il est persistant et bioaccumulable. Nous savons que la disposition relative à la quasi-élimination ne fonctionne pas et doit être corrigée. Tout le monde s'entend sur cela.

Dans le préambule de la LCPE, on souligne l'importance d'adopter une approche basée sur les écosystèmes. Nous estimons que la LCPE doit prévoir des mesures musclées permettant de protéger des écosystèmes vulnérables, comme le bassin des Grands Lacs et du Saint-Laurent et le Nord. Le bassin des Grands Lacs et du Saint-Laurent est particulièrement important,

pollutants are pumped into the Great Lakes; hence, they contribute, to a large extent, to the contamination happening in the North.

Under CEPA, we would be looking for the development of a specific coordinating office with a plan to deal with the Great Lakes, from which the resources will flow.

Senator Milne: Mr. Wilkins, you said that there is yet no alternative for energy efficient light bulbs. Many people are converting to them; I have them throughout my house. They use less wattage and, therefore, less coal is burned.

The Chairman: However, there is a lot more mercury in your house.

Senator Milne: I gather that. What should be done to encourage people to dispose of these light bulbs safely, or is there any safe way to dispose of them?

Mr. Wilkins: First, incentives should be offered to encourage new innovations so that there are substitutes for mercury in light bulbs. Regulations under CEPA could provide incentives to develop new technologies.

Second, ensure that municipalities develop safe waste disposal systems for mercury and other hazardous wastes. In Toronto, we do not have an adequate disposal system for mercury products, and people are not aware of the mercury content in certain articles. There should be better labelling to make people aware that they are hazardous.

Senator Milne: I understand that dental waste must be disposed of safely in Ontario and Manitoba, where it is mandated by law. However, it is not in the rest of Canada.

Dr. Khatter, you said that Canada's recovery rate of mercury-containing bulbs is about 7 per cent. Do you mean thermometer bulbs or light bulbs?

Dr. Khatter: We are talking about energy efficient lighting.

Senator Milne: With lighting it is probably zero. People simply do not know.

Mr. Wilkins, you said that Sweden is working toward becoming mercury free. Is that a jurisdiction that Canada should copy in regard to processing mercury waste until we do get safe light bulbs? How do they do it there?

Mr. Wilkins: I am not sure. I am not an expert in EU or Swedish law. I can learn how they are disposing of mercury and report back to you.

The Chairman: That would be helpful.

en raison de l'imposante industrie qu'on y trouve. Quarante-cinq pour cent des polluants atmosphériques toxiques se retrouvent dans les Grands Lacs; ils contribuent donc, dans une large mesure, à la contamination du Nord.

Nous souhaitons que soit établi, en vertu de la LCPE, un bureau de coordination investi d'un mandat à l'égard des Grands Lacs et doté des ressources nécessaires.

Le sénateur Milne : Monsieur Wilkins, vous affirmez qu'il n'existe pas de solutions de rechange aux ampoules éconergétiques, du moins pour l'instant. De nombreuses personnes ont adopté ces ampoules; j'en ai dans toute ma maison. Elles consomment moins d'énergie, de sorte qu'on fait brûler moins de charbon.

Le président : Peut-être, mais il y a beaucoup plus de mercure dans votre maison.

Le sénateur Milne : C'est ce que je comprends. Que devrait-on faire pour encourager les gens à jeter ces ampoules de façon sécuritaire? Y a-t-il une façon sécuritaire de les éliminer?

M. Wilkins : D'abord, il faut offrir des indicatifs en faveur de l'innovation afin qu'on puisse remplacer le mercure dans les ampoules. Le Règlement de la LCPE pourrait offrir des incitatifs à la conception de nouvelles technologies.

Ensuite, il faudrait veiller à ce que les municipalités mettent au point des systèmes sécuritaires d'évacuation des déchets dangereux, comme le mercure. À Toronto, nous ne sommes pas dotés d'un système d'évacuation adéquat des produits contenant du mercure, et les gens ne sont pas au courant de la présence de mercure dans certains articles. On devrait améliorer l'étiquetage et veiller à ce que les gens sachent que ces produits sont dangereux.

Le sénateur Milne : Je crois savoir qu'il y a en Ontario et au Manitoba des lois qui exigent qu'on jette de façon sécuritaire les résidus d'amalgames dentaires. Cependant, cela n'est pas exigé dans le reste du Canada.

Docteur Khatter, vous avez dit que le taux de récupération des ampoules contenant du mercure au Canada est d'environ 7 p. 100. Parlez-vous d'ampoules de thermomètre ou d'ampoules pour l'éclairage?

Dr Khatter : Nous parlons d'ampoules éconergétiques.

Le sénateur Milne : Pour ce qui est de l'éclairage, le taux est probablement nul. Les gens ne sont tout simplement pas au courant.

Monsieur Wilkins, vous dites que la Suède s'efforce d'éliminer le mercure. Le Canada devrait-il imiter les efforts de ce pays pour ce qui est de gérer les déchets contenant du mercure jusqu'à ce que nous mettions au point des ampoules sécuritaires? Comment s'y prend-on en Suède?

M. Wilkins : Je ne suis pas certain. Je ne suis pas un expert du droit de l'UE ou de la Suède. Je peux m'informer de leurs méthodes d'élimination du mercure et vous en reparler plus tard.

Le président : Ce serait utile.

Senator Kenny: I do not understand the science of safe disposal. If it is an element that will continue to exist and persist notwithstanding, the amount of mercury that we have on earth now is the same as the amount of mercury we had on earth last year and will be the same as the amount of mercury we will have on earth next year.

Could you explain, in layman's language, how safe disposal makes a difference?

Mr. Wilkins: Much of the naturally occurring mercury is found deep underground, in coal, for example. We are taking the coal out of the ground, where it is essentially safe for us, because the mercury does not get into our water supply when it is in coal veins. When we take the coal out, we emit the mercury into our air and waters. We are taking it from a safe place and distributing it into places where it can significantly harm us.

Senator Kenny: Is there no place where a coal vein runs into water or is part of the water table? Is there no natural exposure to mercury?

Mr. Khatter: There is a very small background level of mercury. There are two aspects. One is what scientists talk about as the global pool of mercury that we can impact. This is the mercury that is no longer locked in the rocks; mercury that people have liberated and is now in circulation. We have to figure out how to safely dispose of this, because we cannot put it back in the rocks.

The other aspect is that mercury comes in different types. Inorganic mercury — mercury that is in the rocks — is not as harmful as mercury that has been acted upon by bacteria in a lake or a landfill. It becomes methylmercury, an organic type of mercury that is more harmful.

In terms of disposal, they are considering such methods as injecting it back underground. Smelters and other facilities decrease their emissions by scrubbing the mercury out and landfilling it on-site or sending it to hazardous waste facilities.

We have created this global pool of mercury, and the first step is to ensure that we stop liberating mercury as much as possible.

Senator Kenny: You talked about it disappearing from the Great Lakes in 100 years. Is there a device you could bring to measure the amount of mercury in this room?

Dr. Khatter: We could measure the mercury in the air. When talking about mercury in the Great Lakes, they are referring to the level of dissolved mercury in the water, mercury in the fish, other wildlife and the sediment, which would probably be the last area to clean out.

Le sénateur Kenny : Je ne comprends pas le principe de l'élimination sécuritaire. S'il s'agit d'un élément qui continuera d'exister et de persister, quoi qu'on fasse, la quantité de mercure que nous avons sur la Terre à l'heure actuelle est la quantité de mercure que nous avons sur la Terre l'an dernier, et nous aurons la même quantité de mercure sur la Terre l'an prochain.

Pourriez-vous nous expliquer, en termes simples, en quoi l'élimination sécuritaire change quelque chose?

M. Wilkins : Une part importante du mercure présent dans la nature se trouve dans le sous-sol, dans le charbon, par exemple. Nous extrayons le charbon du sous-sol, où le mercure, essentiellement, ne constitue pas un danger pour nous, car il ne se retrouve pas dans notre eau lorsqu'il est emprisonné dans une passée charbonneuse. Quand nous extrayons le charbon, nous laissons le mercure s'échapper dans notre air et dans l'eau. Nous laissons le mercure s'échapper d'un lieu sûr et le laissons aller à des endroits où il peut nous nuire de façon considérable.

Le sénateur Kenny : N'y a-t-il pas des endroits où une passée charbonneuse est en contact avec de l'eau, avec la nappe phréatique? N'y a-t-il pas d'exposition naturelle au mercure?

Dr Khatter : Il y a un très modeste niveau naturel de mercure. Cela soulève deux enjeux. Le premier concerne ce que les chercheurs appellent le bassin mondial de mercure, sur lequel nous pouvons avoir une incidence. Il s'agit du mercure qui n'est plus emprisonné dans la pierre; c'est le mercure que les gens ont libéré et qui est maintenant en circulation. Nous devons déterminer comment l'éliminer de façon sécuritaire, car nous ne pouvons pas le remettre dans la pierre.

L'autre enjeu concerne le fait que le mercure prend diverses formes. Le mercure inorganique — c'est-à-dire le mercure emprisonné dans la pierre — n'est pas aussi dangereux que le mercure soumis à l'action de bactéries dans un lac ou dans un site d'enfouissement. Il devient alors du méthylmercure, forme organique de mercure qui est plus nocive.

Pour ce qui est de l'élimination, on envisage certaines méthodes, comme celles qui consisteraient à injecter le mercure dans le sous-sol. Les fonderies et d'autres établissements réduisent leurs émissions grâce à l'extraction du mercure — au moyen d'un procédé d'épuration — et à l'enfouissement sur place ou à l'acheminement du mercure vers des installations d'évacuation des déchets dangereux.

Nous avons créé ce bassin mondial de mercure, et la première étape consiste à faire en sorte que nous cessions de libérer le mercure le plus possible.

Le sénateur Kenny : Vous parlez de la disparition du mercure des Grands Lacs dans 100 ans. Y a-t-il un dispositif qui vous permettrait de mesurer la quantité de mercure qu'il y a dans cette pièce?

Dr Khatter : Nous pourrions mesurer la teneur en mercure de l'air. Lorsqu'on parle de mercure dans les Grands Lacs, il est question du niveau de mercure dissous dans l'eau, de mercure dans le poisson, dans d'autres espèces sauvages et dans les sédiments, probablement le dernier aspect à jamais être épuré.

Senator Kenny: Are you suggesting that it would be safe to store mercury in the sediment, or is it because it would flow down the St. Lawrence and end up in the ocean?

Dr. Khatter: I am not that strong on that science but, to a certain degree, elements in sediment are fairly safe. It stays where it is, but there is certainly interaction with the water.

I would assume that sediment would be the last place from which mercury is released. I am sure that sediment releases a small amount of it back into the water and it would eventually move out. The mercury in the sediment in the Great Lakes right now would not be at natural levels; it would be much higher due to many years of pollution. We want to get closer to a background level.

Senator Kenny: You seem to talk about landfills as though they have something around them that prevents whatever is in them from ever moving elsewhere. That is not my understanding of a landfill. I find myself thinking of storing nuclear waste, where there is a hope that at some point a half-life is reached and eventually, hundreds of year from now, there will be less radiation.

Mercury will stay the same, will it not?

Dr. Khatter: Yes.

Senator Kenny: Landfills do not stop water from running through it and continuing elsewhere. What are you really suggesting, and why is it better?

Dr. Khatter: It is a significant problem. They are trying to work on how to get the mercury away from where it can be exposed to people. You are right that regular landfilling of mercury-containing garbage does not keep that mercury from leaking out; but any mercury waste that a facility has would have to be put in special hazardous waste facilities, landfills with liners that are especially designed not to let that mercury leak out. I cannot comment on how reliable those are.

Senator Kenny: Well, then, why are we dealing with this issue? If you cannot comment on them being reliable, why are we telling people to store them properly and put them in landfills if we do not know? Do you know of any reliable landfills?

Dr. Khatter: Again, we are talking about two different aspects in regard to regular garbage landfills and hazardous waste disposal, which is the best technology that they have right now for dealing with mercury. The question is whether we pump it out of our smokestacks or we keep it from coming out of our smokestacks, and, at that point, we still need to figure out what to do with it. At the moment, my understanding is that a hazardous waste facility is the safest place for the mercury we do have.

Le sénateur Kenny : Avancez-vous qu'il serait sécuritaire de stocker le mercure dans les sédiments, ou s'agit-il plutôt du fait qu'il suivrait le Saint-Laurent et finirait dans l'océan?

Dr Khatter : Mes connaissances scientifiques à cet égard sont limitées, mais, dans une certaine mesure, les éléments présents dans les sédiments sont plutôt inoffensifs. Ils restent où ils sont, mais il y a certainement une interaction avec l'eau.

Je suppose que les sédiments constituent le dernier endroit d'où le mercure serait libéré. Je suis certain que les sédiments rejettent une petite quantité de mercure dans l'eau, et qu'il finirait par partir. Le mercure présent dans les sédiments des Grands Lacs à l'heure actuelle ne serait pas à un niveau naturel; le niveau serait beaucoup plus élevé, en raison de nombreuses années de pollution. Nous voulons ramener cela à un niveau plus naturel.

Le sénateur Kenny : Vous semblez parler des sites d'enfouissement comme s'il y avait quelque chose qui empêche leur contenu d'aller ailleurs. Cela ne correspond pas à ma conception d'un site d'enfouissement. Je songe au stockage de déchets nucléaires, où on espère arriver, à un moment donné, à une demi-vie et constater finalement, après des centaines d'années, qu'il y a moins de radiation.

Le mercure restera le même, n'est-ce pas?

Dr Khatter : Oui.

Le sénateur Kenny : Les sites d'enfouissement n'empêchent pas l'eau de s'infiltrer et de faire son chemin ailleurs. Que suggérez-vous vraiment? Pourquoi cette solution est-elle meilleure?

Dr Khatter : C'est un problème de taille. On s'affaire à chercher des moyens d'isoler le mercure afin que les gens n'y soient pas exposés. Vous avez raison d'affirmer que les sites d'enfouissement habituels où sont déchargés des déchets contenant du mercure n'empêchent pas le mercure de s'infiltrer dans le sol; mais tous les déchets mercuriels d'un établissement donné doivent être confiés à des installations spécialisées dans l'élimination de déchets dangereux, placés dans des sites d'enfouissement dotés d'un revêtement spécialement conçu pour contenir le mercure. Je ne saurais dire à quel point de telles mesures sont fiables.

Le sénateur Kenny : Eh bien, alors, pourquoi abordons-nous la question? Si vous ne pouvez vous prononcer sur leur fiabilité, pourquoi dire aux gens d'éliminer convenablement leurs déchets et de recourir à des sites d'enfouissement si nous ne savons pas ce que cela va donner? Connaissez-vous des sites d'enfouissement fiables?

Dr Khatter : Encore une fois, cela renvoie à deux enjeux concernant les sites d'enfouissement réguliers et l'élimination des déchets dangereux, et c'est actuellement la meilleure technologie dont on dispose à l'égard du mercure. Il faut d'abord déterminer si nous allons continuer de rejeter du mercure de nos cheminées industrielles ou si nous allons veiller à ce que nos cheminées industrielles ne rejettent pas de mercure; ensuite, même si nous relevons la deuxième option, nous devons tout de même déterminer ce que nous allons faire avec le mercure. Pour l'instant, je crois savoir que les installations d'élimination des déchets dangereux constituent le lieu le plus sûr pour le mercure.

Senator Kenny: Can you give us an example of a really good facility?

The Chairman: We did not get names, but we heard from other witnesses that there are such facilities. Provincial regulations make a distinction between the ones that are and are not. Municipalities dealing with dental waste, that do not have an accredited landfill, have to send that waste — and do — to a proper plant; in the case of some of them, to the United States.

Dr. Khatter: According to the national pollutant release inventory, the facilities in Canada that report are disposing of, either on-site or off-site, 45 tonnes of mercury each year. You would have to ask them and Environment Canada how that mercury disposal is done. My understanding is that even Environment Canada does not have the whole picture of what is happening with that mercury.

Senator Kenny: If we wanted to be serious about doing something, we would be running a list of places where one could send it across the bottom of the television screen as we are having this hearing, saying, “Here is the place near you.” Not to put words in your mouth, but it appears that you are not familiar with where these sites are, and it is not obvious to most people where to send mercury.

Dr. Khatter: Part of the problem is that those sites are not available to the average citizen. The companies know where they are sending their mercury waste. However, in terms of where to send a fluorescent light bulb, the hazardous waste facilities in Toronto say, “We do not take that stuff.” There is no other answer for the average citizen as to where they should send their mercury-containing waste. There may be answers, but I do not have them.

The Chairman: I will give you one. You can come to Edmonton and see how it is done, because we do it.

Senator Kenny: In fairness, you can go to Edmonton and see how everything is done.

The Chairman: That is true. There are designated facilities in Edmonton for the disposal of mercury light bulbs.

Senator Kenny: If I could make an observation for the record, chair, if we are reviewing the act, this would appear to be a deficiency in most places, with the exception of Edmonton.

The Chairman: Send your old light bulbs to Edmonton.

Senator Kenny: You suggested that, chair, not me.

Senator Milne: Save them up for how long? Until they break?

Le sénateur Kenny : Pourriez-vous nous donner un exemple d'établissement vraiment efficace?

Le président : On ne nous a pas donné de noms, mais d'autres témoins nous ont dit que de tels établissements existent. Les règlements provinciaux font une distinction entre les établissements qui le sont et ceux qui ne le sont pas. En ce qui concerne les résidus d'amalgames dentaires, les municipalités qui ne sont pas dotées d'un site d'enfouissement accrédité doivent acheminer ces déchets dans un établissement convenable, et c'est ce qu'elles font. Or, pour certaines d'entre elles, il s'agit d'établissements situés aux États-Unis.

Dr Khatter : Selon l'Inventaire national des rejets de polluants, les installations au Canada qui sont tenues de produire une déclaration éliminent chaque année 45 tonnes de mercure, sur place ou ailleurs. Pour savoir comment on élimine le mercure, il faudrait que vous vous adressiez à ces établissements et à Environnement Canada. Je crois savoir que même Environnement Canada ne sait pas clairement ce qu'il advient de ce mercure.

Le sénateur Kenny : Si nous voulions vraiment faire quelque chose, nous pourrions faire défiler au bas de l'écran une liste d'endroits, de façon à dire aux gens qui regardent l'audience : « voici l'établissement le plus près de chez vous. » Loin de moi l'intention de vous faire dire ce que vous n'avez pas dit, mais il semble que vous ne sachiez pas vraiment où se trouvent ces établissements, et la plupart des gens ne savent pas où acheminer le mercure.

Dr Khatter : Une partie du problème, c'est que ces établissements ne sont pas accessibles à M. Tout-le-monde. Les entreprises savent où elles envoient leurs déchets de mercure. Mais lorsqu'il s'agit de se débarrasser d'une ampoule fluorescente, les installations d'élimination des déchets dangereux de Toronto disent qu'ils n'acceptent pas ce genre de choses. Il n'y a aucune autre réponse pour ce qui est de l'endroit où le simple citoyen devrait acheminer ses déchets contenant du mercure. Il y a peut-être des réponses, mais je ne les connais pas.

Le président : Je vais vous en donner une. Vous pouvez venir à Edmonton et voir comment on procède, car nous le faisons.

Le sénateur Kenny : À vrai dire, vous pouvez aller à Edmonton et voir comment on fait tout.

Le président : C'est vrai. Il y a à Edmonton des établissements désignés aux fins de l'élimination d'ampoules contenant du mercure.

Le sénateur Kenny : Je tiens à ce qu'il soit mentionné au compte rendu, monsieur le président, que, si nous examinons la loi, il semble que ce soit une lacune dans la plupart des endroits, sauf à Edmonton.

Le président : Envoyez vos vieilles ampoules à Edmonton.

Le sénateur Kenny : C'est vous qui avez suggéré cela, monsieur le président, pas moi.

Le sénateur Milne : Pendant combien de temps doit-on les garder? Jusqu'à ce qu'elles se brisent.

Senator Kenny: There is a serious point here.

The Chairman: Yes, there is.

Senator Kenny: If we are in doubt about a safe place to send them, and it seems that it is not obvious to everyone where they might go, we might want to make that observation when we report.

The Chairman: Not only that, we might want to ask that question of people who purport to know or who should know.

Senator Kenny: We want names.

Senator Milne: You said that 45 tonnes are being disposed of per year. That is presumably 45 tonnes that are going into some form of manufacturing, of which five tonnes are going into dental fillings a year, because you also said five tonnes of mercury is used in fillings every year.

Dr. Khatter: Yes.

Senator Milne: That is a tremendous discrepancy. I am quite sure that 40 tonnes are not being used in light bulbs per year. Where are the other major uses?

Dr. Khatter: I believe we are speaking about different pools. Most of this is Environment Canada's numbers. The five tonnes that we are using in dental amalgam is five tonnes of mercury that is either in commerce in Canada or is being imported into Canada to use in dental amalgam. Another 10 tonnes are being put in consumer products — that is probably high, and it is probably closer to five tonnes. In total, for consumer products, there are 10 tonnes. It may be a bit less than 45 tonnes, because under the national pollutant release inventory, each facility reports and some might be double reporting. In other words, if mercury is sent on to someone else, they may also report it, so it may be slightly less. Those 45 tonnes are just waste mercury and have nothing to do with the other five tonnes and 10 tonnes. That is simply on-site and offsite disposal by facilities that produce enough mercury that they have to report it under the release inventory.

Senator Milne: Is the difference between the two numbers, the waste mercury, being disposed of safely? If they can report it, they must know how much they have and where it is going.

Dr. Khatter: I am still looking for an answer to those details as well. My understanding is that it is either stored on-site in some sort of hazardous waste facility or it is shipped off to someone else who stores it. I am not sure about the quality of that storage or how well it is done.

Le sénateur Kenny : C'est une question sérieuse.

Le président : Oui, c'est sérieux.

Le sénateur Kenny : Si nous doutons du fait qu'il y a un endroit sûr où les envoyer, et il semble que personne ne sait où elles pourraient aller, il serait peut-être indiqué de signaler ce fait dans notre rapport.

Le président : Il n'y a pas que ça; nous allons peut-être vouloir aussi poser la question aux gens qui sont censés le savoir ou qui devraient le savoir.

Le sénateur Kenny : Nous voulons des noms.

Le sénateur Milne : Vous dites que 45 tonnes sont rejetées tous les ans. Il faut présumer que les 45 tonnes en question alimentent quelques procédés de fabrication, dont cinq tonnes entrent dans la composition de produits d'obturation dentaire tous les ans, puisque vous avez dit que cinq tonnes de mercure entraînent dans la composition des pâtes d'obturation dentaire tous les ans.

Dr Khatter : Oui.

Le sénateur Milne : L'écart est énorme. J'ai la certitude que ce ne sont pas 40 tonnes qui sont utilisées dans les ampoules électriques tous les ans. Quels sont les autres usages majeurs?

Dr Khatter : Je crois que nous ne parlons pas du même bassin. L'essentiel de cela se trouve dans les statistiques d'Environnement Canada. Les cinq tonnes que nous employons dans la composition des amalgames dentaires, ce sont les cinq tonnes de mercure qui sont vendues dans le commerce au Canada, sinon importées pour être utilisées dans les amalgames dentaires. Dix autres tonnes entrent dans la composition de produits de consommation — l'estimation est probablement exagérée; en réalité, c'est probablement plus proche de cinq tonnes. Au total, dans le cas des produits de consommation, il y a dix tonnes. C'est peut-être un peu moins que 45 tonnes : selon l'Inventaire national des rejets de polluants, chaque établissement présente une déclaration, mais il y a peut-être des cas de déclaration double. Autrement dit, là où le mercure est envoyé à une autre partie, il peut être déclaré à nouveau; le total est peut-être légèrement inférieur à ce que l'on dit. Les 45 tonnes de mercure en question sont simplement des déchets qui n'ont rien à voir avec les cinq tonnes et les dix tonnes dont il est question par ailleurs. C'est le mercure pris en charge sur place ou ailleurs dans le cas d'établissements qui en produisent suffisamment pour devoir le déclarer aux responsables de l'Inventaire des rejets.

Le sénateur Milne : La différence entre les deux chiffres... le mercure devenu déchet, est-il pris en charge de manière sécuritaire? Si les établissements peuvent le déclarer, ils doivent savoir combien il y en a et où il est envoyé.

Dr Khatter : Je cherche encore des précisions là-dessus aussi. Si j'ai bien compris, il est soit stocké sur place dans une installation quelconque prévue pour les déchets dangereux, soit envoyé à quelqu'un d'autre qui se charge de cette tâche. Je ne sais pas très bien ce qu'il en est de la qualité du stockage, si c'est bien fait.

Senator Milne: Is mercury more harmful to living creatures if it is discharged through the air, or if it is landfilled into some site where it is presumably eventually stabilized or consolidated or carried out on the ground water? Which is the safest for human beings?

Dr. Khatter: If it is put in the air as opposed to the ground?

Mr. Wilkins: Briefly, it is a very pervasive element. It can transform into methylmercury. It goes into the air and falls into the water, and then it can go back into the air, I understand. When it is put into a landfill, for example, if it seeps into the water, then it is in the water and the fish.

Senator Milne: It undoubtedly eventually will do that, because landfills are porous.

Mr. Wilkins: Exactly. Since it is so pervasive, it continues to cycle through the environment. Unless it is in a safe place deep underground or somewhere where it will not have the opportunity to transform into a different medium, then it will continue to cycle through the environment.

Senator Milne: You are saying they are both?

Mr. Wilkins: Both, yes.

Dr. Khatter: That is why you need to store it in something more than a regular landfill.

One of the problems with landfills, in terms of methylmercury, is that the bacterial reactions serve to make the mercury more toxic and turn it into methylmercury and dimethylmercury. When our municipal waste mercury sits in the landfill, it actually gets more harmful.

Senator Cochrane: We were told last week by the dentists that if the mercury from fillings is combined with other substances, then the mercury becomes inert. Are you aware of that?

Senator Milne: It becomes tightly bound. It is stable.

Dr. Khatter: I do not know that much about chemistry. That is possible. I believe dentists are speaking about the dental amalgam and the fillings they use and that binding that mercury means only a certain amount of it will be released. We know that mercury is still released from fillings when we chew or the mercury is worked with, but it is not released as quickly because it is bound to something.

Senator Kenny: But it is hard to tell the temperature?

Senator Sibbeston: We in the North, in Nunavut, have always lived under the myth — and I feel it is true — that we live in a nice part of the North; in the wilderness everything is pristine. However, as I attend these meetings I become more aware of the extent to which there is pollution in the North. Hearing statistics that 68 per cent of mothers in Baffin — and I am sure it would

Le sénateur Milne : Le mercure est-il plus nocif pour les êtres vivants s'il est rejeté dans l'air ou s'il est enfoui dans un site quelconque où, présume-t-on, il finira par se stabiliser ou se consolider ou infiltrer la nappe phréatique? Qu'est-ce qui est le moins dangereux pour les êtres humains?

Dr Khatter : Le mercure rejeté dans l'air par opposition au mercure enfoui sous la terre?

M. Wilkins : Brièvement, c'est un élément redoutable. Il peut se transformer en méthylmercure. Il se retrouve dans l'air et il se retrouve dans l'eau, puis il peut se retrouver dans l'air à nouveau, d'après ce que j'en sais. Quand il est enfoui, par exemple, dans la mesure où il s'infiltré dans la nappe d'eau, alors ce sont les cours d'eau et les poissons qui finissent par en contenir.

Le sénateur Milne : C'est ce qu'il finira sans aucun doute par faire, car les sites d'enfouissement sont poreux.

M. Wilkins : Tout à fait. Comme rien ne l'arrête, il poursuit son cycle dans l'environnement. À moins qu'il ne s'agisse d'un lieu sûr, à de grandes profondeurs sous terre ou à un endroit où il ne pourra pas se transformer en quelque chose de différent, il poursuivra son cycle dans l'ensemble de l'environnement.

Le sénateur Milne : Vous dites que c'est les deux?

M. Wilkins : Les deux, oui.

Dr Khatter : C'est pourquoi il faut le stocker dans autre chose qu'un site d'enfouissement ordinaire.

Un des problèmes que posent les sites d'enfouissement, du point de vue du méthylmercure, c'est que l'action bactérienne rend le mercure plus toxique et le transforme en mercure méthylé et en mercure diméthylé. Quand le mercure est enfoui dans un dépôt de déchets municipal, de fait, il devient plus dangereux.

Le sénateur Cochrane : Les dentistes nous ont dit la semaine dernière que si le mercure qui entre dans la composition des pâtes d'obturation dentaire est combiné à d'autres substances, il devient inerte. Le saviez-vous?

Le sénateur Milne : La liaison est solide. Le mercure devient stable.

Dr Khatter : Je ne m'y connais pas beaucoup en chimie. C'est possible. Je crois que les dentistes parlent de l'amalgame dentaire et de la pâte d'obturation dentaire qu'ils utilisent et du fait qu'il n'y aura qu'une certaine partie du mercure qui sera rejetée dans l'atmosphère, car il y a la liaison chimique. Nous savons que les gens ayant une obturation dentaire rejettent toujours dans l'atmosphère du mercure quand ils mâchent des aliments ou quand quelqu'un y touche, mais le rejet n'est pas aussi rapide parce qu'il y a une liaison chimique.

Le sénateur Kenny : Mais est-il difficile de savoir la température?

Le sénateur Sibbeston : Dans le Nord, au Nunavut, nous avons toujours cru à un mythe — j'ai l'impression moi-même que c'est vrai — que nous vivons dans un beau coin du Nord; que, dans la nature sauvage, tout est parfaitement pur. Tout de même, en assistant aux audiences que nous tenons, je prends conscience de la mesure dans laquelle il y a de la pollution dans le Nord. Quand

apply to other parts of the Arctic — have blood levels of mercury above the Environmental Protection Agency safe guidelines makes one concerned. I am sure that is the case with men, too; it is not just women.

Also, 16 per cent of people in the Arctic have mercury levels over 100, which is five times above the safe level. We are also learning how that shows up in people, particularly mothers and babies. Methylmercury exposure from consumption of fish is associated with poor performance on neurobehavioural tasks, particularly attention, fine motor function, language, visual abilities and verbal memories. These are defects in learning and the mental ability of young children. I am beginning to see that the effects of mercury pollution are quite serious.

Life in the North is harsh; people depend on fish and meat off the land. In the Arctic, life comes from the sea; the walruses, seals, whales and fish. Animals that feed the population come more from the sea than the land.

We used to believe that living off the land in the North and using country food made us tough and able to endure the harsh conditions. If people ate processed, store-bought food, they were considered weak. Now, country food, because of the mercury pollution, is not as safe as it used to be. People in the North should be concerned.

How serious is it? It sounds ominous and terrible. In reality, for the people of the North, who might be watching us and hearing us, how concerned should they be? Should people actually stop eating fish and animals from the sea and the land animals, such as caribou?

Dr. Khatter: The problem is serious; Health Canada and other scientists have said they believe it is serious. At the same time, eating country food does make people strong and is an important part of the livelihood. At the moment, the levels are not high enough that experts are suggesting that these foods should not be eaten.

There are questions about avoiding the foods that are most contaminated. There are recommendations for us not to eat certain ocean and sport fish that have higher contamination. We can get fish protein, oils and important nutrition from eating the safer versions. We need to avoid reaching the point where breastfeeding will be more harmful than good. We do not feel we are at that point right now.

The effects that you read off are sometimes difficult to measure, and it can often be difficult to make a direct connection as to the cause. It is a bit like the story that is told

j'entends dire que 68 p. 100 des mères dans la région de Baffin — et je suis sûr que cela s'appliquerait à d'autres régions de l'Arctique — ont dans le sang un taux de concentration de mercure qui est supérieur à ce qui est considéré comme sûr par l'Environmental Protection Agency, je m'inquiète. Je suis sûr que c'est le cas aussi des hommes; ce ne sont pas que les femmes.

De même, 16 p. 100 des gens dans l'Arctique ont une concentration de mercure supérieure à 100, soit cinq fois le niveau jugé sûr. Nous apprenons également la façon dont cela se manifeste chez les gens, particulièrement les mères et les bébés. L'exposition au mercure méthylé par la consommation de poissons est associée à un piètre rendement en ce qui concerne les tâches liées au comportement neurologique, particulièrement l'attention, la motricité fine, le langage, l'aptitude visuelle et la mémoire verbale. Ce sont des troubles qui ont une incidence sur la capacité d'apprentissage et l'aptitude mentale des jeunes enfants. Je commence à constater que les effets de la pollution au mercure sont très graves.

La vie dans le Nord est dure; les gens dépendent de la pêche et de la chasse. Dans l'Arctique, la vie vient de la mer : morces, phoques, baleines, poissons. Les animaux qui alimentent la population viennent plus souvent de la mer que de la terre.

Nous croyions jadis que le fait de vivre des fruits de la terre, dans le Nord, et de manger des aliments traditionnels nous rendait plus forts et mieux aptes à endurer de difficiles conditions de vie. Les gens qui mangeaient des aliments transformés, achetés au magasin, étaient considérés comme faibles. Maintenant, à cause de la pollution au mercure, les aliments traditionnels ne sont pas aussi sûrs qu'ils l'ont déjà été. Les gens dans le Nord devraient être inquiets.

Quel est le degré de gravité de la situation? Cela semble effroyable, redoutable. En réalité, pour les gens du Nord, qui nous écoutent et nous regardent peut-être... jusqu'à quel point devraient-ils s'inquiéter? Les gens devraient-ils cesser de manger du poisson et des animaux provenant de la mer et des animaux terrestres, par exemple le caribou?

Dr Khatter : Le problème est grave; Santé Canada et d'autres scientifiques croient qu'il s'agit d'un problème grave. En même temps, il demeure vrai que manger des aliments traditionnels rend les gens forts et cela représente un moyen de subsistance important. En ce moment, les concentrations ne sont pas élevées au point où les spécialistes proposaient d'éviter de consommer les aliments en question.

On se demande s'il y a lieu d'éviter les aliments qui sont le plus contaminés. Il nous est recommandé de ne pas consommer certains poissons pêchés en mer et poissons de sport dont la contamination est jugée trop élevée. Nous pouvons aller chercher les protéines, les huiles et les aliments nutritifs importants qui proviennent des poissons en consommant les espèces plus sûres. Il faut éviter d'en arriver au point où l'allaitement comporterait plus de dangers que de bienfaits. Nous n'estimons pas en être rendus là.

Les effets que vous avez énumérés sont parfois difficiles à mesurer, et il est souvent difficile de faire un lien direct entre l'effet et la cause. C'est un peu comme le cas du plomb dans l'essence :

of lead in gasoline: We do not know how smart we would have been if we had the removed the lead from gasoline earlier; we know that lead affected our children, but it is hard to tell how much. The same situation is happening in the North, in that it is hard to tell how bad the effect of the mercury is right now.

Senator Sibbeston: Another issue affecting us in the North is global warming. We used to have a saying in the North: Which weekend was summer? It was just a matter of days. At times, the snow and ice never melted in places in the high Arctic, such as Resolute Bay. This was probably decades ago, and now that it is getting warmer, I guess the question will be: Which week or which month was Christmas? Which month was summer?

Recently, scientists aboard a research ship found that there were higher than expected mercury levels in whales in the Western Arctic. It was found that these levels rose fourfold in the 1990s. Scientists, in trying to explain where the high mercury levels were coming from, thought that they might come from the Mackenzie River, which has its origin in the south, in Alberta. Many rivers flow into the Mackenzie River from Alberta and B.C. where there are an abundance of industrial developments. Much of the industrial elements end up in the river and then flow out to the Beaufort Sea.

Senator Adams: Also, Hudson Bay.

Senator Sibbeston: Yes. The other factor is that with global warming, it is thought that melting permafrost is releasing naturally occurring mercury. Do you know whether that is a serious factor?

Mr. Wilkins: I have not seen any studies on that, but it is possible. It would not surprise me. If there is any mercury in the snow, it would melt; but I am not aware of how much mercury there is in permafrost.

Senator Sibbeston: I appreciate that you are not the government, but are representing the environmental groups of Pollution Watch and Sierra Legal Defence Fund. Perhaps, you have had a chance to study the actions that the government is recently undertaking with the proposed clean air act.

Do you think this act could be effective in reducing the amount of pollution in the North?

Mr. Wilkins: The proposed clean air act does not provide any new mechanisms which do not already exist under the present CEPA, but I do believe the present CEPA provides the mechanisms for regulatory action that can effectively address these issues. Under section 93 of CEPA, as it is now, there is scope for the government to take strong action on mercury emissions. I would hope that they do that soon.

nous ne savons pas jusqu'à quel point il aurait été avisé d'éliminer le plomb de l'essence à une époque antérieure; nous savons que le plomb a eu un effet sur nos enfants, mais il est difficile de dire jusqu'à quel point c'est le cas. La même situation se produit dans le Nord, au sens où il est difficile de déterminer le degré de gravité des effets du mercure en ce moment.

Le sénateur Sibbeston : Il y a une autre question qui nous touche dans le Nord : le réchauffement de la planète. Anciennement, nous disions dans le Nord : l'été, cette année, c'était quelle fin de semaine déjà? Cela se résumait à quelques jours. Certaines années, la neige et la glace ne fondaient jamais dans l'Extrême-Arctique, par exemple à la baie Resolute. C'était il y a des dizaines d'années, probablement, et, maintenant que le climat se réchauffe, la question serait, j'imagine, la suivante : Noël, c'était quelle semaine ou quel mois? L'été, c'était quel mois?

Récemment, des scientifiques à bord d'un navire de recherche ont constaté que les concentrations de mercure dans les baleines de la région de l'Arctique occidental étaient plus élevées que ce à quoi on s'attendait. Il a été déterminé que les concentrations en question ont quadruplé pendant les années 1990. Pour essayer d'expliquer pourquoi les concentrations de mercure étaient si élevées, les scientifiques affirment que cela provient peut-être du fleuve Mackenzie, qui prend naissance dans le sud, en Alberta. Nombre de rivières se jettent dans le fleuve Mackenzie, de l'Alberta et de la Colombie-Britannique, là où il y a abondance d'installations industrielles. Une bonne part des éléments utilisés par l'industrie sont rejetés dans la rivière, puis ils finissent par se retrouver dans la mer de Beaufort.

Le sénateur Adams : Également, dans la baie d'Hudson.

Le sénateur Sibbeston : Oui. L'autre facteur en ce qui concerne le réchauffement de la planète, c'est que la fonte du pergélisol rejeterait du mercure qui se trouve à l'état naturel. Savez-vous s'il s'agit d'un facteur grave?

M. Wilkins : Je n'ai pas vu d'études là-dessus, mais c'est possible. Cela ne m'étonnerait pas. S'il y a du mercure dans la neige, celle-ci fondrait; mais je ne suis pas sûr combien il y a de mercure dans le pergélisol.

Le sénateur Sibbeston : Je sais que vous n'êtes pas un responsable gouvernemental, mais vous représentez des groupes environnementalistes comme Pollution Watch et le Sierra Legal Defence Fund. Peut-être avez-vous pu étudier les mesures que le gouvernement a prises récemment en proposant la loi sur la qualité de l'air.

Croyez-vous que cette loi permettra bien de réduire la pollution dans le Nord?

M. Wilkins : Le projet de loi sur la qualité de l'air ne prévoit pas de mécanisme qui n'existe pas déjà sous le régime de la LCPE, mais je crois que la LCPE, sous sa forme actuelle, prévoit les mécanismes de réglementation nécessaires pour bien s'attaquer aux questions en jeu. D'après l'article 93 de la LCPE, tel qu'il est formulé en ce moment, le gouvernement est habilité à prendre les mesures énergiques en rapport avec les émissions de mercure. J'espère qu'il le fera bientôt.

Senator Sibbeston: This whole matter of environment and global warming will affect people in the North; they are being affected already. In the last few days, I have heard reports of people saying that normally by this time — November 1, tomorrow — they start trapping. They have prepared and organized themselves and usually by November 1 they are out there trapping and catching furs. However, in places like Inuvik and Fort MacPherson, it has barely snowed and there is not enough ice to get out on the land.

Global warming, for people in the South who doubt it, is very real in the North. We, in the North, really feel the effects of global warming; there are signs that it is not as cold as it used to be. We are affected the most of any region and people of Canada. The government must take this matter of global warming and pollution very seriously because it is affecting the North.

Everyone loves the North. People want to go up North in the summer and see the great part of the country where the Aboriginal people live how they lived hundreds of years ago, and they like the pristine land. In my area of Nahanni National Park, people come from all over the world to visit, and they go up into the Arctic. However, it will not be like that if we continue with our global warming and continue polluting the North.

As a person living in the North, I sometimes wonder if the pollution is really serious. However, when people come from the North and then travel south, they really see it. Maybe people from the South take it for granted because they were born here and live with it, so they do not notice it. However, we see the extent of the pollution, particularly by vehicles — the hundreds of thousands of vehicles spewing out exhaust and emissions.

It has all added up. Also, with all the manufacturing areas of the country, all these smokestacks, for example — particularly in Alberta, in the oil sands that release so much emissions; it is finally adding up to have an effect on the North, on our country.

We really have to be conscious and sensitive about it, and also get angry about it. We need to be serious and get angry about it, lest we all die. I cannot imagine the North getting too hot. We always say we do not want the North to warm up because people from the South will come. We like it the way it is, where there are not too many people and we have lots of land.

The Chairman: We might be going to beach resorts on the Arctic Ocean if global warming continues; there might be some benefits in that respect. There is no doubt that there are some bad things moving toward the North, including desertification.

Le sénateur Sibbeston : Toute la question de l'environnement et du réchauffement de la planète aura une incidence sur les gens dans le Nord; d'ailleurs, ceux-ci seront déjà touchés. Depuis quelques jours, j'entends parler de gens qui disent que, en temps normal, à ce moment-ci de l'année — le 1^{er} novembre, demain —, la trappe commence. Les gens se sont préparés et se sont organisés; d'ordinaire, le 1^{er} novembre, ils sont déjà sortis à trapper et à attraper des animaux pour leur fourrure. Cependant, dans des endroits comme Inuvik et Fort MacPherson, il a à peine neigé, et il n'y a pas suffisamment de glace pour s'aventurer sur le terrain.

Le réchauffement de la planète, pour les gens du Sud qui le remettent en question, est tout à fait réel dans le Nord. Dans le Nord, nous éprouvons véritablement les effets du réchauffement de la planète; il y a des signes que l'endroit n'est pas aussi froid qu'il l'a déjà été. Il n'y a pas d'autres régions ni d'autres peuples au Canada qui soient davantage touchés. Le gouvernement doit prendre très au sérieux cette question du réchauffement de la planète et de la pollution, car cela a un effet sur le Nord.

Tout le monde adore le Nord. Les gens veulent s'y rendre pendant l'été et voir la région extraordinaire du pays où les Autochtones vivent comme ils vivaient il y a des centaines d'années, et ils aiment la nature vierge. Dans mon secteur, dans le parc national Nahanni, nous accueillons des gens qui nous viennent de partout dans le monde pour visiter, qui se rendent jusque dans l'Arctique. Cependant, cela ne se produira plus si nous continuons à réchauffer la planète et si nous continuons à polluer le Nord.

En tant qu'habitant du Nord, je me demande parfois si la pollution est vraiment grave. Tout de même, quand il arrive aux gens du Nord de faire un voyage dans le Sud, ils le constatent vraiment. Peut-être que les gens du Sud tiennent cela pour acquis parce qu'ils y sont nés et qu'ils vivent là, alors ils ne le remarquent pas. Toutefois, nous voyons le degré de pollution, particulièrement la pollution qui provient des véhicules — les centaines de milliers de véhicules qui crachent des vapeurs et des émissions.

Tout cela s'est accumulé. De même, là où il y a des usines, il y a toutes les cheminées, par exemple — particulièrement en Alberta, dans le secteur des sables bitumineux qui rejettent tant de substances dans l'atmosphère; cela s'est en fait accumulé au point où il y a un effet dans le Nord, dans notre coin de pays.

Il nous faut vraiment être conscients du problème et être sensibles à la question, et aussi se mettre en colère. Il faut être sérieux et en colère, sinon nous allons tous mourir. Je ne peux imaginer que le Nord se réchauffe trop. Nous disons toujours que nous ne souhaitons pas que le Nord se réchauffe sinon les gens du Sud viendront s'installer chez nous. Nous aimons les choses comme elles sont, c'est-à-dire que les gens sont peu nombreux et que le paysage prend beaucoup de place.

Le président : Nous allons peut-être fréquenter des stations balnéaires dans l'Arctique si la planète continue de se réchauffer; il y aura peut-être donc des avantages à cet égard. Cela ne fait aucun doute, il y a des choses déplorables qui commencent à se manifester dans le Nord, notamment la désertification.

Senator Kenny: I have a question resulting from Senator Sibbeston's questions. My experience in the North is limited to Inuvik and Tuktoyaktuk and the area around the Beaufort Sea. I have been there a number of times and my impression was that it was not pristine, and it was not an area where it was easy to manage waste.

The problems of permafrost seem to make it exceptionally difficult. It seems to me we should be paying special attention to that. I am not aware that much mercury is produced or used in the North and yet there seems to be problems with it in the food there.

I cannot imagine how one would dispose of the waste in the North, where there is permafrost and dealing with just routine garbage poses a problem. This is a very special area that requires consideration. I cannot imagine that in a community like Inuvik — where the pipes have to be run above ground and everything functions in a way to accommodate this permafrost — they can cope with waste the way we do in the South.

Again, I have not seen any arguments or positions that have suggested that the North produces additional mercury, or the sources of mercury would be greater in the North. The climate does not permit a way to address the problem of the mercury that is there. It may if the global warming you talk about continues, but I cannot imagine how one would go about it. Have we had testimony to that effect?

The Chairman: We have not got that yet from Health Canada or Environment Canada, who have appeared before us once and will appear again on Thursday. It is one of questions we need to ask them.

Senator Kenny: It may be a level of granularity that they cannot cope with. However, we have heard Senator Sibbeston raise this a number of times, and it is clearly an issue that the committee needs to come to grips with. Senator Adams has been vociferous about it, as well.

The Chairman: The problem in the North is not so much the dealing with emissions of mercury from industrial or commercial undertakings as it is the fact that, in the air and in the water, mercury — including methylmercury and dimethylmercury, which comes from other uses in other places — transports and migrates to the North. Therefore, mercury shows up in the ground, water and air. I believe there is no way to collect it from those sources, but I will ask that question of our witnesses. There is no way to collect it, is that right? It is in the air, in the water.

Senator Kenny: I cannot see where it would come from — even it going down the Mackenzie River.

Senator Sibbeston: It comes from the oil sands and industrial development in the South.

The Chairman: It is north of Edmonton. Senator Kenny has raised an interesting question. We have heard this before. The mercury in the North, which is a big problem, obviously does not

Le sénateur Kenny : J'ai une question qui découle des questions du sénateur Sibbeston. Mon expérience du Nord se limite à Inuvik et Tuktoyaktuk, et à la région avoisinant la mer de Beaufort. Je m'y suis rendu à plusieurs reprises, et mon impression, c'est que ce n'est pas un paysage vierge, et ce n'est pas un endroit où il est facile de gérer les déchets.

Les problèmes du pergélisol semblent rendre la situation exceptionnellement difficile. Il me semble que nous devrions accorder une attention particulière à cette question. Je ne sais pas s'il y a beaucoup de mercure qui est produit ou utilisé dans le Nord, et il semble tout de même qu'il y ait des problèmes de mercure dans les aliments dans le Nord.

Je ne peux imaginer comment on s'y prendrait pour s'occuper des déchets dans le Nord, car il y a le pergélisol, et même les ordures ordinaires posent un problème. C'est une question très particulière qui mérite d'être étudiée plus à fond. Je ne peux imaginer que, dans une collectivité comme celle d'Inuvik — où les conduits sont installés au-dessus du sol et où tout est prévu en fonction du pergélisol — les gens peuvent s'occuper des déchets comme nous le faisons dans le Sud.

Encore une fois, je n'ai pas entendu d'arguments selon lesquels le Nord produirait plus de mercure ou qu'il s'y trouverait plus de sources de mercure. Le climat ne permet pas de régler le problème du mercure dans le Nord. Ce sera peut-être le cas si le réchauffement de la planète dont vous parlez se poursuit, mais je ne peux imaginer comment les gens procéderaient. Est-ce que nous avons eu des témoignages à cet égard?

Le président : Nous n'avons rien reçu encore à cet égard de Santé Canada ou d'Environnement Canada, qui ont déjà témoigné devant nous et qui doivent comparaître jeudi. C'est une des questions que nous allons leur poser.

Le sénateur Kenny : C'est peut-être un niveau de granularité avec lequel ils n'arrivent pas à composer. Tout de même, le sénateur Sibbeston a soulevé la question plusieurs fois, et c'est de toute évidence une question que le comité devra prendre en considération. De même, le sénateur Adams a plaidé bruyamment pour qu'on s'y attache aussi.

Le président : Le problème dans le Nord tient non pas tant au fait qu'il faut composer avec les émissions de mercure provenant d'entreprises industrielles ou commerciales qu'au fait que, dans l'air comme dans l'eau, le mercure — y compris le mercure méthylé et le mercure diméthylé, qui provient d'autres usages faits à d'autres endroits — migre vers le Nord. Par conséquent, il se retrouve sous terre, dans l'air et dans l'eau. Je crois qu'il n'existe aucune façon de le retirer de ces sources, mais je vais poser la question à nos témoins. Il n'y a aucune façon de le retirer, n'est-ce pas? Ça se trouve dans l'air, dans l'eau.

Le sénateur Kenny : Je ne saurais dire d'où ça vient — même que ça chemine le long du fleuve Mackenzie.

Le sénateur Sibbeston : Ça vient des sables bitumineux et du développement industriel dans le Sud.

Le président : C'est au nord d'Edmonton. Le sénateur Kenny a soulevé une question intéressante. Nous avons déjà entendu cette histoire. Le mercure qui se retrouve dans le Nord, qui représente

come from commercial enterprises or the manufacturing of products using mercury in that region. It is transported there and it migrates there.

Is there any way to collect the mercury that is in the air, water and ground or should it be stopped at source? It seems unfair that, although they did not produce it, it is there.

Mr. Wilkins: That is my understanding. Our scientist at Sierra Legal, Elaine MacDonald, gave testimony some weeks ago. I can relate that question to her. My understanding is that once it is out of the stack and cycling through the environment, it cannot be collected — except when we eat fish, I suppose.

The Chairman: That is not a very good way of collecting it; and even then, you cannot collect it really. That would be an argument in favour of preventing its use in industrial applications rather than trying, as Senator Tardif said earlier, to deal with the end-of-the-pipe accumulation of mercury.

Mr. Wilkins: That is right. The way to tackle mercury is to stop using it, and to make sure that mercury used in industrial processes is collected through scrubbers or other processes.

Senator Kenny: That does not solve the problem in the North.

Mr. Wilkins: No, it does not.

Senator Adams: We have noticed many strange occurrences that we have never seen before — insects and birds and such. It has nothing to do with the mercury; it is something to do with climate change.

Last year, I saw a robin in Rankin Inlet, something I have never seen in the 40 years I have been up there. This summer, a little bird was born in my warehouse in Rankin Inlet; I have a picture. Unfortunately, we do not have worms up there. It is the same with geese and others types of birds we have never seen before. It must be a sign that the weather is changing and becoming warmer.

People in the community notice these changes. Even this year, usually around the middle of October, we used to have a high tide; it is the last high tide in Hudson Bay. About a month ago we had a warp in the dock and water came over top of it. People called us to tie the dock in close to the shore. We never saw the dock come that high. Husky dogs went missing as a result. We do not know why that happened. People in the community are surprised by what is happening with the tide.

The highest tide happened when I was young. We used to put the boat up during high tide. It was the last big one, and this year it was three or four times larger than last year.

un grand problème, ne provient visiblement pas des entreprises commerciales ou des usines de fabrication qui emploient le mercure dans la région. Il y est transporté, il y migre.

Existe-t-il des façons d'aller chercher le mercure qui se retrouve dans l'air, sinon faut-il l'arrêter à la source même? Cela semble injuste : les gens n'ont pas produit le mercure en question, mais ce mercure se retrouve chez eux.

M. Wilkins : C'est ce que je comprends. Notre scientifique au Sierra Legal Defence Fund, Elaine MacDonald, est venue témoigner il y a quelques semaines. Je peux lui poser la question. D'après ce que je comprends, une fois la fumée sortie de la cheminée et la substance entrée dans le cycle de l'environnement, il est impossible de la récupérer — sauf quand nous mangeons du poisson, je suppose.

Le président : Ce n'est pas une très bonne façon de la récupérer; encore là, on ne la récupère pas vraiment. Ce serait un argument en faveur de l'idée d'en prévenir l'utilisation au sein de l'industrie plutôt que d'essayer, comme le sénateur Tardif l'a dit plus tôt, de s'attaquer au problème du mercure qui s'accumule au bout de la filière.

M. Wilkins : Voilà. La façon de régler le problème du mercure, c'est de cesser d'en faire usage, et de s'assurer que le mercure utilisé dans les procédés industriels est récupéré au moyen d'un dispositif d'épuration ou autrement.

Le sénateur Kenny : Cela ne règle pas le problème qui survient dans le Nord.

M. Wilkins : Non, cela ne le règle pas.

Le sénateur Adams : Nous avons vu bon nombre de choses étranges et inédites — des insectes, des oiseaux et ainsi de suite. Cela n'a rien à voir avec le mercure; cela a à voir avec les changements climatiques.

L'an dernier, j'ai vu un merle à Rankin Inlet, chose que je n'ai jamais vue en 40 ans, là-bas. Cet été, un petit oiseau est né dans mon entrepôt de Rankin Inlet; j'ai une photo. Malheureusement, il n'y a pas de vers là-bas. C'est la même chose avec les oies et les autres genres d'oiseaux que nous n'avons jamais vus auparavant. Ce doit être le signe que le climat change et qu'il se réchauffe.

Les gens là-bas ont remarqué ces changements. Et encore, cette année, habituellement, à la mi-octobre, il y a une marée haute; c'est la dernière marée haute dans la baie d'Hudson. Il y a un mois environ, le quai s'est déformé et a été immergé. Les gens nous ont appelés pour que nous attachions le quai à la rive. Nous n'avions jamais vu le quai si hautement perché. Il y a des chiens husky qui ont disparu de ce fait. Nous ne savons pas pourquoi. Les gens là-bas sont étonnés de ce qui se passe avec les marées.

La marée la plus haute, je l'ai vue quand j'étais jeune. Nous avions l'habitude de placer le bateau dans une position surélevée au moment de la marée haute. C'était la dernière grande marée, et, cette année, elle a été trois ou quatre fois plus grande que celle de l'an dernier.

The Chairman: I am sure we will be dealing with the question of rising sea levels as the result of global warming soon in another study.

Senator Sibbeston: Today, being Halloween, I have a question for the benefit of our southern viewers. Senator Adams will be aware of this up in the Arctic where it is very cold in the winter and everything is frozen very hard with permafrost.

When people die in the wintertime, how do you think they dispose of the bodies?

The Chairman: It depends on which part of the North.

Senator Sibbeston: Let us assume we are way up in the Arctic where there is permafrost and it is as cold as -30 to -40 degrees Celsius all winter long. We cannot dig the ground out, and there are no crematoriums in the North. People do not believe in being burned; the bodies must be intact. How do you think people are buried or disposed of?

The Chairman: In certain parts of the North, they build wooden structures where the bodies are stored until they can dig into the permafrost.

Senator Adams: In the old days, we used to bury bodies in the rocks. We presently have graveyards if someone dies in the summertime. In the case of someone dying in the wintertime, it is controlled by the municipality. It is impossible to dig six feet down.

Senator Sibbeston: Where I live, in the Fort Simpson area, which is a sub-Arctic region, the ground is frozen generally down to two or three feet. Once that is passed, the ground can be dug into where it is not frozen.

Fortunately, in my area, people are buried and can be put at least six feet into the ground. In other areas where there is permafrost year-round, people are put into coffins and boxes above ground. Rocks and such are put over them.

A long time ago, and Senator Adams may be better able to speak to this, there was no such thing as burial and people being put in boxes. What happened to the bodies?

Senator Adams: They were usually just covered up with rocks. That is the way we did it up there.

The Chairman: I want to get to a few legal questions. It has been represented to us before by a succession of Ministers of the Environment that the voluntary approach of addressing mercury in Canada is desirable by comparison with the non-voluntary approach in other countries, particularly the United States.

The example given is that, with respect to environmental law, there are so many lawsuits and the repercussions of those lawsuits in terms of appeals, countersuits and such, that they are clogging

Le président : Je suis sûr que nous allons traiter bientôt, dans le cadre d'une autre étude, de la question de l'augmentation du niveau de la mer en raison du réchauffement de la planète.

Le sénateur Sibbeston : Comme c'est aujourd'hui l'Halloween, j'ai une question à l'intention des téléspectateurs du Sud. Le sénateur Adams sera au courant — dans l'Arctique, où il fait très froid l'hiver, tout devient très gelé avec le pergélisol.

Quand quelqu'un meurt pendant l'hiver, que fait-on du corps, selon vous?

Le président : Ça dépend de quelle partie du Nord il est question.

Le sénateur Sibbeston : Présumons que nous sommes en Extrême-Arctique, là où il y a le pergélisol et où les températures demeurent entre -30 et -40 °C tout l'hiver durant. Nous ne pouvons creuser la terre, et il n'y a pas de crématoire dans le Nord. Les gens ne croient pas à l'incinération; le corps doit demeurer intact. Selon vous, comment s'y prend-on pour enterrer le corps, qu'est-ce qu'on en fait?

Le président : Dans certaines parties du Nord, on construit des structures de bois où le corps est placé jusqu'à ce qu'on puisse creuser le pergélisol.

Le sénateur Adams : Anciennement, on ensevelissait les corps sous les roches. Aujourd'hui, nous avons des cimetières, si quelqu'un meurt pendant l'été. Si quelqu'un meurt pendant l'hiver, c'est la municipalité qui prend les choses en main. Il est impossible de creuser six pieds sous terre.

Le sénateur Sibbeston : Là où j'habite, dans la région de Fort Simpson, région subarctique, la terre est habituellement gelée jusqu'à deux ou trois pieds de profondeur. Une fois cela passé, on peut creuser là où ce n'est pas gelé.

Heureusement, dans ma région, les gens sont enterrés, et on peut aller au moins jusqu'à six pieds sous terre. Dans d'autres régions, là où il y a le pergélisol pendant toute l'année, les gens sont mis dans des cercueils et dans des boîtes au-dessus du sol. Ensuite, on met des roches et d'autres trucs.

Il y a longtemps, et le sénateur Adams est peut-être mieux à même d'en parler, il n'y avait ni enterrement ni cercueil. Que faisait-on des corps?

Le sénateur Adams : On se contentait habituellement de les couvrir de roches. C'est de cette façon qu'on faisait les choses dans le Nord.

Le président : Permettez-moi de poser quelques questions d'ordre juridique. Il y a toute une série de ministres de l'Environnement qui ont fait valoir ici que l'approche volontaire relative au règlement du problème du mercure au Canada est souhaitable, par rapport à l'approche obligatoire adoptée dans d'autres pays, et particulièrement les États-Unis.

L'exemple donné est le suivant : en droit environnemental, les poursuites en justice deviennent si nombreuses et les répercussions des poursuites en question — appels, contre-poursuites et ainsi de

the United States justice system. They can never be dealt with, and it is better, more efficient and quicker in the long run to deal with these questions by using voluntary measures.

You have suggested today that that is not true. I do not know if we will hear from the present Minister of the Environment whether that is true or not, but we have heard from three previous Ministers of the Environment. Could you comment on that?

Mr. Wilkins: In Canada, we have somewhat of a different culture, with respect to lawsuits, than they do in the United States. Perhaps, there are greater incentives for civil lawsuits in the United States. There are often greater awards given by the courts, and, as a result, there is more litigation in the United States than in Canada.

We have seen through our voluntary approaches to addressing mercury that they have not had the impact we need to have in order to reduce the environmental, health and economic harm that mercury causes.

Having a regulatory approach would be a means of achieving the objectives we seek. We do not feel it will increase litigation substantially, in terms of civil litigation. It would be great if there were more prosecutions. If that is the type of litigation you are speaking of, I believe it would be a good thing if we had more prosecutions under CEPA.

The Chairman: I am talking about government-initiated prosecutions under United States environmental laws against, one assumes, people who have transgressed those laws. It is those — previous arguments have been made to us — that are clogging up the courts so much there that they will never be resolved, others cannot get in there and it is a terrible mess. Are you under that same impression?

Mr. Wilkins: No, I am not. In Canada, we are at a point that we need to take regulatory action and have laws enforced. It is important to set the precedence so companies will comply with the regulations and reduce the amount of mercury emitted.

Senator Kenny asked a question regarding whether reducing emissions will have any impact on the Arctic. I said there would not be an impact.

However, to clarify, by having a regulatory approach and ensuring we reduce emissions, we will not make the situation worse in the Arctic. That is the problem; we are progressively getting worse. We must stop and prevent it from becoming a catastrophe.

The Chairman: In the present clean air bill, as Senator Tardif has mentioned, mercury and several variants of mercury show up on the list of pollutant substances and on Schedule 1 as toxic.

suite — que tout cela est en train d'engorger les tribunaux américains. Ça ne se règlera jamais, et il est plus judicieux, plus efficace et plus rapide, à long terme, de régler ces questions au moyen de mesures volontaires.

Vous avez donné à entendre aujourd'hui que cela n'est pas vrai. Je ne sais pas si l'actuel ministre de l'Environnement nous dira si c'est vrai ou non, mais nous avons reçu le témoignage de trois ministres précédents. Qu'est-ce que vous en pensez?

M. Wilkins : Au Canada, nous avons une culture qui n'est pas tout à fait la même que celle des États-Unis en ce qui concerne les poursuites en justice. Les gens là-bas sont peut-être davantage encouragés à lancer des poursuites civiles. Les dommages-intérêts accordés par les tribunaux sont souvent plus importants; de ce fait, les litiges sont plus nombreux aux États-Unis qu'au Canada.

À observer les approches volontaires que nous avons appliquées au problème du mercure, nous constatons qu'elles n'ont pas eu l'impact nécessaire pour réduire les méfaits de la substance du point de vue de l'environnement, de la santé et de l'économie.

Une réglementation serait utile pour atteindre les objectifs que nous nous fixons. Nous ne sommes pas d'avis que cela entraînerait une augmentation importante du nombre de litiges, du nombre d'actions en matière civile. S'il y avait un plus grand nombre de condamnations, ce serait merveilleux. Si c'est le genre d'action en justice dont vous parlez, je crois qu'il serait utile d'avoir un plus grand nombre de condamnations sous le régime de la LCPE.

Le président : Je parle de poursuites lancées à l'initiative de l'État sous le régime des lois américaines en matière d'environnement à l'encontre, présumerait-on, de gens qui auraient transgressé les lois en question. Ce serait — selon ce que certains témoins sont venus nous dire — ces actions-là qui créent un engorgement dans le système judiciaire américain, au point où ce sont des causes qui ne se régleront jamais, que d'autres n'arrivent pas à intenter leur propre action en justice et que c'est un beau fatras. Avez-vous la même impression?

M. Wilkins : Non, je ne l'ai pas. Au Canada, nous en sommes au point où il faut adopter une mesure réglementaire et faire respecter les lois. Il importe d'établir le précédent, pour que les entreprises se conforment au règlement et réduisent les émissions de mercure.

Le sénateur Kenny a demandé si la réduction des émissions aura un effet dans l'Arctique. J'affirme que cela n'aura aucun effet.

Tout de même, à titre de précision, je dirais que si nous adoptons une approche axée sur la réglementation et que nous nous assurons de réduire les émissions, nous n'allons pas aggraver la situation dans l'Arctique. C'est là le problème; progressivement, les choses empirent. Nous devons arrêter cela, empêcher que ça devienne une catastrophe.

Le président : Dans l'actuel projet de loi sur la qualité de l'air, comme le sénateur Tardif l'a mentionné, le mercure et plusieurs variantes du mercure figurent dans la liste des substances polluantes jugées toxiques dans l'annexe 1.

It is not hard to imagine, we have heard from others, that at some point in the future it would be easy for an amendment to be introduced saying we do not have to have mercury listed in two places. Let us have it listed on the pollutants list and take it off the other list.

Second, we have heard in the past that the reason the Canadian Environmental Protection Act survived a court challenge was, according to the judgment of the court, entirely because the word "toxic" was used, and it is that level of importance of toxicity as opposed to merely pollutant that allowed the court to arrive at a decision that upheld the Canadian Environmental Protection Act.

Do you see a danger in respect of the survival of CEPA under the Constitution or to survive other kinds of court challenges if mercury and other similar substances, which presently appear on Schedule 1 of CEPA, were to be removed and called something other than "toxic"?

Mr. Wilkins: There is a significant danger of a court challenge being brought.

After regulations are put into force and after a company is prosecuted, there is a very good possibility they will bring a court challenge forward challenging the federal government's jurisdiction to bring forth a regulation dealing with air pollutants.

In the past, the Supreme Court of Canada has found that toxic substances fall under the federal government's authority in respect of criminal powers and also in respect of the peace, order and good governance clause of the Constitution, thereby empowering the federal government to deal with toxic substances. We have not had the courts consider whether pollutants fall under federal jurisdiction. Former Supreme Court Justice Gerard La Forest indicated that there is a danger that federal legislation focusing on air pollutants might not pass muster and the courts might strike it down. There is a danger of that, certainly.

The Chairman: My recollection of the challenge referred to by the previous witness who suggested this problem, is that the decision of the court on that occasion was on the order of four to three.

Mr. Wilkins: There were two decisions. *R. v. Crown Zellerbach Canada Ltd.* in the late 1980s dealt with toxic substances deposited into waters. It was found that under the peace, order and good governance clause of the Constitution, the federal government had jurisdiction. More recently, in *R. v. Hydro-Québec*, the court decided that federal environmental regulation fell under criminal law. Thus, the federal government had jurisdiction.

The Chairman: The finding was close, was it not?

Mr. Wilkins: In the *Hydro-Québec* case it was close, but I would have to double-check the other one to know for certain.

D'autres nous l'ont dit, il n'est pas difficile d'imaginer que, à un moment donné, dans l'avenir, il sera facile de faire adopter une modification pour dire que nous n'avons pas à inscrire le mercure sur deux listes. Inscrivons-le dans la liste des polluants et retirons-le de l'autre liste.

Deuxièmement, par le passé, si la Loi canadienne sur la protection de l'environnement a résisté à une contestation devant les tribunaux, la seule et unique raison en est, selon la décision rendue par le tribunal, que le terme « toxique » y est utilisé et c'est le degré d'importance de la toxicité, par opposition à l'état de simple polluant, qui a permis au tribunal de déterminer que la Loi canadienne sur la protection de l'environnement est légitime.

Croyez-vous que cela met en péril la LCPE sous le régime de la Constitution ou sous l'effet d'une autre forme quelconque de contestation judiciaire si le mercure ou d'autres substances semblables, inscrites à l'annexe 1 de la LCPE, devaient être éliminés et qualifiés d'autre chose que de « toxiques »?

M. Wilkins : Il y a très nettement le danger qu'une contestation judiciaire voie le jour.

Une fois la réglementation en place et une entreprise condamnée, les chances sont très bonnes que les tribunaux soient saisis d'une affaire qui remet en question la compétence du gouvernement fédéral quand il s'agit de réglementer l'utilisation des polluants atmosphériques.

Par le passé, la Cour suprême du Canada a déterminé que les substances toxiques relèvent de la compétence du gouvernement fédéral en matière de droit criminel et également de sa compétence à l'égard de l'article de la Constitution sur la paix, l'ordre et le bon gouvernement. Cela donnerait au gouvernement fédéral la compétence nécessaire pour s'attacher à la question des substances toxiques. Les tribunaux n'ont pas été appelés à déterminer si les substances polluantes relèvent de la compétence fédérale. L'ex-juge de la Cour suprême Gerard La Forest a affirmé qu'une loi fédérale en la matière risquerait de ne pas tenir la route, que les tribunaux l'invalideraient peut-être. Il y a certes ce danger.

Le président : Si je ne m'abuse, les juges ont tranché à quatre voix contre trois dans la décision qu'ils ont rendue en rapport avec la contestation dont le témoin précédent a parlé.

M. Wilkins : Il y a eu deux décisions. À la fin des années 1980, l'affaire *R. c. Crown Zellerbach Canada Ltd.* portait sur un cas où des substances toxiques avaient été déversées dans l'eau. Selon la décision rendue, en l'application de la disposition relative à la paix, à l'ordre et au bon gouvernement de la Constitution, le gouvernement fédéral était compétent pour agir. Il y a moins longtemps, dans l'arrêt *R. c. Hydro-Québec*, le tribunal a déterminé que la réglementation fédérale en matière d'environnement relevait du droit criminel. Par conséquent, le gouvernement fédéral était compétent pour agir.

Le président : La décision n'a-t-elle pas été serrée?

M. Wilkins : Dans l'affaire *Hydro-Québec*, c'était serré, mais il faudrait que je vérifie l'autre pour en être certain.

The Chairman: I thank both the witnesses for appearing this evening. I would suspect that when the committee moves on to the second and third aspects of its study, we might ask you to come back.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, November 2, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:37 a.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Ethel M. Cochrane (*Deputy Chairman*) in the chair.

The Deputy Chairman: I want to begin by apologizing for the chair, who has an unexpected meeting this morning and cannot be here. I am the deputy chair and will fill in for the chair this morning.

I would like to thank senators for being here and in particular our two witnesses, Mr. James Riordan and Mr. Steve Clarkson.

Our two witnesses have been here before and we had to vacate the room as it was booked by another committee. Mr. Riordan and Mr. Clarkson, we appreciate you coming back. I know your visit here will be worthwhile.

You gave your presentation when you appeared before us previously, but you may want to make some additional comments.

James Riordan, Executive Director, National Office of Pollution Prevention, Environment Canada: As you said, we were here a week or so ago and made a brief presentation outlining the decline in mercury emissions since the 1970s and our continuous work on major sources of mercury. We handed out a presentation that outlined where regulations are being promulgated under various acts of Parliament, including the Canadian Environmental Protection Act, and we answered some questions about that. In the discussion it became obvious that the departments could provide more information regarding the various tools and instruments being used.

This morning we tabled, with the clerk, a piece on the Canadian Environmental Protection Act registry, which defines a regulation, a Canada-wide standard, an environmental performance agreement or voluntary initiative, et cetera. The clerk has agreed to make that available to the senators following this meeting. It is useful information in terms of how each of the different tools and instruments to control mercury and other substances are used.

The Deputy Chairman: It is supplementary, so there is no need for it now; we can have it later.

Le président : Je remercie les deux témoins d'être venus comparaître ce soir. J'ai l'impression que nous allons vous demander de revenir une fois réglés le deuxième et le troisième aspects de l'étude du comité.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 2 novembre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 8 h 37 pour procéder à l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, ch. 33) conformément à l'article 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Ethel M. Cochrane (*vice-présidente*) occupe le fauteuil.

La vice-présidente : J'aimerais d'abord m'excuser au nom du président, qui ne peut être ici ce matin en raison d'une réunion imprévue. Je suis la vice-présidente et je remplace le président ce matin.

J'aimerais remercier de leur présence les sénateurs et tout particulièrement deux témoins, M. James Riordan et M. Steve Clarkson.

Les deux témoins n'en sont pas à leur première présence parmi nous et nous avons dû quitter la pièce parce qu'un autre comité l'avait réservée. M. Riordan et M. Clarkson, nous vous remercions d'être revenus. Je sais que votre visite sera bénéfique.

Vous nous avez fait une présentation la dernière fois, mais vous avez peut-être des éléments à ajouter.

James Riordan, directeur exécutif, Bureau national de la prévention de la pollution, Environnement Canada : Comme vous l'avez dit, nous sommes venus ici il y a environ une semaine pour faire une brève présentation de la diminution des émissions de mercure depuis les années 1970 et des travaux continus que nous menons au sujet des principales sources de ces émissions. Nous avons remis une présentation soulignant les aspects pour lesquels une réglementation existe en vertu d'une loi du Parlement, y compris la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, et nous avons répondu à quelques questions à ce sujet. Lors des discussions, il est devenu évident que les ministères pourraient fournir davantage de renseignements au sujet des outils et instruments utilisés.

Ce matin, nous avons remis au greffier un document concernant le Registre environnemental de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, qui définit notamment les termes règlement, standard pancanadien et entente sur la performance environnementale, ou initiative volontaire. Le greffier a accepté de le mettre à la disposition des sénateurs après la réunion. Il s'agit de renseignements utiles sur le fonctionnement des différents outils et instruments de contrôle du mercure et d'autres substances.

La vice-présidente : Il s'agit de renseignements complémentaires. Ils ne sont pas nécessaires pour l'instant mais pourront être obtenus ultérieurement.

Mr. Riordan: That is correct. I know, since we were last here, you have had testimony from a number of different sectors of society, and we are open to answer any questions that you and the senators may have.

The Deputy Chairman: We had two groups on Tuesday; officials from Sierra Legal Defence Fund and Pollution Watch. You illustrate on page 2 of your earlier brief the reductions that we have seen in mercury emissions in this country since the 1970s. I am referring to this chart.

In testimony before the committee on Tuesday witnesses suggested that those reductions in mercury emissions since the 1970s are neither a consequence of CEPA coming into force nor the result of any mercury-specific action that Canada has taken. I quote:

The reductions you see from the 1970s were around the shutting of chlor-alkali plants and the regulations that happened then, long before CEPA. The further reductions into the 1990s were for sulphur dioxides and nitrogen dioxides for acid rain, and as a co-benefit the mercury came down, but not because we did something specific around mercury.

Would you agree with this assessment?

Mr. Riordan: I was watching a simulcast of that session from my office, and I did hear that.

After that testimony the chair held this up and said this is what the government presented: Who is right and who is wrong? I thought he was zeroing right in and the witness said we are both right.

As public servants we are guided by a code of practice that requires us to present facts, not opinion. This is a fact. This is the way that mercury emissions to the environment in Canada have decreased over the last 30-plus years. A large part of it is due to the chlor-alkali regulations, which were created before the Canadian Environmental Protection Act and became part of the act. There are other instruments under CEPA that have also had an effect on this.

Does it matter if that is as a result of CEPA or not? Some is and some is not, but the important point is that emissions have gone down by over 90 per cent over the last 30 years.

The Canadian Environmental Protection Act is a safety net. If there are other acts of Parliament, like the Hazardous Products Act, which is maintained by the Minister of Health; or the Fisheries Act, which was also used to reduce mercury emissions, this is all part of the government's legislative agenda. Therefore, when a member from a non-governmental organization says we are both right, we are stating facts. The emissions have gone down through the application of a variety

M. Riordan : C'est exact. Je sais que depuis la dernière fois, vous avez reçu le témoignage de la part de personnes issues de différents secteurs de la société, et nous sommes prêts à répondre aux questions que les sénateurs ou vous-même souhaitez poser.

La vice-présidente : Nous avons rencontré deux groupes mardi; des représentants du Sierra Legal Defence Fund et de Pollution Watch. À la page 2 de votre compte rendu précédent, vous indiquez la réduction des émissions de mercure observée au Canada depuis les années 1970. Je fais référence à ce graphique.

Au cours des témoignages qu'ils ont rendus au comité mardi, les témoins ont mentionné que ces réductions ne sont pas le résultat de l'entrée en vigueur de la LCPE ni d'une mesure prise spécifiquement par le Canada en lien avec les émissions de mercure. Je cite :

Les réductions que vous voyez, à partir des années 1970, découlent de la fermeture de fabriques de chlore et de règlements pris à cette époque, bien avant la LCPE. Les réductions supplémentaires qui ont marqué les années 1990 découlent d'efforts pour réduire les émissions d'anhydride sulfureux et de dioxyde d'azote, substances responsables des pluies acides; cela a occasionné une réduction parallèle des émissions de mercure, mais ce n'est pas imputable à des mesures propres au mercure.

Êtes-vous d'accord avec ces affirmations?

M. Riordan : J'ai écouté la session en diffusion simultanée de mon bureau, et j'ai entendu cela.

Après ce témoignage, le président a montré cela et affirmé que c'est ce que le gouvernement a présenté. Qui a raison et qui a tort? Selon moi il tapait dans le mille et le témoin avait dit que nous avions tous deux raisons.

En tant que fonctionnaires, nous sommes soumis à un code de pratique selon lequel nous devons présenter des faits, et non des opinions. Voici un fait. Voici la mesure dans laquelle les émissions de mercure dans l'environnement ont diminué au Canada au cours des 30 dernières années, voire plus. Ces diminutions sont en bonne partie attribuables aux règles régissant les fabriques de chlore, qui ont été adoptées avant la Loi canadienne sur la protection de l'environnement et qui ont été intégrées à la Loi. D'autres instruments utilisés en vertu de la LCPE ont également eu une incidence à ce chapitre.

Est-ce si important de savoir si c'est un résultat de la LCPE ou non? Cela découle en partie de la LCPE et en partie d'autres facteurs, mais ce qui importe, c'est que les émissions ont diminué de plus de 90 p. 100 ces 30 dernières années.

La Loi canadienne sur la protection de l'environnement est un filet de sécurité. Si d'autres lois du Parlement, comme la Loi sur les produits dangereux, administrée par le ministère de la Santé, ou la Loi sur les pêches, ont également contribué à réduire les émissions de mercure, c'est que cela faisait partie du programme législatif du gouvernement. Ainsi, lorsqu'un membre d'un organisme non gouvernemental dit que les deux parties ont raison, nous présentons des faits. Les émissions ont diminué à la

of federal legislation and legislation at other levels of government, some of which is due to CEPA.

When I presented this graph last week, it does not say here that it is due to CEPA, it says this is as a result of efforts over the last 30 years. I will close by saying some of it is CEPA and some is not, but the important point is the dramatic reduction in mercury releases in Canada.

The Deputy Chairman: Can you tell us if there is any data or information available suggesting that this trend toward reducing mercury emissions will continue? Have you any data to present to us?

Mr. Riordan: The trend is continuing downward, particularly as we bring in more legislation and more interventions. A couple of weeks ago, ministers from the Canadian Council of Ministers of the Environment, of which our minister is a member, announced that they agreed to a Canada-wide standard for coal-fired electric power plants, which aims for more than a 50 per cent reduction of releases of mercury over the next several years. That will cause a continued downward trend of releases of mercury to the environment. That is not data; it is projected targets that governments have agreed to pursue.

The Deputy Chairman: Our coal plants will be cleaner and more efficient, and they will be behaving well, like great citizens, will they not?

Mr. Riordan: That is what the ministers have publicly agreed to do. They have made that commitment, so I presume that will be an outcome.

Senator Carney: We had an emergency caucus meeting on an event that has dominated the news for last few days, so I missed your presentation. I have been in Parliament for so long that I actually remember when CEPA was first introduced.

I do not know if you have answered this because, as I say, I was not present at the beginning of the meeting. CEPA, I know, is very complex and convoluted. It is probably easier for you to understand it than for us. Is there anything in the legislation that prevents the government from taking prompt action to reduce emissions of a substance, such as mercury, that is already on CEPA's list of toxic substances?

Mr. Riordan: We did speak to that. There is nothing in the act that prevents us from taking action. Over the past several years, the governments have been focusing on major sources and moving from one major source to another. In our presentation, we identified that the next major source that will be addressed is mercury in products, such as thermometers, thermostats, electric switches, and so on.

suite de l'application de différentes lois du gouvernement fédéral et d'autres ordres de gouvernement, et c'est en partie attribuable à la LCPE.

En ce qui concerne le graphique que j'ai présenté la semaine dernière, il n'indique en aucun cas que les réductions sont attribuables à la LCPE, mais qu'il s'agit du résultat d'efforts menés au cours des 30 dernières années. Je termine en disant que les réductions sont en partie attribuables à la LCPE et en partie attribuables à d'autres facteurs, mais que ce qui importe de noter, c'est la vaste réduction des émissions de mercure au Canada.

La vice-présidente : Pouvez-vous nous dire s'il existe des données ou d'autres renseignements qui permettraient de dire que la diminution des émissions de mercure se poursuivra? Avez-vous des données à nous présenter?

M. Riordan : Les réductions se poursuivent, particulièrement à mesure que de nouvelles dispositions législatives et de nouvelles mesures sont prises. Il y a quelques semaines, des membres du Conseil canadien des ministres de l'Environnement, dont notre ministre fait partie, ont annoncé qu'ils avaient convenu d'un standard pancanadien pour les centrales électriques alimentées au charbon, dont l'objectif est de réduire les émissions de mercure de plus de 50 p. 100 au cours des prochaines années. Voilà qui contribuera à la baisse des émissions de mercure dans l'environnement. Il ne s'agit pas de données, mais bien d'objectifs que les gouvernements ont convenu de poursuivre.

La vice-présidente : Nos centrales alimentées au charbon seront plus propres et plus efficaces, et elles se comporteront bien, en bonnes citoyennes, n'est-ce pas?

M. Riordan : C'est ce dont les ministres ont convenu publiquement. Ils ont pris cet engagement, donc je présume que ce sera un des résultats.

Le sénateur Carney : Nous avons eu une réunion d'urgence du caucus concernant un événement qui a fait les manchettes pendant au moins quelques jours, c'est pourquoi je n'ai pu assister à votre présentation. Je suis au Parlement depuis si longtemps que je me souviens de l'adoption de la LCPE.

Je ne sais pas si vous avez déjà répondu à cette question, car, comme je l'ai dit, je n'étais pas présent au début de la réunion. Je sais que la LCPE est très complexe, compliquée. Il est probablement plus facile pour vous que pour nous de la comprendre. Sur le plan juridique, y a-t-il quoi que ce soit qui empêche le gouvernement de prendre rapidement des mesures pour réduire les émissions d'une substance qui figure déjà à la liste des substances toxiques établies par la LCPE, comme le mercure?

M. Riordan : Nous avons abordé cette question. Rien dans la loi ne nous empêche d'intervenir. Ces dernières années, les gouvernements ont axé leurs efforts sur les principales sources des émissions, passant d'une grande source à une autre. Lors de notre présentation, nous avons indiqué que les produits contenant du mercure, comme les thermomètres, les thermostats et les commutateurs, constituaient la prochaine grande source à laquelle nous nous attaquerons.

The Minister of the Environment made a public commitment in June, during Environment Week, that she would announce action in the fall to address mercury in auto switches and also a strategy to address mercury-containing products, and those are both in train.

Senator Carney: Those can be covered under CEPA?

Mr. Riordan: Yes. Section 93 of CEPA provides the authority to ministers to address toxic substances in products. There is a broad misconception that CEPA cannot address toxic substances in products. It is unfortunate, because we have been doing so and continue to do so under the act.

Senator Carney: Is there any reason to be worried about consumer products such as thermometers? Is there any evidence that it is harmful to one's health to use a mercury thermometer?

Mr. Riordan: Where there are alternatives, as is the case with thermometers, why use a mercury product when an alternative that is as effective can be used? That would be the proposition in looking at mercury in products.

The product we talked about last time was the little switches that turn the lights on and off in the trunks of cars, which contain mercury. At the end of the useful life of the car, the car is crushed and goes to a steel plant, where the metal is recycled back into steel. In the process, the mercury goes into the atmosphere.

There is an alternative that international car manufacturers have recognized for years, which is to simply replace the mercury with a ball bearing that still turns the light on and off effectively. Through the 1990s, a number of international auto manufacturers moved to remove the mercury, and around 2003, North American automakers took it out. However, there is still a legacy that we need to address, and the minister has committed to do that. It is estimated that we can recover between six to 10 tonnes of mercury through this process over the next 10 years and take it out of the waste stream.

Steve Clarkson, Director, Risk Impact Assessment Bureau, Health Canada: I work at Health Canada, and I do not want an impression left that the use of a mercury thermometer to take temperature poses a threat to humans per se. The risks come, of course, when mercury is released because the thermometer gets broken and the mercury is not treated properly or disposed of properly. I do not imagine you were thinking that, but I raise it just for clarification.

Senator Carney: I have a personal interest in this subject because one of our deepest, darkest secrets in Canada is that there is a lighthouse on the West Coast of Vancouver Island that still

En juin, durant la Semaine de l'environnement, la ministre de l'Environnement s'est engagée publiquement à annoncer à l'automne une mesure pour s'attaquer au problème du mercure dans les commutateurs des automobiles ainsi qu'une stratégie concernant les produits contenant du mercure; ces deux projets ont été mis en train.

Le sénateur Carney : Ils peuvent être lancés en vertu de la LCPE?

M. Riordan : Oui. L'article 93 de la LCPE donne aux ministres l'autorité de prendre des mesures concernant la présence de substances toxiques dans les produits. Selon une idée fausse très répandue, la LCPE ne vise pas la présence de substances toxiques dans les produits. C'est malheureux, parce que nous nous penchons sur ce problème et nous continuerons de le faire en vertu de la Loi.

Le sénateur Carney : Y a-t-il des motifs de s'inquiéter au sujet des produits de consommation comme les thermomètres? Y a-t-il des données qui établissent que l'utilisation d'un thermomètre à mercure est néfaste pour la santé?

M. Riordan : Lorsqu'il existe des solutions de rechange, comme dans le cas des thermomètres, pourquoi utiliser un produit qui contient du mercure alors qu'on peut utiliser un autre produit aussi efficace? Voilà comment on devrait aborder la question des produits contenant du mercure.

La dernière fois, nous avons parlé des petits commutateurs qui permettent d'allumer ou d'éteindre la lumière dans le coffre arrière des automobiles, qui contiennent du mercure. À la fin de leur vie utile, les automobiles sont compressées puis acheminées vers une aciérie, qui recyclera le métal pour en faire de l'acier. Par le fait même, du mercure est rejeté dans l'atmosphère.

Il existe depuis plusieurs années une solution de rechange bien connue des constructeurs automobiles du monde entier et qui consiste à remplacer le mercure par un roulement à bille permettant d'allumer et d'éteindre efficacement la lumière. Dans les années 1990, un certain nombre de constructeurs automobiles de l'étranger ont décidé de ne plus recourir au mercure, et vers 2003, les constructeurs nord-américains ont fait de même. Il demeure toutefois tout un stock, et le ministère s'est engagé à s'en occuper. On estime que ce processus nous permettrait de récupérer et de retirer du flux de déchets de six à dix tonnes de mercure au cours des dix prochaines années.

Steve Clarkson, directeur, Bureau d'évaluation de risque et d'impact, Santé Canada : Je travaille à Santé Canada, et je ne veux pas qu'il persiste l'idée selon laquelle l'utilisation d'un thermomètre à mercure pour prendre la température présente en soi un risque pour l'humain. Un risque se présente, bien entendu, lorsque le thermomètre se brise, que du mercure s'en échappe, et que ce mercure n'est pas adéquatement manipulé ou jeté. Je ne crois pas que vous pensiez ainsi, mais je le mentionne pour que cela soit clair.

Le sénateur Carney : J'ai un intérêt particulier pour cette question parce que l'un des secrets les plus lourds et les plus sombres du Canada est qu'une lampe à mercure orne un phare de

has a mercury lamp. It is not being used, but it is still located in the lighthouse. I will defend it from Health Canada or anyone else who might wish to recover it.

There is a general feeling that anything to do with mercury is unhealthy, toxic and bad for us. I am glad you clarified that it is okay to use a thermometer.

I have one final question, which may have been covered. Since this is a review of the existing legislation, are there any gaps that we should be looking at that you would like us to advance?

Mr. Riordan: That was also raised at the last session. It is interesting that when other sectors of society have been interviewed by this committee, they have not identified gaps. Rather, they have said: "We are not using the act as much as we could." That is an opinion that the non-government organizations have espoused. No one seems to be saying that there are gaps in the act.

The position we presented at the last session is that this is a new piece of legislation that has a wide range of instruments available to ministers to protect human health and the environment. We have been using those tools and instruments and are getting better at it as we go. There seems to be a consensus that the act is not broken, but we could use it more.

Senator Carney: Very few pieces of legislation can last as long as this one has and not be improved; or maybe that is just an obsession with lawmakers, that one can improve legislation. Can the act be streamlined, or is there anything that we should be looking at in terms of making it more usable?

Mr. Riordan: I use the act on a daily basis and find it quite useful. I am sure there will be advice from government and from others where it can be more useful, but as far as someone who is a practitioner of the act, it has the required checks and balances and it has the authorities that the ministers can use. We are working more closely together as departments than we have in quite some time.

Senator Carney: That is a tribute to the drafters.

Mr. Riordan: It is the act that Parliament gave us.

The Deputy Chairman: Yes, in 2000.

Senator Carney: It took 10 years to get it through in its final form.

The Deputy Chairman: It is a major piece of work, a major document. Sometimes we say "piece of work," literally.

Senator Adams: Mr. Clarkson, you work for Health Canada. The witnesses from the Sierra Legal Defence Fund said that in the Arctic, the Inuit people had as much as 6 to 8 per cent mercury in their blood. Now, we hear it is reduced 5 per cent or 10 per cent in the rest of Canada. I know you are not a scientist; you work for

la côte Ouest de l'île de Vancouver. Elle n'est pas utilisée, mais elle s'y trouve toujours. Je m'opposerai à toute tentative de la récupérer de la part de Santé Canada ou de qui que ce soit d'autre.

Selon une idée très répandue, tout ce qui touche au mercure est mauvais pour la santé, toxique et mauvais pour nous. Je suis heureux que vous précisiez que l'utilisation d'un thermomètre à mercure est sans danger.

J'ai une dernière question, à laquelle une réponse a peut-être déjà été fournie. Étant donné qu'il s'agit de l'examen d'une loi existante, y a-t-il des éléments qui n'ont pas été couverts et sur lesquels vous voudriez que l'on se penche?

M. Riordan : C'est également un point qui avait été soulevé à la dernière session. Il est intéressant de souligner que lorsque d'autres secteurs de la société ont été consultés par le comité, aucune lacune n'a été mentionnée. Ils ont au contraire dit en substance qu'ils ne se servaient pas de la loi autant qu'ils le pourraient. C'est une opinion qui a été embrassée par des organismes non gouvernementaux. Personne ne semble dire qu'il y a des lacunes dans la loi.

À la dernière session, notre position était qu'il s'agit d'une nouvelle loi comprenant de multiples instruments dont les ministères peuvent se servir à des fins de protection de la santé humaine et de l'environnement. Nous utilisons ces outils et ces instruments et nous le faisons de mieux en mieux. Tous semblent d'avis que la loi n'est pas lacunaire, mais qu'elle pourrait être utilisée davantage.

Le sénateur Carney : Très peu de mesures législatives peuvent résister aussi longtemps à l'épreuve du temps sans que des modifications y soient apportées, mais peut-être est-ce une obsession de la part des législateurs de toujours vouloir améliorer les lois. La loi peut-elle être simplifiée, ou y aurait-il des façons de la rendre plus utile?

M. Riordan : Je me sers de la loi chaque jour et elle m'est très utile. Je suis convaincu que des conseils émaneront du gouvernement ou d'ailleurs quant aux aspects pour lesquels la loi pourrait être plus utile, mais en tant qu'utilisateur de la Loi, je peux dire qu'on y trouve les automatismes régulateurs requis et les pouvoirs que peuvent exercer les ministres. Il y a longtemps que les ministères n'avaient pas collaboré aussi étroitement.

Le sénateur Carney : C'est tout à l'honneur des rédacteurs.

M. Riordan : C'est la loi que le Parlement nous a donnée.

La vice-présidente : Oui, en 2000.

Le sénateur Carney : Il a fallu dix ans pour obtenir la version finale.

La vice-présidente : C'est un grand ouvrage, un important document. Parfois, nous parlons littéralement d'un « ouvrage ».

Le sénateur Adams : Monsieur Clarkson, vous travaillez à Santé Canada. Les témoins du Sierra Legal Defence Fund ont affirmé que les Inuits de l'Arctique ont un taux de mercure dans leur sang pouvant aller jusqu'à 6 à 8 p. 100. On dit maintenant qu'il est inférieur de 5 ou 10 p. 100 dans le reste du Canada. Je

Health Canada. We have more people affected by mercury in the Arctic because it comes down from the air when it gets cold. Why do you believe the mercury count is so high in the North?

Mr. Clarkson: Senator, there is a deposit of mercury in the North because of the climate conditions. As I mentioned the last time I was here, there is the Northern Contaminants Program. This is a program involving a number of departments, including Mr. Riordan's, but also Indian and Northern Affairs Canada, which has been attempting to investigate the impacts of not only mercury, but also other contaminants because of the deposition that occurs.

There is concern about the levels of mercury that are being ingested by a certain segment of the population in the North. Those people that we have noted are primarily people who depend on country foods, the mammals of the North; not so much fish, because there are apparently species of fish that do not have a large accumulation of mercury, such as Arctic char; but beluga whales and seals have much higher concentrations because of the bioaccumulation effect in those upper species.

There are apparently, from our studies, segments of the population that do have levels of mercury in their systems that exceed the recommended doses. Some people are ingesting mercury at levels above the tolerable daily intake we have set. There have been attempts to have those parts of the population, who are more sensitive — for instance, children or expectant mothers — take advantage of a program that exists to promote the use of foods that are lower in mercury; during pregnancy, for example.

Senator Adams: The mammals are getting the pollution because so much mercury is accumulating in the water and on the land. Is that what is happening? The mammals, such as belugas, automatically have mercury because of the amount of toxin around. Mammals have to eat, too; and the foods they eat contain mercury. Therefore, country food that we eat contains mercury from many sources. As you said, Arctic char does not have these high levels of mercury; perhaps because they only eat in the sea in the summertime. Yet, Arctic char is affected by the mercury too.

Mr. Clarkson: I am not quite sure I understood your question.

Senator Adams: Any country food or any mammals we eat contain mercury. When we eat it, we get the mercury from them. As some witnesses said, mercury floats in the water and it gets into the ground, and the caribou or other mammals in the marsh eat the plants. That is what is happening to affect us. There is over 60 per cent mercury in the Arctic. We want to find out more. The witnesses say it is not really affecting your body very much. It does not seem to matter

sais que vous n'êtes pas un scientifique, vous travaillez à Santé Canada. Plus de personnes sont touchées par le mercure dans l'Arctique parce que le mercure descend quand la température baisse. Pourquoi croyez-vous que les taux de mercure sont si élevés dans le Nord?

M. Clarkson : Sénateur, il y a un dépôt de mercure dans le Nord en raison du climat. Comme je l'ai dit la dernière fois que je suis venu ici, il y a le Programme de lutte contre les contaminants dans le Nord. C'est un programme auquel participent différents ministères, y compris celui de M. Riordan, mais aussi Affaires indiennes et du Nord Canada, qui a déployé des efforts pour mesurer l'incidence des dépôts de différents contaminants, dont le mercure.

Les quantités de mercure ingérées par un certain segment de la population du Nord sont source d'inquiétudes. Ces personnes que nous avons mentionnées sont principalement des personnes qui consomment les aliments de leur région, les mammifères du Nord; pas vraiment le poisson parce qu'il existe apparemment des espèces de poisson qui présentent de faibles taux de mercure, comme l'omble chevalier, mais les bélugas et les phoques présentent des taux de mercure beaucoup plus élevés en raison du phénomène de bioaccumulation observé chez ces espèces.

À la lumière de nos études, les taux de mercure dans le sang semblent plus élevés que les seuils établis dans certains segments de la population. Certaines personnes ingèrent plus de mercure que la dose journalière admissible que nous avons définie. Des tentatives ont été faites pour que les personnes les plus sensibles — par exemple, les enfants et les femmes enceintes — puissent bénéficier d'un programme qui a été mis sur pied pour faire la promotion des aliments qui contiennent peu de mercure; pendant la grossesse, par exemple.

Le sénateur Adams : Les mammifères sont touchés parce que le mercure s'accumule dans l'eau et sur la terre. Qu'est-ce qui se passe? Les mammifères, comme les bélugas, sont automatiquement contaminés par le mercure en raison de la quantité de toxines qui les entoure. Les mammifères doivent se nourrir, eux aussi, et leur nourriture contient du mercure. Ainsi, les aliments du pays que nous mangeons contiennent du mercure provenant de différentes sources. Comme vous l'avez dit, les ombles chevaliers n'affichent pas des taux de mercure aussi élevés, peut-être parce qu'ils s'alimentent dans la mer l'été seulement. Quoi qu'il en soit, les ombles chevaliers sont aussi touchés par le mercure.

M. Clarkson : Je ne suis pas certain d'avoir bien compris votre question.

Le sénateur Adams : Tous les aliments de la région, tous les mammifères que nous consommons contiennent du mercure. Lorsque nous les mangeons, nous ingérons du mercure. Comme certains témoins l'ont mentionné, le mercure flotte sur l'eau jusqu'à la terre ferme, et les caribous et d'autres mammifères mangent les végétaux des marais. Voilà comment nous sommes touchés. Plus de 60 p. 100 du mercure se trouve dans l'Arctique. Nous voulons en savoir plus. Les témoins affirment que cela

where people live; they still have mercury in their blood and their body.

Mr. Clarkson: No one wants mercury in their body. However, we are an industrialized society and that is an unfortunate consequence, but the concern is that some levels are too high. There are risks, particularly in children, for neurotoxic effects that affect learning and development. The deposition in the North comes from other parts, primarily; it is not from local sources.

In our previous appearance here, we talked about efforts that have been made to reduce emissions of mercury in Canada, and bilateral discussions with other countries to try to reduce mercury emissions from other sources. Mr. Riordan mentioned discussions with China. There is an international protocol under the United Nations Economic Commission for Europe, which is called the long-range transport on air pollutants. There are a number of sub-protocols, one of which deals with metals. Three metals are targeted by that particular protocol: lead, mercury and cadmium.

I am not sure I am answering your question, but there are apparently lower levels of mercury in caribou and, as I mentioned, Arctic char. The sources of high levels come from foods that are favourites in part of the population, such as seals and beluga whales.

Mr. Riordan: When we were last here, there were questions raised by some of your colleagues with regard to the graph on page 7. It shows the proportion of emission by country that land in Canada. One of your colleagues asked about how that relates to the North, because it shows 17 per cent Canada and so on. We looked at that and how it relates to the North. I can make these available to the clerk.

We looked not just at Canada's North, but the whole Arctic. The sources of mercury in the Arctic from Asia go up to 49 per cent; from Europe they go up to 40 per cent; from Canada they go down to 3 per cent; and the U.S.A. 8 per cent. This indicates that we need to continue to do work in Canada to control our releases of mercury to the environment, but we also need to work internationally, as Mr. Clarkson has said. There are opportunities through the United Nations; there are opportunities for bilateral agreements. Working with China and the European Union on a shared approach to controlling mercury releases from all sources would help the Arctic.

We promised we would come back with that information. I hope you find it useful.

n'affecte pas notre organisme outre mesure. Il semble que les personnes auront du mercure dans leur sang peu importe l'endroit où elles vivent.

M. Clarkson : Personne ne veut avoir du mercure dans son sang. C'est malheureusement une conséquence de vivre dans un pays industrialisé, mais ce qui est inquiétant, c'est que certains taux sont trop élevés. Il y a des risques d'effets neurotoxiques pouvant affecter l'apprentissage et le développement, particulièrement chez les enfants. Le dépôt présent dans le Nord provient principalement de sources qui ne sont pas propres à cette région.

La dernière fois, nous avons parlé des efforts entrepris pour réduire les émissions de mercure au Canada, et des discussions bilatérales menées avec d'autres pays pour tenter de réduire les émissions de mercure provenant de l'étranger. M. Riordan a mentionné des discussions avec la Chine. Il existe un protocole international établi par la Commission économique des Nations Unies pour l'Europe concernant le transport à grande distance des polluants atmosphériques. Un certain nombre de sous-protocoles existent, dont un qui concerne les métaux. Trois métaux sont ciblés en particulier, soit le plomb, le mercure et le cadmium.

Je ne suis pas certain de répondre à votre question, mais il y a apparemment de faibles taux de mercure dans le caribou et, comme je l'ai mentionné plus tôt, dans l'omble chevalier. Les fortes concentrations observées sont causées par la forte consommation de certains aliments, comme la viande de béluga et de phoque, par une partie de la population.

M. Riordan : La dernière fois où nous étions ici, certains de vos collègues ont soulevé des questions au sujet du diagramme de la page 7, qui indique la provenance, en pourcentage, du mercure se trouvant au Canada. Un de vos collègues a demandé quelles étaient les implications des données du diagramme pour le Nord, sachant que 17 p. 100 du mercure provient du Canada, et ainsi de suite. Nous nous sommes penchés sur les résultats et leur lien avec le Nord. Je peux remettre les informations au greffier.

Nous ne nous sommes pas seulement penchés sur le Nord du Canada, mais sur l'ensemble de l'Arctique. Dans l'Arctique, 49 p. 100 du mercure provient de l'Asie, 40 p. 100 provient de l'Europe, seulement 3 p. 100 provient du Canada, et 8 p. 100 provient des États-Unis. Voilà qui indique que nous devons poursuivre nos efforts au Canada pour réduire nos émissions de mercure dans l'environnement, mais que nous devons aussi agir auprès des autres pays, comme M. Clarkson l'a mentionné. Les Nations Unies sont un véhicule pour le faire; des accords bilatéraux pourraient aussi être conclus. Un travail concerté avec la Chine et l'Union européenne pour contrôler les émissions de mercure provenant des différentes sources serait bénéfique pour l'Arctique.

Nous avons promis que nous fournirions ces informations. J'espère qu'elles vous seront utiles.

That is outside the realm of the Canadian Environmental Protection Act. That moves into other ways that governments operate. CEPA is active inside the boundaries of Canada. There are other instruments that have to be used to engage with China and with Europe in addressing mercury releases.

Senator Adams: When we were working on CEPA, I suggested to Allan Rock and David Anderson that every year or two there should be laboratory testing on the mammals or country food we eat in the North. In the South, the Canadian Food Inspection Agency tests beef, pork and fish. We want the same thing. We go out nearly every weekend on the land. We do not have big supermarkets like you have in the South; we go out and get our food.

We have so much mercury in Canada that it is affecting country food with diseases. In the future, it will be affecting us. What is it doing to us?

Mr. Clarkson: I do not know that I can say other than that parts of the department, in which I do not work, are concerned. Our actions in government are to try to put in solutions that will eventually, hopefully, lead to mercury not being a concern for consumption of country food. Unfortunately, the end results of what we are seeing are many years off.

Senator Adams: We used to say that we were living in the Arctic and that we had clean air. Now, however, we are finding out that our air in the North is being affected from the people in the South.

Mr. Clarkson: Mr. Riordan pointed out to me that we have looked at consumption rates and we believe, as do the territorial governments, that we are not trying to discourage people from consuming the country foods. We are trying to bring to their attention that some of them do have higher levels, and perhaps they ought to be looking at balancing more caribou with less seal, for example. Expectant mothers should be more concerned than others. There are appreciations that I believe you were trying to tell us about. These foods are important from a socio-economic, spiritual and traditional sense. No one has tried to discourage, completely, the consumption of these foods, but it is necessary to recognize the dangers. Mercury is not the only contaminant, unfortunately; there are other things. It is an attempt to try to keep people informed. We monitor, through part of the department, country foods so we can provide data.

Senator Carney: I wanted to expand on Senator Adams' questions.

The working paper we have points out that, overwhelmingly, the atmospheric mercury is external to Canada; 47 per cent is from Asia.

C'est en dehors du champ d'application de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Il s'agit d'autres moyens à la disposition des gouvernements. La LCPE s'applique à l'intérieur des frontières canadiennes. D'autres instruments ont été utilisés pour traiter avec la Chine et l'Europe au sujet des émissions de mercure.

Le sénateur Adams : Lorsque nous travaillions à l'élaboration de la LCPE, j'ai dit à Allan Rock et à David Anderson que tous les ans ou tous les deux ans, des tests de laboratoire devraient être effectués sur les mammifères faisant partie de l'alimentation dans le Nord. Dans le Sud, l'Agence canadienne d'inspection des aliments effectue des tests sur le bœuf, le porc et le poisson. Nous voulons la même chose. Nous nous rendons dans la nature presque toutes les fins de semaine. Nous n'avons pas de supermarchés comme vous avez dans le Sud; nous allons nous-mêmes chercher notre nourriture.

Le mercure se trouve en certaine quantité dans les aliments provenant du Canada et a une incidence néfaste sur ces aliments. Dans l'avenir, c'est nous qui en souffrirons. Qu'est-ce que cela nous fait?

M. Clarkson : Je ne sais pas, je peux dire que des parties du ministère, où je ne travaille pas, se soucient de la question. Au sein du gouvernement, nous travaillons à trouver des solutions afin que l'on puisse un jour consommer des aliments provenant du pays sans avoir à se soucier du mercure. Malheureusement, un grand nombre d'années séparent les actions des résultats.

Le sénateur Adams : Autrefois, nous les habitants de l'Arctique disions que notre air est pur. Aujourd'hui, nous constatons que l'air du Nord est affecté par les personnes du Sud.

M. Clarkson : M. Riordan m'a mentionné que les taux de consommation avaient été étudiés et nous croyons, à l'instar des gouvernements des territoires, que nous n'essayons pas de dissuader les personnes de consommer les produits de la terre. Nous essayons de les informer du fait que certains de ces produits affichent des taux de mercure élevés et qu'ils devraient peut-être diversifier leur alimentation, manger plus de viande de caribou et moins de viande de phoque, par exemple. Les femmes enceintes devraient faire particulièrement attention. Je crois que vous vouliez nous faire apprécier certains points. Ces aliments sont importants sur les plans socioéconomique, spirituel et traditionnel. Personne n'a tenté de dissuader complètement la population de consommer ces aliments, mais il faut connaître les risques. Le mercure n'est pas le seul contaminant. Il y en a d'autres, malheureusement. L'idée est de sensibiliser la population. Différentes parties du ministère font la surveillance des aliments du pays pour que nous puissions fournir des données à ce sujet.

Le sénateur Carney : Je voulais apporter des précisions en réponse aux questions du sénateur Adams.

Selon le document de travail que nous avons, le mercure présent dans l'atmosphère au Canada provient de sources étrangères de façon écrasante; 47 p. 100 provient d'Asie.

I have just returned from southern China where the air and the water pollution are overwhelming. It is very challenging to try to breathe in that area, and the Chinese say it will be a major effort in their next five-year plan to clean up the delta areas. Could you give us some details on the initiatives the Government of Canada is engaged in with other countries to reduce global emissions outside of CEPA? We would like to have some clear and specific details about what countries, what issues and what instruments are being used to develop a bilateral relationship on the environmental issues. In addition, could you tell us exactly what UN opportunities and other initiatives there are to reduce global emissions and with what countries, so that we can follow up on them?

Mr. Riordan: We can do that. I will not attempt to capture them all, but the United Nations is one body. It is something that is not a Canadian issue; it is a global issue.

Senator Carney: It is very slow working. If you say that Canada is engaged in a number of initiatives, we would like to know specifically what avenues are open to us to work with the Asian countries like China to reduce atmospheric mercury and other pollutants without going through cumbersome years taking United Nations channels.

Mr. Riordan: We can answer that in writing, because it would be detailed.

The Deputy Chairman: Yes, and pass it to the clerk, as well as the first document that you mentioned.

Mr. Riordan: There are formal and informal channels. This afternoon, I am meeting with 40 representatives from China on a variety of issues, one of which is mercury. They genuinely want to understand how legislation like CEPA works. This is something that we have been doing in various departments across government. I personally feel like I am being introduced to the entire Chinese population, 20 at a time.

Senator Carney: That is good.

Mr. Riordan: It is good. The environmental agency in China actually translated parts of the Canadian Environmental Protection Act to bring it into law in China. There are the long processes that are United Nations-bound, there are bilateral formal processes, and then there are informal processes that are continuous.

This group was brought over to meet with the University of Ottawa and they asked if they could come and spend some time with us. We always say, yes, because it is the driving force in the world economy and they can learn from our experiences.

Senator Carney: That is very encouraging. The Canadian International Development Agency, CIDA, is also doing some work. I do not know if your jurisdiction extends to informing us of CIDA initiatives, but probably the most important part of our

Je reviens tout juste du Sud de la Chine, où la pollution de l'air et de l'eau est dramatique. Il est difficile de respirer dans cette région, et les Chinois affirment que d'importants efforts seront déployés dans le cadre de leur programme quinquennal afin de nettoyer les zones des deltas. Pourriez-vous nous donner des renseignements supplémentaires au sujet des initiatives dans le cadre desquelles le gouvernement du Canada collabore avec d'autres pays pour réduire les émissions de sources non visées par la LCPE? Nous aimerions obtenir des renseignements clairs et précis concernant les pays participants, les questions abordées et les instruments utilisés pour établir les relations bilatérales en matière d'environnement. Par ailleurs, pourriez-vous nous dire quelles sont exactement les voies de l'ONU et les autres initiatives qui permettraient de réduire les émissions dans le monde et quels sont les pays participants, de sorte que nous puissions faire un suivi auprès d'eux?

M. Riordan : Nous le pouvons. Je ne tenterai pas de tous les nommer, mais les Nations Unies font partie des entités. Cette question ne concerne pas seulement le Canada, mais la terre entière.

Le sénateur Carney : Les choses avancent très lentement. Si vous dites que le Canada participe à différentes initiatives, nous aimerions savoir quelles sont les avenues exactes qui s'offrent à nous pour collaborer avec des pays asiatiques comme la Chine pour réduire la présence de mercure et d'autres polluants dans l'atmosphère, sans que cela prenne autant d'années qu'il en faudrait si nous passions par les Nations Unies.

M. Riordan : Nous pouvons donner une réponse par écrit, car il y aurait des renseignements détaillés.

La vice-présidente : Oui, et remettez-la au greffier, avec le premier document que vous avez mentionné.

M. Riordan : Il y a des voies officielles et des voies non officielles. Je rencontre cet après-midi 40 représentants de la Chine au sujet de différentes questions, dont celle du mercure. Ils souhaitent réellement comprendre le fonctionnement des mesures législatives comme la LCPE. Nous l'avons fait dans différents ministères du gouvernement. Personnellement, j'ai l'impression de rencontrer toute la population chinoise, 20 personnes à la fois.

Le sénateur Carney : C'est bien.

M. Riordan : C'est bien. L'agence chinoise en matière d'environnement a même traduit certaines parties de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement en vue de les intégrer aux lois chinoises. Il y a les longs processus entrepris dans le cadre des Nations Unies, les processus bilatéraux officiels, et puis il y a des processus informels, qui sont continus.

Ces personnes sont venues ici pour rencontrer des représentants de l'Université d'Ottawa, et elles ont demandé à passer du temps avec nous. Nous disons toujours oui, parce qu'elles représentent la force motrice de l'économie mondiale et qu'elles peuvent tirer des leçons de notre expérience.

Le sénateur Carney : Voilà qui est très encourageant. L'Agence canadienne de développement international, l'ACDI, travaille également sur la question. Je ne sais pas s'il est de votre ressort de nous renseigner au sujet des initiatives de l'ACDI, mais la partie la

bilateral relationship with China is exactly that kind of informal sharing of law making and technology that is outside the formal channels. I am very pleased to hear that you are doing that.

The Deputy Chairman: We are as well. That is why it is important that you are here again this morning. It is important because Pollution Watch was concerned about that, too. They said that China was looking at us to see what we are doing, so maybe they can do the same thing. This is important for world affairs.

Senator Tardif: Some of the groups indicated to us that part of the problem with CEPA is the fact that it relied a lot on voluntary agreements rather than regulatory agreements.

They felt that CEPA would be much more effective if more regulatory approaches were used, and especially more flexible regulatory approaches. What are your thoughts on that?

Mr. Riordan: When CEPA was being reviewed by Parliament in the late 1990s, there was discussion in front of the parliamentary committee led then by Charles Caccia, the member of Parliament. He was adamant that a voluntary initiative should not be included in the Canadian Environmental Protection Act. That was the outcome. The act does not include or refer to voluntary initiatives. There are some misconceptions with regard to what the action allows. The act speaks to regulations, environmental emergency plans, pollution prevention plans, codes of practice and so on, but does not specifically speak to voluntary initiatives. Those words cannot be found in the Canadian Environmental Protection Act.

There are many examples of where voluntary initiatives are being used to achieve objectives that would be complementary to work being undertaken under the Canadian Environmental Protection Act. We had been using Memorandum of Understanding and, sometimes referred to as, environmental performance agreements over the years. The understanding was that these could — and I say could — be faster and less expensive than the formal regulatory approach.

In 1999, the Commissioner of the Environment and Sustainable Development, who reports to the Auditor General, did a review of our toxics programs and said, “You are using voluntary initiatives, but there does not seem to be any specific criteria for these. How does the public know that you are applying a standard to how these voluntary initiatives work?” The government was compelled to put together exactly that.

I am holding up a policy framework for environmental performance agreements which outlines criteria and principles by which the Minister of Environment would or would not enter into a voluntary agreement. It talks about stating clear objectives, public participation, verification of results and so on, in accordance with the recommendations made by the Commissioner of the Environment and Sustainable Development.

plus importante de notre relation avec la Chine est probablement justement ce genre d'échange sur les plans législatif et technologique, en dehors des voies officielles. Je suis très heureux de savoir que c'est ce que vous faites.

La vice-présidente : Nous le sommes aussi. C'est pourquoi encore aujourd'hui votre présence est importante. Elle est importante parce les représentants de Pollution Watch étaient également préoccupés par la question. Ils ont dit que la Chine s'intéressait à nos façons de faire, peut-être peut-elle faire la même chose. C'est important pour les affaires mondiales.

Le sénateur Tardif : Certaines personnes du groupe nous ont dit qu'en ce qui concerne la LCPE, le problème découle en bonne partie du fait qu'elle repose grandement sur des ententes volontaires plutôt que sur des ententes prescrites par règlement.

Elles avaient l'impression que la LCPE serait beaucoup plus efficace si on recourait davantage à la réglementation, particulièrement une réglementation souple. Qu'en pensez-vous?

M. Riordan : Au cours de l'examen de la LCPE effectué par le Parlement à la fin des années 1990, des discussions ont eu lieu devant le comité parlementaire alors dirigé par Charles Caccia, député. Il était inflexible dans sa conviction que les initiatives volontaires ne devaient pas faire l'objet de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. C'est ce qui en a résulté. La Loi ne vise pas les initiatives volontaires et n'y fait pas référence. Certains malentendus circulent quant aux actions permises. La Loi mentionne les règlements, les plans d'urgence environnementale, les plans de prévention de la pollution et les codes de pratique, entre autres, mais ne fait pas spécifiquement référence aux initiatives volontaires. On ne trouve pas ces mots dans la Loi canadienne sur la protection de l'environnement.

Il existe de nombreux exemples de cas où des initiatives volontaires poursuivent des objectifs allant dans le sens des mesures prises en vertu de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Au fil des ans, nous avons eu recours à des protocoles d'entente que nous appelions parfois « ententes sur la performance environnementale ». Il était considéré que ces ententes pouvaient — je dis bien pouvaient — donner des résultats plus rapidement et à moindre coût par rapport aux mesures de réglementation officielles.

En 1999, le commissaire à l'environnement et au développement durable, qui relève du vérificateur général, a procédé à un examen de nos programmes concernant les substances toxiques et a dit en substance que nous avions recours aux initiatives volontaires, mais qu'il ne semblait pas y avoir de critères définis à ce sujet. Il s'est demandé comment le public pouvait-il savoir s'il existait des règles de fonctionnement pour ces initiatives volontaires? Le gouvernement a été contraint de définir ces règles.

Je présente une politique-cadre relative aux ententes sur la performance environnementale qui définit les critères et principes établissant quand le ministre de l'Environnement devrait ou ne devrait pas conclure une entente volontaire. Elle concerne l'établissement d'objectifs clairs, la participation du public et l'examen des résultats, entre autres, conformément aux recommandations du commissaire à l'environnement et au

We do have guidelines and criteria that we are required to use when we enter into voluntary agreements. That would be my first answer with regard to voluntary agreements.

When implementing the Canadian Environmental Protection Act, we use a variety of instruments and tools. That is why that paper I referred to earlier, which I provided to the clerk, is important for you; because you can see which tools are in the CEPA and which are outside the CEPA, like Canada-wide standards. That was referred to by a few of the people who brought testimony.

Canada-wide standards is interesting, because it is a consensus agreement by Ministers of the Environment across the country. With electric power, for example, we are dealing with federal-provincial jurisdiction. We are dealing with facilities that are actually owned by provincial governments. The government made a decision that it would be more effective to get all the Ministers of the Environment to agree to a particular approach to protecting the environment related to coal-fired power plants. There is a variety of other Canada-wide standards. The expectation is that this will be more effective than federal regulation for all of these facilities across the country, but it does not prevent the minister, at any future date, from instituting a regulation. As a matter of fact, the coal-fired power plants are on the regulatory agenda for the department right now.

Often, when there is a voluntary initiative, there is also a regulatory backstop. In the voluntary initiative, it would say, "We want you to do this, or the industry agrees to do this, but the government has an intention to reach a regulation by a certain date." We have used those recently with regard to off-road vehicles, where the government made its intentions clear. The government, we, wanted to move to a certain standard that is in place in the United States. We knew it would take three years or so to get a regulation in place, so we entered into an agreement with the manufacturers of these off-road vehicles to move toward the U.S. standard, knowing that it would take us a number of years to get there. The option is not to do anything and to wait until the regulation is in place. In this case, industry formally agreed to move toward that standard while we were developing the regulation.

I do not believe government can or wants to regulate everything, nor do I believe government needs to regulate everything. However, I do believe government needs to be clear about what it wants to do: It wants to protect the environment from releases of mercury, and you can see that is, in effect, happening. Where the Canadian Environmental Protection Act has to be used, it is being used and it will continue to be used. Where it does not need to be used, where there are other acts of Parliament in play, whether under Health Canada or the Fisheries Act, CEPA is the safety net. However, if those are not happening, CEPA can move in.

développement durable. Nous avons des directives et des critères à suivre lorsque nous concluons des ententes volontaires. Voilà quelle serait ma première réponse au sujet des ententes volontaires.

Nous utilisons différents instruments et outils d'application de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. C'est la raison pour laquelle le document que j'ai mentionné plus tôt, que j'ai remis au greffier, est important pour vous; vous pouvez ainsi savoir quels outils sont prévus par la LCPE et quels outils ne le sont pas, comme les standards pancanadiens. Quelques témoins en ont parlé.

Les standards pancanadiens sont intéressants, parce qu'il s'agit d'ententes consensuelles entre les ministères de l'Environnement du pays. Par exemple, l'électricité est de compétence à la fois fédérale et provinciale. Nous devons composer avec des installations appartenant aux gouvernements des provinces. Le gouvernement a décidé qu'il serait plus efficace que tous les ministres de l'Environnement conviennent des mesures de protection de l'environnement à adopter en ce qui concerne les centrales au charbon. Il existe de nombreux autres standards pancanadiens. On s'attend à ce qu'il soit plus efficace de procéder ainsi que d'avoir une réglementation fédérale pour chacune des installations du pays, mais cela n'empêche en rien le ministre d'adopter un règlement dans l'avenir. De fait, les centrales au charbon figurent actuellement au plan de réglementation du ministère.

Souvent, lorsqu'une initiative volontaire est adoptée, la réglementation fournit aussi un filet de sécurité. Dans le cadre d'une initiative volontaire, on dira par exemple qu'on veut, ou que l'industrie veut prendre telle ou telle mesure, et que le gouvernement a l'intention d'adopter un règlement en la matière ultérieurement. Nous y avons eu recours récemment concernant les véhicules hors route, pour lesquels le gouvernement a clairement fait connaître ses intentions. Le gouvernement, nous voulions adopter un certain standard en vigueur aux États-Unis. Comme nous savions qu'il faudrait trois ans environ pour qu'un règlement soit adopté, nous avons conclu une entente avec les fabricants des véhicules hors route en vue de l'adoption du standard américain, tout en sachant qu'il faudrait quelques années pour y parvenir. La solution ne consiste pas à ne rien faire et à attendre qu'un règlement soit adopté. Dans ce cas, l'industrie a officiellement accepté d'aller de l'avant et d'adopter le standard pendant que nous élaborions le règlement.

Je ne crois pas que le gouvernement veut ou peut tout réglementer, ni qu'il doit le faire. Cependant, je crois que le gouvernement doit dire clairement ce qu'il veut faire : il veut protéger l'environnement contre les émissions de mercure, et vous pouvez constater que c'est ce qui se produit dans les faits. Lorsqu'il y a lieu d'avoir recours à la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, nous y avons recours et nous continuerons d'y avoir recours. Sinon, lorsque d'autres lois du Parlement s'appliquent, qu'il s'agisse de lois relevant de Santé Canada ou de la Loi sur les pêches, alors la LCPE agit comme filet de sécurité. Toutefois, quand ces lois ne s'appliquent pas, la LCPE peut entrer en jeu.

An extreme position is not always the most effective position. If we could regulate everything, would that be an ideal world? To some, it would. We would have to enforce all those regulations and report on all of them. If we can achieve the same results through a code of practice, a Canada-wide standard or a voluntary initiative that works, that is monitored and is publicly reported on, then that is another option governments consider and do use. When it is audited by the Commissioner of the Environment and Sustainable Development and he or she says, "You are doing this. Maybe it is not a bad thing, but maybe you need certain criteria and guidelines for implementing this." The government responds with, "Here are the guidelines and codes of practice we use when applying these non-regulatory initiatives."

Senator Tardif: Thank you for that detailed answer. You have said, "If we can achieve the same results...." The question then follows, are we really achieving the desired results? Many groups before us have said there is progress, but the results are not sufficient.

Mr. Riordan: I can give an example. We established a voluntary agreement with the people that make pressure-treated wood. Sixty-five companies across Canada produce pressure-treated wood. We wanted to move to safer handling, safer management and fewer emissions. Of the 65 companies, 60 voluntarily met the code of practice, five did not. Consequently, we moved to a legislative approach to get the other five. That says to industry that if they are willing to achieve an objective voluntarily, so be it; but if some of them are not, we will move to the next step, which is a legislative approach using CEPA.

The other alternative is to do a regulation, which now penalizes all 65, because we cannot selectively point at five with a regulation — we get the whole sector. In this case, we managed to get the sector to a standard and address the laggards with a legislative instrument under CEPA. It depends on the substance and it depends on the sector. Where it works, it can work well; where it does not work, regulation is a better option.

Senator Tardif: I know that the Canada-wide standards are very complex as well, because of the negotiations between the federal and provincial governments and the interests of the many provinces. Some of these interests are not necessarily environmental, but economic or social; all that has to be melded together.

Tomber dans les extrêmes n'est pas toujours la stratégie la plus efficace. Dans un monde idéal, nous pourrions tout réglementer, n'est-ce pas? Ce serait idéal pour certains. Nous aurions à appliquer tous les règlements et faire rapport sur chacun d'eux. Si nous pouvons obtenir les mêmes résultats au moyen d'un code de pratique, d'un standard pancanadien ou d'une initiative volontaire qui fonctionne, qui fait l'objet d'une surveillance et de rapports publics, c'est une solution que les gouvernements peuvent explorer et adopter. Lorsque, au terme d'un examen, le commissaire à l'environnement et au développement durable dit en substance « voici ce que vous faites; peut-être est-ce une bonne idée, mais peut-être devriez-vous adopter des critères et des directives pour mettre en œuvre ces mesures », le gouvernement répond « voici les directives et le code de pratique que nous suivons lorsque nous menons ce genre d'initiatives non prescrites par règlement ».

Le sénateur Tardif : Merci pour cette réponse détaillée. Vous dites « si nous pouvons obtenir les mêmes résultats ». La question est la suivante : dans les faits, obtenons-nous les résultats souhaités? De nombreux groupes qui se sont présentés nous ont dit que du progrès avait été fait, mais que les résultats ne sont pas satisfaisants.

M. Riordan : Je peux vous donner un exemple. Nous avons conclu un accord volontaire avec les fabricants de bois imprégné sous pression. Soixante-cinq entreprises de partout au Canada produisent du bois imprégné sous pression. Notre but était de rendre les méthodes de manutention plus sûres et la gestion, plus sécuritaire, et de réduire les émissions. Soixante des 65 entreprises se conformaient volontairement au code de pratique, et cinq ne s'y pliaient pas. En conséquence, nous avons eu recours à une mesure législative pour amener ces cinq entreprises à observer le code. Nous signifions ainsi à l'industrie que si ses membres sont disposés à réaliser un objectif de leur plein gré, tant mieux; sinon, nous devons passer à l'étape suivante, c'est-à-dire entreprendre une démarche législative en vertu de la LCPE.

L'autre solution consiste à créer un règlement, ce qui se trouve à pénaliser l'ensemble des 65 entreprises, car l'application d'un règlement ne peut pas être limitée à seulement cinq d'entre elles — c'est tout le secteur qui se trouve visé. Dans ce cas-ci, nous avons réussi à amener le secteur à établir un standard et avons agi sur les retardataires au moyen d'un instrument législatif élaboré en vertu de la LCPE. Les solutions dépendent à la fois de la substance et du secteur. Une mesure efficace peut porter fruit. Si elle ne donne pas les résultats escomptés, la réglementation s'avère une meilleure option.

Le sénateur Tardif : Je sais que les standards pancanadiens sont aussi très complexes, car ils sont issus de négociations entre le gouvernement fédéral et les provinces, et doivent tenir compte des intérêts des nombreuses provinces. Certains de ces intérêts n'ont pas nécessairement un lien avec l'environnement, mais sont plutôt de nature économique ou sociale; tous ces facteurs doivent être pris en considération.

In putting together the Canada-wide standards, it could be that the lowest common denominator of agreement is being used, and that is not the level it should be in order to fully protect the environment.

Mr. Riordan: Moving to the lowest common denominator is always a concern of people who work in Environment Canada. The negotiations that have taken place at the Canada-wide standards have been to move toward the highest standard, not toward the lowest standard. It is actually stated in the agreement between governments.

There are also examples where the Canada-wide standards does not work. Here is a mercury example: The Canada-wide standards process had a committee examining mercury, and one area they were not successful at addressing was the mercury in auto switches. They said, "We cannot do this." They wrote a letter to the Minister of the Environment of the day and said, "We cannot achieve this. Can you show leadership on this?" That is what we have done. We used CEPA to backstop a Canada-wide standard.

It is complex, and it is not. We have a variety of options, one of which is called a qualitative selection of management tools. This is government, and we have a process. The process evaluates each of the options that we would present to ministers. In some cases, the voluntary approach is not even considered. If it is something that is persistent, bioaccumulative and toxic to humans, we are not talking about a voluntary approach, but a regulatory approach; because the act requires us to move toward a regulatory approach. That is clear.

In cases where a code of practice or a voluntary initiative may work because the sector has a good track record and has achieved objectives voluntarily in the past that would be a consideration. It would be less expensive and more timely to move to a voluntary approach. If it does not work, then we would move to a regulation.

Senator Tardif: Mercury is considered a toxic substance, so in that sense, it would be regulated.

Mr. Riordan: We can regulate what we can regulate. The mercury coming out of our fillings is something that was identified as a source of mercury under the Canada-wide standards. I personally had conversations with the dental association. They said, "Look, we are not polluters. We are not steel plants. We are dentists." Do we do a regulation under the Canadian Environmental Protection Act for dentists, or do we enter into a voluntary agreement that requires reporting and training and so on? Ministers chose to have a voluntary arrangement through a Memorandum of Understanding with the Canadian Dental Association, and it

Il se pourrait que l'élaboration de standards pancanadiens repose sur le plus petit dénominateur commun d'entente, ce qui n'est pas suffisant pour assurer la pleine protection de l'environnement.

M. Riordan : L'adoption du dénominateur commun le plus restreint est toujours préoccupante pour les gens d'Environnement Canada. Les négociations qui se sont déroulées en vue de l'établissement des standards pancanadiens avaient pour but de favoriser l'adoption des standards les plus élevés, et non les moins rigoureux. Cet objectif est effectivement énoncé dans l'accord conclu entre les gouvernements.

Il y a aussi des cas où les standards pancanadiens ne sont pas efficaces. Prenons l'exemple du mercure. Dans le cadre du processus d'établissement des standards pancanadiens, un comité était chargé d'une étude de cas sur le mercure. Un des points que les membres du comité n'ont pas réussi à régler concernait les commutateurs au mercure des véhicules. Ils ont fait savoir qu'ils ne pouvaient pas résoudre cette question. Ils ont écrit une lettre au ministre de l'Environnement d'alors pour lui dire qu'ils ne pouvaient pas remplir ce mandat et pour lui demander d'exercer son autorité dans ce dossier. C'est ce que nous avons fait. Nous avons invoqué la LCPE pour soutenir l'élaboration d'un standard pancanadien.

C'est une question à la fois simple et complexe. Diverses options s'offrent à nous, dont celle de la sélection qualitative des outils de gestion. Nous sommes une entité gouvernementale et nous avons un processus en place. Ce processus évalue chacune des options que nous présenterions aux ministres. Dans certains cas, l'approche volontaire n'est même pas envisagée. S'il s'agit de substances persistantes, bioaccumulables et toxiques pour l'homme, il n'est pas question d'une démarche volontaire, mais d'une démarche réglementaire, car il est clair que la loi nous oblige à procéder par voie de réglementation.

Dans les cas où un code de pratique ou une initiative volontaire pourrait donner de bons résultats, par exemple lorsque le secteur présente un bilan positif et a volontairement atteint les objectifs fixés dans le passé, la possibilité d'une approche volontaire serait envisagée, car elle est moins coûteuse et donne des résultats plus rapidement. Si cette solution n'est pas efficace, un règlement peut alors être mis en place.

Le sénateur Tardif : Comme le mercure est considéré comme une substance toxique, son utilisation serait réglementée.

M. Riordan : On réglemente ce qu'on peut réglementer. Selon les standards pancanadiens, les produits d'obturation dentaire ont été identifiés comme une source de mercure. Je me suis entretenu personnellement avec des représentants de l'association dentaire. Ils m'ont dit : « Écoutez, nous ne sommes pas des pollueurs. Nous ne sommes pas des aciéries. Nous sommes des dentistes. » Devrions-nous élaborer un règlement s'appliquant aux dentistes, en vertu de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, ou devrions-nous opter pour une entente volontaire comportant des activités de déclaration, de formation et ainsi de suite? Les ministres ont choisi la

appears to be working. My experience is that everything does not need to be regulated. We say, regulation if necessary, but not necessarily regulation.

Senator Tardif: I understand, though, that the dental associations have been regulated in Ontario and Manitoba.

Mr. Riordan: This is where Canada-wide standards work. I am sorry for my long answer, but it is important. The Canada-wide standards sets a voluntary standard, but the provinces underneath that voluntary standard often — you just gave two examples — set a regulation. It is not a CEPA regulation, but it is a regulation. I expect there are other cases besides dentists that have done that.

The term used is “best placed.” Who is best placed to regulate a dentist? Under the Canadian Environmental Protection Act, it seemed like we were using a hammer whereas maybe it required a screwdriver or a level or something like that.

Senator Tardif: A dental drill.

Mr. Riordan: A drill, yes.

Senator Milne: I read here that you are planning to release a strategy outlining plans to manage releases of mercury from mercury-containing product sources this fall. Has that been done?

Mr. Riordan: Not yet, senator. It is drafted, and it is the minister's decision when that will be released. The minister is on record from June of this year saying that this is her intention. We followed that direction from the minister and have done our part to make that available.

Senator Milne: As far as the department is concerned, it is ready to go and is in the hands of the minister?

Mr. Riordan: That is correct.

Senator Milne: Following up on one of Senator Adams' questions about the much higher accumulation of mercury in human systems in the North, have any studies or tests been done anywhere in the world on potential methods of reducing mercury in a person once they have been diagnosed as having overly high levels?

Mr. Clarkson: I am not aware of any, senator, but I would not claim to be all-knowledgeable here. There could be and I am just not aware of them. I would have thought in my preparation that this information might have been provided to me, but since that was not quite the focus we were on, I may have missed something.

Senator Milne: If there is anything, perhaps you can do a search for us?

formule de l'accord volontaire et signé un protocole d'entente avec l'Association dentaire canadienne; la situation semble satisfaisante. Selon mon expérience, il n'est pas nécessaire de tout réglementer. Nous sommes d'avis qu'il faut réglementer si c'est nécessaire, mais qu'il ne faut pas nécessairement réglementer.

Le sénateur Tardif : Je crois comprendre, cependant, que les associations dentaires de l'Ontario et du Manitoba ont été réglementées.

M. Riordan : C'est ici que les standards pancanadiens interviennent. Je m'excuse de la longueur de ma réponse, mais c'est un point important. Les standards pancanadiens prévoient une participation volontaire, mais il arrive souvent que les provinces — vous venez d'en donner deux exemples — aillent plus loin et créent un règlement qui, même s'il ne repose pas sur la LCPE, n'en demeure pas moins un règlement. Je suppose que les dentistes ne sont pas les seuls à avoir pris de telles mesures.

L'expression utilisée est « le mieux placé ». Qui est le mieux placé pour réglementer un dentiste? Aux termes de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, c'était comme si nous utilisions un marteau, alors que l'outil appropriée aurait été un tournevis, un niveau ou quelque chose du genre.

Le sénateur Tardif : Une fraise dentaire.

M. Riordan : Une fraise, oui.

Le sénateur Milne : J'ai lu ici que vous avez l'intention de divulguer, cet automne, une stratégie définissant des plans de gestion des émissions de mercure provenant de produits qui contiennent cette substance. Est-ce que c'est chose faite?

M. Riordan : Pas encore, sénateur. La stratégie a été élaborée et la ministre décidera du moment de sa diffusion. La ministre a dit publiquement en juin dernier que c'était là son intention. Nous avons agi conformément à la direction qu'elle a donnée et avons fait notre part à cet égard.

Le sénateur Milne : En ce qui concerne le ministère, la stratégie est prête à déployer, la décision à ce sujet appartenant à la ministre?

M. Riordan : C'est exact.

Le sénateur Milne : Pour revenir à une des questions du sénateur Adams concernant l'accumulation de mercure beaucoup plus forte chez les populations du Nord, j'aimerais savoir si des études ou des tests ont été effectués, n'importe où dans le monde, pour déterminer s'il existe des méthodes pour réduire les concentrations de mercure chez les personnes présentant un taux excessivement élevé?

M. Clarkson : Pas à ma connaissance, sénateur, mais je ne prétends pas être une autorité en la matière. De telles méthodes existent peut-être, j'en ignore simplement l'existence. Il est possible que cette information m'ait été fournie dans le cadre de ma préparation, mais que je ne l'aie pas retenue, car ce sujet ne constituait pas notre premier centre d'intérêt.

Le sénateur Milne : Le cas échéant, pourriez-vous entreprendre une recherche pour nous?

Mr. Clarkson: Are you looking at, for instance, if a person has high lead levels, there are medical treatments to try to remove it?

Senator Milne: Precisely.

Mr. Clarkson: It may be similar methodology used for mercury, but I do not know. I will have to get back to the clerk.

Senator Milne: Will you?

Mr. Clarkson: Yes.

Senator Milne: Thank you. Senator Carney spoke about lighthouses. The only historic lighthouse where I have ever been up beside the lens was actually in Australia. It had enormous six-foot lenses. The lamp itself was gas, although it had originally been kerosene. These enormous, six-foot round lenses, which are four, five and six inches thick, rotated on an eight-foot bed of mercury and had done so for over 100 years. Do you know if the historic lighthouses in Canada operate on the same system?

Mr. Clarkson: I know some lighthouses were reported, and Senator Carney told us of one example. There are others, but I am not sure that they all use that system. The lenses came from different places. They were not always from the same source. That particular application is more into Transport Canada's and Public Works and Government Services Canada's area.

Senator Milne: I am just wondering if there are eight-foot beds of mercury out there.

Mr. Clarkson: I have read reports that in some lighthouses there are mercury beds. I do not know whether that represented 10 per cent of the lighthouse stock. Many of the lighthouses are no longer manned; they have gone to automated ones. I am not sure what they have done with the old ones.

Senator Milne: They still operate them the same way, but from 150 miles away.

Mr. Riordan: The strategy we are considering for mercury-containing products is for lamps, switches, batteries, thermostats, measuring devices and fungicides, not lighthouses.

Senator Milne: I know that. I thought you might have some knowledge to share with us.

Senator Carney: I am only aware of the one lighthouse that still has some elements of mercury, and it is in the process of being preserved as a sort of a heritage relic. The lenses used in operational lighthouses, to my knowledge, under federal jurisdiction do not use mercury. They use much different lenses.

Senator Milne: It is the same lens, but how it turns is different.

Senator Carney: It is an entirely different mechanism, in defence of human health of lightkeepers.

M. Clarkson : Voulez-vous savoir, par exemple, s'il existe des traitements médicaux qui permettent de réduire les niveaux de plomb dans l'organisme lorsque ceux-ci sont élevés?

Le sénateur Milne : Précisément.

M. Clarkson : Il pourrait s'agir de traitements comparables pour le mercure, je ne sais pas. Je vais devoir en parler au greffier.

Le sénateur Milne : Vous vous en occupez?

M. Clarkson : Oui.

Le sénateur Milne : Merci. Le sénateur Carney a mentionné les phares. Le seul phare historique où j'ai vu un système de lentilles se trouvait en Australie. Il avait d'énormes lentilles de six pieds de diamètre. La lanterne elle-même, qui était alimentée au kérosène à l'origine, fonctionnait au gaz. Ces gigantesques lentilles, qui ont quatre, cinq et six pouces d'épaisseur, effectuent leur rotation dans une cuve de mercure de huit pieds de diamètre. Ce système est en place depuis plus de 100 ans. Savez-vous si les phares historiques du Canada fonctionnent selon le même principe?

M. Clarkson : Je sais qu'il y en a quelques-uns, et le sénateur Carney nous a fourni un exemple. Il y en a d'autres, mais je ne sais pas s'ils utilisent un tel système. Les lentilles provenaient d'endroits différents, le fabricant n'était pas toujours le même. Ce genre de question relève plus du domaine de Transports Canada et de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.

Le sénateur Milne : Je me demandais simplement si on utilise encore des cuves de mercure de huit pieds.

M. Clarkson : J'ai lu certains rapports indiquant qu'on trouvait encore des cuves de mercure dans certains phares. J'ignore si ceux-ci représentent 10 p. 100 de l'ensemble des phares. Bon nombre des phares ne sont plus habités, leur fonctionnement est maintenant automatisé. Je ne sais pas ce qu'il en est des plus anciens.

Le sénateur Milne : Ils fonctionnent toujours de la même façon, mais à une distance de 150 milles.

M. Riordan : La stratégie que nous avons élaborée pour les produits contenant du mercure s'applique aux lampes, aux commutateurs, aux batteries et aux piles, aux thermostats, aux instruments de mesure et aux fongicides, mais pas aux phares.

Le sénateur Milne : Oui, je sais. Je pensais que vous aviez des renseignements dont vous auriez pu nous faire part.

Le sénateur Carney : D'après ce que je sais, le seul phare dont le système de signalisation fait encore appel au mercure est en voie d'être intégré au patrimoine. À ma connaissance, il n'est plus nécessaire d'avoir recours au mercure pour les lentilles que l'on trouve dans les phares en activité de compétence fédérale. Les lentilles utilisées sont très différentes.

Le sénateur Milne : Il s'agit du même type de lentilles, mais leur méthode de rotation est différente.

Le sénateur Carney : C'est un mécanisme entièrement différent, eu égard à la santé des gardiens des phares.

Senator Milne: I am a member of the public, and I have thermostats in my home that I am sure operate on a mercury switch. They are highly sensitive thermostats regulating an electrical heating system. How would I, as a member of the public, dispose of those if I wanted to replace them?

Mr. Riordan: There are often programs established by retailers — smoke detectors and even lawn mowers, for example — where you can bring your old thermostat in at the end of its useful life and replace it with a new thermostat. Those are the types of programs that could evolve from a strategy to address mercury in products.

Senator Milne: Are they in the process of evolving? Is there some program afoot to alert the public to these?

Mr. Riordan: One pilot project was done on mercury in thermometers. If consumers took in the mercury-containing thermometer when they were buying a new alternative one, then they would get a percentage off the price. Those types of programs are often popular with the public.

Senator Milne: People do not usually take them in. They usually break them and that is the problem. Until they are broken, there is no problem.

Mr. Riordan: The thermostat that you have in your house is not a problem unless it is broken.

Senator Milne: Until it stops working.

Mr. Clarkson: I do not have the answer, but mercury in thermometers is a potential source of mercury exposure, as is mercury in thermostats. There are other sources. I do not know the relativity of the contribution from thermometers versus thermostats versus mercury switches in cars versus other products. Mr. Riordan reported they are targeting mercury switches in cars because it seemed to be significant.

My department has approved temperature measuring devices that do not include mercury as a way of encouraging options to be selected, but if we are able to get people to switch, I do not know how we would get them to dispose of their mercury thermometers. The City of Ottawa has the Trail Road facility where people can take hazardous household substances. They collect them at periodic times during the year, but it is a matter of knowing when.

Senator Milne: This is what I mean. We need a public information program to educate people about hazardous products that might be in their homes. I do not see any evidence of that happening whatsoever. When most people break a thermometer they throw it out and buy a new one. They do not save the bits of the broken thermometer or its contents and carry it off to some safe disposal site. This will be an increasing factor as more people convert to energy efficient light bulbs, which contain mercury. When the bulbs

Le sénateur Milne : Je suis un membre du public et j'ai, chez moi, des thermostats qui, j'en suis sûr, sont pourvus d'un commutateur au mercure. Ce sont des dispositifs très sensibles de régulation du système de chauffage électrique. En tant que membre du public, comment dois-je procéder pour m'en défaire si je désire les remplacer?

M. Riordan : Les détaillants — de détecteurs de fumée et même de tondeuses, par exemple — ont souvent des programmes selon lesquels vous pouvez leur apporter votre vieux thermostat à la fin de sa durée de vie utile et le remplacer par un nouveau thermostat. Une stratégie visant les produits contenant du mercure pourrait favoriser la mise sur pied de programmes de ce genre.

Le sénateur Milne : Est-ce qu'il y a une évolution dans ce sens? Un programme quelconque a-t-il été établi pour alerter le public à ce sujet?

M. Riordan : Un projet-pilote portant sur les thermomètres contenant du mercure a été réalisé. Les consommateurs qui remettaient leurs thermomètres au mercure à l'achat d'un nouveau thermomètre sans mercure avaient droit à une réduction de prix. Les programmes de ce genre connaissent généralement du succès auprès du public.

Le sénateur Milne : En général, les gens ne les rapportent pas. Le problème, c'est que d'ordinaire, ils les brisent. Tant qu'ils ne sont pas brisés, il n'y a pas de problème.

M. Riordan : Le thermostat que vous avez dans votre maison ne constitue pas un problème tant qu'il n'est pas brisé.

Le sénateur Milne : Tant qu'il ne cesse pas de fonctionner.

M. Clarkson : Je n'ai pas la réponse, mais les thermomètres au mercure représentent une source éventuelle d'exposition au mercure, tout comme les thermostats au mercure. Il y a d'autres sources. Je ne connais pas l'importance relative de la teneur en mercure des thermomètres, des thermostats et des commutateurs d'automobiles et autres produits. M. Riordan a indiqué qu'ils visaient les commutateurs au mercure des automobiles parce que ces produits renfermaient une quantité considérable de mercure.

Mon ministère a approuvé les appareils de mesure de la température qui ne contiennent pas de mercure de façon à favoriser d'autres options offertes, mais si nous parvenons à convaincre les gens de changer leur type de thermomètre, j'ignore de quelle façon nous pourrions les amener à se défaire de leurs thermomètres au mercure. La ville d'Ottawa a la décharge de Trail Road, où les gens peuvent se débarrasser de leurs déchets ménagers dangereux. Ces déchets sont recueillis périodiquement dans l'année, mais il importe de savoir à quel moment.

Le sénateur Milne : C'est ce que je veux dire. Nous avons besoin d'un programme d'information publique pour sensibiliser les gens aux produits dangereux qui pourraient se trouver dans leur maison. Rien ne m'indique qu'un tel programme existe. La plupart des gens qui brisent leur thermomètre le jettent et en achètent un nouveau. Ils n'en conservent pas les morceaux ou le contenu en vue d'aller porter le tout à un site d'évacuation. Ce problème se posera de plus en plus, compte tenu de la quantité croissante de personnes qui achètent des ampoules éconergétiques

blow, people will throw them in the garbage. They will not think about it. There should be something on the package and a public education system to inform people as to the correct way to dispose of them. It will be an increasing factor.

Mr. Riordan: You are probably getting ahead of us, senator. It is good advice. This type of thinking has gone into the development of this strategy for mercury-containing products and, as that rolls out, these types of initiatives would likely follow.

The Deputy Chairman: I have the same concern with the light bulbs. My husband is very conscious now about the environment. We have also changed our light bulbs to be more energy efficient, but I have been told that within these new bulbs there is mercury. Am I right?

Mr. Riordan: Yes. There are small amounts, which makes the bulbs more efficient. The more efficient the bulbs are, the less electricity is used; and the less electricity we use, the less coal is burned; and the less coal is burned, the less mercury goes into the environment.

The Deputy Chairman: It sounds like a cycle.

Mr. Riordan: It is significant.

The Deputy Chairman: What happens when these burn out? I know they are long lasting, but there will come the time when they do burn out. There is mercury in them, so what do we do with them? Do we throw them in the garbage? No, you cannot do that.

Mr. Riordan: You can bring them to the disposal sites.

The Deputy Chairman: We have to ensure there is a disposal unit in that area, which will be very difficult for rural communities. We have to put that information out. That is something we have to work on.

Mr. Riordan: As you will know, the evolution of recycling programs has happened and is happening. I live in a rural area in Quebec, and we are getting curb-side pickup of recyclables. It is beyond the blue box and is even bigger. They also want to install a major composting centre in our part of the world. These systems are coming into place. It is expanding from just paper, glass, tin and aluminum. There are household hazardous days in my rural community.

Senator Milne: To follow up on that, most people realize that fluorescent tube lights should be disposed of safely, but I do not believe the public realizes that these new energy efficient bulbs they screw into every single socket in their homes are the same.

Mr. Riordan: They are far less.

contenant du mercure. Quand l'ampoule est grillée, les gens n'y pensent pas deux fois et la jettent aux ordures. Il faudrait que l'emballage des ampoules comporte des instructions sur la façon appropriée de se débarrasser de ce produit ou qu'un programme d'information publique soit mis en œuvre à cette fin. Cette question reviendra de plus en plus souvent.

M. Riordan : Vous prenez probablement de l'avance sur nous, Monsieur le sénateur. C'est un bon conseil. Ce genre de raisonnement a contribué à l'élaboration de notre stratégie concernant les produits qui renferment du mercure. À mesure que les effets de la stratégie se feront sentir, des initiatives de ce genre seront probablement lancées.

La vice-présidente : La question des ampoules me préoccupe aussi. Mon mari est maintenant très sensibilisé aux questions environnementales. Nous avons aussi adopté les ampoules éconergétiques, mais on m'a dit que ces nouvelles ampoules contiennent du mercure. C'est bien vrai?

M. Riordan : Oui. En petites quantités, ce qui accroît leur efficacité. Plus les ampoules sont efficaces, moins elles consomment d'électricité. Et plus la consommation d'électricité diminue, plus la quantité de charbon brûlé diminue, et plus le volume d'émissions de mercure dans l'environnement régresse.

La vice-présidente : On dirait un cycle.

M. Riordan : C'est substantiel.

La vice-présidente : Qu'arrive-t-il lorsque les ampoules sont grillées? Je sais que leur durée de vie est longue, mais arrive un jour où il faut les changer. Comme elles renferment du mercure, qu'en fait-on? On les jette aux ordures? Non, ce n'est pas ce qu'il faut faire.

M. Riordan : Vous pouvez vous en débarrasser aux sites d'évacuation.

La vice-présidente : Nous devons nous assurer qu'il y a un site d'évacuation dans la région, ce qui constituera un problème pour les collectivités rurales. Il faut diffuser cette information. C'est un aspect sur lequel il faut travailler.

M. Riordan : Comme vous le savez, les programmes de recyclage ont évolué et évoluent toujours. Je demeure dans une région rurale du Québec et la collecte des produits recyclables s'y fait de porte à porte. Les projets ne sont plus limités au bac bleu, loin de là. Il est aussi question de créer un important centre de compostage dans notre coin du monde. Ces systèmes se mettent en place. Les initiatives vont au delà de la simple récupération du papier, du verre, des boîtes à conserves et de l'aluminium. Il y a même des journées prévues pour l'élimination des déchets ménagers dangereux dans ma collectivité.

Le sénateur Milne : Pour poursuivre dans cette veine, la plupart des personnes savent qu'il faut se débarrasser des tubes fluorescents de façon sécuritaire, mais je ne crois pas que les gens se rendent compte qu'il faut procéder de la même façon avec ces nouvelles ampoules éconergétiques, qu'ils vivent dans tous les appareils d'éclairage de leur maison.

M. Riordan : Beaucoup moins de gens sont au courant.

Senator Milne: Yes, I know, because they are smaller. They are more efficient and smaller, but still it is there. A public information program will be essential as more and more people convert.

The Deputy Chairman: Would that be in your realm, Mr. Riordan?

Mr. Riordan: Again, we talked earlier about instruments, and it is not just one department. This is a societal shift, and it needs to take place. Household hazardous waste days are not the federal government's responsibility. The municipality does that. It is not just one federal department that is responsible.

The Deputy Chairman: You people are with Environment Canada and with Health Canada. These important departments have an obligation to tell us about the dangers, do they not?

Mr. Riordan: Yes.

The Deputy Chairman: I feel we better try to get something going along that line. I may be out of my bounds here, but I feel it is something we have to consider and discuss with various departments.

Mr. Riordan: With respect, senator, Environment Canada has had in place a program called Environmental Choice, since 1988. The logo is three doves in the shape of a maple leaf. This is a world-renowned product labelling program. It is seen on paper and paints and a variety of products. When this was started in the late 1980s, it was a breakthrough product labelling program; and there are now several thousand products. It is managed by an outside company, licensed to use the logo, which is owned by the Government of Canada. I would be surprised if you have not seen it, and I am sure you will see more of it as companies are moving toward labelling their products for their environmental aspects.

Senator Tardif: I wanted to pick up, as well, on the need for a public information campaign. I understand that mercury is used in cosmetics as a preserving agent. Is that correct? The number of cosmetics being used, both by women and men, is increasing, and so is the amount that is being disposed of. Is it the case that mercury is used as a preserving agent in some cosmetics?

Mr. Clarkson: It may be a valid statement.

Senator Tardif: I have taken it from the Health Canada paper. It must be so.

Le sénateur Milne : Oui, je sais, parce que ces ampoules sont plus petites. Elles sont plus efficaces et plus petites, mais il demeure qu'elles posent un problème. La mise sur pied d'un programme d'information publique s'impose, car un nombre croissant de personnes délaissent les ampoules traditionnelles pour ces ampoules.

La vice-présidente : Est-ce qu'une telle mesure relève de votre domaine, Monsieur Riordan?

M. Riordan : Là encore, nous avons parlé d'instruments précédemment, et ces questions ne sont pas l'affaire d'un seul ministère. Une transformation sociale nécessaire est en train de s'opérer. Les initiatives de collecte des déchets ménagers dangereux ne relèvent pas de la compétence du gouvernement fédéral, mais bien de celle des administrations municipales. La responsabilité n'incombe pas à un seul ministère.

La vice-présidente : Vous, vous représentez Environnement Canada et Santé Canada. Ce sont des ministères clés qui ont l'obligation de nous informer au sujet des dangers, n'est-ce pas?

M. Riordan : Oui.

La vice-présidente : J'estime que nous devrions tenter d'entreprendre quelque chose dans ce sens. Je dépasse peut-être les limites de mon rôle, mais je crois que c'est quelque chose que nous devons considérer et dont nous devons discuter avec divers ministères.

M. Riordan : Excusez-moi, sénateur, Environnement Canada applique un programme appelé Choix environnemental, qui a été mis en œuvre en 1988. Le logo est représenté par trois colombes formant une feuille d'érable. Il s'agit d'un programme d'étiquetage de produits de renommée mondiale. Du papier, des peintures et divers autres produits arborent le sceau du programme. Lorsqu'il a été mis sur pied vers la fin des années 1980, ce programme constituait une importante innovation. À l'heure actuelle, plusieurs milliers de produits portent le logo. Le programme est géré par une entreprise de l'extérieur, titulaire d'un permis d'utilisation du logo, propriété du gouvernement du Canada. Je serais étonné que vous n'ayez jamais vu ce logo et je suis certain que vous le verrez encore plus souvent, car un nombre croissant d'entreprises indiquent, sur l'étiquette de leurs produits, que ceux-ci ne portent pas atteinte à l'environnement.

Le sénateur Tardif : Je voulais aussi parler de l'importance de lancer une campagne d'information publique. Je crois comprendre que le mercure entre dans la fabrication de produits cosmétiques en tant qu'agent de préservation. Est-ce exact? Un nombre croissant de consommateurs, tant des hommes que des femmes, utilisent ces produits et les quantités dont on se débarrasse augmentent aussi. Le mercure est-il réellement employé comme agent de préservation dans certains produits cosmétiques?

M. Clarkson : Il est possible que ce que vous dites est juste.

Le sénateur Tardif : Cette information vient d'un document de Santé Canada. Elle doit donc être fondée.

Mr. Clarkson: As far as mercury use in cosmetics, mercury is on the hot list that the cosmetic regulations have, which is meant to signal that the substance is either not to be used or its use is to be controlled. I would have to verify for accuracy, but mercury as a preservative is an option for cosmetics. The levels would be set out of concern for the purpose versus the risk they would pose. The levels would be restricted.

Senator Tardif: Who is following up on that?

Mr. Clarkson: I do not understand what you mean by that.

Senator Tardif: How are we assured that the cosmetic companies are following those guidelines?

Mr. Clarkson: I am assuming that my colleagues in the Consumer Product Safety Bureau have an enforcement program, but I could verify.

Senator Tardif: That be would appreciated.

The Deputy Chairman: Would you let us know then?

Mr. Clarkson: Certainly.

Senator Carney: I would suggest that the chair write to the Minister of the Environment, who has a report on consumer products coming out this fall.

Mr. Clarkson: The measure to initiate mercury in products work is the Minister of the Environment.

Senator Carney: That report on consumer products is coming out this fall.

Mr. Riordan: It is a strategy to address it, so it would lay out which areas the minister wants to control.

Senator Carney: I suggest the chair writes to the minister to say the strategy should include a communications plan that indicates how the information will be disseminated to the public, because that would permit more than just federal input.

The Deputy Chairman: That is a good idea. We will do that.

Mr. Riordan: To clarify on light bulbs — coming back to the instruments again — the people who manufacture light bulbs in Canada, through a voluntary agreement, have reduced the mercury content in light bulbs by 70 per cent and continue to reduce it.

Certain municipalities have established programs — the municipality of Niagara is an example — where the municipality collects all the light bulbs aggressively, as well as other household hazardous wastes, so we are not just starting here. There are examples of significant activity with regard to mercury in light bulbs.

M. Clarkson : En ce qui a trait à l'utilisation du mercure dans les produits cosmétiques, le mercure figure sur la liste spéciale établie aux fins de la réglementation concernant les produits cosmétiques, ce qui signifie que cette substance ne doit pas être utilisée ou que son utilisation doit être contrôlée. Il faudrait que je vérifie pour plus d'exactitude, mais je dirais qu'il est possible que le mercure soit employé comme agent de préservation dans la fabrication de produits cosmétiques. Les quantités utilisées seraient déterminées en fonction du but visé, en tenant compte du risque qu'elles poseraient. Les niveaux seraient limités.

Le sénateur Tardif : Qui s'occupe du suivi de cette question?

M. Clarkson : Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Le sénateur Tardif : Comment pouvons-nous être certains que les fabricants de cosmétiques se conforment à ces règles?

M. Clarkson : Je suppose que mes collègues du Bureau de la sécurité des produits de consommation ont un programme d'application, mais je pourrais vérifier.

Le sénateur Tardif : Ce serait apprécié.

La vice-présidente : Vous nous tiendrez au courant?

M. Clarkson : Certainement.

Le sénateur Carney : Je propose que le président écrive à la ministre de l'Environnement, qui doit présenter un rapport sur les produits de consommation cet automne.

M. Clarkson : La ministre de l'Environnement détermine s'il y a lieu de se pencher sur la présence de mercure dans les produits.

Le sénateur Carney : Ce rapport sur les produits de consommation doit être diffusé cet automne.

M. Riordan : Cette question a une importance stratégique, et les aspects sur lesquels la ministre veut exercer un contrôle seraient précisés.

Le sénateur Carney : Je suggère que le président écrive à la ministre pour lui dire que la stratégie devrait comporter un plan de communications indiquant de quelle façon l'information sera diffusée au public. De cette façon, les apports ne viendraient pas uniquement du fédéral.

La vice-présidente : C'est une bonne idée. C'est ce que nous allons faire.

M. Riordan : Quelques précisions au sujet des ampoules — pour en revenir aux outils — les fabricants canadiens d'ampoules ont réduit de 70 p. 100 la teneur en mercure des ampoules, dans le cadre d'un accord volontaire, et s'emploient à la réduire davantage.

Certaines municipalités — celle de Niagara, par exemple — ont mis en œuvre des programmes dans le cadre desquels la municipalité se charge activement de la collecte de toutes les ampoules au mercure et de tous les autres déchets dangereux, de sorte que nous ne partons pas à zéro. On trouve plusieurs exemples d'initiatives dynamiques ayant trait aux ampoules au mercure.

The Deputy Chairman: Our researcher has informed me that we could also ask the minister about this next week, because the minister is coming before us on Tuesday. Senator Carney, we will send the letter, and thank you for that suggestion.

We are glad we had you back, Mr. Riordan and Mr. Clarkson. I am sure it will not be the last time, either. Thank you so much.

The committee adjourned.

La vice-présidente : Notre greffier m'a informée que nous pourrions aussi interroger la ministre à ce sujet la semaine prochaine, lorsque celle-ci se présentera devant nous mardi. Sénateur Carney, nous enverrons la lettre et nous vous remercions de cette suggestion.

Nous avons été heureux de vous accueillir de nouveau, Messieurs Riordan et Clarkson. Je suis persuadée que ce ne sera pas la dernière occasion que nous aurons de vous voir. Merci infiniment.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, October 31, 2006

Sierra Legal Defence Fund:

Hugh Wilkins, Staff Lawyer.

Pollution Watch:

Dr. Kapil Khatter, Director of Health and Environment.

Thursday, November 2, 2006

Environment Canada:

James Riordan, Executive Director, National Office of Pollution Prevention.

Health Canada:

Steve Clarkson, Director, Risk Impact Assessment Bureau.

TÉMOINS

Le mardi 31 octobre 2006

Sierra Legal Defence Fund :

Hugh Wilkins, avocat-conseil à l'interne.

Pollution Watch :

Dr Kapil Khatter, directeur de la santé et de l'environnement.

Le jeudi 2 novembre 2006

Environnement Canada :

James Riordan, directeur exécutif, Bureau national de la prévention de la pollution.

Santé Canada :

Steve Clarkson, directeur, Bureau d'évaluation de risque et d'impact.





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Energy, the Environment and Natural Resources

Chair:

The Honourable TOMMY BANKS

Tuesday, October 17, 2006
Tuesday, October 24, 2006
Thursday, October 26, 2006

Issue No. 7

Tenth, eleventh and twelfth meetings on:

Review of the Canadian Environmental
Protection Act (1999, c.33) pursuant
to Section 343(1) of the said act

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Énergie, de l'environnement et des ressources naturelles

Président :

L'honorable TOMMY BANKS

Le mardi 17 octobre 2006
Le mardi 24 octobre 2006
Le jeudi 26 octobre 2006

Fascicule n° 7

Dixième, onzième et douzième réunions concernant :

L'examen de la Loi canadienne sur la protection de
l'environnement (1999, chap. 33) conformément à
l'article 343(1) de ladite Loi

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT AND
NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Adams	Lavigne
Angus	* LeBreton, P.C.
Carney, P.C.	(or Comeau)
Fox, P.C.	Milne
* Hays	Sibbeston
(or Fraser)	Tardif
Kenny	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Sibbeston substituted for that of the Honourable Senator Hubley (*October 10, 2006*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Milne (*October 16, 2006*).

The name of the Honourable Senator Milne substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*October 19, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT ET
DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane

et

Les honorables sénateurs :

Adams	Lavigne
Angus	* LeBreton, C.P.
Carney, C.P.	(ou Comeau)
Fox, C.P.	Milne
* Hays	Sibbeston
(ou Fraser)	Tardif
Kenny	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Sibbeston substitué à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 10 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson substitué à celui de l'honorable sénateur Milne (*le 16 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Milne substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 19 octobre 2006*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, October 17, 2006
(14)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 9, Victoria Building, at 5:58 p.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Banks, Cochrane, Fox, P.C., Kenny, Peterson, Sibbeston and Tardif (8).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier, Lynne Myers and Kristen Douglas.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the *Canadian Environmental Protection Act* (1999, c.33) pursuant to Section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:*Health Canada:*

Steve Clarkson, Director, Risk Impact Assessment Bureau.

Enviroment Canada:

James Riordan, Executive Director, National Office of Pollution Prevention.

The Chair made an opening statement.

Mr. Riordan and Mr. Clakson made a joint presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 7:02 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

OTTAWA, Tuesday, October 24, 2006
(15)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day, in room 257, East Block, at 5:05 p.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 17 octobre 2006
(14)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 17 h 58, dans la salle 9 de l'immeuble Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Banks, Cochrane, Fox, C.P., Kenny, Peterson, Sibbeston et Tardif (8).

Également présents : De la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier, Lynne Myers et Kristen Douglas.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33) conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Santé Canada :*

Steve Clarkson, directeur, Bureau d'évaluation de risque et d'impact.

Environnement Canada :

James Riordan, directeur exécutif, Bureau national de la prévention de la pollution.

Le président fait une déclaration.

M. Riordan et M. Clarkson font conjointement un exposé et répondent ensuite aux questions.

Le président fait une autre déclaration.

À 19 h 2, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 24 octobre 2006
(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 17 h 5, dans la salle 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Cochrane, Fox, P.C., Lavigne and Tardif (7).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier and Lynne Myers.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the *Canadian Environmental Protection Act* (1999, c.33) pursuant to Section 343(1) of the said Act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

As a Panel:

Canadian Vehicle Manufacturers' Association:

Mark Nantais, President.

Mining Association of Canada:

Justyna Laurie-Lean, Vice President, Environment and Health.

Coal Association of Canada:

George White, Consultant and Senior Advisor, Sherritt International.

Canadian Electricity Association:

Victoria S. Christie, Senior Advisor, Environmental Affairs.

Association of International Automobile Manufacturers of Canada:

David C. Adams, President.

The Chair made an opening statement.

Ms. Laurie-Lean, Ms. Christie, Mr. White, Mr. Adams and Mr. Nantais made a presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 7:15 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Cochrane, Fox, C.P., Lavigne et Tardif (7).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier et Lynne Myers.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33) conformément au paragraphe 343(1) de ladite Loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Table ronde :

Association canadienne des constructeurs de véhicules :

Mark Nantais, président.

Association minière du Canada :

Justyna Laurie-Lean, vice-présidente, Environnement et Santé.

Association charbonnière du Canada :

George White, consultant et conseiller principal, Sherritt International.

Association canadienne de l'électricité :

Victoria S. Christie, conseillère principale, Affaires environnementales.

Association des fabricants internationaux d'automobile du Canada :

David C. Adams, président.

Le président fait une déclaration.

Mme Laurie-Lean, Mme Christie, M. White, M. Adams et M. Nantais font un exposé et répondent ensuite aux questions.

Le président fait une autre déclaration.

À 19 h 15, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière intérimaire du comité,

Barbara Reynolds

Acting Clerk of the Committee

OTTAWA, Thursday, October 26, 2006
(16)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day, in room 9, Victoria Building, at 8:12 a.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Cochrane, Lavigne, Milne and Tardif (7).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Frédéric Beauregard-Tellier and Lynne Myers.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the *Canadian Environmental Protection Act* (1999, c.33) pursuant to Section 343(1) of the said Act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Canadian Dental Association:

Wayne Halstrom, President;

Benoit Soucy, Director, Membership and Professional Services.

The Chair made an opening statement.

Dr. Halstrom and Dr. Soucy made a presentation and answered questions.

At 9:11 a.m., the committee was suspended.

At 9:16 a.m., the committee resumed.

The Chair made a closing statement.

At 9:17 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, le jeudi 26 octobre 2006
(16)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 12, dans la salle 9 de l'immeuble Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Cochrane, Lavigne, Milne et Tardif (7).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Frédéric Beauregard-Tellier et Lynne Myers.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33) conformément au paragraphe 343(1) de ladite Loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Association dentaire canadienne :

Wayne Halstrom, président;

Benoit Soucy, directeur, Services aux membres et services professionnels.

Le président fait une déclaration.

M. Halstrom et M. Soucy font un exposé et répondent ensuite aux questions.

À 9 h 11, la séance est suspendue.

À 9 h 16, la séance reprend.

Le président fait une autre déclaration.

À 9 h 17, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière intérimaire du comité,

Jodi Turner

Acting Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, October 17, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 5:58 p.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c.33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: This is the meeting of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources dealing with the statutory examination of the Canadian Environmental Protection Act. We are joined today by representatives from the Department of Health and Environment Canada; Mr. Steve Clarkson and Mr. James Riordan.

James Riordan, Executive Director, National Office of Pollution Prevention, Environment Canada: We appreciate the opportunity to make a short presentation. We would then be open to answer any other questions that you might have with regards to mercury and the Canadian Environmental Protection Act. Both Health Canada and Environment Canada have reviewed the questions that you raised through the committee structure and we would be more than happy to answer those questions at your leisure.

We do have a short presentation that you each have. I will walk through that with you now.

On the first slide you can see that mercury management in Canada has been an issue since the 1970s, and this shows the progress made to reduce domestic releases of mercury into the environment in Canada. Between 1970 and 2000, we have reduced mercury releases to the environment by 90 per cent. In the 1970s Canada emitted 80 tons of mercury to the air per year due to a number of factors, including manufacturing plants called chlor-alkali plants and other sources. We have been regulating those sources over time, focusing on major resources and working through in an orderly fashion to address a number of the sources of mercury across Canada.

Currently, we emit collectively about seven tonnes of mercury to the atmosphere per year; we have reduced from 80 tonnes to seven.

Senator Angus: Seven or 70?

Mr. Riordan: Seven.

Senator Angus: From 80?

Mr. Riordan: Yes. This is a 90 per cent reduction over a 30-year period.

The third slide shows some of the sources that are current. We are down to seven tonnes per year, as I said. The largest remaining sources are currently being addressed with a number of

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 17 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 17 h 58, afin d'examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33) conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui pour procéder à l'examen réglementaire de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Nous sommes aujourd'hui en compagnie de représentants des ministères de la Santé et d'Environnement Canada, M. Steve Clarkson et M. James Riordan.

James Riordan, directeur exécutif, Bureau national de la prévention de la pollution, Environnement Canada : Nous vous remercions de nous donner la possibilité de faire une brève présentation. Nous serons ensuite à votre disposition pour répondre aux autres questions que vous pourrez soulever concernant le mercure et la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Santé Canada et Environnement Canada ont tous deux examiné les questions que vous aviez soulevées lors de vos travaux en comité et nous serons très heureux de répondre à ces questions selon votre convenance.

Nous allons vous présenter un bref exposé dont vous avez reçu le texte. Je vais maintenant vous le présenter en détail.

Sur la première illustration, vous remarquez que l'on parle de la gestion du mercure au Canada depuis les années 70 et vous pouvez aussi constater les progrès accomplis dans la réduction des émissions de mercure dans l'environnement au Canada. Entre 1970 et 2000, nous avons réduit de 90 p. 100 les émissions de mercure dans l'environnement. Dans les années 70, le Canada rejetait chaque année dans l'air 80 tonnes de mercure provenant de diverses sources telles que les usines de fabrication de chlore et de soude caustique et autres. Depuis, nous avons imposé une réglementation à ces sources en ciblant les ressources principales et en nous attaquant systématiquement à certaines sources de production de mercure au Canada.

Actuellement, le Canada rejette globalement environ sept tonnes de mercure chaque année dans l'atmosphère; nos émissions sont passées de 80 à sept tonnes.

Le sénateur Angus : Sept ou 70?

M. Riordan : Sept.

Le sénateur Angus : De 80 à sept?

M. Riordan : Oui. Cela représente une réduction de 90 p. 100 sur une période de 30 ans.

La troisième illustration fait état des émissions actuelles. Comme je l'ai dit, nous avons réduit nos émissions à sept tonnes par an. Des mesures réglementaires et autres sont

regulatory and non-regulatory measures. For example, last week, in the electricity-generating sector, our minister announced that the provinces are entering into an agreement to significantly reduce releases of mercury from co-powered electric generating stations. Under incineration, there is a Canada-wide standard that addresses incineration across the country. With regards to mining and base metal smelting, we have both a Canada-wide standard and a pollution prevention plan. I know some people have previously made presentations here and have spoken about these issues. I would be more than happy to answer questions about the base metal smelting sector.

With regard to the steel sector, our minister announced in June that she wanted to address the issue of mercury-containing auto switches, the devices that turn the lights on and off in the trunk of a car. We have been working through the summer, and the minister will be announcing legislative action on mercury and auto switches before the end of the month.

The other category relates to issues like crematoria, which we have not yet been able to address under other miscellaneous sources.

The fourth slide speaks to a number of regulations that have been put in place over time, starting in the 1970s and working through areas such as the hazardous waste movement, export control, disposal at sea, base metal smelters, environmental emergency plans and so on. These are all regulatory actions or legislative instruments that have taken place under the Canadian Environmental Protection Act, CEPA, including the National Pollutant Release Inventory, which has a requirement for those sources of mercury to report annually on their emissions.

We have the Canada-wide standards, which I know you have been exposed to in terms of earlier testimony, for mercury-containing lamps, base metal smelting, waste dental amalgam from dental offices and coal-fired electric power generation plants. The legislation that enables the government to enter into these Canada-wide standards can be found in CEPA, Part 1, section 9, which provides the minister with the authority to sign on to these federal-provincial agreements.

We have CEPA-related measures such as a memorandum of understanding with the Canadian Dental Association and an environmental performance agreement with automotive parts manufacturers. These are some examples of how we are addressing mercury under the Canadian Environmental Protection Act.

On the next slide we talk about other legislation. It is not just CEPA we are using; CEPA is considered a safety net. Where there is more appropriate legislation to take action, the government has chosen to do so. For example, the Fisheries Act addressed the water emissions of mercury going back to the 1970s, where CEPA addressed the air emissions from chlor-alkali plants. The Fisheries Act also addresses metal mining effluent regulations

actuellement appliquées aux plus grandes sources restantes. La semaine dernière, par exemple, notre ministre a annoncé que les provinces avaient l'intention de conclure un accord visant à réduire considérablement les rejets de mercure des centrales de cogénération électrique. Dans le cas des incinérations, il existe une norme pancanadienne qui s'applique partout au pays. Pour ce qui est de l'extraction et de la fusion des métaux de base, nous disposons d'un standard pancanadien et d'un plan de prévention de la pollution. Je sais que d'autres témoins vous ont présenté des exposés et ont évoqué ces aspects. Je serais très heureux de répondre à vos questions sur le secteur de la fusion des métaux de base.

Quant au secteur de l'acier, notre ministre a annoncé en juin qu'elle souhaitait se pencher sur la question des commutateurs au mercure qui servent à l'éclairage dans le coffre des automobiles. Nous avons travaillé tout l'été à ce dossier et la ministre annoncera avant la fin du mois des mesures législatives concernant le mercure et les commutateurs utilisés dans les automobiles.

L'autre catégorie se rapporte à des secteurs tels que les crématoriums que nous n'avons pas encore été en mesure d'examiner au chapitre des autres sources diverses.

La quatrième illustration mentionne les divers règlements mis en place périodiquement depuis les années 70 dans des domaines tels que l'exportation et l'importation de déchets dangereux, le contrôle des exportations, l'immersion en mer, les fonderies de métaux communs, les plans d'urgence environnementale, et cetera. Il s'agit de toutes les mesures réglementaires ou instruments législatifs mis en place en vertu de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, la LCPE, y compris l'Inventaire national des rejets des polluants qui contraint les sources de pollution de mercure à présenter chaque année un rapport sur leurs émissions.

Il y a les standards pancanadiens dont on vous a, je crois, déjà parlé au cours de témoignages antérieurs, concernant les lampes contenant du mercure, la fusion des métaux communs, les résidus d'amalgame dentaire provenant des cabinets de dentiste et les centrales électriques alimentées au charbon. Le texte législatif qui permet au gouvernement d'adopter ces standards pancanadiens se trouve à l'article 9 de la Partie 1 de la LCPE qui confère au ministre le pouvoir de signer ces ententes fédérales-provinciales.

Il y a aussi des mesures connexes liées à la LCPE, par exemple le Protocole d'entente entre Environnement Canada et l'Association dentaire canadienne et l'Entente sur la performance environnementale entre Environnement Canada et l'Association des fabricants de pièces d'automobile. Voilà quelques mesures que nous prenons en vertu de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement pour lutter contre les rejets de mercure.

L'illustration suivante présente d'autres textes législatifs. En effet, nous ne nous limitons pas à la LCPE; cette loi est considérée comme un filet de protection. Le gouvernement peut décider de se prévaloir d'autres lois qui lui paraissent plus appropriées pour intervenir. Par exemple, la Loi sur les pêches s'attaquait, dès les années 70, aux effluents contenant du mercure, alors que la LCPE vise les émissions atmosphériques provenant

where the Minister of the Environment has the authority to create regulations under the pollution prevention provisions of the Fisheries Act. That is where we have metal mining effluent regulations and pulp and paper effluent regulations, for example.

At this point, I will turn the floor over to Mr. Clarkson to address some other acts of Parliament that we are using to address mercury.

Steve Clarkson, Director, Risk Impact Assessment Bureau, Health Canada: At Health Canada, under the auspices, authority and scope of the Food and Drugs Act we have taken action regarding mercury in terms of licensing medical devices containing mercury such as thermometers, the devices that measure blood pressure, and we have set levels for mercury in cosmetics and vaccines. We have a guideline for levels of mercury in fish sold at retail. There are provisional total daily intakes for mercury for adults, a lower value for children and women of child-bearing age, as well as a guideline for the consumption of fish and game that are high in mercury, such as those that might be caught in the Great Lakes or in the North.

Under the Hazardous Products Act there is a requirement that prohibits toys and similar children's products to which there has been applied a surface coating or paint containing any compound of mercury. There are limits on the quantity of mercury and mercury compounds in paint and other liquid coating materials.

Under the Pest Control Products Act, they have rescinded the registration for fungicides and herbicides that contain mercury, as well as the use of mercury as a preservative in paint.

Moving to the sixth slide, I will turn back to my colleague, Mr. Riordan.

Senator Angus: It was interesting that you broke off, Mr. Riordan, where you did, and Mr. Clarkson came on. Are we to understand that the Food and Drugs Act, Hazardous Products Act and Pest Control Products Act are under the direction of Health Canada and that is why you did that? Are those your laws?

Mr. Clarkson: Under my minister, yes.

The sixth slide demonstrates the effect of the chlor-alkali regulations that I mentioned earlier. This is a broken scale, as you can see. On the left the graph starts going up from 200 kilograms to 400 kilograms. When it reaches 1,000 kilograms it then jumps up to 25,000 kilograms and then 65,000 kilograms. It would be off the scale in terms of the size of the amount that was reduced. It indicates that with the chlor-alkali regulations we have moved down to a 99 per cent reduction of

des fabriques de chlore et de soude caustique. La Loi sur les pêches régleme également les effluents des mines de métaux et le ministre de l'Environnement a le pouvoir de promulguer des règlements en vertu des dispositions de prévention de la pollution de la Loi sur les pêches. C'est pourquoi nous disposons actuellement, par exemple, d'un règlement sur les effluents des mines de métaux et d'un règlement sur les effluents des fabriques de pâtes et papiers.

Je vais maintenant céder la parole à M. Clarkson qui va nous parler d'autres lois du Parlement dont nous nous servons pour réglementer les rejets de mercure.

Steve Clarkson, directeur, Bureau d'évaluation de risque et d'impact, Santé Canada : À Santé Canada, sous les auspices, l'autorité et le champ d'application de la Loi sur les aliments et drogues, nous avons pris des mesures concernant les rejets de mercure par l'entremise de l'homologation des instruments médicaux contenant du mercure, tels que les thermomètres, les tensiomètres artériels, et nous avons imposé des degrés maximaux de concentration de mercure dans les produits de beauté et les vaccins. Nous disposons de lignes directrices relatives aux concentrations de mercure dans les poissons vendus au détail. Nous avons défini la dose quotidienne provisoire de mercure pour les adultes et pour les enfants et les femmes en âge d'avoir des enfants. Et nous avons une directive pour la consommation de poisson et de gibier dont les tissus présentent des concentrations élevées de mercure, telles que les espèces qui peuvent être prises dans les Grands Lacs et dans le Nord.

La Loi sur les produits dangereux interdit les jouets et autres produits pour enfants sur lesquels un revêtement superficiel ou une peinture contenant un quelconque composé au mercure a été appliqué. La loi restreint la quantité de mercure et de composés de mercure dans les peintures et les autres revêtements superficiels liquides.

En vertu de la Loi sur les produits antiparasitaires, les fongicides, les herbicides contenant du mercure ainsi que les agents de conservation au mercure contenus dans les peintures, ne sont plus homologués.

Avant de passer à la sixième illustration, je vais redonner la parole à mon collègue M. Riordan.

Le sénateur Angus : J'ai remarqué, monsieur Riordan, que vous avez cédé la parole à M. Clarkson juste avant la section concernant la Loi sur les aliments et drogues, la Loi sur les produits dangereux et la Loi sur les produits antiparasitaires. Est-ce que c'est parce que ces lois relèvent de Santé Canada? Parce que ce sont vos lois?

M. Clarkson : Elles relèvent en effet de mon ministre.

Le sixième tableau fait état de l'effet du Règlement sur le mercure provenant des fabriques de chlore et de soude caustique dont j'ai parlé un peu plus tôt. Comme vous pouvez le constater, la progression de ce graphique est irrégulière. En effet, la colonne de gauche progresse de 200 à 400 kilogrammes et jusqu'à 1 000 kilogrammes, avant de sauter directement à 25 000 kilogrammes puis à 65 000 kilogrammes. Le graphique n'était pas assez grand pour montrer l'ampleur de la réduction.

discharges to water and a 95 per cent reduction in emissions to the atmosphere over a period of 13 or 14 years. We have continued that downward trend in releases and reductions to mercury from chlor-alkali plants. Today, atmospheric emissions are less than 1 per cent on our current inventory. That is one example.

The seventh slide shows that much of the mercury that is actually being deposited in Canada comes from offshore. About 70 tonnes per year of mercury comes into Canada from foreign sources. Forty-seven per cent is from Asian sources, chiefly China, and that is not likely to go down. In effect, we emit about seven tonnes domestically ourselves, but we still get about 70 tonnes from other countries. Consequently, Canada is working internationally to reduce the trans-boundary flow of mercury. This includes bilateral relations with the United States and with China, regional work within North America, with Mexico and Canada, under the Commission for Environmental Cooperation, with Maritime premiers and New England governors, with Arctic countries and globally through the United Nations Environment Programme, UNEP.

There is a global mercury program under UNEP that is trying to address the global problem of mercury in the atmosphere. It moves through the atmosphere from one country to another.

The eighth slide shows where we are in relation to other countries, which you may find interesting. Canada is the darkened bar on the graph. This is a percentage of emissions reductions. As I mentioned earlier, between 1970 and 2000 we have reduced by 90 per cent.

This is a different time in space; it is reductions since 1990. We are close to 80 per cent, which is a bit less than the U.K. but a bit more than the United States, so we are in good company in terms of how we are continuing to reduce mercury emissions to the environment.

The Chairman: Before you leave that, this is a scale that shows the percentage of reductions, is that right?

Mr. Riordan: That is correct.

The Chairman: The most successful reductions are at the left of the scale.

Mr. Riordan: That is correct. Sweden and the Netherlands are up there; Canada is not that far behind.

The ninth slide is kind of a recap. We are engaged in a number of initiatives domestically and internationally to reduce mercury emissions. We continue to monitor mercury emissions,

Ce graphique révèle que le Règlement sur le mercure provenant des fabriques de chlore et de soude caustique a permis de réduire les effluents de 99 p. 100 et les émissions atmosphériques de 95 p. 100 au cours d'une période de 13 ou 14 ans. Nous avons poursuivi cette tendance à la baisse des émissions de mercure provenant des fabriques de chlore et de soude caustique. Aujourd'hui, les émissions atmosphériques figurant dans notre inventaire actuel sont inférieures à 1 p. 100. Voilà un exemple.

La septième illustration révèle qu'une grande partie du mercure déposé au Canada provient de l'étranger. Chaque année, le Canada reçoit environ 70 tonnes de mercure en provenance de sources étrangères. Quarante-sept pour cent de ces dépôts proviennent de sources asiatiques, principalement la Chine, et on prévoit que cette source va s'accroître. En effet, le Canada produit environ sept tonnes, mais il en reçoit 70 tonnes en provenance de pays étrangers. C'est pourquoi, le Canada intervient sur la scène internationale afin de réduire les dépôts de mercure transfrontaliers. Cela nous amène entre autres à traiter avec les États-Unis et la Chine dans le cadre de relations bilatérales, à prendre des initiatives régionales en Amérique du Nord, au Mexique et au Canada sous l'égide de la Commission de coopération environnementale et à collaborer avec les premiers ministres des Maritimes et les gouverneurs de Nouvelle-Angleterre, avec les pays de l'Arctique et à l'échelle mondiale avec le Programme des Nations Unies pour l'environnement, le PNUE.

Il existe un programme mondial de réduction des émissions de mercure qui relève du PNUE et qui cherche à s'attaquer au problème mondial du mercure dans l'atmosphère. Le mercure se déplace d'un pays à l'autre par voie atmosphérique.

La huitième illustration va vous intéresser, car elle situe le Canada par rapport aux autres pays. Le Canada est représenté par la colonne sombre sur le graphique qui fait état du pourcentage de réduction des émissions. Comme je l'ai dit un peu plus tôt, nous avons réduit nos émissions de 90 p. 100 entre 1970 et 2000.

Ici, la période est différente car il s'agit du pourcentage de réduction depuis 1990. Le Canada atteint presque 80 p. 100, ce qui est légèrement moins que le Royaume-Uni mais plus que les États-Unis. Par conséquent, nous sommes en bonne compagnie quand il s'agit de continuer à réduire les émissions de mercure dans l'environnement.

Le président : Avant de passer à la suite, pouvez-vous me dire s'il s'agit d'un graphique donnant le pourcentage des réductions?

M. Riordan : C'est exactement ça.

Le président : Les plus grandes réductions figurent à gauche de l'échelle.

M. Riordan : C'est exact. La Suède et les Pays-Bas sont en tête et le Canada n'est pas loin.

La neuvième illustration est une sorte de récapitulation. Nous sommes engagés dans de nombreuses initiatives aux niveaux national et international en vue de réduire les rejets de mercure.

depositions and impacts. I mentioned the national pollution release inventory; there is also the Canadian atmospheric mercury measurement network, for example.

The Government of Canada has been using a mix of regulatory and non-regulatory measures, using the appropriate tool for the appropriate action. There is a range of federal legislation, as you have seen, which is complemented by both provincial and municipal actions.

I spoke about the Canadian Council of Ministers of the Environment's Canada-wide standards, but there is also action on the municipal level. For example, in Toronto about three years ago, the city issued a pollution prevention plan for use of sewers. Through that plan, they have reduced mercury content of sewage sludge by 72 per cent, largely by working with the people that release mercury into the sewers — dentists being one of the major sources.

The City of Niagara has a full-blown policy on managing mercury within the city buildings — in procurement, disposal and collection programs for thermometers and so on, and in removal of mercury switches from white goods. Those are refrigerators and such.

For the last couple of years — and this is soon to be announced again by the minister, who talked about this in June — we have been instructed to develop a risk management strategy for mercury in products. This is the next major source that we believe we need to address. There are about 10 tonnes of mercury going into products that are consumed in Canada. We have been developing a strategy that will address this source.

We have developed, for example, a memorandum of understanding with the Canadian Border Services Agency, which has informed us about all the products that contain mercury that are imported into Canada. With this risk management strategy, we will initiate the public dialogue on the most appropriate legislative actions to take. It is anticipated that that will be under the Canadian Environmental Protection Act.

The eleventh slide contains a few websites. We have had a website in place through Environment Canada explicitly on mercury, which you might find interesting. There are a couple here that look quite complicated but they bring you to specific mercury-related publications, which would probably be of interest to you.

The Chairman: Thank you for the information on the last page of your brief. That will come in very handy.

Senator Angus: You have given us very interesting information. At least on the face of what you are telling us, you are doing a lot better than we have been heretofore led to believe. I hope that impression is accurate.

Nous continuons à surveiller les émissions, les dépôts et les impacts reliés au mercure. J'ai mentionné l'Inventaire national des rejets des polluants, mais il y a également le Réseau canadien de surveillance du mercure dans l'atmosphère, par exemple.

Le gouvernement du Canada utilise à la fois des mesures réglementaires et non réglementaires, appliquant l'instrument qui convient le mieux à chaque intervention. Comme nous l'avons vu, nous disposons de toute une gamme d'instruments législatifs fédéraux auxquels viennent s'ajouter des mesures provinciales et municipales.

J'ai parlé des standards pancanadiens du Conseil canadien des ministres de l'Environnement, mais il faut également citer les mesures prises au palier municipal. Par exemple, la Ville de Toronto a mis en œuvre, il y a trois ans, un plan de prévention de la pollution des égouts. Ce plan a permis à la municipalité de réduire de 72 p. 100 le mercure contenu dans les boues d'épuration, en grande partie grâce à son intervention auprès des personnes qui déversent du mercure dans le réseau d'égout — les dentistes principalement.

La Ville de Niagara a mis en place une politique complète de gestion du mercure dans les immeubles de la ville avec des programmes d'acquisition, d'élimination et de collecte des thermomètres et autres appareils, ainsi qu'un programme de récupération des commutateurs au mercure dont sont équipés les articles ménagers comme les réfrigérateurs.

Depuis deux ans, on nous a demandé de mettre au point une stratégie de gestion des risques concernant le mercure contenu dans certains produits — la ministre en a parlé en juin dernier et fera prochainement une annonce à ce sujet. Nous estimons qu'il s'agit là de la prochaine source importante à laquelle nous devons nous attaquer. Environ dix tonnes de mercure entrent dans la fabrication de produits de consommation utilisés au Canada. Nous avons mis au point une stratégie qui va permettre de cibler cette source.

Par exemple, nous avons préparé un protocole d'entente avec l'Agence des services frontaliers du Canada qui nous a fourni une liste de tous les produits importés au Canada qui contiennent du mercure. Cette stratégie de gestion des risques va nous permettre d'engager un dialogue public sur les meilleures mesures législatives à prendre. Il est probable que ces mesures relèveront de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement.

La onzième illustration présente quelques adresses de sites Web. Nous proposons par l'intermédiaire d'Environnement Canada un site Web consacré exclusivement au mercure que vous trouverez peut-être intéressant. Il y en a quelques autres qui ont l'air un peu compliqués, mais qui peuvent vous aiguiller vers certaines publications spécialisées sur le mercure qui pourront sans doute vous intéresser.

Le président : Merci pour les informations présentées à la dernière page de votre exposé. Elles seront très utiles.

Le sénateur Angus : Vous nous avez fourni des renseignements fort intéressants. Si l'on en croit ce que vous dites, vous êtes beaucoup plus efficaces qu'on nous l'avait laissé entendre. J'espère que cette impression est juste.

The fact blew me away the most was the 47 per cent coming from Asia. When you gave us the figure of the seven tonnes of emissions for Canada as opposed to 80 tonnes in 1970, I took that to mean that that was all the mercury emissions left. Then you got to your chart, which showed there are still 70 tonnes but only 10 per cent is from Canada. In passing, you mentioned that 47 per cent of that 70 tonnes comes in the atmosphere from Asia.

How do you measure that? How do you know what comes from Asia and what comes from somewhere else?

Mr. Riordan: Some of it is done by modeling. We have the Atmospheric Environment Service within Environment Canada, which historically has done a significant amount of work in this area of trying to track the movement of mercury, particularly into Canada, but also around the world. It seems to travel across the poles. The model has been internationally accepted and validated.

The flow of mercury is not coming from the Arctic because there are no coal-fired power plants; there is no source. It is moving from various places in the world such as Eastern Europe and China, which has a booming economy. That is where the sources are.

The Chairman: With respect to Asian mercury, are you measuring it on the way to Canada through the Arctic?

Mr. Riordan: Yes.

Senator Angus: That is what I figured he would say, which begs this question. I know how closely you follow our deliberations, this leading edge committee that is so interested in these matters. We have a member who lives in the Arctic. Many of us have derived the impression that the mercury that is affecting people in Rankin Inlet and similar places in the Canadian Arctic is coming from the border towns of Detroit, Windsor and so on. However, I guess that is wrong, is it? Is it dropping down as it comes over from Asia? Does it have to do with the jet streams and the wind patterns and such?

Mr. Clarkson: I am not an expert, but it is my understanding that mercury and some other persistent organic pollutants have what they call a grasshopper effect. They migrate by going a little bit and a bit more. Because of the climate in the North, it will all end up there eventually because once it gets there, there is very little to drive it away as the temperatures are cold.

That chart shows that there are other sources than Asia. There is clearly a lot of thermal generation of electricity in the Ohio Valley, which burns coal, and that pattern of wind distribution does bring that into Canada somewhere. As you see, however, much of it is coming from Asia. Most of what we deposit comes from outside the country.

Ce qui m'a étonné le plus, c'est que 47 p. 100 des dépôts proviennent d'Asie. Lorsque vous nous avez dit que les émissions canadiennes étaient passées à sept tonnes par rapport à 80 tonnes en 1970, j'ai cru que cela représentait l'ensemble des émissions de mercure. Par la suite, vous nous avez présenté le graphique révélant que les émissions s'élèvent encore à 70 tonnes, mais que seulement 10 p. 100 proviennent du Canada. En passant, vous avez mentionné que 47 p. 100 de ces 70 tonnes rejetées dans l'atmosphère proviennent d'Asie.

Comment vous y prenez-vous pour mesurer ces émissions? Comment pouvez-vous dire qu'elles viennent d'Asie plutôt que d'ailleurs?

M. Riordan : Certaines de ces mesures se font par modélisation. Depuis plusieurs années, le Service de l'environnement atmosphérique d'Environnement Canada effectue d'importantes études dans ce domaine pour tenter de suivre les déplacements du mercure, en particulier au Canada, mais aussi dans le monde. Il semble que le mercure passe par les pôles. Le modèle est accepté et entériné à l'échelle internationale.

Le mercure ne provient pas de l'Arctique, puisqu'il n'y a pas de centrales au charbon dans cette région, ni aucune source de production. Il provient en fait de divers endroits du monde tels que l'Europe de l'Est et la Chine où l'économie est actuellement en pleine expansion. Voilà d'où provient ce mercure.

Le président : Le mercure provenant d'Asie, vous le mesurez à son passage vers le Canada par l'Arctique?

M. Riordan : Oui.

Le sénateur Angus : C'est bien ce qui me semblait et cela m'amène à poser une question. Je sais que vous suivez de près les délibérations de notre comité de pointe qui s'intéresse tout spécialement à ces questions. Un de nos membres vit dans l'Arctique. Beaucoup d'entre nous étaient persuadés jusqu'à présent que le mercure qui pollue les habitants de Rankin Inlet et d'autres endroits de l'Arctique canadien provenait de villes frontalières comme Detroit, Windsor et autres. Or, je pense que ce n'est pas vraiment le cas. Est-ce que ce mercure nous vient plutôt d'Asie? Est-ce qu'il est transporté par les courants atmosphériques et les vents?

M. Clarkson : Je ne suis pas un expert, mais je crois que le mercure et certains autres polluants organiques persistants se déplacent par bonds. C'est ce qu'on appelle l'effet sauterelle. Il progresse peu à peu de cette manière. Le climat du Nord est tel que les polluants finissent tous par y aboutir, car le climat froid a tendance à concentrer les polluants.

Le tableau indique qu'il y a d'autres sources que l'Asie. Il est évident que les centrales thermiques sont nombreuses dans la vallée de l'Ohio, qu'elles brûlent du charbon et que les vents ont tendance à transporter ces agents polluants au Canada. Cependant, comme vous le voyez, la plus grande partie des polluants proviennent d'Asie. La plus grande partie de nos dépôts proviennent de l'extérieur du pays.

Senator Angus: I am impressed at the way you are able to measure it. You have these models and I am sure you have been studying levels carefully up in the Arctic. Given X amount of mercury pollution in the Canadian Arctic, are you able to make one of those pie charts to show where it all comes from?

Mr. Clarkson: I cannot answer your question today. We could verify with the people that we rely on for the modeling and the measuring to see if that question can be answered.

Senator Angus: Does it have a colour? Can you see this stuff?

Mr. Clarkson: Usually the particles are small; you do not see them. They are dissolved.

Senator Angus: Does it not have a hue to it, like green or blue or purple?

Mr. Clarkson: We are talking about low levels, senator; they are not visible.

Senator Angus: I am asking because we are getting calls this afternoon about Lake Memphrémagog, which is a 33-mile-long international lake on which I have a home as do many other folks and senators; we have been told that this blue-green algae has gotten drastic there. I do not know if that has mercury in it, which is why I asked that question.

Mr. Clarkson: As far as I know, there is no mercury in blue-green algae.

Senator Angus: What is that?

Mr. Clarkson: It is a biological system that grows in the lakes because of the temperature and the nutrients. It has organic toxins in it, not inorganic like mercury or methyl mercury.

The Chairman: It is probably phosphates.

Senator Angus: Exactly. This framework legislation of which we are doing a statutory review is complicated. There are 37 other laws interwoven with it, many regulations and so forth, with an overall goal of preventing "pollution" generically. That seems simple enough.

Is there anything in this CEPA legislation that prevents the government from taking prompt action to reduce emissions of an element such as mercury that is already on CEPA's list of toxic substances? We are trying to get to the effectiveness or otherwise of the legislation. Is there anything preventative that you could highlight for us?

Mr. Riordan: We have demonstrated that we have been consistently using both CEPA and other acts of Parliament as well as other regulations in other jurisdictions to address the issue of mercury. You can see the list of legislative actions that have been taken. The intention is to continue to work under CEPA and other acts to continue to address mercury and other chemicals.

Le sénateur Angus : Je suis impressionné par la façon dont vous pouvez mesurer la pollution. Je suis certain que ces modèles vous permettent d'étudier attentivement les niveaux de dépôt dans l'Arctique. À partir du degré de pollution au mercure dans l'Arctique canadien, êtes-vous en mesure d'indiquer sur de tels graphiques l'origine de la pollution?

M. Clarkson : Je ne peux pas répondre à votre question aujourd'hui. Nous pourrions vérifier auprès des personnes qui établissent ces modèles et ces mesures afin de voir si nous pouvons répondre à votre question.

Le sénateur Angus : Est-ce que ces polluants ont une couleur? Est-ce qu'on peut les voir?

M. Clarkson : Généralement, les particules sont petites et impossibles à voir. Elles sont dissoutes.

Le sénateur Angus : Est-ce que ces particules sont vertes, bleues ou mauves?

M. Clarkson : Il s'agit de particules extrêmement fines, monsieur le sénateur; elles ne sont pas visibles.

Le sénateur Angus : Je vous pose la question parce que nous avons reçu cet après-midi des appels en provenance du lac Memphrémagog, un lac de 33 milles de long situé à la frontière et au bord duquel j'ai une résidence, comme beaucoup de gens et de sénateurs; on nous dit que les algues bleu-vert sont de plus en plus nombreuses. Je ne sais pas si elles contiennent du mercure et c'est pourquoi je pose la question.

M. Clarkson : D'après moi, les algues bleu-vert ne contiennent pas de mercure.

Le sénateur Angus : Qu'est-ce que c'est alors?

M. Clarkson : C'est un système biologique qui prospère dans les lacs en raison de la température et des éléments nutritifs qui s'y trouvent. Il est composé de toxines organiques et non pas inorganiques comme le mercure ou le mercure méthylique.

Le président : C'est probablement des phosphates.

Le sénateur Angus : Exactement. La loi-cadre dont nous procédons à l'examen réglementaire est compliquée. Elle est associée à 37 autres lois et de nombreux règlements, avec pour objectif général de s'opposer globalement à la pollution. Cela paraît assez simple.

Certaines dispositions de la LCPE empêchent-elles le gouvernement de prendre des mesures efficaces pour réduire les émissions de certains éléments comme le mercure qui figurent déjà sur la liste des substances toxiques de la LCPE? Nous essayons de vérifier l'efficacité de la loi. Pourriez-vous nous présenter une mesure de prévention en guise d'illustration?

M. Riordan : Nous avons montré que nous utilisons régulièrement la LCPE et d'autres lois, ainsi que divers règlements pris par d'autres autorités pour lutter contre la pollution au mercure. Vous pouvez consulter vous-même la liste des mesures législatives que nous avons prises. Nous avons l'intention de continuer à nous servir de la LCPE et d'autres lois pour lutter contre la pollution par le mercure et autres produits chimiques.

The act, as it is written, obviously does not impede the government from taking action on mercury.

Senator Angus: I am tempted to say that we are here from the government and we are here to help. You are part of the government and we are here to help you. If there is any deficiency in this legislation or in these regulations that you have to administer, then it could be a product of our deliberations that we recommend amendments to the law or new regulations to help you do your job.

In regard to the mercury problem, it would be helpful if you could share with us if there are problems or if everything is great and you have all the legislative tools you need to do this job. Can you think of anything that could help to streamline it, for example?

Mr. Riordan: CEPA 99 is still a relatively new piece of legislation. We are learning how to use it as we work with it.

You heard testimony earlier about using pollution prevention planning. This is Part 5 of CEPA, which is not in any other federal legislation in the world. That being new, we are still learning how to use it and benefiting from time and experience. It is an act that most sectors of society would say is a good piece of legislation. It is how we use it and continually learn to use it that will improve as we go along.

Senator Angus: That is encouraging to know. I believe you are saying that it is a little too soon to tell, but so far, it seems to be very effective.

Mr. Riordan: With regard to mercury, I feel we have made a case that it looks good.

Senator Angus: You have made an amazing case, but that 30 years before 2000 was under other legislation. As I say, this particular question I am asking you is not complicated. If everything is great, then it is great and we will not recommend any amendments to it.

Mr. Clarkson: I know that CEPA 99 overlaps with other bills or acts that you have talked about with a focus on mercury. May I ask you the same question?

Mr. Clarkson: I will respond similarly to what Mr. Riordan said. My experience with CEPA is that it seems to be doing the job. It presents a framework under which Mr. Riordan and his crew, along with our support, have been working. Not all actions that have been taken have been regulatory. There have been some voluntary actions. We interface with Mr. Riordan and his group and, as you can see, I believe we have fairly good success on what we can attack.

Senator Angus: You heard what I said at the outset. On the face of the documentation, you have given us an encouraging story that I am pleased to have heard. We have a practice in my profession where we tell our colleagues that it is very human to

Il est clair que les dispositions de la loi telle qu'elle existe en ce moment n'empêchent pas le gouvernement de prendre des mesures visant à limiter les émissions de mercure.

Le sénateur Angus : Je suis tenté de dire que nous représentons le gouvernement et que nous sommes ici pour aider. Vous faites partie du gouvernement et nous sommes ici pour vous aider. Si la loi ou les règlements que vous êtes chargés d'administrer présentent des lacunes, nous pourrions, au cours de nos délibérations, recommander de modifier la loi ou de prendre de nouveaux règlements pour vous aider dans votre mission.

Au sujet du mercure, il serait utile pour nous de savoir s'il y a des problèmes ou si tout va pour le mieux et si vous disposez de tous les instruments législatifs nécessaires pour faire votre travail. Est-ce qu'il serait possible par exemple de simplifier votre travail?

M. Riordan : La LCPE de 1999 est un texte législatif relativement récent. Nous apprenons à nous en servir tout en l'appliquant.

Vous avez entendu des témoignages concernant la planification en matière de prévention de la pollution. Cela relève de la Partie 5 de la LCPE, une disposition qui ne figure dans aucune autre législation fédérale du monde. Tout cela est nouveau et nous continuons à apprendre à utiliser ce texte législatif. Le temps et l'expérience nous seront utiles. Je pense que la plupart des secteurs de la société sont convaincus qu'il s'agit d'une bonne loi. Nous allons faire des progrès à mesure que nous utiliserons la loi et que nous apprendrons à bien nous en servir.

Le sénateur Angus : C'est encourageant. Vous avez l'air de dire qu'il est encore un peu trop tôt pour le savoir, mais je crois d'ores et déjà que la loi est très efficace.

M. Riordan : Dans le cas du mercure, je crois que nous avons montré que c'est une bonne loi.

Le sénateur Angus : Oui, la démonstration est impressionnante, mais c'était une autre loi qui s'appliquait au cours des 30 années qui ont précédé 2000. Comme je vous l'ai dit, la question que je vous pose n'est pas compliquée. Si la loi fonctionne bien, tout est parfait et nous ne recommanderons pas de la modifier.

Monsieur Clarkson, je sais que la LCPE de 1999 recoupe d'autres lois ou textes législatifs portant sur le mercure dont vous avez parlé. Puis-je vous poser la même question?

M. Clarkson : Je vais vous donner la même réponse que M. Riordan. D'après mon expérience, la LCPE semble être efficace. Elle propose un cadre que M. Riordan applique avec son équipe et notre soutien. Toutes les mesures qui ont été prises ne découlent pas de l'application de règlements. Certaines mesures sont volontaires. Nous collaborons avec M. Riordan et son groupe, et comme vous pouvez le constater, je pense que nous avons obtenu d'assez bons résultats dans les domaines où nous pouvons agir.

Le sénateur Angus : Vous avez entendu ce que j'ai dit au début. L'exposé que vous nous avez présenté a brossé un tableau encourageant que j'ai eu plaisir à découvrir. Dans ma profession, nous avons l'habitude de dire que l'erreur est humaine et qu'il est

make a mistake and to tell us when it happens so we can manage the problem, risk management. There is nothing wrong in telling us if there is a problem with this; it is not your fault. It would just be us reporting back that we could streamline it and make it even better. I am not hearing that from you two with regard to mercury, so that is fine. I do not have further questions.

The Chairman: To finish on that question. Mercury is listed as a toxic substance in Schedule 1 under CEPA. Is that correct? Is that where it needs to be?

Mr. Riordan: If it were not on the list we would not be able to take regulatory action. Yes, it is where it needs to be.

Senator Sibbeston: I live in the Northwest Territories and not in the far Arctic. We who live in the North believe we live in a very pristine wilderness and clean area of the country. We are far away from any development and we enjoy the country, as it were, free from a great deal of people. It is interesting to know that while we are far away from any industrial development, there is a certain amount of pollution that occurs, not necessarily from mercury from the south of our own country, but from abroad and from other countries.

Is mercury the most harmful pollutant that there is, or are there others that are just as harmful or worse to the North?

Mr. Clarkson: I believe there are others that we are concerned about at Health Canada and Environment Canada as well as at the Department of Indian Affairs and Northern Development. I am sure you are probably aware of the Northern Contaminants Program, which has been running for a number of years and carrying out research on deposition from other places. We, at Health Canada, have all been trying to determine health impacts.

I am sure you are also aware of the Stockholm Convention on Persistent Organic Pollutants, POPs, which lists 12 different chemicals including PCBs, DDT and a number of pesticides. Some of that mix is in our North and it poses a concern because that grasshopper effect I mentioned earlier is applicable to many of these POPs as well.

Unfortunately, matters from a health perspective are not quite the same. There is evidence of the compound PFOS, perfluorooctane sulfonate, which is a polyfluorinated chemical that was used as an anti-stain agent or grease repellent, and there is also evidence of PBDEs, polybrominated diphenyl ethers, but neither of those have been found in concentrations that are of a concern to human health at this point.

Environment Canada has assessed these two compounds on environmental grounds. There has been action proposed under the Canadian Environmental Protection Act and we are pleased to be supportive of that from a Health Canada perspective

préférable d'être mis au courant lorsqu'un de nos collègues fait une erreur, car il est possible alors de gérer le problème, de gérer le risque. Il n'y a rien de mal à nous dire qu'il existe un problème; ce n'est pas votre faute. Cela nous permettrait de réclamer une rationalisation de la loi afin de la rendre plus efficace. Vous ne m'avez révélé aucun problème dans le cas du mercure. Tout est donc parfait. Je n'ai pas d'autres questions.

Le président : Un dernier point sur ce sujet. Je crois que le mercure est classé parmi les substances toxiques à l'Annexe 1 de la LCPE. Est-ce exact et est-ce bien là qu'il faudrait le classer?

M. Riordan : S'il n'était pas classé dans cette liste, nous ne pourrions pas prendre de mesures réglementaires. C'est bien à cet endroit qu'il faut le classer.

Le sénateur Sibbeston : Je vis dans les Territoires du Nord-Ouest et pas dans l'Extrême-Arctique. Nous autres, les habitants du Nord, nous avons l'impression de vivre dans un environnement sauvage et nous sommes fiers de notre pays. Nous sommes loin des centres de développement et nous avons la chance de vivre dans une région qui n'est pas très peuplée. Il est intéressant d'apprendre que malgré notre éloignement des centres industriels, nous sommes soumis à une certaine pollution, pas nécessairement du mercure provenant du Sud de notre pays, mais de l'étranger et d'autres pays.

Le mercure est-il le polluant le plus dangereux ou existe-t-il d'autres polluants tout aussi dangereux ou même pires pour le Nord?

M. Clarkson : Je crois qu'il existe d'autres polluants qui préoccupent Santé Canada, Environnement Canada ainsi que le ministère des Affaires indiennes et du Nord. Vous avez sans doute entendu parler du Programme de lutte contre les contaminants dans le Nord qui existe depuis un certain nombre d'années et qui étudie les dépôts de contaminants provenant d'ailleurs. À Santé Canada, nous essayons toujours d'évaluer les impacts sur la santé.

Je suis certain également que vous connaissez la Convention de Stockholm sur les polluants organiques persistants, les POP, qui a établi une liste de 12 produits chimiques différents tels que les BPC, le DDT et un certain nombre de pesticides. Certains de ces composés se retrouvent dans nos régions nordiques et soulèvent des inquiétudes, étant donné que l'effet sauterelle dont j'ai parlé un plus tôt s'applique également dans le cas de plusieurs de ces POP.

Malheureusement, sur le plan de la santé, les risques ne sont pas tout à fait les mêmes. On a retrouvé des traces du composé de sulfonate de perfluorooctane, un produit chimique polyfluoré qui servait d'agent anti-tâche ou anti-gras et également des éthers diphenyliques polybromés, mais aucun de ces deux composants ne se trouve pour le moment à des concentrations qui peuvent être dangereuses pour la santé humaine.

Environnement Canada a évalué ces deux composés sous l'angle environnemental. Des mesures ont été proposées en vertu des dispositions de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement et Santé Canada a le plaisir d'appuyer ces

because by these actions we will control the releases and we will never have to worry about these compounds reaching levels that are a concern to human health.

Senator Sibbeston: From hearing you, a person could get the impression that, while we people in the North believe our land is pristine, clean and pure, there are a fair number of pollutants that go into the North in the land, air and water. How does it affect people if they eat the fish or animals up North? Eventually these contaminants can get into their bodies. Is that how pollution happens? Is that how the danger exists to the people of the North?

Mr. Clarkson: Primarily, it is the consumption of the traditional mammals and fish, more in the Eastern Arctic as the diet is more the traditional mammals than in the Western Arctic. Clearly, from the research that was carried out through the Northern Contaminants Program, there is evidence of elevated levels of various pollutants. We were talking about mercury today and that is where my information is more centred. There is evidence that some people are consuming mercury at levels higher than our provisional tolerable daily intake values. However, these foods provide significant nutritional, social, cultural, spiritual and economic benefits to the people in the North. Territorial and regional health authorities, with the support of Health Canada, have decided that the benefits still outweigh the risks posed by the contaminants and they encourage people, with moderation, to continue consuming these foods.

Senator Sibbeston: What is the prognosis? What is the solution to this pollution in the North? Is there a chance that eventually we will have a North that is pure of all these contaminants or are we stuck with the fact that as long as other nations pollute we will be affected by it? What can we do to prevent Asia and other countries from polluting the air?

Mr. Clarkson: Mr. Riordan mentioned a number of bilateral initiatives, one being with China. There is the Stockholm Convention on Persistent Organic Pollutants, POPs, which deals with the likes of PCBs and a number of pesticides, such as DDT, that are no longer registered in Canada. We have reached out to the international arena and encouraged other countries to be aware of their impacts on us, but that is international and CEPA is national.

Senator Cochrane: Mr. Riordan, I would like you to be more specific. Since CEPA came into force in 1999, how has it been used to address the environmental and health risks associated with mercury? Have any regulatory actions been taken that have led to reductions or restrictions in the use of mercury? What actions have been taken as a result of CEPA? If any actions have been taken, I would like you to be quite specific in your response.

Mr. Riordan: Since 1999, we have regulations on the export and import of hazardous waste and hazardous recyclable material and on disposal at sea; pollution prevention plans for base metal

mesures qui permettront de contrôler les émissions avant que nous ayons à nous inquiéter de voir ces composés atteindre des niveaux susceptibles d'être dangereux pour la santé humaine.

Le sénateur Sibbeston : En vous écoutant, on a l'impression que le Nord subit l'assaut d'un certain nombre de polluants par voie terrestre, aérienne et aquatique, alors que les habitants du Nord pensent que leur région est vierge, propre et pure. Quels sont les risques que courent les habitants du Nord lorsqu'ils mangent du poisson ou d'autres animaux? Ces contaminants finissent par entrer dans leur organisme. Est-ce de cette façon que se produit la pollution? Les habitants du Nord sont-ils menacés?

M. Clarkson : Le risque est surtout lié à la consommation de mammifères et de poissons entrant dans le régime alimentaire traditionnel. C'est plutôt dans l'est que dans l'ouest de l'Arctique que les habitants ont ce type de régime alimentaire traditionnel. Il est clair que les recherches effectuées dans le cadre du Programme de lutte contre les contaminants du Nord ont révélé des niveaux élevés de divers polluants. Aujourd'hui, nous parlons du mercure et ma documentation porte sur ce polluant. Nous avons constaté que certaines personnes absorbent du mercure à des niveaux plus élevés que la dose quotidienne tolérable. Cependant, ces aliments représentent un important apport nutritif, social, culturel, spirituel et économique aux habitants du Nord. Les autorités sanitaires territoriales et régionales, avec l'appui de Santé Canada, ont décidé que les avantages l'emportent sur les risques que posent les contaminants et encouragent la population à poursuivre la consommation de ces aliments de manière modérée.

Le sénateur Sibbeston : Quel est le pronostic? Quelle est la solution à cette pollution dans le Nord? Notre région sera-t-elle un jour libérée de tous ces contaminants ou bien sommes-nous condamnés à subir la pollution des autres nations? Que pouvons-nous faire pour empêcher l'Asie et les autres pays de polluer l'air?

M. Clarkson : M. Riordan a mentionné un certain nombre d'autres initiatives bilatérales, dont une avec la Chine. La Convention de Stockholm sur les polluants organiques persistants, les POP, porte sur des substances comme les BPC et certains pesticides comme le DDT qui ne sont plus homologués au Canada. Nous avons abordé cette question dans les tribunes internationales et nous avons encouragé les autres pays à prendre conscience des impacts que ces produits ont sur notre environnement, mais ce sont des instances internationales, alors que la LCPE est une loi nationale.

Le sénateur Cochrane : Monsieur Riordan, j'aimerais un peu plus de précisions de votre part. Depuis son entrée en vigueur en 1999, comment la LCPE a-t-elle été utilisée pour s'attaquer aux risques que pose le mercure sur le plan de l'environnement et de la santé? A-t-on pris des mesures réglementaires qui ont entraîné des réductions ou imposé des restrictions dans l'utilisation du mercure? Quelles sont les mesures qui ont découlé de l'entrée en vigueur de la LCPE? J'aimerais que vous nous disiez de manière précise quelles sont les mesures qui ont été prises.

M. Riordan : Depuis 1999, nous avons adopté un règlement sur l'exportation et l'importation de déchets dangereux et de matières recyclables dangereuses et un règlement sur l'immersion en mer;

smelters, refining and zinc plants; an environmental code of practice for integrated steel mills; and an environmental code of practice for non-integrated steel mills. We are in the process of publishing a pollution prevention planning notice for mercury switches in automobiles, which will be published this month. It takes time to work at these initiatives. It will require automakers and steel makers to remove mercury switches before the steel hulks wind up back in the steel plants. There are several legislative instruments under CEPA.

There were a number of Canada-wide standards, CWSs, that addressed mercury-containing lamps and mercury-containing amalgams from dental fillings. Last week, the Canadian Council of Ministers of the Environment, CCME, announced Canada-wide standards for coal-fired power plants, which also addresses a major source of mercury. There are two memorandums of understanding, MOUs, one with the Canadian Dental Association, CDA, which addresses dental amalgam, and the other with the auto parts manufacturers, which addresses mercury in switches.

Senator Cochrane: Have they been agreed upon?

Mr. Riordan: Yes. The regulations that I mentioned have been agreed to, and one or two are on the way with the MOUs in place.

Senator Cochrane: Which MOUs are those?

Mr. Riordan: One MOU is with the CDA and the other is with Canadian auto parts manufacturers.

Senator Cochrane: When do you expect those to be finalized?

Mr. Riordan: They are finalized in the sense that they are being implemented and the work on those is reported on a regular basis.

Senator Cochrane: Is that happening across the country?

Mr. Riordan: Yes, with the exception of the auto parts manufacturers that are primarily in Ontario.

Senator Cochrane: I am asking about the CDA.

Mr. Riordan: Implementation in the dental area is right across the country. The memorandum of understanding with the Canadian Dental Association was developed by Environment Canada as a result of our commitment to the Canadian Council of Ministers of the Environment's Canada-wide standards for mercury. The federal government agreed to enter into this MOU with the CDA. Currently, we are in the process of evaluating the results of that MOU. Many dentists, not all dentists, have been working on reducing the amount of mercury that is going into the atmosphere. In conjunction with the CCME, we are evaluating the results of that activity.

un plan de prévention de la pollution pour les fonderies et les affineries de métaux communs et les usines de traitement du zinc; un code de pratiques écologiques pour les aciéries intégrées; et un code de pratiques écologiques pour les aciéries non intégrées. Nous allons publier ce mois-ci un guide de planification pour la prévention de la pollution par les commutateurs au mercure des véhicules automobiles. Toutes ces initiatives prennent du temps. Les fabricants d'automobiles et d'acier seront tenus désormais de retirer les commutateurs au mercure des carcasses d'automobiles qui sont usinées dans les aciéries. Nous disposons de plusieurs instruments législatifs en vertu de la LCPE.

Il y avait déjà un certain nombre de standards pancanadiens portant sur les lampes à mercure et les amalgames dentaires contenant du mercure. La semaine dernière, le Conseil canadien des ministres de l'Environnement, le CCME, a annoncé l'entrée en vigueur de standards pancanadiens relatifs aux centrales électriques alimentées au charbon, qui s'en prennent à une source importante de rejets de mercure. Il faut citer également deux protocoles d'entente, le premier avec l'Association dentaire canadienne, l'ADC, qui concerne les amalgames dentaires, et le deuxième avec les fabricants de pièces d'automobile, qui porte sur les commutateurs au mercure.

Le sénateur Cochrane : Ont-ils été entérinés?

M. Riordan : Oui. Les règlements que j'ai mentionnés ont été entérinés et un ou deux sont en cours de préparation avec les protocoles d'entente existants.

Le sénateur Cochrane : De quels protocoles s'agit-il?

M. Riordan : Le premier protocole a été conclu avec l'ADC et le deuxième avec l'Association des fabricants de pièces d'automobile du Canada.

Le sénateur Cochrane : À quel moment pensez-vous qu'ils seront finalisés?

M. Riordan : Ils sont finalisés dans le sens qu'ils sont déjà mis en œuvre et que les progrès accomplis font l'objet de comptes rendus réguliers.

Le sénateur Cochrane : Est-ce que ces mesures s'appliquent à l'échelle de tout le pays?

M. Riordan : Oui, à l'exception du protocole avec les fabricants de pièces d'automobile qui s'applique essentiellement en Ontario.

Le sénateur Cochrane : Je pensais à l'ADC.

M. Riordan : Le protocole relatif au secteur dentaire s'applique dans tout le pays. Environnement Canada a élaboré le Protocole d'entente avec l'Association dentaire canadienne après avoir souscrit aux standards pancanadiens pour le mercure adoptés par le Conseil canadien des ministres de l'Environnement. Le gouvernement fédéral a accepté de conclure ce protocole d'entente avec l'ADC. Nous sommes actuellement en train d'évaluer les résultats de ce protocole d'entente. Beaucoup de dentistes, mais pas tous, contribuent à réduire les rejets de mercure dans l'atmosphère. Nous évaluons les résultats de cette activité en collaboration avec le CCME.

Senator Cochrane: However, not all dentists are participating.

Mr. Riordan: Most dentists are participating, but we will confirm that and if it is the case that we have to move from a MOU to a formal regulation under the Canadian Environmental Protection Act, we would recommend that to the government. We have done that in the past with auto switches, for example. The mercury in auto switches was an issue that the CCME tried to address but failed. The CCME asked the Ministry of the Environment to take the lead on this. In June, the Minister of the Environment said that it would prepare a legislative instrument for mercury in auto switches that would be published in the *Canada Gazette* this month.

The Chairman: Could I ask you to expand on that? You said earlier that those requirements mean that people who put car hulks into re-smelting processes are required to remove the mercury from them.

Mr. Riordan: That is right.

The Chairman: Is that not hard to do after the vehicle has been crushed? Would it not make more sense to have the mercury removed by the crusher?

Mr. Riordan: The mercury is removed by the auto recycler.

The Chairman: That is not the case now. Is this new and about to happen?

Mr. Riordan: Yes. We have been doing that as a pilot project for the last three or four years. It is a small bullet-like instrument. We had a voluntary program underway in expectation of the Canada-wide standards reinforcing it. However, it did not work, so CEPA is being used where the CWSs did not work.

The Chairman: The mercury switch in the trunk of an automobile being crushed in Victoria will be removed before the crusher takes it.

Mr. Riordan: Yes, according to this requirement it will do that.

Senator Cochrane: That happens before it goes into the water system.

Mr. Riordan: In this case, it would be into the air because the hulks are put into an electric arc furnace, which is good because it recycles steel. However, if mercury is contained in that hulk, then it is bad because it is being released into the environment. This pollution prevention plan requires the automakers to fund the cost of removing the mercury switch from the auto hulks and requires the steel makers to put in place a mercury-free procurement program that encourages the auto recyclers, in the middle, to remove them from the auto hulks.

Le sénateur Cochrane : Mais tous les dentistes ne participent pas à ce programme.

M. Riordan : La plupart des dentistes participent, mais nous allons confirmer ce point et s'il s'avère que nous devons passer d'un protocole d'entente à un règlement officiel en vertu de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, nous recommanderons au gouvernement d'intervenir en ce sens. Nous l'avons déjà fait, par exemple pour les commutateurs d'automobiles. Le CCME avait tenté sans succès de régler le problème causé par le mercure contenu dans les commutateurs. Le CCME avait demandé au ministère de l'Environnement d'agir dans ce dossier. Au mois de juin, le ministère a annoncé qu'il se préparait à présenter un instrument législatif relatif au mercure contenu dans les commutateurs d'automobiles qui serait publié dans la *Gazette du Canada* ce mois-ci.

Le président : J'aimerais vous demander une précision à ce sujet. Vous avez dit un peu plus tôt que les aciéries qui refondent les carcasses d'automobiles sont tenues d'en extraire le mercure.

M. Riordan : C'est exact.

Le président : Il me semble que cette opération est difficile une fois que le véhicule a été écrasé et qu'il serait plus facile d'enlever le mercure avant que la carcasse soit aplatie.

M. Riordan : C'est l'entreprise de recyclage automobile qui prélève le mercure.

Le président : Ce n'est pas encore le cas. Est-ce une nouvelle mesure qui sera bientôt obligatoire?

M. Riordan : Oui. C'est un projet pilote que nous appliquons depuis trois ou quatre ans. On utilise un instrument grand comme une balle. Il y avait un programme qui s'appliquait sur une base volontaire en attendant le renforcement des standards pancanadiens. Étant donné que ce programme n'a pas donné de bons résultats, nous nous sommes tournés vers la LCPE pour adopter d'autres mesures en remplacement des standards pancanadiens.

Le président : Le commutateur au mercure qui se trouve dans le coffre arrière d'une carcasse d'automobile destinée à être écrasée à Victoria sera démonté avant que la carcasse soit emportée par l'entreprise de compactage.

M. Riordan : Oui, c'est ce qu'exigera la nouvelle norme.

Le sénateur Cochrane : Le mercure sera prélevé afin d'éviter qu'il soit rejeté dans le système aquatique.

M. Riordan : Dans ce cas, ce serait plutôt dans l'air, puisque les carcasses sont soumises à un procédé de fusion à l'arc électrique, un excellent procédé qui permet de recycler l'acier. Cependant, si la carcasse contient du mercure, cette substance est libérée dans l'environnement. Ce plan de prévention de la pollution permet aux fabricants d'automobiles de financer le coût de récupération des commutateurs au mercure dans les carcasses d'automobiles et exige que les fabricants d'acier mettent en place un programme d'approvisionnement sans mercure qui encourage les recycleurs d'automobiles qui interviennent avant la refonte, à retirer les commutateurs des carcasses d'automobiles.

The Chairman: Does the plan encourage or require removal?

Mr. Riordan: This is where it becomes a bit tricky. The plan requires the automakers to set up a program to remove the switches and it requires the steel producers to put in place a program of mercury-free scrap. Some persuasion may be needed for the middle man to do it. A number of them are doing it now, but it will take a while to get all of them doing it.

It did not seem fair to require the auto recyclers to do this under law when it was the automakers that installed the switches. There is a concept called the polluter pays principle, or the extended producer responsibility. The legislative instrument is constructed to require automakers to make it happen. In CEPA, with the polluter pays principle, that is where the buck should stop.

Senator Cochrane: And it will.

Mr. Riordan: Yes.

Senator Cochrane: Has any jurisdiction in the world banned the use of mercury switches in automobiles?

Mr. Riordan: They have not been using them in Europe for about 10 to 15 years. It was only the North American automakers that continued to use them until about three years ago. They are no longer being installed in automobiles.

Senator Cochrane: Anywhere in the world?

Mr. Riordan: I do not believe so. There is a simple replacement for it, which is a ball bearing in a bullet-sized apparatus. Most of the European automakers removed the mercury switches years ago. The automakers in North America were slow to remove them. It has taken us to move to regulation or legislation to actually require them to do it.

Senator Cochrane: Last week, we heard powerful testimony from environmental groups. In that meeting, they identified specific barriers inherent in CEPA that they felt prevented prompt action.

I would like your response to one of these specific arguments. Mr. Bruce Lourie, who is an environmentalist, said this:

By having a "loop-hole" for naturally occurring substances the government has insisted that CEPA cannot regulate use or emissions but only "manage mercury through its life-cycle" and yet even with this, few if any management actions have been taken.

I would like your response to that.

Le président : Est-ce que le plan encourage ou exige le démontage des commutateurs?

M. Riordan : C'est là que cela devient un peu compliqué. Selon le plan, les fabricants d'automobiles doivent mettre en place un programme de récupération des commutateurs, tandis que les producteurs d'acier doivent fournir des produits réformés ne contenant pas de mercure. Certains efforts de persuasion seront peut-être nécessaires pour convaincre les intermédiaires de respecter les exigences. Certains d'entre eux s'y conforment déjà, mais il faudra un peu de temps pour obtenir la collaboration de l'ensemble d'entre eux.

Il semblait injuste d'imposer cette obligation aux recycleurs de voitures, alors que ce sont les fabricants d'automobiles qui avaient installé les commutateurs. C'est contraire au principe du pollueur payeur ou à la responsabilité étendue du producteur. L'instrument législatif est conçu de manière à imposer l'obligation aux fabricants d'automobiles. En vertu de la LCPE et du principe du pollueur payeur, c'est à eux que devrait incomber cette responsabilité.

Le sénateur Cochrane : Et ce sera fait.

M. Riordan : Oui.

Le sénateur Cochrane : Certains pays du monde ont-ils interdit l'utilisation de commutateurs au mercure dans les automobiles?

M. Riordan : Ces commutateurs sont interdits en Europe depuis une quinzaine d'années. Les constructeurs d'automobiles nord-américains étaient les seuls à les utiliser, mais ils ont cessé il y a trois ans environ. Ces commutateurs ne sont plus installés dans les automobiles.

Le sénateur Cochrane : Nulle part dans le monde?

M. Riordan : Je crois que non. On peut remplacer ce type de commutateur par un dispositif de la taille d'une balle qui contient un roulement à bille. La plupart des constructeurs d'automobiles européens ont cessé d'utiliser les commutateurs au mercure il y a quelques années. Les constructeurs nord-américains ont été plus lents. Il a fallu imposer des règlements ou des lois pour les contraindre à le faire.

Le sénateur Cochrane : La semaine dernière, nous avons entendu des témoignages convaincants de la part de groupes environnementaux. Au cours de la réunion, les témoins ont signalé certains obstacles inhérents à la LCPE qui, selon eux, s'opposent à l'application prompt de certaines mesures.

J'aimerais savoir ce que vous pensez de certains arguments qui ont été avancés. L'environnementaliste Bruce Lourie a déclaré ceci :

En tolérant une échappatoire pour les substances d'origine naturelle, le gouvernement a souligné que la LCPE ne pouvait pas régir l'utilisation ou les émissions, mais seulement « gérer le mercure tout au long de sa vie utile » et pourtant, malgré ces dispositions, les mesures de gestion qui ont été prises sont rares ou même inexistantes.

J'aimerais connaître votre point de vue à ce sujet.

Mr. Riordan: I have demonstrated with the presentation this afternoon that management actions under the Canadian Environmental Protection Act and other acts of Parliament in other jurisdictions have been taken collectively to address this issue.

I believe Mr. Lourie is getting at the whole issue of eliminating a naturally occurring substance. Mercury is an element which occurs naturally in the environment. It is produced from forest fires and volcanoes, for example, which are areas we cannot control.

As far as anthropogenic sources, we are doing our best to address in an orderly way the major sources of mercury in Canada. As well, we are addressing through international fora, international agreements and so on, releases of mercury that are deposited on Canada.

Let the record show that we are taking action as a government and have been for the last 30 years. We will continue to control anthropogenic sources of mercury. We cannot control naturally occurring sources.

Mr. Clarkson: As an element that can form into compounds, mercury is not like a persistent organic pollutant where the POP can be destroyed and turn it into something entirely different. Mercury will be always there either in the elemental form or as a compound. If the compound is destroyed, it will probably go back to the elemental mercury. That is a problem with inorganic elements that are metals. They do not just disappear. They come back in one form or another. Mercury will always be with us.

As Mr. Riordan said, there are anthropogenic releases, but there are also many natural sources. Here in Canada, as we said earlier, much of the mercury that is deposited is not under our control.

Senator Cochrane: Let me ask you about something that they did say in regard to this cop-out issue. Using thermometers as an example, they were saying that if Health Canada decides that it is a hazardous product, then perhaps the Environmental Protection Agency says it is not. There is a problem here between the chemical in the product and the product itself. Is there any sort of conflict between Health Canada and Environment Canada in that regard?

Mr. Clarkson: A thermometer is a medical device. Under the Food and Drugs Act, mercury thermometers are allowed to be used. There is a benefit to measuring temperature. Today, there are alternatives, both for thermometers and for the mercury devices used to measure blood pressure.

Our department does not restrict the substitution. In fact, I believe it has licensed alternatives to mercury devices. There has not been any requirement to make that shift.

Mr. Riordan has alluded to the fact that his minister has asked for the development of an approach for mercury in products under the Canadian Environmental Protection Act. He, along

M. Riordan : Au cours de l'exposé que nous avons présenté cet après-midi, j'ai indiqué que des mesures collectives de gestion avaient été prises en vertu de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement et d'autres lois dans d'autres régions pour s'attaquer à ce problème.

Je crois que M. Lourie évoque la question générale de l'élimination d'une substance d'origine naturelle. Le mercure est un élément que l'on trouve à l'état naturel dans l'environnement. Par exemple, les incendies de forêt et les volcans produisent du mercure et nous n'avons aucun contrôle là-dessus.

Quant aux sources anthropiques, nous faisons tout notre possible pour lutter systématiquement contre les sources principales de mercure au Canada. D'autre part, nous profitons des tribunes et ententes internationales, et cetera, pour encourager la réduction des émissions de mercure qui se déposent au Canada.

Permettez-moi de rappeler aux fins du compte rendu que notre gouvernement est actif dans ce domaine comme il l'a été au cours des 30 dernières années. Nous continuons à surveiller les sources anthropiques de mercure. Par contre, nous ne pouvons rien faire au sujet des émissions naturelles.

M. Clarkson : En tant qu'élément entrant dans la constitution de composés, le mercure n'est pas un polluant organique persistant susceptible d'être détruit et transformé. Il y aura toujours du mercure dans sa forme élémentaire ou sous forme de composé. En cas de destruction du composé, le mercure retournera probablement à l'état élémentaire. C'est le problème que posent les éléments inorganiques qui sont des métaux. Il est tout simplement impossible de les faire disparaître. Ils réapparaissent sous une forme ou une autre. Il y aura toujours du mercure dans notre environnement.

Comme M. Riordan l'a dit, il y a les émissions anthropiques d'une part, et d'autre part de nombreuses sources naturelles. Comme nous l'avons déjà dit, la majorité du mercure déposé au Canada échappe à notre contrôle.

Le sénateur Cochrane : J'aimerais vous poser une question au sujet de cette échappatoire mentionnée par certains de nos témoins. Prenons l'exemple des thermomètres. Si Santé Canada décidait qu'il s'agit d'un produit dangereux, il se pourrait bien que l'Environmental Protection Agency soit d'un avis contraire. Il y a contradiction entre le produit lui-même et les composants chimiques qu'il contient. Santé Canada et Environnement Canada peuvent-ils émettre des points de vue aussi divergents sur ce sujet?

M. Clarkson : Un thermomètre est un instrument médical. La Loi sur les instruments et drogues autorise l'utilisation des thermomètres au mercure. Ils sont utiles pour prendre la température. De nos jours, il existe d'autres appareils pour prendre la température et mesurer la tension.

Notre ministère n'empêche pas la substitution. De fait, je crois qu'il a homologué certains appareils de substitution aux dispositifs au mercure. Aucune mesure n'a été adoptée pour encourager ce changement.

M. Riordan a fait allusion au fait que sa ministre a réclamé l'élaboration d'une approche concernant le mercure dans les produits en vertu de la Loi canadienne sur la protection de

with us, will be examining whether CEPA will be an effective tool to implementing the switch to non-mercury-based devices that are available.

Senator Cochrane: How long do you think that will take?

Mr. Riordan: The strategy is due to be published in December.

Whenever governments develop regulations, guidelines or codes of practice, there is always a period of public discussion in which people such as Mr. Lourie and others from the non-governmental organizations, as well as industry, can participate. That would probably take a period of months. We would then move into the possible development of regulations to address some of these products that contain mercury.

If there are alternatives to using mercury, people should be encouraged, some might say required, to move to those alternatives. I feel that is the discussion that we have to have within Canadian society.

Senator Cochrane: In regard to thermometers, we have not had that discussion yet.

Mr. Riordan: People are talking about it. Now is the time to come to closure on it. If there are alternatives to products that contain mercury that do the same job, why not move to such products? I believe that is where we are going.

Senator Cochrane: Do you believe CEPA will bring in a regulation to that effect?

Mr. Riordan: I believe CEPA can. It will be up to ministers in cabinet to decide whether or not they want CEPA to regulate mercury in thermometers.

The current minister has asked us to proceed with a strategy to see how mercury in products can be addressed. That is what we are actively doing.

The Chairman: One of the frustrations that we have, and I am sure you are more than familiar with it, is the fact that other jurisdictions have said that manufacturers of thermometers, for example, and blood pressure devices, must not use mercury and must use the alternatives, which apparently are just as good.

We are sometimes at sea to understand why, since we have recognized mercury as a toxic substance, that prohibition has not been introduced in this country. That is a subject we will address otherwise.

I have been reminded, Mr. Clarkson, that you said that you would be able to give us some information with respect to the percentage of various mercury sources that come from Asia through the Arctic to Canada. To the extent that you can, could you answer that question that Senator Angus asked by sending the information to the clerk?

l'environnement. Avec lui, nous allons vérifier si la LCPE pourrait être un instrument efficace pour encourager l'adoption des appareils sans mercure que l'on trouve actuellement sur le marché.

Le sénateur Cochrane : À votre avis, combien de temps cela prendra-il?

M. Riordan : La stratégie doit être présentée en décembre.

L'adoption par les gouvernements de règlements, de lignes directrices ou de codes de pratiques est toujours précédée d'un débat public auquel peuvent participer des gens comme M. Lourie et d'autres représentants d'organisations non gouvernementales et de l'industrie. Ce débat durerait probablement quelques mois. Nous pourrions ensuite envisager d'élaborer des règlements visant certains de ces produits qui contiennent du mercure.

Dès lors qu'il existe des produits de substitution ne contenant pas de mercure, il faudrait encourager les consommateurs — certains pensent même qu'il faudrait les contraindre — à choisir ces produits de substitution. C'est un débat que doit avoir la société canadienne.

Le sénateur Cochrane : Dans le cas des thermomètres, ce débat n'a pas encore été fait.

M. Riordan : On en parle, mais le moment est venu de tirer les conclusions. Si l'on peut obtenir les mêmes résultats avec des produits de substitution aux appareils qui contiennent du mercure, pourquoi ne pas adopter ces nouveaux produits? Je pense que c'est dans cette direction que nous nous dirigeons.

Le sénateur Cochrane : Pensez-vous que la LCPE pourra permettre l'élaboration d'un règlement à cet effet?

M. Riordan : Je pense que c'est possible. C'est aux ministres du Cabinet de décider s'ils souhaitent que la LCPE réglemente le mercure dans les thermomètres.

Notre ministre nous a demandé d'élaborer une stratégie au sujet de l'élimination du mercure de certains produits. Nous y travaillons actuellement.

Le président : Ce que nous avons du mal à accepter — et je suis certain que vous connaissez bien le problème —, c'est que d'autres pays interdisent l'utilisation de mercure dans la fabrication des thermomètres par exemple et des appareils de mesure de la tension artérielle. Les fabricants sont donc tenus d'utiliser d'autres dispositifs qui sont apparemment tout aussi efficaces.

Nous avons parfois du mal à comprendre pourquoi le mercure n'est pas encore interdit dans notre pays, alors qu'il est reconnu comme une substance toxique. Voilà un sujet que nous aborderons d'une autre manière.

On me rappelle, monsieur Clarkson, que vous avez promis de nous fournir des renseignements concernant le pourcentage des diverses sources en provenance de l'Asie vers le Canada en passant par l'Arctique. Dans la mesure du possible, pourriez-vous répondre à la question du sénateur Angus lorsque vous ferez parvenir ces renseignements à la greffière?

Mr. Clarkson: I was making a commitment for my colleagues in Environment Canada.

The Chairman: Would you see if you can get that to us?

Senator Tardif: I wanted to come back to a point of discussion that Senator Cochrane raised, that being the question of mercury-containing products.

Last week, or perhaps the week prior, a presentation was made to this committee in which it was claimed that it would be much better to ban mercury products rather than trying to manage the release of mercury once it is in the products. There is a risk-management strategy for mercury-containing products. I understand that, except for fluorescent lamps, there are alternative substances that could be used in all of the products listed here.

Why is it not being considered that these products be banned rather than managed? It seems to me that it would be less costly and more efficient to ban these products.

Mr. Riordan: This may be semantic, but the Canadian Environmental Protection Act allows us to prohibit certain substances. We have received legal advice not to use the word "ban" because the act does not really ban but rather prohibits. That is a fine point, but one I had to make.

The strategy is to address mercury in products, and it may be prohibiting use in a product. We do not want to prohibit thermometers. Under the Canadian Environmental Protection Act we have not done this before, perhaps with the exception of volatile organic compounds in paint and lead in gasoline. This is a collective effort to look at all the products that are coming into Canada or are produced in Canada that have mercury in them and to determine what we can do about them.

The ultimate outcome could be the prohibition of the use of mercury in products for which there are alternatives. That is the direction in which we appear to be going, but we are not there yet.

It can be done under this act. We can prohibit the content of mercury in products. In the next months, or perhaps a year or so, we will know whether it will be done.

As was stated in the testimony on that discussion as well, the first course of action is to set up a strategy laying out the problem, the issues and the products we are concerned about and determine what we can do about them.

Senator Tardif: Environment Canada is currently looking at ways of prohibiting products that use mercury?

Mr. Riordan: Yes. We have a proposed strategy to consider prohibiting the use of mercury in products.

M. Clarkson : Je me suis engagé au nom de mes collègues d'Environnement Canada.

Le président : Pouvez-vous vous occuper de cela?

Le sénateur Tardif : J'aimerais revenir à un point soulevé par le sénateur Cochrane concernant les produits contenant du mercure.

La semaine dernière ou peut-être la semaine d'avant, notre comité a entendu un exposé dans lequel le témoin affirmait qu'il serait beaucoup plus préférable d'interdire les produits contenant du mercure plutôt que de tenter de gérer les émissions de mercure entrant dans la constitution de certains produits. Il existe une stratégie de gestion du risque pour les produits contenant du mercure. À l'exception des lampes fluorescentes, je crois qu'il existe d'autres substances qui pourraient entrer dans la composition de certains produits énumérés ici.

Pourquoi n'envisage-t-on pas tout simplement d'interdire ces produits plutôt que de tenter de les gérer? Il me semble qu'il serait moins coûteux et plus efficace d'interdire ces produits.

M. Riordan : C'est peut-être une distinction sémantique, mais la Loi canadienne sur la protection de l'environnement nous autorise à prohiber certaines substances. Nos avocats nous ont avisés de ne pas utiliser le mot « interdire », puisque la loi permet plutôt de prohiber que d'interdire. La distinction est subtile, mais je devais la mentionner.

La stratégie consiste à examiner l'utilisation du mercure dans certains produits et éventuellement d'en prohiber l'usage. Nous ne voulons pas prohiber les thermomètres. Nous n'avons jamais invoqué la Loi canadienne sur la protection de l'environnement pour intervenir de la sorte, sauf peut-être dans le cas des composés organiques volatiles contenus dans la peinture et pour le plomb dans l'essence. Il s'agit d'un effort collectif visant à examiner tous les produits déposés au Canada ou produits au Canada qui contiennent du mercure, afin de déterminer ce que l'on peut faire à ce sujet.

En fin de compte, nous serons peut-être amenés à prohiber l'utilisation du mercure dans certains produits pour lesquels il existe des éléments de substitution. Voilà l'orientation que nous semblons prendre, mais nous ne sommes pas encore au bout de nos peines.

La loi nous donne les moyens d'agir. Nous pouvons prohiber l'utilisation de mercure dans certains produits. Au cours des mois prochains ou dans un an peut-être, nous connaissons la décision qui aura été prise à ce sujet.

Ainsi que le précisait l'auteur de ce témoignage, la première chose à faire est de mettre en place une stratégie exposant le problème, les enjeux et les produits qui nous paraissent dangereux, afin de déterminer quelles sont les mesures à prendre.

Le sénateur Tardif : Environnement Canada examine-t-il en ce moment les différentes façons de prohiber des produits contenant du mercure?

M. Riordan : Oui. Nous avons un projet de stratégie qui envisage de prohiber l'usage de mercure dans certains produits.

Senator Tardif: Would that be done by regulation?

Mr. Riordan: Yes. There is a prohibition regulation that we can add to, or we can do a regulation specifically related to mercury. The act would allow us to take action on the content of mercury in products.

The Chairman: Just before we leave that question, you said that we use 10 tonnes of mercury in products that we make in Canada and we are releasing 7 tonnes into the atmosphere, the ground, the water or whatever. Rather than prohibiting the product, we are dealing with the question of when the mercury is released in the dump; are we not?

Mr. Riordan: Or broken in your home, in the case of a thermometer.

The Chairman: It seems that prohibiting it is a much more effective way to get rid of it.

Mr. Riordan: Yes. The Canadian Environmental Protection Act opens with the words “an act respecting pollution prevention,” so that is the intention.

Senator Peterson: Is CEPA the overarching jurisdictional authority on all these matters?

Mr. Clarkson: Mr. Riordan said earlier that it is the safety net. When other legislation does not adequately cover, CEPA can step in. We are talking about dealing with products. I mentioned earlier that the Food and Drugs Act allows licensed devices containing mercury for thermometers, but it does not prohibit them. Action under CEPA, because of pollution concerns, is a possibility.

Senator Peterson: Who controls metal mining effluent regulations under the Fisheries Act?

Mr. Riordan: It is controlled by the Minister of Fisheries and Oceans, but the Fisheries Act gives the Minister of the Environment the authority, under its pollution prevention provisions, to develop the regulation.

The Chairman: In consultation?

Mr. Riordan: Yes.

Senator Peterson: Do you quantify the amount or do you only provide guidelines?

Mr. Riordan: There are regulated guidelines as well as an environmental effects monitoring program that is a new part of that metal mining effluent regulation.

The Chairman: You said “regulated guidelines.” That is an oxymoron.

Mr. Riordan: In my experience, there can be guidelines in a regulation, and limits can be prescribed. The regulation prescribes limits for releases of a number of different substances. There is an

Le sénateur Tardif : Allez-vous procéder par voie de règlement?

M. Riordan : Oui. Nous pouvons nous servir d'un règlement déjà existant après l'avoir modifié, ou nous pouvons promulguer un règlement visant expressément le mercure. La loi nous permet de prendre des mesures relativement au contenu en mercure de certains produits.

Le président : Avant de passer à une autre question, permettez-moi de résumer. Vous avez dit que nous utilisons 10 tonnes de mercure dans des produits fabriqués au Canada et que nous rejetons sept tonnes dans l'atmosphère, dans le sol, dans l'eau ou ailleurs. Plutôt que de prohiber le produit, nous tentons de gérer les risques que présente le mercure lorsqu'il est mis au rebut.

M. Riordan : Ou, dans le cas d'un thermomètre, lorsque l'appareil se brise en cours d'utilisation.

Le président : Si l'on veut vraiment éliminer le mercure, je pense qu'il serait beaucoup plus efficace de le prohiber.

M. Riordan : En effet. La Loi canadienne sur la protection de l'environnement commence par les mots « loi visant la prévention de la pollution ». L'intention du législateur est claire.

Le sénateur Peterson : La LCPE est-elle la loi déterminante pour toutes ces questions?

M. Clarkson : M. Riordan a dit un peu plus tôt que c'était un filet de protection. La LCPE intervient lorsque les autres lois ne suffisent pas pour régler un problème. Il s'agit de réglementer certains produits. J'ai dit un peu plus tôt que la Loi sur les aliments et drogues exige que certains instruments médicaux comme les thermomètres contenant du mercure soient homologués, sans pour autant les interdire. Il serait possible de prendre des mesures en vertu de la LCPE, en raison des risques de pollution.

Le sénateur Peterson : Qui administre le Règlement sur les effluents des mines de métaux relevant de la Loi sur les pêches?

M. Riordan : C'est le ministre des Pêches et des Océans, mais la Loi sur les pêches donne au ministre de l'Environnement le pouvoir d'élaborer le règlement en vertu des dispositions concernant la prévention de la pollution.

Le président : En consultation?

M. Riordan : Oui.

Le sénateur Peterson : Est-ce que vous fixez la quantité ou est-ce que vous vous contentez de présenter des lignes directrices?

M. Riordan : Il y a des lignes directrices réglementaires, ainsi qu'un programme de surveillance des effets environnementaux, une section nouvelle du Règlement sur les effluents des mines de métaux.

Le président : Vous avez dit « lignes directrices réglementaires ». Pour moi, c'est un oxymoron.

M. Riordan : D'après moi, un règlement peut contenir des lignes directrices qui prescrivent des limites. Le règlement impose des limites aux émissions de certaines substances

environmental effects monitoring program that the regulation also requires to monitor the effects of mines on receiving waters under the Fisheries Act.

That regulation is managed by Environment Canada. The metal mining effluent regulation is the driving force behind the metal mining effluent regulation, as well as the pulp and paper effluent regulation.

Senator Peterson: That is who industry would have to meet and respond to?

Mr. Riordan: That is correct.

Senator Peterson: It is one master.

Mr. Riordan: That is correct. The Minister of the Environment is responsible for the section of the Fisheries Act that deals with regulating metal mining effluent regulation and pulp and paper effluent regulation.

Senator Peterson: Do the people administering the Fisheries Act understand that?

Mr. Riordan: Yes. They prefer to have us do it, I believe.

The Chairman: I have continued this meeting as long as I possibly can. Senator Fox, Senator Kenny and I have not yet had a chance to question the witnesses.

I will ask Mr. Clarkson and Mr. Riordan to confirm that they can be available to meet with us on Thursday morning at 9:00.

We will therefore continue this meeting with these witnesses on Thursday morning at 9:00 in room 257 East Block.

The committee adjourned.

OTTAWA, Tuesday, October 24, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 5:05 p.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c.33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: We are continuing our inquiry into matters having to do with the efficacy of Canadian Environmental Protection Act and, in particular today, the way in which the Canadian Environmental Protection Act deals with or fails to deal with, perhaps, as may be the case, the questions of mercury in our environment.

We have with us Justyna Laurie-Lean, from the Mining Association of Canada; Victoria Christie, from the Canadian Electricity Association; George White of Sherritt International on behalf of the Coal Association of Canada — a company dear

différentes. Il existe un programme de surveillance des effets sur l'environnement qui exige la surveillance de l'impact des mines sur les plans d'eau récepteurs, en vertu de la Loi sur les pêches.

Le règlement est administré par Environnement Canada. La réglementation des effluents est l'élément moteur du Règlement sur les effluents des mines de métaux ainsi que du Règlement sur les effluents des fabriques de pâtes et papiers.

Le sénateur Peterson : C'est à ce ministère que l'industrie doit répondre?

M. Riordan : C'est exact.

Le sénateur Peterson : C'est le ministère qui centralise.

M. Riordan : C'est exact. La ministre de l'Environnement est chargée d'administrer l'article de la Loi sur les pêches concernant la réglementation des effluents des mines de métaux et des effluents des fabriques de pâtes et papiers.

Le sénateur Peterson : Est-ce que les fonctionnaires chargés d'administrer la Loi sur les pêches acceptent cela?

M. Riordan : Oui. Je crois qu'ils préfèrent nous laisser faire le travail.

Le président : J'ai poursuivi cette réunion le plus longtemps possible. Le sénateur Fox, le sénateur Kenny et moi-même n'avons pas eu l'occasion de poser des questions aux témoins.

Je demande à M. Clarkson et M. Riordan de confirmer qu'ils pourront nous retrouver jeudi matin à 9 heures.

Nous allons donc poursuivre la présente réunion avec ces témoins jeudi matin à 9 heures, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est.

La séance est levée.

OTTAWA, le mardi 24 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 17 h 5, afin d'étudier la Loi sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Nous poursuivons notre enquête sur des questions qui ont trait à l'efficacité de la Loi sur la protection de l'environnement, et nous nous intéressons plus particulièrement aujourd'hui à la manière dont la loi prend position ou ne prend pas position, selon le cas, sur les questions relatives au mercure dans l'environnement.

Nous avons avec nous Justyna Laurie-Lean, de l'Association minière du Canada; Victoria Christie, de l'Association canadienne de l'électricité; George White, de Sherritt International, pour le compte de l'Association charbonnière du Canada — une

to my heart, as they have a large presence in Edmonton; David C. Adams, from the Association of International Automobile Manufacturers of Canada; and Mark Nantais, from the Canadian Vehicle Manufacturers' Association.

Ladies and gentlemen, first, I welcome you on behalf of the committee. We are delighted you have taken the time to be with us this evening. I presume you have tossed a coin and decided who will speak to us first. We want to hear from all of you with alacrity to make clear whatever you would like us to hear and to allow time for questions. I will use a reasonably sharp knife — I am sure you have been instructed in that by the clerk. Please proceed.

Mark Nantais, President, Canadian Vehicle Manufacturers' Association: On behalf of the Canadian Vehicle Manufacturers' Association, thank you for this opportunity. I am pleased to provide some perspectives from the member companies of the Canadian Vehicle Manufacturers' Association on the efficacy of the Canadian Environmental Protection Act. I hope you received our presentation in both English and French. I will use that deck of slides as a guideline for discussion.

I want to start off with a context setting slide as it relates to environmental leadership in our manufacturing facilities as well as our products, to give you that perspective. We have reduced emissions from volatile organic compounds, VOCs, from our assembly plants by 50 per cent on a kilogram-per-vehicle basis. We were the first in Canada to fully integrate the ISO 14001 environmental series or environmental management into our assembly plants and the Automotive Parts Manufacturing Pollution Prevention Program. In my view — and it is hard to dispute — this program is the most accomplished pollution prevention program, to the tune of eliminating or reducing 430,000 tonnes of toxics and other environmental contaminants from our assembly plants since 1992. As a result of many subsequent years of investment in energy efficient technologies, equipment and manufacturing processes, we have very low energy intensity in terms of vehicle assembly.

On the product side, you may have read recently and you may be well aware of the fact that the CVMA member companies as well as the Association of International Automobile Manufacturers signed a voluntary agreement to reduce greenhouse gas emissions from vehicles by 5.3 million tonnes in 2010. We fully intend that we will meet that requirement. The program includes many things that you would not otherwise get from regulation.

We are often figured in by means of total transportation, in terms of greenhouse gas emissions, at 30 per cent but our contribution is about 12.5 per cent. New cars are 1 per cent. When you take new cars even on a smog-related basis, we

compagnie qui me tient à cœur, en raison de l'importante place qu'elle occupe à Edmonton; David C. Adams, de l'Association des fabricants internationaux d'automobiles du Canada, et Mark Nantais, de l'Association canadienne des constructeurs de véhicules.

Mesdames et messieurs, j'aimerais en premier lieu vous souhaiter la bienvenue au nom du comité. Nous sommes ravis que vous ayez pris le temps de vous joindre à nous ce soir. J'imagine que vous avez tiré au sort pour déterminer qui parlera en premier. Nous aimerions que chacun de vous s'exprime brièvement, afin qu'il nous reste du temps pour une période de questions. Je vais utiliser un couteau assez bien aiguisé — je suis certain que le greffier vous a renseigné à ce sujet. À vous la parole.

Mark Nantais, président, Association canadienne des constructeurs de véhicules : Au nom de l'Association canadienne des constructeurs de véhicules, je vous remercie de me donner l'occasion de m'exprimer. Il me fait plaisir de vous transmettre l'avis des sociétés membres de l'Association canadienne des constructeurs de véhicules au sujet de l'efficacité de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. J'espère que vous avez reçu notre exposé en anglais et en français. Je vais utiliser cette série de diapositives qui orientera nos discussions.

D'abord, voici une série de diapositives qui illustrent bien le leadership environnemental dont nous faisons preuve dans la fabrication de nos produits et dans nos installations manufacturières. Nous avons réduit les émissions de composés organiques volatils (COV) de nos usines d'assemblage de 50 p. 100 en moyenne par véhicule. Nous avons été les premiers au Canada à intégrer pleinement le système de gestion environnementale d'après la norme ISO 14001 et le Projet de prévention de la pollution chez les fabricants de pièces d'automobile. À mon avis — et je pense qu'on peut difficilement dire le contraire — ce programme de prévention de la pollution est parmi les plus accomplis, puisqu'il a permis l'élimination ou la réduction de 430 000 tonnes de produits toxiques et autres contaminants environnementaux de nos usines d'assemblage depuis 1992. Grâce aux investissements que nous faisons dans les technologies depuis de nombreuses années et grâce à nos équipements et à nos processus manufacturiers éconergétiques, nous consommons très peu d'énergie pour l'assemblage de nos véhicules.

À propos de nos produits vous avez peut-être lu ou appris récemment que l'Association canadienne des constructeurs de véhicules (ACCV) a signé un accord volontaire de réduction des émissions de gaz à effet de serre de l'ordre de 5,3 millions de tonnes d'ici 2010, et nous avons la ferme intention d'atteindre cet objectif. Ce programme renferme de nombreux objectifs qui vont bien au-delà de toute réglementation.

On estime souvent que les moyens de transport contribuent dans une proportion de 30 p. 100 aux émissions de gaz à effet de serre, mais en réalité leur contribution est d'environ 12,5 p. 100. Et les nouvelles voitures ne contribuent que dans une proportion

are one tenth of 1 per cent, by virtue of the stringent Tier 2 emission standards we have adopted. We will talk about that in the context of CEPA as well.

The other thing that will be of interest is the program that CVMA member companies are about to launch on the collection of mercury switches in vehicles across Canada. The program emulates the U.S. program that is now in place and is proceeding successfully. While a bit dated, we were one of the first ones to take chlorofluorocarbons, CFCs, out of mobile refrigerants in terms of stratospheric ozone.

How much time is allotted for each speaker?

The Chairman: I do not want to constrain you with an absolute number, but if you were each to speak for 10 minutes, for example, that would consume an hour. That would leave us something less than an hour, in the best of circumstances, to talk to you. We would rather that the balance were a little bit the other way around. Your suggestion, Mr. Nantais, of using the deck as a guide rather than reading through it would be useful.

Mr. Nantais: As it relates to vehicle emissions, CEPA does a couple of key things. Not only does the act have the power to regulate vehicle emissions themselves in terms of smog relating emissions, but CEPA also took a stance or posture that regulates fuels. What is so critical about that is that it takes us to what we call a total systems approach where the advanced technology systems in terms of emission controls are supported by appropriate fuel quality in the marketplace. Without that, we would not be able to receive the optimal emission reductions that those systems are capable of. That posture under CEPA is important, and has been since it was introduced in 1999.

There is also the VOC agenda in terms of vehicle emissions and there are things on road vehicles that are very important to reducing overall emissions in Canada that are not subject to Canadian Environmental Protection Act.

The Chairman: Pardon my interrupting you. We have decided to approach these matters in a focused way. I should explain to our guests. We are charged with carrying out a broad and beautiful examination of CEPA. We have determined that in the time we wish to spend on it, which is not measured in years, we cannot do that.

Therefore, we have taken three tiny segments of concern, and we will look at those segments in a highly focused way and follow them deeply. Those three segments are, first, mercury, and how CEPA deals with it; second, perfluorocompounds, PFCs, and how CEPA deals with them, because mercury is an element, whereas we make PFCs and they would not otherwise exist; and the third question, which we will address separately, is smog and similar emissions, particulates and the like.

de un pour cent. Même en ce qui concerne le smog, elles ne contribuent que dans une proportion de un dixième de un pour cent, grâce à l'application des normes rigoureuses de niveau 2. Nous en reparlerons lorsqu'il sera question de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (LCPE).

Les sociétés membres de l'ACCV sont également sur le point de lancer au pays un programme très intéressant de collecte des interrupteurs contenant du mercure. Ce programme s'inspire d'un programme similaire actuellement mis en œuvre aux États-Unis et qui donne de bons résultats. Par ailleurs, bien que cette mesure ait été adoptée depuis un certain temps déjà, j'aimerais souligner que nous avons été les premiers à retirer les chlorofluorocarbones (CFC) des systèmes de réfrigération mobile, afin de protéger l'ozone stratosphérique.

Combien de temps est-il alloué pour chaque intervenant?

Le président : Je ne veux pas vous imposer un temps de parole bien défini, mais si chacun prend dix minutes, par exemple, nous en aurons pour une heure. Cela nous laisserait un peu moins d'une heure, dans les meilleures circonstances, pour une période de questions. Nous préférierions à l'inverse consacrer un peu plus de temps à la période de questions. Votre suggestion, monsieur Nantais, d'utiliser les diapositives pour orienter les discussions, plutôt que de nous en faire la lecture, est excellente.

M. Nantais : La LPCE touche la question des émissions des véhicules automobiles en deux ou trois points fondamentaux. Non seulement réglemente-t-elle les émissions des véhicules à l'origine du smog, mais elle prend également position en matière de réglementation des carburants. Ce qui rend cette position si importante, c'est qu'elle nous amène à une approche dite globale des systèmes de technologie de pointe qui sont conçus pour lutter contre les émissions nocives et que ces systèmes sont soutenus par la vente sur les marchés de carburants de bonne qualité. Sans cela, nous ne pourrions réduire les émissions au rythme que ces systèmes sont en mesure d'atteindre. Cette prise de position aux termes de la LCPE adoptée en 1999 est très importante.

Il y a également le programme visant les émissions de COV des véhicules et les dispositions concernant les véhicules routiers qui contribuent largement à réduire l'ensemble des émissions nocives qui ne sont pas assujetties à la LCPE.

Le président : Je m'excuse de vous interrompre, mais nous avons convenu d'aborder ces questions en profondeur. Je vais l'expliquer à nos invités. Nous avons le mandat d'examiner la LCPE sous tous ses angles. Nous n'avons pas des années pour le faire, et le temps que nous avons décidé d'y consacrer ne nous permet pas de faire cela.

C'est pourquoi nous avons retenu trois aspects qui posent problème et nous les examinerons en profondeur. Ces trois aspects sont d'abord, le mercure, et les dispositions de la LCPE à cet égard; ensuite, nous examinerons les composés perfluorés (les PFC) et l'approche de la LCPE à leur égard, du fait que le mercure est un élément, tandis que nous fabriquons les PFC et qu'ils n'existeraient pas autrement; enfin, nous aborderons séparément le smog et les émissions similaires, comme les particules, et cetera.

We may want to speak to all of you on all of those subjects, but not now. Today we want to concentrate specifically on mercury, and only on mercury, as opposed to the overall emissions questions you have begun to address. Please correct me if I am wrong.

Mr. Nantais: You are absolutely correct. Let us turn to slide 6, which speaks specifically to mercury.

Our industry has been proactive in addressing mercury. Mercury was used, as you may well know, in numerous industrial applications because of the conductivity of that material. Mercury is still for sale legally worldwide. We have now entered into a phase-out program on mercury switches. We will expand the program to include anti-lock braking system, ABS, modules. These braking modules also contain small mercury switches. We hope to have the program up and running by the end of this year. It is important that we focus on older vehicles, because we have phased out or designed out mercury switches as of January 2003. Older vehicles will certainly be our concentration.

We have also talked with Environment Canada in regard to their most recent announcement in terms of treating mercury as a pollutant. The draft working document, in our view, fails to comprehend the full value chain. In other words, what is necessary in the value chain to ensure that we not only collect these mercury switches effectively and efficiently but that the full value chain, the key players, such as vehicle dismantlers, recyclers and ultimately the steel industry, which receives these hulks, are free of mercury and therefore mercury is not going up the stack in the smelters.

That is really the essence of what we are doing in relation to mercury. We are taking every opportunity to phase out mercury in all aspects of our products. While that may not be entirely possible right away — because mercury, if it is managed properly, can be a useful material — we are approaching virtual zero in that category as we speak.

Mr. Chairman, I will stop on that point, recognizing the time allotted.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Nantais. We will have ample opportunity, I hope, to discuss these issues with you.

Justyna Laurie-Lean, Vice President, Environment and Health, Mining Association of Canada: I provided a copy of the deck slightly ahead of time, but not translated, I am afraid. We ran out of time. I will not talk about the association and its members and the broader things we do, in the interests of time. However, I have brought a copy of our *Towards Sustainable Mining Progress Report* so members can look through it. It contains a lot of detail on many aspects.

I have organized my presentation in response to the questions provided by the clerk. The first question is how CEPA has affected us. Some generic aspects of CEPA affect our industry,

Nous aimerions parler de tous les sujets abordés dans la LCPE avec chacun de vous, mais par maintenant. Aujourd'hui, nous nous concentrerons sur le mercure, et seulement sur le mercure, plutôt que sur l'ensemble des émissions, ainsi que nous avons commencé à le faire. Corrigez-moi si je fais erreur.

M. Nantais : Vous avez tout à fait raison. Passons à la diapositive n° 6, qui a trait au mercure plus précisément.

Notre industrie a eu une approche proactive des problèmes liés au mercure. Le mercure a été utilisé, comme vous le savez, dans de nombreuses applications industrielles, en raison de sa conductivité. Encore aujourd'hui, le mercure est vendu en toute légalité dans le monde entier. Nous sommes maintenant entrés dans une phase d'élimination graduelle des interrupteurs au mercure. Nous élargirons le programme pour y inclure les modules et les systèmes de freins antiblocage (ABS). Ces modules renferment également de petits interrupteurs au mercure. Nous espérons mettre le programme en place d'ici la fin de l'année. Nous devons porter notre attention sur les anciens véhicules, puisque nous avons retiré les interrupteurs au mercure du marché ou nous en avons interrompu la conception depuis janvier 2003. Ce sont les anciens véhicules que nous ciblons.

Nous avons également discuté avec Environnement Canada de sa récente décision visant à inscrire le mercure sur la liste des polluants. À notre avis, le document de travail préliminaire ne tient pas compte de l'ensemble de la chaîne de valeur. En d'autres mots, ce qui est nécessaire à la chaîne de valeur pour assurer une collecte efficace des interrupteurs au mercure, c'est de demander aux intervenants clés — les recycleurs de véhicules, les industries qui récupèrent les carcasses, et cetera — de récupérer le mercure, afin qu'il n'aille pas s'accumuler dans les cours des fonderies.

Voilà essentiellement ce que nous faisons avec le mercure. Nous tâchons de l'éliminer progressivement de tous nos produits. Bien que nous ne puissions l'éliminer complètement dès maintenant — le mercure peut nous être très utile, dans la mesure où il est bien géré — nous nous approchons pour ainsi dire du rejet zéro dans cette catégorie de produits.

Monsieur le président, je m'arrête ici, compte tenu du temps qui nous est alloué.

Le président : Merci beaucoup, monsieur Nantais. Nous aurons bien des occasions, j'espère, de discuter à nouveau de ces questions avec vous.

Justyna Laurie-Lean, vice-présidente, Environnement et Santé, Association minière du Canada : Je vous ai remis une copie des diapositives un peu à l'avance, mais je pense qu'elles n'ont pas été traduites. Je ne vous parlerai pas de notre association, de nos membres et de nos activités en général, afin de gagner du temps. Toutefois, j'ai apporté une copie de notre *Rapport sur les progrès du développement minier durable*, afin que vous puissiez y jeter un coup d'œil. On y trouve une multitude de renseignements détaillés sur bien des sujets.

J'ai préparé mon exposé en fonction des questions que le greffier nous a soumises. La première portait sur les conséquences qu'a la LCPE sur nous. Certains aspects génériques de la LCPE

such as the National Pollutant Release Inventory and the provisions for the transboundary movement of wastes and recyclable materials. Some of our members rely for a substantial part of their feedstock on secondary material, such as scrap from the electronics and automotive industries.

More specifically, currently our smelting members are under a pollution prevention planning notice that was published in the *Canada Gazette* in April 2006, and that notice addresses a range of pollutants. The primary focus, targets and schedules are on particulate matter and sulphur dioxide, but mercury is included as well. At this time, facilities are about to finalize their plans and prepare their declarations.

How do we work with government to prevent mercury pollution? Here I will digress for a moment to describe mercury in the context of our industry. We do not intentionally mine mercury. It is a minor contaminant in the material we extract and process. Mother Nature being variable, the per-cent concentration of mercury and other elements depends on the location. The process used to extract the material depends on the special circumstances of the location. That combination means that it is difficult to make comparisons between facilities or to speak in the aggregate. Concentration is dependent on the local conditions.

How much mercury, or any other element, is released is part of that package as to what goes in and what kind of process is used. Therefore, we do not have programs or activities directed at one specific release; programs are directed at the facility as a whole.

However, we were involved in the development of the Canadian Council of Ministers of the Environment, CCME, Canada-wide Standards. We participated in the Accelerated Reduction/Elimination of Toxics, ARET, program, a voluntary challenge program where mercury was one of the key targets. We also contribute, along with a lot of other parties, to relevant research programs, some oriented toward the mines, some broader, looking at the movement, sources, pathways and exposures of metals in the environment. I will not talk more about them, because I could go on for hours. Our report points to the website where you can get more information and it also has information on tracking releases over time.

Senators posed the question: Is the federal government doing enough? I do not think that is for us to pass that kind of judgment. However, we note that one thing we have stated for a long time and highlighted in the CEPA review is the importance of monitoring and reporting on the state of the environment, both the quality of, and stressors on, the Canadian environment. A failing in the last five or ten years has been a cutting back in the degree of monitoring, and particularly

touchent notre industrie, comme l'Inventaire national des rejets de polluants et les dispositions relatives aux mouvements transfrontières des déchets et des matériaux recyclables. Certains de nos membres utilisent des matériaux de récupération en guise de matière de base, comme des déchets de l'industrie de l'électronique et de l'automobile.

Plus précisément, les fonderies qui sont membres de notre association sont assujetties à un avis relatif au plan de prévention de la pollution qui a été publié dans la *Gazette du Canada* en avril 2006 et qui touche toute une gamme de produits polluants. Notre principal objectif et nos calendriers d'exécution sont axés sur les matières particulaires et le dioxyde de soufre, mais le mercure en fait également partie. Pour le moment, les installations sont à finaliser leurs plans et à préparer leurs déclarations.

Comment collaborons-nous avec le gouvernement à la prévention de la pollution par le mercure? Je me permets une brève digression pour décrire le mercure, dans le contexte de notre industrie. Ce n'est pas par plaisir que nous exploitons les mines de mercure. Ce contaminant est présent dans la matière que nous exploitons et que nous transformons. Mère nature étant imprévisible, la concentration de mercure et d'autres éléments dans la matière que nous exploitons et le processus utilisé pour l'extraire dépendent de l'endroit où les travaux sont effectués. Cette combinaison de facteurs fait en sorte qu'il est difficile de comparer les installations ou d'en parler en termes généraux. La concentration de mercure varie selon les conditions locales.

La quantité de mercure ou de tout autre élément libéré dépend du processus utilisé pour extraire les métaux. Nous n'avons donc pas de programmes ou d'activités applicables à un processus particulier; nos programmes s'appliquent à l'ensemble de nos installations.

Nous avons néanmoins participé à l'élaboration des standards pancanadiens du Conseil canadien des ministres de l'Environnement (CCME). Nous avons participé au programme d'Accélération de la réduction-élimination des toxiques (ARET) qui est appliqué sur une base volontaire et qui vise avant tout le mercure. Nous contribuons également avec de nombreux autres intervenants à des programmes de recherche sur les mines, notamment, et à d'autres qui ont une plus large portée, sur le mouvement, les sources, les trajectoires et l'exposition des métaux à l'environnement. Je pourrais vous en parler pendant des heures, mais je m'arrête ici. Dans notre rapport, vous trouverez un lien à notre site Web où vous pourrez obtenir de plus amples renseignements, ainsi que des informations sur le suivi des rejets au fil du temps.

Des sénateurs nous ont demandé si le gouvernement fédéral en faisait assez. Je ne crois pas que nous ayons à porter un jugement là-dessus. Nous pensons toutefois depuis longtemps — et l'examen de la LCPE nous le confirme — qu'il est important de surveiller et de faire rapport de l'état de l'environnement canadien, tant sur le plan de la qualité que sur le plan des facteurs de stress exercés sur celui-ci. Nous avons fait l'erreur au cours des cinq ou dix dernières années de réduire la surveillance et

reporting, with the death of the *State of the Environment* report, which makes answering that kind of question much more difficult.

What have we done to reduce mercury emissions? I copied, for illustrative purposes, the chart of the releases from our member companies. At the back of the report is a company-by-company breakdown. If you go to our website we have detailed data by facility. However, most people do not want to see that many numbers.

The Chairman: The graph at the bottom of page 2 is the mining industry in aggregate in Canada?

Ms. Laurie-Lean: It is our member companies. In that graph you see step functions and also some variation. It is a combination. The main reductions come from major process changes. Then, over time, production levels vary, or machinery deteriorates and problems are encountered. On the other hand, housekeeping is improved, so things go up and down a bit. Then, you have the next significant improvement and it goes down again. That is what you see over time.

As to what more could be achieved and what are our plans, because the facilities are currently finalizing the mandatory CEPA-requested pollution prevention plans, I would not want to speculate. That answer will come up shortly.

We participated in the process of the Canada-wide Standards. Challenges exist with our clients' facilities in trying to apply one standard, which is why standards are better addressed through the provincial permits and consideration of each site.

With respect to economic instruments, because we are a small number of unique sources, we cannot see how more economic instruments than the existing regulatory tools and quasi-regulatory tools under the Canadian Environmental Protection Act would assist. The pollution prevention planning notice has an intent-to-regulate statement in it, so our understanding is that regulations will cover all releases from our facilities. Whether other industries should be regulated or other sources, again, we would not want to offer an opinion on that.

How do we compare to other countries in controlling mercury or standards for mercury? Interjurisdictional comparisons are difficult. There are not a lot of smelters around the world. Many of them are located in developing countries, and, therefore, comparing the standards is difficult. A study commissioned by Environment Canada about three years ago comparing Canadian and U.S. smelters found that the unique features and the differences made it difficult to say on a generic count that one is much better than another.

plus particulièrement des rapports, avec l'abandon du rapport sur *l'État de l'environnement*. Et c'est ce qui fait qu'il est beaucoup plus difficile maintenant de répondre à ce genre de questions.

Qu'avons-nous fait pour réduire les émissions de mercure? J'ai ici une copie de la grille des émissions de mercure de nos sociétés membres qui illustre bien mon propos. Au dos du rapport, vous avez une ventilation par société. Et si vous consultez notre site Web, vous y trouverez des données détaillées sur chaque installation. La plupart des gens ne sont cependant pas intéressés par tant de chiffres.

Le président : Le graphique au bas de la page 2 représente l'ensemble de l'industrie minière au Canada?

Mme Laurie-Lean : Ce sont nos sociétés membres. Vous voyez dans ce graphique une combinaison de fonctions en gradin et certaines variations. Les principales réductions proviennent de changements majeurs apportés aux processus. Ensuite, les niveaux de production varient avec le temps ou encore parce que la machinerie s'est détérioré ou que des problèmes sont survenus. Par ailleurs, la gestion interne s'est améliorée, alors, vous voyez, il y a des hauts et des bas. Ici, une importante amélioration a été apportée et les émissions ont à nouveau été réduites. C'est ce que nous voyons avec le temps.

Quant à nos plans et à ce que nous pourrions faire de plus, les entreprises mettent actuellement la touche finale aux plans de prévention de la pollution exigés aux termes de la LCPE, alors, je ne voudrais pas y aller de spéculations, mais la réponse viendra sous peu.

Nous avons participé à l'élaboration des standards pancanadiens. Il est difficile d'appliquer une norme pour l'ensemble des installations de nos clients, et c'est pourquoi il vaut mieux émettre des permis provinciaux et de tenir compte de la situation particulière de chacune des installations.

Quant aux instruments économiques, comme nous avons un petit nombre de sources uniques, nous ne pouvons voir en quoi il serait utile d'adopter d'autres instruments économiques que les outils réglementaires et quasi réglementaires, aux termes de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Comme l'avis relatif au plan de prévention de la pollution renferme une intention de réglementation, nous pensons que celle-ci couvrira toutes les émissions de nos installations. Quant à la pertinence de réglementer d'autres industries ou d'autres sources, encore une fois, nous préférons ne pas nous prononcer sur cette question.

Comment nous comparons-nous par rapport aux autres pays en matière de lutte contre le mercure ou au chapitre des normes applicables au mercure? Les comparaisons entre les gouvernements à cet égard sont difficiles à établir. Le nombre de fonderies dans le monde n'est pas particulièrement élevé, et comme un grand nombre d'entre elles se trouvent dans des pays en développement, il est difficile de comparer les normes. Une étude comparative des fonderies canadiennes et américaines commandée par Environnement Canada il y a environ trois ans a fait ressortir qu'en raison des différences et des caractéristiques de chacune, il était très difficile d'établir si l'une était meilleure que l'autre.

Regarding the pros and cons of CEPA to address air pollution in Canada, we do not have an opinion on the choice of legislative vehicle. As with greenhouse gases, it is the detail that is important, and not the choice of a particular legislative vehicle. On greenhouse gases, we are concerned about ensuring there is recognition of what we can do and what has already been done.

Finally, in terms of changes to CEPA, at this time, it is difficult to say. There has not been a lot of experience with pollution prevention planning. As far as I know, we are the first sector-wide, multipollutant, broad pollution prevention planning notice, and it is not yet a completed process. It is difficult to say if it was a failure or success, or what it achieved. It is still a work-in-progress, as are many parts of CEPA that have not been implemented or not implemented sufficiently to form an opinion as to how well they work.

The Chairman: Before we proceed, would you say that the members of your association generally or in the aggregate, in respect of the way they deal with mercury, have been affected by CEPA or any of its applications since 1999?

Ms. Laurie-Lean: They are affected by the pollution prevention planning notice.

The Chairman: I mean prior to April 2006.

Ms. Laurie-Lean: With respect to the process of developing the pollution prevention planning notice, a consultation stretched for years, so the awareness was there, although the focus was on SO₂ and particulate matter. Mercury is in the particulate matter, so it was part of it. The biggest impact was the ARET challenge program. That focused attention in part because it was a voluntary measure. It required people to think about what they could do as opposed to why they could not.

The Chairman: Please, for the record, spell out ARET.

Ms. Laurie-Lean: ARET stands for "Accelerated Reduction/Elimination of Toxics," but, in fact, nobody ever uses that. It was just the ARET program, as in the French word for "stop."

The Chairman: Exactly; thank you very much.

Mr. White, I presume we are going in order here.

George White, Consultant and Senior Advisor, Sherritt International, Coal Association of Canada: Thank you for the invitation to appear. I want you to notice that my number here is 13. I hope that does not augur badly for either my presentation or the questions afterwards. I represent the Coal Association of Canada and, particularly, Sherritt International. We are the largest coal producers in Canada. Canada uses 56 million tonnes of thermal coal a year to make electricity, mainly. Almost all the

Quant à savoir si nous sommes favorables ou défavorables à ce que la LCPE soit utilisée comme outil pour résoudre les problèmes de pollution de l'air au Canada, nous préférons ne pas nous prononcer là-dessus. Pour ce qui est des gaz à effet de serre, ce sont les particularités qui importent, et non le choix d'un instrument législatif en particulier. À propos des gaz à effet de serre, nous avons de la difficulté à faire comprendre ce que nous pouvons faire et ce qui a déjà été fait.

Enfin, pour ce qui est des changements à apporter à la LCPE, c'est difficile à dire. Nous n'avons pas une longue expertise en matière de planification de la prévention de la pollution. À ce que je sache, c'est la première fois qu'un avis est envoyé à tout un secteur responsable de polluants multiples et le processus n'est pas terminé. Il est difficile de dire si cet avis est une réussite ou un échec ou de savoir ce qu'il a donné comme résultat. Le processus est en cours, tout comme le sont de nombreux aspects de la LCPE qui n'ont pas encore été mises en œuvre ou ne l'ont pas encore été suffisamment longtemps pour que nous puissions nous prononcer sur leur fonctionnement.

Le président : Avant d'aller plus loin, considérez-vous que les membres de votre association ont été touchés, dans l'ensemble, par la LCPE et ses applications en ce qui a trait au mercure ou à toute autre application, depuis 1999?

Mme Laurie-Lean : Ils sont touchés par l'avis relatif au plan de prévention de la pollution.

Le président : Je veux dire avant avril 2006.

Mme Laurie-Lean : Pour ce qui est de l'élaboration de l'avis relatif au plan de prévention de la pollution, des consultations ont été tenues pendant des années, alors les parties intéressées étaient au courant, mais il a davantage été question de SO₂ et des matières particulières. Comme le mercure est une matière particulière, il en faisait partie. Le programme d'ARET est celui qui a eu le plus d'impact. Il a cristallisé l'attention en partie parce que c'était une mesure volontaire. Il a fallu que les parties intéressées pensent à ce qu'elles pouvaient faire, plutôt que de devoir se justifier à propos de ce qu'elles ne pouvaient pas faire.

Le président : Pourriez-vous, pour les besoins du compte-rendu, nous épeler le nom du programme?

Mme Laurie-Lean : A-R-E-T est l'acronyme d'« Accélération de la réduction-élimination des toxiques », mais en réalité, personne ne le dit jamais au long. On parle du programme ARET, qui évoque en français le mot « arrêter ».

Le président : Exactement. Merci beaucoup.

Monsieur White, je présume que c'est maintenant votre tour.

George White, consultant et conseiller principal, Sherritt International, Association charbonnière du Canada : Merci de m'avoir invité à comparaître devant votre comité. Je dois vous dire que je porte le n° 13. J'espère que ce ne sera pas de mauvais augure ni pour mon exposé, ni pour la période de questions qui suivra. Je représente l'Association charbonnière du Canada et, plus particulièrement, Sherritt International. Nous sommes les plus importants producteurs de charbon au Canada. Le Canada

coal in the country is used to make electricity. Our company produces 37 million tonnes of that coal-generating power for a lot of Alberta, Saskatchewan and Ontario.

We decided to leave the burning of the coal to the utility sector, and other people at the table can speak to the mercury content of coal when it is consumed in thermal power stations. We wanted to talk to you about new coal conversion technologies, which are becoming more available, and which will give us a chance to mitigate some of the issues, not only with mercury but also with many other deleterious substances.

I have been in the coal industry for almost 30 years now, and I noticed early in the game that when stringent regulation came in for other substances, such as sulphur dioxide and those kinds of things, the coal power generation sector was able to respond. We see technology today that is significantly different from what we saw numerous years ago. I think the same thing will happen, so I think your committee should take that into consideration. These regulations stand for a long time. Technology is changing at the same time. I want to talk about that.

The coal conversion technology I am talking about is coal gasification. It is a process whereby we will be able to convert coal into syngas. It is not natural gas but a form of gas. Syngas is one third the energy value of natural gas, but it can be used for almost the same purposes as natural gas. In fact, syngas is used today in steel plants, and anywhere where it is a by-product of the industrial process. They make syngas in the coking business and steel plants.

The reason there is a market for syngas in Canada is not because of the power generation business. It is because of the heavy oil industry in Alberta. Right now, we use tremendous amounts of natural gas to provide heat to remove the oil from the ground, and we also use a tremendous amount of natural gas to make hydrogen, which is used to upgrade the bitumen before it goes into conventional crude oil refineries in North America. Nowhere else in the world do we have a situation where we have so much coal and so much opportunity to convert that coal into primary energy to be used in a process such as the heavy oil business.

In the coal gasification process, we take a lump of coal that is hard and black, and we will convert it into three substances, all of which are gases: CO₂, which contains most of the carbon that is in the coal, and no energy; carbon monoxide, which can be converted to hydrogen; and, hydrogen, which contains all the energy that was in the coal and no carbon.

utilise 56 millions de tonnes de charbon thermique par année, principalement pour produire de l'électricité. Presque tout le charbon du pays est utilisé pour la production d'électricité. Notre société produit 37 millions de tonnes de ce charbon pour répondre à la demande en électricité de l'Ontario, de la Saskatchewan et de l'Alberta.

Nous avons décidé de confier le brûlage du charbon au secteur des services publics et d'autres personnes autour de cette table pourront parler de la teneur en mercure dans le charbon, lorsqu'il est brûlé dans les centrales thermiques. Nous aimerions vous parler des nouvelles technologies de conversion du charbon, qui deviennent plus courantes et qui nous donneront la chance d'atténuer quelques problèmes liés non seulement au mercure, mais également à de nombreuses autres substances nocives.

Je travaille dans l'industrie du charbon depuis près de 30 ans maintenant et, dès le début, j'ai remarqué que lorsque des règlements sévères étaient adoptés pour d'autres substances, comme le dioxyde de soufre, par exemple, le secteur de la production de l'énergie à charbon était en mesure de s'y conformer. Nous voyons que la technologie a bien changé avec les années et elle changera encore. Or, je pense que votre comité devrait prendre cela en considération. Ces règlements sont adoptés pour longtemps, mais la technologie évolue, et c'est ce dont j'aimerais vous parler.

J'aimerais plus précisément vous parler de la technologie de gazéification du charbon. C'est un processus qui nous permet de convertir le charbon en gaz de synthèse. Ce n'est pas un gaz naturel, mais une forme de gaz tout de même. La valeur énergétique du gaz de synthèse n'a que le tiers de la valeur énergétique du gaz naturel, mais ce dernier peut être remplacé le gaz naturel dans presque toutes ses applications. En fait, le gaz synthétique est utilisé aujourd'hui dans les usines d'acier et comme sous-produit dans tous les processus industriels. On fait du gaz synthétique dans les entreprises de cokéfaction et les usines d'acier.

S'il y a un marché pour le gaz synthétique au Canada, ce n'est pas parce qu'il répond à la demande des entreprises productrices d'électricité. C'est pour répondre à la demande du secteur du pétrole lourd. Actuellement, nous utilisons d'énormes quantités de gaz naturel pour produire la chaleur nécessaire à l'extraction du pétrole enfoui sous terre et nous l'utilisons également beaucoup pour produire l'hydrogène dont nous nous servons dans la valorisation du bitume, avant qu'il ne soit expédié dans les raffineries de pétrole brut classique d'Amérique du Nord. Nous ne retrouvons nulle part ailleurs dans le monde autant de charbon et autant de possibilité de le convertir en énergie primaire qui servira dans différents processus comme la transformation du pétrole brut.

Dans le processus de gazéification du charbon, nous prenons de gros blocs de charbon dur et noir et nous le convertissons en trois substances gazeuses : le CO₂, qui renferme la presque totalité du carbone contenu dans le charbon et aucune valeur énergétique; le monoxyde de carbone, qui peut être converti en hydrogène; et enfin, l'hydrogène, qui contient toute l'énergie présente dans le charbon et qui ne contient pas de carbone.

If we can separate those three items and deal with them separately, we have an opportunity to deal with some of the atmospheric emissions issues around coal. That includes mercury.

Most of this information is covered in the material I gave you. Gasification technology has been commercialized for many years in numerous countries throughout the world. It was used during the Second World War, for example, in Germany, to make diesel fuel for tanks. It is used in South Africa today, and you can go to South Africa and see gasification plants there.

There are at least four gasification plants in commercial operation in North America. Some of them were built originally as demonstration projects funded by the United States Department of Energy. Eastman Kodak, which is a public company in the United States, has been gasifying coal in Tennessee since the early 1970s. This plant provides syngas as a feedstock for the production of acetate products. One requirement of their process is that mercury contamination in the gas be eliminated. They are using technology successfully, using sorbents based on activated carbon to capture and dispose of the mercury content in the coals they use in the gasification process.

Not only does our company intend to do exactly that, we also have the capacity in one of our mines in Saskatchewan to make the activated carbon because we have a char plant there, and we can make activated carbon, which can be used to remove mercury from the gases that are produced in the gasification process.

Other gasification plants in the United States produce power and chemicals after cleaning the syngas and taking out the mercury. We should not think of the gasification process as a refinement of the current types of combustion processes that are used to make electricity. Gasification can be used in a process that makes electricity as well.

We think that the compelling market is the heavy oil market because we need to deal only with the gasification process. We do not need the part of the process that makes the electricity and that complicates things. It would be simpler to use gasification to make hydrogen in the beginning and perfect that system in Canada; then move on to use the gasification process for making electricity as time goes on.

Gasification should be thought of as a chemical and a refining process where the combustion of the coal is converted into these energy components. Hydrogen has a multitude of uses in industry, CO is a combustible gas that has industrial heating uses, and carbon dioxide can be sequestered underground. There is work in Alberta to develop a CO₂ sequestration pipeline. Once those processes are in, the mercury becomes a by-product of the process and can be removed using technologies that fit in with these other ones.

Si nous séparer ces trois substances, nous pouvons traiter certains problèmes liés aux émissions de charbon — et de mercure — dans l'atmosphère.

Vous trouverez la plupart de ces informations dans le matériel que je vous ai remis. La technologie de la gazéification est commercialisée depuis bien des années et dans de nombreux pays du monde. Elle a été utilisée en Allemagne, par exemple, au cours de la Seconde Guerre mondiale, dans la fabrication du carburant diesel qui alimentait les chars de l'Armée. Les usines de gazéification en Afrique du sud utilisent aujourd'hui cette technologie.

Il existe au moins quatre usines de gazéification dans les entreprises commerciales d'Amérique du Nord. Certaines ont servi au départ de projets de démonstration financées par le département américain de l'Énergie. Eastman Kodak, une société publique des États-Unis, gazéifie le charbon au Tennessee depuis le début des années 70. Cette usine produit du gaz synthétique qui sert de matière de base dans la fabrication de produits d'acétate. L'une des exigences du processus est d'éliminer le mercure présent dans le gaz. Pour ce faire, la société a recours à une technologie qui utilise des agents sorbants comme le charbon activé pour récupérer et éliminer le mercure présent dans le charbon qu'elle utilise dans le processus de gazéification.

Non seulement notre société a-t-elle l'intention de faire de même, mais nous sommes en mesure de produire du charbon activé dans l'une de nos mines de charbon située en Saskatchewan et ce charbon pourra éventuellement servir à l'extraction du mercure présent dans les gaz obtenus par le processus de gazéification.

D'autres usines de gazéification produisent de l'électricité et des produits chimiques aux États-Unis, après avoir nettoyé le gaz synthétique et éliminé le mercure. Nous ne devons pas considérer le processus de gazéification comme un raffinement des processus actuels de combustion pour produire de l'électricité. La gazéification peut également être utilisée dans un processus de production d'énergie électrique.

Nous pensons que le marché du pétrole lourd est un marché incontournable, parce qu'il nous faut nous pencher que sur le processus de gazéification. Nous n'avons pas besoin de nous préoccuper du processus de production d'électricité qui est complexe. Il serait plus simple d'utiliser le processus de gazéification pour produire de l'hydrogène au départ, et de perfectionner ce système au Canada. Ensuite, nous pourrions passer au processus de gazéification pour produire de l'électricité.

Il faudrait considérer la gazéification comme un processus chimique et de raffinage au cours duquel la combustion du charbon est convertie en diverses formes d'énergie. L'hydrogène a une multitude d'applications industrielles, l'oxyde de carbone (CO) est un combustible qui peut servir dans différentes applications de chauffage industriel, et le dioxyde de carbone peut être enfoui dans le sol. Des travaux ont cours en Alberta pour la construction d'un pipeline de séquestration de CO₂. Une fois ces processus réalisés, le sous-produit du mercure peut être éliminé à l'aide de technologies qui cadrent bien avec les autres.

From our estimates, the total market potential for coal, based on the growth that we think we will see in the heavy oil industry — and, to put it into perspective, last year Alberta used 25 million tonnes of coal to make electricity — would be 50 million tonnes to 80 million tonnes a year, two or three times as much. We must find a way to remove the mercury, and the gasification process will allow us to do that.

We see new opportunities for these technologies arising in Canada and nowhere else in the world. We see thermal coal suppliers in Canada, such as Sheritt, developing the capacity to reprocess the coal into valuable commodities that can be used in industry. We think that government policy that supports the gasification process will produce a number of benefits. We think it will produce the best use of abundant, low-cost and available coal. It will preserve natural gas. We can use syngas instead of natural gas to support the primary energy needs of the heavy oil industry. We will save natural gas for higher end and domestic uses, where it is very valuable.

We see environmental mitigation strategies that can exceed current requirements, including the elimination of mercury in the incremental coal production. We see gasification processes that, if they can be developed now for the heavy oil industry, will take away much of the risk that the utility businesses see. We hear about people building these clean coal plants, but no one is building them. One reason for that is that there is a certain technology risk associated with these plants. I guess any industry now that has to put merchant power into the market is risk averse, so it is difficult for boards of directors to approve the construction of these plants, given the technology risks out there. If we can find a way to reduce that risk, those plants will come on line faster. That will reduce the mercury issue for power as well as for coal in general.

Victoria S. Christie, Senior Advisor, Environmental Affairs, Canadian Electricity Association: I want to give a brief overview of what we are doing to manage mercury in the coal-fired electricity generation sector. I also want to give an overview in terms of the issues with respect to managing mercury emissions in our sector and what our companies are doing to reduce the levels of uncertainty around management of emissions and the emissions themselves. I will then address the path forward for our sector and give you a brief couple of notes on the role of CEPA in managing air pollution at large.

As you know, there has been a lot of activity around managing mercury releases because of the human health concerns. Our sector has been committed to addressing these emissions. We have been doing a lot of work, particularly in the last 10 years. Mercury is listed as a CEPA toxic, but not much has been done under CEPA to manage mercury emissions in our sector. Much of

D'après nos prévisions, le potentiel commercial du marché du charbon, si nous nous fions à la croissance de l'industrie du pétrole lourd — pour mettre ces chiffres en perspective, l'an dernier, l'Alberta a utilisé 25 millions de tonnes de charbon pour faire de l'électricité — serait de 50 à 80 millions de tonnes par année, soit deux ou trois fois plus que la quantité utilisée par l'Alberta l'an passé. Si nous trouvons le moyen d'éliminer le mercure, le processus de gazéification nous permettra de faire cela.

Nous entrevoyons de nouveaux débouchés pour ces technologies qui s'implantent au Canada et nulle part ailleurs dans le monde. Nous voyons des fournisseurs de charbon thermique au Canada, comme Sheritt, qui développe des processus de reconditionnement du charbon en des matières recherchées par les industries. Nous pensons que la politique gouvernementale qui appuie le processus de gazéification portera fruit. Nous pensons qu'elle favorisera le meilleur usage du charbon, une plus grande disponibilité et à meilleur coût. Nous pouvons utiliser des gaz synthétiques au lieu du gaz naturel pour répondre aux besoins de l'industrie du pétrole lourd en énergie primaire. Nous préserverons le gaz naturel pour répondre à des besoins cruciaux et à des besoins internes essentiels.

Certaines stratégies visant à réduire les effets sur l'environnement dépassent les exigences actuelles, y compris l'élimination du mercure dans le processus de production du charbon. Si les processus de gazéification actuels pouvaient être utilisés dans l'industrie du pétrole lourd, une bonne partie des risques inhérents à ce secteur d'activité seraient éliminés. Nous entendons parler de gens qui pourraient construire des centrales de charbon propres, mais personne n'en construit. L'une des raisons est qu'il y a des risques sur le plan technologique associés à ces centrales. J'imagine que les industries qui offrent de l'énergie sur les marchés n'aiment pas prendre de risques, et c'est pourquoi les conseils d'administration hésitent à approuver la construction de ces centrales. Si nous pouvions trouver un moyen de réduire ces risques, des centrales verraient le jour en peu de temps. Cela réglerait en partie les problèmes liés aux rejets de mercure dans la production énergétique, et dans l'exploitation du charbon en général.

Victoria S. Christie, conseillère principale, Affaires environnementales, Association canadienne de l'électricité : J'aimerais vous donner un bref aperçu de notre approche de la gestion du mercure dans le secteur des centrales thermiques alimentées au charbon. J'aimerais également vous donner un aperçu des enjeux liés à la gestion des émissions de mercure dans notre secteur et de ce que font nos sociétés pour réduire les niveaux d'incertitude entourant ces émissions. Je vais ensuite vous parler de la voie que nous entendons prendre et du rôle de la LCPE en matière de gestion de la pollution atmosphérique en général.

Comme vous le savez, on se penche beaucoup sur les problèmes de gestion des rejets de mercure étant donné les inquiétudes qu'il suscite pour la santé humaine. Notre secteur s'est engagé à s'attaquer à ces émissions. Nous avons travaillé fort au cours des dix dernières années, surtout. Le mercure fait partie de la liste des produits toxiques aux termes de la LPCE, mais nous n'avons pas

the action or initiatives have taken place, for our sector as well as for others, through the Canada-wide Standards process. That is the federal-provincial process by which the Canadian Council of Ministers of the Environment set standards across the country. A number of other sources of mercury have been dealt with that way and the Canada-wide Standard for our sector was announced October 11, 2006.

We are a diverse sector. We have different coals across the country. We have a high degree of diversity in terms of management. A number of our corporations are still Crown corporations. A number of the others are privately owned and are trading energy in the open markets. We have different needs across the country. The Canada-wide Standards processes suited us well because it allows the provincial agencies that are our key regulators to be engaged in the process. That has worked well for us.

In terms of the role of CEPA in our sector with respect to managing mercury, we do not see a significant need for additional work, but there is work for the federal government, through the Canada-wide Standards process, and perhaps on the global management of mercury emissions.

The Canada-wide Standard was approved on October 11 of this year. It sets provincial caps that will contribute to a national capture of mercury from coal of approximately 60 per cent by 2010. There is a potential increase to 80 per cent by the year 2018. New sources of power generation will be subject to performance targets as of 2006; that is, on a go-forward basis.

The 2010 target is significant. The U.S. passed a rule recently and it is not as stringent as the Canadian standards for mercury emission reduction by the year 2010. That is something to keep in mind as we go forward. Some of our companies will need to do more work than companies in the U.S.

You asked a question about how the CCME Canada-wide Standards process works. For this process, it works well. In the end, we came to a good solution. However, along the way, it lacked strategic oversight. The people engaged in the process tended to be technical level folks, so we did not get the overview we needed for the process. That lack of overview helped to slow it down a bit. The process went on for a long time and the scientific uncertainty around mercury management in our sector also added to slowing the process down. Some people would say it was not a good process; it took too long. However, those two key issues contributed to the slowdown. The first issue we could improve upon on go-forward basis if we continue to use the Canada-wide Standards process; we are working to improve upon the second issue. Our sector burns three key types of coal across the country: high and medium sulphur bituminous and low sulphur sub-bituminous and lignite coals. They all have different emission profiles and they are all very different in the way that

fait grand chose dans notre secteur pour gérer les émissions de mercure aux termes de cette loi. La plupart des initiatives, dans notre secteur comme dans les autres, ont plutôt été prises dans le cadre des standards pancanadiens. C'est standards ont été établis à l'échelle du pays par le Conseil canadien des ministres de l'Environnement, dans le cadre d'un processus fédéral-provincial. Certaines autres sources de mercure ont été traitées dans le cadre de ces standards et les standards pancanadiens pour notre secteur ont été annoncés le 11 octobre 2006.

Notre secteur est diversifié. Nous avons différents types de charbon au pays et une grande variété d'approches en matière de gestion. Certains de nos membres sont encore des sociétés d'État. D'autres sont privées et font le commerce de l'énergie sur le marché libre. Et nos besoins diffèrent d'une région à l'autre du pays. Le processus rattachés aux standards pancanadiens nous convenait bien parce qu'il permettait aux organismes provinciaux généralement responsables de la réglementation de s'engager dans le processus. Cela a bien fonctionné pour nous.

Pour ce qui est du rôle de la LCPE dans notre secteur en ce qui a trait à la gestion du mercure, nous ne voyons pas vraiment la nécessité de travailler à ce niveau, mais il y aurait beaucoup à faire au palier fédéral, dans le cadre des standards pancanadiens, et peut-être au niveau de la gestion globale des émissions de mercure.

Les standards pancanadiens ont été approuvés le 11 octobre de cette année. Ces standards établissent des plafonds provinciaux qui permettront un taux de captage des émissions de mercure provenant du charbon d'environ 60 p. 100 d'ici 2010, et on prévoit atteindre un taux de 80 p. 100 d'ici 2018. Si tout va bien, de nouvelles sources de production d'énergie seront assujetties à ces objectifs de rendement à compter de 2006.

L'objectif visé pour 2010 est de taille. Les États-Unis ont récemment adopté un règlement qui n'est pas aussi strict que les normes canadiennes en ce qui a trait à la réduction des émissions de mercure. Il ne faut pas perdre cela de vue. Certaines de nos sociétés devront faire plus que les sociétés américaines.

Vous avez posé une question sur la façon dont fonctionnent les standards canadiens du CCME. Ce processus fonctionne bien; c'est une bonne solution en fin de compte. Il faudrait toutefois une supervision stratégique. Les gens qui se sont engagés dans ce processus étaient plutôt des techniciens et ils n'ont pas été supervisés, d'où la lenteur de sa mise en œuvre. Ce processus existe depuis longtemps dans notre secteur, mais l'incertitude des scientifiques en matière de gestion du mercure a également contribué à son ralentissement. Certains ont dit que ce n'était pas une bonne approche, qu'elle prenait trop de temps. Quoi qu'il en soit, ces deux problèmes ont contribué au ralentissement. Pour ce qui est du premier problème, nous pourrions améliorer les choses dès maintenant si nous continuons d'appliquer les standards pancanadiens. Quant au deuxième problème, nous nous y penchons actuellement. Notre secteur procède au brûlage de trois types de charbons au pays; du charbon bitumineux à moyenne et forte teneur en soufre, du charbon subbitumineux à

we can effectively manage them. Those coals tend to range across the country. We have different coal types across the country, and the mercury content in the coals can differ within a coal seam.

The latter two, the sub-bituminous and lignite coals, which tend to be burned in the west of this country, have higher elemental mercury emissions, which is a type of mercury that is more difficult to remove. We have real challenges there. Those two types of coal tend to represent the majority of coal burned in this country to produce electricity.

Again, we have a number of uncertainties that exist with the management of mercury in our sector, and that continue to exist even though we have a Canada-wide Standard. That is in terms of the fate and transformation of mercury in the environment. We do not know exactly what happens to it and where it goes. The whole transformation of mercury in the water systems is still questionable. The variability in coal and combustion behaviour is still a question, and work needs to be done on the effectiveness of technologies for emissions control. These uncertainties pose a challenge for us going forward, and we look to the government to help us solve these problems.

Currently, we are committing significant resources to reducing the uncertainties and to reducing our emissions. Currently, we control the emissions largely through co-benefits of other emission control technologies. At present, there are not technologies to remove mercury from coal fire generation that are commercially proven to be risk-free or guaranteed by the manufacturers.

We have also done some work on reducing mercury in the global pool. We have worked with the car manufacturing sector, or the steel sector, to reduce mercury switches in cars. We see an ongoing role there for the federal government in terms of assisting, because Canada is a net importer of mercury. There is a lot of room for improvement in the amount of mercury we receive. If we can do work overseas, it would be helpful.

We are working to improve mercury measurements. We are looking at different ways of measuring the mercury released from our stacks, and also generally trying to understand better what happens to mercury when it enters the environment.

Going forward, we will continue to work with our provinces to implement the Canada-wide Standard and to work on the development of new technologies needed to manage our emissions better. Over the long term, we are looking at integrated strategies and entirely different technologies, as Mr. White mentioned a few moments ago.

faible teneur en soufre et du charbon de lignite. Leurs profils d'émission différent et ils doivent être gérés différemment. On retrouve ces différents types de charbon partout au pays, et leur teneur en mercure à l'intérieur d'un même filon diffère également.

Les deux derniers types de charbon, le charbon subbitumineux à faible teneur en soufre et le charbon de lignite, qui est généralement brûlé dans l'Ouest du pays, ont des émissions de mercure élémentaire plus élevées et ce type de mercure est plus difficile à extraire. Nous avons un véritable problème là. Ce sont ces deux types de charbons que nous brûlons le plus couramment au pays pour produire de l'électricité.

Encore une fois, il y a encore des incertitudes quant aux méthodes de gestion du mercure dans notre secteur, et les standards pancanadiens n'ont pas réglé le problème. C'est la transformation du mercure et ce qu'il advient dans l'environnement qui pose problème. Nous ne savons pas exactement ce qu'il advient du mercure et où il va. Toute la transformation du mercure dans le réseau hydrographique est encore un point d'interrogation. La variabilité du mercure dans le charbon et son comportement lors de la combustion ne sont pas encore élucidés et des travaux doivent être effectués, afin d'améliorer l'efficacité des techniques de contrôle de ces émissions. Ces incertitudes nous empêchent d'aller de l'avant et nous souhaitons que le gouvernement nous aide à les résoudre.

Nous consacrons actuellement d'importantes ressources afin de réduire les incertitudes et de réduire nos émissions. Nous contrôlons actuellement nos émissions en bonne partie par le biais de techniques de contrôle appliquées à d'autres émissions de substances nocives. Il n'existe actuellement aucune technologie qui permette d'éliminer le mercure des centrales alimentées au charbon sans présenter de risque ou qui soit pleinement garantie par les manufacturiers.

Nous avons également effectué quelques travaux en vue de réduire le bassin mondial de mercure. Nous avons travaillé avec le secteur de fabrication automobile ou le secteur de l'acier, afin de réduire le mercure présent dans les interrupteurs des véhicules. Nous pensons que le gouvernement fédéral pourrait jouer un rôle à ce chapitre, car le Canada reçoit plus de mercure qu'il n'en émet. Il faudrait que nous réduisions la quantité de mercure que nous recevons, et il serait bien que nous puissions intervenir à l'étranger.

Nous faisons des efforts pour améliorer notre capacité de mesurer le mercure. Nous cherchons différents moyens de mesurer le mercure rejeté dans l'atmosphère et nous essayons de mieux comprendre ce qui se passe lorsque le mercure pénètre dans l'environnement.

Dans la même veine, nous continuerons de travailler avec les provinces à la mise en œuvre des standards pancanadiens et à travailler à l'élaboration des nouvelles technologies, afin d'assurer une meilleure gestion de nos émissions. À long terme, nous nous pencherons sur des stratégies intégrées et des technologies entièrement différentes, ainsi que l'a mentionné plus tôt M. White.

In terms of federal and provincial oversight, we look to the Canada-wide Standards process to continue. We think it is a good process. It has been successful. The federal government has a role in that process and also a role in supporting research and development in our sector.

For general information on our member activities in terms of environmental performance, we have our Environmental Commitment and Responsibility Program, which you can find on the CEA website.

I turn to the last slide in terms of the role of CEPA and emissions management. I agree with my colleague that we do not have a large concern over which vehicle is used to manage emissions in this country, but we do care about how it is done. At the moment, we are not clear on how the Clean Air Act, which was announced last week, will roll out, and the devil is always in the details. We ask that the principles of competitiveness and ensuring regional differences are taken care of. Those sorts of things need to be taken into account if we are to manage these air pollutants through CEPA.

Changes are needed with respect to CEPA in terms of the equivalency provisions. Some changes were mentioned in the new Clean Air Act, but I am not sure that they will go far enough to enable the provinces to facilitate activities at their end. Also, the creation of a new part for pollutants in CEPA, which was done in the Clean Air Act, is important to ensure that we lose the stigma of toxic substances where it is not warranted.

David C. Adams, President, Association of International Automobile Manufacturers of Canada: Thank you for the opportunity to appear before you. I am the president of the AIAMC. I do not want to pay you a quarter, so I will say that it stands for the Association of International Automobile Manufacturers of Canada. For a bit of background, I have 13 member companies representing three cultures: Japanese, Korean and German.

The Chairman: For our information and my curiosity, what is the significant difference between the Canadian Vehicle Manufacturers Association and your association?

Mr. Adams: Mr. Nantis may have a different answer, but I think primarily the traditional North American manufacturers are members of the CVMA and everyone else is in the association that I represent.

For a bit of perspective, in the late 1970s our members represented about 10 per cent of the market share. Last year, we had 43 per cent of the market share in Canada, so our members' presence in Canada has grown from a sales perspective. Also, three of our members are manufacturing in Canada — Toyota, Honda and Suzuki — through a joint venture with General

Au chapitre de la supervision fédérale et provinciale, nous espérons voir se poursuivre le processus d'élaboration des standards pancanadiens. Nous croyons que c'est bien parti et qu'ils ont donné de bons résultats jusqu'à présent. Le gouvernement fédéral a un rôle à jouer à ce chapitre, de même qu'au niveau du soutien de la R-D dans notre secteur.

Pour obtenir des informations générales sur les activités de nos membres et de leur rendement sur le plan environnemental, nous avons le Programme d'engagement et de responsabilité en environnement que vous pouvez consulter sur le site Web de l'Association canadienne de l'électricité.

Je passe à la dernière diapositive portant sur le rôle de la LCPE et sur la gestion des émissions. Je conviens avec ma collègue que le choix du moyen utilisé pour gérer les émissions au pays ne nous importe guère, mais nous nous préoccupons de la manière dont ces émissions sont gérées. Pour le moment, nous ne sommes pas certains de ce que donnera la Loi sur la qualité de l'air qui a été annoncée la semaine dernière, mais nous savons que c'est toujours dans les détails que surviennent les difficultés. Nous demandons que les principes de compétitivité et que les différences régionales soient pris en compte. C'est le genre de chose qu'il ne faut pas oublier si nous voulons assurer la gestion des polluants atmosphériques par le biais de la LCPE.

Il faut apporter des changements aux dispositions de la LCPE en matière d'équivalence. Certains changements ont été mentionnés dans la nouvelle Loi sur la qualité de l'air, mais je ne sais pas si cette loi facilitera les interventions dans lesquelles les provinces se sont engagées. Par ailleurs, la création d'un nouveau volet à la LCPE pour y inclure des polluants, ainsi qu'on l'a fait avec la Loi sur la qualité de l'air, est importante pour éliminer les stigmates des substances dont nous ne pouvons pas garantir l'innocuité.

David C. Adams, président, Association des fabricants internationaux d'automobiles du Canada : Je vous remercie de me donner l'occasion de comparaître devant votre comité. Je suis le président de l'AFIAC. Je ne vous ferai pas languir, je vais tout de suite vous donner la signification de notre acronyme, l'Association des fabricants internationaux d'automobiles du Canada. Pour vous donner une idée du contexte, nous avons treize sociétés membres représentant trois cultures : la culture japonaise, la culture coréenne et la culture allemande.

Le président : Pour notre information et par curiosité, quelle différence y a-t-il entre l'Association canadienne des constructeurs de véhicules et la vôtre?

M. Adams : M. Nantis répondrait peut-être autrement, mais je pense qu'essentiellement, les fabricants nord américains d'automobiles sont traditionnellement membres de l'Association canadienne des constructeurs de véhicules (ACCV), et tous les autres sont membres de l'association que je représente.

Pour vous donner un peu de perspective, à la fin des années 1970, nos membres représentaient environ 10 p. 100 des parts du marché. L'an dernier, nous avions 43 p. 100 des parts du marché au Canada, alors notre présence au Canada a pris de l'ampleur au chapitre des ventes. De plus, trois de nos membres fabriquent des automobiles au Canada — Toyota,

Motors. They had record production last year, at slightly over 880,000 units, which contributed significantly to Canada's balance of trade.

The environment has always been a key focus for our members and we have a reputation as leaders in environmental technologies, such as hybrid technology and advanced diesels. In fact, in 2005, AIAMC member companies sold 80 per cent of the hybrid vehicles offered in Canada for sale.

Mr. Nantais has addressed the efforts that the industry in total has made with respect to greenhouse gas and smog mitigation. As a testimony to that — and I ask you to remember this, because I will refer to it later — it takes 37 vehicles of the 2006 model year to emit the same amount of emissions as one vehicle of the 1987 model year. That gives you a quantum in terms of how far we have come as an industry as far as our emissions reduction technology is concerned. Much of that reduction has been facilitated on a harmonized basis under CEPA, where we have been integrated with the United States in terms of how we pursue our emissions regulation.

As leaders in environmentally friendly automobiles and automotive production, our members have an excellent record on mercury, which we understand is the focus of the session today. Mercury, we know, is a potent neurotoxin that can cause serious human health and ecological effects when released into the environment, and it is currently number 8 on CEPA's Toxic Substances List.

In this context, it is important to note that most of our members' products have never contained mercury switches — many of these switches are used in trunks and hoods, so that the light comes on when you open your trunk and hood — whether for convenience lighting or on anti-lock braking systems. That information is significant when it is widely accepted that mercury switches, the ABS switches and convenience light switches account for about 99 per cent of the mercury used in automotive applications. Where there have been some limited-model exceptions, our members have not produced any vehicles for sale in Canada containing mercury switches since 1996.

For greater context, out of the 2.59 million vehicles of the 1994, 1995 and 1996 model years remaining on Canada's roads as of July 2005, the few models sold by our member companies for those three years account for less than 1 per cent of those registrations. This record significantly differentiates us from others in the industry.

There are other applications where mercury is used, and in many cases, at this point there is no viable alternative. Some of those applications are high-intensity discharge lights, the bluish headlights that you see on many modern vehicles. Those lights

Honda et Suzuki — avec la participation de General Motors. Ils ont connu des productions record l'an passé, avec un peu plus de 880 000 unités, ce qui a contribué de façon significative à la balance commerciale du Canada.

L'environnement a toujours été un élément clé pour nos membres et nous avons une réputation en tant que chefs de file en matière de technologies environnementales, et plus précisément pour ce qui est du développement des voitures hybrides et des moteurs diesel de pointe. En fait, en 2005, les sociétés membres de l'AFIAC ont vendu 80 p. 100 des véhicules hybrides offerts sur le marché canadien.

M. Nantais a parlé de tous les efforts que l'industrie a déployés pour lutter contre les gaz à effet de serre et atténuer les problèmes liés au smog. Pour en témoigner — et je vous demanderais de retenir ce qui suit, parce que j'en reparlerai plus tard — il faut 37 modèles de véhicules de l'année 2006 pour émettre la quantité d'émissions d'un véhicule de l'année 1987. Cela vous donne une idée des efforts qui ont été déployés par l'industrie sur le plan technologique pour réduire à ce point les émissions nocives des véhicules. Une bonne partie de cette réduction a été rendue possible grâce à la réglementation sur les émissions nocives adoptée aux termes de la LCPE, et qui a été harmonisée à celle des États-Unis.

En tant que chefs de file en matière de production automobile et de conception d'automobiles écologiques, nos membres se sont toujours vivement intéressés au mercure qui semble être le point central de la séance d'aujourd'hui. Le mercure, nous le savons, est une neurotoxine virulente qui peut causer de graves problèmes de santé chez les humains et de graves problèmes environnementaux s'il est rejeté dans l'environnement, et il figure actuellement au huitième rang sur la liste des substances toxiques de la LCPE.

Dans ce contexte, il importe de noter que la plupart de nos membres n'utilisent pas d'interrupteurs au mercure — nous les retrouvons généralement dans le coffre arrière et sous le capot des voitures — que ce soit à des fins d'éclairage ou pour les systèmes de frein antiblocage. Cette information prend tout son sens, lorsqu'on sait que les interrupteurs au mercure utilisés pour les systèmes de frein antiblocage et les systèmes d'éclairage représentent 99 p. 100 du mercure utilisé dans les applications automobiles. Même si certains modèles de voitures en version limitée ont pu bénéficier d'exceptions, nos membres n'ont pas produit un seul véhicule sur le marché canadien équipé de ces interrupteurs au mercure depuis 1996.

Dans un contexte plus large, sur les 2,59 millions de modèles de véhicules des années 1994, 1995 et 1996 qui étaient encore sur les routes au Canada en juillet 2005, les rares modèles vendus par nos sociétés membres au cours de ces trois années représentent moins de 1 p. 100 des véhicules enregistrés. Ces chiffres nous distinguent largement de nos concurrents.

Le mercure est utilisé dans d'autres applications et, dans bien des cas, il n'y a aucune solution de rechange efficace. On le retrouve notamment dans les phares à décharge à haute intensité aux tons bleuâtres que l'on voit sur de nombreux véhicules

typically contain about .55 milligrams to 1 milligram of mercury. They are used because they offer improved visibility and longer life, and they use less energy.

Flat-panel displays are also used for navigational screens, which are optional equipment on vehicles. Those panels typically contain 2.5 to 5 milligrams of mercury, and those screens are generally used to address lighting for restricted space applications.

Mercury content in other applications is small. To illustrate, a high-intensity-discharge headlamp contains less than 1 per cent of the mercury content of a convenience lighting switch and less than the 1 milligram to 25 milligrams of mercury typically associated with the compact fluorescent lamps that we are encouraged to use in our homes to reduce energy consumption. This information highlights the fact that sometimes there are policy challenges in terms of one goal vis-à-vis another: energy consumption vis-à-vis using mercury in an application such as a compact fluorescent lamp, for instance.

AIAMC was most recently part of a consultation around the working document that included the main elements that Environment Canada plans to include in a notice to be issued under section 56 of part 4 of CEPA. The notice will require the preparation of pollution prevention plans with respect to mercury releases from electric arc furnaces and from mercury-containing components and switches in vehicles, imported and domestically distributed since January 1, 1994.

In this context, the figures noted earlier are important in that AIAMC members have few models utilizing mercury switches in 1996, representing, as I mentioned earlier, less than 1 per cent of the 1994 to 1996 model year vehicles still on the road.

Nonetheless, AIAMC members are supportive of efforts to prevent the release of mercury into the environment but reiterate that they have been proactive in either not using mercury switches or in the early mitigation of mercury switches used in vehicles sold. Thus, we would like to ensure that any measures undertaken are done so in an equitable manner.

Other questions that were raised for the witnesses to consider surrounding CEPA as it relates to mercury and CEPA generally are outlined in the paper we distributed in both official languages. In the interests of time, I will leave my remarks at that. I do have one suggestion that the committee may want to consider, namely, how do we get those million 1987-and-older vehicles off the road? A dual benefit is associated there and that is, you have that 37-to-1 ratio of emissions in terms of taking the older vehicles off the road. Also, older vehicles are more likely to contain mercury switches. If we take those older vehicles off the road, we reap a dual benefit. We remove mercury switches and we have a greatly improved smog benefit. I will leave that with you.

The Chairman: Thank you.

modernes. Ces phares contiennent en général de 0,55 milligramme à un milligramme de mercure. On les utilise parce qu'ils offrent une meilleure visibilité, ils durent plus longtemps et ils consomment moins d'énergie.

Les écrans plats sont également utilisés dans les véhicules, comme équipement optionnel de navigation. Ils contiennent normalement de 2,5 à 5 milligrammes de mercure et ils sont généralement utilisés dans les espaces restreints.

Le mercure est utilisé dans d'autres applications, mais en faible quantité. Pour illustrer mon propos, un phare avant à décharge à haute intensité contient moins d'un pour cent du mercure par rapport à un interrupteur d'éclairage d'usage courant, et les lampes fluorescentes compactes que nous sommes encouragés à utiliser dans nos maisons pour réduire la consommation énergétique en contiennent de un à 25 milligrammes. Ces informations mettent en lumière le fait que des objectifs conflictuels posent parfois des problèmes politiques, comme celui de la consommation d'énergie vis-à-vis de l'utilisation du mercure dans une lampe à fluorescent compact, par exemple.

L'AFIAC a récemment participé à une séance de consultation sur les principaux éléments qu'Environnement Canada prévoit inclure dans un avis qu'il émettra aux termes de l'article 56 de la partie 4 de la LCPE. Cet avis exigera la préparation de plans de prévention de la pollution relativement aux rejets de mercure des fours à arc électrique et aux équipements et interrupteurs de véhicules contenant du mercure qui ont été importés et distribués au pays depuis le 1^{er} janvier 1994.

Dans ce contexte, les chiffres que je vous ai donnés plus tôt sont importants du fait que les membres de l'AFIAC ont peu de modèles utilisant les interrupteurs au mercure en 1996. Comme je l'ai mentionné plus tôt, moins d'un pour cent des modèles de véhicules de 1994 à 1996 sont encore sur la route.

Il n'en demeure pas moins que les membres de l'AFIAC appuient les efforts de réduction des rejets de mercure dans l'environnement, mais je rappelle que nous avons été proactifs, soit en éliminant ou en réduisant rapidement le recours aux interrupteurs au mercure dans les véhicules vendus sur le marché. Ainsi, nous aimerions nous assurer que toute mesure réglementaire sera prise de manière équitable.

D'autres questions posées aux témoins au sujet des dispositions de la LCPE par rapport au mercure et des dispositions de la LCPE en général sont soulignées dans le document que nous vous avons fait distribuer dans les deux langues officielles. Comme nous avons peu de temps, je vais m'en tenir aux remarques que je viens de faire. Mais avant de terminer, j'aurais une suggestion que le comité voudra peut-être prendre en considération, à savoir, comment faire pour retirer de la circulation les millions de véhicules qui remontent à la période antérieure à l'année 1987? Si nous retirions ces voitures de la circulation, cela présenterait le double avantage d'un ratio d'émissions de 37 contre 1 et d'une réduction des problèmes liés au smog, puisque les anciens véhicules, plus susceptibles d'être équipés d'interrupteurs au mercure, seraient récupérés. La décision vous appartient.

Le président : Merci.

Senator Adams: I come from Nunavut and I am not used to being the first questioner.

In the 1970s, there was no talk about mercury equipment. Today, however, we are talking about mercury equipment. Around 1970, we were told not to eat seal liver because it had too much mercury in it. It might be different for the manufacturers, but people who were there before your time were using the mercury and mercury was in the ground.

Whitefish feeds from the bottom and it sucks the mud there. We were given a warning about some of the other mammals, as well as the lake trout and whitefish. I used to be an electrician. I did a lot of work with mercury switches — mostly with thermostats, light bulbs and stuff like that. Mercury lasts only for so many hours. You have regulations for mercury here, but in Nunavut we threw millions of the bulbs in the dump and no one cared whether they were toxic. We did not have regulations about things going into the dump in the same way that people here did. What is the regulation today?

The second question is about mercury from coal. You are mostly talking about mercury from coal, but we have a community burning coal 24 hours a day, 365 times a year. We have 26 communities and every one of them has diesel generators. Nunavut might look at how much we are polluting the Arctic and what is coming from the south.

The Chairman: Are those questions both addressed to Mr. Adams?

Senator Adams: Some of them are for Mr. Adams and some for the other people.

Mr. Adams: If I understand your question, Senator Adams, one thing I heard you ask is what types of regulations are in place now for mercury switches in vehicles? My understanding is that there is no regulation in place right now in terms of mercury switches. Voluntary programs have been set up to address mercury switches in vehicles. Mr. Nantais referred to a program that his association is setting up to address the mercury issue. At the beginning of November, we will see a *Canada Gazette*, Part I notice that outlines our regulatory requirements under the pollution prevention plans.

Senator Adams: Mercury comes from light bulbs and stuff like that. It is not created in the air. It is heavy. The land is polluted between coal fire and mercury, which is up in the air. I want to find out how they act. One goes up and one goes down.

Mr. Adams: There are two challenges on the automotive side. One challenge is when a vehicle is at the end of life — that is, when it is scrapped — making sure that those mercury switches are taken out of the vehicle so that when the vehicle is crushed mercury does not leach into the soil or go into the atmosphere.

Le sénateur Adams : Je viens du Nunavut et je n'ai pas l'habitude d'être le premier à poser des questions.

Dans les années 70, nous ne parlions pas d'équipement au mercure. Aujourd'hui, nous en parlons. Autour des années 70, on nous a dit de ne pas manger de foie de phoque, parce qu'il contenait trop de mercure. C'est peut-être différent pour les fabricants de voiture, mais les gens qui étaient là avant vous utilisaient le mercure et le mercure était dans le sol.

Le corégone tire sa nourriture des fonds lacustres, où l'on retrouve du mercure. On nous a signalé que d'autres mammifères pouvaient présenter des risques, de même que la truite de lac et le corégone. J'étais électricien autrefois. J'ai beaucoup travaillé avec les interrupteurs au mercure — surtout avec les thermostats, les ampoules, et des choses du genre. Le mercure n'a une durée de vie que de quelques heures. Vous avez des règlements pour le mercure ici, mais au Nunavut, nous avons jeté des millions d'ampoules au dépotoir et personne ne se préoccupait de savoir si ces produits étaient toxiques. Nous n'avions pas de réglementation sur les objets déversés dans les dépotoirs comme vous en avez ici. Que dit la réglementation aujourd'hui?

Ma seconde question a trait au mercure contenu dans le charbon. Vous parlez surtout du mercure dans le charbon, mais nous avons une collectivité qui brûle du charbon 24 heures sur 24, 365 jours par année. Nous avons 26 collectivités et chacune a des générateurs au diesel. Le Nunavut pourrait regarder la pollution qu'il fait dans l'Arctique et regarder la pollution qui vient du sud.

Le président : Ces deux questions s'adressent-elles à M. Adams?

Le sénateur Adams : Certaines s'adressent à M. Adams et certaines s'adressent aux autres personnes.

M. Adams : Si j'ai bien compris, sénateur Adams, vous avez demandé, entre autres, quels étaient les règlements actuellement en vigueur pour les interrupteurs au mercure dans les véhicules. Je crois qu'il n'y a pas de règlement actuellement pour les interrupteurs au mercure. Des programmes appliqués sur une base volontaire ont été mis en place pour contrer l'utilisation des interrupteurs au mercure dans les véhicules. M. Nantais a parlé d'un programme que son association est à mettre sur pied pour résoudre les problèmes liés au mercure. Au début de novembre, un avis sera publié dans la partie I de la *Gazette du Canada* sur nos exigences réglementaires aux termes des plans de prévention de la pollution.

Le sénateur Adams : On trouve du mercure dans les ampoules et des objets du genre. Il n'est pas dans l'air. Il est lourd. La terre est polluée entre le feu de charbon et le mercure, qui est dans l'air. Je veux savoir comment ils interagissent. L'un monte et l'autre descend.

M. Adams : Nous avons deux défis à relever pour ce qui est des véhicules automobiles. L'un survient lorsqu'un véhicule arrive au terme de son cycle de vie ou lorsqu'il est mis à la ferraille. Il faut alors s'assurer que les interrupteurs au mercure sont retirés du véhicule, afin d'éviter que le mercure ne s'infiltre dans le sol ou ne soit libéré dans l'atmosphère.

The other challenge comes when these hulls of vehicles are melted down for steel. If there is mercury there, it will obviously go into the atmosphere as well.

Mr. White: When we compare what happened 30 or 40 years ago to today, we use more coal today because our populations are increasing. Coal is used worldwide in what used to be Third World countries that are becoming Second World countries now.

The International Energy Agency, IEA, is projecting coal consumption will increase tremendously over the next number of years. That has happened already. When we were young, mercury was produced from the coal but, at the time, there was not as much coal burnt. We did not have the huge point sources that we see today.

There are different types of mercury as well. You probably know this, but mercury is contained in the earth and not just in the coal. When we mine the coal and burn it in point sources, that mercury behaves differently, depending on the kind of mercury. If you have elemental mercury, which is the metal, and you put that in a fire, it is a liquid and it turns to a gas and goes up the stack. It is difficult for us to remove that.

We have technology that is developed for conventional coal-fired power plants that will enable some of this mercury to be removed. That technology is activated carbon, which can be retrofitted. We will probably see it used in the United States in the near future to reduce mercury emissions.

Some of the mercury is in the form of bionic mercury, or mercury salts. Mercury salts are soluble in water. If we use wet systems in the back end to remove other things such as sulphur dioxide, then the mercury will succumb to that process and will be removed in collateral with other types of systems that are used in the power plant. You get more than one reduction for the money that you invest in the scrubbers.

In other situations, when we put the coal through the boiler, sometimes not all the coal is burnt so we end up with residual carbon in the ash. If we use certain types of dust collection systems such as vacuum cleaner bag systems, that carbon becomes stuck on the bags. When the mercury goes through the bags, it is absorbed by the carbon. There is already a significant amount of reduction by virtue of the fact that we have technology to do other things. We have not added mercury reduction technologies that are designed to remove the marginal mercury that is not removed collaterally with the other systems. That can be done using conventional processes.

The industry believes that in the long run, namely, in 20 to 30 years, you will see a reduction eventually in the type of systems we use today to make power and an increase in the gasification processes. It will not be easy but more certain, and there will be more certainty associated with taking the mercury out of the systems. It will not be in the fuel when the fuel is

L'autre défi survient lorsque ces coques de véhicules sont fondues pour l'acier. Si elles contiennent du mercure, il ira de toute évidence dans l'atmosphère également.

M. White : Lorsque nous comparons la situation il y a 30 ou 40 ans à celle d'aujourd'hui, nous utilisons plus de charbon aujourd'hui, parce que les populations augmentent. Le charbon est utilisé partout dans le monde et les pays du tiers-monde se transforment progressivement en pays du deuxième monde.

L'Agence internationale de l'énergie (AIE) prévoit une hausse spectaculaire de la consommation du charbon au cours des prochaines années. Nous en sommes d'ailleurs témoins actuellement. Lorsque nous étions jeunes, le mercure était produit à partir du charbon, mais à l'époque, nous n'en brûlions pas autant. Nous n'avions pas les énormes sources d'approvisionnement que nous avons aujourd'hui.

Il y a différents types de mercure également. Vous savez probablement que le mercure se trouve dans la terre et non seulement dans le charbon. Lorsque nous explorons le charbon et que nous le brûlons aux sources d'approvisionnement, le mercure qu'il renferme réagit selon le type que nous y trouvons. S'il s'agit de mercure élémentaire, il est sous forme de métal, et s'il est brûlé, il devient liquide et se transforme en un gaz qui monte par la cheminée. C'est difficile pour nous de l'éliminer.

Nous avons développé des techniques qui permettent d'éliminer une partie des émissions de mercure des centrales de charbon. Cette technologie consiste à activer le charbon qui peut ainsi être réhabilité. Elle sera probablement utilisée sous peu aux États-Unis afin de réduire les émissions de mercure.

Certains types de mercure se présentent sous forme bionique ou sous forme de sels de mercure. Les sels de mercure sont solubles dans l'eau. Si nous utilisons un procédé humide en fin de cycle pour éliminer d'autres composantes, comme le dioxyde de soufre, le mercure ne résiste pas et il est alors accessoirement éliminé avec d'autres composantes utilisées dans la centrale électrique. L'argent investi dans ce procédé de dépoussiérage vous rapporte ainsi d'autant plus.

Parfois, le charbon déposé dans les chaudières n'est pas brûlé totalement et des résidus finissent par s'accumuler dans les cendres. Si nous utilisons des collecteurs de poussière comme les aspirateurs munis de sacs, le charbon s'accumule dans les sacs et le mercure ainsi ensaché est absorbé par le charbon. Une bonne partie du mercure est déjà éliminée grâce à d'autres approches technologiques que nous utilisons à d'autres fins. Nous n'avons pas ajouté de technologies conçues pour éliminer les faibles quantités de mercure qui n'ont pas été éliminées collatéralement avec les autres systèmes. Cela peut être fait à l'aide de processus conventionnels.

Le secteur industriel croit qu'à long terme, dans vingt ou trente ans, les systèmes que nous utilisons aujourd'hui pour faire de l'énergie seront moins utilisés et que nous aurons davantage recours aux processus de gazéification. Ça ne sera pas facile, mais les processus seront plus sûrs et il y aura moins d'incertitude associée à l'élimination du mercure dans les différents systèmes.

consumed. It will be removed from the fuel prior to using the fuel. Nowadays mercury is in the fuel when the fuel is burned. You must deal with it in the emissions after the combustion. In the new processes, it will be removed before the fuel is consumed.

The Chairman: Where Senator Adams lives, there is a lot of background mercury there and a lot of it occurs because there are natural occurrences: forest fires, and so on. But it is inordinate in the Arctic, a disproportionate amount. That presence is attributed to migration or transport of the stuff, either through the air or through water.

Does the industry have a handle on how that migration works? Are there migratory patterns of mercury that have to do with natural wind patterns, and so on? Do we know those things?

Mr. White: I am not an expert, but I do have a background in the power business. I always thought that a significant amount of the mercury that ends up in the fish, particularly higher-order fish like Arctic char, tuna and swordfish comes from the contamination of the water during the flooding process related to hydroelectric projects. There is a natural contamination of the water with high mercury levels for a period of time, so the bottom feeders end up passing that up the food chain, and of course, human beings are at the top. As a result, mothers with babies receive warnings warned not to eat any more fish. Fish is very good for us but at the same time, we can tolerate only so much mercury. I always thought it came from in the North.

Mr. Nantais: In answer to your question, Senator Adams, there has been for some time an evolution in atmospheric modelling. I think the real issue here is long-range transport of things like mercury. I was a panellist yesterday at the Seventh Annual Global Environmental Taxation Conference and we discussed China and India with respect to their energy requirements. We discussed how those countries expect to achieve a standard of living similar to North America and Europe.

The changes that will occur in energy demands, whether it is coal or oil, are staggering. It is estimated, for instance, that China, by roughly 2025, perhaps sooner, will have a daily requirement of 99 million barrels of oil. That is more than the 84 million barrels a day that are currently produced worldwide.

We must look not just to what we do in Canada with respect to mercury and how we can collect it and perhaps reuse it, because there are liabilities with storage, but we must look to how we will enter into international agreements on long-range transport, which we have been doing in some

Il n'y aura plus de mercure dans les carburants que nous consommons. Il sera éliminé des carburants avant que nous ne les utilisions. Aujourd'hui, il y a du mercure dans le carburant au moment où il est brûlé. Nous devons le traiter après la combustion. Avec les nouveaux processus, le mercure sera retiré avant la consommation du carburant.

Le président : Là où vit le sénateur Adams, la concentration de mercure est élevée et sa présence est en grande partie liée à des circonstances naturelles comme les feux de forêt, et cetera, mais dans l'Arctique, on en trouve en quantité excessive et disproportionnée, et cette présence est attribuable à la migration ou au transport de marchandises par air ou par mer.

L'industrie sait-elle comment fonctionne cette migration? Y a-t-il des profils de migration correspondant aux déplacements naturels du vent, et cetera? Que savons-nous à ce sujet?

M. White : Je ne suis pas un spécialiste de la question, mais j'ai de l'expérience dans le domaine de la production énergétique. J'ai toujours pensé qu'une importante quantité de mercure que l'on trouve dans les poissons, plus particulièrement les poissons appartenant aux ordres les plus élevés comme l'omble chevalier, le thon et l'espadon, provient de la contamination des eaux lors des inondations provoquées par les projets hydroélectriques. Ces projets entraînent la contamination naturelle de l'eau et des niveaux de mercure élevés pendant un certain temps, si bien que les organismes se nourrissant sur le fond finissent par transmettre ces contaminants à la chaîne alimentaire et, bien sûr, aux humains en bout de ligne. Ainsi, les mères sont avisées d'éviter de consommer du poisson et de ne plus en donner à leurs nourrissons. Le poisson est très bon pour nous, mais en même temps, nous ne pouvons tolérer de grandes quantités de mercure. J'ai toujours pensé que cette contamination venait du Nord.

M. Nantais : En réponse à votre question, sénateur Adams, la modélisation atmosphérique évolue depuis un certain temps. Je pense que le véritable problème ici réside dans le transport sur de grandes distances de produits comme le mercure. J'ai participé hier, en tant que panéliste invité, à la Septième conférence annuelle mondiale sur la fiscalité environnementale, et nous avons discuté avec la Chine et l'Inde de leurs besoins en énergie. Nous avons parlé de ce que ces pays comptent faire pour atteindre un niveau de vie similaire à celui de l'Europe et de l'Amérique du Nord.

Les changements qui se produiront dans la demande énergétique, que ce soit en charbon ou en pétrole, sont stupéfiants. On estime par exemple que d'ici 2025 ou peut-être avant, la Chine consommera 99 millions de barils de pétrole par jour. C'est plus que les 84 millions de barils de pétrole par jour que nous produisons actuellement à l'échelle planétaire.

Nous devons non seulement examiner les mesures prises au Canada pour récupérer, voire réutiliser le mercure, parce qu'il y a des responsabilités rattachées à l'entreposage, mais également examiner la possibilité de conclure des ententes internationales en matière de transport sur de longues distances, ainsi que nous

instances. As we talk about a global future, I suggest that those international agreements will become even more critical to the quality of our environment and air in Canada.

Ms. Laurie-Lean: This is a perfect opportunity to talk about a favourite subject. Not about mercury per se, but the Metals in the Environment Research Network and the Metals in the Human Environment Research Network have a lot of expertise that I think this committee can draw on. It was not exclusively directed at mercury, but mercury was one of the metals looked at. It brings together university faculties that are working in these fields. It is a cross-disciplinary organization that draws on government and continues to do so. I believe that in the current program, there is even inclusion of northern and country foods in consideration of pathways of exposure. The lead is Dr. Beverley Hale. She could direct the committee to where the expertise may lie. That is the science expertise. I do not think you could ask industry to talk credibly about the broad science, but that kind of research network that brings experts across Canada together could be a good source.

The Chairman: Do you know where Dr. Hale could be contacted?

Ms. Laurie-Lean: She is at the University of Guelph. Her website is listed in our report.

The Chairman: Thank you and we will follow that very quickly.

Ms. Christie: I wanted to provide a bit of clarity around hydroelectric power generation and its influence on mercury and the environment. It has been shown that when we flood large areas mercury does come out of the soil into the watersheds. The programs to which Ms. Laurie-Lean referred show that after approximately 50 years the effect goes away, the metals settle back, and the whole issue is turned away.

One thing that Mr. Nantais mentioned that we have to look to is the global influence of mercury emissions. It has been estimated that Canada contributes less than 1 per cent of the emissions to the global pool of mercury. Not to negate that we must manage our own emissions domestically, but many of our problems in the Arctic and other areas are due to a huge problem with international emissions.

The Chairman: Would you agree if we are going to lecture others we must set a good example?

Ms. Christie: Absolutely.

Senator Angus: Thank you all very much for coming. At first blush I figured tonight we would hear from the bad guys, so I was sure to get here to hear your materials and your offerings. I must admit I am very impressed. We are hearing your evidence and

l'avons déjà fait dans certains cas. Puisqu'il est question de l'avenir collectif de la planète, je pense que ces ententes internationales deviendront encore plus cruciales, si nous voulons préserver la qualité de l'air et de l'environnement au Canada.

Mme Laurie-Lean : Voilà l'occasion idéale de parler de mon sujet favori. Il ne s'agit pas du mercure en tant que tel, mais du Réseau de recherche MITE (Metals in the Environment) et du Réseau de recherche MITHE (Metals in the Human Environment). Ceux-ci ont une longue expertise qui pourrait à mon avis être une source d'inspiration pour le comité. Ils ne se penchent pas exclusivement sur le mercure, mais il est au nombre des métaux étudiés. Ces réseaux regroupent des facultés universitaires qui travaillent dans ces domaines spécialisés. Il s'agit d'une organisation multidisciplinaire qui fait appel au gouvernement sur une base régulière. Je crois que dans le programme actuel, ils tiennent même compte des aliments du Nord et du pays comme voie d'exposition aux substances nocives. La responsable est la Dre Beverly Hale. Elle pourrait orienter le comité sur les experts dans ce domaine. Je parle d'expertise scientifique. Je ne pense pas que nous puissions demander à des représentants de l'industrie de parler de la science en général en toute objectivité. Ce réseau de recherche qui réunit les experts de tout le pays autour d'une même table pourrait être une bonne source d'information.

Le président : Savez-vous comment nous pourrions joindre la Dre Hale?

Mme Laurie-Lean : Elle est à l'Université de Guelph. Son site Web figure dans notre rapport.

Le président : Je vous remercie. Nous verrons à cela sous peu.

Mme Christie : J'aimerais apporter quelques éclaircissements au sujet de la production d'énergie hydroélectrique et de ses conséquences sur le mercure et sur l'environnement. Il a été démontré que lorsque de vastes territoires sont inondés, le mercure fait surface et se répand dans les bassins hydrographiques. Les programmes que Mme Laurie-Lean a mentionnés montrent qu'après environ 50 ans, les effets ne se font plus sentir, les métaux se retirent et le problème se résorbe.

Il y a une chose que M. Nantais a mentionnée et qu'il nous faut examiner de près, c'est l'incidence des émissions de mercure à l'échelle planétaire. On a estimé que le Canada contribue dans une proportion de moins de un pour cent des émissions au bassin mondial de mercure. Mon propos n'est pas de nier la nécessité de gérer nos propres émissions au pays, mais bien des problèmes auxquels nous sommes confrontés dans l'Arctique et dans d'autres régions sont liés à l'immense problème des émissions à l'échelle internationale.

Le président : Ne pensez-vous pas que si nous voulons faire la leçon aux autres, nous devons donner l'exemple?

Mme Christie : Absolument.

Le sénateur Angus : Merci à tous de votre présence ici. À priori, j'ai pensé que nous entendrions les « gros méchants » faire valoir leurs points de vue et leurs intérêts. Je dois dire que je suis impressionné. Nous entendons vos témoignages et nous lisons vos

reading your briefs against the backdrop of people who came before us last week and indicated that over the last ten years we have reduced mercury emissions in Canada from 70 per cent to 7 per cent, which to me was a staggering figure. That indicates that you and your members have obviously done the things are you telling us.

I was staggered to hear that 47 per cent of the mercury that is polluting our environment in Canada comes from Asia, and only 7 per cent from Canada and the rest from others. This substantiates your numbers, Ms. Christie.

Then I could not help but pick up on your comment, Ms. Christie, that Canada, it seems like a throw-away line, is a net importer of mercury. Did you mean net importer involuntarily or did you mean that we actually need mercury for certain legitimate pursuits in the country, and in your industry in particular, and that we import it?

Ms. Christie: No, I was referring to the atmospheric emissions. I am not an expert in the products that use mercury, but I know there are legitimate uses for mercury in the country. I cannot speak to those specifically.

Senator Angus: I will have to look into it a little more deeply, but I have the impression that we are doing well in Canada, much better than I thought we were when we started this particular volley of our three-pronged study. My own mindset when we started was all these poor people up in Senator Adams' part of the world, for example, were being polluted by your various industries; coal-fired power plants and the automobile industry, the big manufacturers along the Canada-U.S. border, and of course in Alberta in some of the big industries in that province.

I do not think that anymore, although I was taken when Mr. Nantais said the following: "Mercury was used in numerous industrial applications in the past as it is an excellent conductor of electricity." This is one thing we have learned, we are laypersons and we actually do learn about some of these things. We have to understand what you are telling us. Then you added that it is still to purchase these products worldwide. That makes me wonder; do you mean it is still legal for sale under Canada's laws or under which laws?

Mr. Nantais: Certainly in Canada it is still a legal material to be used in products, and that is pretty much the situation globally. I may stand corrected, but I do not know of any jurisdiction or country that actually outlaws the use of mercury. It is widely used, and we continue to see countries like Brazil where, it is used in gem or gold mining, with virtually no controls as to how it re-enters the environment.

I am glad you are pleasantly surprised at the performance of Canadian industry as it relates to mercury. That does not mean, however, that we cannot do things about collecting products — as

mémoires, avec comme toile de fond des gens qui sont venus témoigner la semaine dernière et qui nous ont dit qu'au cours des dix dernières années, les émissions de mercure au Canada étaient passées de 70 p. 100 à 7 p. 100, ce qui pour moi est un résultat stupéfiant. Cela signifie que vous et vos membres avez de toute évidence fait ce que vous nous avez dit que vous feriez.

J'ai été étonné d'entendre que 47 p. 100 du mercure qui pollue notre environnement au Canada vient d'Asie, que 7 p. 100 seulement des émanations viennent du Canada et que le reste vient d'ailleurs. Cela corrobore vos chiffres, madame Christie.

Ensuite, je ne peux m'empêcher de revenir sur votre commentaire, madame Christie, à propos du Canada qui semble traiter le mercure comme un produit jetable et qui serait un importateur net de mercure. Voulez-vous dire un importateur net involontaire ou si nous avons effectivement besoin de mercure pour combler des besoins légitimes au pays, comme dans votre secteur industriel, par exemple?

Mme Christie : Non, je parlais des émissions atmosphériques. Je ne suis pas une spécialiste des produits contenant du mercure, mais je sais qu'il y a des utilisations légitimes du mercure au pays. Mais je ne pourrais en parler plus en détail.

Le sénateur Angus : Il faudra que j'examine cela plus en profondeur, mais j'ai l'impression que nous nous en sortons bien au Canada à cet égard, bien mieux que je ne le croyais lorsque nous avons entamé nos discussions houleuses sur notre étude à trois volets. L'idée que je me faisais alors de la situation était que tous ces pauvres gens qui vivent dans cette partie du monde d'où vient le sénateur Adams, par exemple, subissaient la pollution de nos diverses industries; les centrales de charbon, les industries automobiles le long de la frontière canado-américaine, et bien sûr, les grandes industries de cette province.

J'ai changé d'idée, mais j'ai tout de même été frappé par les propos de M. Nantais, lorsqu'il a dit que le mercure a été utilisé dans de nombreuses applications industrielles dans le passé, parce qu'il constitue un excellent conducteur d'électricité. Nous ne le savions pas. Nous sommes des profanes et nous en apprenons beaucoup. Ce qui importe, c'est que nous comprenions ce que vous nous dites. Ensuite, vous avez ajouté que ces produits sont encore vendus de par le monde. Je me demande si vous avez voulu dire qu'il est encore légal de vendre du mercure aux termes des lois canadiennes, et, si c'est bien ce que vous avez voulu dire, aux termes de quelles lois?

M. Nantais : Il est certes encore légal au Canada d'utiliser le mercure dans la fabrication de divers produits et la même situation prévaut à peu près partout dans le monde. Je me trompe peut-être, mais je ne connais aucun gouvernement ou pays qui interdise l'utilisation du mercure. Il est abondamment utilisé et, dans des pays comme le Brésil, par exemple, on l'utilise dans la fabrication des bijoux ou dans l'exploitation des mines d'or, et il n'existe pour ainsi dire aucun contrôle sur la manière dont il est réintroduit dans l'environnement.

Je suis heureux de constater que vous êtes agréablement surpris du rendement de l'industrie canadienne à ce chapitre. Toutefois, il reste encore beaucoup à faire en matière de récupération de

we are doing with mercury switches in vehicles and with the ABS modules. As long as we properly manage them without allowing them to get back into the environment, that is really the issue.

What we do not want to have happen is to go about these collection activities and then have them move elsewhere in the world — for example, in Brazil, where they automatically re-enter the environment through a throwaway process, whether it is through the air or in the water in those locations. We would deem that unacceptable; however, there are ways we can manage the recollection and recycling of mercury so we do not have to rely on new sources to carry out or use it in products where it is justifiable, where no other material may perform as well.

Clearly, there are other things, what I call the conflicting objective policies. For example, we want to move to more energy efficient light bulbs so we see the new fluorescent compact light bulbs but they are covered in packaging the size of the *Queen Mary*.

Senator Angus: Is that for safety reasons?

Mr. Nantais: On the other hand, we have a very low percentage of recycling in this country. We can look at how we can recycle mercury and other items and responsibly manage their reuse, without having to rely on new sources.

Senator Angus: We are finding — and many of you are confirming — that in many areas where we thought mercury was the only way to go, there are other ways, with thermometers, light switches and other switches.

Mr. Nantais: Thermostats.

Senator Angus: We are looking at CEPA and we will give a report. It will be narrow because we have three areas, but mercury is listed in the schedules of the Canadian Environmental Protection Act as a toxin. Would you recommend that it be made illegal, or do we have those issues under control?

Mr. Nantais: We have some effective tools already. We just have to apply them effectively and responsibly.

Senator Angus: In your brief, you seemed to indicate that it was used in numerous applications and it is still legal to do so, but you inferred that we are not doing it, which is great. On the other hand, why would we not make it illegal? Would that be a bad thing?

Ms. Laurie-Lean: You are putting us on the spot. I do not like to comment on someone else's business, because I do not know that business. However, I can say that we will continue to reduce and we have made tremendous progress, but there is still a lot more to do.

In the case of other metals the relationship between how much society uses and the releases that use leads to, can be very disproportionate. Very tiny uses can produce the majority of the releases.

produits comme les interrupteurs au mercure et les systèmes de freins antiblocage des véhicules. Il faut en assurer une gestion adéquate et faire en sorte qu'il ne soit pas rejeté dans l'environnement. C'est vraiment là le problème.

Ce que nous voulons éviter, c'est de nous lancer dans des activités de récupération et d'expédier ensuite ces produits ailleurs dans le monde, comme au Brésil, où ils finissent automatiquement par être rejetés dans l'eau ou dans l'atmosphère. Nous jugerions ce genre de comportement inacceptable. Quoi qu'il en soit, il y a moyen de récupérer et de recycler le mercure et d'éviter ainsi — lorsque son utilisation le justifie et qu'aucun autre matériau ne peut offrir un aussi bon rendement — que les fabricants ne s'approvisionnent à partir de nouvelles sources.

Bien sûr, nous sommes confrontés à ce que j'appelle des politiques objectives conflictuelles. Par exemple, nous voulons passer à un éclairage plus éconergétique et nous trouvons sur le marché ces nouvelles lampes fluorescentes compactes, mais leur emballage a la taille du *Queen Mary*.

Le sénateur Angus : N'est-ce pas pour des raisons de sécurité?

M. Nantais : Par ailleurs, nous recyclons très peu au Canada. Il faudrait examiner les possibilités de recyclage du mercure et d'autres produits et gérer leur réutilisation de manière responsable, ce qui nous éviterait de faire appel à de nouvelles sources d'approvisionnement.

Le sénateur Angus : Nous constatons — et vous êtes nombreux à le confirmer — que dans bien des secteurs, le mercure n'est pas la seule avenue possible en matière de thermomètres, commutateurs et autres interrupteurs.

M. Nantais : Les thermostats également.

Le sénateur Angus : Nous étudions la LCPE et nous en ferons rapport. Sa portée sera restreinte, parce que nous devons aborder trois secteurs, mais le mercure figure parmi les produits toxiques énumérés dans les annexes de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Proposeriez-vous d'en interdire la vente ou si vous pensez que nous la situation est sous contrôle?

M. Nantais : Nous avons quelques outils efficaces à notre disposition. Il suffirait de les appliquer de manière efficace et responsable.

Le sénateur Angus : Bref, vous semblez dire qu'il était utilisé dans de nombreuses applications et qu'il est encore légal de le faire, mais vous laissez entendre qu'on ne le fait pas, ce qui est fort bien. Par ailleurs, pourquoi ne pas rendre son utilisation illégale? Ne serait-ce pas une bonne chose?

Mme Laurie-Lean : Vous nous placez dans une situation difficile. Je n'aime pas faire des commentaires sur les affaires des autres, parce que je ne m'y connais pas, mais je peux dire que nous continuerons à réduire nos émissions et que nous avons fait d'énormes progrès, même s'il reste encore beaucoup à faire.

Pour ce qui est des autres métaux, les quantités utilisées et les rejets qui en découlent peuvent être très disproportionnés. Une infime utilisation peut être à l'origine de la majorité des rejets.

Mercury is very different from the other metals in that it is the only one that biomagnifies in the environment. In some ways, it acts much more like an organic than zinc or copper. It is a very different animal; but, in general, you would have to look at a particular use and the life cycle impact. I have read — looking at things like fluorescent bulbs — that the energy savings from using them resulted in less mercury being released because of the mercury not being released from the energy production. You have to look at more than just how much is used in a product. You do need to look at is it managed responsibly at the end of life. Some of the exposures arise from traditional medicine and from some ethnic groups, who use things like mercury or arsenic or other substances they should not be using. You should really ask those industries or people familiar with those applications to discuss it. Whether CEPA is the appropriate vehicle, or to what extent the Hazardous Products Act should be applied I cannot comment.

Senator Angus: One of the things that blew me away is that one of the big sources of mercury emissions is from crematoria. Cremation is increasing, from what I am told by people in the funeral business; it is becoming more and more commonplace. I am asking this rhetorically, why would they not have figured out a way to incinerate? Then I wondered, if it is not coming from the humans, is it coming from the material in the coffins?

Ms. Laurie-Lean: It is from the humans, from the dental fillings.

Senator Angus: That is interesting.

Ms. Laurie-Lean: I understand there is technology to capture some of that mercury. In Europe, in particular, where cremation is more common, I believe there is technology to capture the mercury from being released into the environment.

Senator Angus: Senate committee targets crematoria — a preliminary appraisal.

Ms. Laurie-Lean: In terms of activities around the world, you may also wish to look at the European Union, which has put some directives in place that restrict certain applications of mercury.

The Chairman: I want to expand on that a little bit. Just to make it clear, there are two, not entirely separate schools of thought. One is that you should manage the mercury and make sure that at its end life when it goes into the dump, it does not go to the wrong places. The other is that if you were able to restrict it from being used in the first place, it would lessen the second problem.

Mr. Nantais, you said you do not think there are any jurisdictions in which it is illegal; however, are there not jurisdictions in which the industrial applications of mercury have been prohibited?

Mr. Nantais: I am not sure I could answer that; I just do not know for sure.

Le mercure est très différent des autres métaux en ce sens qu'il a la particularité de se bioamplifier dans l'environnement. D'une certaine façon, il agit beaucoup plus comme une substance organique que le zinc ou le cuivre. C'est une réalité très différente, mais, règle générale, il faut examiner le contexte particulier de son utilisation et l'impact qu'il a sur le cycle de vie. J'ai lu, en me documentant sur les ampoules fluorescentes, par exemple, que celles-ci réduisent la consommation d'énergie et que cette économie d'énergie se traduit forcément en une diminution des rejets de mercure. Il ne suffit pas de tenir compte de la quantité utilisée. Il faut également tenir compte de la gestion responsable d'un produit au terme de son cycle de vie. La médecine traditionnelle nous expose à des produits nocifs et certains groupes ethniques utilisent des produits comme le mercure ou l'arsenic ou d'autres substances, alors qu'ils ne le devraient pas. Il faudrait absolument demander aux industries ou aux gens qui en font usage d'en discuter. Quant à moi, je ne saurais dire si la LCPE ou la Loi sur les produits dangereux sont les meilleurs moyens de résoudre le problème.

Le sénateur Angus : Ce qui m'a sidéré, entre autres choses, c'est que l'une des importantes sources de mercure provient des fours crématoires. D'après ce que m'ont dit les gens oeuvrant dans ce secteur, c'est une pratique de plus en plus répandue. Je me demande comment il se fait que nous n'ayons pas trouvé d'autres moyens d'incinérer? Ces émanations proviennent-elles des humains ou des produits utilisés dans la fabrication des cercueils?

Mme Laurie-Lean : Elles proviennent des humains, des produits d'obturation dentaire.

Le sénateur Angus : C'est intéressant.

Mme Laurie-Lean : J'ai cru comprendre que la technologie permettait de récupérer une partie de ce mercure. En Europe, plus précisément, où la crémation est plus répandue, je crois que des techniques sont utilisées pour récupérer le mercure avant qu'il ne soit rejeté dans l'environnement.

Le sénateur Angus : Le comité sénatorial cible les fours crématoires dans une évaluation préliminaire.

Mme Laurie-Lean : Pour ce qui est des mesures prises ailleurs dans le monde, nous savons, par exemple, que l'Union européenne a donné des directives visant à restreindre certaines applications de mercure.

Le président : J'aimerais élaborer un peu plus sur ce point. Par souci de clarté, il y a deux écoles de pensée à ce sujet qui ne sont pas entièrement opposées. L'une qui prône la gestion du mercure, de manière à éviter qu'il ne soit déversé dans les dépotoirs ou d'autres endroits contre-indiqués à la fin de son cycle. L'autre position consiste plutôt à en restreindre l'usage dans la mesure du possible, ce qui aurait pour effet d'atténuer le second problème.

Le sénateur Angus : Vous avez dit que vous pensez qu'aucune loi n'interdit l'utilisation du mercure, mais existe-t-il des lois qui en interdisent l'utilisation à des fins industrielles?

M. Nantais : Je ne suis pas certain de pouvoir répondre à cette question. Je ne suis pas sûr.

Senator Angus: That is why I asked the question. It is something we need to follow up on, Mr. Chairman.

Ms. Laurie-Lean: Many industrial applications have been phased out or banned, things like use in chlor-alkalai processes and others.

Senator Angus: There are some countries in which you cannot put mercury in thermometers.

Ms. Laurie-Lean: Industrial-type producers do not use the recovery of gold with mercury. Miners in developing countries use it and that is a big concern. There is an outreach program, through UNAP or the World Bank and industry, to try to teach at least better practices; but the problem is that a lot of that mining is illegal; they do not obey the law on the use of mercury. There has been activity; it has not been overlooked and many applications are either prohibited or discontinued.

The question with respect to the Canadian Environmental Protection Act, and why mercury is different from some of the banned substances like DDT, is that you could ban every purposeful application of mercury and you would still have concerns and contamination of the environment. Some fisheries resources would still have advisories, because the predominant source of releases to the environment are from human activity but not necessarily from human use. Our releases, which are significant, such as releases from coal burning, are not from purposeful use of mercury; they are from moving natural materials.

With regard to diffuse sources and agricultural practices, the study in the Amazon identified deforestation as the number one source of mercury contamination rather than the gold mining that was suspected. Humans can do a lot of messing around in the environment without purposefully using the substance.

Senator Angus: They are releasing, by whatever means, this element into the atmosphere.

I will conclude by putting a general question to all of you that ties in with our mandate. In all of your briefs you dealt with things besides mercury with regard to CEPA. Do you have any recommendations that we might incorporate in our report with regard to things that CEPA is not getting done?

The environment is a complicated subject in Canada. Not only do we have overlapping provincial and federal jurisdictions, we also have CEPA in which 37 other acts are intertwined and three or four ministries — Health Canada, Natural Resources, and Environment Canada. It is the huge elephant in the room. How do we make useful sense out of our deliberations?

Le sénateur Angus : C'est pourquoi j'ai posé la question. Il faudra revenir là-dessus, monsieur le président.

Mme Laurie-Lean : Bien des applications industrielles ont été progressivement éliminées ou bannies, comme par exemple, l'utilisation de certains produits dans les processus de chlore alcali et d'autres.

Le sénateur Angus : Il est interdit dans certains pays d'utiliser du mercure dans les thermomètres.

Mme Laurie-Lean : Les producteurs industriels n'utilisent pas le mercure pour l'exploitation de l'or, mais les mineurs dans les pays en développement l'utilisent, et c'est très inquiétant. Il existe un programme de sensibilisation chapeauté par l'UNAP ou la Banque mondiale et l'industrie pour essayer à tout le moins d'enseigner les pratiques exemplaires, mais ce qui pose problème, c'est qu'une multitude de mines sont exploitées illégalement. Elles ne respectent pas la loi sur l'utilisation du mercure. Des mesures ont été prises, mais elles ne font pas l'objet de surveillance et bien des applications sont interdites ou discontinuées.

Si le mercure est traité différemment de certaines substances interdites, comme le DDT, aux termes de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, c'est que vous pourriez interdire chacune des applications du mercure à des fins précises et la situation serait encore inquiétante et il y aurait toujours contamination de l'environnement. Certaines ressources halieutiques feraient encore l'objet de mises en garde, parce que la principale source de rejets de mercure dans l'environnement provient de l'activité humaine, mais pas nécessairement de l'utilisation que l'homme en fait. Nos rejets, qui sont considérables, comme les rejets du brûlage du charbon, ne proviennent pas de l'utilisation du mercure en soi, mais du déplacement des matières naturelles.

Quant aux sources diffuses et aux pratiques agricoles, une étude effectuée en Amazonie a permis de constater que ce n'est pas l'exploitation des mines d'or, mais bien la déforestation qui est la principale source de contamination par le mercure. Les humains peuvent causer bien des dégâts à l'environnement sans même utiliser le mercure en tant que tel.

Le sénateur Angus : Leurs activités sont à l'origine des rejets de cet élément dans l'atmosphère.

Je vais conclure en posant une question d'ordre général qui s'adresse à tous les participants et qui concerne notre mandat. Dans tous vos mémoires, vous avez abordé des questions qui ont trait au mercure, en relation avec la LCPE. J'aimerais savoir si vous avez des recommandations que nous pourrions intégrer à notre rapport sur ce que la LCPE ne fait pas?

L'environnement est un sujet complexe au Canada. Non seulement y a-t-il des recoupements entre les compétences fédérales et provinciales, mais il se trouve que la LCPE s'entremêle à 37 autres lois et qu'elle recoupe trois ou quatre ministères, dont Santé Canada, Ressources naturelles et Environnement Canada. C'est comme un éléphant au milieu de la pièce. Quelle est l'utilité de nos délibérations dans un tel contexte?

We are trying to make a difference, and if there are things we should infer from your offerings in terms of how to fix CEPA, please highlight them. My sense is that you are doing a better job than the media and other naysayers from the tree hugging community would make us think.

We are trying to protect our environment in the face of climate change and all the other things that are going on, and we have this legal framework. If it is not the right one, perhaps we can get it changed.

Ms. Christie: There are a couple of key things for our sector. You have probably heard a lot about the equivalency provisions, which are particularly important to our sector, which is heavily regulated by the provincial agencies. If we are to be regulated under CEPA with regard to mercury or any other pollutants or substances, the equivalency provisions are critical to ensuring that the provinces can continue to do their work. In some cases they may be the best agency to do their job as they are closest to us.

Another area in CEPA that could use some work is the National Pollutant Release Inventory. It is a significant reporting burden on industry. It would help to streamline that and ensure that we have clear direction around the purpose and role of that reporting.

Senator Angus: Do you think we have grown past that and it needs to be re-thought? The concept seems to be okay.

Ms. Christie: There is a role for it, but we are trying to make NPRI all things to all people. We should reconsider its purpose and role in ensuring that the government has the information it needs.

Mr. Nantais: I agree on the NPRI issue. It is in our presentation. One of our biggest frustrations has been the duplication of reporting. That can be partly a provincial issue as well, but duplication of reporting does not make sense. We need to look for efficiencies. No industry can afford to comply with duplicate reporting requirements. I agree that it has its place, but we need to find a way to make it more effective. It cannot be everything to everyone, but certainly we can look for efficiencies and ways to eliminate duplication.

Mr. White: Looking only at the Canadian context, there is some sense of reciprocity. If a particular regulation was set, our customers in Saskatchewan and Alberta would have a much more difficult time dealing with the issue than customers that burn coal in New Brunswick or Nova Scotia. One can buy a certain type of coal in Nova Scotia from Colombia, South Africa, Virginia and it can be delivered by sea. It is impossible to do that in Alberta. If we believe that people in Alberta and Saskatchewan have a right to equivalent power costs, we must consider these costs. There should be some consideration of the fact that everyone is not equal in this regard.

Nous essayons de changer les choses et si vous jugez que nous devrions reformuler la LCPE d'une manière ou d'une autre, veuillez nous en faire part. À mon sens, vous faites un meilleur travail que les médias et autres dénigreurs de la communauté des environnementalistes.

Nous essayons de protéger notre environnement face aux changements climatiques et autres bouleversements et nous avons ce cadre légal que nous pouvons peut-être modifier, s'il n'est pas approprié.

Mme Christie : Deux ou trois choses sont particulièrement importantes pour notre secteur. Vous avez probablement beaucoup entendu parler des dispositions sur les équivalences. Elles ont une grande importance pour notre secteur qui est lourdement réglementé par les agences provinciales. Si nous devons être régis par la LCPE en ce qui a trait au mercure ou à tout autre polluant ou substance toxique, les dispositions sur les équivalences seront essentielles si nous voulons que les provinces continuent à faire leur travail. Elles peuvent dans certains cas faire un excellent travail étant donné que nous les côtoyons de plus près.

Un autre aspect de la LCPE sur lequel nous pourrions nous pencher est l'Inventaire national des rejets de polluants (INRP). La reddition de compte rattachée à cet inventaire est un lourd fardeau imposé à l'industrie. Il serait bon qu'on nous donne des précisions quant aux objectifs et au rôle de ces rapports.

Le sénateur Angus : Croyez-vous que nous ayons dépassé ce stade et qu'il faille repenser tout cela? Le concept semble bon.

Mme Christie : Cet inventaire a son utilité, mais nous essayons de l'adapter à toutes les réalités. Nous devrions réexaminer sa fonction première qui consiste à fournir au gouvernement les informations dont il a besoin.

M. Nantais : Je suis d'accord avec l'idée de réexaminer l'INRP et nous l'avons mentionné dans notre exposé. Ce qui nous a le plus frustré, ce sont les demandes de rapport qui font double emploi. Le problème relève peut-être en partie du provincial, mais il est certain que ces chevauchements n'ont aucun sens. Nous devons chercher à être efficaces. Aucune industrie ne peut se permettre de produire des rapports qui font double emploi. Je reconnais qu'ils ont leur raison d'être, mais nous devons trouver le moyen d'en accroître l'efficacité. On ne peut répondre à toutes les attentes, mais il y a certainement moyen d'en améliorer l'efficacité et d'éliminer les chevauchements.

M. White : Si nous considérons le contexte canadien seulement, il y a une certaine réciprocité. Si un règlement particulier était établi, nos clients de la Saskatchewan et de l'Alberta auraient beaucoup plus de difficultés à régler le problème que les clients qui brûlent du charbon au Nouveau-Brunswick ou en Nouvelle-Écosse. L'un peut acheter un type de charbon en Nouvelle-Écosse en provenance de la Colombie, de l'Afrique du Sud ou de la Virginie et il peut être livré par transport maritime. Il est impossible de faire cela en Alberta. Si nous croyons que les gens de la Saskatchewan et de l'Alberta ont droit à des coûts équivalents en électricité, nous devons tenir compte de ces coûts. Il ne faudrait pas perdre de vue que tous ne sont pas égaux à cet égard.

Senator Angus: It is part of the fiscal imbalance, Mr. Chairman.

The Chairman: On a point of clarification in respect of that issue, are there any among you who think that mercury ought not to be listed under CEPA as a toxic substance?

I take it the answer is no. Thank you.

Senator Tardif: Some of you indicated your preference for using the Canada-wide standards as a tool for dealing with mercury emissions. Critics have referred to this as a piecemeal approach that results in inconsistent standards that are sometimes brought down to the level of the lowest common denominator.

I would like to hear your comments on that.

Ms. Christie: I do not think it is piecemeal. The Canada-wide Standards process is a federal-provincial process, which takes into account the differences across the country. With something like mercury it is critical to take the differences into account. We do not currently have the technologies to deal with mercury emissions from coal-fired generation in the same way in the West as we do in the East. You must account for those differences when imposing regulations.

Another concern with Canada-wide Standards is that there is a perception that these standards do not become law, that they are not regulations and therefore are not sufficient. Particularly in the mercury case, you will find that the standards become law by provincial agencies adopting them into their own regulatory systems. Many of our plants have the standards integrated into their operating permits, so they cannot operate unless they work within the realm of the standards. Those are two misconceptions. I do not think it is piecemeal; I think it works effectively.

Mr. White: A considerable amount of our mercury problem comes from global emissions from other countries. With regard to "piecemeal," if you take away the global background you could say that it will be harder for one group than another so we should make a different rule. However, when you put our indigenous domestic emissions up against the global background, you should try to do something that will be effective in limiting their impact.

The point I am trying to make is if you do something that is tuned into the various localities, that tuning is not as impactful as you may think. It is not really piecemeal when you look at it up against the background of emissions out there over which we have no control.

Senator Tardif: Do you believe that we should be going toward regulatory standards rather than voluntary standards?

Mr. White: That is a very difficult question. Industry has been very good at implementing voluntary standards. Our company, along with others, has participated in those programs. We have done the measurements, the tallying up at the end of the year and

Le sénateur Angus : Cela fait partie du déséquilibre fiscal, monsieur le président.

Le président : J'aimerais obtenir une précision à ce sujet. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui pense que le mercure doit figurer sur la liste des substances toxiques de la LCPE?

Je pense que non. Merci.

Le sénateur Tardif : Certains d'entre vous avez signalé votre préférence pour les standards pancanadiens comme outil pour résoudre les problèmes liés aux émissions de mercure. Les critiques en parlent comme d'une approche à la pièce qui se traduit par des standards incohérents qui sont parfois ramenés au niveau du plus petit dénominateur commun.

J'aimerais que vous me fassiez part de vos commentaires à ce sujet.

Mme Christie : Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une approche fragmentée. Les standards pancanadiens ont été établis par les gouvernements fédéral et provinciaux et ils tiennent compte des différences à l'échelle du pays. Avec un produit comme le mercure, il est toutefois difficile de tenir compte des différences. La technologie utilisée dans l'Ouest pour résoudre le problème des émissions du mercure émanant des centrales de charbon n'est pas identique à celle utilisée dans l'Est. Nous devons tenir compte de ces différences lorsque nous imposons des règlements.

L'autre problème lié aux standards pancanadiens est que n'étant ni des lois ni des règlements, on a l'impression qu'ils ne suffisent pas. Pour ce qui est des standards se rapportant au mercure, plus particulièrement, les organismes provinciaux les ont intégrés dans leurs lois et ils les appliquent dans leurs propres systèmes de réglementation. Bon nombre de nos usines ont des standards intégrés à leurs permis d'opération et elles ne pourraient fonctionner si elles n'en tenaient pas compte. Ce sont là deux fausses impressions. Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une approche fragmentée; à mon avis les standards sont efficaces.

M. White : Une bonne partie des problèmes de mercure sont liés aux émissions en provenance d'autres pays. Pour ce qui est de l'approche dite « fragmentaire », si nous faisons abstraction du contexte mondial, force est de constater que les difficultés ne sont pas les mêmes pour tous et qu'il faut une réglementation qui tienne compte de ces différences. D'autre part, si nous comparons nos émissions à celle des autres pays dans le monde, nous constatons qu'il faut faire quelque chose pour en limiter l'impact.

Ce que j'essaie de faire valoir, c'est que si nous intervenons au niveau local, nous n'obtiendrons pas l'impact escompté. Il ne s'agit pas vraiment d'une approche fragmentaire, si nous la comparons à l'approche des émissions de l'extérieur sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle.

Le sénateur Tardif : Croyez-vous que nous devrions adopter des standards réglementaires, plutôt que des standards applicables sur une base volontaire?

M. White : Il est très difficile de répondre à cette question. L'industrie a très bien réussi à mettre en œuvre des standards sur une base volontaire. Notre société a participé à ces programmes avec d'autres entreprises. Nous avons pris des mesures, nous

the reporting, all that is required. The fact is that we have both. We have regulations in certain areas and we have voluntary efforts in others. To the extent that we can do something prudent and effective with those voluntary standards, then that is a good way to go. If the committee does not think that will be effective, or if the industry has demonstrated that they cannot be effective with voluntary standards, then I think you have a different decision to make.

Senator Tardif: Mr. White, you indicated that when you are using the new process, you referred to it as the gasification process. Did you say that we do not have the technology at the moment to do it; or is it a technology risk and that is why we are not getting into it with the heavy oil industry?

Mr. White: Internationally, there has been quite a thrust toward what is called the integrated gasification combined cycle, or IGCC. That is a method of using coal by converting it into gas, cleaning that gas up and then using the gas to make electricity.

Until Canada's heavy oil industry has become fully developed, that is really the only application for gasification technology; in other words, making electricity. We could have used this technology 20 years ago to make electricity. It is much more expensive to make electricity this way than it is to use the types of systems that we have today. I believe that in regulated utilities very often the people who were looking after the customers said, "You are not going to spend all that money on that technology today. We will put in conventional power plants." At that time, when they first started out, there were not any issues with the conventional power plants. Then sulphur dioxide became an issue, and the industry did something about that. NOx became an issue, and we have done something about that. Now we are getting into carbon dioxide. It turns out that it is difficult to do anything about carbon dioxide. What we are doing today with our conventional plants is making them more efficient. We make them 20 per cent more efficient than the older plants, which means they use 20 per cent less coal, which means they produce 20 per cent less CO₂ for each unit of power that is produced.

The Chairman: How close does that get them to the same level of emissions that would come from natural gas in the same application?

Mr. White: It does not. An old power plant will produce about a ton of CO₂ per megawatt hour. If we reduce that by 20 per cent, we will go down to 1,700 pounds. A natural gas plant will produce about 800 pounds. If we can convert the coal to gas, and use that gas to make the electricity, and take the CO₂ and put it underground and get rid of it, then we can reduce the coal-fired CO₂ emissions by about at least 80 per cent and, at the same time, take out the mercury.

avons compilé des données à la fin de l'année et nous avons produit des rapports, comme on nous l'a demandé. En fait, nous utilisons les deux approches. Nous appliquons des règlements dans certains cas et nous appliquons des standards sur une base volontaire dans d'autres cas. Si nous pouvons travailler efficacement et avec prudence en appliquant ces standards, je pense que c'est la voie à suivre. Par contre, si le comité pense que les standards appliqués sur une base volontaire ne seront pas efficaces ou si l'industrie démontre qu'ils ne seront pas efficaces, alors je pense qu'il faudra agir autrement.

Le sénateur Tardif : Monsieur White, vous avez parlé d'un nouveau processus de gazéification. Avez-vous dit que nous n'avons pas la technologie nécessaire pour l'utiliser en ce moment ou que c'est une technologie risquée et que c'est la raison pour laquelle l'industrie des huiles lourdes n'y a pas recours?

M. White : Des efforts ont été déployés à l'échelle internationale pour l'introduction d'un processus de gazéification intégrée à cycle combiné (GICC). Par cette méthode, le charbon est converti en gaz qui est nettoyé ensuite et utilisé pour faire de l'électricité.

D'ici à ce que l'industrie des huiles lourdes atteigne sa pleine maturité, la seule application possible pour la technologie de la gazéification est la production d'électricité. Nous aurions pu utiliser cette technologie il y a vingt ans pour faire de l'électricité. C'est une méthode beaucoup plus coûteuse que celles utilisées aujourd'hui. Je pense que, très souvent, dans les installations réglementées, les gens qui cherchaient des clients disaient « vous n'allez pas dépenser tout cet argent dans cette technologie aujourd'hui. Il vaut mieux l'investir dans des centrales électriques conventionnelles. » À ce moment-là, il n'y avait pas d'autres possibilités pour les centrales électriques conventionnelles. Puis, le dioxyde de soufre a fait surface et l'industrie a réagi. Et vint ensuite l'oxyde d'azote, auquel l'industrie a réagi également. Maintenant, nous en sommes au dioxyde de carbone, mais il s'avère difficile de faire quoi que ce soit avec ce composé. Ce que nous tentons de faire actuellement, c'est d'améliorer l'efficacité de nos centrales conventionnelles. Nous avons augmenté l'efficacité dans une proportion de 20 p. 100 par rapport aux anciennes centrales, c'est-à-dire que nous avons réduit leur consommation de charbon de 20 p. 100, ce qui veut dire que nous avons réduit les rejets de CO₂ dans une proportion de 20 p. 100 pour chaque unité d'électricité produite.

Le président : Ces résultats se rapprochent-ils du rendement obtenu avec le gaz naturel dans une même application?

M. White : Cela ne se compare pas. Une ancienne centrale produit environ une tonne de CO₂ par mégawattheure. Si nous réduisons ces émissions de 20 p. 100, nous arrivons à 1 700 livres. Une centrale de gaz naturel en produit environ 800 livres. Si nous pouvons convertir le charbon en gaz, l'utiliser pour faire de l'électricité, et enfouir le CO₂ sous terre, nous pouvons réduire les émissions de CO₂ des centrales au charbon d'au moins 80 p. 100 et, du coup, éliminer le mercure.

There are 10 of these plants that are working around the world, perhaps even fewer. All of them have gone bankrupt and have been bought out by somebody else. Now they are fine. They are like golf courses and ski hills. The third guy makes the money.

There is no doubt that the technology will be developed. What we are saying is that Canada has an opportunity to develop just the gasification component, not the power production component. That will be on half of the problem as far as finishing the technology.

There are three major companies in the world today have decided they want to get into the gasification industry. They are Shell, General Electric and Siemens. The reason is that most of them produce gas turbines. Since natural gas is expensive and getting scarcer, they need gasification of coal to realize their marketing plans for the rest of their businesses. They have bought these technologies and they are willing to guarantee those technologies. Therefore, we are getting close to the point where you can do a commercial project. We think we are closer because we do not have to do the full Monty; we can do just the hydrogen production and not the power production.

Senator Cochrane: I am impressed as well with the advances that have been made in technology and cleaning up the environment. I did not have this perception before you came here today. What we have been led to believe is that you are great polluters.

Mr. Adams, you mentioned how those blue car lights still contain mercury. I know you mentioned that it is a small amount but then you went on to mention a larger amount. Is there a movement afoot to do away with mercury in those lights? Not just Honda and Toyota use those lights but other North American manufacturers as well.

Mr. Adams: Some of the reasons for the use of those lights are that they tend to last longer, they are brighter, for safety reasons, and I forget the other reason. However, there are three key reasons why those lights are normally used generally. That goes back to one of the points that Mr. Nantais mentioned earlier. Sometimes we are into these situations where you have tradeoffs in terms of greater safety and longer lamp life, as opposed to a lamp that has a trace amount of mercury in it.

I would hazard a guess to say that, yes; those blue lamps are probably becoming more widespread.

Senator Cochrane: More widespread?

Mr. Adams: Yes, in their application.

Senator Cochrane: There is no move afoot to get rid of them?

Mr. Adams: All manufacturers are looking for different ways to mitigate their use of mercury in all applications. If there were a way to get away from using mercury and achieve the same benefit in terms of the increased intensity of the lighting, it would be investigated.

Dix centrales de ce genre sont en opérations dans le monde, peut-être même moins. Elles ont toutes été acculées à la faillite et achetées par d'autres entreprises. Maintenant, ça va. Tout comme les terrains de golf et les centres de ski. C'est le troisième acheteur qui fait de l'argent.

Il ne fait aucun doute que la technologie se développera. Ce que nous disons, c'est que le Canada a la possibilité de développer le processus de gazéification, mais non le processus de production d'électricité. Ainsi, la moitié du problème lié au développement technologique serait réglée.

Trois grandes industries dans le monde ont décidé de se lancer dans la technologie de la gazéification. Les sociétés Shell, General Electric et Siemens se sont engagées dans cette voie pour la simple raison que la plupart d'entre elles produisent des turbines à gaz. Comme le gaz naturel est dispendieux et qu'il devient rare, ces sociétés ont besoin de la gazéification du charbon pour réaliser leurs plans d'affaires dans toutes leurs autres activités. Elles ont acheté ces technologies et sont disposées à offrir des garanties. Par conséquent, nous serons bientôt prêts à nous engager dans un projet commercial. Nous pensons que nous nous approchons du but, parce que nous n'avons pas à jouer le « Grand jeu »; nous pouvons nous en tenir à la production d'hydrogène et laisser tomber la production d'électricité.

Le sénateur Cochrane : Je suis également impressionné par les percées technologiques et l'assainissement de l'environnement. Ce n'était pas mon avis à mon arrivée ici aujourd'hui. Ce que nous nous pensions, c'est que vous étiez de grands pollueurs.

Monsieur Adams, vous avez mentionné que les phares des voitures qui projettent une lumière bleue contiennent du mercure. Je sais que vous avez dit qu'on le trouve en faible quantité, mais vous avez parlé d'une plus grande quantité par la suite. Y a-t-il des efforts déployés actuellement pour éliminer le mercure de ces phares? Honda et Toyota ne sont pas les seuls à utiliser ces phares, d'autres fabricants nord-américains les utilisent également.

M. Adams : Si on utilise ces phares, c'est qu'ils durent généralement plus longtemps, qu'ils éclairent mieux, qu'ils sont plus sûrs et j'oublie l'autre raison. Cela nous ramène à l'un des points que M. Nantais a soulevé plus tôt. Il faut parfois faire des compromis entre des phares qui sont sûrs et qui ont une longue durée de vie et des phares qui contiennent des traces de mercure.

Il semble effectivement que ces phares bleus sont de plus en plus répandus.

Le sénateur Cochrane : Ils sont plus répandus?

M. Adams : Oui, dans leur application.

Le sénateur Cochrane : Fait-on des efforts pour les éliminer?

M. Adams : Tous les fabricants cherchent différents moyens de réduire leur utilisation du mercure dans toutes ses applications. S'il y avait moyen d'éliminer le mercure et de produire des phares qui ont la même intensité de lumière, nous examinerions cela de près.

Mr. Nantais: That is really the key; every effort is being made from a design perspective to eliminate all potential environmental issues, if you will, as they relate to the vehicle itself.

Most of the high intensity mercury lighting is primarily from offshore manufacturers. We are trying — as I think every vehicle manufacturer is trying — to balance that safety issue with the environmental issue. Without being privy to their design and product plans, I would venture to guess that they may be around for a while. However, I think the ultimate objective is to remove all sorts of potential materials and whatnot from a vehicle. It has a smaller environmental footprint.

Senator Cochrane: Ms. Christie, you are saying that you have used the Canada-wide Standards, as mentioned by Senator Tardif.

CEPA came into effect in March of 2000. What impact, if any, has it had on the sectors that you represent?

Ms. Christie: CEPA has not had an impact with respect to mercury. We are putting together management plans through Canada-wide Standards. That has been the vehicle through which we are dealing with the mercury issue. Once it is listed, we will need to do something to manage the issue. Canada-wide Standards are the vehicle for managing mercury in our sector.

We are touched by CEPA with respect to other substances, such as PCBs, treated wood and the like. We had active regulations and strategic options processes underway with respect to CEPA, but not on the mercury front.

Ms. Laurie-Lean: As I mentioned, we are currently operating under a pollution prevention planning notice from CEPA, and that includes a reference to mercury as one of the factors for consideration. There are standards. Our timelines and targets relate to particulate matter in SO₂, and that has implications for mercury but has a specific reference to the mercury target.

It is a difficult instrument to describe as regulatory or not regulatory. I cannot give an opinion as to how valuable and useful a method it is until we have tried it. At this stage, we are subject to the notice. The declarations will be filed in November and at that stage, we will discover what additional steps Environment Canada will take. At the same time, we have heard that Environment Canada intends to regulate.

The Chairman: Will those actions be taken as a direct result of the requirement that has been made to you under CEPA?

Ms. Laurie-Lean: It is difficult to say what your life would have been like if you had not married your wife. Those are tough questions to answer, especially since we have been in the consultation process for a long time.

M. Nantais : C'est vraiment l'élément clé; tous les efforts possibles sont déployés au niveau conceptuel pour éliminer les problèmes environnementaux potentiels liés aux véhicules.

La plupart des fabricants qui utilisent des phares au mercure à haute intensité viennent d'ailleurs. Nous essayons — comme tous les fabricants de voiture, je crois — de trouver un juste équilibre entre les problèmes de sécurité et les problèmes environnementaux. Sans être au courant de leurs plans au chapitre de la conception et de la production, j'ai l'impression que cette approche est là pour rester. Toutefois, je pense que l'objectif ultime est d'éliminer tout le matériel indésirable d'un véhicule. C'est de laisser le moins de traces possible dans l'environnement.

Le sénateur Cochrane : Madame Christie, vous dites que vous avez utilisé les standards pancanadiens, ainsi que l'a mentionné le sénateur Tardif.

La LCPE est entrée en vigueur en mars 2000. Quels ont été les impacts, s'il en est, dans les secteurs que vous représentez?

Mme Christie : La LCPE n'a pas eu d'impact sur le mercure. Nous sommes à élaborer des plans de gestion en nous fondant sur les standards pancanadiens. C'est en nous fondant sur ces standards que nous nous attaquons au problème du mercure. Une fois qu'il sera inscrit, il nous faudra faire quelque chose pour gérer le problème. Nous utilisons les standards pancanadiens comme outil de gestion du mercure dans notre secteur.

Nous sommes touchés par la LCPE en ce qui a trait à d'autres substances, comme les BPC, le bois traité, et cetera. Nous avons eu une réglementation musclée et des processus optionnels stratégiques ont été mis en œuvre, aux termes de la LCPE, mais pas en ce qui concerne le mercure.

Mme Laurie-Lean : Comme je l'ai mentionné, nous nous conformons actuellement à un avis relatif au plan de prévention de la pollution qui a été émis aux termes de la LCPE. Cet avis précise que le mercure doit être pris en considération. Il y a des standards. Nous avons des échéanciers et des objectifs à respecter sur les matières particulaires dans le SO₂ et cela a des incidences sur le mercure pour lequel il existe un référentiel particulier en termes d'objectifs.

Il est difficile de dire si cet outil est réglementaire ou non. Je ne peux pas me prononcer sur ses mérites et son utilité, tant que nous ne l'aurons pas essayé. Pour le moment, nous sommes tenus de respecter cet avis. Les déclarations seront remplies en novembre et nous saurons à cette étape quelles seront les mesures additionnelles prises par Environnement Canada. Par ailleurs, nous avons entendu dire qu'Environnement Canada a l'intention de réglementer.

Le président : Ces mesures seront-elles prises à la suite de la demande qui a été fait aux termes de la LCPE?

Mme Laurie-Lean : Il est difficile ce qu'aurait été votre vie si vous n'aviez pas épousé votre femme. Il est difficile de répondre à ce genre de questions, d'autant plus que nous sommes depuis longtemps au stade de la consultation.

The process includes the notice being issued, which lists factors to be considered, and companies then prepare a plan. They declare they have prepared a plan and in turn provide information that has been requested in the notice, which basically asks what you are planning to achieve. At a certain date, you must declare that you have implemented that plan.

There are mandatory and somewhat stringent regulatory aspects to the process and one can be in non-compliance by not complying with it; however, there is an element of flexibility and choice. At this stage, it is not clear how that will work in practice until we have tried it. No one else has tried anything that complex before.

The Chairman: I am being obstructive, but things did not move in that direction before 1999. Your industry did not move in that direction before 1999 and you had been around long before that.

Ms. Laurie-Lean: Things did move in that direction. Remember that SO₂ was already an issue because of acid rain.

The Chairman: I am talking about with respect to mercury in particular.

Ms. Laurie-Lean: Mercury is part of the package, so if one chooses a different technology or a different process, there are implications for mercury releases. If you look at the figure of 20 tonnes under the base year and compare that figure to today, the figure is less than 2 tonnes, which accounts for a huge reduction. That did not arise magically because the mercury somehow disappeared; it was as the result of a lot of effort. Part of that was a technological effort. The first big jump down was because of the acid rain caps that led to changes in technology that reduced SO₂ but at the same time reduced mercury.

The Chairman: In general, that big leap happened because an imposition of a regulation or a requirement was created by an order of government.

Ms. Laurie-Lean: Yes, but not the second leap.

Senator Cochrane: Did that leap happen with you as well, Mr. White, in the coal industry?

Mr. White: Yes, it did. I refer to it as a collateral reduction. We were required to put scrubbers in place and burn different types of coal to reduce SO₂. Basically, if the emissions profile is a plume and one does something to mitigate the plume, what is in the plume is equally mitigated. That is what happened. It is important to recognize that even with the best available technology the ability to produce electricity would be seriously impacted if regulations were set at levels that were so low the technology was not capable of dealing with it. Time can help in that kind of a process with a type of graduated result or a way of recognizing that it is more difficult for some people rather than others.

Le processus inclut l'émission de l'avis dans lequel sont énumérées des facteurs qui doivent être pris en compte et les sociétés sont ensuite tenues de préparer un plan. Elles déclarent avoir préparé ce plan et elles fournissent des informations sur ce plan. Vous devez ensuite déclarer que ce plan a été mis en œuvre à une date précise.

Le processus renferme des aspects réglementaires obligatoires et un peu stricts et une société peut ne pas s'y être conformée, mais il est flexible; il donne des choix. On ne sait trop comment les choses fonctionneront à ce stade, tant qu'on ne l'aura pas mis en pratique. Personne n'a expérimenté quoi que ce soit d'aussi complexe auparavant.

Le président : Je fais de l'obstruction, mais les choses ne se passaient pas comme cela avant 1999. Votre industrie n'a pas pris cette orientation avant 1999, et elle a été mise sur pied bien avant cela.

Mme Laurie-Lean : Nous nous sommes dirigés dans cette voie. Il ne faut pas oublier que le SO₂ posait déjà problème en raison des pluies acides.

Le président : Je parle du mercure, plus particulièrement.

Mme Laurie-Lean : Le mercure fait partie de cet engagement, alors si nous choisissons une différente technologie ou un différent processus, cette décision a des incidences sur les rejets de mercure. Si vous comparez les 20 tonnes de l'année de référence, par rapport aux deux tonnes actuelles, la différence est énorme. Cela ne s'est pas fait par magie et le mercure n'a pas soudainement disparu; il a fallu fournir beaucoup d'efforts, notamment sur le plan technologique. Le premier grand pas accompli dans cette direction est attribuable aux plafonnements imposés aux pluies acides qui ont donné lieu à de nouvelles approches technologiques, lesquelles ont entraîné la réduction du SO₂ et, du coup, la réduction des rejets de mercure.

Le président : Règle générale, ces grands bonds en avant se produisent à la suite de l'adoption d'un règlement ou de l'imposition d'un ordre du gouvernement.

Mme Laurie-Lean : Oui, mais pas quand nous avons fait le second grand pas.

Le sénateur Cochrane : Ce grand pas en avant s'est-il produit dans l'industrie du charbon, monsieur White?

M. White : Oui, effectivement. Il s'agit en fait de ce que je désignerais comme une réduction collatérale. Nous avons dû procéder à l'installation de dépoussiéreurs et au brûlage de différents types de charbon pour réduire le SO₂. Fondamentalement, si le profil des émissions est un panache de fumée et que des efforts sont déployés pour le réduire, les autres composantes de ce panache seront également atténuées. C'est ce qui s'est produit. Il faut comprendre que malgré les meilleurs instruments technologiques, la capacité de produire de l'électricité serait sérieusement compromise si une réglementation exigeait des niveaux de rejet si bas que l'industrie ne pourrait s'y conformer. Le temps fait parfois bien les choses dans ce genre de processus; les résultats peuvent être graduels et il importe de reconnaître que les difficultés peuvent ne pas être les mêmes pour tous.

The Chairman: To conclude on that question, let us talk about this with respect to your industry in particular, Mr. White, by way of an almost hypothetical example.

The Minister of the Environment has clearly stated that it is her opinion, and it is reflected in the new Clean Air Act, that regulation is required because voluntary efforts in some respects that are dealt with by that act have not been sufficiently effective, in the view of some, and certainly in the view of government.

If you were told, you had to achieve a certain goal in 30 years, as opposed to 50 years, would you not spend more time, effort, and money on the development of the technology to meet that goal in the shorter time span. I am going from what you said earlier, that this technology sort of already exists. We have just not fixed it yet to the point where it has a practical application as opposed to a tabletop or small field application. I am wondering if caps would not move the use of that technology into practical applications sooner than without the caps.

Mr. White: In the methodology that you describe where we would develop new technology, we deal with 42-year time frames. If we build a new power plant using conventional technology, that plant should be around for 40 years or so.

The Chairman: Yes, and for the record, for the company to get a reasonable and justifiable return on its capital investment.

Mr. White: Yes, senator, that is true, but also to maintain productivity, a level of service and to provide value to the customer. The industry must get its rate of return or it will go out of business. If we put a regime in place that will cost more money, where it will really hurt is if we are forced to take plants out of service in advance of their useful life because the technology cannot keep up.

We are not talking about just improving the existing technology. We cannot get where we want to by improving the existing technology. Existing coal-fired power plants and even gas plants operate at very low efficiencies. Most of the energy we put into them goes up into the air as heat. We need to make fundamental changes to the technology and we are in the process of making those changes.

As we start building those plants, we will expect them to last for a long period of time. I see a declining curve that says existing conventional technology comes out and new gasification goes in. There are other technologies we can discover that will not go up.

The life of that whole process is more in the 40-year time frame than it is the 30-year time frame. Remember that the Chinese and the people in India are building one of these plants every week, about the same size as the Genesee plant, and they are our competitors in the international marketplace. I should not say

Le président : J'aimerais, en conclusion, vous poser une question au sujet de votre industrie plus particulièrement, monsieur White en prenant un exemple hypothétique.

La ministre de l'Environnement a clairement dit qu'à son avis, la nouvelle Loi sur la qualité de l'air est nécessaire parce que les efforts sur une base volontaire ne suffisent pas, aux yeux de certains, et certainement aux yeux du gouvernement.

Si on vous demandait d'atteindre tel objectif d'ici 30 ans, plutôt que d'ici 50 ans, ne consacriez-vous pas davantage de temps, d'efforts et d'argent au développement de cette technologie, afin d'atteindre cet objectif plus rapidement? Je reviens sur ce que vous avez dit plus tôt, à propos de la technologie qui existe déjà, d'une certaine façon. Elle n'a tout simplement pas encore fait l'objet d'applications pratiques; on en a discuté autour d'une table, ou encore, elle a été appliquée à petite échelle. Je me demande si l'imposition de plafonds ne nous amènerait pas plus rapidement à utiliser cette technologie dans des applications pratiques.

M. White : L'approche méthodologique que vous avez décrite pour le développement de nouvelles technologies sera étalée sur une période de 42 ans. Si nous construisions une nouvelle centrale électrique, il faudrait qu'elle fonctionne pendant environ 40 ans?

Le président : Effectivement, elle devra fonctionner pendant cette période minimale pour donner un rendement raisonnable sur le capital investi.

M. White : Oui, sénateur, c'est exact, mais elle devra également fonctionner pendant cette période minimale pour maintenir la productivité, le niveau de services et pour que les consommateurs en aient pour leur argent. L'industrie doit atteindre un certain taux de rentabilité, sinon elle sera acculée à la faillite. L'instauration d'un régime qui exige des déboursés peut faire beaucoup de tort à l'industrie si celle-ci est forcée d'abandonner ses centrales avant la fin de leur durée de vie utile, parce que la technologie ne peut maintenir le rythme.

Il ne s'agit pas simplement d'apporter des améliorations à la technologie existante. Nous ne pouvons atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés en nous contentant d'améliorer la technologie existante. Les centrales de charbon actuelles et même les raffineries de gaz ne sont pas très efficaces. Presque toute l'énergie utilisée pour assurer leur fonctionnement s'évapore dans l'air sous forme de chaleur. Nous devons apporter des changements fondamentaux à la technologie et nous sommes sur le point de le faire.

Ces nouvelles centrales devront être exploitées sur une longue période. Je vois une courbe décroissante illustrant le déclin des technologies conventionnelles et la progression de la technologie de la gazéification. Nous découvrirons peut-être d'autres technologies qui ne nous permettront pas d'aller plus loin.

La durée de vie de tout le processus devra s'étaler non pas sur une période de 30 ans, mais bien sur une période de 40 ans. Il ne faut pas oublier que les Chinois et les Indiens construisent des centrales de ce type toutes les semaines, des centrales de la taille des installations de Genesee, et que ce sont nos compétiteurs sur

they are not using the best available technology, but they are in such a state with their environmental issues that they have no choice but to use the best available technology. They cannot accept anything else in the atmosphere.

The Chairman: We do not have to go that far, though. Look at the United States. They are building 155 of them as we speak, are they not?

Mr. White: Depending to whom you talk, somewhere between 120 and 160 of these plants are on the books but they are not all under construction. If you look at the IEA statistics for the U.S., you will see a major reduction in the gas-fired plants and a huge increase in the coal-fired plants.

The Chairman: Is that not backwards in terms of ecology?

Mr. White: If you look at natural gas, some of us would say that we should ask the question as to whether or not we should be using natural gas to make electricity for the long run, knowing that we must build the plants. The gas guys will tell you differently but the coal guys will always say that we can tell you what the coal will cost in 20 years time.

The Chairman: We have a lot more coal.

Ms. Christie: In the area of technology development, our Canadian companies are doing a lot, particularly in the West because of the difficulties with removing mercury from those systems, and in terms of trying to find new, longer-term solutions and new technologies. However, for either the longer term or the shorter term, we are a very small community of companies. It is dangerous to try to step out ahead of the U.S., for instance, where the amount of money that is being poured into R&D and the work done down there eclipses what is being done in Canada. We must be careful that we do not step too far ahead of them. We will not drive technological development because our market is too small. We are doing a lot of work in Canada and we are contributing to a lot of work that is going on in the U.S. but on a large scale, Canada will not be the technological leader or driver of technology in North America. We must be mindful of not stepping too far ahead of the U.S.

The Chairman: I know of some people who would be disappointed to hear you say that. If Canada came up with an attractive technology, there would be nothing stopping it from being practical and attractive to others.

Ms. Christie: I am speaking of setting targets. Certainly, there are companies in Canada that are doing tremendous work and spending a lot of money to do that. My concern is around the targets and setting targets that one would think will be technology forcing. There is an idea that we set targets and the technology will come. I am concerned about doing that in Canada. Perhaps in a market in the U.S., where the situation is large enough that you have so much money poured into the technology, that might be the case. However, with respect to Canada, I do not know that will be the case, namely, that our colleagues in the West will necessarily find the solution, if you were trying to drive the technology.

les marchés mondiaux. Leurs problèmes environnementaux sont tels qu'ils n'ont pas le choix d'utiliser la meilleure technologie disponible. Ils ne peuvent plus rien rejeter dans l'atmosphère.

Le président : Nous n'avons pas besoin d'aller si loin. Regardez aux États-Unis. N'en ont-ils pas 155 en construction actuellement?

M. White : On estime qu'entre 120 et 160 centrales sont sur les tables à dessin, mais elles ne sont pas toutes en construction. Si nous examinons les statistiques de l'AIE pour les États-Unis, nous constatons une importante diminution du nombre de centrales au gaz et une énorme augmentation des centrales au charbon.

Le président : N'est-ce pas un pas en arrière sur le plan environnemental?

M. White : Pour ce qui est du gaz naturel, certains diront que nous devrions poser la question à savoir si nous devrions utiliser le gaz naturel pour faire de l'électricité à long terme, compte tenu qu'il faut construire ces centrales. Les gens qui travaillent dans le secteur gazier pensent que non, mais ceux qui oeuvrent dans le secteur du charbon diront qu'ils peuvent dire ce que coûtera le charbon dans 20 ans.

Le président : Nous avons beaucoup plus de charbon.

Mme Christie : Dans le domaine du développement technologique, nos sociétés canadiennes déploient énormément d'efforts, plus particulièrement dans l'Ouest, pour éliminer le mercure de ces systèmes et pour trouver de nouvelles solutions et de nouvelles technologies à plus long terme. Toutefois, que ce soit au chapitre des initiatives à court ou à long terme, nous sommes un très petit regroupement de sociétés. Il peut être périlleux de vouloir devancer les États-Unis, par exemple, où d'importantes sommes d'argent sont allouées à la R-D. Le travail qui y est effectué éclipse ce qui se fait au Canada. Nous devons faire attention de ne pas les devancer outre-mesure. Nous travaillons fort au Canada et nous contribuons à de nombreux travaux en cours aux États-Unis, mais à grande échelle, le Canada ne sera pas le chef de file ni le fer de lance de la technologie en Amérique du Nord. Nous devons garder à l'esprit qu'il ne faut pas trop devancer les États-Unis.

Le président : Je sais que des gens seraient déçus de vous entendre dire cela. Si le Canada présente une technologie attrayante, rien n'empêcherait quiconque de s'y intéresser et de la mettre en pratique.

Mme Christie : Je parle de l'établissement d'objectifs. Il y a bien sûr des sociétés canadienne qui travaillent fort et qui investissent énormément d'argent dans la R et D. Ce qui m'inquiète, ce sont les objectifs et l'établissement de ces objectifs que d'aucuns se sentiront tenus d'observer. Certains pensent que si nous établissons des objectifs, la technologie emboîtera le pas. Je crains que cela ne soit le cas au Canada. Aux États-Unis, le marché est si vaste qu'il est possible d'investir beaucoup d'argent dans la technologie. Pour ce qui est du Canada, toutefois, je ne sais pas si nos collègues de l'Ouest, notamment, pourront emboîter le pas si vous optez pour cette solution.

Mr. White: I do not want to disagree, but I must. If we talk about electricity, we are right. We only build a power plant in Canada only every few years. The last one was built in 2005 and prior to that it was sometime in the 1990s. We do not have the volume to allow us to drive this technology in the power business. The Americans believe they can perfect this technology, reduce their own problem, and export the technology all over the world and save the planet. I think they have done that before in certain areas. They have been innovative as far as some of these technologies are concerned with the nuclear plants, and so on.

What are we trying to do? I think Canada can drive the basic engine of the technology; that is, the gasification process. We will do that in Alberta and we will do it quickly. I think that will have a major benefit and will give Canada a foot up.

The Peabody Coals of the world, the largest coal producers in the world, are saying that they will produce natural gas out of coal — you can put in a natural gas pipeline — and diesel fuel out of coal; and General Electric is saying that it will produce electricity out of coal. They will do that, but it will not be competitive with existing electricity, diesel fuel or natural gas. We think that we could put the technology in place in a competitive way to compete with natural gas for hydrogen. If we do that, we then have the basis for the technology. That technology could then be translated into Canada's electricity industry as time goes on.

Senator Cochrane: How long do you think it will take to do that?

Mr. White: We started a couple of years ago. A year and a half ago, we took samples of our Alberta coal to Europe and put it in gas fires to ensure we were on the right track. We found out that we were. In our company, we formed the technology development group, a full-fledged and stand alone project group that is tasked with doing exactly this.

If we start today, it takes three years to get an environmental permit or more, and longer to get a permit for the mine to produce the coal. We have the coal next to Edmonton. We have 500 million tonnes of coal and we have a huge market at Fort Saskatchewan. If we were fast and capable of doing this, we are looking at 2010 to 2012 in order to get anything off the ground.

The Chairman: Could we have clean coal, as Premier Klein has stated by 2015?

Mr. White: We could have good representation, probably one or two plants which are using the technology, and once that is in place it will take off.

The Chairman: Quickly, across the panel, will you address the efficacy of regulation as opposed to voluntary measures, personal preference, speaking as a Canadian, as to its usefulness, applicability and protection of the environment?

M. White : Je ne suis pas d'accord ici. Vous avez raison pour ce qui est de l'électricité. Nous ne construisons des centrales que tous les deux ou trois ans au Canada. La dernière que nous avons construite remonte à 2005, et avant celle-ci, nous en avons construite une dans les années 90. Nous n'avons pas le volume qui nous permette de jouer le rôle de chef de file dans ce domaine. Les Américains croient qu'ils peuvent perfectionner cette technologie, régler une partie des problèmes, l'exporter partout dans le monde et ainsi sauver la planète. Je pense que c'est ce qu'ils ont fait dans certains secteurs. Ils ont été innovateurs dans les technologies du nucléaire, notamment, et cetera.

Qu'essayons-nous de faire? Je pense que le Canada peut mener à bien le processus de gazéification qui est la base de cette technologie. C'est ce que nous ferons sous peu en Alberta. Je pense que cela sera très bénéfique pour le pays qui pourra ainsi se tailler une place dans ce domaine.

La société Peabody, la plus importante société productrice de charbon dans le monde, dit qu'elle produira du gaz naturel à partir du charbon — il pourra être transporté dans un pipeline de gaz naturel — ainsi que du carburant diesel; et la société General Electric dit qu'elle produira de l'électricité à partir du charbon. C'est ce qu'elles feront, mais elles ne pourront soutenir la concurrence avec l'énergie provenant de l'électricité ou du carburant diesel ou du gaz naturel. Nous pensons pouvoir rendre cette technologie compétitive avec le gaz naturel comme source d'hydrogène. Si nous faisons cela, nous aurons alors l'élément de base pour cette technologie. Avec le temps, cette technologie pourrait devenir l'industrie canadienne de l'électricité.

Le sénateur Cochrane : Combien de temps croyez-vous qu'il faudrait pour faire cela?

M. White : Nous avons commencé il y a quelques années. Nous avons prélevé des échantillons de charbon albertain et européen il y a un an et demi et nous les avons mis dans des feux de gaz pour nous assurer que nous étions sur la bonne voie. Nous avons constaté que nous l'étions. Notre société a formé un groupe de développement technologique bien rodé et parfaitement autonome qui se consacre exclusivement à cette tâche.

Si nous commençons aujourd'hui, il faudra trois ans ou plus avant d'obtenir un permis environnemental, et encore davantage pour obtenir un permis d'exploitation de mine de charbon. Nous avons le charbon près d'Edmonton. Nous avons 500 millions de tonnes de charbon et nous avons un immense marché à Fort Saskatchewan. Si nous faisons vite et si nous sommes en mesure de le faire, nous pensons que ce projet pourrait devenir réalité entre 2010 et 2012.

Le président : Pourrions-nous avoir du charbon propre, ainsi que l'a affirmé le premier ministre Klein d'ici 2015?

M. White : Nous pourrions avoir une bonne représentation avec une ou deux centrales qui marqueraient le coup d'envoi.

Le président : Rapidement, en tant que Canadiens et membres de ce comité, croyez-vous que des règlements seraient plus utiles, plus facilement applicables et qu'ils protégeraient mieux l'environnement que des mesures volontaires?

Mr. Nantais: It depends on the objective that you are trying to achieve. I will give an example in our industry. We have signed and participated in roughly 14 different voluntary agreements to achieve, in many instances, what they wanted to achieve regulatorily speaking. Voluntary agreements work when you have all the players involved. That is absolutely critical. Through my association and Mr. Adams's association, we are able to get every single manufacturer as a participant in these voluntary agreements. If we do not, it is perfectly appropriate for government to think about other alternatives. To simply dismiss voluntary agreements on the basis they do not think they will work, I beg to differ. We have several examples where they do work and can achieve environmental objectives and safety objectives that you could not otherwise get through regulation. Voluntary agreements sometimes give industry the flexibility to manoeuvre as and when the technology changes when we get new information about the environment and environmental goals we are trying to achieve. There is still a place for voluntary agreements, but there is also a place for regulation. Sometimes it is absolutely critical to maintain the level playing field.

The Chairman: You mentioned that things have been achieved under agreements that contemplate voluntary actions that could not have been achieved by regulation. I do not want to go there now, but would you please provide our clerk with a thumbnail sketch of a couple of instances of that for our purposes?

Mr. Nantais: I would be pleased to do so.

Ms. Laurie-Lean: A well designed regulation can be helpful. I do not think it is either/or, but at the same time there can be badly designed regulations that produce nothing, and produce a lot of waste and cost especially if they are conflicting, duplicative or not enforced. On the other hand, we want to ensure we always encourage voluntary action. Whatever the regulatory floor, we do not want to create an atmosphere where industry works to strict compliance and is discouraged from trying to go beyond the strict requirements of the law.

I would not like to see the question posed as one or the other being better.

Mr. White: One advantage of solid regulation — what I mean by solid regulation is good regulation; regulation that can be achieved — is that it allows industry to move on.

The Chairman: It provides certainty to the investor.

Mr. White: Yes, we have seen that. We have seen the opposite, of course, in Ontario, where there is an off-coal policy as far as power generation is concerned. Our suggestion has

M. Nantais : Cela dépend de l'objectif que l'on cherche à atteindre. Je vais vous donner un exemple. Notre industrie a signé et participé à environ 14 ententes sur une base volontaire pour atteindre des objectifs qui auraient dans bien des cas pu faire l'objet de règlements. Les ententes sur une base volontaire fonctionnent bien lorsque tous les intervenants participent. Cela est absolument essentiel. Par l'entremise de mon association et celle de M. Adams, nous sommes en mesure d'obtenir la signature de tous les fabricants pour ces ententes volontaires. Si nous ne le faisons pas, le gouvernement serait parfaitement justifié de penser à d'autres solutions de rechange. Je suis contre l'idée de rejeter une entente volontaire du revers de la main simplement parce que nous pensons que cela ne marchera pas. Nous avons plusieurs exemples d'ententes qui ont donné de bons résultats. Ces ententes nous ont permis d'atteindre des objectifs sur le plan environnemental et en matière de sécurité que nous n'aurions peut-être pas été en mesure d'atteindre par voie de réglementation. Les ententes volontaires donnent parfois plus de marge de manœuvre aux industries qui peuvent s'ajuster lorsque des changements de technologie se produisent et à mesure que de nouvelles informations sont transmises sur l'environnement et sur les objectifs environnementaux que nous essayons d'atteindre. Les ententes volontaires ont encore leur place, mais il y a également place pour la réglementation. Il est parfois crucial de maintenir des règles de jeu équitables.

Le président : Vous avez mentionné des choses ont été réalisées dans le cadre d'ententes volontaires qui n'auraient pu être réalisées par voie de réglementation. Je ne veux pas que nous nous attardions outre mesure à cette question maintenant, mais pourriez-vous donner à notre greffier un bref aperçu de ce que vous avez réalisé dans le cadre de ces ententes?

M. Nantais : Je le ferai avec plaisir.

Mme Laurie-Lean : Une réglementation bien conçue peut être utile. Je ne pense pas qu'il faille faire un choix entre la réglementation et l'action volontaire, mais en même temps, une mauvaise réglementation peut ne rien donner et entraîner beaucoup de gaspillage et de dépenses, surtout s'il s'agit d'une réglementation conflictuelle, d'un dédoublement de règles ou si elle n'est pas appliquée. En revanche, nous voulons encourager l'action volontaire. Peu importe le contexte réglementaire, nous ne voulons pas créer une atmosphère de travail où l'industrie s'en tiendrait à la stricte conformité des dispositions de la loi et ne serait aucunement encouragée à dépasser ces exigences.

Je n'aimerais pas qu'on me demande de choisir entre l'une ou l'autre option.

M. White : L'avantage d'une bonne réglementation — une réglementation qui puisse être réalisée — c'est qu'elle permet à l'industrie d'aller de l'avant.

Le président : Il faut une réglementation qui inspire confiance aux investisseurs.

M. White : Oui, nous en avons été témoins. Nous avons vu l'inverse, bien sûr, en Ontario où il existe une politique anti-charbon, du moins en ce qui concerne les centrales

been to tell us what you want, give us the regulations you want to achieve and see what the industry can come up with.

If the regulations are so stringent that they stall the process, prevent us from action or take us out of action for a serious period of time, they will have a negative effect which, in our industry, would have serious consequences. On the other side, I would say that good solid regulation that is achievable would help industry move in the direction you may want them to move in. Also, as you said, it would provide certainty for the investor.

If we end up with a disagreement between the federal numbers and provincial numbers and then end up in environmental approval processes that take forever, whether we have regulation or not, we will have that gap in supply, and that can have serious consequences as well.

Ms. Christie: One key thing to keep in mind is the objective we are trying to achieve. Often that is lost. We spend a lot of time looking at which tool we should use or not use.

If you can obtain the objective you want, be it reduction of mercury emissions or what have you, through either voluntary or regulatory actions, I am not sure why we would have a preference.

I think that voluntary actions have been getting a bad rap in that people think that nothing will be done if it is voluntary. If you look at the track record across a number of industries sitting around the table and others, you will see voluntary action has done a lot. You have buy-in and a better chance for continual improvement because there is that buy-in and there is a stake in it for the industry. There is a significant role for voluntary action.

The Canada-wide Standards are being called voluntary actions and my advice to the committee would be to look to some of the Canada-wide Standards that have been put in place and follow them down to the plant level. You will probably see, in most cases, they are no longer voluntary; they have been made mandatory through their provincial regulatory systems.

That is the key to me: Keeping the objective in mind and reaching the objective through either of the tools. There is a role for regulatory action, obviously; it helps keep playing fields level, as someone mentioned, and to ensure other goals, but there is still a role for voluntary action. We should not rule that out.

Mr. Adams: I do not want to repeat everything that Mr. Nantais said, because I echo those comments. However, perhaps there is a greater role for voluntary mechanisms on a North American basis where you have integrated industries. Voluntary mechanisms have allowed the automotive industry in Canada to achieve the most stringent national emissions standards in the world through a voluntary agreement to adapt

énergétiques. Nous vous avons suggéré de nous dire ce que vous vouliez, d'élaborer les règlements que vous souhaitiez mettre en place, et l'industrie verra ce qu'elle peut faire.

Si les règlements sont stricts au point de paralyser nos processus, de nous empêcher d'agir ou de mettre fin à nos opérations sur une longue période, ils auront des effets négatifs qui auront de graves répercussions sur l'industrie. En revanche, je pense qu'une réglementation efficace et réalisable contribuerait à lui donner l'orientation que nous souhaitons qu'elle prenne. Et comme vous l'avez dit, elle inspirerait confiance aux investisseurs.

Si les gouvernements fédéral et provinciaux ne parviennent pas à s'entendre sur les chiffres et que ces mésententes occasionnent des délais d'approbation à n'en plus finir sur le plan environnemental, peu importe que nous adoptions ou non des règlements, nous aurons des problèmes d'approvisionnement qui pourraient également avoir de graves conséquences.

Mme Christie : L'un des éléments clés est de garder à l'esprit l'objectif que nous essayons d'atteindre. Il ne faut pas perdre cela de vue. Nous passons beaucoup de temps à rechercher l'outil idéal.

Si nous pouvons atteindre notre objectif, que ce soit au plan de la réduction des émissions de mercure ou quel qu'il soit, que ce soit par l'entremise d'actions volontaires ou réglementaires, je n'ai pas de préférence.

Je pense que les actions volontaires ont eu une très mauvaise publicité du fait que les gens pensent que rien ne sera fait sur une base volontaire. Si nous examinons le bilan de certaines industries autour de cette table, notamment, nous constatons que les actions volontaires ont donné de très bons résultats. Il y a cette solidarité et cette volonté de relever des défis derrière l'action volontaire qui offre de meilleures chances d'améliorer les choses pour l'industrie. L'action volontaire peut jouer un rôle vraiment important.

Les standards pancanadiens sont appliqués sur une base volontaire et je conseillerais aux membres du comité concernés de bien les examiner et de les appliquer dans leur secteur. Vous constaterez probablement dans la plupart des cas qu'ils sont devenus obligatoires aux termes des systèmes de réglementation de leurs provinces.

C'est l'élément clé à mon avis : ne pas perdre de vue cet objectif et l'atteindre à partir de l'un ou l'autre des instruments. Il y a de toute évidence place à des mesures réglementaires; cela facilite le maintien de règles de jeu équitables, ainsi qu'un membre l'a mentionné, et l'atteinte d'autres objectifs, mais il y a encore une place pour l'action volontaire. Il ne faudrait pas écarter cette possibilité.

M. Adams : Je ne veux pas répéter tout ce que M. Nantais a dit, mais j'appuis ses commentaires. Néanmoins, il faudrait peut-être accorder plus d'importance aux mécanismes volontaires en Amérique du Nord, là où les industries ont été intégrées. Les mécanismes volontaires ont permis à l'industrie canadienne de l'automobile d'atteindre des standards nationaux parmi les plus stricts au monde et ils ont été harmonisés aux standards

U.S. emissions standards. Perhaps there is a greater role for a voluntary memorandum of understanding, and that type of approach, where you have integrated industries.

The Chairman: A cynic would say most industries enter into voluntary standards agreements under the threat of something else or in preference to something else.

I want to follow Ms. Christie's suggestion to take it down to the plant level and address the question to Ms. Laurie-Lean.

The Hudson Bay smelter at Flin Flon is responsible, however little they are in the aggregate, for a fifth of the mercury emissions that are anthropogenic in Canada. Applying Canada-wide Standards did not work there. That particular smelter has been targeted, perhaps rightly or wrongly or with justification, but addressing that particular plant in that way belies the concept of Canada-wide Standards. Or, is it a matter of cutting that part of a hedge that is sticking up too far to everyone else's level?

Ms. Laurie-Lean: I am not sure what you mean, because they are subject to provincial regulations. They have done a lot voluntarily. I read the testimony of Anna Tilman where she pointed out where the Hudson Bay smelter has gone from 20 tonnes a year to 1.5 tonnes a year. While that may still be a big number, going from 20 tonnes to 1.5 tonnes is a big decrease.

I am not sure what the reference is to the Canada-wide Standards. The company is subject to the pollution prevention planning notice under the Canadian Environmental Protection Act.

The Chairman: They are, and maybe I am wrong in characterizing the recent regulations that have been applied to them as a target. Maybe I misunderstood that. It seems to me that the Flin Flon plant was singled out in respect of the required plan. Have I got that wrong?

Ms. Laurie-Lean: They were all singled out. That is basically how you characterize it, because the pollution prevention planning order notice had targets specific to each facility: an absolute number each facility had to achieve for particulate matter in SO₂. That is a factor to consider.

In the context of mercury, I think the Canada-wide Standard was referenced as the factor to consider. The issue becomes twofold. One is, we are not really sure how these pollution prevention planning notices, plans and declarations all work, and whether you describe that as a regulatory tool or a semi-squishy tool: it has both a voluntary and an involuntary aspect.

américains. Il y aurait peut-être lieu d'accorder plus de place aux protocoles d'entente conclus sur une base volontaire et à d'autres d'approche de ce genre pour les industries intégrées.

Le président : Si nous voulions faire preuve de cynisme, nous pourrions dire que la plupart des industries respectent les standards sur une base volontaire, sous la menace d'autre chose ou parce qu'ils préfèrent telle autre entente.

Je souscris à la suggestion de Mme Christie de ramener la question au niveau des centrales. Je vais donc m'adresser à Mme Laurie-Lean.

La fonderie exploitée par Hudson Bay, à Flin Flon, est responsable du cinquième des émissions de mercure anthropiques au Canada, bien que la place qu'elle occupe dans l'ensemble de ce secteur soit modeste. Les standards canadiens n'ont guère donné de résultats dans ce cas. Cette fonderie a été ciblée, à raison ou à tort, mais il n'en demeure pas moins qu'elle remet en question la notion selon laquelle les standards pancanadiens donnent de bons résultats. Ou peut-être faut-il trancher cette part d'incurie qui entache la réputation des autres parties concernées?

Mme Laurie-Lean : Je ne suis pas certaine de ce que vous voulez dire. Cette société est assujettie à des règlements provinciaux et elle a pris énormément de mesures sur une base volontaire. J'ai lu le témoignage d'Anna Tilman qui a signalé que la fonderie de la Baie d'Hudson est passée de 20 tonnes d'émissions à 1,5 tonne par année. Même si c'est encore beaucoup, elle a tout de même considérablement diminué ses émissions.

Je ne sais trop en ce qui a trait aux standards pancanadiens. Cette société est assujettie à l'avis relatif au plan de prévention de la pollution, aux termes de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement.

Le président : Elle est effectivement assujettie à ce plan et j'ai peut-être tort de prétendre que les règlements récemment appliqués visaient plus précisément cette société. J'ai peut-être mal compris. Il me semble que ce plan visait précisément l'usine de Flin Flon. Est-ce que je me trompe?

Mme Laurie-Lean : Elles ont toutes été ciblées. En somme, c'est ainsi qu'il faut voir les choses, parce que l'avis relatif au plan de prévention de la pollution établit des objectifs précis pour chaque installation. Chacune devait réduire ses émissions de matières particulaires dans le SO₂ à un niveau bien précis. C'est le facteur dont il faut tenir compte.

Pour ce qui est du mercure, je pense que les standards pancanadiens ont été considérés comme étant le facteur à prendre en considération. Il y a deux façons de voir cela. D'une part, nous ne sommes vraiment pas certains de la manière dont fonctionnent tous ces avis, ces plans et ces déclarations en matière de prévention de la pollution et, d'autre part, nous ne savons pas s'il s'agit vraiment d'un outil de réglementation ou si ce n'est que de la frime. Ils comportent un volet volontaire et un volet obligatoire.

The reason that the Manitoba facilities are mentioned is because of their location; they do not have sulphur capture because they do not generate acid. There are certain options for dealing with mercury and other substances that are uneconomical or technically impossible there.

Compared to other plants in Canada, the technical and economic options for both facilities in northern Manitoba are very different. You get into a discussion of what the alternatives are and what you should do about it. I would not want to enter into those kinds of discussions of one member versus another member but it will be evident in the pollution prevention plans that they will declare on in November.

The Chairman: Out of curiosity, and you referred to it, Ms. Laurie-Lean and Mr. White, scrubbers, which contain charcoal and the like, can incidentally or intentionally soak up mercury. What happens to the charcoal once it soaks up the mercury, given that we cannot destroy it or create it? What do they do with did? Do they bury it and hope that it does not come back?

Mr. White: There are two separate processes. We can build a plant that contains a wet scrubber. If we happen to have mercury with a large component of mercury salts, the scrubber will remove those salts by dissolution in the water in the scrubber. That is then cleaned up and disposed of in a landfill site.

The Chairman: How is that cleaned up in a landfill? Is the captured mercury buried in a landfill?

Mr. White: Yes, it is buried as part of the ash residue from the plant. I have seen a number of landfills built specifically to prevent the ash from leaching this material into the ground. The sites have impermeable barriers between the bottom of the landfill and the ash.

We could use activated carbon, which is not used yet, but testing for the process is underway. For example, if the U.S. were to regulate that mercury had to be reduced, utilities would be forced to do make changes to their disposal system quickly, so the industry has been looking at what can be done. Activated carbon injection, whereby a carbon is injected into the back end of the emissions, will capture mercury, depending on how much carbon is injected. It is a quite expensive process and there are technical problems associated with the process. The activated carbon would then be collected and disposed of in a landfill site. The process must take the mercury out of the emissions, put it into something that has much less volume than the emissions have and then move it to an area where we can maintain control of it for long periods of time.

The Chairman: I hope that they are very long periods of time.

Mr. White: It is not the case that this does not occur naturally. The point is that we are talking about a higher concentration in a particular area.

Si les installations du Manitoba sont mentionnées, c'est en raison de l'endroit où elles se situent; elles n'ont pas de système de récupération du soufre, parce qu'elles ne génèrent pas d'acide. Certaines options visant à traiter les problèmes liés au mercure ne sont pas économiques ou sont techniquement irréalisables à cet endroit.

Les options sur le plan technique et économique pour ces deux usines du nord du Manitoba sont très différentes des autres usines canadiennes. On discute des différentes approches et de ce qu'il faut faire à cet égard. Je ne voudrais me lancer dans des affrontements personnels, mais il est évident que ces questions devront être débattues lors de la mise en œuvre de leur plan de prévention de la pollution prévue en novembre.

Le président : Par curiosité, vous avez parlé, madame Laurie-Lean et madame White, des dépoussiéreurs qui contiennent du charbon, et cetera, qui peut avoir accidentellement ou intentionnellement trempé dans le mercure. Que se passe-t-il avec le charbon, une fois qu'il a trempé dans le mercure, sachant que nous ne pouvons ni le détruire ni le créer? Que fait-on avec? L'enterre-t-on dans l'espoir qu'il ne refera pas surface?

M. White : Il existe deux processus. Nous pouvons construire une usine munie d'un dépoussiéreur humide. Si le mercure contient beaucoup de sels de mercure, le dépoussiéreur éliminera ces sels par dissolution. Il sera ensuite nettoyé et les déchets seront déversés dans un site d'enfouissement.

Le président : Comment procède-t-on? Déverse-t-on le mercure dans les sites d'enfouissement?

M. White : Effectivement, il est enfoui sous terre avec les résidus de cendres de l'usine. J'ai vu certains sites d'enfouissement précisément conçus pour éviter que ces cendres ne s'infiltrant dans le sol. Les sites ont des limites étanches entre la base du site d'enfouissement et les cendres.

Nous pourrions utiliser du charbon activé; cela ne se fait pas encore, mais des tests sont en cours. Par exemple, si les États-Unis adoptaient un règlement visant la réduction du mercure, les services d'utilité publique seraient tenus d'apporter rapidement des changements à leur système d'élimination des déchets, afin que l'industrie ait le temps de s'ajuster. Le processus d'injection de charbon activé en fin de cycle permet le captage de mercure, selon la quantité de charbon injecté. Ce processus est très coûteux et il présente des problèmes techniques. Le charbon activé est ensuite capté et déversé dans un site d'enfouissement. Le processus doit éliminer le mercure des émissions, le disposer dans quelque chose de beaucoup moins volumineux que les émissions et le stocker dans un endroit où il peut être maintenu sous contrôle sur de longues périodes.

Le président : J'espère que ce sont de très longues périodes.

M. White : Il est faux de dire que cela ne se produit pas naturellement. En fait, nous parlons de plus fortes concentrations dans un secteur particulier.

The Chairman: I have one additional question. Ms. Christie, you talked about the unreliability of continuous emissions monitoring systems. Can we look forward to a more reliable system that will be useful to your industry? Is someone moving in that direction?

Ms. Christie: A great deal of work is being done in this area in the United States and in Canada. A couple of our companies have demonstration units in place. They are finding some good results when the system is first set up but, over time, there are significant maintenance issues associated with these demonstration units, so the finding is that they are not reliable over time. Hopefully we will be able to increase that reliability but we do not anticipate that happening over the next couple of years. Despite the significant amount of work being done in this area, we do not know whether we will achieve the desired results by 2010. It might take until 2012 or so to develop units that work reliably over the long term.

The Chairman: Thank you. The committee might have additional questions arising as a result of either this or some other aspect of its study on the CEPA. I hope that you will permit us to communicate those questions in writing. Should you think of anything you would like to add to your testimony today, please send the information to the clerk of the committee.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, October 26, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8 a.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c.33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[English]

The Chairman: Good morning. Over the last few months, the committee has held a number of scoping meetings on the Canadian Environmental Protection Act (1999) before deciding how best to proceed with our review of that act. We have decided to examine this sprawling act by analyzing three case studies to help determine how, in what ways and how effectively the act protects Canadian citizens from the detrimental health effects known to result from exposure to the substances. The first case study will focus on mercury.

Appearing before us today on behalf of the Canadian Dental Association is Wayne Halstrom, president, and Benoit Soucy, director of membership and professional services. We later hope to meet with Bob Watts from the Assembly of First Nations.

My name is Tommy Banks, I am from Alberta, and I am the chair of the committee. Senator Cochrane, the deputy chair of the committee, is from Newfoundland and Labrador. She holds a master's degree in education from St. Francis Xavier University.

Le président : J'ai une autre question. Madame Christie, vous avez parlé de la non-fiabilité des systèmes de surveillance des émissions. Pouvons-nous envisager la mise au point de systèmes qui pourraient être utiles à votre industrie? Y a-t-il des efforts déployés en ce sens?

Mme Christie : Beaucoup de travaux sont effectués dans ce secteur aux États-Unis et au Canada. Deux ou trois sociétés ont déjà mis des unités de démonstration en place. Elles ont obtenu de bons résultats au tout début, mais il est très difficile d'en assurer la maintenance et elles finissent par ne plus être aussi fiables avec le temps. Nous espérons être en mesure d'accroître leur fiabilité, mais nous ne prévoyons pas être en mesure de le faire avant deux ou trois ans. Malgré la quantité d'efforts déployés en ce sens, nous ne savons pas si nous parviendrons aux résultats souhaités d'ici 2010. Ce ne sera peut-être pas avant 2012 que nous aurons développé des unités fiables à long terme.

Le président : Merci. Les membres du comité ont peut-être des questions additionnelles à ce sujet ou sur certains autres aspects de notre étude de la LCPE. J'espère que vous nous permettrez de vous transmettre ces questions à l'écrit. Si vous souhaitez ajouter quoi que ce soit à votre témoignage d'aujourd'hui, je vous demanderais de faire parvenir l'information au greffier du comité.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 26 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 8 heures afin d'examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Bonjour. Au cours des derniers mois, le comité a tenu de nombreuses réunions d'établissement de la portée des incidences relativement à la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999) avant de choisir la meilleure procédure pour l'examiner. Nous avons décidé d'examiner cette loi volumineuse en analysant trois études de cas afin d'établir comment, de quelle façon et dans quelle mesure la LCPE protège les Canadiens des effets nocifs attribués à l'exposition aux substances toxiques. La première étude de cas porte sur le mercure.

Comparaissent devant nous aujourd'hui Wayne Halstrom, président de l'Association dentaire canadienne, l'ADC, et Benoit Soucy, directeur, Services aux membres et professionnels. Nous espérons par la suite rencontrer Bob Watts de l'Assemblée des Premières nations.

Je m'appelle Tommy Banks, je viens de l'Alberta et suis le président du comité. Quant au sénateur Cochrane, vice-présidente du comité, elle vient de Terre-Neuve-et-Labrador. Elle est titulaire d'une maîtrise en éducation de l'Université St. Francis Xavier.

She also serves on the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, and the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans. She is very busy.

Senator Willy Adams, from Nunavut, was appointed to the Senate in 1977. He is an electrician and businessman by trade. His entrepreneurial ventures have included serving as owner of Kudlik Electric Limited, Kudlik Construction Limited, Polar Bear Cave Investments and Nanuq Inn at Rankin Inlet. He also serves as a member of the Standing Senate Committee on Fisheries and Oceans and on the Standing Senate Committee on Transport and Communications.

Senator Tardif, of Alberta, has long been recognized as one of Canada's foremost advocates and defenders of minority, linguistic and cultural rights, and for her considerable contribution in both secondary and post-secondary education. She was appointed to the Senate in 2005, and she is currently a member of the Standing Senate Committee on Official Languages and the Standing Committee on Rules, Procedures and the Rights of Parliament.

Gentlemen, please proceed with your opening presentation.

Wayne Halstrom, President, Canadian Dental Association: Good morning, ladies and gentlemen. Thank you very much for inviting the Canadian Dental Association to speak to you today on the Canadian Environmental Protection Act. The CDA represents nearly 19,000 dentists across Canada. It has as its mission to act as the national voice for dentistry, dedicated to the advancement and leadership of a unified profession and to the promotion of optimal oral health as an essential component of general health.

Since there was relatively little time since our invitation to this meeting, we have not had the opportunity to prepare an extensive written report. However, let me assure you that we will be more than happy to follow up with any information that you may require beyond what I will explain in my remarks today or that we are able to provide in our question period.

I have been asked to explain dentistry's use and management of mercury, as well as the relationship of this management to the Canadian Environmental Protection Act. I will begin with how mercury is used by dentistry.

Dental amalgam represents the main use of mercury by dentists. We have other uses in common with other health occupations, particularly in medical devices to measure blood pressure, temperature and as a preservative agent. Since we usually adopt recommendations produced for physicians for those devices, I will limit my discussions to dental amalgam.

Dental amalgam is a stable alloy of mercury, silver and tin, as well as other materials. It has been used as a filling material for more than 150 years. It is a flexible, durable, inexpensive material that functions very well. The safety record for dental amalgam

Elle siège également au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie et au Comité sénatorial permanent des pêches et des océans. Elle est très occupée.

Le sénateur Willy Adams, du Nunavut, a été nommé au Sénat en 1977. Il est électricien et homme d'affaires. Il a, entre autres, été propriétaire de Kudlik Electric Limited, de Kudlik Construction Limited, de Polar Bear Cave Investments et de Nanuq Inn à Rankin Inlet. De plus, il est membre du Comité sénatorial permanent des pêches et des océans et du Comité sénatorial permanent des transports et des communications.

Le sénateur Tardif, de l'Alberta, est reconnue depuis longtemps comme l'une des principales championnes des droits linguistiques et culturels des minorités au Canada. Elle est aussi connue pour son importante contribution aux domaines de l'éducation secondaire et postsecondaire. Elle a été nommée au Sénat en 2005 et est actuellement membre du Comité sénatorial permanent des langues officielles et du Comité permanent du Règlement, de la procédure et des droits du Parlement.

Messieurs, nous vous écoutons.

Wayne Halstrom, président, Association dentaire canadienne : Bonjour mesdames et messieurs. Merci beaucoup d'avoir invité l'Association dentaire canadienne à s'exprimer devant vous aujourd'hui relativement à la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. L'ADC représente près de 19 000 dentistes d'un océan à l'autre du Canada. Elle a comme mandat de jouer le rôle de porte-parole national des professionnels de la dentisterie, dévouée à l'avancement et au leadership d'une profession unifiée, et à la promotion de la santé bucco-dentaire en tant qu'élément essentiel de l'état général de santé.

Étant donné que nous n'avons été invités que récemment à cette réunion, nous n'avons pas eu le temps de rédiger un rapport détaillé. Cependant, je peux vous garantir que nous serons très heureux de vous transmettre tout renseignement dont vous pourriez avoir besoin, en plus des explications que je vais vous donner dans mon exposé aujourd'hui ou que nous serons en mesure de vous communiquer pendant la période des questions.

On m'a demandé d'expliquer la façon d'utiliser et de gérer le mercure en dentisterie ainsi que le rapport entre cette gestion et la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Je vais donc commencer par expliquer comment on utilise le mercure en dentisterie.

L'amalgame dentaire reste la principale forme d'utilisation du mercure par les dentistes. Cependant, il est également utilisé dans des instruments médicaux pour mesurer la pression artérielle, prendre la température et servir d'agent de conservation. Puisque nous nous conformons aux recommandations d'utilisation des instruments destinées aux médecins, je limiterai mes propos à l'amalgame dentaire.

L'amalgame dentaire est un alliage stable composé de mercure, d'argent et d'étain ainsi que d'autres métaux. Il est utilisé comme matériau d'obturation depuis plus de 150 ans. Il est flexible, durable, économique et facile d'utilisation. De plus, il est jugé

goes back as long as the material itself. In spite of the relatively casual handling of mercury in the early years, its safety remains something we are proud of.

More recently, research has determined that, in fact, very small amounts of vapour do emit from fillings over time. However, even in individuals with numerous fillings, the cumulative amount is still well below any threshold that would cause secondary health effects. Nevertheless, as a result of the concerns about mercury, dental amalgam has been researched extensively and exhaustively by numerous dental and medical organizations in many countries around the world. The results of that research overwhelmingly point to the safety of the material. Even when dentists are used as a study group, due to their much more extensive exposure to amalgam, secondary health effects are exceedingly rare. Major creditable scientific organizations, including Health Canada, the Canadian Dental Association, the American Dental Association, the World Health Organization and many others, have investigated dental amalgam and continue to support its availability as a filling material.

This is not to say that there is no controversy in relation to the use of mercury by dentistry. There is definite political pressure being applied by special interest groups and some practitioners to ban dental amalgam. This pressure is based on opinion and assumption, and is unsupported by scientific evidence.

Although there have been many advancements in dentistry over the years and many new materials have been introduced, there is currently no other filling material that can be considered a true replacement for dental amalgam. Currently available alternatives are either less durable, have more negative side effects, are significantly more expensive or generally lack some of the desirable properties of an ideal filling material. Although we have made great advancements in public education, we are not yet at the point where dental disease and cavities have been eliminated. Unfortunately, it remains a problem, especially in lower socioeconomic groups that have a special need for a long-lasting and relatively inexpensive restorative material.

Now I would like to move to the management of mercury in the dental office. In the past, dentists used bulk mercury that needed to be measured in the dental office before it was mixed with the shavings of tin and silver. In those days, the risk of mercury spillage and manipulation errors could lead to excess mercury in the mixed amalgam, and that was a real possibility. Fortunately, modern dental amalgam has little in common with the material produced in those early days. It comes pre-measured in factory-sealed capsules, a form that virtually eliminates the risk of significant mercury spillage and guarantees an ideally proportioned mix. In addition, as a result of the patients' demand for tooth-coloured, restorative materials, the daily use of amalgam is consistently declining, meaning that the amount

sécuritaire depuis le début de son utilisation. Même si les mesures de sécurité prises au début de l'utilisation du mercure étaient relatives, nous sommes néanmoins fiers de l'innocuité de ce métal.

Plus récemment, les recherches ont corroboré que, en fait, au fil du temps, des petites quantités de vapeur de mercure se dégagent des obturations. Cependant, même chez les personnes ayant de multiples obturations, la quantité totale de vapeurs reste nettement inférieure au seuil à partir duquel le mercure cause des effets secondaires sur la santé. Néanmoins, en raison des préoccupations au sujet du mercure, de nombreux organismes du domaine dentaire et médical font des recherches approfondies sur l'amalgame dentaire, et ce partout dans le monde. La vaste majorité des résultats de ces recherches confirment que l'utilisation de l'amalgame est sécuritaire. Même si on étudie les dentistes, en raison de leur exposition beaucoup plus grande à l'amalgame, les effets secondaires sur la santé sont extrêmement rares. Les principaux organismes scientifiques reconnus, notamment Santé Canada, l'Association dentaire canadienne, l'Association dentaire américaine et l'Organisation mondiale de la Santé, ont fait des recherches sur l'amalgame dentaire et appuient toujours son utilisation comme matériau d'obturation.

Cela ne veut pas dire que la controverse autour de l'utilisation du mercure par les dentistes soit inexistante. Des groupes d'intérêts particuliers et certains praticiens exercent des pressions politiques afin d'interdire son utilisation. Ces pressions, fondées sur l'opinion et des suppositions, ne sont pas corroborées par des preuves scientifiques.

Bien qu'avec les années nous ayons eu l'occasion d'assister à beaucoup de percées dans le domaine de la dentisterie et que de nombreux matériaux novateurs aient fait leur apparition, actuellement, aucun autre matériau d'obturation ne peut vraiment remplacer l'amalgame dentaire. Les solutions de rechange sur le marché soit n'offrent pas la même durabilité, entraînent plus d'effets secondaires et coûtent beaucoup plus cher, soit ne possèdent pas les propriétés qu'on souhaiterait idéalement retrouver dans un matériau d'obturation. Bien que nous ayons fait des progrès considérables dans l'éducation du public, on est encore aux prises avec les maladies bucco-dentaires et les caries. Malheureusement, le problème persiste, plus particulièrement chez les groupes socioéconomiquement défavorisés qui ont besoin d'un matériau d'obturation durable et relativement peu coûteux.

Je voudrais maintenant passer à la manipulation du mercure dans le cabinet dentaire. Par le passé, le dentiste utilisait le mercure en grosse quantité et devait le mesurer dans son cabinet avant de le mélanger à l'étain et à l'argent. À cette époque, le risque de déversement de mercure et les erreurs de manipulation pouvaient vraiment se traduire par un excès de mercure dans l'amalgame préparé. Heureusement, l'amalgame dentaire moderne est à l'opposé du matériau fabriqué à cette époque. Aujourd'hui, il se présente sous forme de capsule scellée à l'usine et prémésurée, ce qui élimine pratiquement le risque de déversement de mercure et garantit un mélange idéal. De plus, puisque les patients demandent au dentiste des matériaux d'obturation de la même couleur que leurs dents, les dentistes

of mercury used in dental offices is also declining. Also, not all dentists use or remove dental amalgam, for instance orthodontists, oral surgeons and so on.

This brings me to the part of the presentation that is most relevant to your discussions, since it touches on the Canadian Environment Protection Act. Under CEPA, since 1999, the Canadian government maintains an inventory of mercury emissions to the environment through the National Pollutant Release Inventory, NPRI. After that amendment to CEPA, reporting requirements for mercury were amended to include any person or enterprise that manufactures, produces or otherwise uses five kilograms or more annually of mercury. Dentists are exempted from this reporting requirement to minimize the paperwork burden of establishing that most dental clinics generate less than the minimum reporting quantity. This fact was confirmed with the dental community during the consultative discussions leading to the NPRI amendment in December of 1999.

In all applications, including waste management, mercury and dental amalgam are far from identical. As you may know, one of the basic techniques for the management of any hazardous waste is immobilization — the process of combining waste with other substances to create a stable compound in order to make it safe for disposal. As I mentioned earlier, mixing mercury with silver, copper and tin creates a stable alloy. If it were economically feasible on the scale needed, this might constitute a reasonable way to immobilize mercury to make it safe for disposal. This point is critical, because it clearly illustrates that mercury in dental amalgam is contained. It is not free to roam around the environment and become bio-available and contaminate water and fish.

Nevertheless, dentistry is a profession with a mantra of prevention. Dentistry has applied the principle to reduce even the smallest risk. In fact, any time science has determined some element of risk from dental practice or materials, dentists have been keen to find alternatives and to act as responsible environmental citizens.

A good example was the Canadian Dental Association's willingness to engage on a voluntary basis with Environment Canada and sign in 2002 a memorandum of understanding respecting the implementation of the Canada-wide Standard on mercury for dental amalgam waste. Adopted in 2001, the Canada-wide Standard for mercury in dental amalgam proposed to adopt a national reduction target based on best management practices. The goal was to achieve a 95 per cent national reduction in mercury releases from amalgam waste by 2005 from a base year of 2000.

utilisent de moins en moins d'amalgame et, en conséquence, ils recourent moins au mercure. De plus, seuls certains dentistes utilisent l'amalgame dentaire ou l'extraient. Par exemple les orthodontistes, les chirurgiens stomatologistes et ainsi de suite ne s'en servent pas.

J'en arrive donc à la partie de mon exposé à la plus pertinente quant à vos discussions, puisqu'elle concerne la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Depuis 1999, en vertu de la LCPE, le gouvernement canadien dresse un inventaire des quantités de mercure rejetées dans l'environnement, à l'aide de l'Inventaire national des rejets de polluants, l'INRP. Après la modification de la LCPE, les exigences de déclaration relativement au mercure ont fait l'objet d'un amendement qui s'applique à toute personne ou entreprise qui fabrique ou produit du mercure, ou qui en utilise au moins cinq kilogrammes par an. Les dentistes n'ont pas à se plier à cette exigence de déclaration, afin de réduire les formalités administratives visant à prouver que les cliniques dentaires produisent moins de cinq kilogrammes de mercure par an. Cela a été confirmé en décembre 1999 auprès des professionnels de la dentisterie, pendant les consultations qui ont abouti à l'amendement de l'INRP.

Peu importe le champ d'application, y compris la gestion des déchets, tout différencie le mercure de l'amalgame dentaire. Comme vous le savez peut-être déjà, l'immobilisation, c'est-à-dire le processus qui consiste à combiner les déchets à d'autres substances afin de créer un composé solide et ainsi le rendre sécuritaire pour l'élimination, est l'une des techniques de base de gestion des déchets dangereux. Comme je l'ai mentionné, en mélangeant du mercure avec de l'argent, du cuivre et de l'étain, on crée un alliage solide. Si, à l'échelle qui nous intéresse, cela s'avérerait réalisable du point de vue économique, il pourrait s'agir d'une bonne solution pour immobiliser le mercure et le rendre sécuritaire pour l'élimination. Cette question est cruciale, car elle illustre que le mercure dans l'amalgame dentaire est confiné. Il ne peut pas se répandre dans l'environnement, devenir biodisponible et contaminer l'eau et les poissons qui y vivent.

La prévention a un caractère sacré pour les dentistes. L'objectif des dentistes est de réduire les risques, si minimes soient-ils. En fait, chaque fois que la science confirme la présence de certains risques liés à la pratique de la dentisterie ou aux matériaux utilisés par les dentistes, ces derniers se montrent prêts à trouver des solutions de rechange et à se comporter en citoyens responsables, respectueux de l'environnement.

Voici un bon exemple : l'Association dentaire canadienne s'est engagée volontairement auprès d'Environnement Canada et a signé, en 2002, un protocole d'entente visant à mettre en œuvre des normes pancanadiennes relativement au mercure présent dans les déchets d'amalgame dentaire. Ces normes, adoptées en 2001, proposent d'adopter un objectif national de réduction de la présence de mercure, fondé sur les pratiques exemplaires de gestion. À l'échelle nationale, l'objectif était de réduire de 95 p. 100 les émissions de mercure issues des résidus d'amalgame, entre l'année de base 2000 et 2005.

In this case, best management practices essentially boil down to the installation, use and maintenance of an amalgam separator certified to meet the relevant ISO standard, a device that dentists install in their water systems to trap small particles of amalgam that would otherwise be washed away during placement or removal. Amalgam separators are so effective that they can easily meet and exceed the 95 per cent reduction target. Since the signing of the memorandum of understanding, there has been considerable movement towards adopting this technology. Although the MOU is voluntary, dental regulatory authorities in some provinces have introduced regulations to mandate the use of these separators. We are still in the reporting stage of the follow-up period for this agreement, so I am unable to give you numbers on its uptake. However, I can assure you that this technology is more than sufficient to give this committee and CEPA peace of mind with respect to management of amalgam waste in dentistry.

I and my colleague are happy to answer any questions you may have.

The Chairman: Mr. Soucy, would you like to add anything?

Benoit Soucy, Director, Membership and Professional Services, Canadian Dental Association: No, I think that was a good tour of the issue. If you have any questions, we would be happy to try to answer them.

The Chairman: What you have said sounds reassuring. As you have said, there have been questions asked about this subject. It is one of the few ways in which Canadians knowingly come into contact with mercury, and the subject has caught the attention of many Canadians. Your reassurances are welcome.

Senator Adams: Thank you. You say mercury is mixed with other metals. Is that to make the mercury harder? How do those metals work together?

Mr. Halstrom: That is correct. The mixing binds the material, but I will turn that question to my expert here.

Mr. Soucy: Because mercury is liquid at room temperature, it is used to create a paste with the other metals that are used for the composition of amalgam. Once it has been mixed, it crystallizes together, and it sets to create that stable alloy. It is not a chemical reaction. It is a mixing of all the elements together, an alloying process.

Senator Adams: Are there any risks of toxicity in the mixture of metals? Have they tried other materials? We know that mercury alone is toxic. Is there a risk from brushing your teeth for many years and then finding out it has affected your health?

Pour atteindre cet objectif, les pratiques exemplaires de gestion se résument pour l'essentiel à l'installation, à l'utilisation et à l'entretien d'un séparateur d'amalgame certifié afin de respecter les normes ISO applicables; il s'agit d'un appareil que les dentistes installent à même leur système d'alimentation en eau afin de récupérer les infimes particules d'amalgame qui, autrement, seraient emportées pendant la mise en place ou l'extraction de l'amalgame. L'efficacité des séparateurs d'amalgame est telle qu'ils peuvent sans problème respecter l'objectif, soit une réduction de 95 p. 100, et même de le dépasser. Depuis la signature du protocole d'entente, les divers intervenants ont pris des mesures en faveur de l'adoption de cette technologie. Bien que l'adhésion au PE soit facultative, les organismes de réglementation de la dentisterie de certaines provinces ont édicté des règlements en vue de rendre l'utilisation de ces séparateurs obligatoire. Nous en sommes toujours à la rédaction du rapport relatif au suivi du protocole d'entente et il m'est donc impossible de vous fournir des données quant à sa mise en application. Cependant, je peux vous garantir que l'efficacité de cette technologie arrivera facilement à rassurer le présent comité et les responsables de la LCPE en ce qui touche la gestion des résidus d'amalgame en dentisterie.

Mon collègue et moi sommes disposés à répondre à toutes vos questions.

Le président : Monsieur Soucy, voudriez-vous ajouter quelque chose?

Benoit Soucy, directeur, Services aux membres et services professionnels, Association dentaire canadienne : Non, je crois qu'on a fait le tour de la question. Si vous avez des questions, nous serions heureux d'essayer d'y répondre.

Le président : Ce que vous venez de dire est rassurant. Comme vous venez de le dire, ce sujet a soulevé certaines questions. Il s'agit d'une des rares façons par lesquelles les Canadiens entrent sciemment en contact avec le mercure et le sujet a attiré l'attention de nombre d'entre eux. Vos propos rassurants sont les bienvenus.

Le sénateur Adams : Merci. Vous dites que le mercure est mélangé à d'autres métaux. Est-ce pour faire durcir le mercure? Quelle est l'interaction entre ces différents métaux?

M. Halstrom : C'est exact. Le mélange lie le matériau, mais je renvoie la question à notre expert ici présent.

M. Soucy : Étant donné que le mercure est liquide à la température ambiante, on l'utilise pour créer une pâte avec les autres métaux qui font partie de la composition de l'amalgame. Après le mélange, les métaux se cristallisent, et le mélange prend, ce qui crée cet alliage solide. Il ne s'agit pas d'une réaction chimique, mais plutôt d'un mélange de tous les éléments, en fait, d'un processus d'alliage.

Le sénateur Adams : Y a-t-il un risque quelconque quant à la toxicité dans le mélange des métaux? A-t-on déjà essayé d'autres matériaux? Nous savons tous que le mercure, utilisé seul, est toxique. Est-il risqué de se brosser les dents pendant de nombreuses années pour finalement se rendre compte que cela affecte la santé?

Mr. Soucy: Again, the mercury used for the amalgamation is mostly bound in the amalgam and is not available to be released. We have used the material for 150 years. Everybody thought that no mercury was being released. The only thing that changed is that the instrumentation for measuring mercury became better. Eventually, we made instrumentation that was sensitive enough to measure the very small quantities of mercury vapours that are released through, first, the corrosion of the amalgam. The mouth is a harsh environment, and anything metal you put there will tend to corrode, so a corrosive process takes place. There is also simply the wear from chewing on the amalgam. Both of these processes can release a very small amount of mercury vapour. That vapour is mostly exhaled, so it is not absorbed by the patient. It is too small to be an environmental concern.

The concern is the mercury that remains bound within the amalgam, and that is why we have put in place all those efforts to ensure that once the amalgam has served its useful purpose, it is not simply released out of control.

Senator Adams: Are people doing research on other materials? Technology has made huge advances through the use of computers. I have a ring here that comes from a walrus tooth. Is there any other similar material that we could use to chew and that would survive in the mouth?

Mr. Soucy: As far as areas of material being looked at, metals are a good class of materials to use in the mouth because they are solid enough to survive the environment, but they are not extremely hard so when you chew on them it feels comfortable.

The other area is ceramics, things like porcelain. These materials break easily, and when you chew, they are too hard. They are not very comfortable. Plastics have a lot of desirable properties, but they do not last long. The last hope is bioengineering. We hope that through bioengineering we can reconstitute materials that look like the tooth structure. We are not there yet. A lot of research is being conducted right now to engineer parts of teeth genetically, but that does not work at this point. That is the best area for an alternative to amalgam.

Senator Adams: We heard from the automotive and electrical associations a couple of days ago, and we talked about mercury coming from other things. The dental products that you use are not the same. Their mercury is up in the air. The mercury to fill your teeth is not out in the air dropping down on you. The mercury in your teeth will not give you cancer. As you say, you have been using it for 150 years, so there must be a difference between mercury in the air and mercury in your teeth and body.

M. Soucy : Encore une fois, le mercure utilisé dans l'amalgamation est en grande partie lié à l'amalgame et ne peut pas s'en dégager. Nous utilisons ce matériau depuis 150 ans. Tout le monde pensait qu'aucune quantité de mercure ne se dégageait de l'amalgame. La seule chose qui a changé, c'est l'amélioration de l'instrumentation de mesure des quantités de mercure. Nous avons fini par fabriquer des instruments suffisamment sensibles pour mesurer d'infimes quantités de vapeurs de mercure qui se dégagent surtout par la corrosion de l'amalgame. La bouche est un « milieu » acide qui a toujours tendance à faire corroder les métaux; on a donc affaire à un processus de corrosion. En outre, l'amalgame s'utilise par le simple fait de mastiquer. Il n'est pas exclu que ces deux processus dégagent de très petites quantités de vapeurs de mercure. La personne expire la majeure partie de ces vapeurs, elle ne l'absorbe donc pas. Les quantités sont trop infimes pour constituer une préoccupation environnementale.

Ce qui nous préoccupe, c'est le mercure qui reste lié à l'amalgame; c'est la raison pour laquelle nous avons déployé tant d'efforts pour garantir que l'élimination de l'amalgame ayant servi soit contrôlée.

Le sénateur Adams : Est-ce qu'on fait des recherches sur d'autres matériaux? Grâce aux ordinateurs, la technologie a fait d'énormes progrès. Par exemple, j'ai ici une bague fabriquée à même les dents d'un morse. Existe-t-il un matériau semblable qu'on pourrait utiliser pour la mastication et qui ne se détériorerait pas dans la bouche?

M. Soucy : D'après les recherches effectuées, les métaux sont de bons matériaux à utiliser dans la bouche, car ils sont suffisamment solides pour résister à la détérioration attribuable au milieu acide, mais cette solidité est relative, donc ils ne dérangent pas pendant la mastication.

L'autre option, c'est la céramique, comme la porcelaine, par exemple. Ces matériaux se brisent facilement et sont trop durs pour la mastication. Ils ne sont pas très confortables. Les matières plastiques possèdent de nombreuses caractéristiques recherchées, mais elles ne durent pas longtemps. Il reste maintenant le génie biologique qui, nous l'espérons, permettra de reconstituer des matériaux qui ressemblent à la structure de la dent. Mais nous n'en sommes pas là. De nombreuses recherches sont en cours afin de recréer les différentes parties de la dent à l'aide de la génétique, mais, jusqu'à maintenant, les résultats ne sont pas concluants. C'est la meilleure solution de rechange à l'amalgame.

Le sénateur Adams : Il y a quelques jours, des gens d'associations de fabricants d'automobiles et de l'électricité ont comparu devant nous pour nous parler du mercure émis par d'autres sources. Les produits dentaires que vous utilisez sont différents. Le mercure dont ils nous ont parlé flotte dans l'air. Celui qu'on utilise pour obturer les dents ne peut pas tomber du ciel. Il ne donne pas le cancer. Comme vous l'avez dit, on utilise ce matériau depuis 150 ans, il doit donc certainement y avoir une différence entre le mercure dans l'air et celui qui se trouve dans les dents et dans le corps.

Mr. Soucy: The difference is simply that if you talk about mercury vapour in the air, you talk about mercury that is available to be incorporated in your body and to create health effects. When you talk about dental amalgam, that mercury is bound into the amalgam and is not available to go anywhere.

Senator Cochrane: Dr. Halstrom, you mentioned that some provinces require the use of amalgam separators. Can you elaborate on this? Which provinces do so, and which other provinces are considering it?

Mr. Halstrom: It is something that is being considered across the country, and they change all the time.

Mr. Soucy: The two provinces that first required amalgam separators through dental regulators were Ontario and Manitoba. Other provinces did not see the need to go that way because they looked at the way we are progressing towards the goal of the Canada-wide Standards and did not see the need to add additional regulations.

Another layer of regulation that has been looked at is at the municipal level through sewage use bylaws. A number of municipalities have enacted requirements for a maximum concentration of mercury in effluents present in waste water. That issue affects dental offices. The way it has been managed in those cities is through the installation of those separators.

Senator Cochrane: When will data be available to indicate the level of the uptake of this technology?

Mr. Soucy: The MOU went to the end of 2005. Since the end of 2005, we have worked with Environment Canada to redo a survey that was initially completed in 2003.

The reason the survey was completed only in 2003 was that despite the fact the Canada-wide Standard was signed in 2001, it took a year of negotiation to complete the MOU and then another year to get the study underway and completed.

Therefore, we have the data from 2003 as a baseline. We will repeat that exact same study within the next few months, and we hope that sometime in 2007 — which is exactly in line with the requirement of the MOU on the reporting side — we will have the data to show what the uptake was on the amalgam separators.

Senator Cochrane: Will you have information on whether it was good or bad?

Mr. Soucy: We are confident it will be very good simply because we already know that virtually all dental offices that use amalgam in Ontario are equipped with separators. That accounts for the majority of dental offices in Canada.

Senator Cochrane: You are talking about Ontario. Are other provinces ready to join this endeavour?

Mr. Soucy: The other provinces have not seen the need to introduce regulation.

M. Soucy : La différence est simple; si l'on parle des vapeurs de mercure dans l'air, on fait référence au mercure que votre corps pourrait absorber et qui pourrait avoir des effets sur la santé. Quant à l'amalgame dentaire, le mercure qu'il contient est lié aux autres matériaux de l'amalgame et ne peut pas s'en échapper.

Le sénateur Cochrane : Monsieur Halstrom, vous avez mentionné que certaines provinces exigent l'utilisation de séparateurs d'amalgame. Pouvez-vous nous en dire plus? De quelles provinces s'agit-il et quelles sont les autres provinces qui réfléchissent à la question?

M. Halstrom : L'ensemble des provinces et territoires réfléchissent à la question, mais rien n'est encore décidé.

M. Soucy : Les deux provinces qui ont d'abord rendu l'utilisation de séparateurs d'amalgame obligatoire par l'entremise d'organismes de réglementation professionnelle sont l'Ontario et le Manitoba. Les autres provinces n'ont pas jugé nécessaire d'ajouter des règlements supplémentaires, car elles attendaient de voir si on allait instaurer des normes pancanadiennes.

La réglementation municipale sur les égouts a également fait l'objet d'un examen. Certaines municipalités ont édicté des exigences quant à la concentration maximale de mercure dans les effluents présents dans les eaux usées. Cette question se répercute sur les cabinets dentaires. Ces villes ont eu recours à l'installation des séparateurs d'amalgame dans la gestion du problème.

Le sénateur Cochrane : Quand aurons-nous accès à ces données afin d'en savoir plus sur la mise en œuvre de cette technologie?

M. Soucy : Le PE a été signé à la fin de l'année 2005. Depuis, nous avons collaboré avec Environnement Canada à une enquête qui, à l'origine, avait été terminée en 2003.

Bien que les normes pancanadiennes aient été adoptées en 2001, une année de négociations a été nécessaire afin de finaliser le PE et une autre afin que l'étude se concrétise et soit complète. C'est la raison pour laquelle l'enquête n'a été terminée qu'en 2003.

En conséquence, les données de 2003 nous servent de base de référence. Nous réaliserons exactement la même étude au cours des prochains mois et espérons avoir les données au cours de 2007 — ce qui respecte rigoureusement les exigences du PE relativement à la présentation des rapports — afin d'en savoir plus sur la mise en œuvre des séparateurs d'amalgame.

Le sénateur Cochrane : Serez-vous en mesure de nous dire si le résultat est bon ou mauvais?

M. Soucy : Nous sommes persuadés que le résultat sera très bon, car nous savons déjà qu'en Ontario, presque tous les cabinets dentaires qui utilisent l'amalgame sont équipés de séparateurs. C'est la majorité des cabinets dentaires au Canada.

Le sénateur Cochrane : Vous nous parlez de l'Ontario. Mais est-ce que les autres provinces sont prêtes à mettre la main à la pâte?

M. Soucy : Les autres provinces n'ont pas ressenti le besoin de prendre un règlement.

Senator Cochrane: What about the results that will come out shortly?

Mr. Soucy: We have to wait for those results to come in. When they do, we will see if there is a need to push for more regulation or if the voluntary approach has worked the way we expected it would.

Senator Cochrane: Are you involved with CEPA on this endeavour?

Mr. Soucy: The Canada-wide Standard was written under CEPA. It is a result of CEPA. That is how the link was made.

Senator Cochrane: Is that why this was started?

Mr. Soucy: Yes.

Senator Cochrane: Would you say CEPA is doing well in this area?

Mr. Soucy: As far as we are concerned, the process that led to the Canada-wide Standard was a good process that allowed us to find a good solution to the problem. The solution manages both the uncertainty concerning any negative effect of amalgam in the environment and the need to take a precautionary approach and ensure no risks were taken if the risks could be prevented. The process from the point of view of the Canadian Dental Association has worked extremely well.

Senator Cochrane: Are you happy with CEPA?

Mr. Soucy: We are happy with the way we have lived with CEPA.

Senator Cochrane: I wanted to know that. That is what our study is all about, as you are well aware.

You stated that 150 years ago you started using amalgams. I and others I know have lost fillings. What happens to these fillings that have mercury in them?

Mr. Halstrom: It comes back down to the fact that the mercury is bound. Once it becomes filling material, the mercury is bound into an alloy, and it is no longer a loose piece of mercury floating around in the environment. It is advisable that we contain that as much as possible, but the potential amount of mercury vapour from an alloy is small.

It is not as if once the filling falls out the amalgam leaks out. There is no leaching out of the mercury, so that is not an issue.

Mr. Soucy: The goal is to ensure that whatever amalgam we place in the mouth we gain control of when we take it out. Obviously, it is impossible to control what happens to a filling that simply breaks down and falls out of the mouth of the patient. It is the responsibility of the patient to dispose of it appropriately. If they are willing to come to us and give it to us, we can gain control of it. However, if the patient simply discards the filling when it falls out, there is not much we can do, as dentists.

Le sénateur Cochrane : Et qu'en est-il des résultats qui seront publiés sous peu?

M. Soucy : Nous devons attendre leur publication. Après cela, nous verrons s'il est nécessaire d'aller de l'avant en matière de réglementation ou si l'approche volontaire donne les résultats escomptés.

Le sénateur Cochrane : Avez-vous tenu compte de la LCPE?

M. Soucy : La norme pancanadienne a été rédigée en vertu de la LCPE. Il s'agit d'une conséquence de la LCPE. Voilà le lien.

Le sénateur Cochrane : Est-ce la raison pour laquelle tout cela a été mis sur pied?

M. Soucy : Oui.

Le sénateur Cochrane : Diriez-vous que la LCPE est efficace dans ce domaine?

M. Soucy : En ce qui nous concerne, le processus qui a mené à la norme pancanadienne était adéquat et nous a permis de trouver une bonne solution au problème. En fait, cette solution tient compte de l'incertitude relativement à tout effet négatif de l'amalgame dans l'environnement et de la nécessité d'adopter une approche préventive et de garantir qu'aucun risque n'a été pris, si cela pouvait être évité. Ainsi, du point de vue de l'Association dentaire canadienne, le processus s'est extrêmement bien déroulé.

Le sénateur Cochrane : Êtes-vous satisfait de la LCPE?

M. Soucy : Nous sommes satisfaits de la façon dont nous composons avec la LCPE.

Le sénateur Cochrane : Je tenais à savoir cela. Comme vous le savez, c'est ce sur quoi porte notre étude.

Vous avez mentionné que les dentistes ont commencé à utiliser l'amalgame il y a 150 ans. Des gens que je connais ont déjà perdu des plombages, moi aussi d'ailleurs. Que se passe-t-il avec les amalgames qui contiennent du mercure?

M. Halstrom : En fait, le mercure est lié. Après sa transformation en matériau d'obturation, on le lie à un alliage, ce qui fait qu'à partir de ce moment, il ne se propage plus librement dans l'environnement. Autant que possible, il est recommandé de confiner le tout, mais à vrai dire, la quantité de vapeur de mercure qui pourrait se dégager d'un alliage est minime.

Ce n'est pas comme si l'amalgame se désintégrait lorsque le plombage se détache de la dent. Le mercure ne s'écoule pas; ce n'est donc pas un problème.

M. Soucy : Le but est de s'assurer d'avoir la situation bien en main au moment où nous le retirons, et ce, peu importe le type d'amalgame. De toute évidence, il est impossible de contrôler ce qui arrive à un plombage qui se brise et tombe de la bouche d'un patient. Ce dernier est responsable de l'éliminer de façon appropriée. Si le patient est prêt à nous consulter, nous pouvons récupérer le matériau. Cependant, s'il jette tout simplement le plombage qui s'est détaché, nous ne pouvons pas faire grand-chose en tant que dentiste.

It is only a very small percentage of fillings whose life will end in that manner. Most end up being removed by dentists in their offices. They are cut into small pieces, and they go through the vacuum system to the amalgam separator, that is where they are taken out of circulation.

The amalgam separators are emptied on a regular basis, and the waste that has accumulated is sent to licensed waste haulers for appropriate disposal.

When we looked at the life cycle of amalgam with Environment Canada in our work towards the Canada-wide Standard and the MOU, two methods of disposal were seen as appropriate. First, disposal was in appropriate landfills that have effluent control measures to ensure any mercury that might be released from the amalgam is not released into the environment. Second, there is the option of recycling. One can use amalgam and send it to a recycler. The biggest downfall with that option is there are no recyclers in Canada for mercury. It must be shipped internationally, and that makes things much more complex.

Senator Cochrane: Where is it shipped?

Mr. Soucy: Mostly to Austria and the United States.

Senator Cochrane: Is that process followed in all dentists' offices?

Mr. Soucy: The goal is to have all dentists' offices who handle amalgam follow that process. We will realize success through information campaigns that promote voluntary implementation across Canada as soon as the results of the study are in.

Senator Milne: I apologize, gentlemen, for being late. I went to the other meeting room and no one was there. I missed the first part of your presentation, unfortunately. I think I have picked up on some of it from Senator Cochrane's questions.

Are there any dentists' offices in Canada that do not use amalgam?

Mr. Halstrom: Yes, especially when you look at the broad spectrum of the word "dentist," whether they are oral surgeons or those not involved in the actual restorative process. There are dentists in the country who do not use amalgam because they use alternate materials such as gold.

The issue really lies in the fact that there is no effective replacement for this particular highly durable and inexpensive filling material.

Senator Milne: Gold sounds pretty good.

Mr. Halstrom: It is excellent. The problem is, it costs \$500 an ounce. Once they turn it into a usable material for dental offices, the \$500 is expanded substantially higher.

Senator Milne: How much amalgam waste do you estimate there is in Canada per year, just a ballpark figure?

Seul un très faible pourcentage de plombages finit de cette façon. La plupart du temps, c'est le dentiste qui l'extrait, dans son cabinet, où il les coupe en petits morceaux et l'élimine dans le système de succion du séparateur d'amalgame.

Le dentiste vide régulièrement le séparateur d'amalgame, afin d'éliminer les résidus qui s'y accumulent et qu'il confie au transporteur de déchets approuvé.

Quand, avec Environnement Canada, nous nous sommes penchés sur la question du cycle de vie de l'amalgame, dans le cadre de notre travail à l'égard des normes pancanadiennes et du PE, deux méthodes de stockage nous sont apparues appropriées. D'abord, l'élimination. Elle doit se faire dans des lieux d'enfouissement appropriés, qui ont mis en place des mesures de contrôle des effluents, afin de s'assurer qu'aucune particule de mercure qui pourrait s'échapper de l'amalgame ne soit rejetée dans l'environnement. Le recyclage constitue également une option, car après utilisation, l'amalgame peut être envoyé au recyclage. Personne ne recycle le mercure au Canada. C'est là le plus gros problème. Il doit donc être expédié vers d'autres pays, ce qui complique encore plus les choses.

Le sénateur Cochrane : Où l'envoie-t-on?

M. Soucy : La plupart du temps en Autriche et aux États-Unis.

Le sénateur Cochrane : Respecte-t-on ce processus dans tous les cabinets dentaires?

M. Soucy : Notre objectif est que tous les cabinets de dentiste qui utilisent l'amalgame suivent ce processus. Nous y arriverons par l'entremise de campagnes d'information pancanadiennes par lesquelles nous ferons la promotion de la mise en œuvre volontaire, et ce, dès que nous aurons reçu les résultats de l'étude.

Le sénateur Milne : Messieurs, je m'excuse de mon retard. Je me suis rendue à l'autre salle de réunion et il n'y avait personne. J'ai malheureusement manqué la première partie de votre exposé. Je crois en avoir compris une partie grâce aux questions du sénateur Cochrane.

Y a-t-il des cabinets dentaires au Canada qui n'utilisent pas l'amalgame?

M. Halstrom : Oui, notamment si vous regardez l'emploi générique du mot « dentiste »; il peut s'agir autant des chirurgiens stomatologistes que de ceux qui ne font pas de restauration des dents. Ici, certains dentistes n'utilisent pas l'amalgame, mais plutôt des matériaux substitués comme l'or.

En fait, le problème, c'est qu'en réalité il n'y a pas de remplacement efficace de ce matériau d'obturation particulièrement durable et bon marché.

Le sénateur Milne : L'or semble être une bonne idée.

M. Halstrom : C'est un excellent matériau. Le seul problème, c'est le prix : 500 \$ l'once. En plus, après sa transformation en matériau utilisable dans les cabinets dentaires, son prix augmente encore de façon considérable.

Le sénateur Milne : Au Canada, à combien évaluez-vous approximativement la quantité de résidus d'amalgame par année?

Mr. Soucy: I would have to go back to the study completed in 2003. Unfortunately, I do not have the numbers off the top my head, but that is something we can send to you following the meeting.

Senator Milne: Thank you. I do not know how many dentists in Canada do restorative work, but if you take the amount from your own offices per year and multiply it, what would the figure be?

Mr. Soucy: I do not have that number, but we will provide that.

Senator Milne: Thank you. You have told us how you dispose of the waste. I assume it is shipped to a hazardous waste disposal centre in your local municipalities?

Mr. Soucy: Yes, waste haulers' contracts with dentists include proper disposal. If the municipality does not have a hazardous waste disposal centre locally, it is shipped to such a site.

Senator Milne: I do not know if anyone has ever thought of this because it is probably a rather shocking thought, but has anyone ever thought of involving funeral homes in this process? I imagine that most fillings in Canada are buried with the patient's body when they die.

Mr. Soucy: That is definitely something that has been considered. The main concern is not really with burial but with cremation. If you burn an amalgam, it will release all of its mercury.

Senator Milne: Yes, and cremation is becoming increasingly popular.

Mr. Soucy: Yes, the issue becomes, what is the best approach to deal with that issue.

The first approach could be, we no longer use amalgam. We know there are lots of problems with that because there is no alternative that can work on a large scale. For an individual, you can go to gold and have something that will work. For other individuals, we could say we will go to the white plastic composites and they will accept the drawbacks of that; but on a large scale, you cannot stop using amalgam without creating a negative effect on oral health.

The second thing is, we could pull all the teeth and bury them in a safe location. That is not respectful of the beliefs of many people, so it is not something we can do. The best approach we have identified is to require crematoriums to be equipped with appropriate scrubbers to ensure that the mercury vapour that is released during cremation is recaptured and not released in the environment.

Senator Milne: Has that happened anywhere?

Mr. Soucy: It has been requested. I do not know what the state of the legislation at that level is and how it is implemented.

M. Soucy : Pour cela, je devrais aller vérifier dans l'étude réalisée en 2003. Malheureusement, je n'ai pas les chiffres en tête, mais nous pouvons vous les faire parvenir après la réunion.

Le sénateur Milne : Merci. Je ne sais pas combien de dentistes au Canada font de la restauration dentaire, mais serions-nous près du compte si vous preniez la quantité obtenue annuellement dans vos propres cabinets et multipliez le tout?

M. Soucy : Je n'ai pas le montant ici, mais nous vous le ferons parvenir.

Le sénateur Milne : Merci. Vous nous avez décrit la façon dont vous éliminez les déchets. Je suppose que tout est envoyé à un centre d'élimination de déchets dangereux de votre municipalité?

M. Soucy : Oui. Les contrats conclus entre les dentistes et les transporteurs de déchets, comprennent l'élimination adéquate des déchets. Si la municipalité ne possède pas de centre d'élimination des déchets dangereux à proximité, on envoie alors les résidus à un autre centre d'élimination.

Le sénateur Milne : Je ne sais pas si quelqu'un y a déjà pensé, car cette idée peut être dérangement, mais a-t-on déjà songé à faire participer les salons funéraires au processus? J'imagine qu'au Canada, quand un corps est inhumé, la plupart des plombages le sont aussi.

M. Soucy : Il s'agit là d'une idée à laquelle nous avons déjà pensé. Le principal problème n'est pas vraiment l'inhumation, mais l'incinération. Car quand on brûle l'amalgame, il s'échappe du mercure.

Le sénateur Milne : Oui, et la popularité de l'incinération est en croissance.

M. Soucy : Oui. La question qui se pose maintenant est de savoir quelle est la meilleure façon de s'attaquer à ce problème?

La première solution consisterait à ne plus utiliser l'amalgame. Nous savons que cela pose beaucoup de problèmes, car à grande échelle, aucune solution de rechange n'est susceptible de fonctionner. Certaines personnes peuvent utiliser l'or et cela va bien fonctionner. D'autres se contenteront des composites de plastique blanc et en accepteront les inconvénients; mais à grande échelle, on ne peut arrêter l'utilisation de l'amalgame sans créer d'effets négatifs sur la santé bucco-dentaire.

Nous avons également la capacité d'extraire les dents et de les enfouir dans un endroit sûr. Mais nous ne pouvons nous permettre de faire cela, car cela heurte les croyances de nombreuses personnes. L'approche qui nous semble la plus souhaitable est d'exiger que les crématoriums s'équipent d'épurateurs-laveurs adéquats afin de s'assurer que, pendant l'incinération, les vapeurs de mercure sont récupérées et non pas rejetées dans l'environnement.

Le sénateur Milne : Est-ce que cela a déjà été fait?

M. Soucy : On en a déjà fait la demande. Je ne sais pas où en est la mesure législative et ne connais pas la façon dont elle sera mise en œuvre.

The Chairman: Along that line of questioning, we learned separately that cremation results in the release of mercury not only from amalgam fillings, but from other sources as well. It is natural when we burn: that is what happens.

[Translation]

Senator Tardif: Thank you, Mr. Chairman. You indicated that you signed a memorandum of understanding in 2001 and that this memorandum aimed at a reduction in mercury waste of 95 per cent for the year 2005. Have you met your objective?

Mr. Soucy: We do not know yet because the period for reporting on the results ends in 2007. We had to wait that the period covered by the memorandum of understanding ends, at the end of 2005, to set up a research project which satisfied the requirements of Environment Canada and the Canadian Dental Association to then do the research, complete it and have the results in 2007. We will have a confirmation of the efficiency of our approach in 2007.

Senator Tardif: What type of research is this?

Mr. Soucy: It is a survey. Environment Canada has already given the contract to the University of Toronto to carry out a survey with a predetermined protocol and questionnaire — a questionnaire which was already used in 2003 to enable us to compare the progress which has been made over the last two years of the memorandum of understanding.

Senator Tardif: What is the questionnaire's target population?

Mr. Soucy: Dentists.

Senator Tardif: All dentists?

Mr. Soucy: The memorandum calculates that a sample of 9,000 dentists will be included in the research.

Senator Tardif: What percentage of the dentist population does this represent?

Mr. Soucy: About half.

[English]

The Chairman: That is a pretty good sample. It is a better sample than we usually rely on for things of that kind.

When the amalgam has been removed from the dentists' office by the collector — whoever that is in whatever community — I gather that you trust that it is properly dealt with. In other words, municipal regulations ensure that either that amalgam has been put into an appropriate landfill, which contains the downstream effects of this; or if that is not the case, it is shipped to an appropriate recycling facility. Are you comfortable relying on that?

Mr. Soucy: We are; and actually it was the most difficult part of the MOU to implement. The work that needed to be done to supply the dentists with all the requirements that had to be met

Le président : À ce sujet, nous avons également appris que l'incinération entraîne le rejet de mercure tant à partir des plombages d'amalgame que d'autres sources. C'est normal, car pendant l'incinération, c'est exactement ce qui se passe.

[Français]

Le sénateur Tardif : Merci, monsieur le président. Vous avez indiqué que vous avez signé un protocole d'entente en 2001 et que ce protocole visait une réduction des rejets de mercure de 95 p. 100 pour l'année 2005. Est-ce que vous avez atteint votre objectif?

M. Soucy : On ne le sait pas encore parce que la période pour rapporter les résultats se termine en 2007. On devait attendre que la période couverte par le protocole d'entente se termine, à la fin de 2005, pour établir un projet de recherche qui satisfaisait les exigences d'Environnement Canada et de l'Association dentaire canadienne pour après faire la recherche, la compléter et avoir les résultats au cours de l'année 2007. Nous aurons une confirmation de l'efficacité de notre approche au cours de l'année 2007.

Le sénateur Tardif : De quel type de recherche s'agit-il?

M. Soucy : C'est un sondage. Environnement Canada a déjà donné le contrat à l'Université de Toronto pour faire un sondage avec un protocole et un questionnaire prédéterminés, questionnaire qui a déjà été utilisé en 2003 pour nous permettre de comparer le progrès qui a été fait pendant les deux dernières années du protocole d'entente.

Le sénateur Tardif : Quelle est la population cible du questionnaire?

M. Soucy : Les dentistes.

Le sénateur Tardif : Tous les dentistes?

M. Soucy : Le protocole prévoit qu'un échantillonnage de 9 000 dentistes sera inclus dans la recherche.

Le sénateur Tardif : Cela représente quel pourcentage de la population de dentistes?

M. Soucy : À peu près la moitié.

[Traduction]

Le président : Cet échantillon n'est pas mauvais du tout. Il est mieux que ce à quoi on se fie dans des cas semblables.

Après que le transporteur de déchets a récupéré l'amalgame des cabinets des dentistes — peu importe qui et dans quelle communauté —, je crois comprendre que vous ne doutez pas qu'on s'acquitte convenablement de la tâche par la suite. En d'autres mots, les règlements municipaux veillent à ce que l'amalgame soit placé dans un lieu d'enfouissement approprié, qui gère les conséquences de l'élimination ou, si ce n'est pas le cas, à ce qu'il soit envoyé dans une installation de recyclage adéquate. Est-ce que vous faites confiance à ce processus?

M. Soucy : Oui. En fait, dans le PE, cela a été la partie la plus difficile à mettre sur pied. Environnement Canada devait s'occuper de transmettre toutes les exigences à respecter. Cela s'est

was to be done by Environment Canada. It turned out to be far more complex than we expected because of the overlap between municipal, provincial and federal responsibilities.

The Chairman: That is why I ask the question.

Mr. Soucy: After about a year and a half or two years, Environment Canada was able to post on their website the information for every province. As a result, a dentist setting up shop who wants to find out how to handle amalgam waste can go to the website and find the information directly, or find the phone number of the person to contact for more complete information. That is one of the positive results from the MOU.

The Chairman: That is good. I gather you are also confident that the 5 per cent — if it is that much — that escapes the collection is not sufficiently significant to cause anyone any kind of concern.

Mr. Soucy: That is exactly what we are confident about. We know that it is much less than 5 per cent because 60 per cent of the waste is recaptured in other filters before it gets to the amalgam separator. Therefore, we recapture 95 per cent of 40 per cent, so we are already way below; and 95 per cent is the minimum requirement to meet the ISO standard.

Most amalgam separators, when tested in accordance with the ISO standard, perform closer to 98 per cent, so whatever gets out is really small. Whatever gets out, in addition, is still bound in the form of amalgam, which means that it cannot be released easily.

Once that is out in the environment, the concern is not for today or tomorrow, it is for geological scales of time, where you say what will happen in a few hundred years to that amalgam. No one has the answer to that, but we feel we have done the best we can to minimize the risk in that area.

The Chairman: We have a built-in 'suspicion of statistics because you can prove anything with statistics. I want you to refer again, and confirm for the record, something that Senator Cochrane asked you about.

You said you know this is working with most dentists in Canada because virtually all dentists in Ontario are doing it. However, if someone is concerned about the water stream and effluent in New Brunswick or in Alberta, the fact that Ontario is taking care of it is not much help because Ontario water does not come to the other provinces.

Would you address that question, and can you give us some comfort in that respect?

Mr. Soucy: We believe that, as professionals who are preoccupied with prevention, dentists are sensitive to the arguments we presented for the installation of amalgam separators. Until we have the survey that tells us how many dentists have actually complied, we do not know if we are right or not. We hope that our assumption concerning the behaviour of

avéré beaucoup plus complexe que ce à quoi nous nous attendions en raison des chevauchements des compétences municipales, provinciales et fédérales.

Le président : C'est la raison pour laquelle je pose la question.

M. Soucy : Après environ une année et demi ou deux ans, Environnement Canada a été en mesure d'afficher les renseignements pour chaque province dans son site Web. En conséquence, un dentiste qui met sur pied un cabinet et qui veut savoir comment gérer les déchets d'amalgame peut consulter le site Web et y trouver soit la réponse à ses questions, soit le numéro de téléphone de la personne-ressource qui lui fournira de plus amples renseignements. Voilà un des résultats positifs du PE.

Le président : Voilà qui est bien. Je crois comprendre que vous avez également confiance en ce que le 5 p. 100 — si on atteint ce niveau — qui s'échappe de l'accumulation de résidus n'est pas suffisamment important pour causer quelque crainte que ce soit.

M. Soucy : Voilà exactement ce en quoi nous avons confiance. Nous savons qu'il s'agit de beaucoup moins de 5 p. 100, parce que 60 p. 100 des résidus sont récupérés par d'autres filtres avant d'atteindre le séparateur d'amalgame. En conséquence, nous récupérons 95 p. 100 du 40 p. 100, ce qui veut dire que nous nous trouvons déjà bien en dessous; car le minimum exigé par la norme ISO est de 95 p. 100.

La plupart des séparateurs d'amalgame, testés conformément aux normes ISO, frôlent 98 p. 100; il ne s'échappe donc que d'infimes quantités de mercure. En outre, ce qui s'échappe est toujours lié, sous forme d'amalgame, ce qui veut dire que le rejet de mercure ne se fait pas facilement.

Une fois l'amalgame libéré dans l'environnement, le problème ne se pose pas pour aujourd'hui ou demain, mais bien du point de vue des échelles géochronologiques, c'est-à-dire dans quelques centaines d'années. Personne ne peut répondre à cette question, mais nous pensons avoir fait de notre mieux pour réduire les risques dans ce sens.

Le président : Nous nous méfions systématiquement des statistiques parce qu'on peut prouver n'importe quoi à l'aide des statistiques. Je vous prie de revenir sur une question que le sénateur Cochrane vous a posée et la confirmer pour le compte rendu.

Vous avez dit savoir que la plupart des dentistes du Canada y ont recours parce que, théoriquement, tous les dentistes ontariens le font. Toutefois, si quelqu'un est préoccupé par les cours d'eau et les décharges du Nouveau-Brunswick ou de l'Alberta, le fait que l'Ontario s'en occupe ne veut pas dire grande chose parce que les eaux ontariennes ne coulent pas dans les autres provinces.

Voulez-vous répondre à cette question et essayer de nous rassurer un peu à cet égard?

M. Soucy : À notre avis, les dentistes, en tant que professionnels préoccupés par la prévention, sont sensibles aux arguments présentés en faveur de l'installation des séparateurs d'amalgames. Ce sont seulement les résultats du sondage qui montreront combien de dentistes s'y sont conformés et, avant de les consulter, il nous est impossible de dire si nous avons raison ou

dentists is right, and that when the survey comes in, we will find out that the majority did. If our assumption proves to be wrong, then we need to look for other measures to ensure that this is actually happening.

The experience in Ontario and Manitoba tends to show that implementation of a requirement through professional legislation, through the dental regulator in the province, seems to be extremely efficient. Instead of going to federal legislation through CEPA, or through a municipal bylaw — which usually involves an inspections requirement, which in turn involves reporting requirements that are burdensome to dentists — we would rather go through the dental regulator in the province, have them implement a requirement for the amalgam separator and verify the behaviour through the regular professional inspection mechanisms in place in all provinces.

The Chairman: By that professional regime, you mean the college of dentistry of whichever respective province.

Mr. Soucy: Yes.

The Chairman: When you say a majority, do you mean the majority of dentists in Canada, not just in the places in which the regulations apply?

Mr. Soucy: We mean the majority in Canada. Also, on a regional basis, different actions may be required. For example, if we find out that in one specific province, the uptake of the amalgam separator is below our expectations, then we can focus our actions on that province.

The Chairman: Is there a reason you are aware of for which the effectiveness of the separator would be different in one province or another? Is it effective by nature of the water? Is there anything of which you are aware that would make a difference in that respect?

Mr. Soucy: Once the amalgam is released into the environment, because of the time of exposure, the nature of the water has a significant effect. However, when you capture it in the separator, it comes out of circulation fairly rapidly and those concerns become negated with respect to whatever else in the water could affect the release of mercury.

[Translation]

Senator Tardif: I have an additional question on this point. In the training schools, is this requirement or this new information presented to students of dental medicine, that is, the importance of the equipment and mercury waste?

Mr. Soucy: Absolutely. For dentists to be able to obtain a license to work in Canada, they must be graduates of an accredited program. The Commission on Dental Accreditation of Canada has standards on the content of training programs. One of the first things done when the memorandum of

non. Nous espérons que ces résultats confirmeront notre hypothèse sur le comportement des dentistes et que, au retour du sondage, nous constaterons que la majorité des dentistes s'y est en effet conformée. Si, au contraire, nous nous sommes trompés, alors il faudra trouver d'autres mesures pour s'assurer du respect de ces exigences.

Les expériences de l'Ontario et du Manitoba montrent la grande efficacité de l'imposition d'exigences par l'organisme de réglementation professionnelle de la province ou du territoire. Au lieu de recourir à une loi fédérale, la LCPE, ou à un règlement municipal — qui exigent normalement des inspections qui à leur tour imposent aux dentistes la tâche pénible de produire des rapports —, nous préférons nous adresser à l'organisme de réglementation professionnelle de la province, et lui demander d'obliger les dentistes à s'équiper d'un séparateur d'amalgames et à vérifier le comportement des dentistes au moyen des mécanismes réguliers d'inspection professionnelle en vigueur dans toutes les provinces.

Le président : Cet organisme professionnel, c'est le collège des dentistes de chaque province.

M. Soucy : Oui.

Le président : Par la majorité, vous voulez dire la majorité des dentistes du Canada, et non seulement la majorité des dentistes des endroits où ces règlements sont en vigueur?

M. Soucy : Nous nous référons à la majorité des dentistes du Canada. En outre, il se peut que des mesures différentes soient nécessaires dans des régions. Par exemple, si nous apprenons que, dans une province, l'utilisation du séparateur d'amalgame ne satisfait pas à nos attentes, alors nous pouvons concentrer nos activités sur cette province.

Le président : Connaissez-vous une raison valable pour laquelle l'efficacité du séparateur serait différente d'une province à l'autre? Son efficacité dépend-elle de la nature de l'eau? Connaissez-vous d'autres éléments qui pourraient avoir une influence sur son efficacité?

M. Soucy : Une fois l'amalgame libéré dans l'environnement, à cause de la durée d'exposition, la nature de l'eau joue un rôle considérable. Par contre, quand il est récupéré dans le séparateur, il est éliminé assez rapidement et les préoccupations concernant les autres éléments dans l'eau qui pourraient stimuler la libération du mercure sont illégitimes.

[Français]

Le sénateur Tardif : J'ai une question supplémentaire sur ce point. Dans les écoles de formation, est-ce qu'on présente cette exigence ou cette nouvelle information aux étudiants en médecine dentaire, c'est-à-dire l'importance de l'équipement et des rejets de mercure?

M. Soucy : Absolument. Pour qu'un dentiste puisse obtenir un permis d'exercer au Canada, il doit être diplômé d'un programme accrédité. La Commission sur l'agrément dentaire du Canada a des standards sur le contenu des programmes de formation. Une des premières choses qu'on a faite quand on a signé le protocole

understanding was signed was to ensure that the commission's standards included training on mercury hygiene and on the equipment necessary to control the amalgam waste.

[English]

The Chairman: You referred earlier in your presentation about the fact that mercury in the amalgam is contained and an improvement in the measurement systems have allowed you to determine that there is off-gassing of a sort. Most of it is exhaled and there is no demonstrable or measurable ill effect on human health.

I would like you to comment. Mercury in whatever form, from the standpoint of Canadians concerned about their health, is listed in Schedule 1 of CEPA as a toxic substance. I know we are not talking about mercury in that form when we put it in our mouths to fill teeth, but I quote to you from an article that appeared in the *Edmonton Journal*, the lead paragraph of which states, "A disease that you are suffering today could be a result of your great grandmother having been exposed to an environmental toxin during pregnancy, and you may already have passed it along to your children."

The article goes on to explain there are, as you have said, increased efficiencies of measurement of these kinds of things and new knowledge about the cumulative effect of toxins of one kind or another that we did not know about before.

Have you heard any view or concern expressed elsewhere that there may be — and if not, are you confident there are not — debilitating effects on human health as a result of the off-gassing of mercury contained in the amalgam of people's tooth fillings?

Mr. Soucy: We are absolutely confident with the scientific evidence we have at hand that no negative effects have been shown on human health. Can I forecast the future? I absolutely cannot. I wish I could, but I cannot.

If you look at the current available information, the overwhelming balance is that amalgam is a useful material if one has cavities that need to be repaired. If one has a choice in maintaining tooth health and that person does not require any fillings, that is a much better situation. That, by the way, is one of the things we are working hard to accomplish.

The Chairman: It must be said that dentists have worked hard at trying to put themselves out of business, for which we are all grateful.

Mr. Soucy: We continue to do that.

The Chairman: If you were the king, Dr. Soucy, and if money were no object and inconvenience to us as patients of dentists was not a factor, given everything you know, however inefficient, impermanent or otherwise expensive the alternatives are — either gold, plastic or porcelain — would you make a choice?

d'entente a été de d'assurer que les normes de la commission incluait une formation sur l'hygiène du mercure et sur l'équipement nécessaire pour contrôler les rejets d'amalgames.

[Traduction]

Le président : Vous avez évoqué dans votre exposé que le fait que le mercure contenu dans l'amalgame est confiné et l'amélioration des systèmes de mesure vous ont permis de conclure que du mercure s'échappe de l'amalgame. La personne expire la plupart des vapeurs et il est impossible de prouver l'existence d'effets négatifs sur la santé humaine ou d'en mesurer la portée.

J'aimerais entendre vos commentaires là-dessus. Pour les Canadiens préoccupés par leur santé, l'annexe 1 de la LCPE considère le mercure, sous toutes ses formes, comme une substance toxique. Je sais que nous ne considérons pas le mercure sous cette forme quand il sert à l'obturation des dents, mais je vais vous citer le premier paragraphe d'un article paru dans l'*Edmonton Journal* : « Une maladie dont vous souffrez aujourd'hui peut être le résultat de l'exposition de votre arrière grand-mère, pendant sa grossesse, à un produit toxique pour l'environnement et il est bien possible que vous ayez déjà transmis cette maladie à vos enfants. »

Dans l'article, on explique par la suite qu'il existe aujourd'hui, comme vous l'avez mentionné, des méthodes plus efficaces de mesurer ces effets et que l'on dispose à présent de nouveaux renseignements sur l'effet cumulatif de différentes toxines, lesquelles étaient inconnues auparavant.

Êtes-vous au courant d'autres opinions ou préoccupations liées aux effets débilissants que l'émission du mercure contenu dans l'amalgame dentaire aurait sur la santé humaine? Sinon, êtes-vous sûr que de tels effets n'existent pas?

M. Soucy : Les preuves scientifiques dont nous disposons nous permettent d'affirmer en toute confiance qu'il n'existe aucun effets négatifs connus sur la santé humaine. Pourtant je ne suis pas capable de prédire l'avenir. J'aimerais bien, mais je ne le peux pas.

Selon les renseignements collectés à ce jour, l'amalgame dentaire est un matériau utile pour obturer les dents. Si une personne a un autre choix pour soigner ses dents et qu'elle n'a pas besoin d'avoir recours au plombage, c'est encore beaucoup mieux. C'est d'ailleurs ce que nous nous efforçons de réaliser.

Le président : Il faut admettre que les dentistes se sont donné beaucoup de peine pour fermer boutique, et nous leur en sommes reconnaissants.

M. Soucy : Nous continuons à le faire.

Le président : Monsieur Soucy, disons que vous êtes un roi, que l'argent n'est pas un problème pour vous et que l'inconvénient pour les patients n'est pas un facteur déterminant. Compte tenu de vos connaissances en la matière et des matériaux de rechange disponibles, soit l'or, le plastique ou la porcelaine, quelque inefficaces, temporaires ou chers qu'ils soient, quel matériau utiliseriez-vous?

Mr. Soucy: I must confess to a serious conflict of interest here. By training, I am a specialist in prosthodontics, which is the replacement of teeth by whatever means possible. By training, I am much better prepared to use some of those alternative materials, in particular gold.

I have a strong preference, when possible, toward gold restorations that are fabricated outside of the mouth by laboratories that have better controlled conditions to produce a better restoration in the end. In the long run, those restorations will last as long as the patient.

Senator Milne: In addition, gold does not expand and contract as much with heat and cold, so it is better for what is left of the tooth.

Mr. Soucy: Expansion is always a problem because metals in teeth do not react in the same way. The ability to glue that restoration in the mouth is an issue. It is the weak link. The ability to stabilize the remaining part of the teeth and reinforce the tooth to give back its original strength is also an issue that remains.

Even if you take all those aspects together, today gold is the gold standard. However, it is simply not practical for most patients.

The Chairman: Is that because it is inert?

Mr. Soucy: It does not corrode in the mouth. It is soft so when one bites on it: it self-adjusts. If there is a change in the biting pattern or the position of teeth, it responds well to that. It does not wear in the way other materials do. It does not break because, again, it is fairly soft. Gold has all kinds of wonderful qualities.

The Chairman: Having declared your interest, if money were not a consideration or object, you would advise a patient, if they could afford it, to use gold as opposed to the other alternatives?

Mr. Soucy: Another part of training one obtains in dentistry is involving the patient in that kind of a decision.

One good example I heard recently is when one buys a vehicle, the decision on whether to buy a small inexpensive car or a top-of-the-line expensive car —

The Chairman: Everyone on this committee would urge the former, for purposes of the environment.

Mr. Soucy: I personally drive a Toyota. The decision belongs to the patient in the end.

If you look in my mouth, you will find I have amalgam. I do not have gold, but the reason for that is because I was lucky enough to have a good dentist when I was young who ensured I was sensitized to the need for prevention. As a result, my fillings are relatively small and do not justify changing to gold.

M. Soucy : Je dois admettre qu'il s'agit là d'un sérieux conflit d'intérêts. Je suis prothésodontiste, je cherche donc à remplacer les dents par tous les moyens. Grâce à ma formation, je suis beaucoup plus à l'aise avec ces matériaux de rechange, surtout avec l'or.

Je préfère, quand cela est possible, les aurifications qui ne sont pas faites directement dans la bouche mais dans des laboratoires où les conditions sont plus propices et où il est possible de créer de meilleures restaurations. À long terme, le patient conserve ces restaurations toute sa vie.

Le sénateur Milne : En plus, l'or ne se dilate ni ne se contracte pas autant sous l'action de la chaleur ou du froid, ce qui est mieux pour la dent, ou ce qu'il en reste.

M. Soucy : La dilatation est toujours un problème parce que les métaux qui se trouvent dans les dents ne réagissent pas tous de la même façon. Coller la restauration dans la bouche, voilà le problème principal. C'est vraiment le maillon faible. La capacité de consolider la partie restante de la dent et de renforcer la dent de manière à lui donner sa force initiale est un autre problème à résoudre.

Même si vous tenez compte de tous ces aspects, l'or est le meilleur choix. Toutefois, pour la plupart des patients, l'or ne constitue simplement pas la meilleure solution.

Le président : Et cela parce que l'or est inerte?

M. Soucy : C'est parce que l'or ne corrode pas dans la bouche, il est tendre et donc il s'ajuste lors de la mastication. S'il y a un changement dans la manière de mordre ou dans la position de la dent, l'or va s'y adapter sans problème. En plus, il ne s'use pas comme les autres matériaux. Il ne se brise pas parce que, encore une fois, il est assez malléable. L'or a beaucoup de qualités.

Le président : Compte tenu de votre intérêt déclaré, si l'argent n'était pas un enjeu, conseilleriez-vous vos patients d'utiliser plutôt l'or que les autres métaux, dans la mesure où ils peuvent se le permettre?

M. Soucy : À l'école de dentisterie, on nous apprend à consulter toujours le patient quand il s'agit de cette sorte de décision.

Comme dans un bon exemple que j'ai entendu récemment, si quelqu'un veut acheter une automobile, la décision d'acheter une petite voiture bon marché ou une voiture haut de gamme...

Le président : Tous les membres de ce comité conseilleraient plutôt la première, pour des raisons écologiques.

M. Soucy : Moi, j'ai une Toyota. En fin de compte, la décision appartient au patient.

Si je vous montrais ma bouche, vous constateriez que j'ai des amalgames. Je n'ai pas d'or, mais c'est parce que j'ai eu la chance d'avoir un bon dentiste quand j'étais jeune qui m'a fait comprendre l'importance de la prévention. Par conséquent, mes obturations sont relativement petites et je n'ai pas besoin de restaurations en or.

Many factors need to be taken into account. If you were to integrate all of them, the overwhelming decision factor becomes personal preference of the patient.

The Chairman: I think that would sometimes include cosmetic considerations.

Mr. Soucy: Absolutely.

Senator Adams: Many dentists travel up to Nunavut in the Territories. I have not checked about any regulations they must follow in repairing cavities. Is there any regulation about travelling, that a dentist is not allowed to repair a cavity unless it is done in a hospital? Is there a rule such as that for travelling dentists? When kids need a filling, a travelling dentist must carry the mercury and other stuff to make that filling.

When you talk about travelling to municipalities, you need to use equipment to complete your job. We have not heard anything in Nunavut where dentists must carry the material and travel to the schools. At every school they check the kids for cavities, and sometimes they need a filling. Are there regulations in place in order to accomplish that?

Mr. Soucy: The regulations that apply to mobile clinics are exactly the same as those that apply to regular dental clinics. There is absolutely no difference. They are treated in exactly the same way. That being said, the number of mobile clinics in Canada is extremely small.

It is something we are trying to promote, but not really because of remote communities in the North; there you have a problem with getting the clinic to the remote location. It is much more to address the needs of seniors who are not mobile and need to receive care in the facility where they live.

In the Territories, as a rule, the problem is that the next dental office is far away from where you may live, and that creates issues of its own. However, the requirements for those clinics are exactly the same, no matter where they are.

Senator Adams: Talking about false teeth, I have plastic ones now. I used to have stainless steel ones when I first got them. I had trouble in the winter, because when you go out on the land, you are travelling when the temperatures are between minus 40 and minus 50 and your mouth gets cold. Does the same thing happen if you have a filling in your teeth that has mercury in it? Have you had people complaining about that?

Mr. Soucy: The coldest place I have practiced is Quebec City, so I have not experienced that.

Mr. Halstrom: I have not experienced that either.

The Chairman: I have not been in 50 below temperatures, but I have been in 40 below temperatures, and with the fillings I have — which I expect are amalgam, although I do not know

Il y a de nombreux facteurs à prendre en considération. Si on devait tenir compte de tous ceux-ci, celui qui pèserait le plus lourd dans la décision serait la préférence du patient.

Le président : Je pense qu'il s'agit parfois de considérations d'ordre esthétique.

M. Soucy : Absolument.

Le sénateur Adams : Beaucoup de dentistes voyagent au Nunavut dans les territoires. Je n'ai pas vérifié s'il existe une réglementation qu'ils doivent respecter en matière d'obturation des caries. Est-ce qu'il existe un règlement portant sur les déplacements, comme quoi un dentiste n'a le droit de soigner une carie que s'il se trouve dans un hôpital? Est-ce qu'il existe vraiment un tel règlement? Quand un enfant a besoin d'un plombage, le dentiste doit emporter le mercure et les autres matériaux nécessaires pour faire l'obturation.

Quand un dentiste se rend dans les municipalités, il a besoin de son équipement pour exercer son métier. Nous n'avons pas entendu parler au Nunavut de dentistes qui doivent emporter leur matériel et se déplacer dans les écoles. Chaque école organise des examens dentaires pour les enfants et parfois ces derniers ont besoin d'une obturation. Y a-t-il des règlements en vigueur qui portent là-dessus?

M. Soucy : Les règlements qui s'appliquent aux cliniques dentaires mobiles sont les mêmes que pour les cliniques dentaires ordinaires. Il n'y a absolument aucune différence dans la manière de les traiter. D'ailleurs, il existe très peu de cliniques dentaires mobiles au Canada.

Nous essayons de promouvoir ce concept, mais pas nécessairement à cause des collectivités éloignées dans le Nord. C'est vraiment difficile de déplacer la clinique dans les zones éloignées. Quand cela arrive, c'est plutôt pour répondre aux besoins des personnes âgées qui ne peuvent pas se déplacer et doivent être soignées sur place.

En règle générale, le problème principal des habitants des territoires, c'est que le cabinet dentaire peut se trouver loin d'où ils habitent et que cela entraîne d'autres problèmes. Les exigences imposées à ces cliniques sont toutefois exactement les mêmes, où qu'elles se trouvent.

Le sénateur Adams : Puisqu'on parle de fausses dents, les miennes sont en plastique. La première fois que j'en ai eu, elles étaient en acier inoxydable. J'avais des problèmes en hiver car je voyageais par des températures entre 40⁰ et 50⁰ au dessous de zéro et ma bouche devenait froide. Est-ce que la même chose arrive si vos dents sont obturées avec du mercure? Y a-t-il eu des plaintes à cet égard?

M. Soucy : L'endroit le plus froid où j'ai exercé, c'est Québec, cela ne m'est donc jamais arrivé.

M. Halstrom : À moi non plus.

Le président : Je n'ai jamais subi des températures de 50⁰ au dessous de zéro mais j'ai subi des températures de moins 40⁰. Pourtant, je n'ai ressenti aucun malaise à cause de mes plombages

for sure — I did not notice any discomfort. However, I have not gone long distances on a ski-doo at 40 below temperatures and I hope not to.

As a follow-up question to Senator Adams, when physicians are licensed or approved by the respective provincial college of physicians and surgeons to practice, they cannot practice elsewhere without authorization. Who governs, in the professional sense, the practice of dentistry in the territories? Is there such a thing as a Nunavut college of dentistry?

Mr. Soucy: The regulation of dentistry in the territories is different than it is in the 10 provinces.

The Chairman: Is that because of the federal involvement?

Mr. Soucy: It is because a government agency does the regulation directly. In the 10 provinces, the provincial governments have delegated that authority to the colleges, which are not government bodies. In the territories, it is done through a government body directly.

The Chairman: A federal government body?

Mr. Soucy: No, a territorial government.

The Chairman: Is there a control mechanism in the respective territories to ensure proper practice?

Mr. Soucy: Absolutely.

Senator Adams: I thought it was mostly Indian and Northern Affairs Canada that dealt with any dental things in the territory of Nunavut. I do not think the territories have a policy for things like that.

The Chairman: We will find that out.

Mr. Soucy: The licensing of dentists in the territories is done through the territorial government. The payment of the care is done through —

Senator Adams: Indian and Northern Affairs Canada.

Senator Cochrane: This is not pertaining to amalgam. Now that we have you here, I want to ask you about your school of dentistry. What is your enrolment in regards to women versus men? I do not see many women dentists. I am not from Ontario — you may see it there — but I do not see that. Can you tell me about your enrolment?

Mr. Soucy: You will see it, because right now the enrolment in dental school in Canada is more than 50 per cent female. You are right; historically, the ratio was strongly on the side of male dentists. That is why dentists with over 20 years of practice are mostly male. If you look at the younger dentists, the majority is actually female — so just wait.

Senator Cochrane: That is wonderful. I am glad I asked the question.

qui sont probablement des amalgames, quoique je n'en sois pas sûr. Toutefois, je ne me suis jamais déplacé sur de longues distances dans une motoneige à moins de 40⁰ et j'espère ne pas devoir le faire.

Pour revenir à la question du sénateur Adams, lorsque les médecins obtiennent leur permis ou sont autorisés par le collège des médecins et des chirurgiens de leur province, ils ne peuvent pas exercer leur profession ailleurs sans autorisation. Qui régit, du point de vue professionnel, la pratique de la dentisterie dans les territoires? Est-ce qu'il existe un collège des dentistes au Nunavut?

M. Soucy : La réglementation en matière de dentisterie dans les territoires est différente de celle en vigueur dans les provinces.

Le président : Est-ce à cause du gouvernement fédéral?

M. Soucy : C'est parce qu'une agence gouvernementale adopte les règlements. Dans les dix provinces, les gouvernements provinciaux ont délégué ce pouvoir aux collèges qui ne sont pas des organismes gouvernementaux. Dans les territoires, c'est un organisme gouvernemental qui adopte les règlements.

Le président : Un organisme gouvernemental fédéral?

M. Soucy : Non, du gouvernement territorial.

Le président : Est-ce qu'il existe dans chaque territoire un mécanisme de contrôle de la pratique de la dentisterie?

M. Soucy : Absolument.

Le sénateur Adams : Je pensais que c'était le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien qui régit la pratique dentaire dans le territoire de Nunavut. Je ne crois pas que les territoires ont une politique spécifique dans ce sens.

Le président : Nous nous renseignerons là-dessus.

M. Soucy : C'est le gouvernement territorial qui délivre les permis aux dentistes. Le paiement des soins s'effectue...

Le sénateur Adams : Le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien.

Le sénateur Cochrane : Cela n'a rien avoir avec l'amalgame. Puisque vous êtes là, j'aurais une question concernant votre école de dentisterie. Quel serait le pourcentage d'inscription des femmes par rapport aux hommes? Je ne vois pas beaucoup de femmes dentistes. Je ne suis pas de l'Ontario — où il y en a peut-être — mais ce n'est pas le cas chez nous. Pouvez-vous me renseigner là-dessus?

M. Soucy : Vous allez en voir car les femmes inscrites à l'école de dentisterie représentent maintenant plus de 50 p. 100. Mais vous avez raison. Historiquement, le pourcentage d'hommes dentistes est beaucoup plus élevé. C'est pour cela que les dentistes ayant plus de vingt ans d'exercice sont pour la plupart des hommes. Si vous regardez les dentistes plus jeunes, vous constaterez que la majorité sont des femmes. Il faut donc attendre.

Le sénateur Cochrane : C'est excellent. Je suis contente de vous avoir posé la question.

I will ask you another question about those mobile units. Are there any in place now in any of the provinces?

Mr. Soucy: There are a very small number — less than 10. Most of them are owned by some organization. The Ordre des dentistes du Québec has one of those mobile clinics that they use mostly for demonstration purposes. The Alberta Dental Association College recently purchased four to service seniors who cannot get out of their living environment. It is limited. The numbers in place are small.

Senator Cochrane: They are all regulated, are they not? CEPA is aware of them and they are doing their homework.

Mr. Soucy: The requirements are exactly the same as those for any other dental clinic in that jurisdiction. In Alberta, the five mobile clinics that they recently bought are actually huge buses that are equipped with the same equipment you would have in a fixed dental office.

Senator Cochrane: I have not gone through one of these bus units, but I have gone through a bus unit for other medical purposes — such as blood pressure and things of that nature — and I think they are fabulous. It is like a hospital on wheels.

Are you people promoting this? Is it your job? As great dentists, and as a great profession, you want to see people within our country taken care of. Seniors, especially, are at a disadvantage because some of them are not able to travel, some of them live a long distance away and so on.

Mr. Soucy: It is definitely something that the Canadian Dental Association takes to heart. Facilitating access to care is one of our main preoccupations.

The issue of using mobile clinics is one that has proven to be good for a limited number of circumstances. The reason it is limited is they come at a cost that is extremely significant. If a patient can get to a normal dental clinic, you can do things in a much more cost-effective fashion. The approach is really to reserve that kind of mobile clinic for situations where it is not practical for the patient to come to you.

The convenience factor for dealing with patients who are mobile is overruled by the cost factor.

Senator Milne: Are there any mobile clinics in northern Ontario?

Mr. Soucy: I do not know.

Senator Milne: Can you find out for me?

Mr. Soucy: We can try to find out, definitely. We are meeting with the Royal College of Dental Surgeons of Ontario in about an hour, and I will be happy to ask them.

Senator Cochrane: I am aware of one mobile clinic in Newfoundland.

Mr. Soucy: I did not know that.

Je vais vous poser une autre question concernant les cliniques mobiles. Est-ce que toutes les provinces en possèdent?

M. Soucy : Oui, mais il y a en a moins de dix. La plupart d'entre elles sont la propriété de diverses organisations. L'Ordre des dentistes du Québec a mis sur pied une clinique mobile, utilisée surtout à des fins de démonstration. L'Alberta Dental Association College en a récemment acheté quatre à des anciens dentistes qui ne pouvaient plus quitter leur milieu de vie. Le nombre de cliniques mobiles est vraiment réduit.

Le sénateur Cochrane : Elles sont toutes réglementées, n'est-ce pas? Elles sont visées par la LCPE et elles s'y conforment.

M. Soucy : Les exigences qui s'appliquent sont exactement les mêmes que pour n'importe quelle autre clinique dentaire du territoire respectif. En Alberta, les cinq cliniques mobiles que l'on a achetées sont des bus énormes munis des mêmes équipements que l'on trouverait dans une clinique dentaire ordinaire.

Le sénateur Cochrane : Je n'ai jamais visité ces bus mais j'y suis allée pour d'autres soins de santé comme la prise de la pression artérielle et cetera. Je pense qu'ils sont excellents. Ce sont de vrais hôpitaux mobiles.

Est-ce que vous faites la promotion de ces cliniques? Cela fait-il partie de votre travail? En tant que grands dentistes et représentants d'une excellente profession, votre désir est de soigner les gens de notre pays. Les personnes âgées surtout sont désavantagées parce qu'il y en a qui ne peuvent pas se déplacer ou qui habitent loin des hôpitaux.

M. Soucy : Évidemment, faciliter l'accès aux soins dentaires est l'une des préoccupations majeures de l'Association dentaire canadienne.

Les cliniques mobiles peuvent servir dans un nombre réduit de situations, parce que leur coût est considérable. Si un patient peut se rendre dans une clinique dentaire ordinaire, ce serait beaucoup plus rentable. L'idée, c'est de réserver l'accès à ces cliniques aux personnes qui ne peuvent pas se déplacer.

Les coûts sont beaucoup trop élevés par rapport à la commodité offerte aux patients capables de se déplacer.

Le sénateur Milne : Est-ce qu'il existe des cliniques mobiles au nord de l'Ontario?

M. Soucy : Je ne sais pas.

Le sénateur Milne : Pouvez-vous m'en trouver une?

M. Soucy : Nous pouvons assurément essayer d'en trouver une. Nous aurons une réunion avec le Royal College of Dental Surgeons of Ontario dans une heure et c'est avec plaisir que je leur poserai la question.

Le sénateur Cochrane : Je connais une clinique mobile à Terre-Neuve-et-Labrador.

M. Soucy : Je ne le savais pas.

The Chairman: Gentlemen, thank you very much. You have been most reassuring and useful to us in answering questions about this aspect of mercury in our environment. I am grateful for the time that you have spent.

I am glad we can get you off to your meeting with the Ontario college, to which I know you will look forward perhaps more than you did to this.

The committee adjourned.

Le président : Messieurs, je vous remercie beaucoup. Vos réponses nous ont rassurés et nous ont fourni des renseignements utiles concernant la présence du mercure dans notre environnement. Je vous suis reconnaissant du temps que vous nous avez accordé.

C'est avec plaisir que je vous laisse partir. J'imagine que vous avez hâte de vous rendre à votre réunion avec le collège de l'Ontario, peut-être plus que vous n'en avez eu de participer à celle-ci.

La séance est levée.

Canadian Electricity Association:

Victoria S. Christie, Senior Advisor, Environmental Affairs.

Association of International Automobile Manufacturers of Canada:

David C. Adams, President.

Thursday, October 26, 2006

Canadian Dental Association:

Wayne Halstrom, President;

Benoit Soucy, Director, Membership and Professional Services.

Association canadienne de l'électricité :

Victoria S. Christie, conseillère principale, Affaires environnementales.

Association des fabricants internationaux d'automobile du Canada :

David C. Adams, président.

Le jeudi 26 octobre 2006

Association dentaire canadienne :

Wayne Halstrom, président;

Benoit Soucy, directeur, Services aux membres et services professionnels.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, October 17, 2006

Health Canada:

Steve Clarkson, Director, Risk Impact Assessment Bureau.

Environment Canada:

James Riordan, Executive Director, National Office of Pollution Prevention.

Tuesday, October 24, 2006

As a Panel:

Canadian Vehicle Manufacturers' Association:

Mark Nantais, President.

Mining Association of Canada:

Justyna Laurie-Lean, Vice President, Environment and Health.

Coal Association of Canada:

George White, Consultant and Senior Advisor, Sherritt International.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mardi 17 octobre 2006

Santé Canada :

Steve Clarkson, directeur, Bureau d'évaluation de risque et d'impact.

Environnement Canada :

James Riordan, directeur exécutif, Bureau national de la prévention de la pollution.

Le mardi 24 octobre 2006

Table ronde :

Association canadienne des constructeurs de véhicules :

Mark Nantais, président.

Association minière du Canada :

Justyna Laurie-Lean, vice-présidente, Environnement et Santé.

Association charbonnière du Canada :

George White, consultant et conseiller principal, Sherritt International.

(Suite à la page précédente)



1
27
55



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Energy, the Environment and Natural Resources

Chair:
The Honourable TOMMY BANKS

Tuesday, October 3, 2006
Thursday, October 5, 2006

Issue No. 6

Second meeting on:
Examine and report on emerging issues
related to its mandate
and

Ninth meeting on:
Review of the Canadian Environmental
Protection Act (1999, c.33) pursuant to
section 343(1) of the said act

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Énergie, de l'environnement et des ressources naturelles

Président :
L'honorable TOMMY BANKS

Le mardi 3 octobre 2006
Le jeudi 5 octobre 2006

Fascicule n° 6

Deuxième réunion concernant :
De nouvelles questions concernant
le mandat du comité
et

Neuvième réunion concernant :
L'examen de la Loi canadienne sur la protection de
l'environnement (1999, chap. 33) conformément à
l'article 343(1) de ladite Loi

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT AND
NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Adams	Kenny
Angus	Lavigne
Carney, P.C.	* LeBreton, P.C.
Fox, P.C.	(or Comeau)
* Hays	Milne
(or Fraser)	Tardif
Hubley	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Milne substituted for that of the Honourable Senator Adams (*July 4, 2006*).

The name of the Honourable Senator Adams substituted for that of the Honourable Senator Spivak (*October 3, 2006*).

Substitution pending for that of the Honourable Adams (*October 3, 2006*).

The name of the Honourable Senator Adams substituted for that of the Honourable Senator Hervieux-Payette, P.C. (*October 3, 2006*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Senator Sibbeston (*October 3, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT ET
DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane

et

Les honorables sénateurs :

Adams	Kenny
Angus	Lavigne
Carney, C.P.	* LeBreton, C.P.
Fox, C.P.	(ou Comeau)
* Hays	Milne
(ou Fraser)	Tardif
Hubley	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Milne substitué à celui de l'honorable sénateur Adams (*le 4 juillet 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Adams substitué à celui de l'honorable sénateur Spivak (*le 3 octobre 2006*).

Remplacement à venir à celui de l'honorable sénateur Adams (*le 3 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Adams substitué à celui de l'honorable sénateur Hervieux-Payette, C.P. (*le 3 octobre 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley substitué à celui de l'honorable sénateur Sibbeston (*le 3 octobre 2006*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, October 3, 2006
(12)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 257, East Block, at 5:38 p.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Carney, P.C., Cochrane, Fox, P.C., Lavigne and Tardif (8).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier and Lynne Myers.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee continued its study on emerging issues related to its mandate. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Office of the Auditor General of Canada:

Johanne Gélinas, Commissioner of the Environment and Sustainable Development;

Neil Maxwell, Principal;

Richard Arseneault, Principal;

David McBain, Director;

Kim Leach, Director.

The Chair made an opening statement.

Ms. Gélinas made a presentation and answered questions.

Mr. McBain, Mr. Arseneault and Mr. Maxwell answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 7:30 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, October 5, 2006
(13)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 257, East Block, at 8:40 a.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Banks, Cochrane, Fox, P.C., Hubley, Kenny, Lavigne and Tardif (8).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 3 octobre 2006
(12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 17 h 38, dans la salle 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Carney, C.P., Cochrane, Fox, C.P., Lavigne et Tardif (8).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier et Lynne Myers.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 26 avril 2006, le comité poursuit son étude des nouvelles questions concernant son mandat. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Bureau du vérificateur général du Canada :

Johanne Gélinas, commissaire à l'environnement et au développement durable;

Neil Maxwell, directeur principal;

Richard Arseneault, directeur principal;

David McBain, directeur;

Kim Leach, directrice.

Le président fait une déclaration d'ouverture.

Mme Gélinas fait un exposé puis répond aux questions.

MM. McBain, Arseneault et Maxwell répondent aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 19 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 5 octobre 2006
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 40, dans la salle 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Banks, Cochrane, Fox, C.P., Hubley, Kenny, Lavigne et Tardif (8).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Kristen Douglas and Lynne Myers.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the *Canadian Environmental Protection Act* (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Ivey Foundation:

Bruce Lourie, President.

Canadian Environmental Network:

Anna Tilman, Co-Chair, Toxics Caucus.

Sierra Legal Defence Fund:

Elaine MacDonald, Staff Scientist.

The Chair made an opening statement.

Ms. Tilman, Ms. MacDonald and Mr. Lourie made a presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 10:33 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Également présentes : De la direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Kristen Douglas et Lynne Myers.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément au paragraphe 343(1) de ladite Loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Fondation Ivey :

Bruce Lourie, président.

Réseau canadien de l'environnement :

Ana Tilman, coprésidente, Caucus toxiques.

Sierra Legal Defence Fund :

Elaine MacDonald, analyste scientifique.

Le président fait une déclaration d'ouverture.

Mmes Tilman et MacDonald ainsi que M. Lourie font chacun un exposé puis répondent aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 10 h 33, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, October 3, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 5:38 p.m. to examine and report on emerging issues related to its mandate.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: We are here to meet with the Commissioner of the Environment and Sustainable Development and her staff in respect of matters that are presently before the committee, as well as anything that may arise out of the commissioner's report of September 28, which is her sixth report as commissioner.

I welcome you, commissioner, and your attendants. We are delighted to have you back again, and to hear whatever you would like to tell us about the state of affairs on which you have already reported in some detail in respect of the tabling of your report. Please proceed.

[*Translation*]

Johanne Gélinas, Commissioner of the Environment and Sustainable Development, Office of the Auditor General of Canada: I am pleased to appear today to discuss my sixth report as Commissioner of the Environment and Sustainable Development. I am accompanied by David McBain, Richard Arseneault, Neil Maxwell and Kim Leach. My presentation will be a bit longer than normal, but only in order to cover the report.

This report is the fruit of 18 months of work. It deals mostly with the federal government's approach to climate change covering up to mid-June 2006. In the course of our audit work, we have tried to answer three basic questions: Is Canada on track to meet its emission reduction obligations? Is Canada ready to adapt to the impact of climate change? Is the government organized and managing well? The answer is no to all three questions.

It has become more and more obvious that Canada cannot meet its Kyoto Protocol commitments to reduce greenhouse gas. In fact, instead of decreasing, greenhouse gas emissions in Canada have increased by 27 per cent since 1990. Let me walk you through each of the five chapters of my report.

[*English*]

Chapter 1: Managing the Federal Approach to Climate Change addresses how the federal government is organized to manage its climate change activities, whether the government is able to report on the costs and the results of its efforts

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 3 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 17 h 38 pour étudier de nouvelles questions concernant son mandat.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Nous recevons aujourd'hui la commissaire à l'environnement et au développement, ainsi que des membres de son personnel, afin de discuter des questions dont le comité est saisi à l'heure actuelle et de toute autre question qui pourrait découler du sixième rapport de la commissaire, qui a été publié le 28 septembre.

Je vous souhaite la bienvenue, madame la commissaire, ainsi qu'aux personnes qui vous accompagnent. Nous sommes très heureux de vous compter de nouveau parmi nous et avons hâte d'entendre ce que vous avez à dire sur les sujets que vous avez abordés en détail dans votre rapport. La parole est à vous.

[*Français*]

Johanne Gélinas, commissaire à l'environnement et au développement durable, Bureau du vérificateur général du Canada : J'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui mon sixième rapport en tant que commissaire à l'environnement et au développement durable. Je suis accompagnée de David McBain, Richard Arseneault, Neil Maxwell et Kim Leach. Mon discours sera un peu plus long qu'à l'habitude, mais c'est dans le but de couvrir l'ensemble du rapport.

Ce rapport est le fruit de 18 mois de travail et porte sur les activités du gouvernement fédéral en matière de changements climatiques jusqu'à la mi-juin 2006. Lors de nos travaux de vérification, nous avons cherché à répondre à trois questions fondamentales : le gouvernement est-il en voie de respecter ses engagements en matière de réduction des émissions de gaz à effet de serre? Est-il prêt à aider les Canadiens à s'adapter aux répercussions des changements climatiques? Et est-il organisé et gère-t-il bien ses activités? La réponse à ces trois questions est simple : non.

Il devient de plus en plus évident que le Canada ne pourra réduire ses émissions de gaz à effet de serre comme il s'est engagé à le faire en vertu du Protocole de Kyoto. En fait, au lieu de diminuer, les émissions ont augmenté de 27 p. 100 depuis 1990. Permettez-moi de vous présenter chacun des cinq chapitres de mon rapport.

[*Traduction*]

Le chapitre 1, intitulé « La gestion des activités fédérales en matière de changements climatiques », porte sur les mécanismes mis en place par le gouvernement fédéral pour gérer ses activités liées aux changements climatiques. Il traite également de la

and on what basis it developed key targets for reduction in greenhouse gas emissions.

The chapter also addresses two new tools the government has chosen to help achieve its climate change objectives: a domestic system of trading greenhouse gas emissions, and Sustainable Development Technology Canada, a foundation set up to help reduce greenhouse gas emissions through technological innovation.

Government action has not been well organized or well managed. The government has not defined its leadership role, nor has it identified the responsibilities of each department. It has been unable to come up with the basic tools that it needs to measure its progress. Even though more than \$6 billion of funding has been announced since 1997, the government still has no system to track the spending and results of its climate change activities. In other words, the government has no way of reporting returns on its investment.

Another major problem with the government's approach is its failure to address the biggest greenhouse gas emitters — transportation and heavy industry — which together represent the lion's share of all gas emissions in Canada.

In the transportation sector, which produces 25 per cent of all gas emissions, the only well-defined measure in place is a voluntary agreement with the car industry to reduce emissions by 5.3 megatons by 2010, which is only 2 per cent of the overall reduction needed to meet the Kyoto Protocol commitment. In addition, the agreement falls short in a few key areas for voluntary agreements — chiefly, the lack of a third-party independent verification of the model data and results that will be used to determine progress.

As for the industry sector, which is responsible for 53 per cent of all emissions, the government has steadily lowered greenhouse gas reduction targets since 2002. The reduction now expected from that sector could be only 30 megatons of the total reductions expected of 270 megatons needed to meet Kyoto's commitments.

In other words, according to the data that we collected during this year's audit, the two sectors responsible for 78 per cent of all Canada's emissions could contribute only around 20 per cent of the expected emission reductions. Even if the proposed measures are implemented, the measures will only, at best, slow down the growth in greenhouse gas emissions, not reduce them.

The two principal tools for reducing emissions — the system of large final emitters and the national emissions trading system — are still under construction after more than four years.

mesure dans laquelle il peut rendre compte des coûts et des résultats de ses initiatives, ainsi que des critères dont il s'est servi pour élaborer ses principales cibles de réduction des émissions de gaz à effet de serre.

Nous avons aussi examiné de nouveaux moyens retenus par le gouvernement fédéral pour atteindre ses cibles en matière de changements climatiques. Il s'agit du système national d'échange de droits d'émissions de gaz à effet de serre et de la fondation Technologies du développement durable Canada, qui a été mise sur pied pour faciliter la réduction des émissions de gaz à effet de serre au moyen d'innovations technologiques.

Les interventions du gouvernement n'ont été ni bien organisées, ni bien gérées. Le gouvernement n'a pas défini son rôle comme chef de file, et n'a pas précisé les responsabilités de chaque ministère. Il n'a pas non plus réussi à se doter des outils essentiels pour mesurer ses progrès. Malgré les investissements annoncés depuis 1997, qui totalisent plus de six milliards de dollars, il n'existe toujours pas, à l'échelle du gouvernement, de système de suivi des dépenses et du rendement en matière de changements climatiques. Autrement dit, le gouvernement n'est pas en mesure de dire quels résultats il a obtenus grâce aux sommes investies.

Autre problème majeur : le gouvernement n'a pas abordé de front la question des émissions générées par le transport et les grandes industries, deux secteurs qui, ensemble, sont responsables de la majeure partie des émissions au Canada.

Pour ce qui est du secteur des transports, qui produit 25 p. 100 de toutes les émissions de gaz à effet de serre, la seule mesure bien définie est une entente volontaire avec l'industrie de l'automobile visant à réduire de 5,3 millions de tonnes, d'ici à 2010, les émissions de gaz à effet de serre. Cela ne représente que 2 p. 100 de la réduction totale nécessaire pour respecter l'engagement pris dans le cadre du Protocole de Kyoto. De plus, nous avons constaté dans cette entente l'absence de certaines mesures qui devraient figurer dans toutes les ententes volontaires, notamment la vérification par une tierce partie des données et des résultats modèles qui serviront à déterminer les progrès.

Par ailleurs, depuis 2002, le gouvernement a constamment revu à la baisse les cibles de réduction des grandes industries, qui produisent 53 p. 100 de toutes les émissions. À l'heure actuelle, le gouvernement demande à ce secteur de réduire ses émissions de 30 millions de tonnes seulement sur les 270 millions de tonnes qu'il faudrait éliminer pour respecter nos engagements dans le cadre du Protocole de Kyoto.

En d'autres mots, d'après les données disponibles au moment de notre vérification, la contribution de ces deux secteurs, qui sont responsables de 78 p. 100 de toutes les émissions au Canada, pourrait se limiter à environ 20 p. 100 de nos objectifs de réduction. Même si les mesures proposées étaient mises en œuvre, elles ne feraient, dans le meilleur des cas, que ralentir la croissance des émissions de gaz à effet de serre, et non la réduire.

Les deux principaux outils pour réduire les émissions, c'est-à-dire le Système des grands émetteurs finaux et le système national d'échange de droits d'émissions, sont toujours en

Problems plague the system's development and the emissions trading system could end up costing taxpayers a lot of money. It is unclear whether and how the government will move forward with the key pieces of the previous plan — the large final emitters system, the emissions trading system, the climate fund and the offset system.

[Translation]

Chapter 2 deals with adaptation — that is, helping Canadians cope with the impact of climate change. Canadians have to be ready to face the spread of pests and diseases, more frequent droughts in the Prairies, and longer and more frequent heat waves and smog alerts.

Unfortunately, we found that adaptation is where the efforts of the government were especially disappointing. Despite commitments to take action going back to 1992, there is no federal strategy to specify how the effects of a changing climate would be managed. A strategy would also specify which department would do what and how decision makers would have access to critical climate information. For example, new data on the effects of heavy rains could point to a need for changes in the design of storm sewers.

The failure to make significant progress on adaptation efforts risks Canadians' social and economic well-being.

[English]

Chapter 3: Reducing Greenhouse Gas Emitted During Energy Consumption and Production looks at three Natural Resources Canada programs that each received \$100 million or more to reduce greenhouse gas gases emitted during energy production and consumption. The three programs are the Wind Power Production Incentive, WPPI, for renewable energy; the EnerGuide for existing houses for energy efficiency, abolished in May 2006; and the Ethanol Expansion Program for renewable fuels.

While these programs yielded results, it was difficult to assess whether they reduced emissions as planned because their targets were unclear. There was also limited reporting of the results these programs achieved with the money spent. We expected Natural Resources Canada to tell Canadians how successful the programs were at reducing greenhouse gases, but with unclear targets and inconsistent public reporting,

chantier après plus de quatre ans. La mise en place du système est ralentie par divers problèmes, et le système national d'échange pourrait finir par coûter cher aux contribuables. Il reste encore à préciser si le gouvernement mettra en œuvre les principales mesures prévues dans son ancien plan, à savoir le Système des grands émetteurs finaux, le système national d'échange de droits d'émissions, le fonds pour le climat et le système de compensations, ainsi que les modalités de la mise en œuvre de ces mesures.

[Français]

Le chapitre 2 porte sur l'adaptation et les répercussions des changements climatiques. Le Canada s'est engagé à aider la population à affronter les répercussions des changements climatiques. Les Canadiens doivent être préparés à faire face à des phénomènes comme celui de la propagation des organismes nuisibles et des maladies, des sécheresses plus fréquentes dans les Prairies et des périodes de chaleur et de smog plus longues et plus intenses.

Malheureusement, encore plus qu'ailleurs, les efforts du gouvernement consacrés jusqu'à maintenant aux mesures d'adaptation ont été décevants. En dépit des engagements pris à cet égard depuis 1992, le gouvernement fédéral n'a aucune stratégie qui précise la manière dont il compte gérer les effets des changements climatiques. Une telle stratégie indiquerait aussi les responsabilités de chaque ministère et la manière dont les décideurs pourraient accéder aux renseignements importants sur le climat. Par exemple, la conception des égouts pluviaux pourrait devoir être modifiée en fonction de nouvelles données sur les pluies torrentielles.

L'absence de progrès importants dans la mise en œuvre des mesures d'adaptation menace le bien-être économique et social des Canadiennes et des Canadiens.

[Traduction]

Le chapitre 3, intitulé « La réduction des émissions de gaz à effet de serre attribuables à la production et à la consommation d'énergie », porte sur trois programmes de Ressources naturelles Canada qui ont chacun reçu au moins 100 millions de dollars afin de réduire les gaz à effet de serre générés par la production et la consommation d'énergie. Ces programmes sont : Encouragement à la production d'énergie éolienne, dans le secteur des énergies renouvelables; ÉnerGuide pour les maisons existantes, qui a été aboli en mai 2006 et qui visait à accroître l'efficacité énergétique; et le Programme d'expansion du marché de l'éthanol, dans le secteur des carburants renouvelables.

Bien que ces programmes aient donné des résultats, il a été difficile de déterminer dans quelle mesure ils ont contribué à réduire les émissions, car leurs objectifs n'étaient pas clairs. De plus, peu d'information a été communiquée sur l'argent dépensé et les résultats obtenus. Nous nous attendions à ce que Ressources naturelles Canada dise à la population canadienne dans quelle mesure ses programmes ont contribué à réduire les gaz

we wonder how parliamentarians could assess whether these programs are working.

Chapter 3 also looked at the federal effort to tackle emissions produced by the oil and gas industry. In its battle with climate change, the federal government has not taken into account the unprecedented boom in that sector. Emissions resulting from the increased exploitation of oil sands could double by 2015, cancelling out any other efforts to reduce greenhouse gases.

[Translation]

Chapter 4 concerns sustainable development strategies, which the federal government sees as one of the most important tools for achieving sustainable development.

Our findings this year represent good news, to a degree. In three quarters of the cases we examined, departments are making satisfactory progress on their strategy commitments.

Where we found departments making unsatisfactory progress, poor management systems were usually to blame. It is troubling that, after 10 years of experience, some departments are far from making progress.

The government still has not met its longstanding commitment to develop an overall environment and sustainable development plan, most recently promised for mid-2006. Your committee may wish to ask the government why the commitment has not been honoured.

[English]

Chapter 5, on environmental petitions, contains two parts: the annual report on petitions; and the results of an audit we conducted on a commitment made by Natural Resources Canada, Environment Canada and Public Works Canada to purchase 20 per cent of their power from green sources by 2006.

It is interesting to note that, increasingly, Canadians are raising the issues of climate change and air quality in environmental petitions. Canadians are informed and concerned about climate change.

Most responses addressed questions raised; some did not. An example of a response that did not address the questions posed is that of Finance Canada to Petition 158 concerning subsidies to the oil and gas industry and federal efforts to address climate change. Your committee may wish to ask Finance Canada to clearly explain the extent to which the sector is subsidized.

à effet de serre. Or, le flou entourant les objectifs et le manque de rigueur dans la présentation de rapports publics sont tels que nous nous demandons comment les parlementaires pourraient évaluer l'efficacité de ces programmes.

Le chapitre 3 examine également les efforts déployés par le gouvernement fédéral pour réduire les émissions de gaz à effet de serre produites par le secteur pétrolier et gazier. Nous avons constaté que, dans la lutte qu'il mène contre les changements climatiques, le gouvernement fédéral n'a pas tenu compte de l'essor sans précédent de l'industrie pétrolière et gazière. Les émissions résultant de l'exploitation accrue des sables bitumineux pourraient doubler d'ici 2015. Cette augmentation pourrait annuler nos efforts visant à réduire les émissions.

[Français]

Le chapitre 4 porte sur les stratégies considérées par le gouvernement fédéral comme un outil important grâce auquel il peut faire progresser le développement durable.

Les constatations de la présente vérification sont de bon augure jusqu'à un certain point. Dans les trois quarts des cas que nous avons examinés, les ministères ont réalisé des progrès satisfaisants quant à la mise en œuvre des engagements pris dans leur stratégie.

Nous avons également constaté que les ministères qui n'avaient pas fait de progrès satisfaisants ne disposaient généralement pas de système de gestion efficace. Il est troublant de constater qu'après dix ans, certains ministères ne sont pas encore à la hauteur.

Le gouvernement n'a toujours pas honoré son engagement de longue date de définir un plan général en faveur de l'environnement et du développement durable, comme il avait récemment promis de le faire avant la fin de l'année 2006. Le comité souhaitera peut-être demander au gouvernement pourquoi il n'a pas respecté son engagement.

[Traduction]

Le chapitre 5, qui porte sur les pétitions environnementales, se divise en deux parties : le rapport annuel sur les pétitions et les conclusions d'une vérification que nous avons effectuée relativement à une promesse faite par Ressources naturelles Canada, Environnement Canada et Travaux publics et Services gouvernementaux, selon laquelle, en 2006, 20 p. 100 de leur électricité proviendrait de sources d'énergie verte.

Il convient de noter qu'il est de plus en plus souvent question des changements climatiques et de la qualité de l'air dans les pétitions environnementales présentées par les Canadiens. Les Canadiens sont informés et ils s'inquiètent des changements climatiques.

Bien que la plupart des pétitions aient reçu une réponse satisfaisante, ce ne fut pas le cas de toutes. Par exemple, la réponse du ministère des Finances à la pétition n° 158 portant sur les subventions accordées à l'industrie pétrolière et gazière et les initiatives fédérales visant à lutter contre les changements climatiques n'était pas satisfaisante. Le comité voudra peut-être demander au ministère des Finances d'expliquer clairement dans quelle mesure il subventionne ce secteur.

The government has not been able to deliver on its commitment to buy 20 per cent of its power from green sources by 2006, as it committed to in its response to a petition in 2002. As a result, the government has not contributed as expected to greenhouse gas emission reductions in Canada.

[Translation]

At the end of our audit, my conclusion is this: the federal government has done too little and acted too slowly on Canada's commitments to address the challenge of climate change. Looking forward, a massive scale up of effort is needed. I have identified five areas that I believe are crucial: provide sustained leadership, integrate energy and climate change, develop a plan to reduce greenhouse gas emissions, push ahead with adaptation, and assure governance and accountability.

Each area is important but the call for leadership by the federal government applies to them all.

I believe that there is an important opportunity for parliamentarians to pursue the concerns I have raised in my report. Clearly, there are many issues that government officials need to explain, among them: what progress is being made in developing a robust system for collecting and reporting information on expenditures and results?

How will departmental rules and responsibilities be clarified and what mechanisms to coordinate federal activities will be put in place? What was learned during the Treasury Board-led review of climate change programs and how is it being shared and used? How will departments go about clarifying what they expect to achieve with their emission reduction programs and how actual results will be reported?

[English]

This communication could be accomplished in a series of hearings on specific topics such as how to improve planning, accountability and governance where Environment Canada, Natural Resources Canada and the Treasury Board Secretariat officials could testify: how to improve individual climate change programs such as WPPI, the transport sector MOU, and emission trading systems where Environment Canada and NRCan could testify again: how energy growth and climate change could be reconciled, including alternative energy where Environment Canada and Natural Resources Canada could again testify: and finally, how to move forward on adaptation where Environment Canada and Natural Resources Canada can testify.

Nous avons constaté que le gouvernement n'a pas respecté sa promesse selon laquelle, en 2006, 20 p. 100 de son électricité proviendrait de sources d'énergie verte. C'est une promesse qu'il avait prise en 2002 en réponse à une pétition. Par conséquent, le gouvernement n'a pas contribué autant que prévu à la réduction des gaz à effet de serre au Canada.

[Français]

À l'issue de nos travaux, j'en viens à la conclusion que le gouvernement fédéral a fait trop peu et a agi trop lentement pour donner suite aux engagements du Canada en matière de changements climatiques. Le gouvernement devra redoubler d'efforts. J'ai recensé cinq secteurs qui sont, selon moi, primordiaux : exercer un leadership soutenu, intégrer les enjeux énergétiques et les changements climatiques, élaborer un plan de réduction des émissions de gaz à effet de serre, promouvoir les mesures d'adaptation et assurer la gouvernance et la reddition de comptes au sein du gouvernement.

Chacun de ces secteurs est important mais le gouvernement fédéral doit faire preuve de leadership dans tous ces secteurs.

Je considère que les parlementaires ont une occasion unique de prendre en compte les préoccupations que j'ai soulevées dans mon rapport. En fait, les fonctionnaires doivent répondre à diverses questions, notamment : des progrès ont-ils été réalisés en vue d'établir un système efficace pour recueillir et communiquer l'information sur les dépenses et les résultats?

Comment les rôles et les responsabilités des ministères seront-ils précisés? Et quels mécanismes seront mis en place pour coordonner les activités fédérales? Quelles leçons ont été tirées à la suite de l'examen des programmes de lutte contre les changements climatiques menés par le Conseil du Trésor? Et comment cette information sera-t-elle communiquée et utilisée? Comment les ministères arriveront-ils à préciser les résultats escomptés de leurs programmes de réduction de gaz à effet de serre? Et comment les résultats obtenus seront-ils communiqués?

[Traduction]

Pour ce faire, on pourrait organiser une série d'audiences sur des sujets précis, comme la planification, la reddition de comptes et la gouvernance, dans le cadre desquelles des représentants d'Environnement Canada, de Ressources naturelles Canada et du Secrétariat du Conseil du Trésor pourraient témoigner. On pourrait aussi convoquer des représentants d'Environnement Canada et de Ressources naturelles Canada à des audiences visant à déterminer comment améliorer les initiatives de lutte contre les changements climatiques, notamment le programme Encouragement à la production d'énergie éolienne, le protocole d'entente dans le secteur des transports et le système d'échange de droits d'émissions; comment concilier la croissance du secteur énergétique et la lutte contre les changements climatiques en faisant appel à des sources d'énergie de remplacement; et comment assurer l'adaptation aux répercussions des changements climatiques.

[Translation]

The federal government has accepted all of my recommendations. Therefore, I expect the government's new plan to spell out clearly how these recommendations will be taken into account.

So when the new climate change plan is available, parliamentarians will be able to see how the government has responded to the specific recommendations made in my report, and the five areas I identified as crucial to future progress.

Mr. Chairman, that completes my opening statement. Now, I will be happy to answer your questions.

[English]

Senator Cochrane: I would like to thank you and your team, Ms. Gélinas, for producing yet another powerful report. You have received much coverage in the media and through various groups. That coverage says something for your work. All Canadians benefit from the work you do and we parliamentarians find tremendous value and fodder for change in your observations and recommendations.

The report finds that the federal government has, since the mid-1990s, announced over \$6 billion in funding for climate change. The report, however, notes that the government does not yet have an effective government-wide system to track the expenditure of this \$6 billion. We do not have a system to track how it was spent and whether those expenditures were good or bad. It is an eye-opener for parliamentarians to learn that we have spent that much money and have no way of knowing what we can improve upon.

Specifically, Canadians said that the EnerGuide program was a good program, but they appended many "however"s to that judgment. I thought we would hear good things from that program, but there was not 100-per-cent improvement through it.

Would you elaborate on the EnerGuide program?

Ms. Gélinas: Thank you for your kind words about our report. I will share them with my staff tomorrow.

Before going to the EnerGuide program, there is much confusion about how much money was spent and how much money was announced. The \$6.3 billion was money announced between 1997 and the 2005 budget. We were able to learn from Treasury Board that \$1.6 million has been spent so far, so there is a nuance.

[Français]

Le gouvernement a accepté toutes mes recommandations. Je m'attends donc à ce que dans son nouveau plan, le gouvernement précise clairement comment mes recommandations seront considérées.

Dès que le nouveau plan de lutte contre les changements climatiques sera prêt, les parlementaires pourront évaluer comment le gouvernement a donné suite à mes recommandations précises formulées dans mon rapport, ainsi que les mesures prises relativement aux cinq secteurs qui sont, selon moi, garants de futurs progrès.

Voilà ce qui conclut, monsieur le président, ma déclaration d'ouverture. Je serai heureuse de répondre à vos questions.

[Traduction]

Le sénateur Cochrane : Je vous remercie, madame Gélinas, d'avoir encore une fois produit un rapport percutant. Vous avez beaucoup retenu l'attention des médias et de divers autres groupes, et cela en dit long sur la valeur de votre travail. Tous les Canadiens bénéficient de votre travail. Les parlementaires, pour notre part, considérons vos observations et recommandations comme d'importants vecteurs de changement.

Le rapport indique que, depuis le milieu des années 90, le gouvernement fédéral a annoncé des investissements totalisant plus de six milliards de dollars pour lutter contre les changements climatiques. Toutefois, il signale que le gouvernement n'a toujours pas de système efficace pour faire le suivi de ses dépenses dans ce domaine. Nous n'avons aucun moyen de savoir comment ces six milliards de dollars ont été dépensés et s'ils l'ont été à bon ou à mauvais escient. Pour nous, les parlementaires, il est dramatique de constater que nous n'avons toujours aucun moyen de savoir ce que nous pouvons améliorer même après avoir dépensé une pareille somme d'argent.

Les Canadiens ont dit que le programme ÉnerGuide était un bon programme, mais ils ont quand même émis de nombreuses réserves à son égard. Je croyais que ce programme allait recueillir des commentaires positifs, mais, dans son cas, on ne peut pas parler d'une amélioration de 100 p. 100.

Pourriez-vous nous en dire davantage sur le programme ÉnerGuide?

Mme Gélinas : Je vous remercie de vos aimables remarques au sujet de notre rapport. Je les transmettrai à mon personnel demain.

Avant de revenir sur le programme ÉnerGuide, j'aimerais dissiper la confusion qui règne au sujet des dépenses qui ont été effectuées et de celles qui ont été annoncées. La somme de 6,3 milliards de dollars dont j'ai parlé représente le total des investissements annoncés dans les budgets qui ont été déposés entre 1997 et 2005. Nous avons appris du Conseil du Trésor qu'une somme de 1,6 million a été dépensée à ce jour. Il y a donc une nuance.

You referred to the absence of a government-wide tracking system. That was the case when we conducted the audit and it is still the case. If you want to avoid having me come back in two years to say that I cannot give you the right figures because there is no system, this issue should be addressed urgently at the administration level to ensure that the system is up and running as soon as possible.

With respect to the \$1.6 billion, the information we received from Treasury Board was up to 2004. Between the end of fiscal 2004 and now, this information was not readily available and we have not had access to it. Therefore, we could not gather the latest information for you in terms of spending. That is another important point.

EnerGuide was one of the three programs that we looked at. I have said clearly that EnerGuide was making progress. This program was put in place in 1998, and at the time it was essentially a home evaluation program. Experts performed audits of houses and it was up to individuals to retrofit or renovate for more energy-efficient houses.

In 2003, the program was improved and a grant was attached to it. After the evaluation was performed, homeowners could get money through the EnerGuide program to make renovations. A graph in the report shows that at that point the program received more attention and more interest, as you can see from the two curves going in the same direction.

The program was set up to achieve a reduction of 2.2 megatons by 2010. One third of this objective has been achieved so far, and there is a long time before 2010 to reach that target.

Senator Cochrane: What other programs were you able to evaluate? Tell me what other programs you have found success in, even if it is only partial success.

Ms. Gélinas: Mr. McBain conducted the audit of the Wind Power Production Incentive program, WPPI. It was successful to a certain extent, as was the ethanol program.

I will ask Mr. McBain to give you more detail on what these programs have achieved.

David McBain, Director, Office of the Auditor General of Canada: The first program that Ms. Gélinas referred to is the Wind Power Production Incentive, which is a multi-year program that tries to make up the price differential for producing electricity by wind. It is set out with a 2010 target of .9 megatons per year. As of March of this year, as we report in our chapter, .36 megatons were achieved.

Vous avez parlé de l'absence de mécanisme de suivi à l'échelle du gouvernement. C'est ce que nous avons constaté au moment de la vérification, et cette situation n'a pas changé. Si vous ne voulez pas que je revienne dans deux pour vous dire que je n'ai pas les bons chiffres parce qu'il n'y a pas de mécanisme de suivi, alors le personnel administratif doit s'attaquer immédiatement à ce problème et voir à ce qu'un tel mécanisme soit mis en place le plus tôt possible.

Par ailleurs, l'information que nous a fournie le Conseil du Trésor, selon laquelle les dépenses totalisent 1,6 milliard de dollars, date de 2004. Nous n'avons pas pu obtenir le total des dépenses qui ont été effectuées depuis la fin de l'exercice de 2004. Pour cette raison, nous ne pouvons pas vous fournir les plus récentes données en ce qui a trait aux dépenses. Il s'agit d'un autre point important.

ÉnerGuide est l'un des trois programmes que nous avons examinés. J'ai indiqué très clairement qu'ÉnerGuide avait connu des améliorations. Lorsque le programme a été mis en place, en 1998, il visait essentiellement l'évaluation des maisons. Des experts évaluaient les maisons et les propriétaires devaient assumer le coût total des réaménagements et des rénovations nécessaires pour accroître l'efficacité énergétique de leur maison.

En 2003, on a amélioré le programme en le dotant d'un volet subvention. Ainsi, à l'issue de l'évaluation, les propriétaires pouvaient obtenir une subvention dans le cadre du programme ÉnerGuide pour effectuer les rénovations nécessaires. Le graphique qui figure dans le rapport montre que, à compter de ce moment, le programme a bénéficié d'une plus grande attention et a suscité un plus grand intérêt. On constate que les deux courbes vont dans la même direction.

L'objectif du programme était de réduire les émissions de 2,2 mégatonnes avant 2010. Nous avons déjà atteint le tiers de cet objectif, et nous disposons d'encore beaucoup de temps d'ici 2010 pour l'atteindre complètement.

Le sénateur Cochrane : Quels autres programmes avez-vous examinés? J'aimerais savoir quels sont, à la lumière de votre vérification, les autres programmes qui ont été fructueux, ne serait-ce que partiellement?

Mme Gélinas : M. McBain s'est chargé de l'évaluation du programme Encouragement à la production d'énergie éolienne, ou EPEE. Ce programme a obtenu un certain succès, tout comme le Programme d'expansion du marché de l'éthanol.

M. McBain pourrait vous donner plus de détails sur les résultats de ces programmes.

David McBain, directeur, Bureau du vérificateur général du Canada : Mme Gélinas a d'abord parlé du programme Encouragement à la production d'énergie éolienne. Ce programme pluriannuel vise à compenser le coût de la surcharge associée à la production d'électricité éolienne. L'objectif du programme est de réduire les émissions de 0,9 mégatonne par année jusqu'en 2010. Comme le signale le rapport, en mars dernier, le programme avait déjà entraîné une réduction des émissions de 0,36 mégatonne.

In total, \$21 million has been spent to accomplish that objective and because it is a multi-year program and it pays only for the electricity that is produced, those expenditures will continue for the next eight or nine years.

The Chairman: Before you go on, Mr. McBain, I did not understand. Will there be similar ongoing expenditures so that in the next three years we will have spent \$63 million, or are they one-time expenses that can be amortized over the time about which you are talking?

Mr. McBain: They are amortized over the period of the contribution agreement with the owners of the wind farms. For example, if a wind farm started producing electricity today, the contribution agreement with Natural Resources Canada says that Natural Resources Canada will pay that one cent premium for the next 10 years of operation. After that, you are on your own.

If you look at the chapter in more detail, you will see an exhibit that breaks out how much they have spent until now and what commitment they have made for those future-year payments. That total, by way of giving information, is \$299 million.

The other program we looked at in detail was the Ethanol Expansion Program. In essence, that program attempts to expand the capacity to produce ethanol in Canada so that it can be blended with gasoline.

The principle underlying the program is that over the life cycle of producing the ethanol and consuming the blended gasoline, the program will reduce greenhouse gas emissions.

The program is relatively new and started only in 2003. Through a contribution agreement, the program offers money towards the construction of new or expanded facilities for producing the ethanol.

Again, another principle of the program is that it tries to leverage private sector investment. Through an investment of \$100 million, the department estimates that approximately \$1 billion, or closer to \$900 million, will be invested in those projects. If the projects proceed as planned, they will produce enough ethanol to blend 35 per cent of the gasoline with 10 per cent ethanol.

I will not expand on that too much, because you can get caught up in the numbers and it is confusing.

The chapter shows that there are no greenhouse gas emission reductions to date because the first plant came online only at the beginning of this year, and our audit terminated before Natural Resources Canada had results for that particular facility.

The Chairman: Where is that?

Au total, une somme de 21 millions de dollars a été investie dans le cadre de ce programme. Comme ce dernier s'étend sur plusieurs années et qu'il subventionne seulement l'électricité qui est produite, ces dépenses se poursuivront au cours des prochaines huit ou neuf années.

Le président : Je dois vous interrompre, monsieur McBain, car je ne comprends pas. Est-ce à dire que le programme continuera d'entraîner de telles dépenses, de sorte que, d'ici trois ans, nous y aurons investi 63 millions de dollars, ou s'agit-il de dépenses uniques qui peuvent être amorties sur la période que vous avez mentionnée?

M. McBain : Les dépenses sont amorties sur la période visée par l'accord de contribution qui est conclu avec les propriétaires de parcs éoliens. Par exemple, si un parc éolien commençait à produire de l'électricité aujourd'hui, il pourrait conclure un accord de contribution avec Ressources naturelles Canada prévoyant le versement d'un cent d'incitatif pour chaque kilowattheure produite pendant les dix prochaines années d'exploitation. Au-delà de cette période, le programme de paye plus.

Si vous examinez le chapitre d'un peu plus près, vous y remarquerez une pièce qui fait état des dépenses qui ont été effectuées à ce jour et de la somme des investissements qui ont été consentis pour les années à venir. En guise d'information, le total s'élève à 299 millions de dollars.

L'autre programme que nous avons examiné en profondeur est le Programme d'expansion du marché de l'éthanol. Ce programme vise essentiellement à accroître la capacité du Canada à produire de l'éthanol pour pouvoir en mélanger à l'essence.

L'objectif fondamental du programme est de réduire la quantité de gaz à effet de serre qui est émise durant le cycle de vie de l'éthanol, c'est-à-dire entre le moment où il est produit et celui où l'essence à laquelle il est mélangé est consommée.

Le programme date de 2003 seulement; il est donc relativement récent. Il prévoit, dans le cadre d'un accord de contribution, le versement d'une aide financière pour la construction ou l'agrandissement d'installations de production d'éthanol.

Le programme a aussi pour objectif de stimuler les investissements du secteur privé. Le ministère estime que, pour chaque tranche de 100 millions de dollars qu'il investit, le secteur privé investira entre 900 millions et 1 milliard de dollars dans ces projets. Si les projets se déroulent comme prévu, ils produiront suffisamment d'éthanol pour qu'on soit en mesure de mélanger 35 p. 100 de l'essence avec 10 p. 100 d'éthanol.

Je n'approfondirai pas trop là-dessus, car il est facile de s'empêtrer dans les chiffres et de s'y perdre.

Le rapport conclut qu'il n'y a pas eu de réduction des émissions de gaz à effet de serre, car, d'une part, la première usine est entrée en fonction au début de cette année seulement et, d'autre part, nous avions déjà achevé notre vérification lorsque Ressources naturelles Canada a obtenu les résultats de cette usine.

Le président : Où se trouve cette usine?

Mr. McBain: That particular plant is in Weyburn, Saskatchewan.

Ms. Gélinas: These three programs, which are the most important ones in terms of funding, have been able to achieve a 1-megaton reduction so far, and the overall objective for these three programs is 5 megatons by 2010. That figure is important as we will talk later about how realistic it is to achieve the Kyoto target.

[Translation]

Senator Angus: I want to welcome you all to our committee. I also want to congratulate you on your report. Climate change is a priority for me.

[English]

You might find this question naive, but this report presupposes there is a thing called climate change. You do not define it at the beginning. Can you put it in perspective? Is it correct to understand that for you climate change is happening, it is a given, and that it is caused by greenhouse gas emissions?

Ms. Gélinas: We have taken that at face value. We have not challenged the science. It was accepted by the government that climate change was happening. There are consequences to climate change, as we can see from coast to coast to coast. We have not challenged that. That was not our mandate. If the government wants to challenge it, that is another story, but we have accepted the situation as recognized by the government and we have accepted that the Kyoto agreement was still a target that we need to achieve.

Senator Angus: Do any of you know any reasons why you could challenge it, or are we getting into the real fundamentals and we are way beyond that? Is that what I understand from all of you?

Ms. Gélinas: From this side of the table, we do not question that climate change is happening, based on all the information to which we had access and through interviews and discussions we had with the officials of the government.

Richard Arseneault, Principal, Office of the Auditor General of Canada: As part of the report we prepared, we also included what we called an overview on climate change, to provide background information to the readers about what climate change is, why it is important, and what the options are in terms of dealing with it. The federal government has accepted that climate change is a reality. The science behind climate change is being done internationally. An international panel of experts report their findings from time to time. Every time they report, it is worse in terms of the impact human beings are having on climate. Given that we take things from the soil and put them in the air, it appears there is an impact and that certain parts of Canada are suffering from it, the North in particular.

M. McBain : Elle est située à Weyburn, en Saskatchewan.

Mme Gélinas : Ces trois programmes, qui sont les plus importants en termes de financement, nous ont permis à ce jour de réduire nos émissions d'une mégatonne. L'objectif total pour les trois programmes est de cinq mégatonnes d'ici 2010. Comme nous le verrons plus tard, c'est un chiffre important lorsqu'il s'agit de déterminer si les objectifs de Kyoto sont réalistes.

[Français]

Le sénateur Angus : Je souhaite à tous la bienvenue à notre comité. Je tiens également à vous féliciter pour votre rapport. Le changement climatique est un sujet qui me préoccupe beaucoup.

[Traduction]

Vous trouverez peut-être ma question naïve, mais le rapport présuppose l'existence de ce qu'on appelle les changements climatiques. Or, vous ne définissez pas ce phénomène au début de votre rapport. Pourriez-vous mettre les choses en perspective? Suis-je censé comprendre qu'il ne fait aucun doute dans votre esprit que les changements climatiques sont une réalité et qu'ils sont causés par les émissions de gaz à effet de serre?

Mme Gélinas : Nous ne mettons pas cela en doute. Nous ne remettons pas les études scientifiques en question. Le gouvernement reconnaît que les changements climatiques sont une réalité. Les changements climatiques s'accompagnent de conséquences, comme nous le constatons à la grandeur du pays. Nous ne remettons pas cela en question. Ce n'est pas dans notre mandat. Si le gouvernement veut remettre en question l'existence des changements climatiques, c'est une autre histoire. Or, nous avons adopté le point de vue du gouvernement et continuons de croire en l'impérativité des objectifs de l'accord de Kyoto.

Le sénateur Angus : Y en a-t-il parmi vous qui auraient des raisons de croire qu'il faudrait remettre en question l'existence des changements climatique, ou s'agit-il maintenant d'un fait incontestable? Est-ce cela que vous me dites?

Mme Gélinas : De ce côté-ci de la table, nous n'avons aucune raison de douter de l'existence des changements climatiques à la lumière de toute l'information que nous avons obtenue et des entrevues et des discussions que nous avons eues avec les représentants du gouvernement.

Richard Arseneault, directeur principal, Bureau du vérificateur général du Canada : Dans notre rapport, nous avons inclus un tour d'Horizon sur les changements climatiques, qui explique aux lecteurs ce que sont les changements climatiques, pourquoi nous devons les craindre, et comment nous pouvons les combattre. Le gouvernement fédéral reconnaît que les changements climatiques sont une réalité. Les changements climatiques font l'objet d'études à l'échelle internationale. Un groupe international d'experts publie les conclusions de ses travaux de temps à autre. D'une fois à l'autre, les conclusions sont plus alarmantes en ce qui a trait à l'impact de l'activité humaine sur le climat. Il semble que le fait de prélever des substances dans le sol et de les relâcher dans l'air ait des répercussions sur certaines régions du Canada, dont le Nord, en particulier.

Senator Angus: That is fine. We have had the privilege of hearing experts from the international panel, trying to explain to lay people this important thing that faces all of mankind and our planet. There are still experts, naysayers though they may be, who say climate change is a cyclical thing and you do not look at the cycle in a 10-year perspective but rather in a millennium way. It is in the overview.

I was struck by the balanced nature of your report. You did not take a lot of prisoners. You were not selective. In this business, it is fair to do it that way and it is much more credible. I thought you did a good job in that respect.

Having said that, I was interested in your last comment that the government has accepted all your recommendations.

As I understand it, this report came out only in the last few days. We were all waiting with bated breath for last Wednesday or Thursday and our briefcases were okay for the weekend.

What was the process that the government would have accepted? You are able to come before us and look us in the eye and say the government is excited — I am encouraged by that. I would like to know how that happened and how you did it.

Ms. Gélinas: Thank you for that important question. Most people will think that the report comes as a surprise to most bureaucrats, which is not the case. We have a thorough process and we made sure since day one that when we start to design an audit, we have plenty of discussions with officials in the department.

Then comes a time when we present for the first time a written version of what will become the report, after which we can begin negotiations. The department may disagree with things; as long as they provide us with evidence and facts, we are open to making changes.

They see what we recommend for the first time. Having said that, we have discussions with the department officials beforehand so the recommendations will make sense to them too, because they are the ones who will implement those recommendations.

We go through that process for a couple of weeks. We have eight weeks between what we call “the PX draft” and the final draft for sign-off. The government was aware of the recommendations in May and they had plenty of time to look at the type of responses they would give to our report.

When we close the books, when we send the report to the publisher, the last thing we wait for are the responses from the government. Those responses are factored into our report, so the responses are in the public domain as we table the report.

Le sénateur Angus : Très bien. Nous avons eu le privilège d’entendre des experts de ce groupe international essayer d’expliquer à des profanes l’important phénomène auquel sont confrontées l’humanité toute entière et la planète. Il y a toujours des experts, si récalcitrants soient-ils, qui affirment que les changements climatiques sont un phénomène cyclique et qu’il ne faut pas voir les choses sur une période de dix ans, mais plutôt sur une période d’un millénaire. Cela figure dans le tour d’horizon.

J’ai été frappé par la nature équilibrée de votre rapport. Vous n’avez pas fait beaucoup de prisonniers. Vous n’avez pas été sélective. Dans ce métier, il est honorable d’agir ainsi, sans compter que c’est beaucoup plus crédible. J’ai trouvé que vous aviez fait de l’excellent travail à cet égard.

Cela dit, j’ai trouvé particulièrement intéressant votre dernier commentaire selon lequel le gouvernement a accepté toutes vos recommandations.

Je sais que le rapport n’est sorti que depuis quelques jours. Nous attendions tous son arrivée avec impatience, mercredi ou jeudi dernier, et nous avions hâte d’y jeter un coup d’œil en fin de semaine.

Comment savez-vous que le gouvernement accepte les recommandations? Vous être capable de nous dire, en nous regardant droit dans les yeux, que le gouvernement a réagi avec enthousiasme au rapport. Je suis encouragé de l’apprendre, mais j’aimerais savoir comment vous l’avez su.

Mme Gélinas : Je vous remercie de cette importante question. La plupart des gens croient que le rapport a pris les bureaucrates par surprise, mais ce n’est pas le cas. Nous observons un processus rigoureux. Dès que nous amorçons une vérification, nous veillons à tenir de nombreuses discussions avec les fonctionnaires du ministère.

Nous présentons ensuite une première ébauche de notre rapport, après quoi les négociations peuvent débiter. Il arrive que le ministère ne soit pas d’accord sur certains points. Dans la mesure où il peut nous fournir des preuves et des faits, nous sommes disposés à modifier notre ébauche.

C’est à ce moment que le ministère voit nos recommandations pour la première fois. En fait, nous nous entretenons auparavant avec des représentants du ministère pour nous assurer que nos recommandations leur paraissent logiques, car, après tout, ce sont eux qui seront chargés de les mettre en œuvre.

Cette étape dure environ deux semaines. Huit semaines s’écoulent entre la sortie du document que nous appelons « l’ébauche du directeur principal » et la sortie de l’ébauche finale qui doit être autorisée. Le gouvernement est au courant des recommandations depuis le mois de mai, et il a eu amplement le temps de songer à la réponse qu’il allait donner à notre rapport.

Une fois que nous avons fermé les livres et envoyé le rapport chez l’imprimeur, la réponse du gouvernement est bien la dernière chose que nous attendons. Comme nous tenons compte des réactions du gouvernement dans la préparation de notre rapport, celles-ci appartiennent déjà au domaine public lorsque le rapport est déposé.

Senator Angus: I have been privileged to be here for at least three of your reports. Is that procedure the normal one or was it special this time?

Ms. Gélinas: It is normal procedure in the AG's office.

Senator Angus: When you say the government, do you mean, in the jargon that we all understand in Ottawa, the government, the cabinet and the ministry?

Ms. Gélinas: No: discussions with government are at the bureaucratic level. It is up to the bureaucrats to share that information with ministers, but we do not do that and I do not do that. I inform ministers only in the last week before tabling — as I did last week two days before tabling, as a courtesy to ministers who are willing to hear from me — because it is their prerogative to set up a meeting.

Senator Angus: Was the feedback you received in that meeting that they accept all your recommendations?

Ms. Gélinas: I knew that beforehand because of the responses we received in mid-June.

Senator Angus: In past appearances before this committee, one thing that has been indelibly inscribed in my consciousness on this subject is — and I am paraphrasing what I heard you say so many times in both English and French — that the Canadian federal government has all the tools to deal effectively with the problems of environment that we faced. However, the government is not using them and, therefore, we have a terrible record. We have gone from number 4 in the OECD countries to number 27.

Now I read in your report tonight, and I listened carefully, the word “tools” comes up again. The government has been unable to come up with the basic tools that it needs to measure its progress — and you get into the \$6 billion.

Among your recommendations, you indicate what those tools are. If I read the report well, leadership is the key. Is that correct? Can you develop that for me? What tool does this government need to bring to the party to deal effectively with those recommendations that it accepted?

Ms. Gélinas: It is not clear as we speak which tools this government will use. Beyond the fact that the government has said it accepts all my recommendations, we do not know the details and how those recommendations will be implemented.

For example, we are still waiting to see what is planned for emission trading. If the answer we receive is that emission trading will be looked at through the new green plan of the government and my recommendation will be factored into the plan, I cannot tell you exactly what the government plan is. I can tell you only that our recommendation, as a principle,

Le sénateur Angus : J'ai eu le privilège d'être ici lors du dépôt d'au moins trois de vos rapports. Est-ce la procédure normale, ou les choses ont-elles été faites différemment cette fois?

Mme Gélinas : C'est la procédure normale qui est en vigueur au Bureau du vérificateur général.

Le sénateur Angus : Lorsque vous parlez du gouvernement, voulez vous dire, comme dans le jargon d'Ottawa, le gouvernement, le Cabinet et le ministère?

Mme Gélinas : Non, nous discutons seulement avec les bureaucrates. C'est à eux qu'il incombe de transmettre l'information aux ministres. Nous ne faisons pas cela et je ne fais pas cela. J'informe seulement les ministres dans la semaine qui précède le dépôt du rapport — comme je l'ai fait la semaine dernière, deux jours avant le dépôt du rapport — par courtoisie pour les ministres qui voudraient me rencontrer, car c'est leur droit de convoquer une réunion.

Le sénateur Angus : Vous a-t-on dit, lors de cette réunion, que le gouvernement acceptait toutes vos recommandations?

Mme Gélinas : Je le savais déjà, car le gouvernement nous a fait part de ses réactions à la mi-juin.

Le sénateur Angus : S'il y a une chose que j'ai retenu de vos comparaisons passées devant le comité à ce sujet — et je vais paraphraser ce que vous avez répété à maintes reprises en anglais et en français — c'est que le gouvernement fédéral du Canada a tous les outils dont il a besoin pour remédier de manière efficace aux problèmes environnementaux auxquels nous sommes confrontés. Cependant, il ne les utilise pas, et c'est pourquoi notre bilan à cet égard est désastreux. Le Canada est passé du 4^e au 27^e rang des pays de l'OCDE.

J'ai constaté ce soir, à la lecture de votre rapport et en vous écoutant attentivement, que le mot « outils » refait surface. Vous dites que le gouvernement n'a pas réussi à se doter des outils essentiels pour mesurer ses progrès, et vous parlez des 6 milliards de dollars.

Dans vos recommandations, vous précisez quels sont ces outils. Si j'ai bien lu, le leadership serait la clé. Est-ce exact? Pourriez-vous élaborer davantage sur ce point? Quels sont les outils dont le gouvernement devra se doter pour réussir à mettre en œuvre les recommandations qu'il a acceptées?

Mme Gélinas : Il est difficile de dire, en ce moment même, quels outils le gouvernement utilisera. Nous savons qu'il a accepté toutes mes recommandations, mais nous n'avons pas plus de détails et nous ne savons pas comment il compte les mettre en œuvre.

Par exemple, nous attendons toujours de voir ce que le gouvernement a prévu relativement à l'échange des droits d'émissions. Je peux vous dire qu'il penchera sur cette question dans le cadre de son nouveau plan vert et qu'il tiendra compte de ma recommandation dans l'élaboration de son plan, mais je ne suis pas en mesure de vous dire ce que contiendra ce dernier. Tout

has been accepted. I do not have a clue how this recommendation will be implemented. As we speak, I guess no one knows.

That is why I said that as we go forward, as we receive clarity from the government on the plan to address climate change, members of Parliament will have a key role to play in creating a better understanding of how my recommendations will be taken into account in the near future.

Senator Angus: I believe that inherent in your report are recommendations to indicate what those tools are. I chose the leadership one because you emphasized it heavily and I do not know what you mean by that.

In fairness, in the government before the present one, ministers who were named to the environment portfolio — and I think of Minister Anderson or Minister Dion — became green individuals. I felt they were sincere — perhaps misguided, I do not know — when they came to us. They seemed focused and determined to provide leadership for a positive environment plan for Canada.

As you said, they did not know how to use the tools properly and it all fizzled out — because your report is clear that it was a failure.

Ms. Gélinas: For me, leadership is different from tools. The tools are there: voluntary agreements, regulation, programs and strategies. Crystal clear at the beginning of my report I have said that the tools are there, the know-how is there and the expertise within the federal government is there. It is how the government uses those tools to achieve the overall objectives and targets.

Leadership is different. You can look at leadership from different angles. At the bureaucratic level, when it takes four years to develop a large final emitter system, and we know this system is key to reducing greenhouse gases, you may wonder where the leadership was.

When we have not been ready as a country — and the federal government in particular — to engage and have the provinces involved in looking at solutions to address climate change, there was probably a lack of leadership.

You can look at leadership in different ways. When we talked to the public servants, they said they were willing to move ahead but they needed direction from someone at the top to tell them what to do. This is another way to illustrate what leadership is and how leadership is so important at the highest level from a political standpoint, but also from an administrative standpoint.

The Chairman: I wanted a point of clarification: When you responded to Senator Angus, who asked you about government acceptance, you first said that when you mentioned that consultations were taking place with the government, you meant the bureaucracy.

ce que je peux dire, c'est que le gouvernement a accepté le principe de ma recommandation. J'ignore complètement comment il s'y prendra pour la mettre en œuvre. Je crois que personne ne la sait encore.

C'est pourquoi j'ai dit que, à mesure que nous obtiendrons des précisions sur le plan du gouvernement pour lutter contre les changements climatiques, les députés auront un rôle essentiel à jouer pour qu'on puisse comprendre davantage comment mes recommandations seront mises en œuvre dans un proche avenir.

Le sénateur Angus : Je crois que votre rapport précise quels sont ces outils. J'ai mentionné le leadership parce que vous avez beaucoup insisté sur ce point et que j'ignore ce que vous voulez dire par là.

Il faut reconnaître que, dans le gouvernement précédant, les ministres qui se sont occupés de l'environnement — je pense au ministre Anderson et au ministre Dion — sont devenus très verts. Ils m'ont semblés sincères — peut-être étaient-ils mal conseillés, je ne le sais pas — lorsqu'ils ont comparu devant nous. Ils avaient l'air de savoir où ils allaient et semblaient déterminés à faire preuve de leadership en vue de doter le Canada d'un véritable plan en matière d'environnement.

Mais, comme vous l'avez dit, ils n'ont pas bien utilisé les outils et tout ce leadership n'a rien donné — votre rapport fait clairement état d'un échec.

Mme Gélinas : Pour ma part, je ne considère pas le leadership comme un outil. Les outils sont déjà là. Ce sont les accords volontaires, les règlements, les programmes et les stratégies. J'ai dit on ne peut plus clairement au début de mon rapport que le gouvernement possède déjà les outils, le savoir-faire et l'expertise dont il a besoin. Le problème, c'est la façon dont il les utilise pour atteindre ses objectifs globaux.

Le leadership est un cas différent. C'est une notion qui peut être vue sous différents angles. Lorsque la bureaucratie met quatre ans à élaborer un régime pour les grands émetteurs finaux, alors que nous savons qu'un tel régime est essentiel pour réduire les émissions de gaz à effet de serre, nous sommes en droit de nous demander où était passé le leadership au sein de la bureaucratie.

Si le pays et le gouvernement fédéral, en particulier, ne sont pas encore été prêts à s'engager et à solliciter l'aide des provinces pour trouver des solutions aux changements climatiques, c'est probablement à cause d'un manque de leadership.

On peut voir le leadership de différentes façons. Lorsque nous avons parlé avec les fonctionnaires, ils nous ont dit qu'ils voulaient aller de l'avant, mais qu'ils attendaient que leurs supérieurs leur disent quoi faire. C'est une autre façon de concevoir le leadership et d'illustrer à quel point il doit primer au sein des niveaux supérieurs non seulement de la sphère politique, mais aussi de la sphère administrative.

Le président : J'aimerais obtenir une précision. Lorsque vous avez répondu au sénateur Angus au sujet de l'acceptation des recommandations par le gouvernement, vous avez dit tout d'abord que les consultations avec le gouvernement étaient en fait des consultations avec des bureaucrates.

Ms. Gélinas: Absolutely.

The Chairman: In respect of the undertaking to give effect to the recommendations in your report, I assume you mean the ministry. Am I correct on both counts?

Ms. Gélinas: You are right.

The Chairman: On one other point of clarification, the tools that you now refer to are the operative tools; the tools that were absent and referred to in the critical part of your report, were tools of measurement and evaluation. Is that correct?

Ms. Gélinas: Yes.

Senator Angus: Thank you for that clarification.

You indicated that roughly 78 per cent of the emissions come from the transportation industry and heavy industry. Does “heavy industry” include the oil and gas industry in your lexicon?

Ms. Gélinas: The industry sector represents mining and manufacturing, the oil and gas sector and thermal electricity. These three groups are within that 53 per cent, and transportation represents another 25 per cent. The industry sector as a whole represents 53 per cent of greenhouse gas emissions.

Senator Angus: At point 19 of Chapter 3 on page 4 of your handout we see the federal efforts to tackle emissions produced by the oil and gas industry. I happen to know through the grapevine that you personally went to Alberta to look at the oil sands situation for yourself. You say in your remarks that the federal government has not taken into account the unprecedented boom in that sector in its battle with climate change. Emissions resulting from increased exploitation of oil sands could double by 2015, which is within eight years, cancelling out any other efforts to reduce greenhouse gas emissions.

Can you elaborate on that? I am interested to know what your personal impression was when you went to Fort McMurray and that area.

Ms. Gélinas: I am not sure if my personal impression is of interest to senators. I will first talk about the oil and gas industry and the oil sands.

You went to the crucial point in my opening statement. Regardless of what we do in the coming years to address greenhouse gas reduction, if the government does not tackle the oil sands issue seriously everything else we do will be cancelled out. I consider the oil and gas sector to be no different than the other two sectors, and they produce about the same percentage of greenhouse gas. The oil sands are being exploited very rapidly. Technology is available to address reduction in that sector. The government expected to reduce greenhouse gas emissions in that sector by 20 megatons per year. At this stage, oil and gas represents 19 per cent of greenhouse gas emissions and the oil sands represent a fair percentage

Mme Gélinas : C'est exact.

Le président : Lorsque vous parlez de la mise en œuvre des recommandations dans votre rapport, je suppose que vous voulez dire par le ministère. Est-ce exact?

Mme Gélinas : C'est bien cela.

Le président : J'aimerais clarifier un autre point. Les outils dont vous venez de parler sont des outils d'exécution. Or, les outils que vous avez jugés absents et dont vous parlez dans la partie cruciale de votre rapport sont les outils de mesure et d'évaluation. Ai-je bien compris?

Mme Gélinas : Oui.

Le sénateur Angus : Merci de cette clarification.

Vous avez indiqué que le secteur des transports et l'industrie lourde étaient responsables d'environ 78 p. 100 des émissions. Lorsque vous parlez de l'industrie lourde, cela englobe-t-il l'industrie pétrolière et gazière?

Mme Gélinas : Le secteur de l'industrie englobe l'industrie minière et manufacturière, l'industrie pétrolière et gazière et l'industrie de l'électricité thermique. Ces trois groupes représentent 53 p. 100 des émissions et le secteur des transports, 25 p. 100. Le secteur de l'industrie dans l'ensemble est responsable de 53 p. 100 des émissions de gaz à effet de serre.

Le sénateur Angus : Au point 19 du chapitre 3 du document que vous nous avez distribué, il est question des efforts déployés par le gouvernement pour réduire les émissions produites par l'industrie pétrolière et gazière. J'ai appris entre les branches que vous vous êtes personnellement rendue en Alberta pour constater vous-même la situation des sables bitumineux. Dans votre déclaration d'ouverture, vous avez dit que le gouvernement fédéral n'avait pas tenu compte de l'essor sans précédent de l'industrie pétrolière et gazière dans sa lutte contre les changements climatiques. Vous avez dit que les émissions résultant de l'exploitation accrue des sables bitumineux pourraient doubler d'ici 2015 et que cette augmentation pourrait annuler nos efforts visant à réduire les émissions.

Pourriez-vous élaborer là-dessus? J'aimerais savoir quelle a été votre impression personnelle lorsque vous vous êtes rendue dans la région de Fort McMurray.

Mme Gélinas : Je doute que mon impression personnelle intéresse les sénateurs. Je parlerai d'abord de l'industrie pétrolière et gazière et des sables bitumineux.

Vous avez soulevé un élément crucial de ma déclaration d'ouverture. Peu importe les efforts que nous déploierons au cours des prochaines années pour réduire les émissions de gaz à effet de serre, ils seront anéantis si le gouvernement ne s'attaque pas sérieusement à la question des sables bitumineux. L'industrie pétrolière et gazière n'est pas différente des deux autres secteurs; elle émet environ la même quantité de gaz à effet de serre. L'exploitation des sables bitumineux s'effectue à un rythme très rapide. Il existe des moyens techniques pour réduire les émissions dans ce secteur. Le gouvernement s'attendait à pouvoir réduire les émissions de gaz à effet de serre dans ce secteur de 20 mégatonnes par année. À l'heure actuelle, l'industrie pétrolière et gazière

of that. As long as we do not address this particular issue and the government does not bring forward technologies to reduce greenhouse gases, we will see no result.

The overall objective is to bring the curve down. As I have said, whatever is put in place will reduce the rate of growth, at best, without addressing reductions.

Senator Angus: This morning we read that Minister Rona Ambrose met with the oil and gas industry in the last few days. She has announced that the problem cannot be fixed overnight, and although the technology is almost there we must give them a chance — the problem will be dealt with gradually, albeit urgently.

Did you see the reports this morning? Some people were saying, “Here we go again. It will be the soft brush and nothing will get done.”

I thought the minister gave a cogent answer, but she was coached, obviously, by experts. What was your impression of that?

Ms. Gélinas: We all know there is no easy fix. We have a growing economy, which is good news, but because of that we have to be even more serious about addressing climate change. That is why we tried not to focus only on the Koyoto Protocol in the report. This is a milestone, but we talked about the need for the short term, that being the Koyoto Protocol, so between 2008 and 2012, but long-term objectives.

We also audited Sustainable Development Technology Canada, which is a foundation that tries to move technologies from laboratories to commercialization, and it is clear that this movement will not happen overnight. It takes time and that is why we need short-term targets as well as long-term targets to ensure that we have a system in place so the government can report back to Canadians on what is happening with climate change. Taxpayers’ money is being spent and they have the right to know what is happening. We must have that system in place as soon as possible.

Senator Adams: You mentioned subsidies for oil and gas. The committee went to Fort McMurray last March. Another \$6 billion is being invested in the oil sands there. I would like to have more information. Are the subsidies from the government meant to help reduce emissions or only to upgrade equipment? Over \$1 billion has been spent so far. Is there any stipulation that subsidies from the government must be spent on improving the environment?

produit 19 p. 100 des émissions et les sables bitumineux représentent une forte proportion de ce pourcentage. Tant que nous ne nous attaquerons pas précisément à cette question et que le gouvernement ne se dotera pas des moyens techniques nécessaires pour réduire les émissions de gaz à effet de serre, nous n’obtiendrons aucun résultat.

L’objectif global est de ramener la courbe vers le bas. Comme je l’ai dit, toutes les mesures que nous prendrons feront tout au plus diminuer le taux de croissance des émissions, mais elles ne feront pas diminuer les émissions.

Le sénateur Angus : Nous avons lu ce matin que la ministre Rona Ambrose a rencontré des représentants de l’industrie pétrolière et gazière au cours des derniers jours. Elle a déclaré que le problème ne pouvait pas être réglé du jour au lendemain et que, même si nous aurons bientôt les moyens techniques nécessaires, il fallait être patient — le problème sera réglé graduellement, bien que de façon urgente.

Avez-vous lu cela ce matin? Certaines personnes disaient : « Ça recommence. Toujours aucune conviction et aucune action en vue ».

J’ai trouvé la réponse de la ministre convaincante, mais, de toute évidence, elle a été conseillée par des experts. Que pensez-vous de cela?

Mme Gélinas : Nous savons tous qu’il n’existe pas de remède miracle. Notre économie est en croissance. C’est une bonne chose, mais, à cause de cela, nous devons lutter avec encore plus de conviction contre les changements climatiques. C’est pourquoi nous ne nous sommes pas limités au Protocole de Kyoto. C’est une étape importante, mais nous avons indiqué que, en plus des objectifs à court terme — soit la période visée par le Protocole de Kyoto, de 2008 et 2012 — il fallait aussi fixer des objectifs à long terme.

Nous avons effectué une vérification de Technologies du développement durable Canada, une fondation dont l’objectif est d’accélérer la commercialisation des nouvelles technologies, et il est clair que cela ne se fera pas du jour au lendemain. Cela prend du temps et c’est pourquoi nous devons établir des objectifs à court terme, en plus de ceux à long terme, c’est-à-dire pour mettre en place un système afin que le gouvernement puisse informer les Canadiens de ce qui se passe dans le dossier des changements climatiques. Le gouvernement dépense l’argent des contribuables et ces derniers ont le droit de savoir ce qui se passe. Nous devons mettre un tel système en place le plus tôt possible.

Le sénateur Adams : Vous avez mentionné l’octroi de subventions à l’industrie pétrolière et gazière. Le comité s’est rendu à Fort McMurray en mars dernier. Cette région bénéficie d’un investissement additionnel de 6 milliards de dollars dans le secteur des sables bitumineux. J’aimerais en savoir plus à ce sujet. Ces subventions visent-elles à réduire les émissions ou seulement à moderniser l’équipement? Plus d’un milliard de dollars ont été dépensés à ce jour. Est-il stipulé quelque part que les subventions du gouvernement doivent servir à améliorer l’environnement?

Ms. Gélinas: I went to Nunavut for the first time, and I hope to go again. It is a wonderful region of Canada.

We have not looked at subsidies per se. In my opening statement I referred to petitions, which are used by Canadians to ask questions of the federal government. We submitted a petition on questions related to subsidies in the oil and gas sector.

The only thing that we can share with you is the allegations in the petition, which are in the public domain, and the type of answers we received from, for example, the Department of Finance. Ms. Leach can walk you through that petition very rapidly.

Senator Fox: How does this petition work? Is this a statutory right in legislation?

Ms. Gélinas: Yes: There are three components to my mandate. The first is to audit environmental issues of significant importance — so I can choose the ones I want to audit. The second is to report on an annual basis on progress made toward sustainable development in the federal government. The third is to be the guardian of the petition process, which is a way by which any Canadian, through me, can ask questions of any department of the federal government. The ministers are accountable and they have 120 days to respond through me to the petitioner.

Senator Fox: Can we do that, too?

Ms. Gélinas: It is an efficient way to obtain answers to your question.

Mr. Arseneault: In addition, we also do audits of the responses that ministers give to questions. Sometimes the ministers exaggerate the truth a bit.

The Chairman: No!

Mr. Arseneault: That is our experience.

Senator Adams: You talked about two things that I would like more information about, including better fuel efficiency for housing. We live in a cold country. Some of the houses that have been built before any policies for the environment are not really up to date. I think in 1970 the government upgraded 2,000 houses. In Nunavut, the funds were more for upgrading and better insulation for the houses. Between the 1970s and the 1980s, Canada Mortgage and Housing Corporation, CMHC, updated the attics. Some of the attics need ventilation. The ventilation goes close to the ground. The snow was fine and got into the attic. Some houses built between the 1970s and 1980s may be not up to date with the standards. How much benefit are we getting for the people in Nunavut for saving energy? My own house costs me about \$400 a month to heat.

Mme Gélinas : Je suis allée au Nunavut pour la première fois et j'espère pouvoir y retourner. C'est une magnifique région du Canada.

Nous ne nous sommes pas penchés sur les subventions comme telles. Dans ma déclaration d'ouverture, j'ai parlé des pétitions. Les pétitions sont un moyen dont disposent les Canadiens pour poser des questions au gouvernement fédéral. Nous avons présenté une pétition sur les questions liées à l'octroi de subventions à l'industrie pétrolière et gazière.

La seule information que nous pouvons partager avec vous, ce sont les allégations qui figurent dans la pétition, car elles appartiennent au domaine public, et le genre de réponse que nous avons reçue du ministère des Finances, notamment. Mme Leach peut vous résumer la pétition très rapidement.

Le sénateur Fox : Comment cela fonctionne-t-il? S'agit-il d'un droit garanti par la loi?

Mme Gélinas : Oui. Mon mandat énonce trois responsabilités. La première est d'effectuer des vérifications relativement à d'importantes questions environnementales — c'est moi qui choisit les questions que je veux examiner. La deuxième est de présenter chaque année un rapport sur les progrès accomplis par le gouvernement fédéral dans le dossier du développement durable. La troisième est d'agir en tant que gardien du processus de pétition. Ce processus permet aux Canadiens, par mon entremise, de poser des questions à n'importe quel ministère fédéral. Les ministres sont tenus de rendre des comptes et ils disposent de 120 jours pour répondre aux pétitionnaires en passant par moi.

Le sénateur Fox : Pouvons-nous faire cela, nous aussi?

Mme Gélinas : C'est un moyen efficace d'obtenir des réponses à vos questions.

M. Arseneault : Nous soumettons aussi les réponses des ministres à des vérifications. Il leur arrive d'exagérer un peu la vérité.

Le président : Non!

M. Arseneault : C'est ce que nous a révélé notre expérience.

Le sénateur Adams : J'aimerais obtenir des précisions sur deux des sujets dont vous avez parlé. Le premier est l'accroissement de l'efficacité énergétique des maisons. Nous vivons dans un pays où il fait froid. Les maisons qui ont été construites avant l'avènement des politiques dans le domaine de l'environnement ne sont pas toutes à la fine pointe. Je crois que le gouvernement a modernisé 2 000 maisons en 1970. Au Nunavut, les fonds ont principalement servi à améliorer l'isolation des maisons. Dans les années 70, la Société canadienne d'hypothèques et de logement, ou la SCHL, a modernisé les greniers. Certains greniers doivent être aérés. Or, il arrive que les conduits d'aération passent près du sol et que la neige fine pénètre dans les greniers. Les maisons construites dans les années 70 ne sont pas toutes à la hauteur des normes actuelles. Dans quelle mesure le programme améliore-t-il l'efficacité énergétique des maisons au Nunavut? Ma maison me coûte environ 400 \$ par mois en frais de chauffage.

Ms. Gélinas: Let me share some information with you. The EnerGuide program for existing houses has been shown to improve energy efficiency on average per house by 27 per cent, which is significant.

Senator Adams: You are talking about across Canada. The government says we have so many per cent of people who own houses. It usually comes out as so many in a population area. Does it still work that way? Nunavut only has 30,000 people registered. Maybe we cannot afford the government policy. What population of a community are we talking about? We pay taxes like all Canadians. We want to know about the subsidies. Even my house, I cannot afford it. I cannot get the subsidies because I work for the government.

The Chairman: Senator Adams, the EnerGuide program about which you are talking is not based on per capita. It is based on your house. The same benefits are open to Canadians wherever they live.

Neil Maxwell, Principal, Office of the Auditor General of Canada: We have not looked in detail at the point that you have raised, but one important thing that we did look at in the report that has an impact on the North is the question of adaptation and the impacts that are happening. Those same houses that you talk about right now are at risk because of the loss of permafrost. The North is a place in Canada where we see the most extreme impacts in terms of loss of permafrost and global warming. It is quite profound. That was one of the more striking things we found in the audit.

We tried to stress that the whole question of adaptation is important. So much of the attention of the government has been on the question of trying to reduce those emissions. That is obviously important, but equally important is ensuring that the government equips all Canadians to adapt well to the changes that are inevitable. Our message, in short, was that the government has not done the thinking to figure out what it will do. It is at very early stages.

Senator Adams: I heard that the CBC local station studied some of the rivers in Nunavut. I just want to make sure that we have a right to study the river in Nunavut. Since the policy came out, there is a company that is not my company that studied this summer so far and spent over \$300,000. They will spend another \$4 million next year to study the future, the power dams and things like that. I want to make sure the Government of Canada bans the damming of the rivers. It is a waste of money. According to environmental regulations they are not allowed to dam any more. Right now they study any fish that go through some of the rivers. They want to adapt a power plant in the future for Nunavut. We do it right

Mme Gélinas : Laissez-moi vous dire ceci. Il a été démontré que le programme ÉnerGuide pour les maisons existantes permettait d'accroître l'efficacité énergétique des maisons d'en moyenne 27 p. 100, ce qui est significatif.

Le sénateur Adams : Oui, mais c'est pour le Canada tout entier. Le gouvernement détermine le pourcentage de la population qui possède une maison. Pour ce faire, il compte habituellement le nombre de propriétaires par région. Est-ce encore ainsi que l'on procède? Au Nunavut, il n'y a que 30 000 personnes d'enregistrées. Nous n'avons peut-être pas les moyens de cette politique gouvernementale. Combien de personnes vivent dans ces collectivités? Nous payons des taxes comme tous les Canadiens. Nous être au courant à propos des subventions. Je n'ai même pas les moyens d'habiter ma maison. Je ne peux pas obtenir de subvention parce que je travaille pour le gouvernement.

Le président : Sénateur Adams, les subventions versées dans le cadre du programme ÉnerGuide ne sont pas déterminées en fonction du nombre d'habitants. Elles dépendent de chaque maison. Tous les Canadiens, peu importe où ils habitent, sont admissibles aux mêmes avantages.

Neil Maxwell, directeur principal, Bureau du vérificateur général du Canada : Nous n'avons pas examiné en profondeur le point que vous avez soulevé, mais une des choses importantes que nous avons examinées dans le rapport et qui a une incidence sur le Nord est la question de l'adaptation et des répercussions qui surviennent. Les maisons dont vous parlez risquent actuellement des dommages à cause de la perte de pergélisol. Le Nord est la région du Canada qui est le plus fortement touchée par la perte de pergélisol et le réchauffement de la planète. L'incidence de ces phénomènes est très profonde. C'est l'une des choses les plus frappantes que nous avons découvertes pendant notre vérification.

Nous avons essayé de faire valoir l'importance de toute la question de l'adaptation. Le gouvernement se concentre énormément sur la réduction des émissions. Certes, cela est très important, mais il est tout aussi important qu'il donne à tous les Canadiens les moyens pour qu'ils puissent s'adapter aux changements qui sont inévitables. En somme, notre message était que le gouvernement n'a pas réfléchi à ce qu'il allait faire. Il commence tout juste à y songer.

Le sénateur Adams : J'ai appris que la CBC menait des études sur certaines rivières au Nunavut. Je veux seulement m'assurer qu'on a le droit d'étudier les rivières au Nunavut. Depuis que la politique a été adoptée, il y a une entreprise, qui n'est pas la mienne, qui a investi plus de 300 000 \$ dans de telles études depuis le début de l'été. Elle prévoit investir une somme additionnelle de 4 millions de dollars l'an prochain pour étudier le potentiel des rivières pour la construction de barrages hydroélectriques et d'autres installations de ce type. C'est de l'argent gaspillé. Les règlements environnementaux interdisent la construction d'autres barrages. À l'heure actuelle, des personnes étudient les poissons qui vivent dans ces rivières en prévision de

or are we supposed to move on? We have 26 communities. We have a power plant running diesels 365 days a year. I do not know how many emissions we are putting out. Do you understand my question?

Ms. Gélinas: Yes, but I cannot answer your question. You can use the petition process if you want to ask the question and receive an answer.

The Chairman: All we have to do is make a petition of your question, Senator Adams, and address it to the commissioner and it will be answered. Remind us to do that and we shall.

[Translation]

Senator Tardif: Thank you for your excellent report. Ms. Gélinas, you say in the report that government action has not been well organized or well managed within the various departments and agencies, because a number of departments and agencies share responsibility. In your opinion, what kind of management could effectively connect this network of jurisdiction?

Ms. Gélinas: I am sure that everyone would like to know the answer to that question. First, I want to tell you what did not seem to work. On the one hand, there is no oversight at the upper level of the government. On the other hand, just because one department is responsible for one file does not mean it has the authority with regard to that file over the other departments, hence the importance of being able to work together on horizontal issues.

The Treasury Board Secretariat has been working on climate change for the past two or three years as a pilot project. It has developed a governance structure to ensure that there are mechanisms in place to clearly identify the roles and responsibilities of each department as well as the objectives, such as reducing greenhouse gas emissions, for example, in order to be able to measure each department's performance with regard to those objectives.

That pilot project is still underway. I would add that the whole issue of performance measurement and reporting is also absent. This has been mentioned several times this evening.

Until that problem is resolved, no matter what commitments each successive government makes, the situation is not going to change because we lack a good governance structure. If there is anything to be learned in auditing, it is that good management practices produce good results. It is no surprise that, with the results we see today, good management practices are lacking. The government must resolve this issue. That is why I mentioned Treasury Board because the two aspects missing from its management framework relate to governance and performance. Although Treasury Board has responded that they are currently identifying deadlines, it

l'adaptation éventuelle d'une centrale au Nunavut. Nous faisons les choses comme il faut, mais sommes-nous censés passer à autre chose? Nous avons 26 collectivités et une centrale qui carbure au diesel 365 jours par année. J'ignore quelle quantité de gaz nous émettons. Comprenez-vous ma question?

Mme Gélinas : Oui, je comprends la question, mais je ne peux pas y répondre. Vous pouvez présenter une pétition si vous voulez obtenir une réponse.

Le président : Sénateur Adams, il suffit de présenter votre question sous la forme d'une pétition et de la présenter à la commissaire, et vous obtiendrez une réponse. Rappelez-nous de le faire, et nous y verrons.

[Français]

Le sénateur Tardif : Merci à vous tous pour cet excellent rapport. Madame Gélinas, vous soulignez dans le rapport que la gestion des activités fédérales en matière de changements climatiques n'a pas été bien organisée ni bien coordonnée entre les divers départements et agences, car en cette matière plusieurs départements ou agences sont responsables. Alors selon vous, quel type de gestion pourrait relier efficacement ce réseau de compétences?

Mme Gélinas : Je suis certaine que tout le monde aimerait connaître la réponse à cette question. Laissez-moi vous dire tout d'abord ce qui nous a paru mal fonctionner. D'une part, il n'y a pas de surveillance au plan des instances supérieures du gouvernement. D'autre part, qu'un ministère soit responsable d'un dossier ne lui donne pas autorité en la matière sur les autres ministères, d'où l'importance de pouvoir travailler ensemble sur des enjeux horizontaux.

Cela fait deux ou trois ans que le Secrétariat du Conseil du Trésor a commencé à travailler sur le dossier du changement climatique en tant que projet pilote. Il a développé une structure de gouvernance qui vise à assurer que des mécanismes soient en place afin de définir clairement quels rôles et responsabilités incombent à chacun des ministères ainsi que les objectifs, dont la réduction des gaz à effet de serre, par exemple, de façon à pouvoir mesurer la performance de chacun par rapport à ces objectifs.

Ce n'est toujours pas terminé. J'ajouterais que toute la question de mesurer et de faire rapport est aussi absente. On l'a mentionné à plusieurs reprises ce soir.

Tant et aussi longtemps que ce problème ne sera pas réglé, nonobstant les engagements des gouvernements qui se succéderont, on se retrouvera toujours dans la même situation où l'on n'aura pas une bonne structure de gouvernance. S'il y a une chose qu'on apprend dans le domaine de la vérification, c'est qu'une bonne gestion donne de bons résultats. Ce n'est probablement pas étonnant qu'avec les résultats qu'on a aujourd'hui, qu'on n'ait pas une bonne gestion. Cela doit être résolu par le gouvernement. C'est la raison pour laquelle je mentionnais le Conseil du Trésor parce que les deux éléments manquants de son cadre de gestion, c'est précisément l'aspect qui

would be no doubt useful to ensure that Treasury Board delivers on its promises. A governance structure is clearly lacking.

Mr. Arseneault: It should be noted that there used to be the Climate Change Secretariat a few years back and that it ensured interdepartmental coordination. The Secretariat reported directly to the Deputy Minister of Natural Resources Canada and Environment Canada, and worked with all departments in order to, shall we say, foster a common direction. The important thing is that, before being dismantled, the Secretariat had produced a report on the expenditures related to the government performance programs. It was announced that the Secretariat would be replaced by another structure. As Ms. Gélinas indicated, Treasury Board got involved, following a pilot study, in the production of a map of all federal government programs.

The federal government had a series of programs in place. We had no idea of the scope of these programs. It was then decided to produce such a map. Once established, the map could help us create structures, carry out analyses and evaluate programs. This is what the system needed. Currently, Treasury Board plays a role, but they have clearly told us that they do not hold this function. Their role is simply to facilitate the process. Later on, we would need to identify who is truly responsible.

Ms. Gélinas: If I may add to that, the last time Canadians and parliamentarians received an update on the climate change file, was in 2003.

The government was committed to tabling its next performance report in 2008. That leaves close to two years before the next report. If the past is an indication of the future, it would be a good idea to question whether a report could be made public in 2008, given that delays put off publication of the government performance results.

[English]

Senator Cochrane: I have a Fisheries meeting at seven o'clock. The minister is appearing and I must be there.

I just wanted to ask you, Ms. Gélinas, what about the volunteer method of trying to improve on the gas emissions? Do you agree with the term "volunteer" and do you think it has worked in the past?

Ms. Gélinas: Are you referring to the voluntary agreement with the auto sector?

Senator Cochrane: Yes.

Ms. Gélinas: First, I should say that this is one of the tools in the toolbox. We have not taken any position on whether voluntary agreements are good or bad or better than regulation. What we have said for many years is that any voluntary

traite de la gouvernance et de la performance. Bien que dans les réponses obtenues du Conseil du Trésor, on nous dit qu'ils sont en voie de définir des dates butoir, cela serait sûrement utile afin d'assurer que le Conseil du Trésor livre la marchandise. Donc la structure de gouvernance, de toute évidence, est déficiente.

M. Arseneault : Il faudrait mentionner qu'il y a quelques années le Secrétariat aux changements climatiques existait et qu'il avait un rôle de coordination interministériel. Ce secrétariat se rapportait directement au sous-ministre de Ressources naturelles Canada et de Environnement Canada et travaillait avec l'ensemble des ministères dans le but, si on veut, de favoriser une direction commune. Ce qui est important, c'est qu'avant d'être éliminé, ce secrétariat avait produit un rapport sur les dépenses des éléments de la performance du gouvernement. On avait annoncé qu'il serait remplacé par une autre structure. Le Conseil du Trésor s'est impliqué, comme Mme Gélinas l'a mentionné, suite à une étude pilote pour produire la carte des programmes du gouvernement fédéral.

Le gouvernement fédéral avait un ensemble de programmes en place. On ne savait pas l'ampleur. On a décidé de produire cette carte. Une fois qu'on l'avait en place, on pourrait mettre des structures, analyser et faire des évaluations des programmes. C'est ce qui a manqué dans le système. Présentement, le Conseil du Trésor joue un rôle, mais ils nous ont dit clairement que ce ne sont pas eux les propriétaires de cette fonction. Ils ne sont là que pour faciliter un processus. Il faudrait identifier qui est vraiment responsable, ultérieurement.

Mme Gélinas : Si je peux me permettre d'ajouter un point, la dernière fois que les Canadiens et les parlementaires ont eu une à mise à jour du dossier des changements climatiques, c'est en 2003.

L'engagement du gouvernement voulait qu'un prochain rapport sur la performance soit déposé en 2008. Il nous reste près de deux ans pour avoir un rapport. Si le passé est garant de l'avenir, il serait bon de se questionner sur la possibilité qu'un rapport soit rendu public en 2008, compte tenu des glissements de délai qui ont fait en sorte qu'on attend encore les résultats de performance du gouvernement.

[Traduction]

Le sénateur Cochrane : J'ai une réunion du Comité des pêches à 19 heures. Le ministre comparaitra et je dois y être.

Je voulais seulement vous demander, madame Gélinas, ce que vous pensez de l'approche volontaire pour réduire les émissions. Croyez-vous que le terme « volontaire » soit bien choisi? Trouvez-vous que cette approche a donné de bons résultats par le passé?

Mme Gélinas : Voulez-vous parler des accords volontaires dans le secteur de l'automobile?

Le sénateur Cochrane : Oui.

Mme Gélinas : Tout d'abord, j'aimerais préciser qu'il s'agit de l'un des outils à notre disposition. Nous n'avons toujours pas déterminé si les accords volontaires sont une bonne ou une mauvaise chose, ni s'ils sont préférables aux règlements. Ce que

agreement should be as rigorous and as robust as any other regulation, if you want to compare.

In this case, there are a couple of missing parts, but there is one big one, which is the third-party verification. You have an agreement between the auto sector and the Department of Natural Resources, but there is nothing in the agreement that has clearly specified that third-party verification will take place so that Canadians and parliamentarians will know how much progress this agreement is achieving. Because it is a voluntary agreement, it is more important than ever to have access to that kind of information.

In their response, the officials of the department have said that they will discuss that with the auto sector, but there was no firm commitment that such third-party verification will take place.

Senator Cochrane: When you visited the industry people out West, did you receive a good feeling that they were going forward, that they were looking at ways to adapt to emissions and climate change?

Ms. Gélinas: They told me a lot of good things. I should use your question as an opportunity to say that we have looked at the federal government's programs, policies and measures. We do not know that information in terms of what the industry itself, on an individual basis, is doing to reduce greenhouse gas. There might be a lot of good things — in fact, that is what they have told me — but as an auditor, I believe only what I see with evidence. In this case, I cannot tell, but the welcome was excellent.

[Translation]

Senator Tardif: I would like to come back to the issue of management of the former Secretariat. First off, I have three questions to ask you: Were reasons given for abolishing the Climate Change Secretariat? Was the Secretariat achieving results? Currently, is it the responsibility of Treasury Board to develop a climate change plan?

Ms. Gélinas: I will answer the last question and let Richard respond to the first two. Developing a plan is the primary responsibility of Environment Canada. What we have seen during our audit over the past year and half is that it is unclear who is responsible for what in a number of sectors. It is therefore important to specify roles and responsibilities. It is our understanding that Environment Canada is responsible for everything related to policy development and that Natural Resources Canada implements and administers most programs. The roles of all other departmental players are not clearly defined.

Senator Tardif: And who decides in the grey areas?

nous maintenons depuis de nombreuses années, c'est que les accords volontaires doivent être aussi rigoureux et fermes que des règlements, si nous devons les comparer.

Or, nous constatons que les accords volontaires comportent certaines lacunes, dont la plus importante est l'absence de vérification indépendante. L'accord qui a été conclu entre le secteur de l'automobile et le ministère des Ressources naturelles ne stipule pas clairement qu'une vérification indépendante devra être effectuée en vue d'informer les Canadiens et les parlementaires des progrès survenus grâce à l'accord. Étant donné la nature volontaire de cet accord, il est plus important que jamais de garantir l'accès à ce type d'information.

Dans leur réponse, les responsables du ministère ont affirmé qu'ils discuteraient avec les représentants du secteur de l'automobile, mais il n'y a eu aucun engagement ferme à l'égard de cette vérification indépendante.

Le sénateur Cochrane : Lorsque vous êtes allée dans l'Ouest pour rendre visite aux gens de l'industrie, avez-vous eu l'impression qu'ils prenaient des mesures concrètes, qu'ils tentaient de trouver des moyens de faire face aux problèmes d'émissions atmosphériques et de s'adapter aux répercussions des changements climatiques?

Mme Gélinas : Ils m'ont dit beaucoup de choses très positives. Je devrais d'ailleurs profiter de l'occasion pour vous dire que nous nous sommes penchés sur les divers programmes, politiques et mesures du gouvernement fédéral. Nous ne savons pas exactement ce que chacun des participants de cette industrie fait pour réduire les gaz à effet de serre. Ils pourraient y avoir là de bonnes solutions — et c'est en fait ce qu'ils m'ont affirmé — mais en tant que vérificatrice, je dois en avoir des preuves tangibles. Dans ce cas, je ne peux m'avancer, mais j'ai été très bien reçue.

[Français]

Le sénateur Tardif : Je voudrais revenir à la question de la gestion de l'ancien secrétariat. J'ai d'abord trois questions à vous poser : est-ce qu'on a indiqué les raisons pour lesquelles on a aboli le Secrétariat aux changements climatiques? Est-ce que ce secrétariat fonctionnait? Actuellement, est-ce la responsabilité du Conseil du Trésor de développer un plan sur les changements climatiques?

Mme Gélinas : Je répondrai à la dernière question et laisserai Richard répondre aux deux premières. La première responsabilité de développer un plan incombe à la ministre de l'Environnement. Ce qu'on a vu dans le cadre de nos vérifications au cours de la dernière année et demie, c'est que, d'une part, dans certains secteurs, ce n'est pas clair qui est responsable de quoi, d'où l'importance de préciser les rôles et les responsabilités. Notre compréhension est que tout ce qui a trait au développement des politiques relève d'Environnement Canada et en ce qui concerne la mise en œuvre des programmes, ils sont majoritairement gérés par le ministère des Ressources naturelles Canada. Il y a tous les autres joueurs des ministères dont les rôles ne sont pas clairement définis.

Le sénateur Tardif : Et dans les zones grises, qui décide?

Mr. Arseneault: With regard to our recommendations within the commissioner's report, we did not even know to whom they should be addressed because it was unclear who was truly in charge at the departments. We spoke with them and they told that Environment Canada had the lead role.

Regarding your previous question on the dismantling of the Climate Change Secretariat, the government had decided that the Secretariat had fulfilled its function and that, at the time, there was a greater involvement from the central agencies, including Treasury Board, which has developed the pilot study. But the government had promised that there would be mechanisms to replace the Secretariat. These did not materialize. At the political level, there was a cabinet committee, which had been created by the former government, but we could not access information from those discussions. We could not really gauge the content of their discussions. Today, the committee no longer exists. We are in a situation where there is no real coordinating authority to follow up on performances and financial considerations.

Senator Tardif: Which committee no longer exists?

Mr. Arseneault: The ad hoc parliamentary committee on sustainable development.

Senator Tardif: The deputy ministers sat on that committee?

Mr. Arseneault: Ministers did. The committee was chaired by the Minister of Industry under the former government, but the new government did not choose to re-establish the committee, for now.

[English]

The Chairman: Along the same line of evaluation of what has occurred, commissioner, you said in your report and again today that the EnerGuide program and the energy audit program attached to it had a modicum of success: that it was functioning and achieving something.

Do you understand yet why that program was cancelled? Was it inefficient to a degree that it would be prudent to cancel it, or should we wait to see what will succeed it?

Ms. Gélinas: You must keep in mind that we looked only at three programs. Those three programs are not achieving significant reduction, and there is no silver bullet. Everything that can contribute to reducing greenhouse gas is probably welcome.

The other thing you must keep in mind, something we have not looked at ourselves, is that while we were doing our own audit, Treasury Board was performing a program review of all the climate change programs. Part of your answer is there. If you were to ask why this program was cut but not others, the Treasury Board would be able to answer that question.

M. Arseneault : Dans nos recommandations faites à l'intérieur du rapport de la commissaire, nous-mêmes ne savions pas à qui adresser nos recommandations parce que ce n'était pas clair qui était vraiment en charge dans les ministères. C'est en discutant avec eux qu'ils nous ont dit que c'est Environnement Canada qui avait le leadership.

En ce qui a trait à votre question précédente sur l'élimination du Secrétariat aux changements climatiques, le gouvernement avait décidé que le secrétariat avait terminé sa fonction et que, à ce moment, les agences centrales s'impliquaient davantage dans le dossier, incluant le Conseil du Trésor qui a développé l'étude pilote. Mais on nous avait promis des mécanismes qui remplaceraient le secrétariat. Cela n'est pas arrivé. Il y a eu au niveau politique un comité du Cabinet, qui avait été créé sous l'ancien gouvernement, mais on n'avait pas accès à l'information de ces discussions. On ne pouvait pas vraiment vérifier la teneur de leurs discussions. Et, maintenant, ce comité n'existe plus. On est dans une situation où il n'y a pas vraiment de mécanisme de coordination qui fait un suivi sur la performance et les aspects financiers.

Le sénateur Tardif : Quel comité n'existe plus?

M. Arseneault : Le comité parlementaire ad hoc sur le développement durable.

Le sénateur Tardif : Les sous-ministres qui y siégeaient?

M. Arseneault : C'était les ministres. C'était sous la présidence du ministre de l'Industrie sous l'ancien gouvernement, mais le nouveau gouvernement n'a pas choisi de recréer ce comité, pour l'instant.

[Traduction]

Le président : Dans cette même optique d'évaluation, vous avez dit dans votre rapport, et vous l'avez répété aujourd'hui, que le programme ÉnerGuide et le programme d'évaluation énergétique connexe obtenaient un certain succès, qu'ils fonctionnaient bien et qu'ils donnaient des résultats.

Avez-vous compris alors pourquoi il a été annulé? Était-il si inefficace que la prudence dictait de l'annuler ou devrions-nous attendre de voir par quoi on le remplacera?

Mme Gélinas : Vous devez comprendre que nous ne nous sommes penchés que sur trois programmes. Ces programmes ne permettent pas une réduction importante. Ce n'est pas une solution miracle. Toute mesure qui pourrait contribuer à réduire les gaz à effet de serre serait probablement bien accueillie.

L'autre chose qu'il ne faut pas oublier, et sur laquelle nous ne nous sommes pas penchés nous-mêmes, c'est que pendant que nous faisons notre propre vérification, le Conseil du Trésor effectuait une vérification globale de tous les programmes portant sur les changements climatiques. C'est probablement là que vous trouverez une partie de la réponse à votre question. Si vous voulez savoir pourquoi ce programme a été annulé et non les autres, le Conseil du Trésor pourra vous répondre.

I was asked again this morning: What about the other programs? How can we talk about efficiency of the program? I cannot talk about that because I focus only on three programs. I have provided the costs for those programs thus far and how much they have achieved. There is a list of other programs that have been reviewed and for which an analysis was done.

The Chairman: When you spoke about the ethanol plant, did you express an opinion — if not, do you or your people have one now — about the question of feed stock? There are two basic kinds of programs for making ethanol, one based on corn and the other on cellulose. I am glad to hear there is an up-and-running plant in Saskatchewan, which I presume is running on cellulose. Is that correct?

Mr. McBain: It is running on wheat.

The Chairman: That is too bad. I guess that answers my question.

Have you expressed a preference in respect of the efficacy, in selfish Canadian terms, of ethanol production using feed stock that is cellulose-based as opposed to corn based? If the investment will be made initially in ethanol plants in which corn is the feed stock, given the agricultural efficiencies that pertain to corn as opposed to cellulose, it will be cheaper in some cases for Canadian plants to buy American corn as feed stock. That would not be an efficient thing to do in terms of the Canadian economy. Did you express an opinion in that regard?

Ms. Gélinas: We have not looked at that issue. As a result, we have not commented in any way on feed stock.

Senator Angus: When you get right down to these issues of leadership and political will, they comes down to politics. Politics is the art of the possible.

I have heard it argued that Canadians as a people have a hard time relating to greenhouse gas emissions. They do not touch them and feel them. It does not give them a runny nose. They are interested in things in the environment that affect their health, such as mercury and what it does to pregnant women, or water pollution like we have at Lake Massawippi in Quebec as we speak, or Walkerton. If we can address those kinds of problems, we are certainly moving forward.

I am concerned, as a Canadian citizen and not wearing my hat as Conservative senator, that the proposed clean air act or whatever new plan will be unveiled within the next short period will not address the climate change issue as much as it will address clean air, clean water and health-affecting issues.

On m'a demandé encore ce matin : que penser des autres programmes? Comment peut-on parler de l'efficacité du programme? Je ne peux pas en parler parce que je me suis concentrée sur trois programmes seulement. J'ai déjà précisé combien ces programmes avaient coûté et quels en avaient été les résultats. Il y a toute une liste d'autres programmes qui ont été évalués et qui ont fait l'objet d'une analyse.

Le président : Lorsque vous avez parlé de l'usine d'éthanol, avez-vous exprimé une opinion — et dans la négative, vous ou vos collaborateurs en avez-vous une maintenant — sur la question des matières premières? Il y a deux principaux ingrédients à la base de la fabrication d'éthanol, soit le maïs et la cellulose. Je suis heureux de savoir qu'il existe une usine qui fonctionne bien en Saskatchewan. Je présume qu'on y utilise de la cellulose. Est-ce bien exact?

M. McBain : Cette usine utilise le blé comme matière première.

Le président : C'est dommage. Je présume que cela répond à ma question.

Avez-vous fait part d'une préférence en termes d'efficacité, d'un point de vue purement canadien, entre la production d'éthanol à partir de cellulose ou de maïs? Si les premiers investissements sont faits dans des usines d'éthanol utilisant le maïs comme matière première, compte tenu de l'efficacité agricole du maïs par rapport à la cellulose, il serait probablement plus rentable dans certains cas pour les usines canadiennes d'acheter du maïs américain pour la transformation. Cela ne serait pas très rentable pour l'économie canadienne. Avez-vous fait des commentaires à cet égard?

Mme Gélinas : Nous ne nous sommes pas penchés sur cette question et n'avons donc fait aucun commentaire au sujet des matières premières.

Le sénateur Angus : Quand on parle de leadership et de volonté politique, on parle de politique. La politique est l'art du possible.

Certains disent qu'en général, les Canadiens ont du mal à saisir le problème des émissions de gaz à effet de serre. Ce n'est pas très concret pour eux. Ce n'est pas quelque chose qu'ils peuvent voir ou sentir ou qui provoque un écoulement nasal par exemple. Dans le domaine de l'environnement, les Canadiens s'intéressent plutôt aux questions qui ont des incidences sur leur santé, par exemple les effets du mercure sur les femmes enceintes ou la mauvaise qualité de l'eau potable, comme nous l'avons vu à Walkerton ou plus récemment au lac Massawippi au Québec. Si nous pouvons trouver une solution à ce genre de problèmes, nous aurons fait un grand pas en avant.

En tant que citoyen canadien, et je le dis sans égards à mes responsabilités de sénateur conservateur, je crains que la loi proposée sur la lutte contre la pollution atmosphérique et tout autre plan qui pourrait être déposé dans un proche avenir portent davantage sur la pureté de l'air et de l'eau et sur les questions touchant la santé que sur les changements climatiques.

I appreciate your comments on that. Obviously, in reviewing your recommendations with the powers that be, I am sure in their acceptance of your recommendations and in the dialogue you have had, there must be a flavour of what is to come.

Ms. Gélinas: As the environmental auditor for the federal government, I audit whatever has been committed to in terms of deliverables. As an environmentalist, I would like it if we could cope with the big issues. Climate change is one of many issues that need to be dealt with.

Having said that, like all other Canadians, I look forward to the new plan and how climate change will be addressed. You know you will not get rid of me, so I will come year after year and audit progress and report back on what we have achieved.

In the past, I have covered many other issues. From my standpoint, they are all important. I am not the policy-maker. I am not the one who decides what the priorities should be. My concern and worry is always the same: Whatever has been committed to should be fulfilled and respected, and we must see results.

Canadians are looking for results, whatever the commitments may be. My job is to report back to you in terms of progress made. It is up to parliamentarians to keep the government's feet to the fire and accountable for results, to make necessary adjustments and to move on. We have so many issues to deal with. I am sure that we will never become bored dealing with environmental concerns.

The Chairman: Senator Angus raised an important point, for which I thank him.

Senator Angus: I am trying to get a good handle on this myself. Reading your report, the big climate change issues are not so much within the remit, if you will, of the average Canadian citizen. The One-Tonne Challenge was a good idea, but you could not get the buy-in, whether Rick Mercer promoted it or all kinds of money was spent on it. It was hard for people to see that it would make a difference. They can see a big difference in keeping the water and air clean.

With greenhouse gas, when you talk about the transportation sector, you talk about heavy industry with the three "volets." These are government matters, and the government must act and bring in strict laws. They must enforce those laws. They must get rid of turf wars and jurisdictional disputes and all the things we hear about as inhibiting progress in this area. That is in the domain that only the government can fix. Am I right?

Je vous remercie de vos commentaires à cet égard. Je suis certain qu'au cours des discussions que vous avez eues avec les autorités responsables par suite du dépôt de vos recommandations, vous avez dû avoir une petite idée des mesures qui seront proposées.

Mme Gélinas : À titre de vérificatrice des programmes environnementaux pour le gouvernement fédéral, je m'intéresse à tous les engagements qui ont été pris en termes de résultats escomptés. En tant qu'environnementaliste, j'aimerais que nous puissions nous occuper des grands problèmes. Les changements climatiques ne sont qu'une des nombreuses questions dont nous devons nous occuper.

Ceci dit, comme tous les autres Canadiens j'attends avec impatience de voir le nouveau plan qui sera proposé et les mesures qui seront prises à l'égard des changements climatiques. Vous savez que vous ne pourrez vous débarrasser de moi. Je reviendrai tous les ans, je vérifierai les progrès accomplis et je ferai rapport sur ce qui aura été fait.

Je me suis penchée sur plusieurs autres questions dans le passé. Je ne suis pas responsable des politiques. Ce n'est pas moi qui établis les priorités. Je me préoccupe toujours de la même chose, c'est-à-dire de voir à ce que les promesses qui ont été faites soient respectées et à ce que nous voyions des résultats concrets.

Les Canadiens veulent des résultats, quels que soient les engagements pris. Ma responsabilité consiste à vous tenir au courant de ce qui a été fait. C'est aux parlementaires qu'il revient d'exercer des pressions sur le gouvernement et de voir à ce que ce dernier rende des comptes, qu'il fasse les ajustements qui s'imposent et qu'il passe à autre chose. Nous avons tellement de problèmes à régler. Je suis persuadée que le dossier environnemental peut soutenir notre intérêt pendant très longtemps encore.

Le président : Le sénateur Angus a soulevé un point important et je l'en remercie.

Le sénateur Angus : J'essaie de bien comprendre la question moi-même. À la lecture de votre rapport, il me semble que les grands enjeux relatifs aux changements climatiques ne sont pas du ressort, pourrais-je dire, du citoyen canadien moyen. Le Défi d'une tonne par exemple était une bonne idée, mais il était difficile pour les Canadiens de se sentir concernés, même si Rick Mercer en faisait la promotion ou si on y avait consacré beaucoup d'argent. Les Canadiens avaient du mal à en comprendre les effets. Ils comprennent toutefois l'importance de la pureté de l'eau et de l'air.

En ce qui a trait aux gaz à effet de serre, lorsqu'on parle du secteur du transport, on parle de l'industrie lourde et de ses trois volets, c'est-à-dire que le gouvernement a un rôle important à jouer, qu'il doit prendre des mesures concrètes et qu'il doit adopter des lois strictes. Il doit voir à faire respecter ces lois. Il doit faire disparaître les guerres intestines et les conflits de compétence ainsi que tous les obstacles qui empêchent les choses de progresser dans ce secteur. Ai-je raison de dire que ce sont là des problèmes que le gouvernement est le seul à pouvoir régler?

As I say, I have a sense this new plan will focus on issues that touch human beings directly, issues they can feel and see, and that go to their health.

We are doing a review with respect to that in this committee now, and we are wrestling with it. It is tough. We have been asked to participate in the review process of the Canadian Environment Protection Act, CEPA. It is a huge behemoth of legislation with 37 different bills and so on. We have chosen three areas to focus on. It is interesting. I referred to mercury earlier. We are getting right into it, and this week in fact. We will try to learn something about it and write a report as to the efficacy or otherwise of CEPA in dealing with that problem. We will deal with smog as another example, which seems to fit more into the clean air domain. You and some of your colleagues helped us focus our study on CEPA, Madam Commissioner, before Parliament rose in the spring, and it was helpful to us.

We are wrestling with these things, but climate change is just so mammoth and so big. I read this morning about the poor minister. I can see the boys and girls from the big oil and gas companies around the table saying, "Ms. Ambrose, let us tell you what it is really like. We want to let you have a little..." They turn on the overheads and the slides and they bring in the people the white jackets to show her the technology and they take her down the corridor into the lab to show her the incredible things that are coming down the pike in technology for extracting the bitumen and so on. Therefore I can see that suddenly she realizes that Rome will not be built in a day in that area and she will come back to Ottawa and get on with cleaning up the water in the Great Lakes, et cetera.

Ms. Gélinas: If I may say, this country is not up to the task if we have to stick to the Kyoto Protocol, or address climate change. It is not because the challenge is huge that we should not get on with the job and, there are steps that can be taken. We suggested a couple of things to address sooner rather than later, and I hope we will not get into a debate on climate change or something else, but we can deal with climate change in other issues that we need to deal with. If it fits with clean air, let us see, but what matters at the end of the day is what we have achieved.

Senator Angus: It is important that the government has the right advice. Your report and the input you and your colleagues can have can only be helpful. You heard me before and I am a very partisan individual, on the one hand, but whatever I may think about Stéphane Dion, I do not think he acted in bad faith. I think he gave it his best shot. I did not think he went about it the right way because you told us he did not. I do not think he was a bad guy who came in here and tried to screw up the

Comme je l'ai déjà dit, j'ai l'impression que ce nouveau plan portera surtout sur des points que les êtres humains pourront comprendre directement, des choses qu'ils pourront voir et sentir et qui auront des répercussions sur leur santé.

Notre comité se penche sur ces questions à l'heure actuelle. Ce n'est pas facile. On nous a demandé de participer au processus d'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, la LCPE. C'est une mesure législative énorme qui regroupe 37 projets de loi. Nous avons décidé de nous concentrer sur trois secteurs en particulier. C'est très intéressant. J'ai parlé plus tôt du problème du mercure. Nous y arrivons justement, cette semaine en fait. Nous allons essayer d'apprendre quelque chose à ce sujet et de rédiger un rapport sur l'efficacité ou l'inefficacité de la LCPE à cet égard. Nous nous pencherons également sur le problème du smog, qui semble relever davantage de la question de la pureté de l'air. Madame la commissaire, vous et vos collègues nous avez aidés à préparer les grandes lignes de notre étude sur la LCPE au printemps avant que le Parlement ne fasse relâche pour l'été et cela nous a été très utile.

Nous tentons de trouver des solutions à ces problèmes, mais le dossier des changements climatiques est tellement vaste. J'ai lu ce matin ce qui était arrivé à cette pauvre ministre. Je vois d'ici les intervenants des grosses sociétés pétrolières et gazières réunis au tour d'une table qui disent « madame Ambrose, permettez-nous de vous dire de quoi il s'agit réellement. Nous voulons que vous ayez une petite idée... » Puis, ils présentent des diapositives et des transparents; ils font venir des spécialistes en chemises blanches pour lui expliquer leurs nouvelles technologies et ils lui font visiter les laboratoires pour lui montrer les progrès technologiques extraordinaires réalisés dans le domaine de l'extraction du bitume et ainsi de suite. Je peux m'imaginer qu'elle se rendra alors soudainement compte que les solutions dans ce domaine ne seront pas instantanées. Elle reviendra donc à Ottawa et poursuivra les travaux relatifs au nettoyage des Grands Lacs et ainsi de suite.

Mme Gélinas : Je dirais que le Canada n'est pas en mesure de respecter les engagements du Protocole de Kyoto ou de s'attaquer à la question des changements climatiques. Ce n'est pas parce que le défi est énorme que nous ne pouvons pas tenter de trouver des solutions. Il y a des mesures que nous pouvons prendre. Nous avons proposé certaines mesures sur lesquelles nous devrions nous pencher le plus rapidement possible et j'espère que nous ne nous lancerons pas dans un débat sur les changements climatiques ou autres, mais nous pouvons traiter des changements climatiques dans d'autres secteurs. S'il y a des recoupements avec la pureté de l'air, tant mieux. Au bout du compte, ce qui est important, ce sont les résultats obtenus.

Le sénateur Angus : Il est important que le gouvernement soit bien informé. Votre rapport, ainsi que les conseils que vous et votre équipe pouvez offrir, seront très utiles. Vous me connaissez et vous savez que je suis animé d'un fort esprit de parti. Toutefois, quelle que soit mon opinion sur Stéphane Dion, je ne crois pas qu'il ait agi de mauvaise foi. Je crois qu'il a fait ce qu'il a pu. Je ne crois pas qu'il ait fait ce qu'il aurait dû faire, puisque c'est ce que vous nous avez dit. Mais je ne crois pas non plus qu'il

environment portfolio, nor do I think David Anderson did, or others. However, I can see the \$6 billion and your numbers, and we are shocked by that. We are here to try to help develop some public policy that will sharpen the point and focus the issues. Your mandate is tremendous. I think it is one of the great elements of our infrastructure in terms of the environment that we have you people, independent as you are of government, to help us in that exercise.

The Chairman: That kind of dialogue and discussion is exactly why we are here. We have to be, as you have said, hopeful that we will see good things, and we can also remember that none of these things are mutually exclusive. They scratch each other's back to a degree. If we fix smog, it will have a salutary effect to some degree upon greenhouse gases, GHGs. Am I right? There is some residual cross-over.

Ms. Gélinas: Someone will assume that.

Mr. Arseneault: It is true, but the challenge we have given ourselves through the Kyoto Protocol is so big that dealing with smog will not deal with that challenge completely, obviously.

Senator Angus: It will improve the quality of life though for people who live in Montreal.

Mr. Arseneault: You mentioned the Canadian Environmental Protection Act. What is the environment? The environment is the air we breathe, the water we drink, the soil that our forests are growing on and our agriculture. It is all of that. In fact, the government is already controlling some substances under CEPA that cause smog and we will audit that. I wanted to inform you of that.

Senator Angus: That is interesting. You mentioned, Ms. Gélinas, in your one of your answers that some of these issues come into sharper focus because of the North. We are fortunate to have Senator Adams and other senators from that part of the country. They are full of these stories, much more than someone who lives in Toronto or Montreal. They literally do not see the same wildlife on which they depend for their livelihood. They find the delicacies they used to eat are no longer edible. The mothers' milk is contaminated. It is right before their eyes and they see the rivers that were not there once. It is fascinating how Senator Adams really brings a viva voce reality check right into the room and it is one of the things that made me so interested. There is no question that global warming and its effects are happening — the warming and the receding of the glaciers and the opening up of the Northwest Passage — as maritime lawyers we are all gearing up to run big liner services from Antwerp to Beijing in three days where it usually takes three weeks. It is not that, which is one thing, but it is those

ait été mal intentionné et qu'il ait tenté de saboter le dossier de l'environnement, pas plus que David Anderson ou d'autres avant lui. Toutefois, les chiffres que vous rapportez, les 6 milliards de dollars et autres, nous consternent. Nous avons la responsabilité de mettre au point des politiques générales qui permettront de mieux cibler la question. Votre mandat est très vaste. Je crois qu'il s'agit là d'un des grands éléments de notre infrastructure en matière environnementale. Il est important que nous puissions compter sur vous, qui êtes indépendants du gouvernement, pour nous aider dans cet exercice.

Le président : C'est exactement pour cela que nous sommes ici, pour tenir ce genre de discussions et de dialogues. Comme vous l'avez souligné, nous devons espérer que nous serons en mesure de voir des éléments positifs et nous devons également nous souvenir qu'il n'y a rien d'incompatible dans tout cela. Ces éléments peuvent se compléter dans un certain sens. Si nous arrivons à trouver des solutions pour réduire le smog, cela ne pourra avoir que des effets bénéfiques sur les gaz à effet de serre. Est-ce plausible? Il y a certains chevauchements à prévoir.

Mme Gélinas : On peut le présumer.

M. Arseneault : C'est vrai. Toutefois, les défis que nous nous sommes imposés dans le cadre du Protocole de Kyoto sont tellement gros qu'il ne suffira évidemment pas de trouver des solutions au problème du smog pour régler le problème en entier.

Le sénateur Angus : Cela permettra toutefois d'améliorer la qualité de vie des gens qui vivent à Montréal.

M. Arseneault : Vous avez parlé de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Qu'est-ce que l'environnement? L'environnement, c'est l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons et la terre qui permet à nos forêts de croître et à notre agriculture de se développer. C'est tout cela. En fait le gouvernement exerce déjà un certain contrôle, en vertu de la LCPE, sur des substances qui causent du smog et nous ferons des vérifications à cet égard. Je voulais vous le faire savoir.

Le sénateur Angus : C'est intéressant. Madame Gélinas, vous avez mentionné dans une de vos réponses que certaines de ces questions sont particulièrement mises en lumière en raison du Nord canadien. Nous avons la chance d'avoir parmi nous le sénateur Adams et d'autres sénateurs de cette région. Les gens du Nord connaissent bien ces sujets, beaucoup mieux que ceux qui vivent à Toronto ou à Montréal. Ils ne trouvent plus les espèces sauvages dont ils dépendaient pour leur survie. Ils se rendent compte que les délices qu'ils savouraient autrefois ne sont plus comestibles. Même le lait des mères est contaminé. Tout cela se passe devant leurs yeux. Ils voient même couler devant eux des rivières qui n'existaient pas il n'y a pas si longtemps encore. Il est fascinant de voir comment le sénateur Adams peut nous ramener rapidement à la réalité et c'est là une des choses qui m'intéressent au plus haut point. Il ne fait aucun doute que le réchauffement de la planète et ses répercussions sont bien réels. Je pense au réchauffement, à la fonte des glaciers et à l'ouverture du Passage du Nord-Ouest. Les spécialistes du droit maritime en nous prévoient déjà le passage des navires de ligne qui pourront relier

terrible toxins and other things that we have done to our environment through these, such as mercury as I said. That one floats up North from the border industries.

How can you not address them if you are a responsible government and you have these fantastic natural resources on three coastlines?

The Chairman: We will get to those things. We have to do all of the above, of course.

There is a positive comment in your report about Sustainable Development Technology Canada. In fact, you used the most complimentary word of which an auditor is capable of uttering, "satisfactory". That warrants a parade with bands and banners.

Can you tell us, because of course we have to do regulatory things and we have to do carrots and sticks, but there is also an extent to which investment in technology will help us arrive at some of these things. Can you expand on your views in that respect, and of that arm's length agency in particular?

Ms. Gélinas: I will have Mr. Maxwell give more detail about that, as he performed the audit. I am glad though, you referred to that word "satisfactory" because when we say that to those who are audited they are mad at us that they receive only a "satisfactory." From our point of view, that is the ultimate they can get.

Mr. Maxwell: Senator, you summed up in a few short sentences our opinion, which is that things were working well. We never give out these top ratings without some caveats, and basically our message was "so far, so good." They have not been in business long, but we were impressed with what we saw. They have good procedures for picking technologies, and they make sure they have the experts around to pick wisely.

It is an important program also in the sense of illustrating why dealing with climate change in this country is such a long-term initiative. They have been in business since 2001, but because technology takes so long to come to fruition, they are only now seeing the first seven projects that they have funded make it to the point of commercialization — and that is just the start; they are nowhere near the marketplace yet.

It is a point we make about the plan and what we think is important in the new plan for climate change, and that is the long-term focus. So much of what we have talked about today is that you cannot turn around this greenhouse gas emission machine on a dime. You cannot bring those emissions down in the short term.

Anvers à Beijing en trois jours plutôt qu'en trois semaines. Ce n'est pas là le problème. Ce sont plutôt ces horribles toxines et toutes ces autres choses que nous avons lancées dans notre environnement du même coup, comme le mercure dont j'ai parlé plus tôt. Ce produit, introduit dans nos cours d'eau par les industries frontalières, se rend jusque dans le Nord.

Que peut faire un gouvernement responsable qui dispose de toutes ces merveilleuses ressources naturelles?

Le président : Nous y viendrons. Nous devons nous pencher sur toutes ces questions bien sûr.

Votre rapport contient un commentaire très positif sur Technologies du développement durable Canada. Vous avez même utilisé à l'égard de cet organisme le terme « satisfaisant » qui est le qualificatif le plus positif utilisé par les vérificateurs. Cela mérite célébration.

Nous devons bien sûr prévoir des mesures de réglementation ainsi que des mesures d'incitation, mais des investissements bien ciblés dans le secteur de la technologie pourraient aussi nous aider à atteindre certains résultats. Pouvez-vous nous dire ce que vous et l'organisme indépendant que vous représentez pensez à ce sujet?

Mme Gélinas : Je vais laisser la parole à M. Maxwell qui vous donnera des détails à ce sujet puisque c'est lui qui a mené la vérification. Je suis heureuse toutefois que vous ayez relevé le mot « satisfaisant » parce qu'en général les gens sont en colère contre nous lorsque nous leur accordons la cote « satisfaisant ». Ils trouvent que c'est bien peu. En ce qui nous concerne toutefois, c'est ce qu'ils peuvent espérer de mieux.

M. Maxwell : Sénateur, vous avez bien résumé notre opinion en quelques phrases, c'est-à-dire que les choses vont bien. Nous ne donnons cependant jamais de telles bonnes notes sans y ajouter une mise en garde. Notre message signifiait donc essentiellement « Jusqu'ici, ça va ». Cet organisme est relativement nouveau dans le secteur, mais nous avons été impressionnés de ce que nous avons vu. Ils font appel à de bonnes méthodes pour choisir les technologies pertinentes et ils voient à faire appel aux experts dans le domaine pour s'assurer de faire des choix éclairés.

C'est également là un programme important puisqu'il nous permet d'illustrer les répercussions à long terme que peuvent avoir les mesures que nous prendrons pour lutter contre les changements climatiques. Cet organisme n'existe que depuis 2001, mais comme les résultats des mesures technologiques ne se font sentir qu'à long terme, ce n'est que maintenant que les sept premiers projets qu'il a financés en arrivent au point de commercialisation. Et ce n'est qu'un début. Nous en sommes encore loin du marché.

C'est un point que nous avons soulevé à l'égard du plan et qui est également très important pour le nouveau plan en matière de lutte contre les changements climatiques, c'est-à-dire leur portée à long terme. Une bonne partie des commentaires qui ont été formulés aujourd'hui portent sur le fait qu'il est impossible de recycler toute cette machine productrice de gaz à effet de serre du jour au lendemain. On ne peut réduire ces émissions à court terme.

That is why Kyoto is such a daunting target. The commitment period starts in 14 months. There is little we can do now starting from scratch to make inroads on Kyoto. That is what we have said in our report. Mathematically, it becomes extremely difficult to turn that around quickly.

The plan has to be a strong, long-term plan that starts with a meaningful, aggressive, long-term target that would actually bring those greenhouse gas emissions down — and then working backwards toward those short-term targets. When we talked in the report about short-term targets, we said those short-term targets are important to keep the discipline to move toward the long-term targets. Technology is like that. It is a tool in the toolbox, but it will not pay back in the next year or two; it will pay back in the next decade — hopefully big time.

The Chairman: When those things reach the market and are practically applicable.

Senator Angus: What was that lab we went to?

The Chairman: The Alberta Research Council.

Senator Angus: It seemed to me the stuff was all ready to go.

The Chairman: It was ready to go in a tabletop model size. After that, they go to a mid-size and then a full blown plant; that is the process that, I think, is being talked about.

Ms. Gélinas: That is the niche this fills, which is an important one to get through commercialization.

The Chairman: That is where investors have a tough time. When it works here, it does not necessarily work over there. It is hard to predict.

With respect to that, I will ask you a rude question not directly related to your report, but rather to your professions.

We are concerned these days with efficacy, efficiency, transparency, openness and accountability — and rightly so. However, there is a point at which, in my view, the time, effort and money that is expended upon being open, accountable, efficient, and demonstrably above board, et cetera becomes, in itself, inefficient.

For example, in the last 20 months Sustainable Development Technology Canada has been the subject of six different audits. They now have a staff of 30 — it used to be seven or eight. They have often had 12 auditors of one kind or another in their plant, and sometimes more. Their estimate is that the person who came from the private sector into sustainable development to work as the liaison between them and industry now spends all of their time — not just part of it, all their time — dealing with matters of accountability, transparency and audits.

C'est la raison pour laquelle le Protocole de Kyoto est si ambitieux. La période d'engagement commence dans 14 mois. Il n'y a pas grand chose que nous pouvons faire maintenant pour enregistrer des progrès réels à l'égard de Kyoto puisque nous en sommes au point de départ. C'est ce que nous avons dit dans notre rapport. Il est mathématiquement très difficile de changer rapidement de cap.

Il faut mettre au point un plan à long terme qui sera lui-même basé sur un objectif à long terme concret et audacieux et qui permettra de réduire réellement les émissions de gaz à effet de serre, et songer ensuite aux objectifs à court terme. Lorsque nous avons parlé des objectifs à court terme dans notre rapport, nous avons souligné qu'ils étaient essentiels pour maintenir la discipline, pour permettre de réaliser les objectifs à long terme. C'est la même chose au niveau de la technologie. Ce n'est qu'un outil dans la boîte d'outils. Il ne faut pas attendre de résultats dans l'année qui vient ou la suivante. Il faudra au moins une décennie pour que des résultats que nous espérons substantiels se fassent sentir.

Le président : Une fois que ces mesures seront offertes à grande échelle et qu'elles pourront être mises en pratique.

Le sénateur Angus : Quel était ce laboratoire que nous avons visité?

Le président : C'était l'Alberta Research Council.

Le sénateur Angus : Il m'a semblé que tout était prêt.

Le président : Tout était prêt pour la réalisation d'un modèle réduit. On réalise ensuite un modèle intermédiaire avant de passer au projet global. Je crois que c'est là le programme prévu.

Mme Gélinas : C'est effectivement l'étape actuelle qui est très importante pour la commercialisation.

Le président : C'est là le problème des investisseurs. De bons résultats à cette étape ne signifient pas nécessairement de bons résultats par la suite. C'est difficile à prévoir.

À ce sujet, j'aimerais vous poser une question que vous trouverez peut-être un peu dure et qui ne porte pas tant sur votre rapport que sur votre profession.

Nous nous intéressons actuellement, et avec raison d'ailleurs, aux différents aspects de l'efficacité, de la transparence et de la reddition de comptes. Toutefois, il arrive un moment où, à mon avis, le temps, les efforts et l'argent que nous devons consacrer pour assurer cette transparence, cette efficacité et cette grande imputabilité deviennent inefficaces.

Au cours des 20 derniers mois par exemple, en tant qu'organisme, Technologies du développement durable Canada a été soumis à six vérifications différentes. Cet organisme compte maintenant 30 employés alors qu'il n'y en avait que sept ou huit autrefois. Ces derniers ont souvent dû recevoir 12 vérificateurs d'un domaine ou de l'autre dans leurs installations, et parfois même davantage. Ils considèrent que la personne du secteur privé qui a été envoyée pour assurer la liaison entre Développement durable et l'industrie doit maintenant passer tout son temps, et pas seulement une partie de son temps, à se pencher sur des questions de transparence, de responsabilité et de vérification.

The executive director, Dr. Sharp, spends about 40 per cent of her time answering questions about audits, transparencies, accountability, efficacy and the like. This requirement is frustrating the board, which is comprised of industrial people — people in the oil business who want to get on with it. She is having a hard time getting out into the industry because of the time she spends meeting with KPMG and NRCan, doing evaluations, meeting with your office and with the Treasury Board audits, et cetera.

I said it was a rude question. Not counting yourself, is there some point at which the intense desire to be so clear, transparent and accountable begins to become in itself inefficient?

Ms. Gélinas: It is not a rude question. It is a fair question. We were fully aware from day one that getting into SDTC probably would add to the burden because they have gone through many audits. However, we need to step back a bit.

The Chairman: I am sorry to interrupt. They did not complain about this. I had to pry this out of them.

Ms. Gélinas: I doubt that Dr. Sharp complained about anything, to be honest. We had discussions with them. We tried to be as discrete as possible, even though we needed to do our job.

However, we need to step back a bit. You will remember all the discussions surrounding foundations. It was important for us, as the auditor of the federal government, with the credibility that our office has, to go there and report back to parliamentarians about how the first foundation was performing — because it was the first foundation that was audited by the Auditor General's office. We did not know what to expect, which is always the case when we audit.

I do not know if I can go as far as saying that they passed the test with almost flying colours — the satisfactory rating. It is probably good news even though that was hard on them because, as you said, they had a small team.

We do not need to make things so complicated. It is often because there is no governance structure and accountability in departments. This is Management 101. You need a tracking system and a reporting system to start with. That is much more than we often see in departments and it is no different with the sustainable development strategies. At least we were able to report that SDTC has that system in place. We are waiting now to see how the project will produce in terms of greenhouse gas.

Mme Sharp, la directrice exécutive, passe environ 40 p. 100 de son temps à répondre à des questions portant sur les vérifications, la transparence, la responsabilisation, la reddition de comptes, l'efficacité et autres questions du même genre. Cela cause beaucoup de frustration au sein du conseil d'administration qui est composé de dirigeants d'entreprises, des gens du secteur pétrolier qui aimeraient bien que les choses bougent. Elle a beaucoup de mal à trouver le temps de rendre visite aux responsables du secteur à cause de toutes les rencontres auxquelles elle doit assister avec les gens de KPMG et de RNCan, des évaluations qu'elle doit faire, des rencontres avec les gens de votre bureau et les vérificateurs du Conseil du Trésor et ainsi de suite.

Je vous ai dit que ma question était dure. À part ce qui vous concerne personnellement, y a-t-il un point où ce grand désir de clarté, de transparence et de responsabilisation devient en lui-même inefficace?

Mme Gélinas : Je ne considère pas cela comme une dure question. C'est une question tout à fait honnête. Nous savons très bien depuis le début que notre arrivée à TDDC alourdirait tout probablement la tâche de ces gens parce qu'ils ont déjà subi plusieurs vérifications. Toutefois, nous devons revenir en arrière un peu.

Le président : Je suis désolé de vous interrompre, mais je tiens à préciser que ces gens ne se sont pas plaints de quoi que ce soit. J'ai dû leur sortir les vers du nez.

Mme Gélinas : Pour être bien honnête, je serais étonnée que Mme Sharp se soit plainte de quoi que ce soit. Nous avons discuté avec ces gens. Nous avons tenté de nous faire le plus discrets possible bien que nous devions faire notre travail.

Toutefois, nous devons revenir un peu en arrière. Vous vous souviendrez de toutes les discussions que nous avons eues en rapport avec les fondations. Il était important pour nous, en tant qu'organe de vérification du gouvernement fédéral et compte tenu de la crédibilité de notre bureau, que nous nous rendions sur place et que nous fassions rapport aux parlementaires sur le rendement de la première fondation puisque c'était la première à avoir fait l'objet d'une vérification par le Bureau du vérificateur général. Nous ne savions pas à quoi nous attendre, ce qui est d'ailleurs toujours le cas lorsque nous faisons une vérification.

Je ne sais pas si je peux me permettre de dire qu'ils ont passé le test haut la main — ayant obtenu la note « satisfaisant ». C'est probablement une bonne nouvelle, bien que tout l'exercice ait été difficile pour eux puisque, comme vous l'avez dit, ils ont une petite équipe.

Il n'est pas nécessaire que les choses soient aussi compliquées. C'est souvent qu'il n'y a pas de structure de gouvernance et de reddition de compte dans les ministères. C'est la base même de la gestion. Il faut d'abord s'assurer de disposer d'un système de repérage et d'un système de rapport. C'est beaucoup plus que ce que nous voyons souvent dans les ministères et la situation est la même pour les stratégies de développement durable. Au moins, nous avons pu établir que TDDC disposait de ce système. Nous attendons maintenant de voir les effets de ce projet sur les gaz à effet de serre.

Mr. Maxwell: As the commissioner said, we are conscious about that burden. Auditors do something that I am sure you will be pleased to know: if someone else has audited an area, we do not redo that work. We start by saying, can we place reliance on that work? We were able to do that in this instance and it saved SDTC and ourselves a lot of time.

Certainly, that concern was reflected in our report. We said that the two sponsoring departments have to be careful in overburdening SDTC in terms of these different mechanisms. If you look at any single mechanism in isolation, it can make a lot of sense. However, when you put them all together it can be overkill. There is a limit. We stress that in the report.

The other thing I wanted to add — I know you asked the question with respect to SDTC — if I look across all the different things we looked at in terms of climate change, there are not many areas where there is anywhere close to too much accountability. That is our point — since 2003, Canadians and parliamentarians have not been able to find out what the results were in terms of climate change. Now the promise is not until 2008, even though they said every two years Canadians and parliamentarians will have a report.

That is far from overkill.

The Chairman: Unlike other foundations that have been created by the previous government, this one does not have a huge capital amount of its own and it lives off the proceeds — like the Canadian Foundation for Innovation, CFI, for example. These people have \$550 million to spend by 2010, is that correct?

Ms. Gélinas: The last commitment was 2010 and two extra years to spend the money.

The Chairman: Will they make it? Have they gone through a proportionate amount of that money? Do they have enough for the job they set out to do, or will they be able to spend that money efficiently between now and 2010?

Mr. Maxwell: That is one of the big issues they are struggling with. So far, they have spent only \$25 million, which shows how long it takes to ramp up, to get into business and to find good projects. There is always the question of whether the mandate will be extended.

The Chairman: I ask the question only from the standpoint of efficiency because, as you said earlier, governments until now have said they will spend \$6 billion and change on the environment. In fact, they have spent only \$1.6 billion. The money that was committed, that one assumes was booked and available, was not spent because there were not any real places to spend the money with any degree of efficiency.

M. Maxwell : Comme Mme Gélinas l'a souligné, nous sommes conscients du travail supplémentaire que cela entraîne. Vous serez certainement heureux de savoir que lorsque nous savons que d'autres vérificateurs se sont penchés sur un secteur, nous ne refaisons pas le même travail. Nous commençons par nous demander si nous pouvons nous fier à ce qui a été fait. C'est ce que nous avons fait dans ce cas, et cela nous a permis de gagner beaucoup de temps, à nous comme à TDDC.

Ces préoccupations ont certes été prises en compte dans notre rapport. Nous avons dit que les deux ministères parrains doivent voir à ne pas surcharger TDDC en ce qui touche ces divers mécanismes. Individuellement, ces mécanismes peuvent sembler tout à fait logiques, mais une fois réunis, c'est parfois trop. Il y a tout de même des limites. Nous le soulignons d'ailleurs dans notre rapport.

Il y a une autre chose que je voulais ajouter. Je sais que vous avez posé une question sur TDDC. Parmi toutes ces choses que nous avons étudiées en ce qui a trait aux changements climatiques, nous n'avons pas trouvé bien des secteurs où le niveau de reddition de compte était exagéré. C'est ce que nous voulons dire. Depuis 2003, les Canadiens et les parlementaires n'ont pas été en mesure de déterminer quels ont été les résultats en matière de changements climatiques. On nous dit maintenant que ce ne sera pas avant 2008, même s'ils avaient déjà affirmé que les Canadiens et les parlementaires auraient droit à un rapport à tous les deux ans.

C'est loin d'être exagéré.

Le président : Contrairement aux autres fondations qui ont été mises sur pied par le gouvernement précédent, celle-ci ne dispose pas d'un montant énorme en capital et elle doit compter sur ses propres ressources, comme c'est le cas de la Fondation canadienne pour l'innovation par exemple qui dispose, si je ne m'abuse, d'une somme de 550 millions de dollars qui doit être dépensée d'ici 2010. Est-ce bien exact?

Mme Gélinas : La dernière entente se terminait en 2010, plus deux années supplémentaires pour dépenser les fonds.

Le président : Y arriveront-ils? Ont-ils déjà dépensé la somme prévue jusqu'à maintenant? En auront-ils suffisamment pour financer le travail qu'ils doivent faire ou encore seront-ils capables de dépenser cet argent à bon escient d'ici 2010?

M. Maxwell : C'est une de leurs grandes préoccupations. Ils n'ont dépensé que 25 millions de dollars jusqu'à maintenant, ce qui montre bien que le processus de démarrage est long et qu'il faut prendre le temps de trouver de bons projets. Puis, on se demande toujours si le mandat accordé sera prolongé.

Le président : Je pose la question d'un strict point de vue d'efficacité puisque, comme vous l'avez dit plus tôt, à venir jusqu'à présent, les gouvernements ont affirmé qu'ils comptaient dépenser environ 6 milliards de dollars dans le domaine de l'environnement. Ils n'ont en fait dépensé que 1,6 milliard jusqu'à maintenant. L'argent promis, que l'on espère être réservé et disponible, n'a pas encore été dépensé parce qu'il n'y avait pas réellement de projet raisonnable et efficace permettant de le faire.

Are we in danger of that problem with sustainable development?

Mr. Maxwell: Conceivably, that could happen. It becomes important for that foundation to manage well. As time goes on, the foundation must ensure that it continues to pick good projects and it does not simply get to a point where it worries more about getting the money out the door than about what the money goes to.

So far, so good: We saw good due diligence and real concern to ensure that it spent the money wisely. That will be an important question in the future and probably a good thing for your committee to focus on in terms of the oversight of that foundation.

The Chairman: Have you any further advice, given the description by Senator Angus about the way we will attack the comprehensive review of CEPA with which we are charged? The three areas we will follow, and the order in which we now propose to follow them are: First, mercury as an element; second, perfluorocarbons, PFCs, a pollutant only made by humans; and third, smog. We have placed smog third because we anticipate a government program might be announced, a bill introduced or perhaps even an act passed, having to do with clean air, because we have been hearing that a lot. We put it third in order of what we will address lest we be overtaken by events.

Have you any advice in respect of either that plan or other routes you think we might follow, or things we should address specifically having to do with CEPA? Have we chosen wisely?

The plan is to follow those three rails. They will lead us in various directions and the questions on which we will focus in each of those three respects are how and how efficiently, if at all, is CEPA dealing with these three questions — one element, one man-made pollutant and one big problem, as microcosmic examples of the efficacy of CEPA.

We welcome your advice now or later. We have already received some advice, for which we are grateful. I am telling you what we have decided upon as a course of action and ask whether you think it is wise.

Ms. Gélinas: You are taking me by surprise and I have nothing to add at this stage. I will make an analogy between what you have decided to do and the climate change audit report we did.

When we began, climate change was so broad that we had to determine where we would put our energy and efforts. Having tabled our report, I am pleased that we decided

La situation pourrait-elle être la même dans le domaine du développement durable?

M. Maxwell : Cela ne serait pas impossible. Il est très important que cette fondation assure une bonne gestion de ses programmes. Avec le temps, la fondation doit s'assurer de choisir de bons projets et elle ne doit pas en venir au point de se préoccuper davantage de dépenser l'argent que de savoir à quoi cet argent servira.

Jusqu'à présent, ça va. Ils ont fait preuve de diligence raisonnable et ont vu à dépenser l'argent de façon judicieuse. Cela sera un point important à l'avenir et ce sera probablement là un élément important sur lequel votre comité voudra se pencher dans le cadre de la surveillance de cette fondation.

Le président : Compte tenu de la description faite par le sénateur Angus, avez-vous d'autres conseils à nous donner sur la façon dont nous amorcerons l'étude approfondie de la LCPE dont nous avons été chargés. Les trois secteurs sur lesquels nous comptons nous pencher sont, dans l'ordre dans lequel nous nous proposons de le faire : le mercure en tant qu'élément, les hydrocarbures perfluorés en tant que matière polluante entièrement créée par l'homme, et enfin le smog. Nous avons placé le smog en dernier lieu parce que nous pensons que le gouvernement pourrait annoncer la mise sur pied d'un programme, le dépôt d'un projet de loi ou peut-être même l'adoption d'une loi en ce qui a trait à l'assainissement de l'air puisque nous en avons beaucoup entendu parler. Nous l'avons inscrit en troisième place pour ne pas être surpris par les événements.

Avez-vous des conseils à nous donner sur notre plan ou sur d'autres méthodes que nous devrions adopter ou encore des propositions de choses sur lesquelles nous devrions nous pencher plus particulièrement en ce qui a trait à la LCPE? Avons-nous fait des choix judicieux?

Nous prévoyons suivre ces trois pistes. Elles nous mèneront dans des directions différentes, et dans chacun des cas, nous nous proposons de nous demander si la LCPE nous permet de trouver des solutions et, le cas échéant, quelle en est l'efficacité. Nous nous pencherons donc sur un élément, une matière polluante créée par l'homme et un problème grave, à titre d'exemples microscopiques de l'efficacité de la LCPE.

Nous serons heureux d'entendre vos conseils à cet égard, maintenant ou plus tard. Nous avons déjà reçu certains conseils et nous en sommes reconnaissants. Je vous décris de quelle façon nous comptons agir pour que vous puissiez nous dire si vous trouvez que notre approche est logique.

Mme Gélinas : Vous me prenez au dépourvu et je n'ai rien à ajouter à ce moment-ci. Je vais faire une comparaison entre ce que vous avez décidé de faire et le rapport de vérification sur les changements climatiques que nous avons préparé.

Lorsque nous avons commencé nos travaux, la question des changements climatiques était tellement vaste que nous devions d'abord déterminer où nous voulions concentrer nos énergies et

almost two years ago to focus on answers to three simple questions.

I think it is wise to choose what you believe are the key issues rather than trying to cover the whole spectrum and not getting into depth on any one in particular. I think that approach pays off because we have been able to address some key weaknesses and come up with solutions. I believe that if you take that route too, even though you do not cover everything, you will produce recommendation on three specific aspects. That is an interesting approach, based on my own experience.

The Chairman: Thank you. We took our cue from you to a large degree.

Mr. Arseneault: It is wise to look at a naturally occurring substance such as mercury, which exists in nature. It was created by God. It existed before us and will exist after us. Those are special types of substances; they are not created by man, but man displaces them in the environment. There are management approaches to deal with that. We are exposed to so many man-made chemicals and it is a good idea to look at how things are done in that area.

Smog seems to be popular these days and it is probably a good idea to look at that as well.

What will you look at? Under CEPA, substances are assessed and declared toxic under the act. There is a definition of "toxic" in the act, and it is not necessarily the definition we all understand.

An assessment will often tell what the sources are and what should be regulated. You then want to find out whether control measures have been put in place by the government, and whether the measures are voluntary, guidelines, codes of practice or regulations. That is not to say which is better, but you should know whether what you put in place is functioning. If it is not functioning, you should make adjustments.

That is what you want to find out to learn whether CEPA works. That is exactly what we will attempt to do when looking at the smog substance under CEPA. A number of substances have been declared CEPA toxic and a number are managed and controlled through different measures. We want to find out whether things are working and, if they are not working, what is being done to make them work. We will ask the government those questions and you may want to ask similar questions.

The Chairman: We will be helpful to each other.

nos efforts. Maintenant que notre rapport a été déposé, je suis heureuse que nous ayons décidé, il y a près de deux ans, de répondre à trois questions simples.

Je crois qu'il est sage de se concentrer sur les points que l'on considère comme primordiaux plutôt que de tenter de couvrir tout le dossier et de ne toucher aucun point en profondeur. À mon avis, cette façon de faire est plus efficace parce que nous devons nous pencher sur certaines faiblesses et y trouver des solutions. Je suis persuadée que si vous décidez d'agir ainsi, même si vous ne touchez pas à tous les points, vous pourrez formuler des recommandations sur les trois principaux aspects sur lesquels vous vous serez penchés. C'est à mon avis, une approche intéressante.

Le président : Je vous remercie. Nous avons en grande partie suivi votre exemple.

M. Arseneault : Il est sage de se pencher sur une substance comme le mercure, qui existe naturellement dans la nature. Elle a été créée par Dieu. Cette substance était là avant l'apparition de l'homme sur terre et elle y sera encore quand il aura disparu. Ce sont là des substances spéciales qui n'ont pas été créées par l'homme, mais que l'homme déplace dans l'environnement. Il y a des méthodes de gestion qui peuvent aider dans des cas de ce genre. Nous sommes exposés à tellement de substances chimiques créées par l'homme et il est certes utile de se pencher sur la façon dont les choses se font dans ce domaine.

Le smog est une question qui soulève de plus en plus d'attention et c'est probablement une bonne idée de se pencher sur cette question également.

Comment comptez-vous procéder? Aux termes de la LCPE, le degré de toxicité des substances est évalué et certaines d'entre elles sont déclarées toxiques. On trouve dans la loi une définition du terme « toxique » qui n'est pas nécessairement celle que nous comprenons tous.

Une évaluation permet souvent d'établir quelles sont les sources et ce qui doit être réglementé. Vous voudrez par la suite déterminer si le gouvernement a prévu des mesures de contrôle et, dans l'affirmative, s'il s'agit de mesures volontaires, de directives, de codes de pratique ou de règlements. Il ne s'agit pas ici de déterminer ce qui est le mieux, mais vous devriez être en mesure de savoir si les mesures que vous avez mises en place donnent des résultats. Dans le cas contraire, vous devez faire des ajustements.

C'est ce que vous voulez savoir pour pouvoir déterminer si la LCPE donne les résultats escomptés. C'est exactement ce que nous essaierons de faire lorsque nous nous pencherons sur les substances composant le smog dans le cadre de la LCPE. Un certain nombre de substances ont été déclarées toxiques en vertu de la LCPE et d'autres sont contrôlées de différentes façons. Nous voulons déterminer si les choses fonctionnent bien et, dans la négative, ce que l'on fait pour régler le problème. Nous poserons ces questions au gouvernement et vous voudrez peut-être en faire autant.

Le président : Nous pourrions nous venir mutuellement en aide.

Thank you, Commissioner. This meeting has been helpful. I am sure we will see you again soon.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, October 5, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:40 a.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c.33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[English]

The Chairman: Good morning. This meeting is in pursuit of our mandated examination of the Canadian Environmental Protection Act 1999.

I will bore you for a moment with an admonition to keep us all on track. In looking at these issues, it is easy to move off track. Sometimes we will move off track, but it is a question of keeping appropriately off track.

The purpose, as I understand it, that we have set out upon is to use mercury, as I have characterized it, as a rail along which to look at the effectiveness, efficacy, usefulness and, if any, the shortcomings of CEPA in doing its ostensible job. We have chosen mercury as our first rail because it is an element. The other two are perfluorocarbons, PFCs, which are made by humans, and smog, which is a combination of all of the above.

As Mr. Lourie will tell us later, if we cannot find a way to deal properly with the restriction of the use of mercury under CEPA — if not by regulation, by some means — then it is unlikely we can deal with any substance under CEPA. I think the example is well-chosen.

Our purpose is to find out whether, and the extent to which, CEPA has thus far been able to deal with mercury and address questions dealing with mercury, and whether there is still a problem with mercury.

If there is still a problem, can that problem be handled by and under CEPA? If so, why is the problem not now being dealt with under CEPA? Is that because of an absence of teeth, regulatory and examination, and restrictions by way of date that are contained in CEPA? If so, can that problem be fixed under the existing statutes? If that is not so, what needs to be done to the existing statutes to make them and the act effective? That, as I understand it, is our objective today.

To begin our examination of that question, we are delighted to have before us people with whom we have dealt before. We welcome back Anna Tilman, co-chair of the Toxics Caucus of

Je vous remercie, madame la commissaire. Cette rencontre a été des plus utiles. Je suis persuadé que nous vous reverrons bientôt.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 5 octobre 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 8 h 40 pour examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément à l'article 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Bonjour. Nous nous réunissons aujourd'hui pour poursuivre notre examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement de 1999.

Je vais tout d'abord prendre quelques instants de votre temps pour donner des directives afin que nous respections les règles. Lorsque nous examinons ces questions, il est facile de déborder. Parfois, nous allons déborder, mais il est important de rester dans les limites.

Le sujet dont nous sommes saisis, c'est le mercure, et nous devons nous en tenir à ce sujet en ce qui a trait à l'efficacité, à l'utilisation et aux lacunes de la LCPE. Nous avons choisi d'aborder en premier lieu le mercure, car c'est un élément. Les deux autres sujets dont nous allons traiter, ce sont les perfluorocarbones, qui sont synthétisés par les êtres humains, et le smog, qui est constitué d'un ensemble d'éléments et de substances fabriquées par les êtres humains.

Comme M. Lourie nous le dira plus tard, si nous ne pouvons trouver une façon de restreindre adéquatement l'utilisation du mercure dans le cadre de la LCPE — au moyen de règlements ou autres — alors il sera très difficile de traiter avec les autres substances visées par le LCPE. Je crois que le mercure est un exemple bien choisi.

Notre objectif est de déterminer si la LCPE a été apte jusqu'à présent à traiter la question du mercure et dans quelle mesure et de savoir si le mercure pose toujours un problème.

Si le mercure pose toujours un problème, est-ce que nous pouvons le traiter par le truchement de la LCPE? Dans l'affirmative, pourquoi les problèmes n'ont-ils pas été réglés auparavant dans le cadre de la LCPE? Est-ce en raison d'une absence de moyens, de réglementation, d'examen? D'une absence de restrictions qui découlent de la LCPE? Si c'est le cas, le problème peut-il être réglé avec les textes de loi existants? S'il ne le peut pas, que faut-il faire avec les textes de loi existants pour les rendre plus efficaces, ainsi que la loi? Voilà donc notre objectif d'aujourd'hui, d'après ce que je comprends.

Pour commencer notre examen de la question, nous avons le plaisir d'accueillir des personnes que nous avons déjà invitées. Nous souhaitons la bienvenue à Anna Tilman, coprésidente du

the Canadian Environmental Network; and Elaine MacDonald, staff scientist with the Sierra Legal Defence Fund. We are delighted to have with us as well, Bruce Lourie, President of the Ivey Foundation.

Senators, you have been given an enormous amount of paper this morning. A lot of it is homework. It is the stuff we need to look at to be able to ask properly and then answer the questions that I have generally outlined. I think we agree those are the questions.

In particular, Mr. Lourie has been kind enough to bring us this material. Since we are looking at mercury, we do not all have this yet, but we will. I have asked him to help us ensure that every member has one of these documents, if they do not already. It is invaluable in pursuing what we are after.

I ask your pardon for starting to talk, but I wanted to make sure that I understood, and that we agree on, where we are going.

Anna Tilman, Co-Chair, Toxics Caucus, Canadian Environmental Network: Thank you very much. We welcome this opportunity. We are pleased that the Senate is looking at this case study. As Senator Banks has indicated, this is a natural-substance kind of dilemma. If we cannot deal with mercury, this is a problem.

First, I want to set some general parameters, and we will be glad to take questions. Ms. MacDonald and I will do a combined presentation. I will present at the start, she will interject and finish, and that will be the nature of our presentation.

I apologize that what might have been sent to you was still in draft form. As a result of the notification, we were not able to polish up our presentations. There are some errors in terms of typos and so on.

I contend that setting regulations under CEPA should be a federal initiative. We are dealing with a global pollutant. The federal government is the logical body to legislate and regulate mercury in products and emissions as well. I want to set that clear.

The initiatives thus far have avoided using CEPA, and that is one of the problems we have come across. I will cite cases where avoidance has led to a problem, and I will cite examples where CEPA has been used and what the problem is with that instrument.

I will be a problem person; I will identify some of the problems, some of the possibilities and some of the evidence of why we need to act on this.

caucus toxiques du Réseau canadien de l'environnement, et à Elaine MacDonald, une analyste scientifique qui travaille au Sierra Legal Defence Fund. Nous accueillons également Bruce Lourie, président de la Fondation Yvey.

Mesdames et messieurs les sénateurs, on vous a remis une quantité énorme de documents ce matin. Une bonne partie de ces documents étaient à titre d'information. Ils couvrent les sujets que nous devons connaître pour poser les bonnes questions et obtenir les réponses dont nous avons besoin. Je crois que nous convenons tous qu'il s'agit des questions.

Monsieur Lourie, notamment, a été assez aimable pour nous apporter des documents. Depuis que nous nous penchons sur le mercure, nous n'avons pas tous pris connaissance de ces documents, mais nous le ferons. Je lui ai demandé de s'assurer que chacun des membres reçoive ces documents, si ce n'est pas déjà fait. Il est important d'en prendre connaissance dans le cadre de notre examen.

Je m'excuse d'avoir ainsi pris la parole, mais je voulais m'assurer d'avoir bien compris où nous allions et je voulais être certain que tout le monde allait dans la même direction.

Anna Tilman, coprésidente, Caucus toxiques, Réseau canadien de l'environnement : Merci beaucoup. Nous sommes heureux d'être ici. Nous sommes heureux que le Sénat examine cette question aujourd'hui. Comme le sénateur Banks l'a dit, c'est un dilemme, car il s'agit d'une substance naturelle. Si nous ne pouvons pas régler la question du mercure, c'est un problème.

Je voudrais tout d'abord expliquer des paramètres généraux, puis nous serons heureux de répondre à vos questions. Mme MacDonald et moi-même allons faire l'exposé. Je vais commencer, puis elle poursuivra et présentera la conclusion.

Je dois vous dire que le document que vous avez reçu était encore à l'état d'ébauche. Étant donné que nous avons été convoqués avec peu de préavis, nous n'avons pu peaufiner notre présentation. Il y a certaines erreurs d'orthographe, et cetera.

Au départ, j'estime que la LCPE doit être une initiative fédérale. Nous sommes aux prises avec un polluant généralisé. Le gouvernement est l'organisme logique qui devrait légiférer au sujet de la présence du mercure dans les produits et dans les émissions. Je voulais préciser cela.

Jusqu'à présent, les initiatives n'ont pas eu recours à la LCPE, et c'est un des problèmes que nous soulevons. Je vais vous présenter des exemples où le fait ne pas avoir eu recours à la LCPE a créé un problème et je vais vous présenter des exemples où l'on a eu recours à la LCPE, mais où c'était la loi qui était la source du problème.

Je vais donc être la personne-ressource en ce qui a trait aux problèmes; je vais identifier certains problèmes et certaines des possibilités et vous démontrer pourquoi nous devons agir à ce sujet.

Senator Angus: When you said “avoidance,” I missed the first part. You said you will cite instances where the federal government has avoided its responsibility?

Ms. Tilman: I would say that CEPA has not been used where it could have been used and that has created problems.

I believe you are all aware of the nature of mercury, and that it is perhaps the most pervasive multimedia toxin known. It is cited as a natural element, but human activities have resulted in more than tripling the level of mercury in the environment. I think that is important to remember, because this hang-up about mercury being a natural substance has led to inaction: It is natural, what can we do about it?

A lot of natural substances are toxic. Because they are natural does not mean they are benign. In the case of mercury, it is anything but benign, but human activity has exacerbated the levels in the environment.

The Chairman: For clarity — I am sorry for interrupting — is it correct that when you say the “environment,” you are talking about places where mercury ought not to be in our interest? The amount of mercury is predetermined and finite. The problem is us moving it around.

Ms. Tilman: That is right. Mercury is a natural element buried in the earth, but the problem is in its migration and release. There are natural releases like volcanoes, earthquakes and forest fires, but the problem is in the intentional uses.

Let us say in fossil fuels, where there is a trace element in fossil fuels, this is taking it out and using it and being unable to capture it. It is like the genie in the bottle; once you release it, it migrates anywhere and everywhere. It has been referred to as the traveller without a passport. It can be changed in forms and become methylated in the water and then revitalized into the atmosphere and it can hop around the universe.

Klaus Toepfer, when he was director of the UN, likened mercury to the traveller without a passport. It has been called a spy and named all kinds of things because of its migratory and irrational behaviour. Scientists continue to be baffled by it.

I was at an international conference on mercury in Wisconsin, and everyone talked about being baffled by the uncertainties. Mercury is one of the hardest things to look at.

Senator Angus: The chairman is right when he says mercury is a finite substance. It is not added to. We hear that these coal-fired power plants are one of the greatest inventions. They do not create new mercury but release trace elements

Le sénateur Angus : Lorsque vous dites que l'on a évité de recourir à la loi, je n'ai pas très bien compris ce que vous avez dit dans la première partie. Avez-vous dit que vous allez présenter des exemples où le gouvernement fédéral ne s'est pas acquitté de ses responsabilités?

Mme Tilman : Je dirais que l'on n'a pas eu recours à la LCPE lorsque c'était possible et que cela a créé des problèmes.

Je crois que vous connaissez la nature du mercure, l'un des corps toxiques les plus envahissants de tous les milieux naturels. C'est un élément naturel, mais sa présence dans l'environnement a plus que triplé à cause des activités humaines. Je crois qu'il est important de se rappeler cela, car le fait de se dire que le mercure est un élément naturel a mené à de l'inaction : c'est un élément naturel, alors que pouvons-nous faire?

Il y a beaucoup de substance naturelle qui sont toxiques. Le fait qu'elles soient naturelles ne se signifie pas qu'elles sont inoffensives. Dans le cas du mercure, c'est tout le contraire d'une substance inoffensive, et l'activité humaine a fait augmenter son niveau dans l'environnement.

Le président : Je m'excuse de vous interrompre, mais j'aimerais une précision : Lorsque vous parlez d'environnement, parlez-vous des milieux où il ne devrait pas y avoir de mercure pour notre bien? La quantité de mercure est prédéterminée. Le problème, c'est que nous vivons dans des milieux où cette substance est présente.

Mme Tilman : C'est exact. Le mercure est un élément naturel que l'on retrouve dans la terre, mais le problème réside dans sa migration et dans sa libération dans l'environnement. Il y a des émissions naturelles de mercure, par exemple par les volcans, lors des tremblements de terre et lors des incendies de forêts, mais le problème réside dans son utilisation intentionnelle.

Dans les combustibles fossiles, le mercure est présent à titre d'élément trace et lorsqu'il est libéré et utilisé, il ne peut plus être capturé. C'est comme le génie qui sort de la bouteille; une fois que vous le libérez, il devient envahissant. On dit du mercure qu'il s'agit d'un voyageur sans passeport. Il peut changer de forme, par exemple, il peut adopter une forme méthylée dans l'eau, puis il se libère dans l'atmosphère et peut alors se répandre partout.

Lorsqu'il était directeur des Nations Unies, Klaus Toepfer faisait référence au mercure comme d'un voyageur sans passeport. On a dit que le mercure était un espion, on lui a attribué toutes sortes de noms en raison de son comportement migrateur et irrationnel. Les scientifiques cherchent toujours à percer le mystère.

Il y a eu une conférence internationale sur le mercure au Wisconsin et tout le monde parlait du mystère du mercure et de son comportement irrationnel. Le mercure est l'un des éléments les plus difficiles à étudier.

Le sénateur Angus : Le président a raison lorsqu'il dit que le mercure est une substance finie. Elle est une substance qui ne peut être ajoutée à d'autres. Nous entendons dire que les centrales à charbon sont de grandes inventions. Elles ne créent pas de

into the environment. It already exists, but it is bottled up. The genie is still in there, and coal-fired power plants let it loose.

Elaine MacDonald, Staff Scientist, Sierra Legal Defence Fund: The issue goes to availability as well. It is moved from a place where it is not available to a place where it is available. When you take it out of a chunk of coal and put it on top of a stack, suddenly it is in a form where it is deposited into soils and into water bodies and then becomes available to bioaccumulate and biomagnify.

Bruce Lourie, President, Ivey Foundation: There is about three times as much mercury now in the global atmosphere as there was prior to the industrial revolution. That is the kind of information people are looking at. There was mercury around, but now there is three times as much.

Senator Angus: There is the same amount; it is just in different forms?

Mr. Lourie: Yes. What used to be locked up in rock is now out.

Ms. Tilman: It has been made available and can go to areas where there are no known industrial sources, such as the Arctic. Ms. MacDonald will talk about studies that have been done on the Arctic. Mercury can travel wherever it likes.

Also, it is difficult to retire mercury. So far no one knows what to do with it. How do we stop it? We have a rising curve. We have a cumulative effect. The total available amount in the world has increased three-fold. The amount of the element has not increased; it has been made available rather than being locked up.

We are all aware of the neurological and developmental effects and the vulnerable populations. Philippe Grandjean from Denmark has done studies in the Faroe Islands there. He has conducted longer studies on human populations and has indicated that there is no threshold. Although you may not see damaging effects immediately, if you follow a population long enough, the effects will come up. This situation is a tragedy. We know about the issues with fish, and Ms. MacDonald will talk about that subject.

The unfair burden of these pollutants for many populations is a travesty. Because all these activities are on a global scale, it seems that the federal government should have a role in this.

I do not know whether you are familiar with the Toxic Substances Management Policy. I have alluded to it in my brief. This policy was completed in 1995. It is to manage toxic substances, but it is not a regulatory instrument. It has designated substances as track 1 or track 2 substances. They are in track 1 if they are persistent, bio-accumulative, toxic and primarily the result of human activity. Track 2 is for substances

nouveau mercure, mais elles en libèrent des éléments traces dans l'environnement. Les substances existent déjà, mais elles sont libérées. Le génie est là et la centrale à charbon est la main qui le libère.

Elaine MacDonald, analyste scientifique, Sierra Legal Defence Fund : La question porte également sur la disponibilité du mercure. On prélève le mercure d'un endroit, où il n'est plus disponible, pour le mettre dans un autre endroit, où il devient disponible. Lorsque le mercure présent dans le charbon est libéré, il adopte une forme qui peut se déposer dans le sol et dans les plans d'eau, et il devient alors disponible pour la bioaccumulation et la bioamplification.

Bruce Lourie, président, Fondation Ivey : Il y a environ trois fois plus de mercure maintenant dans l'atmosphère qu'avant la révolution industrielle. C'est le genre d'informations que les personnes désirent obtenir. Il y avait déjà du mercure, mais il y en a maintenant trois fois plus.

Le sénateur Angus : S'agit-il de la même quantité, mais seulement dans une forme différente?

M. Lourie : Oui. Ce qui était emprisonné dans le rock est maintenant libéré.

Mme Tilman : Le mercure a été libéré et peut aller dans des endroits où il n'y a pas d'émissions de source industrielle, comme dans l'Arctique. Mme MacDonald parlera des études scientifiques qui ont été effectuées dans l'Arctique. Le mercure voyage partout où bon lui semble.

De plus, il est difficile d'enlever le mercure. Jusqu'à présent, personne n'est en mesure de le retirer. Comment pouvons-nous l'arrêter? La courbe est à la hausse. Le mercure a un effet cumulatif. Le montant total disponible dans le monde a augmenté de trois fois. La quantité de l'élément n'a pas augmenté; mais au lieu d'être emprisonné, il a été libéré.

Nous sommes tous au courant des effets du mercure sur le système nerveux et le développement chez les populations vulnérables. Philippe Grandjean du Danemark a effectué des études dans les îles Faroe, au Danemark. Il a effectué des études à long terme sur des populations humaines et en a conclu qu'il n'y avait pas de seuil. Bien que l'on ne puisse constater immédiatement les effets dommageables du mercure, si l'on suit une population pendant une période suffisante, les effets seront visibles. C'est une situation tragique. Nous savons les effets que le mercure cause sur les poissons, et Mme MacDonald nous en parlera plus tard.

Il est terrible de constater les effets du mercure sur plusieurs populations. Étant donné que toutes les activités ont lieu à une échelle globale, il semble que le gouvernement fédéral devrait avoir un rôle à jouer dans cette question.

Je ne sais pas si vous connaissez la politique de gestion des substances toxiques. J'en fais référence dans mon mémoire. Cette politique a été élaborée en 1995. Elle vise à gérer les substances toxiques, mais il ne s'agit pas d'un instrument de réglementation. Elle classe les substances en substances de la voie 1 et substances de la voie 2. Les substances sont de la voie 1 si elles sont persistantes, bioaccumulatives, toxiques et

that do not meet all those criteria, such as naturally occurring substances. Mercury is in track 2, which means life cycle management. No one knows what life cycle management really means.

Under this policy, if a toxic substance is released primarily due to human activity, one should look for means to reduce this substance to naturally occurring levels.

This policy document should be archived and is false in many ways. I got caught in this too. When I started to work on mercury, everyone said that it was a track 2 substance and could not be eliminated. We are talking about eliminating the use and release of mercury through human activity, and that can be done.

It is a false dynamic to say it is track 2 and we cannot reduce it. That is in much of the federal policy and should be looked at. Management policy has no teeth. It should not substitute for law. It has been a false dynamic. That is worth looking at.

The second issue is the Canada-wide Standards, CWS. Mr. Lourie and I were both involved in this. That has been the major activity in Canada on mercury. That is a tragedy, because the CWS have no teeth. They are not regulatory; they are not standards. Provinces can withdraw from these. They are reached by consensus, which can mean the lowest common denominator.

The lack of appetite for regulation is a serious concern. When this process started in 1998-99, the idea was that we could do something about mercury. I am speaking about releases into the air. Canada-Wide Standards deal only with air issues. Mercury is a multi-pollutant media. We thought these standards would be faster than regulation. They have not been.

Two sectors were chosen: coal-fired power plants and smelters. We have been involved with the standards for over seven years and nothing has happened with coal-fired plants.

One wonders whether this was ever meant to happen. It has been a terrific waste of resources and effort. It has been a big learning experience, but that has not helped. In the time they have delayed action on mercury, the use of coal plants has increased. Heavily laden mercury and coal is used in New Brunswick and Saskatchewan rather than low-mercury coal because it is indigenous and jobs are associated with it. The individual provincial interests are dominating.

résultent principalement de l'activité humaine. Les substances de la voie 2 sont celles qui ne rentrent pas dans la première catégorie, comme les substances présentes naturellement dans l'environnement. Le mercure est une substance de la voie 2, ce qui signifie que le concept de gestion du cycle de vie s'applique. Personne ne sait vraiment ce que signifie la gestion du cycle de vie.

Dans le cadre de cette politique, si une substance toxique est émise principalement à la suite de l'activité humaine, il faudrait appliquer des moyens pour réduire la présence de cette substance à son niveau naturel.

Ce document devrait être mis sur la tablette, car il comporte de nombreuses lacunes. Je me suis fait prendre moi aussi. Lorsque j'ai commencé à travailler sur le mercure, tout le monde disait qu'il s'agissait d'une substance de la voie 2 et que, par conséquent, il ne pouvait être éliminé. Mais il est question d'éliminer son utilisation et la libération du mercure par l'activité humaine, et cela peut être fait.

Le fait de dire que la quantité de mercure ne peut être réduite, car c'est une substance de la voie 2, cela revient à prendre le mauvais chemin. Et cela vaut pour une bonne partie de la politique fédérale, qu'il faudrait examiner. La politique n'a pas de vigueur. Il ne faudrait pas qu'elle se substitue à la loi. C'était une dynamique faussée. Il faudrait se pencher là-dessus.

Le deuxième point dont je voudrais vous parler, ce sont les standards pancanadiens, les SP. M. Lourie et moi-même avons travaillé sur ces standards. C'est la principale activité que le Canada a entrepris au sujet du mercure. C'est tragique, car les SP n'ont pas de colonne. Il ne s'agit pas de règlement; ni même de standard. Les provinces peuvent se retirer de ces standards, qui sont déterminés par consensus, ce qui signifie le plus petit dénominateur commun.

Le manque de réglementation est un problème sérieux. Lorsque ce processus a commencé en 1998-1999, on a convenu que l'on pouvait faire quelque chose au sujet du mercure. Je parle des émissions dans l'atmosphère. Les SP ne traitent que des questions atmosphériques. Le mercure est un élément polluant qui touche de multiples milieux. Nous pensions que ces standards allaient avoir un effet plus rapide que la réglementation. Cela n'a pas été le cas.

Deux secteurs ont été choisis : les centrales électriques au charbon et les fonderies. Nous avons participé à l'élaboration des standards pendant sept ans et rien ne s'est produit au chapitre des centrales au charbon.

On se demande même si les choses ne vont jamais changer. Cela a été une terrible perte de ressources et d'effort. On a appris beaucoup de l'expérience, mais cela n'a pas aidé. Lorsque l'on a repoussé l'exigence des mesures à prendre, l'utilisation des centrales au charbon a augmenté. Au Nouveau-Brunswick et en Saskatchewan, on utilise la forme lourde du mercure et du charbon, au lieu de la forme légère, car c'est ce qui se retrouve sur place et des emplois sont en jeu. Les intérêts des provinces dominent.

The CWS would not look at what to do with coal that you capture. It will not disappear. You still have to deal with the captured coal. Just because it does not go out the stack, it has not gone away. It will be in the ash. What are the plans there?

In that time, another 14,000 kilograms of coal has been used. That is a travesty. I have sent you documentation on this.

To point out the fallacy, Ontario promised it would stop using coal and the province would have zero mercury emissions. That will not happen because Ontario has not discontinued the use of coal yet. Had there been an enforceable standard, it would have had to do something. With no standard it does not have to do anything.

The second phase of CWS regarding mercury had to do with switches in cars. That was another attempt under CWS that failed. It was only this past summer that Environment Canada used a CEPA instrument of pollution prevention planning for switches. I contend that CEPA is a far better mechanism.

Senator Angus: What do you mean by switches in cars?

Ms. Tilman: Until 1999, switches in many cars contained roughly a gram of mercury.

Mr. Lourie: These switches are used primarily for lighting. They are tilt switches. Mercury switches are found in many products. A little ball of mercury floats back and forth inside the switch, and when the mercury hits one end it makes an electrical contact which turns on the light. They are also used in anti-lock braking systems, ABS, for cars. The Europeans and Japanese stopped using them about 15 years ago. The North Americans stopped putting them in only three or four years ago. There are many thousands of grams of mercury in cars right now on the road in North America.

Ms. Tilman: The problem is that these cars are supposed to be sent to shredders at the end of their lives. Theoretically, the switches should be removed, but there was no program for removing them. We were having discussions on that issue. As a result, the switches go into electric arc furnaces in the steel mills and are released into the atmosphere. When you think of how many cars reach the end of life over a long period of time, a fair amount of mercury is being released.

Mr. Louie and I worked on various aspects of the switch program. They tried through CWS. It shows, again, the failure of CWS to resolve it. It did not happen. The car manufacturers did not go along with a bounty or any system like this.

Les SP ne traitent pas de ce qu'il faut faire avec le charbon. Le charbon ne va disparaître. Il faut faire quelque chose avec le charbon. Le fait qu'il soit extrait, cela ne veut pas dire qu'il a disparu. On le retrouvera dans les cendres. Que faut-il faire alors?

Actuellement, 14 000 kilogrammes de charbon ont été utilisés. C'est terrible. Je vous ai envoyé des documents à ce sujet.

Pour vous montrer l'énormité de la chose, l'Ontario a promis d'arrêter d'utiliser du charbon et a dit que la province allait arrêter complètement ses émissions de mercure. Cela ne s'est pas produit, parce que l'Ontario n'a pas cessé d'utiliser du charbon à ce jour. S'il y avait eu une norme obligatoire, on aurait fait quelque chose. Mais sans norme, il n'y avait rien à faire.

La deuxième phase des SP pour le mercure porte sur les interrupteurs au mercure dans les voitures. C'est une autre tentative qui a échoué dans le cadre des SP. Ce n'est que l'été dernier qu'Environnement Canada a eu recours à un instrument relevant de la LCPE pour planifier la prévention de la pollution provenant des interrupteurs. Il est clair que la LCPE est un mécanisme qui fonctionne beaucoup mieux.

Le sénateur Angus : Que voulez-vous dire par interrupteurs dans les voitures?

Mme Tilman : Jusqu'en 1999, les interrupteurs de bien des voitures contenaient environ un gramme de mercure.

M. Lourie : Ces interrupteurs étaient utilisés essentiellement pour les lumières. Il s'agit d'interrupteurs à bascule. Les interrupteurs au mercure se retrouvent dans bon nombre de produits. Une petite boule de mercure se promène à l'intérieur de l'interrupteur et lorsque le mercure arrive à une extrémité, il y a un contact électrique qui allume la lumière. Ce type d'interrupteurs est également utilisé dans les systèmes antiblocages, les ABS, des voitures. Les Européens et les Japonais ont cessé d'utiliser ces interrupteurs il y a environ 15 ans. Les Américains ont arrêté de les utiliser depuis trois ou quatre ans seulement. Il y a des milliers de grammes de mercure dans les voitures qui se promènent sur les routes de la l'Amérique du Nord.

Mme Tilman : Le problème, c'est que ces voitures seront envoyées chez le ferrailleur à la fin de leur vie. Théoriquement, les interrupteurs devraient être enlevés, mais il n'existe aucun programme à cette fin. Nous avons eu des discussions à ce sujet. Les interrupteurs se retrouvent donc dans les fours électriques à arc des fonderies d'acier et le mercure est libéré dans l'atmosphère. Quand vous songez au nombre de voitures qui doivent finir leur vie chez le ferrailleur, cela fait beaucoup de mercure qui sera libéré.

M. Lourie et moi-même avons travaillé à divers aspects d'un programme sur les interrupteurs. On a essayé de mettre en œuvre un programme par le truchement des SP. Cependant, les SP ont, encore une fois, été incapables de résoudre la chose. Rien n'a été mis en œuvre. Les fabricants automobiles n'ont pas adopté de système.

Frankly, the government did not stand up to industry. Industry's attitude was: We do not agree, let us not do it. That is my personal thing. We need a strong hand to deal with all these special interests. The political will to do that was not there.

The Chairman: What part of CEPA would have been usable to achieve what you say was not achieved? I am trying to find out whether CEPA can do that job and did not, or whether CEPA cannot do that job.

Ms. Tilman: I believe CEPA can do the job. There are two ways. Mr. Louie may suggest several. One is pollution prevention planning, which is supposedly the cornerstone of CEPA. It is not a full regulatory system but in the case of switches it has some promise. The second thing is that there is nothing in CEPA to stop it from regulating mercury in products.

Mr. Lourie: We deal with the issues; we do not deal with the legislation directly on a daily basis. I cannot quote which section, but maybe Ms. MacDonald can. She is the lawyer in the crowd.

Ms. MacDonald: I am not actually, but I work with many of them.

The Chairman: We all do, unfortunately.

Ms. MacDonald: Section 90 of CEPA allows you to regulate toxic substances.

Mr. Lourie: Generally, and we will get into this in a moment, the issue is not so much the legislation and how it is written. The legislation is well written but it is not being used. I have used the line about your kid having the best manners in town — they have never been used.

The legislation is comprehensive. Recently, this past summer, the government issued a regulation that requires the steel companies and the auto companies to contribute to pollution prevention planning to ensure the switches do go into those electric arc furnaces. CEPA can provide for labelling regulations. It has been done in the United States. In Vermont, they used it as a tactic specifically with the auto industry, requiring them to put a label on every car saying "warning: mercury." The auto industry went crazy and sued the State of Vermont, but the point was that the auto industry was not doing anything in North America.

CEPA could regulate an emissions standard for the electric arc furnaces themselves. That was not done. There are probably six or seven different things that could have been done under CEPA to address this particular issue. None of them was ever an option on the table throughout the entire Canada-wide Standards process.

Franchement, le gouvernement n'a rien fait pour l'industrie. L'attitude de l'industrie était la suivante: nous ne sommes pas d'accord, laissez-nous faire. Je trouve ça terrible. Il faut traiter toutes ces questions avec une main solide: il n'y a pas de volonté politique.

Le président : Quelles parties de la LCPE auraient-elles été utiles pour accomplir ce qui n'a pas été fait? J'essaie de déterminer si la LCPE peut faire quelque chose et si non, quelles en sont les raisons.

Mme Tilman : Je crois que la LCPE peut nous permettre d'y arriver. Et de deux façons. M. Lourie peut également faire des suggestions. Un des moyens est la planification de la prévention de la pollution, ce qui est censé être l'élément clé de la LCPE. Il ne s'agit pas d'un système de réglementation complet, mais dans le cas des interrupteurs, c'est prometteur. Le deuxième élément, c'est qu'il n'y a rien dans la LCPE pour empêcher la réglementation sur les produits qui contiennent du mercure.

M. Lourie : Nous traitons de ces questions; nous ne traitons pas avec la loi directement, tous les jours. Je ne peux pas dire de quel article il s'agit, mais peut-être que Mme MacDonald le peut. Elle est avocate.

Mme MacDonald : Je ne suis pas avocate, en fait, mais je travaille beaucoup avec des avocats.

Le président : Nous aussi, malheureusement.

Mme MacDonald : L'article 90 de la LCPE permet de réglementer les substances toxiques.

M. Lourie : En général, et nous aborderons ce sujet dans un instant, la question ne porte pas vraiment sur la loi, mais sur son libellé. La loi est bien rédigée, mais n'est pas bien utilisée. J'ai parlé de l'exemple des enfants bien élevés: ils n'ont jamais fait d'expériences.

La loi est vaste. Récemment, cet été, le gouvernement a émis un règlement qui demande aux aciéries et aux fabricants d'automobiles de contribuer à la planification de la prévention de la pollution en prenant des mesures pour que les interrupteurs soient envoyés dans des fours électriques à arc. La LCPE peut servir à réglementer les étiquettes. Cela a été fait aux États-Unis. Au Vermont, ils ont eu recours à l'étiquetage d'une manière stratégique, particulièrement avec l'industrie automobile, en leur demandant de mettre une étiquette sur toutes les voitures qui dit: « Attention: mercure ». L'industrie automobile a été estomaquée et a intenté une poursuite contre l'État du Vermont, mais le Vermont a fait cela parce que l'industrie ne faisaient rien en Amérique du Nord.

La LCPE pourrait réglementer une norme sur les émissions des fours électriques à arc. Cela n'a pas été fait. Il y a probablement six ou sept choses différentes qui pouvaient être mises en place en vertu de la LCPE pour régler cette question des interrupteurs. Rien n'a été fait, aucune des options mises sur la table lors du processus d'élaboration des SP n'a été adoptée.

Ms. Tilman: I drew up a petition in 2000 that went across the country calling for regulation under CEPA. Groups such as the Sierra Legal Defence Fund and Pollution Probe signed on to it. We called for regulation. There was no appetite to do this.

Another example of regulation and products is volatile organic compounds, VOCs. The federal government under CEPA is regulating VOC limits in consumer products, to give you an example of another toxic substance; so it can be done.

The final example I will cite here is a big one, so I will make it short, because it is to the point. It is the CEPA instrument of pollution planning. I have mentioned that it is quasi-regulatory — even the federal bureaucrats will attest to that — because the pollution prevention, P2, plan is made of factors to consider, and those factors may contain release limits and so on, but they do not need to be followed; they do not need to be met.

That might be okay with regard to the switches, but they are applied to base metal smelters. There have been 20 years of things going on with base metal smelters, with a lack of regulatory action, and it is the biggest source of pollution from industrial sources in Canada.

I believe you have heard me talk about Hudson Bay Mining and Smelting in Flin Flon as the single largest source of mercury emissions in North America. Within pollution prevention planning, the Canada-wide Standards for base metal smelters is invoked. That tool is useless because facilities need only to make a determined effort to meet that level.

I have some detail about the faulty Canada-wide Standards and base metal smelters, but when talking about a facility of that size, emitting as much mercury as it does, you can imagine not only the local damage — and Ms. MacDonald will tell you about mercury deposition in that area — but the result to the atmosphere and to the community. Because I want to move on and let others have a chance, I can answer any questions about that particular sector. Basically, these emissions should have been regulated and could have been regulated, as Mr. Lourie has said, and not rely on Canada-wide Standards.

When you begin that regulation, it forces innovation. Emitters have to change. My final comment about CEPA at this point is that it can be used, it should be used, and it must be enforced and implemented.

I will leave this chart with you. With all this P2 planning, in the case of smelters, it will be 2015 before anything — and they do not have to do this — is effectively implemented. That is several years down the road; and then what? I contend that the P2 planning for a facility such as this is not the

Mme Tilman : J'ai fait circuler une pétition partout au pays en 2000 pour demander l'établissement d'un règlement dans le cadre de la LCPE. Des groupes comme le Sierra Legal Defence Fund et Pollution Probe ont signé cette pétition. Nous demandions une réglementation. Il n'y avait pas d'appétit pour cela.

Un autre exemple sur la réglementation de certains produits, ce sont les composés organiques volatiles, les VOC. Le gouvernement fédéral, dans le cadre de la LCPE, réglemente les limites de VOC dans les produits de consommation, alors c'est un exemple d'une substance toxique qui est réglementée; cela démontre qu'il est possible de le faire.

Le dernier exemple dont je vais vous parler, c'est un exemple important, alors je vais le résumer brièvement, car c'est important. Il s'agit de l'outil de planification de la pollution prévu par la LCPE. J'ai dit qu'il s'agit presque d'un règlement — même les bureaucrates fédéraux diront cela — car la prévention de la pollution est constituée de facteurs à prendre en compte, et ces facteurs peuvent inclure notamment des limites d'émission, et cetera. Cependant, rien n'oblige à respecter ces limites; les facteurs ne sont pas obligatoires.

C'est peut-être acceptable dans le cas des interrupteurs, mais ces limites sont appliquées aux fonderies de métaux de base. Cela fait 20 ans que des choses se passent dans les fonderies de métaux de base, qu'il n'y a pas d'application de la réglementation, et il s'agit de la plus grande source de pollution industrielle au Canada.

Je crois que vous m'avez entendu parler de la Hudson Bay Mining and Smelting de Flin Flon au Manitoba, l'une des plus grandes sources d'émissions de mercure en Amérique du Nord. Dans le cadre du plan de prévention de la pollution, les SP pour les fonderies de métaux de base sont invoquées. Mais cela est inutile, car les installations n'ont qu'à faire un effort déterminé pour atteindre le niveau requis.

Je vais parler en détail des lacunes des SP et des fonderies de métaux de base, mais lorsque l'on parle d'une installation de cette taille, qui émet une quantité si importante de mercure, vous pouvez vous imaginer les dommages locaux — et Mme MacDonald vous parlera des dépôts de mercure dans cette région — mais il y a aussi les émissions dans l'atmosphère et dans la collectivité. Je veux poursuivre et laisser aux autres la chance de parler, alors je pourrai répondre à des questions sur ce sujet. Essentiellement, ces émissions auraient dû être réglementées et on aurait pu le faire, comme M. Lourie l'a dit, et on n'aurait pas dû se fier uniquement aux SP.

Lorsque l'on applique ce type de règlements, cela favorise l'innovation. Les émetteurs sont obligés de changer. Finalement, ce que je veux dire au sujet de la LCPE, c'est qu'on peut y avoir recours, qu'il faut y avoir recours et qu'il faut qu'elle soit appliquée et mise en œuvre.

Je vais vous remettre ce tableau. Avec toute la planification P2, dans le cadre des fonderies, il faudra attendre à 2015 avant que des mesures soient appliquées efficacement — ce qui n'est pas obligatoire. C'est donc dans plusieurs années; et ensuite? Je crois que la planification P2 pour des établissements de ce genre n'est

appropriate instrument. P2 planning is the cornerstone of CEPA. Why is there not a more rigorous element put into CEPA to make it a regulatory element? This is the question I will pose.

The Chairman: The Minister of the Environment announced about three weeks ago new tough regulatory requirements for emissions from base metal smelters, to which you have referred. Does that not answer the question?

Ms. Tilman: They are not tough new regulations.

The Chairman: What are they? That is how they were characterized.

Ms. Tilman: They are P2 planning. I have the *Canada Gazette* notice with me and I have analyzed them, which I can share with you. It said that it would improve smog. The reductions are fairly minimal compared to what is required. Reductions are not mandatory, unless the provinces implement an emission limit. Let us say Ontario has done something on the sulphur levels for smelters. Manitoba, with the two smelters, emits over 400,000 tonnes of sulphur dioxide. The limits in the province of Manitoba are larger than the actual emissions occurring. Manitoba fought the federal government on even doing anything that was lower than the province's regulated limit. I have the background for all of this. I probably sent it to you in a swamp of materials. I have it with me, so you can see that these are not tough. The mercury is a Canada-wide Standard, and Hudson Bay Mining and Smelting is the biggest culprit there. The particulate matter release limits are maybe a little less than 50 per cent. There are no release limits specified for CEPA toxic metals: arsenic, cadmium, lead and nickel. The facilities are supposed to design their own limits. That is not a tough legislation.

Mr. Lourie: I think the confusion in the regulatory part is that they are required to produce a plan, but they are not required to meet any limit reductions. The limit reductions are what they produce in their plan.

Ms. MacDonald: My understanding is that they need to plan for a reduction from over 1,000 kilograms per year to about 370 kilograms, but a lot of loopholes allow them to not meet that reduction. There are waivers for different aspects and they can also request extensions. How enforceable is this reduction, given that it is based on the Canada-wide Standards, which is really just an objective? Manitoba, in its implementation plan of the Canada-wide Standards, said that it will continue to negotiate with HudBay and not push them on the issue.

Ms. Tilman: The standard says that you are required only to make a determined effort. I have been involved in talks between the Province of Manitoba and the federal government. I have the data on HudBay's mercury levels. By 2005 data, the level is the same. The CWS is supposed to kick in for 2008. Manitoba is still

pas outil approprié. La planification P2 est l'élément clé de la LCPE. Pourquoi n'essaierons-nous pas un élément plus vigoureux dans la LCPE pour mettre en place des règlements? C'est ce que je me demande.

Le président : Le ministre de l'Environnement a annoncé il y a environ trois semaines de nouvelles exigences réglementaires pour les émissions provenant des fonderies de métaux de base, les fonderies dont vous nous avez parlé. Est-ce que cela aborde le problème?

Mme Tilman : Aucun nouveau règlement n'est mis en vigueur.

Le président : De quoi s'agit-il alors? C'est ce qu'on avait laissé entendre.

Mme Tilman : Cela découle de la planification P2. J'ai l'avis de la *Gazette du Canada* avec moi et je l'ai analysé, et je peux vous dire ce que j'ai retenu. L'avis dit que le problème du smog sera amélioré. Les réductions sont assez minimales comparativement à ce qui est nécessaire. Les réductions ne sont pas obligatoires, à moins que les provinces mettent en place des limites d'émission. Il faut dire que l'Ontario a fait quelque chose sur les niveaux de soufre émis par les fonderies. Le Manitoba, qui possède deux fonderies, émet environ 400 000 tonnes de dioxyde de soufre. Les limites dans la province du Manitoba sont plus élevées que les émissions réelles. Le Manitoba s'est battu contre le gouvernement fédéral pour que ce dernier n'applique pas des limites inférieures aux limites de la province. J'ai des documents à ce sujet. Je crois que je vous les ai envoyés avec les autres documents. Je les ai avec moi, alors vous pouvez constater que ces règlements ne sont pas solides. Le mercure est visé par une SP, et la Hudson Bay Mining and Smelting est le gros émetteur. Les limites des émissions de matières particulaires sont peut-être un peu moindre que 50 p. 100. Il n'y a pas de limites d'émission dans la LCPE pour les métaux toxiques comme l'arsenic, le cadmium, le plomb et le nickel. Les installations sont supposées établir leurs propres limites. Ce n'est pas une loi très vigoureuse.

M. Lourie : Je crois que la confusion relativement au règlement, c'est que les établissements doivent produire un plan, mais qu'ils ne sont pas obligés d'appliquer des réductions de limite. La réduction de limite équivaut à ce que ces installations produisent.

Mme MacDonald : D'après ce que je comprends, les établissements doivent établir une planification de leurs émissions et les faire passer de plus de 1 000 kilogrammes par année à environ 370 kilogrammes par année, mais il y a beaucoup de lacunes qui leur permettent de ne pas respecter cela. Elles ont droit à des diverses exemptions et extensions. Dans quelle mesure la réduction peut-elle être appliquée, étant donné qu'elle est fondée sur les SP, lesquels sont justement objectifs? Le Manitoba, dans son plan de mise en œuvre des SP, affirme qu'il continuera à négocier avec la Hudson Bay et qu'il ne prendra pas de mesures punitives à l'endroit de cette entreprise.

Mme Tilman : Selon les normes, vous devez simplement faire un effort déterminé. J'ai participé à des discussions entre la province du Manitoba et le gouvernement fédéral. J'ai des données sur les niveaux de mercure émis par la Hudson Bay. Selon les données de 2005, le niveau est le même. Les SP sont

emitting 1.5 tonnes. This facility used to emit 20 tonnes. There is no faith. Based on everything I have seen politically, there is no guarantee and there is no will to do something about the mercury. There has also been a miscalculation in the Canada-Wide Standards, but I will not go into detail unless you ask for that.

Senator Angus: You have said, Ms. Tilman, that despite the fact that you have brought all this information to the government's attention, over and over again, there is no appetite to do the right thing. That is the phrase you used. Then you used another phrase with which we are more familiar: that there is no political will.

These people are intelligent and well educated, as far as we can see, and they have all the science. Why is there no appetite? Let us find out what is happening. Is it because there is a big lobby and large commercial interests? Why is it not happening? They are not dumb. I do not understand why there is no appetite.

Ms. MacDonald: It is a one-industry town. That is part of it.

Mr. Lourie: That is a particular example. We apologize for perhaps overwhelming you with materials, but one thing I submitted is a case study that I have prepared that looks at federal government spending on mercury science. In particular, the study looks at the role of Natural Resources Canada in actively promoting the mandate of Natural Resources Canada, which, as the department states on its website, is to promote the use of metals. Mercury is a metal, and so the idea of restricting the use of mercury contradicts the fundamental mission of Natural Resources Canada, which is to promote the use of metals. In the department's view, metals are metals, and toxicity does not seem to be an issue. The department promotes lead, asbestos and mercury.

The fundamental issue, from my perspective, is that a department such as Natural Resources Canada is able to set the stage for the direction that the federal government takes on managing or regulating a metal such as mercury. In fact, the department was involved in a large research effort — this is documented in the case study — to raise questions and to inject uncertainty around mercury in the environment, contrary to what the international academic consensus was on mercury.

It is not only a lack of will. If you go through the documentation, you will see that there is an active effort to prevent any regulatory action on metals in Canada through Natural Resources Canada.

Senator Angus: I am confused. We are laypeople trying to understand the science and to advise the government how to have better public policy. The government already knows. There is nothing new. You have been telling the government this information for years. All these documents are clear. See Dick, see Jane. I keep saying: Why do they not have the appetite? It sounds as if they do not believe you.

supposés mettre les choses en branle pour 2008. Le Manitoba émet encore 1,5 tonne. Cet établissement avait l'habitude d'en émettre 20 tonnes. Il s'agit des faits. Selon ce que j'ai constaté au niveau politique, il n'y a pas de garantie et il n'y a pas de volonté pour faire quelque chose au sujet du mercure. De plus, on fait de mauvais calculs dans les SP, mais je ne vais pas aller dans le détail, à moins que vous me posiez des questions à ce sujet.

Le sénateur Angus : Vous avez dit, madame Tilman, qu'en dépit du fait que vous avez informé le gouvernement de cela à maintes reprises, il n'y avait pas d'appétit pour faire les choses comme il faut. C'est ce que vous avez dit. Vous avez également dit qu'il n'y avait pas de volonté politique.

D'après ce que nous pouvons constater, ce sont des gens intelligents, instruits et au fait des données scientifiques. Pourquoi ne veut-on pas agir? Essayons de trouver pourquoi. Est-ce en raison d'un puissant lobby et d'importants intérêts commerciaux? Que se passe-t-il? Ce ne sont pas des imbéciles. Je ne comprends pas pourquoi on ne veut rien faire.

Mme MacDonald : La question des localités monoindustrielles entre en ligne de compte.

M. Lourie : C'est un exemple particulier. Dans la documentation que nous vous avons remise, qui est volumineuse je m'en excuse, il y a une étude de cas que j'ai préparée et qui indique ce que le gouvernement fédéral dépense pour la recherche sur le mercure. Plus particulièrement, l'étude examine le rôle que joue Ressources naturelles Canada, comme l'indique son site Web, pour promouvoir l'utilisation des ressources en métaux. Le mercure est un métal, et en restreindre l'utilisation va à l'encontre de la mission fondamentale de Ressources naturelles Canada. Pour le ministère, des métaux sont des métaux, et la toxicité ne semble pas être un problème. Le ministère fait la promotion du plomb, de l'amiante et du mercure.

D'après moi, le problème fondamental vient du fait qu'un ministère comme Ressources naturelles Canada puisse indiquer au gouvernement fédéral quoi faire pour gérer ou réglementer un métal comme le mercure. En fait, le ministère a participé à d'importants travaux de recherche — comme le montre l'étude de cas — pour soulever des questions et susciter l'incertitude au sujet de la présence du mercure dans l'environnement, à l'encontre du consensus qui rallie les scientifiques du monde entier sur le mercure.

Ce n'est pas seulement un manque de volonté. Si vous consultez la documentation, vous allez constater que Ressources naturelles Canada s'emploie activement à empêcher toute mesure de réglementation sur les métaux au Canada.

Le sénateur Angus : Je suis dérouté. Nous sommes des profanes qui essayons de comprendre les données scientifiques pour conseiller le gouvernement sur la meilleure politique d'intérêt public à adopter. Le gouvernement est déjà au courant. Il n'y a rien de nouveau. Vous expliquez la situation au gouvernement depuis des années. Tous les documents sont clairs. C'est l'évidence même. Je me demande toujours pourquoi on ne veut pas agir. On dirait qu'on ne veut pas vous croire.

Ms. Tilman: I think it is short-term thinking. Mr. Lourie brought up an important point. Mercury is a commodity. I am part of the UN working group on metals — mercury, cadmium and lead — and I recently had meetings regarding two of these metals. Natural Resources Canada is stringent. In the case of Manitoba, the province was supportive of not doing anything because of the metals market there.

When you treat a metal such as mercury as a commodity on the market and the price is low, you allow for the circulation to continue in trade. It is a huge trade issue, and we do trade in mercury. Sometimes if they can collect mercury, they can send it off, so it is being done.

The appetite issue comes from the one-industry town issue. Flin Flon and Thompson in Manitoba revolve around mercury. Trail, B.C. is another location with erratic mercury levels and the U.S. Environmental Protection Agency, EPA, has taken them to court over historic metal contamination in the Columbia River.

Let us not forget the lakes that are affected by all this. The dynamics are politically charged and involve such short-term thinking in terms of not wanting to upset things now. However, the upset has occurred since the industrial age, to the level where putting one's head in the sand to keep the profits and the margins going is detrimental.

Senator Angus: Is there an inherent conflict? The Minister of the Environment and all the people involved with the environment are supposedly dedicated to a mission to clean up the environment or prevent pollution of the environment. On the other hand, the Department of Natural Resources, you are saying, has a mission to promote the use of metals and to help the commodity markets. Again, as a layperson, it sounds as though there is a natural conflict of missions in the government. One hand is trying to fix it and the other is making it worse. Is that an oversimplification?

Mr. Lourie: No. That is exactly the issue. If you look at the history of the constitutional development of Canada, the early role of the federal government was to assist in the extraction and development of the resource sector: for example, Harold Innes' work on the fur trade, as well as work on fish, metals, wood and timber. The whole concept of "hewers of wood and drawers of water" fundamentally characterizes Canada and the role of the federal government for over 100 years. Then they stuck this little thing called Environment Canada on the side, saying: "Whoa, wait a minute." My analysis is that the momentum, inertia and systemic structures of the federal government are still primarily about resource extraction and promotion.

I feel sorry for the Environment Canada people. We work with them. They are well-meaning and they understand the issues, but at the end of the day, where does all this effort go? In my view, it goes to the centre of government. How does

Mme Tilman : Je crois que c'est une question de vision à court terme. M. Lourie a soulevé un aspect important. Le mercure est un produit de base. Je fais partie d'un groupe de travail de l'ONU sur les métaux — le mercure, le cadmium et le plomb — et j'ai participé récemment à des réunions sur deux de ces métaux. Ressources naturelles Canada est strict. Pour ce qui est du Manitoba, il ne voulait rien faire en raison du marché des métaux dans la province.

Quand vous considérez qu'un métal comme le mercure est un produit base sur le marché et que son prix est faible, vous continuez d'en permettre le commerce. C'est une importante question commerciale, et le mercure est un produit qui est transigé sur les marchés. Si on peut trouver du mercure, on peut en vendre, et c'est ce qui se fait.

La volonté est liée au fait qu'il y a des villes monoindustrielles. Fin Flon et Thompson au Manitoba dépendent du mercure. Trail, en Colombie-Britannique, est une autre localité où les niveaux de mercure fluctuent, et elle a été poursuivie devant les tribunaux par l'Environmental Protection Agency des États-Unis, l'EPA, pour la contamination de longue date du fleuve Columbia par les métaux.

N'oublions pas les lacs qui sont aussi touchés. C'est une question hautement politique et c'est parce qu'on a une vision à court terme qu'on ne veut rien bouleverser. Pourtant, les bouleversements ont commencé avec l'ère industrielle, au point qu'il est néfaste de faire l'autruche pour maintenir des marges de profit.

Le sénateur Angus : Y a-t-il un conflit inhérent? La ministre de l'Environnement et tous ceux qui s'occupent d'environnement sont censés avoir pour mission d'assainir l'environnement ou de prévenir la pollution. Par contre, le ministère des Ressources naturelles, vous l'avez dit, a pour mission de faire la promotion de l'utilisation des métaux et de favoriser les marchés des matières premières. Je répète que, pour un profane comme moi, on dirait qu'il y a un conflit entre les missions du gouvernement. Ce qu'on fait d'un côté est défait de l'autre. Est-ce que je simplifie à outrance?

M. Lourie : Non. C'est exactement cela. Quand le Canada a été constitué, le gouvernement fédéral a eu pour tout premier rôle de favoriser le développement du secteur des ressources. Pensons, par exemple, aux travaux de Harold Innes sur le commerce des fourrures, ainsi qu'aux travaux sur le poisson, les métaux, le bois et le bois d'œuvre. C'est la notion de « scieurs de bois et porteurs d'eau » qui a caractérisé le Canada et le rôle du gouvernement fédéral pendant plus d'un siècle. Puis, on a créé le petit ministère d'Environnement Canada pour ralentir les ardeurs. D'après moi, l'intention, l'inertie et les systèmes du gouvernement fédéral sont toujours essentiellement liés à l'exploitation et à la promotion des ressources naturelles.

Je suis désolé pour les fonctionnaires d'Environnement Canada. Nous travaillons avec eux. Ils sont bien intentionnés et comprennent les problèmes mais, en bout de ligne, tout est adressé aux têtes dirigeantes du gouvernement, qui évaluent les décisions

the centre of government weigh decisions: resource extraction, jobs and industry. Environment, frankly, is the last thing on the list.

Ms. Tilman referred to the smelter in Flin Flon. If that smelter shuts down, so does Flin Flon. That is a tough issue. The fact that we still put mercury in thermometers and sell them makes no sense. Most countries in the world ban them. Why can we not? That I cannot answer.

There is no economic interest involved and there are no easy alternatives. Yet, Canada, unlike Denmark, Maine, California, Wisconsin and Sweden, does not ban these products. I cannot understand why Canada cannot take a simple decision that every other industrialized country has taken. That is beyond me.

The Chairman: Senator Cochrane has a question.

Senator Cochrane: You mentioned a Catch-22 situation such that you are damned if you do and damned if you do not. I do not understand about those thermometers. Is it the government's decision to ban those thermometers?

Mr. Lourie: Yes, a long time ago in about 1980 the government set out to phase out the use of mercury. Here we are, 25 years later, unable to do the simplest thing, which most other countries have done.

The Chairman: Is CEPA an effective vehicle by which to do that?

Mr. Lourie: Yes.

Ms. MacDonald: Mercury is number eight on the list of toxic substances under the CEPA so it was listed early on. There are more than 70 substances listed today, not nearly enough, I would say. It goes to show that early on the government caught on to the fact that mercury needed to be regulated, but it failed to follow up the listing with tough regulations.

Senator Tardif: I want to follow up. You said that the federal government should ban and regulate, but what role do the provinces play? You mentioned Manitoba only. Are any provinces pushing for tighter regulations or are they all lacking in the same way?

Ms. Tilman: You can see the looks on our faces when you ask that question because I do not see a leader in this area.

Mr. Lourie: There needs to be federal leadership on this issue. A paper that I submitted to the committee includes a number of reasons why the federal government can play a role. Mercury is a global air pollutant so the federal government automatically plays a role. It is an interprovincial pollution issue and an interprovincial trade issue, which invokes a federal role. Much of the mercury in Canada is imported from other countries. We actively import and export mercury in Canada.

Canada has signed global treaties to deal with mercury: the, Commission for Environmental Cooperation, CEC, and other global agreements.

en fonction de l'exploitation des ressources, des emplois et de l'industrie. Franchement, l'environnement est la dernière de leurs préoccupations.

Mme Tilman a parlé de la fonderie de Flin Flon. Si elle ferme, la ville aussi va cesser d'exister. C'est délicat. Il est insensé de fabriquer et de vendre des thermomètres au mercure. La plupart des pays les ont interdits. Pourquoi ne pouvons-nous pas le faire? Je ne peux pas vous répondre.

Il n'y a pas d'intérêts économiques associés ni de solutions de rechange faciles. Pourtant, le Canada, contrairement au Danemark, au Maine, à la Californie, au Wisconsin et à la Suède, n'interdit pas ces produits. Je ne peux pas comprendre pourquoi le Canada ne fait pas simplement comme tous les autres pays industrialisés. Cela me dépasse.

Le président : Le sénateur Cochrane a une question à vous poser.

Le sénateur Cochrane : Vous avez dit que c'était une situation sans issue et que, quoi qu'on fasse, on a tort. Je ne comprends pas la question des thermomètres. Est-ce au gouvernement de décider de les interdire?

M. Lourie : Oui, le gouvernement a décidé, il y a longtemps, vers 1980, d'éliminer graduellement le mercure. Et voilà que, 25 ans plus tard, nous n'arrivons pas à prendre la plus simple des mesures mises en œuvre par la plupart des pays.

Le président : La LCPE offre-t-elle les bons moyens d'agir à ce sujet?

M. Lourie : Oui.

Mme MacDonald : Le mercure figure depuis longtemps sur la liste des substances toxiques de la LCPE, où il occupe la huitième place. Il y a plus de 70 substances sur cette liste, ce qui est loin d'être suffisant, à mon avis. Cela montre que le gouvernement a compris depuis longtemps que le mercure devait être réglementé, mais il n'a pas adopté de règlement sévère pour y donner suite.

Le sénateur Tardif : Je veux poursuivre là-dessus. Vous avez dit que le gouvernement fédéral devrait interdire et réglementer, mais quel est le rôle des provinces? Vous avez parlé seulement du Manitoba. Y a-t-il des provinces qui veulent une réglementation plus sévère ou font-elles toutes preuve d'inaction à cet égard?

Mme Tilman : Comme vous pouvez le voir, d'après notre réaction à votre question, il n'y a de chef de file dans le domaine.

M. Lourie : C'est au gouvernement fédéral de tracer la voie. Dans un document que j'ai fourni au comité, j'explique les raisons pour lesquelles le gouvernement fédéral peut jouer un rôle. Le mercure pollue l'atmosphère de la planète, ce qui attribue automatiquement un rôle au gouvernement fédéral. C'est une question environnementale et commerciale qui touche plusieurs provinces et mobilise le gouvernement fédéral. La majeure partie du mercure qui se trouve au Canada est importée. Le Canada importe et exporte activement du mercure.

Le Canada a signé des traités mondiaux concernant le mercure, notamment celui de la Commission de coopération environnementale.

Senator Tardif: Is Canada in compliance with those treaties?

Ms. Tilman: The problem with some treaties, such as the Protocol on Heavy Metals, is that the reductions we signed onto were easy to meet at the time. The year for the base level for rapidly solidified, RS, metals was 1990 when it was 50 per cent reduction. The sign on was easy. However, as Mr. Lourie mentioned, dental amalgam is approximately 50 per cent mercury. This issue is another large one that other countries have dealt with. I question one department that we seldom hear much from: Health Canada. It is a co-signatory with CEPA and has a role to play but I do not see much attention paid to Health Canada on this issue.

Mr. Lourie: That is an issue. Health Canada has a role in CEPA, as senators know. Health Canada becomes involved in any issues related to human health and toxic substances. When we worked on the thermometer issue a number of years ago, we talked to people at Environment Canada. People at Environment Canada have said that they cannot use CEPA for a product. We do not know the background of that comment but according to the legislation, CEPA can be used for products. For example, the Environment Canada people say that thermometers fall under the Hazardous Products Act. The HPA falls under Health Canada. I met with the person that deals with the Hazardous Products Act under Health Canada and the person said they could not do anything about thermometers and mercury because the product is not hazardous but the mercury inside the product is hazardous. Therefore, the HPA does not apply. The official implied that it falls under Environment Canada because the toxic substance inside is hazardous.

We observe our international peers and see how easy it seems for them to meet their goals. It makes us wonder why we have these problems that make it so difficult. When you ask us whether CEPA allows us to do this, the lawyers look at the act and tell us yes but the government tells us another story. It is difficult to answer those questions because we do not understand what level or what motivation is leading us to the difficulties presented in Canada.

The Chairman: That would be our job.

Mr. Lourie: We are most excited about the committee taking that on.

Ms. Tilman: The track 2 category is a naturally occurring substance and is an outdated policy. It is not a legislated policy that needs to be looked at.

Senator Cochrane: Mr. Lourie, I am glad you are giving us specifics that we can sink our teeth into. You mentioned the thermometer and dental amalgam. Do you have information on any others?

Ms. Tilman: Yes.

The Chairman: You do not know what you just did by saying that.

Le sénateur Tardif : Le Canada respecte-t-il ces traités?

Mme Tilman : Il faut dire que les réductions prévues dans certains traités que nous avons signés comme le Protocole sur les métaux lourds étaient faciles à atteindre. C'est en 1990 que le seuil de réduction des métaux rapidement solidifiés a été établi à 50 p. 100. C'était facile de signer. Cependant, comme M. Lourie l'a indiqué, les amalgames dentaires comptent à peu près 50 p. 100 de mercure. C'est une question importante que d'autres pays ont réglée. Je me pose des questions à propos de Santé Canada, dont on n'entend rarement parler dans ce dossier. Il a un rôle à jouer à propos de la LCPE, mais on n'accorde pas beaucoup d'attention à Santé Canada sur cette question.

M. Lourie : C'est un problème. Le Canada a un rôle à jouer dans l'application de la LCPE, comme les sénateurs le savent. Santé Canada entre en scène dès qu'il est question de la santé humaine et les substances toxiques. Lorsque nous avons travaillé au problème des thermomètres il y a quelques années, nous avons parlé aux gens d'Environnement Canada. Ils nous ont dit qu'ils ne pouvaient pas utiliser la LCPE pour un produit. Nous ne savons pas sur quoi se fonde ce commentaire, mais selon la loi, la LCPE peut s'appliquer aux produits. Par exemple, les fonctionnaires d'Environnement Canada disent que les thermomètres sont assujettis à la Loi sur les produits dangereux. La LPD relève de Santé Canada. J'ai rencontré la personne qui s'en occupe à Santé Canada, et elle m'a dit de ne pouvoir rien faire concernant les thermomètres et le mercure, parce que le produit lui-même n'est pas dangereux, mais le mercure à l'intérieur du produit est dangereux. Par conséquent, la LPD ne s'applique pas. Ce fonctionnaire a laissé entendre que c'était du ressort d'Environnement Canada parce que la substance toxique à l'intérieur du produit est dangereuse.

Nous observons nos pairs des autres pays et constatons à quel point il semble facile pour eux d'atteindre leurs objectifs. Cela nous porte à nous demander pourquoi nous avons ces problèmes qui rendent la chose si difficile. Si vous nous demandez si la LCPE nous permet de le faire, les avocats examinent la loi et nous disent que oui, mais le gouvernement nous dit autre chose. Il est difficile de répondre à ces questions, parce que nous ne comprenons pas qui ou quelle motivation nous cause les difficultés que nous connaissons au Canada.

Le président : Ce serait notre travail.

M. Lourie : Nous sommes très contents que le comité s'attaque à ce problème.

Mme Tilman : La catégorie de la voie 2 porte sur les substances d'origine naturelle, et il s'agit d'une politique obsolète. Elle ne fait pas partie des dispositions de la loi et qui doivent être révisées.

Le sénateur Cochrane : Monsieur Lourie, je suis contente que nous vous donniez un peu de concret à nous mettre sous la dent. Vous avez mentionné les thermomètres et les amalgames dentaires. Avez-vous de l'information sur d'autres produits?

Mme Tilman : Oui.

Le président : Vous ne savez pas dans quoi vous venez de vous embarquer.

Ms. Tilman: Yes, we have opened up Pandora's box of products. Vaccines that contain a mercury preservative called merisol are still available on the Canadian market.

Senator Cochrane: What are these vaccines for?

Ms. Tilman: The flu vaccine, for example, has merisol in it. Mercury was used as a biocide when vaccines were started, before the days of autoclaving to sterilize. Today, mercury is not needed in vaccines so it should be banned.

Senator Cochrane: Is that Health Canada's concern?

Ms. Tilman: I hope so. There are so many measurement products — barometers, thermometers, fluorescent lamps, et cetera. We came out with energy efficient lamps because the old ones contained much more mercury but the new ones still contain some. This issue could be provincial but there is no means of collecting or disposing of the mercury.

Mr. Lourie: That is where it becomes frustrating. Ms. Tillman referred to this concept of life cycle management that Environment Canada talks about. The department basically says it cannot regulate mercury but it can manage mercury through its life cycle to prevent releases. That would imply that no product containing mercury would ever get into the waste stream and that all the mercury would be captured and recycled in some way. However, the department has not implemented one single program to do that in Canada. The department says that it cannot regulate so it will manage mercury's life cycle instead, which would cost so much as to make it not feasible. The reason they provided for not collecting and disposing is not even backed up with any program initiatives.

Senator Cochrane: Who are "they"?

Mr. Lourie: The federal government.

Senator Cochrane: Okay, I want to be sure.

Mr. Lourie: Environment Canada, specifically.

Ms. MacDonald: It is better to avoid the use of mercury — to have never used mercury in any product. Then, you do not need to manage the life cycle because you have eliminated the problem.

Ms. Tilman: The prohibition or the ban of substances is under CEPA. You may have trouble with saying we prohibit mercury, but you do not have any trouble saying we prohibit products containing mercury. In that ban act itself, I think there is only one substance at present affected by the ban.

The other issue is the timelines under CEPA.

Senator Cochrane: If the federal government asks a company to reduce its output of mercury, you say that information goes to the companies. At the same time, you said the provincial government

Mme Tilman : Oui, nous avons ouvert une boîte de Pandore de produits. On trouve encore sur le marché canadien des vaccins qui contiennent un agent de conservation à base de mercure qu'on appelle le mérisol.

Le sénateur Cochrane : À quoi servent ces vaccins?

Mme Tilman : Le vaccin contre la grippe, par exemple, en contient. On utilisait du mercure comme biocine dans les premiers vaccins, avant l'avènement de la stérilisation en autoclave. Aujourd'hui, nous n'avons plus besoin du mercure dans les vaccins, il devrait donc être interdit.

Le sénateur Cochrane : Est-ce une préoccupation de Santé Canada?

Mme Tilman : Je l'espère. Il y a tellement de produits de mesure : des baromètres, des thermomètres, des lampes fluorescentes, et cetera. Nous avons créé des lampes à faible consommation d'énergie parce que les anciennes contenaient beaucoup plus de mercure, mais les nouvelles en contiennent encore un peu. Ce problème pourrait être de compétence provinciale, mais il n'existe aucun moyen de recueillir ou d'éliminer le mercure.

M. Lourie : C'est là où cela devient frustrant. Mme Tilman a mentionné le concept de la gestion du cycle de vie dont parle Environnement Canada. En gros, le ministère dit ne pas pouvoir réglementer le mercure, mais pouvoir gérer le mercure pendant tout son cycle de vie pour prévenir les rejets. Pour cela, il faudrait qu'aucun produit contenant du mercure n'entrent dans le flux des déchets et que tout le mercure soit recueilli et recyclé d'une façon ou d'une autre. Cependant, le ministère n'a pas mis sur pied un seul programme pour le faire au Canada. Les gens du ministère disent ne pas pouvoir adopter de règlement et donc gérer le cycle de vie du mercure à la place, ce qui coûtera aussi cher que de l'interdire. La raison qu'ils nous ont donné pour ne pas recueillir ni éliminer le mercure n'est même pas appuyée par des initiatives concrètes.

Le sénateur Cochrane : Qui voulez-vous dire par « ils »?

M. Lourie : Le gouvernement fédéral.

Le sénateur Cochrane : D'accord, je voulais être certaine.

M. Lourie : Environnement Canada, en particulier.

Mme MacDonald : Il est préférable d'éviter d'utiliser le mercure, de n'avoir jamais utilisé de mercure dans un produit. On n'a pas à gérer son cycle de vie ensuite, parce que le problème est éliminé à la source.

Mme Tilman : L'interdiction de substances découle de la LCPE. On peut avoir de la difficulté à interdire le mercure, mais on n'a aucune difficulté à interdire les produits qui en contiennent. Dans cette loi elle-même, je pense qu'il n'y a qu'une substance frappée d'interdiction en ce moment.

L'autre problème, c'est l'échéancier prévu dans la LCPE.

Le sénateur Cochrane : Si le gouvernement fédéral demande aux dirigeants d'une entreprise de réduire leurs rejets de mercure, vous dites que l'information va aux dirigeants d'entreprise. En

has a part to play, because the companies can go to the provinces, make a case and then the reduction does not happen. The province, too, has a major role, according to this example.

Mr. Lourie: The province does have a role. The federal government, in some areas in Canada, can regulate unilaterally. That is what CEPA was set up to do. In most countries that have effective legislation — the U.S. may be the exception, but in the European countries — it is all led by the federal governments of those countries.

While the provinces would be a party to developing regulations, there really is not any point in having a Canadian Environmental Protection Act if the federal government does not use it.

Ms. MacDonald: Most industry spokespersons agree that they would rather have an equal playing field across the country, so that no one province has a competitive advantage over another. A national standard of regulation can do that, whereas a provincial regulation cannot.

Senator Cochrane: We have the CWS.

Ms. MacDonald: I will be brief, because much of what I was planning to say has already been said. I thank you for focusing on mercury. The evidence is unequivocal on the impacts of mercury on the environment. Mercury affects all people, wildlife and ecosystems. Nothing is untouched by its impact.

I wanted to focus on a slow-motion tragedy that we are witnessing — the destruction of one of the world's best food sources, which is fish. Most mercury in fish is methyl mercury, which biomagnifies and bioaccumulates in the food chain. It is highly toxic to the nervous system, particularly the brain, which is the principal target of methyl mercury; there is likely no threshold for which there are not effects.

Health officials working in lower levels of government, such as municipal government, are faced with a complex dilemma. They must try to ensure citizens make heart-healthy food choices such as fish, but at the same time, they must be aware of the levels of mercury in certain species of fish and realize that consuming too much of certain species of fish can put them at risk.

This concern is particularly with respect to some ethnic cultures that eat more fish than others, or with our First Nations and Inuit citizens of Canada.

In addition, the most susceptible members of the population are women of child-bearing age — because the impacts of methyl mercury are so profound in an unborn children — and young children, because their nervous systems and brains are still developing.

même temps, vous nous dites que le gouvernement provincial a un rôle à jouer, parce que les dirigeants d'entreprises peuvent s'adresser aux provinces, contester cette décision, et il n'y aura pas de réduction. La province, elle aussi, a un grand rôle à jouer selon cet exemple.

M. Lourie : La province a effectivement un rôle à jouer. Le gouvernement fédéral, dans certaines régions du Canada, peut adopter unilatéralement des règlements. C'était d'ailleurs le but de la LCPE. Dans la plupart des pays dotés d'une loi efficace — les États-Unis font peut-être exception, mais prenons les pays européens — ce sont les gouvernements fédéraux qui tiennent les rênes.

Bien que les provinces participent à l'élaboration des règlements, la Loi canadienne sur la protection de l'environnement n'a aucun but si le gouvernement fédéral ne l'utilise pas.

Mme MacDonald : La plupart des porte-parole de l'industrie préféreraient que les règles du jeu soient les mêmes dans tout le pays, pour qu'aucune province n'ait un avantage concurrentiel par rapport à l'autre. Ce serait possible grâce à une norme réglementaire nationale plutôt que des règlements provinciaux.

Le sénateur Cochrane : Nous avons la norme pancanadienne.

Mme MacDonald : Je serai brève, parce que la plupart des choses que je voulais dire ont été dites. Je vous remercie de mettre l'accent sur le mercure. Les preuves des incidences du mercure sur l'environnement sont sans équivoque. Le mercure touche tout le monde, la faune, la flore et les écosystèmes. Il n'épargne rien.

J'aimerais souligner la gravité d'une tragédie au ralenti dont nous sommes témoins : la destruction de l'une des meilleures sources d'aliments au monde, le poisson. Le mercure qu'on trouve dans le poisson est surtout du méthylmercure, une substance bioamplificatrice et bioaccumulative dans la chaîne alimentaire. Il est extrêmement toxique pour le système nerveux, particulièrement le cerveau, la principale cible du méthylmercure, et il n'y a sans doute aucun seuil sous lequel il n'a pas d'effets.

Les responsables de la santé qui travaillent aux ordres inférieurs de gouvernement, comme pour les administrations municipales, sont confrontés à un dilemme complexe. Ils doivent essayer de veiller à ce que les citoyens fassent des choix alimentaires sains pour le cœur, comme de manger du poisson, mais en même temps, ils doivent être conscients des concentrations de mercure présentes chez certaines espèces et comprendre qu'une trop grande consommation de certaines espèces de poissons peut mettre la vie de certaines personnes en péril.

Ce problème est particulièrement aigu dans les cultures où les gens mangent beaucoup de poisson, ou chez nos populations inuites et des Premières nations du Canada.

De plus, les personnes les plus vulnérables dans la population sont les femmes en âge de procréer, parce que les effets du méthylmercure sont particulièrement marqués chez les enfants en gestation, et les jeunes enfants, parce que leur système nerveux et leur cerveau sont encore en train de se développer.

The City of Toronto's public health department recently released a powerful report on the consumption of fish. Most of the report counsels individuals on what fish they should and should not consume. In that report, the last recommendation in the executive summary is:

Lastly, federal and provincial governments are called upon to improve efforts to reduce the release and cycling of mercury in the environment, and to examine and implement best practices in fisheries and aquaculture to restore the safety and availability of this important food source.

Studies have shown that increased incidence of cerebral palsy among male infants in the Great Lakes Basin has been associated with mercury exposure. In southwest Quebec, a strong dose relationship was observed in a study that examined the frequency of fish consumption before and during pregnancy, and methyl mercury concentrations in maternal hair.

In populations that consume little fish, blood mercury values are generally less than two micrograms per litre and hair values are generally less than two micrograms per gram. In Canadian Aboriginal people, blood mercury levels have ranged from one to 660 micrograms per litre and correlate well to fish consumption habits. A study of Inuit babies in northern Quebec detected subtle nervous system and behavioural changes that appear to be due to mercury and PCB contamination.

I recognize that the mercury Canadians are being exposed to through the consumption of fish is not all coming from Canadian sources, but a large proportion is. In 2005, according to the National Pollutant Release Inventory, Canadian sources released six tons of mercury into the environment. That figure does not include the things Mr. Lourie talked about, switches and so on; that figure includes only industrial sources.

The Ontario Ministry of the Environment tests over 6,000 sport fish a year for mercury levels to inform their citizens of which fish are safe to consume, which are not and how much they can consume, lake by lake. It is a major undertaking.

When you asked earlier about what provincial governments are doing, they are dealing with the exposure end of things. The problem has become so acute that provincial governments now have to warn their citizens about eating fish that they catch in their local lakes.

Le service de la santé publique de Toronto a publié récemment un rapport percutant sur la consommation de poisson. L'essentiel de ce rapport vise à conseiller les gens sur les poissons qu'ils devraient ou ne devraient pas consommer. La dernière recommandation formulée dans le résumé de ce rapport est la suivante :

Enfin, les gouvernements fédéral et provincial sont sommés d'améliorer les efforts visant à réduire les rejets et le cycle de mercure dans l'environnement, ainsi que d'examiner et de mettre en œuvre des pratiques exemplaires en matière de pêche et d'aquaculture pour rétablir l'innocuité et la disponibilité de cette source alimentaire importante.

Les études montrent que l'incidence accrue de la paralysie cérébrale chez les enfants mâles du bassin des Grands Lacs est liée à leur exposition au mercure. Dans le Sud-Ouest du Québec, on a également observé un grand lien de causalité avec la quantité de poissons consommés dans une étude sur la fréquence de la consommation de poisson avant et pendant la grossesse et les concentrations de méthylmercure dans les cheveux de la mère.

Chez les populations qui consomment peu de poisson, les concentrations de mercure dans le sang sont généralement inférieures à deux microgrammes par litre et les traces de mercure dans les cheveux sont généralement de moins de deux microgrammes par gramme. Chez les peuples autochtones du Canada, les concentrations de mercure dans le sang varient entre 1 et 660 microgrammes par litre, des valeurs fortement liées aux habitudes de consommation de poisson. Une étude portant sur les bébés inuits du Nord du Québec a permis de détecter des changements subtils dans le système nerveux et les comportements, qui semblent attribuables à la contamination par le mercure et le PCB.

Je reconnais que le mercure auquel les Canadiens sont exposés par la consommation de poisson ne vient pas exclusivement de sources canadiennes, mais qu'une grande partie vient de sources canadiennes. En 2005, selon l'Inventaire national des rejets de polluants, les sources canadiennes rejetaient six tonnes de mercure dans l'environnement. Ce chiffre ne comprend pas tous les éléments mentionnés par M. Lourie, les commutateurs et le reste, il ne comprend que les sources industrielles.

Le ministre de l'Environnement de l'Ontario fait l'analyse de plus de 6 000 poissons de sport chaque année afin d'évaluer leur teneur en mercure pour informer ses citoyens sur les poissons propres à la consommation, les poissons dangereux et la quantité de poisson que les citoyens peuvent consommer, lac par lac. C'est une entreprise énorme.

Vous nous avez demandé ce que les gouvernements provinciaux faisaient : ils gèrent l'exposition en bout de ligne. Le problème prend une telle ampleur que les gouvernements provinciaux doivent dorénavant avertir leurs citoyens sur les dangers de la consommation des poissons pêchés dans leurs lacs locaux.

Ninety-three per cent of the warnings for inland lakes in Ontario relate to mercury, not other contaminants. The Great Lakes have other contaminants generally because they are more industrially developed; but for the lakes in the inland area of Ontario, the warnings are mostly for mercury contamination.

I apologize; I have visual aids but I do not have enough copies to pass around to everyone. The top graph is CEPA toxic substances. This graph comes from the PollutionWatch website, which is an excellent website for understanding pollutant releases in Canada. These substances have been designated as toxic under the Canadian Environmental Protection Act. As you can see, even though these substances have now been listed under the regulation, the discharges have increased steadily. CEPA has not managed to decrease or even flatten out the discharges.

The bottom graph is for mercury only. I went from 2000 to 2005, because the reporting requirements for mercury changed in 2000; therefore, it is hard to look at discharges before 2000. As you can see, mercury has been relatively flat. There have been no decreases in mercury discharges in Canada, according to the National Pollutant Release Inventory.

The next graph illustrates the Ontario fish-testing data — that is the 6,000 points. The line that goes right through all those points is what Health Canada considers to be the safe level for fish to be sold in Canada. Anything above that line, you are not allowed to sell commercially. About 13 per cent of the points are above that line, and that is the fish tested in Ontario in one year. In other words, 13 per cent of the fish that the Ministry of the Environment in Ontario tested could not be sold in Canada.

The story of mercury is a story of tragedy, in my opinion. CEPA gives the Government of Canada legislative authority to regulate mercury in products and mercury emissions. The problem lies not in CEPA, but in the apparent unwillingness of the federal government to act.

The focus on CEPA has been mostly end of pipe, and not toxic substances in products and processes. CEPA needs to prevent the use of toxic substances in products and processes in addition to abating toxic emissions. Governments have failed to prevent use of mercury in products; and although some attempts have been made to reduce the emissions of mercury from pipes and stacks, these attempts have also failed. Ms. Tilman has spoken about that so I will not go into it.

We already talked a lot about Hudson Bay, but the point I want to make is that the evidence of contamination in Hudson Bay and around Flin Flon has been well documented, yet no

Quatre-vingt-treize pour cent des avertissements donnés sur des lacs intérieurs de l'Ontario portent sur le mercure plutôt que d'autres contaminants. Les Grands Lacs contiennent d'autres contaminants en général, parce qu'ils sont plus développés industriellement, mais dans les lacs intérieurs de l'Ontario, les avertissements portent surtout sur la contamination par le mercure.

Je m'excuse, j'ai des aides visuelles, mais je n'en ai pas suffisamment d'exemplaires pour en donner à tout le monde. Le graphique tout en haut porte sur les substances toxiques inscrites à la LCPE. Ce graphique vient du site Web de PollutionWatch, un excellent site Web pour comprendre les rejets de polluants au Canada. Ces substances sont considérées toxiques dans la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Comme vous pouvez le voir, même si elles sont inscrites dans le règlement, leurs émissions augmentent constamment. La LCPE n'a pas réussi à faire diminuer les rejets ni même à les maintenir au même niveau.

Le graphique du bas porte sur le mercure seulement. Je suis passé de 2000 à 2005, parce que les exigences de rapport sur le mercure ont changé en 2000; il est donc difficile d'examiner les rejets d'avant 2000. Comme vous pouvez le voir, les rejets de mercure sont restés à peu près les mêmes. Il n'y a pas eu de diminution des rejets de mercure au Canada selon l'Inventaire national des rejets de polluants.

Le graphique suivant illustre les données d'analyse du poisson en Ontario, l'analyse en 6 000 points. La ligne qui traverse tous ces points correspond à ce que Santé Canada considère comme le degré de salubrité requis pour que le poisson soit vendu au Canada. Au-dessus de cette ligne, on ne peut pas vendre de poisson. Environ des 13 p. 100 des points se trouvent au-dessus de la ligne, et ce ne sont que les poissons analysés en Ontario une année donnée. Autrement dit, 13 p. 100 des poissons que le ministère de l'Environnement de l'Ontario a analysés ne pourraient pas être vendus au Canada.

L'histoire du mercure est une véritable tragédie, à mon avis. La LCPE confère au gouvernement du Canada le pouvoir de réglementer le mercure dans les produits et les émissions de mercure. Le problème ne vient pas de la LCPE, mais du manque de volonté apparent du gouvernement fédéral d'agir.

Les efforts découlant de la LCPE se concentrent surtout sur les rejets, plutôt que sur les substances toxiques dans les produits et les procédés. La LCPE doit prévenir l'utilisation de substances toxiques dans les produits et les procédés en plus de faire diminuer les émissions toxiques. Les gouvernements n'ont pas pris de mesures pour prévenir l'utilisation de mercure dans les produits; et bien qu'il y ait eu quelques tentatives visant à réduire les émissions de mercure des cheminées et des tuyaux, elles n'ont pas donné grand chose. Mme Tilman en a déjà parlé, donc je ne répèterai pas ce qu'elle a dit.

Nous avons déjà parlé beaucoup de la baie d'Hudson, mais je tiens à souligner que les preuves de contamination dans la baie d'Hudson et autour de la zone de Flin Flon sont bien

action was taken. Studies came out in the 1990s that showed elevated levels — one hundred times above background levels — of mercury in the soil up to 80 kilometres from that site.

The Chairman: One hundred times?

Ms. MacDonald: I can give you the studies. Mercury levels in the soil around Flin Flon are 100 times background levels and no action was taken. Now they are talking about pollution planning, but my point is, what does it take to get action?

This picture is of Flin Flon. The red shows the elevated levels of mercury. Going away from the site, you get into the blue, which is more background levels. This picture was produced by the Geological Survey of Canada back in the 1990s and it is on their website to this day, yet no action occurred until only recently.

Senator Cochrane: The mayor was on television and he is up in arms about this whole issue and now he says something will be done. I saw that on TV only last week.

Ms. MacDonald: That is good news. That is only one example.

Senator Cochrane: I do not know how long it will take, mind you.

Ms. MacDonald: I would like to present more evidence, but time is short. I hope that this information will help reinforce the need for action. The action can be taken under CEPA. The tools are available under CEPA. It takes political will to see that happen.

The Chairman: You referred to “end of the pipe” solutions. We heard earlier that we were talking about dealing with the results rather than what goes in the top of the pipe. I think I heard you say, it depends on who pays and at what point, but overall it would be cheaper to ban mercury and to ban its use than to try to deal with the results of its use. Is that correct?

Ms. MacDonald: I absolutely believe that. An estimate was done in the United States on the cost of mercury emissions in terms of lost intelligence in young children. They estimated that mercury costs \$8.7 billion annually in the loss of intelligence in young children. That is only to give an economic value. That value is from a U.S. perspective; there is no equivalent in Canada. They base their measurements on fetus blood; babies born with elevated levels of mercury.

Mr. Lourie: Right now we import most of our mercury thermometers from India, so there is no reason, no economic penalty for anyone in Canada, not to ban the sale, for example, of mercury thermometers. However, to set up a program to collect all the mercury thermometers in Canada, have them

documentées; pourtant, aucune mesure n’a été prise. Selon des études qui sont sorties en 1990, les concentrations de mercure dans le sol jusqu’à 80 kilomètres du site sont très élevées : elles sont jusqu’à cent fois supérieures aux concentrations naturelles.

Le président : Cent fois?

Mme MacDonald : Je peux vous faire parvenir ces études. Les concentrations de mercure dans le sol autour de Flin Flon sont 100 fois supérieures aux concentrations naturelles, et aucune mesure n’a été prise. On parle maintenant de planification de lutte contre la pollution, mais que faut-il donc pour qu’on intervienne?

Cette illustration nous montre Flin Flon. En rouge, on voit les concentrations élevées de mercure. Lorsqu’on s’éloigne de cet endroit, on a du bleu, qui correspond plus aux concentrations naturelles. Cette illustration a été produite par la Commission géologique du Canada dans les années 90 et se trouve toujours sur son site Web, mais aucune mesure n’a été prise avant tout récemment.

Le sénateur Cochrane : Le maire est apparu à la télévision, il était révolté contre ce problème et disait que quelque chose allait être fait. Je l’ai vu à la télévision pas plus tard que la semaine dernière.

Mme MacDonald : Ce sont de bonnes nouvelles. Ce n’est qu’un exemple.

Le sénateur Cochrane : Je ne sais pas combien de temps il faudra, remarquez.

Mme MacDonald : J’aimerais vous présenter d’autres preuves, mais nous manquons de temps. J’espère que ces renseignements vont permettre de confirmer l’urgence d’intervenir. On peut prendre des mesures en vertu de la LCPE. Il y a des outils prévus dans la LCPE. Il faut toutefois une volonté politique.

Le président : Vous avez parlé de solutions axées sur les rejets. Nous avons entendu dire un peu plus tôt que nous nous occupions des résultats plutôt que de ce qui se passe en amont. Je pense vous avoir entendu dire que tout dépendait de qui paie quand, mais dans l’ensemble, il serait moins coûteux d’interdire le mercure et son utilisation plutôt que d’essayer de gérer les conséquences de son utilisation, n’est-ce pas?

Mme MacDonald : J’en suis convaincue. Des chercheurs des États-Unis ont estimé le coût des émissions de mercure en perte d’intelligence chez les jeunes enfants. Ils ont estimé les coûts du mercure à 8,7 milliards de dollars par année en perte d’intelligence chez les jeunes enfants. Ce n’est que pour vous donner une valeur économique. Cette valeur a été évaluée du point de vue des États-Unis; il n’y a pas d’équivalent au Canada. Les chercheurs ont fondé leurs analyses sur le sang des fœtus et les bébés ayant de grandes concentrations de mercure dans le sang à la naissance.

M. Lourie : En ce moment, nous importons la plupart de nos thermomètres au mercure de l’Inde. Il n’y aurait donc aucune raison (aucune perte économique pour quiconque au Canada) de ne pas interdire la vente de thermomètres au mercure, par exemple. Par contre, l’établissement d’un programme visant à

recycled and have the mercury removed, would cost hundreds of millions of dollars.

I think there are many examples. We have done research where, essentially, there are alternatives to almost every mercury product. There are a few exceptions, but almost everything has an alternative. There is no alternative for mercury in fluorescent lamps although there are lamps, as Ms. Tilman said, that use much less mercury.

Senator Kenny: I have difficulty when someone puts a price tag on the cost of intelligence in babies. How do you get a number like that? It does not make any sense to me from a policy point of view.

Ms. MacDonald: It was a productivity estimate; a loss of productivity.

Senator Kenny: What are the assumptions and why would you give us testimony that does not mean anything? You need to spell it out and explain how you arrive at the number. To throw out a number like that only turns me off. Here is a figure that is pushed out and someone is trying to say that because a kid is not as intelligent, we will estimate how much money the child will earn for the rest of their life and here is a figure that you should all be shocked at. I am sorry. Let us not go there.

Ms. MacDonald: Unfortunately, a lot of environmental decisions are made through cost benefit analysis.

Senator Kenny: You cannot do cost benefit analysis on it. You cannot support it. Explain how you get the number. I do not want to read the paper. If you cannot tell us in 25 words or less how you figure out the lost benefits of a child, why tell us the number? Is it the shock effect? Are we all supposed to say: Oh, boy, \$8 billion, let us do something.

Ms. MacDonald: I accept your comments. Sometimes numbers do speak strongly to people and I thought I would add that in since I was asked about the cost. Once mercury is dispersed into the environment, external costs result. This number is the only number I have seen in literature that has tried to estimate what some of the costs might be, so I offered it up.

Senator Kenny: I can count thermometers and that makes sense to me, but I have huge difficulty when someone says —

Ms. MacDonald: Environmental costs are externalities. Governments have not been forced to regulate products, so they externalize these costs on the environment and they do cost society in various ways.

Senator Kenny: I do not need a lecture on that. I am saying if you put out numbers, be able to support them in a way that makes sense to a policy-maker, otherwise we discount them.

ramasser tous les thermomètres au mercure au Canada, à les recycler et à éliminer le mercure qu'ils contiennent coûterait des centaines de millions de dollars.

Je pense qu'il y a beaucoup d'exemples. Nous avons effectué des recherches qui montrent, en gros, qu'il y a des solutions de rechange à presque tous les produits contenant du mercure. Il ya quelques exceptions, mais il y a une solution de rechange à presque tout. Il n'y a pas de solution de rechange au mercure dans les lampes fluorescentes, mais comme Mme Tilman l'a dit, il y a des lampes qui utilisent beaucoup moins de mercure que d'autres.

Le sénateur Kenny : J'ai de la difficulté à accepter qu'une personne mette un prix sur l'intelligence des bébés. Comment peut-on en arriver à un tel chiffre? Cela n'a aucun sens à mon avis, d'un point de vue de politique.

Mme MacDonald : C'était une estimation sur la productivité, sur la perte de productivité.

Le sénateur Kenny : Quelles sont les hypothèses et pourquoi nous donneriez-vous un témoignage qui ne veut rien dire? Vous devez décrire la situation et expliquer comment on arrive à ce chiffre. Le fait que vous lanciez un chiffre comme ça me scie. Quelqu'un lance un chiffre et essaie de dire que parce qu'un enfant n'est pas aussi intelligent qu'un autre, nous allons estimer combien d'argent il va gagner le restant de sa vie. Il donne un chiffre qui devrait choquer tout le monde. Je suis désolé. Ne nous aventurons pas sur ce terrain.

Mme MacDonald : Malheureusement, beaucoup de décisions environnementales sont prises en fonction d'analyses coût-avantage.

Le sénateur Kenny : On ne peut pas faire d'analyse coût-avantage à ce sujet. Vous ne pouvez pas appuyer cette étude. Expliquez-nous comment l'on obtient ce chiffre. Je ne veux pas lire l'article. Si vous ne pouvez pas nous dire en 25 mots ou moins comment on peut évaluer la perte d'avantages que représente un enfant, pourquoi nous donner un chiffre? Par sensationnalisme? Sommes-nous censés dire : « Oh là là! Huit milliards de dollars, il faut faire quelque chose! »?

Mme MacDonald : J'accepte vos commentaires. Parfois, les chiffres font une forte impression aux gens, et j'ai pensé l'ajouter, puisque vous m'interrogez sur les coûts. Lorsqu'il y a du mercure libéré dans l'environnement, il y a des coûts externes. Ce chiffre est le seul que j'ai vu dans la littérature, où quelqu'un a tenté d'estimer des coûts, donc je vous l'ai donné.

Le sénateur Kenny : Je peux compter des thermomètres, cela me semble logique, mais je suis vraiment très sceptique quand quelqu'un dit...

Mme MacDonald : Les coûts environnementaux sont externes. Les gouvernements ne sont pas forcés de réglementer les produits, ils rejettent donc ces coûts sur l'environnement et sur la société de diverses façons.

Le sénateur Kenny : Je n'ai pas besoin de cette explication pour comprendre. Je vous dis que si vous nous donnez des chiffres, vous devez être en mesure de les expliquer de façon logique pour un décideur, sinon nous allons les discréditer.

The Chairman: Will you give the paper to the clerk on which the number is based?

Ms. MacDonald: I will.

The Chairman: We will ask our people to have a look at it.

Ms. MacDonald: Certainly, I will.

Mr. Lourie: I appreciated the way you framed the discussion and sequence of questions. It is very much the way we have looked at the issue as well, wondering about all those “ifs.” I will try to respond to some of those directly.

The other interesting thing is that I started working on mercury around 1995 and did an analysis at the time. We chose mercury as a substance to look at for the very reasons you cited and which I quoted in the paper that you referred to, which is, if we cannot address mercury under CEPA, I am not convinced we can address anything under CEPA. That is a fundamental piece of this analysis and why I think it was wise of you to select mercury as part of your case study. I hope it is helpful for you.

I will give you quickly my immediate responses to the questions you asked.

Your first question is: What actions has the Government of Canada taken under CEPA? In terms of specific regulatory actions that lead to reductions or restrictions in the use of mercury, I do not think anything has been done under CEPA since its inception. There have been a couple of modest regulations around transportation and reporting, and there has been a lot of activity through the Canada-wide Standards process, but this process has not led to any specific regulations under CEPA.

In terms of triggers — your second question was triggers under CEPA to compel action — I think there are many, many triggers. In fact, there is almost nothing that you cannot do under CEPA with respect to mercury. It is a CEPA-toxic substance. The government, if it chose to, could pretty much do anything.

In terms of the process for federal regulations, given that mercury was declared a toxic substance, the government should have come up with a risk management plan. It should have been developed with specific actions. There should have been targets, timelines, and some assessment of cost effectiveness for addressing different sectors. None of that has ever been completed in Canada. I have been a party to many discussions over the years where that idea has come up. Nothing has ever been completed in that way.

Le président : Pouvez-vous remettre à notre greffière l'article d'où vous tirez ce chiffre?

Mme MacDonald : Bien sûr.

Le président : Nous allons demander à notre personnel de l'examiner.

Mme MacDonald : Certainement, je vais le faire.

M. Lourie : J'apprécie beaucoup la façon vous structurez la discussion et la séquence des questions. C'est beaucoup l'angle sous lequel nous examinons la question aussi : nous nous interrogeons sur tous ces « si ». Je vais essayer de répondre à quelques-uns directement.

L'autre fait intéressant, c'est que j'ai commencé à travailler sur le mercure autour de 1995 et que j'ai effectué une analyse à l'époque. Nous avons choisi d'analyser le mercure pour les raisons mêmes que vous donnez et que je cite dans l'article que vous avez mentionné, c'est-à-dire que si nous ne pouvons pas régler les problèmes du mercure par la LCPE, je ne suis pas convaincu que nous puissions régler quelque problème que ce soit par la LCPE. C'est un élément fondamental de cette analyse et de la raison pour laquelle je trouve intelligent que vous ayez choisi le mercure dans votre étude de cas. J'espère que cela vous aide.

Je vais vous répondre immédiatement aux questions que vous avez posées.

Vous me demandez d'abord quelles sont les mesures que le gouvernement du Canada prend en vertu de la LCPE. Pour ce qui est de la prise de mesures réglementaires précises menant à la réduction ou à la restriction de l'utilisation du mercure, je crois que rien n'a été fait en vertu de la LCPE depuis son entrée en vigueur. Il y a bien quelques règlements modestes sur le transport et les exigences de rapport, ainsi que beaucoup d'activité entourant l'établissement de normes pancanadiennes, mais rien de tout cela n'a mené à l'élaboration de règlements précis aux termes de la LCPE.

Concernant les incitatifs — votre deuxième question portait sur les incitatifs à l'action dans la LCPE — je pense qu'il y a beaucoup, beaucoup d'incitatifs. En fait, je pense qu'il n'y a presque rien qu'on ne peut pas faire en vertu de la LCPE concernant le mercure. C'est une substance toxique inscrite à la LCPE. Le gouvernement, s'il le décidait, pourrait faire à peu près n'importe quoi.

Pour ce qui est de la réglementation fédérale, compte tenu que le mercure a été déclaré substance toxique, le gouvernement aurait dû présenter un plan de gestion du risque. Il aurait dû aussi prévoir des mesures précises. Il aurait dû se donner des objectifs, un échéancier et des critères d'évaluation de la rentabilité pour les différents secteurs. Rien tel n'a été fait au Canada. J'ai participé à maintes discussions où cette idée a été soulevée au fil du temps. Rien n'a jamais été fait en ce sens.

You asked about hurdles encountered along the way. I think the primary hurdles, internally, are the issues we talked about in terms of the economics and the role of other departments, such as National Resources Canada, for example, and the role that department has played.

When we have, for example, a process under the commission for environmental co-operation to develop a mercury action plan, which Canada signed on to, representation from the federal government is from both Environment Canada and Natural Resources Canada. I was part of the committee — two or three from Canada, two from the United States and two from Mexico — that wrote the North American action plan on mercury. I can tell you that the dominating Canadian position on mercury was developed by Natural Resources Canada, not Environment Canada. That is a huge hurdle. I hope that your further inquiries and investigations can focus on that, because I think that is probably the fundamental hurdle.

Why is that a hurdle? Clearly, issues are related to broader economic interest.

Federal-provincial relations are always a hurdle. Senator Cochrane referred to that issue. Federal-provincial relations always come up as a hurdle, but the public has an expectation that if there is federal legislation, the federal government will implement it.

In terms of specific barriers that have prevented action, the idea that mercury is a naturally-occurring substance is, in fact, a loophole in CEPA. That has to be addressed. There is an absolute loophole because mercury is characterized as “natural,” and the idea is that we cannot regulate something natural. That is a problem.

A specific issue at Environment Canada is that their legal department advises the department that it is unable to use CEPA for particular things. I do not understand that legal analysis; I do not know what motivates it. However, that is a barrier.

For the last ten years the federal government has been told that they cannot use the word “regulate”: that “regulate” is not a word that the federal government or Environment Canada is allowed to use. They can talk about voluntary action, they can talk about guidelines, but the people at Environment Canada have been directed that in discussions they are not allowed to talk about regulation. CEPA is an act that invokes regulation. Essentially, there is no purpose to the act.

Senator Angus: This is ridiculous. Where does that come from?

Mr. Lourie: That question is really the fundamental one: where does that come from?

Ms. Tilman: In so many instances and all these processes that we have been involved in, we are told we will not go down the regulatory path; it takes too long.

The Chairman: I can expand on that at great length later when our witnesses are not here, because we do have a residual understanding, or the arguments about that at least.

Vous nous interrogez sur les obstacles que nous rencontrons en cours de route. Je pense que les principaux obstacles internes sont les variables dont nous avons parlé, c'est-à-dire l'économie et le rôle des autres ministères, comme Ressources naturelles Canada, par exemple.

Lorsque la Commission de coopération environnementale, par exemple, a décidé d'élaborer un plan d'action sur le mercure, que le Canada a signé, le gouvernement fédéral s'est fait représenter à la fois par Environnement Canada et par Ressources naturelles Canada. J'ai fait partie du comité, avec deux ou trois représentants du Canada, deux des États-Unis et deux du Mexique, qui a rédigé le plan d'action nord-américain sur le mercure. Je peux vous dire que la position dominante du Canada sur le mercure a été avancée par le Ressources naturelles Canada et non pas Environnement Canada. C'est un obstacle de taille. J'espère que vos études futures mettront l'accent sur cet obstacle, parce qu'il s'agit probablement de l'obstacle fondamental, à mon avis.

Pourquoi est-ce un obstacle? De toute évidence, les problèmes sont liés à des intérêts économiques plus vastes.

Les relations fédérales-provinciales constituent toujours un obstacle. Le sénateur Cochrane en a parlé. Lorsqu'une loi fédérale est adoptée, le public s'attend à ce que le gouvernement fédéral la mette en application.

Pour vous donner un exemple précis, je peux vous dire que le fait que le mercure soit une substance présente naturellement dans l'environnement fait en sorte de créer une échappatoire dans la LCPE. Il faut remédier à ce problème. Il s'agit d'une échappatoire, car le mercure est considéré comme « naturel », et il est impossible de réglementer une substance naturelle. C'est là où le bât blesse.

C'est le service juridique d'Environnement Canada qui informe le ministère des cas dans lesquels il ne peut pas utiliser la LCPE. Je ne comprends pas cela; je ne sais pas pourquoi c'est ainsi. Toutefois, je sais que c'est un obstacle.

Ces 10 dernières années, on a répété au gouvernement fédéral qu'il ne pouvait pas utiliser le mot « réglementer »; on interdit au gouvernement fédéral et à Environnement Canada d'employer ce mot. Ils peuvent parler de mesures volontaires, de lignes directrices, mais on a interdit aux gens d'Environnement Canada de parler de réglementation lors des discussions. La LCPE est une loi qui vise à réglementer. Alors, essentiellement, la loi n'a donc pas de raison d'être.

Le sénateur Angus : C'est ridicule. Où allez-vous chercher cela?

M. Lourie : Voilà la question fondamentale : d'où cela provient-il?

Mme Tilman : On nous a dit tellement souvent que la réglementation n'était pas la voie à suivre, car c'est trop long.

Le président : Lorsque les témoins ne seront plus là, je pourrai vous en parler davantage, car nous savons plus ce qui est derrière tout ça.

Mr. Lourie: Interestingly, we have heard more of the term “regulate” from Minister Ambrose than we have in the previous ten years. We will see if anything comes out of that, but the word is used more these days.

Finally, the other barrier is when other departments are required to be consulted — whether it is Health Canada, Fisheries and Oceans Canada, and Natural Resources Canada — their involvement ranges from being disinterested, at best, to being actively opposed to action in the worst cases.

In terms of the Canada-wide Standards process, Ms. Tilman touched on that a fair bit. You asked what the process is. I think the process, clearly, is a facilitated gathering of stakeholders that includes industry, non-government organizations and the provinces. Typically, the process has led to voluntary guidelines that are essentially in the form of the proposals put forward by the industrial or commercial interests that are at the table. That process has been the mechanism of the Canada-wide Standards.

You asked if there is a backstop in any way. I think CEPA, theoretically, is a backstop. I do not think it has ever been used that way.

It always feels like a cop-out when you go back to the term, lack of political will, or lack of leadership, but there is something to that somewhere. From my perspective, if there are institutional barriers within CEPA as an act, or if there are systemic barriers somewhere, the barriers make it much easier for that to be an excuse. The barriers that exist — the institutional barriers, systemic barriers and legal perceptions — need to be tidied up. There needs to be, within CEPA, clear language that Environment Canada has the authority to act.

The problem in the legislation is that the responsibility to implement the act is not clear to the people that have the responsibility. The language is convoluted and complex. There are too many options to do things. I think anything attempted through CEPA has to go to cabinet three times. A great deal of effort is required for the bureaucracy to put things to cabinet, and it also leaves cabinet with a great deal of opportunity to debate, ask for further information or question things put forward. That is a specific barrier to the effective implementation of the act.

Finally, with respect to consumer products, which was one of your questions, the legislation, the way it is written if it is interpreted broadly, can be used for consumer products. The way that Environment Canada interprets it, it cannot be used for consumer products. Again, there needs to be clear language within the legislation that provides the authority and also the authority with respect to other legislation, such as the Hazardous Products Act. Frankly, I think the issue is one of confidence. I do not think Environment Canada confidently uses the legislation because the department feels it will be shot down, either in cabinet or in other places.

There needs to be that clarity in the legislation.

M. Lourie : Ce qui est intéressant, c'est que nous avons entendu la ministre actuelle de l'Environnement utiliser le terme « réglementer » plus souvent qu'au cours des 10 dernières années. Nous verrons quels seront les résultats, mais je peux vous dire que le mot est davantage employé ces temps-ci.

Enfin, un autre obstacle survient lorsque d'autres ministères doivent être consultés, qu'il s'agisse de Santé Canada, de Pêches et Océans ou de Ressources naturelles Canada. Dans le meilleur des cas, les ministères ont un manque d'intérêt ou, au pire, ils s'opposent activement aux mesures.

Quant aux standards pancanadiens, Mme Tilman en a parlé un peu. Vous avez demandé quel est le processus. Je crois qu'il s'agit d'une rencontre entre des représentants de l'industrie, d'organisations non gouvernementales et des provinces. En général, le processus mène à l'élaboration de lignes directrices volontaires présentées essentiellement sous la forme de propositions exprimées par les intérêts industriels ou commerciaux qui sont présents.

Vous avez demandé s'il existe un filet de sécurité. Je crois que la LCPE, en théorie, en est un, mais je ne pense pas qu'elle ait jamais été utilisée ainsi.

Il semble toujours qu'on cherche à se dérober lorsqu'on invoque le manque de volonté politique ou de leadership, mais c'est en partie vrai. Selon moi, s'il existe des obstacles institutionnels dans la loi, ou s'il y a des obstacles systémiques ailleurs, il est beaucoup plus facile de les utiliser comme excuse. Les obstacles qui existent — qu'ils soient institutionnels, systémiques ou juridiques — doivent être levés. La LCPE doit énoncer dans un langage clair qu'Environnement Canada a le pouvoir d'agir.

Le problème, c'est que les responsables de la mise en application de la loi ne savent pas clairement qu'ils ont cette responsabilité. Le langage est alambiqué et complexe. Il existe trop de façons possibles de faire les choses. Je crois savoir que toute mesure prise en vertu de la LCPE doit être étudiée trois fois par le Cabinet. Faire approuver une mesure par le Cabinet nécessite beaucoup d'efforts, car il dispose de plusieurs occasions de débattre, de demander davantage d'information ou de mettre en doute la proposition. Voilà un obstacle précis à la mise en application efficace de la loi.

Enfin, quant aux produits de consommation, au sujet desquels vous avez posé une question, je peux vous dire que la loi, selon le libellé actuel et si on l'interprète de façon large, peut être utilisée pour les produits de consommation. Mais d'après la façon dont Environnement Canada l'interprète, elle ne peut pas l'être. Je le répète, le langage doit être clair de sorte qu'il soit évident que c'est le ministère qui a le pouvoir de faire appliquer la LCPE et d'autres lois, comme la Loi sur les produits dangereux. Honnêtement, je crois que c'est une question de confiance. Je crois qu'Environnement Canada n'a pas confiance de présenter des mesures en vertu de la loi parce qu'il a le sentiment qu'elles seront rejetées, soit par le Cabinet, soit à d'autres étapes.

Il faut que la loi soit claire à cet égard.

Senator Angus: I wrote down, "A key barrier to the effective operation of CEPA is that any new regulation thereunder must go three times to cabinet." Enabling legislation, I understood, was there. You folks said it is adequate; it has all the powers. It sounds like there are so many checks and balances within the legislation that it is rendered nugatory or useless. That is what you are saying.

Mr. Lourie: Yes.

Senator Angus: All these poor bureaucrats are afraid to use it because they will get egg on their face and look foolish. It almost sounds Draconian. You do not have to go to cabinet three times with the original bill. Is it because there are 37 laws related to CEPA, as you told us one other time?

Mr. Lourie: I think you must go through cabinet initially to declare a substance toxic. That would be the first time. You must go a second time for the actual regulation, if a regulation is proposed. I do not recall the third, but there are three specific steps.

Senator Angus: You could do them all at once.

Mr. Lourie: I do not believe so.

Ms. Tilman: One must be careful with regulation. We mean meaningful regulation.

Senator Angus: As I understand the publication and the *Canada Gazette* process, cabinet is a euphemism for three people in a room saying, today at government operations or whatever committee of cabinet, this is a toxic and we are off and running and it gets published in the *Canada Gazette*. This is not gospel. This is really what we were looking for in this study. You say that is a huge barrier. On the one hand, the law is super, but on the other hand, inoperable. That is the headline of our report.

Ms. Tilman: I think we can ask Ms. MacDonald.

Ms. MacDonald: We can provide follow-up detail on those three steps and submit it to you.

Senator Angus: It would be helpful if you could give us one case study. It blows me away.

The Chairman: That would be terrific. I think the third step in the process is the time that cabinet is given to object to placing a substance on the list, similar to the Committee on the Status of Endangered Wildlife in Canada, COSEWIC, under the Species at Risk Act, SARA. That is part of the process. What Senator Angus has asked for is, we need to follow the red line and say, here is where CEPA gets into trouble, then it gets into trouble here and then it gets into trouble here, so it will not happen.

Mr. Lourie: One challenge is that the act has been used so infrequently to actually regulate something that it is almost theoretical, even though the act is 10 years old.

Le sénateur Angus : J'ai écrit ceci : « Un des principaux obstacles à l'application efficace de la LCPE est le fait que tout nouveau règlement doit être étudié trois fois par le Cabinet. » D'après ce que je comprends, il s'agit d'une loi habilitante. Vous avez affirmé qu'elle est convenable et qu'elle confère tous les pouvoirs nécessaires, mais il semble que tous les freins et contrepoids prévus dans la loi font en sorte que cette mesure devient sans valeur ou inutile. C'est bien ce que vous dites.

M. Lourie : Oui.

Le sénateur Angus : Tous ces pauvres fonctionnaires ont peur d'utiliser la loi, car ils savent qu'ils paraîtront mal. Cela peut presque sembler draconien. Il n'est pas nécessaire que le Cabinet examine trois fois un projet de loi. En est-il ainsi parce que 37 lois sont liées à la LCPE, comme vous nous l'avez déjà mentionné?

M. Lourie : Avant qu'une substance soit déclarée toxique, il faut présenter je crois l'information au Cabinet. Voilà la première fois. Il faut ensuite lui présenter le règlement, le cas échéant. Je ne me souviens pas de la troisième étape, mais je sais qu'il y en a trois.

Le sénateur Angus : Pourquoi ne pas tout faire en même temps?

M. Lourie : Je ne crois pas que c'est possible.

Mme Tilman : En ce qui concerne la réglementation, il faut être prudent.

Le sénateur Angus : Si je comprends bien, le Cabinet approuve qu'une substance soit déclarée toxique et ensuite, la modification est publiée dans la *Gazette du Canada*. C'est exactement ce que nous voulions savoir. Vous dites que cela constitue un énorme obstacle. D'un côté, la loi est excellente, mais d'un autre, il est impossible de la mettre en application. C'est ce que nous allons faire valoir dans notre rapport.

Mme Tilman : Je crois qu'on peut laisser Mme MacDonald répondre.

Mme MacDonald : Nous pouvons vous présenter par écrit les trois étapes en détail.

Le sénateur Angus : Ce serait utile que vous nous donniez un exemple précis, car cela me renverse totalement.

Le président : Ce serait très bien. Je crois que la troisième étape est celle où le Cabinet dispose d'un certain temps pour s'opposer à l'ajout d'une substance à la liste, comme c'est le cas pour le Comité sur la situation des espèces en péril au Canada, le COSEPAC, en ce qui concerne la Loi sur les espèces en péril. Le sénateur Angus veut connaître précisément quels sont les obstacles à l'application de la LCPE.

M. Lourie : Le problème, c'est que la loi a été utilisée tellement rarement pour réglementer quoi que ce soit, que cela demeure dans la théorie, même si elle existe depuis dix ans.

As I am sure you are aware, the Commissioner of the Environment and Sustainable Development has commented annually on the lack of effectiveness of CEPA. In 1999, three years after criticizing the government for lack of action on CEPA, the commissioner said:

The processes we observed seemed to defy timely, decisive, and precautionary action. Many of the root causes of problems we found in 1999 continued in 2002....

She went on to say that in her opinion, the current situation, in terms of future prospects, is not environmentally, economically or socially acceptable.

Those remarks were made in 1999 and refer to comments she made three years previously. This is 2006.

The whole scope of the House CEPA review is no different from its last CEPA review. They will not get it again. It is extraordinary to watch the same issues debated and the same things put off the table as not debatable.

Senator Angus: Who puts them off the table, the chairman?

Mr. Lourie: No, I do not think it is the chairman.

Ms. Tilman: You might remember me saying that I was part of the advisory committee for the CEPA review. It seems as if you go somewhere to scope these big issues and direction comes from the ether or somewhere that we sometimes cannot figure out, and it says, "No, you need to go this way." It is almost like a fear — as Mr. Lourie alluded to — to actually doing the things we need to do. I know there is a huge fear of backlash from industry.

Senator Angus: As I suggested earlier, there is big business, big lobby and big interests.

Ms. Tilman: The auto manufacturers lobby heavily. All these major industries lobby. You are part of the group that looks into energy as well. Talk about powerful lobbying.

It was a struggle in 1999 to get CEPA to where it is, to be what looks on paper to us — and none of us are lawyers — to be, "Well, that is what the act says, what is going on?"

Let us consider the P2 plans, the pollution prevention plans. They are the cornerstone of CEPA. The act has been applied eight times only to include switches and smelters. No one has tested the waters with it. No plans have been finished to know whether it is effective or not. Is it an instrument worth pursuing? Fix the instrument. There are ways of doing it. I put in a ton of recommendations to fix that instrument to put the CEPA regulation backstop right in there. They have done that with the smelters. By 2015, there may be regulation on release limits, but that is by 2015. Until then, over all those years the poisons will keep spilling out.

Comme vous le savez sûrement, la commissaire à l'Environnement et au Développement durable a commenté tous les ans l'inefficacité de la LCPE. En 1999, trois ans après avoir critiqué le gouvernement pour son inertie, elle a déclaré ce qui suit :

Les processus que nous avons observés faisaient obstacle à des mesures décisives prises en temps opportun et axé sur le principe de précaution. Plusieurs causes profondes des problèmes que nous avons soulevés en 1999 persistaient en 2002[...]

Elle poursuit en affirmant que la situation, selon elle, est inacceptable sur les plans environnemental, économique ou social.

Ces propos datent de 1999 et portent sur des commentaires qu'elle avait formulés trois ans auparavant. Nous sommes maintenant en 2006.

La portée de l'examen de la LCPE est la même que celle de l'examen précédent. Rien ne changera. Il est extraordinaire de constater que les mêmes questions sont débattues et que d'autres ne peuvent jamais faire l'objet d'un débat.

Le sénateur Angus : Qui décide qu'elles ne peuvent pas faire l'objet d'un débat? Le président?

M. Lourie : Non, je ne crois pas.

Mme Tilman : Vous vous souvenez peut-être que j'ai déclaré avoir siégé au comité consultatif lié à l'examen de la LCPE. Parfois, on ne sait pas vraiment d'où proviennent les directives, mais on nous ordonne d'aller dans un certain sens. C'est comme si on avait peur — comme M. Lourie l'a mentionné — de faire ce qui s'impose. Je sais qu'on craint une réaction défavorable de la part de l'industrie.

Le sénateur Angus : Comme je l'ai laissé entendre tout à l'heure, nous sommes confrontés à de grandes entreprises, à des lobbyistes influents et à des gros intérêts.

Mme Tilman : Les constructeurs d'automobiles exercent d'énormes pressions, à l'instar de toutes les grandes industries. Votre comité s'occupe aussi des questions qui touchent le secteur de l'énergie, dont les lobbyistes sont également très influents.

Il a été très difficile en 1999 d'amener la LCPE là où elle est maintenant, et nous nous demandons — et nous ne sommes pas des avocats — pourquoi les dispositions ne sont pas appliquées.

Parlons des plans de prévention de la pollution. Ils sont au cœur de la LCPE. La loi a été appliquée huit fois seulement à l'égard des fonderies. Personne n'a vérifié si elle fonctionne. Tous les plans sont inachevés de sorte qu'on ne peut pas connaître leur efficacité. Il faut améliorer cette mesure législative. J'ai formulé de nombreuses recommandations visant à faire du règlement d'application de la LCPE un filet de sécurité. C'est ce qu'on a fait dans le cas des fonderies. D'ici 2015, il se peut qu'on ait établi un règlement visant à restreindre les émissions, mais 2015, c'est loin. D'ici là, les substances toxiques continueront d'être déversées.

Senator Cochrane: Anna, Bruce and Elaine — if I may call you by your first names — I am sympathetic when it comes to mercury, or any toxic substance. However, at the same time, we have to be cognizant of the fact that jobs are an important aspect of our Canadian economy. We need to offer solutions to these toxic substances to industry.

Ms. Tilman: The job issue comes up big in Manitoba, as I have mentioned.

Senator Cochrane: Everywhere, dear.

Ms. Tilman: Yes, I know.

Many of us who have put forward this policy to many departments say there are two major issues here. Industries go through transition. Take industries that have been functioning since 1930 without anything really being done to them. Is that proper? They have not spent any money up to now on pollutants. They could fix it or use different ore bodies. There has to be an ability to change the nature of jobs. This is where the federal government has a role as well.

Some of these industries will be sunsetted. This is a natural course of industry. They fade because they are no longer able to function, or their operation is too expensive, or they are out of date.

Mr. Lourie: I look at the issue of jobs in the context of our international peers. The OECD ranked countries on environmental performance. Canada was ranked 27 out of 29. Clearly, there is an issue in Canada. We are not living up to what I call basic environmental standards. Other countries in the world are living up to those standards. One could say, "Well, in Canada, we value jobs over everything." That is one option for a policy-maker. It does not matter if kids are dying from air pollution or we have excessive mercury levels. I do not think that is the expectation.

Senator Cochrane: That is a bit extreme.

Mr. Lourie: Yes, it is. I do not think that is the expectation or the intent. However, in many cases with mercury, jobs are not the issue. Getting rid of mercury thermometers is not ridding Canada of any jobs. Getting rid of mercury thermostats does not get rid of jobs. That is why I like to separate the two.

The Chairman: Flin Flon is a different story.

Mr. Lourie: Yes: Flin Flon is a tough issue. Frankly, I have a hunch I know what I would do. Many other issues under CEPA are simple issues.

Ms. MacDonald: The situation in Flin Flon is turning around. Hudson Bay Mining and Smelting is paying down their debt at a remarkable rate now. That is because the market for base metals is going through a big boom. We have looked at their financial records. They have taken their debt from \$200 million to \$60 million. Their revenues are way up. Economically, you could argue that there is time for action there. That is only one case study.

Le sénateur Cochrane : Anna, Bruce et Elaine — si je puis vous appeler par votre prénom — je dois vous dire que je comprends la nécessité de réglementer le mercure ou toute autre substance toxique. Cependant, il faut en même temps penser au fait que les emplois constituent un aspect important de l'économie canadienne. Il faut offrir des solutions de rechange à l'industrie.

Mme Tilman : La question des emplois est très importante au Manitoba, comme je l'ai mentionné.

Le sénateur Cochrane : Partout, madame.

Mme Tilman : Oui, je le sais.

Beaucoup d'entre nous qui ont présenté cette politique à de nombreux ministères ont fait valoir qu'il y a deux grands problèmes. Les industries vivent des périodes de transition. Prenons par exemple celles qui fonctionnent depuis 1930 sans qu'on leur ait imposé quoi que ce soit. Est-ce que c'est bien? Ces industries n'ont pas dépensé un sou pour réduire la pollution. Elles pourraient apporter des améliorations ou employer d'autres corps minéralisés. Il faut être capable de modifier la nature des emplois. Et le gouvernement fédéral a un rôle à jouer à cet égard.

Certaines entreprises vont disparaître. C'est le cours normal des choses. Elles disparaissent parce qu'elles ne peuvent plus fonctionner, ou leur exploitation est trop coûteuse ou bien elles sont désuètes.

M. Lourie : J'examine la question des emplois dans un contexte international. L'OCDE effectue un classement des pays en fonction de leur bilan sur le plan environnemental. Le Canada occupe le 27^e rang sur un total de 29 pays. De toute évidence, il y a un problème chez nous. Nous ne respectons pas ce que j'appelle des normes environnementales de base. D'autres pays le font. On pourrait dire qu'au Canada, nous accordons la priorité aux emplois. C'est ce que peuvent penser les décideurs. Cela importe peu que des enfants meurent à cause de la pollution de l'air ou que les taux de mercure soient excessifs.

Le sénateur Cochrane : C'est un peu exagéré.

M. Lourie : Oui, en effet. Je ne crois pas que ce soit l'intention. Cependant, en ce qui concerne le mercure, souvent la question des pertes d'emplois ne se pose pas. Éliminer les thermomètres ou les thermostats au mercure n'a pas pour effet de supprimer des emplois au Canada. C'est pourquoi j'aime faire la distinction.

Le président : En ce qui concerne Flin Flon, c'est différent.

M. Lourie : Oui, la situation à Flin Flon est difficile. Honnêtement, je pense que je sais ce que je ferais. Bien d'autres problèmes touchant la LCPE sont simples, par contre.

Mme MacDonald : La situation à Flin Flon s'améliore. La société Hudson Bay Mining and Smelting est en train de rembourser ses dettes à un rythme remarquable. C'est grâce à la montée du prix des métaux communs. Nous avons examiné les états financiers. La dette de cette société est passée de 200 millions de dollars à 60 millions de dollars, et ses recettes ont beaucoup augmenté. D'un point de vue économique, on pourrait faire valoir qu'il est temps d'agir, mais ce n'est là qu'un seul cas.

What we ask for would not put Canadian industry at an economic disadvantage because Canada needs to catch up with the rest of the world. The rest of the world is already regulating much of this. If we caught up to the rest of the world, we would be on an equal playing field with industries in other countries. Right now, operations in Canada are at an advantage because they externalize many of their environmental costs, costs which other countries are forced to internalize.

Ms. Tilman: I hate to come back to smelters, but that is a big issue. The two smelters in Manitoba are the only ones in the developed world without means of capturing sulphur. Do not tell me we cannot deal with that.

If you look at Flin Flon's record, as Ms. MacDonald said, you will know that the metal markets are skyrocketing. Mining Watch Canada and I did an analysis on some of the economics of the metals industry. We know the money is there; it is the will that is not.

In 1993, for example, Hudson Bay, which is a copper-zinc facility, remedied their zinc facility. Their mercury emissions went well down because of that. It is their copper that is a problem.

The connection with jobs has to do with ore bodies, which they locate easily and cheaply, even if they are more heavily contaminated. That tends to be the source. We are a resource country. The ores near Flin Flon are heavier in mercury. In Saskatchewan, there is lignite coal.

Senator Cochrane: You have so much information.

Ms. Tilman: If I am giving too much I will stop.

Prevention is the key here. Mr. Lourie alludes to it, too. If you do not prevent it, then you do not have to deal with it. If you use fossil fuels — and I say “if” — then why are you using the worst kind? Why use high-sulphur ones? Why use high-mercury ones?

The Chairman: Because it is cheap.

Ms. Tilman: Exactly, and it is local and available.

The Chairman: Our committee has already argued in other respects that those costs that are now externalized and are not being dealt with have to be internalized into the product. If we do that, it will save a lot of problems.

Senator Angus: Chairman, I am looking at the empty seats around the table and hearing these statistics about going from fourth or fifth to twenty-seventh, during a certain period, but then I am blown away by this culture of “do not regulate” that somehow crept in. I am glad to hear that now, perhaps, with the new government, there is new emphasis on regulation.

Ce que nous recommandons ne contribuerait pas à placer l'industrie canadienne dans une situation désavantageuse sur le plan économique, car le Canada doit rattraper le reste des pays du monde. Les autres pays sont déjà en train de réglementer sur ce plan. Si nous les rattrapons, nos industries seraient ainsi sur le même pied d'égalité que les autres. À l'heure actuelle, les industries canadiennes sont dans une position avantageuse parce qu'elles font assumer par d'autres une grande partie des coûts environnementaux, tandis que les industries d'autres pays sont forcées de les intégrer aux prix des produits.

Mme Tilman : Je ne veux pas revenir sur les fonderies, mais je dois le faire puisqu'il s'agit d'un grave problème. Les deux fonderies du Manitoba sont les seules parmi toutes celles des pays développés qui n'ont aucun moyen de capter le soufre. Ne me dites pas qu'on ne peut rien faire à propos de cela.

Quant à la situation à Flin Flon, comme Mme MacDonald l'a signalé, il suffit d'examiner les cours des métaux pour se rendre compte qu'ils montent en flèche. Des membres du groupe Mines Alerte Canada et moi-même avons analysé certains aspects économiques de l'industrie des métaux. Nous savons que l'argent est là; tout ce qu'il manque, c'est la volonté.

En 1993, par exemple, Hudson Bay, qui exploite des mines de cuivre et de zinc, a fermé ses mines de zinc. À la suite de cette fermeture, les émissions de mercure ont beaucoup diminué. Il reste maintenant les mines de cuivre, et elles constituent un problème.

La question des emplois est liée aux corps minéralisés, qui se trouvent facilement et à peu de frais, quoiqu'ils soient davantage contaminés. Nous sommes un pays de ressources naturelles. Les corps minéralisés qu'on trouve près de Flin Flon ont une teneur élevée en mercure. En Saskatchewan, c'est le lignite.

Le sénateur Cochrane : Vous êtes tellement renseignée.

Mme Tilman : Si je donne trop d'information, dites-le moi.

L'essentiel, c'est la prévention. C'est ce qu'a laissé entendre M. Lourie également. Si on ne prévient pas, il faut alors faire face à des problèmes. Si on doit utiliser des combustibles fossiles — et je dis bien « si » — alors pourquoi utiliser les pires sortes? Pourquoi employer ceux qui ont une forte teneur en soufre ou en mercure?

Le président : Parce que c'est peu coûteux.

Mme Tilman : Exactement, et aussi parce qu'on en trouve facilement ici.

Le président : Notre comité a déjà fait valoir que les coûts qui sont assumés par d'autres en ce moment doivent être intégrés aux prix des produits. Ainsi, on s'épargnerait bien des problèmes.

Le sénateur Angus : Monsieur le président, on nous dit que nous sommes passés du quatrième ou du cinquième rang au 27^e rang, au cours d'une certaine période, et je suis étonné qu'une tendance à ne pas réglementer se soit dessinée. Je suis ravi d'entendre cela, et j'espère que le nouveau gouvernement mettra l'accent sur la réglementation.

However, we try to keep things non-partisan. It is interesting, though, that the chairman, the deputy chairman and I are the only people here, and it is too frequent. It bothers me a lot and I know it bothers you. I wanted to put that on the record. Maybe it shows a lack of interest by certain people.

We brainstormed here the other night about how we could make a difference in this study. Everything is about communication. To develop a political will, or, as you said, the initiative to do something, you need a communication that brings pressure on the legislator. You can cut through these three trips to cabinet in a nanosecond if you suddenly bring 34 Inuit mothers in here with their doctor on national television saying they all have mercury in their mother's milk and every kid will be stunted. I believe that is the evidence.

All this information is fascinating, and I told the chairman the other night I will make a special effort to understand mercury and how it works. I know some of my questions sounded a bit naive, but I am trying to understand it.

All that is great, but we are not taking Chemistry 201 here. We are trying to get action from the guys in the other building. It seems to me that Pollution Watch individuals, Sierra Club individuals and the others — who do this not to make a big profit but to make Canada a better place to live — could focus on a “grabber,” if I can use that expression. One of our senators is from Rankin Inlet, and he tells us how the kids are not getting a full life, and their intelligence is affected. That to me is like Walkerton. Even where I live in Magog, Quebec, last week was suddenly the colour season and all the tourists are told not to come to North Hatley and Lake Massawippi because they cannot even touch the water, let alone drink it or wash their hands. They cannot touch the water because there is some kind of algae, a green thing. That attracts everyone's attention. Every mayor in the whole area is up in arms, they are marching on Quebec City and something will be done fast.

Does what I am saying make sense, or am I dreaming?

Mr. Lourie: That makes perfect sense. Ms. MacDonald referred to Pollution Watch, which is a web-based program where you can access toxic pollution information that is managed by two groups, Environmental Defence and Canadian Environmental Law Association. Also, you may have seen something called “Toxic Nation,” and the blood testing work done in Canada. The ministers, Jack Layton and others agreed to have their blood tested for toxic substances. It was the lead story on the three national newscasts. It received a lot of attention. That is also a program of Environmental

Toutefois, nous essayons de demeurer objectifs. Il est intéressant de constater que le président, la vice-présidente et moi-même sommes les seuls à être présents ici, et je dois dire que cette situation se produit trop souvent. Cela m'inquiète et je sais que c'est pareil pour vous. Je tenais à le dire. Peut-être que cela témoigne d'un manque d'intérêt de la part de certaines personnes.

Nous avons fait un remue-ménages l'autre soir pour cerner les moyens à prendre en vue d'optimiser les retombées de cette étude. La communication est à la base de tout. Pour créer une volonté politique ou, comme vous l'avez dit, l'esprit d'initiative nécessaire pour aller de l'avant, il faut des activités de communication qui font pression sur les législateurs. Ces trois visites au cabinet peuvent devenir tout à coup superflues si vous réussissez à faire passer à la télé nationale 34 mères inuites avec leur médecin pour faire savoir qu'elles ont toutes du mercure dans leur lait maternel et que le développement de chacun de leurs enfants sera retardé. Je pense que cela saute aux yeux.

Tous ces renseignements sont extrêmement intéressants; j'ai d'ailleurs dit à notre président l'autre soir que je ferais un effort particulier pour mieux comprendre tout le dossier du mercure. Je sais que certaines de mes questions ont pu paraître un peu naïves, mais j'essaie d'y voir plus clair.

Tout cela est très bien, mais nous ne sommes pas ici pour suivre un cours de chimie 201. Nous essayons de faire bouger les parlementaires de l'autre chambre. Il me semble que les gens de Pollution Watch, ceux du Sierra Club et tous les autres intervenants qui ne sont pas à la recherche du gros bénéfice, mais d'un Canada offrant une meilleure qualité de vie, pourraient appuyer leur démarche sur une image-choc, si vous me passez l'expression. L'un de nos sénateurs qui vient de Rankin Inlet nous dit que ces enfants ne peuvent pas s'épanouir pleinement et que leur intelligence est affectée. Pour moi, c'est une image aussi forte que Walkerton. Je vis moi-même à Magog, au Québec, et la semaine dernière alors que les touristes s'apprêtaient à affluer pour admirer les coloris automnaux, on leur a dit d'éviter North Hatley et le lac Massawipi parce qu'ils ne pourraient même pas toucher à l'eau, encore moins en boire ou s'y laver les mains. Tout ça en raison d'une algue quelconque, un truc vert. L'histoire n'a pas manqué d'attirer l'attention de tous. Tous les maires de la région sont sur le pied de guerre; ils s'en vont à Québec et les choses vont bouger rapidement.

Est-ce que tout cela vous apparaît logique, ou suis-je en train de rêver?

M. Lourie : C'est tout à fait logique. Mme MacDonald a parlé de Pollution Watch, un programme Internet où vous pouvez avoir accès à de l'information sur la pollution par des toxiques. Ce site est géré par deux groupes : Défense environnementale et l'Association canadienne du droit de l'environnement. En outre, vous avez peut-être pris connaissance d'un rapport intitulé « Une nation toxique » et de l'initiative des tests sanguins menée au Canada. Les ministres, accompagnés de Jack Layton notamment, ont accepté de faire tester leur sang pour voir s'il recelait des substances toxiques. Cette initiative a fait la manchette de trois

Defence. I chair the board of Environmental Defence, so I am fond of these things, and they are effective.

However, your point around the Arctic is particularly important for mercury. In the past, the argument was always that it does not matter what we do about mercury because it is natural, and the more natural mercury there is, the less we need to do about it. Now they are shifting blame to Asia, so the federal government is saying, "Why would we do anything about mercury? It is all coming from Asia." That is absurd. That is what Environment Canada is actually saying now.

However, this huge vortex is over the Arctic, and the mercury deposits are over the Arctic, which is why Inuit are so affected by mercury. In the spring, a phenomenon has been captured called a "mercury sunrise." Mercury comes off the ground in the spring because of all the deposition through the winter, and the level of mercury in the air in the Arctic can be higher than in a manufacturing plant using mercury. It is extraordinary, and that is federal responsibility.

The reason states such as Wisconsin, Maine and Minnesota have the most aggressive mercury regulation in the world is their tourist industry: people that want to fish in lakes. It makes you wonder what do we not understand in Canada that makes us probably one of the countries that should lead this issue, and yet we trail.

Senator Angus: Do you remember acid rain? It was a buzzword that crossed everyone's lips in the early 1990s. It suddenly became a huge problem so that people decided action had to be taken. Action was taken, I think. I do not hear about acid rain.

Ms. Tilman: It is increasing because of the west, but there is one hook, too, and this came out of the international conference I was at in Wisconsin on mercury. People think only inland lakes have mercury. No, ocean fish are also affected, and Canada, with three oceans, is not interested as a country in dealing with it. There is a lack of understanding with respect to ocean fish, but, certainly, people think ocean fish are safe. That is not the case. That is another hook and we are seeing this in the Arctic.

I put together a little PowerPoint presentation, and I have different versions of this "mercury toxic legacy" for when I talk to different groups. One slide has the hot spots in North America, and it talks about what Mr. Lourie said. If you flip to that, you will see the various areas and that is something from the Commission for Environmental

bulletins de nouvelles nationaux. Elle a suscité un grand intérêt. C'est aussi un programme de Défense environnementale. Comme je suis président du conseil d'administration de cet organisme, ces projets me tiennent à cœur et je peux vous dire qu'ils sont efficaces.

Quoi qu'il en soit, votre argument concernant l'Arctique est particulièrement important dans le dossier du mercure. Dans le passé, on a toujours fait valoir que ce qu'on faisait avec le mercure importait peu parce que c'est une substance naturelle; plus il y a de mercure naturel, moins nous devons intervenir. Voilà maintenant qu'on a décidé de blâmer les Asiatiques et que le gouvernement fédéral se défend en disant qu'il ne peut rien faire au sujet du mercure parce qu'il nous vient entièrement de l'Asie. C'est tout à fait absurde. C'est pourtant ce qu'on affirme actuellement à Environnement Canada.

Quoiqu'il en soit, ce tourbillon balaie tout l'Arctique et c'est dans cette région qu'on trouve les dépôts de mercure, ce qui explique pourquoi la population inuite est affectée à ce point. Ce printemps, on a d'ailleurs pu observer un phénomène assez particulier. Ainsi, le mercure s'échappe du sol à la suite de tous les dépôts de l'hiver et le niveau de mercure dans l'air arctique peut alors être supérieur à celui d'une usine utilisant cette substance. C'est extraordinaire, et c'est de responsabilité fédérale.

Si des États comme le Wisconsin, le Maine et le Minnesota se sont donné la réglementation la plus sévère au monde concernant le mercure, c'est pour protéger leur industrie touristique; pour les gens qui veulent pêcher dans leurs lacs. Dans un tel contexte, on peut se demander pour quelle raison le Canada traîne de l'arrière dans ce dossier alors qu'il devrait être parmi les premiers pays à déployer des efforts en ce sens.

Le sénateur Angus : Vous souvenez-vous des pluies acides? Les gens ne parlaient que de ça au début des années 90. C'était tout à coup devenu un problème énorme et on a donc décidé que des mesures devaient être prises. Je crois d'ailleurs qu'on a effectivement fait le nécessaire. En tout cas, je n'entends plus parler de pluies acides.

Mme Tilman : C'est en hausse à cause de l'Ouest, mais il y a un hic également, et c'est ressorti à la conférence internationale sur le mercure à laquelle j'ai assistée au Wisconsin. Les gens croient qu'il y a du mercure uniquement dans les plans d'eau intérieurs. Eh bien non, les poissons des milieux marins sont également touchés, mais le Canada, avec ses trois océans, ne semble pas intéresser à réagir pour s'attaquer au problème. Les gens ne comprennent pas très bien la situation mais, une chose est sûre, ils croient que les poissons marins sont à l'abri. Ce n'est pourtant pas le cas. C'est une autre préoccupation que nous pouvons constater dans l'Arctique.

J'ai monté une petite présentation PowerPoint sur cet « héritage toxique du mercure »; j'en ai préparé des versions différentes en fonction de l'auditoire visé. Une des diapositives présente les points les plus touchés en Amérique du Nord et traite des éléments abordés par M. Lourie. Si vous regardez cette diapositive, vous verrez les différentes régions visées en fonction

Cooperation. It gives in lay terms some of the issues around mercury.

You are right. The Arctic is there. Big groups may have a chance. It is hard to get the issue on the radar screen in Canada.

Senator Angus: We are down to the two of us now.

Ms. Tilman said earlier that the poor Department of the Environment is overwhelmed by Natural Resources Canada, but now we hear her saying that Environment Canada says mercury is coming from Japan and from the Far East, which is not entirely true, as she says.

Does it make any sense that we bring some of these people here who are saying that in Environment Canada, have these folks here, have a debate, get things stirred up and get the media in here? We have to bring attention to it.

Mr. Lourie: It is ironic that the CBC called me last week, and they wanted to do a program on this very issue, on *The Current*.

Senator Angus: Say yes.

Mr. Lourie: I said yes. The trouble they are having is that Environment Canada does not want to do it.

Ms. MacDonald: *Marketplace* is also doing a program. They called me, and they are doing one in January on methyl mercury in fish in Canada. They will buy fish all over Canada and report on what they find, so it is coming in the media big time.

Mr. Lourie: The CBC will not do it because Environment Canada does not want to show up.

Senator Angus: Let us get that in our report.

The Chairman: You are right, senator, but I hope we first make sure we know where we stand and what we want to say. Then we will figure out how to package and present it. That is when we might well get into some pyrotechnical theatrics.

Senator Angus: That is good.

Ms. Tilman: How long do you anticipate working on this?

The Chairman: We have set out a rough guideline. I would be interested, as we all would, in having your comments on it. We spent five weeks before we began this study looking at how to attack it. We decided along the lines I described at the beginning of our meeting. We have assigned approximately five weeks, which is to say, 10 meetings of witnesses, on the question of mercury CEPA efficacy, at the end of which we will spend a couple more weeks among ourselves looking at how to frame this and what to say. Then we will do the same process with

des renseignements fournis par la Commission de coopération environnementale. On y explique en termes simples quelques-uns des problèmes causés par le mercure.

Vous avez raison. L'Arctique fait partie de ces régions. Les groupes les plus importants ont peut-être une chance d'y parvenir. Il n'est pas facile de positionner cet enjeu sur l'écran radar au Canada.

Le sénateur Angus : Il ne reste plus que nous deux.

Mme Tilman a dit précédemment que le pauvre petit ministère de l'Environnement est submergé par Ressources naturelles Canada, mais voilà qu'elle nous indique qu'Environnement Canada affirme que le mercure nous vient du Japon et de l'Extrême-Orient, ce qui n'est pas tout à fait vrai, comme elle l'a fait valoir.

Ne serait-il pas bon que nous invitions à comparaître devant nous quelques-unes des personnes qui ont fait de telles affirmations à Environnement Canada pour tenir un débat sur la question, faire bouger un peu les choses et alerter les médias? Il faut sensibiliser les gens à ce problème.

M. Lourie : Assez curieusement, j'ai reçu la semaine dernière un appel des gens de la CBC qui voulaient faire une émission sur ce même sujet dans le cadre de la série *The Current*.

Le sénateur Angus : Il faut accepter.

M. Lourie : C'est ce que j'ai fait. Le problème, c'est qu'Environnement Canada ne veut pas participer.

Mme MacDonald : *Marketplace* voulait également faire une émission sur le sujet. Ils ont communiqué avec moi et vont diffuser une émission en janvier sur le méthylmercure présent dans le poisson au Canada. Après avoir acheté du poisson dans toutes les régions du Canada, on va présenter ce qu'on y a trouvé; c'est donc un enjeu auquel les médias s'intéressent de près.

M. Lourie : CBC ne fera pas l'émission parce qu'Environnement Canada ne veut pas y contribuer.

Le sénateur Angus : Il faut qu'on en parle dans notre rapport.

Le président : Vous avez raison, sénateur, mais il nous faut d'abord nous assurer de bien définir notre point de vue et les éléments que nous voulons faire ressortir. Nous déterminerons ensuite la façon dont nous allons compiler le tout et le présenter. C'est à ce moment-là qu'on pourrait bien sortir quelques feux d'artifice.

Le sénateur Angus : Voilà qui est bien.

Mme Tilman : Pendant combien de temps anticipez-vous travailler sur ce dossier?

Le président : Nous avons établi les grandes lignes de notre démarche. Nous serions intéressés à connaître vos observations à ce sujet. Avant d'amorcer cette étude, nous avons pris cinq semaines pour examiner la manière dont nous allons nous y prendre. Nous avons convenu de la marche à suivre que je vous ai décrite au début de notre séance. Nous avons prévu environ cinq semaines, c'est-à-dire 10 réunions avec des témoins, pour examiner l'efficacité de la LCPE par rapport au mercure. Nous discuterons ensuite pendant quelques semaines entre nous pour

perfluorocarbons, PFCs, et cetera. We think we have allowed ourselves enough time. We may well get to the point that we can deal with these — putting a focus and point on these things — before that time expires. It may not take us that long. We will see. To answer your question, in other words, we have until March 31 to report to the Senate. We have gained that extension. I hope we can do it before then, but if you look at our work schedule and the parliamentary schedule, with breaks built in, there are about five weeks, which is 10 meetings, that we have ascribed to each of those three subjects, with a little left over to try to focus.

Ms. MacDonald: Statistics Canada is launching into a biomonitoring program. This was done in the United States recently. One contaminant they want to monitor in human blood is mercury. That program is scheduled to move forward in 2007-08. The fear is that the department will not do it and it will not be reported. I am not sure if Statistics Canada is one of the organizations or agencies you will talk to, but certainly it will be interesting to find out where they are with their biomonitoring program, how extensive it will be and whether it will move forward. We would love to see that information come out, and it would speak to what you talked about in terms of levels of mercury in Inuit mothers, in their blood and their hair, in children and so on. That information would provide that database, which is badly needed in Canada. There is not a lot of that kind of information.

Senator Angus: We have certain slots on CPAC. If we can plan a little, we could have a real session. Last night, we had the Statistics Canada people at the Standing Senate Committee on Banking, Trade and Commerce. We were studying how much of this elicit money that you see in the headlines in the paper today is in the system from proceeds of crime and money laundering. The people from Statistics Canada have incredible information. It was about interprovincial trade barriers: what are the barriers and how they affect our GDP and all this, and all the time we are wasting on international free trade when trade is so bad within Canada. They had all kinds of stuff, and it never sees the light of day. That is a really good point.

Ms. MacDonald: I believe it is being done in cooperation with Health Canada, so I do not know whether you need to bring them both in, but it definitely should be pursued.

The Chairman: They were not on our list, and we should add them. We will look into that.

déterminer la façon d'articuler notre point de vue et de l'exprimer. Nous reprendrons ensuite le même processus avec les perfluorocarbures (PFC), et ainsi de suite. Nous croyons avoir prévu suffisamment de temps. Il est fort possible que nous arrivions à voir clair dans tout ça bien avant l'expiration de ce délai. Il se peut que cela nous prenne moins de temps que prévu. Nous verrons. Pour répondre à votre question, nous avons jusqu'au 31 mars pour présenter un rapport au Sénat. Nous avons obtenu cette prolongation de délai. J'ose espérer que nous aurons terminé avant, mais dans le contexte de notre programme de travail et du calendrier parlementaire, avec les pauses qui y sont ménagées, il y a environ cinq semaines, soit 10 réunions, que nous avons attribuées à chacun de ces trois sujets, en nous gardant un peu de temps pour essayer de tirer nos conclusions.

Mme MacDonald : Statistique Canada s'apprête à mettre en œuvre un programme de biosurveillance. Une telle mesure a été prise récemment aux États-Unis. Le mercure se retrouvant dans le sang humain est l'un des contaminants que l'on veut observer dans le cadre de ce programme qui devrait aller de l'avant en 2007-2008. On craint toutefois que le ministère renonce à ce programme et que l'on n'ait pas de données à ce sujet. Je ne sais pas s'il est prévu que vous receviez les représentants de Statistique Canada, mais il serait intéressant que vous cherchiez à savoir où on en est rendu avec ce programme de biosurveillance, quelle sera son ampleur et s'il sera effectivement mis en œuvre. Nous aimerions beaucoup que ces renseignements soient mis au jour de manière à en savoir plus sur les éléments que vous avez soulevés concernant les niveaux de contamination au mercure chez les mères inuites, dans leur sang et leurs cheveux, chez leurs enfants, et cetera. On pourrait ainsi compter sur une base de données dont a grandement besoin au Canada. On dispose de très peu d'information à ce sujet.

Le sénateur Angus : Nous avons un peu de temps d'antenne sur la chaîne parlementaire. Avec un brin de planification, nous pourrions y présenter une de nos séances. Hier soir, nous avons reçu les représentants de Statistique Canada au Comité sénatorial permanent des banques et du commerce. Nous cherchions à déterminer l'ampleur du phénomène du blanchiment des produits de la criminalité, un sujet qui fait la manchette des quotidiens ce matin. Les gens de Statistique Canada disposent d'une masse incroyable d'information. Il était question des barrières interprovinciales au commerce; on cherchait à déterminer quelles étaient ces barrières et de quelle manière elles influençaient sur notre PIB, notamment. On a ainsi souligné tout le temps qu'on passait à s'intéresser au libre-échange à l'échelle internationale, alors que notre commerce intérieur fonctionne si mal. Statistique Canada détient des données sur une grande variété de sujets, et ces renseignements sont rarement diffusés. Votre suggestion est donc excellente.

Mme MacDonald : Je pense que cette initiative est menée en coopération avec Santé Canada. Je ne sais pas s'il serait préférable d'inviter des représentants des deux organisations, mais il ne fait aucun doute que c'est une piste à suivre.

Le président : Elles n'étaient pas sur notre liste, mais nous devrions les ajouter. Nous allons examiner la question.

Senator Angus: I am president of a salmon club in one of the rivers in the Gaspé. We are in a catch and release program, but we are allowed to keep certain salmon gilts. Perhaps for other reasons the fish is so tired it is bad to put it back. We need to take about four different types of samples for the federal government. Biologists look for this stuff. The research is going on out there, but witnesses are telling us it all ends up in a place that no one knows about, and all these poor kids are stunted, and we are going down to 28 in ranking in the OECD countries.

The Chairman: And there are only 27 of them.

Ms. Tilman: I do not know if your budget allows for experts, but I thought of one person in particular from Denmark, although he has a joint position at Harvard. Philippe Grandjean has conducted studies in the Faroe Islands off Denmark, and he has excellent information and insight into not only health and safety thresholds but also the fish. You talked about the salmon, for instance, the health warnings and the falseness about some of the health warnings and trying to get a balance. I do not know if your budget allows you to bring someone in from another jurisdiction.

The Chairman: In fact, it would. However, you have given an example of one place where we have to be careful, because it is not our job to determine how toxic fish are. That is not the question. The question is, do we accept that fish are toxic. I think we are prepared to accept that fish are toxic. Our question then is, why is CEPA not dealing with that? Sorry, that is not fair: Is CEPA dealing with that? Then there are all the other "ifs" I talked about.

Ms. Tilman: I wondered about the depth of study, because it relates specifically to Canada.

The Chairman: It is not a health study; it is a statutory study.

Mr. Lourie: Frankly, that is exactly what the study should be. That is what is needed. I am thrilled to hear that.

Ms. Tilman: We are here now because we all have interest in mercury, and I am glad to hear you are pursuing this and will hear more people. I am sure we all welcome any opportunity to assist you in your studies in any way we can.

Senator Angus: You basically said this morning what we heard from the Commissioner for the Environment, who operates out of Auditor General's office. She comes here two or three times a year and tells us over and over again, in colourful language, "The government has the tools to do the right things, but it is not

Le sénateur Angus : Je suis président d'un club de pêche au saumon sur une rivière de Gaspésie. Nous participons à un programme de pêche avec remise à l'eau, mais nous sommes autorisés à conserver certaines de nos prises. Il faut notamment penser que le saumon devient si fatigué que ce n'est pas nécessairement une bonne chose de le remettre à l'eau. Nous devons prélever quatre types d'échantillons différents pour le gouvernement fédéral. Ce sont des biologistes qui les examinent. Les recherches se poursuivent, mais certains témoins nous ont dit que tous ces échantillons se retrouvent dans un endroit que personne ne connaît, alors même que tous ces pauvres enfants voient leur développement entravé et que nous nous retrouvons en 28^e place parmi les pays de l'OCDE.

Le président : Il y en a seulement 27.

Mme Tilman : Je ne sais pas si votre budget vous permet d'inviter des experts, mais je pense notamment à un chercheur du Danemark qui a toutefois un poste associé à Harvard. Philippe Grandjean a mené des études dans les îles Féroé au large du Danemark. Il possède donc un excellent bagage d'information et de connaissances, non seulement sur les seuils de santé et de sécurité, mais aussi sur le poisson. Pour reprendre votre exemple du saumon, il y a eu des avertissements en matière de santé et quelques faussetés véhiculées à cet égard; il faut donc trouver où se situe le juste milieu. Mais je ne sais pas si le budget requis pour inviter un chercheur étranger.

Le président : C'est effectivement chose possible. Cependant, vous avez fait ressortir l'un des éléments au titre desquels nous devons nous montrer prudents, car ce n'est pas à nous de déterminer dans quelle mesure le poisson est toxique. Ce n'est pas l'objet de nos discussions. Nous nous demandons plutôt s'il faut reconnaître que le poisson est effectivement intoxiqué. Je pense que nous sommes prêts à admettre ce fait. Dans ce contexte, notre question est la suivante : Pourquoi la LCPE ne traite-t-elle pas de ce problème? Désolé, ce serait plus juste de dire : est-ce que la LCPE traite de ce problème? Et c'est là qu'entrent en jeu les autres scénarios dont j'ai parlé.

Mme Tilman : Je m'interrogeais sur la portée de l'étude, parce que vous vous intéressez uniquement à la situation au Canada.

Le président : Ce n'est pas une étude sur la santé; c'est une loi que nous examinons.

M. Lourie : En toute franchise, c'est exactement le but que doit viser votre étude. En fait, cela répond parfaitement à nos besoins. Je suis très heureux de vous l'entendre dire.

Mme Tilman : Si nous sommes ici aujourd'hui, c'est parce que nous nous intéressons au problème du mercure. Je me réjouis donc de vous entendre déclarer que vous allez vous pencher sur ce dossier et entendre d'autres témoins à ce sujet. Je suis convaincue que nous sommes tous disposés à vous appuyer dans votre étude dans toute la mesure de nos moyens.

Le sénateur Angus : Vous avez pratiquement répété ce matin ce que nous dit toujours la commissaire à l'environnement, qui travaille au bureau de la vérificatrice générale. Elle nous rend visite deux ou trois fois par année et nous répète sans cesse dans son langage imagé que le gouvernement dispose des outils

using those tools.” You have given us some reasons this morning as to why they are not using them, and they are funny reasons, such as going to cabinet. Maybe things can be fixed very quickly if we bring the right kind of pressure and attention to them.

The Chairman: We must away. I thank you for suggesting you might be at our disposal in some respects. I promise you that we will be banging on your door. It may well be to put you into the ring with other folks in some situations.

Mr. Lourie: We would happily do that.

Senator Angus: The transcripts are easily obtainable on the Net. If we are barking up the wrong tree, tell us, because we do not want to sit around here and spin our wheels.

Ms. Tilman: Coming from a small organization, the little Canadian kind of thing, it is an honour to have this opportunity.

The Chairman: It would help us most in our quest if you have the time to look at the transcripts when witnesses appear. If you see that we are being snowed, misled or ill-informed, let us know your view and put us in what you think is the right direction. That would be very helpful to us.

Ms. Tilman: Is it possible for the clerk to alert us? We are snowed under with other emails. Could she alert us about these hearings and the topics so we have the link.

The Chairman: We have officials from both Health Canada and Environment Canada appearing before us on Tuesday, October 17. We have invited them; they are not confirmed yet. However, that is the plan.

Ms. Tilman: Anything like that would trigger us.

The Chairman: We will keep you informed.

Senator Angus: What about this lunch with Minister Lunn? You will recall that it has come back at me through another channel, and might be actually one committee member on our side from Vancouver, who said, “Well, Gary has done this at my suggestion, and he has invited the committee, and only two people accepted the invitation.”

The Chairman: Three, actually.

Senator Angus: You know what I am saying. It was short notice, and we did not know why. Now it turns out he would like to have an informal session with us and tell us what is coming down the government agenda. We have some good ammunition here this morning. It is on for October 18, is it?

nécessaires pour bien faire les choses, mais ne se sert pas de ces outils. Ce matin, vous nous avez expliqué un peu pourquoi il en était ainsi, et les raisons sont plutôt futiles, comme le passage obligé par le Cabinet. Il est possible que les choses puissent s'arranger très rapidement si nous arrivons à faire pression au bon endroit et à sensibiliser les bonnes personnes.

Le président : C'est une obligation. Merci de nous proposer vos services. Je peux vous assurer que nous n'allons pas hésiter à nous en prévaloir. Il est notamment possible que nous vous confrontions à quelques-uns de nos témoins dans certains cas.

M. Lourie : Ce serait un plaisir pour nous.

Le sénateur Angus : Vous pouvez consulter facilement les transcriptions de nos délibérations sur Internet. Si nous faisons fausse route, vous pourrez nous en aviser car nous ne voudrions surtout pas perdre notre temps en débats inutiles.

Mme Tilman : Pour une petite organisation comme la nôtre, c'est un honneur d'avoir cette opportunité.

Le président : Vous nous seriez d'un grand secours si vous pouviez prendre le temps de lire les transcriptions de nos séances lorsque nous recevons des témoins. Si vous constatez que nous nous faisons berner ou que nous sommes mal renseignés, faites-nous le savoir et indiquez-nous ce que vous croyez être le droit chemin. Cela nous serait très utile.

Mme Tilman : Est-il possible que votre greffière nous avise à l'avance? Nous sommes ensevelis sous les courriels. Pourrait-elle nous informer de la tenue de ces audiences et des sujets qui y seront discutés de telle sorte que nous prenions connaissance des transcriptions?

Le président : Nous recevons des représentants de Santé Canada et d'Environnement Canada le mardi 17 octobre. Nous les avons invités; ils n'ont pas encore confirmé leur présence. C'est toutefois ce qui est prévu.

Mme Tilman : C'est le genre d'indications que nous aimerions avoir.

Le président : Nous vous tiendrons au courant.

Le sénateur Angus : Qu'advient-il de ce repas avec le ministre Lunn? Vous vous souviendrez qu'il m'est revenu à ce sujet de façon détournée. Je pourrais vous dire qu'il s'agit en fait d'un membre du comité de notre parti qui vient de Vancouver qui m'a dit quelque chose du genre : « Eh bien, Gary a suivi ma suggestion et a invité le comité, mais seulement deux personnes ont accepté. »

Le président : Trois, en fait.

Le sénateur Angus : Vous savez de quoi je parle. Le préavis était court et nous ne connaissions pas les motifs de l'invitation. On constate maintenant qu'il souhaitait une rencontre informelle avec nous pour nous donner un aperçu du plan d'action du gouvernement. Nous nous retrouvons ce matin avec de bonnes munitions. C'est prévu pour le 18 octobre, n'est-ce pas?

The Clerk of the Committee: They have not contacted me. I sent the cancellation with the new date, but it has not been through my office. I only receive a message saying, "This is when it is happening."

Keli Hogan, Clerk of the Committee: That was the date they postponed it to, but I do not know who is coordinating it. They only gave me the dates. I can follow up with them.

The Chairman: Should we pursue that?

Senator Angus: Absolutely, because it is the members of this committee he is inviting.

The Chairman: Why does he not invite us then?

Senator Angus: He thinks he has.

The Chairman: We will check that out.

Ms. Tilman: I was at another meeting yesterday, and one of the electrical industry people said, "Our members had a meeting and wondered why Ms. Tilman was at the Senate over mercury." Maybe they are paying attention. I thought, why would I not be here, because they know Mr. Lourie and I have been through these struggles for seven or eight years with them, and they know the positions. They may be interested, and you may have industry coming to you.

Senator Angus: The headlines now are all about pollution. Environmental issues have gone rapidly from nowhere to the top of this government's agenda. We should exploit that, because it is on the top of the agenda, and it will be front and centre. We are waiting with bated breath to see what the plan was. We think we have an idea, but it could be wrong. Now is the chance. There is a window. The Prime Minister and his people are focused. The why does not matter, but the reality is they are focused and they are really doing it, and that makes our committee more relevant at this time.

The Chairman: It does. We must regrettably adjourn now. Thank you very much.

The committee adjourned.

La greffière du comité : Ils n'ont pas communiqué avec moi. J'ai transmis l'annulation avec la nouvelle date, mais je n'ai encore rien reçu. J'ai seulement eu droit à un message indiquant que c'est à ce moment-là que les choses se passeraient.

Keli Hogan, greffière du comité : C'est la date à laquelle ils ont reporté la rencontre, mais je ne sais pas qui assure la coordination. Ils m'ont seulement indiqué la date. Je vous tiendrai au courant.

Le président : Devrions-nous donner suite à cette démarche?

Le sénateur Angus : Certainement, car il invite des membres du comité.

Le président : Pourquoi ne nous invite-t-il pas directement alors?

Le sénateur Angus : C'est ce qu'il croit avoir fait.

Le président : Nous allons vérifier tout cela.

Mme Tilman : J'ai participé à une autre réunion hier et l'un des représentants de l'industrie de l'électricité a indiqué que certains des membres de son groupe s'étaient réunis et interrogés sur les raisons de ma présence au Sénat pour discuter de la question du mercure. Il est donc possible qu'on porte attention à nos actions. Je me suis dit que j'étais tout à fait justifiée de me retrouver ici parce que, comme chacun le sait, M. Lourie et moi-même avons été au cœur de ces débats depuis sept ou huit ans maintenant et nos positions sont bien connues. Il est donc possible que des gens de l'industrie s'adressent à vous.

Le sénateur Angus : De nos jours, on parle sans cesse de pollution dans les manchettes. Les questions environnementales sont passées rapidement du dessous de la pile au sommet des priorités de ce gouvernement. Nous devrions tirer partie de la situation parce que ce dossier est au cœur des préoccupations gouvernementales. Nous attendons en retenant notre souffle pour connaître la teneur du plan. Nous croyons avoir une idée, mais peut-être faisons-nous fausse route. Le moment est bien choisi. De belles possibilités s'offrent à nous. Le premier ministre et ses collaborateurs s'intéressent de près à ce dossier. Peu importe les raisons qui les motivent, cette question est au cœur de leur priorité et ils vont vraiment aller de l'avant, ce qui rehausse d'autant l'importance de notre comité à ce moment-ci.

Le président : Tout à fait. Nous devons malheureusement interrompre nos travaux pour l'instant. Merci beaucoup.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, October 3, 2006

Office of the Auditor General of Canada:

Johanne Gélinas, Commissioner of the Environment and
Sustainable Development;

Neil Maxwell, Principal;

Richard Arseneault, Principal;

David McBain, Director;

Kim Leach, Director.

Thursday, October 5, 2006

Ivey Foundation:

Bruce Lourie, President.

Canadian Environmental Network:

Anna Tilman, Co-Chair, Toxics Caucus.

Sierra Legal Defence Fund:

Elaine MacDonald, Staff Scientist.

TÉMOINS

Le mardi 3 octobre 2006

Bureau du vérificateur général du Canada :

Johanne Gélinas, commissaire à l'environnement et au
développement durable;

Neil Maxwell, directeur principal;

Richard Arseneault, directeur principal;

David McBain, directeur;

Kim Leach, directrice.

Le jeudi 5 octobre 2006

Fondation Ivey :

Bruce Lourie, président.

Réseau canadien de l'environnement :

Anna Tilman, coprésidente, Caucus toxiques.

Sierra Legal Defence Fund :

Elaine MacDonald, analyste scientifique.



A1
C27
E55



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

**Energy, the
Environment and
Natural Resources**

**Énergie, de
l'environnement et des
ressources naturelles**

Chair:

The Honourable TOMMY BANKS

Président :

L'honorable TOMMY BANKS

Tuesday, June 20, 2006
Thursday, June 22, 2006 (in camera)

Le mardi 20 juin 2006
Le jeudi 22 juin 2006 (à huis clos)

Issue No. 5

Fascicule n° 5

Seventh and eighth meetings on:

Review of the Canadian Environmental Protection Act
(1999, c.33) pursuant to Section 343(1) of the said act

Septième et huitième réunions concernant :

L'examen de la Loi canadienne sur la protection de
l'environnement (1999, chap.33) conformément à
l'article 343(1) de ladite loi

INCLUDING:

THE SECOND REPORT OF THE COMMITTEE
(Budget on Special Study 2006-07)

Y COMPRIS :

LE DEUXIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Le budget sur l'étude spéciale 2006-07)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT AND
NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Adams	Kenny
Angus	Lavigne
Carney, P.C.	* LeBreton, P.C.
Fox, P.C.	(or Comeau)
* Hays	Sibbeston
(or Fraser)	Spivak
Hervieux-Payette, P.C.	Tardif

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Cochrane substituted for that of the Honourable Segal (*June 16, 2006*).

The name of the Honourable Senator Eyton substituted for that of the Honourable Angus (*June 19, 2006*).

The name of the Honourable Senator Angus substituted for that of the Honourable Eyton (*June 19, 2006*).

The name of the Honourable Senator Hubley substituted for that of the Honourable Sibbeston (*June 20, 2006*).

The name of the Honourable Senator Dawson substituted for that of the Honourable Tardif (*June 21, 2006*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Adams (*June 21, 2006*).

The name of the Honourable Senator Sibbeston substituted for that of the Honourable Hubley (*June 21, 2006*).

The name of the Honourable Senator Tardif substituted for that of the Honourable Dawson (*June 22, 2006*).

The name of the Honourable Senator Adams substituted for that of the Honourable Peterson (*June 22, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT ET
DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane

et

Les honorables sénateurs :

Adams	Kenny
Angus	Lavigne
Carney, C.P.	* LeBreton, C.P.
Fox, C.P.	(ou Comeau)
* Hays	Sibbeston
(ou Fraser)	Spivak
Hervieux-Payette, C.P.	Tardif

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Cochrane substitué à celui de l'honorable sénateur Segal (*le 16 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Eyton à celui de l'honorable sénateur Angus (*le 19 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Angus à celui de l'honorable sénateur Eyton (*le 19 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Hubley à celui de l'honorable sénateur Sibbeston (*le 20 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Dawson à celui de l'honorable sénateur Tardif (*le 21 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson à celui de l'honorable sénateur Adams (*le 21 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Sibbeston à celui de l'honorable sénateur Hubley (*le 21 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Tardif à celui de l'honorable sénateur Dawson (*le 22 juin 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Adams à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 22 juin 2006*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 20, 2006
(10)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 9, Victoria Building, at 6:23 p.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Banks, Cochrane, Hubley, Spivak and Tardif (6).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier and Kristen Douglas.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the *Canadian Environmental Protection Act* (1999, c.33) pursuant to Section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see Proceedings of the Committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

As an individual:

The Honourable Charles Caccia, P.C.

Environment Canada:

Nadine Levin, Senior Policy Specialist, Head, Regulations and Strategies Section, Enforcement Services Directorate.

The Chair made an opening statement.

The Honourable Charles Caccia, P.C., made a presentation and answered questions.

Ms. Levin answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 8:35 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, June 22, 2006
(11)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in camera in room 257, East Block, at 8:40 a.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Cochrane, Dawson, Fox, P.C., Peterson and Spivak (6).

Other senator present: The Honourable Senator Gustafson (1).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 20 juin 2006
(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 18 h 23, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : les honorables sénateurs Angus, Banks, Cochrane, Hubley, Spivak et Tardif (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier et Kristen Douglas.

Aussi présents : les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap.33) aux termes du paragraphe 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

L'honorable Charles Caccia, C.P.

Environnement Canada :

Nadine Levin, spécialiste principale en politiques, chef, Section des règlements et stratégies, Direction des services de l'application de la loi.

Le président fait une déclaration d'ouverture.

L'honorable Charles Caccia, C.P., fait un exposé puis répond aux questions.

Mme Levin répond aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 20 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 22 juin 2006
(11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à huis clos, à 8 h 40, dans la salle 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Cochrane, Dawson, Fox, C.P., Peterson et Spivak (6).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Gustafson (1).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier and Kristen Douglas.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the *Canadian Environmental Protection Act* (1999, c.33) pursuant to Section 343(1) of the said act. (*For complete text cf Order cf Reference, see Proceedings cf the Committee, Issue No. 2.*)

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded to consider a draft agenda.

A discussion of issues related to the review of the Canadian Environmental Protection Act followed.

The Honourable Senator Cochrane moved that the proposed draft work plan be adopted.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 9:40 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier et Kristen Douglas.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap.33) aux termes du paragraphe 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine une ébauche de programme.

Il s'ensuit une discussion portant sur des questions liées à l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement.

L'honorable sénateur Cochrane propose l'adoption de l'ébauche de plan de travail proposée.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 9 h 40, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk cf the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, June 22, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources has the honour to present its

SECOND REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday, April 27, 2006, to undertake a review and report on the *Canadian Environmental Protection Act* (1999, c.33) pursuant to Section 343(1) of the said Act, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary, for the purpose of such study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le président,

TOMMY BANKS

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 22 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 27 avril 2006 à étudier, afin d'en faire rapport, sur la *Loi canadienne sur la protection de l'environnement* (1999, chap.33) conformément à l'article 343(1) de ladite Loi, demande respectueusement que le comité soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire aux fins de ses travaux.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT AND
NATURAL RESOURCES**

SPECIAL STUDY

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2007**

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday,
April 27, 2006:

The Honourable Senator Comeau moved, seconded by
the Honourable Senator Forrestall:

That the Standing Senate Committee on Energy, the
Environment, and Natural Resources be authorized to
undertake a review of the Canadian Environmental
Protection Act (1999, c.33) pursuant to Section 343(1) of
the said act; and

That the committee submit its final report no later than
October 2, 2006.

The question being put on the motion, it was adopted.

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT ET
DES RESSOURCES NATURELLES**

ÉTUDE SPÉCIALE

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2007**

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi le 27 avril 2006 :

L'honorable sénateur Comeau, appuyé par l'honorable
sénateur Forrestall,

Que le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de
l'environnement et des ressources naturelles soit autorisé à
entreprendre l'examen de la Loi canadienne sur la
protection de l'environnement (1999, chap.33)
conformément à l'article 343(1) de ladite loi;

Que le Comité présente son rapport final au plus tard
le 2 octobre 2006.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 24,000
Transportation and Communications	0
All Other Expenditures	<u>2,000</u>
TOTAL	\$ 26,000

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources on Thursday, May 18, 2006.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	24 000 \$
Transports et communications	0
Autres dépenses	<u>2 000</u>
TOTAL	26 000 \$

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles le jeudi 18 mai 2006.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date	The Honourable Tommy Banks Chair, Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources
------	---

Date	L'honorable Tommy Banks Président du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles
------	---

Date	The Honourable George J. Furey Chair, Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration
------	--

Date	L'honorable George J. Furey Président du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration
------	---

STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT AND NATURAL RESOURCES

SPECIAL STUDY

EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2007

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

1. Professional Services (0401)

Research Assistant (20 days at \$500) \$ 10,000

2. Meals (0415)

Working meals (35 meals at \$400 each) 14,000

Total — Professional and other services \$ **24,000**

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

Total — Transport and Communications \$ **0**

ALL OTHER EXPENDITURES

1. Purchase of books and periodicals (0702) \$ 1,000

2. Miscellaneous (0799) 1,000

Total — All Other Expenditures \$ **2,000**

GRAND TOTAL \$ **26,000**

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director of Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT ET DES RESSOURCES NATURELLES**

ÉTUDE SPÉCIALE

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2007**

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

1. Services professionnels (0401)

Assistant de recherche (500 \$ x 20 jours) 10 000 \$

2. Repas (0415)

Repas de travail (35 à 400 \$ chacun) 14 000

Total — Services professionnels et autres 24 000 \$

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

Total — Transports et communications 0 \$

AUTRES DÉPENSES

1. Achat de livres et périodiques (0702) 1 000 \$

2. Dépenses diverses (0799) 1 000

Total — Autres dépenses 2 000 \$

GRAND TOTAL 26 000 \$

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice des Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, June 22, 2006

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2007 for the purpose of its Special Study on a review of the Canadian Environment Protection Act, as authorized by the Senate on Thursday, April 27, 2006. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 24,000
Transportation and Communications	0
Other Expenditures	<u>2,000</u>
Total	\$ 26,000

Respectfully submitted,

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 22 mai 2006

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2007 aux fins de leur Étude spéciale sur l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 27 avril 2006. Ledit budget se lit comme suit:

Services professionnels et autres	24 000 \$
Transports et communications	0
Autres dépenses	<u>2 000</u>
Total	26 000 \$

Respectueusement soumis,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 20, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 6:23 p.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c.33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: This meeting of the Standing Senate Committee on Energy, Environment and Natural Resources is to continue part of our initial study, which will conclude today, I hope, by this meeting, in asking witnesses to come before us to assist us in determining how we will approach our mandated study of the Canadian Environmental Protection Act.

This afternoon we have with us Senator Tardif from Alberta, Senator Hubley of Prince Edward Island, the deputy chair of the committee, Senator Cochrane, who is from Newfoundland and Labrador, Senator Spivak of Manitoba and Senator Angus from Montreal.

Our guests this afternoon are the Honourable Charles Caccia, who had a great deal to do with the Canadian Environmental Protection Act, CEPA, in its first iterations, and Nadine Levin, who is the senior policy specialist and the head of regulations in the strategies section of the enforcement services sector of Environment Canada.

Mr. Caccia, I believe you have a statement.

Hon. Charles Caccia, P.C., as an individual: Thank you, Mr. Chairman and honourable senators, for this unique opportunity to appear before you and to provide some thoughts on this rather complex piece of legislation. As a former unwashed member of the other place, I find it a bit awe-inspiring to appear before a body consisting of members of the chamber of sober second thought. Sober second thought was not something that those of us in the House of Commons were not particularly famous for. Therefore, I will proceed in the full knowledge that my observations are not necessarily rooted in profound sober second thought, but they are rooted mostly in the direct and sometimes stark experience of day-to-day political life.

I will briefly touch upon why we have CEPA, followed by something under the general title of, "Who is the enemy," followed by thoughts about sound science, what Canadians want, and a few reflections on the burden of proof. Then I will conclude as quickly as I can with where to go from here.

With respect to CEPA, it is clear from its title and content that it is intended to protect human health, prevent pollution, use the precautionary principle and act in the public interest. It is one of the rare pieces of legislation where two ministers are responsible for it.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 20 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 18 h 23 pour examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap.33) conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Cette réunion du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles vise à continuer en partie notre étude initiale, que nous allons terminer aujourd'hui, je l'espère, en demandant aux témoins de comparaître devant nous pour nous aider à déterminer comment nous allons aborder notre étude obligatoire de Loi canadienne sur la protection de l'environnement.

Cet après-midi, sont présents le sénateur Tardif de l'Alberta, le sénateur Hubley de l'Île-du-Prince-Édouard, vice-président du comité, le sénateur Cochrane de Terre-Neuve-et-Labrador, le sénateur Spivak du Manitoba et le sénateur Angus de Montréal.

Nous recevons cet après-midi l'honorable Charles Caccia, qui a beaucoup travaillé à l'adoption de Loi canadienne sur la protection de l'environnement, la LCPE, sous sa première forme, et Nadine Levin, spécialiste principale en politiques et chef de la Section des règlements et des stratégies de la Direction des services de l'application de la loi à Environnement Canada.

Monsieur Caccia, je crois que vous avez préparé un exposé.

L'honorable Charles Caccia, C.P., à titre personnel : Je vous remercie, monsieur le président et mesdames et messieurs les sénateurs, de cette chance unique de comparaître devant vous et de vous faire part de quelques réflexions sur cette loi plutôt complexe. En tant qu'ancien député indigne de l'autre chambre, je trouve un peu intimidant de comparaître devant une assemblée constituée de représentants de la chambre du second examen objectif. Nous qui siégeons à la Chambre des communes n'étions pas particulièrement réputés pour la qualité de notre second examen objectif. Par conséquent, je vais m'exprimer en sachant très bien que mes observations ne procèdent pas nécessairement d'un second examen objectif profond, mais plutôt de l'expérience directe et parfois obscure de la vie politique quotidienne.

Je vais brièvement expliquer la raison d'être de la LCPE puis passer à la partie que j'ai intitulée « Qui est l'ennemi? ». Je vais ensuite parler de la notion de données scientifiques objectives, de ce que veulent les Canadiens et du fardeau de la preuve. Enfin, je vais conclure le plus rapidement possible sur la voie à suivre à partir de là.

Au sujet de la LCPE, son titre et son contenu indiquent clairement qu'elle vise à protéger la santé humaine, à prévenir la pollution, à appliquer le principe de précaution et à agir dans l'intérêt public. C'est une des rares lois dont l'application relève de deux ministres.

Conceptually, the legislation deals with what happens in the environment as the place where human health can be protected or be put in danger as a result of human activities. Despite the existence of this legislation, pollution, particularly in the air, has increased over the years as we can detect frequently in smog-dominated days.

As you may have already heard from other witnesses, many dangerous substances have not yet been listed. To summarize it, CEPA, unfortunately, is not a success story, but it can be, which brings me to analyze the question of why, and who is the enemy. What is the obstacle to success?

We are all familiar with Pogo's expression, "We finally met the enemy and it was us," as a societal observation.

In geographic terms, in Europe, the corporate sector contributes to and cooperates in the development of pollution-prevention legislation. Unfortunately, that is not the case in Canada. Sectoral interests, in particular, the chemical industry and the mining industry, are strong and their lobbies powerful. They are active on two fronts: visibly before committee by advancing the notion that actions should be watered down or modified; that "voluntary" be considered preferable to "mandatory"; that certain words such "toxic" be deleted, as you well know; that certain proposed amendments be defeated, particularly at the report stage, as was the case some eight years ago in the House of Commons; and also by influencing departments with the notion that there is such a thing as "sound science," something I will mention later.

There is also the invisible activity by way of correspondence to the minister or to the Prime Minister, threatening that certain investments will be suspended, jobs will be lost and plants will be closed. That activity happened during the course of the last review and with results: for instance, the threat by Alcan not to proceed with a proposed Magnolia plant and a letter written by the Alcan president at that time to the then Prime Minister.

Another enemy well hidden behind the scenes is the Department of Industry. Through cabinet or the Privy Council Office, the department manages to obtain approval of certain amendments at report stage, as was the case with CEPA 1999, with negative impact on the workability of CEPA. All the good work done at the committee level was simply wiped out by industry and by lobbyists working through that department.

I bring to your attention an initial paper that was produced some 10 years ago by Environment Canada entitled, *Federal House in Order*.

This document is valued today for most of the observations and comments contained in that report, and it may be desirable for this committee to request an assessment of that nature from the department itself.

In broader terms, going back to Pogo, as a society, we tend to react and cure rather than to anticipate and prevent. We also tend to look at the short term rather than the long term. CEPA's lack

Au niveau conceptuel, elle porte sur ce qui arrive dans l'environnement, le lieu où l'activité humaine peut soit protéger la santé soit la compromettre. En dépit de la LCPE, la pollution — particulièrement la pollution atmosphérique — a progressé au fil des ans, comme on peut le constater fréquemment les jours de smog.

Comme d'autres témoins vous l'ont peut-être déjà dit, beaucoup de substances dangereuses ne sont pas encore répertoriées. En résumé, la LCPE n'est malheureusement pas une réussite, mais elle pourrait l'être, ce qui me pousse à analyser pourquoi et qui est l'ennemi. Quels sont les obstacles au succès?

Nous connaissons tous l'observation de Pogo sur la société, « nous sommes notre pire ennemi ».

En Europe, l'entreprise participe à l'élaboration des lois sur la prévention de la pollution. Ce n'est malheureusement pas le cas au Canada. Les intérêts sectoriels — comme l'industrie chimique, l'industrie minière — sont très forts et leurs groupes de pression puissants. Ils sont très actifs sur deux fronts : de manière visible, quand ils comparaissent devant les comités; quand ils proposent que des mesures soient atténuées ou modifiées; quand ils affirment qu'il vaut mieux des mesures volontaires plutôt que des mesures contraignantes; quand ils réclament la suppression de certains termes comme le mot « toxique », vous le savez bien; quand ils recommandent que certaines modifications envisagées soient rejetées, particulièrement à l'étape du rapport, comme c'est arrivé à la Chambre des communes il y a huit ans et quand ils influent sur les ministères en faisant valoir des données scientifiques qu'ils disent « objectives ». Nous y reviendrons.

De manière invisible, par la voie de lettres au ministre ou au premier ministre dans lesquelles ils préviennent que certains investissements seront remis, des emplois perdus, des usines fermées. C'est ce qui s'est passé lors du dernier examen et cela a porté. On pense notamment à la menace de l'Alcan de ne pas ouvrir son usine Magnolia et à la lettre que le président de l'Alcan de l'époque a écrite au premier ministre d'alors.

Il y a un autre ennemi, bien dissimulé, et c'est le ministère de l'Industrie. Par le biais du Cabinet ou du Bureau du Conseil privé, le ministère réussit à faire adopter certaines modifications à l'étape du rapport, comme il l'a fait pour la LCPE en 1999, ce qui a nuit considérablement à l'application de la LCPE. Tout le bon travail effectué au niveau du comité a été réduit à néant par Industrie Canada et les groupes de pression qui agissent par le truchement de ce ministère.

Je porte à votre attention un document d'origine qui a été produit il y a environ dix ans par Environnement Canada et qui s'intitulait *l'Initiative fédérale Prêchée par l'exemple*.

Ce document est estimé aujourd'hui pour la plupart des observations qu'il contient et il pourrait être souhaitable que ce comité réclame une évaluation de cette nature du ministère lui-même.

De manière plus générale, pour revenir à Pogo, nous avons tendance, en tant que société, à réagir et à guérir au lieu de prévoir et de prévenir. Nous fonctionnons à court terme plutôt qu'à long

of success so far reflects these propensities. It is weak on anticipating and preventing, and also not very strong on reacting and curing.

The question is: Can this situation be corrected? Of course it can, if there is political will and if the goals of Industry Canada do not take precedence over environmental goals. This situation, in turn, requires a shift in PCO's conceptual thinking, which, at present, treats the concept of sustainable development as an add-on, an interesting intellectual exercise rather than a concept that ought to be at the centre of the political policy-making process.

This point brings me to pause and dwell on the term, "sound science," because I find the term disturbing as it has emerged in recent years. Sound science is a term that business and departments such as Environment Canada love very much. The question is: What does it really mean? Does it mean there are two types of science: since when, and where? Science, as we all know, is in constant evolution. A scientist can propose a theory. The theory is subjected to peer review. When accepted, it becomes science, part of the scientific body of knowledge, and when it is rejected, it is not science, just a theory.

There is no such thing as sound science. Of course, there are paid scientists. They are available to interest groups who want to convince you, for instance, that lead in gasoline is not harmful to human health. Canadian refineries, for instance, hired a scientist when trying to stop the federal government in the early 1980s from removing lead from gasoline. Also, in the climate change debate, there are scientists today who have a theory that climate change is caused by cosmic rays. From the perspective of the petroleum association, this theory could be described as sound science.

While the smoking gun is not visible, there is enough evidence for the global community, by and large, to proceed with the Kyoto Protocol, basing its political judgment on the science, not on sound science produced and peer reviewed so far. Today, unfortunately, there are federal departments echoing the notion that there is such a thing as sound science.

You may have asked witnesses what, in their view, Canadians, by and large, want from this legislation. That difficult question is hard to answer. Most likely, Canadians want to have their health protected by preventing pollution rather than having poorly controlled pollution. From your perspective as representatives of the public, you may want to interpret the public interest in terms of prevention so as to reduce the number of hospital admissions, for instance, due to respiratory conditions and other medical conditions. The goal of prevention led to the adoption of the idea

terme. Les insuffisances de la LCPE jusqu'à maintenant reflètent cette propension : elle est très faible sur le plan de la prévision et de la prévention et pas beaucoup plus forte sur le plan de la réaction et de la correction.

Peut-on y remédier? Bien sûr, à la condition qu'il y ait une volonté politique de le faire et que les objectifs d'Industrie Canada ne l'emportent pas sur les objectifs en matière de protection de l'environnement. Cela exige une transformation des priorités du BCP pour qui, pour le moment, la notion de développement durable est accessoire et non au centre du processus décisionnel.

Cet argument m'amène à m'arrêter et à réfléchir à l'objectivité des données scientifiques, parce que je trouve le qualificatif « objectif » dérangeant depuis qu'il a émergé, il y a quelques années. Les entreprises, les ministères comme Environnement Canada et d'autres chérissent cette notion. Quel en est le véritable sens? Faut-il comprendre qu'il existe deux types de données scientifiques? Depuis quand et où? Comme nous le savons tous, la science est en constante évolution. Un scientifique peut proposer une théorie qui est ensuite soumise à l'examen des pairs. Une fois acceptée, elle devient scientifique et s'ajoute à l'ensemble du corpus scientifique. Lorsqu'elle est rejetée, elle ne relève pas de la science et demeure une simple théorie.

L'« objectivité » scientifique n'a rien à voir là-dedans. Il y a aussi des scientifiques rémunérés qui peuvent se mettre au service de groupes d'intérêt désireux, par exemple, de vous convaincre que l'essence est sans danger pour la santé. Les raffineries canadiennes ont embauché un scientifique lorsqu'elles ont essayé d'empêcher le gouvernement fédéral d'interdire l'essence au plomb au début des années 80. De même, dans les débats sur le changement climatique, il y a aujourd'hui des scientifiques qui cherchent à nous vendre leur théorie selon laquelle le changement climatique est causé par les rayons cosmiques. Du point de vue de l'Association des producteurs pétroliers, une telle théorie pourrait être qualifiée d'« objectivement » scientifique.

Même s'il n'existe pas de preuves irréfutables, il y a actuellement suffisamment d'indices pour que l'ensemble de la communauté internationale se mobilise en faveur du Protocole de Kyoto, en appuyant son jugement politique sur des données scientifiques produites et vérifiées par des pairs et non sur des données scientifiques prétendument « objectives ». De nos jours, malheureusement, certains ministères fédéraux adhèrent eux aussi à l'idée que l'« objectivité » scientifique existe...

Vous demandez sans doute aux témoins ce que les Canadiens en général veulent de cette loi à leur avis. Difficile à dire, mais il est fort probable qu'ils préfèrent que leur santé soit protégée grâce à des programmes de prévention de la pollution plutôt que par le biais de mesures antipollution dont l'efficacité laisse à désirer. De votre point de vue, en tant que représentants du public, peut-être interprétez-vous l'intérêt public en matière de prévention comme étant la mise en œuvre de moyens pour réduire le nombre d'hospitalisations attribuables à des maladies

of “zero tolerance” in the 1974 Great Lakes Water Quality Agreement.

Those people who were around in the 1980s when we wrestled with acid rain caused by sulphur dioxide emissions from smelters remember the high cost incurred in subsidizing certain companies with public money for the installation of scrubbers. Some said we should wait for the Americans, that we cannot do it alone. Some said that Canadian industry will lose its competitive edge if forced to adopt environmentally friendly national plans, or friendly technology. Others said we will lose jobs, and so forth.

All these objections proved to be false. Latent or visible, there is always strong public support, I submit to you, for any action that succeeds in preventing pollution and without waiting for the smoking gun, because it is about public health. Protecting public health is the ultimate and lasting public desire and the expectation, I believe, for parliamentarians.

On the burden of proof, which is an important concept incorporated in the legislation and about which volumes have been written and submissions have been made to your committee, you now have a golden opportunity to make a contribution. It seems clear to me that whoever operates with, or introduces, a substance, new or old, ought to carry the burden of proving that such substance is not harmful to public health, in no uncertain terms. In the absence of certainty, the public interest should take precedence over the sectoral interest, and not the reverse. This policy decision is of large consequence, of course: one worthy of the senators’ scrutiny and far-sightedness.

Yet, even in the case where there is ample evidence of harm to human health — as in the case of lead, mercury, or asbestos — these substances still are not covered by CEPA. In the case of lead, countries such as Denmark and the Netherlands have banned it in every shape or form a long time ago. The same is true with asbestos and mercury. If tobacco smoke were a substance, it would still be the object of CEPA risk assessments. I am certain of that.

Now, we come to what could be perhaps the final stretch. I want to review one of the papers, if time permits. As to where to go from here, I can make only the following suggestions. There are many paths before you to choose from, and the path you choose will depend on the depth you want to reach to provide advice to the government.

If you decide to adopt the public interest and pursue the goal of public health — remembering that one minister sponsoring this legislation is the Minister of Health — then you may want to know exactly what happened at report stage when CEPA went through Parliament last time. You may want to have a report. You may want to examine each government amendment that was

respiratoires et à d’autres troubles médicaux. C’est l’objectif global de prévention qui a mené à l’adoption du degré de « tolérance zéro » dans l’Accord de 1974 relatif à la qualité de l’eau des Grands Lacs.

Ceux qui étaient là dans les années 80 lorsque nous nous débattions avec le problème des pluies acides causées par les émissions de dioxyde de soufre provenant des fonderies se rappelleront sûrement que les subventions qu’il avait fallu consentir à certaines entreprises pour financer l’installation d’« épurateurs-laveurs » avaient coûté très cher au Trésor public. Certains disaient que nous devions attendre les Américains parce que nous ne pouvions pas agir seuls. D’autres affirmaient que les entreprises canadiennes perdraient leur avantage concurrentiel si elles étaient forcées d’adopter les technologies sans danger pour l’environnement! D’autres encore craignaient des pertes d’emploi ou le refus des provinces d’adhérer à un plan national.

Toutes ces objections étaient sans fondement. Qu’il soit latent ou manifeste, il y a bel et bien de la part du public un solide appui à l’égard de toute mesure capable de prévenir la pollution, et nul besoin d’attendre d’avoir des preuves irréfutables pour agir. Parce que c’est la santé publique qui est en jeu. C’est là l’ultime et profond désir de la population et c’est ce que souhaitent les parlementaires à mon avis.

Concernant le fardeau de la preuve, un concept important intégré à la loi et sur lequel on a rédigé des volumes et fait des observations à votre comité, vous avez maintenant une occasion en or de participer au débat. Il est clair, me semble-t-il que toute personne qui utilise une substance, que celle-ci soit nouvelle ou connue, doit prouver que cette substance n’est pas nocive pour la santé publique, de quelque manière que ce soit. En l’absence de certitude, l’intérêt du public devrait primer sur celui de l’industrie, et non l’inverse. Il s’agit d’une décision stratégique de grande portée qu’il vaut la peine que les sénateurs examinent.

Cependant, même lorsqu’il est amplement évident que la substance en question est nocive pour la santé, comme le plomb, le mercure ou l’amiante, elle n’est toujours pas visée par la Loi. Dans le cas du plomb, il y a belle lurette que des pays comme le Danemark et les Pays-Bas l’ont interdite sous toutes ses formes. Il en va de même de l’amiante et du mercure, et si la fumée du tabac était une substance, elle ferait toujours l’objet d’une évaluation des risques. J’en suis certain.

Nous en arrivons maintenant à ce qui sera peut-être le sprint final. J’aimerais examiner un document, si le temps le permet. En réponse à la question « où allons-nous? », je ne peux faire que les propositions suivantes. On peut emprunter de nombreuses voies, selon le niveau de profondeur que l’on veut atteindre afin de pouvoir prodiguer des conseils au gouvernement.

Si l’on décide d’adopter le point de vue du bien et de la santé publiques (n’oubliez pas que l’un des parrains de ce projet de loi est le ministre de la Santé) on voudra peut-être savoir ce qui s’est produit exactement à l’étape du rapport la dernière fois que la loi a été adoptée, obtenir un rapport examinant chaque modification du gouvernement qui a été adopté à l’étape du rapport à la

adopted at report stage in the House of Commons. You may want to know the effect of such amendments on the implementation of the legislation. These last-minute amendments made CEPA what it is today; namely, a rather ineffective tool.

You may also want to request that Environment Canada prepare some issue papers. There are a number of possibilities, and a tremendous number of issue papers are required to make some sense of the report prepared for you by Environment Canada. The issue papers worked well in the past. They were extremely well done and helpful to us. They can be helpful again to provide an in-depth understanding as to whether, for instance, the precautionary principle as defined in the preamble of the act is adequate and operative in the body of the legislation, and used in the practical application of the legislation. You also may want to find out whether the definition of “virtual elimination” is strong enough in controlling quantities and concentrations and how section 65 has been used.

You may want to know whether the Minister of Health is given adequate powers, whether the pollution prevention provisions are strong enough, whether the biotechnology safety net is strong enough, or why the Minister of Health, as a co-sponsor of this legislation, is traditionally so absent from the CEPA process. We tried to find this information and we got nowhere. You may want to inquire whether, for instance, the enforcement of CEPA is adequate and sufficiently funded, et cetera.

In his book entitled, *Unnatural Law, Rethinking Canadian Environmental Law and Policy*, David Boyd writes on page 330:

CEPA 1999 and Nova Scotia's Environment Act embrace pollution prevention as a purpose although their specific provisions in this regard are weak....Stronger laws and policies, in the form of either incentives or regulations, are necessary to make pollution prevention a more widespread practice in Canada. Like Sweden, Canada should be eliminating the production and use of toxic substances that cause cancer, accumulate in food chains, disrupt hormonal systems, or do not break down in nature. Laws governing chemicals, such as CEPA 1999 and the Pest Control Products Act, should be amended to incorporate the substitution principle, so that harmful products must be phased out when safer alternatives become available. Canada's NPRI, which measures industrial pollution, could serve as the baseline for new incentives or regulations that require decreases in toxic releases over a prescribed period of time.

The Chairman: Mr. Caccia, what does NPRI mean?

Mr. Caccia: It means National Pollutant Release Inventory. It is an inventory of pollutants. I believe it started around 1994.

Chambre des communes et connaître l'incidence de ces modifications sur la mise en vigueur de la loi. Ce sont des modifications de dernière minute qui ont rendu la loi plutôt inefficace.

On voudra peut-être aussi demander à Environnement Canada de préparer des synthèses des questions de fond. Il y a diverses possibilités et il faudra beaucoup de synthèses des questions de fond pour donner un sens au rapport préparé pour vous par Environnement Canada. Le ministère l'a fait par le passé, très efficacement, et peut le faire de nouveau, pour nous permettre de comprendre effectivement si le principe de précaution, défini dans le préambule de la Loi, par exemple, convient et est exécutoire dans le corps de cette loi; si la définition d'« élimination de fait » est assez forte pour s'appliquer au contrôle des quantités et des concentrations et comment l'article 65 est utilisé.

On voudrait peut-être savoir si le ministre de la Santé s'est vu octroyer des pouvoirs adéquats; si les dispositions de prévention de la pollution sont assez musclées, si le filet de sécurité biotechnologique est assez résistant, pourquoi le ministre de la Santé, qui a coparrainé le projet de loi, est si souvent absent du processus de la LCPE. Nous avons essayé de trouver cette information mais nous n'avons abouti à rien. On pourrait également vouloir déterminer si, par exemple, l'exécution de la loi est adéquate et assez bien financée.

Dans son ouvrage intitulé *Unnatural Law, Rethinking Canadian Environmental Law and Policy*, Davis R. Boyd écrit, à la page 300, je traduis :

La LCPE de 1999 et la Environment Act de la Nouvelle-Écosse prône la prévention de la pollution, sans toutefois comporter de dispositions fortes à cet égard [...]. Il est nécessaire d'adopter des lois et des politiques plus strictes, sous la forme de mesures incitatives ou de règlements, pour faire de la prévention de la pollution une pratique répandue au Canada. À l'instar de la Suède, le Canada devrait éliminer la production et l'utilisation de substances toxiques qui causent le cancer, qui s'accumulent dans la chaîne alimentaire, qui dérèglent les systèmes hormonaux ou qui ne se dissolvent pas dans la nature. Il faudrait modifier les lois régissant les produits chimiques, comme la LCPE de 1999 et la Loi sur les produits antiparasitaires, afin d'incorporer le principe de substitution, de sorte que les produits nocifs soient éliminés graduellement à mesure que des solutions plus sûres se présentent. L'INRP du Canada, qui mesure la pollution industrielle, pourrait servir de base pour les nouvelles mesures incitatives et les nouveaux règlements qui exigent une baisse des émanations toxiques sur une période déterminée.

Le président : Monsieur Caccia, que signifie INRP?

M. Caccia : Il s'agit de l'Inventaire national des rejets de polluants, un répertoire de polluants. Je pense qu'il a été créé autour de 1994.

To conclude, Mr. Chairman, on this rambling monologue, the hue and cry from Canadian industry representatives can be heard any time CEPA comes up for discussion. Yet, European chemical industries have to comply with stringent rules and yet manage to be successful all over the world.

The Canadian chemical industry has a strong and effective lobby. Over the years, this lobby has succeeded in weakening CEPA, and considerably so. Yet when you talk to the more progressive industry people they will tell you they do not mind strong laws, and they do not mind strong regulations, when applied to everybody — none of that voluntarism nonsense — with targets and timetables so as to be able to plan changes and improvements. What they want, understandably so, is certainty. They want rules that apply to the entire sector.

Your task it seems to me, honourable senators, is to define the public interest, look after the public interest, legislate for the long term so as to ensure environmental sustainability, improve human health, speak for those who do not have a lobby in Ottawa, and ensure that laws are anticipatory and preventive rather than reactive.

CEPA offers that opportunity. The law is about the protection of the environment, yes, but in reality the law is about our health.

The Chairman: Thank you, Mr. Caccia. Given the role you played when this legislation was first promulgated, your insight into this subject is very valuable to us.

Senators, are we agreed that we should hear from Ms. Levin and then ask both our guests to accept questions?

Hon. Senators: Agreed.

Nadine Levin, Senior Policy Specialist, Head, Regulations and Strategies Section, Enforcement Services Directorate, Environment Canada: Mr. Chairman, I am here to provide any factual information you would like. I do not have a specific presentation as I understood you would have many questions. I am here to assist the committee in acquiring any knowledge it needs in its decision of how to conduct this review.

Senator Cochrane: I would like to raise the issue of the data gap. We heard recently from Ken Ogilvie of Pollution Probe that the categorization work going on under CEPA now uses data that is 20 years old, gathered from 1984 to 1986 on production volumes of chemicals. That is not the case in the U.S. Mr. Ogilvie said the work in the U.S. shows dramatic shifts in the use and distribution of certain chemicals even in a few years' time.

Can you tell us how much money Environment Canada dedicates on an annual basis to data collection on toxic substances? Did the figure increase with the introduction of CEPA or has it remained consistent?

Pour conclure cet interminable monologue, monsieur le président, chaque fois qu'il est question de la LCPE, les représentants de l'industrie canadienne montent aux barricades. Pourtant, en Europe, les industries chimiques doivent se conformer à des règles pratiques et parviennent quand même à faire des affaires fructueuses partout dans le monde.

Au Canada, le lobby de l'industrie chimique est très fort et très efficace. Au fil des ans, il est parvenu à affaiblir la LCPE considérablement. Et pourtant, lorsqu'on parle aux gens les plus progressistes de l'industrie, ils prétendent ne pas craindre un resserrement des lois et des règlements, en autant qu'ils s'appliquent à tous — pas question de mesures volontaires —, avec des cibles et des échéances, de façon à pouvoir planifier les changements et les améliorations. Ils veulent tout naturellement de la certitude, des règles qui s'appliquent à toute l'industrie.

Votre tâche, à mon avis, honorables sénateurs, est de définir l'intérêt public, de le protéger et de faire des lois à long terme pour assurer un environnement durable et améliorer la santé humaine, de parler au nom de ceux et celles qui ne sont pas défendus par un lobby à Ottawa et de voir à ce que les lois soient anticipatives et préventives, plutôt que réactives.

La LCPE permet de le faire. Il s'agit d'une loi sur la protection de l'environnement, certes, mais en réalité, c'est une loi pour notre santé.

Le président : Merci, monsieur Caccia. Compte tenu du rôle que vous avez joué lorsque cette loi a été promulguée, votre réflexion sur ce sujet est très précieuse à nos yeux.

Sénateurs, sommes-nous d'accord pour entendre Mme Levin, puis demander à nos deux témoins de répondre à nos questions?

Des voix : D'accord.

Nadine Levin, spécialiste principale en politiques, chef, Section des règlements et stratégies, Direction des services de l'application de la loi, Environnement Canada : Monsieur le président, je suis ici pour vous donner les renseignements concrets que vous voulez. Je n'ai pas préparé d'exposé, puisque j'ai compris que vous auriez beaucoup de questions. Je suis ici pour aider le comité à approfondir ses connaissances et ainsi l'aider à prendre sa décision sur la façon d'effectuer cet examen.

Le sénateur Cochrane : J'aimerais soulever la question du manque de données. Nous avons récemment entendu Ken Ogilvie, porte-parole de Pollution Probe, nous dire que le travail de classification dans le cadre de la LCPE se fonde sur des données qui datent de 20 ans, qui ont été recueillies entre 1984 et 1986 sur les volumes de production des substances chimiques. Ce n'est pas le cas aux États-Unis. M. Ogilvie nous a dit que les études des États-Unis révélaient des changements radicaux dans l'utilisation et la distribution de certaines substances chimiques en quelques années seulement.

Pouvez-vous nous dire combien d'argent Environnement Canada consacre chaque année à la collecte de données sur les substances toxiques? Ce chiffre a-t-il augmenté depuis l'adoption de la LCPE ou est-il demeuré le même?

Ms. Levin: I prefer to prepare those kinds of figures in a written form and provide them to the committee, or have an official in the department prepare and submit them.

Most people are aware that a federal budget allocated nearly \$42.3 million to the assessment and management of toxic substances soon after CEPA 1999 was proclaimed. However, in terms of annual budget spent on assessment and data gathering, I cannot tell you that right now.

Senator Cochrane: Will you get for us, what happened before and what is happening now?

Ms. Levin: Yes, we can get that.

Senator Cochrane: I would like to know if this data is collected on an ongoing basis, who is responsible for updating it and how regularly this work is carried out.

The Chairman: Ms. Levin, will that be something that you will also send to the clerk of the committee in writing?

Ms. Levin: Yes, that kind of information better serves the committee if all the members have it in writing.

Senator Cochrane: Where does Canada stand, Mr. Caccia, internationally, when it comes to the management of toxic substances? Can you give us some best practices internationally?

Mr. Caccia: The United States Department of Agriculture, USDA, conducted studies on this. They produced a report in 2002, including a report on taxation. We do not appear to be in an outstanding position in the forefront. In a letter to the editor in *The Globe and Mail* last Friday signed by the former executive secretary of the Brundtland commission, Mr. Jim MacNeill, made the following comment:

The rest of the world has finally caught up with the decline and fall of Canada's environmental programs. Today, no international meeting passes without non-stop corridor discussion of the Canadian question: How could this happen in Canada, of all places?

In other words, we are slipping, and we have slipped badly, in terms of our international reputation.

Senator Cochrane: Are you aware of how they manage their toxic substances?

Mr. Caccia: Yes, in particular, the European Union has strong administrative legislation. The European Union is in the process of launching a more stringent scheme that could provide a model for Canada, if we were to adopt it. In many respects on the subject of toxic substances, the European legislation nationally and as a union is easily 20 years ahead of us.

The Chairman: It is also the case, is it not, that the legislation is proposed: it is not in place yet? Are you talking about the program, Registration, Evaluation and Authorisation of Chemicals. REACH?

Mme Levin : Je préférerais préparer ces chiffres par écrit et les envoyer au comité ou demander à un fonctionnaire du ministère de les préparer et de vous les envoyer.

Peu de gens ignorent qu'un budget fédéral a alloué près de 42,3 millions de dollars pour l'évaluation et la gestion des substances toxiques peu après la promulgation de la LCPE (1999). Cependant, pour ce qui est des sommes dépensées annuellement pour l'évaluation et la cueillette de données, je ne pourrais pas vous répondre actuellement.

Le sénateur Cochrane : Pourriez-vous nous fournir les données sur ce qui se produisait avant, de même que sur la situation actuelle?

Mme Levin : Oui, certainement.

Le sénateur Cochrane : J'aimerais savoir si ces données sont recueillies de façon continue, qui est responsable de leur tenue à jour et à quelle fréquence cela est effectué.

Le président : Madame Levin, pourriez-vous transmettre également ces renseignements par écrit à notre greffière?

Mme Levin : Oui, il est préférable pour le comité que tous ses membres reçoivent ces informations par écrit.

Le sénateur Cochrane : Monsieur Caccia, où se situe le Canada au plan international pour ce qui est de la gestion des substances toxiques? Pourriez-vous nous indiquer quelles sont quelques-unes des meilleures pratiques en usage dans le monde?

M. Caccia : Le Département de l'agriculture des États-Unis a mené des études à ce sujet. En 2002, il a produit un rapport portant notamment sur les questions fiscales. Il ne semble pas que notre position soit très avantageuse. Dans une lettre à la rédaction du *Globe and Mail* vendredi dernier, l'ancien secrétaire général de la commission Brundtland, M. Jim MacNeill fait les commentaires suivants :

Le reste de la planète vient finalement de se rendre compte du déclin et de la déchéance des programmes environnementaux du Canada. Aujourd'hui, il ne se passe pas une rencontre internationale sans qu'on ne discute en coulisses de la question canadienne, car notre pays est bien le dernier endroit où l'on s'attendait à un tel effondrement.

Autrement dit, nous perdons du terrain, et nous en perdons beaucoup, pour ce qui est de notre réputation internationale.

Le sénateur Cochrane : Savez-vous comment les autres pays gèrent leurs substances toxiques?

M. Caccia : Oui, l'Union européenne en particulier a des lois administratives très efficaces. Elle s'apprête d'ailleurs à mettre en oeuvre un régime encore plus rigoureux qui pourrait servir de modèle au Canada. Sous bien des égards, les lois pour la gestion des substances toxiques de l'Union européenne et des différents pays qui la composent sont facilement 20 ans en avance sur les nôtres.

Le président : Il faut préciser, si je ne m'abuse, qu'il s'agit d'une loi qui a été proposée; elle n'est pas encore en vigueur. Parlez-vous du programme Enregistrement, évaluation et autorisation des substances chimiques (REACH)?

Mr. Caccia: Yes, it is proposed.

Senator Spivak: I remember both of you from the last picture.

Mr. Caccia, if you recall, when the committee report came to the Senate we were not allowed to make amendments, so we walked out.

The Chairman: I am sorry to interrupt, Senator Spivak. You were not allowed by whom to make amendments? I have been here only a little while, so I do not understand that.

Senator Spivak: The government in power at the time said that no amendments would be considered.

First, at the time when Mr. Caccia and Karen Kraft Sloan were on the House of Commons Standing Committee on Environment and Sustainable Development, the committee went through the most painstaking and rigorous analysis of CEPA. I do not think that analysis could be duplicated. It took a long time. In addition, committee members went through painstaking, strategic movements to have CEPA approved in committee.

We have been told that it is not that the bill is so bad, but that its implementation has been negligible. Could you give me the approximate date that your amendments were tabled in the House? Do you think we should look at reinstating those amendments to improve the legislation?

Mr. Caccia: Some of those amendments may still be desirable; some may by now be outdated. You would have to examine them one by one and ask people such as Ms. Levin what the value of those amendments are 10 years later.

If I remember correctly, that report to the House of Commons was in the spring of 1998 or so. There is also a fine piece written by the Library of Parliament research branch on the history of the clause-by-clause study by the committee, which you may want to read. It is pretty long.

As to the validity of those amendments, some may still be desirable. I urge you to also look at the amendments proposed at the report stage by the government, because those amendments are the ones that did most of the damage.

Senator Spivak: I am torn between legislation and implementation. As to the legislation, Ms. Levin, do you think that would be a valuable exercise? Would it be worth our time to look at those amendments? I ask because I remember how painstaking and rigorous that process was.

Ms. Levin: As Mr. Caccia indicated, you would have to look again at the substance of those amendments to determine whether amendments that may have been overturned or withdrawn at report stage still have relevance today.

I believe the report was made in the spring of 1999, because Royal Assent of CEPA 1999 was in September of 1999.

M. Caccia : Oui, c'est une proposition.

Le sénateur Spivak : J'ai un souvenir de vous deux.

Monsieur Caccia, si vous vous rappelez bien, lorsque le rapport du comité a été présenté au Sénat, il nous était interdit d'apporter des amendements, alors nous nous sommes retirés.

Le président : Désolé de vous interrompre, sénateur Spivak. Qui donc vous a interdit d'apporter des amendements? Je ne suis pas ici depuis très longtemps, alors ce détail m'échappe.

Le sénateur Spivak : Le gouvernement de l'époque a indiqué qu'aucun amendement ne serait pris en compte.

Tout d'abord, lorsque M. Caccia et Karen Kraft Sloan faisaient partie du Comité permanent de l'environnement et du développement durable de la Chambre des communes, ce comité s'est livré à une analyse extrêmement méticuleuse et rigoureuse de la LCPE. Je ne pense pas qu'on pourrait refaire un tel travail. Il a fallu beaucoup de temps. En outre, les membres du comité ont dû déployer des trésors de stratégie pour faire approuver la LCPE en comité.

On nous a dit que ce n'était pas tant la loi qui posait problème que la négligence dans sa mise en oeuvre. Pourriez-vous m'indiquer à quelle date environ vos amendements ont été déposés à la Chambre? Croyez-vous que nous devrions les présenter de nouveau pour améliorer la loi?

M. Caccia : Certains de ces amendements peuvent être encore souhaitables; d'autres sont peut-être devenus obsolètes. Il faudrait les examiner un par un et demander à des experts comme Mme Levin si ces amendements sont encore valables dix ans plus tard.

Si mon souvenir est exact, le rapport a été présenté à la Chambre des communes au printemps 1998 ou à peu près. La section de la recherche de la Bibliothèque du Parlement a également produit un document intéressant sur l'historique de l'étude article par article faite par le comité, ce qui pourrait vous intéresser. C'est un document assez long.

Quant à la pertinence de ces amendements, certains sont peut-être encore souhaitables. Je vous incite aussi fortement à vous pencher sur les amendements proposés à l'étape du rapport par le gouvernement, car ce sont ceux qui ont causé le plus de tort.

Le sénateur Spivak : Je ne sais plus s'il faut intervenir au niveau de la loi ou de sa mise en œuvre. Pour ce qui est de la loi, madame Levin, estimez-vous que ce serait un exercice utile? Vaut-il la peine que nous nous penchions sur ces amendements? Je pose la question parce que je me souviens de toute la rigueur et toute la minutie qu'il a fallu mettre dans ce processus.

Mme Levin : Comme M. Caccia l'indiquait, vous devriez évaluer de nouveau le fond de ces amendements afin de déterminer lesquels parmi ceux qui ont pu être rejetés ou retirés à l'étape du rapport seraient toujours pertinents aujourd'hui.

Je crois que le rapport a été présenté au printemps 1999, parce que la LCPE a reçu la sanction royale en septembre de cette année-là.

I do not think it is possible to make a judgment without examining all the text, unfortunately, or fortunately.

Senator Spivak: Is there any documentation on what could be useful in amending the legislation? Mr. Caccia talked about issue papers, but surely people in Environment Canada and Health Canada must have been thinking about this legislation.

Ms. Levin: It is certainly true that since CEPA 1999 was brought into force on March 31, 2002, the legislation has been examined on various occasions to see if adjustments were necessary. The legislation has been amended since it was enacted. I am not referring only to Bill C-15; I am referring to alterations in the definition of "ship" and some additions that were made in Part 8 with respect to environmental emergencies.

When the occasion has arisen that legislative amendments were needed to either implement the legislation more effectively or to deal with a new policy concern, those amendments were made.

Also, as the years go by and people find things that need tweaking or adjusting, these things are stored together and brought forward for consideration by the minister as to whether he or she wishes to make amendments. I have no idea what the current minister's view will be on any of those things, but all those things are brought forward for consideration.

Mr. Caccia: Nothing stands in the way of this committee requesting from the minister and Environment Canada a paper by September that would answer the question of Senator Spivak about what could be useful in terms of amendments.

I was hoping to find an answer to her question in this *Scoping the Issues* paper. Some questions are asked. However, it is a weak paper, unfortunately, particularly with regard to the topics it does not cover. Therefore, the committee may want to reply to the *Scoping the Issues* paper by asking what it wants to know.

Senator Spivak: Tweaking and adjusting are one thing; fundamental questions are another.

Are all the documents relating to the issues that you raise confidential, or could we request documents that are for public release?

Ms. Levin: I would await the minister's introduction and submission of any documents that are being prepared for the minister. As far as I know, the minister has not yet brought forward her views, so I cannot comment on those. Through the years, various parts of the department have raised matters that could benefit from clarification or adjustment.

Je ne pense pas qu'il soit possible de porter un jugement sans examiner l'ensemble du texte, malheureusement, ou heureusement peut-être.

Le sénateur Spivak : Y a-t-il des documents qui pourraient nous être utiles si nous voulons modifier la loi? M. Caccia a parlé de documents de discussion, mais je suis persuadé que les gens d'Environnement Canada et de Santé Canada ont dû réfléchir à cette loi.

Mme Levin : Il est bien certain que depuis l'entrée en vigueur de la LCPE (1999) le 31 mars 2002, cette loi a été examinée en différentes occasions pour déterminer si des ajustements s'imposaient. La loi a d'ailleurs été modifiée depuis sa promulgation. Je ne parle pas uniquement du projet de loi C-15; je parle de changements apportés à la définition de « navire » et de certains ajouts à la partie 8 en ce qui a trait aux urgences environnementales.

Lorsque des modifications législatives se sont révélées nécessaires pour assurer une application plus efficace de la loi ou pour répondre à une nouvelle préoccupation stratégique, ces modifications ont été apportées.

De plus, au fil des ans lorsque les gens constatent que des modifications mineures ou des ajustements s'imposent, on regroupe ces constatations pour les soumettre à l'attention du ou de la ministre qui décide alors si des amendements doivent être apportés. Je ne connais absolument pas le point de vue de la ministre en poste sur ces différentes questions, mais elles sont bel et bien toutes portées à son attention.

M. Caccia : Rien n'empêche votre comité de demander à la ministre et à Environnement Canada de vous fournir d'ici septembre un document qui répondra à la question du sénateur Spivak quant aux amendements qui pourraient être utiles.

J'espérais trouver une réponse à sa question dans le document intitulé *Diagnostic*. On y soulève certaines interrogations. Malheureusement, il s'agit toutefois d'un document plutôt déficient, surtout au regard de tous les sujets dont il ne traite pas. Par conséquent, le comité pourrait décider de répondre au document *Diagnostic* en posant des questions sur les éléments qui l'intéressent.

Le sénateur Spivak : Les modifications et les ajustements, c'est une chose; les questions fondamentales, c'est une autre histoire.

Est-ce que tous les documents portant sur les questions que vous soulevez sont confidentiels ou nous serait-il possible d'obtenir ceux pouvant être diffusés?

Mme Levin : Il faudrait attendre que la ministre dépose et soumette les documents préparés à son intention. Pour autant que je sache, la ministre n'a pas encore exposé ses points de vue, alors je ne peux faire aucun commentaire. Au fil des ans, différentes sections du ministère ont soulevé des questions qui pourraient exiger certains éclaircissements ou ajustements.

As an example, in section 56 of the act, which deals with pollution prevention, the minister has the ability to issue a notice requiring any person or class of persons described in the notice to prepare and implement a pollution prevention plan.

There is some difficulty with knowing what the word “implement” means. There is a dictionary definition, but there are difficulties with regard to when something is implemented or fully implemented. Issues around words like that — if there is not a full understanding of what “implement” means — can make the goal of pollution prevention, or a pollution prevention plan difficult.

The Chairman: I am sorry to intervene. What other interpretation can be brought to the word “implement” other than the one that is commonly understood?

Mr. Caccia: Mr. Chairman, in some places, the debate on how many angels can sit on top of a pin is still going on.

The Chairman: Are there other suggestions? Did someone say, “I do not know what implementation means”? Did someone say that, rather than bringing into force or putting into place, it means this? I am confused by that. What else can implementation possibly mean?

Ms. Levin: Let me give you a hypothetical situation. Let us say that a notice for pollution prevention planning has been prepared: a person prepares a plan and then seeks to implement it. In their implementation, they say they will implement that, but it will take more money and more time: they will do it after the deadline.

Does that mean they have not fully implemented it or they have —

The Chairman: Yes.

Ms. Levin: Well, one might think, but a debate is in progress on what this term actually means, and whether we can require someone in their declaration of implementation to, in fact, fully implement it. We are having difficulty with this particular word in a particular situation at this time.

The Chairman: We should ask Mr. Clinton for help.

Senator Spivak: The previous people who appeared before us gave us a hierarchy. If you were in our shoes, what would be your hierarchy in terms of what most desperately needs to be fixed? We cannot do it all.

Ms. Levin: I do not think I have a hierarchy. I do not know whether it is my place to talk in policy terms of a hierarchy.

Par exemple, en vertu de la l'article 56 de la loi, qui traite de la prévention de la pollution, le ou la ministre peut publier un avis obligeant une personne — ou une catégorie de personnes — donnée à élaborer et exécuter un plan de prévention de la pollution.

Le sens exact du terme « exécuter » pose certaines difficultés. Il y a bien la définition du dictionnaire, mais on peut toujours se demander à quel moment une chose est exécutée ou entièrement exécutée. Les problèmes d'interprétation d'un terme comme celui-là — lorsqu'on n'arrive pas à bien comprendre le sens du verbe « exécuter » — peuvent nuire à l'atteinte des objectifs de prévention de la pollution ou à la réalisation des plans prévus à cet égard:

Le président : Je vous prie de m'excuser. Quel autre sens peut-on donner au terme « exécuter », sinon celui dont tout le monde convient?

M. Caccia : Monsieur le président, sur certaines tribunes, on continue à discuter du sexe des anges.

Le président : Y a-t-il d'autres possibilités? Est-ce que quelqu'un a dit : « Je ne sais pas ce qu'on entend par exécuter? » Est-ce que quelqu'un a répondu que, plutôt que mettre en application ou mettre en œuvre, cela signifie telle ou telle chose? Je suis un peu perplexe. Quel autre sens peut-on donner à ce terme?

Mme Levin : Je vais vous exposer une situation hypothétique. Supposons qu'un avis a été préparé pour exiger l'élaboration d'un plan de prévention de la pollution; on prépare ce plan et on veut le mettre à exécution. Au cours du processus, on indique qu'on va exécuter telle ou telle partie du plan, mais qu'il faudra plus d'argent et davantage de temps; ce sera fait après l'échéancier prévu.

Est-ce que cela signifie que le plan n'a pas été entièrement exécuté ou encore...

Le président : Oui.

Mme Levin : C'est ce qu'on pourrait croire, mais on discute actuellement du sens de ce terme pour savoir si on peut exiger une exécution complète lorsqu'une personne déclare avoir exécuté son plan. C'est un terme qui nous cause certaines difficultés d'interprétation dans des cas particuliers pour le moment.

Le président : Il faudrait demander l'aide de M. Clinton.

Le sénateur Spivak : Les témoins qui ont comparu devant nous précédemment nous ont donné un ordre de priorité. Si vous étiez à notre place, quelles seraient vos priorités quant aux problèmes devant être absolument être réglés? Nous ne pouvons pas tout faire.

Mme Levin : Je ne crois pas avoir d'ordre de priorité. Je ne sais pas si c'est à moi qu'il revient de vous parler de ces considérations stratégiques.

There are many different ways, I think, that a Senate committee could do a review. For example, the committee could examine ways in which the statute has not yet been used — ways in which it maybe could be used. You can look at many things.

Senator Cochrane raised issues she would like answered. Your committee could choose to concentrate on many things.

I do not think it is my place to direct you as to what you should concentrate on. There are many issues before you, and you will probably choose among them as to what you think best can be accomplished in your collective wisdom.

Mr. Caccia: Mr. Chairman, in an attempt to reply to Senator Spivak's question, probably at the top of the list would be the issue of shifting the thinking of the central agency of government, the Privy Council Office. It needs to shift from its present, unfocussed way of proceeding, to one in which it makes the pursuit of substantial development the top priority of government, horizontally across all departments. That shift could make a difference in the implementation of a number of pieces of environmental legislation — not only governmental laws and bills, but bills that relate to any other activity for which the federal government is responsible.

The Chairman: The committee once recommended that change in a report called *Sustainable Development*. We recommended the then-government have a choke point, and that every measure, initiative, bill and proposal that comes before the PCO be examined through an environmental, ecological lens.

The report has had limited success, but we will probably recommend something along those lines again.

Senator Tardif: Mr. Caccia, you made reference in your presentation to the burden of proof. What distinction is there between the idea of the burden of proof and the precautionary principle?

Mr. Caccia: A precautionary principle is a philosophical concept that emerged 30 or 40 years ago. It was the object of intensive discussions, beginning in Europe, which was, I think, promoted by certain political parties as well and picked up by them. The concept incorporates, in its philosophical meaning, the application of the burden of proof as one of the many ways of implementing the precautionary principle. In essence, it says — and I think there are people who can better define it than I can — that you are unwise if you wait for absolute and final proof of something before you take action. You do not have to see the smoking gun, as in evidence.

When the evidence is strong enough — but also not absolutely conclusive to everybody's satisfaction — then it is incumbent upon you as a member of society, or as an adviser to governments

J'estime qu'il y a bien des avenues possibles pour un comité sénatorial qui compte procéder à un tel examen. Vous pourriez vous pencher par exemple sur les façons dont la loi n'a pas encore été utilisée, sur la mesure dans laquelle on pourrait mieux s'en servir. Vous pouvez examiner bien des aspects.

Le sénateur Cochrane a soulevé des problèmes qu'elle voudrait voir résolus. Il y a bien des éléments sur lesquels votre comité pourrait concentrer son travail.

Je ne pense pas que ce soit à moi de vous dire quoi faire. Votre sagesse collective vous guidera probablement quant au choix des questions à aborder parmi toutes les possibilités qui s'offrent à vous.

M. Caccia : Monsieur le président, si j'essaie de répondre à la question du sénateur Spivak, il est probable que vous trouveriez au haut de ma liste les efforts pour changer l'optique adoptée par l'agence centrale du gouvernement, le Bureau du Conseil privé. Celui-ci doit abandonner sa façon de procéder actuelle sans objectif précis pour faire de la quête du développement durable la priorité principale du gouvernement, sur un plan horizontal dans tous les ministères. Cette transformation pourrait faire la différence dans la mise en œuvre de diverses mesures législatives en matière d'environnement — non seulement pour les lois et les projets de loi du gouvernement, mais aussi pour les mesures se rapportant à toutes les autres activités dont le gouvernement fédéral est responsable.

Le président : Le comité a déjà recommandé un tel changement dans un rapport intitulé *Développement durable*. Nous avons recommandé au gouvernement de l'époque de créer un goulot d'étranglement de telle sorte que l'ensemble des mesures, initiatives, projets de loi et propositions qui sont soumis au Bureau du Conseil privé soient examinés dans une optique environnementale et écologique.

Notre rapport n'a pas eu tous les résultats escomptés, mais il est probable que nos recommandations iraient encore dans le même sens.

Le sénateur Tardif : Monsieur Caccia, vous avez parlé dans votre exposé du fardeau de la preuve. Quelle distinction faites-vous entre le concept de fardeau de la preuve et le principe de prudence?

M. Caccia : Le principe de prudence est une notion philosophique qui a vu le jour il y a 30 ou 40 ans. Il a fait l'objet de discussions intenses, à commencer par l'Europe, et a été, je crois, préconisé et repris par certains partis politiques. Dans son sens philosophique, ce concept intègre l'application du fardeau de la preuve parmi les nombreux moyens à mettre en œuvre pour concrétiser le principe de précaution. Il y a certes des gens qui pourraient vous en donner une meilleure définition, mais ce principe veut essentiellement qu'il ne soit pas raisonnable d'attendre d'avoir une preuve irréfutable avant de prendre les mesures nécessaires. La certitude scientifique absolue n'est pas essentielle.

Lorsque la preuve est suffisamment solide — mais pas absolument irréfutable pour convaincre tout le monde — vous avez le devoir en tant que membres de la société, ou en votre

or as a parliamentarian, to draw the necessary conclusion so as to translate that precaution into a legislative measure. The alternative technique — which is the one that is prevalent in North America and dominates considerably the spirit of CEPA — relies on risk assessment as the guideline.

The precautionary principle anticipates and prevents the risk assessment in the end, and leads you to react and cure. These two approaches are profoundly different ways of thinking and transforming findings into legislative activity.

I hope I answered your question.

Senator Tardif: Yes: Would you say, then, that the arguments for sound science are used to render the precautionary principle inapplicable?

Mr. Caccia: Yes, the sound science prophets want to wait for the smoking gun. Therefore, you do not act on climate change because there is no ultimate proof. You do not act on acid rain because there is no absolute scientific conclusion.

They would definitely achieve the end that you described, no doubt. We are dealing here with two distinctly different ways of looking at the world around us, and how to operate in improving the environmental and health conditions.

The precautionary principle is one that acts much sooner. It does not wait for the smoking gun. It looks at the long term. The risk assessment waits for the final proof, the smoking gun, and usually results in decisions that have short-term effects. Alternatively, which is even worse, it makes decisions that in the end force the public sector to take over the remedial action and the costs that were caused by the private sector, as in the case of the Sydney Tar Ponds, the Love Canal and all other major environmental issues that have been faced in recent decades.

Senator Tardif: However, the precautionary principle is part of the act. Therefore, it is not used. Perhaps if we are not using that approach — we are using a risk assessment approach rather than a precautionary principle — we are not following what is in the act. Is that correct? I want to hear Ms. Levin's reaction to that question as well.

Mr. Caccia: The approach appears in the preamble. It also appears in a section, the number of which I do not remember right now. It is a question of how much you rely on the precautionary principle as opposed to the risk assessment approach.

I refer your question, which is relevant, to the excellent submission by Bruce Lourie of the Ivey Foundation. I believe he appeared before the House of Commons Standing Committee on Environment and Sustainable Development some weeks ago.

qualité de conseillers des gouvernements ou de parlementaires, de tirer les conclusions qui s'imposent et de prendre les mesures législatives qu'exige le principe de précaution. L'autre façon de procéder — celle qui prévaut en Amérique du Nord comme dans l'esprit de la LCPE — est guidée par l'évaluation des risques.

Le principe de prudence permet d'anticiper et de rendre inutile l'évaluation des risques par la suite; il vous incite à réagir pour apporter les correctifs requis. Il s'agit de deux approches de réflexion totalement différentes quant à la manière de traduire les constatations en actions législatives.

J'espère avoir bien répondu à votre question.

Le sénateur Tardif : Oui. Diriez-vous alors que les arguments en faveur de données scientifiques objectives sont mis de l'avant pour rendre inapplicable le principe de prudence?

M. Caccia : Oui, les prophètes des données scientifiques objectives veulent attendre qu'on ait des preuves irréfutables. Ainsi, vous ne réagissez pas au changement climatique parce qu'il n'y a pas de certitude scientifique absolue. Vous ne faites rien dans le cas des pluies acides pour les mêmes raisons.

Vous en arriverez certainement au résultat que vous décrivez; cela ne fait aucun doute. Il s'agit ici de deux manières totalement différentes de voir le monde qui nous entoure et les moyens à prendre pour améliorer l'environnement et les conditions de santé.

Le principe de prudence amène des interventions beaucoup plus rapides. On n'attend pas la certitude scientifique absolue. On considère la situation à long terme. L'évaluation des risques attend la preuve irréfutable, la certitude absolue, et résulte généralement en des décisions qui ont des effets uniquement à court terme. En d'autres occasions, ce qui est pire encore, l'évaluation des risques entraîne des décisions qui obligent le secteur public à prendre en charge les actions correctives et les coûts découlant d'une situation causée par le secteur privé, comme dans le cas des étangs bitumineux de Sydney, du Love Canal et des autres grands problèmes environnementaux auxquels nous avons été confrontés au cours des dernières décennies.

Le sénateur Tardif : Quoi qu'il en soit, le principe de précaution est prévu dans la loi. Par conséquent, il n'est pas mis en application. Si nous n'adoptons pas cette approche — nous utilisons l'évaluation des risques, plutôt que le principe de prudence — pourrait-on dire que nous ne respectons pas la Loi? J'aimerais également que Mme Levin nous dise ce qu'elle en pense.

M. Caccia : L'approche est présentée dans le préambule de la loi. Il en est également question dans l'un des articles dont le numéro m'échappe pour l'instant. Il s'agit de déterminer dans quelle mesure vous vous en remettez au principe de prudence, plutôt qu'à l'approche de gestion des risques.

Pour répondre à votre question, d'ailleurs très pertinente, je vais vous citer l'excellent exposé de Bruce Lourie de la Ivey Foundation. Je crois qu'il a comparu devant le Comité permanent de l'environnement et du développement durable de la

Page 12 of the submission is devoted to the precautionary principle and to sound science.

The precautionary principle is a specific response to recognizing inherent uncertainty and, more specifically, the inability of risk management tools to accommodate uncertainty. Precaution is the basic idea of taking reasonable actions to prevent harm in the face of uncertainty. CEPA and other federal documents reference the precautionary principle, but as with many progressive elements with CEPA, there is no evidence of the precautionary principle being applied to decisions managing toxic substances in Canada.

Senator Tardif: Can you comment on that, Ms. Levin?

Ms. Levin: I cannot speak for every decision made under the legislation with respect to how the precautionary principle is implemented.

I would say, for example, in the examination of precursors and smog particulate matter that was added to the list of toxic substances, the precautionary principle was applied in that case. Some 12 to 16 substances were added to the list of toxic substances on that basis.

A scientific assessment was completed. The precursors to these various air pollutants were added to the list of toxic substances on the basis of the precautionary principle, as I understand it.

There is an obligation for the Government of Canada to apply the precautionary principle as in section 2 (1)(a) of the act. The precautionary principle is stated. The version that appears there is the one that is in the Rio Declaration on the Environment and Development, Agenda 21, from the United Nations Division for Sustainable Development, 1992.

Senator Spivak raised the issue that the Senate committee previously looked at the English version of this principle. It states:

...the Government of Canada shall... exercise its powers in a manner that protects the environment and human health, applies the precautionary principle that, where there are threats of serious or irreversible damage, lack of full scientific certainty shall not be used as a reason for postponing cost-effective measures to prevent environmental degradation....

The French version talks about "mesure effective."

Senator Spivak alluded to the situation where the previous version of this committee, in a clause-by-clause review of Bill C-32, examined the implications of having these two different phrases in the precautionary principle. The French duplicates the version from Agenda 21, the plan of action from the Rio conference. The two terms are in fact different.

Chambre des communes il y a quelques semaines. La page 12 de son mémoire traite du principe de précaution et des données scientifiques objectives.

Le principe de précaution est une réponse adaptée aux cas dans lesquels l'incertitude est inhérente, et plus précisément à l'incapacité des outils de gestion des risques à faire face à l'incertitude. La précaution est l'idée de base pour prendre des mesures responsables empêchant les nuisances dans une situation d'incertitude. Le texte de la LCPE et d'autres documents fédéraux font référence au principe de précaution, mais comme pour beaucoup d'éléments progressifs de la LCPE, rien n'indique que ce principe est appliqué aux décisions de gestion des substances toxiques au Canada.

Le sénateur Tardif : Pouvons-nous savoir ce que vous en pensez, madame Levin?

Mme Levin : Je ne pourrais pas vous dire si le principe de prudence a été observé dans chacune des décisions prises en vertu de cette loi.

Je pourrais vous indiquer par exemple que le principe de précaution a été appliqué lors de l'examen des polluants précurseurs et des matières particulaires de fumée qui ont été ajoutées à la liste des substances toxiques. Entre 12 et 16 substances ont ainsi été intégrées à cette liste en vertu de ce principe.

Une évaluation scientifique a été menée. Selon ce que j'ai pu comprendre, les précurseurs de ces différents polluants atmosphériques ont été ajoutés à la liste des substances toxiques en se fondant sur le principe de prudence.

Le gouvernement du Canada est tenu d'appliquer le principe de la prudence, comme le précise l'alinéa 2(1)a) de la loi. Ce principe y est énoncé. La version qui figure dans la loi est celle qui paraît dans la Déclaration de Rio sur l'environnement et le développement, Action 21, de la Division des Nations Unies pour le développement durable, de 1992.

Madame le sénateur Spivak a rappelé que le comité a déjà examiné le libellé de ce principe dans la version anglaise. Il se lit comme suit :

... the Government of Canada shall... exercise its powers in a manner that protects the environment and human health, applies the precautionary principle that, where there are threats of serious or irreversible damage, lack of full scientific certainty shall not be used as a reason for postponing cost-effective measures to prevent environmental degradation....

Dans la version française, il est écrit « mesures effectives ».

Le sénateur Spivak a indiqué que le comité de l'époque s'est penché, dans le cadre de l'étude article par article du projet de loi C-32, sur les répercussions de l'emploi de ces deux termes différents dans l'énoncé du principe de la prudence. La version française est identique à celle qui figure dans l'Action 21, le plan d'action élaboré à la conférence de Rio. Les deux termes sont en effet différents.

Mr. Caccia: Senator Tardif, you should know that in Rio, the discussion took place over several weeks with respect to the little phrase “cost-effective” because there was strong opposition to allowing that term to sneak in.

In the end those who wanted it won, but it was a slim majority. The definition is, for anyone interested in the long term, much better in the French version than in the English version.

Senator Tardif: To what extent did the cost-effective phrase curtail action?

Ms. Levin: That question should be addressed to the officials involved in the regulation of substances and the policy decisions made, perhaps to the minister herself.

I am involved in reviewing regulations for enforceability, but the policy decisions made behind these regulations and the various measures and elements in them are not the choice of the enforcement branch.

You may wish to speak with officials from the department, such as Cécile Cléroux. I think you have already heard from the Assistant Deputy Minister of Environmental Stewardship or others who can clearly give you information on how the precautionary principle is applied in those areas.

Mr. Caccia: Senator Tardif, it would be more cost-effective not to have traffic lights because you would consume less gasoline while you are idling at a red light. It would be more effective not to have regulations on certain aspects of international flights or national flights because they increase the price of the ticket. Using cost-effectiveness, you can kill almost any measure if you really want to. That is why it is such a dangerous term.

We would have blood all over the place without those cost-ineffective measures at traffic lights.

The Chairman: When you were in Rio determining the nature of this act, did other countries argue that the word “cost” rather than simply “effective” measures should be in the English language version of the agreement?

Mr. Caccia: No: It is a Canadian peculiarity that it appears in two versions.

What prevailed in Rio was “cost-effective” as it appears in the English version of the act. It was as a result of pressure exercised by countries such as Canada, I have to admit, the U.S.A. and other major industrial economies.

Senator Angus: Welcome to both of you. I had a word with Mr. Caccia. He said he has been following our hearings and keeping in touch. I found that interesting.

M. Caccia : Sénateur Tardif, vous devriez savoir qu'à la conférence de Rio, le terme « cost-effective » a fait l'objet d'une discussion pendant plusieurs semaines, car bien des pays s'opposaient à l'emploi de ce terme.

Au bout du compte, les pays qui préconisaient l'utilisation du terme ont gagné, mais par une mince majorité. La définition dans la version française est bien meilleure que celle énoncée dans la version anglaise.

Le sénateur Tardif : Dans quelle mesure le terme « cost-effective » peut-il limiter l'adoption de mesures?

Mme Levin : Cette question devrait être posée aux fonctionnaires responsables de la réglementation des substances et de la prise de décisions, ou probablement à la ministre elle-même.

Je participe à l'examen du règlement régissant l'application de la loi, mais les décisions de politiques relatives à ce règlement, précisément aux diverses mesures et aux différents éléments qu'il contient, ne relèvent pas de la Direction des services de l'application de la loi.

Vous devriez peut-être vous adresser à certains représentants du ministère, comme Cécile Cléroux. Je crois que vous vous êtes déjà entretenus avec la sous-ministre adjointe de l'Environnement ou d'autres personnes qui peuvent clairement vous expliquer comment le principe de la prudence est appliqué.

M. Caccia : Madame le sénateur Tardif, je vais vous donner des exemples. On pourrait dire qu'il serait plus économique d'éliminer les feux de circulation parce qu'ainsi on consommerait moins d'essence en évitant la marche au ralenti au feu rouge. On pourrait dire aussi qu'il serait plus économique de ne pas réglementer certains aspects des vols internationaux ou intérieurs, car on éviterait ainsi de provoquer une hausse du prix des billets. En prétendant que ce n'est pas économique, on peut parvenir à démolir pratiquement n'importe quelle mesure, si on le veut vraiment. C'est pourquoi il s'agit d'un terme dangereux.

Sans feux de circulation, ce serait le chaos.

Le président : À la conférence de Rio, lorsque vous étiez en train de déterminer la nature de cette loi, est-ce que d'autres pays étaient d'avis que le terme « cost-effective », plutôt que simplement « effective », devait être employé dans la version anglaise?

M. Caccia : Non. C'est seulement au Canada qu'il y a deux versions.

À la conférence de Rio, il a été convenu d'utiliser le terme « cost-effective », comme c'est écrit dans la version anglaise de la loi. La décision d'utiliser ce terme a été prise en raison de pressions exercées par des pays comme le Canada, je dois avouer, les États-Unis et d'autres grands pays industrialisés.

Le sénateur Angus : Je vous souhaite à tous les deux la bienvenue. Je me suis entretenu avec M. Caccia, qui m'a confié qu'il suivait nos délibérations. J'ai trouvé cela intéressant.

Ms. Levin, I know you are a senior official in the environment department. I imagine you are also following our hearings. Is that right?

Ms. Levin: Yes. I have been reading the transcripts.

Senator Angus: Then you have an idea about how we have been thrashing around.

I made the statement the other night that we know there are so many good people such as yourselves in Environment Canada trying to do the best you can. Yet we have experts that continue to appear, telling us we have a bad record in Canada. This information troubles us all here.

On top of our own research and studies on water or the oilsands and whether they are completed properly, we are asked to review CEPA. We look at each other on the steering committee. If you read the transcripts, some people have told us we must do a comprehensive review. Using the plain dictionary definition of comprehensive, it is a daunting challenge.

We decided to bring in a few people to offer ideas as to how we might accomplish this task. We have been doing this during the last two or three weeks.

The other day during our last hearing, which you may have read in the transcript, I suggested a title. Hypothetically speaking, suppose we publish a report entitled, "CEPA, Decent Legislation Not Being Effectively Utilized or Implemented: A Case Study, Mercury." Would we be better served to take one substance listed in the CEPA regulations as toxic, and study it? People in the north tell us how breast milk is contaminated, the meat in walrus is poisonous and the growth of youngsters stunted. We could find out in depth where the pollution comes from by conducting hearings in Cleveland, Detroit and Toronto, the places we are told emit mercury that is carried up into the atmosphere and down into the North.

Clearly, that approach is not the answer. I am totally confused because the law itself is a huge statute, and it is a companion to about 35 other statutes. They all have to be read with regard to the others.

I know from when we tried to hire a good environmental lawyer for our law firm that there are not many around. Environment is such a specialty, and the law is complicated. I was on the committee interviewing candidates, which is where I first had a sense of how complex this is. We are not here to pretend we know more. You live in this area.

Ms. Levin, you are in the department. You are knowledgeable. You have been there a long time. Everyone says there are not enough resources. That, in itself, must frustrate you. The politicians in power, at the end of the day, decide where the resources go.

Madame Levin, je sais que vous occupez un poste de haut niveau au ministère de l'Environnement. J'imagine que vous suivez vous aussi nos délibérations. Est-ce exact?

Mme Levin : Oui. J'ai lu les transcriptions.

Le sénateur Angus : Vous êtes donc au courant de nos discussions.

J'ai déclaré l'autre soir que nous savons qu'il y a beaucoup de gens très bien comme vous au ministère de l'Environnement qui essaient de faire de leur mieux. Et pourtant, nous continuons de recevoir des spécialistes qui nous affirment que le Canada n'affiche pas de très bons résultats. Cela nous préoccupe tous.

En plus de nos propres recherches et études sur l'eau ou sur les sables bitumineux, on nous demande d'étudier la LCPE. Les membres du comité directeur s'interrogent. Si vous avez lu les transcriptions, vous savez que certaines personnes nous ont dit que nous devons mener une étude complète. Si on lit bien la définition du mot « complet » dans le dictionnaire, on constate qu'il s'agit d'une tâche décourageante.

Nous avons décidé d'inviter quelques personnes à nous proposer des façons d'accomplir cette tâche. C'est ce que nous faisons depuis deux ou trois semaines.

Lors de notre dernière séance, vous l'avez peut-être lu dans la transcription, j'ai proposé un titre. Supposons que nous publions un rapport qui s'intitulerait : « La LCPE, loi convenable qui n'est ni utilisée ni appliquée efficacement : étude de cas sur le mercure. » Vaudrait-il mieux que nous étudions une seule substance qualifiée de toxique dans le règlement d'application de la LCPE? Des gens du Nord nous ont affirmé que le lait maternel est contaminé, que la viande de morse est toxique et qu'on a observé un retard de croissance chez les jeunes. Nous pourrions découvrir précisément d'où provient la pollution en tenant des audiences à Cleveland, à Detroit et à Toronto, les villes d'où se dégage du mercure, d'après ce qu'on nous a dit, qui se retrouve ensuite dans l'atmosphère et dans les régions du Nord.

De toute évidence, ce n'est pas la solution. Je ne sais plus où donner de la tête, car il s'agit d'une loi volumineuse, et elle est connexe à environ 35 autres lois. Il faut les prendre toutes en considération.

Lorsque notre cabinet d'avocat a voulu embaucher un bon avocat spécialisé en environnement, on s'est rendu compte que c'était difficile à trouver. L'environnement est un domaine spécialisé régi par des lois complexes. J'ai siégé au comité chargé d'interviewer les candidats, et c'est à ce moment-là que j'ai constaté la complexité. Nous ne prétendons pas que nous avons des connaissances supérieures. Vous êtes dans ce domaine.

Madame Levin, vous travaillez au sein du ministère. Vous êtes bien informée; vous avez beaucoup d'expérience. Tout le monde affirme qu'il n'y a pas suffisamment de ressources. Vous devez vous sentir frustrée quand vous entendez cela. Ce sont les politiciens au pouvoir qui, au bout du compte, décident où vont les ressources.

If the environment is not sexy enough or is not a vote-getting thing and other things are, then environment gets the short end of the stick. You know this, Mr. Caccia; I just calculated the 30-some years you were an honourable member of Parliament.

Now I do not know whether it has gotten so bad, or whether attention has been drawn to the issue by the work of people such as the Commissioner of the Environment and Sustainable Development and the Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD, highlighting the fact that Canada used to be pretty clean. Canada has gone way down in the 20s in a lot of areas.

Are we blowing smoke around? What can we do to add some value here?

Ms. Levin: As I mentioned earlier, you can do this review in many different ways. You can take a single toxic substance, whether it is mercury or any other, and look at how it is dealt with under the legislation: see if you think the legislation provides adequately for dealing with the substance and whether administrative legislation effectively deals with the substance. That is another way to review how effective the administration and enforcement of the act has been.

There is no reason why you cannot take an approach like that. You could review this legislation in many different ways.

Senator Angus: I understand CEPA is one of the many laws. CEPA is the framework legislation that is oriented more towards the protection of human beings and their health as opposed to other things. Is that right?

Ms. Levin: There is definitely a human health dimension, obviously. You have probably had factual presentations on the act already. The act is divided into 11 parts, in essence.

Parts 5, 6, 7, 8 and 9 all provide for regulation-making to deal with various environmental problems, whether those are toxic substances in part 5 or substances that are subject to conventions such as the Rotterdam Convention on prior informed consent, also in part 5. Animal products and biotechnology are in part 6, in their form as new substances. Part 7 covers many different types of pollutants and wastes, everything from nutrients to disposal at sea, fuels and vehicle emissions. The legislation provides considerable potential for doing many things.

The authority is there. Reviewing how the act has been implemented is yet another way. You may want to choose one part of the act to look at how it has been implemented or, as you suggested, one substance to see how the act has been applied in relation to that substance. There are many ways to review this act.

Senator Angus: There are. These truths are self-evident.

Si l'environnement n'est pas le sujet de l'heure ou un domaine qui n'est pas important aux yeux des électeurs, alors le ministère de l'Environnement n'a droit qu'à des miettes. Vous le savez bien, monsieur Caccia; je viens de constater que vous avez été député pendant environ 30 ans.

Je ne sais pas à quel point la situation est grave et je ne sais pas non plus si les travaux menés par le bureau de la commissaire à l'environnement et au développement durable et par l'Organisation de coopération et de développement économiques, l'OCDE, ont contribué à attirer l'attention sur le sujet en soulignant le fait que le Canada était jadis un pays peu pollué. Le Canada n'affiche plus de bons résultats dans bien des domaines.

La situation est-elle aussi grave? Comment faire pour l'améliorer?

Mme Levin : Comme je l'ai mentionné plus tôt, vous pouvez effectuer cette étude de bien des façons. Vous pouvez vous pencher sur une seule substance toxique, que ce soit le mercure ou une autre, et examiner si la loi contient de bonnes dispositions pour réglementer cette substance. C'est une façon de vérifier si la loi a été efficacement mise en application.

Rien ne vous empêche d'adopter cette approche. Il existe différentes façons d'examiner cette loi.

Le sénateur Angus : Je sais que la LCPE fait partie d'une série de lois dans le domaine. C'est la loi-cadre qui vise la protection des êtres humains et de leur santé, n'est-ce pas?

Mme Levin : Elle est surtout axée sur la santé des personnes, de toute évidence. Des témoins vous ont déjà probablement fait une description cette loi. Elle est divisée en 11 parties.

Les parties 5, 6, 7, 8 et 9 confèrent toutes des pouvoirs de réglementation en vue de régler divers problèmes environnementaux. La partie 5 concerne les substances toxiques et les substances visées par des conventions comme celle de Rotterdam sur la procédure de consentement préalable. La partie 6 porte sur les substances biotechnologiques animales, en tant que nouvelles substances. La partie 7 concerne différents types de polluants et de déchets et vise aussi les substances nutritives, l'immersion en mer, les combustibles et les émissions des véhicules. La loi confère donc de nombreux pouvoirs de réglementation.

Examiner la mise en application de la loi est une autre option. Vous pouvez décider de vous pencher sur la mise en application d'une partie précise de la loi ou, comme vous l'avez proposé, d'étudier la manière dont la loi réglemente une certaine substance. Il existe de nombreuses façons d'examiner cette loi.

Le sénateur Angus : En effet. Tout cela va de soi.

Mr. Caccia: With respect to the question of Senator Angus on whether to have a title such as, "CEPA, Decent Legislation Not Being Effectively Utilized: A Case Study of Mercury," a decision of that nature would be well received by the health unit and also by the environment community.

A brief by Environmental Defence Canada devotes a paragraph to mercury risk and precaution, which reads as follows:

A core principle of precaution is weight of evidence. For mercury, the weight of evidence is clear, and it is based on weight of evidence that most industrial nations have acted to restrict mercury use and emissions. With respect to mercury, CEPA appears to entrench the opposite behaviour. One by one, the evidence of harm caused by mercury has been established. Evidence of emissions, evidence of transport routes, evidence of deposition, evidence of release, evidence of biological uptake, evidence of exposure pathways, evidence of neurological impairment, and even evidence of ecosystem response to emission reduction efforts, yet still this overwhelming weight of evidence has not been translated into action.

Listen to the following from Bruce Lourie:

Canada is perhaps the least precautionary nation of industrial countries when it comes to toxic substances management. If it were not for the courts there would be little evidence of precaution at the federal level, and certainly no evidence of precaution on the CEPA.

Senator Angus: I read it and I am stunned.

Mr. Caccia: You are on the right track.

Senator Angus: Ms. Levin has a good reputation. She is Senior Policy Specialist, Head, Regulations and Strategies Section, Enforcement Services Directorate.

I want you to feel comfortable here. I am not your enemy.

You are on the firing line. How can experts come and say things like that, or is it all a bunch of BS?

Ms. Levin: I do not think it is a bunch of BS, but the department works in cooperation with provinces and territories. There is a commitment with provinces and territories not to duplicate efforts they undertake but these matters are all worthy of your consideration when you look at whether the act has been implemented to date. I think all these things can be part of the scrutiny you bring to bear on the implementation and administration of the legislation.

M. Caccia : Pour revenir au titre qu'a proposé le sénateur Angus, je dois dire que la décision d'étudier cette substance serait bien accueillie par les autorités sanitaires et les environnementalistes.

Un mémoire produit par Environmental Defence Canada comporte un paragraphe sur les risques que pose le mercure et sur le principe de la prudence. Il se lit comme suit :

Un élément déterminant du principe de précaution est l'importance de la preuve. Dans le cas du mercure, l'importance de la preuve est manifeste et elle repose sur quantités d'éléments de preuve qui ont amené la plupart des pays industrialisés à agir pour limiter les utilisations et les émissions de mercure. Dans le cas du mercure, les responsables de l'application de la LCPE semblent avoir adopté le comportement opposé. Les preuves de nuisances causées par le mercure ont été bien définies, une à une. On pense aux preuves concernant les émissions, à celles liées au transport routier, à l'élimination, au rejet, à la fixation biologique, aux voies d'exposition, aux déficiences neurologiques et même aux réactions des écosystèmes aux efforts de réduction des émissions, et malgré toutes ces preuves manifestes, les analyses ne se sont pas traduites en action.

Écoutez maintenant ce qu'a écrit Bruce Lourie :

Le Canada est peut être le pays le moins précautionneux des pays industrialisés dans le domaine de la gestion des substances toxiques. Si ce n'étaient des tribunaux, on aurait que peu de preuves de l'application du principe de précaution au niveau fédéral et certainement aucune preuve de sa mise en œuvre sous le régime de la LCPE.

Le sénateur Angus : Je l'ai lu et je suis stupéfait.

M. Caccia : Vous êtes sur la bonne voie.

Le sénateur Angus : Mme Levin jouit d'une bonne réputation. Elle est spécialiste principale en politiques et chef de la Section des règlements et stratégies de la Direction des services de l'application de la loi.

Je ne veux pas que vous vous sentiez mal à l'aise. Je ne suis pas votre ennemi.

Vous êtes en première ligne. Dites-nous comment des experts peuvent tenir de tels propos? Est-ce qu'ils nous racontent n'importe quoi?

Mme Levin : Je ne crois pas qu'ils nous racontent n'importe quoi, mais je peux vous dire que le ministère travaille en collaboration avec les provinces et les territoires. Nous nous sommes entendus avec les provinces et les territoires pour ne pas doubler les efforts qu'ils déploient, mais j'estime que toutes ces questions mériteront votre attention lorsque vous serez en train d'examiner si la loi a été mise en application jusqu'à maintenant. Je crois que tous ces éléments peuvent faire l'objet de votre étude sur la mise en application et l'administration de la loi.

Senator Angus: One thing drives me bananas, and it shows in the transcripts. The Commissioner of the Environment and Sustainable Development has said in all her last three reports that Canada has all the tools necessary for an exemplary plan for the environment, pollution prevention and all the things to obviate the horrors that will arise if we do not do the right thing. Yet, we are not using those tools properly.

Is it because the Nadine Levins of this world are no good at what they do? The federal-provincial overlap in concurrent jurisdiction is clearly a problem. That issue has registered with me.

Ms. Levin: I do not think that is a problem.

Senator Angus: You do not?

Ms. Levin: No.

Senator Angus: It just requires cooperation?

Ms. Levin: It means that more than one government can act to protect the environment. The Supreme Court of Canada says that is a great idea. They said that in the *Hydro-Québec* decision as well as in the *Hudson Quebec* decision on the regulation of pesticides.

Senator Angus: Overlap is not one of the big problems?

Ms. Levin: I do not think so. Keep in mind that the provinces and territories put in place approximately 70 per cent of the environmental requirements in this country and the federal government puts in place approximately 30 per cent. The provinces have constitutional authority for works of a local and private nature, and civil and property rights. The provinces use permit systems, regulations and legislation. The federal government also has at its disposal the criminal law head of power; census and statistics; navigation and shipping; sea coast and inland fisheries; peace, order and good government; interprovincial and international trade and commerce; and several other heads of power and further authority to protect the environment. Therefore, I think it is not ineffective that more than one government can act.

Mr. Caccia: Mr. Chairman, the federal house is in great disorder. This is why, even with the best of intentions, Environment Canada is frustrated and cannot proceed, or has such limited success in the implementation of CEPA. Every time a controversial issue comes forward for which a solution is proposed by Environment Canada, it is shot down in flames by another department, most likely Industry Canada. There is internal conflict and internal contradiction, and the government cannot proceed as long as the federal house is in this disorder.

The Chairman: Which takes us to the mindset of PCO that you talked about before.

Mr. Caccia: Yes.

Le sénateur Angus : Il y a une chose qui me rend fou, et vous pouvez le constater en lisant les transcriptions. Dans les trois derniers rapports qu'elle a publiés, la commissaire à l'environnement et au développement durable a affirmé que le Canada possède tous les outils nécessaires pour élaborer un plan exemplaire en matière de protection de l'environnement et de diminution de la pollution destiné à empêcher les catastrophes qui surviendront si nous n'agissons pas. Et pourtant, nous n'utilisons pas ces outils correctement.

Est-ce parce que les Nadine Levin de ce monde n'accomplissent pas un bon travail? Il est clair que le chevauchement des compétences fédérales et provinciales constitue un problème. C'est ce que je constate.

Mme Levin : Je ne crois pas que cela pose un problème.

Le sénateur Angus : Vous ne pensez pas?

Mme Levin : Non.

Le sénateur Angus : Il faut juste de la collaboration?

Mme Levin : Cela signifie que plus d'un gouvernement peut agir pour protéger l'environnement. La Cour suprême du Canada estime qu'il s'agit d'une excellente idée. C'est ce qu'elle a affirmé dans la décision visant Hydro-Québec et dans celle concernant Hudson, au Québec, au sujet de la réglementation des pesticides.

Le sénateur Angus : Le chevauchement n'est pas l'un des grands problèmes?

Mme Levin : Je ne crois pas. Gardez en tête que les provinces et les territoires édictent environ 70 p. 100 des exigences environnementales au pays et que le gouvernement fédéral en élabore environ 30 p. 100. Les provinces disposent du pouvoir constitutionnel de réglementer les travaux de nature locale et privée, en tenant compte des droits de la personne et des droits de propriété. Les provinces ont recours à des permis, à des règlements et à des lois. Le gouvernement fédéral, quant à lui, possède des chefs de compétence dans divers domaines, à savoir le droit criminel; les recensements et les statistiques; la navigation et le transport maritime; les pêcheries des côtes de la mer et de l'intérieur; la paix, l'ordre et le bon gouvernement; le commerce interprovincial et international et d'autres domaines. Il possède aussi le pouvoir de protéger l'environnement. Ainsi, il n'est pas inefficace à mon avis que plus d'un gouvernement puisse agir.

M. Caccia : Monsieur le président, le désordre règne au sein du gouvernement fédéral. C'est pour cette raison que, même s'il a les meilleures intentions, le ministère de l'Environnement ne peut pas aller de l'avant et ne parvient pas à mettre en œuvre correctement la LCPE. Chaque fois qu'un problème survient et qu'Environnement Canada propose une solution, un autre ministère, fort probablement Industrie Canada, la rejette vigoureusement. Il y a des conflits internes et des contradictions, et le ministère ne pourra pas aller de l'avant tant que le désordre régnera au sein du gouvernement fédéral.

Le président : Cela nous ramène au point de vue du Bureau du Conseil privé, dont vous avez parlé tout à l'heure.

M. Caccia : Oui.

Senator Angus: I know the enemy is us, the enemy is industry and the enemy is lack of money. Issues have not been properly prioritized yet, although this committee will do its best to get more focus.

I am suddenly sensitive to things in this area to which I was not previously sensitive. This morning on the front page of *The Globe and Mail* I read about two new substances. I read about how they can cause lung cancer and other terrible things.

Someone decided to ban those two substances. How long did it take? How many people died from lung cancer before they were banned? What was the process? Was it a good process or did we finally, after much backfilling, get to the point that the headline could be printed?

Ms. Levin: One substance to which you refer is in teflon and fire retardants.

Senator Angus: Yes.

Ms. Levin: You should hear from the scientists who were involved in the assessment of these substances rather than from me. They can explain the steps they went through, why it took the amount of time it did to arrive at a conclusion, whether they were able to establish what allowable concentration there should be, or whether there should be no allowable concentration at all. You need to talk to the people who were involved in the science.

Senator Angus: We often use lumber with wood preservatives to build the balconies that we sit on during hot summer days. Now we hear that this preservative causes lung cancer and kills babies. I painted my balcony with that preservative only last summer or the summer before that.

Ms. Levin: The wood preservation industry has been subject to a notice for the development and implementation of a pollution prevention plan for various toxic substances in wood preserving solutions.

First, a technical guideline was proposed and the wood preservation industry was given the opportunity to implement it. It was specifically stated to the industry that if elements or persons in the industry did not implement the guideline, there would be a notice for pollution prevention planning. There were elements who did not implement the guideline and there has been a notice.

I believe five companies are subject to the notice. The other companies in the industry chose to implement the guideline.

Environment Canada has taken action in respect of chemicals such as arsenic and others that are found in wood preserving chemicals.

The Chairman: You said that some companies in the industry have undertaken to do something and others have not. Is there a sanction against the companies who have not undertaken to do something? What happens if they do nothing? Can they continue to sell their products?

Le sénateur Angus : Je sais que l'ennemi c'est nous, c'est l'industrie et c'est le manque d'argent. Les priorités n'ont pas encore été tout à fait établies, quoique le comité fera de son mieux pour cerner les questions à étudier.

Je porte soudainement attention à des choses dans ce domaine qui n'attiraient pas mon regard auparavant. Ce matin, en première page du *Globe and Mail*, j'ai lu un article au sujet de deux nouvelles substances, qui peuvent causer le cancer du poumon et d'autres maladies graves.

On a décidé d'interdire l'utilisation de ces deux substances. Mais combien de temps a-t-il fallu avant de les interdire? Combien de personnes ont dû mourir d'un cancer du poumon? Quel a été le processus? Était-ce un processus valable ou fallait-il, au bout du compte, satisfaire à certaines exigences?

Mme Levin : L'une des substances dont vous parlez entre dans la composition du téflon et de produits ignifuges.

Le sénateur Angus : C'est exact.

Mme Levin : Vous devriez interroger les scientifiques qui ont évalué ces substances plutôt que moi. Ils peuvent expliquer les étapes qu'ils ont suivies, pourquoi il leur a fallu ce temps-là pour en arriver à une conclusion. Ils pourront aussi vous dire s'ils sont parvenus à établir une concentration acceptable ou s'ils ont déterminé qu'aucune concentration n'est acceptable. Vous devez vous entretenir avec les scientifiques en question.

Le sénateur Angus : Pour construire les galeries où nous nous assoyons durant les chaudes journées d'été, nous utilisons souvent du bois enduit d'un produit de préservation. On nous apprend maintenant que ces produits de préservation causent le cancer du poumon et provoquent le décès de bébés. L'été dernier ou l'été précédent, j'ai appliqué sur ma galerie une peinture contenant de tels produits.

Mme Levin : Nous avons transmis à l'industrie des produits de préservation du bois un avis pour qu'elle élabore et mette en œuvre un plan de prévention de la pollution visant diverses substances toxiques qui entrent dans la composition des produits de préservation.

Dans un premier temps, nous avons proposé des directives techniques et nous avons laissé à l'industrie la possibilité de les mettre en application. Nous avons précisé clairement que si des éléments ou des personnes au sein de l'industrie ne les appliquaient pas, nous exigerions l'élaboration d'un plan de prévention de la pollution. Comme dans certains cas les directives n'ont pas été appliquées, un avis a été donné.

Cinq entreprises, si je ne m'abuse, sont visées par l'avis. Les autres ont choisi de se conformer aux directives.

Environnement Canada a pris des mesures relativement aux produits chimiques, comme l'arsenic, que l'on retrouve dans les produits de préservation du bois.

Le président : Vous avez dit que certaines entreprises ont réagi, et que d'autres n'ont rien fait. Est-ce que des sanctions sont prévues contre celles qui choisissent de ne rien faire? Qu'arrive-t-il si elles ne font rien? Peuvent-elles continuer de vendre leurs produits?

Ms. Levin: In this case the industry was amenable to implementing a guideline to reduce their releases to the environment and ensure worker safety in relation to the use of these chemicals. A guideline is voluntary. It is not an enforceable instrument. One can choose to implement all of a guideline, part of it or none of it.

Pollution prevention planning is done via a notice issued by the minister. The minister can stipulate what substances are targeted by the pollution prevention plan and what factors to consider in developing and implementing the plan. The minister can also stipulate who is required to develop and implement a plan. That was done in the case of the wood preservation industry.

However, Environment Canada can take no action under CEPA 1999 in respect of a guideline if someone chooses not to implement it, unless that guideline is incorporated by reference into a regulation.

Senator Angus: You can ban the substance though, can you not?

The Chairman: No, you cannot.

Ms. Levin: By regulation, yes.

Senator Angus: We have a grandson who plays where I painted on that green stuff. My wife is in paroxysms of fear. It has now been painted over with something else.

The Chairman: I hope you did not paint it over with lead paint.

Senator Angus: I am told that your department will say not to sell it to Canadians but it is okay to sell it abroad. I as a Canadian do not want to be associated with that double standard.

The Chairman: If Moses came down from the mountain with 10 vague suggestions and guidelines as to how to operate, the world would be very different. Maybe it has come to that.

Mr. Caccia: Even if Moses were to come down with guidelines, they would not be enforceable.

Senator Angus: All the people from your department who have appeared before us are good people. People such as you and Mr. Caccia have been following these hearings and you will know that witnesses have been scathing in their remarks. Can we ask for a rebuttal? I take it you do not agree with all the scathing things that are said.

Ms. Levin: Do you mean by industry witnesses?

Senator Angus: I brought the transcripts of the last two meetings because I think they are particularly instructive. I will send them to the Prime Minister's Office. I have had them copied. I will include a note to the Prime Minister that says, "Buddy, if this is not first priority, it better become first priority. Here is how bad it is." Witnesses were graphic in telling us how bad it is.

Mme Levin : Dans ce cas-ci, l'industrie a accepté de se conformer aux directives visant à réduire les rejets environnementaux et à assurer la sécurité des travailleurs qui manipulent des produits chimiques. Les directives sont facultatives. Elles ne sont pas exécutoires. Une entreprise peut choisir de s'y conformer en totalité ou en partie, ou de ne pas en tenir compte.

Le plan de prévention de la pollution doit faire l'objet d'un avis émis par le ministre. Le ministre peut préciser quelles substances sont visées par le plan et quels facteurs doivent être pris en considération au moment de l'élaboration de celui-ci. Il peut également déterminer qui sera chargé de définir et d'exécuter le plan. C'est ce qui a été fait dans le cas de l'industrie de préservation du bois.

Toutefois, Environnement Canada ne peut intervenir en vertu de la LCPE de 1999 si une entreprise choisit de ne pas appliquer des directives, sauf si elles sont incorporées par envoi dans un règlement.

Le sénateur Angus : Vous pouvez toutefois interdire l'utilisation de la substance, n'est-ce pas?

Le président : Non, vous ne pouvez pas le faire.

Mme Levin : Par voie de règlement, oui.

Le sénateur Angus : Un de mes petits-fils joue sur la terrasse qui est recouverte de cette peinture verte. Ma femme est très inquiète. On l'a fait repeindre.

Le président : J'espère que vous n'avez pas utilisé de la peinture au plomb.

Le sénateur Angus : On me dit que le ministère n'autorise pas la vente de ce produit au Canada, mais à l'étranger, oui. Je ne veux pas, en tant que Canadien, être associé à cette règle de deux poids deux mesures.

Le président : Si Moïse était descendu de la montagne avec dix vagues suggestions et directives, le monde serait bien différent. Nous en sommes peut-être là.

M. Caccia : Même s'il descendait avec des directives aujourd'hui, elles ne seraient pas exécutoires.

Le sénateur Angus : Les représentants du ministère qui ont comparu devant le comité sont de braves gens. Vous avez, tout comme M. Caccia, suivi nos audiences. Vous savez que les témoins ont tenu des propos cinglants. Pouvons-nous y répliquer? Je suppose que n'approuvez pas ce qui a été dit.

Mme Levin : Vous parlez des témoins de l'industrie?

Le sénateur Angus : J'ai apporté les comptes-rendus des deux dernières réunions parce qu'ils sont particulièrement révélateurs. Je vais les envoyer au Cabinet du premier ministre. Je les ai fait photocopier. Je vais inclure une note qui dit, « Cher ami, si cette question n'est pas prioritaire, elle a tout intérêt à le devenir. Voyez à quel point la situation s'est dégradée. » Les témoins ont expliqué très clairement comment la situation s'était détériorée.

Mr. Chairman, you are good at saying, "Have you got a list at the department and can you send it to us?" It would be a good exercise, even if you all said, "We agree with everything that is said. The bottom line is we need more money from the boss."

The Minister of Finance would then have to sit every morning for an hour in the Department of the Environment.

The Chairman: It is not only a question of money, is it? Does there not have to be a hammer somewhere?

This act sets out a process called virtual elimination, as a means of correcting some things. We all know by reading information and hearing from witnesses on both sides of the fence that there are bad substances out there and industries say, "We do not want babies to put that kind of stuff in their mouths." How many substances on the 23,000 list, the 6,000 list, the 4,000 list, or whatever list have been required to undergo virtual elimination in Canada?

Ms. Levin: Keep in mind what virtual elimination actually means under CEPA 1999. It means the elimination of the substance in releases below detectable limits using routine and available sampling technology.

The Chairman: We understand that technology always allows ever finer measurements. How many substances have been virtually eliminated?

Ms. Levin: In releases?

The Chairman: Yes.

Ms. Levin: I believe one will be added to the virtual elimination list.

Substances targeted for virtual elimination have to meet criteria. They have to be toxic, persistent in the environment, biocumulative, present in the environment primarily as a result of human activity and they cannot be radionuclides or naturally-occurring minerals.

Senator Angus: He wants to know how many substances are on the virtual elimination list.

The Chairman: Is mercury on that list?

Ms. Levin: No. Mercury is a mineral.

The Chairman: Mercury is therefore not covered by CEPA.

Ms. Levin: Yes, it is. Because it is on the list of toxic substances it can be regulated at any stage of its lifecycle. For example, section 93(1) of the act sets off regulation-making authority to deal with any substance that is on the list of toxic substances. It can be regulated at the point of its manufacture. It can be regulated at import. Its presence in products can be regulated and controlled. It can be regulated and controlled such that the concentration in a product or the quantity is limited, or a regulation could be made that says, "Mercury cannot be used in X, Y, Z product at all." All these things are possible.

Monsieur le président, vous avez l'habitude de demander, « Est-ce que le ministère a établi une liste, et pouvez-vous nous la faire parvenir? » Ce serait une bonne chose de le faire, même si tout le monde dit, « Nous approuvons tout ce qui a été dit. Le patron doit toutefois nous donner plus d'argent. »

Le ministre des Finances serait alors obligé de passer une heure, tous les jours, au ministère de l'Environnement.

Le président : Ce n'est pas uniquement une question d'argent, n'est-ce pas? Ne faut-il pas, en quelque part, sortir le bâton?

Cette loi prévoit un processus de quasi-élimination pour corriger certaines choses. Nous savons, après avoir lu la documentation et entendu les témoins des deux camps, qu'il y a des substances qui sont nocives et que les industries disent, « Nous ne voulons pas que les petits enfants mettent ce genre de chose dans leur bouche. » Combien de substances sur la liste qui en contient 23 000, 6 000, 4 000, ou peu importe, doivent être quasi-éliminées au Canada?

Mme Levin : Il faut garder à l'esprit la définition de quasi-élimination que prévoit la LCPE de 1999. La quasi-élimination s'entend de la réduction de la substance présente dans les rejets à un niveau inférieur aux limites de dosage mesurable au moyen de méthodes d'échantillonnage courantes.

Le président : Nous savons que la technologie nous permet d'effectuer des mesures toujours plus précises. Combien de substances ont été quasi éliminées?

Mme Levin : Dans les rejets?

Le président : Oui.

Mme Levin : On compte ajouter une substance, si je ne m'abuse, à la liste de quasi-élimination.

Les substances visées doivent répondre à certains critères. Elles doivent être toxiques, persistantes, bioaccumulables, présentes dans l'environnement principalement par suite d'une activité humaine. Les radionucléides ou les minéraux naturels en sont exclus.

Le sénateur Angus : Il veut savoir combien de substances figurent sur la liste de quasi-élimination.

Le président : Est-ce que le mercure s'y trouve?

Mme Levin : Non, le mercure est un minéral.

Le président : Donc, le mercure n'est pas visé par la LCPE.

Mme Levin : Il l'est. Comme il figure sur la liste des substances toxiques, il peut être réglementé à n'importe quelle étape de son cycle de vie. Par exemple, le paragraphe 93(1) de la loi précise que des règlements peuvent être pris concernant une substance inscrite sur la liste des substances toxiques. La substance peut être réglementée à l'étape de la fabrication, ou encore de l'importation. Sa présence dans les produits peut être réglementée et contrôlée. Autrement dit, on peut en limiter la concentration ou la quantité. On peut également prendre un règlement qui dispose que le mercure ne peut être utilisé dans tel ou tel produit. On peut faire tout cela.

The Chairman: To revert to my original question and without giving a specific example, has any substance been virtually eliminated?

Ms. Levin: In releases?

The Chairman: Yes, in releases.

Ms. Levin: Only one substance has been targeted for virtual elimination.

The Chairman: No substance has been virtually eliminated, is that right? The reason I ask the question, for those of us who are interested in this, is that there are lists. A new one is coming out. However, we know there is a list of 23,000 — if they were people, we would call them persons of interest. There are thousands and thousands and thousands of substances.

Ms. Levin: Yes, there are.

We have a regulation called the Prohibition of Certain Toxic Substances Regulations, 2005, which in fact has listed substances for virtual elimination.

The Chairman: They have not yet been virtually eliminated?

Ms. Levin: To enforce a regulation such as this, you would sample releases of these substances to ensure they are below the limits set up.

The Chairman: Do we have the means of doing that?

Ms. Levin: Yes.

The Chairman: Has it been done?

Ms. Levin: As far as the enforcement branch is concerned, I am not aware that we have done it. We have not gone out systematically and inspected for each of these.

Senator Angus: Mr. Chairman, you did not ask the last question. Why not?

The Chairman: I want to get a couple of other things going here because we can adjust that later.

Sections 325 and 326 talk about the deposit and refund system. Would you please explain that to us a little bit and tell us whether those sections have ever been used?

Ms. Levin: First, sections 325 and 326 represent the economic instruments that can be used under CEPA 1999. They can be used in conjunction with other regulation-making powers.

The Chairman: The reason I ask the question is because this committee is on record in two of its reports as urging the use of economic measures from time to time in the interests of the environment.

Ms. Levin: We have not used section 325 yet. The section can be used only in relation to regulations for toxic substances, nutrients — which are substances such as phosphates that can cause excessive growth of vegetation in aquatic environments and regulations governing the federal house, which is Part 9 of CEPA 1999 covering respective federal government operations, federal lands and Aboriginal lands. We have not used section 325.

Le président : Je reviens à ma question initiale. Sans donner d'exemple précis, pouvez-vous me dire si une substance a déjà été quasi éliminée?

Mme Levin : Dans les rejets?

Le président : Oui, dans les rejets.

Mme Levin : Seule une substance a été visée en vue d'être quasi éliminée.

Le président : Donc, aucune substance n'a été quasi éliminée? Si je pose la question, pour ceux que cela intéresse, c'est parce qu'il y a des listes qui sont établies. On prévoit même en publier une nouvelle. Or, nous savons qu'il y a 23 000 substances inscrites sur une liste — s'il s'agissait de personnes, on les qualifierait de personnes d'intérêt. Les substances se comptent par milliers.

Mme Levin : C'est vrai.

Le Règlement sur certaines substances toxiques interdites, adopté en 2005, donne la liste des substances qui doivent être quasi éliminées.

Le président : Elles ne l'ont pas encore été?

Mme Levin : Il faut, dans le cadre de ce règlement, analyser les rejets de ces substances et s'assurer que les concentrations sont inférieures aux limites établies.

Le président : Avons-nous les moyens de le faire?

Mme Levin : Oui.

Le président : L'a-t-on fait?

Mme Levin : À ma connaissance, la direction de l'application de la loi n'a rien fait. Les rejets de ces substances n'ont pas fait l'objet d'une analyse systématique.

Le sénateur Angus : Monsieur le président, vous n'avez pas posé votre dernière question. Pourquoi?

Le président : Je voulais d'abord éclaircir un certain nombre de points.

Les articles 325 et 326 parlent de dépôts et de remboursements. Pouvez-vous nous donner des précisions à ce sujet et nous dire si ces articles ont déjà été appliqués?

Mme Levin : D'abord, les articles 325 et 326 représentent les mesures économiques qui peuvent être prises en vertu de la LCPE de 1999. Ils peuvent être appliqués de concert avec d'autres pouvoirs de réglementation.

Le président : Si je pose la question, c'est parce que le comité a déjà recommandé, dans deux de ses rapports, l'utilisation d'instruments économiques dans le domaine de l'environnement,

Mme Levin : Nous n'avons pas encore eu recours à l'article 325. Il s'applique uniquement aux règlements qui régissent les substances toxiques, les substances nutritives — comme le phosphate, qui stimule excessivement la croissance de végétaux dans les systèmes aquatiques —, et la Partie 9 de la LCPE de 1999, qui englobe les opérations gouvernementales, le territoire domanial et les terres autochtones. Nous n'avons pas encore eu recours à l'article 325.

We have used section 326 for the creation of economic instruments, for example, in relation to the solvent-degreasing regulations. Section 326 has been used for ozone depleting substances. In terms of transferring credits, a tradable credit system is in place.

Although it is not in section 326, there is also a possibility of trading emission credits under Division 5 of Part 7, which are vehicle and engine emissions.

The Chairman: The three applicable circumstances that you talked about in section 325 are very cogent ones.

Ms. Levin: However, we have not used them.

The Chairman: Why would that be? Who did not do what?

Ms. Levin: It may have been that a deposit and refund system was not seen as effective in controlling, let us say, nutrients or a particular toxic substance. Section 326 has been used thus far in a limited way.

Your committee may choose to raise these things and ask about them.

The Chairman: They are tools that exist in the act that could be used?

Ms. Levin: No: There are very inventive ways, for example, that section 326 can be used. Conditions can be set, for example, for the participation of tradable unit schemes and those conditions can be all kinds of things, including requiring by regulation that people take pollution prevention action.

The Chairman: Reverse incentives can be put in place or real incentives can put in place?

Ms. Levin: If they are set in place as conditions, or they are part of the creation or operation of the system?

The Chairman: If you do this, you do not need to do that?

Ms. Levin: I am not so sure that is possible. However, Dan Blasioli from the Department of Justice might be able to tell you.

The Chairman: I think we could ask that question later once we decide where we will go.

Mr. Caccia: Might I add that 10 years ago we spent a considerable amount of time on section 326, in making it as imaginative as possible, and casting the net as widely as possible. It is a disappointment to see how little it has been used.

The Chairman: We will get a list of substances in September, to which we all look forward, and we have heard that it deals with ratios of substances. Is that correct or am I barking up the wrong tree? I am talking about whether we will measure the amount of the substance there is, or the amount of substance per pound there is. They are two different questions — intensity as opposed to volume.

Nous avons invoqué l'article 326 pour prendre des mesures économiques, par exemple, dans le cadre du règlement sur les solvants de dégraissage. L'article 326 a également été utilisé pour régir les substances qui appauvrissent la couche d'ozone. Pour ce qui est du transfert de crédits, un mécanisme de permis échangeables a été mis en place.

Bien qu'il n'en soit pas question à l'article 326, il est possible d'échanger des crédits de pollution en vertu de la section 5 de la partie 7, qui traite des émissions des véhicules et des moteurs.

Le président : Les trois points que vous avez mentionnés relativement à l'article 325 sont fort pertinents.

Mme Levin : Toutefois, nous n'avons encore jamais eu recours à cette disposition.

Le président : Pourquoi? Qui n'a pas fait quoi?

Mme Levin : Les dépôts et les remboursements ne constituaient peut-être pas un moyen efficace de contrôler, par exemple, les substances nutritives ou encore une substance toxique en particulier. Jusqu'ici, l'article 326 n'a été appliqué que de façon limitée.

Le comité pourrait demander à obtenir des précisions à ce sujet.

Le président : Mais ce sont des outils qui sont prévus par la loi, non?

Mme Levin : Non. L'article 326 peut être mis à exécution de façon fort créative. Par exemple, il peut servir à fixer les conditions pour la participation à un programme d'unités échangeables. Ces conditions peuvent être très variées. Elles peuvent comprendre l'obligation, par voie de règlement, de mettre en œuvre un plan de prévention de la pollution.

Le président : Donc, il peut servir à offrir des incitatifs réels?

Mme Levin : S'ils tiennent lieu de conditions, ou s'ils font partie intégrante du système.

Le président : Si vous faites telle chose, vous ne serez pas obligé de faire telle autre chose?

Mme Levin : Je ne sais pas si c'est possible. Dan Blasioli, du ministère de la Justice, pourrait vous en dire plus à ce sujet.

Le président : Nous pourrions poser cette question plus tard, une fois que nous aurons décidé de la marche à suivre.

M. Caccia : Il y a 10 ans, nous avons passé beaucoup de temps à examiner l'article 326. Nous avons essayé de le rendre aussi imaginatif que possible, de lui donner la portée la plus vaste possible. Il est décevant de voir qu'il a été si peu utilisé.

Le président : Une nouvelle liste de substances va être publiée en septembre. Nous comptons bien l'examiner. Nous avons entendu dire qu'elle va contenir des ratios. Est-ce vrai, ou est-ce que je me trompe? Je me demande si nous allons mesurer la concentration de la substance présente, ou encore la quantité de substance présente par livre. Ce sont deux choses différentes — l'intensité et le volume.

Ms. Levin: I will get back to you on that. I am not certain what you refer to.

The Chairman: I may be barking up the wrong tree.

I ask the question because in many discussions about emissions of various kinds, including effluents and substances into the air, there are arguments that we ought to make the measurements as a proportion of reductions — that when we measure reductions, we ought to measure intensity, if I can put it that way, the proportion per —

Ms. Levin: Do you mean per unit of production?

The Chairman: Yes, as opposed to how much substance we put out, or put into the pool.

Ms. Levin: I will get back to you.

The Chairman: With respect to section 2 — which I think you more or less devised, Ms. Levin — in your opinion, does the act as it exists provide the tools that we need to fulfil the objects and obligations that are there?

Ms. Levin: Do you mean the administrative duties in section 2?

The Chairman: Yes.

Ms. Levin: I think the authority is present to fulfil the administrative duties.

The Chairman: Is it frequently used?

Ms. Levin: Every time the department chooses to act to protect the environment in respect of a toxic substance or emissions from vehicles, in fact, they do so in accordance with the administrative duties. One duty is to take preventive and remedial measures to protect, enhance and restore the environment; so, yes, the department is consistent with the administrative duties in the act when it does something like that.

The Chairman: Does it do something like that often? Give us one tiny, microcosmic example of a thing the department would do under those administrative duties.

Ms. Levin: We have put in place emission regulations for vehicles, engines and equipment, both on-road and off-road, to enhance or improve air quality. That measure is preventive and remedial. The preventive aspect is that the vehicles have to be manufactured with the necessary controls to achieve the emission requirements. Mr. Caccia raised the issue of the control of sulphur content in diesel fuel, similarly.

These preventive or remedial measures protect, enhance and restore the environment. That is an example.

The Chairman: That is a good one because it has been effective.

Senator Spivak: Can I interrupt?

The Chairman: Yes.

Senator Spivak: Is that control based on the American average — do you know what I am talking about?

Mme Levin : Je vais devoir me renseigner. Je ne sais pas vraiment à quoi vous faites allusion.

Le président : Je me trompe peut-être.

Si je pose la question, c'est parce que lorsqu'on discute des émissions de toutes sortes, par exemple, des effluents et des substances rejetées dans l'atmosphère, on laisse souvent entendre que les mesures devaient être fonction des réductions — autrement dit, quand on mesure les réductions, on devrait mesurer l'intensité, si je peux m'exprimer ainsi...

Mme Levin : Vous voulez dire par unité de production?

Le président : Oui, par opposition à la quantité de substances présentes.

Mme Levin : Je vais devoir me renseigner.

Le président : Concernant l'article 2 — que vous avez plus ou moins abordé, madame Levin — à votre avis, est-ce que la loi, dans sa forme actuelle, fournit les outils dont nous avons besoin pour remplir les objectifs et les obligations qui y sont définis?

Mme Levin : Vous faites allusion au mandat administratif prévu à l'article 2?

Le président : Oui.

Mme Levin : Le ministère possède le pouvoir de remplir ce mandat.

Le président : Est-ce qu'il l'exerce souvent?

Mme Levin : Chaque fois que le ministère intervient pour protéger l'environnement contre une substance toxique ou des émissions provenant de véhicules, il exécute le mandat administratif qui lui est confié. Par exemple, le ministère peut prendre des mesures préventives et correctives pour protéger, valoriser et rétablir l'environnement. Donc, oui, le ministère remplit le mandat administratif que lui confie la loi quand il prend de telles mesures.

Le président : Est-ce qu'il le fait souvent? Donnez-nous un petit exemple d'une mesure que prendrait le ministère en vertu de ce mandat administratif.

Mme Levin : Nous avons mis en place des règlements sur les émissions de véhicules, de moteurs ou d'équipements, sur route et hors route, en vue d'améliorer la qualité de l'air. Il s'agit là de mesures préventives et correctives. Pour ce qui est de l'aspect préventif, les véhicules doivent être munis d'appareils de contrôle pour répondre aux exigences en matière d'émissions. M. Caccia a parlé du contrôle de la teneur en soufre du carburant diesel.

Ces mesures préventives ou correctives protègent, valorisent et rétablissent l'environnement. C'est là un exemple.

Le président : C'est un très bon exemple, parce que cette mesure est efficace.

Le sénateur Spivak : Puis-je faire un commentaire?

Le président : Oui.

Le sénateur Spivak : Est-ce que ce contrôle se fonde sur la moyenne américaine — est-ce que vous savez de quoi je parle?

Ms. Levin: The regulatory impact analysis statement for the regulations in all those cases indicates that Canada aligns its requirements with the U.S. Environmental Protection Agency requirements due to the nature of the North American marketplace in vehicles, engines, equipment and fuels.

The Chairman: We have heard conflicting stories. With respect to manufacturing internal combustion engines for automotive vehicles, are they regulations or guidelines? Are they imposed, or are they things that we have asked by agreement that the industry will try to reach this fuzzy —

Ms. Levin: We do not control the manufacturing process by means of these regulations. We control the emissions.

The Chairman: Are they controlled or is it a guideline?

Ms. Levin: No, these are regulations; they are not guidelines.

There had been a Memorandum of Understanding with the railway industry in terms of emissions from locomotives, but I am talking about the off-road and on-road vehicle and engine emission regulations.

The Chairman: Good; so a car that did not meet those regulations could not be imported into the country — by way of example. Is that correct?

Ms. Levin: Unless the importer undertook, after the importation and before the vehicle was sold, to have —

The Chairman: To modify it?

Ms. Levin: Yes, to have the vehicle meet those emission requirements.

The Chairman: I have a hard time getting through Part 5.

Mr. Caccia: You are not alone, Mr. Chairman.

The Chairman: Is that one place we might look to make things clearer, because that part is convoluted?

Ms. Levin: Yes: It is a complex part that is difficult to follow, read and understand. Some of the provisions might be reordered so they flow more easily. There is no doubt that when you read cross-references between provisions, Part 5 can be difficult to follow.

The Chairman: Is it your view that the object of Part 5 is good and the measures in it are good but they do not follow an easily understandable — and therefore enforceable — order?

Ms. Levin: I would not say they are not enforceable, but I would say that the foundation of Part 5 is good. The current order is difficult to follow. I do not think this difficulty is a secret to anyone, both inside and outside the department, who has read Part 5 and tried to follow the order of the provisions.

Mme Levin : D'après le résumé de l'étude d'impact de la réglementation qui accompagne tous les règlements qui ont été adoptés dans ces cas, le Canada aligne ses exigences sur celles de la U.S. Environmental Protection Agency en raison de la nature du marché nord-américain en ce qui concerne les véhicules, les moteurs, les équipements et les carburants.

Le président : Nous avons entendu des propos contradictoires à ce sujet. Existe-t-il des règlements ou des directives qui régissent la fabrication des moteurs à combustion interne pour les véhicules automobiles? Sont-ils exécutoires, ou est-ce que les industries se sont engagées, par voie d'entente, à atteindre...

Mme Levin : Nous ne réglementons pas le processus de fabrication, mais plutôt les émissions.

Le président : Font-elles l'objet de contrôles ou de directives?

Mme Levin : Non. Elles font l'objet de règlements, pas de directives.

Un protocole d'entente a été conclu avec l'industrie ferroviaire au sujet des émissions produites par les locomotives. Toutefois, je fais allusion ici au règlement sur les émissions produites par les moteurs et les véhicules, sur route et hors route.

Le président : D'accord. Donc, la voiture qui ne respecte pas ce règlement ne peut entrer au pays. Est-ce exact?

Mme Levin : Sauf si l'importateur entreprend, une fois le véhicule importé, mais avant qu'il ne soit vendu...

Le président : De le modifier?

Mme Levin : Oui, de faire en sorte que le véhicule respecte les exigences en matière d'émissions.

Le président : J'ai beaucoup de difficulté à comprendre la partie 5.

M. Caccia : Vous n'êtes pas le seul, monsieur le président.

Le président : Devrait-on envisager d'y apporter des modifications en vue de la simplifier? Elle est mal structurée.

Mme Levin : Oui. Elle est compliquée et difficile à suivre, à lire, à comprendre. Il faudrait modifier l'ordre de certaines dispositions. Les renvois que contient la partie 5 compliquent les choses.

Le président : À votre avis, est-ce que l'objectif visé par la partie 5 et les mesures qu'elle propose sont valables, même si les dispositions sont placées dans un ordre difficilement compréhensible et applicable?

Mme Levin : Je ne dirais pas qu'elles ne sont pas applicables. Toutefois, l'objectif visé par la partie 5 est valable. C'est plutôt l'ordre dans lequel les dispositions sont présentées qui pose problème. Tout le monde sait, à l'interne comme à l'externe, que les dispositions de la partie 5 sont difficiles à suivre.

The Chairman: That is what I meant by the difficulty in enforcement. It is hard to figure out exactly what it means. Does it apply here or not? Is there a way to get at this problem? Do you think a realigning or a redrafting of Part 5, without changing the intent, might be a useful thing?

Ms. Levin: Perhaps changing the order of some of the provisions might help the flow of logic in the part.

The Chairman: You would not need to leap and forth between references. It is a question of order.

Mr. Caccia: Might I make this observation? Rather than being distracted by the sequence or lack of sequence in Part 5, you may want to have your research people identify what stands in the way of the implementation of Part 5 as it is intended in the preamble of the legislation, in its main concept. Having identified the obstacles, then you may want to change certain portions of Part 5 to remove these obstacles because, as was mentioned earlier, certain amendments were made at the report stage in the House of Commons in 1999 that have seriously weakened the potential impact of Part 5.

The Chairman: That is stated much better. Thank you.

Senator Spivak: That is good to know.

The Chairman: The definitions — the outlining of air pollution and water pollution in sections 3 and 7 — seem to be Health Canada definitions; but Health Canada, as you said, Mr. Caccia, does not seem to have much to do with this act anymore.

Mr. Caccia has already commented on that, but I ask Ms. Levin: Are you in frequent contact with Health Canada about health matters related to pollution of one kind or another? Is Health Canada actively involved?

Ms. Levin: I am not in frequent consultation with Health Canada, but other components of Environment Canada are. The new substances program and the assessment of existing substances program are in consultation with Health Canada.

The Chairman: Good.

Ms. Levin: There is no specific mention of the Minister of Health in relation to the international air pollution provisions to which the definition of air pollution applies, for example. Although, it is clear from the definition that there is a human health dimension.

The Chairman: By reference, we can assume that that department is interested in one way or another, right?

We have heard stories about respiratory problems and a number of hospitalizations that result from them. One assumes you cannot make a border for pollution, so we do not know whether something came from Buffalo or Hamilton.

Le président : C'est ce que je voulais dire par difficilement applicable. On a du mal à en comprendre le sens. Est-ce qu'elle s'applique dans ce cas-ci ou non? Comment pouvons-nous régler le problème? Croyez-vous qu'il faut réorganiser ou reformuler la partie 5, sans en modifier l'intention?

Mme Levin : Il serait peut-être utile de changer l'ordre de certaines dispositions, pour qu'il y ait une suite logique.

Le président : Il ne serait pas nécessaire d'avoir autant de renvois. Il faut changer l'ordre des dispositions

M. Caccia : Puis-je faire un commentaire? Au lieu de parler de la suite logique ou de l'absence de suite logique qui existe dans la partie 5, il faudrait peut-être demander aux attachés de recherche de cerner les problèmes que pose la mise en œuvre du principe qui sous-tend la partie 5, principe qui est défini dans le préambule de la loi. Une fois les problèmes cernés, on pourra changer certaines dispositions de la partie 5, supprimer les obstacles, parce que, comme on l'a mentionné plus tôt, les modifications apportées par la Chambre des communes à l'étape du rapport, en 1999, ont eu pour effet d'affaiblir sérieusement l'impact potentiel de la partie 5.

Le président : C'est beaucoup mieux. Merci.

Le sénateur Spivak : C'est bon à savoir.

Le président : Les définitions — c'est-à-dire la description de la pollution atmosphérique et de la pollution de l'eau aux articles 3 et 7 — semblent avoir été rédigées par Santé Canada, mais ce ministère, comme vous l'avez dit, monsieur Caccia, n'a plus grand-chose à voir avec cette loi désormais.

M. Caccia s'est déjà prononcé là-dessus. Je m'adresse maintenant à Mme Levin : consultez-vous régulièrement Santé Canada concernant des problèmes de santé attribuables à une forme ou une autre de pollution? Ce ministère joue-t-il un rôle actif?

Mme Levin : Je ne suis pas fréquemment en contact avec Santé Canada, contrairement à d'autres divisions d'Environnement Canada. Nos deux ministères travaillent ensemble par l'entremise du Programme des substances nouvelles et du Programme d'évaluation des substances existantes.

Le président : Bien.

Mme Levin : Les dispositions sur la pollution atmosphérique internationale auxquelles s'appliquent la définition de la pollution atmosphérique ne font pas expressément mention du ministre de la Santé. Toutefois, selon la définition, il est clair que cette forme de pollution a des effets sur la santé humaine.

Le président : Nous pouvons donc supposer que ce ministère s'y intéresse d'une manière ou d'une autre, n'est-ce pas?

On nous a rapporté des cas de maladies respiratoires et un certain nombre d'hospitalisations dues à ces problèmes. Mais la pollution ne connaît pas de frontières; Comment savoir si une substance vient de Buffalo ou de Hamilton?

Ms. Levin: In terms of the definition of air and water pollution, you might perhaps direct questions to Health Canada as to how they see their role in relation to how this definition works.

The Chairman: We will do that.

Mr. Caccia: Mr. Chairman, might I add an observation?

The Chairman: Yes.

Mr. Caccia: Most successful initiatives to protect the environment have been made possible over time because they were clearly linked to health issues. Therefore, the connection to health, the role of the health department and emphasis on the role of that department in connection with CEPA would heighten considerably the potential success of this legislation.

The issues are not seen in isolation simply as environmental protection, which is still valued. It is the old agenda. They would be viewed as health issues seen through the environmental and health optic.

The Chairman: If nothing else, that would mean two people at the cabinet priority table are concerned about the issues rather than one.

The priority substance list, PSL: are these substances screened? How does a substance get on the priority substance list? What are the implications for a substance to be included on that list?

Ms. Levin: I can tell you how substances were put on the list in the past under the previous act.

The minister of the day chose an expert panel to propose what substances would benefit from priority investigation, and to determine whether the substances are toxic or capable of becoming toxic. The definition of substance is so broad that they could be individual substances such as arsenic or mercury, or effluents such as chlorinated waste water or emissions from zinc plants, for example.

The director general who is responsible for assessment of substances perhaps can give you a better picture of how the priority substances list is established today. However, the minister certainly has the option of consulting experts outside the department for advice.

The first expert panels involve provincial governments, labour groups, environmental groups and academics from places like the Royal Society to give advice to the minister.

Mr. Caccia: On page 37 of this report produced by Environment Canada, you may find a question addressed to parliamentarians and this committee. It reads as follows: "Should the act provide an alternative approach to the listing of substances that have been determined to be toxic?"

Mme Levin : Pour ce qui est de la définition de la pollution de l'air et de l'eau, vous pouvez peut-être adresser vos questions au ministère de la Santé pour savoir comment il perçoit son rôle à la lumière de cette définition.

Le président : C'est ce que nous ferons.

M. Caccia : Monsieur le président, puis-je ajouter une remarque?

Le président : Oui.

M. Caccia : Les initiatives en matière de protection de l'environnement les plus réussies étaient celles qui étaient clairement liées aux questions de santé. Par conséquent, établir un lien avec la santé et mettre l'accent sur le rôle du ministère de la Santé à l'égard de la LCPE permettront d'augmenter considérablement les chances de succès de cette loi.

Ces questions ne sont pas prises strictement dans le contexte de la protection de l'environnement, même si cela demeure important. C'est dans l'ancien programme. Elles seront considérées comme des questions de santé dans une optique d'environnement et de santé.

Le président : À tout le moins, cela voudrait dire que deux personnes plutôt qu'une s'occuperont de ce dossier à la table où l'on discute des priorités du Cabinet.

Par ailleurs, les substances qui figurent sur la Liste des substances d'intérêt prioritaire ou LSIP, sont-elles évaluées? Selon quels critères rajoute-t-on une substance sur cette liste? Qu'arrive-t-il lorsqu'une substance se trouve sur cette liste?

Mme Levin : Je peux vous expliquer de quelle façon on a établi la liste des substances par le passé, en vertu de la loi précédente.

Le ministre de l'époque a nommé un groupe d'experts chargé de proposer des substances qui devaient faire l'objet d'une enquête prioritaire et de déterminer lesquelles étaient toxiques ou susceptibles de le devenir. La définition de substance est tellement vague qu'elle peut englober, par exemple, les substances telles que l'arsenic ou le mercure, les effluents comme les eaux usées chlorées et les émissions provenant des usines de traitement du zinc, entre autres.

Le directeur général, qui est responsable de l'évaluation des substances, serait sûrement mieux placé que moi pour vous expliquer comment on établit cette liste aujourd'hui. Toutefois, le ministre peut toujours demander conseil à des experts externes.

Les premiers groupes d'experts, dont le mandat était de prêter conseil au ministre, étaient composés de représentants de gouvernements provinciaux, de syndicats et de groupes environnementaux ainsi que d'universitaires de la Société royale du Canada, entre autres.

M. Caccia : À la page 41 du présent rapport rédigé par Environnement Canada se trouve une question adressée aux parlementaires et à ce comité. Elle se lit comme suit : « La loi devrait-elle être modifiée pour fournir une approche différente à l'établissement de la liste des substances qui ont été déclarées toxiques? ».

If I may be so bold, you should reply by saying, please produce an issue paper so we can have the elements in order to answer your question. The question is in the scoping paper.

The Chairman: We will ask that question, Mr. Caccia. Thank you.

I want to get a little bit of an argument from you. You have argued that the precautionary principle says, in effect, do not wait for proof.

If a reasonable suspicion exists that some action or some substance will be harmful, do not wait for absolute proof that it is harmful. As a precaution, and until it can be shown to be otherwise, take it out of circulation.

On the other hand, you have also suggested that the purveyor, manufacturer or the miner of whatever substance we are talking about should be required to prove that the substance is not harmful.

It is difficult to prove the non-existence of something. Are those two things compatible? Can we say to a manufacturer, a miner or a fabricator of a substance that will come into commercial use, on the one hand you have to prove to us that this substance is harmless? On the other hand, on the basis of a suspicion we will bar it, if we use the REACH idea?

Mr. Caccia: A shift in the burden of proof would be a considerable step forward in implementing the precautionary principle. We are light years away from that shift.

The ancient Romans, even the ancient Greeks, wrote to us about their knowledge that lead is poisonous to humans. We are still wrestling with the issue 2,000 years later of whether to put it on a substances list. That gives you an idea of the mindset we are wrestling with.

To answer your basic question, yes, a shift in the burden of proof would be a considerable step forward in the application of the policy.

The Chairman: I have one last question. It deals with what Senator Angus brought up.

As complicated as this act of Parliament is, it was an attempt to streamline and to put into one place a whole bunch of stuff in a whole bunch of different acts and different sets of regulations elsewhere.

Has it in fact streamlined legislation, or does legislation need to be further streamlined? Is this act as good as we can get? In other words, does this act deal with so many aspects of so many different questions and issues that this act is the least complicated piece of legislation with which we can deal with the questions? Does this legislation need to be streamlined further?

Mr. Caccia: The first CEPA policy emerged in 1988 under Minister Tom McMillan's regime. The measure was highly desired by the department itself because the department felt that it was, as you say, necessary to streamline.

Si je puis me permettre, vous devriez leur demander de nous fournir un document de référence afin que nous ayons tous les éléments pour répondre à votre question. La question figure dans le document de diagnostic.

Le président : Nous n'y manquerons pas, monsieur Caccia. Merci.

J'aimerais vous entendre un peu. Vous avez soutenu que selon le principe de précaution, il ne faut pas nécessairement attendre d'avoir des preuves.

S'il existe un motif raisonnable de croire qu'une mesure ou une substance pourrait être dangereuse, on n'a pas besoin d'une preuve absolue. Par précaution, et jusqu'à ce qu'on prouve le contraire, on doit la retirer.

Par ailleurs, vous avez également recommandé que le fournisseur, le fabricant ou l'exploitant de la substance en question soit tenu de prouver que celle-ci ne présente aucun danger.

Il est difficile de prouver l'inexistence de quelque chose. Ces deux éléments sont-ils compatibles? Pouvons-nous demander à un fabricant, à un exploitant ou à un fournisseur de nous prouver que la substance qu'il compte mettre sur le marché est tout à fait inoffensive et lui dire, qu'en cas de doute, nous pouvons la retirer, si l'on suit le raisonnement de REACH?

M. Caccia : Un transfert du fardeau de la preuve serait une étape importante vers la mise en œuvre du principe de précaution. Mais nous en sommes à des années-lumières.

Les Romains, voire même les Grecs de l'Antiquité, disaient que le plomb était toxique pour les humains. Nous nous posons encore la même question, 2 000 ans plus tard, de savoir si l'on devrait ajouter cette substance à la liste. Cela vous donne une idée de notre mentalité.

Pour répondre à votre question, en effet, un transfert du fardeau de la preuve serait un grand pas vers l'application de la politique.

Le président : J'ai une dernière question. Cela concerne le point soulevé par le sénateur Angus.

Aussi compliquée que cette loi du Parlement puisse être, on a tenté de simplifier et de regrouper dans un même ensemble divers lois et règlements.

Y est-on parvenu ou y a-t-il encore place à amélioration? Est-ce le mieux que l'on puisse faire? Autrement dit, cette loi, qui traite d'un si grand nombre de questions sous de multiples aspects, est-elle la plus simple que nous puissions invoquer pour régler un problème? Faut-il la simplifier davantage?

La LCPE a vu le jour pour la première fois en 1988, sous le régime du ministre Tom McMillan. Le ministère lui-même était grandement en faveur d'une telle mesure législative car il estimait, comme vous l'avez dit, qu'une réorganisation était nécessaire.

It is difficult to know whether it should be further streamlined. It is difficult to say, as you asked earlier, whether it is a matter of money.

It is not a question of streamlining, and it is not a question of money. It is a question of political will.

Ms. Levin: I would not describe the creation of the original act as streamlining per se. It was an attempt to look at protection of the environment in a different way. Rather than saying, let us protect air and have a clean air act, let us protect the environment against environmental contaminants and have an environmental contaminants act.

It attempted to say, let us look at regulating or preventing improper use of substances that have a harmful effect on the environment rather than separating the substances into how they reach the environment: rather than saying this one came into the environment via air emission so let us have a clean air act, which is what we had before.

Rather than an environmental contaminants act, let us have an act that sets out regulation-making powers with respect to substances so we can regulate them under one single piece of legislation as to which component of the environment they affect in a negative way.

The Chairman: I am worried we are going away from that. Your minister is the Minister of the Environment. We now have provisions in CEPA that take care of clean air, and which replaced a clean air act.

The government and the minister have both said they will make a clean air act. Will that act, which we assume will come in fairly short order, obviate parts of or all of CEPA, or are we wasting our time here?

Ms. Levin: I think you should address this question to Minister Ambrose, as to how she will deal with this. I am not in a position to answer.

The Chairman: If a clean air act was put into place next week, it would, by definition, bump into some of the things that are in CEPA, would it not?

Ms. Levin: It depends what is in the act. It is difficult to speak in a vacuum. Please ask the minister these kinds of questions, as proposing legislation is in her purview.

The Chairman: My question is unfair. I beg your pardon.

Mr. Caccia: Mr. Chairman, your question is not unfair at all but it is difficult to examine the inscrutable.

The Chairman: However, it is unfair to ask Ms. Levin, in particular. I apologize for that.

Certes, il est difficile de savoir si la loi a besoin d'être rationalisée davantage et, comme vous l'avez demandé plus tôt, s'il s'agit d'une question d'argent.

Ce n'est pas une question de simplification ni une question d'argent. C'est une question de volonté politique.

Mme Levin : Je ne décrirais pas la création de la loi initiale comme une rationalisation en soi. On voulait envisager la protection de l'environnement dans une autre perspective. Plutôt que de préserver la qualité de l'air en adoptant une loi sur la lutte contre la pollution atmosphérique ou de protéger l'environnement contre les contaminants en mettant en œuvre une loi sur les contaminants de l'environnement...

On avait tenté de réglementer ou d'empêcher la mauvaise utilisation des substances ayant des effets nocifs sur l'environnement. On n'a pas tenu compte de la façon dont les substances nuisaient à l'environnement, c'est-à-dire qu'on n'a pas adopté une loi sur la lutte contre la pollution atmosphérique parce qu'une substance portait atteinte à l'environnement par ses émissions atmosphériques, comme ce qui a été fait par le passé.

Au lieu de mettre en œuvre une loi sur les contaminants de l'environnement, adoptons-en une qui expose les pouvoirs réglementaires permettant de régir, en vertu d'une seule et même mesure législative, les substances qui nuisent à l'environnement et de quelle manière.

Le président : J'ai peur qu'on s'en éloigne. Votre ministre est celui de l'Environnement. La LCPE renferme maintenant des dispositions destinées à protéger la qualité de l'air et qui ont remplacé une éventuelle loi sur la lutte contre la pollution atmosphérique.

Le gouvernement et le ministre ont tous deux affirmé qu'ils adopteraient une loi sur la lutte contre la pollution atmosphérique. Cette mesure législative qui, je suppose, sera présentée très bientôt, remplacera-t-elle certaines parties, voire toute la LCPE? Perdons-nous notre temps ici?

Mme Levin : Je crois que vous devriez adresser cette question à la ministre Ambrose, pour savoir comment elle entend procéder. Je ne suis pas en mesure de répondre.

Le président : Si une telle loi était mise en place la semaine prochaine, par définition, viendrait-elle contredire certaines dispositions de la LCPE?

Mme Levin : Cela dépend de ce que contient la loi. Il est difficile de parler sans savoir. Veuillez poser ce genre de questions à la ministre étant donné que les lois sont de son ressort.

Le président : Ma question n'est pas pertinente. Je vous demande pardon.

M. Caccia : Monsieur le président, votre question est tout à fait pertinente, mais il est difficile d'examiner quelque chose d'insondable.

Le président : Il est quand même déplacé de le demander, particulièrement à vous, madame Levin. Je vous prie de m'excuser.

Senator Cochrane: Mr. Caccia, I know where you are coming from. With regard to resources, you have expressed yourself clearly.

Ms. Levin, from the perspective of people in the environment, those working on the ground, do you feel that the current budget provides adequate resources to enforce CEPA?

Ms. Levin: I think you have already had answers from Cécile Cléroux, have you not, suggesting that more resources to implement legislation are always desirable? I will leave the words to senior management as to what they have already said on the issue of resources.

Senator Cochrane: At the present time, the government is moving to limit exposure to a class of pollutants used in consumer products ranging from the non-stick frying pans to upholstery. Knowing what must happen — for example, other departments will have to do risk assessments and so on — how long do you think it will be before a final decision is made?

Senator Spivak: The substance has already been banned in the states.

Ms. Levin: I thought the risk assessment had actually been done.

Senator Cochrane: I hope so.

Ms. Levin: Are you asking how long it will take to develop regulations?

Senator Cochrane: Yes, to bring this forward.

Ms. Levin: The average time to develop a regulation is three to four and a half years: a minimum of 36 months, in any case, generally speaking.

Regulations are proposed and published in the *Canada Gazette*. There is a required 60-day comment period, as you know. Then comments received have to be analyzed and reviewed. Then, it is determined whether adjustments to the proposed regulation should be made. Regulation-making can be a time-consuming process.

Senator Cochrane: I guess that is our problem.

Ms. Levin: CEPA 99 sets a time limit in Part 5 for certain kinds of regulation. Where a substance has been found to be toxic as a result of a screening assessment of substances on the Domestic Substances List, or a decision made by another jurisdiction to restrict or ban a substance, or substances on the Priority Substances List, once the ministers together have made their final determination that the substance is toxic and that they will recommend that the substance be added to the list of toxic substances, the minister has 24 months to propose an instrument and then 18 months following that to finalize an instrument and bring it into effect. That instrument can be a regulation, a requirement to prepare and implement a pollution prevention plan, a guideline code of practice, administrative agreement with preventive or corrective measures in it, or an environmental emergency plan.

Le sénateur Cochrane : Monsieur Caccia, je vous comprends. Vous vous êtes exprimé clairement sur les ressources.

Madame Levin, du point de vue des gens du milieu de l'environnement, particulièrement ceux qui travaillent sur le terrain, estimez-vous que le budget actuel prévoit suffisamment de ressources pour l'application de la LCPE?

Mme Levin : Je pense que Cécile Cléroux vous a déjà répondu qu'on n'avait jamais assez de ressources pour la mise en œuvre de mesures législatives, n'est-ce pas? Je vais me limiter aux mots de la haute direction à ce sujet.

Le sénateur Cochrane : À l'heure actuelle, le gouvernement s'apprête à limiter l'exposition à certains polluants utilisés dans les produits de consommation allant des poêles à frire antiadhésives à certains revêtements. En sachant ce qui doit se passer — par exemple, d'autres ministères devront notamment mener une évaluation des risques —, selon vous, combien de temps cela prendra-t-il avant qu'une décision finale ne soit rendue?

Le sénateur Spivak : La substance est déjà interdite aux États-Unis.

Mme Levin : Je pensais qu'on avait déjà réalisé une évaluation des risques.

Le sénateur Cochrane : Je l'espère.

Mme Levin : Demandez-vous combien de temps cela prendra pour élaborer un règlement?

Le sénateur Cochrane : Oui, pour le soumettre.

Mme Levin : En moyenne, il faut de trois à quatre ans et demi pour adopter un règlement, c'est-à-dire au moins 36 mois, en général.

On propose le règlement et on le publie dans la *Gazette du Canada*. Comme vous le savez, le processus de réglementation exige une période de commentaires de 60 jours. Ensuite, on doit analyser et examiner les commentaires reçus. Finalement, on doit déterminer si des ajustements sont nécessaires. C'est un processus qui demande beaucoup de temps.

Le sénateur Cochrane : C'est là notre problème.

Mme Levin : La partie 5 de la LCPE de 1999 fixe un échéancier pour certains types de règlements. Une fois qu'on a conclu qu'une substance était toxique, après avoir mené une évaluation préalable des substances figurant sur la Liste intérieure des substances ou sur la Liste des substances d'intérêt prioritaire ou après qu'un autre pays eût décidé de limiter l'utilisation d'une substance ou de l'interdire, et une fois que les ministres se sont rencontrés pour ajouter la substance jugée toxique sur la liste des substances toxiques, le ministre dispose de 24 mois pour proposer un instrument, puis de 18 mois pour le finaliser et le mettre en vigueur. Par instrument, on entend un règlement, une obligation d'élaborer et de mettre en œuvre un plan de prévention de la pollution, un code de pratiques, une entente administrative renfermant des mesures préventives ou correctives ou un plan d'urgence environnementale.

There is already in Part 5, in any case, time-limit provisions set into the legislation. They do not appear in other parts of the act, but they do appear in Part 5.

The Chairman: Is the time span appropriate?

Ms. Levin: The Standing Committee on Environment and Sustainable Development proposed such types of measures, at least for toxic substances, in its last review. In its response to the committee's report, the government acknowledged that they agreed with using these kinds of provisions in Part 5. The committee may choose to look at whether these kinds of provisions are a good idea for other parts of the act.

Other time-limit provisions are in the act. Even the existence of administrative agreements have a life span of five years under the current legislation.

The Chairman: I think the question has to do with the legislation requiring that the government take certain actions.

I will give you an analogy that I am sure you are familiar with. In the Species at Risk Act, there is a process by which science speaks, the government listens, and then the government must do something or other by such-and-such a time. The species automatically goes on the list, in the absence of government saying: We will not do that, and here is why we will not do that. The timeline is specific.

The legislation requires the government to do certain things. Would that be useful in implementing aspects of CEPA?

Ms. Levin: That policy decision belongs with the minister to determine whether she wants to make that kind of proposal. It is not something I can answer.

Mr. Caccia: The Species at Risk Act has the provision you mentioned. We fought hard for it. The Committee on the Status of Endangered Wildlife in Canada, COSEWIC, namely, a committee of scientists, makes a specific proposition. Therefore, an action is proposed by, let us say, a non-political body. We do not have that in CEPA. It would need to be created to introduce a procedure of the kind you have in mind.

The Chairman: Should we have it?

Mr. Caccia: Yes, it would be helpful, provided it looks after the public interest.

The Chairman: CEPA is about the public interest, is not it?

Mr. Caccia: Yes.

Senator Tardif: As enforcement of the act appears to be one of the major problems, and because the act is the responsibility of both the Minister of the Environment and the Minister of Health, what mechanism is in place to evaluate results?

Is there a coordinating mechanism, for example, of the two deputy ministers? Is there a subcommittee to look at action plans from both departments? How are they measured? How is the mechanism evaluated?

La partie 5 contient déjà des dispositions relatives à la limite de temps, mais celles-ci ne figurent pas ailleurs dans la loi.

Le président : Est-ce que ce délai est approprié?

Mme Levin : Le Comité permanent de l'environnement et du développement durable a proposé des mesures de ce type, du moins concernant les substances toxiques, au cours de son dernier examen. Dans sa réponse au rapport du comité, le gouvernement a reconnu qu'il avait accepté de recourir aux types de dispositions figurant dans la partie 5. Le comité pourrait décider d'évaluer si ces dispositions seraient bonnes pour d'autres parties de la loi.

La loi contient d'autres dispositions qui prescrivent des délais. Même les ententes administratives ont une durée de vie de cinq ans en vertu de la loi actuelle.

Le président : Je crois que cela a à voir avec le fait que la loi requiert du gouvernement qu'il prenne certaines mesures.

Je ferai une comparaison qui vous dira certainement quelque chose. La Loi sur les espèces en péril prévoit un processus par lequel les scientifiques s'expriment, le gouvernement écoute et doit ensuite prendre des mesures dans un délai précis. Des espèces sont automatiquement ajoutées à la liste lorsque le gouvernement ne dit pas : nous ne ferons pas ceci ou cela et en voici les raisons. Le délai est clair.

La loi oblige le gouvernement à prendre certaines mesures. Est-ce que cela serait utile pour l'application de certaines dispositions de la LCPE?

Mme Levin : Il revient à la ministre de prendre cette décision politique pour déterminer si elle souhaite faire ce genre de proposition. Je ne peux répondre à cela.

M. Caccia : La Loi sur les espèces en péril contient les dispositions que vous avez mentionnées. Nous y avons beaucoup travaillé. Le Comité sur la situation des espèces en péril au Canada, ou COSEPAC, qui est formé de scientifiques, soumet une proposition précise. Donc, une mesure est proposée par, disons, un groupe apolitique. Nous n'avons pas cela avec la LCPE. Il faudrait créer cette disposition pour mettre en place une procédure comme celle que vous avez en tête.

Le président : Est-ce bien nécessaire?

M. Caccia : Oui, ce serait utile, pourvu que cela tienne compte de l'intérêt public.

Le président : La LCPE vise à protéger l'intérêt public, non?

M. Caccia : Oui.

Le sénateur Tardif : Puisqu'il semble que l'application de la loi soit l'un des problèmes majeurs et que la loi relève à la fois des ministres de l'Environnement et de la Santé, quel mécanisme d'évaluation des résultats existe-t-il?

Y a-t-il un mécanisme de coordination, par exemple, entre les deux sous-ministres ou un sous-comité qui établit des plans d'action pour les deux ministères? Si oui, comment les mesure-t-on? Comment évalue-t-on ce mécanisme?

Ms. Levin: A management committee of both Environment Canada and Health Canada is looking at how they manage and implement their responsibilities under the legislation. Keep in mind that the Minister of Health only has administrative responsibilities in parts of the act. Part 5 happens to be one of them. The Minister of Health has obligations for the development of objective guidelines and codes in Part 3 of the act, but the Minister of Health does not have a legislative role, for example, in Part 9, which is the federal house and environmental emergencies. The Minister of Health does not designate enforcement officers or analysts. That role belongs to the Minister of the Environment.

Mr. Caccia: Enforcement, if I might add, was in poor condition in the 1990s, so much so that the then environment committee launched an examination and came up with recommendations. The Deputy Minister at the time took an interest in that matter, and the effectiveness of the enforcement section of Environment Canada was considerably improved.

However, you may want to look into the question as to whether the enforcement segment of Environment Canada is budgeted adequately to perform its role in every region of the country in an adequate manner. The question is more of budgeting than efficiency of that unit, which I am told is now doing extremely well compared to what was happening during the 1990s.

The Chairman: I have one final question. I serve on other committee, as most of us do. As to what Mr. Caccia has just spoken of, on other committees I have come across a situation in which the amount of money that was allocated on a budget line for the operation of a department did not actually get to where it was putatively going. As a matter of course, over time, the Deputy Minister of the department took a "piece of the pie" for, perhaps, general administration overhead purposes. As a result, the amount which was said to be going, according to budget lines and planning, into this effort was not, in fact, going there.

Does this situation happen in the Department of the Environment? Have you ever heard of anything such as that, Ms. Levin?

Ms. Levin: In terms of how activities of the department are financed against budget votes, et cetera, you should direct this question to the Deputy Minister. We have a new Deputy Minister, Michael Horgan, and perhaps you should ask him this question.

Mr. Caccia: Mr. Chairman, in answer to your question, yes, I have also heard about this situation in previous years. This question is a difficult one that I cannot answer.

However, you may want to explore it with the Auditor General, and perhaps even with the Commissioner of the Environment and Sustainable Development, to obtain an answer as to whether funds allocated for a certain purpose were used for their intended purpose.

Mme Levin : Un comité de gestion d'Environnement Canada et de Santé Canada se penche sur les façons dont ces deux ministères gèrent et assument leurs responsabilités au sens de la loi. Rappelez-vous que le ministre de la Santé a des responsabilités administratives en vertu de certaines parties de la loi seulement. Il se trouve que la partie 5 est de celles-là. Le ministre de la Santé a des obligations quant au développement de principes et de codes objectifs pour la partie 3 de la loi, mais il ne joue pas un rôle législatif aux termes de la partie 9, qui concerne la Chambre et les urgences environnementales. Le ministre de la Santé ne nomme pas des agents d'application de la loi ni des analystes. C'est le ministre de l'Environnement qui s'en occupe.

M. Caccia : Je me permets d'ajouter que pour ce qui est de l'application de la loi, ce n'était pas fameux dans les années 90, à tel point que le comité de l'environnement, à l'époque, a procédé à un examen et a formulé des recommandations. Le sous-ministre de l'époque s'est intéressé à la question, et l'efficacité de la section de mise en application de la loi d'Environnement Canada s'est grandement améliorée.

Quoi qu'il en soit, vous pourriez vouloir vous pencher sur la question de savoir si l'organe de mise en application de la loi d'Environnement Canada reçoit suffisamment de financement pour jouer adéquatement son rôle dans chaque région du pays. Il est davantage question du financement que de l'efficacité de cette unité, laquelle, à ce qu'on me dit, fait des merveilles comparativement à ce qu'on pouvait voir dans les années 90.

Le président : J'ai une dernière question. Comme la plupart d'entre nous, je siège également à un autre comité. Par rapport à ce que M. Caccia vient de dire, sachez que dans d'autres comités, j'ai pu voir que des sommes qui, selon le poste budgétaire, étaient consacrées au fonctionnement d'un ministère, n'allaient pas réellement là où elles étaient destinées. Bien entendu, au fil du temps, le sous-ministre prélevait une part du gâteau pour, peut-être, régler des frais administratifs généraux. Par conséquent, le montant réservé à la réalisation de ces objectifs, en vertu du poste budgétaire et des prévisions, n'allait pas là où il aurait dû aller.

Cette situation se produit-elle au ministère de l'Environnement? Avez-vous déjà entendu parler de quelque chose de semblable, madame Levin?

Mme Levin : En ce qui a trait au financement des activités du ministère par rapport aux crédits budgétaires, et tout le reste, vous devriez vous adresser au sous-ministre. Nous avons un nouveau sous-ministre, Michael Horgan; c'est à lui que vous devriez poser cette question.

M. Caccia : Monsieur le président, en réponse à votre question, oui, j'ai également entendu parler de cette situation au cours des dernières années. C'est une question difficile à laquelle je ne peux répondre.

Toutefois, vous voudrez peut-être l'examiner de façon plus approfondie avec la vérificatrice générale, voire même avec la Commissaire à l'environnement et au développement durable, afin de savoir si les fonds destinés à certaines fins ont été utilisés à bon escient.

The Chairman: I am not suggesting there is anything wrong with that practice. It might be a perfectly normal across-the-board procedure that everyone undertakes. There is overhead. Things that have to be paid for. I will take your advice, Ms. Levin, and we will ask the Deputy Minister when the opportunity arises.

Senator Angus: One item that Mr. Caccia mentioned in his excellent paper that gives us a road map was to ask the department to prepare a series of issue papers for us. However, you did not define the issues, or possibly you do not have a clear idea of what the issues would be. Can you suggest, say, of five issue papers that we might request?

Mr. Caccia: You may want to have an issue paper that would provide you with an understanding as to whether the precautionary principle is adequate and applicable in the operations of the legislation; whether the definition of virtual elimination is strong enough to control quantities and concentrations; whether the Minister of Health has sufficient and adequate powers in performing his or her role in connection with CEPA; whether the pollution prevention provisions are strong enough; whether the biotechnology safety net is adequate; and whether the enforcement of CEPA is adequate and sufficiently funded, as raised earlier by Senator Tardif and others.

Senator Spivak: Mercury is only managed, it is not listed for virtual elimination, but there are all kinds of alternatives to mercury. How, under the act, do you decide which is which?

My next question regards the problem virtual elimination. There are now substances in which one part in one trillion is enough to effect hormone imbalances. Under CEPA, can you ban the emissions that come from coal generators? Is that not within the powers of the act? For example, 130 coal generators are being built in the United States. There is a huge argument over whether scrubbers should be put in. That would be a disaster.

Under CEPA, is it possible to talk about those emissions so that companies are forced to put in scrubbers? For example, the Ontario government is now deciding whether or not they should they put in scrubbers.

Ms. Levin: In the area of virtual elimination, one aspect of the act in section 65.1 is that the level of quantification, which is the level at which the substance can be detected, means the lowest concentration that can be accurately measured using sensitive but routine sampling and analytical methods.

Routine sampling and analytical measures become more precise over time. When you talk about one part per trillion, maybe one day, that will be one part per quadrillion, or one part per quintuplion, because techniques become more refined and

Le président : Je n'essaie pas de dire qu'il y a quelque chose qui cloche. C'est peut-être une pratique généralisée et parfaitement normale. Il y a des frais généraux, des choses que l'on doit payer. Je vais suivre votre conseil, madame Levin, et nous poserons la question au sous-ministre quand nous en aurons l'occasion.

Le sénateur Angus : L'une des choses que M. Caccia a mentionnées dans son excellent document qui nous sert de référence, c'était de demander au ministère de nous préparer une série de synthèses sur des questions de fond. Néanmoins, vous n'avez pas défini ces questions; peut-être ne savez-vous pas exactement ce qu'elles pourraient être. Avez-vous, disons, cinq documents de fond à nous suggérer pour que nous en fassions la demande?

M. Caccia : Vous voudrez peut-être obtenir un document de fond qui vous permettra de comprendre si le principe de précaution est adéquat et viable en ce qui a trait à l'application de la loi; si la définition de la quasi-élimination est assez précise pour assurer le contrôle des quantités et des concentrations; si le ministre de la Santé bénéficie des pouvoirs suffisants et pertinents pour remplir son rôle relativement à la LCPE; si les dispositions concernant la prévention de la pollution sont assez fermes; si le filet de sécurité en matière de biotechnologie est approprié; et si l'application de la LCPE est correcte et suffisamment financée, comme le sénateur Tardif et d'autres l'ont évoqué tout à l'heure.

Le sénateur Spivak : Le mercure est seulement contrôlé, il n'est pas inscrit sur la liste de quasi-élimination; mais il existe toutes sortes de produits de substitution pour cette substance. Comment, au sens de la loi, les distinguez-vous?

Ma question suivante concerne le problème de la quasi-élimination. Il y a actuellement des substances dont une particule sur un billion suffit à causer des déséquilibres hormonaux. En vertu de la LCPE, pouvez-vous interdire les émissions provenant des centrales au charbon? Ce pouvoir est-il conféré par la loi? Par exemple, aux États-Unis, on est en train de construire 130 de ces centrales. Il y a tout un débat à savoir si on devrait les munir d'épurateurs. Si on ne le faisait pas, ce serait un désastre.

Au sens de la LCPE, est-il possible d'invoquer la toxicité des émissions pour que les compagnies soient forcées d'installer des épurateurs dans leurs centrales? Par exemple, le gouvernement ontarien est en train de décider s'il doit ou non imposer l'installation d'épurateurs.

Mme Levin : Dans le domaine de la quasi-élimination, l'un des aspects de la loi, qui est précisé à l'article 65.1, consiste à ce que la limite de dosage d'une substance, soit le niveau à partir duquel une substance peut être détectée, s'entend de la concentration la plus faible d'une substance qui peut être mesurée avec exactitude au moyen de méthodes d'analyse et d'échantillonnage précises mais courantes.

L'échantillonnage systématique et les mesures analytiques deviennent de plus en plus justes avec le temps. Lorsque vous parlez d'une partie par billion, ce sera peut-être un jour une partie par quadrillion ou par quintuplion, parce que les techniques

more precise. Sampling and analytical methodology that is routine today may be so five years from now.

As to that particular section on establishing level of quantification, there has been criticism from the industry that this will be a constantly moving target because methods will become more and more precise. Therefore, how will virtual elimination of a substance and releases ever be achieved under the circumstances?

Senator Spivak: Already results are noticeable in fish, animals and even human beings. In the reserve, there is a variation in the number of girls versus boys, et cetera. Are you saying that we have the technology at the moment for one part per trillion?

The Chairman: It depends on the substance.

Ms. Levin: Yes, it would depend on the substance. You asked about emissions from electrical facilities or other facilities that use coal as a fuel.

If emissions from these facilities are declared toxic under the meaning of section 64, they can certainly be regulated. If they cause international air pollution — they are a domestic source of international air pollution — they can also be regulated.

Yes, the authority is there in the act to deal with these substances, if they are found to be toxic or they happen to present a domestic source of international air pollution. Yes, it is there.

Senator Spivak: However, the authority has to be used.

Ms. Levin: The authority is not there to tell people to stop using coal unless coal itself as a substance was declared toxic, and it would not be.

Senator Spivak: I understand that. Under the Mulroney government the pulp mills in British Columbia were forced to control their emissions by a different method.

Mr. Caccia: Mr. Chairman, in answer to Senator Spivak's question, one could say that very few substances are suited to applying pollution prevention other than mercury. Mercury is added to many commercial products where numerous and cost-effective alternatives are widely available. Mercury thermostats are a good example.

For nearly 10 years, Canada has been involved in discussions regarding modest and ineffective voluntary efforts to have mercury thermostats collected and recycled. The same applies to mercury thermometers, mercury vapour switches or mercury dental amalgams.

s'affinent et deviennent plus précises. Les méthodes d'analyse et d'échantillonnage qui sont courantes aujourd'hui pourront l'être encore dans cinq ans.

Quant à cet article particulier, qui traite de l'établissement d'une limite de dosage, il y a des critiques venant de l'industrie au motif que les objectifs seront en constante évolution car les méthodes deviendront de plus en plus raffinées. Donc, dans ces circonstances, comment parviendra-t-on à la quasi-élimination des substances et des émissions?

Le sénateur Spivak : Déjà, on note des résultats sensibles en ce qui concerne les poissons, les animaux et même les humains. Dans la réserve, il y a une variation du nombre de filles par rapport au nombre de garçons, etc. Êtes-vous en train de nous dire que nous disposons actuellement de la technologie pour détecter une partie par billion?

Le président : Ça dépend de la substance.

Mme Levin : Oui, en effet. Vous nous avez posé la question à propos des émissions provenant des centrales électriques ou d'autres installations qui utilisent le charbon comme combustible.

Si les émissions provenant de ces installations sont déclarées toxiques au sens de l'article 64 de la loi, on peut certainement les réglementer. Si elles causent de la pollution atmosphérique internationale — de source canadienne —, elles peuvent également faire l'objet d'une réglementation.

Oui, la loi confère l'autorité de prendre des mesures à l'égard de ces substances si on découvre qu'elles sont toxiques, ou s'il s'avère qu'elles sont une source de pollution atmosphérique internationale. C'est prévu.

Le sénateur Spivak : Cependant, on doit exercer cette autorité.

Mme Levin : Elle ne sert pas à dire aux gens d'arrêter d'utiliser du charbon, à moins que celui-ci soit déclaré toxique, mais cela n'arrivera pas.

Le sénateur Spivak : Je le conçois. Sous le gouvernement Mulroney, les usines de pâtes et papiers de Colombie-Britannique ont été forcées de contrôler leurs émissions avec une méthode différente.

M. Caccia : Monsieur le président, pour répondre à la question du sénateur Spivak, sachez qu'il y a très peu de substances autres que le mercure pour lesquelles il convient de faire de la prévention de la pollution. On ajoute du mercure à beaucoup de produits commerciaux, alors que de nombreuses autres solutions de rechange à prix avantageux sont largement disponibles. Les thermostats à mercure en sont un bon exemple.

Pendant près de 10 ans, le Canada a participé à des discussions concernant les efforts volontaires modestes et inefficaces visant à effectuer la collecte et le recyclage de thermostats contenant du mercure. La même chose vaut pour les thermomètres à mercure, les interrupteurs à vapeur de mercure et les amalgames dentaires contenant cette substance.

The Chairman: Is there a provision in CEPA that would require or incent by any means the substitution of an equally effective product for mercury, for example, in the applications to which you refer? The light switches in the trunks of our cars are turned on by mercury switches.

Ms. Levin: A regulation-making authority would allow this to happen. A regulation could take a toxic substance, any toxic substance, and determine that it should not be used in products X, Y, Z.

The Chairman: We do not want to put people out of business.

Ms. Levin: You can phase these things in, senator. It is not necessary to say, "Tomorrow, you cannot do it."

Mr. Caccia: We put people out of business with chlorofluorocarbons in the ozone layer, but an alternative product was produced. In the case of mercury, there would be alternative products to create the necessary jobs. Alternative products are in existence.

The Chairman: If I manufacture mercury switches and there is an alternative that would still result in a product that is as effective and still profitable to me, why would I not use it? What is the advantage?

Mr. Caccia: Because nobody asks you not to use it. Therefore, the free market prevails. There is no regulation to say, stop using it. There is no red light at the traffic intersection. It is a green light for everybody. That is why.

The Chairman: You have both been extremely helpful to us in this first phase of our study.

Once we decide exactly how to approach this task, we may ask you to come back to talk to us again when we can be more specific, having determined on a course of how we will study CEPA, and the way and extent to which we will do it.

The committee adjourned.

Le président : En ce qui concerne ces usages auxquels vous faites allusion, la LCPE contient-elle une disposition qui exige que l'on remplace le mercure, par exemple, par un produit d'une efficacité équivalente, ou qui encourage à le faire? Les lumières du coffre arrière de nos voitures s'allument au moyen d'interrupteurs au mercure.

Mme Levin : Une autorité réglementaire pourrait rendre cela possible. Un règlement pourrait viser une substance toxique, n'importe laquelle, et stipuler qu'elle ne doit pas être utilisée dans tels et tels produits.

Le président : Nous ne voulons pas acculer les gens à la faillite.

Mme Levin : On peut procéder par étapes, sénateur. Il n'est pas nécessaire d'établir des interdictions du jour au lendemain.

M. Caccia : Nous avons provoqué la faillite d'entreprises avec les chlorofluorocarbones qui s'attaquaient à la couche d'ozone, mais un produit de rechange a été fabriqué. Dans le cas du mercure, des produits de rechange assureraient les emplois nécessaires. Des produits de substitution existent.

Le président : Si je suis fabricant d'interrupteurs au mercure et qu'une substance de rechange me donne un produit qui, au bout du compte, est pour moi tout aussi efficace et rentable, pourquoi ne l'utiliserais-je pas? Quel est l'avantage?

M. Caccia : Parce que personne ne vous demande de ne pas l'utiliser. Par conséquent, c'est la loi du libre marché. Aucun règlement ne stipule qu'il faut arrêter d'en faire usage. Il n'y a aucun obstacle; tout le monde a le feu vert. Voilà pourquoi.

Le président : Tous les deux, vous nous avez été d'une grande aide à cette étape de notre étude.

Une fois que nous aurons décidé exactement comment aborder ce travail et que nous aurons déterminé la façon dont nous étudierons la LCPE et dans quelle mesure, nous pourrions vous demander de revenir pour davantage entrer dans les détails.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

As an individual:

The Honourable Charles Caccia, P.C.

Environment Canada:

Nadine Levin, Senior Policy Specialist, Head, Regulations and
Strategies Section, Enforcement Services Directorate.

TÉMOINS

À titre personnel :

L'honorable Charles Caccia, C.P.

Environnement Canada :

Nadine Levin, spécialiste principale en politiques, chef
Section des règlements et stratégies, Direction des services de
l'application de la loi.





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Energy, the Environment and Natural Resources

Chair:
The Honourable TOMMY BANKS

Tuesday, June 13, 2006
Thursday, June 15, 2006

Issue No. 4

Fifth and sixth meetings on:
Review of the Canadian Environmental
Protection Act (1999, c. 33) pursuant to
Section 343(1) of the said Act

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Énergie, de l'environnement et des ressources naturelles

Président :
L'honorable TOMMY BANKS

Le mardi 13 juin 2006
Le jeudi 15 juin 2006

Fascicule n° 4

Cinquième et sixième réunions concernant :
L'examen de la Loi canadienne sur la protection de
l'environnement (1999, chap. 33) conformément
à l'article 343(1) de ladite loi

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT AND
NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Adams	Lavigne
Angus	* LeBreton, P.C.
Carney, P.C.	(or Comeau)
Fox, P.C.	Segal
* Hays	Sibbeston
(or Fraser)	Spivak
Hervieux-Payette, P.C.	Tardif
Kenny	

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Segal substituted for that of the Honourable Senator Cochrane (*June 15, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT ET DES
RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane

et

Les honorables sénateurs :

Adams	Lavigne
Angus	* LeBreton, C.P.
Carney, C.P.	(ou Comeau)
Fox, C.P.	Segal
* Hays	Sibbeston
(ou Fraser)	Spivak
Hervieux-Payette, C.P.	Tardif
Kenny	

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modification de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Segal substitué à celui de l'honorable sénateur Cochrane (*le 15 juin 2006*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 13, 2006

(8)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 2, Victoria Building, at 6:15 p.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Cochrane, Fox, P.C., Spivak and Tardif (7).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks and Frédéric Beaugard-Tellier.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Office of the Auditor General of Canada:

Johanne Gélinas, Commissioner of the Environment and Sustainable Development;

John Reed, Principal.

The Chair made an opening statement.

Ms. Gélinas and Mr. Reed made a joint presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 8:08 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, June 15, 2006

(9)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 9, Victoria Building, at 8:05 a.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Fox, P.C., Kenny, Segal, Spivak and Tardif (8).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Frédéric Beaugard-Tellier and Kristen Douglas.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 13 juin 2006

(8)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 18 h 15, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Cochrane, Fox, C.P., Spivak et Tardif (7).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks et Frédéric Beaugard-Tellier.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, ch. 33), conformément à l'article 343(1) la ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Bureau du vérificateur général du Canada :

Johanne Gélinas, commissaire à l'environnement et au développement durable;

John Reed, directeur principal.

Le président fait une déclaration d'ouverture.

Mme Gélinas et M. Reed font une présentation conjointe, puis répondent aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 20 h 8, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 15 juin 2006

(9)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 5, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Fox, C.P., Kenny, Segal, Spivak et Tardif (8).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Frédéric Beaugard-Tellier et Kristen Douglas.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said Act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

Pollution Probe:

Ken Ogilvie, Executive Director.

Save the Oak Ridge Moraine (STORM) Coalition:

Anna Tilman, Chair.

Reach for the Unbleached Foundation:

Delores Broten, Senior Policy Advisor.

The Chair made an opening statement.

Ms. Tilman and Ms. Broten made a joint presentation.

Mr. Ogilvie made a presentation.

Ms. Tilman, Ms. Broten and Mr. Ogilvie answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 10:13 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, ch. 33), conformément à l'article 343(1) la ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Pollution Probe :

Ken Ogilvie, directeur exécutif.

Save the Oak Ridge Moraine (STORM) Coalition :

Anna Tilman, présidente.

Reach for the Unbleached Foundation :

Delores Broten, conseillère principale en politiques.

Le président fait une déclaration d'ouverture.

Mmes Tilman et Broten font une présentation conjointe.

M. Ogilvie fait une présentation.

Mmes Tilman et Broten ainsi que M. Ogilvie répondent aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 10 h 13, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 13, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 6:15 p.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: This is a meeting of the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources to continue our review, which will take place over the next few months, of the Canadian Environmental Protection Act of 1999. As a first step in the review, our committee has decided to hold a number of scoping meetings — going-to-school meetings — so that we are better informed before we decide on exactly how to proceed with designing our review, what aspects of CEPA we will look at, and the ways in which we will look at them.

Appearing before us this evening is Johanne Gélinas, the Commissioner of the Environment and Sustainable Development from the Office of the Auditor General of Canada. With her is Mr. John Reed, principal of that office.

My name is Senator Tommy Banks. Joining us are Senator David Angus, from Quebec; Senator Mira Spivak, an independent senator from the province of Manitoba; Senator Willie Adams, from Nunavut; Senator Francis Fox, from Quebec; and Senator Claudette Tardif, who is a senator from Alberta.

We will be joined shortly by the vice-chair of the committee, Senator Ethel Cochrane.

In the meantime, Ms. Gélinas, I presume that you would like to speak to us before we begin to ask you questions.

[*Translation*]

Johanne Gélinas, Commissioner of the Environment and Sustainable Development, Office of the Auditor General of Canada: Good evening, ladies and gentlemen. Mr. Chairman, thank you for the opportunity to appear before you. I am accompanied today by John Reed, the principal in my group. He is the corporate memory of all the work our office has done on toxic substances since 1999.

The purpose of my presentation today is to support your evaluation of the Canadian Environmental Protection Act, by recapping for you some of our past work that has a bearing on the act. Specifically, we will highlight some key findings as well as ongoing concerns about the government's assessment and management of toxic substances.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 13 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 18 h 15 pour examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33) conformément à l'article 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui pour poursuivre son examen, qui s'étalera sur les prochains mois, de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement de 1999. Première étape de son travail, le comité a décidé de tenir diverses réunions afin d'évaluer la portée des incidences de la Loi. Ces séances d'information nous permettront de décider de la marche à suivre pour mettre au point notre examen, de décider des aspects de la LCPE que nous examinerons et de la façon dont nous le ferons.

Comparaissent ce soir devant le comité, Mme Johanne Gélinas, commissaire à l'environnement et au développement durable du Bureau du vérificateur général du Canada. Elle est accompagnée de M. John Reed, directeur principal de ce bureau.

Je suis le sénateur Tommy Banks. Se joignent à nous aujourd'hui le sénateur David Angus, du Québec; le sénateur Mira Spivak, sénateur indépendante de la province du Manitoba; le sénateur Willie Adams, du Nunavut; le sénateur Francis Fox, du Québec et le sénateur Claudette Tardif, de l'Alberta.

La vice-présidente du comité, le sénateur Ethel Cochrane, sera bientôt avec nous.

Entre-temps, madame Gélinas, je présume que vous aimeriez faire un exposé avant que nous commencions à vous poser des questions.

[*Français*]

Johanne Gélinas, commissaire à l'environnement et au développement durable, Bureau du vérificateur général du Canada : Messieurs et mesdames les sénateurs, bonsoir. Monsieur le président, je vous remercie de nous donner l'occasion de témoigner devant vous, ce soir. Je suis accompagnée, comme vous l'avez mentionné, de M. John Reed, principal dans mon groupe. C'est lui qui a la mémoire corporative de tout le travail que notre bureau a fait sur les substances toxiques depuis 1999.

Mon exposé a pour but de vous aider à évaluer la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, en récapitulant pour vous certains de nos travaux antérieurs qui influent sur la Loi. Nous soulignerons notamment certaines de nos principales constatations et préoccupations qui perdurent quant à la manière dont le gouvernement évalue et gère les substances toxiques.

As all committee members know, the production, use and release of industrial chemicals, pesticides and their by-products in Canada can pose serious risks to the health of Canadians and to our environment.

For this reason, in 1999, we audited the federal government's specific investigation of existing industrial chemicals and pesticides and its management of their use.

The commissioner's 1999 report, Chapter 3, *Understanding the Risks from Toxic Substances: Cracks in the Foundation of the Federal House*, focused on how federal departments provide scientific information to support decision-making.

The chapter examined the coordination of research among federal departments, the state of environmental monitoring networks and the scientific assessment of existing industrial chemicals and pesticides.

Overall, we concluded that the federal government's ability to detect and understand the effects of toxic substances on Canadians and our ecosystems was seriously threatened.

[English]

Again in our 1999 report, chapter 4, "Managing the risks of toxic substances: Obstacles to Progress," focused on federal departments' management of the risks created by substances identified as toxic. The chapter examined legislation, government-wide policies and voluntary programs used for virtual elimination, life-cycle management and pollution prevention, and for tracking and reporting toxic releases. Overall, we concluded that the federal government was not managing the risks adequately. In my 2002 report, chapter 1, "Toxic Substances Revisited," we examined the departments we had initially audited to assess their progress in implementing our 24 recommendations. We found mixed progress. Although the federal government had made some progress in managing toxic substances since our 1999 audit, its ability to detect, understand and prevent the harmful effects of toxic substances was still quite limited. The processes we observed seemed to defy timely, decisive and precautionary action. Many of the root causes of problems we found in 1999 continued in 2002, including under-resourced commitments, major gaps in scientific knowledge and burdensome regulatory processes.

I said at the time that the situation was not environmentally, economically or socially acceptable and did not augur well for our health and our environment. The status of recommendations made at that time is included in your briefing package. Although

Comme tous les membres du comité le savent, la production, l'utilisation et le rejet de produits chimiques industriels, de pesticides et de leurs sous-produits au Canada peuvent présenter des risques graves pour la santé de la population et pour son environnement.

Ainsi nous avons vérifié, en 1999, les études scientifiques qu'effectue le gouvernement fédéral sur les produits chimiques industriels et les pesticides en usage, et sur la gestion de leur utilisation.

Dans mon rapport de 1999, au chapitre 3, intitulé *Comprendre les risques associés aux substances toxiques : des fissures dans la fondation de la grande maison fédérale*, nous avons mis l'accent sur la façon dont les ministères fédéraux fournissent des renseignements scientifiques à l'appui de la prise de décisions.

Le chapitre présentait les résultats de notre examen de la coordination de la recherche entre les ministères fédéraux, de l'état des réseaux de surveillance et de l'évaluation scientifique des produits chimiques industriels et des pesticides existants.

Dans l'ensemble, nous avons conclu que la capacité du gouvernement fédéral à détecter et à comprendre les effets des substances toxiques sur la population canadienne et sur nos écosystèmes était gravement menacée.

[Traduction]

Également dans notre rapport de 1999, au chapitre 4 intitulé « Gérer les risques associés aux substances toxiques : les obstacles aux progrès », nous avons mis l'accent sur la manière dont les ministères fédéraux s'y prennent pour gérer les risques posés par les substances jugées toxiques. Dans ce chapitre, nous présentons les résultats de notre examen des mesures législatives, des politiques de portée générale et des programmes volontaires destinés à quasi-éliminer certaines substances toxiques, à gérer leur cycle de vie, à prévenir la pollution et à effectuer le suivi des rejets et faire rapport à ce sujet. Dans l'ensemble, nous avons conclu que le gouvernement fédéral ne gérât pas les risques de façon adéquate. Dans mon rapport de 2002, au chapitre 1 intitulé « Les substances toxiques — Suivi », nous avons présenté les résultats de notre examen des ministères qui avaient fait l'objet de la première vérification dans ce domaine. Nous voulions évaluer leurs progrès dans la mise en œuvre de nos 24 recommandations. Nous avons constaté des progrès mitigés. Bien que le gouvernement fédéral ait fait des progrès dans la gestion des substances toxiques depuis notre vérification de 1999, sa capacité à détecter, à comprendre et à prévenir les effets nocifs des substances toxiques restait limitée. Les processus que nous avons observés faisaient obstacle à des mesures décisives prises en temps opportun et axées sur le principe de précaution. Plusieurs causes profondes des problèmes que nous avons soulevés en 1999 persistaient en 2002, soit l'insuffisance des ressources pour remplir les engagements, des lacunes importantes dans les connaissances scientifiques et la lourdeur des mécanismes réglementaires.

J'avais alors déclaré que la situation était inacceptable sur les plans environnemental, économique ou social et que ce n'était pas de bon augure pour notre santé ou notre environnement. La trousse d'information qui vous a été remise contient les

our work on toxic substances included aspects of the Canadian Environmental Protection Act, it was much broader than the act alone. While our findings are somewhat dated, we hope that they can support the committee's evaluation.

John Reed, the principal who led the 1999 and the 2002 work on toxic substances, will now lead you through a brief slide presentation to expand on some of these findings and their implications for your evaluation. After his presentation, we will be more than happy to respond to any of your questions. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you. Mr. Reed, you have the floor.

John Reed, Principal, Office of the Auditor General of Canada: Thank you, chairman, and thank you, Ms. Gélinas.

You should have in front of you French and English versions of a slide deck presentation. We will not use the actual materials. If you like, you could follow along during this presentation. I have nine slides. I will try to move along as quickly as I can. Four of those slides are to brief you on what we found in our 1999 audit and the 2002 follow-up. In the last five slides, we have identified thematic areas that emerged from our work on toxics that may instruct you on areas you may wish to explore in your evaluation of the Canadian Environmental Protection Act. Put another way, if we were re-auditing this subject, these are five areas that we would look at again and the questions that we would be asking in the course of the audit.

I am sorry that some of this material is technical. If it gets too technical, please stop me. The domain of toxics is filled with acronyms and different acts and programs. It can get muddling. If it is not clear, please stop me.

I am sure you have already heard much about the fact that we live in a chemical world. There are 23,000 substances, apparently, in commerce in Canada. Most of those benefit us enormously, and most of them are quite safe when used in the way they are meant to be used. Of course, some pose risks to health and to the environment. In effect, the objective of our work in 1999 was to determine whether the government was properly managing the substances that are not safe.

As Ms. Gélinas said, this audit was not just focused on CEPA. We were focused on toxic substances. In 1999, many substances were called "toxic" by various pieces of federal legislation and by various programs. CEPA toxics are one category of toxics that we looked at, but from the standpoint of the management of toxic substances, the government had a much broader net, and we

recommandations que nous avons formulées à ce moment. Nos travaux sur les substances toxiques portaient sur des aspects de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, mais leur étendue dépassait largement le champ d'application de la Loi. Bien que nos constatations ne soient pas récentes, nous espérons qu'elles pourront aider le comité dans son travail d'évaluation.

John Reed, directeur principal, a dirigé nos travaux sur les substances toxiques en 1999 et en 2002. Il a préparé un bref exposé à l'aide de diapositives afin de préciser davantage certaines de nos constatations et leur incidence sur notre évaluation. À la fin de son exposé, nous serons heureux de répondre à vos questions. Merci, monsieur le président.

Le président : Merci. Monsieur Reed, vous avez la parole.

John Reed, directeur principal, Bureau du vérificateur général du Canada : Merci, monsieur le président, merci à vous, madame Gélinas.

Vous devriez avoir sous les yeux les versions française et anglaise d'une présentation PowerPoint. Nous n'allons pas utiliser les documents comme tels. Si vous le voulez, vous pourrez suivre les diapositives. J'en ai neuf. Je vais essayer d'aller le plus rapidement possible. Quatre de ces diapositives renferment des renseignements sur les constatations de notre vérification de 1999 et de la vérification de suivi de 2002. Dans les cinq dernières, nous avons établi des secteurs thématiques qui se sont dégagés de notre travail sur les substances toxiques et qui pourraient vous aider à déterminer les domaines que vous voudriez explorer dans le cadre de votre évaluation de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Autrement dit, si nous devons effectuer une deuxième vérification de cette question, ce sont les cinq secteurs qui retiendraient de nouveau notre attention ainsi que les questions que nous poserions dans le cadre de la vérification.

Je suis désolé que certaines parties du document soient techniques. Si mon exposé devient trop technique, n'hésitez pas à m'interrompre. Le domaine des produits toxiques est truffé d'acronymes, de lois et de programmes différents. Cela peut devenir embrouillé. Si les choses ne sont pas claires, je vous en prie, interrompez-moi.

Je suis certain que vous êtes très conscients que nous vivons dans un monde de produits chimiques. Il y aurait 23 000 substances chimiques qui sont vendues au Canada. La plupart d'entre elles nous apportent d'énormes avantages, la plupart d'entre elles sont passablement sûres lorsqu'elles sont utilisées comme elles doivent l'être. Bien sûr, certaines posent des risques pour la santé et l'environnement. En fait, l'objectif de notre travail en 1999 était de déterminer si le gouvernement gérait bien les substances qui ne sont pas sûres.

Comme l'a dit Mme Gélinas, cette vérification ne portait pas uniquement sur la LCPE. Nous avons concentré nos travaux sur les substances toxiques. En 1999, de nombreuses substances étaient qualifiées de « toxiques » dans différentes lois fédérales et différents programmes. Les substances toxiques décrites dans la LCPE constituent une catégorie de substances auxquelles nous

looked at the entire subject, including the management of pesticides, which I will not talk about.

In the original audit, we were focused only on the management of existing substances. We did not look at the evaluation of new substances, either pesticides or substances under CEPA. We looked at three acts, including CEPA, but also the Fisheries Act and the Pest Control Products Act. Six departments were involved in the management and assessment of toxics at that time. At the end of our audit, we made more than 27 recommendations, and I will be coming back to the status of those recommendations in a minute.

It was a large audit on toxic substances. Many aspects of CEPA we did not look at, but some we did, particularly those that deal with the assessment and management of toxic substances. I will lead you through some of the high-level messages from the first two chapters in the 1999 report.

If you turn to the next slide, Chapter 3, the title of that chapter was “Understanding the Risks from Toxic Substances: Cracks in the Foundation of the Federal House.” The reason for that title is we took the view that scientific research and monitoring is, in effect, the foundation for all decisions made with respect to the management of toxic substances. At the time, as you can tell by the title, we were concerned about the level of scientific research and monitoring that was under way, to the point where we felt it clearly threatened the government’s ability to detect and understand the presence of these substances in our environment and in our bodies.

The central message at that time was that there was a large and growing gap between the demand for good scientific information derived through research, assessment and monitoring, and the resources that were available to provide that information — a growing gap between supply and demand for scientific information.

We also found at that time significant problems in the coordination of research efforts among departments. Five federal departments were engaged in doing scientific research at that stage, and they were not coordinating their efforts well.

Perhaps most importantly, we provided a fair amount of detail on the state of environmental monitoring in Canada, that being the scientific inquiry to find out what substances are in our waters, in our air, on our land, in our foods, and also tracking the releases of substances. It was a serious and strong message from us about the state of scientific inquiry and it included a number of examples of how the absence of data impedes decisions, both on the assessment and the management of toxics.

I will come back to the theme of science in a moment.

nous sommes intéressés, mais du point de vue de la gestion des substances toxiques, le gouvernement visait beaucoup plus loin, et nous nous sommes intéressés à toute la question, y compris la gestion des pesticides, dont je ne parlerai pas.

Dans la première vérification, nous nous sommes concentrés seulement sur la gestion des substances toxiques existantes. Nous n’avons pas évalué les nouvelles substances, ni les pesticides ni les substances toxiques assujetties à la LCPE. Nous avons examiné trois lois, y compris la LCPE, mais aussi la Loi sur les pêches et la Loi sur les produits antiparasitaires. Six ministères s’occupaient de la gestion et de l’évaluation des substances toxiques à ce moment-là. À la fin de notre vérification, nous avons formulé plus de 27 recommandations et je vous dirai où nous en sommes rendus à l’égard de ces recommandations dans une minute.

Il s’agissait d’une vaste vérification sur les substances toxiques. Nous avons omis de nombreux aspects de la LCPE, mais nous nous sommes attachés particulièrement à ceux qui portaient sur l’évaluation et la gestion des substances toxiques. Je vais vous expliquer certains des messages prioritaires qui émanent des deux premiers chapitres du rapport de 1999.

Si vous passez à la diapositive suivante, le chapitre 3 était intitulé « Comprendre les risques associés aux substances toxiques : des fissures dans les fondations de la grande maison fédérale ». Nous avons adopté ce titre parce que nous étions d’avis que la recherche et le suivi scientifiques sont, en effet, les fondements de toutes les décisions prises concernant la gestion des substances toxiques. À l’époque, comme vous pouvez le voir d’après le titre, nous étions préoccupés par le niveau de recherche et de suivi scientifiques en cours, au point où nous estimions que cela risquait clairement de miner la capacité du gouvernement de détecter et de comprendre la présence de ces substances dans notre environnement et dans notre organisme.

Le principal message à l’époque était qu’il y avait un vaste écart, écart qui ne cessait de s’élargir, entre la demande de bons renseignements scientifiques dérivés de la recherche, de l’évaluation et du suivi, et les ressources disponibles pour fournir cette information — c’est-à-dire un écart de plus en plus large entre l’offre et la demande de données scientifiques.

Nous avons également découvert à l’époque des problèmes importants dans la coordination des travaux de recherche d’un ministère à l’autre. Cinq ministères fédéraux étaient engagés dans des travaux de recherche scientifiques à cette étape, et leurs efforts étaient mal coordonnés.

Mais peut-être ce qui est le plus important, nous avons donné beaucoup de détails sur l’état du suivi environnemental au Canada, c’est-à-dire les enquêtes scientifiques menées pour découvrir quelles substances étaient dans l’eau, dans notre air, dans nos sols, dans nos aliments de même que le suivi de ces substances rejetées dans l’atmosphère. Nous avons donc livré un message sérieux et accentué au sujet de l’état des études scientifiques, incluant divers exemples sur la façon dont l’absence de données nuit aux décisions, tant pour ce qui concerne l’évaluation que la gestion des substances toxiques.

Je vais revenir au thème des études scientifiques dans un instant.

The next chapter dealt with the management of toxic substances. Chapter 3 dealt with assessment, Chapter 4 with management. Our net conclusion was equally stark. We concluded that the government was not taking adequate action at that time to protect Canadians from the effects of toxic substances. While it was true that progress had been made over the decades in reducing the amount of releases of certain substances, on the whole, there was a great deal of inaction, particularly with respect to substances that were declared toxic through the CEPA Priority Substances List process. I will explain those findings in a little more detail in a moment.

At the time of the audit, we also noted a great emphasis by the government on non-regulatory controls for toxic substances. The 1990s were a kind of age of volunteerism, and for a number of toxic substances, and not only those declared toxic under CEPA, there was a great reliance on voluntary programs. We were neutral on the policy question of whether voluntary instruments are a good thing or a bad thing or more effective than regulatory measures. However, we were not neutral on whether whatever measure is used should be effective. In effect, we said: Whether you use regulatory or voluntary approaches, make sure they are good and that they are delivering the results that you set out to achieve. That was a major part of our finding, and it did trigger quite a bit of reaction in the department at that time.

That is enough information on the big picture. It was a very complicated situation at that time. There were many departments involved in cumbersome negotiations with industry, and the result was a lot of inaction.

During the original work in 1999, we were still dealing with CEPA 1988. CEPA 1999 had not been passed and proclaimed in force at that point. By the time we did our follow-up in 2002, CEPA 1999 was in force, so the departments were coping with implementation of quite a number of changes in their processes.

At the back of chapter 1 there is a 2002 table containing the 27 recommendations we made, and it gives an indication of the status of implementation by the departments at that time. I do not expect that you will want to look at this in detail, but you will see many white dots on this page. White dots, in this case, mean no progress. There are not many green dots, which translates into "fully satisfied with progress."

That was the status of the follow-up to the recommendations in 2002. I was not planning to speak about these in any detail. If you have any questions, we are prepared to give you answers. We have not done a follow-up to the follow-up yet. We plan to do more work in the future on selected aspects.

In 2002, the story was one of mixed progress in terms of implementation of the recommendations. As the commissioner has already noted, many of the problems we found in 1999 still existed in 2002. Those problems include under-resourced

Le chapitre suivant portait sur la gestion des substances toxiques. Le chapitre 3, sur l'évaluation, le chapitre 4, sur la gestion. Notre conclusion finale était aussi dure. Nous en sommes venus à la conclusion que le gouvernement ne prenait pas de mesures suffisantes à cette époque pour protéger les Canadiens contre les effets des substances toxiques. Même s'il est vrai que des progrès avaient été réalisés au cours des décennies pour réduire la quantité de certaines substances rejetées dans l'atmosphère, dans l'ensemble, il y avait beaucoup d'inaction, particulièrement en ce qui concerne les substances déclarées toxiques dans la Liste des substances d'intérêt prioritaire de la LCPE. Je vais expliquer ces constatations un peu plus en détail dans un instant.

Au moment de la vérification, nous avons également noté que le gouvernement mettait beaucoup l'accent sur les contrôles non réglementaires des substances toxiques. Les années 1990 étaient, en quelque sorte, l'ère des mesures volontaires, et pour nombre des substances toxiques, et pas seulement celles qui étaient déclarées comme telles dans la LCPE, on comptait beaucoup sur les programmes volontaires. On ne se demandait pas si l'autoréglementation était bonne ou mauvaise ou plus efficace que la réglementation imposée. Cependant, nous insistions pour que les mesures utilisées soient efficaces. En réalité, nous disions ceci : Que l'on utilise des approches réglementaires ou volontaires, il faut s'assurer qu'elles sont bonnes et qu'elles donnent les résultats escomptés. C'était là un volet important de notre constatation, volet qui a provoqué passablement de réactions au ministère à l'époque.

Voilà pour l'ensemble de la situation, situation qui était très compliquée à l'époque. Beaucoup de ministères étaient enchevêtrés dans des négociations difficiles avec le secteur privé, d'où l'absence d'intervention.

Durant le travail initial effectué en 1999, nous devions toujours tenir compte de la LCPE de 1988. La LCPE de 1999 n'avait pas été adoptée et n'était pas encore entrée en vigueur à ce moment-là. Au moment où nous avons effectué notre vérification de suivi en 2002, la LCPE de 1999 était en vigueur, si bien que les ministères devaient travailler à modifier un assez bon nombre de leurs processus.

À l'endos du chapitre 1, on trouve un tableau contenant les 27 recommandations que nous avons faites en 2002, qui donne une indication de l'état de la mise en œuvre par les ministères à l'époque. Je ne m'attends pas à ce que vous examiniez ce tableau en détail, mais vous trouverez de nombreux points blancs sur cette page. Les points blancs signifient « aucun progrès ». Il n'y a pas beaucoup de points verts, qui marquent « des progrès ».

Voilà pour le suivi des recommandations en 2002. Je ne comptais pas en parler en détail. Si vous avez des questions, nous sommes disposés à y répondre. Nous n'avons pas encore fait de suivi de la recommandation de suivi. Nous prévoyons nous concentrer davantage à l'avenir sur certains aspects.

En 2002, on parlait de progrès mitigés en ce qui concerne la mise en œuvre des recommandations. Comme la commissaire l'a déjà signalé, nombre des problèmes que nous avons constatés en 1999 existaient toujours en 2002. Il s'agissait notamment

commitments, significant gaps in knowledge and regulatory processes and consultative processes that seemed to slow down the management of substances.

I will turn to the five thematic areas that derive from our 1999 and 2002 work, which we believe, anecdotally, are still relevant. If we were to do more work, these are the issues we would look at and these are the questions we would ask ourselves.

I want to start with the issue of science research and monitoring. I recognize this is a tricky issue with respect to CEPA 1999. CEPA 1999 does have a section that enables, and perhaps requires, the minister to undertake scientific research and monitoring. However, the levels, type and nature of that research are not specified in the act.

As I mentioned, serious problems were identified in 1999 with respect to the growing gap between the kinds of assessment work that needed to be undertaken and the resources that were made available. We met with many heads of research institutions, federal and non-federal, to talk about the state of monitoring and research. Virtually all of them were quite concerned about the state of research and, in particular, monitoring.

In 2002, we also raised for the first time the issue of what is called bio-monitoring, which is sampling people to determine the burden of chemicals in our bodies. You may have noticed in just the last week or so that Health Canada announced their intention to embark on some sort of bio-monitoring program. We have not looked at the details. It did not exist in 2002.

We have audited many topics where inadequate science has surfaced as a finding. To an extent, I think some people take the view that scientists are never really satisfied with their level of resources. In this case, I believe we were able to demonstrate many times through many examples that the absence of information impeded decisions.

For example, under the original Priority Substances List exercise, the departments of Health and Environment were unable to reach a conclusion on some 13 of the substances because of data gaps. If you were to ask the departments today which CEPA toxics are currently being measured in the environment, you will find it is very few.

The federal government undertook a new exercise called CISE, Canadian Information System for the Environment. This was the result of a blue-ribbon panel that looked at the state of research and monitoring in Canada.

I want to quickly read to you a paragraph from their conclusion in 2002: Canada lacks key environmental information. In the last decade, government-sponsored environmental monitoring programs have been significantly

d'engagements sous-financés, d'écarts importants entre les processus de savoir et de réglementation et les processus de consultation qui semblaient ralentir la gestion des substances toxiques.

Je vais maintenant passer aux cinq thèmes qui découlent de notre travail de 1999 et 2002 et qui, à notre avis, soit dit en passant, sont toujours pertinents. Si nous devions faire une autre évaluation, ce sont là les questions auxquelles nous nous attacherions et que nous nous poserions.

D'abord, la question de la recherche et du suivi scientifiques. Je reconnais que c'est une question épineuse en ce qui concerne la LCPE de 1999. Cette loi renferme une disposition qui permet, voire exige que le ministre entreprenne des travaux de recherche scientifique et de suivi. Cependant, la loi ne dit rien du niveau, du type et de la nature de ces travaux de recherche.

Comme je l'ai précisé, de graves problèmes ont été repérés en 1999 en ce qui concerne l'écart croissant entre le genre d'évaluation que nous devions entreprendre et les ressources dont nous disposions. Nous avons rencontré de nombreux dirigeants d'établissements de recherche, fédéraux et autres, pour discuter de l'état du suivi et de la recherche. Pratiquement tous s'inquiétaient de l'état de la recherche, mais plus encore, des travaux de suivi.

En 2002, nous avons également parlé pour la première fois de ce que l'on appelle la biosurveillance, qui consiste à prendre un échantillon de personnes pour déterminer les produits chimiques qui se trouvent dans leur organisme. Vous avez peut-être entendu dire la semaine dernière ou à peu près que Santé Canada avait l'intention d'entreprendre un genre de programme de biosurveillance. Nous n'en avons pas encore examiné les détails. Ce programme n'existait pas en 2002.

Nous avons vérifié de nombreux sujets qui n'avaient pas été soumis à des travaux scientifiques adéquats. Dans une certaine mesure, je pense que certains sont convaincus que les scientifiques ne sont jamais satisfaits des ressources qui leur sont accordées. Dans le cas qui nous intéresse, je crois que nous avons pu démontrer à maintes reprises, exemples à l'appui, que l'absence de données nuisait à la prise de décisions.

Par exemple, selon le premier exercice d'établissement de la Liste des substances d'intérêt prioritaire, les ministères de la Santé et de l'Environnement ont été incapables d'en venir à une conclusion sur environ 13 substances à cause de données divergentes. Si l'on devait demander aux ministères aujourd'hui quelles sont les substances toxiques assujetties à la LCPE actuellement mesurées dans l'environnement, on constaterait qu'il y en a très peu.

Le gouvernement fédéral a entrepris un nouvel exercice intitulé Système canadien d'information pour l'environnement, ou SCIE. Ce système était le fruit du travail d'un groupe d'experts qui s'est penché sur l'état de la recherche et du suivi au Canada.

J'aimerais vous lire rapidement un paragraphe tiré de leurs conclusions en 2002 : Le Canada manque de données environnementales clés. Au cours de la dernière décennie, les programmes de suivi de l'environnement parrainés par le

reduced. For example, there is no longer a national water-quality monitoring program. The capacity of federal and provincial governments to monitor the environment has diminished, with fewer parameters being measured at fewer sites with growing inconsistency in sampling and analytical methods. The data that do exist are not integrated, nor can they be synthesized to form a national picture.

I know this is not directly related to CEPA. However, if we were to investigate this, we would certainly be requesting information on the status of implementation of CISE.

It is my understanding from the CEPA evaluation prepared by Environment Canada, which I understand you have seen, that CISE was never funded and therefore was not implemented. I do not have much reason to believe that things have changed with respect to the monitoring of substances.

I gave you an example of how this impeded the risk assessment. They were unable to come to a conclusion on many of the substances. That is an absence of data. It is also true on the management side. Any time there is a data gap, it can be used as an excuse to block action. There were many examples in the consultative process where that in fact happened. An absence of knowledge about the presence of toxics in the environment basically caused some constituencies to question whether they really had a problem.

I think we would clearly be asking questions about whether the gap between supply and demand has been closed in any way, and we are anxious to pursue the status of bio-monitoring with Health Canada.

Let me move to the topic of the precautionary principle. I know you have had several discussions about this.

In 1999 we found a lack of consistent application of the precautionary principle in risk assessment and risk management decisions. I believe you well know that CEPA 1999 entrenched the precautionary principle in the act. At the time of our 2002 audit, Environment Canada was preparing operational guidance on how they intended to apply the principle vis-à-vis CEPA, and that exercise had not reached a conclusion.

At the same time, the Privy Council Office was leading a government-wide exercise to look at the application of the principle across many pieces of legislation and many programs. That exercise was also incomplete at the time of the follow-up audit.

I imagine if we were to pursue this, we would want to find out whether either of those exercises has been completed, but more importantly, what their impact has been. I think we would also probe the departments for specific and concrete examples of

gouvernement ont été considérablement réduits. Par exemple, il n'y a plus de programme national de surveillance de la qualité de l'eau. La capacité des gouvernements fédéral et provinciaux de surveiller l'environnement a diminué, moins de paramètres étant mesurés à moins d'endroits, ce qui accroît le manque d'uniformité dans l'échantillonnage et les méthodes d'analyse. Les données qui existent effectivement ne sont pas intégrées et ne peuvent non plus être synthétisées pour donner une vue d'ensemble à l'échelle nationale.

Je sais que cela n'a rien à voir avec la LCPE. Cependant, si nous devions faire enquête sur cette question, nous demanderions certainement des renseignements sur l'état de la mise en œuvre du SCIE.

D'après ce que je comprends de l'évaluation de la LCPE préparée par Environnement Canada, et je pense que vous en avez pris connaissance, ce système d'information n'a jamais été financé ni mis en œuvre. Rien ne m'incite à croire que les choses ont changé en ce qui concerne le suivi des substances toxiques.

Je vous ai donné un exemple de la façon dont cela nuisait à l'évaluation des risques. Les experts ont été incapables d'en venir à une conclusion au sujet de nombre des substances toxiques. Il y a absence de données. Cela est également vrai pour la gestion. Chaque fois qu'il y a un écart dans les données, on peut invoquer ce prétexte pour bloquer les interventions. La consultation rapporte de nombreux exemples d'une telle situation. En fait, le manque de connaissances sur la présence de substances toxiques dans l'environnement a amené certaines autorités à se demander si elles avaient vraiment un problème.

Je pense que nous devrions demander clairement si l'écart entre l'offre et la demande a été réduit un tant soit peu, et nous avons bien hâte de voir le bilan de Santé Canada avec son programme de biosurveillance.

Permettez-moi maintenant de passer à la question du principe de précaution. Je sais que vous avez eu plusieurs discussions à ce sujet.

En 1999, nous avons constaté un manque d'uniformité dans l'application du principe de précaution à l'égard des décisions relatives à l'évaluation et à la gestion des risques. Je crois que vous savez très bien que la LCPE de 1999 est venue enchâsser le principe de précaution. Lors de notre vérification de 2002, Environnement Canada préparait des directives opérationnelles sur la façon d'appliquer le principe en vertu de la LCPE, mais cet exercice n'a jamais été mené à terme.

Au même moment, le Bureau du Conseil privé étudiait la possibilité d'appliquer le principe dans de nombreuses mesures législatives et de nombreux programmes pour l'ensemble du gouvernement. Cet exercice n'était pas non plus terminé au moment de la vérification de suivi.

J'imagine que si nous voulions poursuivre en ce sens, nous souhaiterions déterminer si l'un ou l'autre de ces exercices a été mené à terme, mais plus important encore, quelle a été leur incidence. Je pense que nous sonderions aussi les ministères pour

where they have applied the principle and it has led to decisions that otherwise would not have been taken. We would be posing those questions for both assessment and management decisions.

The precautionary principle, as I will mention in a minute, has huge implications for the Domestic Substances List, and the categorization and screening that I am sure you have heard about, but I will talk about those a little more in a moment.

The third thematic area is tracking the progress against substances declared toxic, through both the Priority Substances List 1 exercise and the Priority Substances List 2 exercise. They were different, and the management processes that came out of those two assessment processes were also different. Our original audit found significant shortcomings with the PSL1 process in particular. After 10 years of assessment and management discussions, in 1999, none of the recommended solutions had been costed, resourced or implemented.

In 2002, at least the consultations for the declared substances had been completed, but the implementation of the recommended risk management measures had not begun and their status was quite unclear.

Clearly, when we audit this issue, we will likely be asking for substance-by-substance information from the departments as to: What measures have been recommended? Have they been resourced? Have they been implemented? What reductions have been achieved? You almost need to proceed on a chemical-by-chemical basis to understand whether the act and its implementation have been effective in reducing risk.

You need to ask questions at that level; otherwise, you can get mired in too high a level to know whether things are happening on the ground.

One of the minor findings in the 1999 work was that after a major assessment is completed and new information about that substance has come to light, there is no clear procedure for revisiting the initial decision. We therefore made a recommendation in 1999 that Health and Environment Canada needed to figure that out and put in place procedures for incorporating new information. At the time of the 2002 audit, no action had been taken on that recommendation, so that is clearly an area that we would pursue.

Lastly, we would probably probe on two other fronts: one, continuing our work in 1999 to look at the mix of instruments being used, the balance between regulatory and voluntary programs, and ensuring they are robust and being properly implemented. Secondly, we would drill into the question of whether genuine pollution prevention is being achieved — minimizing or avoiding the creation of pollutants in the first place. I am sure you have heard some debate about what “pollution prevention” means, but we would want to go after that

obtenir des exemples spécifiques et concrets d'application de ce principe et des décisions qui, autrement, n'auraient pas été prises. Nous poserions ces questions tant pour les décisions concernant l'évaluation que la gestion des risques.

Le principe de précaution, comme je le préciserai plus loin, a d'importantes répercussions sur la liste intérieure des substances, l'établissement des catégories et la sélection dont, je suis sûr, vous avez déjà entendu parler, mais j'y reviendrai plus longuement dans un instant.

Le troisième secteur thématique concerne le suivi des progrès en regard des substances déclarées toxiques, tant par suite de l'exercice n° 1 concernant la Liste des substances d'intérêt prioritaire que l'exercice n° 2 concernant la même liste. Ces deux exercices étaient différents, et les processus de gestion qui en ont découlé l'étaient également. Notre première vérification a constaté des lacunes importantes concernant le premier processus en particulier. Après 10 ans de discussions sur l'évaluation et la gestion, en 1999, aucune des solutions recommandées n'avait été mise en œuvre, pas plus qu'on en avait établi les coûts et les ressources nécessaires.

En 2002, les consultations sur les substances déclarées toxiques avaient été au moins menées à terme, mais la mise en œuvre des mesures de gestion du risque recommandées n'avait pas commencé et l'état des substances déclarées n'était pas précisé.

Lorsque nous vérifierons cette question, nous demanderons certainement aux ministères des renseignements substance par substance : quelles mesures ont été recommandées? Ont-elles été assorties des ressources suffisantes? Ont-elles été mises en œuvre? Quelles réductions ont été obtenues? Il faut pratiquement procéder substance chimique par substance chimique pour comprendre si la loi et son application ont permis de réduire les risques.

Il faut poser des questions à ce niveau. Sinon, on peut se retrouver embourbé dans un niveau d'abstraction qui nous empêche de voir ce qui se passe concrètement.

L'une des constatations mineures découlant de nos travaux de 1999 était la suivante : même avec les résultats d'une évaluation majeure et l'occurrence de nouveaux renseignements sur la substance toxique, il n'y a pas de procédure claire pour revoir la décision initiale. Nous avons donc recommandé en 1999 que Santé Canada et Environnement Canada déterminent ce qui en était et mettent en place des procédures permettant d'intégrer les nouveaux renseignements. Au moment de la vérification de 2002, aucune mesure n'avait été prise à la suite de cette recommandation, c'est donc manifestement une question que nous examinerions.

Enfin, nous ferions probablement porter nos travaux sur deux autres fronts. Premièrement, poursuivre notre travail de 1999 pour examiner la combinaison des instruments utilisés, l'équilibre entre les programmes réglementaires et volontaires et nous assurer qu'ils sont rigoureux et bien mis en œuvre. Deuxièmement, nous chercherions à savoir si on réussit à faire une véritable prévention de la pollution — c'est-à-dire réduire au minimum les polluants ou éviter qu'il ne s'en crée d'abord et avant tout. Je suis sûr que vous avez déjà entendu parler de ce que l'on entend par la

and to see demonstrated progress, that all of these risk management measures were achieving the desired outcome of the act.

There are two more areas, and I apologize for taking so much time. I am sure you have heard of the concept of virtual elimination. That concept predated CEPA 1999 and was first introduced in a policy that existed at the time of our audit called the Toxic Substances Management Policy. This basically stated that there are two kinds of toxic substances: those that are so nasty we have to engage in virtual elimination, and others that we need to manage properly by reducing emissions and managing the risks throughout their life cycles.

Frankly, in 1999 the debate around virtual elimination was a mess. The departments were mired in conflict over how and why to achieve it. It led to a lack of action at that time.

By the time 2002 arrived, the process had been entrenched in CEPA, but no substances had been added to the Virtual Elimination List under CEPA and the department at that time was still engaged in trying to work out the mechanics of how to detect them in the environment.

I do not know the status at this stage, but clearly, we would be pursuing that. The original 12 substances designated for virtual elimination were not used much in the country any more. Eight were pesticides that had been banned long ago. We would be looking at what has been done to date, but also at management in the future.

Last is the Domestic Substances List. We did not look at it at all in 1999. In 2002, the process of categorization was under way. I do not know to what extent you have been coached or schooled on this process, but the act requires that the department go through two major phases. Their first task is to categorize these 23,000 substances on the Domestic Substances List. That categorization is expected to be complete this September; I believe you know the dates are coming up. They are supposed to then determine which of those 23,000 need further assessment.

We were already raising concerns at the time of our 2002 audit about the capacity, in particular, of the government to categorize, and more importantly, to screen the substances. At that time they were still talking about something in the order of 4,000 substances that needed to be screened and nobody knew how many might ultimately be determined to be toxic under the act. If it was even 1 per cent, that would be 40 substances. As our two audits in 1999 and 2002 demonstrated, they were not having much success in implementing the measures for the first 40-odd substances, so it raised significant capacity questions. We would look at that again. We would be looking at whether this process is on track and they have the resources they need to implement it. There is no deadline for screening under the act, as I understand it, so it is not clear when that process will conclude. We would be probing the departments' timelines and how realistic they are.

« prévention de la pollution », mais nous voulons nous intéresser à cette question et voir si des progrès avérés se sont réalisés, nous assurer que toutes ces mesures de gestion des risques donnent les résultats escomptés en vertu de la loi.

Il y a deux autres secteurs, et je suis désolé de prendre tant de temps. Je suis certain que vous avez entendu parler du concept de l'élimination virtuelle. Ce concept date d'avant la LCPE de 1999 et a été mis en place dans une politique qui existait à l'époque de notre vérification et qui s'appelait la Politique de gestion des substances toxiques. En gros, on disait qu'il y a deux types de substances toxiques : celles qui sont tellement néfastes qu'il faut en entreprendre l'élimination virtuelle, et les autres, qu'il faut gérer correctement en réduisant les émissions et en contrôlant les risques durant les cycles de vie desdites substances.

Bien honnêtement, en 1999, le débat entourant l'élimination virtuelle était un vrai bourbier. Les ministères se sont enlisés dans des conflits sur la façon d'y parvenir et les raisons pour ce faire. Cela a produit de l'inaction.

En 2002, le processus avait été enchâssé dans la LCPE, mais aucune substance n'avait été ajoutée à la liste d'élimination virtuelle en vertu de la LCPE et le ministère, à l'époque, cherchait toujours à établir des mécanismes permettant de les déceler dans l'environnement.

Je ne sais pas où on en est actuellement, mais il ne fait aucun doute que nous poursuivrions l'étude de cette question. Les 12 premières substances désignées pour l'élimination virtuelle n'étaient plus tellement utilisées au Canada. Huit étaient des pesticides interdits depuis longtemps. Nous examinerions ce qui a été fait à ce jour, mais également la gestion pour l'avenir.

Enfin, il y a la liste intérieure des substances. Nous ne l'avons pas examinée du tout en 1999. En 2002, le processus d'établissement des catégories était en cours. Je ne sais pas quel encadrement ou quels renseignements on vous a donnés sur ce processus, mais la loi exige que le ministère franchisse deux étapes majeures. La première tâche consiste à établir une catégorie pour les 23 000 substances qui figurent sur la liste intérieure des substances. Ce travail devrait être terminé en septembre. Je crois que vous savez que les échéanciers approchent. Le ministère doit ensuite déterminer lesquelles de ces 23 000 substances doivent être évaluées plus précisément.

Déjà en 2002, dans le cadre de notre vérification, nous soulevions des préoccupations concernant la capacité, en particulier, du gouvernement d'établir des catégories et plus important encore, de sélectionner les substances. À ce moment-là, on parlait encore d'environ 4 000 substances qui devaient être sélectionnées et personne ne savait combien d'entre elles pourraient être déclarées toxiques en vertu de la loi. Ne serait-ce que 1 p. 100, cela équivaldrait à 40 substances. Comme l'ont montré nos deux vérifications de 1999 et de 2002, le ministère n'avait pas beaucoup de succès à mettre en œuvre les mesures relatives aux 40 premières substances ou à peu près, ce qui a mis en doute la capacité du ministère. Nous examinerions cette question à nouveau. Nous chercherions à voir si le processus est sur les rails et si le ministère a les ressources nécessaires pour l'appliquer. Je crois que la loi ne prévoit aucun délai pour la

As I mentioned earlier, we would ask the question: How is the precautionary principle to be applied? It is quite likely there will be significant uncertainties and data gaps for those substances, so how we apply the precautionary principle is all the more important.

I will stop there, and I am sorry to have taken so long. I hope it is not too technical.

We are ready for questions.

Senator Cochrane: I am happy to have you both here. Madame Gélinas, you and your officials have always been candid with us. We appreciate your insights and input. Your office has previously looked at Canada's management of toxic substances. Could you give us a sense of the shortcomings that exist under the current CEPA?

What do you think are the key concerns that must be addressed? I use the word "must" at the present. If you were entrusted with conducting a review of CEPA, how do you think you would proceed?

Ms. Gélinas: I am not sure that we can go further than what we said before. It is difficult for us to make a statement on what should be done. The only way that we can do that — and we have tried our best to do so tonight — is to tell you that if we were to re-audit toxic substances and not CEPA per se, these are the questions that we would certainly ask.

Your mandate is different from ours. I am hoping that at least some of the key questions that we have identified for you tonight might be of some help, but it is difficult for us to go further. Obviously, from my position, I cannot identify for you in which direction you should go.

We also appreciate that there are many things that could be looked at in the CEPA review. The expert here tonight is Mr. Reed, and as you have seen, he knows this issue inside out, so I will let him take the floor as much as I can.

Senator Cochrane: I appreciate the position that you are in, of course. In your 2002 follow-up report, you concluded there was limited progress in achieving the government's objective of virtually eliminating predominantly man-made releases of toxic substances that are persistent and bio-cumulative. The objective of virtual elimination was identified in the government's original Toxic Substances Management Policy, parts of which were incorporated in CEPA 1999. Were you able to identify the reasons the government is having difficulty meeting the objective of virtual elimination?

Mr. Reed: We did not address that question in particular. This was not CEPA mandated in 1999. This was still under CEPA 1988, so only the Toxic Substances Management Policy was in

sélection. On ne sait donc pas quand ce processus se terminera. Nous examinerions les échéanciers des ministères et déterminerions dans quelle mesure ils sont réalistes.

Comme je l'ai mentionné tout à l'heure, nous poserions la question suivante : comment le principe de précaution doit-il être appliqué? Il est fort probable qu'il y aura d'importantes incertitudes et des écarts de données concernant ces substances; la façon d'appliquer le principe de précaution est d'autant plus importante.

Je vais m'arrêter ici et je suis désolé d'avoir pris tant de temps. J'espère que ce n'était pas trop technique.

Nous sommes prêts à répondre à vos questions.

Le sénateur Cochrane : Je suis heureuse que vous soyez là tous les deux aujourd'hui. Madame Gélinas, vos fonctionnaires et vous avez toujours été francs avec nous. Nous apprécions vos observations et votre contribution. Votre bureau a déjà examiné la question de la gestion des substances toxiques au Canada. Pourriez-vous nous donner une idée des lacunes qui existent dans la LCPE actuellement en vigueur?

À votre avis, qu'est-ce qu'il faut corriger? J'utilise le terme « faut » au présent. Si on vous demandait de faire un examen de la LCPE, comment procéderiez-vous?

Mme Gélinas : Je ne suis pas certaine que l'on puisse ajouter à ce qu'on a déjà dit. Nous pouvons difficilement nous prononcer sur les mesures à prendre. La seule façon de procéder — et nous avons fait notre possible ce soir — c'est de vous dire que si nous devons faire une nouvelle vérification des substances toxiques et non pas de la LCPE en soi, ce sont là les questions que nous poserions certainement.

Votre mandat est différent du nôtre. J'espère qu'au moins certaines des grandes questions que nous avons fait ressortir pour vous ce soir pourront vous être utiles, mais nous ne pouvons guère aller plus loin. Et dans ma situation, je ne peux évidemment pas orienter vos travaux.

Nous comprenons également que l'examen de la LCPE pourrait porter sur de nombreux éléments. Le spécialiste ici ce soir, c'est M. Reed, et comme vous l'avez constaté, il connaît la question de fond en comble. Je vais donc lui laisser la parole le plus possible.

Le sénateur Cochrane : Je comprends votre situation, bien sûr. Dans votre rapport de suivi en 2002, vous avez conclu que le gouvernement n'avait pas beaucoup progressé dans la réalisation de son objectif, c'est-à-dire éliminer virtuellement, en priorité, les substances toxiques synthétiques, résistantes et biocumulatives rejetées dans l'atmosphère. Cet objectif était inclus dans la Politique de gestion des substances toxiques du gouvernement, et certaines parties ont été intégrées à la LCPE de 1999. Avez-vous pu déterminer pourquoi le gouvernement ne parvient pas à atteindre l'objectif de l'élimination virtuelle?

M. Reed : Nous n'avons pas abordé cette question en particulier. La LCPE de 1999 ne nous y obligeait pas. La question était toujours assujettie à la LCPE de 1988, si bien que

effect. As I mentioned a moment ago, at that time, the departments were really quite combative with each other. We said quite explicitly in chapters 3 and 4 that, on the one hand, Health and Environment Canada were lined up against Natural Resources and Industry on the other. The question of virtual elimination was one of the central points of that debate.

This was partly because some substances — mercury was one of the examples used at the time — occur naturally in the environment. They are not all the result of man-made emissions. The concept of virtual elimination becomes problematic when something occurs naturally. The idea is you should not be able to find it out there, but if it is out there, it is not really virtually eliminated. That was a big part of the issue in 1999.

In 2002, as I noted, they had not added any substances to the Virtual Elimination List. The difficulty at that time was that they had not determined what they called, and I am probably using the wrong term, the detection levels or the limits of detection. In order to prove that there is zero out there, you need the technology and the scientific methods to detect something, and in 2002 they still had not determined those levels, so it was a vicious circle.

The Chairman: Can I ask a supplementary question? What you just said is exactly true, Mr. Reed. As it becomes possible to measure ever smaller proportions of substances, virtual elimination to the point of background occurrence is a continually moving target. People in Europe are now looking at a program — although it has not yet been put into place — in which they are not going the route of virtual elimination with respect to these toxic substances. They are simply saying, as I understand it, “Do not use that substance when you are making something. It may already exist out there, as mercury does, as does lead and other things, but we do not want you to use it any more.”

If you were the king and we were starting over again — and we are certainly not talking about doing that — if you had to make a choice between virtual elimination, on the one hand, and saying, “Do not use that substance,” on the other hand, what would it be? As a corollary question, are there virtues to virtual elimination in comparison with a simple, “Do not use that substance?”

Mr. Reed: It is a tricky question, in the sense that “Do not use it” could apply to many substances, and that is what they did with certain pesticides. Eight of the substances had been banned for use in Canada long before the concept of virtual elimination was created. In my opinion, that would be the correct option for some substances.

However, not all substances are used in products for commerce. I believe dioxin, for example, was one of the substances on the original Virtual Elimination List of the Toxic Substances Management Policy. It is not produced as a commercial product. It is a by-product of different industrial processes, such as incineration. It is more difficult to say in that

seule la Politique de gestion des substances toxiques était en vigueur. Comme je l’ai mentionné tout à l’heure, à cette époque, les ministères étaient opposés les uns aux autres. Nous l’avons exprimé très clairement aux chapitres 3 et 4, Santé et Environnement Canada s’étaient rangés contre les Ressources naturelles et l’Industrie. La question de l’élimination virtuelle était au centre de ce débat.

Cela s’explique en partie parce que certaines substances — et le mercure en était un exemple à ce moment-là — se retrouvent naturellement dans l’environnement. Ces substances ne sont pas toutes le résultat de l’intervention humaine. Le concept d’élimination virtuelle présente un problème lorsqu’il s’agit d’un phénomène naturel. En réalité, on ne devrait pas trouver ces substances dans l’atmosphère mais si elles y sont, elles ne se prêtent pas à une élimination virtuelle. C’était une grosse partie du problème en 1999.

En 2002, comme je l’ai signalé, aucune substance n’avait été ajoutée à la liste d’élimination virtuelle. Le problème, à l’époque, c’est qu’on n’avait pas encore déterminé ce que l’on appelait, et je n’utilise probablement pas la bonne expression, les niveaux de détection, ou les limites de détection. Pour prouver l’absence d’une substance, il faut avoir la technologie et les méthodes scientifiques nécessaires pour en détecter la présence et en 2002, on n’avait pas encore déterminé ces niveaux. On était enfermés dans un cercle vicieux.

Le président : Puis-je poser une question supplémentaire? Ce que vous venez de dire est tout à fait vrai, monsieur Reed. Au moment où il devient possible de mesurer des proportions toujours plus petites de substances, l’élimination virtuelle jusqu’à l’état précédent devient une cible en mouvement perpétuel. Les Européens envisagent actuellement un programme — même s’il n’a pas encore été mis en place — qui n’a pas pour objectif l’élimination virtuelle de ces substances toxiques. J’ai l’impression qu’ils disent simplement : « N’utilisez pas telle substance dans vos produits. Elle existe peut-être déjà, comme le mercure, le plomb ou autre chose, mais nous ne voulons plus que vous l’utilisiez. »

Si vous étiez le roi et que nous recommencerions tout — et ce n’est certainement pas notre propos — si vous aviez le choix entre l’élimination virtuelle d’une part, et l’interdiction d’une substance d’autre part, que choisiriez-vous? Je vous demande également si l’élimination virtuelle est plus bénéfique qu’une simple interdiction d’utilisation?

M. Reed : C’est une question délicate, en ce sens que l’on pourrait interdire de nombreuses substances, et c’est ce qui a été fait avec certains pesticides. Huit des substances avaient été interdites d’utilisation au Canada bien avant la création du concept d’élimination virtuelle. À mon avis, ce serait l’option à retenir pour certaines substances.

Cependant, toutes les substances ne sont pas utilisées dans la fabrication de produits vendus dans le commerce. Je crois que la dioxine, par exemple, était l’une des substances figurant sur la première liste d’élimination virtuelle de la Politique de gestion des substances toxiques. Elle n’est pas fabriquée pour être vendue dans le commerce. C’est un sous-produit de différents processus

case, "Do not make that product," because they are not trying to make it. It is a by-product of other manufacturing processes. It becomes more and more complicated to try to eliminate those by-products without actually eliminating the initial production process. In other words, risk management is probably the only practical and feasible way to deal with some substances.

The Chairman: Risk management as opposed to hazard management?

Mr. Reed: You want to open up a big issue, do you not?

The Chairman: We are trying to mine you for as much information as we can, Mr. Reed and Madame Gélinas.

Mr. Reed: I am sure you know that those kinds of questions were big debates when CEPA 1999 was prepared. The entire question of risk versus inherent toxicity was debated at length in the redrafting. I use the word "risk" because that is the language of CEPA and of federal departments.

From a lay perspective, I tend to think of them as the same thing. It really comes down to being exposed to something. If it is out there and it has toxic properties, then there is a risk. There is a potential hazard. I am sure that toxicologists and ecotoxicologists would take great exception to what I said and indicate that there are important distinctions between them, but I think Canadians just want to know what is out there, is it dangerous, am I exposed to it, what is it doing to me, and, if it is not safe, why are we not getting rid of it?

Senator Cochrane: Is not the question Canadians are asking, why is it taking so long? Why does it take so long to know exactly what is toxic and what is not, and why are these products out there? You hear these concerns on the street, about you had better not take this and you had better not take that, or you had better not use this or you had better not use that. We need somebody or something to tell us what is toxic, what is not, what we should be using and what we should not. There is such a dilemma among the public.

Ms. Gélinas: It is clearly the role of the federal government to answer those questions.

With respect to public awareness and why it takes so long, we asked ourselves the same question in 2002. We use in the chapter trichloroethylene as an illustration of one substance taking a long time to get through the entire process. We have received a few petitions over the last couple of years asking that exact question with respect to a specific product. Why is it taking so long to go through the assessment process and make a decision on how they should be used or if they should be banned?

Canadians are asking the same question as we are, but only the departments have the answer.

industriels comme l'incinération. Dans ce cas, on ne peut pas dire : « Ne fabriquez pas ce produit », parce qu'on n'essaie pas de fabriquer la dioxine. C'est un sous-produit d'autres processus de fabrication. Il devient de plus en plus compliqué d'essayer d'éliminer ces sous-produits sans effectivement éliminer les processus de production initiaux. Autrement dit, la gestion du risque est probablement la seule façon pratique et concrète de composer avec certaines substances.

Le président : Gestion des risques par opposition à gestion des dangers?

M. Reed : Vous voulez aborder une grosse question, n'est-ce pas?

Le président : Nous essayons de vous soutirer le plus d'information possible, monsieur Reed et madame Gélinas.

M. Reed : Je suis certain que vous savez que ces questions ont suscité d'intenses débats au moment de la rédaction de la LCPE de 1999. Toute la question du risque par opposition à la toxicité inhérente a été discutée en long et en large au moment de la rédaction de la nouvelle version de la loi. J'utilise le terme « risque » parce que c'est le terme que l'on emploie dans la LCPE et dans d'autres ministères fédéraux.

En tant que néophyte, j'ai tendance à penser que c'est la même chose. En réalité, cela revient à savoir si on est exposé à quelque chose. Si la substance existe et qu'elle renferme des propriétés toxiques, il y a alors un risque. C'est un danger potentiel. Je suis certain que les toxicologues et les écotoxicologues se distancieraient énormément de ce que j'ai dit et indiqueraient qu'il y a d'importantes distinctions entre les deux notions, mais je crois que les Canadiens veulent simplement savoir ce qui existe, si c'est dangereux, s'ils y sont exposés, quel effet cela a sur eux et, si cela est dangereux, pourquoi ne nous en défaisons-nous pas?

Le sénateur Cochrane : La question que les Canadiens se posent n'est-elle pas la suivante : pourquoi cela prend-il tant de temps? Pourquoi est-il si long de savoir exactement ce qui est toxique et ce qui ne l'est pas et pourquoi ces produits sont dans le commerce? Les gens s'expriment, certains disent vous auriez dû faire ceci, d'autres, prendre cela, ou ne pas utiliser ceci ou mieux utiliser cela. Il nous faut quelqu'un ou quelque chose capable de nous dire ce qui est toxique, ce qui ne l'est pas, ce que nous devrions utiliser et ne pas utiliser. La population se heurte à ce genre de dilemme.

Mme Gélinas : C'est le gouvernement fédéral qui doit répondre à ces questions.

Nous nous sommes posé la même question en 2002 : la sensibilisation du public et les raisons pour lesquelles cela prend tant de temps. Dans le chapitre, nous utilisons le trichloréthylène comme exemple d'une substance qui demande un long processus d'analyse. Nous avons reçu quelques pétitions au cours des dernières années. Elles posaient exactement cette question concernant un produit en particulier : pourquoi le processus d'évaluation et de décision est-il si long pour déterminer les modalités d'utilisation de la substance ou son interdiction?

Les Canadiens se posent la même question que nous, mais seuls les ministères ont la réponse.

Senator Angus: Thank you for coming, Madame Gélinas and Mr. Reed.

I am absolutely stunned by what you have told us. I was here when the commissioner appeared with her annual reports from 2004 and 2005. I am stunned by the way you have put it to us, and I thank you for your candour. It is not easy to call a spade a spade every time.

You have indicated what a review would entail. If we were to do all those things, we would need a budget of about \$25 million and a lot of scientists. Obviously we do not have the tools here. I am not sure where to begin.

I get the picture. You are saying it is not only as bad as we outlined on other elements of Canada's performance with respect to the environment in the past few years, it is deplorable. You have already described to us how we have gone from number two, three or four — near the top — amongst OECD countries down to near the bottom of the list. That in itself was shocking and terrible.

These two reports you did in 1999 and 2002 are what evoked my comment about being stunned. I realize you have focused on other issues after 2002. You were not doing another review of CEPA and the toxics situation.

According to the work you have done with the limited resources you have, is the situation still as bad as it was in 2002? Is it almost as bad? Is it worse?

You have been focusing on other areas. You sent a good letter to our chairman, dated May 12, and you attached a long list of other shocking things that we should be focusing on. The chairman is also numb, from the way he looked at me. We would like to make a difference and try to complete a study. It seems as if CEPA has not worked at all.

I have a couple of questions. Is it the same sad story in 2006 as it was in 1999 and 2002? We have heard from other witnesses that CEPA contains 37 different pieces of legislation that interact, overlap, and give rise to turf wars and inefficiencies, to the point where there is virtually no enforcement possible.

Ms. Gélinas: Unfortunately, Senator Angus, we cannot answer your question. The only thing we can do is to report on our findings. We have not done any work from 2002 up to the present.

Senator Angus: With respect to toxics?

Ms. Gélinas: With respect to this particular issue relating to toxics. In the meantime, we have been working on many other issues.

Le sénateur Angus : Merci d'être là, madame Gélinas et monsieur Reed.

Je suis absolument renversé par ce que vous nous avez dit. J'étais ici lorsque la commissaire a comparu au sujet de ses rapports de 2004 et de 2005. Je suis renversé par la façon dont vous nous avez renseignés, et je vous remercie de votre honnêteté. Il n'est pas toujours facile d'appeler un chat un chat.

Vous nous avez dit ce que l'examen comprendrait. Si nous devons faire toutes ces choses, il nous faudrait un budget d'environ 25 millions de dollars et beaucoup de scientifiques. De toute évidence, nous n'avons pas les outils ici. Je ne sais par où commencer.

Je vois ce que vous voulez dire. Vous nous dites que la situation n'est pas seulement aussi mauvaise que celle que nous avons décrite dans d'autres exemples d'efficacité du Canada dans le domaine de l'environnement au cours des dernières années, elle est déplorable. Vous nous avez déjà décrit la façon dont nous sommes passés du numéro deux, trois ou quatre — près du sommet — parmi les pays de l'OCDE pour atteindre pratiquement le bas de l'échelle. En soi, cela était renversant et terrible.

Ce sont ces deux rapports que vous avez produits en 1999 et en 2002 qui m'ont fait dire que j'ai été renversé. Je comprends que vous avez concentré vos efforts sur d'autres questions après 2002. Vous n'effectuiez pas un autre examen de la LCPE et de la question des produits toxiques.

D'après le travail que vous avez fait et avec les ressources restreintes dont vous disposiez, est-ce que la situation est toujours aussi mauvaise qu'en 2002? Est-elle pratiquement aussi mauvaise? Pire?

Vous vous êtes concentrés sur d'autres secteurs. Vous avez fait parvenir une bonne lettre à notre président, en date du 12 mai, à laquelle vous avez joint une longue liste d'autres situations renversantes qui devraient retenir notre attention. D'après la façon dont il m'a regardé, le président est aussi figé d'incrédulité. Nous aimerions apporter une contribution importante et tenter de mener une étude à terme. C'est comme si la LCPE n'avait pas fonctionné du tout.

J'aimerais vous poser quelques questions. La situation est-elle aussi attristante en 2006 qu'elle ne l'était en 1999 et en 2002? D'autres témoins sont venus nous dire que la LCPE contient 37 mesures législatives différentes qui interagissent les unes avec les autres, se recoupent et donnent lieu à des guerres de clocher et à des manques d'efficacité, au point où il n'est pratiquement pas possible d'appliquer cette loi.

Mme Gélinas : Malheureusement, sénateur Angus, nous ne pouvons répondre à votre question. La seule chose que nous puissions faire, c'est faire rapport sur nos constatations. Nous n'avons pas fait de travail depuis 2002.

Le sénateur Angus : En ce qui concerne les substances toxiques?

Mme Gélinas : En ce qui concerne cette question particulière touchant les substances toxiques. Entre-temps, nous avons travaillé à de nombreuses autres questions.

We cannot tell if CEPA is effective or not. From my standpoint, that is the first question we need to ask ourselves before getting into details.

From an audit standpoint, that is what we will do. With regard to any issue, we will look for the big-ticket item first, where the biggest risks are. Then we may look at other issues.

In a review such as that, we must ask ourselves: Is the process working? It is one thing to have it on paper. It is another to begin implementation.

This highlights the importance of regular follow-up. We have not done one over the past four years. Last year we decided to focus on climate change. As we speak, we have started focusing on toxics again. At this stage, I cannot give you the details of what we will be focusing on because we are not there yet. We would have determined that earlier if we had not decided to speed up on climate change.

This is a good example. We have all learned lessons on how to get as much as we can out of our work and to complete a follow-up in an interim period. That provides us with the information we need.

If we had done that in the first place, we might not be lost in terms of trying to figure out what results CEPA has achieved.

Mr. Reed: Obviously, as auditors we do not question CEPA. That is a matter of policy. We focus on implementation.

Audits are always conducted at a certain point in time. In the world of toxics, the timelines for getting things done are quite long: five years to assess, five years of consultation and then implementation.

Do not write off CEPA yet. When we did our audit, they had gone through the exercise and produced a number of recommendations. At that point, our audit ended and those recommendations were not resourced or implemented. They may well have been since. I am afraid I do not have good data right now as to whether they have been.

That is probably where I would focus my effort. I would ask the departments not to talk to me about process. I am not interested in the status of consultations. I want to know on a chemical-by-chemical basis if releases into the environment have been reduced. How do you know?

Another tricky area for us is the level of resources applied to any piece of legislation. That is also a matter of policy. In 1999, and again in 2002, there was a pervasive sentiment that there were not sufficient resources in place to implement CEPA.

Il nous est impossible de dire si la LCPE est efficace ou non. De mon point de vue, c'est la première question qu'il faut se poser avant d'entrer dans les détails.

Du point de vue de la vérification, c'est ce que nous ferons. Pour une question en particulier, nous allons chercher la plus importante, celle qui présente le plus de risques. Ensuite, nous pourrions nous pencher sur d'autres enjeux.

Dans un examen comme celui-là, il faut se poser la question suivante : le processus est-il efficace? C'est bien beau de l'avoir sur papier, mais il faut aussi commencer à le mettre en œuvre.

C'est ce qui fait ressortir l'importance d'un suivi régulier. Nous n'en avons pas fait depuis plus de quatre ans. L'année dernière, nous avons décidé de nous concentrer sur les changements climatiques. Au moment où on se parle, nous avons commencé à nous concentrer à nouveau sur les substances toxiques. Pour l'instant, je ne peux vous donner les détails sur l'objet de nos études parce que nous n'en sommes pas encore là. Nous l'aurions établi plus tôt si nous n'avions pas décidé d'accélérer notre travail sur les changements climatiques.

C'est un bon exemple, nous avons tous appris des leçons sur la façon de faire le plus de travail possible et de terminer une vérification de suivi entre-temps. Cela nous donne l'information dont nous avons besoin.

Si nous avons procédé ainsi d'abord, nous ne serions pas perdus à essayer de voir quels sont les résultats de la LCPE.

M. Reed : De toute évidence, en tant que vérificateurs, nous ne remettons pas la LCPE en question. C'est une question de politique. Nous nous concentrons sur la mise en œuvre.

Les vérifications sont toujours faites à un point précis dans le temps. Pour ce qui est des substances toxiques, les échéanciers pour atteindre les objectifs sont assez longs : cinq ans pour l'évaluation, cinq ans pour la consultation et ensuite la mise en œuvre.

N'éliminez pas tout de suite la LCPE. Lorsque nous avons fait notre vérification, les vérificateurs ont examiné tout le processus et formulé un certain nombre de recommandations. À ce moment-là, notre vérification s'est terminée et ces recommandations n'ont pas été assorties des ressources adéquates ni mises en œuvre. Elles l'ont peut-être été depuis. Je crains ne pas avoir les bonnes données actuellement pour vous dire où on en est.

Voilà probablement les secteurs sur lesquels je concentrerais mes efforts. Je demanderais aux ministères de ne pas me parler de processus. L'état des consultations ne m'intéresse pas non plus. Je veux savoir, produit chimique par produit chimique, s'il y a eu des rejets dans l'environnement et si ces rejets ont diminué. Comment le savez-vous?

Une autre question difficile pour nous, c'est le niveau de ressources accordées à l'application d'une mesure législative. C'est aussi une question de politique. En 1999, et à nouveau en 2002, tout le monde convenait qu'il n'y avait pas suffisamment de ressources en place pour faire respecter la LCPE.

It may well have changed, but the culture at that time was: We have to do what we can with what we have. There is no new money out there. Do not even bother asking. We will do the best we can with the budget allocation we have.

As auditors, we do not question that. That is a matter of policy. We had ample evidence indicating the objectives were not being realized and the processes were not being completed, so somebody ought to ask whether there had been sufficient resources put toward implementation.

Senator Angus: You said one of the things you would do during a review of CEPA is find out whether pollution prevention was being achieved. We welcomed people from an organization called PollutionWatch last week. They indicated it is not being achieved. That is superficial. We are caught between a rock and a hard place because we want to do something meaningful.

The steering committee met when the challenge was put forward and asked whether there was a way to make a useful contribution. That committee agreed that it did not know and would have to find out. That is what these preliminary hearings are about. Is there something constructive that the committee could do? Based on what you know, having done the reports up to 2005, plus the work in progress, is pollution prevention being achieved in Canada, in your opinion, as a result of CEPA?

Ms. Gélinas: I cannot answer that question.

The Chairman: Was it being achieved in 2002?

Mr. Reed: It was a little early to say because the pollution prevention planning side was applied to the Priority Substances List 2 exercise, which at the time of the completion of the audit had not started; they had not even completed the assessment.

The department was quite hopeful at that time that pollution prevention plans would be generated by emitters of substances and would lead to future reductions.

Parenthetically, I can tell you that there was a great debate at that same time as a result of the environmental management systems in the International Standards Organization. Senators might be aware of the ISO EMS standard, which also included a definition of "pollution prevention." Through that process, the definition was turned on its head and pollution prevention included good old end-of-pipe treatment, recycling, recovery, and all the activities that are part of management, whereas the original intent of pollution prevention, as I have always understood it, was to not generate the substances in the first place. It will be difficult for you to get that level of detail and find out whether it is truly happening because it is all inside the enterprises.

Senator Angus: I fully agree with you. I do not question the goodwill, competency or intentions of the good people at Environment Canada when they do not have the resources. We

Les choses peuvent bien avoir changé, mais la culture de l'époque était la suivante : nous devons faire ce que nous pouvons avec ce que nous avons. Il n'y a pas d'argent frais. Ce n'est pas la peine d'en demander. Nous allons faire du mieux que nous pouvons avec les budgets que nous avons.

En tant que vérificateurs, nous ne remettons pas cela en question. C'est une question de politique. Nous avons amplement de preuves indiquant que les objectifs n'étaient pas atteints et que les processus n'étaient pas terminés, si bien que quelqu'un devrait demander s'il y avait suffisamment de ressources pour assurer la mise en œuvre de la loi.

Le sénateur Angus : Vous avez dit que l'une des choses que vous feriez durant l'examen de la LCPE serait de voir si l'objectif de prévention de la pollution a été atteint. Nous avons accueilli des représentants d'une organisation qui s'appelle PollutionWatch la semaine dernière. Ils nous ont dit que cet objectif n'est pas atteint. C'est superficiel. Nous sommes pris dans un dilemme parce que nous voulons faire quelque chose d'utile.

Le comité directeur s'est rencontré lorsque la question a été posée et a demandé s'il y avait une façon d'apporter une contribution utile. Ce comité a convenu qu'il n'en savait rien et qu'il s'informerait. C'est pourquoi nous tenons des audiences préliminaires. Est-ce que le comité pourrait faire quelque chose de constructif? D'après ce que vous savez, après avoir produit les rapports jusqu'en 2005, et fait en plus le travail qui est en cours, est-ce qu'au Canada, on atteint l'objectif de prévention de la pollution, à votre avis, à la suite de l'adoption de la LCPE?

Mme Gélinas : Je ne peux répondre à cette question.

Le président : L'objectif était-il atteint en 2002?

M. Reed : Il était un peu tôt pour le dire parce que la planification de la prévention de la pollution relevait de l'exercice 2 de la Liste des substances d'intérêt prioritaire, exercice qui, au moment où la vérification s'est terminée, n'était pas entrepris; l'évaluation n'était même pas terminée.

Le ministère comptait beaucoup sur le fait, à l'époque, que les plans de prévention de la pollution seraient produits par les émetteurs de substances toxiques et que cela amènerait d'autres réductions.

Soit dit en passant, je peux vous dire qu'il y a eu un important débat au même moment, engendré par les systèmes de gestion de l'environnement à l'ISO. Les sénateurs connaissent peut-être la norme ISO EMS, qui inclut également une définition de la « prévention de la pollution ». Grâce à ce processus, la définition a été chamboulée et la prévention s'est retrouvée en bout de ligne : le recyclage, la récupération et toutes les activités qui font partie de la gestion, alors que l'intention initiale de la prévention de la pollution, comme je l'ai toujours comprise, était de ne pas générer des substances en premier lieu. Vous allez avoir des problèmes pour en arriver à ce niveau de détail et voir s'il y a vraiment prévention de la pollution, parce que toutes les données sont aux mains des entreprises.

Le sénateur Angus : Je suis tout à fait d'accord avec vous. Je ne mets pas en doute la bonne volonté, la compétence ou les objectifs des personnes bien intentionnées à Environnement

know that Environment Canada has a new minister and a new deputy minister and that a new, so-called made-in-Canada plan is being prepared. However, we do not know what it will say or where the budget will come from. You have couched it in these terms, saying that government has the tools — not to be confused with the resources — to be on the leading edge of pollution prevention, managing climate change and dealing with water and air quality. I believe that has been your evidence in the past, and yet nothing has happened to date.

Through our study on CEPA, the committee is challenged to try to supplement what you, the auditors, have said. Obviously, as Commissioner of the Environment, it is your job to give the government a wake-up call. I understand what you have told the committee, that it is difficult to bring it to a substance-by-substance level. We can call in the organizations that are focused on the environment, but we know what they will say. I have said before that I believe there is a huge problem, and I sit on this committee because I want to try to be a part of the solution.

The deputy chairman asked what you would do. You told us via your slides and you cannot go beyond that. The committee can ask questions such as is categorization and screening on track? Does Environment Canada have the capacity? How will the precautionary principle be applied? However, who does the committee ask to get the answers?

Ms. Gélinas: You have to ask Environment Canada and Health Canada because they are co-responsible for CEPA. The first time they testified before the committee they gave you the big picture, but as an auditor will do, I dug deeper, looking for details. You quoted a general statement that I made in the past with respect to my findings: The government has a tendency to overcommit and under-deliver. The weakest link in the chain, if you will, is measuring and reporting. Again, witnesses might come here and tell the committee that pollution prevention is not being applied and that they do not see results on the ground. If the federal government were to gather the information, officials could appear before the committee with factual evidence of the results. Obviously, the committee can ask about that.

Senator Angus: That is helpful.

Mr. Reed: The evaluation of CEPA undertaken by Environment Canada in respect of the management of PSL substances concludes much the same as we concluded in our audits, although little documentation exists on the relative efficiency or effectiveness of ongoing management efforts. Moreover, while there is evidence that use, emission levels and exposures are declining for some toxics, trends for others are

Canada lorsqu'elles n'ont pas les ressources. Nous savons qu'Environnement Canada a une nouvelle ministre et un nouveau sous-ministre et qu'un nouveau plan que l'on dit fait au Canada est en voie de rédaction. Cependant, nous ne savons pas ce qu'il contiendra ni d'où proviendra le budget. Vous avez énoncé les choses en ces termes, disant que le gouvernement a les outils — qu'il ne faut pas confondre avec les ressources — pour être chef de file en matière de prévention de la pollution, de gestion des changements climatiques et d'examen de la qualité de l'air et de l'eau. Je crois que c'est ce que vous pouviez prétendre dans le passé, mais pourtant, rien ne s'est produit à ce jour.

Dans le cadre de notre étude sur la LCPE, le comité a pour tâche d'essayer de compléter ce que vous, les vérificateurs, avez dit. De toute évidence, en tant que commissaire de l'environnement, votre travail consiste à alerter le gouvernement. Je comprends ce que vous avez dit au comité, qu'il est difficile de procéder à un examen substance par substance. Nous pouvons convoquer les organisations qui s'occupent d'environnement, mais nous savons ce qu'elles diront. J'ai déjà dit qu'à mon avis, il y a un gros problème, et je siége à ce comité parce que je veux être partie de la solution.

La vice-présidente a demandé ce que vous feriez. Vous nous l'avez dit dans vos diapositives, vous ne pouvez aller plus loin. Le comité peut poser des questions comme : est-ce que l'établissement des catégories et la sélection vont bien? Environnement Canada a-t-il la capacité? Comment le principe de précaution sera-t-il appliqué? Cependant, à qui le comité s'adresse-t-il pour obtenir les réponses?

Mme Gélinas : Il vous faut demander à Environnement Canada et à Santé Canada parce qu'ils sont tous deux responsables de l'application de la LCPE. La première fois qu'ils ont témoigné devant le comité, ils vous ont donné une vue d'ensemble, mais comme le fera un vérificateur, je creuse plus loin, je cherche les détails. Vous avez cité un énoncé général que j'ai déjà fait concernant mes constatations : le gouvernement a tendance à prendre trop d'engagements et à ne pas livrer la marchandise. Le maillon le plus faible de la chaîne, si vous voulez, c'est la mesure et la production des rapports. Là encore, des témoins pourraient venir vous dire que la prévention de la pollution n'est pas appliquée actuellement et qu'ils ne voient pas de résultats sur le terrain. Si le gouvernement fédéral voulait obtenir l'information, les fonctionnaires pourraient comparaître devant le comité et vous donner des indications factuelles des résultats. Il ne fait aucun doute que le comité peut demander des choses à ce sujet.

Le sénateur Angus : C'est utile.

M. Reed : L'évaluation de la LCPE entreprise par Environnement Canada concernant la gestion des substances inscrites sur la Liste des substances d'intérêt prioritaire en vient pas mal aux mêmes conclusions que nos vérifications, même s'il existe peu de documentation sur l'efficacité ou l'efficience relative des efforts de gestion déployés en permanence. En outre, même s'il existe des preuves que l'utilisation et les niveaux d'émission de

increasing, and data for still others are insufficient to make such determinations.

If I were in your place, I would ask Environment Canada and Health Canada to bring the results to the committee so you can know whether emissions are going up or down. For those that are going up, I would ask why that is and what the barriers to improvement are. I do not think it is a question of the design of CEPA, as you have said, because it gives them the tools and the authorities that they need. What is getting in the way? I think it is implementation.

Senator Angus: Senator Adams was here, but has gone to another committee. He lives in Rankin Inlet and he told us about the deleterious effects of mercury in the atmosphere that originates "down here." I asked him where he means, whether Southern Canada, the U.S. or both. How is it measured? Does anybody know? No one knew, but I assume that you would agree that that is one of the problems in the North, and it is getting worse. Is that your sense?

Mr. Reed: I do not know if it is getting worse, but the presence of substances such as PCBs and mercury in a place that has no emissions has always confounded scientists. They have concluded, from the evidence, that the pollutants are transported from south of the equator. It is called the grasshopper effect. That is how these pesticides make their way into the Arctic.

Senator Angus: You talked about bio-monitoring, which concerns the effect of these different elements on people. That would likely be our first line of interest. For example, we heard about the effects on mothers' milk in Arctic communities; and it boggles the mind.

I am at a loss to add anything constructive at this time, Mr. Chairman.

The Chairman: We have been well instructed, to a degree.

[Translation]

Senator Tardif: Mr. Reed, you said that inadequate science, or lack of information, is often cited as an excuse to delay or block action.

I am trying to understand how this approach can be reconciled with the principle of precaution that was established in the CEPA in 1999.

[English]

Mr. Reed: That is our question too. I will give you an example of what we found in 1999. The original Priority Substances List contained, I think, 44 substances, and after five years of investigation of 13 of those, they were unable to reach a conclusion because there were data gaps.

substances toxiques et l'exposition à ces substances diminuent pour certaines substances, pour d'autres, la tendance est à la hausse et les données pour encore d'autres sont insuffisantes pour en arriver à de telles conclusions.

Si j'étais à votre place, je demanderais à Environnement Canada et à Santé Canada de soumettre les résultats au comité pour que vous puissiez savoir si les émissions augmentent ou diminuent. Pour les substances dont les émissions augmentent, je demanderais pourquoi il en est ainsi et quels sont les obstacles à l'amélioration. Je ne crois pas que la conception de la LCPE soit en cause, comme vous l'avez dit, parce que ça donne au ministère les outils et les pouvoirs dont il a besoin. Qu'est-ce qui gêne le travail? Je crois que c'est la mise en œuvre.

Le sénateur Angus : Le sénateur Adams était là, mais il est parti assister à un autre comité. Il vit à Rankin Inlet et nous a parlé des effets délétères du mercure dans l'atmosphère qui partent « d'ici ». Je lui ai demandé de quel endroit il parlait, du sud du Canada, des États-Unis ou des deux. Comment est-ce que c'est mesuré? Est-ce que quelqu'un le sait? Personne ne le savait, mais je suppose que vous serez d'accord pour dire que c'est là un des problèmes dans le Nord, problème qui s'aggrave toujours. Qu'est-ce que vous en pensez?

M. Reed : Je ne sais pas si la situation se détériore, mais la présence de substances comme les BPC et le mercure dans un endroit qui n'a aucune émission a toujours rendu les scientifiques confus. D'après leurs observations, ils en ont conclu que les polluants sont transportés en partance du sud de l'Équateur. C'est ce que l'on appelle l'effet sauterelle. C'est ainsi que ces pesticides arrivent dans l'Arctique.

Le sénateur Angus : Vous avez parlé de biosurveillance pour étudier l'effet de ces différents éléments sur les personnes. Ce serait probablement notre premier sujet d'étude. Par exemple, nous avons entendu parler des effets sur le lait maternel dans les collectivités de l'Arctique, et c'est troublant.

Je n'arrive pas à ajouter quoi que ce soit de constructif pour l'instant, monsieur le président.

Le président : On nous a donné de bons renseignements, dans une certaine mesure.

[Français]

Le sénateur Tardif : Vous avez indiqué, M. Reed, que souvent on utilise l'excuse d'une science inadéquate, ou il y a un manque d'information, pour retarder ou bloquer une action quelconque.

J'essaie de comprendre comment on réconcilie cette approche avec le principe de précaution qui a été instauré dans la loi en 1999?

[Traduction]

M. Reed : C'est aussi notre question. Je vais vous donner un exemple de ce que nous avons constaté en 1999. La première Liste des substances d'intérêt prioritaire contenait, je crois, 44 substances, et après cinq ans d'enquête au sujet de 13 d'entre elles, on a été incapable d'en venir à une conclusion parce qu'il y avait des écarts dans les données.

The Chairman: Pardon my interrupting, Mr. Reed. Would you be able to send us a list of those 13 substances?

Mr. Reed: Yes.

The Chairman: At some point in the next few weeks.

Mr. Reed: I believe they have closed some of the gaps.

The Chairman: That would give us a good place to start.

Mr. Reed: In each of those cases, they were unable to reach a conclusion because of data gaps. Make no mistake; the burden of proof in CEPA is high. The scientific community will tell you that.

That is why we raised the question about the precautionary principle at that time, because one might think that, in the absence of data, in the face of uncertainty, one would lean toward declaring them toxic. They had not done that in 1999. They had left it undeclared. In fact, they were sued. That is probably the wrong word, but the Canadian Defence Fund took great exception to the fact that they were not planning to publish any final decision.

By the time 2000 came around, the precautionary principle had been entrenched in the act, but we still had the same kinds of questions: What will you do when you do not have data gaps in the case of an act that, in some ways, has a very high burden of proof? It is almost a contradiction, because to be declared toxic under the act, there is a high burden of proof. I am not a scientist and cannot speak to the detail, but that is why it takes five years to go through some of these substances.

That is why we raised it: What will you do in the future? We have in this country a lot of information about a very small number of substances and very little information about the majority of substances out there. The uncertainties and the absence of information will grow as they turn their attention to the domestic substances.

The Chairman: You said it was almost a contradiction. Is it not a direct contradiction? The precautionary principle says that if we are in doubt, we do not have to wait until we can prove it is safe. The precautionary principle says, if you are not sure, do not use it. Is that not the object of it?

Mr. Reed: That is why I suggested you find out whether Environment Canada had completed to develop guidance under the act. I understand they did. According to our follow-up, they did. To be honest, I did not read it. I do not know what it says about what they intend to do on either the assessment or the management side. The precautionary principle is probably not the issue on the management side, but in effect, what was happening in the List 1 exercises was that they were going through an assessment exercise, and after five years a substance was declared toxic. Then the entire process is turned over to another group of people, the risk managers, who then engage in consultations with

Le président : Excusez-moi de vous interrompre, monsieur Reed. Pourriez-vous nous faire parvenir la liste de ces 13 substances?

M. Reed : Oui.

Le président : Au cours des prochaines semaines.

M. Reed : Je crois qu'on a réussi à combler certains de ces écarts.

Le président : Cela nous donnerait un bon point de départ.

M. Reed : Dans chacun de ces cas, on a été incapable d'en venir à une conclusion à cause des écarts dans les données. Ne nous méprenons pas; le fardeau de la preuve dans la LCPE est lourd. La communauté scientifique vous le dira.

C'est pourquoi nous avons soulevé la question du principe de précaution à ce moment-là, parce qu'on pourrait penser que, faute de données, et face à l'incertitude, on serait tenté de déclarer la substance toxique. Ce n'est pas ce qui a été fait en 1999. On a omis de faire une déclaration. En fait, les personnes ont été poursuivies en justice. C'est probablement le mauvais terme à utiliser, mais le Canadian Defence Fund s'est fortement opposé au fait que l'on ne prévoyait publier aucune décision finale.

À l'orée de l'an 2000, le principe de précaution avait été enchâssé dans la Loi, mais nous avions toujours le même genre de questions : que ferez-vous lorsque vous n'aurez pas d'écarts dans les données dans le cas d'une loi qui, à certains égards, impose un fardeau de la preuve très lourd? C'est pratiquement une contradiction, parce que pour qu'une substance soit déclarée toxique en vertu de la loi, le fardeau de la preuve est lourd. Je ne suis pas un scientifique et je ne peux parler des détails, mais c'est la raison pour laquelle il faut compter cinq ans pour examiner certaines de ces substances.

C'est pourquoi nous avons soulevé la question : que ferez-vous à l'avenir? Nous avons au Canada beaucoup de renseignements sur un très petit nombre de substances et très peu de renseignements sur la majorité d'entre elles. Les incertitudes et l'absence d'information vont aller en s'accroissant au moment où les scientifiques s'intéresseront aux substances intérieures.

Le président : Vous avez dit que cela équivalait presque à une contradiction. N'est-ce pas une contradiction directe? Le principe de précaution stipule que si on a des doutes, il n'est pas nécessaire d'attendre qu'on puisse prouver que la substance est sûre ou non. Selon le principe de précaution, si vous n'êtes pas certain, il ne faut pas utiliser la substance. N'est-ce pas l'objectif de ce principe?

M. Reed : C'est pourquoi je vous ai proposé de voir si Environnement Canada avait terminé d'élaborer ses directives en vertu de la loi. Je crois que oui. D'après notre suivi, c'est le cas. Pour être bien honnête, je ne les ai pas lues. Je ne sais pas ce qu'elles disent sur les intentions du ministère en ce qui concerne l'évaluation ou la gestion. Le principe de précaution n'est probablement pas le problème qui touche la gestion, mais en effet, ce qui s'est produit avec les exercices de la liste 1, c'est que l'on a fait tout un exercice d'évaluation, et après cinq ans une substance a été déclarée toxique. Ensuite, c'est un autre groupe de personnes qui reprennent le processus, les gestionnaires de

industry, with other stakeholders, to figure out collectively what we should do about it. However, even those processes were hampered by the lack of data, because some groups would legitimately ask, "How do we really know it is out there? How do we know what is the level of exposure? We are not doing the monitoring. By the way, by how much do we need to reduce to get to the safe levels?"

In 1999, we identified that as a significant shortcoming of the process. The assessment declared something to be toxic, but it did not say how much of a reduction we needed to achieve to make it safe. Risk managers were hampered because they were trying to convince a relatively hostile group of emitters that there was a need to take action without a lot of concrete, science-based information as to what level, where, and so on.

I am rambling a little because we do not know how the department themselves decided to apply the principle.

[Translation]

Senator Tardif: Since there is that contradiction, do you believe that leaves an opening for effective lobbying by certain interest groups?

Mr. Reed: On the list or the management process?

Senator Tardif: On the list.

[English]

Mr. Reed: I do not think there was that kind of thing. The first list, the departments would admit, was pulled together without a deep consultation process. They felt they knew what the bad things out there were. They were in start-up mode at that stage. For the Priority Substances List 2, they went through a much more rigorous consultation exercise to identify the 25 substances that were ultimately put on that list and assessed.

At the time of the 2002 follow-up, Environment Canada had changed their process for determining the risk management measures, but they had not implemented it. It was just being announced. It was responding on paper to some of the criticisms that we had made, but we do not know about the implementation, and I think that too would be relatively easy for you to ask the departments: What is the status of the PSL 2 substances?

Ms. Gélinas: I think we should look at the precautionary principle from another angle. The precautionary principle is a means by which CEPA may be implemented more realistically. The point we raised is simply that this way of looking at CEPA and managing toxics has not been used. That will come back to haunt us, because you can look at the application of the precautionary principle with respect to many areas, pesticides being one, but so far, we have not heard from the department or

risques, qui engagent alors des consultations avec le secteur privé, d'autres intervenants, pour voir ensemble ce que nous devrions faire à ce sujet. Cependant, même ces processus ont été gênés par l'absence de données parce que certains groupes demanderaient, et avec raison : « Comment véritablement savoir si la substance est présente? Comment déterminer le niveau d'exposition? Nous ne faisons pas actuellement de suivi. Au fait, de quel pourcentage devons-nous réduire les substances pour en arriver à un niveau sûr? »

En 1999, nous avons établi que c'était là une lacune importante du processus. L'évaluation déclarait une substance comme étant toxique, mais elle ne précisait pas le pourcentage de réduction que nous devions atteindre pour la rendre sûre. Les gestionnaires de risques étaient gênés dans leur travail parce qu'ils essayaient de convaincre un groupe relativement hostile d'émetteurs qu'il fallait prendre des mesures sans avoir beaucoup de données scientifiques concrètes quant au niveau, aux endroits où se trouvaient les substances et ainsi de suite.

Je parle un peu pour ne rien dire parce que nous ne savons pas comment les ministères eux-mêmes ont décidé d'appliquer le principe.

[Français]

Le sénateur Tardif : Étant donné qu'il y a cette contradiction, croyez-vous que cela laisse une ouverture pour un lobbying efficace de certains groupes d'intérêt?

M. Reed : Sur la liste ou sur le processus de gestion?

Le sénateur Tardif : Sur la liste.

[Traduction]

M. Reed : Je ne crois pas qu'il y avait ce genre de choses. La première liste, les ministères le reconnaîtront, a été échaudée sans processus de consultation détaillé. Ils estimaient savoir quels étaient les mauvais éléments. Ils étaient en mode départ à cette étape. Pour la deuxième Liste des substances d'intérêt prioritaire, les ministères ont procédé à un exercice de consultation beaucoup plus rigoureux pour repérer les 25 substances qui ont finalement été inscrites sur la liste et évaluées.

Au moment du suivi de 2002, Environnement Canada avait changé son processus pour déterminer les mesures de gestion du risque, mais ne l'avait pas mis en œuvre. Il venait tout juste d'être annoncé. Le ministère répondait par écrit à certaines des critiques que nous avions faites, mais nous ne savions rien de la mise en œuvre, et je pense qu'il serait aussi relativement facile pour vous de demander aux ministères : Quel est le statut des substances qui se trouvent sur la deuxième Liste des substances d'intérêt prioritaire?

Mme Gélinas : Je pense que nous devrions regarder le principe de précaution sous un autre angle. Le principe de précaution est un moyen par lequel la LCPE pourrait être mise en œuvre de façon plus réaliste. Ce que nous avons soulevé, c'est simplement ceci : cette façon d'envisager la LCPE et la gestion des substances toxiques n'ont pas été utilisées. Cela va revenir nous hanter, parce qu'on peut regarder comment le principe de précaution est appliqué dans de nombreux secteurs, notamment dans les

the government as a whole. Mr. Reed indicated that the Privy Council was looking at guidance for applying the precautionary principle across the board. We have looked for what has been done over the last couple of years, and we have not seen anything.

I recall a couple of years ago we were of the view that we should audit the implementation of the precautionary principle, and it became quite obvious to us that there was nothing to audit because the precautionary principle has not been applied in the government. CEPA is a good example when asking the government: What is the guidance for applying the precautionary principle with respect to CEPA, and how has that been done so far? If you get an answer to that question, it will be very helpful to all of us, and to Canadians, in understanding, because that has been a question mark for many years.

Mr. Reed: I will just add to that. Put that question directly with respect to the Domestic Substances List categorization and screening, because it is likely that the PSL assessments have been completed, but the screening for the 4,000-odd substances has yet to occur, and there will be uncertainties. They will need that clear guidance themselves.

Ms. Gélinas: If I recall — and correct me if I am wrong — at the time of the audit on toxics, we ended by saying that with the resources that the department had and the domestic list that they had to go through, it would take decades to complete.

That precautionary principle exists to help achieve the objective of CEPA.

Senator Angus: You have given us a couple of good, clear questions to ask in the context of the precautionary principle. Could you explain what exactly the precautionary principle is? How should we couch that?

Ms. Gélinas: There is a clear definition in the document.

Senator Angus: Is it in your 1999 report or in the act?

Ms. Gélinas: It is in the act. We have borrowed some of the documents that were tabled before the committee over the last couple of weeks. There is a document called “A Guide to Understanding the Canadian Environmental Protection Act,” which is dated October 2004, and the precautionary principle and how it applies to CEPA are clearly explained there. There is nothing new under the sun. It was there way back then and still is.

Senator Angus: It is part of the environmental, trade and business environment lexicon. Can you put it in layman's terms? How do you understand the precautionary principle?

The Chairman: There are different versions of it now, similar to the non-derogation clause. The one that applies to CEPA is literally part of the act. It is not a preamble.

pesticides, mais jusqu'à maintenant, nous n'avons rien entendu du ministère ou du gouvernement. M. Reed a indiqué que le Conseil privé cherchait à obtenir des directives pour appliquer le principe de précaution de façon générale. Nous avons examiné ce qui a été fait au cours des dernières années, et nous n'avons rien trouvé.

Je me souviens, il y a quelques années, nous estimions qu'il fallait vérifier la mise en œuvre du principe de précaution, et nous nous sommes vite rendu compte qu'il n'y avait rien à vérifier parce que le principe de précaution n'est pas appliqué au gouvernement. La LCPE est un bon exemple lorsqu'on pose la question au gouvernement : sur quelle directive se base-t-on pour appliquer le principe de précaution selon la LCPE, et comment cela a-t-il été fait jusqu'à maintenant? Si vous obtenez une réponse à cette question, cela sera très utile pour nous tous, et pour les Canadiens, afin de comprendre la situation parce que la question demeure sans réponse depuis de nombreuses années.

M. Reed : J'aimerais simplement ajouter quelque chose. Posez cette question directement au sujet des catégories et de la sélection des substances intérieures, parce qu'il est probable que les évaluations de la Liste des substances d'intérêt prioritaire sont terminées. Mais la sélection des 4 000 substances ou à peu près n'a pas encore été faite, et il y aura des incertitudes. Les ministères auront besoin de ces directives claires

Mme Gélinas : Si je me souviens bien — et corrigez-moi si j'ai tort — au moment de la vérification des substances toxiques, on a fini par dire qu'avec les ressources du ministère et la liste des substances intérieures qu'il devait examiner, cela prendrait des décennies avant de finir le travail.

Ce principe de précaution existe pour aider à atteindre l'objectif de la LCPE.

Le sénateur Angus : Vous nous avez fourni quelques questions claires à poser dans le contexte du principe de précaution. Pourriez-vous expliquer en quoi consiste exactement le principe de précaution? Comment devrions-nous énoncer nos questions?

Mme Gélinas : Le document renferme une définition précise de ce concept.

Le sénateur Angus : Est-ce dans votre rapport de 1999 ou dans la loi?

Mme Gélinas : C'est dans la loi. Nous avons emprunté certains des documents qui ont été déposés devant le comité au cours des dernières semaines. Il y a un document intitulé « Guide explicatif de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement », qui est daté d'octobre 2004, où l'on explique clairement le principe de précaution et la façon dont il s'applique à la LCPE. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Il existait bien avant et il existe toujours.

Le sénateur Angus : Cela fait partie de la terminologie environnementale, commerciale et opérationnelle du milieu de l'environnement. Pourriez-vous expliquer cela en termes simples? Comment comprenez-vous le principe de précaution?

Le président : Il en existe maintenant plusieurs versions différentes, comme pour la clause de non-dérogation. Le principe qui s'applique à la LCPE fait littéralement partie de la Loi. Ce n'est pas un préambule.

Ms. Gélinas: It is crystal clear, and I will read it to you. It says the following:

Precautionary Principle — The government's actions to protect the environment and health are guided by the precautionary principle, which states that "where there are threats of serious or irreversible damage, lack of full scientific certainty shall not be used as a reason for postponing cost-effective measures to prevent environmental degradation."

It could not be clearer than that.

The Chairman: It could be if you left out "cost-effective."

Mr. Reed: This is open to some interpretation, and there's the rub. That is why we were pushing the department for operational guidance. How will you apply that in the decisions that you have to make? With respect to the screening of 4,000 substances, what will you do when you do not have certainty?

Senator Angus: I would add, when you do not have consistent application.

[Translation]

Senator Fox: My question concerns governance and accountability. In the first of the three conclusions in the report you presented to us this evening, in paragraph 4, you stated that "the federal government's ability to detect and understand the effects of toxic substances on Canadians was seriously threatened." In the second of your conclusions, in paragraph 5, you stated that "the federal government was not managing the risks adequately." As for your third conclusion, in paragraph 6, you questioned the government's ability to detect, understand and prevent the harmful effects of toxic substances and said that that ability was still limited. Your conclusions are quite disturbing.

I also note that, in general, the federal government is committed to heading in these directions. But there appears perhaps to be a deficiency with regard to the buy-in and probably performance. It is precisely concerning that that I wanted to ask my question.

From an accountability standpoint, it is very important to determine who is responsible for certain things. You refer a little too generally to the federal government rather than to the departments in particular that are responsible for execution. I understand that, as regards general policies, we can discuss the Privy Council's responsibility, and I think you're right in emphasizing that. I would be inclined to say that the Privy Council has this general responsibility for coordination. I hold them accountable for that responsibility. We are lacking this notion of accountability right now. The Privy Council should be accountable in this regard, and the departments should subsequently be clearly and simply accountable for the progress

Mme Gélinas : Le principe est tout à fait clair, et je vais vous le lire. On dit ceci :

Principe de précaution — Les mesures adoptées par le gouvernement pour protéger l'environnement et la santé sont guidées par le principe de précaution selon lequel, lorsqu'il y a des menaces de dommages graves ou irréversibles, l'absence de certitude scientifique complète ne doit pas être utilisée comme raison de reporter des mesures efficaces sur le plan économique pour empêcher la dégradation de l'environnement.

On ne pourrait être plus clair que cela.

Le président : Cela pourrait être le cas si on ne disait pas « efficaces sur le plan économique ».

M. Reed : Cela laisse place à une certaine interprétation, et c'est là la difficulté. C'est pourquoi nous exerçons des pressions sur le ministère pour qu'il publie ses directives opérationnelles. Comment allez-vous appliquer ce principe dans les décisions que vous devez prendre? En ce qui concerne la sélection des 4 000 substances, que ferez-vous lorsque vous n'aurez pas de certitude?

Le sénateur Angus : Je dirais, lorsqu'il n'y a pas de constance dans l'application.

[Français]

Le sénateur Fox : Ma question a trait à la gouvernance et l'imputabilité. Dans la première des trois conclusions du rapport que vous nous avez présenté ce soir, au paragraphe 4, vous avez conclu que « la capacité du gouvernement canadien à détecter et à comprendre les effets des substances toxiques était gravement menacée ». À la deuxième de vos conclusions, au paragraphe 5, vous avez conclu que « le gouvernement fédéral ne gèrait pas les risques de façon adéquate ». Quant à votre troisième conclusion, au paragraphe 6, vous mettez en doute la capacité à détecter, comprendre et prévenir les effets nocifs des substances toxiques et que cette capacité reste limitée. Vos conclusions sont quand même assez inquiétantes.

Par ailleurs, je note que, de façon générale, au gouvernement fédéral il y a un engagement à aller dans ces directions. Mais il semble y avoir peut-être une déficience sur le plan du rachat d'office et probablement de l'exécution. C'est justement à ce niveau que je voulais poser ma question.

Au point de vue de l'imputabilité, il est très important de déterminer qui est responsable de certaines choses. Vous parlez un peu trop de façon générale du gouvernement fédéral plutôt que des ministères en particulier chargés d'exécution. Je comprends que sur le plan des politiques générales, on puisse parler de la responsabilité du Conseil privé et je pense que vous avez bien raison de le souligner. Je serais porté à parler du Conseil privé comme ayant cette responsabilité générale de coordination. Je les tiendrais imputables de cette responsabilité. Il nous manque, en ce moment, cette notion d'imputabilité. Le Conseil privé devrait être imputable sur ce plan et par la suite les ministères devraient être clairement et carrément imputables pour les progrès ou le manque

or lack thereof in achieving objectives. I cannot accept the idea that we cannot reject an expenditure based on sufficient or insufficient resources. Perhaps there are explanations.

In the detailed 2002 report tabled this evening, you refer to the progress made by the departments. In a number of places, you state that governance is notably deficient. The deputy minister should be held personally responsible, and that should be part of the evaluation of the effectiveness of the minister's performance. That should be reflected in the annual evaluation and could affect the performance bonus.

Right now, when I see that, I see a number of principles that everyone subscribes to, but I do not see much else. I have to admit that I am not an expert in the field, but the environment is an area that I want to explore. I think it is important. The basic management principle is:

[English]

If you cannot measure it, you cannot really judge it or evaluate it.

[Translation]

I do not see any guidelines or targets for evaluating the deputy minister's work. In our system, the deputy minister is at the top of the pyramid: he receives instructions from Cabinet — Cabinet is responsible for developing policies — but the deputy minister subsequently determines ways to achieve objectives; it is no longer up to the minister to do that. The deputy minister is not given enough direct and obvious responsibility on these issues. It should be clearly identified who is responsible for what, and that person should be held responsible in the report you prepare. That would help the people involved deliver the goods.

I would ask for your comments on this because we could talk about these things for 25 years. None of the governments in our history will ever have enough resources to do everything they are supposed to do. Every time, it is said that the deputy minister didn't have the necessary resources. In the context of the resources he does have, there should be reference points, targets and objectives. A general manager of a company doesn't have those objectives. No one in the private sector has unlimited resources to meet their objectives, but, within the resources they do have, they have objectives, targets to meet: at the end of the year, they are evaluated on their progress in using those resources. That is how they can concretely be encouraged to meet their objectives. In the absence of that, we will not achieve this kind of thing in either the public or private sector.

Ms. Gélinas: Let me respond to your first comment concerning our conclusions. You have to put matters in perspective. Those conclusions date back to 1999 and 2002. I would not want to leave the impression that the department has done nothing since then,

de progrès des objectifs. J'accepte mal qu'on ne puisse pas rejeter une dépense ayant trait à la suffisance ou l'insuffisance des ressources. Il y a peut-être des explications.

À la lecture du rapport détaillé de l'année 2002 déposé ce soir, vous faites référence à l'état des progrès des ministères. On voit qu'à plusieurs endroits on y indique une déficience notable sur le plan de la gouvernance. Le sous-ministre devrait être tenu personnellement responsable, et cela devrait faire partie de l'évaluation de l'efficacité et de la performance du ministre. Cela devrait se refléter dans l'évaluation annuelle et pourrait affecter la prime de performance.

En ce moment, lorsque je regarde cela, je vois plusieurs principes auxquels tout le monde souscrit, mais je ne vois pas grand-chose d'autres. Je dois admettre que je ne suis pas un expert en la matière, mais la question environnementale est un domaine que je veux explorer. Je trouve cela important. Le principe de base de la gestion c'est :

[Traduction]

Si on ne peut rien mesurer, on ne peut pas vraiment juger ni évaluer quoi que ce soit.

[Français]

Je ne vois pas de balises, de cibles pour évaluer le travail du sous-ministre. Dans notre système, le sous-ministre est situé au haut de la pyramide : il reçoit des directives du Cabinet — le Cabinet est responsable d'élaborer des politiques — mais par la suite le sous-ministre établit des façons d'atteindre les objectifs, ce n'est plus au ministre de le faire. On ne donne pas assez de responsabilités directes et évidentes au sous-ministre dans ces dossiers. On devrait identifier clairement qui est responsable de quoi et tenir la personne responsable dans le rapport que vous faite. Cela aiderait à ce que les gens soient impliqués pour livrer la marchandise.

Je demanderais vos commentaires, car on peut parler de ces choses durant 25 ans. Tous les gouvernements de notre histoire n'auront jamais assez de ressources pour faire toutes les choses qu'ils sont censés faire. Chaque fois on dit que le sous-ministre n'avait pas les ressources nécessaires. Dans le contexte des ressources qu'il a, il devrait y avoir des points de référence, des cibles et des objectifs. Un directeur général d'une compagnie n'a pas ces objectifs. Personne dans le secteur privé n'a des ressources illimitées pour rencontrer leurs objectifs, mais à l'intérieur des ressources qu'ils ont, ils ont des objectifs, des cibles à atteindre : ils sont évalués à la fin de l'année sur leur progrès pour arriver à ces ressources. C'est de cette façon qu'on peut les encourager concrètement à rencontrer leurs objectifs. En l'absence de cela, ni dans le secteur public ni dans le secteur privé nous n'obtiendrons ce genre de chose.

Mme Gélinas : Laissez-moi répondre à votre premier commentaire concernant nos conclusions. Il faut remettre les choses en perspective. Ces conclusions datent de 1999 et 2002. Je ne voudrais pas laisser l'impression que rien n'a été fait par le

in accordance with the recommendations that were made. We haven't done an audit. We are eventually going to go back and give you an update.

As to your other comment, I would say that you could very well write one of my reports because we have been saying that for a number of years now: the roles and responsibilities are not clear. So when things go well, they go well because everyone benefits from that, but when they do not go well, they do not know exactly whose fault it is. And to make people accountable, progress once again has to be measured and reported on. In most cases — and I am starting to sound like a broken record on this point — progress is rarely measured and there is no public reporting. So it is very hard to know whether a department, a minister or a deputy minister has achieved its or his objectives because you at least have to see what progress has been made.

I will close by saying that we have stated — not in this particular case, but we have previously mentioned this in other cases — that performance elements should be established in the deputy ministers' objectives. Obviously, if a little more pressure was put on senior officials to achieve certain objectives, perhaps we would see more results. We have suggested it.

Let me close by saying that we have a lot of cases, situations, subjects that we look at, where responsibilities are not necessarily clear, because, as you know, the environment is a shared provincial and federal jurisdiction. But, in the case of the Canadian Environmental Protection Act, it could not be clearer: it is a federal responsibility and it is the responsibility of two departments that are specifically named in the act. Then, we cannot say we are looking for the person responsible for enforcing and implementing the act: it is the Canadian departments of Health and the Environment. And if someone has to be accountable, it is those two departments exclusively.

[English]

Senator Spivak: I am not as shocked as other people here may be by the lack of results, because in my view, CEPA is more honoured in the breach than in the observance. We are looking at the law and at the implementation. You have not told us that there are major deficiencies in the law. There is non-implementation of the law, if I understand you correctly.

It seems to me that there is another elephant in the room, and that is industry. We have been asked by the consumers' and manufacturers' associations to take out the word "toxic." That would, of course, be terrible because the Federal Court has said it is essential.

It seems to me that the trend in industry now is that they often find that when they do not pollute it saves them money, because then they do not have to clean up. If there is no serious defect in the legislation, and I take it you are not suggesting there is, it

ministère depuis, dans la poursuite des recommandations que l'on avait faites. On n'a pas fait la vérification. On va éventuellement y revenir et vous donner une mise à jour.

Quant à votre autre commentaire, je dirais que vous pourriez très bien écrire un de mes rapports, car cela fait plusieurs années qu'on le dit : les rôles et les responsabilités ne sont pas clairs. Donc quand cela va bien, cela va bien parce que tout le monde en bénéficie, mais quand cela va mal, on ne sait pas exactement à qui revient la faute. Et pour responsabiliser les gens, il faut encore que l'on mesure les progrès et que l'on fasse rapport. Dans la majorité des cas — et à cet égard, je commence à sonner comme un vieux disque usé —, la mesure du progrès est rarement présente et on ne fait pas non plus rapport publiquement. C'est donc très difficile de savoir si un ministère, un ministre ou un sous-ministre a atteint ses objectifs, car au minimum, il faut voir les progrès qui ont été réalisés.

Je terminerais en disant qu'établir des éléments de performance dans les objectifs des sous-ministres, on l'a mentionné — pas dans ce dossier-ci en particulier, mais on l'a déjà mentionné dans d'autres dossiers —, c'est sûr que s'il y avait un peu plus de pression mise sur les hauts fonctionnaires pour livrer certains objectifs, on verrait peut-être davantage de résultats. Et on l'a suggéré.

Laissez-moi terminer en mentionnant qu'on a beaucoup de dossiers, de situations, de sujets que l'on regarde, où les responsabilités ne sont pas nécessairement claires, parce que dans le domaine de l'environnement, vous savez que c'est une juridiction partagée entre les provinces et le fédéral. Mais dans le cas de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, c'est on ne peut plus clair : cela relève du fédéral et c'est la responsabilité de deux ministères qui sont nommément mentionnés dans la loi. Alors à ce moment-ci, on ne peut pas dire que l'on cherche le responsable de l'application et de la mise en œuvre de la loi : ce sont les ministères de la Santé et de l'Environnement du Canada. Et si quelqu'un doit rendre des comptes, ce sont ces deux ministères exclusivement.

[Traduction]

Le sénateur Spivak : Je ne suis pas aussi renversée que d'autres personnes ici pourraient l'être par l'absence de résultats, parce qu'à mon avis, la LCPE est plus respectée lorsqu'on l'enfreint que lorsqu'on l'observe. Nous examinons actuellement la loi et sa mise en œuvre. Vous ne nous avez pas dit qu'elle renferme des lacunes majeures. Si je vous comprends bien, elle n'est pas appliquée.

Il me semble y avoir un autre éléphant dans le décor, et c'est le secteur privé. Les associations de défense des consommateurs et des fabricants nous ont demandé de retirer le terme « toxique ». Cela serait évidemment terrible parce que la Cour fédérale a déclaré qu'il est essentiel.

On constate souvent que lorsque l'industrie ne pollue pas, elle économise de l'argent, parce qu'elle évite les frais de remise en état. Si la loi ne contient aucun défaut grave, et je suppose que vous ne dites pas qu'il y en a, il me semble que nous sommes

seems to me that we are looking at voluntary action versus regulation, and nothing concentrates the mind so much as a hanging.

In the early years of the Mulroney government, the fish were being poisoned in Howe Sound and the government had the guts to tell the pulp and paper industries that they had to change their process. They did that, and it cost them billions, yet they are still profitable.

Dupont did not want to follow the Montreal protocol, but when they were forced to, they did.

Do you not think we can cut through this? We will not get through 4,000 substances in six months. However, everyone knows what the most toxic substances are and where they are coming from. If you have the courage and the political will to look at the most important ones and bang your fist on the table, it will get done. I think industry is ready to do that if they are coerced.

There are 12 POPs, persistent organic pollutants, I believe, the dirty dozen. European countries have banned them. Are you saying that eight of them have already been banned and do not require legislation? What about the rest?

Ms. Gélinas: I do not have any information with respect to POPs in particular.

One of the differences between a senator and a commissioner is that you can say that. I cannot. We have not looked at the law, so we must be very careful. We focus on management of toxics, so it is broader than just toxics in CEPA. Voluntary and regulatory measures are different tools, and it is a policy decision of the government to use one or the other.

As Mr. Reed said earlier, it is not the tool that is important; it is how rigorously it is used. As we were saying, a voluntary approach may be as good as a regulatory approach if it is implemented rigorously, and with many conditions and reporting. We have identified many situations in which voluntary agreements are a good way to do business. We have no position on which is the best way to go.

Mr. Reed: With regard to POPs, I believe that the dirty dozen came out of the work of the International Joint Commission.

Senator Spivak: It was an international agreement.

Mr. Reed: I am probably out of my depth, but I think that some banned pesticides were on that list, but not all persistent organic pollutants were included. There is now a UN convention on persistent organic pollutants. John Buccini, who negotiated the UNECE protocol on POPs, is quite an expert on this.

témoins que les mesures volontaires l'emportent sur la réglementation. Rien ne fait réfléchir autant que la vue de l'échafaud.

Durant les premières années du gouvernement Mulroney, le poisson était empoisonné à Howe Sound et le gouvernement a eu le courage de dire à l'industrie des pâtes et papiers qu'elle devait changer ses procédés. Ce qu'elle a fait, et ce qui lui a coûté des milliards de dollars, pourtant, elle fait encore des profits.

La société Dupont ne voulait pas respecter le protocole de Montréal, mais lorsqu'elle a été forcée de le faire, elle s'est conformée.

Ne croyez-vous pas que nous pourrions prendre un raccourci? Nous n'allons pas examiner 4 000 substances en six mois. Cependant, tout le monde sait quelles sont les substances les plus toxiques et d'où elles proviennent. Si vous avez le courage et la volonté politique de viser les plus importantes et de mettre votre poing sur la table, le travail sera fait. Je pense que le secteur privé est prêt à le faire si on le force.

Il y a 12 polluants organiques persistants, les POP, je crois, « les douze salopards ». Les pays européens les ont interdits. Êtes-vous en train de dire que huit d'entre eux ont déjà été interdits et ne nécessitent aucune loi? Et les autres?

Mme Gélinas : Je n'ai aucun renseignement concernant les POP en particulier.

L'une des différences entre un sénateur et une commissaire est que vous pouvez dire cela, pas moi. Nous n'avons pas examiné la loi, nous devons donc faire très attention. Nous nous concentrons sur la gestion des toxiques, notre étude va donc au-delà des seuls toxiques assujettis à la LCPE. Les mesures volontaires et réglementaires constituent des outils différents, et c'est une décision stratégique du gouvernement que d'utiliser l'un ou l'autre.

Comme l'a dit M. Reed tout à l'heure, ce n'est pas l'outil qui est important, mais la rigueur avec laquelle il est utilisé. Comme nous le disions, une approche volontaire pourrait être aussi utile qu'une approche réglementaire si elle est mise en œuvre de façon rigoureuse et qu'elle est assortie de nombreuses conditions et d'obligations de produire des rapports. Nous avons constaté de nombreuses situations où des ententes volontaires sont une bonne façon de mener les opérations. Nous ne sommes pas en mesure de dire laquelle est la meilleure.

M. Reed : En ce qui regarde les POP, je crois que « les douze salopards » est un terme qui a été utilisé dans les travaux de la Commission mixte internationale.

Le sénateur Spivak : C'était une entente internationale.

M. Reed : Je suis probablement dépassé, mais je pense que certains pesticides interdits figuraient sur cette liste, mais elle ne comprenait pas tous les polluants organiques persistants. Il existe maintenant une convention de l'ONU sur les polluants organiques persistants. John Buccini, qui a négocié le protocole de la CEE-ONU, est un grand spécialiste de la question.

With regard to voluntary action, at the time of the audit, CEPA toxics were declared toxic under the act, but some of them were managed through voluntary programs. There were other substances that were called toxic, but were not declared toxic under the act, that were also managed under voluntary programs, principally a program called ARET, Accelerated Reduction/Elimination of Toxins.

Our interest is in the bottom line and the reductions that happen in the field. We used to joke that the frog in the pond breathing and drinking this stuff does not care whether it is a regulation or a code of practice or a training program or a memorandum of understanding; are the reductions happening? That is the position we took.

The government makes a choice to use different instruments and there are good reasons to choose voluntary programs. Sometimes they work much faster. You can capitalize on the will of industry and achieve reductions quite quickly. However, we did take the position that if we intend to do that for toxic substances, then we have to make sure the controls work and that procedures are in place to ensure that.

I think Environment Canada actually responded quite well. They did react to our recommendations and used those to strengthen their negotiations with industry.

Senator Spivak: That is your position on voluntary action versus regulations. What is your position — perhaps you did not look at this — on the issue of removing the word “toxics” from the legislation?

Senator Angus: That is because of the stigma attached to same.

Mr. Reed: It is certainly not a question we posed and I do not think we have ever talked about it. I call a spade a spade. If it hurts people, “toxic” is probably a good word, because it heightens some sensitivities. That is just my opinion.

The Chairman: I know that you were not examining CEPA per se, but did you establish, for the purposes of your investigation of toxics, the larger audit that you did, a definition of “toxic,” and did you write it down anywhere, or did you just accept the generally understood, in-the-air sense that it is something that harms people?

Mr. Reed: No. Honestly, it took us quite a while to get our heads around the word “toxic” in the federal government, because it is used in different ways and different places. CEPA has a particular definition of “toxic.” The Pest Control Products Act, on pesticides, I do not think uses the word “toxic” that way. By definition, if a pesticide is authorized for use under the act, it is

En ce qui concerne les mesures volontaires, au moment de la vérification, les substances assujetties à la LCPE étaient déclarées toxiques en vertu de la loi, mais certaines d'entre elles étaient gérées à l'aide de programmes volontaires. Il y avait d'autres substances que l'on disait toxiques, mais qui n'étaient pas déclarées toxiques en vertu de la loi, elles faisaient également l'objet d'une gestion en vertu de programmes volontaires, surtout un programme qui s'appelait ARET, Accélération de la réduction et de l'élimination des toxiques.

Ce qui nous intéresse, ce sont les résultats et les réductions qui se produisent sur le terrain. On blaguait en disant que la grenouille dans l'étang, qui respire et boit ces substances, ne se préoccupe pas de savoir s'il y a réglementation, code de pratiques ou programme de formation ou protocole d'entente; y a-t-il réduction des substances toxiques? C'est la position que nous avons prise.

Le gouvernement fait le choix d'utiliser des instruments différents et il y a de bonnes raisons de choisir des programmes volontaires. Parfois, ces programmes sont beaucoup plus efficaces. On peut compter sur la volonté de l'industrie et obtenir des réductions assez rapidement. Cependant, nous avons adopté comme position que si nous avons l'intention de faire cela pour les substances toxiques, nous devons alors nous assurer que les contrôles fonctionnent et que les procédures sont en place pour qu'il en soit ainsi.

Je pense qu'Environnement Canada a assez bien réagi. Le ministère a réagi à nos recommandations et les a utilisées pour renforcer ses négociations avec le secteur privé.

Le sénateur Spivak : C'est votre position sur les mesures volontaires par rapport aux règlements. Que pensez-vous — peut-être n'y avez-vous pas songé — de la possibilité de supprimer le terme « toxique » de la loi?

Le sénateur Angus : C'est à cause du stigmatisation qui est rattaché à ce terme.

M. Reed : Ce n'est certainement pas une question que nous avons posée et je ne crois pas que nous en ayons jamais parlé. J'appelle un chat un chat. Si ça blesse les gens, le terme « toxique » est probablement un bon terme, parce qu'il exacerbe certaines sensibilités. C'est simplement mon opinion.

Le président : Je sais que vous n'examiniez pas la LCPE comme telle, mais avez-vous rédigé, pour les fins de votre enquête sur les substances toxiques, la plus grande vérification que vous avez faite, une définition du terme « toxique » et l'avez-vous écrite quelque part, ou avez-vous simplement accepté ce qui est généralement compris, le sens courant, à savoir que c'est quelque chose qui cause du tort aux gens?

M. Reed : Non. Honnêtement, il nous a fallu quand même pas mal de temps au gouvernement fédéral pour comprendre le terme « toxique » parce qu'il est utilisé de façons différentes et à des endroits différents. La LCPE contient une définition particulière du terme « toxique ». Je ne crois pas que la Loi sur les produits antiparasitaires, concernant les pesticides, utilise le terme

not toxic, but everyone knows that there is the potential for effects.

The Chairman: In fact, its entire point is to be toxic, to kill things.

Mr. Reed: That is it in a nutshell. I am searching for a passage we had here in the report. The quick answer is we did not try to come up with a single definition. We just said that if the government has called it toxic, either under the act or in a voluntary program, then it is toxic for the purposes of this audit and we want to know how they are assessing and managing it.

The Chairman: You concluded in your report of 2002 that government devoted insufficient resources to carry out the ends, whether it was measurement, monitoring, assessment, or whatever was incumbent upon it. Did you arrive at a conclusion as to the order of magnitude of that shortfall? Did they have a quarter of the money they needed, or half, or did you establish a dollar figure for it? How close were they? By “they,” I mean the resources that you judged to be required.

Mr. Reed: The quick answer is no. To be careful, we did not really conclude that there were insufficient resources in the way that you have just articulated. You would not find that in the chapter. On the assessment side, we were talking about the growing gap between the resources available, which were dwindling at that time, as was well-documented — certain departments had budgets cut by 10, 20, 30 per cent — and a growing demand for information and more substances to be assessed.

The Chairman: But you did identify that there was a shortfall?

Mr. Reed: There was a gap. We did not try to quantify that gap in any way, partly because at the outset of the audit, we tried to get our heads around how much is being spent on toxics generally. We made a fair amount of effort, but ultimately concluded that we could not do it with any degree of reliability. In the chapter we note that somewhere around \$100 million annually is being spent on these collective activities, but it was not a precise number.

Ms. Gélinas: That was in 1999, a long time ago.

The Chairman: Part of what you take into account in the course of your work is efficacy. Did you conclude that the \$100 million was not enough, but that it was being well spent, or that it was not being spent efficiently and with the desired result?

Ms. Gélinas: That was not part of the audit; this is something that we have not looked at.

Mr. Reed: The reason being that we were not able to get reliable estimates of the exact resources being used on an aggregate basis or on a substance-by-substance basis. We could

« toxique » de la même façon. Par définition, si un pesticide est autorisé en vertu de la loi, il n'est pas toxique, mais tout le monde sait qu'il y a des effets possibles.

Le président : En fait, son objectif ultime, c'est d'être toxique, pour tuer des choses.

M. Reed : C'est ça, en résumé. Je cherche un passage que nous avons ici dans le rapport. Pour vous répondre rapidement, nous n'avons pas essayé d'en arriver à une seule définition. Nous avons simplement dit que si le gouvernement a qualifié un produit de toxique, soit en vertu de la loi ou dans le cadre d'un programme volontaire, le produit est alors toxique pour les fins de la présente vérification et nous voulons savoir comment le gouvernement évalue et gère la situation.

Le président : Vous avez conclu dans votre rapport de 2002 que le gouvernement ne consacrait pas suffisamment de ressources pour terminer le travail, que ce soit la mesure, le suivi, l'évaluation ou peu importe ce qu'il lui incombait. En êtes-vous arrivés à une conclusion quant à l'ordre de grandeur de cette lacune? Les ministères avaient-ils le quart ou la moitié de l'argent dont ils avaient besoin, ou avez-vous chiffré le travail à faire? Avaient-ils ce qu'il leur fallait? Quand je dis « ce qu'il leur fallait », je veux dire les ressources que vous avez jugées nécessaires.

M. Reed : La réponse rapide est non. Pour être prudents, nous n'avons pas vraiment conclu qu'il n'y avait pas suffisamment de ressources comme vous venez de le dire. Vous n'allez pas trouver cela dans le chapitre. Du côté de l'évaluation, nous parlions de l'écart croissant entre les ressources disponibles, qui diminuaient à cette époque, comme cela a été bien documenté — certains ministères ayant subi des compressions budgétaires de 10, 20 ou 30 p. 100 — une demande croissante de renseignements et un plus grand nombre de substances à évaluer.

Le président : Mais vous avez bien déterminé qu'il y avait une lacune?

M. Reed : Il y avait un écart. Nous n'avons pas du tout tenté de quantifier cet écart de quelque façon que ce soit, en partie parce qu'à la fin de la vérification, nous avons essayé de voir combien d'argent était dépensé pour les toxiques en général. Nous avons fait passablement d'efforts, et pour conclure en bout de ligne que nous ne pouvions le faire avec la moindre certitude. Dans le chapitre, nous notons qu'environ 100 millions de dollars sont dépensés annuellement pour ces activités collectives, mais ce n'est pas un chiffre précis.

Mme Gélinas : C'était en 1999, il y a longtemps.

Le président : Dans le cadre de votre travail, vous tenez compte entre autres de l'efficacité. Avez-vous conclu que 100 millions de dollars n'étaient pas suffisants, mais qu'ils étaient bien dépensés, ou qu'ils n'étaient pas dépensés de façon efficace et en visant le résultat escompté?

Mme Gélinas : Cela ne faisait pas partie de la vérification, c'est une chose à laquelle nous ne nous sommes pas intéressés.

M. Reed : Et ce, parce que nous étions incapables d'obtenir des estimations fiables des ressources exactes utilisées de façon générale ou substance par substance. Nous étions incapables

not make that correlation. We were able to determine whether risk reduction measures had or had not been implemented, but we did not try to link that to the level of resources.

The Chairman: We have taken the view from time to time, in previous reports that this committee has issued on matters having to do with the environment, that one of the enabling — would that be the word? — factors in bringing about efficiency and the desired results would, in many cases, be a simple process of internalizing the true costs. You referred earlier, or maybe it was Senator Spivak, to the fact that there are these contingent liabilities that continually build up. There are costs involved in mining or drilling for or making these substances that are set aside to be dealt with at some other time, usually through the public purse. If those costs could somehow be internalized, do you think that would make the efficiency, to which Senator Spivak referred, and the profits, from which some companies have now found themselves benefiting, more obvious and bring it about earlier, rather than leaving things to be dealt with later by somebody else?

Mr. Reed: It is an interesting question and one that you might want to pursue. At the time of the audit — let me just quickly search for a graphic here — we did a comparison, an international benchmark, with six countries, and the extent to which they used different kinds of measures.

In Europe in particular, at the time, and even more so now, there were a number of regulated programs that go under different names, but they essentially put the onus on industry to design safer products and to take those products back at the end of their useful life. “Designed for the environment” is one of the terms used.

You are right. Throughout Europe, those programs have, in a way, forced industry to rethink how they produce and manufacture their products, but in so doing, they have realized a lot of economic benefits and efficiencies, product innovations and so on. It is often said that the reason those kinds of programs are not put in place in North America is that we do not have any kind of green consumer ethic. In Europe, they believe that people are willing to pay the price for a green product, if it is an incremental price. A lot of polling says that is not so in Canada. I am sorry, I did not find the reference, but I believe those programs in other parts of the world would be a good topic for you to pursue.

We can put you in touch with experts who know a lot more about that subject than I do if you wanted to pursue the potential of CEPA embracing some of those concepts.

Senator Spivak: I want to point out that Kodak changed the way they process photographs. It was non-toxic, and they saved a lot of money.

d'établir cette corrélation. Nous avons pu déterminer quelles mesures de réduction des risques avaient été ou n'avaient pas été mises en œuvre, mais nous n'avons pas essayé d'établir un lien avec les ressources accordées.

Le président : Nous nous sommes prononcés à l'occasion, dans des rapports précédents que notre comité a publiés sur des questions touchant l'environnement, que l'un des facteurs habilitants — est-ce que ce serait le bon terme? — pour assurer l'efficacité et obtenir les résultats escomptés serait, dans bien des cas, un simple processus d'internalisation des véritables coûts. Vous avez parlé tout à l'heure, ou peut-être est-ce le sénateur Spivak, du fait qu'il y a des dépenses imprévues qui continuent d'augmenter. Il y a des coûts à assumer pour l'exploitation minière ou le forage ou encore pour produire ces substances, qui sont mis de côté pour considérations futures et sont habituellement assumés par les contribuables. Si ces coûts pouvaient être d'une façon ou d'une autre internalisés, croyez-vous que cela assurerait l'efficacité évoquée par le sénateur Spivak, et les profits, dont certaines entreprises se trouvent maintenant à bénéficier, plus évidents et plus immédiats, plutôt que de laisser quelqu'un d'autre régler le problème plus tard?

M. Reed : C'est là une question intéressante que vous souhaitez peut-être examiner. Au moment de la vérification — permettez-moi de chercher rapidement un graphique ici — nous avons fait une comparaison, une comparaison internationale avec six pays pour voir dans quelle mesure ils utilisaient différents types d'interventions.

En Europe en particulier, à l'époque, et même encore plus aujourd'hui, il y avait plusieurs programmes réglementés connus sous différents noms, mais qui essentiellement imposaient au secteur privé l'obligation de concevoir des produits plus sûrs et de ramener ces produits à la fin de leur vie utile. L'expression « Conçu pour protéger l'environnement » est l'une des expressions utilisées.

Vous avez raison. Dans toute l'Europe, en un sens, ces programmes ont forcé l'industrie à repenser la façon de fabriquer ces produits, mais ce faisant, elle a réalisé beaucoup d'avantages économiques, des nouveaux produits et ainsi de suite. On dit souvent que la raison pour laquelle ces programmes ne sont pas mis en place en Amérique du Nord, c'est que nous n'avons pas d'éthique de consommation écologique. En Europe, on croit que les gens sont disposés à payer plus cher pour avoir un produit écologique. Beaucoup de sondages indiquent que ce n'est pas le cas au Canada. Je suis désolé, je n'ai pas trouvé la référence, mais je crois que ces programmes dans d'autres régions du monde seraient une bonne question que vous pourriez examiner.

Nous pouvons vous mettre en contact avec les spécialistes qui en connaissent beaucoup plus sur la question que moi, si vous voulez examiner la possibilité que la LCPE englobe certains de ces concepts.

Le sénateur Spivak : Je tiens à souligner que la société Kodak a changé la façon dont elle développe les photos. Elle utilise un procédé non toxique qui lui a permis d'économiser beaucoup d'argent.

It seems you must then have the reverse onus. You have to let companies know, and I am unsure of the wording in the act, what is required of them. Otherwise, they have to pay for the pollution and the costs of cleaning it up. Most of the time people end up paying. It would be a great way of going about it.

Ms. Gélinas: If I may just reiterate, this is all about pollution prevention. It is one of the guiding principles of CEPA. It is already there.

It is not meant to react after the fact, but to ensure that we look at all the processes before those toxics are released into the environment. That is the essence of CEPA.

Senator Spivak: Again, that must be implemented. Somebody has to have the courage and the competence to implement it.

I think industry would comply if the rules were set. I do not think this can be voluntary. I disagree with you. I think you need strict enforcement. The public interest requires it.

Ms. Gélinas: If I may return to one of Senator Angus's comments, we have all the right tools in Canada as well as the knowledge and expertise. The issue is the implementation.

Senator Spivak, when we are talking about pollution prevention and how toxics are released into the environment, the polluter pays principle comes into play. We have all the right tools. It is just a question of coordinating, implementing, measuring and reporting so we know where we are going.

The Chairman: With respect to the timeline that has been referred to often, how long it takes to get through the process, did you express an opinion when you were doing either of your examinations as to the extent to which Canada might piggyback on work that has been done elsewhere, on the assumption, for the purposes of my question, that the work done in other jurisdictions was of equal rigour? It seems that we sometimes re-plough those fields. Did you address that question?

Mr. Reed: No, we did not. I know where your question is coming from, particularly when you are dealing with the categorization and screening of the 23,000 substances. The world is studying those. We did not examine that, but it seems to make eminent sense not to reinvent the wheel and to use data where you can find them.

The assessment and management of the priority substances pretty much had to be tailored to the Canadian situation. To be declared toxic under the act, there must be exposure. You must know whether Canadians are being exposed to the substance. It does not matter whether Scandinavians are exposed to it. It must be happening in Canada.

Il me semble qu'il faut alors renverser le fardeau de la preuve. Il faut indiquer aux entreprises, et je ne suis pas certaine du libellé dans la loi, ce que l'on attend d'elles. Sinon, elles doivent payer pour la pollution et assumer les coûts d'assainissement. La plupart du temps, les gens finissent par payer. Ce serait une bonne façon de régler la question.

Mme Gélinas : Si vous me permettez simplement de répéter, tout ça concerne la prévention de la pollution. C'est l'un des principes directeurs de la LCPE. Il est déjà là.

Il n'a pas la fonction de réagir après le coup, mais de nous assurer d'examiner tous les processus, avant que ces substances toxiques ne soient répandues dans l'environnement. C'est ça l'essence même de la LCPE.

Le sénateur Spivak : Là encore, cette disposition doit être appliquée. Quelqu'un doit avoir le courage et la compétence de le faire.

Je crois que le secteur privé respecterait les règles si elles étaient édictées. Je ne pense pas que cela puisse être volontaire. Je ne suis pas d'accord avec vous. Je crois qu'il faut appliquer rigoureusement la loi. C'est l'intérêt du public qui l'exige.

Mme Gélinas : Si vous me permettez de revenir à l'un des commentaires du sénateur Angus, nous avons tous les bons outils au Canada de même que les connaissances et l'expertise. Le problème, c'est l'application des dispositions.

Sénateur Spivak, lorsque nous parlons de prévention de la pollution et de la façon dont les toxiques sont rejetés dans l'environnement, le principe du pollueur-payeur entre en jeu. Nous avons tous les bons outils. Il s'agit simplement de coordonner les choses, de mettre en œuvre, de mesurer et de produire des rapports pour savoir où on s'en va.

Le président : En ce qui concerne l'échéancier dont on a souvent parlé, le temps que cela prend pour faire tout le processus, avez-vous exprimé une opinion lorsque vous faisiez l'un ou l'autre de vos examens? Avez-vous cherché à savoir dans quelle mesure le Canada pourrait dédoubler le travail qui a été fait ailleurs, en supposant, pour les fins de ma question, que le travail effectué dans d'autres pays était fait de façon aussi rigoureuse? Il me semble que nous examinons parfois ces questions deux fois. Est-ce que vous avez abordé cette question?

M. Reed : Non, nous ne l'avons pas fait. Je sais d'où votre question provient, particulièrement lorsque vous parlez d'établissement des catégories et de la sélection des 23 000 substances. On est en train de les étudier au niveau international. Nous n'avons pas examiné ce point-là, car il me semble que nous ne devrions pas réinventer la roue mais utiliser les données à l'endroit où on peut les trouver.

L'évaluation et la gestion des substances d'intérêt prioritaire devaient en grande partie être adaptées à la situation canadienne. Pour que les substances soient déclarées toxiques en vertu de la loi, les gens doivent y être exposés. Il faut savoir si c'est le cas des Canadiens. Peu importe si les Scandinaves le sont. Il faut que ça se produise au Canada.

When dealing with risk management, you have to deal with Canadian companies, municipalities and others. No, we did not look at that point.

The Chairman: Mr. Reed, I will ask Mr. Beauregard to contact you directly with regard to putting us in touch with people who could help us with that question.

Just to remind you, I asked if you could provide us with the 44 items from list 1 and the 21 items from list 2. I know we have them somewhere, but it would save us some work if you could get them for us. It would give us a good place to start.

Are there any further questions from senators?

Thank you, Madame Gélinas and Mr. Reed, very much for being with us today. I remind you this is a preliminary. You are helping us go to school, and I expect that we may wish in our pursuit of the study, once we decide what form it will take, whether we will look at some aspect of it as it applies in all areas, or whether we will take a narrower perspective and follow one particular item more deeply, to ask you to come back and talk to us again.

Ms. Gélinas: Thank you very much. As you know, we are always here to help. I take this opportunity to wish you all a great summer. We will most likely see each other again in September, as I will be tabling my report on climate change.

The Chairman: I believe we have already invited you to come to speak to us on that occasion.

Ms. Gélinas: That is true.

The Chairman: We look forward to it.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, June 15, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:05 a.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: This is a meeting of the Standing Senate Committee on Energy, Environment and Natural Resources and is in continuing preparation for its review of the Canadian Environmental Protection Act. This morning we have with us Senator Francis Fox, from Quebec; Senator Willie Adams, from Nunavut; Senator Claudette Tardif, from Alberta; Senator Hugh Segal, whom we are pleased to welcome today, from Ontario; and Senator Mira Spivak, from Manitoba.

Quant à l'examen de la gestion des risques, il faut traiter avec les entreprises canadiennes, les municipalités et autres. Non, nous n'avons pas examiné ce point.

Le président : Monsieur Reed, je vais demander à M. Beauregard de communiquer directement avec vous pour que vous nous mettiez en contact avec les personnes qui pourraient nous aider dans cette situation.

Un simple rappel, je vous ai demandé si vous pouviez nous fournir les 44 éléments de la liste 1 et les 21 de la liste 2. Je sais que nous les avons quelque part, mais nous gagnerions du temps si vous pouviez nous les fournir. Ça nous donnerait un bon point de départ.

Y a-t-il d'autres questions de la part des sénateurs?

Merci beaucoup, madame Gélinas et monsieur Reed, d'être venus nous rencontrer aujourd'hui. Je vous rappelle que notre audience est une audience préliminaire. Vous nous aidez à faire nos classes. Je pense que nous voudrions vous demander de revenir et de nous parler à nouveau, lorsque nous poursuivrons notre étude, une fois que nous déciderons quelle forme elle prendra, lorsque nous déciderons si nous examinerons certains aspects de la question qui s'appliquent à tous les secteurs, ou si nous adopterons une perspective plus étroite et examinerons une question particulière plus en détail.

Mme Gélinas : Merci beaucoup. Comme vous le savez, nous sommes toujours là pour vous aider. Je profite de l'occasion pour vous souhaiter un bon été. Nous allons fort probablement nous revoir à nouveau en septembre, et je vais déposer mon rapport sur les changements climatiques.

Le président : Je crois que nous vous avons déjà invitée à nous parler à cette occasion.

Mme Gélinas : C'est vrai.

Le président : Nous avons bien hâte de vous entendre.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 15 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 8 h 5 pour examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément à l'article 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Il s'agit d'une réunion du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles, qui continue de se préparer à examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Ce matin, nous avons avec nous le sénateur Francis Fox, du Québec, le sénateur Willie Adams, du Nunavut, le sénateur Claudette Tardif, de l'Alberta; le sénateur Hugh Segal — que nous sommes heureux d'accueillir aujourd'hui —, de l'Ontario, et le sénateur Mira Spivak, du Manitoba.

We are continuing our examination of the ways in which we should undertake the substantive aspect of our review. For the first few weeks we have asked these first witnesses to come before us to help us determine exactly how we will approach this review, how broadly or how deeply we should attack the question, and to get good advice and instruction from them.

This morning, our witnesses are Mr. Ken Ogilvie, Executive Director of Pollution Probe; from the Canadian Environmental Network, we have Ms. Anna Tilman, co-chair of the toxics caucus; and Ms. Delores Broten, co-chair of the toxics caucus.

I believe, ladies and gentlemen, that you have a statement to make. I hope that you will do so succinctly because we are anxious to ask you questions. We seek your instruction, assistance and direction in setting the course of our review.

Anna Tilman, Chair, Save the Oak Ridge Moraine (STORM) Coalition: Thank you, we are pleased to have this opportunity to make a presentation to the committee on the review of CEPA.

We feel that the subject is most important and requires both your consideration and analysis. We are pleased that the committee has taken an interest in this topic.

You have our brief, I believe. We will be talking about the major points, although we will be leaving out some things in the presentation. We welcome any questions you have on matters pertaining to the brief and other matters related to CEPA.

I know you have some sense of who Ms. Broten and I are, but we want to specifically indicate our experience with the application of CEPA. We have been involved in many consultations, through the Canadian Environmental Network, with Environment Canada and, at times, Health Canada, on several matters pertaining to the Canadian Environmental Protection Act. We have had firsthand experience of how the act is working.

In particular, I have been on the advisory committee for the CEPA review, a committee that has existed for a year and a half, and have prepared scoping documents and cross-country public hearings. These were run through Environment Canada and Health Canada and gave us an opportunity to hear the concerns of others. We consider ourselves to be representatives of public interest groups.

I have also been involved in Canada-wide standards processes — all of them — and will allude to that later in the presentation.

I find that my background in sciences and mathematics has been extremely helpful in representing the public interest and getting to the crux of the matter.

I would like to turn it over to Ms. Broten.

Delores Broten, Senior Policy Advisor, Reach for the Unbleached Foundation: I am from British Columbia, where I have been working primarily on pulp and paper industry

Nous poursuivons nos efforts visant à déterminer comment nous devrions procéder à notre examen. Au cours des premières semaines, nous avons demandé aux premiers témoins à comparaître de nous aider à déterminer exactement comment nous allons procéder et à cerner l'étendue et la profondeur de notre examen, et de nous fournir des conseils et des directives.

Ce matin, nos témoins sont M. Ken Ogilvie, directeur exécutif de Pollution Probe; et Mmes Anna Tilman et Delores Broten, coprésidentes du Caucus des substances toxiques du Réseau canadien de l'environnement.

Je crois savoir, mesdames, monsieur, que vous avez un exposé à présenter. J'espère que vous serez succincts, car nous avons hâte de vous poser des questions. Nous comptons sur vos conseils et directives pour nous aider à orienter notre examen.

Anna Tilman, présidente, Save the Oak Ridge Moraine (STORM) Coalition : Merci, nous sommes heureuses de l'occasion qui nous est offerte de faire une présentation au comité au sujet de l'examen de la LCPE.

Nous sommes d'avis que ce sujet très important mérite d'être étudié et analysé par votre comité. Nous sommes ravies de l'intérêt que porte votre comité à cette question.

Vous avez reçu notre mémoire, si je ne me trompe pas. Nous effectuerons un survol des grandes lignes, mais nous ferons fi de certains aspects dans le cadre de notre exposé. Nous serons heureuses de répondre à toutes vos questions liées au mémoire et à d'autres aspects touchant la LCPE.

Je sais que vous avez une idée de ce que Mme Broten et moi faisons, mais nous tenons néanmoins à mettre en lumière notre expérience de l'application de la LCPE. Nous avons pris part à de nombreuses consultations par l'entremise du Réseau canadien de l'environnement, avec Environnement Canada et, à l'occasion, Santé Canada, concernant plusieurs questions liées à la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Nous avons une connaissance directe de la façon dont la loi fonctionne.

En particulier, j'ai siégé au comité consultatif pour l'examen de la LCPE, qui a existé pendant un an et demi, et j'ai préparé des documents d'orientation et des audiences publiques, à l'échelle du pays. Ces audiences, tenues par l'entremise d'Environnement Canada et de Santé Canada, nous ont donné l'occasion de prendre connaissance des préoccupations d'autres intervenants. Nous nous considérons comme des représentantes des groupes d'intérêt public.

Nous avons également participé aux processus pancanadiens de normalisation — tous les processus —, et je parlerai de cela au cours de mon exposé.

J'estime que mes connaissances scientifiques et mathématiques se sont révélées extrêmement utiles pour ce qui est de représenter l'intérêt public et d'aller à l'essentiel.

Je cède la parole à Mme Broten.

Delores Broten, conseillère principale en politique, Reach for the Unbleached Foundation : Je viens de la Colombie-Britannique, où depuis plus de 15 ans, je me consacre principalement aux enjeux

pollution issues for well over 15 years, both under the old CEPA and CEPA 1999, because a large number of pulp and paper pollutants are what we call CEPA toxic.

I also edit an environmental newsmagazine in British Columbia called the *Watershed Sentinel*, so I hear the stories of most of the smaller citizens' groups who are trying to work with the federal law to deal with pollution and other environmental issues in their communities.

Ms. Tilman: For your information, and to clarify a few points, the Canadian Environmental Network is a non-partisan organization of approximately 800 environmental groups across the country. CEN, as we call it, does not take positions; member groups can do that on certain matters. We want to clarify that even if we say we are from CEN, we are not representing CEN with these views. We are representing our own organizations at this meeting.

We also have had opportunities to discuss issues related to the CEPA and the CEPA review with many of our member groups. I coordinated a workshop on the CEPA review recently, where we brought environmental organizations from across the country together to discuss priority issues. That is the background — and we do agree on a number of fundamental issues.

The Chairman: Before you proceed, I introduced you both as representing the Canadian Environmental Network and you have now explained that you are not. Perhaps you should tell us, for the record, who you represent precisely, because I gather you will express an opinion, and you said that CEN does not express opinions. Tell us whose opinion it is, please.

Ms. Tilman: The opinion is that of my member organization, STORM Coalition, Save the Oak Ridges Moraine Coalition, of which I have been chair for a number of years. It is an Ontario-based organization.

The Chairman: Could you tell us about your organization as well, Ms. Broten?

Ms. Broten: The organization I am representing is called Reach for Unbleached. It is a national, registered charity that works for a sustainable pulp and paper industry and promotes a market for clean paper.

Ms. Tilman: As you are aware, CEPA 1999 is Canada's principal piece of legislation for protection of human health and the environment. The six years since CEPA 1999 has been in force have given us the opportunity to see its application and assess the issues and how effective it is, in certain cases.

liés à la pollution occasionnée par l'industrie des pâtes et papiers, sous le régime de l'ancienne LCPE et de la LCPE de 1999, car de nombreux polluants produits par cette industrie sont des substances qu'on qualifie de toxiques en vertu de la LCPE.

Je suis également rédactrice en chef de la revue *Watershed Sentinel* en Colombie-Britannique, de sorte que j'ai pris connaissance des efforts de la plupart des groupes de citoyens plus modestes qui tentent de miser sur la loi fédérale pour lutter contre la pollution et s'attaquer à d'autres questions environnementales dans leurs collectivités.

Mme Tilman : À titre d'information, et pour préciser quelques points, le Réseau canadien de l'environnement est un organisme non partisan qui regroupe environ 800 groupes environnementaux de partout au pays. Le RCEN, comme nous l'appelons, ne prend pas position, mais les groupes membres peuvent le faire à l'égard de certaines questions. Nous tenons à préciser que, même si nous affirmons faire partie du RCEN, nous ne témoignons pas au nom du RCEN. Nous représentons nos propres organismes aujourd'hui.

Nous avons également eu l'occasion de parler avec de nombreux groupes membres des enjeux liés à la LCPE et à l'examen de la LCPE. J'ai récemment coordonné la tenue d'un atelier sur la LCPE au cours duquel nous avons mobilisé des organismes voués à la protection de l'environnement partout au pays en vue de discuter d'enjeux prioritaires. C'est le contexte dans lequel s'inscrit notre exposé — et nous nous entendons effectivement sur un certain nombre d'enjeux fondamentaux.

Le président : Avant de vous céder la parole, je vous ai présentées à titre de représentantes du Réseau canadien de l'environnement, et maintenant vous nous expliquez que ce n'est pas le cas. Vous devriez peut-être nous dire, aux fins du compte rendu, qui vous représentez, précisément, car je suppose que vous allez exprimer une opinion, et vous dites que RCEN n'exprime pas d'opinion. Dites-nous à qui appartient l'opinion que vous allez présenter, s'il vous plaît.

Mme Tilman : Il s'agit de l'opinion de mon organisme membre, la Coalition STORM, c'est-à-dire la Save the Oak Ridges Moraine Coalition, dont je suis la présidente depuis un certain nombre d'années. Il s'agit d'un organisme dont le siège est situé en Ontario.

Le président : Pourriez-vous également nous parler de l'organisme que vous représentez, madame Broten?

Mme Broten : L'organisme que je représente s'appelle Reach for the Unbleached. Il s'agit d'un organisme de bienfaisance national enregistré qui fait la promotion d'une industrie des pâtes et papiers viable et d'un marché pour le papier propre.

Mme Tilman : Comme vous le savez, la LCPE de 1999 est la pièce maîtresse de la législation canadienne relative à la protection de la santé humaine et de l'environnement. Au cours des six premières années d'application de la LCPE de 1999, nous avons eu l'occasion d'observer l'exécution des dispositions de la loi, de cerner les enjeux et d'évaluer, dans certains cas, son efficacité.

It is striking that the preamble of CEPA contains good clauses, but there are several elements, when it comes to the application, that have not been implemented or enforced. That is a major issue for us.

There are other areas where the act needs to be strengthened and clarified so it can do what it purports to do — protect human health and the environment.

With that in mind, and after discussion with many environmentalists who are members of the Canadian Environmental Network and others, a number of basic issues have emerged. They are listed, but I would like to call your attention to the six major ones: implementation of the precautionary principle; pollution prevention; public participation, and that includes the public's right to know; toxic substances, referring to the assessment and control of toxic substances; accountability and enforcement; and international agreements.

During this presentation, we will cite a few instances where we feel the act has not been effective or well utilized in dealing with these toxic substances. Let me take you through these fundamental themes and highlight the overarching problems that we have seen.

The first one is implementing the precautionary principle. We do not see that as being operationalized under CEPA through the lengthy process that is involved. We find that to be a problem because of the tie-in with the cost-effective constraint in applying the precautionary principle. Cost-effectiveness has often been used as an excuse for not doing something, and that is in conflict with precaution. The public expects to be protected in this matter; that is a full-stop situation. Therefore, those arguments do not hold.

The second overarching issue is pollution prevention, which is fundamental to CEPA 1999. In the preamble and throughout the act, the move to a preventive mode was the big change. It is considered Canada's priority approach. However, in witnessing how that has been applied, we find several weaknesses.

Mainly, pollution prevention planning is being utilized, both in emergencies and other cases. However, the dates that these plans come into effect are too far in the future for us to even know if they have an effect. I wish to cite one example that I have been intimately involved in, pollution prevention planning for base metal smelters.

You may or may not know that base metal smelters are the single largest source of sulphur dioxide and what are known as CEPA-toxic metals in Canada — arsenic, cadmium, lead, mercury and nickel. Canada is the only country in the developed world that has two smelters, operating in Manitoba, where there is no method of capturing the sulphur. That is not a very favourable position for Canada to be in.

Il est frappant de constater que le préambule de la LCPE s'assortit de plusieurs bonnes dispositions dont les éléments n'ont été ni mis en œuvre ni appliqués. C'est un enjeu important pour nous.

Il y a d'autres aspects à l'égard desquels la loi doit être renforcée et clarifiée, afin qu'elle puisse faire ce qu'elle est censée faire, c'est-à-dire protéger la santé humaine et l'environnement.

Cela dit, et à la lumière de discussions avec de nombreux environnementalistes qui sont membres du Réseau canadien de l'environnement et d'autres intervenants, un certain nombre d'enjeux fondamentaux sont ressortis. Ils sont présentés dans le mémoire, mais j'attire votre attention sur les six principaux enjeux : l'application du principe de la prudence; la prévention de la pollution; la participation du public, y compris le droit d'accès à l'information; les substances toxiques, soit l'évaluation et le contrôle de substances toxiques; la responsabilisation et la mise en application; et les accords internationaux.

Au cours de notre exposé, nous vous présenterons certaines situations où, à notre avis, la loi s'est révélée inefficace ou n'a pas été bien utilisée en vue de réagir à ces substances toxiques. Laissez-moi effectuer un survol de ces thèmes fondamentaux et mettre en lumière les principaux problèmes que nous avons cernés.

Le premier concerne l'application du principe de la prudence. Nous n'avons pas l'impression que ce principe est mis en application dans le cadre du long processus établi par la LCPE. Nous constatons que ce problème tient au fait que l'application du principe est soumise à des contraintes liées à l'efficacité. On s'est souvent appuyé sur l'efficacité pour justifier l'inaction, et cela va à l'encontre du principe de la prudence. Le public s'attend à être protégé à cet égard; c'est de l'immobilisme. Par conséquent, ces arguments ne tiennent pas la route.

Le deuxième grand enjeu concerne la prévention de la pollution, élément fondamental de la LCPE de 1999. Dans le préambule et tout au long de la loi, le gros du changement concernait le passage à un mode préventif. C'est considéré comme l'approche prioritaire du Canada. Toutefois, notre expérience de la façon dont elle a été appliquée nous a permis de cerner plusieurs points faibles.

On utilise principalement la planification de la prévention de la pollution, tant pour les urgences que pour d'autres situations. Toutefois, les dates d'entrée en vigueur de ces plans sont tellement éloignées qu'on ignore même si les plans auront une incidence. Je vais vous fournir un exemple de planification de la prévention de la pollution auquel j'ai pris part personnellement, soit celle relative aux fonderies de métaux communs.

Vous savez peut-être que les fonderies de métaux communs sont la principale source unique d'émissions d'anhydride sulfureux et de métaux toxiques au sens de la LCPE au Canada, c'est-à-dire l'arsenic, le cadmium, le plomb, le mercure et le nickel. Le Canada est le seul pays industrialisé où l'on trouve deux fonderies, au Manitoba, où l'on n'applique aucune méthode de capture du soufre. C'est une position peu enviable pour le Canada.

A P2 planning instrument was finalized for the base metal smelters in April of this year.

The Chairman: Pardon me, but could you explain what you mean by P2?

Ms. Tilman: It means pollution prevention. Sorry for using the acronym.

Targets were set for sulphur dioxide and what is known as particulate matter, which contains all kinds of nasty substances. These targets were factors to consider, but they are not legally enforceable. Many of these limits or reduction targets will not have any impact until maybe 2015, if they are even met, so they can continue to pollute.

The metals are a huge concern. For example, arsenic has been found in children's playgrounds near Flin Flon. We know the problems there, but there are no limits set for these metals. As I said, this is a major source of metal pollution in our environment. One particular facility in Flin Flon is the largest single source of mercury emissions into the air in North America, and there is an unenforceable limit that applies to that.

This is an example of where pollution prevention planning does not seem to really address pollution prevention. If you look at these pollution prevention documents, they are mainly control documents. I can answer any further questions you may have on that.

The next major topic is public participation. Once again, CEPA 1999 enshrined putting much more effort into public participation. It established the Environmental Registry, which allowed people to get information about what is going on and encouraged the participation of Canadians.

This has led to an improvement in access to information, but we have noticed deficiencies. Crucial to environmentalists and the public is the National Pollutant Release Inventory, which is under CEPA and one of the most important of the right-to-know provisions. We have noticed that improvements have stalled lately. We have questioned the will to get the appropriate information out to people and collect reasonable data. Particular examples have emerged in air contaminants data, which has led to questions about the validity of what has been reported by industry.

This is crucial in terms of our international agreements. I was a delegate to the U.S.-Canada ozone annex discussions, representing public interest organizations, and there are obligations that we cannot meet if we do not have the

On a mis la dernière main à un instrument de planification P2 pour les fonderies de métaux communs en avril de cette année.

Le président : Excusez-moi, mais pourriez-vous nous expliquer ce que vous entendez par P2?

Mme Tilman : Cela veut dire prévention de la pollution. Désolée pour l'acronyme.

On a fixé des cibles à l'égard des émissions d'anhydride sulfureux et de ce qu'on appelle les matières particulaires, qui contiennent une foule de substances déplaisantes. On pouvait considérer ces cibles comme des facteurs à envisager, mais elles n'avaient pas force exécutoire. Nombre de ces limites ou cibles de réduction n'auront aucune incidence avant peut-être 2015, si elles sont même respectées, alors la pollution peut se poursuivre.

Les métaux sont énormément préoccupants. Par exemple, on a trouvé de l'arsenic dans des terrains de jeu près de Flin Flon. Nous sommes au courant des problèmes qu'il y a là-bas, mais aucune limite n'est fixée à l'égard de ces métaux. Comme je l'ai déjà dit, c'est une source importante de métaux polluants dans notre environnement. Il y a à Flin Flon un établissement qui est la première source d'émissions de mercure dans l'air en importance en Amérique du Nord, et il y a à cet égard une limite dont on ne peut assurer le respect.

C'est un exemple patent de situation où la planification de la prévention de la pollution ne semble pas vraiment donner grand-chose. Il suffit de jeter un coup d'œil à ces documents sur la prévention de la pollution pour constater qu'il s'agit essentiellement de documents de contrôle. Je pourrai vous fournir plus de détails si vous avez des questions supplémentaires à cet égard.

La prochaine grande question est la participation du public. Encore une fois, la LCPE de 1999 prévoit des efforts beaucoup plus marqués au chapitre de la participation du public. On a établi le Registre de la protection de l'environnement, qui permet aux gens d'obtenir de l'information sur ce qui se passe, et qui encourage les Canadiens à participer.

Cela a mené à une amélioration de l'accès à l'information, mais nous avons repéré des lacunes. La LCPE s'assortit d'une disposition relative à la création d'un inventaire national des rejets polluants; cette disposition revêt une importance cruciale pour les environnementalistes et le public, et c'est l'une des plus importantes dispositions à l'égard du droit d'accès à l'information. Nous avons remarqué un ralentissement des améliorations ces derniers temps. Nous avons remis en question la volonté des principaux intéressés de divulguer l'information appropriée aux gens et de recueillir des données raisonnables. On a relevé des exemples, en particulier, au chapitre des données sur les contaminants atmosphériques, ce qui a mené à une remise en question de la validité de l'information déclarée par l'industrie.

C'est un enjeu crucial dans le contexte de nos accords internationaux. J'ai pris part aux discussions canado-américaines relatives à l'Annexe sur l'ozone, à titre de déléguée et représentante des organismes d'intérêt public, et je sais qu'il y a

appropriate data. We are facing that concern right now with the inventory.

I would urge this committee to look at the barriers to public participation and at ways and means of improving and strengthening the transparency and right-to-know provisions in CEPA. I am citing the National Pollutant Release Inventory, or NPRI, as a particular case of interest in terms of issues of confidence.

The next major area is toxic substances. That is where the assessment and control is done. The current process is very lengthy. CEPA does not look at the safety of substances appropriately. It does not invoke the precautionary principle in its assessment or require the use of safer alternatives. It does not look at the synergistic, combined effects of exposure to multiple pollutants, which is a particular problem. Threats to environmental health have been allowed to remain, and even increase with time, and this is especially harmful to vulnerable populations. We feel that a CEPA review should examine ways in which these timelines could be accelerated, and we can make some suggestions there.

We also feel that CEPA should explicitly provide the authority to regulate toxic substances in consumer products, which it does not do currently, and, in that case, require the use of safer alternatives.

Another issue is what we call reverse onus, or shifting the burden onto industry to prove a substance is safe before it is allowed to remain on or enter the market. Some of that is being done now under the section on new substances, but overall, there are areas of great concern there.

I mentioned virtual elimination in the brief, but because of time constraints I will move on. You can read that, and we can talk about the banning or not banning of substances.

A major issue is implementation.

The next is accountability and enforcement, and these are essential. An act is only as good as its implementation. We feel that the accountability and enforcement powers have rarely been used. We believe that there have been indications of that in a presentation by the Sierra Legal Fund, which has reviewed the enforcement aspects and found them to be weak. The review needs to examine this. It is crucial. This is perhaps one of the most critical points in all of CEPA. While parts of the act are good, if we do not implement it, that does not mean much. We are wondering about the resources or the will to actually enforce CEPA.

des engagements que nous ne pourrions pas respecter si nous ne disposons pas de données appropriées. C'est une préoccupation que nous avons actuellement à l'égard de l'inventaire.

Je demande instamment au comité de se pencher sur les obstacles à la participation du public et sur les moyens d'améliorer et de renforcer les dispositions de la LCPE relatives à la transparence et aux droits d'accès à l'information. Au chapitre des enjeux liés à la confiance, nous nous intéressons tout particulièrement à l'Inventaire national des rejets polluants, c'est-à-dire, l'INRP.

Les substances toxiques sont un autre enjeu important. C'est à cette étape qu'ont lieu l'évaluation et le contrôle. Le processus actuel est très long. La LCPE ne prévoit pas un examen approprié de la sécurité des substances. Ses dispositions relatives à l'évaluation ne mentionnent pas le principe de prudence ni n'exigent l'utilisation de solutions de rechange plus sécuritaires. La loi ne tient pas compte de la synergie d'expositions multiples aux produits chimiques, ce qui constitue un problème particulier. Ainsi, les menaces pour la santé environnementale n'ont pu être éliminées et ont même augmenté, situation particulièrement alarmante pour les segments de la population qui sont particulièrement vulnérables. Nous estimons qu'un examen de la LCPE devrait envisager des moyens de resserrer ces échéances, et nous pouvons vous suggérer des choses à ce chapitre.

Nous sommes également d'avis que la LCPE devrait octroyer explicitement le pouvoir de réglementer les substances toxiques dans les produits de consommation, ce qu'elle ne fait pas à l'heure actuelle, et, d'exiger le recours à des solutions de rechange plus sûres.

Il faut également se pencher sur le renvoi à l'industrie du fardeau de la preuve lorsqu'il s'agit de démontrer l'innocuité d'une substance pour qu'elle demeure sur le marché et soit autorisée à y entrer. Une partie de cela se fait déjà en vertu des dispositions relatives aux substances nouvelles, mais dans l'ensemble, c'est encore une source de grande préoccupation.

Je mentionne la quasi-élimination dans le mémoire, mais, faute de temps, je passe à autre chose. Vous pourrez lire le mémoire, et nous pourrions parler de l'interdiction ou de la non-interdiction de substances.

La mise en œuvre est un enjeu important.

Viennent ensuite la responsabilisation et la mise en application, et ce sont des enjeux essentiels. Une loi n'est bonne que si on l'applique. Nous estimons que les pouvoirs conférés au chapitre de la responsabilisation et de la mise en application sont rarement exercés. Nous croyons savoir que le Sierra Legal Fund, qui s'est penché sur les aspects liés à l'exécution de la loi et y a trouvé des lacunes, le mentionne dans son mémoire. Vous devez vous pencher sur cette question dans le cadre de votre examen. C'est crucial. C'est peut-être l'un des éléments les plus importants dans toute la LCPE. Certaines parties de la loi sont bonnes, certes, mais, cela ne veut pas dire grand-chose si on ne les applique pas. Nous nous demandons si les ressources et la volonté de mettre en application la LCPE sont vraiment là.

One area that is particularly problematic and is perhaps related to enforcement is the provisions for equivalency agreements in harmonizing environmental standards. Canada-wide Standards were used under the Canadian Council of Ministers of Environment, but they are not really standards, in the sense that they are unenforceable. They are guidelines, and they are not necessarily health based or adopted or monitored consistently.

I would like to give you a critical example of this, mercury. I have been involved in all of the Canada-wide Standards processes but one, and there were six. As you probably all know, mercury is one of the most pervasive toxins; it is bio-accumulative and persistent. Under CEPA, it is a toxic substance, but because it is a natural substance, it is cited for life cycle management. The Canada-wide Standards was chosen as the process to control mercury emissions — atmospheric only, in this case. I worked on a number of them, in particular, the ones for coal-fired power plants, which is a topical issue. I have been working on it for over seven years and have documented two major reports for Environment Canada, which you can have if you are interested.

After seven years of talks, which were highly controversial, a draft standard finally emerged recently. I do not know if that draft will be signed this June or not, but it is extremely weak. I have highlighted a few points there, and I can give you a report I sent to Environment Canada and the Province of Ontario on this. These standards are non-enforceable. They do not include new facilities, and we know there is growth there. They do not address life cycle management. We have taken all this time to produce a document that I am afraid is not very good. In the time that it has taken us to do that, mercury has continued to accumulate, and we know the problems with that. A CEPA regulation that actually stipulated reduced emission targets and was enforceable would have been the way to go, and we advocated that for years. It is long overdue.

I want to point out the fallacy now in Ontario and its energy crisis, after Ontario said they would get out of coal by 2009. They set a limit of zero for mercury emissions. That cannot be met. If you have any questions on that, I would be pleased to give you more information. I have a lot of it.

I would like to turn it over to Ms. Broten for another example.

Ms. Broten: I have been involved in the development of the Canada-wide Standard for the virtual elimination of air-borne dioxins and furans from coastal pulp and paper mills. This was another seven-year process, with many meetings. Dioxins and

Un aspect qui est particulièrement problématique, et peut-être lié à l'exécution, concerne les dispositions relatives aux accords d'équivalence pour l'harmonisation des normes environnementales. Des normes pancanadiennes ont été utilisées sous l'autorité du Conseil canadien des ministres de l'Environnement, mais il ne s'agit pas vraiment de normes, puisqu'elles sont inexécutables. Il s'agit plutôt de lignes directrices, et elles ne sont pas nécessairement fondées sur la santé ou adoptées ou contrôlées de façon uniforme.

Laissez-moi vous parler d'un exemple d'une importance cruciale : le mercure. J'ai participé à cinq des six processus d'élaboration de normes pancanadiennes. Vous savez probablement tous que le mercure est l'une des toxines les plus envahissantes, car il est bioaccumulatif et persistant. En vertu de la LCPE, le mercure est une substance toxique, mais, puisqu'il s'agit d'une substance naturelle, on doit en gérer le cycle de vie. La norme pancanadienne a été choisie comme l'instrument propice à la réduction des émissions de mercure — dans le cas du mercure, on ne s'est préoccupé que des émissions atmosphériques. J'ai contribué à un certain nombre de normes, en particulier celles s'appliquant aux centrales thermiques alimentées au charbon, sujet d'actualité s'il en est un. Je travaille sur cette question depuis plus de sept ans, et j'ai produit deux rapports importants pour Environnement Canada; je peux vous les procurer, si cela vous intéresse.

Après sept ans de pourparlers, très controversés d'ailleurs, on s'est enfin entendu, tout récemment, sur une norme préliminaire. J'ignore si ce projet de norme sera signé en juin ou pas, mais il est extrêmement faible. J'ai mis en relief certains points à ce moment-là, et je peux vous fournir un rapport que j'ai soumis à Environnement Canada et à la province de l'Ontario sur cette question. Ces normes sont inexécutables. Elles ne visent pas les nouveaux établissements, et nous savons qu'il y a de la croissance dans ce secteur. Elles ne tiennent pas compte de la gestion du cycle de vie. Nous avons pris tout ce temps pour produire un document qui, je le crains, n'est pas très bon. Pendant tout le temps que nous avons consacré à cela, le mercure a continué de s'accumuler, et nous connaissons les problèmes liés à cela. Il aurait fallu, sous le régime de la LCPE prendre un règlement qui fixe des cibles de réduction des émissions et qui a force exécutoire, et c'est ce que nous demandons depuis des années. Un tel règlement se fait attendre depuis longtemps.

J'aimerais signaler une idée fausse qui circule actuellement en Ontario; cette idée, qui concerne la crise énergétique de la province, est née lorsque l'Ontario a annoncé qu'il abandonnerait le charbon d'ici 2009. La province s'est fixé une limite de zéro pour les émissions de mercure. C'est irréalisable. Si vous avez des questions à cet égard, je serai heureuse de vous fournir plus d'informations. J'en ai beaucoup.

Je cède maintenant la parole à Mme Broten, qui vous présentera un autre exemple.

Mme Broten : J'ai participé à l'élaboration de la norme pancanadienne relative à la quasi-élimination des dioxines et des furanes atmosphériques des usines de pâtes et papiers installées sur le littoral. C'est une autre démarche qui a duré sept ans, et qui

furans are created when coastal pulp mills burn salty hog, which is wood chips from logs that have been stored or transported in the ocean, so the logs soak up salt.

When you burn wooden material that contains lots of salt, you create dioxins and furans. The long process involved first discussing whether or not the dioxin was safely stored in the pulp mills' landfills. They are built for 100-year weather events, and they have a plastic liner with a 30-year lifespan, so I do not know how long that dioxin will be safely contained.

We finally managed to get pollution prevention included in the Canada-wide Standard. It took several years of negotiation to achieve this. We wound up with a lot of feasibility reports, which essentially said it was too expensive to do anything about taking the logs out of the water, or technically impossible. We kept saying that pulp mills in the rest of the country do not have this problem. It is only the coastal mills, where the logs are transported in the ocean. However, in the end, there was no real pollution prevention.

On top of that, although there was a Canada-wide Standard for new power boilers for coastal pulp mills, it did not have any standards for other uses of salty hog, such as, for example, burning wood chips to create electricity, which they call biofuel, or to heat greenhouses. Those uses are increasing with the energy crisis and the cost of fossil fuels. The Canada-wide Standard leaves out a lot of the sources of pollution and does not actually do any pollution prevention.

Ms. Tilman: If this committee is looking for something to do —

The Chairman: I would not put it that way, exactly.

Ms. Tilman: One of the areas is a review of the federal-provincial processes of harmonization. In particular, you might find the Canada-wide Standard of interest, and whether that adheres to the principles of CEPA. I am talking about the overriding principles, and whether they do in fact protect the environment and health in an equal manner in all parts of Canada. Unfortunately, when you resort to the lowest common denominator to try to get everybody to agree, what do you end up with?

I will tell you one thing that is not in the brief, but it is important: The Canada-wide Standards set for particulate matter in ozone have been acknowledged to be not fully protective of human health and the environment.

a supposé la tenue de nombreuses réunions. Les dioxines et les furanes sont créés lorsque les usines de bardeaux installées sur le littoral brûlent des « copeaux salins » à savoir des copeaux de bois saturés de sels marins provenant de rondins entreposés ou transportés dans l'océan.

Lorsqu'on brûle du bois à forte teneur en sel, on crée des dioxines et des furanes. Au cours du long processus de discussion, on a d'abord tenté de déterminer si les dioxines étaient entreposées de façon sécuritaire dans les sites d'enfouissement des usines de pâtes. Ils sont construits pour résister à des événements atmosphériques centenaires, et sont placés dans des cuves en plastique ayant un cycle de vie utile de 30 ans, alors j'ignore pendant combien de temps nous pourrions contenir ces dioxines de façon sécuritaire.

Nous avons finalement réussi à faire enchâsser la prévention de la pollution dans la norme pancanadienne. Il a fallu plusieurs années de négociation pour y arriver. Nous avons fini avec une pile de rapports de faisabilité selon lesquels, essentiellement, il était trop coûteux de faire quoi que ce soit pour sortir les rondins de l'eau, ou que cela était techniquement impossible. On ne cessait de dire que les usines de pâtes du reste du pays n'ont pas à composer avec ce problème. Cela ne concerne que les usines situées sur le littoral, où le transport des rondins s'effectue par la mer. Toutefois, au bout du compte, rien n'a vraiment été fait au chapitre de la prévention de la pollution.

Et en plus, bien qu'on ait établi une norme pancanadienne pour les nouvelles chaudières électriques à vapeur haute pression destinées aux usines de pâtes situées sur le littoral, aucune norme n'a été formulée concernant d'autres utilisations des copeaux salins, comme, par exemple, le fait de brûler des copeaux pour générer de l'électricité — c'est ce qu'ils appellent du biocarburant — ou pour chauffer des serres. Ces utilisations sont en croissance, en raison de la crise énergétique et du coût des combustibles fossiles. La norme pancanadienne fait fi d'un grand nombre de sources de pollution et ne contribue pas, à vrai dire, à la prévention de la pollution.

Mme Tilman : Si votre comité cherche quelque chose à faire...

Le président : Ce n'est pas vraiment de cette façon que je formulerais les choses.

Mme Tilman : Vous pourriez vous pencher sur les processus fédéraux-provinciaux d'harmonisation. En particulier, il serait peut-être indiqué d'examiner la norme pancanadienne, et de déterminer si elle est conforme aux principes énoncés de la LCPE. Je parle ici des principes supérieurs de la loi, et je crois qu'il faut déterminer si les normes protègent effectivement l'environnement et la santé de façon égale, dans toutes les régions du Canada. Malheureusement, lorsqu'on doit recourir au plus petit dénominateur commun pour s'entendre, cela ne donne pas grand-chose.

Je vais vous dire quelque chose qui n'est pas dans le mémoire, mais qui est important : on a convenu que les normes pancanadiennes relatives aux matières particulières dans l'ozone ne permettent pas d'assurer une protection complète de la santé humaine et de l'environnement.

These substances have been declared toxic under CEPA. I think it is a huge issue.

The Chairman: Who should be acknowledging this?

Ms. Tilman: It should be within the standard itself. If you read through the document, the Canada-wide Standard, you will see it is right there; it is acknowledged.

This is not a personal opinion; this is something they knew. When they set the standards, the negotiations that resulted involved levels — and they are not enforceable — that were not fully protective.

The last issue is Canada's international agreements. Obviously, we have signed and ratified a number of protocols that deal with air, water, waste and a variety of issues. However, there is no mechanism in CEPA to look at how Canada is doing in terms of these international agreements and what kinds of data are collected to support whether we are moving toward meeting the goal. There needs to be some effort made to refer to these international agreements and look at how CEPA can be used in that context.

I cited one example — time prevents me from going into it right now — the Gothenburg protocol. I was shocked. Canada tends to sign on and be right up there as a leader in some of these agreements. I found out quite recently that we signed that agreement but we cannot ratify it. It is air related, and because of increasing levels of emissions of volatile organic compounds and the poor data — and I have referred to data before — Environment Canada is not getting the information needed to properly assess the changes.

You will be hearing shortly from Ken Ogilvie. We support the comments that Pollution Probe is setting forth and we request the committee carry out a comprehensive review of CEPA before making its final recommendations.

The failure to implement CEPA and address the weaknesses means that it is not fulfilling what it is intended to do — its key function is to protect human health and the environment — and this has to change. This is our opportunity, as Canadians, to do some serious work on this.

We have a number of member organizations — we are only two — that would like to have opportunities to present their different experiences with various aspects of CEPA. There is a host of them. We strongly recommend that the committee refer to them for on-the-ground stories. We thank the Senate for this opportunity to present our views. We look forward to providing assistance and cooperation and any further information and documentation you may want from us during this period.

Ces substances ont été déclarées toxiques au sens de la LCPE. Je crois que c'est un problème énorme.

Le président : Qui devrait convenir de cela?

Mme Tilman : Cela devrait être indiqué dans la norme même. Si vous consultez le document, la norme pancanadienne, vous constaterez que c'est écrit en toutes lettres; on a reconnu ce fait.

Ce n'est pas une opinion personnelle, c'est quelque chose qu'ils savaient. Lorsqu'ils ont élaboré les normes, les négociations ont mené à l'établissement de niveaux — et ils ne sont pas obligatoires — qui ne procureront pas une protection entière.

Le dernier enjeu concerne les accords internationaux conclus par le Canada. Évidemment, nous avons signé et ratifié un certain nombre de protocoles relatifs à l'air, à l'eau, aux déchets et à une diversité d'enjeux. Toutefois, la LCPE ne prévoit aucun mécanisme permettant d'évaluer le rendement du Canada au chapitre de ces accords internationaux et de déterminer quels genres de données nous devons recueillir pour assurer le suivi des progrès que nous réalisons. Il faut faire un effort pour se référer à ces instruments internationaux et déterminer comment utiliser la LCPE dans ce contexte.

J'ai cité un exemple — je vous fais grâce des détails, faute de temps — du protocole de Gothenburg. J'étais outrée. Le Canada a tendance à adhérer à ces accords et à se présenter comme un chef de file. J'ai appris, tout récemment, que nous avions signé cet accord, mais que nous ne l'avions pas ratifié. C'est un protocole relatif à l'atmosphère, et en raison des niveaux croissants d'émissions de composés organiques volatiles et de la médiocrité des données — chose que j'ai déjà mentionnée —, Environnement Canada n'obtient pas l'information dont il a besoin pour évaluer convenablement les changements.

Vous entendrez bientôt le témoignage de Ken Ogilvie. Nous appuyons les idées mises de l'avant par Pollution Probe, et nous demandons au comité de procéder à un examen complet de la LCPE avant de formuler ses recommandations finales.

L'omission de mettre en œuvre la LCPE et de corriger ses faiblesses font en sorte que la loi ne donne pas les résultats escomptés — sa principale fonction est de protéger la santé humaine et l'environnement —, et il faut que ça change. Nous avons maintenant l'occasion, comme Canadiens, de nous attaquer sérieusement à ce problème.

Nous avons un certain nombre d'organismes membres — nous n'en représentons que deux aujourd'hui — qui aimeraient avoir l'occasion de vous faire part de leurs expériences à l'égard de divers aspects touchant la LCPE. Ils sont nombreux. Nous recommandons fortement que le comité consulte ces organismes et prenne connaissance de leurs expériences sur le terrain. Nous remercions le Sénat de l'occasion qui nous est offerte de présenter notre point de vue. Nous serons heureuses de fournir notre aide et notre coopération ainsi que tout renseignement et document supplémentaires dont vous auriez besoin dans le cadre de votre examen.

The Chairman: Thank you. You both mentioned some materials that you said that you would be happy to provide to the committee. I now ask you to provide them. If you would please send them to the clerk of the committee, we would be grateful.

Mr. Ogilvie, you have the floor.

Ken Ogilvie, Executive Director, Pollution Probe: I too am pleased to be here and welcome the opportunity to speak to the Senate. I will cover some of the same broad conclusions and points that my colleagues have made and I will illustrate those in a couple of areas. I will not take too long with my presentation.

For those of you who do not know Pollution Probe, we have been around since 1969. It was originally a student movement around environmental issues on the University of Toronto campus at a time when other issues, like the Vietnam War, were raging. There were more letters to the editor of the varsity press on pollution issues than on the Vietnam War; that was interesting.

Pollution Probe tapped into a latent energy and concern over the environment at a time when there were no environment ministries in existence, federally or provincially, in Canada, and no vice-presidents of sustainable development in industry.

We have seen the evolution in environmental policy over about four decades. We have a strong public donor base that helps finance our work. We have shifted our emphasis as an organization, over three to four decades to today, to bringing people together and forming partnerships among government, industry, NGOs and health groups to try to get solutions on the table.

I spent 20 years in government before I moved to Pollution Probe. I worked at the policy level for governments in Manitoba and Ontario and the federal government. I have a pretty good understanding of what goes on inside bureaucracies and I have a little sympathy for those doing the task. I do not know if I should. Actually, I am less critical, in some ways, of some of my former colleagues in government because I know what it feels like to have a lack of resources and, perhaps, a lack of bureaucratic and political support on key issues that demand action.

However, I have to say that my main conclusion is that Canada has a significant performance gap vis-à-vis some other nations, despite having legislation that could have enabled us to be a leader, or at least right up there in the pack. There are some good features of CEPA, and there are some awkward features that do not parallel legislation and practice in other jurisdictions. I cannot speak to those fully today.

Le président : Merci. Vous avez toutes deux mentionné des documents que vous vous êtes montrées disposées à fournir au comité. Je vous invite maintenant à nous les fournir. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir acheminer ces documents à la greffière du comité.

Monsieur Ogilvie, vous avez la parole.

Ken Ogilvie, directeur exécutif, Pollution Probe : Je suis également heureux d'être ici, et je vous remercie de me donner l'occasion de m'adresser au Sénat. J'aborderai certaines conclusions générales et certains points déjà soulevés par mes collègues, et je vais vous fournir quelques exemples dans certains domaines. Et je vais m'efforcer de ne pas parler trop longtemps.

Pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas Pollution Probe, nous existons depuis 1969. Il s'agissait, à l'origine, d'un organisme étudiant, sur le campus de l'Université de Toronto, qui s'intéressait aux enjeux environnementaux à une époque où d'autres enjeux, comme la guerre du Vietnam, retenaient l'attention. Le courrier du lecteur du journal universitaire comptait davantage de lettres concernant des enjeux liés à la pollution qu'à la guerre du Vietnam; c'était plutôt particulier.

Pollution Probe a su mettre en valeur une énergie et des préoccupations latentes à l'égard de l'environnement à une époque où il n'existait ni ministère fédéral ou provincial de l'Environnement au Canada ni vice-président du développement durable dans l'industrie.

Nous avons suivi l'évolution de la politique environnementale au cours des 40 dernières années. Nos travaux sont financés grâce aux généreux dons du public. Au cours des 30 à 40 dernières années, la vocation de notre organisme a évolué, et nous nous affairons aujourd'hui à mobiliser les gens et à favoriser l'établissement de partenariats entre les gouvernements, l'industrie, les ONG et les groupes de défense et de promotion de la santé afin qu'on arrive ensemble à des solutions.

J'ai travaillé dans la fonction publique pendant 20 ans avant de rejoindre les rangs de Pollution Probe. J'ai travaillé dans le secteur de l'élaboration des politiques au sein des gouvernements du Manitoba et de l'Ontario et du gouvernement fédéral. J'ai une assez bonne idée de ce qui se passe à l'intérieur de l'appareil gouvernemental, et j'ai un peu de sympathie pour les gens qui font ce travail. Je ne sais pas si je devrais en avoir. À vrai dire, d'une certaine façon, je suis moins porté à critiquer certains des mes anciens collègues du gouvernement, car je sais comment on se sent lorsqu'on ne dispose pas des ressources et, peut-être, du soutien administratif et politique nécessaire pour intervenir à l'égard d'enjeux clés.

Cependant, ma principale conclusion, je dois vous le dire, c'est que le Canada accuse un retard considérable par rapport à d'autres pays, malgré l'adoption d'une loi qui aurait pu nous permettre d'être un chef de file, ou du moins d'être dans le peloton de tête. La LCPE contient de bonnes choses, et elle contient des éléments douteux qui ne reflètent pas les lois et pratiques des autres pays. Je ne peux vous parler de ces différences en détail aujourd'hui.

I have a thoughtful report being prepared by a group in the United States called Environmental Defense, and headed by Dr. Richard Denison, an expert on U.S. toxics policy and on the REACH legislation in Europe, but less so on CEPA. Dr. Denison has been back and forth to Canada and is looking carefully at similarities and, particularly, differences and best practices in legislation and policy among the three domains. I will have a draft report in September and will submit that to you. I am desperately hoping that the review process lasts long enough that we can present that to you. I would hope to be able to bring Dr. Denison up here so you can ask him questions yourselves. He is not planning to try to compare everything that can possibly be compared in the legislation. He intends to focus on key areas. He will focus on the issue of what data we have for making decisions in Canada, because there are some significant problems in making decisions, even if we wanted to, when we do not have the right information. I will illustrate briefly. I would rather have him go into depth on that, because he is a strong primary researcher. He looks at numbers and adds them up. He leads initiatives such as the work on high-volume chemicals, which originated from a report that he wrote for Environmental Defense.

I do want to bring that forward, but it is not in a form in which I can, at this point, share any conclusions.

There is an opportunity to not only look at and comment on the performance gap, but to bring CEPA up to speed with best practices elsewhere, or at least to wire into CEPA provisions that would require the gathering of the right kind of information and the right kind of action-oriented responses to that information. I am encouraging the Senate to look into that carefully.

What do I mean by areas of concern and performance? I have brought for you copies of all the references, especially the ones Pollution Probe has prepared, and I have largely focused my presentation on things that we have done. I am not a lawyer or an expert on CEPA and there is a lot of other expertise bringing those issues forward. I will touch on areas that we have worked on and I will leave documentation with the staff.

Since the early 1990s, Pollution Probe has been working on the smog issue. We prepared these primers, these educational documents, which took a year or two to produce. These are not advocacy documents. They explain the science and tell people what is being done about it; they tell the public what they can do to protect themselves. We are greatly concerned about the smog issue. If you look at the OECD report, which we have referenced in the submission, there are certain reasons Canada has a high energy use and high emissions, but it is at the bottom of the pack of performers on the criteria pollutants such as VOCs, NO_x, SO₂, and so on.

J'attends actuellement que soit préparé un rapport bien étayé par un groupe américain qui s'appelle Environmental Defense, dirigé par M. Richard Denison, expert de la politique américaine relative aux substances toxiques et du projet REACH en Europe, mais qui connaît moins la LCPE. M. Denison multiplie les séjours au Canada et examine soigneusement les points communs et, en particulier, les différences et les pratiques exemplaires dans les lois et politiques liées à ces trois instruments. Je recevrai une version préliminaire du rapport en septembre, et je veillerai à vous le présenter. J'ose espérer que le processus d'examen durera assez longtemps pour que nous ayons l'occasion de vous le présenter. J'espère pouvoir vous amener M. Denison afin que vous puissiez l'interroger par vous-même. Il ne compte pas comparer tous les aspects de la loi. Il a l'intention de s'attacher à certains éléments clés. Il va s'attacher à déterminer quelles données nous possédons aux fins de la prise de décisions au Canada, car nous sommes aux prises avec des problèmes considérables à ce chapitre : même si nous le voulions, nous ne disposons pas des bons renseignements pour prendre des décisions éclairées. Je vous décris brièvement la situation. Je préférerais que ce soit lui qui aborde la question en profondeur, car il est un chercheur principal solide. Il examine les chiffres et formule des conclusions. Il dirige des initiatives, comme les travaux relatifs aux produits chimiques très utilisés, lancés à la lumière d'un rapport qu'il a rédigé pour Environmental Defense.

Je tiens à vous faire part de l'existence de cette démarche, mais je ne peux, pour l'instant, formuler des conclusions.

On a l'occasion non seulement d'examiner et de commenter l'écart de rendement, mais aussi de mettre à niveau la LCPE avec les pratiques exemplaires appliquées ailleurs, ou, du moins, de s'intéresser aux dispositions de la LCPE qui exigeraient la collecte de renseignements pertinents et la prise de mesures fondées sur ces renseignements. J'encourage le Sénat à examiner soigneusement cette question.

Vous vous demandez peut-être ce que je veux dire lorsque je parle d'aspects préoccupants et de rendement. Je vous ai apporté des copies de tous les documents de référence, en particulier ceux préparés par Pollution Probe, et je m'attacherai surtout à nos réalisations. Je ne suis ni avocat ni expert de la LCPE, et il y a de nombreux autres domaines d'expertise liés à ces enjeux. Je vais donc m'attacher aux questions sur lesquelles nous avons travaillé, et je laisse la documentation à votre personnel.

Depuis le début des années 1990, Pollution Probe s'intéresse à la question du smog. Nous vous avons apporté les documents que voici, des documents d'information que nous avons mis un an ou deux à élaborer. Il ne s'agit pas de documents de revendication. On y explique certaines notions scientifiques, et on dit aux gens quelles mesures connexes sont prises; on leur dit ce qu'ils peuvent faire pour se protéger. Nous sommes très préoccupés par la question du smog. Si vous consultez le rapport de l'OCDE, que nous mentionnons dans notre mémoire, il y a certaines raisons qui expliquent pourquoi le Canada affiche une consommation d'énergie et des taux d'émission élevés, mais occupe la queue du peloton en ce qui concerne le rendement à l'égard des principaux polluants, comme les COV, les oxydes d'azote, l'anhydride sulfureux, et ainsi de suite.

That is a very serious issue; the medical information on smog's impact on human health is quite deep.

We highlighted that Canada has lagged behind its partners. You have heard a little about smelters and how far behind we have fallen on those. We do have some policy in that area now. Hopefully, in the next decade we will improve it significantly. Those are illustrations of performance gaps.

We are also concerned about climate change and impacts on human health. Even with reduced levels of some of the smog pollutants, the precursors to what is called photochemical smog, more heat and more sunlight drive the production of more ozone, for example. I have given an example of a report that we did on the Toronto-Niagara region, and the numbers in my presentation are quite dramatic. Without further action, we projected that the number of days exceeding 30 degrees centigrade could double by the 2030s and surpass 50 days by the 2080s. We know there are heat-related premature deaths, particularly among the elderly, and the numbers could rise dramatically by the 2020s. Background ambient levels of ground-level ozone are projected to double under climate change. That would mean more frequent stagnant air masses, which could increase from 5 per cent of summer days to 23 to 39 per cent. This is based on the best science available at the time.

Pollution Probe is also part of what are called the climate change impacts and adaptation studies. My senior scientist is the co-lead on it and will be the co-author in early 2007 of an updated report on climate change impacts and adaptation in Ontario. That is the part he is working on.

As you probably know, some of the more recent science around climate change is suggesting that some of the impacts are greater than the scientists had originally projected. There could be some worsening. There is a definite link among heat days, stagnant air masses, increased ozone levels and increased damage to not just the elderly, but to children and highly sensitive people.

I mentioned in my brief issues around lead. We still have no comprehensive lead reduction strategy in Canada. There is a draft strategy, dated 2002, on Health Canada's website, but it has not been finalized. We do need one. Clearly, we understand the impact that lead has, particularly on children, and I believe others will bring forth issues related to lead.

We have put the story on mercury together in a primer. You can read this and get the full story. It is readable, but it does not try to hide the scientific side of it. From the document, you will

C'est un enjeu très grave; la documentation médicale relative à l'impact du smog sur la santé humaine est plutôt dense.

Nous avons insisté sur le fait que le Canada tire de l'arrière par rapport à ses partenaires. On vous a parlé un peu des fonderies et du rattrapage que nous devons effectuer à ce chapitre. Nous sommes effectivement dotés de politiques relatives à cet aspect. Espérons que la prochaine décennie sera marquée par des améliorations considérables. Ce sont là des exemples d'écarts en matière de rendement.

Nous sommes également préoccupés par le changement climatique et ses répercussions sur la santé humaine. Même avec une réduction du niveau de certains polluants présents dans le smog, précurseurs de ce qu'on appelle le smog photochimique, un accroissement de la chaleur et de la lumière du soleil stimule la production d'ozone, par exemple. J'ai présenté, à titre d'exemple, un rapport que nous avons produit relativement à la région de Toronto-Niagara, et les chiffres mentionnés dans mon mémoire sont plutôt effrayants. Si aucune autre mesure n'est prise, nous prévoyons que le nombre de jours à plus de 30 degrés celsius pourrait doubler d'ici les années 2030 et franchir le cap des 50 jours d'ici les années 2080. Nous savons que les périodes de chaleur occasionnent des décès prématurés, en particulier chez les aînés, et que le nombre de tels décès pourrait augmenter de façon importante d'ici les années 2020. La concentration de base de l'ozone troposphérique devrait doubler avec le changement climatique. Ainsi, la fréquence des masses d'air oppressives pourrait passer de 5 p. 100 des jours d'été à 23 à 39 p. 100. Cette prévision est fondée sur les meilleures données scientifiques disponibles.

Pollution Probe participe également aux études sur l'impact du changement climatique et sur l'adaptation. Mon chercheur principal assure la direction conjointe de ces travaux et sera coauteur d'un nouveau rapport sur l'impact du changement climatique et sur l'adaptation en Ontario, qui paraîtra au début de 2007. C'est sur cet aspect qu'il travaille.

Comme vous le savez probablement, certaines recherches scientifiques plus récentes sur le changement climatique laissent croire que certaines répercussions sont plus graves que ce que les chercheurs avaient prévu à l'origine. Il est possible que la situation s'aggrave. Il y a certainement un lien entre les jours de chaleur, les masses d'air oppressives et l'accroissement des concentrations d'ozone et l'accroissement des répercussions sur la santé non seulement des aînés, mais aussi des enfants et d'autres personnes plus à risque.

Je mentionne dans mon mémoire les enjeux liés au plomb. Nous n'avons toujours pas de stratégie exhaustive concernant la réduction de l'utilisation du plomb au Canada. Il y a un projet de stratégie, daté de 2002, sur le site web de Santé Canada, mais on tarde à y mettre la dernière main. Il nous faut une telle stratégie. Nous connaissons très bien l'impact du plan, en particulier sur les enfants, et je crois savoir que d'autres témoins mettront de l'avant certains enjeux liés au plomb.

Nous avons élaboré un document d'information relatif au mercure. Vous pouvez le lire et tout savoir sur la question. C'est un document accessible, mais cela ne veut pas pour autant dire

realize that there are many sources of mercury. Canada, that is, the provinces and the federal government, may tell you that we have done a good job on mercury and reduced emissions by 80-odd per cent over the past decade. We have just followed the leadership of other countries in these areas. We have not led at all, and we have lagged behind on key areas.

Pollution Probe did a study last year on recycling mercury from compact fluorescents and other mercury-containing lamps. This was based on surveys of municipalities, recyclers, producers and so on. The bottom line is that in the EU, the target is 80 per cent recycling of mercury from these lamps by 2006, this year. Several countries have already reached that goal and others are approaching it rapidly. The United States has a target of 50 per cent by 2006 or 2007. They are now at about 25 per cent and moving up fast, using a voluntary approach with a lot of resources behind it, and they will reset the target to 80 per cent by 2009.

In Canada, as best as we could estimate, we are recycling 7 per cent today and there is no plan and no target. There is a lot of interest in incineration of municipal waste in some quarters, but if people are stuffing mercury-containing lamps into municipal waste, we would be blowing mercury back into the atmosphere. As we push more and more energy-saving lights onto the market — which is a good thing from an energy point of view and Pollution Probe supports that — we could also be blowing a lot more mercury back into the atmosphere. To even move forward on some of the other technologies, if that is what governments decide to do despite some strong opposition from environmental quarters, we have a weakness that does not exist to the same extent in Europe, because mercury is a serious substance and we have to get on with controlling it.

Recycling and reusing mercury is one thing, but producing it for new uses is a non-starter. If we do not need it, we should not produce it at all. It is an element. It cannot be transformed, except in a nuclear reactor, into something else, which would probably be worse. We have to get to the sources of mercury and ban non-essential uses, like mercury thermometers, for which there are clearly cost-effective alternatives. Many states in the United States are now banning mercury thermometers, and we have legal authorities to do so at the federal, provincial and municipal levels in Canada, according to a legal analysis that I had done by Dr. Dianne Saxe. We have the authority to do it; we do not have the interest or the will. There are cost-effective alternatives. No one will be harmed. Of course, Pollution Probe is concerned that if we do not do it, cheap thermometers from south of the border will be dumped here and we will have a worse problem.

que l'on cache le côté scientifique. Ce document vous amènera à constater que les sources de mercure sont nombreuses. Le Canada, c'est-à-dire les provinces et le gouvernement fédéral, vous diront que nous avons fait du bon travail à l'égard du mercure, et que nous avons réduit les émissions de quelque 80 p. 100 au cours des dix dernières années. Or, nous nous sommes contentés de suivre les traces d'autres pays dans ces secteurs. Nous n'avons pas mené du tout, et nous avons même pris du retard à l'égard de certains enjeux clés.

Pollution Probe a mené l'an dernier une étude sur le recyclage du mercure contenu dans les lampes fluorescentes compactes et les autres lampes contenant du mercure. Cette étude était fondée sur des sondages effectués auprès de municipalités, d'entreprises de recyclage, de producteurs et d'autres intervenants. Ce qu'il importe de retenir, c'est que l'UE s'est fixé comme objectif de recycler 80 p. 100 du mercure contenu dans ces lampes d'ici 2006, c'est-à-dire cette année. Plusieurs pays ont déjà réalisé cet objectif, et d'autres sont en voie de le réaliser. Les États-Unis ont établi une cible de 50 p. 100 d'ici 2006 ou 2007. Ils en sont actuellement à environ 25 p. 100, et ils s'améliorent rapidement grâce à une approche volontaire soutenue par des ressources généreuses, et ils vont revoir cette cible en vue d'atteindre les 80 p. 100 d'ici 2009.

Au Canada, au mieux de nos estimations, nous recyclons actuellement 7 p. 100 du mercure, et nous n'avons ni plan ni cible. Certains intervenants s'intéressent beaucoup à la question de l'incinération des déchets municipaux, mais si les gens jettent des lampes contenant du mercure dans les déchets municipaux, nous rejetons du mercure dans l'atmosphère. Avec la promotion croissante des ampoules à haute efficacité énergétique — démarche très avantageuse du point de vue énergétique, et Pollution Probe est tout à fait en faveur de cela — nous pourrions du même coup rejeter beaucoup plus de mercure dans l'atmosphère. Ne serait-ce que pour aller de l'avant à l'égard de certaines autres technologies, si c'est ce que les gouvernements décident de faire, malgré la forte opposition des environnementalistes, nous devons composer avec une lacune qui n'est pas aussi marquée en Europe, car le mercure est une substance dangereuse, et nous devons nous activer et prendre des mesures pour contrôler cette substance.

Le recyclage et la réutilisation du mercure, c'est une chose, mais sa production à de nouvelles fins n'a pas de sens. Si nous n'en avons pas besoin, nous ne devrions pas le produire du tout. C'est un élément. On ne peut le transformer que dans un réacteur nucléaire, et le résultat serait probablement pire encore. Nous devons nous attaquer aux sources de mercure et interdire les utilisations non essentielles, comme les thermomètres au mercure, pour lesquels il existe manifestement des solutions de rechange peu coûteuses. De nombreux États américains interdisent l'utilisation de thermomètres au mercure, et selon une analyse juridique menée pour notre compte par Mme Dianne Saxe, les échelons fédéral, provincial et municipal du Canada sont juridiquement habilités à formuler de telles interdictions. Nous sommes habilités à le faire, seulement nous ne sommes ni intéressés ni disposés à le faire. Il y a des solutions de rechange

These types of issues are what I consider performance gaps. Mercury has no known good use in the human body, and bad things happen. It could be anything from cancer to endocrine disruption to neurotoxicological problems. It is a global problem. Canada must have a national strategy and work internationally. CEPA is a tool that could help drive this.

We wish to compliment the current Minister of the Environment, Rona Ambrose, on announcing that there will be a pollution prevention plan on mercury switches in cars. Until a couple of years ago, the North American auto manufacturers, particularly, put a gram of mercury in a convenience lighting switch in your trunk. The mercury is contained in a capsule and as it rolled it connected and disconnected the light. This highlights one of the problems I have with the gaps in our legislation. The Hazardous Products Act is not applicable because the mercury does not get out of a metal container, but where does it end up? It ends up in an electric arc furnace, where it could be regulated by CEPA, at probably 100 times the cost of taking it out and not using it in the switch in the first place. There are cost-effective alternatives. Some manufacturers took the mercury out earlier. All manufacturers have now voluntarily done so, but we have millions of cars on the road and tonnes of mercury that could get into the atmosphere simply because the electric arc furnaces will melt the steel and release it.

I do not understand, as a former public servant and now as leader of an organization with a strong mission to protect the public from these substances, why we cannot do these types of things. Everyone else is doing it. These are the kinds of performance gaps that could be challenged. I would encourage you to dig underneath any suggestions that Canada has done a good job.

My main conclusion is that we have real data gaps. For example, the categorization work going on under CEPA now is using data that are 20 years old, gathered from 1984 to 1986, on production volumes of chemicals. That is not the case in the United States. Richard Denison looked to be in shock when he said to me, "How can you be dealing with 20-year-old data?" The work that he has done shows that there are dramatic shifts in the use and distribution of certain chemicals within a few years. We need to update the information and structure a way to collect it on a regular basis. The best practices report will show what happens in other countries, which is often not great either, but is an improvement on where we are at today.

rentables. Personne ne va perdre au change. Bien sûr, Pollution Probe craint que nos voisins du Sud ne profitent de ce vide juridique pour inonder le marché de thermomètres à rabais, ce qui risque d'aggraver le problème.

C'est à l'égard de ce type d'enjeux que je considère notre rendement comme lacunaire. Le mercure ne procure aucun avantage dans l'organisme humain, et il crée des problèmes, depuis le cancer jusqu'aux perturbations du système endocrinien, en passant par les problèmes neurotoxicologiques. C'est un problème mondial. Le Canada doit se doter d'une stratégie nationale et travailler à l'échelle internationale. La LCPE est un outil qui pourrait contribuer à une telle démarche.

Nous tenons à féliciter l'actuelle ministre de l'Environnement, Mme Rona Ambrose, d'avoir annoncé l'adoption prochaine d'un plan de prévention de la pollution relatif aux commutateurs au mercure dans les automobiles. Il y a quelques années encore, les fabricants d'automobile nord-américains, en particulier, plaçaient un gramme de mercure dans un dispositif d'éclairage pratique du coffre. Le roulement de la capsule contenant le mercure permettait d'allumer et d'éteindre la lumière. Cela met en relief l'une des lacunes que je reproche à notre loi. La Loi sur les produits dangereux ne s'applique pas, car le mercure ne s'échappe pas d'un contenant métallique, mais où ce contenant se retrouve-t-il? Il se retrouve dans un four électrique à arc, où il pourrait être réglementé par la LCPE, à un coût probablement 100 fois plus élevé que si on le retirait et on omettait tout simplement de l'utiliser dans le commutateur. Il y a des solutions de rechange peu coûteuses. Certains fabricants ont cessé d'utiliser le mercure plus tôt. Tous les fabricants l'ont maintenant fait de façon volontaire, mais il y a sur nos routes des millions d'automobiles contenant des tonnes de mercure susceptibles de finir dans l'atmosphère, tout simplement parce que les fours électriques à arc vont faire fondre l'acier et rejeteront le mercure.

Je ne comprends pas, en ma qualité d'ancien fonctionnaire et, maintenant, de dirigeant d'un organisme ayant pour mission de protéger le public de ces substances, pourquoi nous ne pouvons pas prendre ce genre de mesure. Tous les autres pays le font. C'est le genre de lacune en matière de rendement qu'on devrait contester. Je vous encourage à demander des précisions lorsqu'on laissera entendre que le Canada fait du bon travail.

Ma principale conclusion, c'est que nous devons composer avec des lacunes importantes au chapitre des données. Par exemple, le travail de catégorisation qu'on effectue actuellement en vertu de la LCPE est fondé sur des données qui remontent à il y a 20 ans, des données recueillies entre 1984 et 1986, sur les volumes de production de produits chimiques. Ce n'est pas le cas aux États-Unis. Richard Denison semblait ébranlé lorsqu'il m'a dit : « Comment pouvez-vous travailler avec des données qui remontent à 20 ans? Le travail qu'il a effectué montre qu'il y a des variations marquées de l'utilisation et de la distribution de certains produits chimiques en quelques années seulement. Nous devons mettre à jour l'information et établir une structure favorisant la collecte régulière d'information. Le rapport sur les pratiques exemplaires va montrer ce qui se passe dans d'autres

We have old data, largely outdated. We do not have comprehensive bio-monitoring data, so that when reports like "Toxic Nation" are released, with a very limited sample size, we do not really know what that means, and no one can assure the public that there is enough information out there to show that we are, by and large, healthy, or that in fact we are not and need to move more quickly on certain substances.

We need those kinds of data also. We have definitely fallen behind other nations on issues like mercury, PBDEs and so on.

I ask you to consider looking in depth at a few of these issues and reaching your own conclusions. We are presenting our perspective on this, but I think there are some clear areas where we have fallen behind. I would hope it will not be a cursory review of CEPA, because there is an opportunity to nail these issues and to make some dramatic gains from this review process.

Thank you for the opportunity to speak. I look forward to questions.

The Chairman: Thank you, Mr. Ogilvie. Again, you have referred to several publications, and I would be grateful if you would let us have them. We have seen many of them, but it would be helpful to have them.

Mr. Ogilvie: I would be pleased to provide copies for every member.

The Chairman: I would be grateful. We heard from Dr. Khatter of PollutionWatch. I know that all comparisons are odious, but he said that in the Great Lakes basin, on a facility-by-facility basis, Canadian facilities are worse in terms of what they are putting into the air by 93 per cent, on average, than their American counterparts. Did that report come from you?

Mr. Ogilvie: I believe that was the PollutionWatch report. That was done by Environmental Defence, so it is not a Pollution Probe report.

The Chairman: Thank you very much. We will follow that up as well.

Senator Spivak: That was an extremely comprehensive, depressing report.

What do you think of the introduction of a clean air act versus using CEPA? Are there any dangers that CEPA may just fall by the wayside? To save time, I will ask all my questions.

pays : bien souvent, il ne s'agit pas d'améliorations incroyables, mais il n'en demeure pas moins qu'ils affichent une amélioration par rapport à notre situation actuelle.

Nos données sont, en grande partie, vieilles et désuètes. Nous ne disposons pas de données de biosurveillance complètes, de sorte que, quand on diffuse des rapports comme « Nation toxique », fondés sur un échantillon très limité, on ne sait pas vraiment ce que cela signifie, et personne ne peut garantir au public qu'on dispose de suffisamment d'information pour montrer que nous sommes, dans l'ensemble, en bonne santé, ou que, de fait, nous ne le sommes pas, et que nous devons intervenir plus rapidement à l'égard de certaines substances.

Nous avons besoin de ce genre de données aussi. Il est évident que nous tirons de l'arrière par rapport à d'autres pays en ce qui concerne certaines substances, comme le mercure et les EDPB, entre autres.

Je vous invite donc à examiner en profondeur certains de ces enjeux, et à tirer vos propres conclusions. Nous vous présentons notre point de vue sur cette question, mais je crois qu'il y a un manifestement des aspects à l'égard desquels nous tirons de l'arrière. J'espère qu'il ne s'agira pas d'un examen sommaire de la LCPE, car c'est l'occasion d'intervenir de façon décisive à l'égard de ces enjeux et d'apporter des améliorations importantes.

Merci de m'avoir donné l'occasion de vous parler. Je serai heureux de répondre à vos questions.

Le président : Merci, monsieur Ogilvie. Vous nous avez également mentionné plusieurs publications, et je vous serais reconnaissant de bien vouloir nous les fournir. Nous avons vu un nombre de ces publications, mais il pourrait nous être utile de les avoir à notre disposition.

M. Ogilvie : C'est bien volontiers que je vous procurerai des exemplaires pour chaque membre du comité.

Le président : Je vous en serais reconnaissant. Nous avons entendu le témoignage de M. Khatter, de PollutionWatch. Je sais que comparaison n'est pas raison, mais il a dit que, dans le bassin des Grands Lacs, si on examine chaque établissement, les établissements canadiens font piètre figure au chapitre des émissions atmosphériques — on parle de 93 p. 100, en moyenne — par rapport à leurs homologues américains. Est-ce que ce rapport vient de vous?

M. Ogilvie : Je crois savoir qu'il s'agit du rapport de PollutionWatch. Il a été produit par Environmental Defence, alors ce n'est pas un rapport de Pollution Probe.

Le président : Merci beaucoup. Nous assurerons un suivi à l'égard de cette question aussi.

Le sénateur Spivak : C'était tout un exposé : extrêmement complet, et déprimant à souhait.

Si on adoptait une loi sur l'assainissement de l'air au lieu de recourir à la LCPE, qu'en penseriez-vous? Il y a-t-il un risque que la LCPE soit reléguée aux oubliettes? Pour gagner du temps, je vais poser toutes mes questions.

The second one concerns mandatory regulations versus voluntary programs. I am looking at my own province, where nothing is being done. Surely, there must be a measure within CEPA to use mandatory regulations and tell them it must be done.

I recall the issue of pulp mills and fish back in the 1980s. The government of that time said to the pulp mills, "That is it," and it was done. It cost billions of dollars, but somehow they survived and are still profitable.

Those are my two questions.

The Chairman: Addressed to whom?

Ms. Tilman: I can address a couple of them and maybe my colleagues can pitch in.

I would like to start with the mandatory versus the voluntary aspect. I think that we have really lagged behind as a country in bringing in regulatory measures, and we do have the powers under CEPA to do that.

The voluntary part comes once you have reached a certain level. As you have noted, when the regulation is introduced, there is a performance target that is met, provided that there is enforcement of that regulation — and that is a concern — and that the regulation is meaningful.

I would say that we have that capability under CEPA, but it has not been exercised. An example is those equivalency agreements, which were not enforceable.

Ms. Broten: I would like to speak to that as well. An example is the issue of perchlorethylene from dry cleaning, which was under a voluntary guideline, code-of-practice type of arrangement for at least a decade. Eventually, Environment Canada said "We will use voluntary measures to get all the good guys to change and control their chemicals." After a decade of this, they finally passed a regulation to get the bad guys.

Why not pass the regulation in the first place? It would save all of that dithering around on making the investment or not, because some people will and some will not. A regulation gives you a level playing field. As you know, it works fabulously with pulp and paper.

Mr. Ogilvie: If I can add to that, this is an area that I studied for quite a few years. In fact, we have a voluntary initiatives resource centre on Pollution Probe's website. We have learned that there are terms and conditions under which voluntary initiatives can be effective; but in the absence of these, they can be very ineffective.

La deuxième concerne les avantages des règles obligatoires par rapport aux programmes volontaires. Je regarde ce qui se passe dans ma province, et on ne fait rien. Il y a sûrement une disposition de la LCPE permettant d'établir des règles obligatoires et de forcer les intervenants à prendre les mesures qui s'imposent.

Je me souviens du débat entourant les usines de pâtes et le poisson, pendant les années 1980. Le gouvernement de l'époque avait dit aux usines de pâtes qu'elles n'avaient pas le choix, et elles ont fait ce qu'elles avaient à faire. Cela a coûté des milliards de dollars, mais, d'une façon ou d'une autre, elles ont survécu et sont encore rentables.

Ce sont mes deux questions.

Le président : À qui les adressez-vous?

Mme Tilman : Je peux répondre à quelques questions, et mes collègues voudront peut-être prendre le relais par la suite.

J'aimerais tout d'abord aborder la question des règles obligatoires et des programmes volontaires. Je crois que notre pays accuse un retard considérable au chapitre de la création de mesures réglementaires, et que la LCPE nous habilite à prendre de telles mesures.

La partie « volontaire » vient lorsqu'on atteint un certain niveau. Comme vous l'avez signalé, lorsqu'on établit un règlement, il y a une cible de rendement qui doit être respectée, dans la mesure où on assure l'exécution de ce règlement — et c'est là un aspect préoccupant — et que ce règlement est valable.

J'avancerais que la LCPE nous permet de faire cela, mais que nous ne l'avons pas fait. Il suffit de penser aux accords d'équivalence, qui étaient sans effet juridique.

Mme Broten : J'aimerais également aborder ce sujet. Cela me fait penser à l'exemple du perchloréthylène pour le nettoyage à sec, qui a fait l'objet d'une ligne directrice facultative, d'une sorte de code de pratique, pendant au moins dix ans. Environnement Canada s'était dit qu'on allait miser sur des mesures volontaires pour convaincre tous les intervenants de bonne foi de faire des changements et de contrôler leur utilisation de produits chimiques. Après une décennie de cela, le ministère a fini par prendre un règlement pour forcer les autres à faire de même.

Pourquoi ne pas avoir établi le règlement dès le départ? Cela aurait permis d'éviter toutes ces tergiversations quant à l'investissement, car certains le feront, d'autres, pas. Un règlement permet d'équilibrer les règles du jeu. Comme vous le savez, cela fonctionne à merveille dans le secteur des pâtes et papiers.

M. Ogilvie : Si vous me permettez d'ajouter quelque chose, c'est un domaine que j'ai étudié pendant bon nombre d'années. De fait, le site web de Pollution Probe est doté d'un centre de ressources sur les initiatives volontaires. Nous avons appris que les initiatives volontaires peuvent être efficaces moyennant l'établissement de certaines modalités; en l'absence de telles modalités, ces programmes peuvent se révéler très inefficaces.

The argument for voluntary action is that it gets the leaders moving to show that things can be done and then to bring up the field. The problem with that is we never reward the leaders. We simply let the leaders lead, and quite often, no one brings the followers along anyway. I think there is a fundamental problem there that must be grappled with. There is a good argument for differentiation, but you have to provide sufficient incentives for leaders.

Many of the leaders in industry will lead anyway for their own business reasons or because they care. However, I think that we need careful architecture around voluntary initiatives.

There is federal policy in this area. There is a federal environmental performance agreement policy framework. There are programs in Ontario and Alberta. Ontario has the Environmental Leaders Program and Alberta has EnviroVista. The uptake in these programs is far less than it should be. There are achievements when there is a good uptake, but it is less than it should be, partly because industry does not perceive the value of entering into these agreements.

Again, quite often, if you toughen up the criteria to get into these agreements, industry does not participate because they say it is too onerous. Then you end up back where you started, and saying maybe we should just regulate it. I think there is room to do good work in this area, but the history of voluntary agreements has not been good.

We have a lot of resources on our website for anyone who wants to dig into the issue, showing where they have and have not worked, and some retrospective studies showing why some of the agreements did not work well.

Senator Spivak: What about a clean air act?

Ms. Tilman: That is a hot topic. Again, I am expressing my opinions. CEPA is an amalgamation of a number of acts, and air issues were included. That capability exists within CEPA.

If we uncouple those elements from CEPA and bring in a new act, we do not know if there would be voluntary or other measures. Acts do not come about instantly; they take time. We have something in place that we are trying to improve. I would be concerned if we were to uncouple this and not know where we are going.

At this point, I will exercise the precautionary principle and say I am not sure if this would be good or bad because I have not seen anything on it. If it just involves some voluntary agreements or

L'action volontaire part du principe selon lequel cela incite les dirigeants à montrer qu'une démarche donnée est réalisable et à mobiliser tout le monde. Le problème avec cette méthode, c'est qu'on ne récompense jamais les dirigeants. Nous nous contentons de les laisser diriger, et, bien souvent, personne n'arrive à mobiliser les gens de toute façon. Je crois que c'est un problème fondamental auquel nous devons nous attaquer. La reconnaissance a du bon, mais il faut prévoir des incitatifs suffisants pour les dirigeants.

De nombreux dirigeants de l'industrie prendront la tête de toute façon, pour des raisons d'affaires ou parce que cela leur tient à cœur. Néanmoins, je crois que nous devons articuler les initiatives volontaires autour d'une architecture soigneusement conçue.

Il y a des politiques fédérales dans ce domaine. Il y a une politique-cadre relative aux ententes sur la performance environnementale. Il y a des programmes en Ontario et en Alberta. L'Ontario a son Programme des chefs de file environnementaux, et l'Alberta, EnviroVista. La participation à ces programmes est bien inférieure à ce qu'elle devrait être. On obtient des résultats lorsque le taux de participation est bon, mais il est inférieur à ce qu'il devrait être, en partie parce que l'industrie ne voit pas d'avantages à conclure de telles ententes.

Encore une fois, bien souvent, si on resserre les critères liés à la conclusion de ces ententes, l'industrie ne participe pas, faisant valoir qu'elles sont trop lourdes. Alors on se retrouve au point de départ, et on se dit que, finalement, on aurait peut-être dû tout simplement adopter un règlement. Je crois qu'il y a moyen de faire du bon travail par cette voie, mais nos antécédents en matière d'action volontaire sont peu reluisants.

Notre site web contient une foule de ressources pour quiconque veut en savoir davantage sur la question; elles montrent quelles initiatives ont fonctionné ou échoué, et contiennent des études rétrospectives qui montrent pourquoi certaines ententes n'ont pas donné les résultats escomptés.

Le sénateur Spivak : Que pensez-vous de l'adoption d'une loi sur l'assainissement de l'air?

Mme Tilman : Cette question fait l'objet de chaudes discussions. Je vous répète que les opinions que j'émetts n'engagent que moi. La LCPE est un amalgame d'un certain nombre de lois, et les enjeux liés à l'assainissement de l'air sont visés par elle. La LCPE confère certains pouvoirs à cet égard.

Si on extrait ces éléments de la LCPE et on met de l'avant une nouvelle loi, nous ne pouvons savoir si elle s'assortira de mesures volontaires ou autres. Les lois n'apparaissent pas spontanément : il faut prendre le temps de les élaborer. Nous avons un instrument qui est déjà en place, et nous tentons de l'améliorer. Cela m'inquiéterait si nous éliminions ces éléments sans savoir où cela va nous mener.

Pour l'instant, je me contenterai d'appliquer le principe de la prudence et de dire que je ne dispose pas d'information suffisante pour me prononcer. Si cela ne suppose que la conclusion

voluntary reductions, it will not be adequate. We are not providing a service to human health and the environment. I think that is where we are losing out.

Ms. Broten: Even if a new act is effective and well crafted, it would take years for the bureaucracy to disassemble what they have taken years to build under CEPA. It takes bureaucracies a long time to get all their committees and everything else lined up. You are probably looking at three or four years before it is even on the road.

The Chairman: Are we spinning our wheels looking at CEPA, in light of the fact that parts of it may be obviated by a new act?

Ms. Broten: Absolutely not. There are many different aspects of CEPA, not just clean air. There are all the other toxics and all kinds of environmental management issues.

The Chairman: With respect to clean air, ought we to simply say, we will not look at those aspects of CEPA because there might be something happening?

Ms. Broten: Maybe you should make a recommendation.

Ms. Tilman: You cannot separate them out. If you start looking at sources, you find out it is not just the air. There are many other sources, such as the ones we mentioned, the smelters. There has been a fixation on air issues, and some of the others have been forgotten. There used to be more work done on water, for example.

It is so important from a public perspective to have a holistic act that looks at all media and at the health and environmental balance.

Mr. Ogilvie: Can I respond to that briefly?

Senator Spivak: Do you think that the introduction of a clean air act is really beside the point, because authorities or governments should be looking at enforcement of what we have? If we introduce another act, it is another piece of legislation that may or may not be effective. These two parallel processes — a review of CEPA and a new act — seem to be in conflict.

The other question I have is about the word “toxic.” We have had representations from the consumers association that we should remove the word “toxic” from CEPA. I have read a paper about the courts’ view on this in Quebec, in the Hydro case. I would like to know what you think about that, too.

Mr. Ogilvie: I will make a quick comment.

When this question of taking the word “toxic” out of CEPA came up, it seemed to come out of the blue and surprised a lot of us. Pollution Probe signed on with a number of other

d’ententes volontaires ou l’application de réductions volontaires, ce ne sera pas suffisant. Cela ne permettra pas de protéger la santé humaine et l’environnement. Je crois que c’est à ce chapitre que nous perdons.

Mme Broten : Une nouvelle loi, si efficace et bien rédigée soit-elle, ne pourrait être promulguée que plusieurs années plus tard, lorsque la bureaucratie aurait réussi à démanteler ce qu’elle a mis des années à bâtir sous le régime de la LCPE. Les bureaucraties mettent beaucoup de temps à établir tous leurs comités et à tout coordonner. On attendrait probablement trois ou quatre ans avant qu’une telle loi soit même proposée.

Le président : Vu la possibilité que certains éléments de la loi deviennent caducs à la suite de la promulgation d’une nouvelle loi, est-ce que nous perdons notre temps à examiner la LCPE?

Mme Broten : Certainement pas. La LCPE englobe de nombreux enjeux, pas seulement l’assainissement de l’air. Il y a tous les autres enjeux liés aux substances toxiques et à la gestion environnementale.

Le président : En ce qui concerne l’assainissement de l’air, ne devrions-nous pas tout simplement dire que nous ferons fi de ces éléments de la LCPE parce qu’ils seront peut-être visés par un autre instrument?

Mme Broten : Vous pourriez peut-être formuler une recommandation.

Mme Tilman : On ne peut séparer ces enjeux. Si on commence à examiner les sources, on constate qu’il ne s’agit pas uniquement de l’air. Il y a de nombreuses autres sources, comme celles que nous avons déjà mentionnées, les fonderies. On s’intéresse de façon exagérée aux enjeux touchant la pollution atmosphérique, et certains autres aspects ont été laissés pour compte. Par exemple, on effectuait davantage de travaux liés à l’eau.

Il est crucial, du point de vue gouvernemental, d’établir une loi englobante qui envisage l’ensemble des milieux et qui vise à établir l’équilibre en matière de santé et d’environnement.

M. Ogilvie : Puis-je répondre à cela, brièvement?

Le sénateur Spivak : Croyez-vous que l’établissement d’une loi sur l’assainissement de l’air soit vraiment sans pertinence, parce que les autorités ou les gouvernements devraient s’attacher à l’application de ce que nous avons déjà? Si nous adoptions une autre loi, c’est un autre instrument législatif qui peut être efficace ou ne pas l’être. Ces deux processus parallèles — l’examen de la LCPE et une nouvelle loi — semblent contradictoires.

L’autre question que je me pose concerne le mot « toxique ». Des associations de consommateurs qui ont témoigné devant nous ont fait valoir que nous devrions éliminer le mot « toxique » de la LCPE. J’ai lu quelque chose au sujet de l’opinion des tribunaux sur cette question, dans l’affaire mettant en cause Hydro-Québec. J’aimerais savoir également ce que vous pensez de cela.

M. Ogilvie : Je vais commenter brièvement.

Quand la question du retrait du mot « toxique » de la LCPE a été soulevée, elle semblait venir de nulle part, et nous a beaucoup surpris. Pollution Probe s’est alliée à un certain nombre d’autres

environmental groups to challenge that, in part because there had been no proper discussion. Pollution Probe had not been engaged in any discussion of that, and suddenly, it was practically announced that the word “toxic” would be taken out. Our first response was to challenge that.

Pollution Probe's second response was to ask a lawyer for a legal opinion so we could be better informed on what the consequences might be. This document says “privileged and confidential,” but that is because Pollution Probe was the client. However, I will leave a copy with you. The lawyer was worried that removing the word “toxic” from CEPA could interfere with the regulatory cornerstone or foundation of the act by undermining the jurisdictional basis for arguing that it is valid federal legislation, supported by the criminal law power of the Constitution Act.

I was careful to point out at the start of my talk that I am not a lawyer. The concern is that the federal government is regulating toxics because it is narrowing down the things that are really important. The counter-argument raised by government officials — and I did ask for their legal opinion, which I could not officially get because it is privileged — is that it does not really matter, as long as we describe the characteristics of the substances involved. We can call them schedule X substances and that is fine. The lawyer who did this opinion did not think it was necessary to the case. We have never had a satisfactory resolution of the different legal views on this.

To take the word “toxic” out without a proper debate about its potential meaning — that is, a public debate — would be a mistake. We could end up solving a problem that the chemical producers, and others, feel they have. I am not sure I have seen a lot of evidence, other than anecdotally, but we may create a bigger problem and complicate the regulation of toxics by the federal government.

Ms. Tilman: I wish to add some comments.

I was on the advisory committee for the CEPA review, which is where this arose, in a meeting. Things were happening fast there, with them suddenly saying, “Let's take out the word “toxic” and replace it with ‘substances of concern.’” There are a couple issues. First, our organization, along with others and those who sat on that committee, signed the same letter as Pollution Probe, opposing this. There is an issue with the perception. If something is toxic, it is toxic. The problem is that for a couple of substances that were declared toxic under CEPA, and I will use this one example of road salt, it is a matter of the quantity. Many things are toxic in large quantities. For a substance like mercury, there is no threshold of safety in terms of the quantity. The question is what substances are you looking at under CEPA? Are you looking at the appropriate set of substances in terms of the declaration of toxicity? I think it would be a mistake to remove the word “toxic.” We must ensure that the work being done on

groupes environnementaux pour contester cette idée, en partie parce qu'il n'y a eu aucune discussion en bonne et due forme. Pollution Probe n'a pris part à aucune discussion sur ce sujet et, tout à coup, on annonçait pratiquement que le mot « toxique » serait éliminé. Notre première réaction a été de contester cela.

La deuxième réaction de Pollution Probe a été de consulter un avocat afin d'être mieux informé des conséquences juridiques d'une telle mesure. Ce document porte la mention « confidentiel », mais c'est parce que Pollution Probe était le client. Malgré tout, je vous en laisse une copie. L'avocat craint que l'élimination du mot « toxique » de la LCPE ne déstabilise la pierre d'assise réglementaire ou les fondements de la loi en minant les bases juridiques permettant de faire valoir qu'il s'agit d'une loi fédérale valide, constituée en vertu des pouvoirs en matière de droit criminel conférés par la Loi constitutionnelle.

J'ai pris soin de préciser, au début de mon exposé, que je ne suis pas avocat. On craint que l'utilisation du mot « toxique » à des fins de réglementation par le gouvernement fédéral ne mène à une classification trop limitée des choses qui sont vraiment importantes. Les représentants du gouvernement, pour leur part — et j'ai effectivement demandé leur avis juridique, mais je n'ai pu l'obtenir par les voies officielles, car cette information est confidentielle —, font valoir que cela n'a pas vraiment d'importance, dans la mesure où on décrit les caractéristiques des substances dont il est question. On pourrait parler de substances de l'annexe X, et ce serait acceptable. L'avocat qui a formulé cette opinion ne croyait pas que ce débat avait une incidence. Personne n'a vraiment tranché de façon décisive à l'égard de cette question.

Retirer le mot « toxique » sans tenir un débat convenable sur les répercussions possibles d'un tel geste — et je parle d'un débat public — serait une erreur. Au bout du compte, cela pourrait correspondre à tirer une épine du pied des producteurs de produits chimiques et d'autres intervenants. Je ne crois pas avoir vu bien des preuves de cela, à part quelques exemples isolés, mais nous risquons de créer un problème plus important et de compliquer la réglementation de substances toxiques par le gouvernement fédéral.

Mme Tilman : J'aimerais ajouter des commentaires.

J'ai fait partie du comité consultatif qui a examiné la LCPE, et c'est à l'occasion d'une rencontre de ce comité que la question a été soulevée. Les choses se déroulaient rapidement au sein de ce comité, et quelqu'un a soudainement déclaré qu'on devrait enlever le mot « toxique » et le remplacer par « substances préoccupantes ». Cela soulève quelques problèmes. Premièrement, notre organisme, avec d'autres organismes et ceux qui ont siégé à ce comité, a signé la même lettre que Pollution Probe pour manifester son opposition à cette idée. Il y a un problème de perception. Si une substance est toxique, elle est toxique. Le problème, c'est que pour certaines substances déclarées toxiques au sens de la LCPE — il suffit de songer, par exemple, au sel de voirie —, c'est une question de quantité. De nombreuses choses sont toxiques lorsqu'on les utilise en grande quantité. Pour une substance comme le mercure, on ne peut établir un seuil de quantité à partir duquel on est en sécurité. La

the assessment of substances is clear. That is, once substances are declared toxic, they must have satisfied criteria which are both clear and precautionary that those substances are toxic.

I have listened to the arguments from the groups who said that they are against the use of the word, but you should call it what it is. A term like “substances of concern” does not carry the same weight. The public would be quite concerned about that too.

The Chairman: It is typically Canadian, is it, not? We use euphemisms?

Ms. Tilman: We are polite.

The Chairman: I must admonish members that we must be out of here by 10 o'clock because we are to be succeeded by another committee.

Senator Spivak: Do you think that the opinions of the lawyers are more important than the opinion of the judge who said specifically that the word “toxic” is the key to the implementation of CEPA?

The Chairman: Senator Spivak is referring to the Supreme Court decision in respect of Power Corp. which was five to four.

Senator Spivak: Yes.

Ms. Tilman: I am not a lawyer, so I do not know whose opinion I would bet on here. However, from what I have seen, I think we would create a serious problem by diminishing what is really happening and changing the word. Being toxic has implications. However, everything is a “substance of concern.”

Senator Angus: Good morning, all of you, and thank you so much for coming here.

You have been extremely helpful, because this is what these preliminary hearings are about. You are giving us some signposts and telling us how to proceed with this enormous challenge that has been put before us.

Maybe the challenge is not as enormous as it sounds when you use words like “Please do a comprehensive review of CEPA.” Some of your evidence evoked a question from the chairman vis-à-vis a potential clean air act, and whether or not we are spinning our wheels.

What I am hearing — and I would appreciate you either confirming or denying this impression — first, is that CEPA is good because it contains a review provision. We are being told it is not accomplishing its objectives as originally spelled out. We

question qui s'impose à l'esprit est la suivante : quelles substances envisage-t-on dans le cadre de la LCPE? Est-ce qu'on envisage le bon ensemble de substances en ce qui concerne l'évaluation de la toxicité? Je crois que ce serait une erreur d'éliminer le mot « toxique ». Nous devons veiller à ce que le travail effectué au chapitre de l'évolution des substances soit clair. Autrement dit, pour être déclarée toxique, une substance doit satisfaire à des critères clairs et prudents permettant de déterminer que ces substances sont toxiques.

J'ai écouté les arguments des groupes qui contestent l'utilisation du mot, mais on devrait appeler un chat un chat. L'expression « substances préoccupantes » n'a tout simplement pas le même poids. Le grand public serait plutôt préoccupé par cela aussi.

Le président : C'est un trait typiquement canadien, cette utilisation d'euphémismes. N'est-ce pas?

Mme Tilman : Nous sommes polis.

Le président : Je rappelle aux membres que nous devons quitter le local au plus tard à 10 heures, car nous devons laisser la place à un autre comité.

Le sénateur Spivak : Croyez-vous que l'opinion des avocats est plus importante que l'opinion du juge qui a déclaré explicitement que le mot « toxique » est essentiel à la mise en œuvre de la LCPE?

Le président : Le sénateur Spivak fait référence à l'arrêt de la Cour suprême relativement à Power Corporation, à cinq voix contre quatre.

Le sénateur Spivak : Oui.

Mme Tilman : Je ne suis pas avocate, alors je ne sais pas sur quelle opinion je parierais. Toutefois, d'après ce que j'ai vu, je crois que nous pourrions créer un grave problème en atténuant ce qui se passe vraiment et en changeant la terminologie. Le fait d'être « toxique » a une incidence, mais tout est une « substance préoccupante ».

Le sénateur Angus : Bonjour à tous, et merci beaucoup d'être ici.

Votre témoignage nous a été extrêmement utile, car c'est à cela que servent ces audiences préliminaires. Vous nous donnez des repères, et vous nous dites comment nous devons nous attaquer au défi énorme qui nous a été confié.

Le défi ne semble peut-être pas aussi énorme lorsqu'on utilise une tournure comme : « Veuillez effectuer un examen complet de la LCPE. » Certains éléments de vos témoignages évoquent une question soulevée par le président concernant la promulgation éventuelle d'une loi sur l'assainissement de l'air, et la possibilité que nous perdions notre temps.

Ce que j'entends — et j'aimerais que vous confirmiez ou infirmiez cette impression —, c'est que, tout d'abord, la LCPE est bonne parce qu'elle s'assortit d'une disposition relative à l'examen. On nous dit que la loi n'atteint pas ses objectifs

are already at first base: We know that this massive statute, with all of the attendant bureaucracy and expense, is not working.

Second, I think the main point that is coming not only from you, but from other people who have identified for us the existence of the performance gap and how it is increasing, is that CEPA as a piece of legislation — the actual legal provisions — is okay.

It is just not working. I would like you confirm if that is true. We are not here to say that we will change Part 3, remove the definition of “toxic,” forget about the performance and some of these good principles that are enshrined in the bill. Why is it not working? What is the problem?

If there is a problem, I want a solution to it. The solution is not for us to spend six months doing a comprehensive review of legal provisions that are already fine. What is the real problem, and how do we fix it?

Ms. Tilman: You are right. If you were to tear the bill apart, I do not think that would be helpful.

Senator Angus: That would be spinning the wheels.

Ms. Tilman: Timelines, and, in some cases, enforcement are needed. Why is the act not being enforced? Why are the timelines not more stringent? Where is the action? I would like to see action. I would like to see results. That is why there is this discussion of a clean air act. We are not seeing results. Why is that? If these measures are good, why are they not working? Where is the budget for enforcement?

Environment Canada commissioned a report on the effectiveness of CEPA — I think it was Environment and Health — and you may want to get access to that. That was a consultant's report on CEPA itself, and I can direct you to that, if you like.

The Chairman: We have that report.

Ms. Tilman: It is not a full report, and I do not think it is harsh enough in many ways. Where is the will? We have seen a lack of will, and a bureaucratic nightmare, in some cases. It will be difficult. As for what we mean by “comprehensive,” let's look at pollution prevention. That is a cornerstone of CEPA. Where has that been applied? Is it working? I do not think it is working well at all.

What is meant by “prevention?” Where could that be strengthened? I would like to use the words “strengthened,” “improved” and “enforced” to bring in measures that are factors to consider. Establishing non-enforceable standards by 2015 is

initiaux. C'est déjà quelque chose : nous savons que cette loi massive, avec toute la bureaucratie et les dépenses qu'elle suppose, ne fonctionne pas.

Ensuite, je crois que le principal message est transmis non seulement par vous, mais aussi par d'autres témoins qui ont mis en relief l'existence de lacunes au chapitre du rendement et de notre retard croissant à ce chapitre, c'est que la LCPE, en tant qu'instrument législatif — c'est-à-dire les dispositions de la loi elles-mêmes — est bonne.

C'est juste qu'elle ne fonctionne pas. J'aimerais que vous me confirmiez cette impression. Nous ne sommes pas ici pour dire que nous allons modifier la partie 3, éliminer la définition de « toxique », et faire fi du rendement et de certains bons principes enchâssés dans la loi. Pourquoi ne fonctionne-t-elle pas? Quel est le problème?

S'il y a un problème, je veux qu'on trouve la solution. Si nous passons six mois à effectuer un examen approfondi de dispositions juridiques dont la forme est déjà acceptable, cela ne va rien donner. Quel est le vrai problème, et comment pouvons-nous le résoudre?

Mme Tilman : Vous avez raison. Je ne crois pas que ce serait utile de détruire la loi.

Le sénateur Angus : Ça, ce serait une perte de temps.

Mme Tilman : Il faut établir des échéances et, dans certains cas, assurer l'exécution de la loi. Pourquoi la loi n'est-elle pas appliquée? Pourquoi les délais ne sont-ils pas plus serrés? Qu'est-ce qu'on attend pour agir? J'aimerais qu'on agisse. J'aimerais voir des résultats. Voilà pourquoi on parle d'une loi sur l'assainissement de l'air. Nous n'obtenons pas de résultats. Pourquoi donc? Si ces mesures sont bonnes, alors pourquoi ne fonctionnent-elles pas? Quel est le budget prévu aux fins de l'application de la loi?

Environnement Canada a demandé qu'on produise un rapport sur l'efficacité de la LCPE — en fait, je crois qu'il s'agissait d'Environnement et de Santé —, il vous serait peut-être utile de le consulter. Il s'agit du rapport d'un expert-conseil sur la LCPE, et je peux vous aider à le trouver, si vous voulez.

Le président : Nous avons ce rapport en main.

Mme Tilman : Il ne s'agit pas d'un rapport complet, et, à de nombreux égards, je ne crois pas qu'il soit assez sévère. Mais où est la volonté? Nous avons constaté qu'il y a un manque de volonté et qu'il existe, dans certains cas, un cauchemar bureaucratique. Ce sera difficile. Pour ce qui est du sens que nous donnons au terme « complet », prenons la prévention de la pollution. C'est un élément crucial de la LCPE. Où l'a-t-on appliquée? Est-ce qu'elle fonctionne? Je ne crois pas qu'elle fonctionne bien du tout.

Qu'entendons par « prévention »? Comment pourrions-nous renforcer cette notion? J'aimerais utiliser les mots « renforcer », « améliorer » et « appliquer » pour justifier l'adoption de mesures fondées sur des facteurs pertinents. Établir des normes

not pollution prevention. I would like that aspect to be looked at to see what could be done.

I also mentioned equivalency agreements. CEPA states that you can use them. It does not mean you must use them. Therefore, CEPA is not using the powers that it has, and that is the issue. The use of harmonized, lowest-common-denominator agreements has given us nothing.

Mr. Ogilvie talked about mercury. How many years has that taken? We are so far behind the United States in bringing in many of these regulatory measures. You can look at that aspect.

Instead of pulling the legislation apart, if you look within those channels, you might find some hope of focusing your work and still being comprehensive in your approach.

Ms. Broten: It is partly the Canadian habit of always seeking consensus, and change is always difficult. If you were to say “regulate” or “control” or “voluntarily stop” using a toxic substance, it means people have to change. Businesses have to change; everything changes. That is difficult for people, and your federal bureaucracy is directed to seek consensus on everything, for example, the press releases. It is quite pathetic and very Canadian.

Unfortunately, we are in a complicated world chemically. We need the federal government to do its job.

Mr. Ogilvie: There are several problems. One is we have not gathered the data, that is, up-to-date information.

Senator Angus: Who does “we” mean?

Mr. Ogilvie: “We” means the federal government and the provinces.

Senator Angus: Is there a failing among the civil servants who are supposed to operate CEPA, for example?

Mr. Ogilvie: We do not have up-to-date information. There are surveys going on now because of the categorization process.

The Chairman: Tell us why that is so. Who is supposed to get that information, and did not?

Senator Kenny: We want names.

Ms. Tilman: If you want specifics, there is the National Pollutant Release Inventory under CEPA. It is so important for the public to know what is going on, and that is one of our forms of data.

inexécutables d’ici 2015, ce n’est pas de la prévention de la pollution. J’aimerais qu’on se penche sur cette question et qu’on détermine ce qui pourrait être fait.

J’ai également mentionné les accords d’équivalence. La LCPE prévoit qu’on peut les utiliser. Cela ne veut pas dire qu’on doit les utiliser. Ainsi, la LCPE ne va pas au bout de ses pouvoirs, et c’est là que le bât blesse. Le recours à des accords harmonisés, fondés sur le plus petit dénominateur commun ne nous a menés nulle part.

M. Ogilvie a parlé du mercure. Combien d’années avons-nous mis avant d’agir? Nous sommes très loin derrière les États-Unis pour ce qui est de l’établissement d’un grand nombre de ces mesures réglementaires. C’est un aspect sur lequel vous pourriez vous pencher.

Au lieu de disséquer la loi, si vous vous penchez sur ces aspects, vous trouverez peut-être un moyen d’orienter vos travaux tout en conservant une approche globale.

Mme Broten : Cela tient en partie à cette habitude canadienne de toujours chercher à établir le consensus, et il est toujours difficile d’apporter des changements. Si on parle de « réglementer », de « contrôler » ou de « cesser volontairement d’utiliser » une substance toxique, cela veut dire que les gens doivent changer. Les entreprises doivent changer; tout change. C’est difficile pour les gens, et votre bureaucratie fédérale a pour mandat d’établir un consensus sur tout. Il suffit de penser aux communiqués de presse. C’est plutôt pathétique, et très canadien, comme attitude.

Malheureusement, la composition chimique de notre monde est compliquée. Il faut que le gouvernement fédéral fasse son travail.

M. Ogilvie : Il y a plusieurs problèmes. L’un d’eux, c’est que nous n’avons pas recueilli les données nécessaires, ou plutôt devrais-je dire, de données à jour.

Le sénateur Angus : Qu’entendez-vous par « nous »?

M. Ogilvie : Je parle du gouvernement fédéral et des provinces.

Le sénateur Angus : Est-ce que les fonctionnaires censés assurer l’application de la LCPE, par exemple, ont failli à leur tâche?

M. Ogilvie : Nous n’avons pas d’information à jour. On mène actuellement des enquêtes dans le cadre du processus de catégorisation.

Le président : Pourquoi en est-il ainsi? Qui est censé obtenir cette information, et ne l’a pas fait?

Le sénateur Kenny : Nous voulons des noms.

Mme Tilman : Si vous voulez des détails, il y a l’inventaire national des rejets polluants prévu dans la LCPE. Il est très important pour le public de savoir ce qui se passe, et c’est l’une de nos formes de données.

A number of clauses have been restrictive, including the one on confidentiality of information. There is no requirement for facilities to measure the data they report. They can use whatever is handy.

We had a meeting on this recently with Environment Canada. They estimate numbers, but what is reported is quite different, sometimes by magnitudes. They are not getting the information they need from industry. It is called process level information. The U.S. Environmental Protection Agency gets that information. They say they do not have a problem getting it. We cannot get it because it is not embedded in the National Pollutant Release Inventory. I am not a lawyer. I am not sure whether that is the reason or it is because it has not been sought or supported by the bureaucracy.

There is no reason for us not have that kind of comparable information, and the U.S. said they have no problem with confidentiality. This kind of database is open and public.

There are things we can do with our inventory. We can consider how to improve the information-gathering mechanism so that information is up to date. Mr. Ogilvie has talked about data being too old. We have mentioned confidentiality as a barrier to obtaining information. What can be done to accelerate that process and ensure that the government can do some level of checking? The government should be able to do inspections and verification of data. That is not being implemented.

That is what we say. Some of the necessary powers may be there. Why are they not using them? The inventory, which I strongly support, is one of the best programs under CEPA. We are scared that we may be losing some of the veracity in that program because they are now saying that the numbers they have do not make sense, and they cannot do their air-quality modelling as required.

That is a specific and data-related issue that you need to look at.

Mr. Ogilvie: We also need resources for bio-monitoring. That tells us what is getting into human bodies. It is difficult to trace the source.

Senator Angus: Mr. Ogilvie, I feel that the document from Ms. Tilman and Ms. Broten is excellent. You have heard their candid comments. I am assuming that you agree with everything they said. Is that fair?

Mr. Ogilvie: I did not write their document, but yes.

Senator Angus: We are not at odds here.

Mr. Ogilvie: I may have a different perspective on some aspects, but the answer is yes. I am in fundamental agreement.

Un certain nombre de dispositions sont restrictives, y compris celle relative à la confidentialité de l'information. Les établissements ne sont pas tenus de mesurer les données qu'ils fournissent. Ils peuvent utiliser tout ce qui leur tombe sous la main.

Nous avons récemment rencontré des représentants d'Environnement Canada à cet égard. Le ministère produit des estimations chiffrées, mais l'information qu'il reçoit est présentée de façon plutôt différente, parfois sur une échelle de grandeur. L'industrie ne fournit pas au ministère l'information dont il a besoin. Il s'agit d'information détaillée, liée aux procédés. L'Environmental Protection Agency américaine réussit à obtenir cette information. Ses représentants disent qu'ils n'ont aucune difficulté à l'obtenir. Nous ne pouvons l'obtenir parce qu'elle n'est pas prévue dans l'inventaire national des rejets polluants. Je ne suis pas avocate. J'ignore si c'est pour cette raison ou si c'est parce que la bureaucratie ne cherche pas à l'obtenir ou ne soutient pas la production de tels renseignements.

Rien ne justifie qu'on ne dispose pas de données comparables, et les Américains affirment n'avoir aucune réserve en ce qui concerne la confidentialité. Ce genre de base de données est ouvert au grand public.

Ce sont des choses que notre inventaire nous permet de faire. Nous pouvons chercher à trouver des moyens d'améliorer le mécanisme de collecte d'information afin que les données soient à jour. M. Ogilvie a signalé que les données sont périmées. Nous avons mentionné que la confidentialité fait obstacle à l'obtention d'information. Que peut-on faire pour accélérer ce processus et veiller à ce que le gouvernement puisse assurer un certain degré de vérification? Le gouvernement devrait être en mesure d'effectuer des inspections et de vérifier les données. On ne fait pas cela.

C'est notre position. Certains des pouvoirs nécessaires sont peut-être là. Pourquoi ne les exerçons-nous pas? L'inventaire, que j'appuie fermement, est l'un des meilleurs programmes prévus dans la LCPE. Nous craignons de perdre une partie de la véracité que procure ce programme, car ils avancent maintenant que les chiffres qu'ils ont ne se tiennent pas, et qu'ils ne peuvent établir les modèles exigés en matière de qualité de l'air.

C'est un enjeu spécifique lié aux données qui mérite votre attention.

M. Ogilvie : Nous avons également besoin de ressources pour la biosurveillance. Cela nous permet de déterminer ce qui entre dans l'organisme humain. Il est difficile de remonter à la source.

Le sénateur Angus : Monsieur Ogilvie, je crois que le document fourni par Mmes Tilman et Broten est excellent. Vous avez entendu leurs opinions franches. Je suppose que vous êtes d'accord avec tout ce qu'elles ont dit. N'est-ce pas?

M. Ogilvie : Je n'ai pas rédigé leur document, mais oui.

Le sénateur Angus : Il n'y a pas de désaccord sur ces questions.

M. Ogilvie : J'ai peut-être un point de vue différent à l'égard de certains aspects, mais la réponse est oui : je suis fondamentalement d'accord avec elles.

Senator Angus: The document has many good points. On the political side, you are saying that Canada does not have the political will to get it right. Yet we have had minister after minister after minister of the environment making these pious statements: "This is the number one priority, blah, blah, blah."

Where is it going wrong? Good people from Environment Canada come here to monitor some of our hearings. We are sensitive about pointing fingers if we do not know what the heck we are doing. If by the statement "There just are not enough resources" we are really saying that governments over and over again are just paying lip service to this monumental, global problem facing mankind because it is not the big vote-getting issue, we should say it.

I am coming to that view. We are told over and over again by the Commissioner of the Environment that we have the tools in place. There is no reason why Canada cannot be state-of-the-art in dealing with climate change, pollution prevention and control of these toxics, particularly in the biological area, where humans are suffering.

I was getting ready for this meeting this morning hoping somebody would talk about mercury. You mentioned a book, and I can hardly wait to get my hands on it. A member of this committee lives in Rankin Inlet in the Arctic. We are hearing that mercury coming from somewhere around here is literally stunting the growth of, and perhaps permanently impairing, a part of our civilization. Mother's milk is compromised. Animals that are part of the socio-economic food chain are full of all kinds of toxics, and they are affecting the people who eat them. Now they have to send samples down here, and by the time the samples come back they are all starving to death. I think this committee could render a great service if we just said, "Okay, we will take on mercury."

Ms. Tilman: That would be amazing. I was hired by Environment Canada to write some reports from a public perspective, which I will ensure the committee has. I have looked at the health impacts of it. My background is suitable for that. I have been to all kinds of conferences as part of the United Nations Global Mercury Assessment. I would like to get back to the real issue, the crux of the matter.

Senator Angus: The why?

Ms. Tilman: Yes. I think the bureaucrats are well-intentioned, to a great degree, so I am not faulting them.

Senator Angus: Some good, talented people have been hired.

Le sénateur Angus : Le document soulève de nombreux points valides. Du côté politique, vous avancez que le Canada n'a pas la volonté politique de bien faire les choses. Pourtant, nous avons eu toute une succession de ministres de l'Environnement qui nous ont servi ces formules creuses : « C'est notre priorité, et patati et patata. »

Qu'est-ce qui ne va pas? De bonnes gens d'Environnement Canada viennent ici pour suivre certaines de nos audiences. Nous prenons soin de ne pas porter d'accusations si nous ne savons pas ce que nous faisons. Si en disant qu'il n'y a tout simplement pas suffisamment de ressources nous voulons vraiment dire que les gouvernements se rabattent encore et toujours sur des vœux pieux à l'égard de ce problème d'envergure mondiale qui met en jeu l'ensemble de l'humanité, parce que ce n'est pas payant sur le plan électoral, nous devrions le dire.

Je commence à me rallier à ce point de vue. La commissaire à l'environnement nous répète constamment que les outils nécessaires sont en place. Rien n'empêche le Canada d'être à la fine pointe de la lutte contre le changement climatique, de la prévention de la pollution et du contrôle de ces substances toxiques, en particulier à l'égard des aspects biologiques, où des humains souffrent.

Je me préparais à venir à la rencontre, ce matin, et je me suis pris à espérer que quelqu'un parle du mercure. Vous avez mentionné un livre, et j'ai très hâte de mettre le grappin dessus. Un membre de notre comité réside à Rankin Inlet, dans l'Arctique. On nous dit que le mercure qui provient de quelque part ici freine carrément la croissance d'une partie de notre civilisation et occasionne peut-être des dommages permanents. L'intégrité du lait maternel est atteinte. Les animaux qui font partie de la chaîne alimentaire socioéconomique contiennent une foule de substances toxiques et minent la santé des personnes qui les mangent. Maintenant, ils doivent envoyer des échantillons dans le Sud, et quand les résultats des analyses finissent par arriver, ils sont tous en train de crever de faim. Je crois que notre comité rendrait un grand service en disant tout simplement : « D'accord, nous nous attaquerons au mercure. »

Mme Tilman : Ce serait fantastique. Environnement Canada m'a embauchée afin que je rédige des rapports dans l'optique du public, et je veillerai à ce que le comité les obtienne. Je me suis penchée sur les répercussions du mercure sur la santé. Mon expérience à ce chapitre est tout à fait convenable. J'ai pris part à une foule de conférences dans le cadre de l'Évaluation mondiale du mercure par les Nations Unies. Mais j'aimerais revenir au cœur de la question, au nœud du problème.

Le sénateur Angus : Le pourquoi?

Mme Tilman : Oui. Je crois que, dans une large mesure, les bureaucrates sont animés de bonnes intentions, alors je ne les critique pas.

Le sénateur Angus : De bonnes personnes pleines de talent ont été embauchées.

Ms. Tilman: That is right. I hate to say this, but I would think that there would be frustration there. The capacity is limited. It is resource driven. Do they have the resources to do their job? Is the will there? That needs to be looked at.

Mercury is a particular case, but there are others. In terms of the smelters, when a facility in Northern Manitoba is emitting 1,400 or 1,500 kilograms a year, the biggest source of air emissions in North America, that is a shame and a disgrace. It is old technology. Why are we doing that?

I can tell you what is happening. I know about this, because I have been involved. Manitoba says, "It is jobs. We do not want to do anything. We do not want to shut this down. There is a job issue. We have our air-borne limits, and they are meeting them." Well, those limits are no good. Obviously, they are below the World Health Organization standards for sulphur dioxide. You cannot have this going on in Canada in the 21st century.

Ms. Broten referred to the provinces getting together with the federal government — no, yes, no, yes — and who knows what goes on behind the doors. I have been to all the different ministries that I could over the smelter issue. It is difficult for somebody like me to get in. It is not difficult for the companies. I can tell you that. They rule the roost when it comes to these issues. It is jobs.

There are divisions within the Government of Canada. The House is broken in places and needs repairing. The commissioner mentioned that. There are differences of opinion among NRCan, Environment Canada and Health Canada. I am being frank. I have seen these fights right at the table.

Senator Angus: This is confession time.

Ms. Tilman: Yes, it is. It is absolution.

Senator Angus: We are here to help. We are from the Senate.

Ms. Tilman: In fact, this is detrimental to what is going on. Nobody is looking at the big picture.

The environment and the health issues should be the focus from which the other activities radiate, and that is not happening. It is the other way around. The pressures from other government departments are pressuring Environment Canada. Have a look at the budgets for Environment Canada. Have they grown? Are they able to hire more enforcers? Do they have the people in place? I do not think they do. Have a look at that.

Mme Tilman : C'est exact. Je suis désolée de devoir le dire, mais je crois qu'il doit y avoir de la frustration à ce chapitre. La capacité est limitée. Les ressources sont insuffisantes. Ont-ils les ressources dont ils ont besoin pour faire leur travail? Y a-t-il une volonté de changer les choses? Il faut se pencher sur cette question.

Le mercure est un bon exemple, mais il y en a d'autres. En ce qui concerne les fonderies, lorsqu'un établissement du nord du Manitoba émet 1 400 ou 1 500 kilogrammes par année — ce qui en fait la première source d'émissions atmosphériques en importance en Amérique du Nord —, c'est honteux et scandaleux. C'est une technologie désuète. Pourquoi faisons-nous cela?

Je peux vous dire de quoi il retourne. Je le sais, car j'ai travaillé sur ce dossier. Le Manitoba dit : « Ce sont des emplois. Nous ne voulons pas y toucher. Nous ne voulons pas fermer cet établissement. C'est une question d'emplois. Nous avons des limites relatives aux émissions atmosphériques, et cet établissement les respecte. » Eh bien, ces limites ne sont pas bonnes. Évidemment, elles sont inférieures aux normes de l'Organisation mondiale de la santé relative à l'anhydride sulfureux. Il est impensable qu'une telle chose se produise au Canada au XXI^e siècle.

Mme Broten a fait allusion aux tractations entre les provinces et le gouvernement fédéral — non, oui, non, oui — qui sait ce qui se passe en coulisse. J'ai approché tous les ministères liés de près ou de loin à la question des fonderies. Il est difficile pour une personne comme moi-même de se faire entendre. Ce n'est pas difficile pour les entreprises, vous pouvez me croire. Elles font la pluie et le beau temps lorsqu'il est question d'emplois.

Il y a des divisions au sein du gouvernement du Canada. Il y a des brèches à certains endroits dans la maison, et il faut les colmater. C'est le commissaire qui a mentionné cela. Il y a des divergences d'opinions entre Ressources naturelles Canada, Environnement Canada et Santé Canada. Je vous le dis, en toute franchise : j'ai vu de tels affrontements avoir lieu à l'occasion de réunions.

Le sénateur Angus : C'est l'heure de la confession.

Mme Tilman : Oui, ça l'est. C'est l'heure de l'absolution.

Le sénateur Angus : Nous sommes là pour vous aider. Nous représentons le Sénat.

Mme Tilman : De fait, cela mine la démarche actuelle. Personne n'adopte une vue d'ensemble.

Les enjeux en matière d'environnement et de santé devraient orienter les autres activités, et ce n'est pas ce qui se produit. C'est plutôt l'inverse. Ce sont les impératifs des autres ministères du gouvernement qui pèsent sur Environnement Canada. Regardez les budgets pour Environnement Canada. Ont-ils augmenté? Le ministère est-il en mesure d'embaucher davantage de personnes pour assurer l'exécution de la loi? Dispose-t-il des ressources humaines dont il a besoin? Je ne crois pas. Vous devriez vous pencher sur cette question.

Senator Angus: Surprisingly enough, there are other tasks that this committee is being asked to undertake, so we are not actually looking for things to do, but you suggested one. One of the great inhibitors of action is the federal-provincial conflict and concurrent jurisdiction. That is a nightmare on its own, and it is in almost every domain in Canada that we look at.

Suppose, hypothetically, we published a report entitled *CEPA, Decent Legislation not Being Effectively Utilized or Implemented: A Case Study, Mercury*. Suppose we focused our resources on mercury for three months, how it has gone wrong and how they have not fixed it. At the end, in our last paragraph, we could say, "By the way, this applies in about 100 other areas, and Canada has a performance gap that has taken it from third among the OECD countries to 27 out of 28. It is a damn disgrace and we have to fix it." That is what I would like to do. If you think it makes sense, I will talk to the chairman about it.

The Chairman: Thank you.

Mr. Ogilvie: Can I add something here, since you are so interested in mercury? On January 9 of this year, I sent a letter to all the environment and health ministers calling for a national mercury strategy. I sent them the fluorescent lamps report and the legal analysis on thermometers. On April 10, I received a reply from the Council of Ministers of the Environment telling me what a great job we had done. A colleague who is now at the Ivey Foundation and used to run a mercury program was at one of the round tables on the precaution principle held by the House committee, and he used mercury as an example of why we are so far behind. I would love to table all three of these because of your interest, just to show the interplay among these issues

I want to make one other comment. I may have a different point of view than some people. We have to be careful not to start demonizing, but instead set up a real dialogue on these issues, and I mean with industry, the chemical industry, and others. We have to get people to the table and start agreeing on some solutions, but there has to be that political leadership pushing it along. I think we can start working together. I would not want to see this process ending up driving us all further apart, because there are some serious issues to solve that are non-environmental, but are economic and social, et cetera. We need leadership. We need to catch up, and that might require some resolute political action.

At the same time, we need to ensure that we set the base for information exchanges and dialogue, because a lot of the solutions we will find on the industrial side will be worked out

Le sénateur Angus : Chose étonnante, le comité est invité à assumer d'autres tâches, alors nous ne sommes pas vraiment à court de choses à faire, mais vous en avez suggéré une. Parmi les principaux facteurs qui inhibent le progrès, vous mentionnez les conflits fédéraux-provinciaux et les compétences concurrentes. C'est une situation cauchemardesque qui touche presque tous les domaines sur lesquels nous nous penchons au Canada.

Supposons que nous publions un rapport qui s'intitulerait : *La LCPE, loi convenable qui n'est ni utilisée ni appliquée efficacement : étude de cas sur le mercure*. Supposons que nous mettions l'accent sur le mercure pendant trois mois, que nous nous attachions à déterminer ce qui n'a pas fonctionné et ce qui n'a pas été fait pour résoudre les problèmes. À la fin de notre dernier paragraphe, nous pourrions dire : « En passant, cela s'applique à une centaine d'autres domaines, et le rendement du Canada est si médiocre qu'il est passé de la troisième place parmi les 28 pays de l'OCDE à la 27^e. C'est une honte, et nous devons rétablir la situation. » C'est ce que j'aimerais faire. Si vous croyez que c'est une bonne idée, j'en parlerai au président.

Le président : Merci.

M. Ogilvie : Puis-je ajouter quelque chose, puisque vous semblez si intéressé par le mercure? Le 9 janvier dernier, j'ai envoyé à tous les ministres de l'Environnement et de la Santé une lettre faisant appel à l'adoption d'une stratégie relative au mercure. Je leur ai envoyé le rapport sur les lampes fluorescentes et l'analyse juridique sur les thermomètres. Le 10 avril, j'ai reçu une réponse du Conseil des ministres de l'Environnement, qui me félicitait du bon travail que nous avions fait. Un de mes collègues, qui travaille maintenant pour la fondation Ivey et dirigeait auparavant le programme de lutte contre le mercure, a participé à l'une des tables rondes sur le principe de la prudence organisées par le comité de la Chambre, où il a parlé du mercure pour montrer à quel point nous tirons de l'arrière. Je serais très heureux de déposer les trois documents vu l'intérêt que vous portez à ce chapitre, histoire de vous montrer comment les questions en jeu sont reliées entre elles.

J'aurais un autre commentaire à faire. Mon opinion diffère peut-être de celle de certaines personnes. Je crois toutefois que nous devons veiller à engager un véritable dialogue sur ces questions, et j'entends par-là que nous devons dialoguer avec l'industrie, c'est-à-dire l'industrie des produits chimiques, et d'autres intervenants, au lieu de les pointer du doigt constamment. Nous devons tous nous asseoir autour d'une table et commencer à nous entendre sur certaines solutions, mais nous avons besoin pour cela de leadership politique. Je crois que nous pouvons commencer à travailler ensemble. Je ne voudrais pas que ce processus finisse par nous diviser encore plus, car nous avons d'importantes questions à régler non seulement sur le plan environnemental, mais aussi sur le plan socioéconomique entre autres. Nous avons besoin de leadership. Nous devons faire du rattrapage, ce qui pourrait exiger l'application de certaines mesures politiques fermes.

Nous devons également établir un processus d'échange d'informations et de dialogue, car bon nombre de solutions que nous pourrions trouver du côté de l'industrie seront élaborées au

within the companies themselves. I say that because back in the 1960s and 1970s, when the modern NGO environmental movement was being built, what we needed then was regulations. We needed a regulatory infrastructure. We needed environment departments. We were treating the ends of pipes. We were treating what came out in the effluent and, somewhat, into the air. In the 1980s, we started to talk about pollution prevention, and that moved the gains into the plant — reuse, recycle, new products — rather than letting it out the pipe and putting an expensive treatment device at the end and then throwing the waste somewhere. Into the 1990s and 2000s, we are moving upstream into the design of the plants and the products. That is why it is important.

We have not talked much today about why we have this difficulty regulating products. CEPA does not do it. The Hazardous Products Act is completely ineffective. If we are to be modern about where the real reductions will come from on some of these toxics and make some environmental gains, we will actually be moving up to the product level. We need to have a discussion about that, and that is not in CEPA. We either have to have it in CEPA, or we need a way of strengthening our capacity to deal with products like mercury in switches. CEPA does not deal with those until they get to the release point. That is way down the chain and very cost ineffective compared with some of the upstream solutions.

The point I am trying to make is that when you are looking at designing products and industrial plants and so on, it is difficult for environment ministries to regulate that.

You can regulate what comes out the pipe, but who will do the thinking about designing the product in the first place?

That is where Europe is heading: environmental aspects of product standards and integrated product policies. This is where policy is shifting, and CEPA has to shift with it.

We need to catch up in Canada to what is going on in the rest of the world and then we need to leap ahead on that. That will have to be done in consultation with industry too. I do not want to lose that point in the CEPA review.

The Chairman: I do not want to prolong this, but you are talking about REACH, and you referred to it earlier. In fact, the European model is not in legislation yet and no one has bought into it yet. We must understand that is still in process and not operative yet.

sein des entreprises même. Je dis cela parce que, dans les années 1960 et 1970, lorsque les ONG bâtissaient le mouvement écologiste moderne, nous avions besoin de règlements. Nous avions besoin d'infrastructures réglementaires. Nous avions besoin de ministères de l'Environnement. Nous nous attachions aux points de rejet. Nous nous attachions aux effluents et, en quelque sorte, aux déchets rejetés dans l'atmosphère. Dans les années 80, nous avons commencé à parler de prévention de la pollution, ce qui nous a amenés à prendre des mesures antipollution à l'intérieur même de l'usine — grâce à la réutilisation et au recyclage des déchets et à de nouveaux produits —, au lieu de le faire au point de rejet et d'installer là un mécanisme de traitement coûteux permettant de déverser les déchets à cet endroit. Dans les années 1990 et 2000, nous avons commencé à concevoir des usines et des produits en amont. Voilà donc pourquoi cela est important.

Aujourd'hui, nous n'avons pas beaucoup discuté des raisons pour lesquelles nous éprouvons tant de difficulté à réglementer les produits. La LCPE ne le fait pas. La Loi sur les produits dangereux ne sert absolument à rien. Si nous voulons prendre des mesures modernes et garantir véritablement la réduction des produits toxiques visés par ces lois, de façon avantageuse pour l'environnement, nous devons en fait nous attacher aux produits. Nous devons discuter de cette question, même si elle n'est pas traitée dans la LCPE. Nous devons soit en tenir compte dans la LCPE, soit trouver un moyen de mieux résoudre les problèmes liés à des produits comme le mercure dans les commutateurs. La LCPE n'aborde le problème qu'au point de rejet. On doit alors composer avec un produit très loin en aval, qui exige un traitement très coûteux, beaucoup moins rentable que certaines des solutions en amont.

Donc, je dis simplement que les ministères de l'Environnement éprouvent des difficultés à réglementer tout ce qui touche la conception des produits et des installations industrielles, entre autres.

On peut réglementer la pollution produite au point de rejet, mais qui se chargera de concevoir des produits permettant de la réglementer plutôt à la source?

C'est d'ailleurs la voie que l'Europe a décidé de suivre : des normes de production écologiques et des politiques de production intégrées. Voilà donc la nouvelle orientation des politiques en la matière, et la LCPE doit s'adapter en conséquence.

Avant d'aller plus loin en ce sens, ce qu'il se doit de faire, le Canada doit tout d'abord rattraper ses retards par rapport au reste du monde. Pour ce faire, il devra également mener des consultations auprès de l'industrie. Je ne veux pas qu'on perde cela de vue dans le cadre de l'examen de la LCPE.

Le président : Je ne voudrais pas qu'on s'attarde trop ici, mais je vois que vous faites allusion à REACH, dont vous avez déjà parlé. En fait, on n'a pas encore légiféré au sujet du modèle européen, et personne ne l'a encore adopté. Nous devons bien comprendre qu'il s'agit d'un processus en cours, qui n'est pas encore prêt à être appliqué.

Ms. Tilman: I think it depends on the approach that the senator takes if he is looking at something like mercury, because I found, when I did a lot of work on mercury, it is such a fundamental issue that it brings all the other issues into play. You have precaution, prevention, and all these things that are important to do. I found that if you can do something on that front, you get a lot of other benefits as well.

I would be happy to present on this from an overall perspective. I have written a lot on health and environment protection; not just coal plants. There is documentation out there. However, you must look at the larger picture too.

One of the big problems is that we are still trading mercury in the world. It is a commodity. We are still making it available. What are we doing selling and recycling mercury so it can be used in more products? What are we doing with legacy sites? We have serious legacy sites in Canada. We know about the mercury in the Arctic. Did you know that in Northeast British Columbia, there is an area of lakes contaminated by a mercury mine, the only mercury mine that existed in Canada? We still have mercury contamination in Northwest Ontario. It is an issue, and you must be careful about how you do this. It must be done thoughtfully, looking at the big picture. You need to bring in the issues that are associated with mercury.

Ms. Broten: I also believe that it is an issue of a culture shift in our entire society. We do not take these issues very seriously because we have such a big and beautiful country. We always assume that it is just a small amount of waste, and we are finally realizing it is all getting into our own bodies.

We need a culture shift whereby it is taken seriously everywhere, from the small community to the cabinet table. I do not think that is happening. One of the things that will be required is something that my friends in the labour movement talk about, some sense of a just transition, so that when products change, the workers and the companies that made the old product are not just thrown aside; the same people are moved into new, clean production.

Senator Segal: It strikes me that the issue our guests have not addressed is the elephant under the table, and that is statutory deficit. We have a series of laws in this country that are not enforced. We have a series of statutes that talk about what departments should be doing but have not done for a long time. We do not talk about it because it is too frightening a proposition. The notion that we would then engage in a detailed review of environmental protection legislation, when we know it is not now being enforced, strikes me as one of those prospects one should engage in if the lifespan of the average male reaches 178. As the lifespan is not likely to move much beyond 81, we have to ask

Mme Tilman : À mon avis, tout dépend de l'approche avec laquelle le sénateur envisage quelque chose comme le mercure, car j'ai pu constater, au moment où j'ai effectué beaucoup de recherches au sujet de ce métal, qu'il représente un problème fondamental ayant une influence sur tous les autres éléments de l'équation. Il faut également tenir compte des principes de la prudence et de prévention, bref de toutes ces choses qu'il importe de faire. J'ai pu constater qu'on a tout avantage à envisager les choses de cette façon.

Je serais heureuse de vous présenter une vue d'ensemble de la question. J'ai écrit beaucoup de choses non seulement sur les usines de charbon, mais aussi sur la protection de la santé et de l'environnement. Il existe beaucoup de documents à ce sujet. Toutefois, il faut aussi voir les choses dans leur ensemble.

Là où le bât blesse particulièrement, c'est que nous vendons encore du mercure partout dans le monde. C'est un produit de base. Il est encore sur le marché. Pourquoi continuons-nous de vendre et de recycler le mercure, et de l'utiliser dans d'autres produits? Le Canada fait face à de graves problèmes liés aux anciens sites d'enfouissement. Nous sommes tous au courant du problème du mercure dans l'Arctique. Saviez-vous que, dans le nord de la Colombie-Britannique, une région de lacs est contaminée par une mine de mercure, la seule mine du genre que nous ayons eue au Canada? Notre environnement est encore contaminé par le mercure dans le nord-ouest de l'Ontario. Il s'agit d'une question qu'il faut régler avec beaucoup de doigté. On doit le faire de façon réfléchie, en tenant compte de la situation dans son ensemble. Il faut se pencher sur les questions associées au mercure.

Mme Broten : Je crois également que c'est toute notre société qui doit envisager les choses différemment. Nous ne prenons pas ces questions très au sérieux, parce que nous avons un si grand et si beau pays. Nous avons tendance à penser que c'est juste une petite quantité de déchets, jusqu'à ce que nous nous rendions compte qu'ils affectent notre santé.

C'est toute notre société qui doit changer de point de vue : tout le monde doit prendre la question au sérieux, de la petite collectivité au Cabinet. Je ne crois pas que ce soit le cas. Entre autres choses, il faudra prévoir, comme le préconisent mes amis du mouvement ouvrier, des mesures de transition équitable, de sorte que les travailleurs et les entreprises ayant fabriqué un produit remplacé par un autre ne soient pas eux-mêmes écartés, mais qu'ils soient plutôt intégrés au nouveau système de production propre.

Le sénateur Segal : Ce qui me frappe, c'est que nos invités n'ont pas osé parler de déficit réglementaire, secret de polichinelle s'il en est un. Dans notre pays, nous avons toute une série de lois qui ne sont pas appliquées. Nous avons toute une série de lois et de règlements indiquant aux ministères ce qu'ils doivent faire, mais dont ces derniers font fi depuis longtemps. Nous évitons tout simplement le sujet, car nous aimons mieux ne pas penser à ce que cela signifie. Je ne vois pas comment nous pourrions entreprendre un processus aussi long qu'un examen détaillé des dispositions législatives relatives à la protection de l'environnement, alors que nous savons très bien qu'elles ne sont pas appliquées à l'heure

ourselves about the use of time, and whether this particular use of time, from the point of view of making real changes, is constructive.

Ms. Tilman made the point that despite the best intentions of the public servants in Environment Canada, there are conflicting interests. That is because unemployment kills people. Unemployment destroys families. Unemployment is bad for people's health in every measurable way and in the same way as inappropriate pollutants are bad for people's health. That the notion there should be a debate within government about this troubles you, strikes me as profoundly insensitive to the broad balance of society. We have a duty, it strikes me, in government to try to find the right balance. Take the precautionary principle — I think it is a superb principle. I am in favour of it as a broad measure of appropriate action, but we know that if the precautionary principle were in place, many things we depend on now — aspirin, air travel, heart surgery, jogging or durum wheat — would never have been permitted. The risks would have been deemed to be far too high on that precautionary spectrum.

I am asking you to reflect on the issue of balance and how that is best achieved. As an example, let us imagine all legislation on a spectrum that is coercive on one end and permissive on the other. The RRSP is permissive. You do not have to have one. Those kinds of permissive processes go forward with far less resistance and far more uptake. When you get to coercive propositions, which may in fact be necessary — regulations, rules, sanctions, penalties — that produces, first of all, the right of appeal for individuals who are named under those provisions. This adds to the timeline problem that we have been discussing this morning. I wonder whether or not this committee, whether it is with mercury as a specific focus, might best serve the public interest by talking about the fundamental approach to ensuring and facilitating a clear and broader environmental awareness that actually achieves change on the ground.

We can draft regulations and public servants can work in good faith, but if you are telling me that the data set overall suggests that the legislative, regulated approach can, in and of itself, achieve more progress than some other approaches that might be suggested, I would like to know what the database for that is.

Let's take Inco. I worked in the Ontario government when Inco was finally forced to make the changes that they did in Sudbury. It was not because of compliance orders or agreements, but because Wall Street had a fundamental question: "What is your environmental liability and what are you doing about it? Until you give us the answer, we will discount your stock." Inco turned

actuelle, sans que l'espérance de vie moyenne des hommes n'ait atteint 178 ans. Comme leur espérance de vie ne risque pas d'aller bien au-delà de 81 ans, nous devons nous demander s'ils utilisent bien leur temps, en l'occurrence si nous utilisons bien notre temps dans le cas qui nous occupe, c'est-à-dire si les changements proposés donneront des résultats concrets et positifs.

Mme Tilman a fait valoir que, malgré les meilleures intentions des fonctionnaires d'Environnement Canada, le gouvernement doit composer avec des intérêts concurrents. Par exemple, le chômage tue les gens et détruit les familles. Il est aussi nuisible pour la santé des gens que des polluants. Le fait que l'idée d'un débat au sein du gouvernement à ce sujet ne vous plaise pas me semble aller tout à fait à l'encontre de tout ce qui forme l'équilibre général d'une société. Je crois que nous avons le devoir, au gouvernement, de chercher le juste équilibre. Prenons l'exemple du principe de la prudence, lequel est, à mon avis, un principe formidable. Je suis en faveur de son application large et pertinente, mais vous n'êtes pas sans savoir que, si ce principe était appliqué à la lettre, beaucoup de choses dont nous dépendons maintenant — par exemple, l'aspirine, l'avion, la chirurgie à cœur ouvert, le jogging ou le blé dur — n'auraient jamais été permises. Les risques auraient été jugés beaucoup trop grands si l'on tient compte de tous les aspects du principe de la prudence.

Je vous demande de réfléchir à ce qui touche le juste équilibre et la meilleure façon de l'atteindre. Par exemple, pensons aux lois en fonction de leurs aspects plus ou moins obligatoires, d'un côté, et facultatifs, de l'autre. Le REER est facultatif. Rien ne nous oblige à en avoir un. Ce genre de processus facultatifs sont appliqués avec beaucoup moins de résistance et beaucoup plus d'enthousiasme. Lorsqu'on établit des mesures obligatoires, lesquelles peuvent se révéler en fait nécessaires — par exemple des règlements, des règles, des sanctions et des pénalités —, cela suppose avant tout que les personnes visées par les dispositions en question aient le droit d'interjeter appel. Cela nous ramène au problème des échéances dont nous avons discuté ce matin. Je me demande si, dans l'intérêt du public, le comité ne devrait pas plutôt, tout en s'attachant particulièrement au problème du mercure, discuter de l'approche fondamentale qui consiste à garantir et à favoriser des changements concrets découlant d'une compréhension précise et accrue des problèmes environnementaux.

Certes, nous pouvons rédiger des règlements, et les fonctionnaires peuvent faire de leur mieux, mais si vous essayez de me dire que les données révèlent dans l'ensemble que l'approche légiférée ou réglementée peut atteindre en tout et pour tout de meilleurs résultats que d'autres approches ayant été suggérées, je voudrais bien savoir où vous avez pris ces données.

Prenons le cas d'Inco. Je travaillais pour le gouvernement ontarien lorsque Inco a dû finalement apporter des changements à Sudbury. C'était non pas en raison d'ordres de conformité ni d'accords, mais parce que Wall Street lui avait posé une question fondamentale : « Quelle est votre responsabilité environnementale, et que faites-vous pour la respecter? Tant

on a dime once those questions were asked.

I am suggesting there are other kinds of incentives and instruments that we can discuss at this committee that will achieve the goals that we are all trying to achieve, rather than put all our eggs into the regulatory and statutory basket, because we know, despite the best efforts of those who drafted the legislation and those who try to enforce it, that that is a hill that is often too high to climb and we do not actually get the results we truly want to achieve.

There is a question mark at the end of that.

Ms. Tilman: I have met with workers from all the smelters in Canada and the steel mills as well. I am very sensitive to the labour issue. I come from a labouring family, so I understand the issue completely.

I have spoken to many workers' representatives who have seen health effects in their communities. We understand that we are asking about some important matters here, some lifestyle choices.

I have to ask a more fundamental question: Who are we to allow those kinds of jobs that put communities' health and children's health at risk? What are we doing now? Do we have to get to the stage where we support jobs for the sake of jobs, and do not consider what is happening to the health of our children, let alone to our own health?

There are areas in Sarnia where the health effects are phenomenal — Chemical Valley. There are health effects in Flin Flon. The Inco plant in Thompson is another case; it borders on Saskatchewan, as you know, and there are virtually no controls on that facility, nor is there any will to turn on a dime there. I do not know Wall Street as well, but I know it is not having an effect there.

I do not think it is fair that people's livelihood, which includes health, is at risk. It is no good if you die of cancer too young to support your family. I have experienced that personally and it does not work that way. We have to find better ways. I do not want to pit employment and the environment against each other. They have to work together.

Ms. Broten mentioned that the labour movement has been pushing for a just transition. We have joined with the steelworkers to push the need for a just transition for these communities. This must happen. We cannot keep outmoded facilities in place and close our eyes. It is not necessary.

You know what the metals markets are like. The money is there. I cannot force the companies to do this, but I think that the argument of one versus the other does not work. I agree that we have a regulatory backlog or whatever it is. That is why you need

que nous n'aurons pas de réponse, nous allons appliquer un escompte à vos actions. » Inco a changé du jour au lendemain après qu'on lui a posé cette question.

J'estime que nous pourrions discuter ici d'autres sortes d'incitatifs et d'instruments qui nous permettraient d'atteindre les objectifs vers lesquels nous tendons tous, au lieu de mettre tous nos œufs dans le même panier, soit celui des règlements et des lois, car on ne saurait nier que, malgré les meilleurs efforts des personnes ayant rédigé les dispositions législatives et de celles essayant de les appliquer, les obstacles sont souvent trop durs à surmonter, ce qui nous empêche d'obtenir les résultats escomptés.

C'est en fait une question que je me pose.

Mme Tilman : J'ai rencontré les travailleurs de toutes les fonderies et les aciéries au Canada. Je comprends très bien le problème des ouvriers. Je viens moi-même d'une famille ouvrière, de sorte que je saisis tout à fait le problème.

J'ai parlé à un grand nombre de représentants des travailleurs qui ont été témoins des répercussions de tout cela sur la santé des membres de leur collectivité. Nous comprenons que nous revendiquons ici des choses importantes, qui touchent les choix de vie.

Je dois vous poser une question plus fondamentale : de quel droit permettons-nous que des emplois comme ceux-là mettent en jeu la santé des collectivités et celle des enfants? Que faisons-nous actuellement? Sommes-nous vraiment arrivés au point où nous devons favoriser l'emploi, quel qu'il soit, sans tenir compte de la santé de nos enfants, et encore moins de la nôtre?

Dans certaines régions de Sarnia, les effets indésirables sur la santé d'endroits comme la Chemical Valley sont gigantesques. On note de tels effets à Flin Flon. L'usine d'Inco à Thompson est un autre exemple; vous n'êtes pas sans savoir que l'installation est située à la frontière de la Saskatchewan, qu'elle n'est soumise à presque aucun contrôle et qu'elle n'a aucunement l'intention de changer. Je ne connais pas très bien Wall Street, mais je sais au moins que cette dernière n'a aucun effet dans ce cas.

Je ne crois pas que ce soit juste d'hypothéquer les moyens de subsistance des gens et de mettre entre autres leur santé en jeu. Ce n'est pas très bon que des gens meurent jeunes du cancer, sans même pouvoir subvenir aux besoins de leur famille. J'en ai fait l'expérience personnellement, et je peux vous dire que ça ne va pas du tout. Nous devons trouver d'autres moyens. Loin de moi l'idée de liquer le secteur de l'emploi contre celui de l'environnement. Au contraire, ils doivent travailler de concert.

Mme Broten a mentionné que le mouvement ouvrier s'emploie à garantir une transition équitable. Nous nous unissons aux travailleurs de l'acier pour revendiquer une transition équitable pour ces collectivités. Il faut que ça se fasse. Nous ne pouvons pas laisser en place des installations désuètes et fermer les yeux sur les risques qu'elles représentent. Nous pouvons nous en passer.

Vous savez bien ce qu'il en est des marchés des métaux. C'est une véritable mine d'or. Je ne peux pas obliger les entreprises à faire cela, mais je crois que ce n'est pas en liguant tout le monde les uns contre les autres que nous arriverons à des résultats. Je suis

to ask yourselves what you can do as a committee to be effective, as opposed to just producing another paper. There are a lot of papers out there. What can you do to be effective?

I think hearing from people is important, hearing the on-the-ground stories, which is what we have advocated. You try to implement a law. If the law does not work in some areas, why is that?

We have given you a few examples to chew on, which is all we can do at this point. We can say, "Chew on them. We will help you chew in any way we can." However, we are very cognizant of the fact that when you talk about any of these substances, there are social, environmental and economic aspects rolled into it.

Yes, the awareness is out there. We do not want to pit ourselves against each other in trying to find the common ground, which is the benefit to our health. What is our priority if not to protect the lives of our children? What are our priorities? My priority is not the bottom line of a company. My priority is to get our human health and environmental focus out there.

Ms. Broten: I have two short things to say. One is that old, polluting facilities are usually subsidized, non-competitive facilities. Second, without laws, there is no liability.

Mr. Ogilvie: The question of balance has preoccupied my time at Pollution Probe, coming from a governmental background, having written cabinet documents and gone through ministerial consultations, et cetera. At the end of the day, someone must take a decision.

I do believe we need a full understanding of the consequences of what we are doing, but we have too often not carried through on the environmental component, which is an important one. You have to read through the child health and the environment primer to realize what is at stake if we do not get it right. There are too many examples of real damage.

The precautionary principle does not necessarily prevent good things from happening. It is a question of how we implement it. I did a report in 2001 called "Applying the Precautionary Principle to Standard Setting for Toxic Substances in Canada." I will leave you a copy of that as well.

Part of our approach at Pollution Probe is to consult with industry, governments and others, to reflect what we hear from everyone and then to say what we think. Our bias is that we want a clean environment, so we will lead in that direction, but not until we have heard from everyone. It is a question of process. I

d'accord pour dire que nous avons, en quelque sorte, des arriérés réglementaires. C'est pourquoi nous devons nous demander ce que nous pouvons faire en tant que comité pour être efficaces, au lieu de produire uniquement des documents. Il y a déjà beaucoup trop de paperasse. Que pouvons-nous faire pour être vraiment efficaces?

Je crois qu'il est important de savoir ce que pensent les gens, de connaître leur histoire, ce que nous avons d'ailleurs toujours préconisé. Lorsqu'on essaie d'appliquer une loi et que cela ne marche pas dans certaines régions, quelle en est la raison?

Nous vous avons donné quelques exemples pour vous inciter à réfléchir, c'est tout ce que nous pouvons faire pour l'instant. Certes, nous pouvons vous demander de réfléchir à la question et vous proposer toutes sortes de moyens pour cela. Néanmoins, nous sommes très conscients du fait que, lorsque vous discutez de ces substances, vous devez tenir compte de tous les aspects sociaux, environnementaux et économiques qui s'y rattachent.

Oui, les gens sont conscients. Nous ne voulons pas nous liquer les uns contre les autres en cherchant un terrain d'entente, lequel devrait reposer sur les déterminants de la santé. Notre priorité ne devrait-elle pas être de protéger la vie de nos enfants? Quelles sont nos priorités? Ma priorité n'est certainement pas celle d'accroître les profits d'une entreprise. Ma priorité, c'est de protéger la santé des gens et de protéger l'environnement.

Mme Broten : Je serai brève. Deux choses : premièrement, je tiens à souligner que les vieilles installations polluantes sont généralement subventionnées et non concurrentielles. Deuxièmement, sans lois, il n'y a aucune responsabilité.

M. Ogilvie : Je me suis penché longuement sur tout ce qui touche le juste équilibre à Pollution Probe, notamment en raison de mon expérience au gouvernement, et du nombre de documents que j'ai rédigés à l'intention du Cabinet et des consultations ministérielles que j'ai menées. Au bout du compte, quelqu'un doit prendre une décision.

Je crois que nous devons être pleinement conscients des conséquences de nos actes, mais nous avons trop souvent laissé de côté tout ce qui touche l'environnement, aspect pourtant si important. Nous ne devons pas perdre de vue la santé de nos enfants et la protection de notre environnement pour bien comprendre ce qui est en jeu et ce que nous risquons de perdre si nous ne faisons pas ce qu'il faut. Les exemples de dommages réels sont déjà trop nombreux.

Le principe de la prudence ne nous empêche pas nécessairement de produire de bonnes choses. Tout dépend de la façon dont nous l'appliquons. En 2001, j'ai rédigé le rapport intitulé « Applying the Precautionary Principle to Standard Setting for Toxic Substances in Canada ». Je vous laisserai également un exemplaire de ce rapport.

Dans le cadre de l'approche que nous avons adoptée à Pollution Probe, nous menons des consultations auprès des industries, des gouvernements et d'autres intervenants, ce qui nous permet d'entendre ce que tout le monde a à dire avant de nous faire notre propre idée et de la véhiculer. Nous sommes pour

think the government does have to shift into a much stronger and more resolute environmental mode or we will be eaten alive by problems that we have not addressed.

The precautionary principle, when done right, does not have to take us into a go-nowhere scenario. There is a group called the New Directions Group, in which Pollution Probe participates with industry. We set it up to have a dialogue around a table like this, primarily between industry and environmentalists, on issues on which we fundamentally disagree. We did have a discussion on the precautionary principle and we do have a report on that.

There is no need for a consensus; we just report on what we came up with. However, if we do achieve a consensus, we sign on to a signature document. We have had debates on the precautionary principle. We have had a discussion on biotechnology. We did not get great agreement among us, but we had that discussion with some knowledgeable people on both sides. We have had a number of other debates as well.

We need structures where we can have different types of debates; where this information is fed into political decision-making and into the bureaucracy, where it is digested and where there is a strong element of political will to say "This is the right decision, let us move on." The trouble is we have slipped behind. That is the real issue.

I do agree with you to some extent. Let us not talk for ever in detailed reviews. There are some clear problems that could be put forward to drive that discussion, and some things that could be done quickly to fix CEPA or its implementation. The faster we do that, the faster we get action at the other end. I think that is really important. It is a good point.

Senator Tardif: In our discussion, I think that you have presented clearly many of the problems, and you have hit on the crux of many of them. I would like to come back to something that you have identified, which is probably related to the enforcement problem, and that is the question of data. You have talked about the problem with data — the fact that there are no accurate data, that the data are not reliable, that there is a data gap, that there are old and poor data. What is the problem in getting accurate, reliable and good data, and what can we do about it?

The second point, related to that, is this being used as an excuse to not enforce or proceed with some things? If we do not have these data, or we have some data, why are we then not

un environnement propre, alors nos propos vont en ce sens, mais nous attendons d'avoir entendu les opinions de tous avant de défendre notre propre point de vue. C'est une question de processus. Je crois que le gouvernement devrait adopter une approche plus forte et plus résolue dans le domaine de l'environnement, sinon nous risquons d'être complètement submergés par les problèmes que nous n'aurons pas résolus.

Le principe de la prudence, s'il est bien appliqué, ne doit pas obligatoirement aboutir à une impasse. Pollution Probe participe avec l'industrie aux activités d'un groupe appelé le Groupe des orientations nouvelles. Nous l'avons mis sur pied pour entamer un dialogue autour d'une table de discussion comme celle d'aujourd'hui, notamment avec des industriels et des écologistes, au sujet de questions sur lesquelles nous ne sommes fondamentalement pas d'accord. Nous avons justement discuté du principe de la prudence et nous avons même publié un rapport à ce chapitre.

Nous n'avons pas besoin d'en venir à un consensus, nous rendons tout simplement compte des conclusions auxquelles nous sommes arrivés. Toutefois, s'il y a consensus, nous signons alors un document confirmant notre entente. Nous avons débattu des différents aspects liés au principe de la prudence. Nous avons tenu des discussions sur la biotechnologie. Nous n'avons pas réussi à trop bien nous entendre à cet égard, mais nous avons discuté de la question avec des experts dans les deux camps. Nous avons également débattu de plusieurs autres questions.

Nous avons besoin d'établir des structures qui nous permettent d'entretenir différentes sortes de débats, où l'information faciliterait la prise de décisions politiques et administratives, où elle serait digérée et où on pourrait faire preuve d'une grande volonté politique et dire : « Voilà, nous avons pris la bonne décision, alors, allons de l'avant. » Le problème, c'est que nous tirons de l'arrière. C'est là où le bât blesse.

Je suis en partie d'accord avec vous. Ne discutons pas sans fin des détails à examiner. Il existe de toute évidence des problèmes dont il faudrait discuter, mais nous pouvons aussi régler certaines choses rapidement en modifiant la LCPE ou ses mécanismes d'application. Plus vite nous le ferons, et plus vite nous obtiendrons des résultats. Je crois que c'est vraiment important. Je tiens à souligner l'importance de cette démarche.

Le sénateur Tardif : Dans le cadre de nos discussions, je trouve que vous avez présenté clairement bon nombre des problèmes, et que vous avez mis le doigt sur le cœur du problème dans beaucoup de cas. J'aimerais revenir sur l'une des questions que vous avez soulevées, et qui est probablement liée au problème de l'application de la loi, soit celle touchant les données. Vous avez parlé du problème relatif aux données, c'est-à-dire le fait que ces dernières ne sont ni exactes ni fiables, qu'elles comportent des lacunes et que certaines peuvent dater ou se révéler de piètre qualité. Pourquoi avons-nous tant de difficulté à obtenir des données exactes, fiables et de qualité? Comment pouvons-nous résoudre ce problème?

En outre, je me demande si nous n'utilisons pas cela comme une excuse pour ne pas appliquer ni mettre en œuvre certaines choses. Si nous ne pouvons pas obtenir ces données, ou que nous

proceeding with the precautionary principle? Is it not contradictory, the fact that we have a precautionary principle that is part of the act, which says that we should be careful about things, and that we are using the fact that we do not have all of the data, or only poor data, to say we are not doing anything? If you could help me out, I would appreciate that.

Ms. Tilman: I think your last comment is important. We cannot expect — because that is part of the precautionary principle — to get all the data before we make decisions. Scientifically, that is impossible; we will never have that.

I look at it this way, and I have to use the inventories, which are my access to information as a member of the public. The purpose of these inventories from a public perspective is they give an idea of what is going on for a limited number of pollutants. Therefore, if those numbers are reasonably accurate, we can look at the trends. Even if the data are limited, we can see whether there are trends. It would be wonderful if we could do away with inventories, but we have them out there. That is the need for reliable data.

I agree that when we take action we do not need all the data under the assessment process for toxic substances. The point is that we should err on the side of caution. However, when we do have data, let us ensure that there is confidence in the data that Canada produces. Fixes could be made to that inventory that would require measurement and inspection and that would give more resources for inspecting facilities where there are serious quality assurance issues. There should be mechanisms available for when facilities report and bureaucrats deem that the information simply does not make sense. There are some mechanisms, but they are not strong. It would be advisable to look at improving those mechanisms — the checks and balances — to ensure that the data collected are representative. We know that there is no such thing as a complete data set so we should not look for that. However, we should be able to check the trends, so that in five years' time, for example, we could know that emissions of a given set of pollutants have decreased considerably.

The government uses these inventories to check whether some of its measures are working. How would we know whether we have reduced mercury, for example, if we cannot track it down? Inventory is one way of reporting. I agree with you completely that we do not want to be hung up on this, but we do need to make some improvements in the data-gathering exercise. I do not want to throw the baby out with the bathwater, because it is a

n'en avons qu'une partie, alors pourquoi n'appliquons-nous pas tout simplement le principe de la prudence? N'est-il pas contradictoire que la loi prévoit un principe de la prudence, en vertu duquel nous sommes tenus d'agir prudemment, mais que nous invoquions le fait que nous ne disposons pas de toutes les données, ou uniquement de données de piètre qualité, pour justifier notre inaction? Si vous pouviez m'éclairer à ce chapitre, j'en serais reconnaissante.

Mme Tilman : Je crois que votre dernier commentaire est important. Nous ne pouvons nous attendre — puisque cela s'inscrit dans le cadre du principe de la prudence — à obtenir toutes les données que nous voulons avant de prendre des décisions. Sur le plan scientifique, c'est une impossibilité; nous n'y arriverons jamais.

Voici comment je vois les choses : je dois utiliser les inventaires, qui représentent ma source d'information en tant que membre du public. À titre d'outils d'information public, ces inventaires visent à nous donner une idée de ce qu'il en est d'un certain nombre de polluants. Par conséquent, si les données sont raisonnablement exactes, nous pouvons examiner les tendances. Même si les données sont limitées, nous pouvons voir si des tendances se dégagent. Ce serait formidable si nous pouvions nous passer d'inventaires, mais il faut bien en tenir compte. Il importe de garantir la fiabilité des données.

Vous avez raison, nous n'avons pas besoin de toutes les données découlant du processus d'évaluation des substances toxiques pour prendre les mesures qui s'imposent. Ce que je dis, c'est qu'il vaut toujours mieux pécher par excès de prudence. Toutefois, lorsque nous avons les données requises, nous devrions au moins nous assurer que nous pouvons nous fier aux données produites par le Canada. Nous pourrions modifier cet inventaire de données en vue de leur évaluation et de leur contrôle, de façon à disposer d'un plus grand nombre de ressources lorsque vient le temps d'inspecter les installations ne répondant pas du tout aux normes d'assurance de la qualité. Il faudrait établir des mécanismes que nous pourrions appliquer lorsque les responsables des installations et les bureaucrates estiment que l'information n'a tout simplement pas de sens. Il existe déjà certains mécanismes, mais ils ne sont pas très solides. Il y aurait lieu de les améliorer — en ce qui concerne les freins et les contrepoids — si nous voulons nous assurer que les données recueillies sont représentatives. On ne saurait nier qu'il ne peut y avoir d'ensembles de données complètes, alors c'est inutile de chercher à y arriver. Toutefois, nous pouvons au moins vérifier les tendances, de sorte que, dans cinq ans, par exemple, nous soyons en mesure de savoir que les émissions de tel ou tel polluant ont diminué sensiblement.

Le gouvernement utilise ces inventaires pour vérifier l'efficacité de certaines de ses mesures. Comment pourrions-nous savoir, par exemple, que nous avons réduit nos émissions de mercure si nous ne pouvons effectuer de suivi? L'inventaire est l'un des moyens qui nous permettent de rendre compte de la situation. Vous avez tout à fait raison, nous ne devrions pas trop nous préoccuper de cela, mais il faudrait tout de même apporter certaines

useful tool that needs a stronger support base.

The Chairman: I want to add a specific aspect to Senator Tardif's question. You told us this morning that the information currently used for assessment and other things in the inventory is 20 years old.

Ms. Tilman: That was Mr. Ogilvie's comment.

The Chairman: Why is it circumscribed at that point?

Ms. Broten: I am involved on that process. When we implemented CEPA 1999, we included a requirement that new chemicals would be assessed on a precautionary basis before they enter Canada. However, there was a Domestic Substances List of all chemicals in use as of, I believe, 1986. As part of the assessment, which was specifically directed by CEPA 1999, Health Canada and Environment Canada did their risk assessments base on the volumes of those chemicals that were used in 1986. It is now 2006.

The Chairman: Was that for the DSL?

Ms. Broten: Yes.

Senator Adams: Mr. Chairman, I will keep my questions short. Mercury travels in water and air. CEPA is developing a future monitoring system for the air in respect of country food eaten by Aboriginals. At times, fish and mammals contain toxins, such as mercury, and when they are eaten by other fish or mammals or birds, those then become toxic. Many people are studying this problem in the North but we do not receive many reports. There are frequent diagnoses of various cancers occurring in small communities located in toxic areas. In the old days, this did not happen. The food came from the south and we ate healthily. Today, it is not the same. Are these cancers caused mostly by the toxins? If you cannot answer that, perhaps Health Canada would be better able to.

Ms. Tilman: Much work has been done by the Inuit Circumpolar Conference countries. They have written a set of readable documents on the health impacts and diet for part 1 and part 2. It is frustrating, because it seems that often, some areas tend to be forgotten in the bigger shuffle down south. It is a social justice issue as well as an environmental issue that food in the North is compromised. More attention must be paid to these areas, given that your entire food chain is affected by this.

Mercury, by the way, is often referred to as a "traveller without a passport." Many pollutants are long-distance travellers because they volatilize. I am not sure what the answer is, but we must acknowledge the issue and do much more work on it. That issue, and climate change, are interconnected. More bio-monitoring is another area to consider. We need to determine what can be done

améliorations à l'exercice de collecte des données. Je ne voudrais pas jeter le bébé avec l'eau du bain, car c'est un outil utile qui a tout simplement besoin qu'on le consolide.

Le président : J'aimerais m'arrêter sur un point précis de la question qu'a posée le sénateur Tardif. Vous nous avez dit ce matin que l'information utilisée actuellement pour l'évaluation et d'autres choses dans l'inventaire datent déjà de 20 ans.

Mme Tilman : C'est M. Ogilvie qui a fourni cette précision.

Le président : Pourquoi nous sommes-nous arrêtés là?

Mme Broten : Je participe à ce processus. Lorsque nous avons mis en œuvre la LCPE de 1999, nous avons prévu une exigence selon laquelle les nouveaux produits chimiques doivent être évalués en vertu du principe de la prudence avant qu'ils n'entrent au Canada. Toutefois, on utilisait déjà une Liste intérieure des substances depuis 1986, je crois. Dans le cadre de l'évaluation prévue par la LCPE de 1999, Santé Canada et Environnement Canada ont effectué leur évaluation des risques en fonction des volumes de produits chimiques utilisés en 1986. Nous sommes maintenant en 2006.

Le président : Était-ce pour la Liste intérieure des substances?

Mme Broten : Oui.

Le sénateur Adams : Monsieur le président, je serai bref dans mes questions. Le mercure voyage dans l'eau et dans l'atmosphère. En vertu de la LCPE, on élabore actuellement un système qui permettra de surveiller l'air en ce qui a trait à la nourriture traditionnelle consommée par les Autochtones. Lorsque des poissons, des mammifères ou des oiseaux se nourrissent d'autres poissons ou mammifères ayant accumulé des toxines, par exemple du mercure, ils deviennent alors toxiques. Bon nombre de gens étudient ce problème dans le Nord, mais nous ne recevons pas beaucoup de rapports. Les cas de diverses formes de cancers sont nombreux dans les petites collectivités situées dans des régions contaminées. Dans le temps, ça ne se voyait pas. La nourriture venait du Sud, et nous mangions sainement. Aujourd'hui, les choses ont changé. Ces cancers sont-ils causés principalement par les toxines? Si vous ne pouvez pas répondre à cette question, peut-être que Santé Canada serait en mesure de le faire.

Mme Tilman : Les pays membres de la Conférence circumpolaire inuite ont effectué beaucoup de travaux à ce chapitre. Ils ont rédigé une série de documents concernant les effets de la pollution sur la santé et le régime alimentaire à suivre en vertu des parties I et II. C'est plutôt frustrant, car on semble oublier certaines régions dans la grande mêlée lancée dans le Sud. La toxicité des aliments du Nord représente un problème sur le plan aussi bien de la justice sociale que de l'environnement. Nous devons surveiller davantage ces secteurs, puisque c'est toute la chaîne alimentaire qui est touchée.

Le mercure, soit dit en passant, est souvent comparé à un « voyageur sans passeport ». De nombreux polluants peuvent se répandre très loin parce qu'ils se volatilisent dans l'atmosphère. Je ne connais pas la solution au problème, mais nous devons reconnaître qu'il existe et travailler d'arrache-pied en vue de le résoudre. Ce problème est relié au changement climatique. Nous

to ameliorate these issues, and that will take time. It takes little time for the pollution to make its way to the North and much more time to try to resolve the problem.

Mr. Ogilvie: In the letter to the ministers of Environment Canada and Health Canada, of which the committee will receive a copy, we said that we need a national mercury strategy and to support a global strategy. Canada is part of the global discussions, but Canada and the U.S. have argued consistently that we should have voluntary approaches to this. Other nations in Europe are arguing strongly that we need some kind of solid international agreement because so much pollution will come from coal plants, not only in the U.S., but also in China and elsewhere. This is a global problem. We can show leadership in this at no great cost to our economy or anything else, so we should urge a global approach. We need a long-term solution. Traditionally, fish are nutritious and healthful, and so we eat them. On balance, it is best to try to avoid the mercury-laden fish, but the solution in the long run is not just Canadian; it is global. That is the argument we put forth.

Senator Adams: Talking about mercury, we have a great deal of toxic waste in the community because of what goes into the dump. Some environmental people are in the community but there is no help. I talked to some of the technicians and found that some of the mercury is dumped there as well, although it is changing in some communities. Toxins should be separated out from the garbage and put in a toxic waste site. Municipalities do not understand. Communities should be aware of that. Your reports should go to the community people so that they understand toxic waste.

The Chairman: Mr. Ogilvie, do you send the reports to northern communities when you have that opportunity?

Mr. Ogilvie: Yes. Publications like the mercury-in-the-environment primer, we send out quite broadly. We sent it to all of the First Nations when we put this out. When we first release a primer, we put it out broadly, and then it is made available in libraries. It is on our website for free, if people want to download it, and it is available for a price. We give it for free to NGOs or others who really need it and want to make good use of it. The bottom line is that it is available. This is a nice piece of work that was done for us and we had a lot of input. It was reviewed extensively by industry. We had some excellent comments from Noranda, Ontario Power Generation, and others. We try to be careful, and I stand personally responsible for miscommunicating facts or unbalanced documentation. We do not get into solutions and advocacy, because that is more controversial, but we try to get the facts out to people. We did a

devons entre autres envisager une plus grande biosurveillance. Nous devons déterminer ce qu'il faut faire pour améliorer les choses, ce qui risque de prendre du temps. Il faut peu de temps pour que la pollution touche le Nord, mais beaucoup de temps pour résoudre le problème.

M. Ogilvie : Dans la lettre que nous avons envoyée aux ministres d'Environnement Canada et de Santé Canada, dont le comité recevra une copie, nous faisons valoir que nous devons adopter une stratégie nationale relative au mercure et soutenir une stratégie mondiale en la matière. Le Canada participe aux discussions internationales, mais, de concert avec les États-Unis, il a toujours préconisé une approche volontaire dans ce domaine. En Europe, certains pays sont fermement convaincus que nous devrions conclure un accord international solide, puisqu'une grande partie de la pollution vient des usines de charbon, non seulement des États-Unis, mais aussi de la Chine et d'ailleurs. C'est un problème mondial. Nous pourrions faire preuve de leadership dans ce domaine sans que notre économie en souffre vraiment et sans trop de heurts en général, dont nous pourrions prôner une approche mondiale. Nous devons trouver une solution à long terme. Comme le poisson a toujours été considéré comme un aliment nutritif et sain, nous en mangeons. Tout compte fait, nous devons éviter le poisson contaminé au mercure, mais, au bout du compte, il faudra trouver une solution sur le plan non seulement canadien, mais aussi mondial. C'est ce que nous préconisons.

Le sénateur Adams : Puisqu'on parle du mercure, permettez-moi de souligner que nous nous retrouvons avec beaucoup de déchets toxiques dans la collectivité en raison de tout ce qui est jeté dans les décharges. Nous ne recevons aucune aide à ce chapitre, malgré la présence de certains écologistes dans la collectivité. J'ai parlé avec des techniciens, qui m'ont dit qu'on y jette également des produits contenant du mercure, même si certaines collectivités commencent à changer leurs habitudes. Les produits toxiques devraient être retirés des ordures ménagères et déversés dans un dépotoir de produits toxiques. Les municipalités ne semblent pas comprendre. Les collectivités devraient le savoir. Vos rapports devraient être distribués dans les collectivités pour que les gens comprennent bien ce qu'est un produit toxique.

Le président : Monsieur Ogilvie, envoyez-vous vos rapports aux collectivités du Nord, dans la mesure du possible?

M. Ogilvie : Oui. Nous distribuons assez largement des publications comme le document d'information sur le mercure dans l'environnement. Nous avons envoyé ce document à toutes les Premières nations au moment de sa publication. Lorsque nous publions pour la première fois un document d'information, nous le diffusons largement, puis nous le distribuons dans les bibliothèques. Il est affiché sur notre site web, où les gens peuvent le consulter gratuitement ou le télécharger moyennant certains frais. Nous le distribuons gratuitement aux ONG et à d'autres organisations qui en ont réellement besoin et pourraient l'utiliser à bon escient. Bref, c'est un document facilement accessible. Il est très bien fait, nous l'avons commandé et y avons beaucoup contribué. L'industrie l'a largement passé en revue. Nous avons reçu d'excellents commentaires de Noranda et d'Ontario Power Generation, entre autres. Nous essayons d'y

sidebar on the healthy fish dilemma. We tell people there are good reasons to eat fish. Be careful what you eat, but we need to get to the sources of these substances and control the levels in the environment.

These documents are sent out quite broadly, and about every three to five years we update them. We have covered many issues like that because there is a fundamental problem of core education and of understanding what substances like mercury are all about. People do not know, and it is good that they get this. We should have more of it.

The Chairman: We understood today that Senator Angus is probably formulating a suggestion that we should go forward with our study using mercury as the poster child, and say, as you said, Ms. Tilman, "We must talk about the broader picture, but here is a perfect example." Is it the most egregious example? Is it a fair example? Is it the best example? Is it the element that is most susceptible to our looking at it and to use as an example? Would you agree with what I think will be Senator Angus's proposal?

Ms. Tilman: If done properly, it could bring in many different uses. It transcends many others because it is emitted from any combustion device, any use of coal and wood, and any use of organic matter, because that is where it comes from. It is buried deep, but it is released. It is also used in medical practice, in dentistry, in vaccines — the list goes on. It is pervasive in terms of use and toxicity, and the most important chemical factor is that it is an element that can be neither created nor destroyed. It has a lot of metaphorical, historical, mythical and dangerous applications. I have often called it the litmus test of how we are doing. It depends on how it is handled. If it is looked at from a very narrow focus, it may not give you the right kind of information. If you then look at how CEPA addresses mercury, where does it come from, it is life cycle management. Is that the appropriate place for it?

Under CEPA, you cannot say that you want to virtually eliminate releases of mercury now because it is a natural element. Is that appropriate? Is it appropriately designated? That is where you could bring in that kind of discussion. Use it, if you like, but widen the focus. Look where it is in CEPA. What is the government doing? Mr. Ogilvie talked about the pollution prevention plan under CEPA for mercury switches. What is

aller avec soin, et j'assume l'entière responsabilité de toute erreur de communication des faits ou de toute documentation biaisée. Nous ne proposons pas de solutions ni ne défendons de cause, car nous cherchons non pas à soulever des controverses, mais à transmettre l'information aux gens. Nous avons rédigé un encadré sur le dilemme auquel on fait face lorsqu'il s'agit de déterminer si le poisson est encore un aliment sain. Nous disons aux gens qu'il y a de bonnes raisons de manger du poisson. Nous devons faire attention à ce que nous mangeons, mais nous devons aussi aller à la source de ces substances et contrôler leur niveau dans l'environnement.

Nous distribuons ces documents assez largement, et ils sont mis à jour tous les trois à cinq ans environ. Nous avons abordé de nombreuses questions comme celle-là, car il s'agit essentiellement d'un problème d'éducation fondamentale et d'un manque de compréhension de ce que sont des substances comme le mercure. Les gens ne sont pas au courant de ces choses, alors il faut les éclairer. Nous devrions poursuivre nos efforts en ce sens.

Le président : J'ai cru comprendre, aujourd'hui, que le sénateur Angus souhaiterait probablement que nous allions de l'avant avec notre étude en utilisant le mercure comme vedette d'affiche pour montrer, comme vous l'avez si bien dit, madame Tilman, que nous devons envisager la question dans son ensemble, exemple à l'appui. Pourrait-on appeler ça un exemple patent? Est-ce un bon exemple? Est-ce le meilleur exemple? Est-ce l'élément le plus susceptible de nous amener à examiner la situation, en fonction de cet exemple? Seriez-vous d'accord avec ce que je crois être la proposition du sénateur Angus?

Mme Tilman : Si elle est bien formulée, elle pourrait englober une grande diversité d'utilisations. Le mercure l'emporte sur bien d'autres substances, car il y a émission de mercure lorsqu'on utilise tout appareil à combustion, lorsqu'on utilise du charbon ou du bois, ou toute matière organique, car c'est de là qu'il provient. Il est bien enfoui, mais il est relâché. On l'utilise également en médecine, en dentisterie, dans les vaccins — et la liste n'en finit plus. Il est omniprésent, au chapitre tant de son utilisation que de sa toxicité, et le plus important facteur chimique, c'est qu'il s'agit d'un élément qu'on ne peut ni fabriquer ni détruire. Ses applications sont multiples : métaphoriques, historiques, mythiques et dangereuses. J'ai souvent dit qu'il permet de déterminer comment nous nous tirons d'affaire. Ça dépend comment on l'envisage. Si on l'envisage dans un contexte très étroit, il ne donnera peut-être pas l'information adéquate. Si on tente de déterminer comment la LCPE envisage le mercure, d'où il vient, c'est de la gestion du cycle de vie. Est-ce le contexte approprié pour un tel exercice?

On ne saurait dire que, conformément à la LCPE, on veut procéder à la quasi-élimination des émissions de mercure, car il s'agit d'un élément naturel. Est-ce approprié? Est-ce une désignation appropriée? C'est vers ce genre de question que vous pourriez mener la discussion. Utilisez-le comme exemple, si vous voulez, mais adoptez une vue d'ensemble. Situez-le dans le contexte de la LCPE. Que fait le gouvernement? M. Ogilvie a

that plan? Will it finally work? What are we doing in terms of public education? How many people know there is a gram of mercury in older cars?

There is also the area of public information. You talked about community and core education. Many people do not have access to websites. How do you get this information out? Use that mercury as a tool and bring in the education aspect, as well as those concerns. For example, how do we deliver on this? How does CEPA deliver on this? Does CEPA categorize properly? Are these plans? Are the Canada-wide Standards any good? That is a CEPA equivalency agreement issue. You can do it, if you take it to that level.

Mr. Ogilvie: I would encourage a look at mercury. There are other substances that may cause even greater damage to human health, but mercury is an instructive one to look at. There is lead, but there are many other interesting ones, too.

The Canadian Partnership for Children's Health and Environment, of which Pollution Probe is a member — it is mostly health groups, child care groups and environmental groups — put together this primer. We used our primer expertise to do it at Pollution Probe. We are planning to run a series of cross-Canada workshops on children's health and environment, focusing on toxics. We have the agreement of the Canadian Chemical Producers Association to participate in the dialogue, too. We are pleased they have come forward to say they would participate. We will have health and environment groups and others, and we will try to reach some understanding about what information we need on substances like lead, mercury, flame retardants, PFOS, phthalates, and so on. We will try to identify policy gaps and problems. This will not kick off until September or October and will take six months to finalize. It will not inform the CEPA review, but it is a dialogue we must have in this country. It should be done with everyone at the table, for the reasons Senator Segal mentioned. We must have a plan to move forward and get results, as opposed to ongoing and never-ending discussions.

The Chairman: The removal of lead from gasoline was mandated and accomplished. Despite all the arguments that the sky would fall if we did that, it did not. It was the same for the removal of sulphur pretty well from natural gas delivery. People said, "If you do that, we will go away and there will be no exploration." That did not happen. It was successful and resulted

parlé du plan de prévention de la pollution relatif aux commutateurs au mercure établi en vertu de la LCPE. En quoi consiste ce plan? Va-t-il finir par donner des résultats concrets? Que faisons-nous au chapitre de la sensibilisation du public? Combien de personnes savent qu'il y a un gramme de mercure dans les autos moins récentes?

Il y a également la question de l'information publique. Vous avez parlé d'éducation communautaire et d'éducation fondamentale. De nombreuses personnes n'ont pas accès aux sites Web. Comment peut-on diffuser cette information? Utiliser le mercure comme outil pour informer le public et soulever ces préoccupations. Par exemple, comment pouvons-nous nous occuper de cela? Comment la LCPE s'occupe-t-elle de cela? La catégorisation de la LCPE est-elle convenable? S'agit-il de plans? Est-ce que les normes pancanadiennes sont bonnes? Il y a aussi la question des accords d'équivalence prévue dans la LCPE. On peut y arriver, si on applique l'exemple du mercure de façon globale.

M. Ogilvie : J'encouragerais un tel regard sur le mercure. Il y a d'autres substances susceptibles de causer des dommages encore plus marqués à l'organisme humain, mais le mercure est un exemple des plus instructifs. Il y a le plomb, mais il y a de nombreux autres exemples aussi.

Le Partenariat canadien pour la santé des enfants et l'environnement, dont Pollution Probe est membre — il s'agit principalement de groupes s'intéressant à la santé, aux soins des enfants et à l'environnement — ont élaboré ce document d'information. Nous avons utilisé l'expertise requise au chapitre de la préparation de documents d'information pour faire la même chose au sein de Pollution Probe. Nous pensons tenir, partout au pays, une série d'ateliers sur la santé des enfants et l'environnement, et nous allons mettre l'accent sur des substances toxiques. Les producteurs canadiens de produits chimiques se sont engagés à prendre part au dialogue. Nous nous réjouissons du fait qu'ils ont proposé eux-mêmes de participer. Nous allons mobiliser des groupes qui s'intéressent à la santé et à l'environnement ainsi qu'à d'autres questions, et nous allons tenter de nous entendre sur l'information qu'il faut obtenir à l'égard de substances comme le plomb, le mercure, les substances ignifuges, le SPFO, les phthalates, et d'autres substances. Nous tenterons de cerner les lacunes et les problèmes liés aux politiques. Le coup d'envoi de cette initiative n'aura pas lieu avant septembre ou octobre, et la démarche prendra six mois. L'initiative ne pourra pas être mise à contribution dans le cadre de votre examen de la LCPE, mais c'est un dialogue qui doit avoir lieu au pays. Et tout le monde doit y participer, pour les raisons mentionnées par le sénateur Segal. Nous devons établir un plan afin d'aller de l'avant et d'obtenir des résultats, au lieu de tenir des discussions sans fin.

Le président : L'élimination du plomb dans l'essence a été imposée, et cela s'est fait. On nous avait annoncé la fin du monde si cette démarche allait de l'avant, mais cela ne s'est pas produit. C'était à peu près la même chose lorsqu'il a été question d'éliminer le soufre du gaz naturel. Les gens ont dit : « Si vous faites cela, nous partirons, et il n'y aura pas d'exploration. » Cela

in a lot less ruination of our lakes from sulphuric acid. What is the difference between the two? How come those worked and other things do not?

Ms. Tilman: Mercury is a highly volatile substance and it escapes typical traditional controls. It is very difficult to remove. It will transform itself into another form and then into another and migrate. You have to not use it in products in the first place. That is an easy one. You do not need mercury. Mercury was used as a biocide in vaccines because it was a cheap way in the 1930s of killing off things you do not want in vaccines. It does not belong any more because it is no longer needed. There are other ways to do this.

The problem is the combustion devices, where mercury is a content of coal. In Canada, the mercury content in coal varies, depending on where it comes from. In some coal seams in Saskatchewan or New Brunswick, for example, the mercury content is high. Why are we burning that coal? It is the same with sulphur in coal in Cape Breton. Why are we using that, if we intend to use coal? That is a big issue. Why are we burning the worst? That is a reality that we will face in dealing with our energy situation. We do not need to look at the worst. Extracting the mercury is very difficult. There are devices now for capturing it, such as combinations of control mechanisms. However, every time you introduce a control mechanism, another loophole occurs. For example, too much carbon is associated with the mercury; you cannot use it for drywall, which is what it is used for in the States; much of the ash becomes too heavily contaminated with carbon, and so on. That is the trick with mercury. It is not easy, but you do not need it in many of the products. There are ways to minimize its use and release. Capturing mercury is difficult, because what do you do with it all? Are you planning to put it in a landfill? Will it leach out into our water? That is why there is a big question mark there. It can volatilize in a warm room. It is easily transformable.

The Chairman: From time to time, as we make progress and determine in what direction we will go, I expect we will ask you to come back to speak to us again, when we will have more specific questions.

I thank you very much for your helpful testimony today and for taking the time to be here, particularly so early this morning.

The committee adjourned.

ne s'est pas produit. L'initiative a porté fruit, et occasionné une réduction énorme des dommages causés par l'acide sulfurique dans nos lacs. Quelle est la différence entre les deux? Pourquoi ces démarches ont-elles fonctionné, et d'autres, pas?

Mme Tilman : Le mercure est une substance très volatile qui échappe aux méthodes de contrôle classiques. Il est très difficile à éliminer. Il va se transformer, encore et encore, et finira par se déplacer. Il faut commencer par ne pas l'utiliser dans les produits. C'est une solution facile. On n'a pas besoin de mercure. On l'utilisait comme biocide dans les vaccins pendant les années 1930 parce que c'était un moyen peu coûteux d'éliminer des micro-organismes. Il n'a plus sa place, parce que nous n'en avons plus besoin. Il y a d'autres façons de faire cela.

Ce sont les appareils à combustion qui posent problème, car le charbon contient du mercure. Au Canada, la teneur en mercure du charbon varie selon ses origines. Dans certains filons de charbon de la Saskatchewan ou du Nouveau-Brunswick, par exemple, la teneur en mercure est élevée. Pourquoi brûlons-nous ce charbon? C'est la même chose avec le soufre contenu dans le charbon du Cap-Breton. Pourquoi utilisons-nous ce charbon-là, s'il nous faut vraiment en utiliser? C'est une question fondamentale. Pourquoi utilisons-nous le pire combustible? C'est une réalité à laquelle nous devons faire face lorsque nous nous pencherons sur notre rendement énergétique. Nous n'avons pas besoin d'adopter les pires solutions. L'extraction du mercure est très difficile. Il existe actuellement des dispositifs de capture du mercure, comme l'adoption de combinaisons de mécanismes de contrôle. Cependant, chaque fois qu'on adopte un mécanisme de contrôle, quelqu'un trouve une échappatoire. Par exemple, le mercure est associé à une trop grande quantité de carbone; on ne peut l'utiliser pour la fabrication de cloisons sèches, et c'est à cette fin qu'on l'utilise aux États-Unis; une grande part des cendres contient une teneur en carbone trop élevée, et ainsi de suite. C'est ça, la solution, en ce qui concerne le mercure. Ce n'est pas facile, mais ce n'est pas un ingrédient essentiel dans un grand nombre de produits. Il y a des moyens de réduire au minimum l'utilisation et la décharge de mercure. Or, la capture du mercure est difficile, car, finalement, qu'est-ce qu'on en ferait? Comptez-vous le placer dans un site d'enfouissement? Va-t-il se frayer un chemin jusqu'à la nappe phréatique? C'est ça, la grande question. Il peut se volatiliser dans un endroit chaud. Il se transforme facilement.

Le président : De temps à autre, lorsque nous ferons des progrès et déterminerons notre orientation, je m'attends à ce que nous vous invitions de nouveau à nous rencontrer, lorsque nous aurons des questions plus précises.

Merci beaucoup du témoignage très utile que vous nous avez livré aujourd'hui, et merci d'avoir pris le temps d'être ici, si tôt le matin.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, June 13, 2006

Office of the Auditor General of Canada:

Johanne Gélinas, Commissioner of the Environment and
Sustainable Development;

John Reed, Principal.

Thursday, June 15, 2006

Pollution Probe:

Ken Ogilvie, Executive Director.

Save the Oak Ridge Moraine (STORM) Coalition:

Anna Tilman, Chair.

Reach for the Unbleached Foundation:

Delores Broten, Senior Policy Advisor.

TÉMOINS

Le mardi 13 juin 2006

Bureau du vérificateur général du Canada:

Johanne Gélinas, commissaire à l'environnement et au
développement durable;

John Reed, directeur principal.

Le jeudi 15 juin 2006

Pollution Probe:

Ken Ogilvie, directeur exécutif.

Save the Oak Ridge Moraine (STORM) Coalition:

Anna Tilman, présidente.

Reach for the Unbleached Foundation:

Delores Broten, conseillère principale en politiques.



CA1
YC27
-E55



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Energy, the Environment and Natural Resources

Énergie, de l'environnement et des ressources naturelles

Chair:
The Honourable TOMMY BANKS

Président :
L'honorable TOMMY BANKS

Tuesday, June 6, 2006
Thursday, June 8, 2006

Le mardi 6 juin 2006
Le jeudi 8 juin 2006

Issue No. 3

Fascicule n° 3

Third and fourth meetings on:
Review of the Canadian Environmental
Protection Act (1999, c. 33)
pursuant to Section 343(1) of the said act

Troisième et quatrième réunions concernant :
L'examen de la Loi canadienne sur la protection
de l'environnement (1999, chap. 33)
conformément à l'article 343(1) de ladite loi

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON ENERGY, THE ENVIRONMENT
AND NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Adams	Kenny
Angus	Lavigne
Carney, P.C.	* LeBreton, P.C.
Fox, P.C.	(or Comeau)
* Hays	Sibbeston
(or Fraser)	Spivak
Hervieux-Payette, P.C.	Tardif

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Adams substituted for that of the Honourable Senator Milne (*June 6, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT
ET DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane

et

Les honorables sénateurs :

Adams	Kenny
Angus	Lavigne
Carney, C.P.	* LeBreton, C.P.
Fox, C.P.	(ou Comeau)
* Hays	Sibbeston
(ou Fraser)	Spivak
Hervieux-Payette, C.P.	Tardif

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Adams substitué à celui de l'honorable sénateur Milne (*le 6 juin 2006*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 6, 2006
(6)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 2, Victoria Building, at 5:40 p.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Cochrane, Fox, P.C., Kenny, Sibbeston and Spivak (8).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier, Kristen Douglas and Lynne Myers.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review on the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to Section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:*Canadian Association of Petroleum Producers:*

Brian Maynard, Vice-President, Stewardship and Public Affairs.

Canadian Chemical Producers' Association:

Gordon Lloyd, Vice-President, Technical Affairs.

Canadian Consumer Specialty Products Association:

Shannon Coombs, Executive Director.

Canadian Manufacturers and Exporters:

Nancy Coulas, Director, Environmental Policy.

The Chair made an opening statement.

Ms. Coulas, Mr. Maynard, Ms. Coombs and Mr. Lloyd each gave a presentation and answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 7:44 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 6 juin 2006
(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 17 h 40, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Cochrane, Fox, C.P., Kenny, Sibbeston et Spivak (8).

Également présents : Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier, Kristen Douglas et Lynne Myers.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément à l'article 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Association canadienne des producteurs pétroliers :*

Brian Maynard, vice-président, Intendance et Affaires publiques.

Association canadienne des fabricants de produits chimiques :

Gordon Lloyd, vice-président, Questions techniques.

Association canadienne des produits de consommation spécialisés :

Shannon Coombs, directrice exécutive.

Manufacturiers et exportateurs du Canada :

Nancy Coulas, directrice, Politique environnementale.

Le président fait une déclaration liminaire.

Mme Coulas, M. Maynard, Mme Coombs et M. Lloyd font chacun un exposé puis, ensemble, répondent aux questions.

Le président fait une déclaration de clôture.

À 19 h 44, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, June 8, 2006
(7)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 9, Victoria Building, at 8:07 a.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Cochrane, Fox, P.C., Sibbeston and Tardif (7).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier, Kristen Douglas and Lynne Myers.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review on the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to Section 343(1) of the said act. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 2.*)

WITNESSES:

PollutionWatch:

Dr. Kapil Khatter, Director of Health and Environment;
Hugh Benevides, Staff Counsel.

Sierra Legal Defence Fund:

Robert Wright, Managing Counsel.

The Chair made an opening statement.

Mr. Benevides and Dr. Khatter made a joint presentation.

Mr. Wright made a presentation.

Mr. Benevides, Dr. Khatter and Mr. Wright answered questions.

The Chair made a closing statement.

At 10:13 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, le mardi 8 juin 2006
(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 8 h 7, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Cochrane, Fox, C.P., Sibbeston et Tardif (7).

Également présents : Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement : Sam Banks, Frédéric Beauregard-Tellier, Kristen Douglas et Lynne Myers.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité poursuit son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément à l'article 343(1) de ladite loi. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 2 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

PollutionWatch :

Dr. Kapil Khatter, directeur de la santé et de l'environnement;
Hugh Benevides, avocat-conseil à l'interne.

Sierra Legal Defence Fund :

Robert Wright, avocat directeur.

Le président fait une déclaration liminaire.

MM. Benevides et Khatter font un exposé conjoint.

M. Wright fait un exposé.

MM. Benevides, Khatter et Wright répondent aux questions.

Le président fait une déclaration de clôture.

À 10 h 13, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 6, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 5:40 p.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to Section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Over the next few months, this committee will be studying, as mandated by the act, the Canadian Environmental Protection Act, with a view to finding out its efficacy and how it is doing in general. The first meetings are for the purpose of better informing the committee on which aspects of CEPA we might wish to look at. CEPA is a broad and deep document and we are seeking instruction from all interested parties, including our guests today, to assist us in determining exactly where we will go with that study.

Appearing before the committee today is Ms. Nancy Coulas, Director of Environmental Policy for the Canadian Manufacturers and Exporters; and Mr. Brian Maynard, Vice-President, Stewardship and Public Affairs, from the Canadian Association of Petroleum Producers. Welcome back, Mr. Maynard; we have seen you before. There is also Shannon Coombs, Executive Director of the Canadian Consumer Specialty Products Association; and Mr. Gordon Lloyd, Vice-President, Technical Affairs, of the Canadian Chemical Producers' Association. We are inviting each of you ladies and gentlemen to let us know what you think about CEPA and what you think we ought to look at with respect to it.

Nancy Coulas, Director, Environmental Policy, Canadian Manufacturers and Exporters: First, thank you for the opportunity to appear before you today to provide the views of my organization on the review of the Canadian Environmental Protection Act.

Canadian Manufacturers and Exporters, or CME, has about 1,500 members across Canada, representing virtually every industrial sector: general manufacturing, automobile manufacturing, chemical producers, petroleum products, mining, forestry, steel, aluminum, as well as companies from the services sector.

CME has a National Environmental Quality Committee consisting of senior environmental professionals from about 300 companies across Canada. I am pleased today to present the views of the National Environmental Quality Committee and CME.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 6 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 17 h 40 pour procéder à l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément à l'article 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Au cours des prochains mois, notre comité procédera, conformément aux exigences de la loi, à l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement afin d'évaluer son efficacité et de voir comment se déroulent les choses en général. Les premières réunions ont pour but de mieux informer les membres du comité des aspects de la LCPE qu'il serait peut-être indiqué d'examiner de plus près. La LCPE est un document détaillé dont la portée est large, et nous invitons toutes les parties intéressées, y compris les témoins que nous accueillons aujourd'hui, à nous aider à déterminer exactement comment nous allons orienter cette étude.

Le comité accueille aujourd'hui Mme Nancy Coulas, directrice de la politique environnementale, Manufacturiers et exportateurs du Canada; et M. Brian Maynard, vice-président, Intendance et Affaires publiques, Association canadienne des producteurs pétroliers. Nous sommes heureux de vous revoir parmi nous, monsieur Maynard; nous accueillons également Mme Shannon Coombs, directrice exécutive de l'Association canadienne de produits de consommation spécialisés; et M. Gordon Lloyd, vice-président, Questions techniques, de l'Association canadienne des fabricants de produits chimiques. Mesdames et messieurs, nous vous invitons à nous dire ce que vous pensez de la LCPE, et de nous parler des aspects que nous devrions examiner de plus près.

Nancy Coulas, directrice, Politique environnementale, Manufacturiers et exportateurs du Canada : Premièrement, je vous remercie de m'offrir la possibilité de comparaître devant vous aujourd'hui pour vous faire part du point de vue de mon organisation concernant l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement.

Les Manufacturiers et exportateurs du Canada, ou MEC, comptent environ 1 500 membres de partout au Canada, et pratiquement tous les secteurs industriels — y compris la fabrication générale, la construction d'automobiles, la fabrication de produits chimiques, la fabrication de produits pétroliers, les mines, les forêts, l'acier, et cetera — y sont représentés, de même que le secteur des services.

Les MEC ont un comité national de la qualité de l'environnement constitué d'éminents spécialistes en environnement issus d'environ 300 entreprises d'un peu partout au Canada. J'ai le plaisir aujourd'hui de vous présenter le point de vue du Comité national de la qualité environnementale et des MEC.

Before I begin to discuss the CEPA legislation, I would like to give you a brief update on the status of manufacturing in Canada. Manufacturing is the single largest business sector in Canada. It accounts directly for 18 per cent of Canada's GDP. About 2.1 million Canadians are employed in manufacturing, with wage levels 22 per cent above the national average. Another interesting statistic is that the manufacturing sector has reduced greenhouse gas emissions by 7.4 per cent below 1990 levels.

The manufacturing sector faces strategic challenges, including a high dollar, rising business costs and global competition, among many others. CME member companies have always believed that improved environmental performance goes hand in hand with improving competitiveness when it is done in a sustainable manner.

I would like to outline our concerns with the upcoming review of the Canadian Environmental Protection Act.

On the scope of the review, CME believes that the government should not undertake a full rewrite of the legislation as per the last review in 1999. Many of the provisions have not been in place long enough to determine how effective they are. For example, the Domestic Substances List categorization is not yet complete and changing the provisions during this exercise would be difficult. We would also not support looking at the European REACH proposal for a new CEPA, as has been proposed by some groups. That would require a full review of CEPA and we believe it would take years to implement this approach. I support my other colleagues here today who have done more research on the REACH program.

In addition, CME members are still "learning" CEPA 1999 and trying to use it to improve their environmental performance. Any major changes at this point would take CME members away from the work of CEPA and place their attention on the review. This would be counterproductive to environmental improvement. We do, however, believe that there are some specific areas of CEPA that could be improved. These are as follows.

The definition of "substance" under CEPA 1999 is extremely broad and, in particular for our sector, includes "any manufactured item that is formed into a specific physical shape or design during manufacture and has, for its final use, a function or functions dependent in whole or in part in its shape or design." We believe that that definition needs to be re-examined because of the uncertainty it brings to Canadian manufacturers.

Next is the stigma of the toxics label. The labelling of substances as "toxic" when they meet the criteria as per section 64 of CEPA and placing them on Schedule 1 create an

Avant de parler de la LCPE elle-même, j'aimerais faire brièvement le point avec vous sur l'état actuel de l'industrie manufacturière au Canada. L'industrie manufacturière est le plus important secteur d'activités commerciales au Canada et elle représente à elle seule 18 p. 100 du PIB du Canada. Le niveau salarial des quelque 2,1 millions de Canadiens oeuvrant dans le secteur manufacturier est supérieur de 22 p. 100 à la moyenne nationale. Il est également intéressant de souligner que le secteur manufacturier a réduit de 7,4 p. 100 ses émissions de gaz à effet de serre par rapport aux niveaux de 1990.

Le secteur manufacturier est confronté à de nombreux défis stratégiques, dont la valeur élevée du dollar, la hausse des coûts d'exploitation et la concurrence mondiale. Les entreprises membres des MEC ont toujours été convaincues qu'un meilleur bilan environnemental est porteur d'une compétitivité accrue si ce bilan repose sur des mesures durables.

Permettez-moi maintenant de vous faire part de nos préoccupations concernant l'examen prochain de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement.

En ce qui concerne la portée de l'examen, les MEC croient que le gouvernement doit éviter de refondre la loi comme il l'avait fait lors du dernier examen, en 1999. Bon nombre des dispositions ne sont pas en vigueur depuis assez longtemps pour qu'on puisse vraiment juger de leur efficacité. Par exemple, la catégorisation des substances inscrites sur la Liste intérieure des substances n'est pas encore terminée, et il serait difficile de modifier les dispositions législatives pendant cet exercice. Nous sommes contre l'idée de modéliser la nouvelle LCPE sur le projet européen REACH, comme certains groupes le proposent. Cette solution exigerait un examen approfondi de la LCPE, et il faudrait des années pour la mettre en œuvre. Je souscris à l'analyse faite par mes collègues ici présents, qui ont effectué des recherches approfondies à l'égard du programme REACH.

De plus, les membres des MEC ne sont pas encore parfaitement au fait de la LCPE de 1999 et s'efforcent encore de parfaire leur connaissance de la loi pour améliorer leur bilan environnemental. Tout changement important apporté à ce stade-ci réduirait la valeur du travail accompli par les membres des MEC relativement à la LCPE et les obligerait à prêter attention à l'examen. Cela risquerait de nuire à l'amélioration de leur bilan environnemental. Nous croyons par contre que certains aspects précis de la LCPE pourraient être améliorés. En voici la liste.

Dans la version de 1999 de la LCPE, la définition du terme « substance » est extrêmement vague et vise plus particulièrement « les articles manufacturés dotés d'une forme ou de caractéristiques matérielles précises pendant leur fabrication et qui ont, pour leur utilisation finale, une ou plusieurs fonctions en dépendant en tout ou en partie ». Nous croyons qu'il faut revoir le libellé de cette définition en raison des doutes qu'il soulève chez les manufacturiers canadiens.

Ensuite, il y a la connotation péjorative du terme « toxique ». L'application de l'étiquette « toxique » aux substances qui satisfont aux critères énoncés à l'article 64 de la LCPE et leur

inappropriate stigma. The term “toxic” in everyday English rings alarm bells that a substance that is in use will harm our health and should be immediately banned.

The use of the word “toxic” under CEPA is scientific. It looks at toxicity and risks to organisms as well as humans. In fact, many substances on Schedule 1 are being managed and can be used safely and effectively. We believe there are ways to address this issue. CME would be happy to work with the government, environmental groups and other industry groups to examine these ways.

With respect to air issues, CME wrote to the government in 2005 expressing reservations about declaring carbon dioxide toxic under CEPA. We believe CEPA is not the place to deal with the issue of climate change. Climate change has far-reaching economic, energy, health and environmental considerations, not just in Canada but around the world. As we noted earlier in this submission, manufacturers have done a great deal to reduce greenhouse gas emissions.

We would also prefer not to see the issue of clean air legislated under CEPA until more information is generated on major air pollution sources. Clean air and smog are complex economic, energy, health and environmental issues that must be dealt with on a countrywide basis, including by all sectors of the economy and in conjunction with other jurisdictions, such as the provinces and the United States.

With respect to New Substances Notification Regulations, CME has heard several members describe the regulations as a barrier to competitiveness, with no environmental justification. For example, companies go through an intensive and expensive procedure to establish that a substance is safe to use in Canada when at the same time it is widely used in other countries, including the United States. We believe that CEPA should be amended to allow for the recognition of the assessment of substances by other jurisdictions, over and above the United States.

In addition, the issue of user fees under the New Substances Notification Regulations needs to be examined. The User Fees Act came into force in 2004 and states that a private benefit would justify cost recovery. This was deemed to be the case for NSN Regulations, which we believe is unfair. When a company goes through the NSN process to introduce a new substance in Canada, it must pay for the full cost of gathering data, doing scientific tests and providing information to the government. On top of that, the company pays a user fee for the government to do its work. While that may sound fair,

ajout à la Liste des substances toxiques de l'annexe 1 sont une source inutile de stigmatisation. Dans le langage courant, le terme « toxique » est alarmiste, au sens où il donne l'impression que la substance en question est dangereuse pour la santé et doit être immédiatement interdite.

L'utilisation du terme « toxique » en vertu de la LCPE est très scientifique. Elle fait référence à la toxicité d'une substance et au risque qu'elle présente pour les organismes vivants ainsi que pour l'homme. De fait, bien des substances figurant sur la liste de l'annexe 1 peuvent être gérées et utilisées en toute sécurité et avec efficacité. Nous croyons qu'il y a moyen de remédier à ce problème. Les MEC seraient heureux de travailler de concert avec le gouvernement, les groupes environnementaux et les représentants d'autres secteurs industriels pour trouver une solution.

Pour ce qui est des questions atmosphériques, les MEC ont écrit au gouvernement en 2005 pour lui faire part de leurs sérieuses réserves concernant l'inclusion du dioxyde de carbone au nombre des substances toxiques en vertu de la LCPE. Nous croyons que la LCPE n'est pas l'instrument idéal pour aborder la question du changement climatique, parce que cet enjeu a une portée économique, énergétique, sanitaire et environnementale énorme qui dépasse nos frontières. Comme nous l'avons mentionné précédemment, le secteur manufacturier a déjà considérablement réduit ses émissions de gaz à effet de serre.

Nous préférierions que la question de l'assainissement de l'air ne soit pas abordée dans la LCPE tant qu'on n'en saura pas davantage sur les principales sources de pollution atmosphérique. L'assainissement de l'air et les problèmes de smog sont des enjeux économiques, énergétiques, sanitaires et environnementaux complexes qui exigent l'adoption d'une approche pancanadienne et la participation de tous les secteurs de l'économie, et dont l'examen doit se faire de concert avec d'autres instances gouvernementales, comme les provinces et les États-Unis.

En ce qui concerne le Règlement sur les renseignements concernant les substances nouvelles, plusieurs membres des MEC considèrent qu'il nuit à leur compétitivité et n'a aucune justification sur le plan environnemental. Par exemple, les entreprises doivent se plier à une procédure très exigeante et coûteuse pour établir l'innocuité d'une substance qu'elles souhaitent utiliser au Canada, alors que cette même substance est couramment utilisée dans d'autres pays, notamment aux États-Unis. Nous croyons qu'il faudrait modifier la LCPE de façon à pouvoir faire reconnaître la validité des évaluations de substances effectuées ailleurs qu'aux États-Unis.

De plus, la question des frais d'utilisation en vertu du Règlement sur les renseignements concernant les substances nouvelles doit faire l'objet d'un examen. La Loi sur les frais d'utilisation, qui est entrée en vigueur en 2004, prévoit que l'existence d'un avantage personnel justifie un recouvrement des coûts. Cela est réputé être le cas pour le Règlement sur les renseignements concernant les substances nouvelles, et nous croyons que c'est injuste. Pour s'acquitter des formalités applicables à l'introduction d'une nouvelle substance au Canada, l'entreprise doit assumer la totalité des coûts inhérents

all industries in Canada and other countries are then free to commercialize products that contain that new substance, not just the company going through and paying for the process. We believe that should not be considered a private benefit and that it is a hindrance to competitiveness for Canadian manufacturers. Environment Canada has made improvements to the NSN Regulations; however, we believe further improvements could be made.

With respect to State of Environment Reporting, CME has been a strong supporter of environmental reporting in Canada in the past and is currently. We must know exactly where we should be concentrating valuable resources in Canada to optimize our overall environmental performance as a country.

Thank you again for the opportunity to provide the views of CME members on the review of CEPA.

Brian Maynard, Vice-President, Stewardship and Public Affairs, Canadian Association of Petroleum Producers: I appreciate the opportunity today to appear before the committee as it begins a review of the Canadian Environmental Protection Act, 1999. I am appearing on behalf of the Canadian Association of Petroleum Producers, or CAPP, as it is known. CAPP represents 150 companies that explore for, develop and produce natural gas, natural gas liquids, crude oil, oil sands and elemental sulphur throughout Canada. CAPP member companies produce more than 95 per cent of Canada's natural gas and crude oil. CAPP also has 130 associate members who provide a wide range of services that support the upstream crude oil and natural gas industry. Together, these members and associate members are an important part of a \$100-billion-a-year national industry that affects the livelihoods of more than half a million Canadians.

I understand that the main objective for the committee's initial meetings is to receive advice from government officials, industry and non-government organizations as to where the committee should focus its review of CEPA. We have also provided such advice through a written submission to the House Standing Committee on Environment and Sustainable Development, which has also undertaken a review of CEPA.

à la collecte de données, à l'exécution de tests scientifiques et à la prestation de renseignements au gouvernement. Elle doit par-dessus le marché payer des frais d'utilisation pour que le gouvernement fasse son travail. Même si cela peut paraître équitable à première vue, il reste que tous les secteurs industriels, au Canada et ailleurs dans le monde, sont alors libres de commercialiser des produits qui contiennent cette substance nouvelle — et non seulement l'entreprise qui s'est soumise aux formalités nécessaires et en a assumé le coût. Nous estimons que cela ne devrait pas être considéré comme un avantage personnel, et que cette exigence nuit grandement à la compétitivité des manufacturiers canadiens. Environnement Canada a apporté certains correctifs au Règlement sur les renseignements concernant les substances nouvelles, mais nous croyons que d'autres améliorations pourraient être apportées.

En ce qui a trait au Rapport sur l'état de l'environnement, les MEC ont toujours été de fervents partisans des rapports sur l'état de l'environnement au Canada. En effet, nous devons savoir où exactement doivent être concentrées nos précieuses ressources au Canada afin de pouvoir optimiser notre bilan environnemental global en tant que pays.

Je vous remercie encore de m'avoir permis de vous faire part du point de vue des membres des MEC sur l'examen de la LCPE.

Brian Maynard, vice-président, Intendance et Affaires publiques, Association canadienne des producteurs pétroliers : Je vous remercie de m'offrir l'occasion de témoigner devant votre comité, alors que ce dernier entame son examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement de 1999. Je suis ici aujourd'hui à titre de représentant de l'Association canadienne des producteurs pétroliers, également connue sous le nom de CAPP. La CAPP réunit 150 sociétés de recherche, d'extraction et de production de gaz naturel, de liquides du gaz naturel, de pétrole brut, de sable bitumineux et de soufre élémentaire de partout au Canada. Les sociétés membres de la CAPP représentent plus de 95 p. 100 de la production de gaz naturel et de pétrole brut du Canada. La CAPP compte également 130 membres associés offrant tout un éventail de services qui soutiennent en amont l'industrie du gaz naturel et du pétrole brut. Réunis, ces membres et ces membres associés constituent une part importante d'un secteur national qui représente 100 milliards de dollars par année et dont dépendent, pour leur subsistance, plus d'un demi-million de Canadiens.

J'ai cru comprendre que le comité souhaite principalement, au cours de ces premières réunions, connaître l'avis des représentants du gouvernement, de l'industrie et des organisations non gouvernementales quant aux points particuliers de la loi sur lesquels le comité devrait se concentrer. Nous avons également fait connaître notre avis sur la question dans un mémoire soumis au Comité permanent de l'environnement et du développement durable de la Chambre des communes, qui entreprend également à l'heure actuelle l'examen de la LCPE.

We advocate a focused as opposed to a fundamental review of CEPA. The act has only been functioning for a limited period since the extensive parliamentary review of the original act. CEPA 1999 has been operating for insufficient time for implementation and detailed testing of the previous review amendments.

We believe there is a general consensus that a focused — not comprehensive — review is required, and we also understand that Environment Canada and Health Canada support this view.

We support the consideration and review of the appropriateness of the use of the word “toxic” in the act. Labelling substances as toxic when they meet the section 64 criteria of CEPA and are placed on Schedule 1 creates, in some cases, an inappropriate stigma. The statutory definition of “toxic” and the public’s understanding of that term are not always aligned. The public often associates “toxic” substances with those that are subject to bans and phase-outs under the act. For substances not subject to bans or phase-outs, the term “toxic” can lead to confusion. If changes are made, it is important that the term “toxic” be removed completely from Part V of CEPA and from all related operational provisions in the act.

One issue of concern for our industry is around capacity. CAPP supports additional monitoring and regular reporting of health and environmental trends; for example, the State of Environment and State of Health reports by Environment Canada and Health Canada respectively. To achieve this, it is critical that departments with CEPA responsibilities have reasonable and appropriate budgets for science-related activities to meet those responsibilities, now and into the future. That means adequate resources to undertake science, surveillance, monitoring and reporting.

CAPP encourages this committee and the House committee to ensure any revisions to CEPA in this review meet the objectives of the Smart Regulation Initiative and are in keeping with goals of increased federal department and provincial-territorial collaboration.

CAPP is also hopeful that concerns regarding the complexity of reporting for the National Pollutant Release Inventory, or NPRI, will be addressed in ongoing working group activities. If not, we would expect those concerns to be addressed in the CEPA review process. Our members do not object to reporting, but are frustrated by yearly changes to reporting rules and requirements.

Nous souhaiterions un examen ponctuel, plutôt que systématique, de la LCPE. La loi n’a été appliquée que sur une durée limitée depuis l’examen parlementaire exhaustif dont avait fait l’objet le projet de loi. La LCPE de 1999 n’a pas été appliquée suffisamment longtemps pour que l’on puisse entreprendre une étude détaillée de la mise en œuvre des amendements qui lui avaient été apportés lors du précédent examen.

Nous croyons qu’il existe un consensus sur le fait que l’examen devrait être ponctuel, et non systématique, et qu’Environnement Canada, tout comme Santé Canada, partage notre avis.

Nous sommes d’avis qu’il convient de se pencher sur la pertinence de l’emploi du terme « toxique » dans la loi. Indiquer sur l’étiquette d’un produit la mention « toxique », lorsque ledit produit répond aux critères de l’article 64 de la LCPE et qu’il figure donc à l’annexe 1 de ladite loi, peut, dans certains cas, causer un préjudice injustifié. La définition législative du terme « toxique » et la compréhension qu’en a le public ne coïncident pas toujours. Le public associe souvent le terme « toxique » à des substances qui, en vertu de la loi, font l’objet d’une interdiction ou d’une élimination progressive. Le terme « toxique », appliqué à des substances qui ne font pas l’objet d’interdictions ou d’une élimination progressive, peut prêter à confusion. Si des modifications doivent être apportées à la loi, il est important que le terme « toxique » soit totalement supprimé de la partie V de la LCPE, ainsi que de toute disposition opérationnelle de la loi se rapportant à cette dernière partie.

L’une des grandes préoccupations de notre industrie concerne la capacité. La CAPP est en faveur d’une surveillance accrue des tendances en matière de santé et d’environnement, et de la publication sur ces dernières de rapports périodiques, tels que le Rapport sur l’état de l’environnement d’Environnement Canada et le Rapport sur l’état de la santé de Santé Canada. Pour ce faire, il est essentiel que les ministères ayant des responsabilités au regard de la LCPE disposent d’un budget suffisant et raisonnable pour s’acquitter des activités scientifiques requises pour s’acquitter, aujourd’hui comme à l’avenir, de ces responsabilités, à savoir pour effectuer des activités scientifiques de surveillance, de suivi et de rapport.

La CAPP invite également votre comité, tout comme le comité de la Chambre des communes, à s’assurer que toutes modifications apportées à la LCPE au cours du présent examen répondent aux critères de l’initiative de réglementation intelligente et soient conformes à l’objectif qui est d’accroître la collaboration entre les ministères fédéraux et provinciaux ou territoriaux.

La CAPP espère aussi que les préoccupations qu’elle a exprimées au regard de la complexité des procédures de déclaration à l’Inventaire national des rejets de polluants, ou INRP, seront prises en compte dans le cadre des activités menées actuellement par le groupe de travail. Si tel n’est pas le cas, nous escompterions que nos préoccupations soient prises en compte dans le cadre du présent processus d’examen de la LCPE. Nos membres ne s’opposent pas au principe de la déclaration, mais sont exaspérés par les modifications annuelles des règles et des exigences de déclaration.

CAPP supports a 10-year review period for the act to allow for implementation and appropriate testing of review amendments. The current cycle of five years does not provide adequate time for implementation and testing and is too demanding on the time and resources of all engaged stakeholders. We believe there is broad support for a longer review period.

I would like to thank the committee for the opportunity to share our perspectives, and at the appropriate time I will be pleased to take any questions you may have, and, hopefully, answer them.

Shannon Coombs, Executive Director, Canadian Consumer Specialty Products Association: It is a pleasure to be here today to discuss two key issues for our industry sector pertaining to your review of the Canadian Environmental Protection Act. I am here today representing CCSPA, but also FPIC, the Formulated Products Industry Coalition. The reason is that we share the same two key issues that I will be discussing today.

FPIC is a unique group of 15 trade associations formed in 2001 due to the Food and Drugs Act being subject to CEPA. The association that I represent, CCSPA, is a national trade association of 40 member companies across Canada, collectively a \$20-billion industry, and we directly employ 12,000 people.

Our companies manufacture, process, package and distribute consumer, industrial and institutional specialty products, such as soaps and detergents. I see everyone has a copy of our one-pager, our glossy, where we have a nice picture of all the products that we represent. For example, there are soaps and detergents like Tide and Sunlight; pest control products such as Raid, ant traps; aerosols, hard surface disinfectants such as Comet and Lysol; deodorizers and automotive chemicals.

FPIC member companies provide food, personal care products, household cleaners, cosmetics, medical devices and pharmaceuticals to Canadians. Collectively, this group represents over 750 member companies, comprising a \$66-billion-a-year industry and employing 375,000 Canadians. A list of all the associations that belong to FPIC is included in our submission.

Why are we here today before you, and why are substances in the Food and Drugs Act captured under CEPA? CEPA is the legislation that governs new and existing chemical substances in Canada. In 1999, parliamentarians requested that CEPA be the safety net for all environmental assessments of substances. In section 81 of the act, there is a requirement for other acts that have pre-market assessments to meet or exceed CEPA. Other acts had two years to meet that requirement and, if they did, they were scheduled for exemption under CEPA. If they did not meet the

La CAPP est en faveur d'un délai d'examen de la loi d'une durée de dix ans afin de permettre la mise en œuvre et une évaluation en bonne et due forme des modifications apportées lors du présent examen. Le délai actuel de cinq ans ne permet pas une mise en œuvre et une évaluation suffisantes, et s'avère trop lourd, en termes de ressources et de temps requis, pour l'ensemble des parties intéressées. Je crois que de nombreux intervenants sont en faveur d'un délai d'examen prolongé.

Je remercie le comité de m'avoir accordé l'occasion de partager avec lui le point de vue de la CAPP, et je serais heureux de répondre, dans la mesure de mes moyens, à vos éventuelles questions.

Shannon Coombs, directrice exécutive, Association canadienne de produits de consommation spécialisés : Je suis heureuse d'être ici aujourd'hui pour parler de deux enjeux clés qui préoccupent notre secteur industriel dans le cadre de votre examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Je représente à la fois l'ACPCS et la FPIC, c'est-à-dire la Formulated Products Industry Coalition, car nous nous intéressons aux deux mêmes enjeux, dont je vous entretiendrai aujourd'hui.

La FPIC, constituée de 15 associations de l'industrie des préparations, a été créée en 2001, du fait que la Loi sur les aliments et drogues est assujettie à la LCPE. L'association que je représente, c'est-à-dire l'ACPCS, est une association professionnelle nationale dont les 40 entreprises membres à l'échelle du pays constituent une industrie de 20 milliards de dollars qui emploie directement plus de 12 000 personnes.

Nos entreprises fabriquent, traitent, emballent et distribuent des produits spécialisés destinés aux consommateurs, à l'industrie et aux établissements, comme des savons et des détergents. Je vois que tout le monde a un exemplaire de notre document d'une page sur papier glacé, qui présente une belle photo de l'ensemble des produits que nous représentons. Il y a, par exemple, des savons et des détergents, comme Tide et Sunlight; des produits antiparasitaires, comme Raid et des pièges à fourmis; des aérosols et des désinfectants pour revêtement dur, comme Comet et Lysol; des désodorisants et des produits chimiques pour l'industrie automobile.

Les entreprises membres de la FPIC fabriquent des aliments, des produits de soins personnels, des produits de nettoyage domestiques, des cosmétiques, des dispositifs médicaux et des produits pharmaceutiques destinés aux consommateurs canadiens. Ce groupe, qui représente plus de 750 entreprises membres, affiche un chiffre d'affaires annuel de 66 milliards de dollars et emploie plus de 375 000 Canadiens. Vous trouverez une liste des associations membres de la LPIC dans notre mémoire.

Pourquoi témoignons-nous devant vous aujourd'hui, et pourquoi les substances réglementées par la Loi sur les aliments et drogues sont-elles visées par la LCPE? La LCPE est la loi qui régit les substances chimiques nouvelles et existantes au Canada. En 1999, les parlementaires ont demandé que la LCPE serve de filet de sécurité en ce qui concerne l'évaluation environnementale des substances. L'article 81 de la loi prévoit que les exigences d'autres lois relatives à l'évaluation préalable à la mise en marché doivent être au moins aussi rigoureuses que celles de la LCPE. Les

requirements, then CEPA would be the act to govern environmental assessments. Other acts, such as the Seeds Act, Fertilizer Act and the Pest Control Products Act met CEPA's requirements and were scheduled for exemption. The Food and Drugs Act did not meet the requirements of CEPA, and therefore environmental assessments for substances in the Food and Drugs Act are subject to CEPA's regulations, the New Substance Notification Regulations.

We have been working under that regime for the past five years and are satisfied that CEPA is the most appropriate legislative authority for these substances. However, when Food and Drugs Act substances were captured under CEPA, it left a list of approximately 9,000 substances that have been used safely and effectively by Canadians for almost 20 years in limbo because they are considered new, not existing, under the act, and this needs to be remedied. I will refer to these 9,000-plus substances in the rest of my presentation as the In Commerce List.

Since most of our member companies have never been subject to anything other than the rigorous pre-market assessments and notifications under the Food and Drugs Act, being subject to CEPA was new and challenging. Despite a learning curve, CCSPA and FPIC have recognized that CEPA systems and regulations provide predictable and rigorous submissions reviews to member companies and protection to Canadians and their environment.

I know you will hear numerous issues about the act from other stakeholders, but CCSPA and FPIC are requesting the committee consider two key recommendations for improvements that would provide for legislative clarity, which only Parliament, including you senators, can provide.

They are as follows: We would like the In Commerce List to be acknowledged as a list of existing substances under the law by creating a provision in CEPA to recognize them as such.

You might be asking yourselves, what is on the In Commerce List? It is quite a range of different substances. There are pharmaceutical actives, cosmetic ingredients such as extracts, surfactants, food colourings, flavourings, lard, starch, kiwi essence, oil of lemon. Those are the types of substances. Why do we wish to have them treated as existing? The substances and the products have provided and continue to provide benefits to Canadians. They have been in commerce for almost 20 years, and clearly they are not new, but existing; it makes sense.

autres lois qui, après un délai de deux ans, répondaient à cette exigence étaient exemptées des dispositions pertinentes de la LCPE. Celles qui ne répondaient pas à ces exigences étaient donc soumises aux dispositions de la LCPE relatives à l'évaluation environnementale. D'autres lois, comme la Loi sur les semences, la Loi sur les engrais et la Loi sur les produits antiparasitaires, étant conformes aux exigences de la LCPE, ont été exemptes. La Loi sur les aliments et drogues ne satisfaisait pas aux exigences de la LCPE, de sorte que l'évaluation environnementale relative aux substances réglementées par la Loi sur les aliments et drogues a été assujettie au Règlement sur les renseignements concernant les substances nouvelles de la LCPE.

Nous travaillons sous ce régime depuis cinq ans, et nous sommes convaincus du fait que la LCPE est l'instrument législatif le plus approprié à l'égard de ces substances. Toutefois, l'assujettissement de la Loi sur les aliments et drogues à la LCPE a semé la confusion à l'égard d'environ 9 000 substances utilisées de façon efficace et sécuritaire par les Canadiens depuis plus de 20 ans, car la loi les considère comme des substances nouvelles, qui n'existent pas. Il faut corriger cette situation. Aux fins de mon exposé, je désignerai ces quelque 9 000 substances au moyen du terme « Liste des substances commercialisées ».

Puisque la plupart de nos entreprises membres n'ont jamais eu à se plier à d'autres exigences que celles, déjà rigoureuses, de la Loi sur les aliments et drogues concernant les avis et les évaluations préalables à la mise en marché, le fait de devoir se plier aux exigences de la LCPE constitue un nouveau défi de taille. Même si cela a exigé un effort d'adaptation, l'ACPCS et la FPIC reconnaissent que les règles et systèmes établis en vertu de la LCPE procurent aux entreprises membres un examen prévisible et rigoureux des demandes d'homologation et protègent les Canadiens et leur environnement.

Je sais que d'autres intervenants soulèveront de nombreux enjeux liés à la loi, mais l'ACPCS et la FPIC demandent au comité d'envisager les deux recommandations clés suivantes afin d'apporter des améliorations qui rendraient la loi plus claire, et seul le Parlement, y compris le Sénat, peut apporter cette clarté.

La première recommandation est la suivante : nous aimerions que la LCPE soit assortie d'une disposition visant à reconnaître à titre de substances existantes celles qui figurent dans la Liste des substances commercialisées.

Vous vous demandez peut-être quelles sont les substances qui figurent sur la Liste des substances commercialisées? Il s'agit d'un vaste éventail de substances. Il y a des ingrédients actifs à vocation pharmaceutique, des ingrédients de produits de beauté, comme des extraits, des agents de surface, des colorants alimentaires, des aromatisants, le saindoux, l'amidon, l'essence de kiwi, l'huile de citron. Il s'agit d'une substance de ce genre. Pourquoi désirons-nous qu'elles soient traitées comme des substances existantes? Parce que ces substances et produits ont procuré et continuent de procurer des avantages aux Canadiens. Ils sont disponibles dans le commerce depuis presque 20 ans, et, manifestement, il s'agit de substances existantes; c'est du gros bon sens.

To ensure that there is a mechanism for the In Commerce List to be treated in the same way as existing substances on the Domestic Substances List, we are suggesting that the government categorize the In Commerce List and then, if needed, provide screening-level risk assessments. I believe that the officials provided a briefing about the categorization and screening of the Domestic Substances List to you a few weeks ago. Treating all existing substances the same also makes sense.

I would like to turn to the issue of the use and meaning of the term “toxic” in the legislation. CCSPA and FPIC request that the committee consider removing the word “toxic” from the legislation so that there is clarity and understanding with respect to how substances are assessed and managed under the act. If the risk assessment of a substance meets the definition, it is placed on Schedule 1, and then some type of management for its particular use will often be invoked.

As stated in our submission, the challenge is the misunderstanding of the term “CEPA toxic.” CEPA toxic substances are interpreted as being intrinsically toxic, that is, poisonous and/or lethal. I can give some examples of substances on Schedule 1 that cause confusion. CFCs are on Schedule 1. They destroy atmospheric ozone. They are toxic to the environment, but not to humans. For example, they are still used in asthma inhalers. Ammonia is on Schedule 1, but it is only CEPA toxic in the environment from ammonia traces found in wastewater effluent. This substance is used in numerous other applications such as fertilizer and glass cleaners, which have become targets because of the listing and the misinterpretation. Carbon dioxide is also on Schedule 1 so that greenhouse gases can be managed, but it is not intrinsically toxic, as we all rely on it to breathe.

Clearly, the challenge around the term “CEPA toxic” is the misunderstanding that prevails and the actions that stem from it. Groups target products that may contain the substance, apply the label of CEPA toxic to all uses of the substance, and alert Canadians to a risk that is not real. There have also been instances of provincial authorities making procurement statements regarding CEPA toxic substances that the products cannot be purchased if they contain Schedule 1 substances. If the term is removed, it will provide clarity in the act, and we believe it will also increase the act’s credibility.

Is there anything that can be done better? Always. CEPA is a huge piece of legislation. Embedded in the act are the pillars of the precautionary approach: science-based decision making,

Afin de veiller à ce qu’on établisse à l’égard de la Liste des substances commercialisées un mécanisme permettant de traiter ces substances de la même façon que les substances existantes qui figurent dans la Liste intérieure des substances, nous suggérons que le gouvernement procède à la catégorisation des substances de la LSC et, au besoin, à une évaluation préalable des risques. Je crois que les représentants vous ont présenté, il y a quelques semaines, un exposé sur la catégorisation et l’évaluation de la Liste intérieure des substances. Le fait de traiter toutes les substances existantes de la même façon relève également du gros bon sens.

J’aimerais maintenant revenir à la question de l’utilisation et du sens du terme « toxique » dans la loi. L’ACPCS et la FPIC demandent au comité d’envisager la possibilité d’éliminer le mot « toxique » de la loi afin qu’on s’entende plus clairement sur la façon dont les substances sont évaluées et contrôlées sous le régime de la loi. Si l’évaluation des risques à l’égard d’une substance donnée correspond à la définition mise de l’avant, cette substance est inscrite à l’annexe 1, et, bien souvent, on mettra de l’avant une quelconque méthode de gestion des risques à l’égard de l’utilisation de cette substance.

Comme nous le précisons dans notre mémoire, le problème tient au fait que l’expression « toxique en vertu de la LCPE » est mal comprise. Les substances considérées comme toxiques, au sens où l’entend la LCPE, finissent pas être associées à des poisons ou à des agents létaux. Je peux vous fournir des exemples de substances inscrites à l’annexe 1 qui occasionnent une telle confusion. Les CFC figurent à l’annexe 1. Ils détruisent l’ozone dans l’atmosphère. Ils sont toxiques pour l’environnement, mais pas pour les humains. On les utilise encore dans les inhalateurs destinés aux asthmatiques, par exemple. L’ammoniac figure à l’annexe 1, mais, au sens où l’entend la LCPE, il n’est toxique que pour l’environnement, lorsqu’on en trouve des traces dans les effluents d’eaux usées. Cette substance est utilisée à de nombreuses fins, comme dans les engrais et les produits pour nettoyer le verre, et ces produits sont critiqués en raison de l’inscription de la substance et du malentendu que cela occasionne. On a également inscrit le dioxyde de carbone à l’annexe 1, afin de contrôler l’émission de gaz à effet de serre, mais il ne s’agit pas d’une substance intrinsèquement toxique, car il est essentiel à l’air que nous respirons.

Il est clair que le problème à l’égard de l’expression « toxique en vertu de la LCPE » tient au malentendu qu’il crée et aux mesures qui en découlent. Des groupes s’attaquent aux produits susceptibles de contenir la substance, appliquent l’étiquette « toxique en vertu de la LCPE » à toutes les utilisations de la substance, et mettent en garde les Canadiens contre un risque qui n’est pas réel. On a également vu des autorités provinciales formuler des dispositions relatives à l’approvisionnement visant à interdire l’achat de produits contenant des substances toxiques figurant à l’annexe 1 de la LCPE. L’élimination du terme apportera davantage de clarté à la loi, et nous croyons que cela permettrait également d’en accroître la crédibilité.

Est-ce que quelque chose pourrait être amélioré? Toujours. La LCPE est une loi énorme. Les piliers de l’approche préventive sont enchâssés dans la loi : la prise de décisions fondées sur des

sustainable development, risk management, and pollution prevention. Increasing communication about the successes of this act and how it provides protection for Canadians is in everyone's best interest. For example, the categorization and screening of the Domestic Substances List is a made-in-Canada program. While other OECD countries have their own programs in place, Canada is in the lead. This September, the categorization results will be completed and posted. This is a major achievement, and one that Canada should know about.

I will be happy to answer any questions.

The Chairman: I am sure there will be some.

Gordon Lloyd, Vice-President, Technical Affairs, Canadian Chemical Producers' Association: I would like to thank the committee for this early opportunity for the Canadian Chemical Producers' Association to present to you on the CEPA review. I will be talking about some specific issues that we have identified in a fairly detailed brief, of which you have a copy. It is the same brief we sent to the House of Commons committee that is looking at this.

From CCPA's perspective, we want to support our members' continuous improvement in environmental and health performance. That improvement is primarily driven by Responsible Care, which I think most of you have heard of, and I will talk about it in a moment, but we also need supportive and effective legislation. Responsible Care is a set of initiatives started by the Canadian Chemical Producers' Association in the 1980s to meet public concerns about chemicals and their impact. It has been a real Canadian success story, and one that has gone international. It has now spread to 52 countries.

In Canada, Responsible Care means that the 65 CCPA member companies operating across the country make safeguarding their employees, the environment and their neighbours a primary concern. An example of the success that we have had in Responsible Care is the charts that I believe have been distributed to you as part of my presentation. These show the progress that our members have made in reducing emissions overall, reducing emissions for greenhouse gases, for smog-producing volatile organic compounds, and for nitrous oxides. Overall, emissions per unit of output are down by 85 per cent since 1992.

The charts you have are but a fairly thin slice of a major report we produce every year entitled "Reducing Emissions," which is available on our website.

We believe we have a good track record, but we do want to do better. We are looking for legislation that will be effective and supportive in helping us to move further in that direction. We raise a number of issues, 10 specifically, in the submission we provided, and we would like to see them included in the review of CEPA.

données scientifiques probantes, le développement durable, la gestion du risque et la prévention de la pollution. L'accroissement de la communication relative à l'efficacité de cette loi et à la façon dont elle protège les Canadiens est dans l'intérêt de tout le monde. Par exemple, la catégorisation et l'évaluation de la Liste intérieure des substances est un programme qui a été mis au point au Canada. D'autres pays de l'OCDE sont dotés de tels programmes, mais le Canada est un chef de file en la matière. En septembre prochain, les résultats de la catégorisation seront parachevés et diffusés. C'est toute une réalisation, et il faut que tous les Canadiens le sachent.

Je serai heureuse de répondre à vos questions.

Le président : Je suis certain qu'il y en aura.

Gordon Lloyd, vice-président, Questions techniques, Association canadienne des fabricants de produits chimiques : Je tiens à remercier le comité de donner à l'Association canadienne des fabricants de produits chimiques l'occasion de présenter son point de vue dans le cadre de l'examen de la LCPE. Je vais vous parler de certains enjeux soulevés dans le mémoire, plutôt détaillé, dont vous avez obtenu copie. Le comité de la Chambre des communes qui se penche sur cette question a reçu le même mémoire.

L'Association veut aider ses membres à améliorer constamment leur rendement dans les domaines de l'environnement et de la santé. Cette amélioration se fera surtout grâce à Gestion responsable — dont la plupart d'entre vous ont déjà entendu parler, je crois, et je vous en parlerai dans un instant —, mais nous avons aussi besoin d'une loi efficace qui crée des conditions favorables. Gestion responsable est une série de mesures que l'Association canadienne des fabricants de produits chimiques a lancées pendant les années 80 pour apaiser les préoccupations du public au sujet des produits chimiques et de leurs effets. Le Canada s'est vraiment illustré à ce chapitre, et le programme s'est imposé sur la scène internationale : on l'applique actuellement dans 52 pays.

Il fait en sorte que les 65 entreprises membres de l'Association qui exercent leurs activités au Canada considèrent comme une priorité la protection des employés, de l'environnement et de leurs voisins. Si je ne me trompe pas, le mémoire qui vous a été remis aux fins de mon exposé contient des graphiques qui illustrent le succès que nous avons connu avec une gestion responsable. Ces graphiques montrent les progrès de nos membres dans la réduction générale des émissions pour les gaz à effet de serre, les composés organiques volatiles producteurs de smog et l'oxyde nitreux. Dans l'ensemble, les émissions par unité de production ont chuté de 85 p. 100 depuis 1992.

Les graphiques que vous avez en main ne constituent qu'un extrait assez mince d'un rapport volumineux que nous produisons chaque année; ce rapport, qui s'intitule « Réduire les émissions », peut être consulté sur notre site Web.

Nous croyons avoir un bon bilan, mais nous voulons faire mieux. Nous voulons une loi qui sera efficace et qui nous aidera à poursuivre nos efforts en ce sens. Nous avons soulevé un certain nombre de questions — une dizaine pour être plus précis — dans le mémoire que nous avons présenté, et nous aimerions qu'elles soient prises en compte dans le cadre de l'examen de la LCPE.

First, as others have said, we would like the review to be a focused one and not a fundamental revisit of the legislation. We do not think that the limited experience with CEPA 1999 justifies a major rewrite at this time and it would probably be counterproductive to moving on with implementation of the legislation. One specific example of this is the DSL categorization and screening initiative that Ms. Coombs talked to you about and, I believe, officials talked to you about earlier. This has been a massive, six-year effort by government.

The Chairman: For the benefit of everybody watching, please tell us what DSL is.

Mr. Lloyd: DSL is the Domestic Substances List, of some 23,000 substances that we have in commerce in Canada right now. That is being reviewed to see whether there are some that need some assessment work in categorization, and then there is a requirement to do that assessment work subsequently, which is referred to as screening.

The categorization, which is the first part of this, has been a massive, six-year effort by government and stakeholders. It is leading edge. It is the first phase, which will be completed in September. The second stage will then kick in, whereby risk assessments will be done to see if risk management is required for any of these substances.

We would urge the committee to see value in bringing both categorization and screening risk assessments to completion and not changing this initiative in midstream.

Our second point is that we believe there should be a review of the prior government's decision to use Part V, the toxics provisions of CEPA, to manage climate change. We believe there are other provision in CEPA — the international air pollution provisions, for example — that could be used, or climate change could be managed under clean air initiatives, such as a clean air act, as the government has announced. However, greenhouse gases are a staple of life and should not be on a list of toxic substances or managed under Part V.

An additional issue that we would like the CEPA review to look at is the new government's commitment to improving Canada's air quality, which CCPA supports. We think it is a fundamentally important initiative. We believe it could be done either under a clean air act or under CEPA provisions outside of Part V, and we could support either approach. The most straightforward approach might be to use CEPA, although this could require some amendments. This issue should be addressed in the review, particularly to ensure that there are no legislative overlaps. It would be problematic if the same issue could be dealt with both under the CEPA legislation and clean air legislation.

Premièrement, comme d'autres l'ont dit, nous aimerions que l'examen, au lieu de revoir l'ensemble de la loi, soit ciblé. Nous croyons que l'expérience limitée à l'égard de la loi de 1999 ne justifierait pas une refonte majeure pour l'instant, et que cela pourrait même nuire à l'exécution de la loi. Il suffit de penser à l'exemple de cette initiative de catégorisation et d'évaluation de la LIS dont vous ont entretenus Mme Coombs et, si je ne me trompe pas, d'autres représentants, plus tôt. C'est tout un effort que le gouvernement a déployé au cours des six dernières années.

Le président : Pourriez-vous expliquer aux gens qui nous regardent ce que signifie l'acronyme LIS?

M. Lloyd : Il s'agit de la Liste intérieure des substances, sur laquelle figurent les quelque 23 000 substances actuellement offertes dans le commerce au Canada. On s'affaire à la réexaminer afin de déterminer si certaines substances doivent faire l'objet d'une évaluation aux fins de la catégorisation, et il faut ensuite mener les évaluations qui s'imposent : c'est ce qu'on appelle l'évaluation préalable.

La catégorisation, c'est-à-dire le premier volet de cette initiative, fait l'objet d'efforts énormes déployés par le gouvernement et les intervenants depuis six ans. C'est une initiative de pointe. Il s'agit de la première étape, et elle devrait prendre fin en septembre. On passera ensuite à la deuxième étape, au cours de laquelle seront effectuées des évaluations des risques visant à déterminer s'il faut prendre des mesures de gestion des risques à l'égard de certaines substances.

Nous demandons instamment au comité de reconnaître l'utilité de mener à terme la catégorisation et l'évaluation préalable des risques et de ne pas modifier cette initiative à mi-chemin.

Ensuite, nous croyons que le gouvernement devrait revoir sa décision d'utiliser la partie V, c'est-à-dire les dispositions de la LCPE relatives aux substances toxiques, pour gérer le changement climatique. Nous croyons que d'autres dispositions de la LCPE — comme celles qui portent sur la pollution atmosphérique internationale — pourraient être utilisées à cette fin, ou que le changement climatique pourrait être géré dans le cadre d'initiatives relatives à la pureté de l'air, comme la loi sur l'assainissement de l'air, ainsi que l'a annoncé le gouvernement. Quoi qu'il en soit, les gaz à effet de serre font partie de la vie, et ne devraient pas être inscrits sur une liste de substances toxiques ou gérés aux termes de la partie V.

Un autre point préoccupant concerne la promesse du gouvernement d'améliorer la qualité de l'air au Canada, ce à quoi l'Association souscrit. Nous croyons que cette initiative est d'une importance fondamentale. Nous croyons que cela pourrait se faire au moyen d'une loi sur l'assainissement de l'air ou de dispositions de la LCPE autres que celles de la partie V. L'Association appuierait l'une ou l'autre de ces démarches. Il serait peut-être plus simple de s'appuyer sur la LCPE, mais cela supposerait certaines modifications. Cette question devrait être abordée dans le cadre de l'examen, histoire, notamment, de veiller à ce qu'il n'y ait aucun chevauchement législatif. En effet, le fait de s'attaquer aux problèmes à la fois par l'entremise de la LCPE et d'une loi sur l'assainissement de l'air pourrait occasionner des problèmes.

Also, a clean air act will require working more closely with the provinces, and the committee should look at whether the equivalency provisions currently in CEPA would hinder this. I do not believe there have been any equivalency provisions signed with the provinces under CEPA 1999 and that the one that exists with Alberta was in place before then. I also believe that the way the provisions are written stands in the way of the type of cooperative agreements that the federal government needs to have with the provinces. We hope that subject will be looked at.

Another issue we would like to raise, which others have raised, is the term "toxics." We believe that term creates unnecessary stigma, in some instances, for substances that are regulated under Part V. There is a wide range of risk management options under Part V, aside from bans and phase-outs, with which stigmas are more normally and colloquially associated. One option would be to remove the word "toxic" from the act and leave a reference to substances that meet the criteria of section 64, which allows them to be put on Schedule 1 where they are regulated.

Another technical issue that CCPA would like to see addressed concerns so-called limits of quantification, LOQs. CEPA requires that limits of quantification be established for all substances that will be subject to virtual elimination. This is the case even if they are present only in irrelevant, trace-contaminant levels in products. We think that is impractical and something of a waste of resources. The requirement to establish these limits of quantification should be only in circumstances where there is an actual concern, not in all cases.

A similar problem arose when the international community agreed to the POPs convention in Stockholm, POPs being persistent organic pollutants. They came up with language that we believe could be incorporated into CEPA to address this.

This is perhaps something of an academic concern at the moment because there are no substances on the virtual elimination list, but I think that will change, and once it does, we should update the act as I described.

We also believe the administrative provisions of the act need to be strengthened so that Environment Canada and Health Canada actually stick to government rules and requirements. For example, we believe that the user fees under the New Substance Notification Regulations that Ms. Coulas talked about are clearly inconsistent with the User Fees Act passed by the last Parliament, which legislation originated as a private member's bill. Yet Environment Canada and Health Canada are basically ignoring that legislation.

En outre, concernant la loi sur l'assainissement de l'air, il faudrait collaborer étroitement avec les provinces, et le comité devrait déterminer si les dispositions d'équivalence de la LCPE ne seront pas un empêchement. Je ne crois pas que les provinces aient souscrit à des dispositions d'équivalence sous le régime de la LCPE de 1999, et celles qui ont été convenues avec l'Alberta étaient en vigueur bien avant. Je crois également que la formulation actuelle des dispositions mine la capacité du gouvernement fédéral de conclure les ententes de coopération nécessaires avec les provinces. Nous espérons que vous vous pencherez sur cette question.

Une autre question que nous aimerions soulever, et que d'autres ont soulevée, concerne le terme « toxique ». Nous estimons que, dans certains cas, ce terme stigmatise inutilement des substances réglementées en vertu de la partie V. La partie V prévoit un large éventail d'options de gestion du risque autre que l'interdiction et l'élimination graduelles, mesures normalement et couramment associées à une telle stigmatisation. Une solution possible pourrait consister à éliminer le mot « toxique » de la loi, et à lui substituer une mention relative aux substances qui satisfont aux critères énoncés à l'article 64, lequel permet d'inscrire une substance à l'annexe 1 lorsqu'elle est réglementée.

Une autre question technique que l'ACFPC aimerait porter à votre attention concerne ce qu'on appelle les « limites de dosage ». La LCPE exige que des limites de dosage soient établies pour toutes les substances visées par la quasi-élimination, même lorsqu'il ne s'agit que de quantités infimes d'un contaminant donné dans un produit. Nous croyons que cela n'est pas réaliste et constitue un gaspillage de ressources. L'obligation d'établir de telles limites de dosage ne devrait s'appliquer qu'aux situations vraiment préoccupantes; elle ne devrait pas s'appliquer à toutes les situations.

La communauté internationale a réglé un problème comparable dans le cadre de la Convention de Stockholm sur les POP, c'est-à-dire les polluants organiques persistants. On a adopté une formulation qui, selon nous, pourrait être adaptée à la LCPE.

Il ne s'agit peut-être que d'une préoccupation théorique pour l'instant, car la liste des substances destinées à la quasi-élimination est encore vierge, mais je crois que cela va changer, et à ce moment-là, nous devrions modifier la loi de la façon que je viens de vous décrire.

Nous croyons également que les dispositions administratives de la loi doivent être renforcées, de façon à veiller à ce que Santé Canada et Environnement Canada s'en tiennent aux règles et aux politiques du gouvernement. Par exemple, nous croyons que les frais d'utilisation prévus par le Règlement sur les renseignements concernant les nouvelles substances, dont vous a parlé Mme Coulas, sont clairement incompatibles avec la Loi sur les frais d'utilisation adoptée par le dernier Parlement — il s'agissait d'un projet de loi émanant d'un député. Or, Environnement Canada et Santé Canada agissent essentiellement comme si cette loi n'existait pas.

We also believe that we need better information to make better environment and health decisions. The act should require that regular State of the Environment and State of Health reporting be provided by those departments. This will require additional resources that should be provided to the departments. In particular, we think that Health Canada should get resources to deal with bio-monitoring, population surveillance work and the communication of the results that that will involve.

Another issue we would like to see addressed is the time frame for CEPA review. Like others, we think five years is too short. Ten years would make more sense.

Another point is that the ability of the legislation to recognize assessments of other jurisdictions, particularly for new substances, should probably be built in. Environment Canada is fully aware, and has acknowledged, that Australia has such provisions. We hope that the legislative review will look at what Australia has done in this area and try to incorporate that modernization in CEPA. It is important to note that many of these issues are international. They require international cooperation and sharing and the review should consider providing that flexibility in CEPA.

Finally, we would like to recommend that the CEPA review be used as an opportunity to explore the issue of differentiating more efficiently and effectively between good and poor environmental performers and using the act to support the use of industry responsible programs and encourage companies that perform well more than is currently the case.

Those are the 10 areas that CCPC believes would be worth looking at in a focused review. I would be pleased to answer your questions. I thank you for the opportunity to present our views.

Senator Cochrane: Welcome. You have given us quite a lot of information. You all have the word "toxic" on your list, saying that we should eliminate that in so many areas. As of November 30, 2005, there were 79 toxic substances listed.

I would like you to give me a sense of the scope of the problem. Of the membership you represent, what percentage relies on one or more substances that appear on the list? Give us a sense of the number of substances that your members object to having on the list. If the term "toxic" is to remain in CEPA, how would you like to see that definition modified? Please be specific.

Ms. Coombs: With respect to changing the definition, we are trying to reduce the stigma attached to the designation. Once a substance is added to Schedule 1, it is referred to as being on the list of toxic substances. It does not relate to the risk identified through the risk assessment for that particular substance. For

Par ailleurs, nous avons besoin d'une meilleure information pour prendre des décisions plus éclairées au sujet de l'environnement et de la santé. La loi devrait exiger que les ministères compétents produisent des rapports réguliers sur l'état de l'environnement et l'état de la santé. Cela supposerait que des ressources supplémentaires soient consenties à ces ministères. En particulier, nous croyons que Santé Canada devrait obtenir les ressources voulues pour assurer le suivi biologique et la surveillance de la population et pour communiquer les résultats obtenus.

Nous aimerions également que le comité se penche sur le délai prévu pour l'examen de la LCPE. Comme d'autres témoins, nous croyons qu'un délai de cinq ans ne suffit pas. Un délai de dix ans serait plus utile.

Dans un autre ordre d'idées, il serait probablement indiqué d'enchâsser dans la loi des dispositions relatives à la reconnaissance d'évaluations effectuées par d'autres gouvernements, en particulier à l'égard de nouvelles substances. Les représentants d'Environnement Canada sont pleinement conscients du fait que l'Australie est dotée de telles dispositions. Nous espérons que l'exemple de l'Australie sera envisagé dans le cadre de l'examen législatif, et qu'on tentera d'intégrer une telle disposition à la LCPE. Il importe de signaler que nombre des enjeux que nous soulevons ont une portée internationale. Ils exigent une coopération et des échanges internationaux, et on devrait envisager la possibilité de prévoir une telle marge de manœuvre dans la LCPE.

Enfin, nous recommandons que l'examen de la LCPE soit perçu comme une occasion d'envisager la possibilité de distinguer de façon efficiente et efficace les entreprises qui font bonne figure au chapitre environnemental de celles qui ne font pas bonne figure, et d'utiliser la loi pour encourager davantage le recours à des programmes industriels de responsabilité qui valorisent les entreprises qui ont un bon dossier.

Ce sont là les dix aspects qui, selon l'ACFPC, devraient faire l'objet d'un examen ciblé. Je répondrai à vos questions avec plaisir. Je vous remercie de nous avoir donné l'occasion de présenter notre point de vue.

Le sénateur Cochrane : Soyez les bienvenus. Vous nous avez fourni beaucoup d'information. Vous nous avez tous parlé du mot « toxique », et vous êtes tous d'avis que nous devrions l'éliminer à de nombreux endroits. En date du 30 novembre 2005, 79 substances figurent sur la Liste des substances toxiques.

J'aimerais que vous me donniez une idée de l'étendue du problème. Quel pourcentage de vos membres ont recours à au moins une substance figurant sur la liste? Donnez-nous une idée du nombre de substances dont la présence sur la liste est contestée par vos membres. Si le terme « toxique » devait être conservé dans la LCPE, comment devrions-nous modifier la définition? Soyez précis, s'il vous plaît.

Mme Coombs : En ce qui concerne la modification éventuelle de la définition, nous tentons de réduire la stigmatisation qui découle de cette désignation. Lorsqu'une substance est ajoutée à l'annexe 1, on dit qu'elle figure sur la Liste des substances toxiques. Cela ne décrit pas le risque cerné à l'égard de cette

example, I mentioned ammonia. Ammonia is listed on Schedule 1. There is no context provided for the risk assessment that was done on a very particular use of that substance. As a result, it is being misinterpreted by various groups that post lists on their websites, for example, saying: "Do not use these substances. Ammonia, found in glass cleaner, do not use."

That is the issue we are trying to address.

We would be looking for something that was presented in Parliament in the last budget bill, changing the section in Part V to address not only the toxic issue, but also how greenhouse gases would be managed under CEPA. We are looking for assessment and management of substances, that is, calling Part V what it is.

It is an assessment of a substance and its management once it is placed on Schedule 1, so the intent of the act is clear.

Senator Cochrane: Should we change the Schedule 1?

Ms. Coombs: I believe we have to change the name. The substance is put on the list, but there is no context as to how that substance was assessed, the risk that was assessed, where it should be reduced and how it is being appropriately managed.

Mr. Lloyd: We put on seminars for industry people on CEPA, and the reaction of those in purchasing departments is, "Oh, it is on Schedule 1 — toxic. We do not want to buy it any more." That is not why it has been put on the list. It has been put on the list so the government can manage it in whatever form is appropriate. Purchasing departments, for example, do not recognize that. If it is toxic it must be bad, so they do not want to buy it, whereas if it was referred to as a list of substances to be managed, we do not think it would have that same negative connotation. It is not an appropriate connotation in many cases.

Our members have no problem with the notion that the 79 substances on that schedule do have to be managed by the government, and regulations are fine by them. However, the scope of what those regulations are calling for is not a signal that a substance should not be bought — for example, ammonia in a cleaning solution, as Ms. Coombs said.

We think the label creates confusion. The departments have also come to that conclusion. The solution put forward in the budget bill of the last government was probably good language. Their lawyers obviously looked at it. One of the issues is whether changing this language threatens the constitutionality of the

substance dans le cadre de l'évaluation des risques. Par exemple, je vous ai parlé de l'ammoniac. L'ammoniac figure à l'annexe 1. Or, on ne décrit d'aucune façon le contexte dans lequel s'inscrivait l'évaluation des risques liés à une utilisation très précise de cette substance. Cette information est donc mal interprétée par divers groupes qui affichent des mises en garde sur leurs sites Web, comme : « n'utilisez pas ces substances. On trouve de l'ammoniac dans les produits nettoyants pour le verre, n'utilisez pas ces produits. »

C'est le problème que nous tentons de résoudre.

Nous voulons que soit apportée la modification mise de l'avant dans le cadre de la dernière loi d'exécution du budget, c'est-à-dire la modification de la partie V en vue de résoudre le problème lié au mot « toxique » et, en même temps, de changer la façon dont les gaz à effet de serre seraient contrôlés en vertu de la LCPE. Nous voulons appeler un chat un chat et parler d'évaluation et de contrôle des substances, ce qui reflète bien la vocation de la partie V.

Il s'agit de l'évaluation d'une substance et de sa gestion lorsqu'elle est inscrite à l'annexe 1, alors l'intention de la loi est claire.

Le sénateur Cochrane : Devrions-nous modifier l'annexe 1?

Mme Coombs : Je crois que nous devrions changer son nom. La substance est inscrite sur la liste, mais on ne fournit aucun détail contextuel quant à la façon dont cette substance a été évaluée, quant aux risques cernés, quant aux situations où des mesures de réduction devraient être prises, et quant aux méthodes de gestion qui s'imposent.

M. Lloyd : Nous avons organisé des conférences sur la LCPE à l'intention de gens de l'industrie, et les représentants de services de l'approvisionnement réagissaient en disant : « Oh, cette substance figure à l'annexe 1 — c'est toxique. Nous ne voulons plus acheter ce produit. » Mais ce n'est pas à cette fin qu'on l'a inscrite sur la liste. On l'a inscrite afin que le gouvernement puisse prendre les mesures qui s'imposent pour en contrôler l'utilisation. Mais les services de l'approvisionnement, par exemple, ne reconnaissent pas cela. Si c'est toxique, ce doit être mauvais, alors ils ne veulent pas acheter le produit; par contre, s'il était question d'une liste de substances dont l'utilisation doit être contrôlée, nous n'aurions probablement pas à composer avec cette connotation négative. Dans un grand nombre de cas, cette connotation n'est pas appropriée.

Nos membres ne contestent pas l'idée selon laquelle l'utilisation des 79 substances figurant à l'annexe 1 doit être gérée par le gouvernement, et ils conviennent de la nécessité de réglementer cela. Toutefois, cette réglementation ne vise pas à signaler qu'une substance donnée ne devrait pas être achetée — par exemple, l'ammoniac qu'on trouve dans un produit nettoyant, comme l'a mentionné Mme Coombs.

Nous croyons que ce terme prête à confusion. Les ministères en sont également venus à cette conclusion. La solution mise de l'avant dans la loi d'exécution du budget du dernier gouvernement était probablement bonne. Leurs avocats s'étaient manifestement penchés sur la question. Cependant, il faut

federal government's jurisdiction in environmental matters. A Quebec Hydro case decided on the validity of the federal government presence based on the current wording. You do not want to mess with that without thinking carefully. They did think about it and decided the simplest way was to make a reference to the actual provision in section 64 that deals with the risk assessment done to justify putting something on this list of substances to be regulated. That language is appropriate.

As Mr. Maynard said, it should be changed everywhere in Part V if they want to do it that way.

Senator Cochrane: You have all brought us good recommendations, for which we are gratefully appreciative.

This question is for Ms. Coulas of the Canadian Manufacturers & Exporters. You were talking about the cost. When a company goes through the NSN process to introduce a new substance to Canada, it must pay the full costs of gathering data, doing scientific tests and providing the information to the government. On top of that, you talked about the company paying a user fee for the government to do its work.

Can you tell me just how much it has cost? What you are talking about here has to do with competition, and it is not fair.

Ms. Coulas: It could be in the hundreds of thousands of dollars. A month or two ago, we had a case of a company that manufactures paints, and it was close to deciding not to produce the substance and close down one factory because of the expense and time this process takes. I believe it was something like six months. The substance that they were trying to get approval to use in Canada is widely used in the United States. I suppose their alternative would be to find a company in the United States to produce this particular product. The cost was in the hundreds of thousands of dollars.

Senator Cochrane: When going through these studies, do you look at other countries to see if they have done them? Do you share information of any kind?

Ms. Coulas: That is difficult to answer. My experience is that it has only been companies based in Canada, so they would not be able to talk about experiences with other countries. I do not have that knowledge.

The Chairman: It is a gamble when you are doing development of anything, but when the company achieves approval at whatever level, at the company's cost, one assumes that a patent would come into place. When you say that other companies are then free to use that development, is that the case?

Ms. Coulas: They are free to use that substance.

déterminer si cette reformulation menace la validité constitutionnelle de la compétence du gouvernement fédéral en matière d'environnement. Or, on a confirmé la validité de la démarche du gouvernement fédéral, à la lumière de la formulation actuelle, dans le cadre d'un litige mettant en cause Hydro-Québec. On ne change pas ce genre de chose sans d'abord examiner la question soigneusement. C'est effectivement ce qu'ils ont fait, et ils ont conclu que la solution la plus simple consiste à faire référence à la disposition de l'article 64 relative à l'évaluation des risques justifiant l'inscription d'une substance à la liste des substances à contrôler. Cette formulation est appropriée.

Comme l'a déclaré M. Maynard, si on veut procéder de cette façon, il faudrait appliquer cette modification à l'ensemble de la partie V.

Le sénateur Cochrane : Vous nous avez tous soumis des recommandations valides, et nous vous en sommes très reconnaissants.

Ma prochaine question est pour Mme Coulas, des Manufacturiers et exportateurs du Canada. Vous parliez du coût. Lorsqu'une entreprise se plie à la procédure prévue dans le RRSN en vue d'introduire une substance nouvelle au Canada, elle doit assumer tous les coûts liés à la collecte de données, aux études scientifiques et à la fourniture d'information au gouvernement. Comme si ce n'était pas suffisant, vous dites que l'entreprise doit également payer des frais d'utilisation pour que le gouvernement fasse son travail.

Pourriez-vous me dire à combien s'élèvent ces coûts? Vous soulevez un enjeu qui touche la concurrence, et ce n'est pas équitable.

Mme Coulas : Il pourrait s'agir de centaines de milliers de dollars. Il y a un mois ou deux, une entreprise membre, un fabricant de peinture, songeait à ne pas produire la substance et à fermer une usine en raison des coûts et du temps que ce processus exige. Je crois qu'il s'agit d'une période d'environ six mois. La substance dont il voulait faire autoriser l'utilisation au Canada est déjà largement utilisée aux États-Unis. Je suppose qu'il pourrait se rabattre sur une entreprise américaine aux fins de la production de ce produit. Le coût s'élevait à des centaines de milliers de dollars.

Le sénateur Cochrane : Lorsque vous parcourez ces études, cherchez-vous à déterminer si on a mené des études comparables dans d'autres pays? Mettez-vous l'information en commun?

Mme Coulas : C'est difficile à dire. Mon expérience ne concerne que les entreprises exerçant leurs activités au Canada, alors elles ne seraient pas en mesure de parler de leurs expériences avec d'autres pays. Je n'en sais rien.

Le président : Toute activité de développement comporte sa part de risque, mais lorsque l'entreprise obtient une quelconque approbation, à ses frais, on suppose qu'un brevet sera établi. Quand vous dites que d'autres entreprises ont alors tout le loisir d'utiliser le fruit de cette activité de développement, c'est bien ça?

Mme Coulas : Ils ont tout le loisir d'utiliser cette substance.

The Chairman: It is not free, is it? Does the proprietary interest not charge a cost to subsequent users?

Ms. Coulas: Not to my knowledge.

The Chairman: Do they not?

Ms. Coulas: After having done all that work, any other company could use that particular substance.

The Chairman: Do you not get a patent for it?

Senator Cochrane: Is it free?

Ms. Coulas: Yes.

The Chairman: That is interesting.

Mr. Lloyd: A company could choose to obtain a patent, I believe, but that is not the way things normally work in the chemical industry. Sometimes that applies. The substance goes on the Domestic Substances List, and once there, if you had a patent, you would have a certain protection. However, patents are completely outside of how CEPA works. Once it is on the Domestic Substances List, anybody can bring it in, use it and basically get a free ride on the testing you have done.

Canadian industry has not objected to that approach. It is a question of "you win sometimes and I win sometimes," and it works.

The Chairman: You could also pre-empt the market if you get there first.

Mr. Lloyd: If you get there first, you will have a leg up on the market. You would not pre-empt it, in the sense that in some jurisdictions, you have exclusivity through being on a list. However, that is not how it works here. If you are my competitor and I get something on the Domestic Substances List, you can come along and piggyback on my approach, and we do not object to that. What we object to is that Environment Canada charges us a user fee for the work it does in looking at the information we provide. The user fee legislation makes it clear that you are supposed to get a private benefit if the government charges such a fee. In this case, because our system works so that you can get a free ride on my listing and I can get a free ride on yours, there is no such private benefit. Environment Canada at one point argued there was some kind of collective benefit to the entire chemical industry. Whether that is true or not, that concept is not recognized in the User Fees Act. They do not have a basis for continuing to charge one, in my view at least.

Senator Cochrane: What would you like to see?

Mr. Lloyd: We would like to see them stop charging user fees, but we also think their program is a good one. We would like to see reallocations within Environment Canada or additional

Le président : Mais ce n'est pas gratuit non? Le titulaire du droit de propriété n'impose-t-il pas des frais aux utilisateurs subséquents?

Mme Coulas : Pas à ma connaissance.

Le président : Ils ne font pas cela?

Mme Coulas : Après que l'entreprise a fait tout ce travail, toute autre entreprise pourrait utiliser la substance dont il est question.

Le président : Vous n'obtenez pas un brevet pour cela?

Le sénateur Cochrane : Est-ce gratuit?

Mme Coulas : Oui.

Le président : C'est intéressant.

M. Lloyd : Une entreprise pourrait choisir de faire breveter la substance, je crois, mais ce n'est pas de cette façon que les choses se déroulent, habituellement, dans l'industrie des produits chimiques. Cela s'applique parfois. La substance se retrouve sur la Liste intérieure des substances et, une fois qu'elle y figure, si la substance est brevetée, vous bénéficiez d'une certaine protection. Toutefois, les brevets n'ont rien à voir avec l'application de la LCPE. Lorsqu'une substance figure sur la Liste intérieure des substances, n'importe qui peut l'utiliser au pays et, essentiellement, tirer parti des essais que nous avons effectués.

L'industrie canadienne ne s'est pas opposée à cette approche. On se dit que c'est « chacun son tour », et ça fonctionne.

Le président : Vous pourriez également vous emparer du marché si vous arrivez en premier.

M. Lloyd : Si vous arrivez en premier, vous avez une longueur d'avance. Vous ne vous emparez pas du marché, si par cela vous entendez le fait, comme à certains endroits, de jouir d'une certaine exclusivité en étant inscrit sur une liste. Mais les choses ne fonctionnent pas de cette façon ici. Si vous êtes en concurrence avec moi et que j'arrive à faire inscrire quelque chose sur la Liste intérieure des substances, vous pouvez tirer avantage de ma démarche, et on ne s'y opposera pas. Ce que nous contestons, c'est le fait qu'Environnement Canada nous impose des frais d'utilisation lorsqu'il examine l'information que nous lui fournissons. La loi régissant les frais d'utilisation prévoit clairement qu'on doit jouir d'un avantage direct lorsque le gouvernement exige de tels frais. Dans le cas qui nous occupe, puisque notre système part du principe selon lequel chacun peut tirer avantage de la démarche de l'autre, il n'y a pas d'avantage direct. À un moment donné, Environnement Canada a fait valoir que cela procurerait un quelconque avantage collectif à l'ensemble de l'industrie des produits chimiques. Que ce principe soit valide ou pas est sans importance, car il n'en est pas question dans la Loi sur les frais d'utilisation. L'imposition de ces faits n'est pas justifiée, du moins à mon avis.

Le sénateur Cochrane : Quels changements aimeriez-vous voir se produire?

M. Lloyd : Nous aimerions que le ministère cesse d'imposer des frais d'utilisation, mais nous croyons également que son programme est bon. Nous aimerions que l'affectation des

funding so that their program does not suffer. However, we do not feel it is appropriate that there be user fees attached to that particular program.

Senator Cochrane: Mr. Lloyd, I am intrigued by your phrase "Responsible Care initiative." The cuts in emissions that your members have made are significant, namely, 85 per cent since 1992. Could you give us the context and more detail on it?

Mr. Lloyd: Environment Canada has a mechanism for tracking releases called the National Pollutant Release Inventory. Our association thought this was a good idea even before Environment Canada imposed it. We actually came up with this model as a requirement of membership. Under Responsible Care, they have to report on what they emit. We have always had a longer list on NPRI. We use a public consultation process, both at the local plant level and at a national level, to look at what we should add. We have tracked, for example, our greenhouse gases since 1992, so we have a pretty good handle on what we are doing on climate change issues. We have made this information public. We have also had our members report not only on what they have emitted in the past, but also on what their projections are. If you are a neighbour of a chemical plant, you want to know more about what happens next year than what happened last year. We have reviewed this report through our national advisory committee that has environmental groups on it. We also have a national memorandum of understanding that has been around for over 10 years now, and is going into its third renewal, with the federal government, Ontario and Alberta. British Columbia is coming on board for the upcoming renewal and Quebec is an observer. Environmental groups are also participating in it.

We review these results there. Where people like what they see, they do not usually talk about it much. When there are upward blips, the companies are asked to explain them and what they are doing about them. That has created a dynamic to reduce emissions. That is consistent with what we want to do in continuous improvement under Responsible Care.

Senator Cochrane: How many companies are you talking about?

Mr. Lloyd: We currently have 65 member companies and it is normally in that range, give or take five.

Senator Cochrane: What motivated them, or what motivated all of you?

ressources à Environnement Canada soit remaniée, ou que des fonds supplémentaires soient consentis afin que son programme ne soit pas pénalisé. Toutefois, nous ne croyons pas qu'il soit approprié d'imposer des frais d'utilisation à l'égard de ce programme.

Le sénateur Cochrane : Monsieur Lloyd, je suis intriguée par ce que vous appelez « l'initiative Gestion responsable ». Les réductions d'émissions de vos membres sont considérables, de l'ordre de 85 p. 100 depuis 1992. Pourriez-vous nous mettre en contexte et nous fournir plus de détails à cet égard?

M. Lloyd : Environnement Canada a établi un mécanisme de contrôle des émissions qu'on appelle l'Inventaire national des rejets de polluants. Notre association souscrivait à cette idée avant même qu'Environnement Canada ne l'impose. Nous avons même adopté ce modèle à titre d'exigence d'adhésion. Dans le cadre de Gestion responsable, nos membres doivent rendre compte de leurs émissions. Nous avons toujours utilisé une liste plus exhaustive que celle de l'INRP. Nous faisons sur un processus de consultation publique, à l'échelon local, où se trouvent des usines, et à l'échelon national, pour déterminer quelles substances nous devrions ajouter. Par exemple, nous suivons nos émissions de gaz à effet de serre depuis 1992, alors nous avons une assez bonne idée de ce que nous faisons à l'égard des enjeux touchant le changement climatique. Nous avons rendu cette information publique. En plus de devoir rendre compte des émissions passées, nos membres doivent aussi formuler des prévisions pour l'avenir. Si vous habitez tout près d'une usine de produits chimiques, vous vous intéressez davantage à ce qui se produira l'an prochain qu'à ce qui s'est produit l'an dernier. Nous avons examiné ce rapport par l'entremise de notre comité consultatif national, au sein duquel sont représentés des groupes environnementaux. Nous avons également conclu, avec le gouvernement fédéral, l'Ontario et l'Alberta, un protocole d'entente national qui est en vigueur depuis plus de dix ans, et qui sera bientôt renouvelé pour la troisième fois. La Colombie-Britannique adhèrera au protocole à l'occasion du prochain renouvellement, et le Québec agit à titre d'observateur. Les groupes environnementaux participent aussi à l'initiative.

C'est dans ce cadre que nous examinons les résultats obtenus. Quand les gens aiment ce qu'ils voient, ils n'y trouvent généralement rien à redire. Lorsqu'il y a des poussées des émissions, on demande aux entreprises de les expliquer et de dire ce qu'elles comptent faire pour corriger la situation. Cela a permis de créer une dynamique propice à la réduction des émissions. C'est conforme à ce que nous voulons faire au chapitre de l'amélioration continue dans le cadre de Gestion responsable.

Le sénateur Cochrane : De combien d'entreprises est-il question?

M. Lloyd : Nous comptons actuellement 65 entreprises membres, et le nombre de membres se situe habituellement dans cette fourchette, entre 60 et 70.

Le sénateur Cochrane : Qu'est-ce qui les a motivés, ou qu'est-ce qui vous a tous motivés?

Mr. Lloyd: This started before I joined the association. This is speculation, but I think it was felt that the chemical industry needed to do a better job to keep its licence to operate. There were concerns about pollution and about communities not wanting chemical plants. There was a sense that we were secretive and would not tell people what we were doing and that that had to change if we were to continue to have our licence to operate. Some ground-breaking work by Canadian CEOs and the then president of our association, John Bélanger, who won a United Nations award for this, led to Responsible Care being developed here. As I said, it has now spread to over 50 countries. In recent international environmental discussions, there is a strategic approach to international chemicals management called SAICM that was agreed to globally. Responsible Care is recognized in that as part of the solution and something to be encouraged.

The Chairman: Before I go to the next questioner, would you refer to the graphs you have shown us, Mr. Lloyd, the one that says emissions from member organizations? Are those greenhouse gas emissions, essentially, carbon dioxide and the others?

Mr. Lloyd: On the one that refers to our emissions overall, figure 1.1, we have actually stripped out greenhouse gases because they would dwarf everything else; they are so huge in comparison. That is without our greenhouse gases.

The Chairman: These are emissions of what? Do they include effluent?

Mr. Lloyd: Yes. We track our emissions to water, which has basically disappeared; to air, which is still our largest source of emissions; and to waste and recoverables. It is everything. We have a list of about 500 chemicals now that we ask our members to report on.

The Chairman: The GHG, then, in the other graph, are the global warming potentials. As you said, they are stripped out of the first emissions graph and show up in the second?

Mr. Lloyd: Yes, because they would dwarf the first one. I think it is worth noting the global warming potential on the graph. You will see a significant drop, say, between 1996 and 1998, 1999. That was largely due to one company, DuPont, coming up with a new process for making nylon. It was a technical breakthrough that they applied to their nylon plants in Canada and around the world and it had a big impact. One of the points that industry has made on climate change is that we will move forward through technological improvements.

M. Lloyd : Cette initiative a commencé avant que je ne joigne les rangs de l'Association. Ce n'est qu'une hypothèse, mais je suppose que les membres de l'industrie des produits chimiques avaient l'impression de devoir faire bonne figure pour pouvoir continuer à fonctionner. On était préoccupé par la pollution, et par la réticence des collectivités à accueillir des usines de produits chimiques. Nous avions l'impression d'être perçus comme des gens secrets qui ne veulent rien révéler de leurs activités, et de devoir changer cela si nous voulions continuer à exercer nos activités. Grâce au travail novateur de pdg canadiens et du président de notre association à l'époque, M. John Bélanger, dont les efforts ont été salués par les Nations Unies, on a mis au point l'initiative Gestion responsable. Comme je l'ai déjà dit, l'initiative a fait son chemin, et a été adoptée dans plus de 50 pays. À l'occasion de récentes discussions internationales sur l'environnement, on a convenu de créer une approche stratégique de la gestion internationale des produits chimiques, ou SAICM. On a reconnu, dans le cadre de cette démarche, que Gestion responsable fait partie de la solution à cet égard, et qu'il faut encourager ce genre de chose.

Le président : Avant de passer à la prochaine question, monsieur Lloyd, pourriez-vous revenir au graphique que vous nous avez montré, qui concerne les émissions des organismes membres? S'agit-il des émissions de gaz à effet de serre, essentiellement, c'est-à-dire le dioxyde de carbone et les autres?

M. Lloyd : À vrai dire, pour ce qui est du graphique décrivant l'ensemble de nos émissions, c'est-à-dire la figure 1.1, nous avons omis d'indiquer les émissions de gaz à effet de serre, car elles sont sans commune mesure avec les autres; elles sont énormes, lorsqu'on les compare aux autres émissions. Ce graphique n'indique pas nos émissions de gaz à effet de serre.

Le président : De quels types d'émissions s'agit-il? Le graphique tient-il compte des effluents?

M. Lloyd : Oui. Nous assurons le suivi de nos émissions dans l'eau, qui ont essentiellement été éliminées, de nos émissions dans l'atmosphère, lesquelles constituent toujours notre principale source d'émissions, et de déchets et substances récupérables. Le graphique indique tout. Nous avons actuellement une liste d'environ 500 produits chimiques à l'égard desquels nos membres sont invités à rendre compte.

Le président : Les GES, donc, dans l'autre graphique, correspondent aux substances susceptibles d'influer sur le réchauffement de la planète. Comme vous l'avez dit, on les a éliminés du premier graphique sur les émissions et présentés dans le deuxième, c'est bien ça?

M. Lloyd : Oui, car ces gaz occuperaient la majeure partie du premier graphique. Je crois qu'il importe d'attirer votre attention sur le graphique relatif au potentiel de réchauffement planétaire. Vous constaterez une baisse considérable de la tendance, disons, entre 1996 et 1998-1999. Cela tient largement au fait qu'une société, DuPont, a mis au point une nouvelle méthode de fabrication du nylon. Il s'agit d'une percée technique que la société a appliquée à ses usines de nylon au Canada et partout dans le monde, et l'impact a été énorme. L'un des points soulevés

Everyone would love to know when the next breakthrough will come; companies are always looking for those. Sometimes they come through, sometimes they do not.

However, when you do get one, you get an incredible bang for your buck. That almost drop-off-the-cliff slope on that chart is largely due to what DuPont did.

Senator Cochrane: What happened with the drop in the early 1990s? I notice there was a huge drop then.

The Chairman: Senator Cochrane is talking about the emissions, the first graph.

Mr. Lloyd: This is from memory, but I believe there were some sulphur dioxide emissions or water emissions from a couple of our plants in Quebec that were causing a problem and they found a way to get off the water system. They were significant volumes, and that resulted in that drop.

The Chairman: Senator Spivak has a temporary hearing problem, and is therefore reading your responses on her computer. There is a slight delay between your speaking and her hearing you, in effect.

Senator Spivak: The first thing I would like to ask — and this is not to be answered here — is if you could give us, in writing, a detailed picture of how you assess products before they are put on the market. Over the years, I have heard what the process is. Teflon and the flame retardants have been in use for years and only now are being seen as toxic.

Mr. Lloyd, did you say that only 65 companies are members of your association? How many chemical companies are there in Canada?

Mr. Lloyd: In the chemical industry our members represent about 90 per cent of the value of chemicals. We represent most of the chemical industry.

Senator Spivak: Thank you. I want to go back to the toxic issue. You referred to the Quebec Hydro case. I am sure you are aware that the majority opinion in that decision was that the word “toxic” was essential legally. That was about federal jurisdiction. That was a definitive decision on the part of the majority. First, what is your view of that decision?

Second, you talk about the stigmatization of the words “CEPA toxic,” but everyone in Canada uses chemicals and they understand that a lot of them are poisonous and have to be used in a certain way.

You are saying that some companies will not buy products if they are labelled “CEPA toxic.” Can you give us specific examples of those companies?

par l'industrie à l'égard du changement climatique, c'est que ce sont les progrès technologiques qui nous feront aller de l'avant. Tout le monde aimerait bien savoir quand la prochaine percée aura lieu; les entreprises sont toujours à l'affût de ces choses. Parfois, on y arrive, parfois on échoue.

Mais lorsqu'on effectue une percée technologique, les retombées sont incroyables. Cette chute vertigineuse sur le graphique tient largement à l'exploit de DuPont.

Le sénateur Cochrane : Et qu'est-ce qui a causé cette chute au début des années 90? Je remarque une baisse importante à cette époque.

Le président : Le sénateur Cochrane parle des émissions, du premier graphique.

M. Lloyd : De mémoire, je crois qu'il y avait des émissions d'anhydride sulfureux ou d'émissions dans l'eau de quelques-unes de nos usines au Québec qui occasionnaient des problèmes, et ils ont trouvé une façon de se débrancher des canalisations d'eau. Le volume était considérable, et c'est ce qui explique cette baisse.

Le président : Le sénateur Spivak est aux prises avec un problème temporaire d'audition, de sorte qu'elle lit vos réponses sur son écran d'ordinateur. Il y a donc un léger décalage entre votre intervention et la sienne.

Le sénateur Spivak : La première chose que j'aimerais vous demander — il ne s'agit pas d'une question, en soi — c'est si vous pourriez nous fournir, par écrit, une description détaillée de la façon dont vous évaluez les produits avant leur mise en marché. Au fil des ans, on a décrit le processus. Le téflon et les produits ignifuges sont couramment utilisés depuis des années, et on commence tout juste à découvrir qu'ils sont toxiques.

Monsieur Lloyd, avez-vous dit que votre association ne compte que 65 entreprises membres? Combien de sociétés fabriquant des produits chimiques trouve-t-on au Canada?

M. Lloyd : Dans l'industrie des produits chimiques, nos membres comptent pour environ 90 p. 100 de la valeur des produits chimiques. Nous représentons la majeure partie de l'industrie des produits chimiques.

Le sénateur Spivak : Merci. J'aimerais revenir à la question touchant le terme « toxique ». Vous avez mentionné le litige avec Hydro-Québec. Vous savez probablement que la majorité des juges dans cette affaire étaient d'avis que le mot « toxique » était juridiquement essentiel. On s'est prononcé sur la compétence fédérale. C'était une décision finale de la part de la majorité. Premièrement, quelle est votre opinion à l'égard de cette décision?

Deuxièmement, vous parlez de la stigmatisation découlant de l'expression « toxique en vertu de la LCPE », mais tout le monde au Canada utilise des produits chimiques et comprend que nombre d'entre eux sont des poisons et doivent être utilisés d'une certaine façon.

Vous dites que certaines entreprises refusent d'acheter des produits portant l'étiquette « toxique en vertu de la LCPE ». Pourriez-vous nous nommer quelques-unes de ces entreprises?

Mr. Lloyd: I will kick off and then Ms. Coombs may want to pick up on this.

On the Quebec Hydro case, I am not sure I would agree with your conclusion that the use of the term “toxic” was absolutely determinative in the decision that the court reached. However, my opinion on that is not the one you should be looking at. I think the opinion you should be looking at is that of federal lawyers.

As we have stated in our brief, we think that it is absolutely important that the federal government not lose its jurisdiction over this issue. We were reassured by what we heard from federal legal analysis last time on this issue: They did not think that would be a problem. However, I think that is a question you should ask them and you should see whether you are convinced by their argument.

I go back to my anecdotal comment about when I was doing a seminar presentation on CEPA and a number of people in the audience referred to Schedule 1 as the schedule of banned substances. They said “We do not want to buy those.” Well, it is not a schedule of banned substances. It is a schedule of substances that the government has determined need to be managed and regulated in some form.

Occasionally, banning is part of that management, but there is a wide range of risk management options. At the far end of the spectrum, the colloquial connotation that goes with banning, with the word “toxic,” is probably appropriate. However, there are many that are not intended to be banned; they are intended to be managed. We believe a less confusing label would make sense.

Senator Spivak: Yes, I get your point. However, I find it hard to believe that hard-boiled, tough-minded company executives would not know the difference between POPs and substances that need to be managed. I am sure they could figure it out. We need to have a balance.

You are suggesting that we should remove the word “toxic” and that would not affect the federal government’s jurisdiction, despite the Supreme Court case. Is that a fair assessment of your position?

Mr. Lloyd: CCPA’s position is that you should assure yourself that it would not affect the federal government’s jurisdiction. We have reached that conclusion because federal lawyers reached that conclusion. We do not have the same opportunity to question federal lawyers that you probably do. That is something that you will need to reassure yourself on one way or the other.

If that does not stand in the way of making this change, then we think it would make sense. Like you, I found it puzzling that people who I would have thought should not have found this

M. Lloyd : Je donnerai le coup d’envoi, et, ensuite, Mme Coombs voudra peut-être prendre le relais.

En ce qui concerne la décision relative à Hydro-Québec, je ne suis pas certain d’être d’accord avec votre conclusion selon laquelle l’utilisation du terme « toxique » a joué un rôle déterminant dans la décision rendue par le tribunal. Quoi qu’il en soit, ce n’est pas mon opinion qui devrait vous intéresser : je crois que vous devriez vous intéresser à l’opinion des avocats du gouvernement fédéral.

Comme nous l’avons déclaré dans notre mémoire, nous estimons qu’il est absolument essentiel que le gouvernement fédéral ne perde pas sa compétence en la matière. Nous avons été rassurés par la dernière analyse juridique effectuée par le gouvernement fédéral à cet égard : on ne s’attendait pas à ce qu’il y ait des problèmes. Toutefois, je crois que c’est une question que vous devriez adresser aux représentants du gouvernement fédéral, et déterminer si vous êtes convaincue par leurs arguments.

Je reviens à l’anecdote que j’ai mentionnée tout à l’heure, quand, à l’occasion d’une conférence sur la LCPE, un certain nombre de personnes présentes ont qualifié l’annexe 1 de liste des substances interdites. Elles ont dit : « Nous ne voulons pas acheter ces produits. » Eh bien, il ne s’agit pas d’une liste de substances interdites. C’est une liste de substances à l’égard desquelles le gouvernement a déterminé que des mesures de gestion et de réglementation s’imposent.

Il arrive parfois que ces mesures de gestion supposent une interdiction, mais il y a un vaste éventail d’options en matière de gestion des risques. Pour les cas extrêmes, l’association courante entre la notion d’interdiction et le mot « toxique » est probablement appropriée. Cependant, de nombreuses substances ne font pas l’objet d’une interdiction; elles font l’objet de mesures de contrôle. Nous croyons qu’il serait indiqué d’utiliser une terminologie qui n’occasionnerait pas une telle confusion.

Le sénateur Spivak : Oui, je vois ce que vous voulez dire. Mais j’ai du mal à croire que des cadres supérieurs d’entreprises, des gens d’affaires qui en ont vu d’autres, seraient incapables de faire la différence entre des POP et des substances qui doivent être contrôlées. Je suis certaine que ces gens sont capables de faire la part des choses. Nous devons établir l’équilibre.

Vous avancez que nous devrions éliminer le mot « toxique » et que cela n’influerait aucunement sur la compétence du gouvernement fédéral, malgré la décision de la Cour suprême. Est-ce que je décris bien votre position?

M. Lloyd : La position de l’ACFPC, c’est que vous devriez vous assurer que cela n’influerait pas sur la compétence du gouvernement fédéral. Nous avons tiré cette conclusion parce que les avocats du gouvernement fédéral ont tiré cette conclusion. Il n’est probablement pas aussi facile pour nous d’interroger les avocats du gouvernement fédéral que ça l’est pour vous. C’est un aspect que vous devrez confirmer, d’une façon ou d’une autre.

Si cela ne fait pas obstacle à la modification proposée, alors nous croyons qu’il serait raisonnable d’apporter cette modification. Tout comme vous, je suis resté perplexe devant le

confusing did. It just happened. I noted this in a number of seminars, much to my surprise. I did not think it should have been an issue, but it was.

The Chairman: If you have specific examples of instances in which companies have said "We will not buy ammonia because this list says that it is toxic," could you give us those?

Senator Spivak: I buy ammonia every day. I understand how it is to be used.

Ms. Coombs: I do not want you to misinterpret things. The companies are not buying the chemicals. It is the people who are outside the world that we live in, where we deal with CEPA every day. For example, one of the procurement guidelines that they had outlined in British Columbia said that you could not buy any products that contained any substances from Schedule 1. It did not say anything about which substances; it just said you cannot buy any products that contain substances from Schedule 1. It is quite clear.

The Chairman: The British Columbia government said that?

Ms. Coombs: I am not sure of the specifics, but I will send that to you.

Senator Spivak: Could we have a copy of that decision?

Ms. Coombs: Absolutely.

Senator Spivak: That would be important. Let me try once more. Your position is that we should not look at the Supreme Court decision without hearing the federal lawyers' arguments; is that right? Okay, I got that.

The second question I want to ask you concerns virtual elimination. My understanding is that of the POPs, there are 12 — the dirty dozen —

The Chairman: I know it has been mentioned before, but could you explain POPs for the benefit of people who are watching this?

Senator Spivak: I believe POPs stands for persistent organic pollutants. My understanding is that none has been banned as yet in Canada. Is that accurate?

Mr. Lloyd: I do not believe that is accurate. I believe that a number of those 12 are pesticides. I am not sure if it is seven or eight, but something like that. I believe they have been dealt with under the legislation that regulates pesticides in Canada. Our association does not represent pesticide issues, so I cannot be positive on the number. However, they have been dealt with under that legislation.

The ones that are probably more germane are the three that are dealt with in what is called the Stockholm convention. You will have to ask Environment Canada why they are not on

malentendu occasionné chez ces gens. Mais ça s'est produit. J'ai remarqué ce phénomène à l'occasion d'un certain nombre de colloques, à ma grande surprise. Je ne croyais pas qu'il y aurait un problème, mais il y en a un.

Le président : Pourriez-vous nous fournir des exemples précis d'entreprises qui refusent d'acheter de l'ammoniac sous prétexte que cette substance figure dans la Liste des substances toxiques?

Le sénateur Spivak : J'achète de l'ammoniac tous les jours. Je comprends comment on doit l'utiliser.

Mme Coombs : Je ne veux pas qu'il y ait de malentendu ici : ce ne sont pas les entreprises qui achètent les produits chimiques. Il s'agit de gens qui n'évoluent pas dans notre milieu, où la LCPE est une préoccupation quotidienne. Par exemple, l'une des lignes directrices en matière d'approvisionnement énoncées par la Colombie-Britannique interdisait l'achat de produits contenant des substances inscrites à l'annexe 1. Cette directive ne précisait pas quelles substances; on se contentait d'interdire l'achat de tout produit contenant des substances inscrites à l'annexe 1. C'est plutôt clair.

Le président : Le gouvernement de la Colombie-Britannique a dit cela?

Mme Coombs : Je ne suis pas certaine des détails, mais je vous ferai parvenir de l'information à ce sujet.

Le sénateur Spivak : Pourrions-nous avoir une copie de cette décision?

Mme Coombs : Certainement.

Le sénateur Spivak : Ce serait important. Je récapitule : vous estimez que nous ne devrions pas nous pencher sur la décision de la Cour suprême sans prendre connaissance des arguments des avocats du gouvernement fédéral. C'est bien ça? D'accord, je comprends.

La deuxième question que je veux vous poser concerne la quasi-élimination. Je crois comprendre que, parmi les POP, il y a 12 — les 12 salopards...

Le président : Je sais qu'on a déjà mentionné cela auparavant, mais pourriez-vous expliquer l'acronyme POP pour les gens qui nous regardent?

Le sénateur Spivak : Je crois que POP désigne les polluants organiques persistants. Je crois savoir qu'aucune de ces substances n'a encore été interdite au Canada. C'est bien ça?

M. Lloyd : Je ne crois pas que ce soit le cas. Je crois qu'un certain nombre de ces 12 substances sont des pesticides. Je ne suis pas certain s'il s'agit de sept ou de huit substances, mais c'est quelque chose comme ça. Je crois qu'elles font l'objet de mesures prises en vertu de la loi qui régit l'utilisation de pesticides au Canada. Notre association ne se préoccupe pas des enjeux liés aux pesticides, alors je ne peux avancer de chiffres avec certitude. Je peux néanmoins vous confirmer qu'ils ont fait l'objet de mesures en vertu de cette loi.

Les substances qui sont probablement plus pertinentes sont les trois qui sont visées par ce qu'on appelle la Convention de Stockholm. Vous devrez demander à Environnement Canada

the VE list. It is proposed to put one of them on the VE list, and two of them — the dioxins and furans — they have dealt with previously.

It is certainly not because industry has lobbied to keep them off the list. I participated as an industry representative in the global discussions on development. Industry accepted that these substances should be included in the POPs convention. We had no dispute with that.

The Chairman: Before you proceed, Senator Spivak, Ms. Coombs had a further answer to your previous question.

Ms. Coombs: It was in respect to who is confused by this.

One of the challenges we face is selling to retailers. For instance, section 71 under CEPA asks for data collection. Health Canada will send that out, and it is often sent to retailers. They will call my member companies and say: "Are any of these substances that the government is asking for more information on in your products? If they are, get them off our shelves." There is that kind of misunderstanding.

Senator Spivak: We would just like to have specific examples. That is important.

I have a question about flame retardants and virtual elimination. As you know, as little as 1 in 1 trillion parts has been shown to cause damage, gender dysfunction, at a particular point in the development of an animal or human being. I would like to know your view on that.

More importantly, I congratulate you on the greenhouse gas emissions reduction. Why is Canada 30 per cent over its greenhouse gas emissions target when you have done such a marvellous job?

Mr. Lloyd: Others have not done the same job that we have. Perhaps Ms. Coulas could answer that from a manufacturing perspective. Overall, manufacturing has done a good job on greenhouse gas reductions. Our sector has probably done more than others.

Ms. Coulas: Manufacturers started making reductions before 1990, and many were made between 1990 and 2000. They are continuing to make reductions because they know it is a competitive advantage for them to reduce the amount of money used for energy. That was the first impetus, and now they believe that is the right thing to do. Currently they are at a difficult point because they have already utilized many advances, and technology will be the next step to further reductions. As Mr. Lloyd mentioned earlier, that can be difficult and unpredictable.

pourquoi elles ne figurent pas sur la liste de QE. On a proposé d'inscrire l'une d'elles sur la liste de QE, et les deux autres — les dioxines et les furans — ont déjà fait l'objet de mesures.

Ce n'est certainement pas parce que l'industrie a fait du lobbying pour éviter qu'on les inscrive sur la liste. J'ai participé, à titre de représentant de l'industrie, aux discussions mondiales sur le développement. L'industrie a convenu que ces substances devraient être visées par la convention relative aux POP. Nous ne trouvions rien à redire à cela.

Le président : Avant que vous ne poursuiviez, sénateur Spivak, Mme Coombs aimerait ajouter un élément de réponse à votre question précédente.

Mme Coombs : Concernant votre question sur les gens chez qui règne la confusion.

L'un des défis que nous devons relever concerne la vente aux détaillants. Par exemple, l'article 71 de la LCPE exige qu'on procède à la collecte de données. Santé Canada diffusera ces renseignements et, bien souvent, les acheminera aux détaillants. Les représentants du ministère vont téléphoner aux entreprises membres de mon association et leur diront : « Est-ce que vos produits contiennent certaines des substances suivantes, à l'égard desquelles le gouvernement demande davantage d'information? Si oui, enlevez-les de nos rayons. » C'est le genre de malentendu que cela occasionne.

Le sénateur Spivak : Nous aimerions seulement entendre des exemples spécifiques. C'est important.

J'ai une question au sujet des produits ignifuges et de la quasi-élimination. Comme vous le savez, on a démontré qu'il ne suffirait que d'une partie par billion pour causer des dommages, des dysfonctions sexuelles, à un stade particulier du développement d'un animal ou d'un être humain. J'aimerais entendre votre point de vue à ce sujet.

Fait plus important encore, je tiens à vous féliciter des réductions que vous avez réalisées au chapitre des émissions de gaz à effet de serre. Pourquoi le Canada dépasse-t-il encore de 30 p. 100 sa cible relative aux émissions de gaz à effet de serre quand vous faites un si merveilleux travail?

M. Lloyd : D'autres n'ont pas fait le même travail que nous. Peut-être que Mme Coulas pourrait vous donner le point de vue du secteur de la fabrication. Dans l'ensemble, ce secteur s'est bien tiré d'affaire au chapitre de la réduction des émissions de gaz à effet de serre. Mais notre secteur en a probablement fait davantage que les autres.

Mme Coulas : Les manufacturiers ont commencé à réduire leurs émissions avant 1990, et nombre des efforts en ce sens ont été déployés entre 1990 et 2000. Ils continuent de réduire leurs émissions, car ils savent que la réduction de l'argent affecté à la consommation d'énergie leur procure un avantage concurrentiel. C'était le premier facteur incitatif, et maintenant ils croient que c'est la bonne chose à faire. Ils en sont à une étape plus difficile, car ils ont déjà bénéficié de nombreuses percées technologiques, et c'est par le progrès technologique que passeront les prochaines réductions. Comme l'a souligné M. Lloyd tout à l'heure, une telle chose est difficile et imprévisible.

Senator Spivak: I have one short question on the change in the way DuPont produces nylon. Did they save money in that process? Some companies, like Kodak, changed their processes and saved a fortune.

Mr. Lloyd: What they did was win-win-win. Companies will pick up those things whenever they can, but the issue is that that is not done readily. A great deal of research and development went into that. It is likely that they tried 10 other approaches that did not pay off. However, the technological breakthroughs are absolutely critical and have a huge impact.

Senator Cochrane: They save money as well.

Mr. Lloyd: Yes.

Mr. Maynard: It is clear that in the oil and gas industry, in aggregate, emissions are up significantly. There is no doubt that while we may be making improvements on an emissions-intensity basis, the growth of the oil and gas industry, the significant increase in production over the last 15 to 20 years, and the fact that the kind of oil and gas we produce and where we produce it require far more energy to be consumed, have had an effect. I am not trying to duck or hide, and I assumed it was more of a rhetorical question because it includes not only the oil and gas industry, but also transportation and the amount of energy that we consume, et cetera.

Senator Spivak: Could you explain the intensity basis that you mentioned?

Mr. Maynard: In our operations, conventional oil and gas, for argument's sake, would be non-oil sands production of oil, and our intensity per barrel of production is reduced. It is one of the principles that we have been espousing in any climate change policy, because if you put an aggregate limit on industry, you will contain industry growth. Because the oil and gas industry is undergoing such significant growth, our emissions are expected to grow with the economic activity. We speak of our improvements in terms of emissions intensity, and we believe that any climate change policy should be focused on emissions intensity so that economic growth is not penalized.

Senator Spivak: How does it help when you calculate it differently to compensate for the increase in emissions? It makes no difference to the entire issue of climate change.

Mr. Maynard: I would like to correct that misconception because it absolutely does matter. The world is calling out for increased production of oil and gas. We are seeing record levels of production and record price levels. That is in response to unprecedented levels of demand. If Canada adopted a policy whereby the oil and gas industry had to reduce its emissions, not on a per-barrel basis but in aggregate, that would mean we

Le sénateur Spivak : J'ai une petite question concernant la façon dont DuPont a changé ses méthodes de fabrication du nylon. Est-ce que cela lui a permis de réaliser des économies? Certaines sociétés, comme Kodak, ont changé leurs méthodes et fait des économies monstres.

M. Lloyd : Ils ont gagné sur tous les tableaux. Les sociétés tireront parti de ces choses lorsqu'elles pourront, mais le problème, c'est que cela ne vient pas tout seul. Cela suppose énormément de travaux de R-D. Ils ont probablement essayé dix autres méthodes qui n'ont rien donné. Néanmoins, les percées technologiques sont absolument cruciales, et ont un impact énorme.

Le sénateur Cochrane : Ils ont aussi réalisé des économies.

M. Lloyd : Oui.

M. Maynard : Il est clair que dans l'industrie des hydrocarbures, dans l'ensemble, les émissions accusent une hausse considérable. On ne saurait nier que, malgré les progrès réalisés au chapitre de l'intensité des émissions, la croissance de l'industrie des hydrocarbures, la hausse considérable de la production au cours des 15 à 20 dernières années, et le fait que le genre de pétrole et de gaz que nous produisons ainsi que l'endroit où nous les produisons exige une consommation d'énergie beaucoup plus élevée ont eu un effet. Je n'essaie pas de m'esquiver, et je suppose que je vous dis cela pour la forme, car les émissions englobent non seulement l'industrie des hydrocarbures, mais aussi le transport et la quantité d'énergie que nous consommons, et cetera.

Le sénateur Spivak : Pourriez-vous nous expliquer ce que vous entendez par intensité?

M. Maynard : Par exemple, dans le cadre de nos activités classiques d'exploitation des ressources en pétrole et en gaz, c'est-à-dire la production pétrolière autre que celle liée aux sables bitumineux, l'intensité par baril de production de nos émissions est réduite. C'est l'un des principes que nous appliquons à l'égard de toute politique relative au changement climatique, car l'imposition d'une limite globale sur l'industrie limiterait sa croissance. Puisque l'industrie des hydrocarbures connaît une période de croissance considérable, on s'attend à ce que ses émissions augmentent de pair avec l'activité économique. Nous envisageons nos améliorations sous l'angle de l'intensité des émissions, et nous croyons que toute politique relative au changement climatique devrait mettre l'accent sur l'intensité des émissions, de façon à ne pas étouffer la croissance économique.

Le sénateur Spivak : En quoi est-ce utile de changer les calculs pour compenser l'augmentation des émissions? Cela ne change rien au problème du changement climatique.

M. Maynard : Je tiens à corriger cette idée fausse, car cela change certainement quelque chose. Le monde entier réclame une production accrue de pétrole et de gaz. Nous affichons des niveaux de production record et des prix record. C'est en réaction à un niveau de demande sans précédent. Si le Canada adoptait une politique selon laquelle l'industrie des hydrocarbures doit réduire ses émissions, en fonction non pas de la production par

would not produce oil and gas here and we would go to another country that did not have a similar policy to produce the oil and gas.

The world still requires our product and will require our product for 50 years into the future. Why penalize economic activity in Canada?

Senator Spivak: Mr. Maynard, I understand that problem. We have looked at the oil and gas industry and I know what the situation is. Canada depends on oil exports. I am asking what difference it makes to the global issue of climate change. The emissions are up, and they are up calculated in whatever way. If you change the calculation, it does not change the amount of emissions in the air. I quite understand the difficulty of the oil and gas industry and I am not suggesting that we should limit the industry at this point because that is impossible.

Mr. Maynard: My point is that it is the end use of our product that generates the greatest source of emissions as long as our product is being produced or consumed anywhere in the world. When I talk about our emissions intensity, it is because in order to produce a barrel, we need to be more energy efficient and to reduce emissions from that production. However, what comes out of the tailpipes of our cars generates the greatest source of emissions.

Senator Spivak: I understand.

The Chairman: I would ask Mr. Lloyd whether the graphs provided could also be characterized as graphs based upon emissions intensity. Am I correct? The graph portrays the proportion of emissions per unit of product, not on an overall basis.

Mr. Lloyd: The graphs provide the information on both bases. The bar lines are emissions intensity and the other lines are actual emissions.

The Chairman: They follow a similar trajectory. That means your production is not going up much, unfortunately.

Mr. Lloyd: Our production is not going up as much as that of the oil industry; we wish it were. We also support the need for an intensity-based approach. If a new chemical plant is to be built, we would rather it be built as efficiently as possible in Canada rather than somewhere else. The only way to accommodate that in a climate change plan is to focus on intensity. Our climate change, global warming, potential absolute emissions show such a dramatic downturn because of what DuPont did. Perhaps there will be have something else like that and we will have another dramatic downturn. However, we will not know about it until it is about to happen. Therefore, an intensity-based approach is

baril, mais bien de façon globale, nous ne produirions pas le pétrole et le gaz ici, et nous irions dans un autre pays qui n'est pas doté d'une politique comparable en ce qui concerne la production pétrolière et gazière.

Le monde a toujours besoin de notre produit, et il en aura besoin pendant encore 50 ans. Pourquoi pénaliser l'activité économique au Canada?

Le sénateur Spivak : Monsieur Maynard, je comprends ce problème. Nous nous sommes penchés sur l'industrie des hydrocarbures, et je suis au courant de la situation. Le Canada tire profit de l'exportation de produits pétroliers. Je vous demande ce que cela change au chapitre du changement climatique. Les émissions augmentent, et ce, quelle que soit la méthode de calcul. Si vous changez la méthode de calcul, cela ne va pas changer la quantité d'émissions dans l'air. Je comprends tout à fait les difficultés que cela occasionne pour l'industrie des hydrocarbures, et je ne veux pas laisser entendre que nous devrions restreindre l'industrie à ce stade-ci, car ce serait impossible.

M. Maynard : Ce que je veux dire, au bout du compte, c'est que l'utilisation finale de notre produit constitue la plus grande source d'émissions dans la mesure où notre produit est produit ou consommé quelque part dans le monde. Quand je parle de l'intensité de nos émissions, c'est parce que, pour produire un baril, nous devons améliorer notre rendement énergétique et réduire les émissions liées à cette production. Toutefois, c'est ce qui sort du tuyau d'échappement de nos automobiles qui génère de plus grandes quantités d'émissions.

Le sénateur Spivak : Je comprends.

Le président : J'aimerais demander à M. Lloyd si les graphiques fournis pourraient également être décrits comme des graphiques fondés sur l'intensité des émissions. Ai-je raison de penser cela? Le graphique affiche les émissions non pas dans leur ensemble, mais sous forme de proportion des émissions par unité de produit.

M. Lloyd : Les graphiques fournissent l'information des deux façons. Les barres verticales correspondent aux émissions réelles, et les autres lignes, à l'intensité des émissions.

Le président : Elles décrivent une trajectoire similaire. Cela signifie que votre production n'augmente pas beaucoup, malheureusement.

M. Lloyd : Nous ne connaissons pas une croissance de production comparable à celle de l'industrie pétrolière; si seulement c'était le cas. Nous sommes également en faveur d'une approche fondée sur l'intensité. Si nous devons bâtir une nouvelle usine de fabrication de produits chimiques, nous préférons l'établir au Canada, de la façon la plus efficiente possible, plutôt qu'ailleurs. La seule façon de favoriser une telle chose, dans un contexte de gestion du changement climatique, c'est de mettre l'accent sur l'intensité. Cette chute vertigineuse de nos émissions potentielles absolues relatives au changement climatique, au réchauffement de la planète, tient aux progrès

important. We have tried to characterize these on both bases, in that we have done that for all of our emissions and for greenhouse gases.

The Chairman: Thank you for that answer.

Senator Adams: My question might be a little different from the ones that other senators posed. Maybe your industry is not responsible for climate change. Could you tell us about the chemicals involved in global warming? We live up in the Arctic and we have noticed many changes over the last few years, such as temperature increases and animal migration to the North. I know you are concerned about that. I heard Ms. Coulas speaking to the global warming policy, but there should be a different policy.

Were you saying it was because of the chemical companies? I was wondering if there is something missing, or is it the same policy? Maybe we in the Arctic are a little faster with climate change and global warming, especially in the last couple of years. In Coppermine, some people drowned about a week ago.

Elders try to teach their families to live with danger, with water and the land. Now we do not know what to do any more because it is so different, because of climate change, with ice in the sea and the lakes. We cannot tell any more. A week and a half ago I was up there. At this time of year I have never seen open water before. I ended up close to open water in a Ski-Doo out in Hudson Bay. I was concerned about a change of policy for Environment Canada.

Ms. Coulas: We certainly support reducing greenhouse gas emissions; there is no question there, but we do not support doing it under CEPA. I should not say we do not support it now; we think more research needs to be done on where it might fit under CEPA, but we do know that the issue of climate change also has economic implications, issues outside what CEPA would normally deal with. We feel there is another mechanism to deal with climate change. CEPA is not the right mechanism.

Mr. Maynard: Senator Adams, similarly, the petroleum industry believes we need to first figure out what the policy should be and then decide what legislative mechanism should be used. The policy may fit well with CEPA, it may not,

réalisés par DuPont. Il y aura peut-être une autre percée du genre qui occasionnera une baisse importante. Toutefois, nous ne prendrons connaissance de cette percée que lorsqu'elle sera sur le point d'avoir lieu. Par conséquent, il est important de miser sur une approche fondée sur l'intensité. Nous avons tenté de décrire les émissions selon les deux points de vue, dans la mesure où nous avons fait cela pour l'ensemble de nos émissions et pour les gaz à effet de serre.

Le président : Merci.

Le sénateur Adams : Ma question sera peut-être un peu différente de celles que vous ont posées les autres sénateurs. Votre industrie n'est peut-être pas responsable du changement climatique. Pourriez-vous nous parler des produits chimiques mis en cause lorsqu'il est question de réchauffement de la planète? Nous vivons dans l'Arctique et nous avons remarqué de nombreux changements au cours des dernières années, comme des augmentations de la température et la migration d'animaux vers le Nord. Je sais que cela vous préoccupe. J'ai entendu Mme Coulas parler de la politique relative au réchauffement de la planète, mais on devrait établir une politique différente.

Dites-vous que cela est imputable aux fabricants de produits chimiques? Je me demande s'il manque quelque chose ou s'il s'agit de la même politique. Peut-être que les gens de l'Arctique réagissent un peu plus rapidement lorsqu'il est question de changement climatique et de réchauffement de la planète, surtout depuis quelques années. Il y a environ une semaine, des gens se sont noyés à Coppermine.

Les aînés tentent d'apprendre à leur famille à vivre avec le danger, avec l'eau et la terre. Maintenant, nous ne savons plus quoi faire, car les choses sont si différentes, en raison du changement climatique, en ce qui concerne la glace dans l'océan et sur les lacs. Nous ne savons plus quoi faire. J'étais là, il y a une semaine et demie. À cette période de l'année, je n'avais jamais vu d'eau libre auparavant. Je me suis retrouvé tout près d'une zone d'eau libre en faisant de la motoneige dans la Baie d'Hudson. J'étais préoccupé par un changement éventuel des politiques d'Environnement Canada.

Mme Coulas : Nous sommes certainement en faveur de la réduction des émissions de gaz à effet de serre; il n'y a aucun doute là-dessus, mais nous nous opposons à ce que de telles mesures soient prises sous le régime de la LCPE. Je ne devrais pas m'avancer à dire que nous nous opposons à cela : nous croyons qu'il faudrait effectuer des recherches supplémentaires afin de déterminer comment cela pourrait s'inscrire dans la LCPE, mais nous savons que la question du changement climatique a également une incidence économique, que cela soulève des enjeux qui échappent à la portée de la LCPE. Nous estimons qu'il devrait y avoir un autre mécanisme pour composer avec le changement climatique. La LCPE n'est pas le bon mécanisme.

M. Maynard : Sénateur Adams, l'industrie pétrolière estime également que nous devons tout d'abord déterminer ce que la politique devrait régir, et ensuite décider des mécanismes législatifs utilisés. La politique a peut-être sa place au sein de la

but it is a question of not putting the cart before the horse here. Let us figure out what the policy should be first.

Senator Adams: Is the policy of the government the same right now, with the regulations for chemicals?

Mr. Maynard: We would characterize the subject to date as being focused on targets that could not be achieved by domestic action alone, by we in Canada working to get ourselves to 6 per cent below 1990 levels. There is too much focus on targets and not enough discussion of substantive policy issues and improving our record. Unfortunately, that debate has been going on for a significant amount of time. Now, we are into a situation with a new government. We would like to see certainty sooner. We would like to see clarity in a policy sooner rather than later; but it is a fairly complex issue. It is fair to say that the government does require some time to understand and appreciate that complexity and the challenge that we face.

Senator Adams: You appeared before the House of Commons committee. Is there anything else interesting that you were told over there? When policy is changed, it does not usually come from the Senate but the House of Commons. What was your reaction over there?

Mr. Maynard: We have not seen anybody tip their hand at this stage as to what the policy will look like. We have been engaged with the government, providing our perspective, certainly, but we do not know where the policy is going at this particular time.

Senator Sibbeston: My question is essentially for Mr. Maynard, who represents oil and gas producers. We from the North are concerned about global warming because of our pristine and undisturbed frozen environment. We feel the effects of global warming, which I think essentially comes from the South. As Senator Adams has said, we already see signs of global warming itself, the toxins that come from the heartland of Canada, make their way into the North and get into the lichen and the animals and into people. We in the North often ask ourselves is this global warming really so? We have come to the conclusion that yes, over the years, we have noticed a difference. It was in the national news several summers ago that a little Inuit community encountered a bumblebee and robins for the first time up in the Arctic. Also, the winters seem to be less severe. There is difficulty in making winter roads to haul material up to diamond mines north of Yellowknife. The oil and gas industry is just coming into the North. There has been much exploration over the last few years and there are prospects of a gas pipeline down the Mackenzie Valley.

Has technology increased in the last decade such that it is fine for the oil and gas industry to work in the North, recognizing that the North is a much more delicate environment? There is

LCPE, peut-être pas, mais il importe de ne pas mettre la charrue avant les bœufs. Attachons-nous d'abord à déterminer ce que la politique devrait faire.

Le sénateur Adams : Est-ce que la politique du gouvernement est la même, à l'heure actuelle, en ce qui concerne la réglementation de produits chimiques?

M. Maynard : Nous sommes d'avis que l'accent a trop été mis jusqu'à maintenant sur des cibles qu'on ne peut atteindre uniquement par le truchement de mesures nationales, en nous efforçant de ramener le Canada à 6 p. 100 sous les niveaux de 1990. On s'attache trop aux cibles et trop peu aux principaux enjeux stratégiques et aux moyens d'améliorer notre dossier. Malheureusement, c'est un débat qui dure depuis un bon bout de temps. Nous devons maintenant composer avec un nouveau gouvernement. Nous aimerions être fixés au plus vite. Nous aimerions une politique claire au plus tôt, mais il faut bien reconnaître que l'enjeu est assez complexe. On ne saurait nier que, de fait, le gouvernement a besoin d'un certain temps pour comprendre et saisir toute la complexité du défi que nous devons relever.

Le sénateur Adams : Vous avez comparu devant le comité de la Chambre des communes. Vous a-t-on dit autre chose d'intéressant là-bas? Lorsqu'une politique est modifiée, c'est généralement non pas par le Sénat, mais plutôt par la Chambre des communes. Quelle a été votre réaction là-bas?

M. Maynard : Personne n'a ouvert son jeu jusqu'à maintenant : nous ne savons pas encore à quoi ressemblera la politique. Nous avons collaboré avec le gouvernement, en lui présentant notre point de vue, certes, mais nous ne savons pas à quoi nous en tenir pour l'instant au sujet de la politique.

Le sénateur Sibbeston : Ma question s'adresse principalement à M. Maynard, qui représente les producteurs de pétrole et de gaz. Nous, les gens du Nord, sommes préoccupés par le réchauffement de la planète lorsqu'on pense à notre environnement intact, tout de glace et de blancheur. Nous ressentons les effets du réchauffement de la planète, qui vient essentiellement, je crois, du Sud. Comme le sénateur Adams l'a indiqué, nous voyons déjà des signes de ce réchauffement : les toxines provenant du centre du Canada se déplacent vers le Nord et empoisonnent le lichen, les animaux et les gens. Nous, les gens du Nord, nous demandons souvent s'il y a effectivement un réchauffement de la planète. Nous en sommes venus à la conclusion que c'est bel et bien le cas; en effet, nous avons remarqué une différence au fil des ans. Il y a quelques étés, le fait qu'une petite communauté inuite ait vu un bourdon et un merle pour la première fois en Arctique a défrayé la manchette au Canada. En outre, les hivers semblent de plus en plus doux. Nous avons de la difficulté à trouver des routes praticables l'hiver pour transporter le matériel jusqu'aux mines de diamant au nord de Yellowknife. L'industrie pétrolière et gazière commence tout juste à s'installer dans le Nord. On fait beaucoup de prospection depuis quelques années, et on envisage de construire un gazoduc dans la vallée du Mackenzie.

Notre technologie a-t-elle tellement évolué au cours des dix dernières années que l'industrie pétrolière et gazière pourra s'installer sans problème dans le Nord, compte tenu de

permafrost and other unusual geological features. Do you believe that the oil and gas industry is sufficiently advanced that they can do their work in the North properly and not adversely affect the environment? Can the people of the North be assured of this? Obviously, they are coming face to face with it.

Mr. Maynard: Senator, I personally am assured that the industry is capable of operating in fragile environments worldwide. I am a Newfoundlander and remember the discussion and debate that took place about oil and gas production in the middle of — at that time — a prolific fishing industry. We were able to adopt and adapt technology that provided protection of the environment and of the workers. This is a fairly harsh environment, 250 miles in the middle of the Atlantic. I have been on that sea when the waves were 50 and 60 feet high. We also operate worldwide in northern environments. We have learned a great deal about operating in that type of environment. You will probably be familiar with some of the operations of Devon, for instance, which this year safely drilled a well, minimizing environmental impact. We can never do it without any environmental impact, but we have become very good at addressing stakeholder concerns, environmental impacts, health and safety issues, and I believe we are a responsible industry.

Mr. Lloyd talked about Responsible Care. We have a similar initiative, which we call our stewardship initiative, whereby our members are committed to continuously improving our performance. You spoke of the role of technology. It is absolutely critical, as is engaging with the people who know the environment best. Many of our member companies are good at doing that.

The benefits generated by our industry certainly are far in excess of the minimal impacts that we bring when operating in the environment.

That is my long answer. My short answer would be, yes, we can do it and we can do it responsibly. We are willing and able to do it responsibly.

Senator Kenny: I am reminded of when we had a representative from Petro-Canada here talking about Hibernia. It was Mr. Hopper, and his comment was, if there was a blowout at Hibernia, he thought most of it would have dissipated by the time it reached Ireland.

Mr. Maynard: I remember Mr. Hopper well. I was a much younger man at that time, Senator Kenny.

The Chairman: It was not that long ago.

l'environnement beaucoup plus fragile de cette région? Il y a le pergélisol et d'autres caractéristiques géologiques particulières. Croyez-vous vraiment que l'industrie pétrolière et gazière a suffisamment évolué pour bien faire son travail dans le Nord, sans nuire à l'environnement? Peut-on donner ce genre de garantie aux gens du Nord? De toute évidence, le temps est venu de se poser ces questions.

M. Maynard : Sénateur, pour ma part, je crois que l'industrie est tout à fait en mesure d'exploiter des ressources dans des environnements fragiles partout dans le monde. Je suis originaire de Terre-Neuve, et je me rappelle les discussions et le débat que la production de pétrole et de gaz a suscités, à une époque où l'industrie de la pêche était florissante. Nous avons pu adopter et adapter des technologies permettant de protéger l'environnement et les travailleurs. C'est un environnement assez rigoureux, à 250 milles de la côte, au beau milieu de l'Atlantique. J'ai navigué sur cet océan au moment où les vagues pouvaient atteindre de 50 à 60 pieds de hauteur. Nous exploitons des ressources un peu partout dans le monde, dans des environnements nordiques. Nous avons appris beaucoup au sujet de l'exploitation dans ce genre d'environnement. Vous êtes probablement au courant de certaines des activités de Devon, par exemple, qui, cette année, a foré un puits de façon tout à fait sécuritaire, en réduisant au minimum les répercussions sur l'environnement. Certes, nous ne pouvons éliminer complètement les répercussions sur l'environnement, mais nous arrivons maintenant très bien à répondre aux préoccupations des intervenants, à limiter les répercussions sur l'environnement, à protéger la santé des gens et à travailler de façon sécuritaire, alors je crois que nous sommes une industrie responsable.

M. Lloyd a parlé de la Gestion responsable. Nous avons une initiative semblable, que nous appelons notre initiative d'intendance, en vertu de laquelle nos membres se sont engagés à nous aider à améliorer continuellement notre rendement. Vous avez parlé du rôle de la technologie. On doit absolument en tenir compte, tout comme de l'importance de collaborer avec les gens qui connaissent le mieux l'environnement. Bon nombre de nos entreprises membres y veillent.

Les avantages que procure notre industrie compensent de loin les répercussions minimales de nos activités sur l'environnement.

Voilà pour ma réponse longue. Bref, je dirais que, oui, nous pouvons le faire, et nous pouvons le faire de façon responsable. Nous voulons et nous pouvons le faire de façon responsable.

Le sénateur Kenny : Ça me rappelle le jour où un représentant de Petro-Canada s'est adressé à nous au sujet de Hibernia. Il s'agissait de M. Hopper; selon lui, s'il y avait une éruption dans ce champ pétrolier, la plupart des effets se seraient dissipés avant que l'Irlande ne soit touchée.

M. Maynard : Je me souviens bien de M. Hopper. J'étais beaucoup plus jeune à l'époque, sénateur Kenny.

Le président : Ça ne fait pas si longtemps que ça.

Senator Kenny: There is a series of significant problems when drilling in the Beaufort Sea. It is a shallow ocean, there is scouring by icebergs and the likelihood of a blowout preventer getting knocked over is fairly high. If you are faced with the problem of cleaning up an oil spill, nobody has the technology. It forms into totally unmanageable globules.

Particularly during a period of warming, all calculations for drilling a relief well get pretty complicated. It would be very difficult to get a drill ship in or be certain there will be firm ice for a temporary facility to drill a relief well on.

In light of that, could you readdress Senator Sibbeston's question?

Mr. Maynard: The industry is well regulated. Today we are in discussions with the regulators about the issue of same-season relief wells. There are redundancies built into the protections. I will not make a throw-away comment like Mr. Hopper, such that you do not have to worry about this issue. There is no question it is an issue.

The industry has progressed significantly in that regard within the last few years. We have experience in other jurisdictions worldwide, operating in northern environments where similar conditions exist. We are using those experiences as well as we are able to. I do not intend to convince you that we will ever bring the risk to zero, but we do take the challenge seriously.

As I said, we build redundancies, protections and overlays into all our operating procedures under a well-intentioned, well-established and well-regulated industry. The regulator looks at what we do. We have to go through extensive testing and provide extensive proof that we are operating in an environmentally responsible and safe manner.

Senator Kenny: One of the unique features of the Beaufort Sea is how shallow it is, and we all know icebergs scour the ocean bed. Your first and only line of protection against that is your blowout preventer. How do you protect that?

Mr. Maynard: We have drilled using steel caissons as protection that go the depth of the water. We take those types of measures.

I have to tell you, we experience ice scour on the Grand Banks of Newfoundland and Labrador as well, and we are still able to drill. We submerge our equipment. We excavate glory holes so iceberg scour does not damage the equipment, and there are redundancies under the blowout preventer.

Le sénateur Kenny : On est confronté à toutes sortes de problèmes importants lorsqu'il faut procéder à des activités de forage dans la mer de Beaufort. C'est un océan peu profond, parsemé d'icebergs, de sorte que le risque qu'un bloc obturateur de puits soit renversé est assez grand. Personne n'a la technologie nécessaire pour faire face au problème d'avoir à nettoyer les lieux d'un déversement de pétrole. Il se forme alors des gouttelettes de pétrole impossibles à contenir.

Pendant une période de réchauffement, effectuer tous les calculs pour le forage d'un puits de décompression peut se révéler une tâche assez complexe. Il est alors très difficile de faire venir un navire de forage ou d'être certain que la glace sera assez solide pour y établir temporairement les installations nécessaires à la construction d'un puits de décompression.

À la lumière de cela, pourriez-vous répondre plus précisément à la question du sénateur Sibbeston?

M. Maynard : L'industrie est bien réglementée. Nous tenons actuellement des discussions avec les organismes de réglementation au sujet des puits de décompression aménagés pendant la même saison. Les mécanismes de protection comportent des éléments de redondance. Je ne ferai pas de déclarations gratuites comme celles de M. Hopper, en vous disant par exemple que vous n'avez pas du tout à vous inquiéter à ce sujet. On ne saurait nier que le problème est bel et bien présent.

L'industrie a fait d'importants progrès à cet égard depuis quelques années. Nous avons exploité des ressources dans d'autres pays, à peu près partout dans le monde, dans des environnements nordiques aux conditions semblables. Nous tirons parti au mieux de cette expérience. Loin de moi l'intention de vous convaincre que nous pouvons ramener le risque à zéro, mais nous en tenons bien compte.

Je le répète, toutes nos procédures d'exploitation comportent des éléments de redondance et de chevauchement ainsi que des mécanismes de protection, sans compter que notre industrie est bien intentionnée, bien établie et bien réglementée. Un organisme de réglementation surveille nos activités. Nous devons effectuer beaucoup d'essais et fournir beaucoup d'éléments de preuve montrant que nous respectons l'environnement et l'exploitons de manière sécuritaire.

Le sénateur Kenny : La mer de Beaufort se caractérise entre autres par un plancher océanique peu profond, et nous savons tous que des icebergs raclent ce plancher. Votre seul moyen de protection dans ce cas, c'est un puits de décompression. Comment faites-vous pour protéger ce puits?

M. Maynard : Pendant le forage, nous utilisons des caissons d'acier comme moyen de protection jusqu'au fond de l'eau. C'est le genre de mesures que nous prenons.

Je dois vous dire que nous devons composer également avec l'érosion par la glace sur les Grands Bancs de Terre-Neuve-et-Labrador, ce qui ne nous empêche nullement de forer. Notre équipement est placé sous l'eau. Nous excavons des cônes de forage afin d'éviter que l'érosion causée par les icebergs n'endommage l'équipement, en plus de prévoir des éléments de redondance sous le puits de décompression.

Senator Kenny: You do not need a glory hole if you are drilling in a steel caisson.

Mr. Maynard: There are different technologies we can employ to provide the level of protection needed.

Senator Kenny: What is there below a blowout preventer?

Mr. Maynard: There is the ability to cut wells below blowout preventers. I am not a technician, but I will provide whatever information I can.

My understanding is that it is possible to get in below the blowout preventer with production equipment. We do a lot of things down holes today that we never had the ability to do before.

Senator Spivak: I intend to be the devil's advocate. Do you think there are some places you should not drill?

Mr. Maynard: Absolutely.

Senator Spivak: I am referring to the ANWR, for example. I understand there is a lot of gas up there. Would it be advisable to concentrate on the gas and leave the Beaufort Sea or the ANWR alone? I understand the North Slope of Alaska is being overrun with drilling projects.

The Chairman: I think that question is outside of Mr. Maynard's purview. Am I right, Mr. Maynard?

Mr. Maynard: I can answer the fundamental question. We fully understand there are areas that, for cultural, historical value and environmental protection reasons, need to be set aside. Our industry is not saying we want to drill every square inch of this country. We understand and appreciate there are other values to consider.

We ask that it be made clear and certain that before a decision is made to set aside an area where activity cannot take place, it undergoes a fairly rigorous assessment with respect to what we are protecting and what the potential is for other uses of the land.

We are asking for sensible land use policies that state: This is an area of cultural significance, or this is an area where a certain species of animal or plant resides; therefore, we should not drill or produce oil and gas here. That is in relation to ANWR or anywhere else.

All we are asking is that we take into account the cultural, historical and environmental significance and make an informed decision based on that data. Industry is fully prepared to work with all stakeholders in that regard and to respect those decisions.

Senator Sibbeston: There has been a lot of discussion about the North. Hearings have just begun at the NEB and the joint review panels dealing with this pipeline issue in the North. That process

Le sénateur Kenny : Vous n'avez pas besoin de cônes de forage si vous utilisez des caissons d'acier pour forer.

M. Maynard : Nous pouvons employer différentes technologies pour offrir le même niveau de protection nécessaire.

Le sénateur Kenny : Qu'y a-t-il en dessous d'un puits de décompression?

M. Maynard : On peut creuser des puits en dessous du bloc obturateur de puits. Je ne suis pas technicien, mais je peux vous expliquer ce que je sais.

Je crois savoir qu'on peut se rendre en dessous du bloc obturateur de puits avec l'équipement de production. Aujourd'hui, nous pouvons faire beaucoup de choses que nous ne pouvions pas faire auparavant à l'intérieur des puits.

Le sénateur Spivak : Je me fais l'avocat du diable. Est-ce que vous croyez qu'il ne faudrait pas forer à certains endroits?

M. Maynard : Certainement.

Le sénateur Spivak : Je fais allusion à la Réserve faunique nationale de l'Arctique, par exemple. Je crois savoir qu'il y a beaucoup de gaz là-bas. Devrait-on se concentrer sur le gaz et oublier la mer de Beaufort ou la Réserve faunique nationale de l'Arctique? Je crois savoir que le versant Nord de l'Alaska foisonne de projets de forage.

Le président : Je crois que cette question n'est pas du ressort de M. Maynard, n'est-ce pas, monsieur Maynard?

M. Maynard : Je peux répondre à l'aspect fondamental de la question. Nous sommes pleinement conscients du fait qu'il faut laisser tomber certains secteurs pour des raisons liées à la protection du patrimoine culturel, historique et environnemental. Notre industrie ne dit nullement que nous voulons forer le moindre pouce carré du pays. Nous comprenons bien qu'il faut tenir compte d'autres valeurs.

Nous demandons qu'il soit clair et certain que, avant de décider qu'une région ne peut être exploitée, on procède à une évaluation assez rigoureuse des éléments à protéger et des autres utilisations qu'on pourrait faire du terrain.

Nous demandons des politiques raisonnables sur l'utilisation des terrains, dans lesquelles on précise clairement qu'une région donnée a une importance culturelle, ou qu'une autre est l'habitat de certaines espèces d'animaux ou de plantes; nous saurions alors que nous ne devons pas forer ou produire du pétrole et du gaz dans cette région. Cela s'applique à la Réserve faunique nationale de l'Arctique et à tout autre endroit du genre.

Tout ce que nous demandons, c'est qu'on tienne compte de l'importance culturelle, historique et environnementale d'un site et qu'on prenne des décisions éclairées, à la lumière de ces données. L'industrie est tout à fait disposée à collaborer avec tous les intervenants à ce chapitre et à respecter les décisions.

Le sénateur Sibbeston : On a beaucoup discuté également du Nord. On commence tout juste à tenir des audiences devant l'Office national de l'énergie et les comités d'examen conjoint

is ongoing. The people there will use that process to assure themselves that whatever activity oil and gas companies undertake, the environment will not be adversely affected.

I think that is the place for those questions to be answered. I was just throwing you a softball.

Mr. Maynard: Did I strike out?

Senator Sibbeston: No, you did well.

Senator Adams: I was on the board of directors of Pan-Arctic for a few years. Especially today, with natural gas prices going up, companies are interested in the future exploration of the High Arctic. I do not know how many cubic feet have been reserved up there since the 1980s.

I remember the committee being shown that one of the pressure gauges was up to over 2,000 pounds. When they lit up the gas, the flame went into the air over 200 feet high.

The people living up in the Arctic had to buy natural gas from down south. We did not have anything in the High Arctic. Everything suffered as a result.

With regard to the Mackenzie pipeline, will companies be able to connect to a line that goes up to the High Arctic in the future?

Mr. Maynard: Given the demand for natural gas, which is seen as a relatively clean-burning fuel in today's environmental context, our industry is pursuing how to make it cost-effective and efficient to create value out of otherwise stranded assets. As you said, without a pipeline to the area, without the ability to ship it and without a significant local market, the economics do not justify development today. However, technology is changing all the time. There is an ever-increasing demand for natural gas. Therefore, it is my firm belief that without a substitute fuel or source of energy, the resources will be developed, and sooner than we expect.

The Chairman: I will ask each of you to respond my next question, which is more just an introduction to a subject.

Mr. Lloyd has provided us with a copy of the submission he made to the House of Commons committee. It is fair to say that you have suggested in that submission, Mr. Lloyd, that climate change questions could probably most efficaciously be dealt with under CEPA, as opposed to some new act, and that we just need to do some tinkering with it to make it more effective. I understand you to say that.

In particular, you said that the flexibility of pollution-prevention planning requirements as set out in CEPA lend themselves to federal-provincial cooperation — and here is the

s'occupant du dossier relatif aux pipelines dans le Nord. Ce processus est en cours. Les gens du Nord pourront utiliser ce processus pour s'assurer que les activités des entreprises pétrolières et gazières n'auront pas d'effets néfastes sur l'environnement.

J'estime que c'est là qu'on pourra répondre à ces questions. Je voulais juste vous décontenancer.

M. Maynard : Est-ce que je m'en suis bien tiré?

Le sénateur Sibbeston : Oui, admirablement bien.

Le sénateur Adams : J'ai siégé au conseil d'administration de Pan-Arctic pendant quelques années. De nos jours, avec les prix du gaz naturel qui ne cessent de grimper, les entreprises sont particulièrement intéressées aux explorations futures dans le Grand Nord. Je ne sais pas combien de pieds cubes ont été réservés là-bas depuis les années 80.

Je me rappelle qu'on avait montré aux membres du comité que l'un des manomètres indiquait une pression supérieure à 2 000 livres. Lorsqu'on a allumé le gaz, la flamme a monté jusqu'à plus de 200 pieds dans les airs.

Les habitants de l'Arctique ont dû acheter leur gaz naturel du Sud. Nous n'avions rien dans le Grand Nord. Tout le monde en a souffert.

En ce qui a trait au pipeline du Mackenzie, est-ce que les entreprises pourront se connecter à l'avenir à un réseau de pipelines allant jusque dans le Grand Nord?

M. Maynard : Compte tenu de la demande en gaz naturel, lequel est considéré comme un combustible brûlant pour ainsi dire sans résidu dans le contexte environnemental d'aujourd'hui, notre industrie s'emploie à rendre ces trois sources rentables et efficaces, à créer de la valeur à l'égard de droits d'actifs autrement délaissés. Comme vous l'avez dit, sans un pipeline dans cette région, sans la capacité d'expédition et sans un marché local important, rien ne justifie pour l'instant l'exploitation de la région du point de vue économique. Toutefois, la technologie est en constante évolution. La demande en gaz naturel est de plus en plus forte. Par conséquent, je crois fermement que, si nous ne trouvons pas d'autres combustibles ni d'autres sources d'énergie, les ressources seront exploitées, et plus tôt que prévu.

Le président : Je demanderai à chacun d'entre vous de répondre à ma prochaine question, qui, au bout du compte, est davantage une entrée en la matière.

M. Lloyd nous a fourni un exemplaire du mémoire qu'il a présenté au comité de la Chambre des communes. Si je comprends bien, dans votre mémoire, monsieur Lloyd, vous avancez qu'on pourrait probablement régler efficacement les questions liées au changement climatique en vertu de la LCPE, que nous n'avons donc pas besoin d'une nouvelle loi pour cela, et que nous n'avons tout simplement qu'à remanier la loi actuelle pour la rendre plus efficace. C'est ce que je crois comprendre.

Vous dites notamment que la souplesse des exigences de planification de la prévention de la pollution, telles que décrites dans la LCPE, se prête à la collaboration entre les gouvernements

matter on which I would appreciate your comments — and to setting objectives and letting the private sector figure out how to achieve them.

That seems sensible on its face, but this committee has issued a couple of reports on situations somewhat analogous to that. In those reports, we found that setting goals that did not have some kind of imperative at the end of them, a specific objective date, did not work with industry, or with government for that matter, or with consumers.

Would you expand on that? Let us assume that this or some future government sets an objective: Here is what we would like you to do, after consultation, and it is reasonable and achievable. Do you think it should have some kind of cliff at the end of it, some kind of trap, some kind of hammer, some kind of disincentive if those objectives are not reached, or should we just say that we give up?

I will ask Mr. Lloyd to answer first and comment on whether I misinterpreted what was said in his submission.

Mr. Lloyd: No, but I just want to clarify one point.

We have said in our brief that we could support either a clean-air-act approach or using parts of CEPA, particularly those outside of Part V, which deals with toxics and does not make sense for these kinds of issues. We believe the international air pollution provisions, perhaps amended, would make more sense if you intend to use CEPA.

We are agnostics on which approach is used, but we want to ensure that if a clean air act is used, something is done with the provisions in CEPA that we feel would also logically deal with clean air, such as the international air pollution provisions. Maybe they should be moved over into a clean air act, I am not sure. However, it does not make sense to us to have CEPA able to deal with an issue and another act also able to deal with the same issue, because probably, over time, both pieces of legislation will be used by different governments and we will end up tripping over each other. While we are agnostic on which tool is chosen, we would want to ensure that if a non-CEPA tool were used, what I have just described was addressed.

We do think that the kinds of provisions that you referred to, that we talk about in the brief, for pollution prevention planning and whatnot, are good approaches and they are available in CEPA. They are available under the international air pollution provisions. In fact, everything that is available under the Part V toxics provisions of CEPA would also be available under the international air pollution provisions; except they would require more cooperation with the provinces, which we see as a plus. This is an issue, as are most clean air issues, where the federal,

fédéral et provinciaux — et c'est justement à ce sujet que j'aimerais recevoir vos commentaires —, à la mise en place d'objectifs, et au fait de laisser le secteur privé calculer comment il les atteindra.

Cela semble raisonnable à première vue, mais le comité a publié un certain nombre de rapports sur des situations analogues. Dans ces rapports, nous avons conclu que le fait de fixer des objectifs ne relevant d'aucun impératif, comme une date objective précise, ne donne pas de bons résultats avec l'industrie, ni avec le gouvernement d'ailleurs ou avec les consommateurs.

Pourriez-vous nous fournir des précisions à ce sujet? Supposons que le gouvernement actuel ou un gouvernement futur établisse un objectif et vous dise : voici ce que, après consultation, nous aimerions que vous fassiez, et que ce soit un objectif raisonnable et réalisable. À votre avis, est-ce qu'il devrait y avoir des conséquences si vous n'avez pas atteint cet objectif? Devriez-vous savoir que vous risquez de faire l'objet de sanctions ou de vous faire taper sur les doigts d'une façon ou d'une autre si vous n'y arrivez pas? Ou bien, devrions-nous tout simplement baisser les bras?

Je demanderais à M. Lloyd de répondre en premier et de me dire si j'ai mal interprété ce qu'il disait dans son mémoire.

M. Lloyd : Non, mais je voudrais seulement clarifier un point.

Dans notre mémoire, nous avons indiqué que nous pourrions soutenir soit une loi sur l'assainissement de l'air, soit l'utilisation de certaines parties de la LCPE, à part celles de la partie V, laquelle porte sur les produits toxiques et ne devrait pas, selon toute logique, s'appliquer à ce genre de question. À notre avis, il serait plus logique d'utiliser les dispositions sur la pollution atmosphérique internationale, en les modifiant peut-être, dans le cadre de la LCPE.

Nous sommes indécis quant à l'approche à utiliser, mais nous voulons nous assurer que, si on utilise une loi sur l'assainissement de l'air, on fera également quelque chose au sujet des dispositions de la LCPE qui, à notre avis, devraient également porter, selon toute logique, sur l'assainissement de l'air, comme les dispositions sur la pollution atmosphérique internationale. Peut-être faudrait-il plutôt les intégrer à une loi sur l'assainissement de l'air, je ne sais pas. Toutefois, nous ne comprenons pas la logique qui consisterait à faire en sorte que la LCPE et une autre loi traitent toutes deux de la même question, puisque, selon toute évidence, elles seront utilisées toutes les deux par différents gouvernements, qui finiront par se marcher sur les pieds. Même si nous sommes indécis quant à l'outil qu'il faudrait choisir, nous voudrions nous assurer que, si ce n'est pas la LCPE, on tiendra compte des points que je viens d'aborder.

Nous croyons, de fait, que le genre de dispositions dont vous parlez, celles dont il est question dans le mémoire, en ce qui concerne la planification de la prévention de la pollution entre autres, représentent de bonnes approches pouvant se fonder sur ce qu'offre déjà la LCPE. On les retrouve dans les dispositions sur la pollution atmosphérique internationale. En fait, toutes les dispositions sur les produits toxiques de la partie V de la LCPE seraient également incluses dans les dispositions sur la pollution atmosphérique internationale; par ailleurs, elles exigeraient une

provincial and territorial governments need to work together. If the option of a clean air act is to be used, it should look at utilizing those types of tools.

You asked whether once these objectives have been set for industry, should there be some kind of what is often referred to as backstop in case industry does not make it; and yes, there should. I do not think the backstop should be activated automatically, without some consideration. Maybe there is a reason that industry has not achieved the objectives. For example, our forecasts on what we will do with greenhouse gas emissions make certain assumptions about at what capacities our plants will operate. Those are dependent on the kind of feedstock that we get from, say, the oil industry, on market conditions and on many other things. Our plants operate best at maximum capacity.

If something happens such that they are not operating at maximum capacity, you have set a challenge that we have accepted under a pollution prevention plan, we do not meet it because the bottom has dropped out of the market and the plant capacities are at 50 per cent instead of 80 or 90 or pushing on 100 per cent, we feel there should be some discussion about what happens next. I think you used the phrase “automatically drop off a cliff.”

I would agree with you, with those kinds of reservations or qualifiers. I believe that programs such as Responsible Care — and as Mr. Maynard has said, other industries are also adopting similar approaches — show that industry is able to move forward when they have agreed on an objective and achieve it efficiently. Those are much more publicly credible programs if the government maintains a backstop mechanism, and that is a necessary hand-in-glove complement to those kinds of programs.

Ms. Coombs: If CEPA will be the tool to manage the clean air agenda, whatever kind of government policy unfolds as to how they should proceed on that, then I believe it again underscores the need for changes to the current Part V, the management of toxic substances, to reflect that it is an assessment and management of substances. If it is intended to manage substances like greenhouse gas, it needs to reflect exactly the assessment and the management of that substance.

With respect to voluntary measures, our member companies have responded well to voluntary programs that the departments have been working with, as well as voluntary surveys that they have asked for on volatile organic compounds.

plus grande coopération avec les provinces, ce que nous voyons comme un avantage. Comme c'est le cas pour la plupart des questions liées à l'assainissement de l'air, les gouvernements fédéral, provinciaux et territoriaux doivent traiter cette question en partenariat. Si on décide d'utiliser une loi sur l'assainissement de l'air, il faudrait envisager le recours à d'autres genres d'outils.

Vous avez demandé si, après avoir établi ces objectifs pour l'industrie, on devrait prévoir quelque chose comme ce qu'on désigne par un système de renforts, au cas où l'industrie n'arriverait pas à atteindre les objectifs; ma réponse est oui, on devrait le faire. Je ne crois pas qu'on devrait activer automatiquement ce système de renforts, sans analyser la situation. Peut-être y a-t-il une raison pour laquelle l'industrie n'a pas atteint les objectifs. Par exemple, nos prévisions relatives à l'émission des gaz à effet de serre sont fondées sur certaines suppositions en ce qui a trait aux capacités d'exploitation de nos usines. Tout dépend du genre de charge d'alimentation que nous pouvons obtenir, par exemple, de l'industrie pétrolière, selon les conditions du marché et bien d'autres facteurs. Nos usines ne sont bien exploitées qu'à leur capacité maximale.

Si quelque chose les empêche de fonctionner à pleine capacité, vous avez établi des objectifs que nous avons accepté de respecter en vertu d'un plan de prévention de la pollution; or, nous ne pouvons les atteindre parce que le marché s'est écroulé et que les usines ne fonctionnent qu'à 50 p. 100 de leur capacité, au lieu de 80, 90 voire 100 p. 100, alors nous estimons qu'il faudrait discuter de ce qui arrive après. Je crois que vous avez parlé d'appliquer automatiquement une sanction.

Je suis d'accord avec vous, compte tenu des réserves émises et des limites imposées. À mon avis, des programmes comme Gestion responsable — et comme l'a dit M. Maynard, d'autres industries ont décidé d'adopter des approches semblables — montrent que l'industrie peut aller de l'avant lorsqu'elle convient d'un objectif et arriver à l'atteindre. Le public aurait beaucoup plus confiance en ces programmes si le gouvernement maintenait un mécanisme de renforts, complément parfait et nécessaire de ce genre de programmes.

Mme Coombs : Si la LCPE doit servir à gérer le programme d'assainissement de l'air, quelle que soit la politique gouvernementale qui sera formulée relativement à la manière de procéder à cet égard, alors je crois que, là encore, cela nous permet de voir à quel point il importe de modifier la partie V de la loi actuelle, qui porte sur la gestion des substances toxiques, afin de montrer qu'il s'agit de l'évaluation et de la gestion des substances. Si les dispositions visent à permettre la gestion des substances comme des gaz à effet de serre, elles devront bien montrer qu'il s'agit de l'évaluation et de la gestion de cette substance.

En ce qui a trait aux mesures volontaires, nos entreprises membres ont bien réagi aux programmes volontaires auxquels ont travaillé les ministères, et elles ont également répondu aux sondages volontaires sur les composés organiques volatils.

There is a high participation rate among our member companies in surveys and programs, so we see that as evidence that they are being good corporate stewards.

Mr. Maynard: Our membership has a fairly wide range of views on it, Mr. Chairman. We have experienced significant success in some areas on a voluntary basis. The Clean Air Strategic Alliance has brought together stakeholders in Alberta. We looked at flaring and venting numbers and were successful in reducing them. We have had other experiences where voluntary initiative was not sufficient to reach the desired objective.

It concerns the nature of the policy, and it is one of those questions on which you are speculating in the absence of any firm policy. However, that being said, a couple of things are important to our members. One of the important principles for us is that all industry sectors be treated equally, with one not being favoured over the other. That would mean that if one industry sector was provided with a voluntary approach, that is the approach that should be applied to all sectors.

We would not want to see discrimination in any policy on climate change. As I said, it is difficult for us to answer in the absence of knowing what the policy is. Some situations lend themselves to a voluntary approach. It is much like raising our children. Sometimes you can create incentives, sometimes they volunteer to be good, and sometimes they require a little discipline. It is unique to the circumstances. I know that is not helpful, but that is our experience.

The Chairman: Does anyone think, as I sometimes do, that there is a little public, and sometimes even government, confusion between clean air, on the one hand, and greenhouse gases on the other, that they are two separate issues? Does everyone understand that?

Mr. Maynard: We did some fairly extensive polling around climate change and Kyoto. We found that Kyoto is a brand for less pollution and cleaner air as opposed to reduced GHG emissions.

The Chairman: So the purpose of Kyoto was not clearly understood by the subjects of your polls?

Mr. Maynard: It was not. I am terrible with numbers, but a significant portion of people thought Kyoto meant clean air and less smog in downtown Toronto.

The Chairman: We all recognize here, I think, that that was not the point.

Mr. Maynard: That is not the point.

Nos entreprises membres affichent un taux de participation élevé aux sondages et aux programmes, ce qui indique, selon nous, qu'elles assument bien leurs fonctions liées à l'intendance globale.

M. Maynard : Nos membres ont des opinions assez partagées à ce sujet, monsieur le président. Nous avons connu beaucoup de succès dans certains domaines sur le plan volontaire. La Clean Air Strategic Alliance a rassemblé des intervenants en Alberta. Nous avons examiné les statistiques relatives au torchage et au dégazage et avons réussi à réduire ces pratiques. Dans d'autres cas, les initiatives volontaires n'ont pas été suffisantes pour que les objectifs escomptés soient atteints.

C'est à cause de la nature de la politique, et c'est le genre de questions qu'on se pose en l'absence de toute politique ferme. Cela dit, un certain nombre de choses sont par ailleurs importantes aux yeux de nos membres. Nous avons entre autres pour principe important de veiller à ce que les secteurs de l'industrie soient tous traités de la même manière, sans que l'un soit favorisé au détriment de l'autre. Cela signifie que si un secteur de l'industrie bénéficie d'une approche volontaire, il faudrait adopter la même approche pour tous les secteurs.

Il ne faudrait surtout pas faire preuve de discrimination dans une politique sur le changement climatique. Je le répète, nous pouvons difficilement trancher la question sans savoir ce que la politique nous réserve. Certaines situations se prêtent à une approche volontaire. C'est beaucoup comme élever des enfants. On doit parfois leur montrer qu'ils ont tout intérêt à être sages, parfois ils décident de l'être de leur propre initiative, et parfois il faut les discipliner un peu. Tout dépend des circonstances. Je sais bien que ce n'est pas très utile, mais c'est ce qu'on a appris par expérience.

Le président : Est-ce que d'autres ont l'impression, tout comme moi de temps à autre, que le public, et même parfois le gouvernement, ne comprend pas vraiment que deux questions distinctes sont en jeu. L'assainissement de l'air, d'une part, et les gaz à effet de serre, d'autre part? Est-ce que tout le monde comprend bien cela?

M. Maynard : Nous avons mené de vastes sondages au sujet du changement climatique et de Kyoto. Nous avons constaté que, pour beaucoup, Kyoto est synonyme de réduction de la pollution et de l'assainissement de l'air, alors que les gens ne font pas le même lien lorsqu'on parle de réduction des émissions de gaz à effet de serre.

Le président : Donc, les personnes interrogées ne saisissaient pas bien l'objectif de Kyoto?

M. Maynard : C'est cela. Je n'ai pas la mémoire des chiffres, mais je peux vous dire que bon nombre de gens croyaient que Kyoto devait se traduire par l'assainissement de l'air et la réduction du smog dans le centre-ville de Toronto.

Le président : Nous reconnaissons tous ici, j'imagine, que ce n'est pas là le but.

M. Maynard : Non, effectivement.

The Chairman: We have done a bad job of explaining what Kyoto is about.

Mr. Maynard: Yes. I do not know if that is through a lack of effort, senator, because I know there has been much discussion, debate, and public education and outreach programs to try to clarify it.

The Chairman: Regardless of how noble those were, they failed.

Mr. Maynard: It has not been effective. I absolutely take your point. People firmly believe that if you clean up the air, you will reduce GHGs. There are some co-benefits, but there are some significant trade-offs. We found that cleaning up some of the non-GHG emissions, such as sulphur dioxide and VOCs, was energy intensive. We had to use more energy to clean up those sources, which means we increased our GHG emissions. It is like everything in life. There is a trade-off involved. That has been our experience.

The Chairman: Thank you.

Senator Cochrane: What do you see as the primary barriers to the effective implementation of CEPA?

Ms. Coombs: The areas that we are specifically involved in, the categorization screening, the Domestic Substances List and the New Substance Notification Regulations, we see those as working quite well. From our standpoint, from a substance perspective, we do not see any barriers to implementation of the act being put up at the departments. The categorization process was mandated to be completed in seven years. The results of that process will be posted in September. I think that is a major achievement by the Canadian government. As I mentioned in my presentation, other OECD countries have similar programs, but Canada is in the lead.

With respect to New Substance Notification and the fact that the Food and Drugs Act is subject to CEPA, there have been unintended consequences because it was not scheduled for exemption. We have been subject to New Substance Notification for Food and Drugs Act products. We are working under two acts. The substance is being assessed under NSNs, New Substance Notification Regulations, and is also subject to a pre-market assessment and notification under the Food and Drugs Act. We think that they are working quite well. The act is not doing what it is intended to do, and that is to have an environmental assessment of substances in Food and Drugs Act products.

Le président : Nous n'avons pas réussi à bien expliquer la raison d'être de Kyoto.

M. Maynard : En effet, mais je ne crois pas que ce soit en raison d'un manque d'efforts de notre part, sénateur, car je sais bien qu'on a tenu beaucoup de discussions et de débats à ce sujet et offert des programmes d'information et de sensibilisation publiques afin de clarifier le tout.

Le président : Aussi nobles qu'aient été ces efforts, ils ont échoué.

M. Maynard : Ces initiatives n'ont pas été efficaces, je suis tout à fait d'accord avec vous. Les gens sont convaincus que l'assainissement de l'air permet de réduire les gaz à effet de serre. Cela peut être réciproquement avantageux dans certains cas, mais les inconvénients sont parfois importants. Nous avons constaté que l'assainissement de l'air après l'émission d'autres substances que les gaz à effet de serre, par exemple le dioxyde de soufre et les composés organiques volatils, exigeait beaucoup d'énergie. Nous avons dû consommer davantage d'énergie pour nettoyer ces sources d'émissions, augmentant par le fait même les émissions de gaz à effet de serre. C'est comme pour tout dans la vie. Il y a toujours l'envers de la médaille. C'est ce que notre expérience a révélé.

Le président : Merci.

Le sénateur Cochrane : D'après vous, quels sont les principaux obstacles à l'application adéquate de la LCPE?

Mme Coombs : Nous nous attendons à ce que les outils qui nous intéressent particulièrement donnent d'assez bons résultats, c'est-à-dire le programme de catégorisation et d'évaluation préalable, la Liste intérieure des substances et le Règlement sur les renseignements concernant les substances nouvelles. De notre côté, nous n'entrevoions aucun obstacle, sur le plan des substances, à l'application de la loi au sein des ministères. Selon le mandat établi, le processus de catégorisation doit se terminer dans sept ans. Les résultats de ce processus seront affichés en septembre. J'y vois là une grande réalisation du gouvernement canadien. Comme je l'ai indiqué dans mon exposé, d'autres pays de l'OCDE disposent de programmes semblables, mais le Canada est le chef de file à ce chapitre.

En ce qui a trait aux déclarations de substances nouvelles et au fait que la Loi sur les aliments et drogues est assujettie à la LPCE, cela a eu des conséquences inattendues, puisqu'on ne prévoyait pas d'exemptions. Nous sommes tenus de présenter des déclarations de substances nouvelles dans le cas des produits visés par la Loi sur les aliments et drogues. Nous sommes liés par deux lois. Les substances sont évaluées au titre des déclarations de substances nouvelles, en vertu du Règlement sur les renseignements concernant les substances nouvelles, en plus de devoir faire l'objet d'une évaluation avant vente et d'une déclaration en vertu de la Loi sur les aliments et drogues. Nous croyons que cela fonctionne assez bien. La loi ne permet pas, comme prévu, l'évaluation environnementale de substances associées aux produits visés par la Loi sur les aliments et drogues.

Mr. Lloyd: We identified three issues in our brief that are relevant to your question. One of the problems is that the departments need better information, and I think that is a big barrier. When we are looking at clean air issues, what are the sources of air pollution? The National Pollutant Release Inventory gives us a start, but how much of the air pollution is coming from the U.S.? How much of it is coming from sources that do not have any impact on major urban areas? Much more information is required, and that is one of the reasons that we think there should be mandatory State of Environment and State of Health reporting by the government.

If we are to have better implementation, we should look at what Australia has done and have provisions in our legislation that allow us to use assessments of others jurisdictions. There are provisions in the legislation that allow us to use assessments of other jurisdictions when they find a problem with a chemical and it is severely restricted. That was introduced in 1999 and is a good idea. However, there are no provisions to let us use the assessments of other jurisdictions when they have assessed a chemical as fine and okay to use.

The kind of provision Australia has is important and would support the international cooperation that we need to tackle the issues that we are looking at in the screening assessments of the Domestic Substances List that will follow categorization. We need to tap into what the Americans are doing, the Europeans, the Japanese.

In my view, the provisions in the legislation on equivalency are a problem. As I understand those provisions in section 9 or 10, they basically say that the federal government can enter into agreement with a provincial government if the provincial government is doing things exactly the way the federal government wants them done. It is "my way or no way." There needs to be more flexibility. Different provinces will do things somewhat differently. In entering into an equivalency agreement, one is trying to achieve the same force and effect. We have urged the committee to look at this. The current provisions are too narrow.

Those are three areas that would, if resolved the way we have suggested, make implementation of the act easier, allow for greater federal-provincial cooperation, which is important, for working with other countries, which is also important, and for better information, which is also important.

The Chairman: I have a question about piggybacking. Let's talk about Australia, to use your example. When we are doing environmental protection assessments, we are making judgments

M. Lloyd : Dans notre mémoire, nous avons relevé trois problèmes liés à votre question. Entre autres, les ministères doivent recevoir de meilleurs renseignements, et je crois que le problème à ce chapitre représente un gros obstacle. Lorsque nous examinons les problèmes liés à l'assainissement de l'air, nous devons nous demander quelles sont les sources de pollution atmosphérique. Nous pouvons commencer par consulter l'Inventaire national des rejets de polluants, mais nous devons aussi nous demander dans quelle mesure la pollution atmosphérique vient des États-Unis. Dans quelle mesure provient-elle de sources n'ayant aucune incidence sur les grands centres urbains? Il nous faut beaucoup plus de renseignements, et c'est l'une des raisons pour lesquelles nous estimons que le gouvernement devrait être dans l'obligation de présenter le Rapport sur l'état de l'environnement et le Rapport sur l'état de santé.

Si nous voulons une meilleure application, nous devrions prendre modèle sur l'Australie et prévoir des dispositions nous permettant d'exercer le pouvoir législatif de reconnaître les évaluations d'autres gouvernements. Nous pouvons déjà le faire lorsque d'autres gouvernements décèlent un problème avec un produit chimique et que son usage est très restreint. On a établi ces dispositions en 1999, et c'était une bonne idée. Toutefois, aucune disposition ne nous permet d'utiliser les évaluations d'autres gouvernements lorsque ces derniers déterminent qu'un produit chimique peut être utilisé sans problème, en toute sécurité.

Le genre de pouvoir législatif qu'exerce l'Australie est important et pourrait favoriser la coopération internationale dont nous avons besoin pour régler les questions que nous devons examiner dans le cadre des évaluations préalables des substances inscrites à la Liste intérieure des substances, qui doivent s'appuyer sur les résultats de la catégorisation. Nous devons savoir ce que font les Américains, les Européens et les Japonais.

À mon avis, les dispositions d'équivalence de la loi posent problème. Je crois comprendre que ces dispositions, prévues aux articles 9 ou 10, disent essentiellement que le gouvernement fédéral peut conclure un accord avec un gouvernement provincial si ce dernier fait les choses exactement comme le gouvernement fédéral le veut. Il semble dire : « C'est moi qui décide, un point, c'est tout. » Il faut une plus grande marge de manœuvre. Les provinces ne font pas toutes les choses de la même manière. Aux termes d'un accord d'équivalence, on s'attend à bénéficier de pouvoirs équivalents. Nous avons demandé instamment aux membres du comité de se pencher sur cette question. Les dispositions actuelles sont trop limitées.

Voilà donc les trois questions qui, si elles sont réglées comme nous le proposons, faciliteraient l'application de la loi, en plus de favoriser la coopération entre les gouvernements fédéral et provinciaux, ce qui est important, de même que la collaboration avec d'autres pays et l'amélioration de l'information, choses tout aussi importantes.

Le président : J'aurais une question au sujet de la pratique qui consiste à tirer parti des évaluations des autres. Prenons le cas de l'Australie, par exemple. Lorsque nous effectuons des évaluations

as to the release of the toxic substance, because that is the question. If the substance is permanently permeated in this product, who cares? However, we have to follow it from cradle to grave. We have to take it to the end, when it is disintegrating into the environment. The answer that you get from Australia might be different when it comes to the length of time that it takes for this to happen, for example, than it would in Inuvik. Can we say that when Australia, or anyone else whose system we trust, has arrived at the conclusion that this product is safe, we can say it is safe here too? The landscape and many other considerations are quite different, are they not? We are studying substances right through to what happens to them in a landfill: When does this piece of plastic begin to release things that we do not want released into the environment? That is part of the assessment we have to make under CEPA. The answer will be different when the temperature is hot than when it is cold.

Mr. Lloyd: I agree with you, and we have to take into account Canadian circumstances. The Australians call it a “qualifactor.” You have to take into account local conditions. Countries have moved forward on the chemicals agenda doing their own thing, without cooperating as much as they increasingly realize they need to. It is not that the legislation should say Australia will determine the conclusions in Canada, but it needs to support making better use of Australian science.

The provisions in CEPA I referred to that were introduced in 1999 say that we need to look at the assessments of other Organisation for Economic Co-operation and Development countries when they severely restrict a substance. That is not to say that if Sweden bans something, we automatically have to ban it, but we should look at it.

The Chairman: Cooperation is never bad.

Senator Spivak: I want to ask you about the precautionary principle. Before I do, I want to ensure that we do not lose sight of the fact that climate change makes smog much worse. Therefore, clean air and climate change are, in a sense, related.

I would like you to give us some written material about the processes of assessing products. I want to know how you view that and whether you are committed to it. I want your comments because you know what the precautionary principle means. It means that there are some things that you should not do even if you cannot definitively prove that they are not safe.

Mr. Lloyd: The precautionary principle or approach as CEPA has adopted it, which is the same as has been adopted globally, came out of Rio. It is in the Stockholm convention, and we have supported that. It has a number of factors. It talks about “in the absence of full scientific certainty.” That implies that you must

aux fins de la protection de l’environnement, nous prenons une décision au sujet du rejet d’une substance toxique donnée, car c’est ce qui importe. Si la substance ne peut se libérer du produit, on s’en fout! Toutefois, nous devons suivre ce produit du berceau à la tombe. Nous devons savoir ce qu’il en advient, jusqu’au moment où il se désintègre dans l’environnement. Ça ne prendra pas nécessairement le même temps partout, par exemple si on compare l’Australie à Inuvik. Pouvons-nous vraiment dire que, si l’Australie, ou le gouvernement d’un autre pays dont le système nous semble digne de confiance, est arrivé à la conclusion que ce produit est sécuritaire, il doit l’être pour nous aussi? Pouvons-nous vraiment dire cela? Leur environnement n’est-il pas, entre autres choses, assez différent du nôtre? Nous devons évaluer les substances jusqu’à ce qu’elles se retrouvent dans un site d’enfouissement : à quel moment un morceau de plastique donné commence-t-il à rejeter dans l’environnement des substances indésirables? C’est en partie ce que nous devons déterminer dans le cadre de l’évaluation requise en vertu de la LCPE. La réponse à cette question sera bien différente selon qu’il s’agit d’un climat chaud ou froid.

M. Lloyd : Je suis d’accord avec vous, et nous devons tenir compte de la situation canadienne. Les Australiens parlent du « qualifacteur ». Il faut tenir compte des conditions locales. Les pays ont appliqué le programme relatif aux produits chimiques chacun à leur manière, sans coopérer autant qu’ils auraient dû le faire, comme ils s’en rendent de plus en plus compte. Ce n’est pas que la loi devrait porter que l’Australie doit déterminer les conclusions du Canada, mais elle doit faciliter l’utilisation des données scientifiques de l’Australie.

Les dispositions de la LCPE, qui sont entrées en vigueur en 1999, prévoient que nous devons tenir compte des évaluations d’autres pays de l’Organisation de coopération et de développement économiques lorsqu’ils décident de restreindre grandement l’utilisation d’une substance. Cela ne veut pas dire que, si la Suède interdit quelque chose, nous devons le faire automatiquement, mais nous devrions évaluer la situation.

Le président : C’est toujours bon, la coopération.

Le sénateur Spivak : Je veux vous interroger au sujet du principe de prudence. Avant de faire cela, je veux veiller à ce que nous ne perdions pas de vue le fait que le changement climatique aggrave d’autant plus le problème de smog. Par conséquent, l’assainissement de l’air et le changement climatique sont, d’une certaine façon, liés.

J’aimerais que vous nous fournissiez de la documentation relative aux méthodes d’évaluation des produits. Je veux voir comment vous percevez cela, et déterminer à quel point cela vous tient à cœur. Je veux entendre vos commentaires parce que vous savez ce que le principe de prudence veut dire. Cela veut dire qu’il y a des choses qu’on ne devrait pas faire, même si on ne peut prouver de façon définitive que ce serait dangereux.

M. Lloyd : L’approche ou le principe de la prudence, tel qu’on le conçoit dans la LCPE, est le même que celui qui est appliqué à l’échelle mondiale; il est issu des travaux effectués à Rio. Il est enchâssé dans la Convention de Stockholm, et nous avons soutenu cette initiative. Il mise sur un certain nombre de facteurs.

have some level of scientific reason to believe that something will happen. It does not go all the way to full scientific certainty, but it does clear some bar. It is not just someone's conjecture.

It talks about using this approach when there are risks of serious or irreversible effects on the environment, and it has been clearly interpreted that "environment" is to be read in a broad sense to also include health. I believe that is fully understood. It is not for trivial issues. It is for important matters.

It also talks about taking cost-effective measures when applying the precautionary approach. That is important as well. It shows that even though you are being cautious —

Senator Spivak: That was disputed.

Mr. Lloyd: It is not disputed; it is in the definition in CEPA, the definition that came out of Rio, and in the Stockholm convention. It is referenced again in the Strategic Approach to International Chemicals Management that the global community agreed to in Dubai several months ago. It may be disputed by some, but it is about as universal as you can get, in my view.

It says that, despite the fact that you are being precautionary, you are not supposed to do so in a way that disregards the costs involved.

All of these things are important to understand when one is talking about the precautionary approach or principle, and they are built into CEPA. CEPA requires that the precautionary approach be used. In my view, both Health Canada and Environment Canada have used it. CEPA 1999 was not revolutionary in that context. They were already using it by then, and it basically codified what they were doing; and I think that has worked well.

I hope that answers your question.

Ms. Coombs: CCSPA and FPIC support the government's application of the precautionary principle as articulated in the framework. I believe it is called A Framework for the Application of Precaution in Science-based Decision Making about Risk. The Privy Council published that a few years ago.

We believe that the appropriate application of precaution does not mean the absence of risk, but rather its management, and that the implementation of the precautionary principle must continue to be on the basis of rigorous, reputable and sound scientific risk-based assessments.

The Chairman: Most of you have referred, at least obliquely, to the difference between a risk-based assessment and a hazard-based assessment. Will you speak about that so that we

La loi parle de « l'absence de certitude scientifique absolue ». Cela suppose qu'on ait de bonnes raisons de croire, à la lumière de nos connaissances scientifiques, que quelque chose va se produire. On ne va pas jusqu'à la certitude scientifique absolue, mais on établit tout de même des balises. On ne s'appuie pas tout simplement sur les hypothèses d'une personne.

La loi fait référence à l'application de cette approche lorsqu'il y a des risques de répercussions graves ou irréversibles sur l'environnement, et il est clair qu'on interprète le terme « environnement » de façon générale, et qu'il comprend également la santé. Je crois que tout le monde comprend cela. Il ne s'applique pas à des questions futiles. Il s'applique à des questions importantes.

La loi parle également de la prise de mesures efficaces aux fins de l'application du principe de prudence. C'est également un aspect important. Cela montre que, même si on est prudent...

Le sénateur Spivak : Cet aspect est contesté.

M. Lloyd : Il n'est pas contesté; cela figure dans la définition énoncée dans la LCPE, la définition issue de Rio, et dans la Convention de Stockholm. On réitère cet aspect dans l'Approche stratégique de la gestion internationale des produits chimiques adoptée par la communauté mondiale à Dubaï, il y a plusieurs mois. Il se trouve peut-être des gens pour contester cela, mais on ne pourrait difficilement établir un consensus plus solide que cela, selon moi.

Ce principe prévoit que, même si on fait preuve de prudence, on n'est pas censé le faire d'une façon qui fait fi des coûts que cela suppose.

Il importe de comprendre toutes ces choses lorsqu'on parle de l'approche ou du principe de prudence, et ces aspects sont enchâssés dans la LCPE. La LCPE exige que le principe de la prudence soit appliqué. À mon avis, Santé Canada et Environnement Canada l'ont appliqué. La LCPE de 1999 n'a rien apporté de nouveau à ce chapitre. On l'appliquait déjà à cette époque, et la loi ne faisait que baliser ce qu'on faisait; et je crois que tout s'est bien déroulé.

J'espère que cela répond à votre question.

Mme Coombs : L'ACPCS et la FPIC appuient l'application, par le gouvernement, du principe de prudence énoncé dans le cadre de travail, qui, je crois, a pour titre Cadre d'application de la précaution dans un processus décisionnel scientifique en gestion du risque. C'est le Conseil privé qui a publié ce document, il y a quelques années.

Nous croyons que l'application appropriée du principe de prudence suppose non pas l'absence, mais bien la gestion du risque, et qu'elle doit continuer d'être fondée sur des évaluations scientifiques rigoureuses, fiables et solides, fondées sur les risques.

Le président : La plupart d'entre vous avez mentionné, ne serait-ce que de façon indirecte, la différence entre une évaluation fondée sur les risques et une évaluation fondée sur les menaces.

understand your concept of it? What is the significant difference between a risk-based assessment of a substance and a hazard-based assessment?

Ms. Coombs: I am not a scientist, but my understanding, in simple terms, is that a risk assessment looks not only at the hazard identified but also at the mode of action. You are looking at both components.

An example is spray-painting cars. There might be a substance in the paint that may pose a hazard, but that hazard is identified during the review. However, the labelling on the product clearly identifies that the user must wear a mask and work in a ventilated area so that risk and exposure are reduced.

The Chairman: I wish to thank our witnesses. You have been most forthcoming and cooperative. We will likely ask you to come back and testify before us in the fall when we resume this study and get down to brass tacks.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, June 8, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 8:07 a.m. to review the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to Section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, we are here to continue the study by the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources of the Canadian Environmental Protection Act. We are seeking instruction and expertise from stakeholders and interested expert parties as to exactly how we pursue that study, areas to study and to what depth and breadth. We anticipate the study will take several months.

This morning we have with us from PollutionWatch, Dr. Kapil Khatter, Director of Health and Environment, and Mr. Hugh Benevides, who is the Staff Counsel. From the Sierra Legal Defence Fund, we have Mr. Robert Wright, who is the Managing Counsel.

I think you asked if you could make your presentation together, so I presume you are organized. Mr. Benevides will you begin?

Pourriez-vous nous parler de cela afin que nous puissions saisir la distinction que vous établissez? Quelle est la grande différence entre une évaluation fondée sur le risque causé par une substance, et une évaluation fondée sur les menaces?

Mme Coombs : Je ne suis pas un scientifique, mais je crois savoir, pour simplifier les choses, que l'évaluation des risques envisage non seulement les menaces, mais aussi le mode d'intervention. On envisage les deux aspects.

Pensons, par exemple, à la peinture d'automobiles au pistolet. Il y a peut-être dans la peinture une substance qui constitue une menace, mais cette menace est repérée au moment de l'examen. Toutefois, l'étiquette qui figure sur le produit indique clairement que l'utilisateur doit porter un masque et travailler dans un endroit bien aéré, afin que le risque et le degré d'exposition soient réduits.

Le président : Je tiens à remercier nos témoins. Vous vous êtes montrés très directs et coopératifs. Nous vous inviterons probablement à revenir témoigner devant nous à l'automne, lorsque nous reprendrons la présente étude et nous pencherons sur les détails.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 8 juin 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 8 h 7 pour examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33) conformément à l'article 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Bonjour, nous sommes là pour poursuivre l'étude par le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. Nous demandons à des intervenants et à des experts intéressés de nous faire part de consignes et de conseils concernant la manière exacte de réaliser l'étude en question, les points à étudier et la mesure dans laquelle il y a lieu d'approfondir l'exercice en question. Nous prévoyons que l'étude s'étalera sur plusieurs mois.

Ce matin, nous accueillons — de l'organisme PollutionWatch — le Dr Kapil Khatter, directeur de la santé et de l'environnement, et M. Hugh Benevides, avocat-conseil à l'interne. Nous accueillons aussi, du Sierra Legal Defence Fund, M. Robert Wright, avocat directeur.

Je crois que vous avez demandé de présenter votre exposé ensemble; je présume que vous êtes organisés. Monsieur Benevides, voulez-vous commencer?

Hugh Benevides, Staff Counsel, PollutionWatch: Yes, Dr. Khatter and I present together and Mr. Wright has a presentation as well. I wanted to get some idea of time availability?

The Chairman: We must be out of here by 10:15, at the latest. We want to allow time for members to ask questions, and so I leave it to your judgment. Our ordinary direction is that we ask presenters to stay within about 10 minutes and hit the high spots so we can ask questions.

We are by no means expert in this area, but on the other hand we are not entirely unfamiliar with it as well. Govern yourself by that, if you would.

Mr. Benevides: Thank you, Mr. Chairman.

Thanks for having us, honourable senators. I am staff counsel with the Canadian Environmental Law Association, CELA, in Toronto, providing representation and law reform services to the public. We have been doing that function since 1970.

Dr. Khatter is a family doctor as well as Director of Health and Environment with PollutionWatch. By way of introduction, PollutionWatch is a collaborative project between my organization, CELA, and environmental defence. On our website, which is www.pollutionwatch.org, we provide tools that allow Canadians to access information about pollution in their communities using data from the National Pollutant Release Inventory which was established under the Canadian Environmental Protection Act, 1999.

To begin our joint presentation, I will pass things over to Dr. Khatter..

Dr. Kapil Khatter, Director of Health and Environment, PollutionWatch: Chair, committee, the Canadian Environmental Protection Act, CEPA, is the backbone of Canadian environment legislation. It brings to one place the powers to deal with air pollution, persistent organic pollutants such as flame retardants and stain repellents, greenhouse gases and metals such as mercury and lead.

CEPA gives the federal government the powers to regulate any substance that it deems to endanger our health or the environment. It offers the government a range of tools to reduce pollution and to prevent harm. CEPA, though, has not been effective in reducing pollution in Canada or in getting the worst chemicals off the market.

We need a detailed but focussed review of the act that is an investigation into the failings of CEPA. We need to study what the barriers are to protecting human health and the environment. Canada ranks 28 out of 29 developed countries in emissions; 29 out of 29 in releases of volatile organic

Hugh Benevides, avocat-conseil à l'interne, PollutionWatch : Oui, le Dr Khatter et moi-même allons présenter notre exposé ensemble, et M. Wright a aussi un exposé à présenter. Pourrais-je avoir une idée du temps dont nous disposons?

Le président : Nous devons quitter au plus tard à 10 h 15. Nous voulons que les membres aient le temps de poser des questions, alors je m'en remets à votre jugement. D'habitude, nous demandons aux gens de limiter leur exposé à une dizaine de minutes et d'énoncer les principaux points qu'ils souhaitent faire valoir, pour que nous puissions ensuite poser des questions.

Nous ne sommes nullement des experts en la matière, mais, tout de même, notre ignorance en la matière n'est pas totale. Vous pouvez vous guider sur cette idée.

M. Benevides : Merci, monsieur le président.

Merci de nous recevoir, mesdames, messieurs. Je suis avocat attaché à l'Association canadienne du droit de l'environnement, au ACDE, à Toronto, qui fournit des services de représentation et de réforme du droit au grand public. Nous exerçons cette activité depuis 1970.

Le Dr Khatter est médecin de famille en plus d'être directeur de la santé et de l'environnement à PollutionWatch. En guise d'introduction, je vous dirai que PollutionWatch est un projet de collaboration entre mon organisme, l'ACDE, et Environmental Defence. Sur notre site Web, au www.pollutionwatch.org, nous proposons aux Canadiens des instruments pour accéder à de l'information sur la pollution locale, à partir de données tirées de l'Inventaire national des rejets de polluants établi sous le régime de la Loi canadienne de 1999 sur la protection de l'environnement.

Pour commencer l'exposé conjoint que nous présentons, je céderai la parole au Dr Khatter.

Dr Kapil Khatter, directeur de la santé et de l'environnement, PollutionWatch : Monsieur le président, mesdames et messieurs membres du comité, la LCPE est la pièce maîtresse de la législation canadienne en matière d'environnement. Elle investit la même autorité de tous les pouvoirs qui exigent des mesures requises pour limiter la pollution atmosphérique et les rejets de polluants organiques persistants, par exemple les ignifugeants et les apprêts antitaches, de gaz à effet de serre et de métaux lourds comme le mercure et le plomb.

La LCPE confère au gouvernement fédéral les pouvoirs voulus pour réglementer toute substance qu'elle juge dangereuse pour notre santé ou celle de l'environnement. Elle met à sa disposition un arsenal permettant de réduire la pollution et de prévenir ses effets délétères. Malgré cela, la LCPE n'a pas permis de réduire la pollution au Canada ni de faire interdire la vente des produits chimiques les plus nocifs.

Il faut faire un examen détaillé, mais ciblé de la Loi, c'est-à-dire une enquête sur ses faiblesses et une étude des facteurs qui font qu'elle ne peut protéger la santé humaine et l'environnement. Le Canada est au 28^e rang parmi 29 pays industrialisés pour ce qui est des émissions polluantes; au 29^e rang pour les rejets de

compounds; 27 out of 28 in sulphur oxides; 26 out of 28 in nitrous oxide; and 27 out of 29 in greenhouse gases, et cetera.

The Ontario Medical Association estimated in 2005 that two air pollutants alone, ground level ozone and fine particulate matter, will be responsible for over 5800 premature deaths in Ontario, over 16,000 hospital admissions, nearly 60,000 emergency room visits and over 29 million minor-illness days costing Ontario almost \$1 billion in a single year.

Canadian facilities report air emissions of over 4 billion kilograms per year. A recent comparison between Canadian and U.S. facilities in the Great Lakes basin found that per facility, we emit 93 per cent more potentially cancer-causing air pollutants and almost four times the pollutants that cause reproductive or developmental harm.

Environmental Defence's recently released report "Polluted Children, Toxic Nation" demonstrates CEPA's inability to protect Canadians from exposure to toxic substances and it did so by testing the levels of these chemicals in volunteers. Of 68 chemicals tested, 46 showed up in Canadians' bodies, all known to cause cancer or reproductive and neurological illness. For most of the substances tested that are still in use, children had higher levels than their parents, including repellents, flame retardants and air pollutants. Banned substances such as PCBs and DDT still showed up in children but the levels were higher in adults — a demonstration that banning works but it takes time to be effective.

Volunteers from the industrial city of Sarnia and from a First Nations community near Sarnia had the highest levels of many substances.

CEPA is clearly broken. It is not getting the results we need in decreasing pollution and reducing toxic exposures. We, and other groups that have monitored CEPA over the last years, have some concrete suggestions as to fixing many of the problems. For instance, CEPA lacks mandatory timelines and important stages in the process. This lack allows chemicals to remain on the market with unfinished assessments. It can also mean that little or no action is taken even when chemicals are declared toxic.

For example, the chemical Perfluorooctane Sulfonate, PFOS, was generally banned, in the United States in 2000, with a few exceptions, but Canada took until October 2004 to post an assessment and that assessment still has not been finalized.

composés organiques volatils, au 27^e rang sur 28 pour les rejets d'anhydride sulfureux, au 26^e rang sur 28 pour les rejets d'oxyde d'azote et au 27^e rang sur 29 pour les émissions de gaz à effet de serre, et cetera.

L'Ontario Medical Association a estimé en 2005 qu'à eux seuls, deux polluants atmosphériques, l'ozone troposphérique et les particules fines, causeront plus de 5 800 morts prématurées en Ontario, plus de 16 000 admissions à l'hôpital, près de 60 000 visites en salle d'urgence et plus de 29 millions de jours d'absence du travail pour cause de maladies mineures et coûteront ainsi à l'Ontario près de un milliard de dollars en une seule année.

Les responsables des installations canadiennes font état d'émissions atmosphériques de plus de quatre milliards de kilogrammes par année. Une comparaison récente des sites industriels canadiens et américains du bassin des Grands Lacs a permis de constater que, par usine, nous rejetons 93 p. 100 plus de polluants atmosphériques potentiellement carcinogènes et près de quatre fois plus de polluants qui peuvent causer des troubles de la reproduction ou du développement.

Le rapport récent d'Environmental Defence intitulé « Polluted Children, Toxic Nation » démontre clairement que la LCPE ne peut protéger les Canadiens contre l'exposition aux substances toxiques, ce que les auteurs ont établi en mesurant les concentrations des produits chimiques suivants chez des bénévoles : des 68 produits mesurés, 46 — tous reconnus pour causer le cancer ou des maladies des systèmes reproducteur ou neurologique — étaient présents dans les tissus des bénévoles canadiens. Les enfants présentaient des concentrations plus élevées que celles de leurs parents de la plupart des substances encore en usage, notamment les apprêts antitaches, les ignifugeants et les polluants atmosphériques. Des substances interdites comme les BPC et le DDT persistaient dans les tissus chez les adultes et les enfants, mais les adultes en présentaient des concentrations beaucoup plus fortes — ce qui démontre que leur interdiction donne des résultats, mais qu'elle n'est efficace qu'avec le temps.

Les bénévoles de la ville industrialisée de Sarnia et de la collectivité de Premières nations voisine présentaient les concentrations les plus fortes d'un grand nombre des substances mesurées.

De toute évidence, la LCPE est défailante. Elle ne permet pas de réduire la pollution ni de réduire l'exposition aux substances toxiques comme nous entendons le faire. De concert avec d'autres groupes qui surveillent l'application de la LCPE depuis quelques années, nous formulons des propositions concrètes pour régler nombre des problèmes repérés. Par exemple, la LCPE ne prévoit pas d'échéances obligatoires aux étapes importantes du processus. De ce fait, les produits chimiques demeurent sur le marché tant que l'évaluation n'est pas terminée. De même, rien n'est fait — ou très peu — même quand ils sont déclarés toxiques.

Par exemple, le sulfonate de perfluorooctane, ou SPFO, a fait l'objet d'une interdiction générale aux États-Unis en l'an 2000, à quelques exceptions près, mais le Canada n'a rendu publique une évaluation qu'en octobre 2004, évaluation qui n'est toujours pas terminée.

There is a mechanism in the act, virtual elimination, which is a ban on release except for trace amounts. The mechanism is meant to do away with the most toxic and persistent chemicals. Virtual elimination, as written in the act, does not work and the process needs to be streamlined. Only one substance has been proposed for virtual elimination during the life of the act and none, so far, have been eliminated.

My colleague Mr. Benevides will continue with some of our other suggestions.

Mr. Benevides: In addition to themes of the need for more mandatory timelines and a more streamlined virtual elimination process, I want to cover three additional, interrelated subjects, which are overarching in nature, to provide you with a further overview of the difficulties we see with the act and suggestions for its improvement. As you all know, the statute is complex, so it is difficult to address all the different implications in that thematic way. Of course we are happy, both here and in future contact and communication, to drill down, as it were, into more specific topics, and to get into the meat of things a little more.

I believe you have an outline of the topics that I want to address before you. The first one is the issue of precaution. The precautionary principle is a recognized principle of international law increasingly recognized in Canadian law, notably as a result of the Supreme Court of Canada's decision in *Spraytech v. Hudson*. There are many articulations. I do not refer to definitions of the precautionary principle but rather to the various alternative articulations of the principle. The principle is crystallizing around a few notions. First, the principle imposes obligations increasingly on governments to act sooner and more decisively in the face of information that we gather continually about environmental and health dangers. In the context of toxic substances, this means, first, that we need greater powers to compel information from proponents — sooner and more definitively. Second, it means using the available information that we have from proponents, other jurisdictions and the public to take action to ban the worst substances and to replace them with more benign alternatives.

The precautionary principle also requires that evidence that a substance may pose a danger creates a presumption that the substance is dangerous and cannot be used. This principle in turn imposes a burden on proponents to use those alternatives, where they are available.

My second theme is consumer products. I will be brief in this respect. CEPA needs a clear, legislated materials-use or substitution rule. That rule, in its direction, would be relatively simple. If a substance is CEPA-toxic, that is, toxic as defined under the act, then its use in products should be prohibited. The

La loi prévoit un mécanisme, la quasi-élimination, qui consiste à interdire le rejet d'une substance, sauf en quantités infimes. Le mécanisme en question vise à faire disparaître les produits chimiques les plus toxiques et les plus persistants. L'élimination de fait définie dans la loi ne donne rien, et il faut alléger le processus. Depuis l'adoption de la Loi, on a proposé d'éliminer de fait qu'une seule substance, mais dans les faits, aucune n'a été éliminée.

Mon collègue, M. Benevides, poursuivra l'exposé en présentant certaines des autres propositions que nous faisons.

M. Benevides : Outre les thèmes déjà abordés — la nécessité d'adopter des échéanciers obligatoires et d'alléger le processus d'élimination de fait —, je souhaite traiter de trois autres sujets, qui sont liés entre eux et qui ont de par leur nature un aspect déterminant, afin de broser pour votre gouverne un tableau des difficultés que nous associons à la loi et des idées que nous proposons pour l'améliorer. Comme vous le savez tous, il s'agit d'une loi complexe, si bien qu'il devient difficile d'en jauger toutes les conséquences possibles de manière thématique. Bien entendu, aujourd'hui comme à l'occasion d'une future communication, nous serons heureux de concentrer notre regard sur des sujets plus particuliers, d'approfondir quelque peu la question.

Je crois que vous avez en main un résumé des sujets que je souhaite aborder. Le premier est la question de la prudence. Le principe de prudence est un principe reconnu en droit international, qui, de plus en plus, est reconnu en droit canadien, notamment à la suite de la décision de la Cour suprême du Canada dans l'affaire *Spraytech c. Hudson*. La question s'articule de nombreuses façons. Je parle non pas des définitions possibles du principe de prudence, mais plutôt des diverses façons d'articuler ce principe. Le principe en question se cristallise autour de quelques notions. Premièrement, de plus en plus, le principe impose aux gouvernements d'agir de façon plus rapide et décisive face aux renseignements nouveaux que nous recueillons continuellement à propos des dangers pour l'environnement et la santé. Dans le contexte des substances toxiques, cela veut dire, d'abord, qu'il faut se donner des moyens plus grands pour contraindre les promoteurs de projet à divulguer les renseignements — de façon plus rapide et décisive. Ensuite, il s'agit d'utiliser les renseignements fournis par les promoteurs du projet, les autres instances et le grand public pour prendre les mesures qui s'imposent et bannir les pires substances, et les remplacer par des substances moins nocives.

Selon le principe de prudence, l'information selon laquelle une substance peut représenter un danger entraîne une présomption conséquente, de sorte que la substance est considérée comme dangereuse et ne peut être utilisée. À son tour, ce principe impose aux promoteurs du projet d'employer les solutions de rechange, là où elles existent.

Le deuxième thème que je souhaite aborder est celui des produits de consommation. Je ne m'attacherai pas longuement à ce sujet. La LCPE doit comporter une règle claire régissant l'utilisation ou la substitution de substances. De par l'orientation adoptée, cette règle serait relativement simple. Si une substance

only exceptions would be essential uses where no reasonable alternatives exist. It may be that there are sufficient powers in CEPA at present — I emphasize the word “powers” — to regulate or prohibit the use of toxic substances in products in CEPA, but clearly such powers have not been used. There is other legislation in Canada federally, but we think CEPA is the place for that power to be much clearer and also to be implemented.

Finally, I want to talk about the significance of the Great Lakes in the context of CEPA and toxic substances. I include the St. Lawrence in that: I am talking about the Great Lakes-St. Lawrence Basin. We propose a new part of CEPA that would allow the identification by the Minister of the Environment or by the Government of Canada of areas that are environmentally important. For example, identifying an area as a national treasure, as has been done in other jurisdictions could be used for the significance of the areas in terms of their cultural and environmental importance and those sorts of things, but also those areas that are, at the same time, vulnerable. Creating a new part of CEPA that would allow this kind of designation to be used in other areas such as the Arctic, which of course in the context of toxics is an important and unfortunate sink for POPs.

The Chairman: For the folks who are watching, would you define “POPs,” please?

Mr. Benevides: I forgot for a moment we are going outside this room. POPs are persistent organic pollutants, and Canada was the first signatory and ratifier of the Stockholm convention, which addresses those pollutants. Of course, many POPs are the same chemicals we are talking about in this legislation.

Let me outline some of the reasons for identifying the Great Lakes as the first such area to be identified. The Great Lakes have been a crucible for pollution law and policy in both Canada and the United States. The Great Lakes region is internationally significant as a water source for a significant number of North Americans, and people around the world are aware of the Great Lakes. The basin includes 30 per cent of Canada's population and, at the same time, almost half our toxic air pollution is generated in the basin.

Among the things that we would propose are specific pollution-reduction targets for the Great Lakes. This is the tie-in to international agreements, a legislative objective of achieving the goals of the Great Lakes water quality agreement. It so happens that the Great Lakes water quality agreement, which was originally negotiated under the Boundary Waters Treaty in 1972, is also up for review at the moment. Notions such as virtual elimination have their origin in the Great Lakes Water Quality Agreement, as well as having a presence in The Clean Water Act

est considérée comme toxique sous le régime de la LCPE, elle ne devrait pouvoir entrer dans la composition d'un produit quelconque. Les seules exceptions seraient les cas où l'utilisation se révèle essentielle, car il n'existe aucune solution de rechange raisonnable. Il se peut que la LCPE comporte actuellement des pouvoirs suffisants — j'insiste sur le terme « pouvoirs » — pour réglementer ou interdire l'utilisation de substances toxiques dans les produits, mais, de toute évidence, ces pouvoirs sont demeurés inutilisés. Il existe d'autres lois fédérales auxquelles on pourrait recourir à cet égard, mais nous croyons que la LCPE permettrait qu'un tel pouvoir soit nettement plus clair et, de même, qu'il puisse être mis à exécution.

Enfin, j'aimerais parler de l'importance des Grands Lacs dans le contexte de la LCPE et des substances toxiques. J'inclus le fleuve St-Laurent : je parle du bassin des Grands Lacs et du St-Laurent. Nous proposons l'ajout à la LCPE d'une partie qui habiliterait le ministre de l'Environnement ou le gouvernement du Canada à désigner des secteurs jugés écologiquement importants. Par exemple, comme cela s'est fait ailleurs, il serait possible de désigner un secteur comme étant un trésor national en invoquant son importance culturelle et environnementale, par exemple, mais parfois aussi, sa vulnérabilité. La création d'une partie à cet égard dans la LCPE permettrait de recourir à cette forme de désignation dans d'autres secteurs, par exemple l'Arctique qui, bien entendu, dans le contexte des substances toxiques, revêt une importance certaine et constitue malheureusement piège à POP.

Le président : Pour les gens qui nous regardent, pourriez-vous nous dire ce que sont les POP?

M. Benevides : J'ai oublié pour un instant que les travaux sont diffusés. Les POP sont des polluants organiques persistants, et le Canada est le premier pays à avoir signé et ratifié la convention de Stockholm, qui porte sur les polluants en question. Bien entendu, dans nombre de cas, ce sont les mêmes produits chimiques que ceux dont nous parlons dans cette loi.

Permettez-moi de décrire brièvement les raisons pour lesquelles la désignation des Grands Lacs comme le premier secteur du genre s'impose. Les Grands Lacs sont le creuset des orientations et lois en matière de pollution au Canada et aux États-Unis. La région des Grands Lacs revêt une importance « internationale » à titre de source d'eau potable pour un grand nombre d'habitants d'Amérique du Nord, et des gens de partout dans le monde connaissent les Grands Lacs. Le bassin des Grands Lacs englobe 30 p. 100 de la population du Canada; en même temps, près de la moitié de la pollution atmosphérique toxique y est générée.

Parmi les mesures que nous proposerions, il y aurait des objectifs précis de réduction de la pollution applicables aux Grands Lacs. Voilà où il y a un lien avec les accords internationaux : l'objectif consiste à atteindre les buts fixés dans l'Accord relatif à la qualité de l'eau dans les Grands Lacs. Il se trouve justement que l'accord relatif à la qualité de l'eau dans les Grands Lacs, négocié au départ sous le régime du Traité des eaux limitrophes en 1972, fait actuellement l'objet d'un examen. Des notions comme la quasi-élimination tirent leur origine de l'Accord

in the U.S. There is an opportunity, therefore, for a synthesis of new obligations on both parties to the agreement. There is also an opportunity and a need for both the existing obligations in the existing agreement and any new ones that are added as that agreement is negotiated, to be implanted in CEPA because, of course, federal legislation is where the rubber hits the road in terms of those agreements.

We have more detailed suggestions. Under this new Great Lakes part of CEPA, or following from the designation of the Great Lakes, there would be a Great Lakes coordinating office in the federal government. The mandate of the office would be to implement federal programs and to coordinate inter-jurisdictional programs to tighten up and define the research agendas, and to clarify the types of information-gathering and reporting requirements for the Great Lakes basin.

In summary, then, as I said, it is a complex act. We have tried to give you an overview of some interrelated but, I think, relatively straightforward recommendations. We would be pleased to answer your questions today and in the future as you continue those deliberations.

Robert Wright, Managing Counsel, Sierra Legal Defence Fund: Thank you for inviting Sierra Legal Defence Fund. I am the managing lawyer of the Toronto office. We also have an office in Vancouver. We like to think of ourselves as a legal watchdog on environmental issues. We act for other environmental groups such as Friends of the Earth and the Sierra Club, so we are not to be confused with the Sierra Club.

In our pollution work, we engage in strategic litigation, including private prosecutions, most notably under the Fisheries Act. We also do a number of reports and report cards on pollution.

Sierra Legal has been in operation for 15 years, yet we have never used CEPA in our work, either in private prosecution or in the other significant forum. To me, that indicates the act lacks something in the form of citizen participation and public interest rights.

The first page of my paper is general support for positions of other environmental non-governmental organization, ENGO, groups. You will receive at some point a letter from the Canadian Environmental Network, CEN, giving the position of various groups. CEN has a toxics caucus that will make comments specifically. I have given a highlight to indicate our support for its position in addition to supporting the work by PollutionWatch in its presentation. I have added a few others. I know you will hear from Pollution Probe, and we support the issue they will raising on mercury contamination

relatif à la qualité de l'eau dans les Grands Lacs, tout en figurant dans le Clean Water Act des États-Unis. Il serait donc possible d'opérer une synthèse des nouvelles obligations pour les deux parties à l'accord. Il serait également possible, et nécessaire, que les obligations prévues dans l'accord existant et les nouvelles qui y sont ajoutées au fil de la négociation figurent dans la LCPE, car, bien entendu, la LCPE est la loi fédérale où viennent s'ancrer les accords en question.

Nous avons des mesures plus détaillées à proposer. En rapport avec cette nouvelle partie de la LCPE concernant les Grands Lacs ou à la suite de la désignation des Grands Lacs, le gouvernement fédéral se donnerait un bureau de coordination pour les Grands Lacs. Le mandat du bureau en question consisterait à implanter les programmes fédéraux et à coordonner les programmes interinstances, en vue de resserrer et de définir les plans de recherche, ainsi que de préciser le genre de renseignements à réunir et de rapports à produire relativement au bassin des Grands Lacs.

En résumé, j'affirmerai donc qu'il s'agit d'une loi complexe, comme je l'ai dit. Nous avons essayé de vous donner un aperçu de quelques recommandations assez simples qui demeurent liées entre elles. Nous serons heureux de répondre à vos questions, aujourd'hui même et à l'avenir, à mesure que vous poursuivez vos délibérations.

Robert Wright, avocat directeur, Sierra Legal Defence Fund : Je vous remercie d'avoir invité à comparaître le Sierra Legal Defence Fund : je suis avocat directeur au bureau de Toronto. Nous avons aussi un bureau à Vancouver. Nous nous voyons comme un genre de chien de garde en matière de lois environnementales. Nous agissons au nom d'autres groupes environnementaux comme les Ami(e)s de la Terre et le Sierra Club. Il ne faut pas nous confondre avec le Sierra Club.

Notre travail antipollution nous amène à prendre en charge des litiges stratégiques, dont des poursuites privées, notamment sur en vertu de la Loi sur les pêches. De même, nous publions plusieurs rapports et des « bulletins » de pollueurs.

Le Sierra Legal Defense fund est en activité depuis 15 ans; néanmoins, nous n'avons jamais recouru à la LCPE dans le cadre de notre travail, que ce soit pour une poursuite privée ou à l'occasion d'une autre tribune d'importance. À mes yeux, cela démontre qu'il y a dans la loi un manque en ce qui concerne la participation des citoyens et la défense de l'intérêt public.

À la première page de mon mémoire, j'exprime notre appui général à l'égard des positions d'autres organisations non gouvernementales de l'environnement, ou ONGE. À un moment donné, vous allez recevoir une lettre du Réseau canadien de l'environnement, le RCE, exposant la position de divers groupes. Le RCE compte un groupe d'étude des substances toxiques qui doit présenter des observations particulières. J'ai indiqué particulièrement les cas où nous appuyons le travail général de PollutionWatch dans l'exposé. J'en ai ajouté quelques autres. Je sais que vous aurez droit aux observations de Pollution

and mining issues that tie in with the National Pollution Release Inventory.

At the bottom of the first page, I have commented on a few issues I know are out there because in my presentation I will focus on only citizen participation and enforcement. As there may not be another opportunity other than a formal written submission, I wish to indicate our view on these other issues.

On comprehensive review versus tinkering, we agree with the other groups that comprehensive review is required. However, in the area we focus on, namely, enforcement and citizen participation, we think much can be done with what we call “tinkering” to a mechanism that would have a large effect in practice.

Turning to the focus of our submissions, the first item I want to deal with is Public Participation, CEPA Part II. The second item is Enforcement, CEPA Part X. Much of what I have to say or at least point you to is in the appendices. I have taken extracts of various materials and highlighted those portions with sidelining that are relevant, apart from the charts, which I suggest you may want to look at as a whole.

In citizen and public participation, under Part II, we refer to the environmental protection action under Section 22 of CEPA. There are a number of hurdles in the legislation for that provision, one of them being the requirement to ask for an investigation. Once you ask for an investigation, which is the first hurdle, the environmental protection action can proceed only if the minister failed to conduct an investigation and report within a reasonable time, or the minister's response to the investigation was unreasonable. That is from Section 22 of CEPA. Most importantly, the end of that provision provides that you can claim any other appropriate relief, including the cost of the action — here is the kicker — but not including damages. You have a potential action here with many hurdles, many pullbacks, an action that is unlikely to be used. That was the view when this action was first put in, and, in fact, it has not been used. We are talking about a civil proceeding that parties or citizens may take if they feel CEPA is not being enforced.

With respect to what a third party thinks of these provisions, I have attached as Appendix A, a document called the *Formative Evaluation of CEPA 1999: Environment Canada*. This document was released in March 2005. I have quoted in my notes a section

Probe, et nous sommes d'accord avec ce que cet organisme a à dire à propos de la contamination par le mercure et des problèmes du secteur minier liés à l'Inventaire national des rejets de polluants.

Au bas de la première page, j'ai commenté brièvement d'autres questions. Pendant mon exposé, je vais me concentrer sur les seules questions de la participation des citoyens et de l'application la loi. Comme nous n'en aurons peut-être pas l'occasion autrement, sauf peut-être au moyen d'un mémoire sous forme écrite, je souhaiterais énoncer notre point de vue sur ces autres questions.

À propos de l'idée de procéder à un examen complet plutôt que de seulement rafistoler la loi, nous sommes d'accord avec les autres groupes : un examen complet s'impose. Tout de même, dans le domaine qui nous préoccupe, c'est-à-dire l'application de la loi et la participation des citoyens, nous croyons qu'il serait possible d'en accomplir beaucoup en bricolant un peu le mécanisme. Concrètement, cela aurait un grand effet.

Pour en arriver à l'élément central de nos exposés, le premier point que je souhaite aborder concerne la partie II de la LCPE, Participation du public. Le deuxième sera la partie X de la LCPE, Contrôle d'application. Une bonne part de ce que j'ai à dire ou à souligner à votre intention se trouve dans les annexes. Je reproduis des extraits de divers documents, dans lesquels je signale au moyen d'une ligne latérale les segments pertinents, outre les tableaux, que vous voudrez peut-être étudier en bloc, si vous me permettez de faire la suggestion.

En rapport avec la participation du public et des citoyens, partie II, nous parlons de l'action en protection de l'environnement prévue à l'article 22 de la LCPE. La loi prévoit un certain nombre d'obstacles à la mise à exécution de la disposition en question, dont l'une consiste à demander qu'il y ait enquête. Une fois que vous avez demandé qu'il y ait enquête, premier obstacle, l'action en protection de l'environnement ne peut s'enclencher que si le ministre n'a pas procédé à l'enquête ni établi son rapport dans un délai raisonnable, ou encore que les mesures que le ministre entend prendre à la suite de l'enquête ne sont pas raisonnables. Ce passage est tiré de l'article 22 de la LCPE. Fait encore plus important, à la toute fin, la même disposition vous autorise à demander toute autre mesure de redressement indiquée, notamment le paiement des frais de justice — et voici où le bât blesse — autre que l'attribution des dommages-intérêts. Voilà donc une démarche qui met devant vous de nombreux obstacles, de nombreuses raisons de faire marche arrière, une action qui est peu susceptible de servir. C'est ce qu'on en pensait au moment où la disposition a été incluse; de fait, elle n'a jamais servi. Il est question ici des poursuites civiles que des parties ou des citoyens peuvent engager si, à leur avis, les autorités ne font pas respecter la LCPE.

Si vous tenez à savoir ce qu'une tierce partie pense des dispositions en question, j'ai joint l'annexe A, un document intitulé *Évaluation formative de la LCPE 1999 : Environnement Canada*. La publication du document remonte à mars 2005. J'ai

that I think is particularly apropos. Paragraph 2.2 of that document is about public participation, and says expected outcomes are as follows:

- (1) Canadians have better access to information.

That outcome seems to have occurred to some extent. There are a few issues on the national pollution release information, but I will not deal with that today.

- (2) Canadians have the opportunity to initiate investigations of alleged offences, recover personal damage of economic loss, make personal claims and file citizens' suits.

At page 24 is a report prepared by Environment Canada itself:

Very few public applications for investigations or public environmental protection actions have been made. Barriers to increased public participation have not been formally examined.

In my recommendations, I suggest that this issue is a good one for the committee to focus on. Environment Canada itself feels it is a good area to focus on. Let us formally examine it and see what we can do better.

To follow up from that document, the second quotation in the last sentence reads as follows:

Work needs to be done to identify and address barriers before the opportunity provided through the public action provisions of the Act can be fully realized.

That is the civil and public-participation right of action in Part II.

The second matter I want to refer to is enforcement. Part X is the enforcement provision. I participated in the committee that went to the public to find out what issues they were concerned about. I suggested enforcement should be there. I did not see it in the workshops around the country, and that is unfortunate. It is the back end of CEPA, if you will, but in many ways it is the front end as well. If the back end is not working, the front end will not go anywhere.

Again, the *Formative Evaluation of CEPA 1999: Environment Canada*, under Conclusions on page 70 says:

It is not possible to determine whether expected outcomes with respect to Part X of the Act will be achieved as measurement and reporting systems capable of documenting progress towards expected outcomes in this area remain under development at the time of this evaluation. Such

inclus dans mes notes une partie qui me semble particulièrement à propos. Le paragraphe 2.2 du document porte sur la question de la participation du public et traite des résultats prévus :

- (1) Les Canadiens disposent d'un meilleur accès à l'information.

Jusqu'à un certain point, cela semble s'être produit. L'information de l'inventaire national des rejets de polluants pose quelques problèmes, mais je n'aborderai pas cette question aujourd'hui.

- (2) Les Canadiens peuvent demander l'ouverture d'une enquête relative à une infraction présumée, recouvrer des dommages-intérêts, présenter des revendications personnelles et procéder à des poursuites à titre de citoyens.

Et voici ce que l'on dit à la page 25 du rapport préparé par Environnement Canada :

Très peu de demandes d'enquêtes ou d'actions en protection de l'environnement ont été formées par le public. Les obstacles à une participation accrue du public n'ont pas fait l'objet d'un examen formel.

Dans mes recommandations, je propose que le comité se penche sur cette question. Le ministère de l'Environnement lui-même estime que ce serait une bonne idée. Examinons la question en bonne et due forme et essayons de voir si nous pouvons améliorer la situation.

Toujours dans le même document, la deuxième citation, dernière phrase, se lit comme suit :

Il faudra définir et éliminer les obstacles pour que les possibilités offertes par les dispositions de la loi relatives aux actions en protection de l'environnement puissent être pleinement réalisées.

Voilà pour le droit d'agir civique et public prévu à la partie II.

La deuxième question que je souhaite aborder est celle de l'application de la loi. La disposition sur l'application se trouve à la partie X. J'ai participé moi-même aux travaux du comité, qui s'est adressé au public pour savoir ce qui le préoccupait. J'ai proposé que la question de l'application figure là. Je n'en ai pas entendu parler dans les ateliers tenus dans diverses régions du pays, et c'est malheureux. Ça se trouve à la fin de la LCPE, si vous voulez, mais, à bien des égards, c'est le début de toutes choses. Si la fin n'y est pas pour tenir les choses en place, le début existe en vain.

Encore une fois, je cite l'*Évaluation formative de la LCPE 1999 : Environnement Canada*, dans la partie des conclusions, page 82 :

Il est impossible de déterminer si les résultats prévus portant sur la partie X de la loi seront obtenus puisque des systèmes de mesure et de déclaration des résultats servant à documenter les progrès obtenus, au regard des résultats prévus, étaient toujours en cours d'élaboration au moment

systems will need to be developed and implemented in order to ascertain the likelihood of progress relating to the expected outcomes.

That is a long way of saying we are not doing a whole lot, we are not there yet and what we can do better. CEPA has many good enforcement mechanisms, if they were used. The tools are there, and that is what we do. We look for tools to either prod the government to do what it should do or take initiatives that set a precedent. The tools are available but they are not used frequently enough. I suggest they are not used because people do not have the resources to use them. Many good people would like to use these mechanisms more and are unable to do so.

If you go to Appendices D, E and F of our presentation, you will see a summary of enforcement results under CEPA. I want to explain briefly those appendices.

In appendix D, statistics for the period 1999 to 2005, we have "backed out" the 1988 CEPA enforcement measures to give a truer picture of where we are going with 1999 CEPA. That is why the figures are slightly different between appendix D and appendix E. It is also why there is a slight difference in the figures from Environment Canada when they refer to the amount of enforcement that has been done.

To recap, appendix E contains prosecutions that have spilled over from CEPA 1988. We have backed those out in appendix D to give a truer picture of CEPA 1999.

In the prosecutions column, we see that not much has happened. Our office, with four lawyers, could have pumped out more prosecutions had they traditionally not been stayed by the Auditor General in that period of time. That is not to say that prosecutions are the be-all and end-all, but we do not know because they are not used enough. We feel they are not used enough and studies show that greater enforcement has a huge impact, particularly if it goes to the prosecution stage. I know the trend is to work on voluntary compliance and that is a great scheme. However, this is an indication that it is not working properly.

The same thing is happening under the Fisheries Act, which we use a lot.

We have gone to the Commission for Environmental Cooperation, CEC, under NAFTA, about the failure to enforce the Fisheries Act regarding pulp and paper. The same situation is happening under the Fisheries Act. CEPA and the Fisheries Act are the two main acts we use for pollution prevention. The one we use most, ironically, is the Fisheries Act.

de l'évaluation. Il faudra mettre sur pied de tels systèmes pour apprécier la probabilité de progrès dans l'obtention des résultats prévus suivants [...]

Voilà une bien longue phrase pour dire que notre bilan est un peu court, que nous n'en sommes pas au stade voulu et que nous pouvons faire mieux. La LCPE comporte bon nombre de mécanismes utiles à l'application de la loi, si tant est qu'on décide de s'en servir. Les outils pour agir sont là, et voilà ce que nous faisons. Nous cherchons des outils pour soit forcer le gouvernement à faire ce qu'il devrait faire, soit prendre des initiatives qui constituent un précédent. Les outils sont là, mais ils ne servent pas assez souvent. À mon avis, ils ne servent pas parce que les gens n'ont pas les moyens de s'en servir. Il existe bon nombre de braves gens qui aimeraient recourir à ces mécanismes davantage, mais qui ne sont plus capables de le faire.

Si vous jetez un coup d'œil aux annexes D, E et F de notre mémoire, vous y trouverez un résumé des résultats atteints sous le régime de la LCPE du point de vue de l'application de la loi. Je vais expliquer brièvement les annexes en question.

À l'annexe D, qui fait état de statistiques pour la période allant de 1999 à 2005, nous avons fait ressortir les mesures d'application de la LCPE de 1988, pour donner une plus juste idée du bilan de la LCPE de 1999. C'est ce qui explique le léger écart entre les chiffres de l'annexe D et ceux de l'annexe E. C'est aussi la raison pour laquelle il y a un léger écart par rapport aux chiffres d'Environnement Canada quant à l'ampleur des mesures d'application de la loi.

Pour récapituler, l'annexe E fait état des poursuites toujours attribuables à la LCPE de 1988. Nous les avons fait ressortir dans l'annexe D, pour donner une plus juste idée du bilan de la LCPE de 1999.

La colonne des poursuites fait voir qu'il n'y a pas grand-chose qui s'est passé. Dans notre bureau, qui compte quatre avocats, nous aurions pu en susciter davantage si le vérificateur général n'avait pas l'habitude, à l'époque, d'y surseoir. Nous n'entendons pas par là que la poursuite serait la solution miracle à tous les maux, mais nous ne pouvons le savoir, car elle ne sert pas assez. Nous estimons qu'elle ne sert pas assez, et les études montrent qu'une meilleure application de la loi produit un effet important, particulièrement là où la démarche aboutit au stade des poursuites. Je sais que la tendance est à la négociation d'une conformité volontaire, et c'est merveilleux. Tout de même, cela indique que ça ne fonctionne pas comme il faut.

La même chose vaut pour la Loi sur les pêches, à laquelle nous recourons souvent.

Nous nous sommes adressés à la Commission de coopération environnementale, la CCE, sous le régime de l'ALENA, concernant l'application déficiente de la Loi sur les pêches en ce qui concerne les pâtes et papiers. La même chose se produit dans le cas de la Loi sur les pêches. La LCPE et la Loi sur les pêches sont les deux grandes lois que nous invoquons pour prévenir la pollution. C'est paradoxal : celle qui nous sert le plus souvent, c'est la Loi sur les pêches.

There is another reason for that, which brings me to another recommendation. There is a fine splitting provision in the Fisheries Act. I have included that in appendix C. This is where I talk about “tinkering” as opposed to “comprehensive changes.”

Section 62 of the Fishery (General) Regulations states:

Where an information is laid by a person in circumstances other than those referred to in section 60 or 61, ... the payment of the proceeds of any penalty imposed arising from a conviction for the offence shall be made

- (a) one half to the person; and
- (b) one half to the minister ...

A private prosecution under the Fisheries Act, which we do, costs a whole lot more than whatever fine you end up getting at the end of the day. It is a sign that the government, under the Fisheries Act, wishes to encourage public participation. This is one way of doing it. In a private prosecution, the government has the opportunity to step in and stay it, allow it to proceed or work with the private prosecutor in tandem. We have cases of all three. I can give you details later.

It works. It cannot open the floodgates as is apparent from the Fisheries Act data itself. I am not sure if that data includes private prosecutions. If it does, even some of those prosecutions would not have been done through the government but privately.

One recommendation we make is to provide a similar provision in CEPA as the one in the Fisheries Act that has worked well for a long period of time.

In conclusion, I am not sure where you are in the process, but we have made a few simple recommendations regarding public participation under CEPA, Part II on page 3. For the most part, that recommendation is to remove these hurdles to the public right of action and to allow claims for damages on private prosecutions that can be brought in any case. The act does not foster private prosecutions. Provisions similar to the Fisheries Act would go a long way towards removing that barrier.

The last recommendation — as can be seen from the government's own review of CEPA, the government feels that in the area of enforcement and public participation, the government does not have enough information on enforcement to know which tools are used and whether they are effectively enough. Our view is that prosecutions are not used enough. I think a request for an Auditor General's report on that to

Il y a une autre raison qui explique ce fait, ce qui m'amène à une autre recommandation. Je parle de la disposition de la Loi sur les pêches où il est question du partage d'amendes. Je l'ai intégrée à l'annexe C. C'est là que je parle de l'idée de rafistoler plutôt que d'apporter des modifications complètes.

L'article 62 du Règlement de pêche (dispositions générales) se lit comme suit :

Lorsqu'une dénonciation [...] est déposée par une personne dans des circonstances autres que celles mentionnées aux articles 60 et 61, le produit de toute amende imposée à la suite d'une condamnation est versé à parts égales aux personnes suivantes :

- a) la personne qui a déposé la dénonciation;
- b) le ministre [...]

Une poursuite privée sous le régime de la Loi sur les pêches — c'est le recours que nous employons — coûte nettement plus cher que n'importe laquelle des amendes que vous pouvez finir par obtenir. Cela montre que le gouvernement, avec la Loi sur les pêches, souhaite encourager la participation du public. Voilà une façon de procéder. Dans le cadre d'une poursuite privée, le gouvernement a l'occasion d'intervenir et de surseoir à la procédure, de ne pas y surseoir ou de travailler de concert avec l'auteur de la poursuite privée. Nous recensons les trois types de cas. Je peux vous donner des précisions là-dessus plus tard.

Ça fonctionne. Il n'y aurait pas de poursuites à n'en plus finir, comme le laissent voir les données relatives à la Loi sur les pêches elle-même. Je ne sais même pas si les données en question incluent les poursuites privées. Le cas échéant, même certaines des poursuites en question ne seraient pas d'initiative gouvernementale. Ce serait des poursuites privées.

Une de nos recommandations consiste à prévoir dans la LCPE une disposition semblable à celle de la Loi sur les pêches, qui fonctionne bien depuis longtemps.

En guise de conclusion, je dirais : je ne sais pas très bien où vous en êtes dans la démarche, mais nous formulons quelques recommandations simples concernant la participation du public sous le régime de la LCPE, partie II, à la page 3. Essentiellement, la recommandation consiste à éliminer les obstacles au droit d'action du public et à autoriser les réclamations de dommages-intérêts dans le cas de poursuites privées qui, de toute manière, peuvent être entamées. La loi ne favorise pas les poursuites privées. Des dispositions semblables à celles de la Loi sur les pêches seraient très utiles pour supprimer les obstacles en question.

Dernière recommandation — comme le laisse voir l'examen que le gouvernement fait lui-même de la LCPE, pour ce qui est de l'application de la loi et de la participation du public, le gouvernement ne dispose pas de suffisamment de renseignements, dans le premier cas, pour savoir quels instruments s'utilisent ni pour savoir s'ils seraient assez efficaces. À notre avis, le recours aux poursuites n'est pas suffisamment employé. Je crois qu'un

tie in funding may be one solution. Something needs to be done because neither CEPA nor the Fisheries Act are utilized as they could and should be.

I ask that you focus on those issues if you decide to focus on certain issues rather than a comprehensive review.

Senator Cochrane: Dr. Khatter, the stats you provide are staggering with regard to CEPA's inability to protect Canadians. You mention how Sarnia and some native communities have the highest level of toxins: Why these areas?

Dr. Khatter: To put my comments about the Sarnia area in perspective, what I said was based on a study of 13 people across the country. It is just a snapshot. We do blood testing and it is expensive so we can do only a little.

We are particularly concerned that the Sarnia area is highly polluted with petrochemical industries in the city. The First Nations communities are downwind from them. In one of the First Nations communities, there is a change in the ratio of boys and girls born, and we are terribly concerned that it may be due to environmental contamination.

Senator Cochrane: Has CEPA been informed about that?

Dr. Khatter: The federal government knows about it and they are looking towards studying it further. As part of the preventative approach that we expect the federal government should take using CEPA, we need to move as soon as possible to reduce the contamination of those areas, both in industrial cities such as Sarnia and in communities that live downwind and are affected by those industries.

Senator Cochrane: At this point you do not see anything happening?

Dr. Khatter: I am not sure. I know there are plans, but I can get back to you on what is going on at this moment in terms of that.

Senator Cochrane: You said that CEPA fails to require problems to be fixed once we find them. CEPA fails to do that. It lacks timetables to get the job done. Once we know that a chemical is a serious risk to the environment or health, government process to regulate the chemical can be slow and ineffective. Can you give me specific examples of that?

Dr. Khatter: In the assessment and management processes for any substances, there are places within that journey where timelines are mandatory and places where they are not. For instance, if a substance is chosen — something we are worried about — and is put on a priority substances list, there is a

élément de solution réside peut-être dans l'idée de demander au vérificateur général de produire un rapport là-dessus pour faire un lien avec le financement. Il faut agir, car ni la LCPE ni la Loi sur les pêches n'est utilisé comme elle pourrait l'être, comme elle devrait l'être.

Je vous invite à vous concentrer sur ces questions-là, si jamais vous décidez de ne pas opter pour un examen complet.

Le sénateur Cochrane : Docteur Khatter, les statistiques que vous révélez concernant l'incapacité d'utiliser la LCPE pour protéger les Canadiens sont proprement ahurissantes. Vous dites que Sarnia et certaines communautés autochtones présentent des concentrations de toxines élevées : pourquoi ces endroits-là?

Dr Khatter : Pour mettre en perspective ce que j'ai dit au sujet de la région de Sarnia... je m'appuyais sur une étude portant sur 13 personnes provenant de toutes les régions du pays. Ce n'était qu'un instantané de la situation, pour ainsi dire. Nous avons procédé à des épreuves sanguines, mais c'est coûteux, de sorte que nous ne pouvons pas en faire beaucoup.

Nous nous inquiétons particulièrement du fait que la région de Sarnia est très polluée, étant donné qu'il y a dans la ville des installations de l'industrie pétrochimique. Les communautés des Premières nations sont situées de telle sorte qu'elles en reçoivent les rejets. Dans les communautés en question, le ratio filles/garçons à la naissance a changé, et nous sommes très inquiets de ce que cela soit attribuable à la contamination environnementale.

Le sénateur Cochrane : L'ACPE est-elle au courant?

Dr Khatter : Le gouvernement fédéral est au courant et envisage d'étudier la question plus à fond. Cela fait partie des mesures de prévention auxquelles nous pourrions nous attendre de la part du gouvernement fédéral, dans l'application de la LCPE : il faut agir dès que possible pour réduire la contamination dans les secteurs en question, et dans les villes industrielles comme Sarnia, et dans les collectivités qui doivent composer avec les rejets des industries en question.

Le sénateur Cochrane : Pour l'heure, vous croyez que cela va se faire?

Dr Khatter : Je n'en suis pas sûr. Je sais qu'on projette de le faire, mais je peux communiquer avec vous à ce sujet au moment où un fait nouveau se présentera.

Le sénateur Cochrane : Vous avez dit que la LCPE ne prévoit pas qu'un problème, une fois relevé, soit réglé. La LCPE est déficiente sur ce point. Il n'y a pas d'échéanciers pour que les choses se fassent. Une fois que nous savons qu'un produit chimique comporte un risque grave pour l'environnement ou la santé, le processus de réglementation du côté des autorités publiques peut se révéler lent et inefficace. Pouvez-vous me donner des exemples précis?

Dr Khatter : Dans le processus d'évaluation et de gestion d'une substance, quelle qu'elle soit, il y a des étapes où les délais sont obligatoires et d'autres où ils ne le sont pas. Par exemple, si une substance est désignée comme dangereuse — nous nous préoccupons des effets qu'elle peut avoir — et qu'elle est

five-year timeline, which is not short, in making an assessment and coming to a conclusion about that substance. After that point, there is a certain amount of time, 18 months, in which we need to develop an instrument or regulation, or propose an instrument or regulation.

At the same time, while we do not actually have to do anything, that proposal may be that we do not know enough to do anything now and will do research. Then, 15 years later, even though this substance may be considered toxic, we have not done anything about it.

Substances come into that process through other routes. For substances that were on the toxic substance list when CEPA was created, the biggies and baddies, such as lead, there are no timelines whatsoever for doing anything about them. We know, for instance, that lead has been taken out of some consumer products, such as children's jewellery, but there is plenty of lead in other consumer substances. Nothing in CEPA says that even though we know that this substance is toxic and even though we know that studies show that the level at which children are affected by lead exposure is lower than we thought, there is nothing in CEPA that says we have to do anything about that. As a result, we are doing little about it.

Senator Cochrane: Let us continue with the word "toxic." When industry stakeholders appeared before this committee on Tuesday, they voiced concern about use of the term "CEPA toxic." They feel the use of the word "toxic" leads to confusion for consumers. Essentially, they want the word "toxic" removed. It was also suggested that the name of Schedule 1 be changed to the effect of "assessment and management of substances." Can you give me your opinion on the use of the word "toxic" in CEPA? Do you have any concerns with it? I am sure you do. How do you respond to those concerns of industry?

Mr. Benevides: Not surprisingly, our view of this matter is quite different. To be blunt and clear, I do not think that referring to substances as toxic is at all confusing. In fact, it is very clear, and something that has been in place for the life of both CEPA 1988 and CEPA 1999. The word is simple in both official languages. It designates and suggests to people, whether they are officials dealing with these issues or the public, that these substances are serious and need to be dealt with.

Yes, we have concerns. Removing that signal from parts of the act, from the schedule that lists those substances, apart from what we say about action that may be taken, could be seen as nothing but a retreat in our battle against these substances. I emphasize the link here, the dual responsibility in this act not just of Environment Canada but also Health

ajoutée à la liste des substances prioritaires, il y a un délai de cinq ans qui s'applique, ce qui n'est pas bref — pour évaluer la situation et en venir à une conclusion au sujet de la substance en question. Après, il y a une période, de 18 mois, où il nous faut établir un instrument ou une règle, ou encore proposer un instrument ou une règle.

En même temps, nous ne sommes pas vraiment contraints d'agir — et il se peut que nous n'en sachions pas assez pour agir tout de suite, alors nous ferons des recherches. Puis, 15 ans plus tard, même si la substance peut être considérée comme toxique, nous n'avons rien fait.

Pour d'autres raisons, la démarche peut s'appliquer à des substances. Dans le cas d'une substance qui figure dans la liste des substances toxiques établie au moment de la création de la LCPE — les pires des pires parmi les polluants, par exemple le plomb —, les mesures à prendre ne sont soumises à absolument aucun délai. Nous savons, par exemple, que le plomb ne peut plus entrer dans la composition de certains produits de consommation, par exemple les bijoux pour enfants, mais il y en a encore beaucoup dans d'autres produits. Même si nous savons que la substance est toxique et même si nous savons que, selon les études, les concentrations auxquelles les enfants sont affectés par l'exposition au plomb sont moins grandes que nous l'avions cru, la LCPE ne nous contraint nullement d'agir. De ce fait, nous ne faisons pas grand-chose.

Le sénateur Cochrane : Continuons d'analyser le terme « toxique ». Au moment où les représentants de l'industrie ont comparu devant le comité, mardi, ils ont exprimé leurs préoccupations au sujet de l'utilisation du terme « toxique en vertu de la LCPE ». Selon eux, le terme « toxique » sème la confusion chez les consommateurs. Essentiellement, ils souhaitent que le terme soit éliminé. Ils proposent également que l'annexe 1 soit rebaptisée « Évaluation et gestion des substances ». Pouvez-vous me dire ce que vous pensez de l'utilisation du terme « toxique » dans la LCPE? Est-ce que cela vous préoccupe? J'en suis sûre. Quelle est votre réaction aux préoccupations ainsi formulées par l'industrie?

M. Benevides : Il ne faut pas s'en étonner, notre point de vue sur cette question est très différent. Pour dire les choses carrément et clairement, je ne crois pas que le fait de qualifier les substances de toxiques soit du tout source de confusion. De fait, c'est très clair, et cela s'est appliqué pour toute la vie utile de la LCPE de 1988 et de la LCPE de 1999. Le terme est simple dans les deux langues officielles. Il fait voir aux gens, qu'il s'agisse de responsables de la question ou de membres du grand public, que les substances visées représentent des cas graves sur lesquels il faut se pencher.

Oui, nous avons des préoccupations. Éliminer ce signal de certaines parties de la loi, de l'annexe qui énumère les substances en question, outre ce que nous disons à propos des mesures qui pourraient être prises, pourrait être assimilé à rien de moins qu'une retraite dans notre bataille contre ces substances. J'insiste ici sur le lien qui existe — la responsabilité qui, selon cette loi,

Canada. We are not talking merely about environmental health but also about the health of Canadians.

The very presence of that word, I would suggest, is a powerful, communicative tool. We would strongly resist any further suggestion to remove it from this legislation.

Senator Cochrane: Would you leave it as it is?

Mr. Benevides: I do not think there is any need to do anything differently. We are talking about communication here as much as we are talking about the law. If one was to substitute the word “hazardous,” we already have particular regulations internationally and elsewhere where “hazardous” has a different meaning, so that would be confusing. I do not see the need for that.

Dr. Khatter: One thing that has not been contextualized in terms of the word toxic in CEPA is that CEPA defines a substance as toxic only if it enters the environment at a level enough that it could cause a problem. Even if something is poisonous, such as a solvent like toluene that you do not want to inhale, if we do not use enough of it, even that does not get called toxic. The definition of “toxic” may seem broad because it encompasses so many different substances, but it is actually specific to something that the government has decided potentially causes a problem in Canada. I do not think we should play with that in terms of watering down a definition of something that is not only a potential hazard but something we suspect we are exposed to or is entering the environment at a level that potentially causes harm.

Senator Angus: When these stakeholders said the things that Senator Cochrane referred to, they made a big point about stigmatization in relation to the use of the word “toxic.” Is there an element we need to focus on?

The Chairman: They gave us a specific example because we asked for one. A grocery store manager says to his supplier that a label on a can says it contains this product. Is this element, this part of this product, on one of the lists in CEPA that is declared toxic? The answer is yes. The store owner says, “Get that stuff off my shelves.” There is a toxic substance in Windex, and we all use that. It is that kind of stigmatization that senators are asking about. How do we deal with that? People need to know that in some situations, this substance is toxic, and in others it is perfectly safe to use. Is that correct?

Mr. Benevides: Let me start on the question of stigmatization by asking if we are concerned about stigmatizing a chemical or stigmatizing people? I do not share the concern that we need to be worried about stigmatizing products or chemicals. The proof is in the action that we take in response to that stigmatization. The foundation of the act has a great deal to do with assessment,

revient non seulement à Environnement Canada, mais aussi à Santé Canada. Il n'est pas seulement question de la santé de l'environnement; il est également question de la santé des Canadiens.

Je ferai valoir que la seule présence du terme renvoie à un instrument puissant et évocateur. Nous nous opposons vivement à toute proposition visant à l'éliminer de la loi.

Le sénateur Cochrane : Vous le laisseriez tel quel?

M. Benevides : À mon avis, il n'est pas nécessaire de faire quoi que ce soit différemment. Il est question de communication aussi bien que de droit. Il faut penser que, si nous remplaçons le terme par « dangereux », il existe déjà des règles particulières à l'échelle internationale et ailleurs où le terme « dangereux » n'a pas le même sens, de sorte qu'il y aurait confusion. Je n'en vois pas la nécessité.

Dr Khatter : Il y a une chose qui n'a pas été mise en contexte en ce qui concerne le terme « toxique » dans la LCPE : la LCPE définit une substance comme étant toxique seulement dans la mesure où elle entre dans l'environnement dans une concentration suffisante pour susciter un problème. Si une substance est un poison, par exemple le toluène, solvant qu'on ne voudrait pas inhaler, si les quantités utilisées n'atteignent pas un certain seuil, même cette substance n'est pas qualifiée de toxique. La définition de « toxique » peut sembler être trop vaste, car elle englobe un si grand nombre de substances différentes, mais, en réalité, elle se rapporte à une situation spécifique qui, de l'avis des autorités publiques, peut causer un problème au Canada. À mon avis, nous ne devrions pas jouer avec cette notion — diluer la définition dans le cas d'une substance qui peut non seulement représenter un danger possible, mais qui, en plus, est un danger auquel nous croyons être exposés ou une substance qui entre dans l'environnement de telle sorte qu'elle peut devenir nuisible.

Le sénateur Angus : Au moment où les représentants en question ont fait les affirmations auxquelles le sénateur Cochrane fait allusion, ils ont beaucoup insisté sur la stigmatisation liée à l'utilisation du terme « toxique ». Est-ce là un élément sur lequel nous devrions nous concentrer?

Le président : Ils nous ont donné un exemple précis, car nous en avons demandé un. Un gérant d'épicerie dit à son fournisseur que, selon l'étiquette d'une boîte de conserve, le produit contient telle substance. La substance en question, cette partie du produit figure-t-elle sur les listes de substances déclarées comme étant toxiques dans la LCPE? La réponse est : oui. Le propriétaire de l'épicerie dit : « Enlève-moi ça des tablettes. » Il y a une substance toxique dans le Windex, que, tous, nous utilisons. C'est de ce genre de stigmatisation que les sénateurs parlaient. Que faire? Les gens doivent pouvoir savoir que, dans certaines situations, la substance est toxique, alors que, dans d'autres, elle peut être utilisée de façon tout à fait sécuritaire. C'est bien cela?

M. Benevides : Pour parler de la question de la stigmatisation, je demanderai d'abord s'il faut se soucier de stigmatiser un produit chimique ou de stigmatiser des êtres humains? Je ne suis pas convaincu qu'il faille se soucier de la stigmatisation de produits, de produits chimiques. La preuve réside dans les mesures que nous adoptons en rapport avec la stigmatisation en

assembling the science and putting that together. For the most serious substances in the most serious quantities with the most serious exposure, it is a long journey on that long road, which we want to see shorter. During that journey, it is a matter of communicating that those substances are dangerous.

To change that language would impair us on that journey. Simply to change the wording but to leave the process intact would not assist us. In fact, it would impair our efforts because we would no longer have that communicative ability.

Dr. Khatter: Our experience with consumer products is that there is a lack of stigma. We understand their argument that substances may be stigmatized by calling them toxic. For the majority on the list, I think that is what Canadians want. We want to know that lead has a stigma as being toxic and that we should not put it in consumer products and say it is okay in this one and not in that one. There are essential uses, such as shielding for x-rays where we do not have an alternative, but if we look at lead as a stigmatized substance, we want to use as little as possible anywhere. We do not want to say that because it is in a computer monitor and nobody is directly exposed to it, that it is okay, because that computer monitor will end up in a landfill and that lead will leech out and back into our environment.

There are substances for which the concerns around stigmatization have some reality. By and large, it is important those substances are stigmatized as a way of keeping our eye on the prize and knowing that these substances are things we need to get out of the system and out of the market as much as possible.

Mr. Wright: Many concerns for toxins are incremental concerns as well. More important, public education and public knowledge have outstripped the objection to the public perception on what is toxic and what is not. People in Parry Sound, Ontario, which is in cottage country, now have bad air days. Bicyclists in Toronto wear masks so they do not inhale fumes. Our kids receive a great deal more environmental education than we ever had. Public knowledge is outstripping the concerns raised on the use of the term "toxic."

Senator Cochrane: Mr. Benevides, could you give that some more thought and if you have another solution to that toxic concern for CEPA that we expressed this morning, please get back to us.

Mr. Benevides: I will do that.

question. Le fondement de la loi a beaucoup à voir avec la tâche qui consiste à évaluer, à réunir les données scientifiques et à mettre tout cela ensemble. Pour les substances les plus importantes, dans les quantités les plus importantes et dans les cas d'exposition les plus importants, c'est une longue marche à faire sur un long chemin. Nous voudrions que le voyage soit moins long. Durant ce voyage, il s'agit de signaler que les substances en question sont dangereuses.

Modifier le vocabulaire nous nuirait pendant ce voyage. Modifier simplement le vocabulaire, mais laisser la démarche telle quelle ne nous serait pas utile. De fait, cela nuirait à nos efforts, car nous n'aurions plus accès à un moyen évocateur.

Dr Khatter : D'après l'expérience que nous avons des produits de consommation, il n'y a pas tant de stigmatisation. Nous comprenons le raisonnement qui nous pousse à dire que les substances pourraient être stigmatisées si elles sont qualifiées de toxiques. Pour la majorité des substances figurant sur la liste, je crois que la désignation correspond au souhait des Canadiens. Nous savons que le plomb est stigmatisé comme étant toxique et qu'il ne faudrait pas en mettre dans des produits de consommation, qu'il faut dire que cela convient dans ce cas précis, mais pas dans l'autre. Il existe des cas essentiels, par exemple le plomb utilisé pour le blindage des appareils de radiologie, pour lequel nous n'avons pas de solution de rechange, mais si nous regardons le cas du plomb en tant que substance stigmatisée, nous souhaitons qu'il soit utilisé le moins possible. Nous ne voulons pas affirmer que, comme il y a du plomb dans les moniteurs d'ordinateur, mais que personne n'y est exposé directement, tout est beau, car les moniteurs aboutissent un jour dans une décharge. De là, le plomb peut s'échapper de l'appareil et s'infiltrer dans notre environnement.

Il existe des substances à propos desquelles le souci de stigmatisation est réel. Globalement, il importe que les substances soient stigmatisées, car cela nous rappelle le but visé, cela nous fait voir que ce sont les substances qu'il faut éliminer du système et éliminer du marché autant que possible.

M. Wright : Le problème de l'accumulation s'applique également aux toxines. Fait plus important, l'éducation du public et les connaissances du public sont telles qu'il ne vaut plus la peine de s'opposer à ce que le public perçoit comme étant toxique ou pas. Les gens à Parry Sound, en Ontario, haut lieu des chalets, doivent maintenant vivre avec un air parfois vicié. Les cyclistes de Toronto portent un masque pour ne pas inhaler les gaz d'échappement des véhicules. Nos enfants ont droit à une éducation écologique nettement plus étoffée que celle à laquelle nous avons eu droit. Les connaissances du public sont en voie de l'emporter sur les préoccupations liées à l'utilisation du terme « toxique ».

Le sénateur Cochrane : Monsieur Benevides, pourriez-vous y réfléchir encore et, si jamais vous avez une solution au problème concernant le terme « toxique » dans la LCPE, dont nous avons parlé ce matin, nous vous saurions gré de communiquer de nouveau avec nous.

M. Benevides : Je le ferai.

Senator Angus: Thank you very much, gentlemen for coming this morning. I am sorry I was not here at the beginning.

I would like to ask you, Mr. Wright, a couple of questions about your organization. I have a legal background myself, so I am always curious when I hear things such as what you have said and I have the normal suspicions about certain things. Can you tell me first about your organization? Is it not for profit?

Mr. Wright: It is not for profit; we receive no government funding. We are funded two-thirds by individual donors and one-third through various foundations that have environmental goals in their own directive.

Senator Angus: Who are the members of the Sierra Legal Defence Fund? Are these non-profit organizations members of your non-profit organization?

Mr. Wright: No. We are like almost —

Senator Angus: A service organization to the others?

Mr. Wright: That is correct.

Senator Angus: Like a law firm?

Mr. Wright: Yes, we have four lawyers in Toronto and four in Vancouver but we also are science-based. Our organization relies on a lot of science, which is why we do a lot of reports. Government asks us when our reports are coming out. They pay attention to them and find them, to a large extent, useful; the reports are like report cards.

We have two things. We provide the legal expertise free of charge to other environmental groups. We also do the science work to back it up. We have our own investigations, which has allowed us in the past, for example, to engage in the Fisheries Act prosecutions.

Senator Angus: To cut to the chase, I will tell you what I derive largely from your comments. This is a huge generalization. CEPA needs a review and if it is to be an effective environmental tool, it needs to be shored up. The fact that there have been few, if any, prosecutions under CEPA and that enforcement was not even on the list of things considered when they did the preliminary review, tells me something but I am not sure what. I think it tells me that they do not have enough resources. It is wonderful to have this big statute and huge bureaucratic infrastructure, but if you do not have the tools to use this infrastructure and legislation, you might as well have nothing.

Mr. Wright: I agree and disagree with you. They have the tools but not the resources. I agree with that.

Le sénateur Angus : Merci beaucoup, messieurs, d'être venus témoigner ce matin. Je m'excuse de n'avoir pas été là au début.

Monsieur Wright, j'aimerais vous poser quelques questions au sujet de votre organisation. J'ai fait des études en droit moi-même, de sorte que cela m'intéresse toujours d'entendre des affirmations comme celles que vous avez faites, et j'ai les doutes qu'on a normalement sur certaines choses. Pouvez-vous me parler d'abord de votre organisation? Est-ce qu'elle est sans but lucratif?

M. Wright : Elle est sans but lucratif; nous ne recevons aucuns fonds du gouvernement. Nous sommes financés aux deux tiers grâce aux donateurs individuels, et au tiers, par diverses fondations ayant dans leur mission des objectifs environnementaux.

Le sénateur Angus : Qui sont les membres du Sierra Legal Defence Fund? Est-ce que ce sont des organismes sans but lucratif membres de votre organisation sans but lucratif?

M. Wright : Non. Nous sommes presque comme...

Le sénateur Angus : Un organisme de services auprès d'autrui?

M. Wright : C'est cela.

Le sénateur Angus : Comme un cabinet d'avocats?

M. Wright : Oui, nous comptons quatre avocats à Toronto et quatre autres à Vancouver, mais notre travail est également scientifique. Notre organisation se fie beaucoup aux données scientifiques, raison pour laquelle nous publions beaucoup de rapports. Ce sont les autorités gouvernementales qui nous demandent : à quel moment vos rapports seront-ils publiés? Elles y prêtent attention et, dans une grande mesure, les jugent utiles; les rapports sont comme des bulletins dans les écoles.

Nous nous acquittons de deux tâches. Nous offrons sans frais à d'autres groupes environnementalistes des services d'expertise juridique. Nous faisons également un travail scientifique à titre d'appui. Nous menons nos propres enquêtes, ce qui, par le passé, nous a permis, par exemple, d'engager des poursuites en application de la Loi sur les pêches.

Le sénateur Angus : Pour entrer dans le vif du sujet, je vous dirai ce à quoi vos observations me font penser pour une grande part. Voici une généralisation énorme. La LCPE doit faire l'objet d'un examen et, si nous voulons que ce soit un outil efficace du point de vue de l'environnement, il faut la renforcer. Le fait que les poursuites sous le régime de la LCPE se sont faites rares, voire inexistantes, et que l'application de la loi ne figurait même pas dans la liste des questions à revoir au moment de l'examen préliminaire qu'ils ont fait, voilà qui me dit quelque chose, mais je ne sais pas très bien quoi. Je crois que cela me dit qu'ils ne disposent pas de moyens suffisants. Il est merveilleux d'avoir cette belle grosse loi et cette grosse infrastructure bureaucratique, mais si vous ne disposez pas des outils nécessaires pour utiliser l'infrastructure et la loi, c'est comme si vous n'aviez rien.

M. Wright : Je suis d'accord et en désaccord avec vous. On a les outils voulus, mais pas les ressources. Je suis d'accord pour dire cela.

Senator Angus: Are we talking of financial resources or other kinds of resources?

Mr. Wright: The financial end of it impacts on the bodies out there doing the work.

In this case, certainly, there is a lack of resources. That is a common complaint. The tools are there. However, I do not think they are an entire answer; they are part of the answer. I think I prefaced my comments on that at the start. There is a lack of resources but also a lack of will, perhaps, in the directives they use as to how they enforce; a prosecution is too far down the road to get to.

My submission to you dealt with two things: the civil right of action and the prosecution and enforcement side of it.

Senator Angus: I want to deal with both. In terms of the tools, is it fair to say then that, to derive from what you have said, the legislation itself, the statute's provisions that you would use for either a private lawsuit or a public prosecution, are okay and need not be changed?

Mr. Wright: I suggested one change, certainly from a standpoint of spurring action, and that was to bring it in line with our other major piece of federal pollution prevention legislation, the Fisheries Act. To make them equivalent and bring in a fine-splitting provision would encourage citizens in appropriate and reasonable cases. Those provisions are strictly monitored by the Attorney General and the courts. To be able to bring forth private prosecutions would be a nice tinkering. In general, the tools are there. This change would be a nice way and an easy way to make them much more effective, bring them to the public's knowledge and allow the public to participate. I did say "tinkering" and I agree with you.

The Chairman: May I interrupt for one second? On that exact point made by Senator Angus, would you still leave in place the prohibition against damages in civil suits that is in the act now? Would that be taken care of by the fine splitting?

Mr. Wright: No: Much happens through the civil bar. Organizations such as ours are focused as a watchdog. I see a huge amount of potential activity to help clean up our environment and enforce these provisions in the civil bar. This activity would not benefit our organization. We do not commence damage claims. When I talk about damage claims I am looking at the power of the civil bar to bring claims forward to keep large polluters accountable. Then you get into the wheel of insurance, and that kind of thing. Things really start to happen because it brings it home in a "money sense" to corporations. You need both. One is an enforcement mechanism that uses prosecutions under the act. The civil mechanism is hugely important, too, because it brings in the machinery of the

Le sénateur Angus : Est-ce qu'il est question de ressources financières ou d'autres genres de ressources?

M. Wright : L'aspect financier a un impact sur le travail des organismes qui évoluent dans le domaine.

Dans ce cas, certes, les ressources font défaut. C'est une plainte courante. Les outils sont là. Cependant, je ne crois pas qu'ils permettent de répondre entièrement à la question; ils sont un élément de solution. Je crois que j'en ai parlé pendant mes remarques préliminaires. Les ressources font défaut, mais la volonté aussi, peut-être, dans les directives d'application de la loi; la poursuite se situe trop loin.

Le mémoire que j'ai préparé à votre intention traitait de deux questions : d'abord, le droit d'intenter une action au civil et, ensuite, les poursuites et l'application de la loi.

Le sénateur Angus : Je veux traiter des deux questions. Pour ce qui est des outils de travail, peut-on affirmer sans se tromper que, selon vous, d'après ce que vous avez dit, la loi elle-même, les dispositions de la loi auxquelles vous pourriez recourir pour engager une poursuite privée ou publique, conviennent à la situation et n'ont pas besoin d'être modifiées?

M. Wright : J'ai proposé une modification, qui vise certainement à motiver l'adoption de mesures : harmoniser la LCPE avec l'autre grande loi fédérale sur la prévention de la pollution, la Loi sur les pêches. Harmoniser ces deux lois et intégrer à la LCPE une disposition sur le partage des amendes encouragerait les citoyens à agir dans des affaires appropriées et raisonnables. Les dispositions en question font l'objet d'une surveillance stricte de la part du Procureur général et des tribunaux. La possibilité d'intenter des poursuites privées, ce serait là une belle façon de rafistoler la loi. De manière générale, les outils voulus y sont. Cette modification serait une belle façon, une façon simple de les rendre encore plus efficaces, d'en informer le public et de permettre au public de participer à l'exercice. J'ai bien dit « rafistolage » et je suis d'accord avec vous.

Le président : Puis-je vous interrompre pour un instant? À propos de la question que le sénateur Angus a soulevée, justement, laisseriez-vous intacte l'interdiction de réclamer des dommages-intérêts dans le cadre de poursuites civiles comme c'est le cas en ce moment? Est-ce que la disposition sur le partage des amendes réglerait la situation?

M. Wright : Non : beaucoup de choses se font du côté civil. Les organismes comme le nôtre font leur travail de chien de garde. À mon avis, il y a du côté civil un potentiel d'activité énorme pour ce qui est de nettoyer notre environnement et d'appliquer ces dispositions. Cette activité ne serait pas profitable à notre organisme. Nous n'intentons pas de poursuites en dommages-intérêts. Quand il est question de poursuites en dommages-intérêts, je regarde les possibilités que procurent les actions civiles, pour que les grands pollueurs soient tenus responsables de leurs actions. Ensuite, il y a la roue de l'assurance et ainsi de suite. Il y a alors tout un branle-bas de combat, car les grandes sociétés y voient des signes de dollar. Il faut les deux. Il faut un mécanisme d'application de la loi qui permet le recours aux poursuites. Le

civil bar. No one has used this action. It is right in their own report. This thing is virtually useless.

The Chairman: Is the reason the absence of damage claims or the prohibition on them?

Mr. Wright: The reason is two things: damage claims and the hurdles. Remember I spoke about the hurdles? You have to ask for investigation. I have CEPA open here before me. The act states it still will not go ahead unless "the Minister failed to conduct an investigation and report within a reasonable time; or the Minister's response to the investigation was unreasonable."

You do not have that in Ontario's Environmental Bill of Rights, which this provision was largely modelled after. This section in CEPA is much more prohibitive than the Environmental Bill of Rights and even there it is not used. That is how difficult it is to get one of these things off the ground to bring in civil society.

Obviously, it is not something we should look at all the time. Government should enforce our pollution. This is a second tier, if you will.

Senator Angus: You talk about the minister under CEPA — the Minister of the Environment. The Department of Fisheries and Oceans has a different minister; correct? You say that if anything is done, it is usually done under the Fisheries Act, under these general regulations, as opposed to CEPA?

Mr. Wright: It is, except what happens is it then moves to the Attorney General. A private prosecution goes to the Attorney General to decide whether to allow a prosecution to move forward.

Senator Angus: From both?

Mr. Wright: Yes.

Senator Angus: I understand you to say the machinery within the Department of Fisheries and Oceans appears to be more efficient — there is a quicker response.

Mr. Wright: We have problems of enforcement under both the Fisheries Act and CEPA. If you recall, I referred to the Commission for Environmental Cooperation, where we brought a complaint on failure to enforce regarding pulp and paper. We see a problem in both areas — government enforcement.

One way we deal with that is with private prosecutions. They are more prevalent under the Fisheries Act because you have this fine-splitting provision, so someone bringing the action can recover some — believe me, only some — of their costs. It is not a windfall, but it is enough of an advantage to make things happen.

mécanisme civil revêt une importance incroyable, lui aussi, car il permet de recourir aux tribunaux civils. Personne n'y a eu recours. C'est dans le rapport même. C'est pratiquement inutile.

Le président : La raison en est-elle l'absence de poursuites en dommages-intérêts ou l'interdiction de celles-ci?

M. Wright : La raison est double : les poursuites en dommages-intérêts et les obstacles. Vous vous souvenez que je vous ai parlé d'obstacles? Il faut demander qu'il y ait enquête. J'ai la LCPE devant moi. La loi établit deux conditions : « le ministre n'a pas procédé à l'enquête ni établi son rapport dans un délai raisonnable; (ou) les mesures que le ministre entend prendre à la suite de l'enquête ne sont pas raisonnables. »

Cela ne se trouve pas dans la Charte des droits environnementaux de l'Ontario, qui a largement inspiré la disposition en question. Cette disposition de la LCPE est nettement plus prohibitive que ce qui se trouve dans la Charte des droits environnementaux; même là, elle ne sert pas. C'est dire à quel point il est difficile de faire lever un tel projet, pour que la société civile entre en jeu.

Évidemment, ce n'est pas une option que nous devrions toujours envisager. Le gouvernement devrait faire respecter nos règles antipollution. C'est un deuxième recours, si vous voulez.

Le sénateur Angus : Vous parlez du ministre responsable sous le régime de la LCPE — le ministre de l'Environnement. Le ministère des Pêches et des Océans a un ministre différent; c'est bien cela? Vous dites que là où quelque chose se fait, c'est habituellement sous le régime de la Loi sur les pêches, sous le régime du règlement de pêche (les dispositions générales), par opposition à la LCPE?

M. Wright : Oui, sauf que, à ce moment-là, c'est le Procureur général qui est saisi du dossier. Une poursuite privée est mise entre les mains du Procureur général, qui détermine s'il faut autoriser les poursuivants à aller de l'avant.

Le sénateur Angus : Les deux cas?

M. Wright : Oui.

Le sénateur Angus : Si j'ai bien compris, vous dites que l'appareil du ministère des Pêches et des Océans semble être plus efficace — la réponse est plus rapide.

M. Wright : Nous éprouvons des problèmes à faire respecter la loi, et sous le régime de la Loi sur les pêches, et sous celui de la LCPE. Si vous vous rappelez, j'ai parlé de la Commission de coopération environnementale, à laquelle nous avons adressé une plainte liée à un manquement à l'application de la loi concernant les pâtes et papiers. Nous voyons un problème dans les deux cas — l'application de la loi par les autorités gouvernementales.

Les poursuites privées constituent une façon de régler ces problèmes. Elles sont intentées plus souvent en vertu de la Loi sur les pêches, parce que celle-ci comporte une disposition sur le partage d'amendes, ce qui rend possible, pour la personne qui intente une poursuite, de recouvrer une partie — croyez-moi, il ne s'agit que d'une partie — de ses frais. Ce n'est rien d'extraordinaire, mais c'est suffisamment avantageux pour faire bouger les choses.

Senator Angus: In these early days, we try to focus on how deep or shallow to go in our review of CEPA. Collectively in the steering committee, we looked at this massive legislation and the time and resources available and said, we want to do something useful and constructive. How can we focus it? We are in that process now and you are very helpful.

One thing we heard, not only in these preliminary hearings but in other parts of our work generally, concerns this massive overlapping legislation, with its turf wars and jurisdictional disputes — who is on first base, who should take the prosecution? We were given a chart on the first day of these hearings that showed 37 different pieces of legislation related directly or indirectly to CEPA. From my point of view, this overlapping is the problem. That is where you should go first.

There has been a growth in demand, a mushrooming of different little statutes, laws and regulations to try to protect our environment. The result is that we have a big web of interactions. We have different departments involved. The Department of Transport feels it should deal with the ocean and oil pollution. Then another department feels it should act on the migratory birds legislation. The result is that by the time it is decided who should do the prosecution, the perpetrators have disappeared into thin air and they say, let us get on to the next case.

That is an oversimplification, but do you get my drift? Are we onto something here? Would it help to totally overhaul our pollution laws, streamline it and have it all in one-stop shopping?

Mr. Benevides: I do not think we need to do an overhaul. Yes, there are some overlaps; I do not know what the 37 are, but I would also acknowledge that different departments have their turf. However, CEPA is not only recognized but also touted by the government as the cornerstone of federal legislation.

I am always interested in looking more closely at the kind of language used. What do we mean by that? Some provisions in CEPA, for example, apply only where other legislation does not. That is one point.

Some provisions suggest that there is not overlap, but actually a sharing, which goes back to the roles of those different departments. The main point is that Mr. Wright earlier used the expression “back end and front end.” As he said, the enforcement side and the provision for good civil suits is a good back end, which, in turn, helps to push the front end.

However, the real potential for CEPA is in this process of identifying substances and then moving swiftly to action: the more serious hazards those substances pose the swifter the action. That is why and where CEPA should be the cornerstone and the

Le sénateur Angus : C'est le début de notre examen de la LCPE, et nous essayons de déterminer quelle profondeur lui donner. En tant que membres du comité directeur, nous avons examiné ensemble cet imposant texte de loi et évalué le temps et les ressources disponibles, puis nous nous sommes dit que nous voulions faire quelque chose d'utile et de constructif. Comment orienter notre examen? Ce processus est actuellement en cours, et votre aide est très précieuse.

Nous avons entendu parler, non seulement au cours des audiences préliminaires, mais aussi ailleurs, dans notre travail en général, de cet imposant texte de loi, avec ses chevauchement, ainsi que les querelles de clocher et les conflits de compétence qui s'y rattachent : qui mène la barque? qui devrait intenter les poursuites? Le premier jour de l'audience préliminaire, on nous a présenté un tableau indiquant les 37 différentes lois qui sont liées directement ou indirectement à la LCPE. À mon sens, ce chevauchement constitue un problème. C'est là-dessus qu'il faut d'abord se concentrer.

On a vu une augmentation de la demande et la multiplication des petits textes législatifs et réglementaires visant la protection de l'environnement. Nous nous retrouvons avec un enchevêtrement d'interactions. On a mobilisé différents ministères. Le ministère des Transports croit que la pollution des océans et la pollution par le pétrole sont de son ressort. Un autre ministère pense devoir agir au sujet des lois touchant les oiseaux migrateurs. Au bout du compte, le temps qu'on se décide à lancer les poursuites, les auteurs de l'infraction ont disparu, et on se dit : passons au cas suivant.

Je simplifie à l'excès, mais voyez-vous où je veux en venir? Est-ce que nous touchons un point sensible? Sera-t-il utile que nous revoyons toutes nos lois sur la pollution, qu'on les rationalise et qu'on les fonde en un seul texte?

M. Benevides : Je ne pense pas que nous ayons besoin d'effectuer une révision complète. Il y a des chevauchements, c'est vrai. Je ne connais pas les 37 lois, mais je suis d'accord pour dire que les ministères ont chacun leur terrain d'action. Cependant, le gouvernement fédéral fait plus que reconnaître l'importance de la LCPE, il la présente comme la pierre d'assise de la législation fédérale en la matière.

Je suis toujours intéressé à regarder de près les mots qu'on emploie. Que voulons-nous dire par ceci, par cela? Par exemple, certaines dispositions de la LCPE ne s'appliquent que dans le cas où les autres lois ne s'appliquent pas. Voilà une chose.

Certaines dispositions laissent croire que ce n'est pas d'un chevauchement dont il s'agit, mais plutôt d'un partage, ce qui nous ramène aux rôles des différents ministères. Le point important est que M. Wright a utilisé plus tôt l'expression « début et fin ». Comme il l'a dit, il est bien d'avoir à la fin de la loi un volet qui concerne son application et une disposition qui permet d'intenter des actions adéquates au civil, ce qui, en retour, appuie le début du texte.

Cependant, le vrai potentiel de la LCPE réside dans le processus de repérage des substances qui mène rapidement à l'action : plus une substance représente un risque, plus l'action est rapide. C'est pour cette raison et en ce sens que la LCPE pourrait

main act — why the Minister of the Environment, together with the Minister of Health, who is responsible for CEPA, need to hold the stick, as it were.

In keeping with not only this legislation, but also the government's long-standing determination to make pollution prevention its main way of avoiding problems with toxic substances, this is the place to do it. That is why we advocate quick action — to facilitate pollution prevention, the ability to act sooner and more decisively when we have some evidence of the potential harm of those substances, in keeping with the precautionary principle.

Senator Adams: I will start off with a question for Dr. Khatter. I am especially concerned about pollution and you mentioned that mercury is causing some pollution.

At one time — I think around the late-1970s — there was a lot of talk about mercury in the Arctic. At that time, even health department officials told us not to eat seal liver, or even some of the fish, including char. All of a sudden, it was not dangerous any more.

The last time we heard about it was four or five years ago, when Sheila Copps was still the Minister of Health. She went to a community called Broughton Island, where people were affected by mercury — especially women breastfeeding their babies. From then on, we never heard any more about it, even though there are now more people in the community. Some are living in the Arctic and others have moved elsewhere — some are even living in Toronto.

A couple of weeks ago, when I was in Rankin Inlet, I heard on the radio that in one Arctic community with only about 300 people, there were 9 or 12 people with cancer. I am not sure if mercury gets into the environment up there through the air or the water. I have heard that because of the cold weather in the Arctic, chemical pollutants travel there easily.

Where do we stand in relation to the rest of Canada? Is there a difference between the summer and the winter, in terms of how much pollution reaches the Arctic from the south? Is it being monitored? We do not have any chemicals in the Arctic except those used in mining. There was a mine operating in Yellowknife for 40 years. It finally closed down, but they have a problem there now with arsenic. Now more mining is coming into the Arctic, mostly gold and diamond companies setting up operations. There is not much yet in Nunavut; it is mostly in the Northwest Territories, where they have quite a few diamond and gold mines.

People in the communities are worried about what is happening. Why do we have so much cancer not only in elders but also in young people? Is it caused by pollution? Perhaps the government should do more studies on drinking water and food.

être la pierre d'assise de la loi en vigueur, et c'est pour cette raison que le ministre de l'Environnement, de concert avec le ministre de la Santé, responsable de la LCPE, doivent tenir le bâton, pour ainsi dire.

Conformément à la loi, et aussi à la détermination de longue date du gouvernement à faire de la prévention de la pollution sa principale mesure pour éviter les problèmes liés aux substances toxiques, c'est dans ce cadre qu'il faut agir. C'est la raison pour laquelle nous prôtons l'action rapide : pour faciliter la prévention de la pollution, pour avoir la capacité d'agir tôt et de façon décisive lorsque nous avons des preuves du danger que présentent les substances en question, de façon conforme au principe de prudence.

Le sénateur Adams : Je commencerai par poser une question au Dr Khatter. La pollution est un sujet d'inquiétude pour moi, et vous avez mentionné que le mercure est une source de pollution.

À un moment donné — je pense que c'était à la fin des années 70 — on parlait beaucoup du mercure dans l'Arctique. À l'époque, les fonctionnaires du ministère de la Santé nous recommandaient même de ne pas manger le foie des phoques, et même certains des poissons, dont l'omble chevalier. Puis, tout à coup, le danger est disparu.

La dernière fois qu'on en a entendu parler, il y a quatre ou cinq ans, Sheila Copps était encore ministre de la Santé. Elle s'est rendue dans une collectivité qui porte le nom de Broughton Island, où les gens ont des problèmes avec le mercure, surtout les femmes qui allaitent. Par la suite, on n'en a plus entendu parler, même si la collectivité a grossi. Certaines personnes vivent dans l'Arctique, et d'autres ont déménagé : il y a même des gens qui vivent à Toronto.

J'étais à Rankin Inlet il y a quelques semaines de cela, et j'ai entendu à la radio que, dans une collectivité de l'Arctique d'environ 300 habitants, il y avait 9 ou 12 personnes qui avaient le cancer. Je ne sais pas si le mercure arrivait là-bas par les airs ou par l'eau. J'ai entendu dire qu'en raison du climat froid de l'Arctique, les polluants de nature chimique voyagent plus facilement jusque-là.

Comment nous situons-nous par rapport au reste du Canada? Y a-t-il une différence entre l'été et l'hiver, en ce qui a trait à la quantité de pollution venue du Sud qui atteint l'Arctique? Est-ce qu'on étudie cela? Nous n'utilisons aucun produit chimique dans l'Arctique, sauf dans les mines. On a exploité une mine pendant 40 ans à Yellowknife. Finalement, la mine a fermé, mais on connaît actuellement des problèmes liés à l'arsenic. De nouvelles exploitations minières vont voir le jour dans l'Arctique; surtout des entreprises qui s'y installent pour extraire de l'or et des diamants du sol. On n'en voit pas encore beaucoup au Nunavut, elles sont plutôt concentrées dans les Territoires du Nord-Ouest, où il y a de nombreuses mines d'or et de diamant.

Les gens des collectivités s'inquiètent de ce qui se passe. Pourquoi y a-t-il tant d'ainés, mais aussi de jeunes, qui souffrent de cancer? Est-ce à cause de la pollution? Peut-être le gouvernement devrait-il effectuer plus d'études sur l'eau potable et la nourriture.

Legislation was passed when David Anderson was Minister of Fisheries and Oceans and Allan Rock was Minister of Health. I asked that country food in the Arctic be monitored, foods such as fish, seal, whales and caribou, but that never happened. The only time monitoring was done was when someone was sick. A couple of years ago we learned that someone contracted a disease from walrus meat. Since then, before eating meat from a walrus you have to send the tongue to a lab in Winnipeg. If the tongue is okay, the meat is okay. That is the only monitoring we currently have of meat in the Arctic.

Dr. Khatter: Mercury is a perfect example of how we are contaminating the North. The mercury levels there are higher than in the South. The wildlife and fish are more contaminated, and that mercury is coming from industry, power generation and incineration of garbage in the South. That is called northern transport or long-term transport and it has to do with temperature and chemicals such as mercury going into the atmosphere and depositing in the North.

Mercury levels in country food in the North are high enough that if it were not for the health, social and cultural benefits of eating that food, we would tell people not to eat it. That is true of breast milk as well. We know that breast milk is the best thing for babies and, as doctors, we never tell women not to breastfeed, but breast milk is contaminated and we need to do something about that.

The reason we need CEPA to do this job is that it needs to be done nationally. Incineration, power generation and industry all across southern Canada is contaminating the North. One province taking care of their business will not do the trick. CEPA gives us the power to regulate mercury emissions across Canada and we are not using those powers adequately.

Senator Angus: Is that due to lack of resources?

Dr. Khatter: I would not say so. Rather than doing the work on mercury under CEPA, we have moved it to the Canada-wide standards process where we are negotiating with provincial governments on standards that are reasonable, and the decisions are more political than science-based. We are not saying that we have the authority to regulate mercury emissions and solve this problem.

Mr. Benevides: The area to which Dr. Khatter has alluded is one in which we look for more "mandatoriness," if that is a word. With the infrastructure in CEPA we can gather and assess information to learn about substances. However, in taking action is the government required to use its powers in a way that compels reduction of emissions or elimination of them? For example, on standards that are not enforceable, the use is necessary of the Canadian Council of Ministers of the Environment, whose role is

On a adopté des lois lorsque David Anderson était ministre des Pêches et des Océans et que Allan Rock était ministre de la Santé. J'ai demandé qu'on analyse les aliments traditionnels qu'on mange dans l'Arctique, comme le poisson, les phoques, les baleines et le caribou, mais on ne l'a jamais fait. On n'a effectué des analyses que lorsque des gens ont été malades. On a appris il y a quelques années que quelqu'un est tombé malade après avoir mangé de la viande de morse. Depuis, avant de manger du morse, il faut envoyer la langue de l'animal à un laboratoire de Winnipeg. Si la langue est saine, la viande est saine. Il s'agit du seul exemple de contrôle actuellement en vigueur pour la viande consommée dans l'Arctique.

Dr Khatter : Le mercure est un excellent exemple de la façon dont nous contaminons le Nord. Les taux de mercure y sont plus élevés que dans le Sud. La contamination de la faune est plus importante, et il s'agit d'un mercure qui provient des industries, des centrales électriques et de l'incinération des déchets dans le Sud. On appelle ce phénomène le transport vers le Nord ou le transport à long terme, et il est lié à la température et au transport de produits chimiques comme le mercure dans l'atmosphère, qui finissent par se déposer dans le Nord.

Les taux de mercure présents dans les aliments traditionnels du Nord sont si élevés que si ce n'était des avantages sanitaires, sociaux et culturels liés à cette nourriture, nous recommanderions aux gens de ne pas la manger. Cela est vrai aussi du lait maternel. Nous savons que le lait maternel est ce qu'il y a de mieux pour les bébés, et, en tant que médecins, nous ne recommanderons jamais aux femmes de ne pas allaiter, mais le lait maternel est contaminé, et nous devons y faire quelque chose.

La raison pour laquelle nous devons utiliser la LCPE pour régler ces problèmes est qu'on doit le faire dans l'ensemble du pays. Partout dans le sud du Canada, les incinérateurs, les centrales électriques et les industries contaminent le Nord. Il ne suffit pas qu'une province en particulier se responsabilise. La LCPE donne le pouvoir de réglementer les émissions de mercure dans l'ensemble du Canada, et nous n'utilisons pas ce pouvoir de façon adéquate.

Le sénateur Angus : Est-ce que c'est à cause d'un manque de ressources?

Dr Khatter : Je ne pense pas. Plutôt que de nous occuper du dossier du mercure dans le cadre de la LCPE, nous le faisons dans le cadre d'un processus de normalisation pancanadien, qui nous amène à négocier avec les gouvernements provinciaux des normes raisonnables, et à prendre des décisions plus politiques que scientifiques. Nous n'envoyons pas le message selon lequel nous avons l'autorité nécessaire pour réglementer les émissions de mercure et régler le problème.

M. Benevides : Le domaine auquel le Dr Khatter a fait allusion en est un pour lequel nous prônons plus « d'obligatoirété », si ce mot existe. Grâce à l'infrastructure que constitue la LCPE, nous avons la possibilité de recueillir et d'examiner des renseignements sur les différentes substances. Cependant, lorsqu'il prend des mesures, le gouvernement doit-il utiliser ses pouvoirs de façon à forcer la réduction des émissions ou leur élimination complète? Par exemple, en ce qui a trait aux normes dont l'application n'est

good in principle in terms of cooperation among jurisdictions. However, under CEPA we look for leadership by the federal government to establish those obligations and then have the other jurisdictions act if they can. In the absence of that willingness by other jurisdictions, the federal government would act to enforce reductions, bans or what have you.

Senator Adams: I have been working on the fishery with DFO for the last four years, since we settled our land claim. We have had some difficulties. We have had difficulties with some departments that took 30 years to resolve after the settlement of a land claim. Sometimes they do understand the agreement. Ottawa imposes the exact same policies on all fishermen, even those in the Arctic, and some of those policies were introduced in the fishing act of 1884, which is a long time ago. The Fisheries Act should be amended or there should be a new act.

Since we settled our land claim in 1993, commercial fishing has developed in the High Arctic at Davis Strait. However, the DFO still has the policy that anyone who wants to use dragging vessels can do so in the Arctic.

Water temperatures in the Arctic have been monitored for the last two or three years by the Canadian Coast Guard. We learned at a meeting in Iqaluit last February that in some of the deeper areas where turbot are fished the temperature on the bottom was as high as -1°C . You talked about the fishery in B.C. and I wonder about the water there.

The Inuit people have good memories. We remember when the cod fishery collapsed in Newfoundland over 10 years ago. We want to have long-term planning in the Arctic so that what happened in Newfoundland will not happen to us.

I remember when we passed Bill C-9, the Canada Health Act. I was on the committee that examined that bill. Under that legislation, any testing has to go through five departments; Transport Canada, the Canadian Coast Guard, Health Canada, DFO and Environment Canada. There used to be insufficient authority, but now there is too much.

I believe there are over 10,000 people working in the Department of Fisheries and Oceans across Canada. With new legislation could DFO do more monitoring of the environment?

Mr. Wright: Your question covers a number of bases and perhaps comes back to Senator Angus' point about the chart and the overlapping legislation and where we go with it. The Fisheries Act is one act that overlaps with CEPA.

The point is a good one. Should we also look at amalgamating other acts into CEPA? That is not a tinkering thing. CEPA 1988 amalgamated a number of acts: the Clean Air Act, the Ocean

pas obligatoire, on doit nécessairement recourir au Conseil canadien des ministres de l'Environnement, qui favorise en principe la collaboration entre les différentes administrations. Cependant, dans le cadre de la LCPE, nous souhaitons que le gouvernement fédéral joue un rôle prépondérant dans la définition de ces obligations, et qu'il pousse les autres administrations à agir lorsqu'elles peuvent le faire. En l'absence d'une volonté de la part des autres administrations, le gouvernement fédéral forcerait l'application de réductions, d'interdictions, et cetera.

Le sénateur Adams : Je travaille avec le MPO sur le dossier des pêches depuis quatre ans, depuis que nous avons réglé la question de nos revendications territoriales. Nous avons connu quelques problèmes. Les problèmes que nous connaissions avec certains ministères ont pris 30 ans à se résoudre après le règlement d'une revendication territoriale. Parfois ils comprennent l'entente. Ottawa impose les mêmes politiques à tous les pêcheurs, même ceux qui vivent dans l'Arctique, et certaines de ces politiques datent de la Loi sur les pêches de 1884, qui est très vieille. On devrait modifier la Loi sur les pêches, ou rédiger une nouvelle loi.

Depuis que nous avons réglé nos revendications territoriales en 1993, la pêche commerciale a connu une phase d'expansion dans le Grand Nord, dans le détroit de Davis. Cependant, la politique du MPO est encore la même; quiconque veut pêcher à la drague dans l'Arctique peut le faire.

La Garde côtière canadienne surveille la température de l'eau dans l'Arctique depuis deux ou trois ans. Au cours d'une rencontre à Iqaluit en février dernier, nous avons appris que, dans certaines des zones les plus profondes où on pêche le turbot, la température au fond de l'eau était aussi élevée que -1°C . Vous avez parlé de la pêche en Colombie-Britannique, et je me pose des questions au sujet de l'eau là-bas.

Les Inuits ont une bonne mémoire. Nous nous souvenons de l'effondrement de la pêche à la morue à Terre-Neuve, il y a de cela plus de 10 ans. Nous voulons planifier à long terme dans l'Arctique, de façon à ce que ce qui est arrivé à Terre-Neuve ne nous arrive pas.

Je me souviens de l'adoption du projet de loi C-9, la Loi canadienne sur la santé. Je faisais partie du comité qui a examiné ce projet de loi. Dans le cadre de cette loi, tout essai doit passer par cinq ministères : Transports Canada, la Garde côtière canadienne, Santé Canada, le MPO et Environnement Canada. Avant, il n'y avait pas assez d'autorités, maintenant, il y en a trop.

Je crois qu'il y a plus de 10 000 personnes qui travaillent pour le ministère des Pêches et des Océans, dans l'ensemble du Canada. Si on rédige une nouvelle loi, est-ce que le MPO va être en mesure d'effectuer une plus grande surveillance de l'environnement?

M. Wright : Votre question touche plusieurs aspects et rejoint le point abordé par le sénateur Angus au sujet du tableau, des lois qui chevauchent et de ce que nous allons faire de tout cela. La Loi sur les pêches est l'une de celles qui recourent en partie la LCPE.

C'est un bon point. Devrions-nous envisager de fondre d'autres lois dans la LCPE? Il ne s'agit pas de rafistoler. La LCPE de 1988 a fusionné plusieurs lois : la loi contre la pollution atmosphérique,

Dumping Control Act, Part III of the Canada Water Act, as well as the Environmental Contaminants Act. The act itself was an amalgamation of acts. You are asking if we should change the Fisheries Act, and amalgamate other acts so things are more focused. I do not have the answer to that today.

On the fisheries end, I have a lot of familiarity with the habitat provisions and the pollution prevention provisions. As I have said, for various reasons, we have used those provisions with greater and lesser effect. They have been effective. I would not want to see them tinkered with in the sense of getting rid of those provisions. If we try to amalgamate the pollution provisions in one spot, that is one thing. The chart I am looking at divides things into products, emissions and effluents, and then habitat protection and land use management. The Fisheries Act straddles the habitat and the emissions and effluents portion of that chart.

If you are talking about taking the pollution prevention provisions out of the Fisheries Act and putting them into CEPA, I would not want to do it under the current regime in the way that CEPA does not have the teeth that the Fisheries Act does for the work we do.

Senator Adams: Do you monitor the temperature of water? I am not good with metric, I use inches. Arctic char grows only about one inch every year. I do not know how many inches salmon grow every year. We are looking at the connection between that and water temperature on the East Coast, the West Coast and the North.

Mr. Wright: Unfortunately, the Fisheries Act is not designed to look at that issue. It looks at allocating quotas. Quotas have to be changed because the temperatures change and the fish are going somewhere else or disappearing. That is the back end, if you will. It is not the solution to the problem.

Senator Adams: Mostly I am concerned with damaging the bottom. We have been fishing for over 100 years. The people in the community are concerned about that. Draggers are coming up north.

Mr. Wright: I was counsel on the draggers case in Nova Scotia, so I am familiar with that. Unfortunately, the Fisheries Act did not help us on that either, but it can deal with that issue. It is a broad issue. When you go to court, you have to focus on a particular instance. I do not think there is a solution in the Fisheries Act at the moment to your concerns, which are global areas of concern.

Mr. Benevides: Environment Canada has administered those pollution prevention provisions of the Fisheries Act under an administrative agreement with DFO for many years

la Loi sur l'immersion des déchets en mer, la partie III de la Loi sur les ressources en eau du Canada, ainsi que la Loi sur les contaminants de l'environnement. La loi en soi était un amalgame de lois. Vous posez la question de savoir si nous devons modifier la Loi sur les pêches, et y intégrer d'autres lois de façon à ce que les choses soient plus précises. Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question aujourd'hui.

En ce qui a trait aux pêches, je connais très bien les dispositions relatives aux habitats naturels et à la prévention de la pollution. Comme je l'ai déjà mentionné, pour diverses raisons, nous avons utilisé ces dispositions de façon plus ou moins efficace. Elles ont servi. Je ne souhaite pas qu'on les rafistole si cela consiste à s'en débarrasser. Par contre, on peut tenter de rassembler les dispositions sur la pollution en un seul texte. Le tableau que j'ai sous les yeux présente les produits, les émissions et les eaux résiduelles d'un côté, et la protection des habitats naturels et l'aménagement du territoire de l'autre. La Loi sur les pêches touche les parties de ce tableau qui concernent l'habitat, les émissions et les eaux résiduelles.

Si vous parlez de faire passer les dispositions relatives à la prévention de la pollution de la Loi sur les pêches à la LCPE, vous parlez de quelque chose que je n'aimerais pas faire dans le cadre du régime actuel, parce que la LCPE n'a pas le mordant de la Loi sur les pêches, en ce qui a trait au travail que nous effectuons.

Le sénateur Adams : Surveillez-vous la température de l'eau? Je ne suis pas à l'aise avec le système métrique, j'utilise les pouces. L'omble chevalier ne grandit que d'environ un pouce par année. Je ne sais pas de combien de pouces un saumon grandit par année. Nous nous intéressons à la relation entre la croissance des poissons et la température de l'eau sur la côte est, la côte ouest et dans le Nord.

M. Wright : Malheureusement, la Loi sur les pêches n'est pas conçue d'une façon qui permette d'aborder cette question. Elle est tournée vers la définition de quotas. Les quotas ont changé parce que les températures changent et que les poissons migrent ou disparaissent. C'est la fin dont on a déjà parlé, si vous voulez. Ce n'est pas la solution au problème.

Le sénateur Adams : Je suis surtout préoccupé par la détérioration des fonds marins. Nous pêchons depuis plus de 100 ans. Les membres de la collectivité sont préoccupés. Les chalutiers s'en viennent dans le Nord.

M. Wright : J'ai agi à titre de conseiller lorsqu'on a abordé le cas des chalutiers en Nouvelle-Écosse, ce qui fait que le sujet m'est familier. Malheureusement, la Loi sur les pêches ne nous a pas servi dans ce cas-là non plus, mais elle pourrait servir à régler ce problème. Il s'agit d'une question de portée générale. Lorsque vous allez en cour, vous devez vous concentrer sur une question précise. Je ne crois pas qu'il existe à l'heure actuelle une solution à vos problèmes dans la Loi sur les pêches, parce que leur portée est trop grande.

M. Benevides : Environnement Canada est responsable des dispositions relatives à la prévention de la pollution de la Loi sur les pêches, dans le cadre d'une entente administrative conclue avec

now. While the provisions are in the Fisheries Act, the prosecutions that are undertaken or not are initiated or not by Environment Canada.

More important, I want to go back to the earlier discussion stemming from a question from Senator Angus about whether resources were needed and the differences between the statutes. The differences are on those pollution prevention provisions. I think one of the reasons there has been a longer history of at least initiating prosecutions under the Fisheries Act is that the provision there is from a different era, one we harken back to, when we had much stronger provisions. The provision was a simple prohibition that one is not allowed to deposit deleterious substances into waters frequented by fish, and there are regulatory exceptions to that. That prohibition is, in simple terms, why that provision is used more often at the enforcement end of things.

Senator Tardif: I understood you to say that the government needs to act sooner and more decisively in keeping with a precautionary principle. I believe that precautionary principle states that when there are threats of serious and irreversible damage, even though there is a lack of full scientific certainty, there is a need to move forward to consider cost-effective measures. Has the fact that the expression “cost-effective measures” been included in that statement of a precautionary principle had any impact on the effective application of the principle?

Mr. Benevides: Addressing the last part of your question first, it is difficult to see how that cost-effectiveness language affects implementation because that goes to decisions taken or not taken at the level of regulations that are developed. The whole process behind that is one that is difficult for the Canadian public to see and, therefore, it is hard for me to comment on that.

I will go back to my earlier comments. There was controversy, as senators may recall, when the bill was enacted as to whether that particular articulation of the precautionary principle should be there. The Environment Committee in the other place removed the words “cost-effective” and, when the bill returned to the house for final reading, those words were put back in following a strong lobby effort.

My earlier comments were that the spirit of precaution is not necessarily to be derived from one articulation of the precautionary principle. We have one in CEPA and another in the Canada Oceans Act, for example, and in other legislation. In talking about acting sooner and decisively, I noted that, as an emerging and clear requirement in international law, now recognized in Canadian law, it is those requirements that are important to precaution rather than the precise wording. That is a two-prong answer. I hope it is clear.

le MPO depuis de nombreuses années maintenant. Les dispositions en question font partie de la Loi sur les pêches, mais c'est Environnement Canada qui entreprend ou non des poursuites.

Je veux revenir à un point plus important qu'on a abordé plus tôt à la suite d'une question posée par le sénateur Angus, qui demandait si on avait besoin de ressources et quelles étaient les différences entre les lois. Les différences touchent ces dispositions relatives à la prévention de la pollution. Je crois que l'une des raisons qui font que la Loi sur les pêches est depuis longtemps le cadre dans lequel les poursuites sont un peu moins intentées, est que les dispositions de cette loi sont d'une autre époque, à laquelle nous revenons, beaucoup plus strictes sur ce plan. La disposition constituait une interdiction simple pour quiconque de verser des substances délétères dans les eaux où vivent des poissons, et il y a des exceptions réglementaires à cette règle. Le fait que cette disposition constitue une interdiction est, en termes simples, la raison pour laquelle on y a plus souvent recours pour l'application de la loi.

Le sénateur Tardif : Si je comprends bien, vous dites que le gouvernement doit agir rapidement et de façon décisive, conformément au principe de prudence. Je crois que le principe de prudence précise que lorsqu'il y a des risques de dommages graves et irréversibles, même si les preuves scientifiques manquent, on doit envisager des mesures efficaces. Est-ce que le fait qu'on ait intégré l'expression « mesures efficaces » dans l'énoncé du principe de prudence a eu des répercussions sur l'application de ce principe?

M. Benevides : D'abord, en ce qui a trait à la dernière partie de votre question, il est difficile de déterminer l'incidence de ce vocabulaire sur la mise en œuvre, puisque cela touche la prise de décisions concernant l'élaboration de règlements. Le processus qui sous-tend cela est obscur pour la population du Canada, et, en conséquence, il est difficile pour moi de formuler des commentaires à ce sujet.

Je reviens aux commentaires que j'ai faits plus tôt. Les sénateurs se souviennent peut-être qu'il y a eu une controverse, au moment de la promulgation de la loi en question, sur le fait d'y intégrer cette version particulière du principe de prudence. Le comité de l'environnement de l'autre Chambre a supprimé le mot « efficace » et, lorsque le projet de loi a été envoyé à la Chambre pour la lecture finale, on a rétabli le mot en raison d'un effort soutenu de la part de certains groupes de pression.

Quand j'ai formulé des commentaires tout à l'heure, je voulais dire que l'idée de prudence n'a pas nécessairement découlé d'une formulation particulière du principe de prudence. Il y a une version de ce principe dans la LCPE, et une autre dans la Loi sur les océans, par exemple, et dans d'autres lois. Au sujet du fait d'agir tôt et de façon décisive, j'ai remarqué que ces exigences, qui font surface de façon claire en droit international et qui sont maintenant inscrites dans les lois canadiennes, sont plus importantes à l'égard du principe de prudence que la formulation précise de ce principe. Il s'agit d'une réponse à deux volets. J'espère qu'elle est claire.

I have an articulation from an ministerial declaration of 1990, the Bergen Ministerial Declaration on Sustainable Development, which is a different articulation in the same spirit. They all give us a similar message.

Senator Tardif: Perhaps you have mentioned this already. How can this principle be measured? What criteria do we use? I think you alluded to some criteria, but would you mind reviewing that for me?

Mr. Benevides: I did not go into a lot of detail, but I could.

As Mr. Wright mentioned a moment ago, CEPA was an amalgam of a number of environmental statutes. Most of our focus here today is Part V, the toxic substances part, and Part IV, the pollution prevention part.

Within Part V is the whole process that allows us to identify substances and then continue forward with ultimately regulating or prohibiting those substances, their use and manufacture. There are a number of places throughout that process where precaution could be more clearly articulated and required on the part of officials and ministers — and cabinet, although that is not normally done in legislation. However, there is always an exception.

It is true that the administrative duties section of the CEPA requires a precautionary approach to be taken and that applies throughout the act. However, because of the various places in the act that allow for discretionary decisions, we suggest that precaution requires some of that discretion to be eliminated or tailored. For example, when we know that a substance has certain serious characteristics, such as persistence, bio-cumulative properties or it is inherently toxic, our mandatory timelines would factor in. We would then take the fastest action in completing the science or declaring that we have enough science. That is precaution. We would take action within a limited period of time, which would be reviewable down the road, but we would eliminate it. That is the spirit of pollution prevention.

There would be a similar process for substances that have some but not all of those serious characteristics. There would be provisions that require action with somewhat longer timelines. The mandatory element would come into play.

We would be happy to provide examples. The committee could make recommendations to draft some provisions. I expect that there would be more resources within Parliament for that purpose. We would be pleased then to make the initial suggestions, to comment and to assist with that.

Senator Tardif: I would appreciate your getting back to the committee on that.

J'ai sous les yeux le texte d'une déclaration ministérielle de 1990, la Déclaration de Bergen sur le développement durable, dont l'esprit est le même, mais la formulation, différente. Le message est à peu près toujours le même.

Le sénateur Tardif : Peut-être avez-vous déjà mentionné cela. Comment peut-on mesurer l'application de ce principe? Quels sont les critères que nous utilisons? Je crois que vous avez déjà parlé de certains critères, mais pourriez-vous revenir là-dessus, s'il vous plaît?

M. Benevides : Je n'ai pas donné beaucoup de détails, mais je pourrais le faire.

Comme M. Wright l'a mentionné il y a quelques instants, la LCPE est l'amalgame de nombreuses lois environnementales. Nous nous concentrons aujourd'hui sur la partie V, qui porte sur les substances toxiques, la partie IV, qui porte sur la prévention de la pollution.

La partie V consiste en un processus complet qui nous permet de repérer des substances et, au bout du compte, d'en réglementer l'usage et la fabrication, et de les interdire. À de nombreux moments au cours de ce processus, le principe de prudence pourrait être formulé de façon plus claire, et il serait nécessaire que les fonctionnaires et les ministres en tiennent compte, ainsi que le Cabinet, même si ce n'est pas ce que l'on fait habituellement en matière de loi. Cependant, il y a toujours une exception.

Il est vrai que la section qui porte sur l'application administrative de la LCPE exige qu'on tienne compte du principe de prudence, ce qui s'applique à l'ensemble de la loi. Cependant, en raison des nombreux passages de la loi qui accordent une certaine liberté de décision, nous pensons que le principe de prudence exige la suppression ou l'adaptation d'une partie de cette liberté de décision. Par exemple, lorsque nous savons qu'une substance possède certaines caractéristiques qu'on ne peut prendre à la légère, comme le fait d'être persistante, d'être bioaccumulable ou toxique en elle-même, nos délais obligatoires auraient une incidence sur le processus. Nous effectuerions alors les recherches scientifiques le plus rapidement possible ou déclarerions que nous avons suffisamment de preuves scientifiques. Voilà ce qu'est la prudence. Nous prendrions des mesures à l'intérieur de délais courts, mesures que l'on pourrait réviser plus tard, et nous éliminerions la substance en question. Voilà ce qu'est la prévention de la pollution.

Il existerait un processus similaire pour les substances qui possèdent certaines de ces caractéristiques à ne pas négliger, mais pas toutes. Il y aurait alors des dispositions qui rendraient obligatoire le fait de prendre des mesures, mais les délais seraient un peu plus longs. Le caractère obligatoire entrerait en jeu.

Nous serions heureux de fournir quelques exemples. Le comité pourrait formuler des recommandations pour la rédaction de l'ébauche pour certaines dispositions. Je prévois qu'il y aurait plus de ressources au Parlement à cette fin. Nous formulerions alors avec plaisir des suggestions de départ, pour commenter ce processus et y contribuer.

Le sénateur Tardif : J'aimerais que vous assuriez le suivi de cette question auprès du comité.

The Chairman: Dr. Khatter, when you began your comments this morning, you said that a means by which to compel commercial interests to provide more information is lacking and needed to be put into place. At the same time, I am aware that you recognize that proprietary interests in that information must be protected by definition. Is there a mechanism in place by which both those ends can be achieved?

Dr. Khatter: I do not think I talked about it much in my presentation this morning.

The Chairman: Yes, you said that one of the powers lacking was the power to compel the provision of information under the act.

Dr. Khatter: A provision in the CEPA gives the federal government the option to compel companies to provide data. Environment Canada can ask companies for existing data at any time. In terms of asking for data where gaps in the data exist, a clause in the act says that the government must have a certain amount of suspicion that these chemicals cause harm before they can make the request.

I assume that you are speaking to confidential business information problems. Other acts in North America have dealt with this problem. For instance, the pest control products legislation that will come into force soon differentiates between proprietary information that is commercial and information about health and safety. Health and safety information is not considered confidential business but is considered to be test data. Anyone in Canada will be able to look at the test data provided they sign a declaration that they will not use it for commercial purposes.

Canada has signed international agreements, such as the Strategic Approach to International Chemicals Management, in which we recognize that health and safety information data on testing chemicals and products that tells us whether they are safe or harmful needs to be in the public domain. I believe the pest legislation in the U.S. provides that anyone who uses the information must pay royalties to the respective company. That is one way to keep the information available while still protecting the company.

The Chairman: Does that royalty provision exist in CEPA?

Dr. Khatter: No.

The Chairman: Perhaps that should be considered. Anyone in Canada can look at the test information so we must assume that one's competitors can look at the information.

Dr. Khatter: Part of the problem is that CEPA does not clarify this well enough. We could make differentiations between the commercial value of formulation versus the test data, as with the

Le président : Monsieur Khatter, lorsque vous avez commencé à formuler des commentaires ce matin, vous avez dit qu'il faudrait mettre en place un mécanisme pour obliger les entreprises à fournir plus d'information. En même temps, je sais que vous reconnaissez la nécessité de protéger par définition les intérêts propriétaires que la divulgation de l'information en question met en jeu. Existe-t-il, à l'heure actuelle, un mécanisme qui permet de réaliser ces deux objectifs?

Dr Khatter : Je ne pense pas en avoir parlé beaucoup dans mon exposé de ce matin.

Le président : Oui, vous avez dit que l'un des pouvoirs manquants était le pouvoir de rendre obligatoire la diffusion d'information en vertu de la loi.

Dr Khatter : Il existe dans la LCPE une disposition qui donne le choix au gouvernement fédéral d'obliger ou non les entreprises à fournir des données. Environnement Canada peut demander aux entreprises de fournir les données en leur possession à tout moment. En ce qui a trait au fait de demander l'accès à des données dont les entreprises ne disposent pas, il y a une disposition de la loi qui précise que le gouvernement doit avoir des doutes suffisants sur le fait que tel ou tel produit chimique soit dangereux avant de formuler une telle demande.

Je présume que vous parlez des problèmes liés aux renseignements confidentiels de nature commerciale. On a abordé ce problème dans le cadre d'autres lois nord-américaines. Par exemple, la Loi sur les pesticides qui entrera bientôt en vigueur établit une distinction entre les renseignements exclusifs de nature commerciale et ceux qui concernent la santé et la sécurité. Les renseignements relatifs à la santé et à la sécurité sont vus non pas comme exclusifs et d'intérêt commercial, mais comme des données d'essai. N'importe qui au Canada pourra examiner les données d'essai, sous réserve que la personne qui désire le faire signe une déclaration selon laquelle elle n'utilisera pas ces renseignements à des fins commerciales.

Le Canada a signé certains accords internationaux comme l'Approche stratégique de la gestion internationale des produits chimiques, dans le cadre desquels nous affirmons que les données d'essai de produits chimiques ou de consommation sur la base desquels nous décidons qu'une substance est dangereuse ou non sont du domaine public. Je crois que la loi américaine sur les pesticides prévoit que quiconque utilise les renseignements fournis par une entreprise doit lui payer des redevances. C'est l'une des façons par lesquelles on peut rendre l'information disponible tout en protégeant l'entreprise.

Le président : Est-ce que la LCPE comporte une disposition de ce genre sur les redevances?

Dr Khatter : Non.

Le président : On devrait peut-être l'envisager. N'importe qui au Canada peut examiner les données d'essai; nous devons donc présumer qu'un concurrent peut le faire.

Dr Khatter : Une partie du problème vient du fait que la LCPE n'est pas assez précise sur ce point. Nous pourrions établir une distinction entre la valeur commerciale de la composition d'un

pest control products legislation, such that people would need only to sign a promise not to use the information for commercial interests.

We need to be clear about what information is truly important for companies to keep commercially secret and what information should be in the public domain and whether companies might use a confidential business information category as a way of hiding.

The Chairman: Those two are not always mutually exclusive. The protection is important but if we add a compulsion, then we need to add a reasonable balanced protection. Do you agree?

Dr. Khatter: Yes, I agree provided the health and safety data is available for people to examine and determine whether a product is safe.

Mr. Benevides: Briefly on the question of balance, we often use that phrase. I simply reinforce that there is a perceived balance now. In terms of the thrust of the CEPA, which is supposed to be about pollution prevention, we need to look hard at how that balance is resolved. We are talking about changing that thrust or the nature of the existing balance in favour of health and safety, as Dr. Khatter suggests.

The Chairman: All of you have talked about the lack of, or gaps in, clear timelines and requirements in the act to which the government would adhere. There needs to be a clearer provision in the act about the application, implementation and enforcement of it. Can you give us one or two specific examples anecdotally, now or later in writing, of an instance in which the lack of that capacity in the act puts Canadians as individuals or the Canadian environment at risk? Is there anything tangible on the ground or in the air that could present such a risk? If so, can you tell us why it is there and why it has not been removed, taken care of or looked after? Is it because of this existing impediment in the CEPA?

Dr. Khatter: There are many such examples. Sometimes it is difficult but we are still trying to get a sense of the barriers in the process and why the process stalls at certain points in the process.

One example I gave in my presentation was the PFOS, which is a breakdown product from stain repellents and the coatings they put on microwave popcorn bags to prevent greasiness. Although Canada does not produce that chemical, countries around the world such as the U.S., Germany and Japan, use these chemicals and the chemicals that break down into PFOS and put them into products that are imported into Canada. The U.S. Environmental Protection Agency saw this chemical as a huge problem. The company recognized first that this substance is extremely persistent — way more than PCPs, DDT or those things, bioaccumulating in the Canadian North — and we need to do

produit et les données d'essai, comme dans le cas de la Loi sur les pesticides, de façon que les gens n'auraient qu'à signer une promesse de non-utilisation des renseignements à des fins commerciales.

Nous devons établir clairement quels sont les renseignements qu'il est important pour les entreprises de garder secrets et quels renseignements peuvent être diffusés, et si les entreprises ont la possibilité d'utiliser une disposition relative à la confidentialité des renseignements d'intérêt commercial pour se dérober à la loi.

Le président : Ces deux éléments ne sont pas toujours exclusifs l'un de l'autre. Le volet protection est important, mais si nous y ajoutons des devoirs, alors nous devons fournir une protection raisonnable et équilibrée. Êtes-vous d'accord?

Dr Khatter : Oui, je suis d'accord, pour autant que les données d'essai relatives à la santé et à la sécurité soient disponibles afin que les gens puissent les examiner et déterminer si un produit est sécuritaire.

M. Benevides : Brièvement, au sujet de l'équilibre, terme que nous utilisons souvent. Je voudrais simplement souligner que, à l'heure actuelle, on perçoit la situation comme étant une situation d'équilibre. En ce qui a trait à l'objectif de la LCPE, censée être la prévention de la pollution, nous devons examiner attentivement la manière dont cet équilibre est atteint. Nous parlons de modifier cet objectif ou la nature de l'équilibre qui existe à l'heure actuelle, de façon à favoriser la santé et la sécurité, comme le suggère le Dr Khatter.

Le président : Vous avez tous parlé de l'absence d'exigences ou de délais clairs dans la loi, que le gouvernement respecterait, ou de lacunes à ce sujet. Il faut intégrer à la loi une disposition plus claire quant à son application. Pourriez-vous nous donner un ou deux exemples, maintenant ou plus tard par écrit, dans lesquels l'absence d'une telle capacité dans la loi présente un risque pour les Canadiens ou pour l'environnement? Y a-t-il quoi que ce soit de tangible, sur terre ou dans les airs, qui comporte un risque semblable? Si c'est le cas, pouvez-vous nous dire pourquoi cet élément est là, et pourquoi on ne s'en est pas débarrassé ou préoccupé? Est-ce en raison des manques dans la LCPE?

Dr Khatter : Il existe de nombreux exemples de ce genre. C'est parfois difficile, mais nous en sommes encore à essayer de comprendre ce qui fait obstacle au processus et les raisons pour lesquelles celui-ci échoue à certains moments.

L'un des exemples que j'ai donnés dans mon exposé concernait le PFOS, qui est un produit de la décomposition des antitaches et de la pellicule qu'on intègre aux sacs de maïs soufflé pour le micro-ondes de façon à empêcher qu'ils soient gras. Le Canada ne fabrique pas ce produit chimique, mais d'autres pays comme les États-Unis, l'Allemagne et le Japon l'utilisent ainsi que les produits chimiques qui se décomposent pour donner le PFOS, et ces pays les font entrer dans la composition de produits de consommation qu'ils exportent vers le Canada. L'Environmental Protection Agency des États-Unis voit dans ce produit chimique un grave problème. L'entreprise a d'abord reconnu que cette

something about it. In 2000, they said no more PFOS in the U.S., except for certain small uses in aviation and micro-electronics where there were no alternatives yet.

Our question to the government is why did it take until 2004 for us to complete an assessment and publish it in the *Canada Gazette*, proposing that we do something to get rid of this chemical? Why, since then, has there still been no final decision? Do we not need mandatory timelines within those gaps that say if it was in the *Canada Gazette* in 2004, why in the spring of 2006 do we not have a final decision?

Is it sitting in the minister's office? Is it sitting in cabinet? We understand that at the cabinet level, sometimes a decision about a certain substance takes a back seat to the five priorities the government has. That is why the act needs to push that along and ensure those decisions are made in a timely way so the Canadian public is protected in a timely way.

In a broader scheme that we have not talked about yet, I am sure you have heard there is a categorization process in Canada in terms of chemicals. The categorization of the 23,000 existing substances that were on the market, which were grandfathered into Canada with almost no data on which ones are safe and which ones are not, will be completed on September 14, 2006. The government has done a scoping exercise to get a sense of which ones are probably the worst ones that we should start with. That categorization exercise is finishing because we had a mandatory timeline that said we have to get this done in six or seven years. Guess what? They got it done.

The problem now is that there are no mandatory timelines from this point on. By law, they need screening assessments and management plans. We have no idea how long this will take and there is nothing in the law that says how long they have, even for the worst ones. It could take 15 years; it could take 20 years — there are no requirements. We have seen that when those requirements are not there, these things take a lot longer than we need them to.

The Chairman: Do you see the usefulness, in that case, of a device such as the Committee on the Status of Endangered Wildlife in Canada, COSEWIC, process that exists in the Species at Risk Act? I do not know if you are familiar with it, but it says, in effect, that if science says this species should go on the list — whichever list it talks about — and makes that recommendation, then the cabinet must either implement it or respond within a

substance est extrêmement persistante, beaucoup plus que les PCP, le DDT et d'autres produits du genre, qui s'accumulent dans les milieux naturels du nord du Canada, et qu'on doit faire quelque chose à ce sujet. En 2000, on a banni le PFOS aux États-Unis, sauf pour utilisation limitée dans le domaine de l'aviation et de la micro-électronique, où on ne connaît pas de solutions de remplacement à l'heure actuelle.

La question que nous posons au gouvernement est la suivante : pourquoi a-t-il fallu que nous attendions jusqu'à 2004 pour effectuer une évaluation et en publier les résultats dans la *Gazette du Canada*, avant de proposer que nous fassions quelque chose pour nous débarrasser de ce produit chimique? Pourquoi aucune décision n'a-t-elle été prise depuis à ce sujet? N'avons-nous pas besoin de délais obligatoires pour combler ces lacunes révélées par le fait que même si on en a parlé dans la *Gazette du Canada* en 2004, on n'a pas encore pris une décision finale au printemps 2006?

Le dossier traîne-t-il sur le bureau d'un ministre? Au Cabinet? Nous savons, en ce qui concerne le Cabinet, que les décisions relatives à certaines substances sont parfois reléguées au second plan en raison des cinq priorités du gouvernement. C'est la raison pour laquelle la loi doit nous permettre de faire avancer ce dossier, et de garantir que les décisions sont prises rapidement de façon à ce que la population canadienne soit protégée rapidement.

Il y a un projet de portée plus générale dont nous n'avons pas encore parlé, et dont je suis sûr que vous avez entendu parler, et qui concerne le processus de catégorisation des produits chimiques au Canada. La catégorisation des 23 000 substances qu'on trouve sur le marché, qui sont protégées en vertu d'une clause d'antériorité pour lesquelles on ne possède presque aucune donnée pour déterminer si elles sont sécuritaires ou non, se terminera le 14 septembre 2006. Le gouvernement a effectué un exercice d'évaluation pour se donner une idée de celles qui sont probablement les pires et avec lesquelles nous devrions commencer. Cet exercice de catégorisation prendra bientôt fin, parce que nous avons établi des délais obligatoires selon lesquels tout serait terminé en six ou sept ans. Devinez quoi? On a réussi.

Le problème auquel nous faisons face est qu'il n'y a plus de délais obligatoires à partir de cette étape. Selon la loi, les évaluations de sélection et les plans de gestion sont obligatoires. Nous n'avons aucune idée du temps que cela prendra, et la loi ne fixe aucun délai, même pour les substances les plus dangereuses. Cela pourrait prendre 15 ans, ou même 20 ans : il n'y a aucune exigence. Nous avons déjà été témoins du fait que, lorsque ces exigences n'existent pas, les processus de ce type prennent beaucoup plus de temps que nécessaire.

Le président : Voyez-vous l'utilité, dans ce cas, d'un outil comme le processus du comité sur le statut des espèces menacées de disparition au Canada, le CSEMDC, qui découle de la Loi sur les espèces en péril? Je ne sais pas si vous connaissez ce processus, mais, dans les faits, on prévoit dans le cadre de celui-ci que si les scientifiques déclarent qu'une espèce doit se retrouver sur la liste — quelle que soit la liste dont il est question — et formulent

given time. Failing such response, the species is placed on the list. Is that kind of philosophical approach something you think would be useful in this act?

Dr. Khatter: We would definitely support something like that.

Mr. Benevides: I do not want to paste the COSEWIC process into this act, for obvious reasons — it is a different context. However, that principle, that idea is the kind of thing we are talking about.

The Chairman: When you talk about prohibition, when you say do not use that stuff as opposed to virtual elimination, are those two contending concepts in your mind — and that we ought to substitute one for the other? In other words, do you advocate the removal of the concept of virtual elimination because, given the capacity to measure these things, that target is constantly moving?

Are you looking at the example of Registration, Evaluation and Authorisation of Chemicals, REACH, that is being considered in Europe, which is more prohibitive? I am talking about the difference between prohibition and virtual elimination, and what your view of that is.

Mr. Benevides: There is an important distinction. Although bans are rare, they have happened in Canada. At the same time, the notion of virtual elimination was to get to the point where that substance or product is no longer in the environment.

The Chairman: There are those who say that virtual elimination is sophistry — it is a euphemism. Why not say “get rid of it” instead of “virtual elimination”? Is there a scientific distinction that makes a difference?

Mr. Benevides: I do not know about a scientific distinction, but virtual elimination evolved for the reason that something was already in commerce or in the environment or both. I think the initial intention of virtual elimination was a lot closer to banning than it is now.

Once again, timelines are lacking. For example, virtual elimination is identified as the ultimate reduction of a release of a substance. It is not about the immediate absence of the substance. It is difficult to ban something that is already out there. One sees immediately the practical use of eliminating something over time.

However, one problem is precisely that the ultimate reduction of release does not tell us when or in how many steps. Does it mean reduced by half in two years and the rest gone in five, or does it mean 10 steps over many years? The act does not tell us anything about that, and in any case,

une recommandation à son sujet, alors le Cabinet doit soit mettre cette recommandation en application, soit réagir à l'intérieur d'un délai précis. En l'absence de réaction de la part du Cabinet, l'espèce se retrouve sur la liste. Croyez-vous que ce type d'approche philosophique puisse être utile dans le cadre de la LCPE?

Dr Khatter : Nous appuierions certainement une idée de ce genre.

M. Benevides : Je ne souhaite pas qu'on calque le processus du CSEMDC dans la loi en question, pour des raisons évidentes : il s'agit d'un contexte différent. Cependant ce principe, cette idée est le genre de chose dont nous parlons.

Le président : Lorsque vous parlez d'interdiction, que vous demandez qu'on n'utilise pas tel ou tel produit plutôt que de parler de quasi-élimination, s'agit-il de concepts qui, dans votre esprit, s'excluent l'un l'autre, et dont l'un doit remplacer l'autre? En d'autres termes, appuyez-vous la suppression du concept de quasi-élimination parce que, compte tenu de la capacité qu'on a de mesurer ces choses, l'objectif évolue constamment?

Vous inspirez-vous de l'exemple du système d'enregistrement, d'évaluation et d'autorisation des produits chimiques, le REACH, dont on envisage l'adoption en Europe, et qui est plus strict? Je parle de la distinction entre l'interdiction et la quasi-élimination, et de votre point de vue sur cette question.

M. Benevides : Il s'agit d'une distinction importante. Les interdictions sont rares, mais on en a connu au Canada. Mais, en même temps, l'idée qui se cache derrière la quasi-élimination est d'en arriver à faire disparaître la substance ou le produit de l'environnement.

Le président : Il y a des gens qui disent que le concept de quasi-élimination tient du sophisme. Selon eux, il s'agit d'un euphémisme. Pourquoi ne pas dire « qu'on se débarrasse » d'une substance plutôt que de parler de sa « quasi-élimination »? Y a-t-il une distinction sur le plan scientifique?

M. Benevides : Je ne sais pas s'il existe une distinction scientifique, mais je sais qu'on en est venu à la quasi-élimination parce que certaines substances existent déjà sur le marché ou dans l'environnement, ou les deux. Je crois qu'à l'origine on entendait l'expression quasi-élimination dans un sens beaucoup plus près de l'idée d'interdiction que maintenant.

Une fois de plus, le fait qu'il n'y ait pas de délais pose problème. Par exemple, la quasi-élimination est définie comme étant le plus bas niveau de rejet d'une substance. Il ne s'agit pas de la disparition immédiate de cette substance. Il est difficile d'interdire quelque chose qui est déjà sur le marché ou dans l'environnement. Il est évident qu'il est plus facile d'éliminer une substance à long terme.

Cependant, l'un des problèmes que nous connaissons est précisément qu'on ne sait pas quand on atteindra le plus bas niveau de rejet d'une substance, ou en combien d'étapes. Songe-t-on à réduire les rejets de moitié en deux ans, et à éliminer complètement la substance à l'intérieur de cinq ans, ou

we have not listed substances on the virtual elimination list either after all these years, except for one.

There is a place for both but clearly the virtual elimination provisions, as they exist, are not strong enough — and even then, they are not used.

Senator Sibbeston: I come from the Northwest Territories. We live generally in an environment that is fairly pristine, and yet we know a certain amount of pollution occurs from the South. It is hard to understand how we are so far from the South, and all the manufacturing and pollutants created there, yet pollutants travel by air and end up in the North.

We also know that the effect of global warming is there. Winters are not as cold, and we see signs of birds and other species that were not in those communities a number of years ago. For example, one of the small Inuit communities encountered a bumblebee. These are signs the North is warming up.

When you say in your statement, Dr. Khatter, that CEPA has not been effective in reducing pollution in Canada or getting the worst chemicals off the market, is that because it is a difficult task? Canada is a manufacturing country and many industries cause a fair amount of pollution, such as oil sands extraction currently. Is that because, in the country as a whole, a certain amount of industrial development is occurring, and there is immense pollution with all these activities? Unless we deal with this pollution through Kyoto or through made-in-Canada emissions or greenhouse gas elimination programs, we will never deal with the whole question of pollution in our country.

Dr. Khatter: I think the reality of industrialization, and the fact that there are a lot of chemicals out there — a lot of pollution already in plants, and the factories are already built — is an issue.

In terms of an international comparison, it has not stopped other industrialized countries from doing a better job than we are. We are falling behind almost all other industrialized countries in terms of greenhouse gas emissions and reducing pollutants. As I was saying in my presentation, on a per facility basis, the U.S. is doing a better job than we are of not pumping toxic pollutants out of their facilities.

There is no reason we cannot do that as well. We need an act that pushes us to do that job, and that shows us the reality that having national standards for emissions and having strong regulation will lead to the kind of changes that we need to make in our economy and in our industry. Green chemistry, better technologies and alternative fuels are the kinds of changes that will allow us to produce fewer greenhouse gases

envisage-t-on 10 étapes sur de nombreuses années? La loi ne nous éclaire pas à ce sujet, et, de toute façon, nous n'avons placé qu'une seule substance sur la liste de la quasi-élimination, après toutes ces années.

Il y a de la place pour les deux idées, mais il est clair que les dispositions relatives à la quasi-élimination, dans leur version actuelle, ne sont pas assez strictes — pire, on ne les utilise pas.

Le sénateur Sibbeston : Je viens des Territoires du Nord-Ouest. Nous vivons en général dans un milieu pratiquement intact, mais nous savons qu'une certaine quantité de pollution nous vient du Sud. Il est difficile de comprendre comment nous pouvons être si loin du Sud, de son activité manufacturière et de sa pollution, et qu'en même temps, les polluants voyagent dans les airs et aboutissent dans le Nord.

Nous constatons les effets du réchauffement de la planète. Les hivers ne sont plus aussi froids, et nous observons des traces d'oiseaux et d'autres espèces qui n'existaient pas dans nos collectivités il y a de cela un certain nombre d'années. Par exemple, l'une des petites collectivités inuites a vu un bourdon. Ce sont des signes que le Nord se réchauffe.

Lorsque vous dites, docteur Khatter, que la LCPE n'a pas été efficace à l'égard de la réduction de la pollution au Canada ou de l'élimination des pires produits chimiques en circulation, est-ce parce qu'il s'agit d'une tâche difficile? Le Canada est un pays industrialisé, et de nombreuses industries causent beaucoup de pollution, comme dans le cas de l'extraction des sables bitumineux qui se fait à l'heure actuelle. Est-ce parce que, dans le pays en général, une certaine croissance industrielle a lieu et que la pollution qui découle de ces activités est énorme? Si nous ne réglons pas le problème de la pollution par l'intermédiaire de Kyoto ou de programmes canadiens en matière d'émissions ou d'élimination des gaz à effet de serre, nous ne serons jamais en mesure de régler totalement la question de la pollution dans notre pays.

Dr Khatter : Je crois que la réalité de l'industrialisation, ainsi que le fait qu'il y a beaucoup de produits chimiques en circulation, beaucoup de polluants déjà présents dans les établissements industriels, et que les usines sont déjà construites constituent un problème.

Mais lorsqu'on compare le Canada aux autres pays, on constate que sa situation n'a pas empêché les autres pays industrialisés de mieux réussir que nous. Nous sommes dépassés par presque tous les autres pays industrialisés au chapitre de la réduction des émissions de gaz à effet de serre et des polluants. Comme je l'ai mentionné dans mon exposé, les usines américaines arrivent mieux que nous à se débarrasser de leurs polluants.

Rien ne nous empêche de réussir aussi. Nous avons besoin d'une loi qui nous pousse à accomplir ce travail et qui nous prouve l'efficacité de normes nationales d'émissions et d'une réglementation stricte qui donnera lieu aux modifications que nous devons apporter à notre économie et à notre industrie. L'adoption de la chimie verte, de meilleures technologies et de combustibles de remplacement sont des exemples de changements

and pollute less. They will be a benefit to the economy, not a drag on it necessarily.

CEPA can be a stick, but it can also be an incentive. Those emissions and standards can be an incentive for us to overhaul our economy and do a better job.

Senator Sibbeston: Mercury was mentioned as one pollutant that shows up in the North and gets into fish and caribou. The people of the North would be interested to know which manufacturing sector that comes from.

The Chairman: Or what human activity.

Dr. Khatter: The major causes of mercury pollution are power plant emissions, particularly coal, and incineration of municipal waste. Medical waste incineration causes 10 per cent of mercury emissions. Various other industries contribute broadly as well. Much of it comes from Ontario, which is one reason there needs to be a focus in CEPA on some of the areas that pollute the most, such as the Great Lakes. Specific efforts on the Great Lakes will not only improve the health of the environment and the people in the Great Lakes area, but will also improve the health and the environment of people in other parts of Canada, including the North.

Senator Angus: To be sure I understand this, in terms of controlling the emission of toxins such as mercury, is it fair to say that the cities along the Canadian side of the border are worse than cities on the U.S. side because they have some controls in place?

Mr. Wright: We generate much ourselves, particularly in Ontario. The government is moving toward eliminating coal-fired electricity generation, but much of it comes from the United States. Our organization has put in a petition through the U.S. Environmental Protection Act to see what can be done about cross-border pollution. This is a cross-border issue. CEPA will have to wrestle with trans-boundary issues as well.

Certainly much of it comes from the States, particularly the Mid-west. The U.S. is taking steps, largely in New York, interestingly enough, because it is downwind, and also in conjunction with Ontario. Our petition has recently been signed on by the municipality of metropolitan Toronto and others. The Ontario government itself has signed on to a different U.S. procedure. The issue is trans-border but by no means is it only a U.S.-engendered problem. It is our own problem as well.

The Chairman: In that specific respect I think a number of American state governments are suing the United States federal government for changes that it has made in lessening the requirements for scrubbing and the like.

qui nous permettront d'émettre moins de gaz à effet de serre et de polluer moins. Ils constitueront un avantage, et non pas nécessairement un ralentissement, sur le plan économique.

On peut se servir de la LCPE comme d'un bâton, mais aussi comme d'une carotte. Les émissions et les normes peuvent nous pousser à restructurer notre économie et à mieux travailler.

Le sénateur Sibbeston : On a parlé du mercure comme de l'un des polluants dont on constate la présence dans le Nord, et qui se loge dans les poissons et les caribous. Les citoyens du Nord aimeraient bien savoir de quel secteur industriel le mercure vient.

Le président : Ou de quelle activité humaine il est issu.

Dr Khatter : Les principales sources de pollution au mercure sont les émissions des centrales électriques, et surtout celles qui fonctionnent au charbon, ainsi que l'incinération des déchets des villes. L'incinération des déchets dans le domaine médical est à l'origine de 10 p. 100 des émissions de mercure. Diverses autres industries contribuent aussi largement à ces émissions. Beaucoup de mercure provient de l'Ontario, ce qui constitue l'une des raisons pour lesquelles on doit axer la LCPE sur certaines des zones géographiques où l'on pollue le plus, comme la région des Grandes Lacs. Des efforts ciblés dans les Grands Lacs amélioreront la santé et l'environnement non seulement dans la région des Grands Lacs, mais aussi des autres régions du Canada, y compris le Nord.

Le sénateur Angus : Je veux être sûr de bien comprendre ce point. En ce qui concerne la maîtrise des émissions de toxines comme le mercure, est-il juste de dire que les villes situées de ce côté-ci de la frontière canadienne sont pires que les villes américaines, parce que ces dernières ont mis en place une réglementation?

M. Wright : Nous générons beaucoup de pollution nous-mêmes, surtout en Ontario. Le gouvernement travaille à l'élimination de centrales électriques au charbon, mais il y a beaucoup de pollution qui vient des États-Unis. Notre organisation a lancé une pétition dans le cadre de l'Environmental Protection Act des États-Unis pour voir ce qu'on peut faire au sujet de la pollution transfrontalière. Il s'agit d'une question transfrontalière. On devra aussi s'occuper de questions qui dépassent les frontières dans le cadre de la LCPE.

Il est évident que beaucoup de pollution vient des États-Unis, particulièrement du Midwest. Les États-Unis prennent des mesures, surtout, fait intéressant, dans l'État de New York, qui se trouve dans la direction du vent, et aussi de façon conjointe avec l'Ontario. La municipalité du Grand Toronto a récemment signé notre pétition, avec d'autres. Le gouvernement de l'Ontario s'est pour sa part engagé dans le cadre d'un processus différent, dont les États-Unis sont à l'origine. Le problème dépasse le cadre des frontières, mais il ne s'agit en aucun cas d'un problème d'origine strictement américaine. C'est notre problème aussi.

Le président : Au sujet de cet aspect précis, je crois qu'un certain nombre d'États américains poursuivent le gouvernement des États-Unis en raison du fait que ce dernier a assoupli les exigences relatives à l'épuration et aux processus connexes.

Dr. Khatter, with respect to the questions that have now been asked, in your earlier submission you talked about the studies by the Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD. We have those, but you said a recent comparison between Canadian and U.S. industrial sites in the Great Lakes basin found that per facility — not in the aggregate — Canadians emit 93 per cent more potentially cancer-causing air pollutants and almost four times the pollutants that can cause reproductive or developmental harm, as compared to U.S.-based facilities.

Would you send the derivation of that to the clerk so we know where it came and can rely upon it? I do not mean to say we do not rely upon your having said it, but its source would be appreciated because that is a powerful argument.

Senator Sibbeston: Has the Sierra Legal Defence Fund any involvement in the North, or is most of your activity in the South?

Mr. Wright: We do have involvement with the North, particularly recently with regard to the boreal forests. A group in the United States looked at issues in the Arctic. I believe Earthjustice was involved in some Arctic issues. They are sort of covering that field.

We are involved in planning processes across the boreal. That brings closer involvement with various Aboriginal groups. I am involved in a fisheries case in Labrador that also involves the Metis there. In fact, the case is a private prosecution under the Fisheries Act.

The Canadian Arctic Resources Committee is active in the North and does a good job of keeping its finger on the issues. I could provide you with a better list of other groups that are particularly active in the North.

Senator Sibbeston: The issue of development is ongoing in the North. In the 1970s, when there was any talk of industrial projects in the North such as pipelines, mining, and so forth, Aboriginal people were often aligned with environmental groups because they had similar concerns. They were concerned about the disruption of life and the environment. More recently, native people in the North have been interested in some development because of their need for work. As people become educated in both Nunavut and the Northwest Territories, people are interested in work.

In the last few decades, the views of Aboriginal people in the North have sometimes differed from those of environmental groups in the South. At a meeting at Bathurst Inlet a number of years ago, the Canadian Arctic Resources Committee was concerned about environmental disruption and how the migration paths of the caribou would be disrupted if a highway was built in that part of the North. I found it interesting that the

Docteur Khatter, en ce qui a trait aux questions qu'on vient de poser, vous avez parlé, dans l'exposé que vous avez fait plus tôt, d'études à réaliser par l'Organisation de coopération et de développement économiques, l'OCDE. Nous avons copie de ces études, mais vous avez dit que, dans le cadre d'une comparaison récente entre les établissements industriels canadiens et américains du bassin des Grands Lacs, on avait découvert que les établissements canadiens émettaient en proportion — et non dans l'ensemble — 93 p. 100 plus de polluants cancérigènes dans l'air, et trois à quatre fois plus de polluants pouvant entraîner des problèmes dans le processus de reproduction ou de croissance, que les établissements américains.

Pouvez-vous faire parvenir la source de ces renseignements à la greffière de façon à ce que nous sachions d'où ils viennent et que nous puissions être sûrs de pouvoir nous y fier? Je ne veux pas dire que nous ne tenons pas ce que vous avez dit pour vrai, mais plutôt que nous aimerions connaître la source de ces renseignements, qui sont un argument percutant.

Le sénateur Sibbeston : Est-ce que le Sierra Legal Defence Fund est actif dans le Nord, ou est-ce que votre activité est concentrée dans le Sud?

M. Wright : Nous sommes actifs dans le Nord, surtout ces derniers temps, dans les dossiers relatifs à la forêt boréale. Un groupe américain s'est penché sur les problèmes propres à l'Arctique. Je crois que Earthjustice s'intéresse à certaines questions relatives à l'Arctique. L'organisation se charge en quelque sorte de ce domaine.

Nous participons à des processus de planification dans l'ensemble de la forêt boréale. Cela fait qu'on s'intéresse de près aux divers groupes autochtones. Je m'occupe d'un cas qui porte sur les pêches au Labrador et qui touche aussi les Métis de l'endroit. En fait, il s'agit d'une poursuite privée intentée dans le cadre de la Loi sur les pêches.

Le Comité canadien des ressources arctiques est actif dans le Nord, et travaille bien afin d'être toujours au courant des problèmes. Je pourrais vous fournir une liste plus complète des autres groupes qui sont particulièrement actifs dans le Nord.

Le sénateur Sibbeston : La question de la croissance est toujours d'actualité dans le Nord. Dans les années 70, lorsqu'on parlait de projets industriels comme des pipelines, des mines, et cetera, les Autochtones se sont souvent rangés du côté des groupes environnementaux, puisque leurs préoccupations étaient les mêmes. Ils s'inquiètent du fait qu'on perturbe la vie sauvage et l'environnement. Récemment, les Autochtones du Nord se sont intéressés à la croissance dans une certaine mesure, parce qu'ils ont besoin de travail. Au fur et à mesure que les habitants du Nunavut et des Territoires du Nord-Ouest se donnent une formation, ils s'intéressent au travail.

Au cours des quelques dizaines d'années qui viennent de s'écouler, le point de vue des Autochtones du Nord a quelquefois été différent de ceux des groupes environnementaux du Sud. Au cours d'une rencontre à Bathurst Inlet il y a un certain nombre d'années, le Comité canadien des ressources arctiques était inquiet de la perturbation de l'environnement et des voies migratoires des caribous qui aurait lieu si on construisait une route dans une

Aboriginal people in the North wanted development, highways and a certain amount of mining even though the environmental groups expressed concerns about the effects on caribou, et cetera.

There has been a change of view on the part of the people of the North. They want meaningful work and they want a certain amount of development. As long as the concerns are addressed sufficiently and they are satisfied that the environment will not be devastated, they are interested in development.

Mr. Wright: That is the classic view of sustainable development — combining economic, social and environmental issues, the three legs of the stool — and we respect that. On the other hand, our focus is environmental protection and environmental issues.

On boreal issues, for example, we see the tug and pull between preserving the environment and economic activity. In my view, and I think that many people are headed this way and that economists will lead us this way, the two do not necessarily have to butt heads. When you take in the true environmental costs development, I think you will find that there is no reason why economics and protecting the environment should not be headed in the same direction.

A recent case in the Supreme Court of Canada went into environmental costing issues.

I will not get into it now, but there is more out there than just market value. As far as this issue goes, in CEPA, no one wants mercury in what they eat, or mercury ending up in their body. It is one issue where both Aboriginal and northern interests are going in the same direction.

Senator Adams: Senator Sibbeston reminded me that there are only two of us here. I am from Nunavut, and Senator Sibbeston is from the Northwest Territories. There are about 25 environmental groups from Toronto, each one telling us that we should not develop the North.

There is concern about the caribou which, until now, was the domain of the department and the government. They are putting radios on the caribou's neck and monitoring it via satellite. Sometimes only one or two caribou have a radio, but they can track a whole herd. We now understand the movement of caribou and where they will be in the summer, fall and winter.

The territories have settled land claims, and we want to do something about the future of our economy. We want to get into development and we are telling the government they should prove what they are saying. The organizations take into consideration the time of the year. We do not have oil tankers coming through there year round. At Baffin Inlet, the water is open only for two months, July and August, for the tourists. People from

partie du Nord. J'ai trouvé intéressant que les Autochtones du Nord souhaitent la croissance, la construction de routes et une certaine activité minière, même lorsque les groupes environnementaux ont exprimé leurs inquiétudes au sujet des effets sur le caribou, et cetera.

Les Autochtones du Nord ont modifié leur façon de voir les choses. Ils veulent avoir des possibilités d'emploi significatives, ainsi qu'une certaine croissance. Tant et aussi longtemps que l'on se préoccupe des effets négatifs potentiels et qu'ils sont convaincus que le milieu naturel ne sera pas dévasté, ils sont pour la croissance.

M. Wright : Il s'agit de la façon classique d'envisager le développement durable, soit un mélange de questions économiques, sociales et environnementales, les trois piliers de ce concept, et nous respectons ce point de vue. Cependant, nous nous concentrons sur la protection de l'environnement et sur les problèmes environnementaux.

Du côté de la forêt boréale, par exemple, nous voyons le dilemme qui existe entre la préservation de l'environnement et l'activité économique. À mon sens, et je pense que de nombreuses personnes vont dans cette direction et que les économistes vont nous orienter vers là, les deux ne sont pas nécessairement opposés. Si vous tenez compte du véritable coût environnemental de la croissance économique, je crois que vous découvrirez qu'il n'y a pas de raison pour que l'économie et la protection de l'environnement ne suivent pas des lignes parallèles.

Une affaire récemment portée devant la Cour suprême du Canada touchait la question des coûts environnementaux.

Je ne veux pas en parler maintenant, mais j'aimerais simplement souligner qu'il ne s'agit pas seulement de valeur marchande. À ce sujet, dans la LCPE, personne ne veut absorber des aliments contaminés au mercure ou que du mercure aboutisse dans son organisme. C'est une question sur laquelle les Autochtones et les entreprises du Nord sont d'accord.

Le sénateur Adams : Le sénateur Sibbeston m'a rappelé que nous étions les deux seuls Autochtones ici. Je viens du Nunavut, et lui vient des Territoires du Nord-Ouest. Il y a environ 25 groupes d'environnementalistes qui viennent de Toronto, qui, chacun, nous dit que nous ne devrions pas mettre en valeur le Nord.

On s'inquiète au sujet du caribou, dont le ministère et le gouvernement s'occupaient jusqu'à maintenant. On accroche des radios au cou des caribous et on les suit par satellite. Il ne s'agit parfois que d'un ou deux caribous seulement, mais on est en mesure de suivre tout le troupeau. Nous connaissons maintenant les déplacements du caribou et l'endroit où il se trouve en été, en automne et en hiver.

Les territoires ont réglé leurs revendications territoriales, et nous voulons nous occuper de l'avenir de notre économie. Nous voulons exploiter les territoires, et nous demandons au gouvernement de prouver ce qu'il avance. Les organisations tiennent compte de la période de l'année. Les pétroliers ne peuvent pas venir dans le Nord toute l'année. À Baffin Inlet, la glace disparaît pendant seulement deux mois, juillet et août, ce qui

Cambridge Bay have said that if they could develop that harbour for the future, ships would come in there apart from just in September.

In the wintertime, we have to haul everything up to the mining companies, and most of the time we travel in the wintertime to deliver fuel. The mining companies are in different areas. Some are close to lakes, and the only way to build a road is on the lakes.

In some places, over 85 per cent of the people are unemployed. Between us and the environmental people, we ensure that nothing is damaged there, especially in regard to mammals. We ask ourselves, what is more important, the animals or us? The animals are going to be there. They have four legs and they can go anywhere they want to.

We are also fighting over the park there. The former chairman of the committee said we should save the caribou, but 85 per cent of the people there have no jobs, and there is no money for the park office. That is the kind of stuff we are concerned about. We are not against it. We say, do not try to stop us: we know what we want to do.

The Chairman: We have to find that balance.

Gentlemen, thank you very much. Sadly, we are out of time. We will call you back, I expect, with more specific questions. In the meantime, I appreciate your getting to the clerk the background information for which we asked.

The committee adjourned.

permet aux touristes de venir. Les habitants de Cambridge Bay disent que s'ils pouvaient aménager ce port dans l'avenir, les navires pourraient y accoster toute l'année, plutôt qu'en septembre uniquement.

L'hiver, nous devons tout transporter jusqu'aux sociétés minières, et lorsque nous voyageons à cette époque de l'année, c'est la plupart du temps pour distribuer du combustible. Les sociétés minières sont situées dans des régions différentes. Certaines sont près de lacs, et la seule façon de construire une route, c'est sur les lacs.

Dans certaines localités, plus de 85 p. 100 des gens sont au chômage. Nous nous assurons, avec les environnementalistes, de protéger tout ce qui se trouve là-bas, surtout en ce qui a trait aux mammifères. Nous nous demandons : qu'est-ce qui est le plus important, les animaux ou nous? Les animaux sont là pour de bon. Ils ont quatre pattes et ils peuvent aller où bon leur semble.

Nous nous battons aussi au sujet du parc qu'on veut aménager là-bas. L'ancien président du comité disait qu'on devrait sauver le caribou, mais 85 p. 100 des gens n'ont pas d'emplois, et il n'y a pas d'argent pour le bureau du parc. C'est le genre de chose qui nous préoccupe. Nous ne sommes pas contre. Ce que nous disons, c'est n'essayez pas de nous arrêter : nous savons ce que nous voulons faire.

Le président : Nous devons atteindre cet équilibre.

Messieurs, merci beaucoup. Malheureusement, le temps dont nous disposons est écoulé. Je pense que nous allons vous rappeler pour vous poser des questions plus précises. En attendant, j'apprécierais que vous transmettiez à la greffière les renseignements que nous vous avons demandés.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, June 6, 2006

Canadian Association of Petroleum Producers:

Brian Maynard, Vice-President, Stewardship and Public Affairs.

Canadian Chemical Producers' Association:

Gordon Lloyd, Vice-President, Technical Affairs.

Canadian Consumer Specialty Products Association:

Shannon Coombs, Executive Director.

Canadian Manufacturers and Exporters:

Nancy Coulas, Director, Environmental Policy.

Thursday, June 8, 2006

PollutionWatch:

Dr. Kapil Khatter, Director of Health and Environment;

Hugh Benevides, Staff Counsel.

Sierra Legal Defence Fund:

Robert Wright, Managing Counsel.

TÉMOINS

Le mardi 6 juin 2006

Association canadienne des producteurs pétroliers :

Brian Maynard, vice-président, Intendance et Affaires publiques.

Association canadienne des fabricants de produits chimiques :

Gordon Lloyd, vice-président, Questions techniques.

Association canadienne de produits de consommation spécialisés :

Shannon Coombs, directrice exécutive.

Manufacturiers et exportateurs du Canada :

Nancy Coulas, directrice, Politique environnementale.

Le jeudi 8 juin 2006

PollutionWatch :

Dr Kapil Khatter, directeur de la santé et de l'environnement;

Hugh Benevides, avocat-conseil à l'interne.

Sierra Legal Defence Fund :

Robert Wright, avocat directeur.





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Energy, the Environment and Natural Resources

Chair:

The Honourable TOMMY BANKS

Tuesday, May 16, 2006
Thursday, May 18, 2006 (in camera)

Issue No. 2

First and second meetings on:

Review of the Canadian Environmental
Protection Act (1999, c. 33) pursuant to
Section 343(1) of the said act

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Énergie, de l'environnement et des ressources naturelles

Président :

L'honorable TOMMY BANKS

Le mardi 16 mai 2006
Le jeudi 18 mai 2006 (à huis clos)

Fascicule n° 2

Première et deuxième réunions concernant :

L'examen de la Loi canadienne sur la protection
de l'environnement (1999, chap. 33) conformément
à l'article 343(1) de ladite loi

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ENERGY, THE ENVIRONMENT
AND NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Angus	Lavigne
Carney, P.C.	* LeBreton, P.C.
Fox, P.C.	(or Comeau)
* Hays	Milne
(or Fraser)	Sibbeston
Hervieux-Payette, P.C.	Spivak
Kenny	Tardif

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT
ET DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane
et

Les honorables sénateurs :

Angus	Lavigne
Carney, C.P.	* LeBreton, C.P.
Fox, C.P.	(ou Comeau)
* Hays	Milne
(ou Fraser)	Sibbeston
Hervieux-Payette, C.P.	Spivak
Kenny	Tardif

*Membres d'office

(Quorum 4)

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, April 27, 2006:

The Honourable Senator Comeau moved, seconded by the Honourable Senator Forrestall:

That the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources be authorized to undertake a review of the *Canadian Environmental Protection Act* (1999, c. 33) pursuant to Section 343(1) of the said Act; and

That the committee submit its final report no later than October 2, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 27 avril 2006 :

L'honorable sénateur Comeau propose, appuyé par l'honorable sénateur Forrestall,

Que le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles soit autorisé à entreprendre l'examen de la *Loi canadienne sur la protection de l'environnement* (1999, chap. 33) conformément à l'article 343(1) de ladite Loi;

Que le Comité présente son rapport final au plus tard le 2 octobre 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, May 16, 2006

(4)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 257, East Block, at 5:14 p.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Banks, Cochrane, Hervieux-Payette, P.C., Kenny, Lavigne, Milne, Sibbeston, Spivak and Tardif (10).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Lynne Myers, Frédéric Beauregard-Tellier, Kristen Douglas and Sam Banks.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee proceeded to undertake a review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to Section 343(1) of the said act.

WITNESSES:

Environment Canada:

Cécile Cléroux, Assistant Deputy Minister, Environment Stewardship Branch;

John Moffet, Acting Director General, Systems and Priorities.

Health Canada:

Paul Glover, Director General, Safe Environments Programme.

Department of Justice:

Daniel Blasioli, Senior Counsel.

The Chair made an opening statement.

Ms. Cléroux made a statement.

Mr. Moffet and Mr. Glover gave a presentation.

Ms. Cléroux, Mr. Moffet, Mr. Glover and Mr. Blasioli answered questions.

The chair made a closing statement.

At 7:43 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 16 mai 2006

(4)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 17 h 14, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Banks, Cochrane, Hervieux-Payette, C.P., Kenny, Lavigne, Milne, Sibbeston, Spivak et Tardif (10).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Lynne Myers, Frédéric Beauregard-Tellier, Kristen Douglas et Sam Banks.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité entreprend l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi.

TÉMOINS :

Environnement Canada :

Cécile Cléroux, sous-ministre adjointe, Direction générale de l'intendance environnementale;

John Moffet, directeur général intérimaire, Systèmes et priorités.

Santé Canada :

Paul Glover, directeur général, Programme de la sécurité des milieux.

Ministère de la Justice :

Daniel Blasioli, avocat-conseil.

Le président fait une déclaration.

Mme Cléroux fait une déclaration.

MM. Moffet et Glover font un exposé.

Mme Cléroux, M. Moffet, M. Glover et M. Blasioli répondent aux questions.

Le président fait une déclaration finale.

À 19 h 43, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, May 18, 2006
(5)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in camera in room 257, East Block, at 8:42 a.m., the Chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Banks, Cochrane, Fox, P.C., Kenny, Lavigne, Milne and Spivak (8).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Lynne Myers, Kristen Douglas and Sam Banks.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Thursday, April 27, 2006, the committee continued its review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to Section 343(1) of the said act.

Pursuant to rule 92(2)(e) and (f), the committee proceeded to consider a draft report and agenda.

The Honourable Senator Milne moved that the following special study budget on the Canadian Environmental Protection Act application be approved for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Summary of Expenditures:

Professional and Other Services	\$ 24,000
Transportation and Communications	\$ 0
All Other Expenditures	\$ 2,000
Total	\$ 26,000

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Cochrane moved that the following legislative budget application be approved for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

Summary of Expenditures:

Professional and Other Services	\$ 8,000
Transportation and Communications	\$ 0
All Other Expenditures	\$ 2,000
Total	\$ 10,000

The question being put on the motion, it was adopted.

A discussion of issues related to the mandate of the committee followed.

It was agreed that the chair send a letter to Mr. Jeroen van der Veer and Mr. Clive Mather on behalf of the committee.

OTTAWA, le jeudi 18 mai 2006
(5)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à huis clos, à 8 h 42, dans la pièce 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Banks, Cochrane, Fox, C.P., Kenny, Lavigne, Milne et Spivak (8).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Lynne Myers, Kristen Douglas et Sam Banks.

En vertu de l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 27 avril 2006, le comité entreprend l'examen de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément au paragraphe 343(1) de ladite loi.

En vertu des alinéas 92(2)e) et f) du Règlement, le comité entreprend l'examen d'un projet de rapport et de programme.

L'honorable sénateur Milne propose que le budget ci-après relatif à l'étude spéciale sur la Loi canadienne sur la protection de l'environnement soit approuvé et présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Résumé des dépenses :

Services professionnels et autres	24 000 \$
Transports et communications	0 \$
Autres dépenses	2 000 \$
Total	26 000 \$

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Cochrane propose que le budget législatif ci-après soit approuvé et présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Résumé des dépenses :

Services professionnels et autres	8 000 \$
Transports et communications	0 \$
Autres dépenses	2 000 \$
Total	10 000 \$

La question, mise aux voix, est adoptée.

Le comité discute des questions liées à son mandat.

Il est convenu que le président fasse parvenir une lettre à M. Jeroen van der Veer et à M. Clive Mather pour le compte du comité.

It was agreed that the draft work plan for the committee be adopted.

At 9:38 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Il est convenu que le plan de travail provisoire du comité soit adopté.

À 9 h 38, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 16, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 5 p.m. for a review of the Canadian Environmental Protection Act (1999, c. 33) pursuant to section 343(1) of the said act.

Senator Tommy Banks (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: I call the meeting to order, with apologies for the delay, and welcome all to the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources. The meeting is convened to allow senators to become better informed on the issues in respect of the Canadian Environmental Protection Act so that they are better able to select which aspects will be examined, how deeply they will be examined and what recommendations might be made in the committee's report.

From Environment Canada, the witnesses are Cécile Cléroux, Assistant Deputy Minister, Environment Stewardship Branch and John Moffet, Acting Director General, Systems and Priorities. As well, we will hear from Paul Glover, Director General, Safe Environments Programme, Health Canada and Daniel Blasioli, Senior Counsel, Department of Justice Canada.

Members of the committee would appreciate hearing any advice on CEPA issues that the witnesses believe we should examine. The committee will determine the direction of its mandated study after it hears testimony from government officials, industry representatives and NGOs.

Cécile Cléroux, Assistant Deputy Minister, Environment Stewardship Branch, Environment Canada: It is a pleasure for us to appear before the committee. We would like to begin with a presentation on the Canadian Environmental Protection Act, 1999 and what the act encompasses, after which we will be pleased to take questions.

I see that many of you have received the binder we have circulated. I think it will be useful to go through it, although, I will not go over each page. We will explain the contents of the binder so that you may use it for future reference.

Senator Angus: We thought you were going to ask us questions to see if we did our homework and give us a mark.

Ms. Cléroux: It would be pleasant to reverse the roles. No, we will not go in that direction. If we review, everyone will know exactly the material we have put at your disposal and be able to inform your discussion.

If it agrees with you, Mr. Moffet will lead with the presentation and we will thereafter take questions.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 16 mai 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, pour examiner la Loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999, chap. 33), conformément à l'article 343(1) de ladite loi.

Le sénateur Tommy Banks (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Je déclare la séance ouverte et je vous présente mes excuses pour le retard. Je souhaite la bienvenue à tous les membres du Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles. Nous sommes réunis aujourd'hui pour permettre aux sénateurs d'être mieux informés sur les enjeux entourant la Loi canadienne sur la protection de l'environnement, afin qu'ils puissent déterminer les aspects qui doivent faire l'objet d'un examen, la mesure dans laquelle on doit les revoir et les recommandations devant figurer dans le rapport du comité.

D'Environnement Canada, les témoins sont Cécile Cléroux, sous-ministre adjointe, Direction générale de l'intendance environnementale, et John Moffet, directeur général intérimaire, Systèmes et priorités. Nous entendrons aussi Paul Glover, directeur général, Programme de la sécurité des milieux de Santé Canada, et Daniel Blasioli, avocat-conseil du ministère de la Justice.

Le comité aimerait bien que les témoins le conseillent sur les aspects de la LCPE sur lesquels il devrait se pencher. Il décidera de l'orientation que prendra son étude après avoir recueilli les témoignages des représentants du gouvernement, de l'industrie et des ONG.

Cécile Cléroux, sous-ministre adjointe, Direction générale de l'intendance environnementale, Environnement Canada : Nous sommes très heureux de comparaître devant ce comité. Nous aimerions commencer par vous présenter la Loi canadienne sur la protection de l'environnement de 1999 et ce qu'elle englobe, après quoi nous répondrons volontiers à vos questions.

Je vois que beaucoup, parmi vous, ont reçu le cahier que nous avons distribué. Je pense qu'il serait bon de le parcourir, même si je ne m'arrêterai pas à chaque page. Nous vous expliquerons son contenu afin que vous puissiez vous y référer à l'avenir.

Le sénateur Angus : Nous croyions que vous alliez nous questionner pour voir si nous avons bien fait nos devoirs et nous noter en conséquence.

Mme Cléroux : Ce serait bien de pouvoir inverser les rôles, mais non, nous ne nous lancerons pas dans cette voie. En passant en revue toute la documentation, chacun saura exactement ce qui se trouve à sa disposition et sera en mesure d'appuyer ses propos.

Si cela vous convient, c'est M. Moffet qui donnera la présentation et nous répondrons ensemble à vos questions par la suite.

The Chairman: We are joined by Senator Cochrane representing the government side. We have introduced our witnesses.

John Moffet, Acting Director General, Systems and Priorities, Environment Canada: The purpose of this presentation is threefold. First, we want to give you a broad understanding of the objectives and principles that underlie the act. Second, I will spend a little bit of time describing the various issues that the act requires or enables the government to address. Third, as you know, the House Committee on the Environment and Sustainable Development is undertaking a review of the bill, and we have completed some preparation for that review. We will share with you the general findings we derived from those presentations.

The act, as you know or as you are about to learn, is a massive document. It consists of three broad principles.

The act enables the government to support sustainable development in a particular way, and that particular way is by supporting, encouraging, and requiring the government to undertake pollution prevention. An ounce of prevention is better than a pound of cure, as the old adage goes. That is the focus of environmental protection and certainly became the dominant focus during the 1990s when the act was developed.

Throughout the act there are provisions calling on the government to take action in a coordinated way, both across the federal family of legislation and with provinces and territories. In implementing the act, we act in international collaboration with other countries that are addressing similar issues.

Third, in relation to the focus of pollution prevention, one of the core objectives of the act is to focus on substances and to manage risks to human health and the environment. A specific set of provisions in the act actually require the government to move towards the virtual elimination of certain substances that are deemed to be particularly problematic.

The act is explicitly guided by five core principles. First, the government in taking action will be guided by a risk-based approach. We need to understand the hazardous properties of a substance or a pollutant of any kind. In other words, what kind of properties does the substance have in a lab? What are its toxicological characteristics? That in itself is not enough for us to take action. In addition, we need to know what kind of exposure there is to Canadians and their environment. Those two factors combined comprise risk.

Second, we use the ecosystem approach. The act was developed in the 1990s, but it derived from the earlier CEPA of 1988. That version was put together by amalgamating a number of previous environmental protection acts, many of which focused on very specific issues such as environmental contaminants or air pollution, as examples.

Le président : Le sénateur Cochrane, représentant le gouvernement, vient de se joindre à nous. Nous avons présenté nos témoins.

John Moffet, directeur général intérimaire, Systèmes et priorités, Environnement Canada : Cette présentation comporte trois volets. Premièrement, nous voulons vous donner un aperçu des objectifs et des principes qui sous-tendent la loi. Deuxièmement, je m'attarderai à décrire les divers problèmes pour lesquels le gouvernement pourra ou devra intervenir, selon la loi. Troisièmement, comme vous le savez, le Comité de l'environnement et du développement durable de la Chambre a entrepris un examen de la mesure législative, et nous avons préparé quelques documents à cet effet. Nous vous ferons part de nos conclusions générales.

La loi, comme vous le savez ou comme vous allez le constater, est un document volumineux. Elle s'articule autour de trois grands principes.

Elle permet au gouvernement de contribuer au développement durable de façon particulière, c'est-à-dire en l'encourageant et en l'obligeant à prendre des mesures de prévention de la pollution. Comme le veut l'adage, mieux vaut prévenir que guérir. C'est le but de la protection de l'environnement, et c'est ainsi depuis l'élaboration de la loi dans les années 1990.

La loi renferme aussi des dispositions selon lesquelles le gouvernement doit intervenir de façon coordonnée, conformément aux lois fédérales, mais aussi en collaboration avec les provinces et les territoires. Pour la mise en œuvre de la loi, nous collaborons avec d'autres pays aux prises avec des problèmes semblables aux nôtres.

Troisièmement, en ce qui a trait à la prévention de la pollution, l'un des principaux objectifs de la loi est de gérer les risques que présentent certaines substances pour la santé humaine et l'environnement. En vertu des dispositions de cette loi, le gouvernement devra tenter d'éliminer pratiquement tous les rejets des produits chimiques jugés dangereux.

La LCPE se fonde sur cinq principes fondamentaux. Premièrement, le gouvernement devra intervenir selon une démarche fondée sur le risque. Nous devons comprendre les propriétés dangereuses d'une substance ou d'un polluant quelconque. Autrement dit, analyser les propriétés de la substance en laboratoire. Quelles sont ses caractéristiques toxicologiques? Mais cela ne suffit pas pour prendre des mesures. Nous devons en plus déterminer jusqu'à quel point les Canadiens et leur environnement sont exposés à cette substance. Ces deux facteurs combinés permettent d'évaluer le risque.

Deuxièmement, nous adoptons une démarche respectant l'écosystème. La loi a été élaborée dans les années 1990, mais découle de la LCPE de 1988. On a créé cette version à partir d'anciennes lois de protection de l'environnement, dont bon nombre portaient sur des questions précises telles que les contaminants de l'environnement ou la pollution de l'air.

This act brings all the authorities together as much as possible and enables us to take a multi-pollutant and a multimedia approach so we can look at trade-offs and synergies among air, water and land.

In addition to being risk-based, the act emphasizes the importance of good science. It provides broad authorities to both departments to undertake science and requires us to undertake various types of scientific research and publish the results thereafter.

Fourth, the act requires the government, as an administrative duty, to take into account the precautionary principle in every decision we make under the act. Essentially, that means that we should not let the absence of full scientific certainty stand as an impediment to making decisions that are in the interests of Canadians' health or their environment.

Finally, the polluter pays principle is one that has found its way into the international literature and agreements. The notion is that decision-makers, individuals or organizations who pollute and who thereby impose an external cost on society, should be the ones who bear the cost of their action, as opposed to taxpayers. In some cases, future generations will bear the cost unless the action is prevented.

CEPA does not act alone. Even within the federal family there are a wide range of statutes that are used to address environmental issues, and CEPA is just one of them. It is a very important act, but it is not the only one.

CEPA relates to other environmental protection acts and in many cases, CEPA provides a baseline level of protection. Let us take new substances as an example. If the act provides that another statute authorizes the same type of notification, assessment and management regime for a particular set of new substances, as long as that regime is equivalent to the one CEPA provides, that act operates and CEPA does not. In this way, we avoid overlap and duplication.

We have agencies with specific expertise in the seeds of the pesticides that will do the actual assessment, and they take responsibility for making the decisions. If they are not able to do that, then CEPA provides the baseline level of protection for Canadians and their environment.

It is important to understand that we are talking about pollution when we talk about CEPA. We are not referring to natural resources management. There are other federal statutes that address nature and natural resources management, and of course, the role of the provinces becomes even more important when one gets into that realm.

As I have mentioned, CEPA provides requirements for the federal government to consult with other provinces and territories. It establishes CEPA as a baseline level of protection within the federal family of environmental protection statutes.

In implementing the act, we need to collaborate as much as possible. In speaking with other stakeholders, I think you will discover information about the way both departments have implemented the act in the past.

La LCPE rassemble, autant que possible, tous les pouvoirs, et nous permet d'adopter une approche multimédia relativement aux polluants multiples, de façon à réaliser des compromis et des synergies entre l'air, l'eau et la terre.

En plus d'être axée sur le risque, la loi souligne l'importance des données scientifiques. Elle confère aux deux ministères des pouvoirs élargis leur permettant d'entreprendre des activités scientifiques, et elle nous oblige à mener divers types de recherches scientifiques et à en publier les résultats.

Quatrièmement, la loi exige que le gouvernement applique le principe de précaution dans chacune des décisions qu'il prend. Essentiellement, cela signifie que nous ne devrions pas laisser un doute scientifique nous empêcher de prendre des décisions dans l'intérêt de la santé des Canadiens ou de l'environnement.

Finalement, le principe du pollueur-payeur a fait son chemin dans les rapports et les accords internationaux. Ce principe est le suivant : les décideurs, les particuliers ou les entreprises qui polluent et qui, de ce fait, occasionnent des frais à la société, devraient assumer le coût de leurs actes, plutôt que ce soient les contribuables. Dans certains cas, si on n'agit pas, ce sont les générations futures qui en paieront le prix.

La LCPE n'est pas la seule à régir l'environnement. Il y a de nombreuses autres lois fédérales qui traitent de questions environnementales. Bien que ce soit une loi très importante, ce n'est pas la seule.

La LCPE est liée à d'autres lois de protection de l'environnement et souvent, elle garantit une protection de base. Prenons l'exemple des nouvelles substances. Si la LCPE stipule qu'une autre loi autorise le même type de régime de notification, d'évaluation et de gestion de nouvelles substances et que le régime en question équivaut à celui de la LCPE, cette loi aura préséance. On évite ainsi les chevauchements.

Certaines agences sont expertes en matière de semences et de pesticides. Ce sont donc elles qui procéderont à l'évaluation et qui assumeront leurs décisions. Si elles ne sont pas en mesure de le faire, la LCPE prendra le relais.

Il est important de comprendre que la LCPE porte sur la pollution et non sur la gestion des ressources naturelles. Il y a d'autres lois fédérales qui traitent de la nature et de la gestion des ressources naturelles. Évidemment, le rôle des provinces prend toute son importance dans ce domaine.

Comme je l'ai mentionné précédemment, la LCPE exige du gouvernement fédéral qu'il consulte les provinces et les territoires. Parmi toutes les lois fédérales de protection de l'environnement, la LCPE est celle qui vise à assurer une protection minimale.

Pour mettre en œuvre la loi, nous devons collaborer le plus possible. En discutant avec d'autres intervenants, vous apprendrez comment les deux ministères s'y sont pris pour l'appliquer par le passé.

We do not interpret the act strictly as a health and environment protection act. We think it is important to implement the act in a way that also accounts for impacts on industry and accounts for our position, as one among many nations in the world, of sharing the same environmental problems as others. Indeed, many of these problems cannot be addressed by Canada alone. One fact that makes that point particularly salient is the fact that Canada imports over 80 per cent of the products it purchases. We do not actually control the way the other countries manufacture their products and if we want to do that, we need to work closely with those countries to come to a safe solution.

Finally, as we administer and as you review the act, we must keep in mind that the act is not just about protecting the environment for today but also protecting it for the future.

CEPA is a big act and it gives us broad authority to address a number of issues. While the act is not the only environmental protection act, it allows us to do many things. It provides the primary source of authority to address new substances that come into Canadian commerce. Before a new substance can enter commerce a proponent who wants to import or manufacture must notify Health Canada and Environment Canada, plus provide us with the information we prescribe. They then must give us the time that is prescribed in the regulations to assess any risks from the substances and to determine whether the substance should be allowed into Canada, whether we should impose conditions on its use, or indeed whether we should ban the substance.

We can also look at substances that were in commerce before those new substances rules came into effect and which continue to be used in commerce. The act provides us with a mechanism to identify those substances, assess the possible risks and take a variety of risk management actions.

There are also specific provisions in the act that enable us to address air emissions from a wide range of vehicles, engines and fuels. Indeed, we have a comprehensive set of regulations that ensures that we are at least as stringent as our counterparts in the United States.

The act also establishes a regime regulating disposal at sea, so anyone who wants to "ocean dump" dredged material, construction waste, et cetera, has to go through a permitting process and has to demonstrate that recycling and reuse are not options. They have to prove that sea disposal is the only viable option. Further, the act specifies that disposal at sea can only be allowed for a small number of substances.

The act also gives the federal government the authority to step in and address problematic sources of international air and water pollution that might otherwise be under the jurisdiction of a province. Where those sources are contributing to pollution in a foreign country or where those sources are in violation of an international agreement that Canada has signed, the federal government can intervene to control those sources. The government follows a procedure that involves contacting the relevant jurisdiction to ascertain whether it cannot or will not take action.

Nous ne voyons pas la loi strictement comme un instrument de protection de la santé et de l'environnement. Nous croyons qu'il est important d'appliquer la loi en tenant compte de ses répercussions sur l'industrie et de notre position par rapport à celle des autres pays aux prises avec les mêmes problèmes environnementaux. En effet, le Canada ne peut régler seul beaucoup de ces problèmes. Il achète 80 p. 100 de ses produits à l'étranger et, en fait, il n'a aucun contrôle sur leur fabrication. Il faudrait travailler en étroite collaboration avec ces pays pour en arriver à une solution satisfaisante.

Enfin, autant dans l'administration que dans l'examen de la loi, nous devons garder à l'esprit que la LCPE vise à protéger l'environnement non seulement aujourd'hui, mais aussi dans l'avenir.

La LCPE est une loi importante qui nous confère des pouvoirs étendus pour régler un certain nombre de problèmes. Même si elle n'est pas la seule loi de protection de l'environnement, elle nous permet d'intervenir dans plusieurs domaines. Elle nous permet notamment de contrôler les nouvelles substances qui arrivent sur le marché canadien. Avant qu'une nouvelle substance ne soit mise sur le marché, celui qui souhaite l'importer ou la fabriquer doit aviser Santé Canada et Environnement Canada, et nous fournir tous les renseignements obligatoires. Il doit ensuite nous accorder le délai prescrit par le règlement pour évaluer les risques qu'elle présente. Nous déterminerons ensuite si on peut l'accepter au Canada, si on doit imposer des conditions sur son utilisation ou l'interdire.

La loi vise aussi les substances arrivées sur le marché avant l'entrée en vigueur des nouvelles règles et qui continuent d'être commercialisées. En vertu de la loi, nous pouvons examiner ces substances, évaluer les dangers qu'elles présentent et prendre les mesures de gestion des risques qui s'imposent.

La LCPE renferme aussi certaines dispositions nous permettant d'analyser les émissions atmosphériques provenant de toute une série de véhicules, moteurs et carburants. D'ailleurs, notre réglementation exhaustive nous permet d'être au moins aussi rigoureux que nos homologues américains.

La loi réglemente aussi l'immersion en mer de façon à ce que quiconque veut déverser des matières draguées, des débris de construction, et cetera dans l'océan doive obtenir un permis et démontrer que le recyclage et la réutilisation sont impossibles. Il doit aussi prouver que l'évacuation en mer constitue la seule solution viable. De plus, la loi précise qu'on ne peut déverser qu'une petite quantité de substances.

Elle donne également au gouvernement fédéral le pouvoir de s'attaquer aux sources de pollution de l'air et de l'eau à l'échelle internationale qui peuvent relever de la compétence d'une province. Lorsque ces sources contribuent à polluer un autre pays ou sont visées par un accord international que le Canada a signé, le gouvernement fédéral peut intervenir pour les contrôler. Le gouvernement suit une procédure selon laquelle il doit communiquer avec la province concernée pour vérifier si elle prendra des mesures pour remédier au problème.

The act has a comprehensive regime for addressing the transboundary movement of hazardous wastes. The actual control of waste disposal facilities, landfills, is primarily a provincial jurisdiction. However, when hazardous recyclable materials and certain other types of solid wastes cross boundaries, either interprovincially or internationally, then permits are required under CEPA to track the substance and ensure that the substance is dealt with in the most environmentally sound manner — a term that is defined in the act.

The act also gives us authority to require facilities to prepare environmental emergency plans to ensure they are prepared to deal with emergencies in the most efficient manner possible. The regulations promulgated under the act address a wide range of substances and affect a large number of facilities in Canada, ensuring that they are prepared to deal with environmental emergencies. In addition to that, the act gives the federal government the authority to take action in cases of environmental emergencies where no one else is acting. It also enables us to provide technical assistance and other sorts of support to ensure that emergencies are dealt with in an appropriate manner.

Finally, the act gives the federal government broad authority to establish a regulatory regime to address environmental issues that arise with respect to federal activity in Aboriginal lands. We have a specific set of provisions to deal with federal facilities, federal lands and Aboriginal lands because in general terms provincial environmental laws do not apply to these lands.

A mosaic of federal and provincial environmental laws protects Canadians living on provincial lands or on a reserve. The federal laws apply to the reserves. As an example, here in Ottawa, we have national capital lands that are not subject to Ontario or Quebec environmental protection laws. To fill that gap, as we refer to it, the CEPA gives authority to take action to establish an equivalent regime if the government so chooses.

In addressing each of those diverse issues, the act essentially provides for the same type of approach. It provides us with broad authorities to understand an issue, to scope the issue out, to do science, to listen to the public, to gather the information we need to understand the issue. It then gives us broad authorities to assess the particular risk so that we can understand the source of the risk and the best place to target risk management efforts. It gives us a broad suite of risk management tools, so we are well beyond the simple tool of if there is a problem you must regulate it in the following manner. It gives us a broad range of tools that includes broad regulatory authority, the authority to introduce various economic instruments such as deposit refund schemes and tradeable permits and the authority to require pollution prevention plans. We can establish codes of practice and establish guidelines. We can develop the most appropriate tool to fit the particular issue.

La loi prévoit un régime exhaustif pour assurer le contrôle des mouvements transfrontaliers de déchets dangereux. La surveillance des installations d'élimination de déchets, des sites d'enfouissement, relève des provinces. Cependant, la LCPE stipule que des permis sont nécessaires pour les produits dangereux recyclables et certains autres types de déchets solides qui traversent les frontières interprovinciales ou internationales et ce, afin de suivre la trace des substances en question et de s'assurer qu'elles sont gérées de la manière la plus respectueuse de l'environnement qui soit — une expression qui est d'ailleurs définie dans la loi.

La loi nous confère aussi le pouvoir d'exiger des établissements qu'ils élaborent des plans d'urgence environnementale pour être en mesure d'intervenir le plus efficacement possible en cas d'alerte. La réglementation découlant de la loi vise une vaste gamme de substances et un grand nombre d'établissements au Canada. De cette façon, on s'assure que ces derniers sont prêts à faire face à des urgences environnementales. En outre, aux termes de cette loi, le gouvernement fédéral a la compétence pour prendre des mesures en cas d'urgence environnementale lorsque personne n'intervient. Il peut aussi offrir une assistance technique ou divers types de soutien pour veiller à ce que les urgences environnementales soient gérées de façon adéquate.

Enfin, en vertu de la loi, le gouvernement fédéral a le vaste pouvoir d'établir un régime de réglementation visant à régler les problèmes environnementaux causés par les activités fédérales sur les terres autochtones. Certaines dispositions de la loi s'appliquent aux établissements et aux terrains fédéraux ainsi qu'aux terres autochtones, contrairement aux lois environnementales provinciales en général.

Diverses lois environnementales fédérales et provinciales protègent les Canadiens qui vivent sur des terres provinciales ou dans des réserves. Les lois fédérales s'appliquent aux réserves. Par exemple, ici à Ottawa, les terrains de la capitale nationale ne sont pas assujettis aux lois ontariennes ni aux lois québécoises de protection de l'environnement. Pour combler ce vide, la LCPE nous permet d'établir un régime équivalent, si c'est ce que souhaite le gouvernement.

La loi nous permet essentiellement d'adopter une approche comparable pour régler les divers problèmes. Afin de comprendre un problème, elle nous confère de larges pouvoirs pour l'analyser, mener des activités scientifiques, écouter la population et recueillir les renseignements nécessaires. Nous pouvons ensuite évaluer les risques particuliers de manière à comprendre leur origine et à mieux cibler les efforts de gestion des risques. La LCPE nous offre un vaste éventail de mécanismes de gestion des risques; nous sommes loin du simple mécanisme qui nous permet de remédier à un problème d'une seule façon. Elle nous accorde notamment un pouvoir étendu de réglementation, le pouvoir d'appliquer divers instruments économiques, comme des mécanismes de consignation et des permis échangeables, ainsi que le pouvoir d'exiger des plans de prévention de la pollution. Nous pouvons établir des codes de pratiques et des lignes directrices et mettre au point des outils adaptés aux problèmes.

The act does not provide us with much guidance in terms of how to select the tool. That is up to the government, and the government of the day can make choices as it sees fit. The important point is that we have a suite of tools at our disposal that we did not have before CEPA 1999. Indeed, many other environmental protection statutes do not provide such tools to governments.

The act also provides us with a broad range of authorities to monitor compliance and environmental conditions resulting from the interventions that we may have made. It requires us to report to the public on those environmental conditions so the public can hold the government and regulated parties accountable.

The act also gives us a wide range of enforcement authorities so that we can choose the appropriate way to respond to a particular situation. Those authorities can range from very modest interventions where there is obviously goodwill and the incident may have been inadvertence or a technical non-compliance. The authority ranges through to criminal prosecutions where there is an obvious intent or negligence in terms of intention to uphold the law.

The government should see the implementation as a cyclical issue so that we are informed when we move forward to address a new issue in terms of lessons that we have learned from the way we have addressed previous issues. We must constantly update our approaches to the issues that we are addressing and not just issue a regulation and sign off and hope for the best.

Finally, I will give you a bit of background on what we did in preparation for the House of Commons review. It is our assumption and our hope that these preparations will be useful for your activities as well.

Both departments commissioned external evaluations by independent, professional evaluators of our respective implementations of the act. The binder that we have provided to you includes the final copy of the evaluation commissioned by Environment Canada. It is our understanding that the Health Canada evaluation is not finalized, but I am sure Mr. Glover will be happy to speak to you about the status of that evaluation. The binder also provides you with Environmental Canada's response to the evaluation. We are on record saying that the independent evaluators found the following things and made the following recommendations and we agree with all the findings. We hope this will guide you in terms of some of the key issues that may be relevant to your review.

We also conducted a number of stakeholder discussions, and we did that in two ways. Officials from both departments contributed to a discussion paper about the issues we thought Canadians might want to discuss. The document was not blessed by the minister or by the cabinet. We published that document on the Internet, and we asked people to provide comments. We have given you a copy of that document, which identifies a number of issues you might find of interest. We have also provided you with a report prepared by a consultant that summarized the responses we received to the Internet process.

La loi ne précise pas comment choisir les outils. C'est à la discrétion du gouvernement, et le parti au pouvoir peut faire les choix qu'il juge bons. L'important, c'est que nous disposions maintenant d'une série d'outils, grâce à la mise en œuvre de la LCPE de 1999. En effet, beaucoup d'autres lois de protection de l'environnement n'offrent pas de tels outils aux gouvernements.

En vertu de cette loi, nous sommes également en mesure de veiller à l'observation des règles et d'évaluer les conditions environnementales à la suite de nos interventions. Nous sommes également tenus de rendre publiques ces conditions environnementales; le public peut donc obliger le gouvernement et les parties réglementées à rendre des comptes.

La loi nous confère aussi de vastes pouvoirs d'exécution; elle nous permet donc de décider comment réagir à une situation particulière. Nous pouvons intervenir très modestement lorsqu'il y a une bonne volonté évidente et que l'accident est tout à fait fortuit ou qu'il y a une simple inobservation technique. Mais, nous pouvons aller jusqu'à intenter des poursuites pour faire respecter la loi dans le cas d'une intention ou d'une négligence criminelle évidente.

Le gouvernement devrait voir la mise en œuvre comme une question cyclique. Lorsque nous nous attaquons à un nouveau problème, nous pouvons tirer parti des leçons tirées de nos interventions précédentes. Nous devons constamment adapter nos méthodes aux problèmes auxquels nous nous heurtons plutôt que simplement prendre un règlement et espérer que la situation s'arrange d'elle-même.

Enfin, je vais vous donner quelques détails sur la façon dont nous nous sommes préparés au processus d'examen parlementaire. Nous croyons et espérons que cela vous aidera également dans vos travaux.

Les deux ministères ont demandé à des évaluateurs indépendants de réaliser des évaluations formatives externes de la mise en œuvre de la loi. Le cahier que nous vous avons distribué contient la version finale de l'évaluation commandée par Environnement Canada. Si nous avons bien compris, l'évaluation de Santé Canada n'est pas finalisée, mais je suis certain que M. Glover sera heureux de vous dire où elle en est. Le cahier renferme également la réponse d'Environnement Canada à cette évaluation. Vous y trouverez les problèmes décelés par les évaluateurs ainsi que les recommandations pour y remédier. Nous adhérons à toutes leurs conclusions. Nous souhaitons que cette évaluation vous guidera dans votre examen.

Nous avons également organisé des discussions avec divers intervenants, de deux différentes façons. Les représentants des deux ministères ont contribué à l'élaboration d'un document de travail sur les questions susceptibles d'intéresser les Canadiens. Ni le ministre ni le cabinet ne l'ont approuvé. Nous avons publié ce document sur Internet et demandé aux gens de le commenter. Nous vous en avons remis une copie; il renferme un certain nombre de questions qui pourraient vous intéresser. Vous avez également un résumé, rédigé par un consultant, des commentaires reçus par Internet.

We also took the document across the country and convened six open houses where we invited Canadians to peak to us. Health Canada and Environment Canada participated in those discussions. We heard from a wide range of Canadians, from individual concerned citizens and members of civil society through to industry, municipal governments and provincial governments. We provide you with a synthesis as prepared by an independent consultant of what we heard during those discussions.

The first message from stakeholders is that the act is fundamentally sound. I hope that does not sound overly defensive. The act was completely overhauled in the 1990s, and stakeholders told us that the act provides the government with the powers it needs. Everybody has their own specific issue that they would like to see tweaked and refined, but fundamentally the structure of the act is fine, according to the stakeholders, and what we really need to focus on is improving the implementation of the act.

In most cases, the act is an enabling statute. It enables the government to take action in a wide range of areas. The key issue that stakeholders spoke to us about and that you need to focus on is the decisions about how to implement within that broad enabling authority. Are you addressing the right issues and doing so in the most efficient way possible? Have you learned to take advantage of the broad suite of tools at your disposal under this act? Most people told us that they want us to get on with the business of implementing this act, and improving the implementation of the act.

We certainly are looking forward to input from this committee, as well as input from the House committee, in terms of specific ways that we can improve our implementation of the act.

Ms. Clérout: In complement to the documents that Mr. Moffet flagged in his presentation, you have the overview of the process. I will borrow the English version, because I have the French in front of me and I do not translate simultaneously.

The Chairman: You may speak in either language.

[Translation]

Ms. Clérout: We should continue in French. I will refer to the copy I have with me.

Senator Angus: Excuse me, what exactly to you mean by "over here?" In the binder?

Ms. Clérout: That is correct. This binder contains documents that provide added information, as well as some of the documents mentioned in Mr. Moffet's presentation. It contains a general overview of the legislative review process, along with an evaluation, and management's response to the Health Canada evaluation. We will complete the information later. You will also find a summary of the different steps taken by the two departments in preparation for the current review. You will also find the fact sheets prepared over the past six years for the general

Nous avons également présenté ce document partout au pays et organisé, dans six villes, des ateliers publics au cours desquels les Canadiens étaient invités à s'exprimer. Santé Canada et Environnement Canada ont participé à ces discussions. Nous avons recueilli les témoignages de Canadiens de tous les horizons, depuis des citoyens intéressés et des membres de la société civile jusqu'à des représentants d'industries, d'administrations municipales et de gouvernements provinciaux. Nous vous avons également remis une synthèse, réalisée par un consultant indépendant, de ce qui s'est dit durant ces discussions.

La première chose qui est ressortie, c'est que la LCPE est fondamentalement pertinente. J'espère qu'on ne donne pas l'impression d'être sur la défensive. La loi a été complètement révisée dans les années 1990, et les intervenants estiment qu'elle confère au gouvernement les pouvoirs dont il a besoin. Chacun souhaiterait modifier ou préciser quelque chose, mais essentiellement, la structure de la loi est bonne, d'après les intervenants. Toutefois, nous devons vraiment nous concentrer sur l'amélioration de la mise en œuvre.

Dans l'ensemble, la LCPE est une loi habilitante. Elle permet au gouvernement d'intervenir dans de nombreux domaines. Selon les intervenants, nous devons nous concentrer sur les décisions relatives à la mise en œuvre dans les limites de nos pouvoirs. Nous attaquons-nous aux vrais problèmes, et si oui, est-ce de la façon la plus efficace? Avons-nous appris à tirer profit des nombreux outils à notre disposition en vertu de la loi? La plupart des gens veulent que nous continuions à mettre la loi en œuvre et que nous améliorions son application.

Nous avons hâte de recevoir les recommandations de ce comité ainsi que celles du comité de la Chambre sur les moyens concrets que nous pourrions prendre pour améliorer la mise en œuvre de la loi.

Mme Clérout : En plus des documents que M. Moffet a mentionnés pendant sa présentation, vous avez un aperçu du processus. Je vais emprunter la version anglaise, car j'ai la version française entre les mains et je ne traduis pas simultanément.

Le président : Vous pouvez vous exprimer dans la langue de votre choix.

[Français]

Mme Clérout : Nous devrions continuer en français. J'utiliserai la copie devant moi.

Le sénateur Angus : Excusez-moi, quand vous dites « over here » qu'est-ce que cela veut dire? Dans le cartable?

Mme Clérout : Dans le cartable. Ce cartable de présentation contient des documents complémentaires à ceux présentés tantôt et aussi certains des documents déjà mentionnés dans la présentation de M. Moffet. Vous y retrouverez une révision générale du processus d'examen de la loi. Vous avez aussi une évaluation avec la réponse de la gestion par rapport à cette évaluation, celle qui vient de Santé Canada, nous compléterons l'information par la suite. Vous avez la révision des différentes étapes franchies par les deux ministères afin de se préparer pour la

public on CEPA. Also included are fact sheets on certain sections of the act to give members of the public a general ideal of the various enabling powers or obligations under the act. Another document is the Guide to Understanding the CEPA further to its enactment. It is a summarized version of the act, compared to the integral CEPA. Also included is Scoping the Issues, a document prepared by officials from the two departments, which served as a basis for the consultations mentioned by Mr. Moffet. The information binder also contains the summary report of comments received, the list of toxic substances — Schedule 1, that is substances that once they have cleared Part V of the act, are deemed to be substances requiring special handling for the safety of humans as well as the environment. Finally, the binder contains the last annual report published in 2003-2004 which described the initiatives undertaken that year. Unfortunately, the 2004-2005 report will not be published until the fall of 2006. That summarizes the contents of the information binder.

If you would like us to point out some of the highlights of these documents, we would be glad to do so later for you.

These background documents will give you access to overall available data, thus saving you the trouble of having to surf the various Internet sites.

[English]

The Chairman: Once the committee has reviewed your advice, it is likely to ask you to appear again to answer more specific questions.

Ms. Clérout: We will return with pleasure to answer those questions.

Senator Angus: I believe that the witness was saying this is the brick that has all the stuff in it. She does not know which parts interest the committee so I would prefer to begin questioning Environment Canada now. Perhaps that would afford Ms. Clérout some insight as to the committee's focus. I suggest this only and Senator Cochrane agrees.

Mr. Chairman, I arrived late and might have missed your comments on the focus of this committee as opposed to the House committee. This is a mammoth undertaking.

The Chairman: As we discussed previously, the first few meetings are to gather information and receive advice from government officials, industry representatives and NGOs on the aspects of CEPA that are of importance to them, respective of their areas of responsibility and expertise. The committee will then be in a better position to determine on which aspects it will focus its review of CEPA.

révision en cours présentement. Vous avez les fiches d'information qui ont été produites au cours des six dernières années pour le public en général, relativement à l'application de la loi. À l'intérieur, nous avons joint des fiches se rapportant à certaines sections de la loi pour informer les citoyens des différents pouvoirs habilitant ou des obligations en vertu de la loi. Vous retrouverez aussi le guide explicatif qui a été produit suite à l'adoption de la loi, c'est une version résumée comparativement à la brique de la LCPE. Vous avez aussi le diagnostic, fait par les fonctionnaires des deux ministères, qui fut le document de base pour les consultations et auquel M. Moffet faisait référence. Vous avez les rapports des commentaires reçus, la liste où l'annexe un, qui inclut la liste des substances dites toxiques, c'est-à-dire les substances qui, une fois qu'elles ont franchi la partie V de la loi, sont reconnues comme étant des substances qui demandent une gestion particulière en vertu de la protection à la fois des êtres humains et de l'environnement. Vous avez aussi le rapport annuel, soit la dernière édition publiée de 2003-2004 qui fait référence aux actions de cette année ; celui de 2004-2005, désolé, sera publié à l'automne 2006. C'est l'ensemble des documents que vous retrouverez à l'intérieur du cartable.

Si vous souhaitez que l'on vous indique certains des éléments particuliers de ces documents, c'est avec plaisir que nous pourrions le faire par la suite.

Nous voulions fournir une documentation de base afin que vous ayez accès à l'ensemble des données disponibles sans parcourir les différents sites Internet sur le sujet.

[Traduction]

Le président : Une fois que le comité aura examiné vos recommandations, il est probable que nous vous demandions de revenir témoigner pour répondre à des questions plus précises.

Mme Clérout : Nous reviendrons avec plaisir répondre à ces questions.

Le sénateur Angus : Je crois que le témoin parlait du gros cartable et de toute la documentation qui s'y trouve. Elle ne sait pas ce à quoi le comité s'intéresse, et je préférerais donc commencer tout de suite à lui poser des questions. C'est ce qui permettrait peut-être à Mme Clérout d'avoir une idée de nos préoccupations. C'est seulement une proposition, et le sénateur Cochrane m'approuve.

Monsieur le président, je suis arrivé en retard et j'ai peut-être manqué la comparaison que vous avez pu faire entre nos travaux et ceux du comité de la Chambre des communes. C'est une entreprise gigantesque.

Le président : Comme nous en avons discuté, nos premières réunions vont servir à recueillir des renseignements et à obtenir des fonctionnaires ainsi que des représentants de l'industrie et des ONG des explications sur les aspects de la LCPE qui sont importants pour eux, selon leur sphère de responsabilités et d'expertise. Le comité sera ensuite mieux placé pour déterminer ce sur quoi il va concentrer son étude.

We will not make that determination now. We will make that determination when we are better informed. We will be in continuous consultation with Mr. Mill's committee in the other place to ensure that we do not plow each other's fields. Should duplication occur, it will be for a purpose. Once we have heard the advice of government officials, NGOs and industry representatives, we will determine the direction of the committee's review, after which we will ask selected witnesses to appear again to give testimony that is more specific and to answer the relevant questions. I am certain senators would agree that it makes sense to be better informed.

Senator Angus: I understand. Witnesses have made clear today that CEPA is the framework environmental protection law in Canada. We have some corporate memory of environmental manners in Canada and how they either work or do not work, based on our experience, which should serve us quite well in respect of the big picture of this review. I would be happy to ask only a few introductory questions. I hope I am not misrepresenting what other senators think. Certain things jump out because of our experience and what we are hearing tonight. It confirms everything I have always thought. One witness from the Commissioner of the Environment and Sustainable Development has appeared before the committee on a regular basis to tell us about her view of the world. It is quite telling and this might not be a bad time to use some of that information to aid us in our questioning.

The Chairman: I agree. Before we begin the questioning, I want to be certain that the witnesses have told us everything they want to tell us.

Senator Angus: They are saying here is the big book of everything we know. I empathize with the witnesses because it is impossible to read the book to us.

The Chairman: We are not asking them to read the book to us. I want to ensure that in respect of the presentation Ms. Clérout and her officials have said everything that they want to say before we begin our questioning.

Ms. Clérout: If it pleases the committee, Mr. Glover and Mr. Moffet will comment to complete the information. After that it will be up to Senators to decide.

The Chairman: Is it agreed? Senator Spivak do you have a procedural question?

Senator Spivak: It is customary for the minister to appear at the beginning and at end of such major reviews. Is that part of the plan?

The Chairman: The minister has been invited but we have not received a response.

Senator Angus: Senator Spivak, it is customary in cases where the minister has had the portfolio for a length of time and not for only a few days. I would only make that comment.

Senator Spivak: No, no.

Senator Angus: I do not agree that it is customary.

Nous ne prendrons pas de décision tout de suite à ce sujet. Nous allons attendre d'en savoir davantage. Nous allons rester en communication avec le comité de la Chambre des communes dirigé par M. Mill pour veiller à ne pas jouer dans les mêmes plates-bandes que lui. Si nos travaux se recoupent, ce sera voulu. Une fois que nous aurons entendu les fonctionnaires et les représentants des ONG et de l'industrie, nous allons déterminer ce que nous allons examiner, puis demander à certains témoins de revenir nous rencontrer pour discuter de questions plus précises. Je suis sûr que les sénateurs vont convenir qu'il est logique de s'informer.

Le sénateur Angus : Je comprends. Les témoins ont indiqué clairement aujourd'hui que la LCPE est la loi-cadre sur la protection de l'environnement au Canada. Le comité sait comment les questions environnementales fonctionnent ou non au Canada, ce qui devrait nous aider dans notre étude. J'aimerais poser quelques questions en guise d'introduction. J'espère ne pas mal exprimer ce que les autres sénateurs pensent. Il y a des questions évidentes, compte tenu de notre expérience et de ce que nous entendons ce soir, ce qui confirme tout ce que j'ai toujours pensé. La commissaire à l'environnement et au développement durable vient nous rencontrer régulièrement pour nous exposer sa vision du monde. Elle est très révélatrice et il ne serait pas mauvais qu'elle oriente nos questions.

Le président : Je suis d'accord avec vous. Avant de passer aux questions, je veux m'assurer que les témoins ont fini leur exposé.

Le sénateur Angus : Toute leur science se trouve dans ce gros cartable, d'après eux. Je comprends qu'il n'est pas possible de nous le lire.

Le président : Ce n'est pas ce que nous leur demandons. Je veux simplement m'assurer que Mme Clérout et ses collaborateurs ont terminé leur exposé avant de passer aux questions.

Mme Clérout : Si le comité le veut bien, M. Glover et M. Moffet vont fournir des compléments d'information. Après cela, ce sera aux sénateurs de décider.

Le président : Êtes-vous d'accord? Sénateur Spivak, avez-vous une question de procédure à poser?

Le sénateur Spivak : D'habitude, les ministres comparaissent au début et à la fin des examens d'envergure de ce genre. Est-il prévu que la ministre vienne nous rencontrer?

Le président : Elle a été invitée, mais nous n'avons pas reçu de réponse.

Le sénateur Angus : Sénateur Spivak, les ministres comparaissent normalement quand ils sont en poste depuis assez longtemps, et pas seulement depuis quelques jours. C'est tout ce que je voulais dire.

Le sénateur Spivak : Non, non.

Le sénateur Angus : Je ne dirais pas que c'est la pratique courante.

Senator Spivak: With respect, Senator Angus, it does not have to do with her answering specific questions, which the officials have answered, but rather it has to do with policy, on which only the minister can comment properly. In almost every case, regardless of the time in office, the minister appears at some stage during the committee's study, certainly at the beginning and at the end. This is not meant as a broad shot at the minister in any way.

Senator Angus: It sounds like it. The minister said she will come and she will do so.

The Chairman: The minister is not here today.

Senator Spivak: You are misinterpreting what I said.

The Chairman: Mr. Glover, please proceed with your comments.

Paul Glover, Director General, Safe Environments Programme, Health Canada: Thank you. In light of the discussion, perhaps I might help. I attended all six of the sessions held across the country.

[Translation]

I would like to say a few more words on a subject of interest to Canadians.

[English]

Perhaps I could add a few of the comments heard from citizens at those six workshops. The comments fall into a broad number of categories and I am not suggesting that the department necessarily supports them. However, as you hear from more witnesses on the CEPA, these issues will come forward.

We are not making a comment about whether it is correct or accurate, but there has been significant speculation about the resourcing levels of the departments to implement the act. Industry is concerned about the pace with which we are able to provide a regime that deals with the substances that they produce, manufacture and import. In some instances we are talking about a work plan that spans 25 years. That is a little long and does not provide stability.

NGOs and citizens with concerns would like us to do more and do it faster. Departments can be transparent about what we have and how much we have can get done with that amount. Industry, NGOs and others have talked about the level of resourcing the departments have to implement this broad an act.

Senator Angus: Mr. Chairman, I would raise a point of order because he said "department" a couple of times but now is saying "departments." You are referring to the level of resourcing of both Environment Canada and Health Canada in respect to CEPA and its implementation.

Le sénateur Spivak : Sans vouloir vous offenser, sénateur Angus, ce n'est pas pour qu'elle réponde à des questions précises, ce que les fonctionnaires ont fait, mais plutôt pour connaître son point de vue sur les grandes orientations, parce que c'est la seule à pouvoir répondre aux questions de cette nature. Peu importe depuis combien de temps le ministre est en poste, il comparaît presque toujours à une étape ou à une autre au cours de l'étude du comité, du moins au début et à la fin. Ce n'est pas pour critiquer la ministre d'aucune façon.

Le sénateur Angus : On dirait. La ministre nous a promis de venir et elle va le faire.

Le président : La ministre n'est pas ici aujourd'hui.

Le sénateur Spivak : Vous avez mal interprété ce que j'ai dit.

Le président : Monsieur Glover, la parole est à vous.

Paul Glover, directeur général, Programme de la sécurité des milieux, Santé Canada : Merci, je peux peut-être vous fournir des renseignements utiles étant donné que j'ai assisté aux six séances organisées dans tout le pays.

[Français]

J'aimerais peut-être ajouter quelques points d'intérêt touchant nos citoyens.

[Traduction]

Je peux peut-être vous faire part de quelques-uns des commentaires exprimés par les citoyens au cours de ces six ateliers. Ils portent sur toutes sortes de sujets, et je ne dis pas que le ministère les approuve nécessairement. Cependant, ces sujets vont sûrement être soulevés par l'un ou l'autre des témoins qui viendront vous parler de la LCPE.

Nous ne nous prononçons pas sur la justesse de ces propos, mais on a formulé beaucoup d'hypothèses sur les ressources dont disposent les ministères pour faire appliquer la loi. L'industrie se demande si nous pourrions établir au rythme voulu un régime sur les substances qu'elle élabore, fabrique et importe. Dans certains cas, nous parlons d'un plan de travail qui s'échelonne sur 25 ans. C'est un peu long et la stabilité n'est pas assurée.

Les ONG et les citoyens intéressés aimeraient que nous en fassions plus et plus rapidement. Les ministères peuvent expliquer avec transparence ce qu'ils ont et ce qu'ils peuvent faire avec cette somme. L'industrie, les ONG et d'autres s'interrogent sur les ressources dont disposent les ministères pour faire appliquer cette loi de portée très générale.

Le sénateur Angus : Monsieur le président, j'invoque le Règlement parce que le témoin a parlé deux ou trois fois du ministère au singulier, mais maintenant il en parle au pluriel. Vous parlez des ressources que les ministères de l'Environnement et de la Santé consacrent à la mise en application de la LCPE.

Mr. Glover: CEPA is an act for which the Minister of the Environment and Environment Canada provide the lead. Health Canada has resources and obligations, particularly on the human health side, to implement.

The other word we heard when we spoke with Canadians was “transparency” with respect to the act. It is without question that we follow the letter of the law. We use *Canada Gazette* to let Canadians, industry and NGOs know what we are doing, but on a number of occasions we heard “how many people actually read *Canada Gazette*? Such a method of transparency does not always lead to the kinds of transparency discussions in which they are interested.

We heard the question: “What are the department’s objectives and how well are we moving in meeting those objectives?” They also asked where to locate the documents on the state of our environment reporting and health reporting.

There were comments about the Minister of the Environment having a responsibility to maintain a national pollutant release inventory. The Minister of Health does not have a similar obligation. We see gaps. This is not to say that the department could not do it, but we are not legally obliged to do the same.

Things like biomonitoring are coming forward, where the Environment Defence fund involves looking at what is in the blood of eleven prominent Canadians. There is also the Wendy Mesley report. There is no obligation under CEPA for the federal government to actually do that, but other jurisdictions do hold that obligation.

It is challenging to assess where we are achieving health objectives, whether we have gone too far or not far enough. Those were questions raised loudly from NGOs, from industry and others as we have moved forward.

With respect to communications, terminology was something that came up with regard to CEPA toxic and what it means. It has a very specific meaning within the act. We heard a great deal about that and the confusion it creates when something is inherently toxic but not CEPA toxic. When something is not inherently toxic but we declare it CEPA toxic, that also creates confusion. We heard from both industry and NGOs on issues such as those.

The implementation tool, as my colleague Mr. Moffet said, is very flexible, but are we using the full breadth of the tools available to us? Are we using them often enough?

Those were the principal highlights in what we heard and what I anticipate you will hear as you do your fact-finding.

Mr. Moffet: We have provided you with many documents. I hope you will have the time to review them all, understanding that you are all busy. I draw your attention to two documents in particular.

M. Glover : La LCPE est une loi qui est la responsabilité première du ministre et du ministère de l’Environnement. Santé Canada a des obligations à remplir à son égard et dispose de ressources pour la faire appliquer, surtout en ce qui concerne la santé humaine.

Les Canadiens consultés nous ont aussi parlé de « transparence » à propos de la loi. Il va s’en dire que nous allons respecter la lettre de la loi. Nous indiquons ce que nous faisons aux Canadiens, à l’industrie et aux ONG par l’entremise de la *Gazette du Canada*, mais les gens nous ont demandé qui lisait ce document. La méthode utilisée n’assure pas toujours la transparence qu’ils voudraient.

On nous a demandé quels étaient les objectifs du ministère et si nous étions en voie de les atteindre. Les gens voulaient aussi savoir où trouver les documents faisant rapport de l’état de l’environnement et de la santé.

On a aussi formulé des commentaires sur la responsabilité du ministre de l’Environnement de tenir un inventaire national des rejets de polluants. Le ministre de la Santé n’a pas cette obligation. Nous voyons des différences. Je ne dis pas que le ministère ne pourrait pas le faire, mais la loi ne l’y oblige pas.

Des activités comme la surveillance biologique seront entreprises et le fonds de défense de l’environnement veut examiner le sang de 11 Canadiens de premier plan. Il y a aussi le rapport Wendy Mesley. La LCPE n’impose aucune obligation au gouvernement fédéral à ce sujet, contrairement à ce qui se passe dans d’autres pays.

Il est difficile d’évaluer où nous en sommes à propos des objectifs en matière de santé, si nous sommes allés trop loin ou pas assez. Ce sont les questions qui ont été clairement soulevées par les ONG, l’industrie et d’autres lors des consultations.

Pour ce qui est des communications, on nous a parlé de la définition de ce qui est toxique dans la LCPE. La loi donne un sens est très précis à ce terme. Il a beaucoup été question de la confusion créée quand une substance toxique intrinsèquement n’est pas toxique au sens de la loi et vice-versa, c’est-à-dire quand elle n’est pas toxique intrinsèquement mais est toxique au sens de la loi. L’industrie et les ONG nous ont parlé de questions du genre.

L’outil de mise en application, comme mon collègue M. Moffet l’a dit, est très souple, mais utilisons-nous tous les outils mis à notre disposition? Les utilisons-nous suffisamment?

C’est principalement ce que nous avons entendu au cours des consultations et ce que vous devriez entendre au cours de votre étude.

M. Moffet : Nous vous avons fourni de nombreux documents. J’espère que vous aurez le temps de tous les examiner, malgré votre horaire chargé. J’aimerais attirer plus particulièrement votre attention sur deux d’entre eux.

First, tab B is the report prepared by the evaluators who undertook the formative evaluation of Environment Canada's implementation of the act. That in itself is a lengthy document, but it does have a fairly concise executive summary.

I think you will find the evaluation, if you get into the details, becomes focused on some very specific issues. At the executive summary level, it identifies a number of broad issues that may be of interest to the committee. It asks whether the government has appropriate objectives to guide the implementation of the act, determine priorities and ascertain whether enough is enough.

The evaluation also focuses on other broad issues such as the adequacy of the authority and the institutional capacity within the government to use economic instruments as a suite of tools that are broadly recognized to be useful and efficient. These instruments are underutilized in Canada in relation to other OEC countries with regard to environmental protection.

That evaluation also strongly focuses on implementation issues with respect to the federal house, for example. It identifies some broad themes.

At tab G, you will find the scoping paper the two departments prepared in anticipation of the stakeholder consultations. That paper combines a broad discussion of the ideal directions for environment protection with what I would characterize as a detailed identification of specific areas where the legislation might be improved.

As opposed to lengthy discussions about implementation as focused on in the evaluation, the scoping paper focuses primarily on legislative issues. As I emphasized in my earlier presentation, it starts from the premise that the fundamental structure of the act is sound, but there may be a few areas where it can be improved. I think you will find identification of opportunities for improvement, not with recommended language but with issues addressed possibly through refinements in the act.

Those two documents in particular may be of use to you.

[Translation]

Ms. Cléroux: We would be happy to make a return appearance, if necessary, at your invitation. It is difficult to go any further at this point in time without having some idea of the legislation's components that you would like to discuss in detail. This legislation covers a broad range of areas. We could speak for hours on end about each section of the act, what areas it covers and how it applies. That is the reason why our presentation provides a fairly general overview of CEPA and is not specifically thematic in tone.

Obviously, if you would like to us to come back and discuss in greater detail with the committee specific components of the act, we would be happy to oblige. However, right now, it is difficult for us to know which subjects are of interest to you.

Premièrement, à l'onglet B, vous trouverez le rapport produit par les évaluateurs, qui ont effectué l'évaluation formative de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement. C'est un document volumineux, mais le résumé est assez concis.

Si vous l'examinez plus en détail, vous constaterez que l'évaluation traite d'enjeux très précis. Le résumé énonce des questions générales qui peuvent susciter l'intérêt du comité. Il demande si le gouvernement s'est fixé les bons objectifs pour orienter la mise en œuvre de la loi, déterminer les priorités et vérifier si c'est suffisant.

L'évaluation met aussi l'accent sur d'autres questions de portée générale comme la pertinence de l'autorité et la capacité de l'administration d'utiliser les instruments économiques comme moyens jugés généralement utiles et efficaces. Ces instruments sont moins utilisés au Canada que dans d'autres pays de l'OCDE pour la protection de l'environnement.

L'évaluation insiste aussi beaucoup sur la mise en œuvre sur le plan fédéral. Elle traite de thèmes généraux.

À l'onglet G, vous trouverez le document de diagnostic que les deux ministères ont rédigé en vue des consultations avec les intéressés. Ce document examine les orientations idéales en matière de protection de l'environnement, en indiquant les domaines précis où la loi devrait être améliorée.

Contrairement à l'évaluation, qui porte surtout sur l'application de la loi, le document de diagnostic traite principalement de questions législatives. Comme je l'ai souligné plus tôt, il part du principe que la structure fondamentale de la loi est solide, mais que quelques améliorations pourraient y être apportées. On indique des améliorations possibles, sans toutefois proposer un libellé précis.

Ces deux documents en particulier peuvent vous être utiles.

[Français]

Mme Cléroux : Il nous fera plaisir de revenir, à votre demande, si nécessaire. Il est difficile pour nous d'aller plus loin présentement sans avoir une idée des éléments de la loi que vous souhaiteriez discuter en détail. Cette loi couvre un spectre excessivement large d'enjeux et de possibilités. Nous pouvons vous parler pendant des heures de chaque section de la loi, de ce que cela couvre, de la façon dont on l'applique et des éléments concernés. C'est pourquoi notre présentation est assez générale et donne une vue d'ensemble et non pas précise par thématique.

Il est évident que si vous voulez que l'on revienne témoigner à votre comité et que l'on complète, s'il y a des éléments spécifiques que le comité souhaiterait que nous couvrions et que nous en discutons en détails, nous reviendrons avec plaisir. Pour le moment, c'est difficile de percevoir quels sont les sujets d'intérêt du comité.

[English]

The Chairman: In a few weeks, we will have determined exactly what aspects and exactly how broadly and how deeply we wish to go. When we come to that determination, we will ask some of you to come back.

If you are agreeable now, ladies and gentlemen, we will go to questions of the witnesses.

Senator Cochrane: You say you do not want to deal with specific issues today. I have a few specific issues, and they are burning in regards to my questioning. If you do not mind, I would like to present a few specific issues. Is that okay at this time?

Ms. Cléroux: At this time that is no problem. We will take each question and go as far as we can in answering them. You might ask questions that will require us to gather additional information. If that is the case, we will gather that information at the end of the meeting. We are at your disposal right now.

Senator Cochrane: I am sure we will have you back.

The Chairman: Pardon me for interrupting, but I must have given the wrong impression. I did not want in any way to constrain the focus of any questions that senators might have of the witnesses. I asked the witnesses to give us overview and advice. The questions can be as pointed and as specific as we wish.

Senator Cochrane: I am sure you will be invited back. We have so many questions, especially when it comes to the environment, chemicals, and toxic substances. I will begin my questioning with the regulating of toxic chemicals.

Does Environment Canada regulate toxic chemicals? If so, how many are there and how are they regulated?

Ms. Cléroux: We do cover toxic chemicals. Mr. Glover and Mr. Moffet will help complete my answer, but toxic chemicals are not toxic in and of themselves. They become toxic once we have evaluated and assessed exactly what risks arise from them.

When they correspond to conditions in the act, what we often refer to as section 64, that is when we get into the process of addressing if they are toxic or not. At that time, we enter into the regulation.

Specifically, because we touch on two angles, human health and the environment, I will let Mr. Moffet and Mr. Glover answer in those aspects.

Mr. Glover: Health Canada is responsible for assessing under the act. It is section 64(c). The question that arises from that section is: Is the substance harmful to human health? That applies to both new and existing substances. Both departments must be notified of any new substance, at which time they both look at it and render a decision about whether it is harmful to the environment or to human health and render a decision.

[Traduction]

Le président : Dans quelques semaines, nous aurons déterminé exactement les aspects que nous voulons examiner et de quelle façon nous allons le faire. Ensuite, nous demanderons à certains d'entre vous de revenir nous rencontrer.

Si vous le voulez bien, mesdames et messieurs, nous allons maintenant passer aux questions.

Le sénateur Cochrane : Vous dites ne pas vouloir discuter de sujets précis aujourd'hui. Or, il y a des sujets précis qui me préoccupent énormément, et j'aimerais poser des questions là-dessus. Si vous n'avez pas d'objection, je vais les poser et vous me direz si c'est le bon moment pour le faire.

Mme Cléroux : Il n'y a pas de problème. Nous répondrons à chacune de vos questions dans la mesure où nous le pouvons. Certaines d'entre elles nous obligeront peut-être à réunir d'autres informations. Si c'est le cas, nous le ferons à la fin de la séance. Mais nous sommes à votre disposition tout de suite.

Le sénateur Cochrane : Je suis certaine que vous devrez revenir.

Le président : Je m'excuse de vous interrompre, mais je dois m'être fait mal comprendre. Je ne veux en aucune façon limiter la portée des questions que les sénateurs vont vouloir poser aux témoins. J'ai demandé aux témoins de nous donner un aperçu et des conseils. Les questions peuvent être aussi pointues et précises que nous le voulons.

Le sénateur Cochrane : Je suis sûre que nous allons vous inviter de nouveau. Nous avons tellement de questions à poser, surtout en ce qui concerne l'environnement, les produits chimiques et les substances toxiques. Ma première question a trait à la réglementation des produits chimiques toxiques.

Est-ce qu'Environnement Canada réglemente les produits chimiques toxiques? Si oui, combien y en a-t-il et comment sont-ils réglementés?

Mme Cléroux : Nous les réglementons. M. Glover et M. Moffet vont m'aider à répondre, parce que les produits ne sont pas toxiques par nature. Ils le deviennent une fois que nous avons évalué exactement les risques qu'ils comportent.

Quand ils répondent à la définition de la loi, à l'article 64 comme on dit souvent, c'est alors que nous examinons leur toxicité et que nous consultons le règlement.

Pour plus de détails, comme on touche aux aspects de la santé humaine et de l'environnement, je vais laisser M. Moffet et M. Glover poursuivre.

M. Glover : Santé Canada est chargé de l'évaluation conformément à l'alinéa 64c) de la loi, et il doit vérifier l'effet nocif sur la santé humaine des substances, et cela s'applique autant aux substances nouvelles qu'existantes. L'apparition d'un nouveau produit doit être signalée aux deux ministères qui vont l'examiner et décider s'il est nocif pour l'environnement ou la santé humaine.

We can also do the same with all existing substances — those substances already in use. If we find the science has changed and if it has been in use for such a long time that it was grandfathered and never looked at, we can go back to the substance and make a decision.

With respect to how we do that it is risk-based. That means we attempt to understand the hazard it poses. We attempt to understand if the substance is inherently toxic as science would describe it, and does it lead to certain undesirable health ends. We determine the likelihood of exposure to that substance. We put those two things together and we can act in a number of ways: We can ban it from use. If it is already in use we can direct that it be virtually eliminated and set a period within which that might happen. We can also say that it can be used but only in certain conditions so that it does not create a potential for risk to Canadians, and that there are certain benefits, certain applications that make sense. The range of activities we can take after having looked at that is really quite broad.

Mr. Moffet: You were asking about numbers. As Mr. Glover explained, we have two regimes in CEPA: One for new substances, one for existing substances. For new substances, the law requires that any proponent wishing to import or manufacture a substance that has not already been assessed must follow a certain procedure. We receive approximately 800 notifications per year and have done so on average since 1994, which is when I believe the regulations came into effect. Thousands of substances have been assessed through that process and we have imposed various conditions on some of those substances and have banned a small number as a result of the findings of the assessments.

Those are the numbers on the new substances side. On the existing substances side, the best way to understand the magnitude of the challenge is to actually understand how we define a new substance. When CEPA 1988 was created, it established a domestic substances list, which listed all substances in commerce in the mid-1980s that were in use over certain thresholds: We used that list to say that anything not on that list is a new substance, and that is how we used that list for many years. However, Canada, along with all other developed countries, realized during the 1990s that it is not enough to simply assess new substances; we have this legacy of existing substances, many of which continue to be in use.

Now, the act provides us with the authority to assess those substances. We can assess anyone we want and then if we determine that the substance poses a risk based on its hazardous properties and its potential exposure to Canadians and their environment then we can take risk management actions. The way we do that is by concluding that the substance meets the criteria in section 64 of the act, at which point we can call it “toxic,” and that authorizes us to take certain regulatory actions.

To date we have added 79 substances to the list of toxic substances. The word “substance” is a very broad term. Some are individual chemicals; some are effluent streams, such as the stuff coming out of a pulp and paper mill, which of course comprises

On peut faire la même chose pour tous les produits existants — ceux qui sont déjà utilisés. Si les données scientifiques ont changé, ou si un produit utilisé depuis longtemps a des droits acquis et n’a jamais fait l’objet d’un examen, nous pouvons l’analyser pour prendre une décision à son sujet.

Nos interventions sont faites en fonction des risques. Nous essayons de comprendre les risques qu’une substance représente. Nous tentons de déterminer si le produit présente une toxicité intrinsèque selon les données scientifiques et s’il entraîne des problèmes de santé. Nous déterminons également la probabilité d’exposition au produit. Nous combinons ces facteurs et nous pouvons intervenir de différentes façons : nous pouvons interdire l’usage du produit. S’il est déjà utilisé, nous pouvons exiger sa quasi-élimination dans un certain délai. On peut également en autoriser l’usage, mais seulement dans certaines conditions pour qu’il ne représente pas un risque pour les Canadiens si son utilisation comporte certains avantages. Les mesures qui peuvent être prises sont très nombreuses.

M. Moffet : Vous avez demandé combien il y avait de produits. Comme M. Glover l’a expliqué, la loi prévoit un régime pour les nouvelles substances, et un autre pour les substances existantes. Dans le cas des nouvelles, la loi oblige celui qui veut importer ou fabriquer une substance qui n’a encore jamais été évaluée à faire certaines démarches. Nous recevons environ 800 avis par année et ce, depuis 1994, c’est-à-dire depuis que le règlement est en vigueur, je crois. Des milliers de produits ont ainsi été évalués et, à la suite de nos évaluations, des conditions ont été imposées à certaines substances et un petit nombre d’autres ont été interdites.

Voilà pour les nouvelles substances. Pour avoir une bonne idée de l’ampleur de la tâche en ce qui concerne les substances existantes, il faut comprendre comment nous définissons une nouvelle substance. Quand la LCPE a été adoptée en 1988, elle établissait la liste intérieure des substances, qui énumérait tous les produits sur le marché au milieu des années 1980 utilisés à partir de certains seuils. Tout ce qui ne figurait pas sur cette liste était donc une nouvelle substance, et nous avons fonctionné de cette façon pendant des années. Cependant, le Canada et tous les autres pays développés ont jugé, au cours des années 1990, qu’il n’était pas suffisant d’évaluer ces nouvelles substances; qu’il fallait tenir compte des effets des substances existantes, dont beaucoup sont toujours utilisées.

Maintenant, la loi nous confère le pouvoir de les évaluer. Nous pouvons toutes les analyser et, si nous estimons que le produit représente un risque pour les Canadiens et l’environnement, nous pouvons prendre des mesures de gestion des risques. C’est ainsi que nous déterminons si le produit répond aux critères énoncés à l’article 64 de la loi et, s’il est jugé « toxique », certaines mesures de réglementation peuvent être prises.

Jusqu’à ce jour, nous avons ajouté 79 substances à la liste des substances toxiques. Le sens du mot « substance » est très général. On parle de produits chimiques ou encore d’effluents d’usines de pâte et papier, qui comptent des dizaines sinon des

dozens if not hundreds of individual chemicals. We have called the whole effluent stream toxic because it poses a risk and needs to be addressed in some way.

In addition to those 79 substances that have been added to the list, the new act, CEPA 1999, requires us to categorize all 23,000 substances that were added to the domestic substances list. We were required to finish that categorization by this September. By this September we will have basic hazard information about all of those substances. We will have some basic information about the hazardous properties of those substances.

Typically, we will not yet know how they are used; we might not even know who uses them. In some cases we will not even know whether they are still used in Canada. However, we will have some basic information about those substances. What the law then requires us to do is assess substances that meet certain criteria specified in the law. We have identified about 4,000 substances that meet those criteria, so we will then have to assess those substances. When we have assessed and if we conclude that there is a risk, then we will be authorized to manage those substances.

I hope that gives you some sense of the numbers of substances that we are talking about.

Senator Cochrane: How many substances have been banned?

Mr. Moffet: I cannot tell you that, but we can certainly come back to you with the full information. We would be able to tell you how many new substance applications have resulted in a ban. We also have a regulation called the prohibition of certain toxic substances regulations, and that regulation lists a number of substances that cannot be used in Canada. Off the top of my head I do not know the numbers, but we can provide that information in written documentation.

Ms. Cléroux: May I make a tiny correction? Mr. Moffet referred to what you will find in your binders under tab K, which is that schedule 1 list of substances. He said there are 79 substances, but the 79 are not individual substances, some are classes of substances. It encompasses a number larger than 79, but the exact number depends on all of the chemistry of each of those substances.

The Chairman: Mr. Moffet, please provide the clerk with a list of those substances that have been, to use your term, "banned," although that is not exactly the right word, is it?

Mr. Moffet: That is a highly technical, legal term. We will provide you with a list of the types of prohibitions, which substances and how they have been prohibited. Would that help?

The Chairman: Yes, please.

Senator Cochrane: To be honest with you, I like the word "banned." Let me just go further.

centaines de produits chimiques. Nous avons jugé tous les effluents toxiques, parce qu'ils représentent un risque et doivent être examinés d'une certaine façon.

Outre ces 79 substances dont nous avons établi la toxicité, la nouvelle LCPE de 1999 nous oblige à classer les 23 000 substances ajoutées à la liste intérieure des substances. Nous devons finir d'effectuer ce travail en septembre. En septembre prochain, nous aurons réuni des renseignements sommaires sur les risques que comportent toutes ces substances, sur leurs propriétés potentiellement nocives.

En règle générale, nous ne saurons pas encore comment elles sont utilisées, ni même qui les utilise. Dans certains cas, nous ne saurons même pas si elles sont encore utilisées au Canada. Cependant, nous aurons des renseignements sommaires à leur sujet. La loi nous oblige à évaluer les substances qui répondent à certains critères énoncés dans la loi. Nous avons déterminé qu'environ 4 000 produits répondaient à ces critères et nous devrons les évaluer. Si nous concluons qu'ils représentent un risque, nous serons autorisés à prendre des mesures à leur égard.

J'espère que cela vous donne une idée du nombre de produits dont nous parlons.

Le sénateur Cochrane : Combien de produits ont été interdits?

M. Moffet : Je ne peux pas vous le dire, mais nous pouvons sûrement trouver des renseignements complets là-dessus. Nous pourrions vous dire combien de demandes de nouveaux produits ont donné lieu à une interdiction. Il y a aussi un règlement sur l'interdiction de certaines substances toxiques qui indique celles qui ne peuvent être utilisées au Canada. Je ne connais pas ce chiffre par cœur, mais nous pouvons répondre à votre question par écrit.

Mme Cléroux : Puis-je faire une petite correction? M. Moffet a parlé de ce que vous trouvez dans vos cartables à l'onglet K, c'est-à-dire la liste des substances toxiques, l'annexe I de la loi. Il a dit qu'il y avait 79 substances, mais il s'agit plutôt de classes de substances. Il y en a plus que 79, mais leur nombre exact dépend de tous les composés chimiques de chacune.

Le président : Monsieur Moffet, pouvez-vous fournir à la greffière la liste des substances qui ont été « interdites », pour reprendre votre terme, même si ce n'est pas le mot juste, n'est-ce pas?

M. Moffet : C'est un terme juridique très technique. Nous allons vous fournir la liste de toutes les sortes d'interdiction, les substances qui sont visées et comment elles ont été interdites. Est-ce que cela vous serait utile?

Le président : Oui, merci.

Le sénateur Cochrane : Pour être honnête avec vous, j'aime bien le mot « interdit ». J'aimerais poursuivre.

This act allows us to virtually eliminate toxic and persistent chemicals. Explain to me what is meant by virtually eliminate toxic and persistent chemicals? “Virtually eliminate” is what I want you to define.

The Chairman: Please give us an example of virtually eliminate rather than ban. The reach system in Europe simply says you cannot use the element in your product. That is not the same as saying we are going to eliminate it. Virtually eliminate is a moving target, given the efficacy of measurement, right? That is a very cogent question. What do we mean by virtual elimination?

Ms. Cléroux: The main difference is the following: When we ban, we are prohibiting the use of the substance in Canada. We are doing everything we can to prevent having any trace of that substance released in the country. Normally, we do that when the substance has not started to be used in the country. My colleagues can complete my answer if I am missing one of the nuances of that prohibition.

When we are talking about virtual elimination, it means that the substance is in action in Canada, it is in use in Canada, most of the time because it was in use before the different acts came into force. What we are targeting is to take a different set of actions to do everything we can to diminish its use so that its availability in the country is reduced to a minimum. It is normally linked to the kind of uses of the substance and how that substance is chemically released.

[Translation]

Some are the result of a chemical procedure or reaction. It may not necessarily be a product that someone buys in a bottle, but the result of an industrial or chemical reaction. That is the difference. Perhaps my colleagues would like to add to that.

[English]

Mr. Moffet: Mr. Chairman, you have hit on the precise definition in the act. The act defines virtual elimination by reference to measurement techniques: to a term of level of quantification, which is essentially defined as the level at which best available measurement techniques can detect the substance in the environment. Although the act does not state it, there needs to be an explicit understanding that the level of quantification may change over time as our sensing and detecting technologies evolve, hence the term “virtual elimination.” We can never be absolutely certain that it is entirely gone, but we can move over time in that direction.

Daniel Blasioli, Senior Counsel, Department of Justice: There is a subtlety that industry will no doubt make clear to you. The act does not provide for virtually eliminating substances, but rather their releases. That is a key point. Substances can still be used, but their releases are virtually eliminated. The definition, if you are interested, is in section 65.

La loi nous autorise à procéder à la quasi-élimination des substances toxiques les plus persistantes. Voulez-vous m'expliquer ce qu'on veut dire par là? J'aimerais que vous me disiez ce qu'on entend par « quasi-élimination ».

Le président : Pourriez-vous nous dire la différence entre quasi-élimination et interdiction. En Europe, on précise simplement qu'on ne peut pas utiliser tel composé dans un produit. Ce n'est pas la même chose que de procéder à son élimination. La quasi-élimination est un objectif mobile compte tenu de l'efficacité de la mesure, n'est-ce pas? C'est une question très pertinente. Qu'est-ce que vous voulez dire par quasi-élimination?

Mme Cléroux : La principale différence entre les deux est la suivante : l'interdiction empêche l'usage de la substance au Canada. On fait tout ce qu'on peut pour qu'il n'y ait pas la moindre quantité de cette substance qui soit rejetée sur notre territoire. Normalement, nous le faisons quand la substance n'a encore jamais été utilisée au Canada. Mes collègues pourront compléter ma réponse si certaines nuances m'ont échappé.

Quand on parle de quasi-élimination, cela signifie que la substance est utilisée au Canada, la plupart du temps parce qu'elle était employée avant que les différentes lois entrent en vigueur. Notre objectif est de prendre diverses mesures afin de diminuer l'utilisation de la substance pour réduire au maximum sa disponibilité au pays. Les mesures sont normalement liées à l'usage qui est fait de la substance et à la façon dont elle est libérée.

[Français]

Certains résultent d'un procédé chimique ou d'une réaction chimique. Il ne s'agit pas nécessairement d'un produit, par exemple, qu'on achète dans une bouteille mais le résultat d'une réaction de procédés industriels ou de procédés chimiques. Voilà la différence. Il existe peut-être une nuance supplémentaire que mes collègues souhaiteraient ajouter.

[Traduction]

M. Moffet : Monsieur le président, vous venez de donner la définition précise énoncée dans la loi. La loi définit la quasi-élimination comme la réduction à un niveau inférieur à la limite de dosage, qui est essentiellement la concentration la plus faible qui peut être mesurée à l'aide des meilleures techniques qui existent. Bien que la loi ne le précise pas, il faut savoir que la limite de dosage peut varier au fil du temps, à mesure que les techniques de détection se perfectionnent; c'est pourquoi nous parlons de quasi-élimination. Nous ne pouvons jamais être entièrement certains que la substance n'existe plus du tout, mais c'est l'objectif que nous visons.

Daniel Blasioli, avocat-conseil, ministère de la Justice : Il existe une nuance que l'industrie vous fera sans doute remarquer. La loi ne prévoit pas la quasi-élimination des substances, mais plutôt de leurs rejets. C'est un point important. Les substances peuvent continuer à être utilisées, mais leurs rejets sont quasi éliminés. Si cela vous intéresse, la définition se trouve à l'article 65 de la loi.

Mr. Moffet: To expand on that, the act requires that the ministers implement virtual elimination as defined by section 65 for certain substances. The ministers have no choice about moving towards virtual elimination of releases, as Mr. Blasioli emphasizes. Ministers do have a choice about what they do with respect to the use of the substance. They can, if they so choose, also eliminate the use of the substance, but they do not have to. The act requires them to virtually eliminate the release of the substance.

The Chairman: If I put something into plastic to make it soft and pliable for the purposes of making a toy, for example, and if the substance is sufficiently contained in that process so that I do not release any of it, and if the present measurement capacity indicates that there is no release after I have put those two things together to make a toy, then nothing has been released. Have I got that right, or am I barking up the wrong tree?

Mr. Moffet: Let us follow your hypothesis in that case. Let us assume there is no release, in which case one might be able to say that the letter of the law has been achieved. The minister will have complied with the obligation — virtually. Again, as I emphasized, that is not the end of the analysis that the departments would typically do. Typically we would ask whether, in order to address the risk that we have identified to human health or the environment, we also need to take additional measures. In fact, the regulations that I referred to earlier, the prohibition of certain substances regulation, prohibits use of substances. We have taken that path in the past under CEPA.

Senator Milne: As a supplementary, does your testing go as far as following the product, the plastic that has been softened and moulded, throughout its life span into waste disposal? Presumably, at that point it begins to deteriorate and release some of these toxic substances.

Ms. Cléroux: Our responsibility under the act is to take the product from the cradle to the grave. We look at its life cycle, where it goes in the environment and its accessibility to humans during its life cycle. That is why it takes a long period of time to do the risk assessment and gather all the information. We have to look at not only one phase of the life of the substance but what the releases of that component are.

Mr. Glover: As per the presentation earlier, more legislation is available than CEPA. There is also the Hazardous Products Act. If we find that a substance is being released from the product, CEPA is a tool. If we find the product itself is hazardous, the Hazardous Products Act is available to the federal government in terms of legislation.

The Chairman: Thank you.

Senator Cochrane: You say the substance is not prohibited, but the release is, from birth to death. The product goes into a landfill, and after so many years the soil becomes contaminated with this substance. It also goes into our water system. What happens then? That toxic substance is still released into the environment, is it not?

M. Moffet : J'ajouterai que la loi exige que les ministres mettent en œuvre la quasi-élimination de certaines substances telle qu'elle est définie à l'article 65. Comme M. Blasioli l'a souligné, les ministres n'ont d'autre choix que de respecter la disposition sur la quasi-élimination des rejets. Ils sont par contre libres de déterminer ce qu'ils veulent faire à propos de l'usage d'une substance. Ils peuvent interdire son utilisation, s'ils le souhaitent, mais ils ne sont pas forcés de le faire. La loi exige seulement la quasi-élimination des rejets de la substance.

Le président : Si je mélange une substance à du plastique pour le rendre souple en vue de fabriquer un jouet, par exemple, et si l'utilisation de cette substance est suffisamment contrôlée au cours du processus de sorte qu'il n'y ait aucun rejet, et si d'après les mesures, on constate qu'il ne se produit en effet aucun rejet, alors on peut conclure qu'il n'y a pas eu de rejet. Est-ce exact?

M. Moffet : Prenons votre exemple et présumons qu'il n'y a aucun rejet. Dans ce cas-là, on pourrait dire que la loi a été suivie à la lettre. Le ministre aurait alors respecté l'exigence de la quasi-élimination. Cependant, je le répète, l'analyse ne s'arrête normalement pas là. Habituellement, pour diminuer le risque pour la santé humaine ou l'environnement, le ministère se demande également si des mesures supplémentaires s'imposent. En fait, le règlement dont j'ai parlé plus tôt interdit l'utilisation de certaines substances. Nous avons, dans le passé, élaboré des dispositions à cet égard dans la LCPE.

Le sénateur Milne : Effectuez-vous des tests sur le produit, en l'occurrence le plastique qui a été façonné, pour reprendre l'exemple, durant toute sa durée de vie? Je présume que lorsqu'il se retrouve au site d'enfouissement, il commence à se détériorer et à rejeter certaines substances toxiques.

Mme Cléroux : En vertu de la loi, notre responsabilité est de tester le produit à partir de la fabrication jusqu'au site d'enfouissement. Nous nous penchons sur toutes les étapes du cycle de vie, notamment sur les endroits où se retrouve le produit dans l'environnement et son accessibilité aux humains durant toute cette période. C'est pourquoi il faut beaucoup de temps pour effectuer l'évaluation des risques et recueillir tous les renseignements. Nous devons étudier non seulement la substance, mais aussi ses rejets.

M. Glover : Comme vous l'avez constaté durant l'exposé, il existe d'autres lois que la LCPE. Il y a aussi la Loi sur les produits dangereux. Si nous découvrons qu'une substance est libérée, nous pouvons avoir recours à la LCPE. Si nous constatons que le produit en soi est dangereux, le gouvernement fédéral peut avoir recours à la Loi sur les produits dangereux.

Le président : Merci.

Le sénateur Cochrane : Vous avez dit que la substance n'est pas interdite, mais que ses rejets le sont, depuis la fabrication jusqu'à l'enfouissement. Supposons qu'un produit qui se trouve dans un site d'enfouissement depuis de nombreuses années a contaminé le sol et qu'il y a des rejets dans notre réseau hydrographique. Que se passe-t-il alors? La substance toxique est rejetée dans l'environnement, n'est-ce pas?

Ms. Clérout: Cradle to grave includes going into a landfill and the possible reaction of the substance in a landfill. The stability of the substance in its existing environment is linked to the stability of the chemical components. Once it has been included in a product, it is part of the product, and we look at whether it is stable or can be released from the product. Scientifically, we now know things that we did not know 20 years ago about the potential reaction in the disposal environment, and, I am sorry to say, it will be the same for the next years to come. We do not know many things today but will discover them later.

With the best knowledge available in 2006, we ensure that we look at the cradle to grave. For the grave, we make sure that a product is totally stable and cannot release anything, if it reacts with other pieces in a landfill, for example.

We cannot say that we know everything. With the science that is being developed, we are continuously receiving information. We might reassess substances that were considered very stable in the environment in the past. With new knowledge, that assessment could be revisited. It is a never-ending story. We cannot say we have dealt with something and it is over. One day we can say it is stable, and the next we could be told by the science — not an individual on the street, but science — that what we thought was stable is not, and we would have to revisit the case.

We always have to keep the information active. That is why we are a member of so many international committees. We have to ensure that the best science in the world is available to Canadians and that we are doing our work in concordance.

Mr. Moffet: We should provide the committee with a document prepared in the mid-1990s, and we will do so. It is called the *Toxic Substances Management Policy*. This document remains a policy of the Government of Canada. It informs all Government of Canada activities with respect to toxic substances. The policy describes the government's objectives with respect to two types of substances. It describes which substances are subject to the policy objective of virtual elimination. It also states that the objective for other toxic substances that pose a risk is life-cycle management.

As Ms. Clérout has emphasized, the objective is to manage those risks throughout the life cycle but that objective may not always be attained. The objective of virtual elimination is to virtually eliminate the substance throughout the life cycle. The document sets out in plain language those objectives, and I think that might be useful. We will provide copies of that document to the committee.

The Chairman: We would be grateful.

Mr. Moffet: In addition to the statutory obligations, the committee might want to consider in its review that the government has broad authority to regulate and control

Mme Clérout : Comme nous l'avons expliqué, nous vérifions également la réaction possible de la substance dans le site d'enfouissement. La stabilité de la substance est liée à la stabilité des composants chimiques. Une fois que la substance a été intégrée à un produit, elle en fait partie, et nous vérifions si elle est stable ou s'il est possible qu'elle soit libérée du produit. Sur le plan scientifique, nous savons maintenant certaines choses que nous ignorions il y a 20 ans à propos de la réaction potentielle dans le site d'enfouissement, et, je suis désolée de vous dire cela, nous en apprendrons davantage dans les années à venir. Il y a beaucoup de choses que nous ne savons pas encore et que nous allons découvrir au fil du temps.

En se fondant sur les connaissances que nous possédons en ce moment, en 2006, nous étudions toutes les étapes comprises entre la fabrication et l'enfouissement. Nous vérifions notamment si un produit est entièrement stable et, par conséquent, s'il y aura des rejets et s'il réagira avec d'autres éléments dans le site d'enfouissement, par exemple.

Nous ne pouvons pas affirmer que nous savons tout. Comme la science progresse constamment, nous en apprenons continuellement. Il se pourrait qu'on réévalue des substances qui avaient été considérées très stables dans le passé. Selon les nouvelles connaissances que nous acquerrons, l'évaluation pourrait être revue. C'est comme une histoire sans fin. Il est impossible de clore un dossier. Un jour on déclare qu'une substance est stable, et plus tard, des preuves scientifiques — et je souligne scientifiques — nous montrent le contraire. Nous devons alors réexaminer la question.

Il est important de nous tenir à jour. C'est pourquoi nous faisons partie de nombreux comités internationaux. Nous devons veiller à ce que le Canada se tienne au courant des dernières recherches scientifiques menées dans le monde pour qu'il puisse élaborer ses mesures en conséquence.

M. Moffet : Nous allons remettre au comité un document qui a été produit au milieu des années 1990. Il s'intitule *Politique de gestion des substances toxiques*. Il s'agit d'une politique du gouvernement du Canada. Il contient des informations au sujet des substances toxiques à l'intention de tous les organismes du gouvernement fédéral. Il décrit les objectifs du gouvernement en ce qui concerne deux types de substances. Il énumère également quelles substances sont assujetties à la politique de quasi-élimination. Quant aux autres substances toxiques qui posent un risque, on vise la gestion des risques tout au long du cycle de vie.

Comme Mme Clérout l'a souligné, l'objectif est de gérer les risques pendant tout le cycle de vie, mais cet objectif n'est pas toujours atteint. Le but de la quasi-élimination est d'éliminer presque entièrement la substance durant l'ensemble du cycle de vie. Le document énonce dans un langage clair les objectifs, et je crois qu'il pourrait vous être utile. Nous vous ferons parvenir des copies.

Le président : Nous vous en serions reconnaissants.

M. Moffet : Outre les obligations législatives, le comité devrait peut-être tenir compte du fait que le gouvernement détient un vaste pouvoir de réglementer et de contrôler l'usage des

substances. The government also has considerable power, or could have considerable power, to encourage the creation and use of more environmentally benign substances.

That is not something you regulate; it is something you could induce through various programs. Indeed, we have programs in Canada, but other countries have gone beyond us in encouraging concepts such as green chemistry. The United States, for example, has active federal government programs, working with the chemical producers and academia to encourage the industry to learn how to design more environmentally and humanly benign chemicals.

Similarly, active programs throughout the world focus on design for environment, another phrase you may hear from stakeholders. This concept relates to informing product designers about how to design products that account for things that product designers have not typically accounted for. For example, what happens to the product once it is disposed of? The typical focus of a designer, of course, is on the user. Will the user be happy with the looks? Will the user be happy with the function? Who cares what happens to it once it is disposed of.

Design for environment accounts for the full life-cycle impacts. There is an evolving science around design for environment, which is taught at various universities, and which is gaining support from various governments throughout the world. You might want to consider that different government role that could be played.

Senator Cochrane: How many substances are on the virtual elimination list?

Mr. Moffet: One is proposed for addition to the list. That is not to say we have only prohibited one. The list was required to be established under this act. The act provides a detailed set of steps to go through, so substances that we had prohibited before this act came into effect have not been added to the list. The assumption was that adding them added no value. We had already taken care of those substances. We are now in the process of establishing the list and anticipate using it more extensively in the future.

Senator Cochrane: How long did it take to add one to this elimination list? There is no other?

Ms. Cléroux: Remember that with the virtual elimination we will create a list of last resort for the use of a substance that has been in use in Canada for a long period of time.

A substance that goes onto the virtual elimination list is not new. It has to be one of the chemicals or products that substances release. It becomes complex each time because we are targeting precisely something that we do not want in the environment any longer.

This process is to ensure that we have done everything possible, and yet we still find a potential release in the environment. For the first substance, the overall process took, I would say, over 10 years. We can give you the exact number of years. However, many management measures have been put in place, and now, the

substances. Il possède aussi, ou pourrait posséder, le pouvoir d'encourager la création et l'utilisation de substances moins nocives pour l'environnement.

Cela ne se fait pas par l'entremise de règlements, mais bien grâce à divers programmes. En effet, le Canada s'est doté de programmes visant à favoriser cela, mais d'autres pays sont allés plus loin en encourageant par exemple la chimie verte. Aux États-Unis, notamment, il existe des programmes fédéraux qui favorisent la collaboration avec les usines de fabrication de produits chimiques et le milieu universitaire en vue d'encourager l'industrie à apprendre comment concevoir des produits chimiques moins nuisibles pour l'environnement et l'être humain.

De même, il existe partout dans le monde des programmes axés sur l'éco-conception, qui est un terme que certains de vos témoins utiliseront peut-être. Il s'agit d'enseigner aux concepteurs comment concevoir des produits en tenant compte de certains éléments qu'ils n'ont jamais eu l'habitude de prendre en compte. Par exemple, qu'arrive-t-il au produit une fois qu'il est mis au rebut? Les concepteurs s'intéressent toujours en premier lieu aux utilisateurs. L'apparence du produit leur plaira-t-elle? Que penseront-ils de l'utilité? Les concepteurs ne se préoccupent guère des répercussions après que le produit est mis à la poubelle.

L'éco-conception tient compte des répercussions durant toute la durée du cycle de vie. La science qui sous-tend l'éco-conception évolue. Le concept est enseigné dans diverses universités et il obtient la faveur de bien des gouvernements dans le monde. Vous devriez peut-être vous pencher sur le rôle que le gouvernement canadien pourrait jouer dans ce domaine.

Le sénateur Cochrane : Combien de substances figurent sur la liste de quasi-élimination?

M. Moffet : Il a été proposé d'en ajouter une. Cela ne veut pas dire que nous en interdisons qu'une seule. C'est conformément à la loi que cette liste devait être établie. La loi décrit en détail les étapes à suivre. C'est donc dire que certaines substances que nous avions interdites avant l'entrée en vigueur de la loi ne figurent pas sur la liste. Nous avons jugé que de les ajouter ne donnerait pas grand-chose, puisque le cas de ces substances a déjà été réglé. Nous sommes maintenant en train de dresser la liste et nous prévoyons l'utiliser davantage dans l'avenir.

Le sénateur Cochrane : Combien de temps a-t-il fallu pour ajouter cette substance à la liste? Il n'y en a pas d'autres?

Mme Cléroux : N'oubliez pas que la liste de quasi-élimination constituera un dernier recours en ce qui concerne cette substance qui est utilisée au Canada depuis longtemps.

Une substance qu'on inscrit sur la liste de quasi-élimination n'est pas une nouvelle substance. Il doit s'agir d'une substance qui rejette un produit chimique. Cela devient complexe, car nous visons précisément un élément que nous ne voulons plus trouver dans l'environnement.

Le processus consiste à vérifier que nous avons pris toutes les mesures possibles, mais qu'il existe tout de même la possibilité d'un rejet dans l'environnement. Dans le cas de la première substance, l'ensemble du processus a pris, je dirais, plus de 10 ans. Nous pourrions vous donner le nombre exact d'années.

virtual elimination list is the last element, because a substance hits virtual elimination because we have done everything else, and we can still find that component in the environment.

Scientifically, now that we have experience, we will be a lot faster with the others. The time to go through all the steps for the necessary peer review and the required benchmark review to see what has been done with such a substance in other countries, all of that work took a number of years to organize and to develop a systematic approach.

Senator Cochrane: Are you saying it will now be faster?

Ms. Clérout: Yes, but you will not see much of that because we do everything we can to manage it before we take virtual elimination measures.

Senator Spivak: I wish to follow Senator Cochrane's line of questioning. There was a convention on the dirty dozen. Many countries have eliminated them all. Canada is proposing only one. Is that chemical the virtual elimination chemical about which the senator spoke? The dirty dozen refers to chemicals that are so bad it was agreed the chemicals should be eliminated, and countries have done that, but we have not. Why?

Ms. Clérout: I am sorry. It is not that I do not want to help you. This is the first time I have heard the expression, "the dirty dozen."

Senator Angus: Have any of you heard of it?

Mr. Blasioli: The chemicals are likely found in the prohibition of toxic substances regulations.

Mr. Moffet: We will provide you with the details of those substances. There is an international convention.

Senator Spivak: There was a convention that agreed.

Mr. Moffet: I draw your attention to slide 5 of the deck that I presented. CEPA is not the only statute that addresses chemicals. Many substances are pesticides that were already banned and no longer used in Canada before we entered into that convention.

Ms. Clérout: Because you have a precise question to which we do not have the answer, we will provide a precise answer rapidly to the clerk.

Senator Spivak: In the European Union, the burden of proof, the onus, is on industry to prove the safety of a chemical before it is introduced. Here, we have the opposite. The company introduces the chemical, and then we go about showing whether it is safe.

Cependant, de nombreuses mesures de gestion des risques ont été mises en place, et maintenant, la liste de quasi-élimination est utilisée en dernier recours, c'est-à-dire qu'une substance est inscrite sur cette liste parce que nous avons pris toutes les mesures possibles et que nous trouvons toujours des composantes dans l'environnement.

Sur le plan scientifique, avec toute l'expérience que nous possédons maintenant, le processus sera beaucoup moins long. Il fallait bien des années pour établir une approche systématique et effectuer l'examen obligatoire par des pairs et l'étude exigée des mesures prises dans d'autres pays.

Le sénateur Cochrane : Êtes-vous en train de dire que ce sera plus rapide?

Mme Clérout : Oui, mais un tel processus ne se produira pas souvent parce que nous prenons toutes les mesures possibles de gestion des risques avant de passer à l'étape de la liste de quasi-élimination.

Le sénateur Spivak : Mes questions vont dans le même sens que celles de madame le sénateur Cochrane. Une convention sur les 12 substances les plus nocives a été signée. Bon nombre de pays les ont toutes éliminées. Le Canada propose d'en éliminer qu'une seule. S'agit-il de la substance qui doit être ajoutée à la liste de quasi-élimination dont le sénateur a parlé? La convention porte sur les 12 substances les plus nocives que les pays signataires ont convenu d'éliminer, mais le Canada ne l'a pas fait. Pourquoi?

Mme Clérout : Je suis désolée, j'aimerais bien vous répondre, mais c'est la première fois que j'entends parler de ces 12 substances les plus nocives.

Le sénateur Angus : Y en a-t-il parmi vous qui en ont entendu parler?

M. Blasioli : Ces substances devraient se trouver dans le règlement visant l'interdiction de certaines substances toxiques.

M. Moffet : Nous allons vous donner les détails au sujet de ces substances. Elles font l'objet d'une convention internationale.

Le sénateur Spivak : Une convention a été signée.

M. Moffet : J'attire votre attention sur la cinquième diapositive du document que j'ai présenté. La LCPE n'est pas la seule loi qui concerne les produits chimiques. De nombreuses substances sont des pesticides qui avaient déjà été interdits et qui n'étaient plus utilisés au Canada au moment de la signature de la convention.

Mme Clérout : Comme nous ne pouvons pas répondre maintenant à la question précise que vous nous posez, nous allons faire en sorte de transmettre rapidement la réponse à la greffière du comité.

Le sénateur Spivak : Au sein de l'Union européenne, il incombe à l'industrie de prouver la sûreté d'un produit chimique avant de le commercialiser. Au Canada, c'est le contraire. Un produit chimique est commercialisé, et ensuite, nous vérifions s'il est sûr.

Industry is well equipped to assess safety. In your opinion, is it a good idea to reverse the onus of proof in the CEPA legislation?

Ms. Cléroux: My two colleagues, Mr. Glover and Mr. Moffet, will answer that question with pleasure because it is a key element of some of the features of CEPA.

Mr. Glover: You have posed an excellent question, senator. There is much talk about Registration, Evaluation and Authorisation of Chemicals, REACH, and what it does and does not do. I will talk first about what CEPA does. Under the existing substances, we put the onus on industry to provide us with the data so that we can determine for ourselves whether they have met the threshold. Under the new substances, when they notify us, we can and do ask for information.

The same holds true for existing substances. We can demand of industry the information we need to allow us to arrive at our conclusion. CEPA already has provisions that allow us to do that.

Mr. Moffet: In addition to understanding how CEPA works, I respectfully suggest that you are referring to the REACH initiative in Europe, which is not yet law. REACH has been proposed, discussed and amended for a number of years, and is still not law in Europe.

When CEPA 1999 came into effect, there were initial discussions around REACH. The categorization exercise of which I spoke has already provided us with the basic information about the toxicological characteristics of all existing substances.

We are almost a decade ahead of the European Union in terms of the information baseline. They do not have that information yet.

That part of REACH is not relevant because we already have the information. We need to talk about what we will do with that information. As Mr. Glover emphasized, we have a provision in CEPA that enables us to require industry to provide us with the full range of information that we need to determine whether a substance poses a risk.

Senator Spivak: The key point here is that industry does not have to prove that the substance is safe. Given the timelines — the years — all kinds of chemicals are in use in Canada in that period of time. Look at the figures that show where Canada is in terms of toxic substances compared with the OECD countries. We are not good. We are almost last. This process of evaluation takes a long time. If industry had to prove the safety of the substances, industry would take the time instead of the Canadian public.

With respect to off-road vehicles, if my memory serves me correctly, the minister was about to have regulations that would involve the chemical emissions of boats and personal watercraft, PWCs. What has happened? Are off-road vehicles such as boats,

L'industrie est largement en mesure d'évaluer la sûreté. Selon vous, serait-ce une bonne idée de renverser le fardeau de la preuve dans le cadre de la LCPE?

Mme Cléroux : Mes deux collègues, M. Glover et M. Moffet, seront ravis de répondre à cette question, car il s'agit d'un des principaux éléments de la loi.

M. Glover : Vous avez posé une excellente question, sénateur. On parle beaucoup de REACH, qui signifie Registration, Evaluation and Authorisation of Chemicals, et de son contenu. Je vais d'abord parler de la LCPE. En ce qui concerne les substances existantes, il incombe à l'industrie de nous fournir les données pour que nous puissions déterminer nous-mêmes si le seuil a été respecté. Quant aux nouvelles substances, lorsque l'industrie nous avise, nous pouvons demander l'information, et c'est ce que nous faisons.

Il en va de même dans le cas des substances existantes. Nous pouvons exiger que l'industrie nous fournisse l'information dont nous avons besoin pour tirer nos conclusions. La LCPE contient déjà des dispositions qui nous permettent de faire cela.

M. Moffet : Vous avez parlé de REACH, la mesure législative européenne, qui n'est toutefois pas encore une loi. Il s'agit d'un projet de loi, qui fait l'objet de discussions et de modifications depuis de nombreuses années et qui n'est toujours pas devenu une loi en Europe.

Lorsque la LCPE 1999 est entrée en vigueur, les discussions à propos de REACH commençaient. La catégorisation, dont j'ai parlé tout à l'heure, nous a déjà permis d'obtenir les renseignements de base concernant les caractéristiques toxicologiques de l'ensemble des substances existantes.

L'Union européenne accuse un retard de pratiquement 10 ans par rapport au Canada sur le plan de la collecte des données de départ. Elle ne détient pas encore cette information.

Cette partie de REACH n'est pas pertinente car nous possédons déjà les renseignements. Nous devons parler de ce que nous allons faire avec les données. Comme M. Glover l'a souligné, il existe une disposition dans la LCPE qui nous permet d'obliger l'industrie à nous fournir tous les renseignements dont nous avons besoin pour déterminer si une substance pose des risques.

Le sénateur Spivak : Le principal point, c'est que l'industrie n'a pas à prouver au préalable que la substance est sûre. Il faut des années pour effectuer une évaluation, et pendant ce temps, toutes sortes de produits chimiques continuent d'être utilisés au Canada. Examinez les données qui montrent où se situe notre pays sur le plan des substances toxiques par rapport aux autres pays de l'OCDE. Nous ne faisons pas bonne figure. Nous sommes pratiquement au dernier rang. Le processus d'évaluation prend beaucoup de temps. Or, s'il appartenait à l'industrie de prouver la sûreté des substances, ce serait elle qui prendrait le temps de faire l'évaluation.

En ce qui concerne les véhicules hors route, si je ne m'abuse, la ministre était sur le point de présenter un règlement portant notamment sur les émissions des bateaux et des motomarines. Qu'en est-il? Est-ce que les véhicules hors route, comme les

wakeboards, PWCs, Sea-Doos, Ski-Doos and all-terrain vehicles completely regulated? What is the status of that regulation? Has it been dealt with under CEPA?

Ms. Cléroutx : I will answer the last question first and the first one after.

We have dealt with the regulation of all the vehicles by grouping the vehicles to match the U.S. laws especially because most of the vehicles go across the border. A suite of regulations is being put together. We could provide you with the exact timing of each regulation because some are coming forward in the coming months but the vehicles are not yet regulated.

Senator Spivak : That amounts to an average; am I right?

Mr. Blasioli : Right now, two regulations that recently came into force will capture a good portion of the vehicles you have named: the off-road compression ignition engine emission regs, and the off-road small-spark ignition engine emission regulations. Both those terms really mean, "diesel and gas."

As my colleague Ms. Cléroutx indicated, further regulations are coming down the pike.

Ms. Cléroutx : We have a large suite of regulations for vehicles that will be enforced in the near future.

The Chairman : Will you send us that list and the dates on which they will come into effect?

Ms. Cléroutx : Yes, we can do that.

Senator Spivak : Can you also send the exact technicalities because my understanding is there was some difficulty with having them match the U.S. figures?

Ms. Cléroutx : We will provide you with the best information. As you can understand, because of that cross-border issue, we always have to benchmark and be able to identify vehicles for both countries because the market does not see the border between the two countries.

With respect to your comment about the substances, a new substance cannot come onto the market in Canada until it has been accepted. For that, we have exactly what you are looking for. The process might be different, but no new substance can come into commerce without having been accepted. Therefore, until we have all the information to be satisfied that its use will be environmentally okay — "environmentally" includes humans and the environment in general — the substance cannot come into the country. Canadians are not paying for that information. Until the substance has been accepted, it cannot come into the country.

The question we are faced with, and are dealing with, is substances that were in commerce when CEPA came into force in 1988. It is a "droit acquis" and we have to deal with them with a

bateaux, les planches nautiques, les motomarines et les motoneiges, ainsi que les véhicules tout-terrain ont été réglementés? Où en sommes-nous? Cela fait-il partie de la LCPE?

Mme Cléroutx : Je vais d'abord répondre à la dernière question.

Pour établir la réglementation des véhicules, nous avons procédé à des regroupements. Nous avons groupé les véhicules de la même façon qu'ils le sont dans les lois américaines, essentiellement parce que la plupart des véhicules traversent la frontière. Un ensemble de règlements est en train d'être préparé. Nous pourrions vous indiquer à quel moment chacun des règlements sera en vigueur, car certains le seront dans les prochains mois. Les véhicules n'ont toutefois pas encore été réglementés.

Le sénateur Spivak : C'est une moyenne, n'est-ce pas?

M. Blasioli : Deux règlements qui sont entrés en vigueur récemment englobent une bonne portion des véhicules que vous avez mentionnés : le règlement sur les émissions des véhicules hors route à moteur diesel et le règlement sur les émissions des véhicules hors route à moteur à essence.

Comme ma collègue, Mme Cléroutx, l'a indiqué, d'autres règlements suivront.

Mme Cléroutx : De nombreux règlements visant les véhicules entreront bientôt en vigueur.

Le président : Allez-vous nous faire parvenir la liste et les dates d'entrée en vigueur?

Mme Cléroutx : Oui, c'est ce que nous allons faire.

Le sénateur Spivak : Pouvez-vous aussi nous faire parvenir les détails techniques, car je crois savoir qu'il a été un peu difficile de faire en sorte que les chiffres correspondent à ceux établis aux États-Unis?

Mme Cléroutx : Nous allons vous fournir les meilleurs renseignements possibles. Vous comprenez que, en raison de la question de la frontière, nous devons toujours faire des comparaisons et déterminer quels véhicules sont utilisés dans les deux pays, car le marché ne tient pas compte de la frontière.

Quant à votre commentaire au sujet des substances, je dois vous dire qu'une nouvelle substance ne peut pas être commercialisée au Canada tant qu'elle n'a pas été approuvée. Le processus est conforme à ce que vous souhaitez. Aucune nouvelle substance ne peut être commercialisée sans avoir été approuvée au préalable. Ainsi, tant que nous n'avons pas obtenu toute l'information nous permettant d'être convaincus que la substance ne sera pas nocive pour l'environnement — et j'entends par environnement les êtres humains et la nature — elle ne peut pas être utilisée au pays. Les Canadiens ne paient pas pour l'obtention de ces renseignements. Tant que la substance n'a pas été approuvée, elle ne peut pas être employée au Canada.

Nous nous penchons actuellement sur les substances qui étaient déjà sur le marché lorsque la LCPE est entrée en vigueur en 1988. Il s'agit d'un droit acquis et nous devons traiter le cas de ces

different approach. I do not know if my colleagues can complete the information about how it is dealt with in the rest of the world for the in-commerce substances.

Senator Spivak: If you take the arthritis medications, for example, the new Celebrex and so forth, it turned out later that all the data had not been submitted and the company had not really demonstrated what all the side effects are, so it has a slightly different nuance.

Ms. Clérout: CEPA does not deal with medication. Medication is under another act that is dealt with by our colleagues at Health Canada.

Senator Spivak: Yes, but I am talking about the principle.

The Chairman: We will look forward to that list.

Senator Angus: Mr. Moffet, the document that you walked us through is a good document as a base for our study and our questioning. I agree with you that slide number 5 is good evidence of the complexity of your mandate, and I take it that you all agree the legislation is complex here. I did not count the number of acts in this slide but there are many.

That leads me to this review and your consultation with the stakeholders and what you heard from them. You have listed a few in slide number 17.

I will ask a couple of questions about that slide because we have heard in our studies over the last few years that big challenges face Canada in dealing with the environment. One has to do with the adequacy of resources. I thought you were delicate, Mr. Moffet, in saying that one of the big concerns was the "resourcing levels" of the department. Do you mean that you do not have enough people, enough money or the right technology? I could go on.

What resources did the stakeholders point out to you that were short, which, I am sure, you acknowledged?

Ms. Clérout: When the minister meets with you, she will be able to go into more details about that level of resourcing.

As you know, the implementation of an act of that magnitude and depth can occupy many people in a country. Judgment calls have to be made about how to go about it, and about the priorities and the resources that we will assign to these tasks. We do exactly that on a continuous basis when we review what we are doing to implement CEPA.

Can something else be done? Could it go into a different direction? Could there be different emphasis? That is part of the future implementation of CEPA. At this time, we can talk to you about what we are doing and the way we have dealt with the priorities that have been identified under the act and what we can do with it.

substances selon une approche différente. Je ne sais pas si mes collègues peuvent en dire plus long au sujet de la façon dont d'autres pays ont abordé la situation des substances déjà sur le marché.

Le sénateur Spivak : Prenons par exemple le cas de certains médicaments contre l'arthrite, notamment le Celebrex. Nous avons appris que la compagnie qui le fabrique n'avait pas présenté toutes les données et qu'elle n'avait pas révélé tous les effets secondaires.

Mme Clérout : La LCPE ne concerne pas les médicaments. C'est une autre loi qui les régit et dont s'occupent nos collègues de Santé Canada.

Le sénateur Spivak : C'est vrai, mais je parle du principe.

Le président : Nous avons hâte de recevoir cette liste.

Le sénateur Angus : Monsieur Moffet, le document que vous nous avez présenté est un bon document de base pour notre étude et nos questions. La cinquième diapositive montre bien en effet la complexité de votre mandat, et je présume que vous êtes tous d'avis que la législation est complexe. Je n'ai pas compté le nombre de lois qui sont énumérées, mais je vois qu'il y en a beaucoup.

Cela m'amène à l'examen de la loi et précisément aux discussions que vous avez eues avec les parties intéressées ainsi qu'aux commentaires qu'ils ont formulés. La diapositive numéro 17 en contient quelques-uns.

J'ai deux questions à vous poser au sujet de cette diapositive, car lors des études que nous avons menées au cours des dernières années, on nous a souvent affirmé que le Canada avait de grands défis à relever sur le plan de l'environnement. Ma première question concerne la suffisance des ressources. Je crois que vous avez parlé avec délicatesse, monsieur Moffet, lorsque vous avez dit que l'une des plus grandes préoccupations était le niveau des ressources. Voulez-vous dire qu'il vous manque du personnel, de l'argent ou la technologie nécessaire? Je pourrais continuer.

De quelles ressources parlaient les parties intéressées? Je suis certain que vous étiez d'accord avec elles.

Mme Clérout : Lorsque vous recevrez la ministre, elle sera en mesure de vous donner davantage de détails à propos du niveau des ressources.

Comme vous le savez, la mise en œuvre d'une loi de grande ampleur et d'une vaste portée peut occuper un grand nombre de personnes au pays. Il faut faire preuve de jugement quand il s'agit de déterminer les façons de faire, les priorités et les ressources à affecter aux différentes tâches. C'est précisément ce que nous faisons continuellement lorsque nous examinons ce qui est fait pour mettre en œuvre la LCPE.

Pouvons-nous faire autre chose? Pourrions-nous prendre une orientation différente? Pourrions-nous mettre l'accent ailleurs? Ce sont là des questions que nous nous posons en vue de la future mise en œuvre de la LCPE. Pour l'instant, nous pouvons vous parler de ce que nous accomplissons, de la façon dont nous avons fait face aux priorités établies par la loi et de ce que nous pouvons faire.

If we take the issue of the complexity of the science, I can tell you that it is not always the case that having more people deal with something gives us faster results. To understand the complexity of the processes needed, if we take the question of virtual elimination, we need to ensure that we have the right understanding, the peer review and the right steps taken in the right order. More resources is not always the answer. The question is complex and the answer is as complex, depending on which angle you take.

I do not know if my colleagues would like to add anything about what we have heard. During the tour, there were comments about resources. As for the future, the minister will be able to address that when she comes to meet with you.

Mr. Moffet: I will briefly respond.

Senator Angus: Perhaps, sir, as a preliminary question — because I am anxious to hear from you — I am intrigued by your title, Acting Director General, Systems and Priorities.

Mr. Moffet: It is a good cocktail conversation starter.

Senator Angus: What does it mean?

Mr. Moffet: I would like to know, too.

Seriously, the title speaks to the growing emphasis of the department on trying to ensure that we make decisions across this brick systematically. A lot of people are behind this act — and a lot of people behind the good deck that you complimented — beaver away, trying to do the right thing for the environment and human health, using specific authorities under the act and, in many cases, using just a few authorities under the act. We want to ensure that we make decisions in a consistent way, not to say we put everything into an algorithm to get an answer. Everything has to be made on a case-by-case basis; but can we make decisions systematically? Can we set priorities somewhat more systematically than simply giving the money and the attention to whoever has the loudest voice?

That is not to say that is entirely the way things have been done in the past; but Environment Canada is increasingly emphasizing the importance of making decisions more systematically. That is the responsibility of my group. In fact, my group was renamed in the last six months to provide that emphasis symbolically, and has been tasked with moving in that direction.

I wanted to speak —

Senator Angus: The resources?

Mr. Moffet: I wanted to make a suggestion with respect to resources. You suggested I spoke delicately. That is not often a reference made to me. I think that reference was to my colleague Paul Glover but I —

Senator Angus: I was opening the door.

Quant à la question de la complexité de la science, je peux vous dire que d'affecter davantage de personnes à un dossier ne nous permet pas nécessairement d'obtenir des résultats plus rapidement. Prenons par exemple la question de la quasi-élimination. Nous devons veiller à avoir une bonne compréhension, à obtenir un examen par les pairs et à suivre les bonnes étapes dans le bon ordre. Accroître les ressources n'est pas toujours la solution. La question est complexe et la réponse l'est tout autant, selon le point de vue adopté.

Je ne sais pas si mes collègues voudraient ajouter quelque chose à propos des commentaires que nous avons obtenus. Il y a eu des commentaires à propos des ressources. Pour ce qui est de l'avenir, la ministre pourra aborder ce sujet lorsqu'elle témoignera devant votre comité.

M. Moffet : Je vais répondre brièvement.

Le sénateur Angus : D'abord, monsieur, je dois vous dire — car j'ai hâte de vous entendre — que le titre de votre poste m'intrigue, soit celui de directeur général intérimaire, Systèmes et priorités.

M. Moffet : C'est un bon sujet de conversation.

Le sénateur Angus : Qu'est-ce qu'il signifie?

M. Moffet : J'aimerais bien le savoir, moi aussi.

Sérieusement, ce titre traduit les efforts du ministère visant à faire en sorte que les décisions soient prises d'une manière systématique. Beaucoup de personnes qui travaillent à cette loi — et bien des gens qui ont travaillé au document à propos duquel vous nous avez adressé des compliments — veulent faire ce qu'il y a de mieux pour l'environnement et la santé humaine, par l'entremise de certains pouvoirs que confère la loi, mais dans bien des cas, elles n'ont recours qu'à quelques pouvoirs. Nous voulons veiller à prendre des décisions de manière cohérente, et non pas nous en remettre uniquement à des chiffres. Les décisions doivent être prises au cas par cas, mais est-il possible de prendre des décisions d'une façon systématique? Pouvons-nous établir des priorités de manière un peu plus systématique au lieu de simplement accorder les fonds et l'attention à ceux qui parlent le plus fort?

Cela ne veut pas dire que c'est entièrement de cette façon que nous avons procédé dans le passé, mais Environnement Canada accorde de plus en plus d'importance à la prise de décisions d'une façon systématique. C'est ce dont s'occupe notre équipe. En fait, le nom de notre équipe a été changé dans les six derniers mois pour refléter cette orientation, et on lui a confié la tâche d'aller dans cette voie.

Je voulais parler...

Le sénateur Angus : Et qu'en est-il des ressources?

M. Moffet : Je voulais faire une suggestion à propos des ressources. Vous avez mentionné que je m'étais exprimé avec délicatesse. Ce n'est pas un commentaire qu'on me fait souvent. Je crois que vous vouliez parler de mon collègue, Paul Glover, mais je...

Le sénateur Angus : J'ouvrais une porte.

Mr. Moffet: Perhaps we could provide the committee with a breakdown of the resources that have been provided to the two departments. We can also break the resources down by program, if you wish. That breakdown is probably better done on paper. I can give you the numbers for the last two years right now, but they are probably not that relevant. We can give you a piece of paper to show you the way it has been broken down, if that is helpful.

Senator Angus: That would be super. I will say off the top, I think the title might be good because if that is a priority we need to know the resources you have, right to how many employees are in a department and how much money you have at the moment, say in the last few years.

I understand the purpose of this review is to try to have a better framework of law for a cleaner and safer environment. I look at this number on that chart — there must be a better way to do it. We have heard time and time again here at this committee that in Canada we have the tools — the technology and the legislation. I do not know all the tools in 2006 that are needed to have a clean and safe environment, but we are not getting the job done. That statement is terribly general. Hopefully this study, along with the study by our colleagues in the House of Commons, can contribute constructively in some way to helping you folks. The Commissioner of the Environment and Sustainable Development has told us time and time again that we are falling behind in the Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD, even though we have all these tools.

Do you read the commissioner's reports? I know you must read them. What is the process in place in Environment Canada when the commissioner's report is tabled in the House?

Ms. Clérout: We have regular meetings that are organized with the commissioner on what we are trying to achieve. We met with her again last week at the senior management committee to ensure that we have a continuous dialogue and the issues she hears about are brought to our attention as soon as possible. Those meetings allow us to take everything we can take into account in the way that we manage the department, to give us the best way possible to go forward. We are creating a continuous dialogue.

Are we successful on every topic: probably not, but I can tell you the will is there. You can speak to the commissioner, Johanne Gélinas, to clarify if she has the same opinion; but we consider that the open channel created through the years has been conducive to ensuring we can take the best and most rapid action on whatever she brings to our attention.

Senator Angus: Are the recommendations that the commissioner makes in her reports, by and large, recommendations with which you agree and criticisms with which you agree, or is she out to lunch? It is important to us. We read the report. We get the report. We think, wow, there are

M. Moffet : Nous pourrions peut-être fournir au comité un document qui fait état de la répartition des ressources qui ont été consacrées aux deux ministères. Nous pourrions aussi vous présenter la répartition des ressources selon les programmes, si vous le souhaitez. C'est probablement plus facile à visualiser sur papier. Je peux vous donner tout de suite les chiffres pour les deux dernières années, mais ils ne sont probablement pas très pertinents. Nous pouvons vous remettre un document présentant la répartition, si vous estimez que cela peut vous être utile.

Le sénateur Angus : Ce serait excellent. S'il s'agit là d'une priorité, nous devons savoir qu'elles sont vos ressources, et même précisément combien d'employés travaillent au sein du ministère et quel est le budget dont vous disposez en ce moment et qui vous a été attribué ces dernières années.

Je sais que l'objectif de l'examen est d'essayer de créer un meilleur cadre juridique afin de rendre l'environnement plus propre et plus sûr. Je vois ce grand nombre de lois, et je me dis qu'il doit y avoir une meilleure façon de faire. Nous avons entendu à maintes reprises au fil de nos séances que le Canada possède les outils qu'il faut, à savoir la technologie et la législation. Je ne sais pas quels sont tous les outils dont nous avons besoin en 2006 pour rendre l'environnement propre et sûr, mais je constate que nous n'y parvenons pas. Ce constat est très général. J'ose espérer que notre étude, ainsi que celle menée par nos collègues de la Chambre des communes, contribuera de manière constructive à vous aider. La commissaire à l'environnement et au développement durable ne cesse de nous répéter que nous sommes en train d'accuser un retard par rapport aux autres pays de l'OCDE, malgré le fait que nous ayons tous ces outils à notre disposition.

Lisez-vous les rapports de la commissaire? Vous les lisez sans doute. Quel processus est suivi à Environnement Canada lorsque la commissaire dépose son rapport à la Chambre?

Mme Clérout : Nous tenons régulièrement des rencontres avec la commissaire à propos de nos objectifs. Nous l'avons rencontrée la semaine dernière lors d'une séance du comité de la haute direction pour faire en sorte de maintenir le dialogue et de veiller à ce que les enjeux dont elle entend parler soient portés à notre attention le plus tôt possible. Ces rencontres nous permettent de tenir compte du plus grand nombre d'éléments possibles dans la gestion du ministère; c'est la meilleure façon de progresser. Nous entretenons un dialogue constant.

Réussissons-nous à tous les niveaux? Probablement pas, mais je peux vous dire que la volonté est là. Vous pouvez vous adresser à la commissaire, Johanne Gélinas, pour voir si elle est du même avis; mais nous considérons que la communication qui s'est établie au fil des ans nous a permis de prendre les meilleures mesures, et ce, le plus rapidement possible, à propos des problèmes que la commissaire porte à notre attention.

Le sénateur Angus : En général, êtes-vous d'accord avec les recommandations et les critiques que formule la commissaire dans ses rapports, ou estimez-vous qu'elle fait fausse route? Il est important pour nous de le savoir. Nous lisons ses rapports, et nous constatons quels sont les problèmes. Je présume que vous

problems here. I am coming to the conclusion that you folks agree with them, but you do not have enough people, money and other tools to do your job effectively.

Ms. Cléroux: It would be impossible to answer generally on all the recommendations that the commissioner has made through time. I can tell you that what the commissioner puts on the table always informs the future of the department. If we disagree with something, we have a reason to disagree with it; but it always informs the future of the department. The dialogue that exists between the commissioner and Environment Canada — and Mr. Glover will speak to Health Canada, because the commissioner addresses issues that target both departments — is the way that we try to ensure we clearly understand what she puts on the table. As you know, sometimes you do not get something at first glance when you read it. Therefore, we need to have that open dialogue so that we can focus in the future to make the corrections needed.

Senator Angus: Are you in agreement generally with the direction?

Ms. Cléroux: My understanding is that generally the department is in agreement with the conclusions but specifically on each of them I could not answer. We would have to go back to the different reports that have been issued through the years to be able to provide that.

Senator Angus: I was not at the hearings across Canada. However, from that last slide, and from what we have heard, I would suggest that one of the things you have heard time and time again is that a complicating factor in getting the best out of CEPA is jurisdictional problems. Is it federal jurisdiction? Is it provincial? Is it Environment Canada? Is it Health Canada? Is it Transport Canada? Is it Fisheries and Oceans Canada? The result is that you are caught up in this administrative nightmare that you cannot implement it yet, and six years is a short time. To us in this committee, six years is a hell of a long time.

We hear that big things are happening that hurt our environment and they cannot be dealt with because of jurisdictional disputes. I do not want to put words in your mouth. However, is that a fair thing to add to the list of things you have heard from the stakeholders?

Ms. Cléroux: I ask Mr. Glover to answer because I was not with the department at the time. Mr. Glover will be able to provide you with the best insights.

Mr. Glover: Senator, I will try to work backwards through the three points. With respect to jurisdictional issues, yes, industry said that sometimes the direction from the different levels of government were contradictory on certain issues. Jurisdictions say we think we already do this, and there is overlap and duplication. It also came from non-governmental organizations, NGOs, and others, who suggested that there needed to be better coordination. They suggested that it was not one single issue; that the complicated chart you saw in slide 5 needed to work better; and that we need to use all those pieces of legislation so that we do

êtes d'accord avec elle, mais que vous n'avez pas suffisamment de ressources humaines, d'argent et d'outils pour effectuer votre travail efficacement.

Mme Cléroux : Il est impossible de donner notre avis sur toutes les recommandations que la commissaire a formulées au fil du temps. Je peux vous dire que les propos de la commissaire guident toujours nos travaux futurs. Si nous sommes en désaccord, nous avons une raison; mais ils influencent toujours nos travaux futurs. C'est par le dialogue qui s'est instauré entre la commissaire et Environnement Canada — et M. Glover parlera pour Santé Canada, car la commissaire se penche sur des questions qui concernent les deux ministères — que nous pouvons nous assurer de bien comprendre les commentaires qu'elle a formulés. Comme vous le savez, on ne saisit pas toujours tout dès la première lecture. Ce dialogue est essentiel puisqu'il nous permet de rajuster le tir.

Le sénateur Angus : Êtes-vous d'accord en général avec l'orientation?

Mme Cléroux : Je crois savoir qu'en général le ministère approuve les conclusions. Je ne peux toutefois pas vous donner le point de vue sur chacune d'elles précisément. Pour ce faire, nous devrions revoir les différents rapports qui ont été présentés dans les années précédentes.

Le sénateur Angus : Je n'ai pas assisté aux audiences qui ont eu lieu un peu partout au Canada, mais d'après la dernière diapositive, et d'après ce que j'ai entendu, je dirais que ce qui empêche les parties intéressées de tirer le meilleur de la LCPE, et c'est sûrement ce qu'on vous a répété, ce sont des problèmes qui touchent les champs de compétence. S'agit-il de champs de compétence fédérale? Ou provinciale? Ou bien d'Environnement Canada, de Santé Canada, de Transport Canada ou de Pêches et Océans Canada? Vous faites face à un cauchemar administratif qui vous empêche de mettre la loi en œuvre. Six ans, c'est une courte période. Mais pour nous, six ans, c'est une très longue période.

Nous entendons dire que certains problèmes menacent grandement notre environnement, mais qu'on ne peut rien y faire en raison de conflits de compétence. Je ne veux pas vous prêter des propos, alors je vous demande s'il est juste d'ajouter ces problèmes à la liste de ceux qui ont été soulevés par les parties intéressées.

M. Cléroux : Je vais demander à M. Glover de répondre, car je ne travaillais pas au sein du ministère à l'époque. Il est mieux placé pour vous répondre.

M. Glover : Sénateur, je vais tenter de répondre à vos trois points en commençant par le dernier. Quant aux questions concernant les champs de compétence, je peux vous dire que l'industrie a affirmé que parfois les différents ordres de gouvernement ne suivaient pas la même orientation. Il arrive aussi qu'il y ait des chevauchements et des doublons. Des organisations non gouvernementales et d'autres organismes ont également laissé entendre qu'une meilleure coordination s'imposait et que les causes étaient multiples. Ils sont d'avis que les lois énumérées à la diapositive numéro 5 doivent être mieux

not — if you think of squeezing a balloon — stop a problem on one side and actually push more of it out somewhere else. If the substance is in a product, in an industrial release, in a food or in a pesticide, how do we ensure that that full suite of tools available to the federal government is working in concert. We have heard those comments so yes, we hear those things, without question.

In respect of the commissioner, as my colleague pointed out, Health Canada has virtually the same process where there is regular dialogue with our deputy and executive. All the reports are looked at and a management response is provided on a case-by-case basis as we move through them.

First and foremost, I will return to your resource question. I would submit to you that it is not whether the department thinks there is sufficient resources but rather it is about some of the things we have heard from the public. Canadians are concerned about the pace with which we are able to complete assessments and they want more from us, faster. They are concerned about our ability to keep pace with science. We are no longer worried about one substance but about several substances, and how these mixtures impact our bodies. That science is new, emerging and complex. Canadians are worried about our inability to bio-monitor and report on that. Some concern was expressed about our ability to communicate simply about what we find. Publishing bricks of scientific reports does not help someone who is worried about something. How do we put it in simple language so that people know whether something is okay or not okay? These are some of the criticisms by NGOs levelled at Health Canada, and suggested areas for improvement. We prioritize carefully to ensure the wise use of our current resources. However, there are limitations and always will be, given the 23,000 existing substances in Canada, and our ability to measure and find these things is growing every day.

Senator Angus: The most effective result of this review, chairman, would be a recommendation toward streamlining the environmental framework law. It is a great, complex morass of contradictions, as one can see from reading this and trying to figure it out. At the end of the day, there are insufficient resources to send into the field to implement the laws, and to protect the birds, water or air. I can imagine the frustration that departmental officials must have; I share it vicariously.

The Chairman: I will pursue a comment by Senator Angus, to which you referred, Mr. Glover, about people's frustration with the inability of the department to monitor and to move things along faster. Senator Angus asked a question, to which we did not receive a clear answer. I will rephrase the question. Do you look at the things that you need to do, want to do and should do, on whatever altruistic level and discover that you do not have the resources to do them?

coordonnées et que nous devons utiliser toutes ces mesures législatives pour éviter — imaginez un ballon qu'on comprime — qu'on règle un problème quelque part, mais qu'en même temps on en crée un plus gros ailleurs. Dans le cas d'une substance qui se trouve dans un produit, les rejets des industries, un aliment ou un pesticide, comment pouvons-nous être certains que tous les outils dont dispose le gouvernement fédéral se complètent? Nous avons en effet entendu des commentaires à ce sujet; c'est tout à fait vrai.

Quant à la commissaire, comme ma collègue l'a signalé, Santé Canada entretient de son côté un dialogue avec le sous-ministre et les directeurs. Tous les rapports sont examinés et la direction fournit une réponse au cas par cas.

Je vais revenir à votre question à propos des ressources. Les commentaires au sujet de l'insuffisance des ressources ne proviennent pas du ministère, mais bien du public. Les Canadiens se préoccupent du rythme auquel nous sommes en mesure d'effectuer les évaluations. Ils souhaitent que nous en menions davantage, et plus rapidement. Ils se préoccupent de notre capacité de suivre l'évolution de la science. Ce n'est plus une seule substance qui nous préoccupe, mais plutôt plusieurs et l'incidence sur nous de leur combinaison. Cette science est nouvelle et complexe. Les Canadiens doutent de notre capacité d'effectuer des suivis biologiques et d'en faire rapport. Certains ont même affirmé être inquiets à propos de notre capacité de simplement communiquer nos découvertes. Ce n'est pas en publiant des rapports scientifiques volumineux que nous allons apaiser les préoccupations des gens. Il faut utiliser un langage clair pour que la population sache sans aucun doute qu'il n'y a aucun problème. Ce sont là certaines des critiques et des suggestions d'amélioration exprimées par des ONG à l'intention de Santé Canada. Nous établissons les priorités avec beaucoup de soin pour faire en sorte d'utiliser nos ressources actuelles à bon escient. Cependant, il y a des limites et il y en aura toujours étant donné qu'il y a 23 000 substances existantes au Canada. Néanmoins, notre capacité de les mesurer s'améliore constamment.

Le sénateur Angus : Simplifier le cadre juridique serait la meilleure recommandation à formuler, monsieur le président. Il y a une multitude de contradictions, comme on peut le constater en lisant cela. Au bout du compte, nous ne disposons pas de suffisamment de ressources sur le terrain pour faire appliquer les lois et protéger les oiseaux, l'eau et l'air. Je peux imaginer la frustration que ressentent les fonctionnaires du ministère; j'éprouve ce sentiment indirectement.

Le président : J'aimerais revenir à un point soulevé par le sénateur Angus, dont vous avez parlé aussi, monsieur Glover, c'est-à-dire la frustration des gens devant l'incapacité du ministère d'exercer une surveillance et de faire avancer les choses plus vite. Le sénateur Angus a posé une question à laquelle nous n'avons pas eu de réponse claire. Je vais la reformuler. Lorsque vous vous penchez sur les choses que vous devez faire, que vous voulez faire et que vous devriez faire, quelqu'en soit le niveau d'altruisme, constatez-vous que vous n'avez pas les ressources pour les faire?

Ms. Clérout: First, on monitoring the environmental side, we have the capacity to monitor and collect the information. The reference made was to monitoring in human beings — bio-monitoring — the presence of certain chemicals and the capacity to follow up on the presence of those chemicals. That monitoring is not covered directly under CEPA. For clarification, we have the capacity to monitor the releases and emissions from facilities on the environmental side. We perform a national inventory each year of facilities that report to Environment Canada on their various emissions. We have that environmental capacity.

The matter of resources is always a delicate and tricky question. We could give you a response based on the opinion of the people around this table but it would not be the government's chosen position on the implementation of the act. It is always delicate for us to answer a question of that nature because of our responsibilities. Yes, we are humans and so we can make a judgment that we believe it to be sufficient because we are doing a damn good job and yet people could still wonder where we are coming from.

Senator Angus: Do not be afraid; the government has changed.

The Chairman: That is the question and there is no one else that we can ask because no one else could give us an answer to that question based on informed judgment. We cannot reasonably expect any government to do that because it is the government. The only people that we can reasonably ask that question of are the professionals who look at the job that has been mandated by the act. The stated objective of the act is to be fulfilled by the department and you are the people in the department with the job of implementing and applying the act, and of reaching those goals. The question is: Would you like more resources to do that job, or are you satisfied that you are doing the job that is required of us in the act with the existing resources?

Ms. Clérout: Mr. Glover will answer.

Mr. Glover: I support the comments of my colleague from Environment Canada. We are not trying to skate around this. I will try to be as clear as I can be. Would more money help me do my job more effectively? Yes, it would help, without question. At the same time, I have another responsibility as an employee of the Government of Canada to respect the directions the government sets. Health Canada has a particularly challenging job to manage all the determinants of health: the health care system, planning for pandemic and influenza, and other challenges. We can look at the management of all the priorities that we face, but I question whether, relative to those other priorities, we are doing all we need to do and can do.

Mme Clérout : D'abord, pour ce qui est de la surveillance environnementale, nous avons ce qu'il faut pour exercer une surveillance et recueillir de l'information. Ce dont nous parlions, c'est de la surveillance de la présence de certaines substances chimiques dans les êtres humains, la biosurveillance, et de notre capacité d'en faire un suivi. La LCPE ne régit pas directement ce type de surveillance. Je tiens à préciser que nous avons la capacité de surveiller les rejets et les émissions des usines d'un point de vue environnemental. Chaque année, nous faisons l'inventaire national des émissions des établissements qui signalent leurs diverses émissions à Environnement Canada. Nous avons cette capacité environnementale.

La question des ressources est toujours délicate et embêtante. Nous pourrions vous répondre en fonction de l'opinion des personnes assises à cette table, mais ce ne serait pas la position privilégiée par le gouvernement sur la mise en œuvre de la loi. Il est toujours délicat pour nous de répondre à une question de cette nature en raison de nos responsabilités. Oui, nous sommes humains, et nous pouvons juger ces ressources suffisantes parce que nous faisons du super bon travail, mais pourtant, les gens peuvent toujours se demander ce que nous faisons.

Le sénateur Angus : N'ayez pas peur, le gouvernement a changé.

Le président : C'est la question et nous ne pouvons la poser à personne d'autre, parce que personne d'autre ne pourrait nous donner une réponse fondée sur un jugement éclairé. Nous ne pouvons pas raisonnablement nous attendre à ce qu'un gouvernement y réponde, parce que c'est le gouvernement. Les seules personnes à qui nous pouvons raisonnablement poser cette question, ce sont les professionnels qui étudient le travail prescrit par la loi. C'est le ministère qui doit veiller à l'atteinte de l'objectif déclaré de la loi, et vous êtes les personnes au ministère qui ont pour fonction de la mettre en œuvre, de la faire appliquer et d'atteindre ces objectifs. La question est la suivante : voudriez-vous plus de ressources pour faire ce travail ou avez-vous la satisfaction de faire le travail attendu de nous dans la loi avec les ressources existantes?

Mme Clérout : M. Glover va vous répondre.

M. Glover : Je suis d'accord avec ce qu'a dit ma collègue d'Environnement Canada. Nous n'essayons pas d'éluder la question. Je vais essayer d'être le plus clair possible. Est-ce que le fait d'avoir plus d'argent m'aiderait à faire mon travail efficacement? Oui, cela m'aiderait, sans aucun doute. En même temps, j'ai une autre responsabilité en tant qu'employé du gouvernement du Canada, soit celle de suivre les orientations établies par le gouvernement. Santé Canada a la tâche particulièrement difficile de gérer tous les déterminants de la santé : le système de soins de santé, la planification de lutte contre les pandémies et l'influenza et il y en a bien d'autres. Nous pouvons examiner la façon dont nous gérons toutes les priorités qui nous occupent, mais je me demande si, compte tenu de ces autres priorités, nous faisons tout ce que nous devons et pouvons faire.

The Chairman: We have the luxury of not dealing with those other priorities now. We are asking only in respect of the CEPA.

Mr. Glover: With respect, Mr. Chairman, I do not have that luxury, and it is part of the question that you have asked. I exist within the Department of Health and work with colleagues to manage all those issues. I can say clearly that we are criticized as a health department for not being able to work as quickly as people want, to assess health risks. You will hear, not from me but from others, that our inability to match what Environment Canada does with respect to its monitoring and our not knowing what is in humans presents a knowledge gap. Have we done enough? Do we need to do more? Our ability to communicate those issues simply and effectively comes into question.

The Chairman: That is a function of the act, not of the resources to implement the act because the act does not require you to do that.

Mr. Glover: It does not require me to do that but that is not to say that I could not reallocate resources and do fewer risk assessments and start bio-monitoring, for example. I have to meet the legal obligations set out in the act.

The Chairman: I understand.

[Translation]

Senator Tardif: I would like to revisit one recommendation contained in the consultant's report, namely the call for a formative evaluation.

The report noted that in order to strengthen the act's enforcement provisions, it would be important to develop a framework that would include clear and realistic objectives and that would give all departments guidelines for setting goals and assessing progress made and results achieved. The report was drafted in March 2005, or over one year ago.

Where are we now in terms of developing a framework that would provide direction to all departments?

Ms. Clérout: Senator, Environment Canada has come up with a general framework for action that helps all departments understand government initiatives in the environmental field. The framework was set up last fall.

Each time I try to recall the acronym, my mind goes blank.

Senator Tardif: Are you referring to the Competitive Environmental Sustainability Framework?

Ms. Clérout: You are exactly right. I had forgotten the formal designation.

Le président : Nous avons le luxe de ne pas examiner ces autres priorités en ce moment. Nous ne vous posons la question qu'en ce qui concerne la LCPE.

M. Glover : En toute déférence, monsieur le président, je n'ai pas ce luxe et cela fait partie de la question que vous posez. J'évolue au sein du ministère de la Santé et je travaille avec mes collègues à gérer toutes ces questions. Je peux dire clairement que nous sommes critiqués en tant que ministère de la Santé pour ne pas arriver à travailler et à évaluer les risques pour la santé aussi vite qu'on le voudrait. Vous entendrez dire, pas de moi mais d'autres personnes, que nous n'arrivons pas à en faire autant qu'Environnement Canada sur le plan de la surveillance et que le fait que nous ne sachions pas ce qui se trouve dans les êtres humains représente une lacune sur le plan des connaissances. En faisons-nous assez? Devons-nous en faire plus? Il faut nous interroger sur notre aptitude à communiquer ces choses simplement et efficacement.

Le président : Cela dépend de la loi et non des ressources dont vous disposez pour la mettre en œuvre, parce que la loi ne vous oblige pas à le faire.

M. Glover : Elle ne m'oblige pas à le faire, mais cela ne veut pas dire que je ne peux pas réaffecter des ressources et faire moins d'évaluations des risques pour commencer à exercer de la bio-surveillance, par exemple. Je dois respecter les obligations prescrites par la loi.

Le président : Je comprends.

[Français]

Le sénateur Tardif : J'aimerais revenir sur une recommandation qui était dans le rapport du consultant, soit la mise sur pied de l'évaluation formative.

On indiquait qu'afin de renforcer l'implantation de la loi, il serait important de développer un cadre qui inclurait les finalités précises, claires, réalistes, qui donnerait une direction à tous les départements pour déterminer leurs objectifs, mesurer les progrès, les résultats. Ce rapport a été fait en mars 2005, c'est-à-dire il y a plus d'un an.

Où en sommes-nous, maintenant, avec le développement d'un tel cadre qui donnerait une direction à tous les départements?

Mme Clérout : Sénateur, le ministère de l'Environnement a mis en place un cadre général d'intervention qui permet à tous les départements de bien comprendre dans quel contexte l'intervention en matière environnementale devrait se poser. Ce cadre a été mis en place l'automne dernier.

Chaque fois que je veux me souvenir des acronymes en français, j'ai un blanc de mémoire.

Le sénateur Tardif : Est-ce le Competitive Environmental Sustainability Framework?

Mme Clérout : Tout à fait. Je ne me souvenais plus du terme en français.

In addition to this management framework, also under development are indicators which have been the focus of consultations. These are national environmental objectives, or targets that Canada would set for itself for the long term, to guide our country's environmental initiatives.

The Scandinavian countries and some other European countries are considering adopting similar, long-term environmental targets for each department at each level of government.

These targets are currently under discussion and under development. Further to the consultations that took place, we will get an idea of whether or not the community is on board. However, the reference framework referred to earlier was the department's response to the recommendation that came out of the evaluation process.

Senator Tardif: What is the level of commitment of each department? For example, are several deputy ministers responsible for implementing this framework? At which levels are we seeing some acceptance of the plan?

Ms. Clérout: The framework was endorsed by the clerk of the government and each deputy minister must now ensure that there is accountability, as per the framework, within the annual report. Since the framework was only approved last fall, Environment Canada has presented a draft to oversee coordination across all government departments. The draft sets out minimum, specific components that each department must include in its annual report on plans and priorities, to ensure that the various departments are in compliance with the framework.

Senator Tardif: Does the framework also identify priorities, as Mr. Moffet noted?

Ms. Clérout: The particular framework to which we are referring is much more general in nature. Mr. Moffet is responsible for identifying priority areas for action, in terms of CEPA's application.

Mr. Glover was referring to the different priorities of Health Canada, but there are also other pieces of legislation which call out for a framework for action.

Mr. Moffet's team ensures that in the case of each act for which we are responsible, a framework for action and priorities is identified. Obviously, our key focus is the Canadian Environmental Protection Act, as it is the most comprehensive piece of legislation.

Other acts that come to mind include the wildlife and fisheries legislation. They also require frameworks for action and this is Mr. Moffet's area of responsibility. The sustainable development management plan framework, on the other hand,

En plus de ce cadre de gestion, un des sous-produits présentement en développement et qui fait l'objet de consultations est le développement d'indicateurs, ce qu'on appelle communément des NIOSE. Ce sont des objectifs nationaux environnementaux qu'on pourrait définir comme étant les cibles que le Canada se donnerait à long terme en matière d'environnement et qui permettraient de savoir à partir de quelle orientation il pourrait gérer les interventions.

Les pays scandinaves et certains pays d'Europe considèrent la chose. Ces objectifs environnementaux permettent d'avoir une vision à long terme quant aux cibles à atteindre pour chacun des ministères à l'intérieur de chaque palier de gouvernement.

Ces choses sont présentement en discussion et en développement et on verra si la collectivité, suite aux consultations qui ont eu lieu, nous permettra de guider ces éléments. Mais le cadre auquel on faisait référence antérieurement a été la réponse du ministère à la recommandation qui avait été faite de l'évaluation.

Le sénateur Tardif : Quel est le niveau d'engagement de chaque département? Par exemple, y a-t-il plusieurs sous-ministres responsables de l'application de ce cadre? Et à quels niveaux d'engagement voit-on une acceptation du plan?

Mme Clérout : Le cadre a été accepté par le greffier du gouvernement et chaque sous-ministre doit désormais s'assurer qu'il y a une reddition de comptes à l'intérieur du rapport annuel correspondant à ce cadre. Présentement, étant donné que le cadre a été approuvé à l'automne, le ministère de l'Environnement a présenté une ébauche assurant la coordination pour l'ensemble du gouvernement. Cette ébauche réfère aux éléments minimaux et spécifiques que chaque ministère doit inclure à l'intérieur de son rapport annuel sur les plans et priorités, de façon à pouvoir rendre conformes les différents ministères au cadre.

Le sénateur Tardif : Ce que M. Moffet a indiqué comme étant l'identification des priorités, se retrouve-t-il aussi à l'intérieur du cadre?

Mme Clérout : Le cadre auquel nous faisons référence est beaucoup plus général. M. Moffet est affecté aux priorités d'action dans l'application de la Loi canadienne sur la protection de l'environnement.

M. Glover faisait référence aux différentes priorités du ministère de la Santé, mais il y a aussi d'autres lois pour lesquelles il est important de voir à l'application du cadre d'intervention.

L'équipe de M. Moffet s'assure que pour l'application de chacune des lois dont nous avons la responsabilité, il existe un cadre d'intervention et de priorités. Celle en tête de lice étant, évidemment, la Loi canadienne sur la protection de l'environnement puisque c'est la plus complète des lois.

À cela, il faut ajouter les lois relatives à la faune ainsi que la Loi sur les pêches. Ce sont aussi des lois pour lesquelles le cadre d'action doit être mis en place et c'est la responsabilité de M. Moffet. Le cadre de gestion sur le plan du développement

is the responsibility of the assistant deputy minister, policies and strategies. Ultimately, this area remains the overall responsibility of the Deputy Minister of Environment Canada.

Senator Tardif: I was mainly interested in whether or not the framework had been implemented.

[English]

The Chairman: Before I go to the second list, Mr. Moffet, you undertook to send us a list of one kind. Will it include a reference that was made by you or Mr. Glover earlier as to where we might find specifically in the act a definition of what is meant by “toxic?” I take it from what you said that it is not necessarily consistent with the generally publicly understood meaning of the word. Before we go any further, we need to understand that definition clearly. We will not take the time now, but you can refer us to the place where it is clearly defined.

Would you send us a list, too, of the substances that are on the list that we hear is mandated in September of 2006, in whatever form that list exists? I gather it will be tabled as part of what is going on. It is mandated under the act. Have I got that correct? Does it exist now? I presume that if it will be tabled in September, it exists now in some substance.

Ms. Clérout: We will send you the different lists to which you refer. We will send you the information about when a substance is named toxic. We will make sure that you have a comprehensive document.

The other thing that we could provide is the management responses to all the commissioners’ reports that have been issued. Every single time a commissioner issues a report — I am sorry, I should have thought of it, but I did not — we issue a management response, which could be provided to you.

The Chairman: That would be helpful.

Ms. Clérout: I presume, Mr. Glover, that we could provide it for both departments, as the case may be — it depends on the report of the commissioner — but we could provide you with what Environment Canada has issued.

As for the specific question that you asked about the 23,000 substances, I will let Mr. Moffet answer that question.

The Chairman: I hate to ask for a list that is 23,000 substances long. Maybe a description of the list would do.

Mr. Moffet: We will provide you with a description of the domestic substances list, DSL: how it was created, what it represents, and a brief overview of the legal obligations to categorize that list.

durable quant à lui est la responsabilité de la sous-ministre adjointe affectée aux politiques et stratégies. Tout cela demeure sous la responsabilité du sous-ministre du ministère de l’Environnement.

Le sénateur Tardif : Disons que j’étais surtout intéressée à savoir si ce cadre avait été mis en œuvre.

[Traduction]

Le président : Avant que je n’entame la deuxième liste, M. Moffet, vous avez pris l’engagement de nous envoyer une liste particulière. Comprendra-t-elle une référence, comme vous ou M. Glover l’avez dit plus tôt, à la disposition de la loi où nous pouvons trouver une définition de « toxique »? D’après ce que vous avez dit, cette définition ne correspondrait pas nécessairement au sens généralement donné à ce mot. Avant d’aller plus loin, nous devons comprendre clairement cette définition. Nous ne prendrons pas le temps de le faire maintenant, mais vous pourriez nous dire où il y en a une définition claire.

Pourriez-vous également nous faire parvenir une liste des substances qui devront être officiellement inscrites à partir de septembre 2006, quelque soit la forme dans laquelle cette liste existe? Je suppose qu’elle sera déposée avec le reste. La loi la prescrit. Ai-je bien compris? Existe-t-elle déjà? Je présume que si elle est déposée en septembre, elle existe déjà d’une certaine façon.

Mme Clérout : Nous vous enverrons les différentes listes que vous mentionnez. Nous vous enverrons aussi l’information déterminant à partir de quand une substance est considérée toxique. Nous verrons à ce que vous ayez un document complet.

Nous pourrions également vous envoyer les réponses de la direction à tous les rapports de commissaires qui ont été publiés. Chaque fois qu’un commissaire publie un rapport — je suis désolée, j’aurais dû y penser, mais je ne l’ai pas fait — nous préparons une réponse de la direction, que nous pourrions vous envoyer.

Le président : Ce serait utile.

Mme Clérout : Je présume, monsieur Glover, que nous pourrions les fournir pour les deux ministères, selon le cas, puisque tout dépend du rapport du commissaire, mais nous pourrions à tout le moins vous envoyer celles d’Environnement Canada.

Pour revenir à votre question sur les 23 000 substances, je laisserai M. Moffet répondre à cette question.

Le président : Je n’aime pas vous demander une liste de 23 000 substances. Peut-être qu’une description de cette liste ferait l’affaire.

M. Moffet : Nous vous enverrons une description de la Liste intérieure des substances (la LIS) : comment elle a été créée, ce qu’elle représente, un bref aperçu des obligations juridiques liées à cette catégorie.

The Chairman: That would help us in our homework.

From what I understand, 80 per cent of the chemicals used in Canadian commerce is imported, or some significant percentage. When they are imported and used in commerce in Canada, and they become subject to CEPA, for whatever reason and by whatever designation, do we do tests which, for all intents and purposes, duplicate tests done elsewhere, in the place from which we import those chemicals? If so, are those tests necessary? If not, can we find some way to streamline the process by using that information, taking it into account and somehow speeding things up by that means, as Senator Angus has said?

Ms. Clérout: My two colleagues will complete the information. We have taken one position in the department to make sure that if a substance has been evaluated and assessed scientifically in another country, using an approach that is similar to what we would do, we will rely on the work that has been done. They have done it with an approach that is similar to what we would do if we were to do it. We are satisfied with the way they have done the work, and we will rely on the work that has been done.

We do everything we can to avoid duplicating the work in other countries when it is done in a manner that is similar to what Canadians expect.

Mr. Glover: To follow up on that answer, CEPA requires us to look at decisions from other jurisdictions, so we do that as a matter of course. For those countries with which we have written agreements, and where we are confident that the science is done to standards we are required to meet, they will use our assessments and we will use theirs. For example, there are OECD guidelines for tests, and good laboratory practice. An exchange does occur. It then must be looked at with respect to its potential for exposure. Climate differences and population density differences are taken into consideration. The short answer is that we have reciprocal agreements with other countries. We are required to look at decisions of other jurisdictions, and we work closely and collaboratively with other countries to avoid unnecessary duplication.

The Chairman: It would be reasonable to assume, then, that an application made by someone in Canadian commerce to import a new substance, or something which contains a new substance, would spend less time being examined in Canada before it is put into commerce than would be the case if it had not been examined in Europe or the United States?

Mr. Glover: Unfortunately, the answer is no. One would think that would be the case, but then we must look at that and ask: Will the use in Canada be similar to the use in the other country? We have to make sure that we can put it into the Canadian context. Sometimes we can do that quickly; other times it is more complex. We cannot make that generalization, unfortunately.

Le président : Cela nous aidera dans notre travail.

D'après ce que je comprends, 80 p. 100 des substances chimiques utilisées dans le commerce canadien sont importées, ou du moins est-ce un pourcentage important. Lorsqu'on les importe et qu'on les utilise dans le commerce au Canada, sont-elles assujetties à la LCPE, pour une raison ou une autre et sous une forme ou une autre, faisons-nous des tests qui, à toutes fins pratiques, sont une répétition des tests faits ailleurs, là d'où viennent ces substances chimiques importées? Dans l'affirmative, ces tests sont-ils nécessaires? Dans la négative, pouvons-nous trouver des façons de simplifier le processus en utilisant cette information, d'en tenir compte pour accélérer le processus, comme le sénateur Angus l'a dit?

Mme Clérout : Mes deux collègues compléteront ma réponse. Nous avons décidé, au ministère, de nous assurer que si une substance a été évaluée scientifiquement dans un autre pays qui utilise des méthodes similaires aux nôtres, nous nous fierions au travail qui a été fait. Le cas échéant, la méthode qui a été utilisée est semblable à celle que nous aurions utilisée nous-mêmes. Nous sommes satisfaits de la façon dont le travail a été fait et nous nous y fierons.

Nous nous efforçons d'éviter de refaire ce qui a été fait dans d'autres pays, lorsque leur méthode est semblable à celle qui serait attendue des Canadiens.

M. Glover : Pour compléter cette réponse, la LCPE dicte que nous devons examiner les décisions prises par les autres États, donc nous le faisons. Lorsque nous avons des ententes écrites avec un pays et que nous sommes confiants que l'analyse scientifique y est faite selon les standards que nous devons respecter, ce pays utilise nos évaluations et nous utilisons les siennes. Par exemple, il existe des lignes directrices de l'OCDE sur les tests et les bonnes pratiques de laboratoire. Il y a un échange. Il faut ensuite les examiner du point de vue du potentiel d'exposition. Les différences climatiques et les différences de densité de population sont prises en compte. Bref, nous avons des ententes réciproques avec d'autres pays. Nous sommes tenus d'examiner les décisions prises par les autres États et nous travaillons en étroite collaboration avec d'autres pays pour éviter les répétitions inutiles.

Le président : Lorsqu'un commerçant canadien demande à importer une nouvelle substance ou une chose qui contient une nouvelle substance, il serait donc raisonnable de nous attendre à ce que cette substance soit examinée moins longtemps au Canada avant d'être commercialisée que si elle n'avait pas été examinée en Europe ou aux États-Unis?

M. Glover : Malheureusement, la réponse est non. On pourrait être porté à le croire, mais nous devons examiner la situation et nous demander : l'utilisation de cette substance au Canada sera-t-elle semblable à celle dans l'autre pays? Nous devons vérifier si nous pouvons la mettre dans le contexte canadien. Parfois, nous pouvons le faire rapidement; d'autres fois, c'est plus complexe. Nous ne pouvons malheureusement pas faire de généralisation.

The same is true of something that is brand new. We can look at it and quickly determine that we do not like it, and there are properties about it we are not comfortable with. Others take more time. The substance, its use, and the richness of the science determines how quickly we are able to move.

I am sorry it is not simpler, but that is the reality.

The Chairman: You mentioned that we have in CEPA a sort of hammer to use if other jurisdictions — and, I do not want to cause a constitutional rift here — either neglect or omit to do the job that they ought to do. Whether or not it is referred to specifically in CEPA, the feds can lower the hammer and say, “You guys did not take care of it sufficiently. We are going to do it.”

Has that ever happened?

Mr. Moffet: The short answer is no. I should clarify that the authorities I referred to can be exercised only with respect to domestic sources of either air pollution or water pollution, where that pollution either impacts on a foreign country or violates an international agreement to which Canada is a party. It is not any environmental issue; it is a specific environmental issue with an international impact.

The Chairman: If a province that has a first responsibility to deal with questions of pollution in resource applications, for example, omits to do what is seen by us, by CEPA, and by everyone else to be proper — I am making a scenario that does not exist; it is entirely hypothetical — there is no means by which, under CEPA, another authority can impose itself over that municipal, provincial, territorial jurisdiction. Is that correct? That is, unless it crosses a boundary or is being brought in from outside, as you said.

Mr. Blasioli: Not in the exact words that you have used. As you know, the environment is an area of shared jurisdiction. The government can use the act and its authorities when it sees fit or necessary. In a scenario such as the one you raised, where the release of a substance is not being addressed, the act is there to be used and it can address the indelicate inaction of provinces in that area.

The Chairman: Even if this whole thing is entirely internal to Canada?

Mr. Blasioli: Internal to Canada or a province?

The Chairman: A province or a territory.

Mr. Blasioli: Yes.

The Chairman: But that has never happened.

Ms. Cléroux: We need to clarify something. I will use an example.

We recently published the Environmental Pollution Prevention Plan for emissions from base metals smelters.

La même chose vaut pour une substance tout à fait nouvelle. Nous pouvons l'examiner et rapidement déterminer que nous ne l'aimons pas, qu'elle a des propriétés que nous ne sommes pas prêts à accepter. D'autres prennent plus de temps. La substance, son utilisation et la richesse de l'information scientifique déterminent la rapidité à laquelle nous pourrions agir.

Je suis désolé que ce ne soit pas plus simple, mais c'est la réalité.

Le président : Vous avez mentionné que nous avons, dans la LCPE, un droit que nous pouvions utiliser si d'autres administrations — et je ne veux pas causer de division constitutionnelle ici — ont soit négligé soit omis de faire ce qu'elles devaient faire. Bien que ce ne soit pas dit en termes clairs dans la LCPE, le fédéral peut s'imposer et dire : « Vous ne vous en êtes pas assez bien occupés. Nous allons le faire. »

Est-ce que c'est déjà arrivé?

M. Moffet : En gros, non. Je dois préciser que les pouvoirs dont j'ai parlé ne peuvent être exercés que pour les sources nationales de pollution de l'eau ou de l'air, lorsque cette pollution a des incidences sur un pays étranger ou contrevient à un accord international dont le Canada est signataire. Il ne s'applique pas à n'importe quelle question environnementale, seulement à une question environnementale qui a une incidence internationale.

Le président : Si la province principalement responsable de la prévention de la pollution dans l'utilisation de ressources, par exemple, omet de faire ce qui serait jugé convenable selon nous, la LCPE et d'autres — je suis en train d'élaborer un scénario qui n'existe pas, qui est entièrement hypothétique —, il n'y a aucun moyen prévu dans la LCPE qui permet à une autre autorité de s'imposer devant cette administration municipale, provinciale ou territoriale. Est-ce bien cela? Vous dites que le problème doit traverser une frontière ou venir de l'extérieur.

M. Blasioli : Ce n'est pas exactement comme vous l'avez dit. Comme vous le savez, l'environnement est une compétence partagée. Le gouvernement peut utiliser la loi et ses pouvoirs lorsqu'il le juge nécessaire ou approprié. Dans un scénario comme celui que vous avez décrit, où le rejet d'une substance ne serait pas réglementé, la loi est là pour être utilisée et elle peut s'appliquer à l'inaction injustifiée des provinces dans ce domaine.

Le président : Même si l'ensemble de la situation était strictement nationale, canadienne?

M. Blasioli : Si elle se limitait au Canada ou à une province?

Le président : S'il s'agissait d'une province ou d'un territoire.

M. Blasioli : Oui.

Le président : Mais ce n'est jamais arrivé.

Mme Cléroux : Il faut clarifier une chose. Je vais utiliser un exemple.

Nous avons récemment publié le plan de prévention de la pollution environnementale pour les émissions causées par les fonderies des métaux communs.

We require the companies with base metal smelters across the country to commit voluntarily to reaching certain thresholds of emissions by certain dates. In that prevention plan, we indicate that if the government is not satisfied by the measures taken voluntarily, emissions could be regulated. For now, we are taking a voluntary approach, but we could proceed to a regulation. Everyone knows the target. The targets are set for a few years from now so that facilities can adjust the different processes or add different equipment.

For a long period of time, these same companies, as you all know, are physically located in different provinces. Different provinces thought they would regulate the different emissions of those metal smelters. Different conditions and different jobs are related to those facilities. In previous decisions, people waited for the provinces to act. Because the situation was seen by the federal government as not satisfactory, the federal government decided to use the power of CEPA to implement it. Negotiation, as you can understand, with the different provinces that are involved have been continuous. It involved taking into account the different positions of the provinces, but, in the end, the federal government had to make a decision about whether they were going ahead, and what threshold would be established.

We now have a national threshold: not one for Manitoba, a different one for Ontario and a different one for Nova Scotia. Maybe there are no base metal smelters in those provinces — for Nova Scotia, I am not sure. However, this principle has been applied, but it is not a principle that is systematic. It is not something where we have decided that we will use CEPA on any kind of industry, or any kind of facilities. We will systematically use the possibilities that CEPA offers, depending on the issue.

The question that I think most of us understood at the beginning was this: If the federal government feels that a given jurisdiction, with its own regulation, is not going in a direction where the federal government would go, what can the federal government do? Can we intervene? The answer is no, if we have not put in place the national tool, to be able to say: This is the standard that we expect to be met across the country and if it is not met, we will intervene. We have the possibility of having equivalency agreements with that jurisdiction. If we were in an overlapping regulation with a given province that has an equivalent regulation in place — if we feel that their regulation has a similar outcome that we expect from ours — we can have that equivalency agreement.

When we sign such an equivalency agreement, we have provision in the act that if, at a given moment, we feel that the work by a province is not of an equivalent outcome to the work of the federal government, we could intervene, but we must have that overarching responsibility; otherwise, we cannot act. We have to make the statement that the federal government has the overarching responsibility.

Nous demandons aux fonderies de métaux communs du pays de s'engager volontairement à respecter certains seuils d'émissions d'ici certaines dates. Dans ce plan de prévention, nous indiquons que si le gouvernement n'est pas satisfait des mesures prises volontairement, ces émissions pourraient faire l'objet d'une réglementation. Pour l'instant, nous optons pour une mesure volontaire, mais nous pourrions adopter un règlement. Tout le monde connaît les objectifs. Les objectifs sont fixés pour dans quelques années, pour que ces établissements puissent adapter leurs différents procédés ou se procurer du nouvel équipement.

Depuis longtemps, ces entreprises, comme vous le savez tous, sont situées dans différentes provinces. Différentes provinces ont pensé réglementer les diverses émissions des fonderies de métaux. Les conditions et les emplois diffèrent d'un établissement à l'autre. Les gens ont décidé d'attendre que les provinces agissent. Comme le gouvernement fédéral considérait la situation insatisfaisante, il a décidé d'utiliser les pouvoirs prévus dans la LCPE pour passer à l'action. Vous comprendrez qu'il y a des négociations constantes avec les différentes provinces touchées. Il faut prendre en considération les différentes positions des provinces, mais en bout de ligne, le gouvernement fédéral doit prendre une décision et déterminer s'il ira de l'avant et quels seront les seuils établis.

Nous avons maintenant un seuil national et non pas un pour le Manitoba, un différent pour l'Ontario et un différent pour la Nouvelle-Écosse. Peut-être n'y a-t-il pas de fonderies de métaux communs dans ces provinces, je ne suis pas certaine qu'il y en a en Nouvelle-Écosse. Il n'en demeure pas moins que ce principe s'applique, mais il n'est pas systématique. Nous n'avons pas décidé de recourir à la LCPE pour un type d'industrie ou d'établissement en particulier. Nous utiliserons systématiquement les possibilités que la LCPE nous offre, selon le problème.

Je pense que la question que nous avons tous comprise au début est celle-ci : si le gouvernement fédéral estime qu'une province ou un territoire, avec sa propre réglementation, ne prend pas l'orientation que le gouvernement fédéral suivrait, que le gouvernement fédéral peut-il faire? Pouvons-nous intervenir? La réponse est non, si nous n'avons pas mis en place d'outil national pour pouvoir dire « c'est la norme que nous voulons voir respectée dans tout le pays et si elle ne l'est pas, nous interviendrons ». Nous pouvons conclure des accords d'équivalence avec cette province. S'il y a chevauchement entre notre réglementation et une réglementation équivalente dans une province donnée — si nous avons l'impression que sa réglementation produit des résultats similaires à ceux que nous attendons de la nôtre —, nous pourrions conclure un accord d'équivalence.

Lorsque nous signons un accord d'équivalence, la loi nous permet d'intervenir si, un moment donné, nous croyons que le travail effectué par la province ne produit pas un résultat équivalent à celui que produirait le travail du gouvernement fédéral. Nous devons cependant avoir établi cette responsabilité obligatoire, sinon nous ne pouvons pas agir. Nous devons déterminer que le gouvernement fédéral a cette responsabilité obligatoire.

Because it is a shared responsibility, the majority of the actions have been taken as generalities. At the federal level, we have regulated what is interprovincial: emissions that could go over the borders of two provinces, or transboundary emissions with the United States or other countries, which involve all the international treaties in place. We have not been involved so much with a facility or emission directly in a province.

Some provinces prefer that we work together. Also, industry often asks us to have a level Canadian playing field so we need to have that overarching approach.

The other approach that has been in place for a few years has been a Canada-wide standard, that is the product of a consensus between the 10 provinces, the three territories, and the federal government. There are 14 officials around the table and when a consensus is reached on a topic of concern, we want to be able to target it. Work is done through the Canadian Council of Ministers on the Environment, CCME, and the work concludes with the release of a Canada-wide standard. All jurisdictions commit to meet this standard and ensure that their own jurisdiction complies with that Canada-wide standard.

A wide range of complementary tools have been used to address different issues. I do not know if my colleagues want to add anything, but it is a wide range. It is difficult for us to answer with a small answer because, depending on the topic you target, another tool might be chosen.

The Chairman: Big answers are good. Thank you.

Mr. Moffet: I want to clarify one additional point to clarify, Mr. Chairman.

Recalling my statement that most of the stakeholders asserted that the act is fundamentally sound — in other words it provides the authorities we need — there are a lot of authorities in this act and one of them that is buried in the middle of the act provides the ministers of the environment and health with the authority to issue an interim order. If the ministers are satisfied that a substance poses significant danger to the environment or to human health, and immediate action is required, the ministers can issue an order themselves. The order then has to be approved within two weeks by cabinet to continue to stay in effect. If the ministers determine that, for any reason immediate action is required to protect human health or the environment, they have that authority within the act.

Ms. Clérout: Because we are in a federation, we always talk with the province that is responsible for the area where the problem occurs. It does not preclude that the ministers will conclude to use their authorities, but it is never done without having a fulsome discussion with the province where that problem occurs.

Comme c'est une responsabilité partagée, la majorité des mesures qui sont prises sont de portée générale. À l'échelon fédéral, nous réglementons les émissions interprovinciales, celles qui peuvent franchir la frontière entre deux provinces, et les émissions transfrontalières avec les États-Unis ou d'autres pays, ce qui nous renvoie à tous les traités internationaux en vigueur. Nous n'intervenons pas beaucoup directement dans les provinces relativement à un établissement ou à un type d'émissions.

Certaines provinces préfèrent que nous travaillions ensemble. De plus, les gens de l'industrie nous demandent souvent d'établir des règles uniformes pour tous les Canadiens, donc nous avons besoin de règles obligatoires.

Depuis quelques années, il existe aussi une norme pancanadienne, fruit d'un consensus entre les dix provinces, les trois territoires et le gouvernement fédéral. Il y a 14 personnes à la table, et lorsqu'elles arrivent à un consensus sur un sujet de préoccupation générale, nous voulons le mettre en évidence. Il y a aussi du travail qui se fait au Conseil canadien des ministres de l'environnement, le CCME, travail qui se conclut par la publication d'une norme pancanadienne. Toutes les parties s'engagent à respecter cette norme pancanadienne et à veiller à ce qu'elle soit respectée sur leur territoire.

Une multitude d'autres outils sont utilisés dans différents contextes. Je ne sais pas si mon collègue veut ajouter quelque chose, mais il y en a beaucoup. Il est difficile pour nous de vous donner une réponse courte, parce que l'outil choisi dépend de l'enjeu.

Le président : Les grandes réponses sont très bien. Merci.

M. Moffet : J'aimerais clarifier une petite chose, monsieur le président.

Pour revenir à mon affirmation que la plupart des gens croient que la loi est fondamentalement bonne — autrement dit, qu'elle nous confère les pouvoirs dont nous avons besoin — il y a beaucoup de pouvoirs dans cette loi. L'un d'entre eux est central, il permet aux ministres de l'Environnement et de la Santé de prendre des arrêtés d'urgence. Si les ministres ont la conviction qu'une substance représente un grave danger pour l'environnement ou la santé humaine et qu'il faut agir immédiatement, ils peuvent eux-mêmes prendre un arrêté. Cet arrêté doit être approuvé dans les deux semaines qui suivent par le Cabinet pour demeurer en vigueur. Si les ministres déterminent, pour une raison ou une autre, qu'il faut agir immédiatement pour protéger la santé humaine ou l'environnement, ils ont le pouvoir de le faire selon la loi.

Mme Clérout : Comme nous sommes dans une fédération, nous parlons toujours avec la province responsable de la région où un problème se pose. Cela n'empêche pas les ministres de décider d'utiliser leurs pouvoirs, mais ce n'est jamais fait sans une discussion en profondeur avec la province aux prises avec le problème.

Senator Cochrane: You said that you have some written agreements at times with various countries, in regard to their scientific evidence and their conclusions. Do you have a written agreement with the U.S. as to some of their conclusions with regards to toxic chemicals?

Mr. Glover: The short answer is yes. We work closely with them and we collaborate on work plans. We share assessments, yes.

Ms. Cléroux: We also have an Assistant Deputy Minister in our equivalent counterpart committee to the U.S. that meets every six months to compare where we are with the assessment and what new information can be shared. It is an open channel put in place with our colleagues from the U.S. to ensure that we have a flowing relationship with our U.S. counterparts.

Senator Cochrane: So that scientific work will not become redundant?

Ms. Cléroux: We try our best. I am not saying that we are successful all the time, but I can tell you that all the teams do everything they can to prevent redundancy.

Senator Cochrane: I understand that the U.S. has just reached an agreement with companies in the U.S. to phase out perfluorooctanoic acid and derivatives, PFOAs. PFOAs are toxic, harmful chemicals used in non-stick frying pans and stain and water repellents in upholstery. I understand these toxic chemicals cause certain types of cancer, and neurological and reproductive defects as well. Can you tell the committee what Canada's position is on these PFOAs, and what actions have been taken to this point?

Mr. Moffet: I believe the U.S. has issued a challenge to industry, and industry has responded positively to the challenge. I am not sure there is a formally documented agreement yet.

Both Health Canada and Environment Canada have completed risk assessments. The conclusions of the risk assessments and statements about the risk-management path forward are imminent.

Senator Cochrane: So what are we doing?

Mr. Glover: First, let me clarify, the United States has not declared those things harmful. They have a draft assessment out, and in their language they are called "suspect," which means they have not fully completed their assessment on those substances.

Two important factors dictate how we respond in Canada. First, we are working to complete the assessments of these things. We have taken action on new substances that have come forward. There are many existing.

Le sénateur Cochrane : Vous avez dit parfois signer des accords écrits avec des pays concernant leurs données scientifiques et leurs conclusions. Avez-vous un accord écrit avec les États-Unis concernant leurs conclusions sur les produits chimiques toxiques?

M. Glover : En gros, oui. Nous travaillons en étroite collaboration avec eux et nous élaborons des plans de travail ensemble. Nous partageons des évaluations, oui.

Mme Cléroux : Nous avons également un sous-ministre adjoint qui siège au comité d'équivalence avec les États-Unis, un comité qui se réunit tous les six mois pour comparer où les deux pays en sont dans leurs évaluations et quels nouveaux renseignements peuvent être partagés. C'est un lieu de communication ouvert avec nos collègues des États-Unis visant à assurer une relation de communication constante entre nous et nos homologues des États-Unis.

Le sénateur Cochrane : Pour que les recherches scientifiques ne soient pas redondantes?

Mme Cléroux : Nous faisons notre possible. Je ne dis pas que nous réussissons tout le temps, mais je peux vous dire que toutes les équipes font leur possible pour prévenir la redondance.

Le sénateur Cochrane : Je crois que les États-Unis viennent de conclure une entente avec les entreprises américaines pour réduire graduellement les émissions d'acide perfluorooctane et de ses dérivés, les PFOA, selon le sigle anglais. Les PFOA sont des produits toxiques dommageables utilisés dans les poêles antiadhésives ainsi que dans les recouvrements de meubles hydrofuges et antitaches. Je crois que ces produits chimiques causent certains types de cancers, de même que des troubles neurologiques et de la reproduction. Pouvez-vous dire au comité quelle est la position du Canada sur les PFOA et quelles mesures il a prises à cet égard?

M. Moffet : Je pense que les États-Unis ont posé un défi à l'industrie et que l'industrie y a réagi positivement. Je ne suis pas certain qu'il y ait déjà une entente officiellement documentée.

Santé Canada et Environnement Canada ont tous deux effectué des évaluations complètes du risque. Leurs conclusions et leurs recommandations sur les mesures à prendre pour la gestion du risque seront annoncées sous peu.

Le sénateur Cochrane : Donc que faisons-nous?

M. Glover : Pour commencer, permettez-moi de préciser que les États-Unis n'ont pas déclaré ces substances dommageables. Ils ont fait une évaluation préliminaire et qualifient ces substances de « douteuses », ce qui signifie qu'ils n'ont pas parfaitement terminé leur évaluation.

Il y a deux facteurs importants qui orientent la réponse du Canada. Nous commençons par faire l'évaluation complète de ces substances. Nous avons pris des mesures sur de nouvelles substances. Il y en a beaucoup.

The fundamental difference between Canada and the United States with this particular issue is that the United States makes the substances and we do not.

Senator Cochrane: We use them.

Mr. Glover: Very little is imported for use in Canada. The amount imported in this raw form to Canada to be used in the manufacturing process is exceedingly small.

The challenge that the Americans have put forward is one that applies to all the companies that operate worldwide. Dupont in the States is obliged to do the same in Canada. Dupont has already met with us and said they will meet the same standards here as in the United States. The issue is not the manufacturing of the substance in Canada, it is a product issue; it is where those products are made. We are taking the exact same path the Americans are taking, which is encouraging industry to move to safer alternatives over a period of time as we come to an appropriate conclusion on the science.

Ms. Cléroux: We may be confusing the word “product” and “substances.” Canada has the saleable product, or the finished product. The States has the source product that is included to create the finished product. We are not producing that. We have to pay attention with the words we use.

Senator Cochrane: At the same time, we use these products in Canada. Where are the warnings that these chemicals are dangerous? We use Teflon frying pans. Last week on television I watched an advertisement where a man poured ketchup on the shirt and it did not stain. Are you telling me there are no toxic chemicals in that? Oh yes there are.

So what are we doing? Our people use these products.

Ms. Cléroux: I cannot specifically answer any of those questions. We can provide you with the detailed information.

We must always pay attention to the source of the chemical that will be used to produce a saleable product. Once it reaches a saleable form, we must determine whether it will release any possible substances harmful to human beings into the environment. Can we be exposed to those chemicals when it becomes a finished product? Often the answer will be “no,” when it is a finished product. I am talking about a frying pan, which is a bad example.

With a frying pan, for instance, often the harmful exposure is to the chemical when it is released into the environment while manufacturing the finished product. The harmful exposure is in the components used to make the item, not the item itself.

La différence fondamentale entre le Canada et les États-Unis à cet égard, c'est que les États-Unis fabriquent ces substances, contrairement à nous.

Le sénateur Cochrane : Nous les utilisons.

M. Glover : Il y en a très peu qui sont importées pour être utilisées au Canada. La quantité de substances brutes importées au Canada et utilisées dans le processus de fabrication est extrêmement faible.

Le défi que les Américains ont lancé s'applique à toutes les entreprises établies dans le monde. Dupont est obligée de respecter les mêmes règles au Canada qu'aux États-Unis. Les représentants de Dupont nous ont déjà rencontrés pour nous dire qu'ils respecteront les mêmes normes ici qu'aux États-Unis. L'enjeu n'est pas la fabrication de la substance au Canada, l'enjeu est celui du produit, de l'endroit où ces produits sont faits. Nous nous engageons exactement dans la même voie que les Américains, ce qui incite les gens de l'industrie à opter pour des méthodes plus sûres d'ici à ce que nous tirions une conclusion appropriée des analyses scientifiques.

Mme Cléroux : Nous confondons peut-être les mots « produit » et « substance ». Le Canada a le produit commercialisable, le produit fini. Les États-Unis ont le produit source, qui sert à créer le produit fini. Nous ne le produisons pas. Nous devons faire attention aux mots que nous utilisons.

Le sénateur Cochrane : En même temps, nous utilisons ces produits au Canada. Où sont les avertissements que ces produits chimiques sont dangereux? Nous utilisons des poêles en Teflon. La semaine dernière, à la télévision, j'ai vu une annonce dans laquelle un homme échappe du ketchup sur son T-shirt, mais ne se tache pas. Me dites-vous qu'il n'y a pas de produits toxiques là-dedans? Oh oui, il y en a!

Donc, que faut-il faire? Notre population utilise ces produits.

Mme Cléroux : Je ne peux pas répondre avec précision à ces questions. Nous pouvons vous faire parvenir l'information détaillée.

Nous devons toujours porter attention à la source des substances chimiques qui servent à produire un produit commercialisable. Nous devons déterminer si, dans sa forme commercialisable, il dégagera des substances possiblement dommageables pour les êtres humains dans l'environnement. Pouvons-nous être exposés à ces substances chimiques lorsqu'elles entrent dans la composition d'un produit fini? Bien souvent, la réponse sera négative lorsqu'il s'agit d'un produit fini. Je parle d'une poêle à frire, et c'est un mauvais exemple.

Si l'on prend l'exemple de la poêle, bien souvent, l'exposition à la substance chimique est dommageable pendant la fabrication du produit fini, lorsqu'elle est rejetée dans l'environnement. C'est l'exposition aux composantes utilisées pour fabriquer l'article qui est dommageable et non l'article lui-même.

In the example you refer to, I am sorry but I am not an expert and I cannot answer on that example specifically. The question of whether chemicals are released into the environment once the product becomes a frying pan is something we could provide an answer to in written form because I do not possess that expertise.

Senator Spivak: I will not go into that issue because it raises the whole question of consumer products in relation to CEPA, and that is an area that we should know more about.

First, 45 per cent of Canada's air pollution is in the Great Lakes area. Does CEPA have a response to that issue, or is a response needed?

Second, the issue of endocrine disrupters and reproductive and neurological toxins had been raised a while ago. Where does that issue stand now?

Ms. Cléroux: I will answer the first question, and Mr. Glover will answer the second one.

As you can imagine, the Great Lakes is the most densified area we have in Canada.

Senator Spivak: There are 60 million people in that area.

Ms. Cléroux: It may not be equivalent to the U.S., but it is a highly densified area when you add our colleagues south of the border.

CEPA, on its own, will not be able to change anything about the different exposures the two countries are creating in that very dense area. However, a series of actions have been put in place. We have many agreements with our colleagues in the United States, with regard to both transboundary air issues and water issues. We have different action plans in place, as well as ongoing discussions, to go further with the different actions taken to reduce some of those emissions.

CEPA gives us the necessary priorities to act. Now in the works are the different implementations and actions that are to follow.

CEPA, on its own, will not make a difference. The implementation we have put in place by way of a series of actions to correct and address the issue will.

Mr. Glover: With respect to the second question, the act calls for the Minister of Health to conduct research in the area of endocrine disrupters. It is something we continue to do, and we publish results about the science we are conducting to better understand that issue. We continue to be involved in an ongoing process to better identify those triggers and identify the types of substances that have those properties. Then we can incorporate that data into the risk assessments as they come forward. It is a central part of the work we do, and it is ongoing.

Pour ce qui est de l'exemple que vous nous donnez, je suis désolé, mais je ne suis pas un spécialiste et je ne peux vous répondre avec précision. Nous pourrions répondre par écrit à votre question de savoir s'il y a des substances chimiques rejetées dans l'environnement une fois que le produit prend la forme d'une poêle, parce que je n'ai pas les connaissances pour vous répondre maintenant.

Le sénateur Spivak : Je ne creuserai pas cette question, parce qu'elle s'insère dans le contexte de la LCPE par rapport aux produits de consommation et que nous aurions besoin de plus d'information pour en parler.

Premièrement, 45 p. 100 de la pollution atmosphérique du Canada est concentrée dans la région des Grands Lacs. La LCPE prévoit-elle une solution à ce problème ou faut-il intervenir?

Deuxièmement, la question des dérégulateurs endocriniens, des troubles neurologiques et des troubles de la reproduction attribuables aux substances toxiques a été soulevée il y a quelques temps. Où en sommes-nous?

Mme Cléroux : Je vais répondre à la première question, puis M. Glover va répondre à la deuxième.

Comme vous l'imaginez, la région des Grands Lacs est la région la plus densément peuplée au Canada.

Le sénateur Spivak : Il y a 60 millions de personnes qui y vivent.

Mme Cléroux : Il n'y en a peut-être pas autant qu'aux États-Unis, mais c'est une région très densément peuplée lorsqu'on ajoute à notre population nos voisins du sud de la frontière.

En soi, la LCPE ne pourra pas changer les différents niveaux d'exposition que les deux pays créent dans cette région très dense. Cependant, un train de mesures a été mis en place. Nous avons beaucoup d'ententes avec nos collègues des États-Unis sur les questions atmosphériques et hydrologiques transfrontalières. Nous avons divers plans d'action et sommes constamment en discussion pour pousser plus loin les mesures prises pour réduire certaines émissions.

La LCPE nous donne les priorités nécessaires pour agir. Il y a différentes mesures de mise en œuvre et autres à suivre.

En soi, la LCPE ne fera pas de différence. Par contre, les diverses mesures de mise en œuvre que nous avons adoptées pour remédier au problème en feront une.

M. Glover : Pour répondre à votre deuxième question, la loi prescrit que le ministre de la Santé effectue des recherches sur les dérégulateurs endocriniens. Nous le faisons continuellement et publions nos résultats scientifiques pour permettre à tous de mieux comprendre le problème. Nous continuons notre travail afin de toujours mieux repérer les éléments déclencheurs et les substances dotées de ces propriétés. Nous pouvons ensuite intégrer ces données aux évaluations des risques. C'est une partie centrale de notre travail, qui se poursuit constamment.

Senator Spivak: That has been ongoing for years.

Mr. Glover: Correct.

Senator Spivak: The initial concern dealt with birds found, feminization and beaks. It has been going on for a long time. Are there still no definite conclusions?

Mr. Glover: As we move forward, we have been able to identify some substances, triggers if you will, that allow us to better assess substances that come forward and identify them as leading to reproductive problems. The information has integrated its way into CEPA and our assessment.

We cannot say we have concluded on reproductive toxins and other things that we are required to do. That science will always evolve. There has been what we call knowledge transfer from the research into how we do our risk assessments, and that knowledge transfer has helped us with conclusions on a number of assessments.

The Chairman: All comparisons are odious. The political situation in the United States, the political divisions and divisions of responsibility under the Constitution are different from ours.

We have been told that some states, in particular the border states in the areas surrounding the Great Lakes, have taken more efficient measures in respect of reducing air pollution from industrial undertakings than Canadian counterpart emitters. We have been told that Canadian counterpart emitters, major industrial emitters, emit in that part of North America something on the order of 80 or 90 per cent more undesirable toxic emissions into the air than come from their United States counterparts. This situation is largely because of state-level scrubbing and the like.

Do you have any response to such a statement?

Ms. Cléroux: Mr. Moffet will begin to answer your question, and I will complete it.

Mr. Moffet: I believe you are referring to recent reports from the North American Commission for Environmental Cooperation that the Commission for Environmental Cooperation, CEC, has publicized. Certainly a number of non-governmental organizations have publicized them as well.

I think those reports compare the regulatory standards that exist at the state and provincial levels. They also compare the levels of emissions of certain common air pollutants from relatively comparable facilities.

Indeed, it is my understanding from reading those reports that there are cases where comparable facilities in Canada emit in excess of their American counterparts. At the moment, those emissions are regulated primarily by provincial permit regimes.

Le sénateur Spivak : Vous le faites depuis des années.

M. Glover : En effet.

Le sénateur Spivak : Tout a commencé lorsque nous avons trouvé des oiseaux ayant des problèmes de féminisation et de becs. Vos études durent depuis longtemps. N'avez-vous toujours pas de conclusions fermes?

M. Glover : Avec le temps, nous réussissons à identifier des substances, les éléments déclencheurs, si l'on veut, ce qui nous permet de mieux évaluer les nouvelles substances et de déterminer si elles engendrent des problèmes de la reproduction. Cette information s'intègre aux mesures découlant de la LCPE et à nos évaluations.

Nous ne pouvons pas dire que nous avons des conclusions définitives sur les substances toxiques pour la reproduction et nos autres objets d'évaluation. La science évoluera toujours. Il y a ce qu'on appelle un transfert de connaissances de nos recherches à nos évaluations des risques, et ce transfert de connaissances nous aide à conclure diverses évaluations.

Le président : Toutes les comparaisons sont odieuses. La situation politique des États-Unis, leurs divisions politiques et le partage des responsabilités en vertu de leur Constitution diffèrent des nôtres.

On nous dit que certains États, particulièrement les États frontaliers entourant les Grands Lacs, prennent des mesures plus efficaces que leurs homologues canadiens pour réduire la pollution atmosphérique de sources industrielles. On nous dit que les émetteurs canadiens, les grands émetteurs industriels, émettent dans cette partie de l'Amérique du Nord de 80 à 90 p. 100 plus de substances toxiques indésirables dans l'air, environ, que leurs homologues des États-Unis. Cette situation dépend en grande partie de l'épuration à l'échelle de l'État, entre autres.

Avez-vous quelque chose à répondre à cela?

Mme Cléroux : M. Moffet vous donnera une première partie de la réponse à votre question, puis je la terminerai.

M. Moffet : Je crois que vous citez des rapports récents de la Commission nord-américaine de coopération environnementale publiés par la Commission de coopération environnementale (la CCE). Diverses organisations non gouvernementales ont publié ces données elles aussi.

Je crois que ces rapports comparent les normes réglementaires qui existent au niveau des États et des provinces. Ils comparent également les niveaux d'émissions de certains polluants atmosphériques communs par des établissements relativement comparables.

En effet, je comprends à la lecture de ces rapports qu'il y a des cas où des entreprises comparables du Canada émettent plus de gaz que leurs homologues américains. En ce moment, ces émissions sont principalement régies par les régimes de permis provinciaux.

A question for the committee is whether those permit regimes ought to be addressed by federal legislation and regulations.

The Chairman: Thank you very much. We have kept you beyond the time we have suggested. We are grateful for your patience with us, for your instruction, for answering our questions and for the suggestions you have offered.

Notwithstanding how intrusive we have been on your time, I hope you will come back and visit us again when we know more about what we have been talking about.

The committee adjourned.

L'une des questions que le comité pourrait se poser consisterait à déterminer si les régimes de permis devraient faire l'objet d'une loi et d'un règlement fédéraux.

Le président : Je vous remercie infiniment. Nous vous avons retenus plus longtemps que prévu. Nous vous sommes reconnaissants de votre patience à notre endroit, de vos réponses à nos questions et des recommandations que vous nous avez faites. Vous nous avez bien instruits.

Bien que nous ayons abusé de votre temps, j'espère que vous rentrerez bien et que vous nous rendrez visite encore une fois lorsque nous en saurons plus sur ce dont nous avons parlé.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, May 16, 2006

Environment Canada:

Cécile Cléroux, Assistant Deputy Minister, Environment
Stewardship Branch;

John Moffet, Acting Director General, Systems and Priorities.

Health Canada:

Paul Glover, Director General, Safe Environments Programme.

Department of Justice:

Daniel Blasioli, Senior Counsel.

TÉMOINS

Le mardi 16 mai 2006

Environnement Canada:

Cécile Cléroux, sous-ministre adjointe, Direction général de
l'intendance environnementale;

John Moffet, directeur général intérimaire, Systèmes et priorités.

Santé Canada:

Paul Glover, directeur général, Programme de la sécurité des
milieux.

Ministère de la Justice:

Daniel Blasioli, avocat-conseil.





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Energy, the Environment and Natural Resources

Chair:
The Honourable TOMMY BANKS

Tuesday, April 25, 2006
Thursday, April 27, 2006 (in camera)
Tuesday, May 2, 2006 (in camera)

Issue No. 1

**Organization meeting
and
Future business of the committee (in camera)**

INCLUDING:
THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE
(Expenses incurred during the First Session
of the Thirty-eighth Parliament)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Énergie, de l'environnement et des ressources naturelles

Président :
L'honorable TOMMY BANKS

Le mardi 25 avril 2006
Le jeudi 27 avril 2006 (à huis clos)
Le mardi 2 mai 2006 (à huis clos)

Fascicule n° 1

**Réunion d'organisation
et
Travaux futurs du comité (à huis clos)**

Y COMPRIS :
LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ
(Dépenses encourues au cours de la première session
de la trente-huitième législature)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON ENERGY, THE ENVIRONMENT
AND NATURAL RESOURCES

The Honourable Tommy Banks, *Chair*

The Honourable Ethel Cochrane, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Angus Carney, P.C. Fox, P.C.	Lavigne * LeBreton, P.C. (or Comeau)
* Hays (or Fraser) Hervieux-Payette, P.C. Kenny	Milne Sibbeston Spivak Tardif

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Adams substituted for that of the Honourable Senator Tardif (*April 24, 2006*).

The name of the Honourable Senator Tardif substituted for that of the Honourable Senator Adams (*April 25, 2006*).

The name of the Honourable Senator Kenny substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*May 1, 2006*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'ÉNERGIE, DE L'ENVIRONNEMENT
ET DES RESSOURCES NATURELLES

Président : L'honorable Tommy Banks

Vice-présidente : L'honorable Ethel Cochrane

et

Les honorables sénateurs :

Angus Carney, C.P. Fox, C.P.	Lavigne * LeBreton, C.P. (ou Comeau)
* Hays (ou Fraser) Hervieux-Payette, C.P. Kenny	Milne Sibbeston Spivak Tardif

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Adams substitué à celui de l'honorable sénateur Tardif (*le 24 avril 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Tardif substitué à celui de l'honorable sénateur Adams (*le 25 avril 2006*).

Le nom de l'honorable sénateur Kenny substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 1^{er} mai 2006*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Wednesday, April 26, 2006:

The Honourable Senator Banks moved, seconded by the Honourable Senator Ferretti Barth:

That the Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources be authorized to examine and report on emerging issues related to its mandate:

(a) The current state and future direction of production, distribution, consumption, trade, security and sustainability of Canada's energy resources;

(b) Environmental challenges facing Canada including responses to global climate change, air pollution, biodiversity and ecological integrity;

(c) Sustainable development and management of renewable and non-renewable natural resources including water, minerals, soils, flora and fauna; and

(d) Canada's international treaty obligations affecting energy, the environment and natural resources and their influence on Canada's economic and social development.

That the papers and evidence received and taken during the First Session of the Thirty-eight Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee report to the Senate from time to time, no later than June 30, 2007, and that the Committee retain until September 1, 2007, all powers necessary to publicize its findings.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 26 avril 2006 :

L'honorable sénateur Banks propose, appuyé par l'honorable sénateur Ferretti Barth,

Que le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles soit autorisé à étudier et à faire rapport sur de nouvelles questions concernant son mandat :

a) la situation actuelle et l'orientation future des ressources énergétiques du Canada sur les plans de la production, de la distribution, de la consommation, du commerce, de la sécurité et de la durabilité;

b) des défis environnementaux du Canada, y compris ses décisions concernant le changement climatique mondial, la pollution atmosphérique, la biodiversité et l'intégrité écologique;

c) la gestion et l'exploitation durables des ressources naturelles renouvelables et non renouvelables dont l'eau, les minéraux, les sols, la flore et la faune;

d) les obligations du Canada issues de traités internationaux touchant l'énergie, l'environnement et les ressources naturelles, et leur incidence sur le développement économique et social du Canada, et

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus durant la première session de la trente-huitième législature soient déferés au Comité;

Que le Comité fasse périodiquement rapport au Sénat, au plus tard le 30 juin 2007, et qu'il conserve jusqu'au 1^{er} septembre 2007 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, April 25, 2006

(1)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in room 257, East Block, at 5:37 p.m., for the purpose of organization, pursuant to rule 88.

Members of the committee present: The Honourable Senators Adams, Angus, Banks, Carney, P.C., Fox, P.C., Lavigne, Milne, Peterson, Sibbeston and Spivak (10).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Lynne Myers and Frédéric Beauregard-Tellier.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to rule 88, the clerk presided over the election of the chair.

The Honourable Senator Angus moved that the Honourable Senator Banks be chair of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Banks assumed the chair and made opening remarks.

The Honourable Senator Spivak moved that the Honourable Senator Cochrane, in absentia, be deputy chair of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Sibbeston moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the chair, the deputy chair and one other member of the committee to be designated after the usual consultation; and

That the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses and schedule hearings.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Angus moved:

That the committee print its proceedings; and

That the chair be authorized to adjust this number to meet demand.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Lavigne moved:

That pursuant to rule 89, the chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a representative of the government and a representative from the opposition are present.

The question being put on the motion, it was adopted.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 25 avril 2006

(1)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 17 h 37, dans la salle 257 de l'édifice de l'Est, pour tenir sa séance d'organisation, conformément à l'article 88 du Règlement.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Adams, Angus, Banks, Carney, C.P., Fox, C.P., Lavigne, Milne, Peterson, Sibbeston et Spivak (10).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Lynne Myers et Frédéric Beauregard-Tellier.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'article 88 du Règlement, la greffière préside à l'élection du président.

L'honorable sénateur Angus propose que l'honorable sénateur Banks soit élu président du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Banks prend place au fauteuil et fait une déclaration liminaire.

L'honorable sénateur Spivak propose que l'honorable sénateur Cochrane soit élue in absentia vice-présidente du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Sibbeston propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose du président, de la vice-présidente et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Angus propose :

Que le comité fasse imprimer ses délibérations; et

Que le président soit autorisé à déterminer le nombre d'exemplaires à imprimer pour répondre à la demande.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Lavigne propose :

Que, conformément à l'article 89 du Règlement, le président soit autorisé à tenir des réunions pour entendre des témoignages et en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

La question, mise aux voix, est adoptée.

The Honourable Senator Angus moved that the committee adopt the draft first report, prepared in accordance with rule 104.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Lavigne moved:

That the committee ask the Library of Parliament to assign research analysts to the committee;

That the chair be authorized to seek authority from the Senate to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills, subject-matters of bills and estimates as are referred to it;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries and draft reports.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Milne moved:

That, pursuant to section 32 of the Financial Administration Act, and Section 7, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority to commit funds be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee; and

That, pursuant to section 34 of the Financial Administration Act, and Section 8, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the chair, the deputy chair, and the clerk of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Fox, P.C. moved:

That the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Lavigne moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

1) determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and

2) consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending a function, event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee;

The question being put on the motion, it was adopted.

L'honorable sénateur Angus propose que le comité adopte l'ébauche du premier rapport, préparée conformément à l'article 104 du Règlement.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Lavigne propose :

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des attachés de recherche au comité;

Que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de retenir les services de conseillers juridiques, de techniciens, d'employés de bureau et d'autres personnes, au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, l'objet de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont renvoyés;

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services des experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que le président, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Milne propose :

Que, conformément à l'article 32 de la Loi sur la gestion des finances publiques et à l'article 7, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'engager les fonds du comité soit conférée individuellement au président, à la vice-présidente et à la greffière du comité; et

Que, conformément à l'article 34 de la Loi sur la gestion des finances publiques et à l'article 8, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement au président, à la vice-présidente et à la greffière du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Fox, C.P., propose :

Que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire qu'ils déplaceront au nom du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Lavigne propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à :

1) déterminer si un membre du comité remplit un « engagement public » au sens de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et

2) considérer qu'un membre du comité remplit un « engagement public » si ce membre a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité, ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité;

La question, mise aux voix, est adoptée.

The Honourable Senator Milne moved:

That, pursuant to the Senate guidelines for witness expenses, the committee may reimburse reasonable travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Carney, P.C. moved:

That the chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow such coverage at its discretion.

The question being put on the motion, it was adopted.

The chair informed the committee that the time slots for its meetings are when the Senate rises but not before 5:00 p.m. on Tuesdays and 8:00 a.m. on Thursdays.

It was agreed that the committee members' staff be allowed to stay in the room during in camera meetings, unless there is a decision for a particular meeting to exclude all staff.

At 5:40 p.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded in camera for consideration of a draft agenda.

It was agreed that the chair be authorized to seek permission from the Senate to examine the following Order of Reference:

a) The current state and future direction of production, distribution, consumption, trade, security and sustainability of Canada's energy resources;

b) Environmental challenges facing Canada including responses to global climate change, air pollution, biodiversity and ecological integrity;

c) Sustainable development and management of renewable and non-renewable natural resources including water, minerals, soils, flora and fauna;

d) Canada's international treaty obligations affecting energy, the environment and natural resources and their influence on Canada's economic and social development; and,

That the papers and evidence received and taken during the First Session of the Thirty-eighth Parliament be referred to the committee;

That the committee report to the Senate from time to time, no later than June 30, 2007, and that the committee retain until September 1, 2007 all powers necessary to publicize its findings.

A discussion of issues related to the mandate of the committee followed.

L'honorable sénateur Milne propose :

Que, conformément aux lignes directrices concernant les frais de déplacement des témoins, le comité rembourse les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin par organisme après qu'une demande de remboursement a été présentée, mais que le président soit autorisé à permettre le remboursement de dépenses à un deuxième témoin de ce même organisme en cas de circonstances exceptionnelles.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Carney, C.P., propose :

Que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de diffuser ses délibérations publiques par les médias d'information électronique, de manière à déranger le moins possible ses travaux; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Le président signale que le comité va se réunir à l'ajournement du Sénat, mais pas avant 17 heures le mardi et 20 heures le jeudi.

Il est convenu que le personnel des membres du comité sera autorisé à assister aux séances à huis clos, à moins qu'il en soit décidé autrement pour une séance en particulier.

À 17 h 40, conformément à l'alinéa 92(2)(e) du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour examiner le programme proposé.

Il est convenu d'autoriser le président à demander au Sénat la permission d'examiner l'ordre de renvoi suivant :

a) La situation actuelle et l'orientation future des ressources énergétiques du Canada sur les plans de la production, de la distribution, de la consommation, du commerce, de la sécurité et de la durabilité;

b) Des défis environnementaux du Canada, y compris ses décisions concernant le changement climatique mondial, la pollution atmosphérique, la biodiversité et l'intégrité écologique;

c) La gestion et l'exploitation durables des ressources naturelles renouvelables et non renouvelables dont l'eau, les minéraux, les sols, la flore et la faune;

d) Les obligations du Canada issues de traités internationaux touchant l'énergie, l'environnement et les ressources naturelles, et leur incidence sur le développement économique et social du Canada, et

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus durant la première session de la trente-huitième législature soient déferés au comité;

Que le comité fasse périodiquement rapport au Sénat, au plus tard le 30 juin 2007, et qu'il conserve jusqu'au 1^{er} septembre 2007 tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions.

Les membres discutent ensuite des questions liées au mandat du comité.

At 6:25 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, April 27, 2006
(2)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in camera, in room 257, East Block, at 9:05 a.m., the chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Angus, Banks, Carney, P.C., Fox, P.C., Hervieux-Payette, P.C., Lavigne, Milne, Sibbeston, and Spivak (9).

Other senator present: The Honourable Senator Adams (1).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Frédéric Beauregard-Tellier.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee proceeded to study emerging issues related to its mandate.

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded to consider a draft agenda.

A discussion of issues related to the mandate of the committee followed.

At 10:13 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, May 2, 2006
(3)

[English]

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day in camera, in room 257, East Block, at 6:43 p.m., the chair, the Honourable Tommy Banks, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Cochrane, Milne, Sibbeston, Spivak and Tardif (6).

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Frédéric Beauregard-Tellier and Kristen Douglas.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, April 26, 2006, the committee proceeded to study emerging issues related to its mandate.

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded to consider a draft agenda.

A discussion of issues related to the mandate of the committee followed.

À 18 h 25, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 27 avril 2006
(2)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit à huis clos aujourd'hui, à 9 h 5, dans la salle 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Angus, Banks, Carney, C.P., Fox, C.P., Hervieux-Payette, C.P., Lavigne, Milne, Sibbeston et Spivak (9).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Adams (1).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Frederic Beauregard-Tellier.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le mercredi 26 avril 2006, le comité examine de nouvelles questions liées à son mandat.

Conformément à l'alinéa 92(2)e), le comité examine le programme proposé.

Les membres discutent ensuite de questions liées au mandat du comité.

À 10 h 13, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 2 mai 2006
(3)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit à huis clos aujourd'hui, à 18 h 43, dans la salle 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable Tommy Banks (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Cochrane, Milne, Sibbeston Spivak et Tardif (6).

Également présents : De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement : Frederic Beauregard-Tellier et Kristen Douglas.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le mercredi 26 avril 2006, le comité examine de nouvelles questions concernant son mandat.

Conformément à l'alinéa 92(2)e), le comité examine le programme proposé.

Les membres discutent ensuite de questions liées au mandat du comité.

It was moved by Senator Sibbeston that notwithstanding the decision of the committee on Tuesday, April 25, 2006, that the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of five members and that three members would constitute a quorum.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was agreed that the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of Senators Angus, Banks, Cochrane, Milne and Spivak.

At 7:02 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Il est proposé par le sénateur Sibbeston que, malgré la décision prise par le comité le mardi 25 avril 2006, le Sous-comité du programme et de la procédure soit composé de cinq membres et que trois membres constituent le quorum.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Il est convenu que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose des sénateurs Angus, Banks, Cochrane, Milne et Spivak.

À 19 h 2, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Keli Hogan

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Wednesday, April 26, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources has the honour to table its

FIRST REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate to incur expenses for the purpose of its examination and consideration of such legislation and other matters as were referred to it, reports, pursuant to rule 104, that the expenses incurred by the Committee during the First Session of the Thirty-eighth Parliament are as follows:

1. With respect to its examination and consideration of legislation:

Professional Services	\$ 12,858.40
Transportation	\$ —
Other, Miscellaneous	\$ —
Total	\$ 12,858.40
Witness expenses	\$ 954.46

2. With respect to its study on issues relating to energy, the environment and natural resources:

Professional Services	\$ 162,606.81
Transportation	\$ 33,974.27
Other, Miscellaneous	\$ 3,908.60
Total	\$ 200,489.68
Witness expenses	\$ 5,466.13

Your Committee notes that witness expenses are not paid out of the budgets of individual committees.

During the First Session of the Thirty-Eight Parliament, your Committee reviewed five (5) bills (C-66, S-12, C-36, C-15, and C-7), conducted one special study, met 48 times, totaling 93 hours, tabled or presented a total of 13 reports, and heard 149 witnesses.

On October 19, 2004, your Committee received an order of reference to examine emerging issues related to its mandate. Under this order of reference, the Committee continued its study of specific aspects of the government's plans for implementing the Kyoto Protocol. In particular, the Committee chose to focus on the One-Tonne Challenge, sustainable development and water.

Respectfully submitted,

Le président,

TOMMY BANKS

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le mercredi 26 avril 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles a l'honneur de déposer son

PREMIER RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat à engager des dépenses aux fins de son étude des mesures législatives et d'autres questions qui lui ont été renvoyées, rapporte, en vertu de l'article 104 du Règlement, qu'il a engagé les dépenses suivantes au cours de la première session de la trente-huitième législature :

1. Étude de mesures législatives :

Services professionnels	12 858,40 \$
Déplacements	— \$
Autres, divers	— \$
Total	12 858,40 \$
Dépenses des témoins	954,46 \$

2. Étude de questions en matière d'énergie, d'environnement et de ressources naturelles :

Services professionnels	162 606,81 \$
Déplacements	33 974,27 \$
Autres, divers	3 908,60 \$
Total	200 489,68 \$
Dépenses des témoins	5 466,13 \$

Votre Comité note que les dépenses des témoins ne sont pas payées à même le budget des comités.

Durant la première session de la trente-huitième législature, votre Comité a étudié cinq (5) projets de loi (C-66, S-12, C-36, C-15 et C-7), a mené une étude spéciale, s'est réuni à 48 reprises pour un total de 93 heures, a déposé ou présenté un total de 13 rapports et entendu les témoignages de 149 témoins.

Le 19 octobre 2004, votre Comité a reçu un ordre de renvoi pour examiner de nouvelles questions concernant son mandat. En vertu de cet ordre de renvoi, le Comité a continué d'étudier des aspects précis des plans du gouvernement en vue de la mise en oeuvre du Protocole de Kyoto. Le Comité a ainsi choisi de se pencher sur le défi d'une tonne, le développement durable et l'eau.

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, April 25, 2006

The Standing Senate Committee on Energy, the Environment and Natural Resources met this day at 5:37 p.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[English]

Keli Hogan, Clerk of the Committee: Honourable senators, there is a quorum. As clerk of your committee, it is my duty to preside over the election of the chair. I am ready to receive a motion to that effect. Are there any nominations?

Senator Angus: I would be happy to move that Senator Banks be the chair.

Ms. Hogan: Are there any other nominations? It is moved by the Honourable Senator Angus that the Honourable Senator Banks chair this committee. Is it the pleasure of honourable senators to adopt that motion?

Hon. Senators: Agreed.

Ms. Hogan: I declare the motion carried.

I invite the Honourable Senator Banks to take the chair.

Senator Tommy Banks (Chairman) in the chair.

The Chairman: Thank you very much. The next order of business is the election of our deputy chair. I would invite nominations.

Senator Spivak: I would move that Senator Cochrane be deputy chair.

The Chairman: Any other nominations? All in favour of Senator Cochrane being deputy chair?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Senator Carney: Is this a rigged election?

The Chairman: It follows convention.

The subcommittee on agenda and procedure would require a motion. I would invite a senator to make the following motion, namely, that the subcommittee on agenda and procedure be composed of the chair, deputy chair, and one other member of the committee, to be designated after the usual consultation — that would involve Senator Cochrane; I would not want to go further without discussing it with her — and that the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda and to invite witnesses to its scheduled hearings.

If that is agreeable, I would invite such a motion.

Senator Sibbeston: I so move.

The Chairman: All in favour? Discussion?

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 25 avril 2006

Le Comité sénatorial permanent de l'énergie, de l'environnement et des ressources naturelles se réunit aujourd'hui à 17 h 37, pour tenir sa séance d'organisation, conformément à l'article 88 du *Règlement du Sénat*.

[Traduction]

Keli Hogan, greffière du comité : Honorables sénateurs, nous avons le quorum. En tant que greffière du comité, j'ai le devoir de présider à l'élection du président. Je suis prête à recevoir les motions à cet effet. Y a-t-il des propositions?

Le sénateur Angus : J'aimerais proposer que le sénateur Banks soit élu au poste de président.

Mme Hogan : Y a-t-il d'autres propositions? L'honorable sénateur Angus propose que l'honorable sénateur Banks préside le comité. Plaît-il aux honorables sénateurs d'adopter la motion?

Des voix : Oui.

Mme Hogan : Je déclare la motion adoptée.

J'invite l'honorable sénateur Banks à prendre place au fauteuil.

Le sénateur Tommy Banks (président) occupe le fauteuil.

Le président : Merci beaucoup. Le deuxième point à l'ordre du jour est l'élection du vice-président de notre comité. Je suis prêt à recevoir vos propositions.

Le sénateur Spivak : Je propose que le sénateur Cochrane soit la vice-présidente du comité.

Le président : Y a-t-il d'autres propositions? Êtes-vous tous d'accord pour que le sénateur Cochrane soit la vice-présidente du comité?

Des voix : Oui.

Le président : Motion adoptée.

Le sénateur Carney : Est-ce une élection truquée?

Le président : Nous suivons les règles.

Nous avons besoin d'une motion pour le Sous-comité du programme et de la procédure. Je demanderais à un sénateur de proposer que le Sous-comité du programme et de la procédure soit composé du président, de la vice-présidente et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage — ce qui concerne le sénateur Cochrane, et je ne voudrais pas agir sans m'entendre avec elle — et que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

Si vous le voulez bien, je suis prêt à recevoir une motion à cet effet.

Le sénateur Sibbeston : J'en fais la proposition.

Le président : Êtes-vous tous d'accord? Voulez-vous en discuter?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The motion is carried.

Motion number 4 to print our proceedings. It is moved by the honourable senator whomever that the committee print its proceedings; and that the chair be authorized to set the number to meet demand. Is there such a motion?

Senator Angus: I so move.

The Chairman: Senator Angus moves number 4. All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Number 5 is the authorization to hold meetings and to print evidence when quorum is not present. It would be moved by a senator that, pursuant to rule 89, the chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition be present.

Is any senator prepared to make such a motion?

Senator Lavigne: I so move.

The Chairman: Senator Lavigne moves that motion.

Senator Carney: That seems new to me. What is the point of having a quorum of two people to hold a meeting?

The Chairman: If there is not a quorum, for whatever reason, and, for example, witnesses have been called, evidence can be taken.

Senator Carney: But no votes can be held?

The Chairman: No. Without a quorum there can be no votes, but evidence can be taken. In my short experience, this is convention. This is in every committee meeting that I have ever attended.

Senator Carney: I will second it, then.

The Chairman: Thank you. All those in favour of motion number 5?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: It is carried.

Now it is the financial report, motion number 6. I would ask that a senator move that the committee adopts the draft first report, prepared in accordance with rule 104. Do we have that handy? There is a copy available. This is the pro forma report to the Senate on the amount of money that we have spent up to now, which is about \$240,000 altogether.

Is there a motion for number 6, to report?

Senator Angus: I so move.

Des voix : D'accord.

Le président : La motion est adoptée.

Le quatrième point à l'ordre du jour a trait à l'impression de nos délibérations. Un sénateur doit proposer que le comité fasse imprimer ses délibérations et que le président soit autorisé à déterminer le nombre d'exemplaires à imprimer pour répondre à la demande. Quelqu'un veut-il en faire la proposition?

Le sénateur Angus : J'en fais la proposition.

Le président : Le sénateur Angus propose la motion. Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : Oui.

Le président : Motion adoptée.

Le cinquième point à l'ordre du jour traite de l'autorisation à tenir des réunions et de l'impression des témoignages en l'absence de quorum. Il faudrait proposer que, conformément à l'article 89 du Règlement, le président soit autorisé à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

Un sénateur veut-il en faire la proposition?

Le sénateur Lavigne : Je le propose.

Le président : Le sénateur Lavigne en fait la proposition.

Le sénateur Carney : Cette motion semble nouvelle pour moi. Quelle est l'utilité de fixer à deux personnes le quorum pour tenir une réunion?

Le président : Si nous n'avons pas le quorum, pour une raison ou une autre, nous pouvons tout de même recueillir le témoignage de ceux qui ont été invités à comparaître.

Le sénateur Carney : Mais on ne peut pas tenir de vote?

Le président : Non. En l'absence de quorum, il n'y a pas de vote, mais les témoignages peuvent être recueillis. D'après ma brève expérience, c'est la convention. Il en est ainsi pour tous les comités que je connais.

Le sénateur Carney : Je vais appuyer la motion, alors.

Le président : Merci. Êtes-vous tous en faveur de la cinquième motion?

Des voix : Oui.

Le président : La motion est adoptée.

Nous passons maintenant à la sixième motion, sur le rapport financier. Je demanderais à un sénateur de proposer que le comité adopte l'ébauche du premier rapport, préparée conformément à l'article 104 du Règlement. En avons-nous un exemplaire? Oui, nous en avons un. C'est le rapport qui indique au Sénat le montant d'argent que nous avons dépensé jusqu'à maintenant, soit environ 240 000 \$ au total.

Quelqu'un veut-il présenter la motion sur le rapport financier?

Le sénateur Angus : J'en fais la proposition.

The Chairman: Senator Angus so moves that we report. We should read this first, though.

Senator Adams: How many witnesses are we able to bring in for \$5,000?

The Chairman: It would be more than \$5,000. In the aggregate it would be \$6,000 and change. Quite a few.

Senator Carney: Not from Vancouver or the territories.

The Chairman: The answer, Senator Adams, is on the second page. The answer is 149 witnesses. This is not a budget.

Senator Adams: We have to bring some people from the West.

Senator Angus: This is the last time. This is not our budget.

The Chairman: This is what we did so far. One of the reasons that we did not bring people from the West is we went to the West. We heard a lot of witnesses out there. This is a report of what happened.

Is there a mover of this motion?

Senator Angus: Yes, I move it.

The Chairman: Senator Angus moves number 6. All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The motion is carried.

Number 7 is research staff. We would entertain a motion that the committee ask the Library of Parliament to assign analysts to the committee; and that the chair be authorized to seek the authority from the Senate to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills; subject matters of bills and estimates as are referred to it; that the subcommittee on agenda and procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and that the chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries and draft reports.

This is as before.

Senator Lavigne: I so move.

The Chairman: All in favour of the motion?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The motion is carried.

Number 8 would be a motion having to do with the authority to commit funds and to certify accounts. It would say that, pursuant to section 32 of the Financial Administration Act, and section 7, chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority to commit funds be conferred individually on the

Le président : Le sénateur Angus propose que nous adoptions notre rapport. Cependant, nous devrions d'abord le lire.

Le sénateur Adams : Combien de témoins pouvons-nous convoquer pour 5 000 \$?

Le président : Le montant serait supérieur à 5 000 \$. Il atteindrait dans l'ensemble 6 000 \$ et des poussières. Un assez bon nombre.

Le sénateur Carney : Pas en provenance de Vancouver ou des Territoires.

Le président : Sénateur Adams, la réponse à votre question se trouve à la deuxième page. C'est 149 témoins. Ce n'est pas un budget.

Le sénateur Adams : Nous devons inviter des témoins de l'Ouest.

Le sénateur Angus : C'est pour la dernière session. Ce n'est pas notre budget.

Le président : C'est ce que nous avons fait jusqu'ici. Nous n'avons pas convoqué de gens de l'Ouest, entre autres parce que nous sommes allés dans l'Ouest. Nous avons entendu beaucoup de témoins là-bas. C'est le rapport de ce que nous avons accompli.

Quelqu'un veut-il proposer la motion?

Le sénateur Angus : Oui, j'en fais la proposition.

Le président : Le sénateur Angus propose la sixième motion. Êtes-vous tous en faveur?

Des voix : Oui.

Le président : La motion est adoptée.

La septième motion a trait au personnel de recherche. Il faudrait proposer que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des attachés de recherche au comité; et que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de retenir les services de conseillers juridiques, de techniciens, d'employés de bureau et d'autres personnes, au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, l'objet de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont renvoyés; que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services des experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et que le président, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

C'est comme avant.

Le sénateur Lavigne : J'en fais la proposition.

Le président : Êtes-vous tous d'accord avec la motion?

Des voix : Oui.

Le président : La motion est adoptée.

La huitième motion a trait à l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer. Il s'agit de proposer que, conformément à l'article 32 de la Loi sur la gestion des finances publiques et à l'article 7, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'engager les fonds du comité soit

chair, the deputy chair and the clerk of the committee; and that, pursuant to section 34 of the Financial Administration Act, and Section 8, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the chair, the deputy chair and the clerk of the committee.

The answer to the question is any of them; any and/or all. The answer is that it is conferred individually. Any of the chair, the deputy chair and the clerk can authorize expenses to be paid.

Senator Milne: So moved.

The Chairman: All in favour of the motion?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: It is carried.

Number 9: that the committee empower the subcommittee on agenda and procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

This has to do with conferences and the like to which we occasionally go. Is there a motion to that effect?

Senator Fox: I so move.

The Chairman: Carried.

Next is number 10.

It would be a motion that the subcommittee on agenda and procedure be authorized to: (1) determine whether any member of the committee is on official business for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the senators attendance policy, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and (2) consider any member of the committee to be on official business if that member is: (a) attending an event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee.

The implication of this is that it would be done before, not afterwards, that a member of the committee could be designated to go to an event or to make a presentation on behalf of the committee that would require the committee's authorization to do so.

Is there a motion to that effect? Senator Lavigne moves that motion. All in favour of the motion?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. Thank you.

Number 11: It would be moved by a senator that, pursuant to the Senate guidelines for witness expenses, the committee may reimburse reasonable travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

conférée individuellement au président, à la vice-présidente et à la greffière du comité; et que conformément à l'article 34 de la Loi sur la gestion des finances publiques et à l'article 8, chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement au président, à la vice-présidente et à la greffière du comité.

L'autorisation est conférée à l'un ou l'autre et à chacun d'entre eux. Elle leur est conférée individuellement. Le président, la vice-présidente et la greffière peuvent tous autoriser les dépenses à engager.

Le sénateur Milne : J'en fais la proposition.

Le président : Êtes-vous tous en faveur de la motion?

Des voix : Oui.

Le président : La motion est adoptée.

Nous en sommes à la neuvième motion qui propose que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner au besoin un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

C'est pour les conférences et les activités du genre auxquelles nous participons à l'occasion. Qui veut-en faire la proposition?

Le sénateur Fox : J'en fais la proposition.

Le président : Motion adoptée.

Nous passons à la dixième motion.

Il faudrait proposer que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à : (1) déterminer si un membre du comité remplit un engagement public au sens de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et (2) considérer qu'un membre du comité remplit un engagement public si ce membre : a) assiste à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité.

La motion permettrait de désigner à l'avance, et non après coup, le membre du comité qui pourra assister à une activité ou faire un exposé au nom du comité, avec son autorisation.

Quelqu'un veut-il en faire la proposition? Le sénateur Lavigne propose la motion. Êtes-vous tous en faveur?

Des voix : Oui.

Le président : Motion adoptée. Merci.

Nous passons à la onzième motion qui propose que, conformément aux lignes directrices du Sénat concernant les frais de déplacement des témoins, le comité rembourse les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin par organisme, après qu'une demande de remboursement a été présentée, mais que le président soit autorisé à permettre le remboursement de dépenses à un deuxième témoin de ce même organisme en cas de circonstances exceptionnelles.

This is as before. Is there a mover of that motion? Senator Milne moves that motion. All in favour of number 11?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. Thank you.

Number 12 is electronic media coverage of public meetings. It would be moved by a senator that the chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and that the subcommittee on agenda and procedure be empowered to allow such coverage at its discretion.

Is there a motion to that effect? It is for television coverage, mostly on CPAC, of our proceedings. Is anyone interested in doing that?

Senator Carney: Senator Fox and I will move that.

The Chairman: Senator Carney moves that motion. All in favour of the motion for televising proceedings when we can?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried. Thank you.

Number 13 is the time slot for regular meetings. I suppose we need a motion, but it was pretty well nailed down. They will be when the Senate rises on Tuesdays and not, in any case, before 5 p.m.; and on Thursdays from 8 a.m. until 10:30 a.m. We do not need a motion.

Honourable senators, thank you very much for all of that. It is necessary housekeeping and it all has to be said.

I would now propose and entertain two motions from senators, one that we go in camera to discuss our work plan and issues we might want to consider; and two, that the direct personal staff of senators be permitted to stay during in camera sessions of the committee. I believe they should be separate motions because the second one would pertain in respect of all committee meetings. Is it agreeable that we now go in camera?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: That motion is passed, so we should now take a moment to clear the room, but we should first have a motion, if you wish, that would permit the personal staff of senators to remain in in camera meetings of the committee.

Senator Fox: I would assume that if we wish to excuse staff at some point, we could.

C'est comme avant. Quelqu'un veut-il proposer cette motion? Le sénateur Milnes la propose. Êtes-vous tous en faveur de la onzième motion?

Des voix : Oui.

Le président : Motion adoptée. Merci.

La douzième motion traite de la diffusion des délibérations publiques par médias d'information électronique. Il faudrait proposer que le président soit autorisé à demander au Sénat la permission de diffuser ses délibérations publiques par les médias d'information électronique, de manière à déranger le moins possible ses travaux; et que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

Puis-je recevoir une motion à cet effet? Il s'agit de la télédiffusion de nos délibérations, surtout sur la Chaîne parlementaire. Y a-t-il un volontaire?

Le sénateur Carney : Le sénateur Fox et moi-même allons en faire la proposition.

Le président : Le sénateur Carney en fait la proposition. Êtes-vous tous en faveur de la motion sur la télédiffusion de nos délibérations quand c'est possible?

Des voix : Oui.

Le président : Motion adoptée. Merci.

Le treizième point à l'ordre du jour a trait à l'horaire de nos séances régulières. J'imagine que nous devons proposer une motion, mais l'horaire est déjà assez bien établi. Nous allons nous réunir après l'ajournement du Sénat le mardi mais jamais avant 17 heures et le jeudi, de 8 heures à 10 h 30. Nous n'aurons pas besoin d'une motion.

Mesdames et messieurs les sénateurs, merci beaucoup de votre collaboration. Ces motions de routine sont nécessaires et doivent être consignées.

J'aimerais maintenant recevoir deux motions de votre part, l'une pour que nous poursuivions nos travaux à huis clos afin de discuter de notre plan de travail et des questions que nous allons vouloir examiner; et l'autre pour autoriser le personnel des sénateurs à assister aux séances que nous tenons à huis clos. Je crois qu'il faut deux motions distinctes parce que la deuxième s'appliquerait à l'ensemble des séances du comité. Cela vous convient-il que nous poursuivions dès maintenant nos travaux à huis clos?

Des voix : Oui.

Le président : La motion est adoptée mais, avant que les gens ne quittent la salle, il faudrait présenter une motion pour permettre au personnel des sénateurs d'assister aux séances à huis clos du comité.

Le sénateur Fox : J'imagine que nous pourrions toujours permettre aux employés de partir à un moment ou à un autre.

The Chairman: Certainly, but as a general rule, when we occasionally go in camera, some senators want their staff members present. The committee is its own master and can change the rule at any time. Is there such a motion?

Senator Fox: I so move.

The Chairman: Senator Fox moves that motion. Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The committee continued in camera.

Le président : Assurément, mais en général, quand il nous arrive de nous réunir à huis clos, il y a des sénateurs qui veulent que leurs employés soient présents. Le comité est maître de sa destinée et peut toujours changer ses règles. Quelqu'un veut-il proposer la motion?

Le sénateur Fox : J'en fais la proposition.

Le président : Le sénateur Fox propose la motion. Êtes-vous en faveur?

Des voix : Oui.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5



Available from:
TPGSC – Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Also available on the Internet: <http://www.parl.gc.ca>

Disponible auprès des:
TPGSC – Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Aussi disponible sur internet: <http://www.parl.gc.ca>

